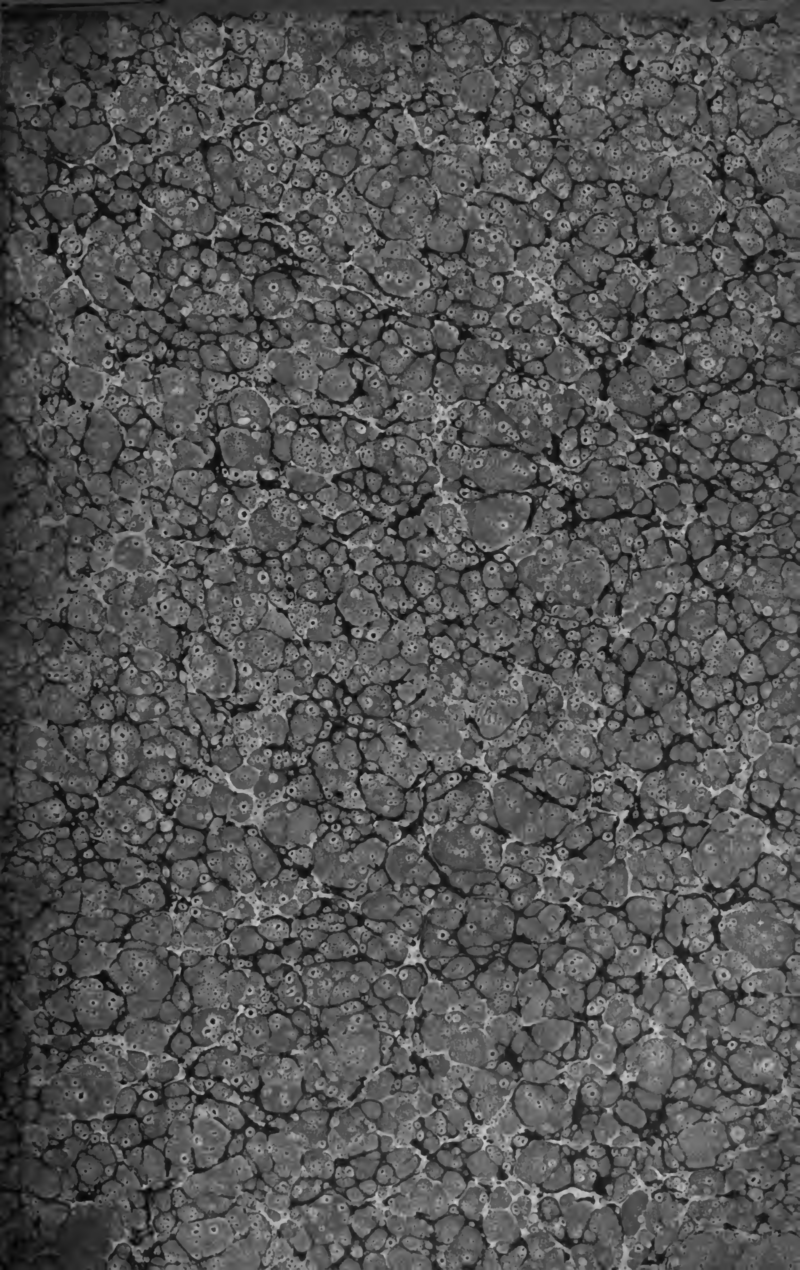



SE TAIRE ET FAIRE


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS



HISTOIRE

D'ALLEMAGNE.

HISTOIRE
D'ALLEMAGNE,

PAR LUDEN;

TRADUITE ET CONTINUÉE JUSQU'A NOS JOURS,

D'APRÈS

Schmidt, Pfefel, Menzel, Schiller, Posselt, Heinrich, Pfister, etc., etc.,

PAR M. AUG. SAVAGNER,
Professeur d'Histoire en l'Université, ancien Élève pensionnaire de l'École royale des Chartes,
Membre de plusieurs Sociétés savantes.

TOME TROISIÈME.

PARIS.
IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON,
RUE DE VAUGIRARD, 36.

1844

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

LIVRE XIII.

LE ROYAUME TEUTSCH SOUS LES KAROLINGIENS. — DÉCADENCE DE LA MAISON ROYALE ET EXTENSION DU ROYAUME. — FIN DES KAROLINGIENS LÉGITIMES.

CHAPITRE PREMIER.

L'EMPIRE KAROLINGIEN DIVISÉ SOUS LOTHAR, LUDWIG ET KARL.

De l'an 843 à l'an 844.

Les deux rois, petits-fils de Karl le Grand, se trouvaient, chacun dans son royaume, embarrassés de plus d'une manière, et l'un n'avait rien à envier à l'autre. Mais leurs relations étaient différentes.

Karl, surnommé le Chauve, le plus jeune des fils de Ludwig le Pieux, ne trouva pas un terrain solide dans son royaume, pour l'acquisition duquel avaient coulé tant de sang et tant de larmes. Son neveu, Pippin, était encore indompté, et beaucoup de vaillants hommes restaient fidèles à la justice de sa cause : les murs de Toulouse présentaient une vigoureuse défense, et Karl essaya vainement d'en triompher. Les Bretons, fidèles à leurs anciennes habitudes, et conservant, malgré tous les revers, leur esprit d'indépendance, crurent devoir profiter du moment pour atteindre enfin le but qu'ils désiraient depuis si longtemps; ils saluèrent roi indépendant le vaillant et habile duc Nomenoius. Ce même Bernhard, duc de Septimanie, qui avait possédé la confiance de Ludwig le Pieux, et surtout celle de l'impératrice Judith, femme de ce prince, et qui, à cause de cette confiance, avait passé pour le père de Karl, s'était tenu dans une position équivoque pendant la lutte des trois frères ennemis, et avait su ménager ses forces avec une grande adresse : maintenant que ces discordes étaient apaisées, il manifesta des dispositions hostiles, espérant peut-être arracher au pouvoir des Karolingiens et gouverner en qualité de roi indépendant tout le pays compris entre le Rhône et l'Ebre, qui jadis avait appartenu aux Goths, et qui conservait encore le nom de Gothie. Karl, oubliant les anciens

services de Bernhard, regarda l'inimitié de celui-ci comme tellement dangereuse, qu'il n'hésita pas à le poignarder de sa propre main dans une entrevue; mais Wilhelm (Guillaume), fils de Bernhard, animé de l'esprit de son père, et poussé par le sentiment aveugle de la vengeance, continua l'œuvre de la victime; et, pour l'accomplir, il ne rougit pas de faire alliance avec les Sarrasins et de leur ouvrir les Pyrénées. La confusion qui continua ou s'éleva par là fut enfin augmentée encore par les Nordmans qui, étendant de plus en plus leurs courses et leurs brigandages, portaient le danger, ou menaçaient de le porter sur toutes les côtes occidentales, sur tous les fleuves et dans toutes les baies, et jetaient partout une terreur d'autant plus grande, que leur apparition était plus aventureuse et leurs actes plus téméraires.

L'empereur Lothar était dans une autre position; mais elle n'était guère meilleure. Tandis que, dans le palais sacré d'Aix-la-Chapelle, il reportait avec colère et honte ses regards sur les ruines de ses espérances, il ne voyait nulle part de sûreté pour la partie de l'empire qui lui était restée. Les Nordmans avaient, il est vrai, trouvé sur les côtes françaises des points de débarquement, qui leur assuraient de plus grands profits que les côtes du Teutschland et de la Lotharingie (Lorraine), nom que l'on s'accoutuma peu à peu à donner au royaume de l'empereur depuis les Alpes jusqu'à la mer; et, pour cette raison, ils épargnèrent le Teutschland et la Lotharingie plus que la France; mais eux-mêmes, dans leurs courses, étaient à la merci des vents et de la mer; aussi, sur ce point comme sur les autres, on ne resta pas à l'abri des incursions de ces pirates. Nulle part il ne manquait de mécontents et d'hommes avides de butin prêts à se joindre aux Nordmans; et les deux partis, les Nordmans et les Lotharingiens, trouvaient, selon les circonstances, tantôt un ennemi dangereux, tantôt un ami équivoque dans le Nordman Hériold, auquel on avait cédé l'île de Walchern. De plus, la confusion qui ébranlait la France agit sur la Lotharingie, et excita les seigneurs farouches de ce pays : les troubles ne manquaient pas non plus sur les bords du Rhin. Depuis mille ans ce fleuve antique avait vu des hommes belliqueux passer d'une de ses rives à l'autre; longtemps il avait été témoin des scènes les plus sanglantes; depuis quatre ou cinq siècles il avait vu sur ses deux bords des hommes alliés entre eux qui s'étaient dirigés ensemble, tantôt vers l'Orient, tantôt vers l'Occident. Et maintenant ce fleuve devait tout d'un coup séparer ce qu'il avait si longtemps uni; il devait former la limite de démarcation de deux royaumes qui tenaient l'un à l'autre de la manière la plus solide, par la parenté de leurs rois, par de grands souvenirs, par les relations ecclésiastiques telles qu'elles existaient alors, et par leurs besoins réciproques. Nécessairement, lors même que les rois restaient en paix, les peuples devaient se heurter, et les voisins ne pouvaient se toucher sans discussions et sans guerres privées. Sur les montagnes des deux rives, on bâtit des châteaux forts destinés à servir de remparts contre toute surprise. Ces châteaux devinrent avec le temps des exemples et des modèles pour les habitants des parties centrales de l'empire; mais ils étaient moins propres à mettre un terme aux guerres privées qu'à les produire, parce qu'ils alimentaient l'arrogance et excitaient les passions. Au commencement pourtant, l'attention de l'empereur fut éveillée par les événements d'Italie, plus que par ceux qui s'accomplirent en deçà des monts.

Dans l'Italie inférieure, en effet, la puissance des Franks n'avait jamais eu d'importance; Karl le Grand lui-même n'y avait pas eu de pouvoir, bien que le duc de Bénévent s'appelât son vassal. Après la mort de Karl, on avait pu moins encore s'occuper de cette partie éloignée de l'empire; et pendant les querelles de Ludwig le Pieux avec ses fils, et celles de ses fils entre eux, la considération pour les Franks s'était presque entièrement évanouie. Le duc de Bénévent, élu par les grands seigneurs du pays, avait la position d'un prince indépendant, et cherchait à augmenter son pouvoir et à étendre sa domination sur les villes qui, de nom, appartenaient encore à l'empire grec, mais ne recevaient de celui-ci ni protection ni secours. Cette situation malheureuse détermina la ville de Naples, qui était serrée de près par le duc Sicard, fils de Sico, après s'être défendue longtemps avec courage, mais en vain, et après avoir inutilement sollicité des Franks une protection suffisante, à appeler des Arabes qui, depuis l'an 827, étaient venus d'Afrique s'établir en Sicile, et avaient fait des conquêtes assez importantes. A partir de cette époque, les Sarrasins furent continuellement mêlés aux

querelles qui tantôt animèrent et tantôt ébranlèrent l'Italie inférieure; et eux-mêmes, les Sarrasins, s'accoutumèrent à fixer leurs regards sur l'Italie pour conquérir ou piller tout le pays à la faveur des circonstances et en profitant de ses troubles intérieurs. Aussi les Sarrasins d'Espagne vinrent en Italie aussi volontiers que ceux d'Afrique, quelque haine qu'ils se portassent les uns aux autres à cause de la différence de leurs opinions religieuses. Cette haine même (car ils se considéraient mutuellement comme hérétiques) donna plus de force encore à l'ardeur avec laquelle ils combattirent en Italie, parce qu'aucun parti ne voulait laisser l'autre prendre le dessus dans cette belle contrée. Dès le temps où mourut Ludwig le Pieux, des Arabes venus d'Afrique par la Sicile s'étaient établis dans Bari, et d'autres, venus d'Espagne, à Tarente. Car vers cette même époque la souveraineté du duché de Bénévent avait donné naissance à des discussions entre Siconulf, frère de Sicard, et Radelgis, ancien camérier de ce dernier; et cette querelle, soutenue par le sang et par des cruautés, facilita l'établissement des Musulmans en Italie. Mais ils prirent bientôt part à la guerre, et combattirent des deux côtés. Siconulf toutefois, grâce au secours des Sarrasins, avec lesquels il s'était lié, eut le dessus dans la même année où l'empereur Lothar devint définitivement souverain de l'Italie, en vertu du traité de Verdun. Lothar abandonna à lui-même le duché de Bénévent, soit qu'il n'osât pas se jeter au milieu d'une telle confusion, soit qu'il ne pressentît pas le danger qu'offrait l'apparition des Arabes en Italie.

Un grave événement, au contraire, qui se passa à Rome, le détermina à une prompte résolution; mais là encore il se vit arracher l'avantage qu'il avait pu espérer du déploiement inattendu de ses forces militaires, et de nouvelles inquiétudes, bien plus, de nouveaux dangers, jaillirent de ses tentatives.

Au mois de janvier de l'an 844, mourut le pape Grégoire IV qui, à part une fausse démarche (1), avait su aussi conserver et agrandir, même dans les circonstances les plus difficiles, la dignité de son siége et la considération de l'Église, tantôt par ses propres vertus, tantôt par le zèle et la prudence d'autres personnages. Quinze jours après sa mort, Sergius II fut élevé sur le saint-siége, et personne ne songea au souverain temporel, personne ne parut se rappeler l'empereur ou les traités antérieurs. Lothar crut voir dans cette manière d'agir du mépris pour son autorité impériale et ses droits de souveraineté; et comme, de sa longue lutte contre ses frères, il n'avait sauvé d'autre prérogative que le titre d'empereur, il se peut que ce mépris lui parût non-seulement offensant, mais encore dangereux, surtout dans la situation où se trouvait alors l'Italie. A la nouvelle de l'élection de Sergius II, il envoya donc aussitôt en Italie son fils aîné Ludwig, avec des troupes considérables. Son oncle Drogo, archevêque de Metz, dut accompagner le jeune prince, afin de soutenir par le raisonnement, sous la protection du glaive, la cause de l'empereur contre les Romains et contre le nouveau pape. Un assez grand nombre d'évêques et de prêtres suivit également l'armée en Italie, pour appuyer le vénérable Drogo. En Lombardie, l'armée et le nombre de ces ecclésiastiques s'accrurent également. L'armée des Franks était exaspérée. A son entrée sur le territoire de l'Église romaine, elle se livra à toutes sortes de désordres et commit de grandes cruautés. Aussi les Romains considérèrent-ils son approche comme celle de troupes ennemies. Mais le pape sut, avec une prudence peu commune, apaiser la colère du jeune prince et confondre tellement sa position, que tout l'avantage resta du côté de l'Église. D'abord il fit saluer de la manière la plus amicale le prince Ludwig et son armée. Lorsque ensuite Ludwig, ébranlé par des présages et par des miracles (2), vint jusqu'à l'église de l'apôtre Pierre, il déploya à ses regards toute la dignité et toute la majesté de l'évêque apostolique et de l'Église catholique, et lui fit sentir avec tant de force la sainteté du lieu où il désirait entrer, que le jeune prince déclara avec humilité : « qu'il venait avec une âme pure et une volonté fidèle pour le bien de Rome et de l'Église. » Et ce ne fut qu'après cette assurance que les portes du sanctuaire s'ouvrirent à lui par l'ordre du pape; et le clergé assemblé le reçut avec ce salut : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » Ludwig, saisi de respect et d'une ardeur religieuse, se prosterna avec tous les ecclésiastiques et tous les hommes éminents de sa suite devant le tombeau de l'apôtre, et oublia, dans sa dévotion, le but de sa mission. Ses Franks étaient peu satisfaits de son abandon;

ils auraient volontiers soumis à leurs pillages la ville de Rome elle-même. Mais le pape leur ferma les portes, et ne laissa plus échapper le jeune prince, une fois qu'il l'eut saisi. Le dimanche qui suivit son arrivée, Sergius lui plaça sur la tête, dans l'église de l'apôtre, une belle couronne, le consacra avec l'huile sainte, le salua roi des Langobards, et lui remit une épée royale. Ludwig porta la couronne et ceignit l'épée, sans songer aux instructions que son père lui avait données; et lorsque enfin il se rappela ces instructions, il vit qu'on l'avait tellement éloigné de son but, qu'il ne fallait plus songer à l'atteindre. Si la dépendance du pape et des Romains devait être de quelque utilité, il fallait maintenant qu'ils lui prêtassent le serment de fidélité à lui-même, à lui, roi des Langobards. Ludwig aussi demanda ce serment; Drogo, tous les évêques et les comtes qui étaient venus avec lui en Italie, le demandèrent également. Mais leurs raisons furent impuissantes contre la fermeté et la sagesse du pape. « Rome et le siége apostolique, dit Sergius, n'avaient pas à reconnaître la souveraineté du roi des Langobards, mais seulement celle de l'empereur Lothar. Ils étaient disposés à prêter à ce dernier le serment que l'on demandait; mais le roi des Langobards leur était étranger, et devait, sous tous les rapports, rester tel pour eux. » Et Ludwig dut se contenter de cette déclaration et de ce serment sans importance; le vieux Drogo fut satisfait en ce que le pape le nomma son vicaire dans le royaume de Lothar, de l'autre côté des Alpes. Lothar accepta ce qu'il ne pouvait changer; mais comme le nouveau roi des Langobards fixa sa résidence à Pavie, l'Italie fut entièrement perdue pour lui, à moins que son fils, sur lequel il n'avait assurément pas de raison de compter, n'eût assez de bonne volonté pour respecter son autorité paternelle; et le siége de Rome s'était encore une fois entouré des relations équivoques et douteuses à la faveur desquelles il avait atteint sa puissance et sa grandeur.

Quant à Ludwig enfin, roi des Teutschs, c'est de lui que les chroniques qui se rapportent à cette époque s'occupent le moins; il semble résulter de ce silence que son royaume jouit de plus de repos que les autres. Et de fait, bien que la confusion fût grande dans le Teutschland; bien que le poids qui pesait sur la vie fût lourd partout; bien que d'amers souvenirs excitassent les esprits et entretinssent parmi les peuples du Teutschland des divisions et des dispositions hostiles, beaucoup de choses pourtant devaient être conciliées par la conscience que l'on était enfin libre de tout lien avec l'étranger, et que l'on n'était plus qu'avec ses frères. Il ne se trouve pas de trace non plus que nulle part il y ait eu dans le Teutschland de mouvement propre à troubler la tranquillité. Les Saxons eux-mêmes, parmi lesquels la cruauté de Ludwig envers les Stellinga n'était certainement pas oubliée, semblent avoir, par crainte de leurs puissants seigneurs, supporté leur sort avec patience. Ludwig n'avait pas besoin de se montrer parmi eux, et il ne s'y sentait pas disposé; il resta dans le Teutschland méridional, et résida le plus volontiers à Ratisbonne et à Francfort. Ludwig n'eut pas non plus de danger à éloigner du dehors. Il n'avait rien à craindre de la Lotharingie et de l'Italie, et les Nordmans épargnèrent également durant un certain temps les côtes Teutsches et les cantons de la Saxe. Avec les peuples slaves seulement, du côté oriental du royaume, se renouvelèrent les anciennes querelles; et les chroniques ne parlent du roi des Teutschs qu'au sujet de ces querelles. Ce fut lui qui les commença, sans doute parce qu'il voulait conserver tous les droits que Karl le Grand, son aïeul, avait acquis, parce que, pour des cas possibles, il voulait se mettre en sûreté de ce côté, mais en particulier probablement parce qu'il voulait donner à son royaume une plus grande extension et des frontières naturelles. Cependant les documents que nous possédons sont si pauvres et conçus en termes si vagues, qu'on ne peut même pas fonder une conjecture relativement à la marche de la guerre. Les Abodrites ou Obotrites désiraient vivement, dit-on, se délivrer de la suprématie des Franks; Ludwig entra sur leur territoire; leur roi Gotzomiuzli succomba devant lui; le pays et le peuple furent soumis, et Ludwig leur imposa des ducs : voilà ce que dit un auteur. Un autre dit que Ludwig attaqua les pays et les peuples des Slaves; il força les uns à la soumission, les autres périrent; presque tous les petits rois de ces pays durent reconnaître sa suzeraineté. Enfin on trouve encore cette remarque que Ludwig se montra avec des forces militaires en Pannonie, et que les

Bohêmes éprouvèrent aussi la force de ses armes (3). Les expéditions de Ludwig contre les peuples slaves eurent donc lieu, sans aucun doute, suivant les principes d'après lesquels on avait essayé depuis longtemps de les séduire ou de les effrayer, pour les amener à se soumettre sans réserve; au fond, toutefois, les relations restèrent les mêmes qu'aux anciens jours.

Mais tandis que les trois frères rois vivaient et combattaient ainsi, ils s'efforçaient, par des ambassades réciproques, de conserver la paix du moins entre eux. Leurs pourparlers les amenèrent à interpréter le traité de Verdun dans un sens plus élevé qu'ils ne pouvaient l'avoir fait dans l'origine, et les embarras de Karl le Chauve, ainsi que les difficultés diverses dont l'empereur se sentait pressé, les y conduisirent surtout. Ils comprirent en effet que l'empire de leur aïeul, abstraction faite du partage, devait rester un seul empire appartenant à leur maison, à la maison karolingienne; que par conséquent, en vertu du traité de Verdun, ils ne s'étaient pas seulement reconnu l'un à l'autre leurs possessions, mais qu'ils devaient encore se les garantir mutuellement contre tout étranger. En conséquence, les trois frères eurent, au mois d'octobre de l'an 844, une entrevue à Thionville, pour constater et régler officiellement la nécessité qu'ils avaient reconnue. En effet, ils renouvelèrent leur alliance, qui désormais devait être, non une illusion, mais une vérité : ils se promirent réciproquement de surveiller avec soin tous les auteurs de troubles, de les poursuivre sévèrement, et de rétablir dans l'organisation ecclésiastique l'ordre qui y avait été bouleversé de la manière la plus odieuse ; les églises devaient reprendre toutes les possessions qu'elles avaient eues sous Ludwig le Pieux ; les vassaux qui avaient prouvé leur fidélité devaient trouver chez les princes aussi l'ancienne fidélité ; mais on devait arrêter énergiquement les brigandages et les pillages qui jusqu'alors avaient eu lieu pour ainsi dire légitimement. Dans ce but, ils voulaient, eux, les rois, établir dans leurs royaumes respectifs des envoyés (*missi*) investis de tous les pouvoirs nécessaires pour poursuivre même les hommes qui, à cause de leurs crimes, s'étaient enfuis d'un royaume dans un autre. De plus, ils se promirent mutuellement que les fils de chacun d'entre eux hériteraient du royaume paternel, et que les oncles aideraient leurs neveux à conserver cet héritage. Enfin, on résolut d'envoyer des députés en Aquitaine, ainsi qu'aux Bretons et aux Nordmans, pour leur demander la soumission, la tranquillité ou la paix, ou pour les menacer d'une guerre faite en commun par les trois rois.

Ceux-ci informèrent leurs vassaux de cet accord par des lettres personnelles. Et de fait, ils envoyèrent des députations communes en Aquitaine vers Pippin, et à Nomenoius, prince des Bretons; la seule ambassade vers les Nordmans n'eut pas lieu aussitôt, peut-être parce qu'on ne savait pas précisément à qui l'adresser. Ainsi les trois souverains se séparèrent, sinon dans des dispositions bien fraternelles, du moins avec des assurances réciproques de fraternelle fidélité.

Mais ces assurances n'eurent pas d'autre résultat. Les années qui suivirent se passèrent comme celles qui avaient précédé, les relations furent ébranlées plus qu'auparavant, et les embarras où se trouvèrent les trois rois furent plus sérieux que jamais; l'alliance même qu'ils venaient de conclure ne produisit pas une confiance durable.

CHAPITRE II.

L'EMPIRE KAROLINGIEN DIVISÉ ENTRE LOTHAR, LUDWIG ET KARL, JUSQU'AU TRAITÉ DE MERSEN.

De l'an 845 à l'an 851.

Dès l'an 845, de si grands malheurs fondirent sur chacun des trois royaumes, que chacun des trois rois eut un fardeau assez lourd à supporter dans sa propre nécessité. Les Nordmans firent des attaques plus redoutables, et sur une étendue plus grande que jamais. On est amené malgré soi à conjecturer qu'ils eurent connaissance de la nouvelle alliance conclue entre les rois, et qu'ils voulurent la rompre aussitôt, pour ramener les bouleversements, qui seuls rendaient leurs brigandages possibles ; et cette conjecture n'est pas tout à fait sans fondement. Les Nordmans s'étaient rendus maîtres de plusieurs îles sur les côtes françaises, de la Seine à la Garonne ; ils y avaient construit des fortifications pour y mettre leur butin en sûreté et y trouver un refuge en cas de besoin. Du

sein de ces îles, ils entretenaient des intelligences avec le continent ; il n'est pas sans vraisemblance que quelques-uns d'entre eux parcoururent les terres, à la faveur d'un déguisement, en partie pour épier les occasions favorables à de nouvelles entreprises, en partie pour jeter la confusion dans les esprits ou pour les gagner. Du moins, les écrivains qui parlent de cette époque expriment à plusieurs reprises le soupçon que des princes ou des seigneurs des royaumes qui s'étaient formés de l'empire des Franks furent gagnés par les Nordmans à prix d'argent, soit pour prendre part à leurs pirateries, soit pour les faciliter et les favoriser. Et, à ce qu'il semble, un des chefs les plus actifs des Nordmans était resté, cet hiver, sur les côtes françaises : c'était Hasting, dont le nom seul excitait l'horreur et l'effroi, qui avait à peine un égal en ruse, en cruauté, en bravoure aventureuse (1), et qui, en même temps, était si familier avec la langue et les mœurs des Franks, que l'on a cru qu'il appartenait à ce peuple. Les résolutions des rois franks ne pouvaient rester cachées à cet homme ni à ses compagnons; par eux, les peuples du Danemarck purent être informés sans peine qu'il fallait des efforts extraordinaires. En tous cas, les Nordmans parurent avec des forces plus formidables que jamais.

En effet, après un hiver terrible, le printemps était à peine arrivé, qu'un nombreux essaim d'aventuriers du Nord remonta la Seine sur cent vingt navires, et se dirigea sur Paris; une autre flotte, plus considérable encore, dit-on, entra dans l'Elbe pour surprendre Hambourg. La première de ces expéditions avait pour chef le duc ou roi Ragnar; l'autre fut, dit-on, envoyée par Horik, roi des Danois. Les auteurs des chroniques de cette époque exposent les faits isolément ; mais il est hors de doute que les deux entreprises se rapportaient l'une à l'autre, et que, bien qu'elles n'eussent pas un seul chef, elles avaient du moins la même direction, le même principe et le même but. Vraisemblablement l'entreprise sur Paris était l'affaire principale; mais, par l'expédition tentée sur l'Elbe, on voulait ne pas seulement empêcher Ludwig, le roi des Teutschs, de marcher au secours de son frère Karl; on espérait de plus inquiéter doublement l'empereur Lothar, et le réduire ainsi à l'inaction. Et ce but fut complétement atteint.

La bande qui remonta la Seine commit des pillages et des brigandages continuels sur les deux bords de ce fleuve. C'est ainsi qu'elle arriva devant Paris, dont elle s'empara le jour de la Pentecôte, à l'exception peut-être de l'île de la Seine, où l'évêché avait été fondé. Le roi Karl était accouru, il est vrai ; mais son armée n'était ni nombreuse ni disposée au combat. Il occupa Saint-Denis, et de là, d'après le conseil et la volonté de ses fidèles, il acheta la retraite des Nordmans, au prix de sept mille livres d'argent. Ceux-ci conservèrent de plus tout le butin qu'ils avaient rassemblé par leurs pillages; et, avec ces richesses, ils remontèrent vers la mer avec ironie et mépris, et en commettant de nouvelles cruautés. Les grands seigneurs du royaume de Karl le Chauve étaient si dégénérés et si abrutis, qu'ils semblent n'avoir nullement rougi de tant d'ignominie; quant au peuple de France, il fut au loin rempli de crainte, de douleur et de désespoir, d'autant plus qu'à la même époque les bords de la Garonne furent visités par d'autres essaims de Nordmans. Quant aux ecclésiastiques, ils ne trouvèrent d'autres moyens de relever les esprits abattus, ou du moins de les tranquilliser jusqu'à un certain point, que de leur raconter de grands miracles accomplis par les saints dont les églises ou les couvents avaient été pillés ou souillés par les Nordmans, ou la fin misérable et cruelle qui avait frappé les Nordmans à cause de leur impiété et de leur crime.

L'autre bande de Nordmans qui avait entrepris l'expédition en remontant l'Elbe, arriva sans obstacle jusqu'à Hambourg. Cette ville fut attaquée si soudainement, que les habitants des campagnes ne purent venir à son secours. D'ailleurs, le gouverneur de ce pays, le comte Bernar, était absent. La plus grande confusion se manifesta en conséquence. Le vénérable archevêque Anscharius essaya, il est vrai, de concert avec les habitants, de se défendre jusqu'à l'arrivée des secours que l'on était en droit d'attendre ; mais il reconnut bientôt que ses efforts étaient inutiles. Il ne lui resta d'autre ressource que de veiller à ce que les objets sacrés de son église fussent sauvés, autant que cela se pourrait. Il s'enfuit donc avec ceux qui l'aidaient dans sa mission sainte, tous chargés de ces objets sacrés. Après son

départ, les malheureux habitants cherchèrent aussitôt à s'échapper de côté et d'autre; mais beaucoup d'entre eux furent faits prisonniers par les païens, beaucoup perdirent la vie. Hambourg fut livrée au pillage pendant trente-six heures; l'église et le cloître qui y touchaient devinrent la proie des flammes; la bibliothèque elle-même, dont le pieux empereur Ludwig avait fait présent au vénérable archevêque Anscharius, fut détruite par le feu. Après tant de cruautés, les païens quittèrent la ville de Hambourg, et s'empressèrent de retourner chez eux avec leur butin, parce qu'ils avaient atteint le but qu'ils s'étaient proposé. Les auteurs des chroniques font, il est vrai, mention d'une bataille livrée par les Saxons aux Nordmans, et qui força ces derniers à la retraite (2). Mais, lors même qu'il serait vrai que les Nordmans eussent redouté les armes des Saxons, et que, par cette raison, ils eussent abrégé leur séjour sur les bords de l'Elbe, il n'est pas vraisemblable qu'ils aient attendu une attaque; il ne l'est pas non plus que les Saxons aient pu se réunir assez tôt pour entreprendre cette attaque. Ce qui, du reste, témoigne fortement des maux soufferts par Hambourg, et de la grande terreur que les Nordmans avaient répandue, c'est cette circonstance que le pieux missionnaire Anscharius n'osa pas rétablir à Hambourg sa résidence archiépiscopale; mais qu'il essaya de placer son siége à Brême, et qu'il n'eut pas de repos jusqu'à ce que, quatre ans après, il eût réussi dans cette tentative.

Mais l'entreprise des Nordmans fit naître, ou favorisa du moins d'autres événements qui augmentèrent ou prolongèrent les calamités. Karl le Chauve, pénétré de sa faiblesse ou de sa honte, crut devoir désormais montrer aussi de la condescendance pour son neveu Pippin; il lui abandonna toute l'Aquitaine : il se fit, il est vrai, à ce qu'on assure, prêter par Pippin le serment de fidélité, mais, en réalité, Pippin fut roi d'Aquitaine, comme Karl resta roi des pays situés au nord de la Loire. Les pays des deux rois furent dans le même temps tourmentés par une cruelle famine; et la souffrance fut partout si grande, que de nombreuses bandes de loups se montrèrent avec audace et attaquèrent avec rage les hommes et les animaux. D'autre part, l'ancien esprit de résistance continuait à se montrer chez les Bretons : la condescendance de Karl envers Pippin n'était pas propre à les décourager. Une expédition, que Karl entreprit contre eux, n'eut aucun résultat; il fut repoussé avec une grande perte par le duc Nomenoius; et, l'année suivante seulement, il réussit à contraindre ce peuple récalcitrant à une reconnaissance équivoque de son autorité.

D'un autre côté, dans le royaume de Lothar, les vassaux des pays compris entre le Rhône, les Alpes et la mer, ayant à leur tête le comte Fulcrad, se soulevèrent contre l'empereur; et celui-ci ne parvint que par les plus grands efforts à rétablir son autorité. A peine y eut-il réussi, que l'année suivante, en 846, les Nordmans firent une descente sur les côtes septentrionales de son royaume, et commirent à leur manière de formidables ravages. Ce danger passa également; mais l'Italie fut le théâtre de nouveaux malheurs dont il était impossible de calculer les suites.

Dès l'année précédente, les Sarrasins, qui, tout aussi bien que les Nordmans, connaissaient la faiblesse de l'empire des Franks, avaient paru par mer en troupes plus nombreuses sur les côtes d'Italie; mais ils avaient été courageusement combattus par le vaillant duc Sergius de Naples. Toutefois, au mois d'août de cette année, ils revinrent avec des forces plus considérables. Ils débarquèrent dans le voisinage de Rome. La pauvreté des documents que nous possédons, ne nous permet pas de décider s'ils pénétrèrent dans la ville éternelle elle-même, et s'ils la souillèrent d'atrocités de toute espèce; mais il est certain qu'ils s'emparèrent de l'église de Saint-Pierre sur le Vatican, qu'ils dépouillèrent cette église de toutes ses richesses et de tous ses ornements, et qu'ils enlevèrent même l'autel, qui, selon la croyance commune, était placé sur le tombeau même du prince des apôtres. Le jeune roi Ludwig, fils de Lothar, qui avait fixé sa résidence à Pavie, accourut, il est vrai, à Rome, à la nouvelle de ces horreurs, ou du moins il envoya une armée au secours de cette malheureuse ville. Mais, à l'arrivée de ces troupes, les Sarrasins avaient déjà quitté Rome pour mettre leur butin en sûreté; et lorsque cette armée les poursuivit, elle essuya une défaite, prit la fuite, et revint vers Rome. Quant aux Sarrasins, ils restèrent maîtres de l'Italie inférieure.

Il semble enfin que, tandis que les Nordmans surprenaient Hambourg, Ludwig, roi

des Teutschs, continuait l'ancienne lutte contre les peuples slaves, sur les frontières du Teutschland méridional. En effet, il est fait mention que quatorze chefs des Bohêmes se convertirent, vers cette époque, au christianisme avec leurs sujets, et furent baptisés par ses ordres. Mais l'apparition des Nordmans sur l'Elbe, et les ravages que ces pirates exercèrent, non-seulement à Hambourg, mais aussi sur les deux rives de ce fleuve et sur les côtes de la mer, le décidèrent vraisemblablement à surmonter ses vieilles répugnances, et à se rendre en Saxe pour être aussitôt prêt à la défense contre toute nouvelle attaque. Du moins, dans l'automne de cette année, il tint à Paderborn, lieu qui réveillait de grands souvenirs, une diète générale, vraisemblablement parce qu'un grand nombre de vassaux se trouvaient réunis autour de lui. Sans doute, aucun des actes de cette diète n'est venu à notre connaissance; pourtant on assure qu'il y reçut non-seulement des députés de ses frères, mais aussi des ambassadeurs des Nordmans, des Slaves et des Bulgares.

Au printemps de l'année suivante, 846, il eut une entrevue avec son frère Karl (3). Entre Lothar et Karl continuaient à subsister, malgré des réconciliations réitérées, les anciennes répugnances; Lothar en particulier nourrissait le plus vif ressentiment contre un frère qu'il avait persécuté dès son enfance, et qu'à la fin pourtant il avait été forcé de reconnaître pour son égal : dans cette disposition, il voyait l'intention de le blesser dans tout ce que Karl faisait ou n'empêchait pas. En particulier, il avait à cœur le sort de l'archevêque Ebo, qui avait été victime de son dévoûment pour lui, et qui ne cessait pas de désirer l'archevêché de Reims. Lothar désirait que Karl lui rendît ce siége; mais Karl, voyant la haine qui pesait encore sur Ebo, sur ce prélat que le pape Sergius II n'avait pas même traité en prêtre, ne pouvait se rendre à ces vœux. Le savant et zélé Hincmar, qui a rendu son nom si célèbre, obtint donc l'archevêché de Reims; et Hincmar éclata aussitôt d'une manière terrible contre tout ce qu'Ebo avait fait ou entrepris. Par là, la passion de Lothar contre Karl prit une nouvelle force. Et maintenant il arriva qu'un des vassaux de Karl, Gisalbert, enleva une fille de l'empereur Lothar, et s'enfuit avec elle en Aquitaine, où il en fit sa femme. Aussitôt Lothar, dans sa colère, conçut la pensée que son frère Karl avait excité, ou du moins favorisé cette offense; et il tint d'autant plus fermement à cette pensée, que Karl ne livra point le coupable, bien que réellement, à ce qu'il semble, il fût hors d'état de le livrer. Mais Ludwig, reconnaissant combien, dans les circonstances actuelles, en face de tant d'ennemis étrangers, téméraires et barbares, une guerre intérieure serait dangereuse, crut devoir éviter à tout prix l'explosion de la discorde entre ses frères; aussi détermina-t-il le roi Karl à déclarer publiquement et solennellement qu'il était complétement étranger à la coupable entreprise de Gisalbert. Puis, avec cette déclaration, Ludwig, roi des Teutschs, se rendit auprès de l'empereur Lothar. Mais celui-ci rejeta toute réconciliation, moins, à ce qu'il semble, parce qu'il croyait à la culpabilité de Karl, que parce qu'il pensait avoir trouvé une occasion favorable à l'exécution de desseins précédemment déjoués.

Ludwig, toutefois, ne renonça pas à son œuvre de conciliation. A son retour, au mois d'août, il fit une expédition contre les Slaves-Moraves, au delà de la Bohême. Il força ce peuple à reconnaître sa suzeraineté, et lui imposa un duc (4). Mais pendant qu'il s'était éloigné à une telle distance du Teutschland, les Bohêmes se soulevèrent sur ses derrières. Il chercha promptement à revenir dans sa patrie; et il y réussit, mais non sans de grandes difficultés et sans de fortes pertes. La Bohême fut donc de nouveau perdue; et, précisément pour cette raison, l'on ne pouvait nullement compter sur les Moraves et sur leur duc. Il se peut alors que Ludwig, comme en même temps les relations de l'Église étaient troublées de plus d'une manière, ait jugé d'autant plus nécessaire le maintien de la paix entre lui et ses frères. Il continua donc, durant les années suivantes, ses efforts pour rétablir la concorde fraternelle; et les événements de cette époque étaient assurément de nature à le ramener toujours à cette œuvre.

En effet, les royaumes de Lothar et de Karl souffraient continuellement des mêmes maux qui les avaient ébranlés jusqu'alors. Les deux royaumes avaient toujours les mêmes ennemis au dedans et au dehors; les Normands et les Sarrasins continuaient leurs attaques, et toujours avec le même succès. Les premiers inquiétaient de la même manière les deux rois et leurs peuples; les seconds troublaient sans cesse l'Italie,

et pénétraient par les Pyrénées toujours plus avant dans la Gaule, étendant successivement leurs dévastations jusque sur les bords du Rhône. On vit venir même des pirates grecs, qui sur les côtes de la Méditerranée firent subir aux Franks des malheurs et de la honte. La faiblesse des royaumes se faisait sentir de plus en plus; et, bien qu'il soit question de temps à autre de victoires remportées par les Franks, il n'est pas douteux qu'ils furent habituellement forcés d'acheter quelque repos pour mettre jusqu'à un certain point des bornes aux révoltes et aux querelles des vassaux. Bien plus, il ne resta bientôt plus aux rois d'autre ressource que d'admettre des capitaines nordmans au nombre de leurs vassaux, dans l'espoir d'arriver à se défendre par des Nordmans contre les Nordmans. Karl, tout en prenant de plus en plus l'avantage sur son neveu Pippin, se vit forcé, l'an 850, de faire un accommodement avec une bande nordmanne, commandée par un capitaine que les écrivains appellent Godafrid, et de leur céder pour demeures une certaine étendue de côtes, quoique Lothar lui eût envoyé des secours. Dans la même année, Lothar fut contraint de se soumettre à la même honte. Le Nordman Rorick, frère d'Hériold, avait obtenu en fief, de Ludwig le Pieux, Dorestadt, sur le Bas-Rhin, lieu depuis longtemps célèbre par son commerce, dans le même temps où l'île de Walchern fut accordée à Hériold. Après la mort de Ludwig, il avait été soupçonné de trahison par Lothar, et avait perdu son fief. Echappé de prison, il s'était rendu auprès de Ludwig, roi des Teutschs, duquel il avait obtenu un établissement en Saxe, non loin des frontières des Danois. Il y résidait depuis quelques années. Mais il était poussé par l'ancien esprit de pillage et d'aventures, par le désir de tirer vengeance de l'injustice avec laquelle il se croyait traité par Lothar; aussi réunit-il, parmi ses anciens compatriotes, un certain nombre de vaillants jeunes gens, avec lesquels il recommença l'œuvre de brigandage qui avait rempli ses premières années. Il pilla les côtes septentrionales du royaume de l'empereur Lothar, remonta ensuite le Rhin avec sa flotte, s'empara de Dorestadt, qu'il ne connaissait que trop, et se rétablit dans ses anciennes possessions. L'empereur Lothar, hors d'état de chasser cet insolent ennemi, se vit forcé de lui laisser ce qu'il avait conquis, avec l'assentiment de ses conseillers. Lothar lui imposa, il est vrai, pour condition, de le servir avec fidélité, et particulièrement d'arrêter les brigandages des Danois. Rorick y consentit; mais ni l'un ni l'autre ne pouvaient compter sur un traité arraché par la nécessité et basé sur le mensonge. Lothar dut se soumettre à une telle honte, et devant elle étaient sans importance les avantages que les armes des Franks avaient obtenus dans l'Italie inférieure, même abstraction faite des relations équivoques où l'Italie se trouvait à l'égard de l'empereur.

Mais Ludwig, roi des Teutschs, ne fut pas moins embarrassé durant ces années. Les revers qu'il essuya à son retour de Moravie en Bohême n'avaient pas seulement relevé le courage des Bohêmes, ils avaient aussi réveillé et fortifié l'ancien esprit national chez tous les peuples slaves voisins. Ludwig, ne méconnaissant pas le danger qui naissait de ce réveil, chercha avant tout à garantir son flanc gauche dans la guerre contre les Bohêmes, pour empêcher les Sorbes de s'établir dans les montagnes de la forêt de Thuringe, et de prendre par là position sur ses derrières. Il déclara donc que le territoire slave, au nord de la Bohême, peut-être entre la haute Saale et l'Elster, formerait une *marche* à laquelle il donna pour comte ou duc Thaculf, homme vaillant qui s'était signalé dans la guerre contre les Slaves, afin que cet officier, investi d'un pouvoir extraordinaire, tînt les Sorbes en repos. Bientôt l'utilité de cette nouvelle institution se fit sentir. Dès l'an 848, les Bohêmes pénétrèrent avec une grande audace dans le Teutschland; mais ils furent repoussés avec une perte considérable par Ludwig, fils du roi Ludwig; et ce jeune prince dut peut-être en majeure partie cette victoire à cette circonstance, que les Sorbes furent empêchés par Thaculf, comte de leur Marche, de prendre aucune part aux opérations des Bohêmes. Ceux-ci, toutefois, ne renoncèrent pas à leur œuvre; ils se préparèrent pour l'année suivante à une nouvelle entreprise contre le Teutschland. De son côté, le roi des Teutschs, bien qu'il fût malade, ne perdit pas non plus de temps: il mit en campagne une grande armée, pour renverser les projets que les Bohêmes avaient conçus pour leur liberté, et dans lesquels les Teutschs voyaient une perfidie manifeste (5). Il confia le commandement en chef de cette armée au duc Ernest, qui tenait le premier rang parmi ses amis; et beaucoup de

comtes et d'abbés suivirent ce général avec leurs bandes. Thaculf aussi, duc de la Marche des Sorbes, soutint cette entreprise, et se joignit au général en chef au jour du danger. Une bataille fut livrée dans les limites mêmes de la Bohême. Les Teutschs attaquèrent les retranchements des Bohêmes; beaucoup d'hommes tombèrent des deux côtés; Thaculf fut blessé au genou gauche. Les Bohêmes repoussèrent cette attaque, mais ils n'osèrent pas en soutenir une seconde, et envoyèrent en conséquence au duc Thaculf des ambassadeurs, avec des propositions de paix : ils ne voulaient traiter qu'avec lui, parce que, disaient-ils, il connaissait parfaitement les mœurs et les habitudes du peuple slave. Le duc, surmontant ses souffrances, monta à cheval pour cacher aux ennemis qu'il avait été blessé. C'est ainsi qu'il reçut les ambassadeurs. Il fit annoncer leurs propositions à quelques hommes éminents de l'armée principale. Ceux-ci ne purent supporter que Thaculf leur fût préféré. Dans leur jalousie, ils accusèrent ce duc de vouloir attirer à lui le commandement en chef. Pour le punir de cette prétention, ils résolurent, dans leur envie, de se jeter sur les Bohêmes, qui se croyaient à l'abri de toute hostilité, à cause des négociations commencées. Cette résolution fut exécutée; mais les Bohêmes, irrités de cette perfidie, se levèrent pour en tirer une terrible vengeance. Ils firent essuyer une grande défaite à leurs ennemis, poursuivirent les fuyards jusque dans leur camp, qu'ils cernèrent, et les firent descendre à une telle humiliation, qu'ils durent donner des otages à ceux dont ils avaient refusé d'en recevoir et acheter à ce prix leur retour dans leur patrie. On leur prescrivit la route qu'ils devaient suivre dans leur retraite; tous leurs bagages et leurs équipages restèrent entre les mains des ennemis, et il leur fallut même livrer les armes. Une telle honte était inouïe parmi les peuples teutschs; la confusion qu'elle causa fut grande et générale; on ne put l'expliquer qu'en supposant qu'un mauvais génie avait présidé à cette guerre, et qu'il avait été secondé par les démons de l'orgueil et de la discorde. Et cette croyance était peu propre à tranquilliser les esprits.

Heureusement les Bohêmes profitèrent tout aussi peu de cette nouvelle victoire que de la première. Sans doute ils avaient également éprouvé des pertes considérables qu'ils ne pouvaient réparer aussitôt; peut-être la calamité qui, l'an 850, s'appesantit sur les peuples teutschs, s'étendit-elle jusque sur eux. Il régna dans le Teutschland une si grande famine, qu'à Mayence une mesure de blé coûtait vingt sicles d'argent; que des mères, qui avaient nourri leurs enfants des dernières forces vitales qui leur restaient, tombèrent à terre, mortes de faim, sous le poids de ces malheureux, et que des parents furent réduits à un tel désespoir, que la pensée leur vint de manger la chair de leurs propres enfants pour soutenir leur existence! Mais, au milieu de cette désolation, se montra aussi, sous mille formes diverses, une sublime vertu, la sainte charité. L'archevêque de Mayence, Rabanus Maurus, que ses contemporains surnommaient le Sage, et célébraient comme le plus grand des poëtes, prouva qu'il était réellement animé des sentiments pour lesquels il savait trouver de si belles expressions : il donna chaque jour à manger à trois cents personnes affamées, et jouit de la reconnaissance de ceux qu'il avait rassasiés, bien que, du reste, dans son esprit sacerdotal et dans son zèle pieux, il ne fût pas sans dureté, soit envers ses subordonnés, soit envers ceux qui avaient sur les intérêts les plus importants de l'humanité une opinion différente de celle qui lui semblait la véritable.

Au milieu de ces événements et de ces désastres, Ludwig, roi des Teutschs, mit tout en œuvre pour maintenir du moins la paix entre lui et ses frères et rétablir entre eux la concorde. L'an 847, il entretint constamment des rapports d'amitié avec l'empereur Lothar. Il se rendit auprès de lui; il l'invita à son tour. Et, bien qu'il ne réussit pas à triompher du ressentiment de l'empereur contre Karl, il parvint néanmoins à faire envoyer des ambassadeurs communs, bien que sans résultat, à Rorick, appelé roi des Danois. Au mois de février de l'année suivante, les deux frères, Ludwig et Lothar, eurent une nouvelle entrevue à Coblentz. Lothar y chercha à réveiller dans l'âme de Ludwig les anciens soupçons contre Karl, et à rallumer l'ancienne haine. Il n'épargna ni séduction, ni raisonnement, ni flatterie. Ludwig, toutefois, résista à tous les artifices, soit que dans le fait il rougit de violer un traité solennellement juré, soit qu'il ne vît de garantie contre son frère aîné que dans l'amitié du plus jeune. Mais comme cette tentative avait également échoué, et comme il vit se former une alliance nouvelle et plus

étroite entre Ludwig et Karl, à laquelle le premier consentit vraisemblablement dans ses inquiétudes, il triompha enfin de son ancien ressentiment, et se montra disposé à une nouvelle union fraternelle. Et, en réalité, il avait de graves motifs de rester du moins en paix avec ses deux frères, car bientôt il fut profondément inquiété, même au sujet de sa dignité impériale.

Le pape Sergius II mourut au mois de janvier de l'an 847; et, quelques jours après, fut élu un nouveau pape qui prit le nom de Léon IV. Celui-ci reçut aussi la consécration, sans que l'empereur Lothar y eût donné son assentiment, et même sans que l'élection eût été notifiée à l'empereur. Sans doute, il fut question de ce dernier à Rome; mais on crut que l'urgence des circonstances, la possibilité d'une nouvelle attaque de la part des Sarrasins, et la nécessité d'avoir sur le siége de l'apôtre, en une telle occurrence, un homme qui pût ordonner et réunir les forces, ne permettait pas d'hésiter, et justifiait une conduite aussi illégale. On ne sait pas comment l'empereur reçut les excuses des Romains; mais il est certain qu'il ne fit rien ou ne put rien faire contre eux. Cependant on peut à peine douter qu'il y eut des discussions au sujet de cet événement, et pourtant aucun document n'en parle. Evidemment il s'accomplit des choses que l'on a passées, à dessein, sous silence. Trois ans après l'avénement de Léon au saint-siége, Ludwig, fils de l'empereur, roi des Langobards, vint à Rome, par l'ordre de son père, dit-on; et, à son apparition, il fut couronné par le pape et salué du nom de Ludwig II, empereur. Ce fait, qui certainement avait déjà de l'importance en lui-même, n'a été mentionné que par un seul écrivain; il ne l'a indiqué qu'en peu de mots et sèchement, sans dire ce qui l'amena, à quoi il se rattachait, ou quelles en furent les conséquences. Du reste, il n'est presque jamais question des relations de Lothar avec l'Italie, avec Rome et avec l'évêque apostolique. On conjecture, presque malgré soi, que l'Italie était entièrement perdue pour l'empereur, et que le couronnement de Ludwig comme empereur eut lieu sans que Lothar en fût instruit d'avance et le voulût. Mais le pape, qui ne pouvait vouloir que le roi des Langobards fût en même temps empereur, et devînt par là même souverain de Rome, ne se prêta probablement à ce couronnement que parce qu'il redoutait les armes de Ludwig; et c'est peut-être la raison pour laquelle l'auteur de la vie de Léon IV ne dit pas un mot du couronnement de Ludwig.

Au milieu de ces faits et de ces événements, Ludwig eut enfin, l'an 851, une entrevue avec ses deux frères, qui précédemment déjà s'étaient réconciliés et s'étaient donné des témoignages réciproques d'une confiance apparente. Elle eut lieu à Mersen sur la Meuse. Chacun des trois frères était accompagné de ses vassaux les plus éminents; et avec l'assentiment et d'après le conseil de ces hommes, ils conclurent un nouveau traité dont voici la substance: « Tout ce qui s'était passé entre eux d'hostile, et toutes leurs discordes, devaient être pour toujours livrés à l'oubli. A l'avenir, ils voulaient se traiter en égaux, avec affection, avec un cœur pur et une fidélité sans dissimulation. Aucun ne devait envier à l'autre son royaume ou ses fidèles, sa fortune, et sa dignité royale; aucun ne devait écouter des insinuations secrètes et des calomnies. Bien plus, chacun devait être prêt à soutenir les autres de ses conseils et de son bras, et après lui, ses enfants. Quiconque troublerait la tranquillité dans le royaume de l'un ne devait pas être reçu dans le royaume des autres, mais on devait le poursuivre partout en commun. Tout individu, homme ou femme, auquel un évêque avait imposé une pénitence ecclésiastique, ou qui était exclu de la communion des fidèles, ne devait trouver de protection auprès de personne. Les fidèles des trois partis ne devaient éprouver aucun dommage contrairement à la loi et à la justice. Les trois rois frères devaient plutôt donner leur assentiment aux résolutions communes de leurs fidèles; mais ceux-ci devaient être réellement fidèles, et la résolution devait, selon la volonté de Dieu et de notre Sauveur commun, avoir pour but le rétablissement de la sainte Église, l'affermissement de l'empire et le maintien de la dignité royale et de la paix parmi le peuple. Ils voulaient donc, eux, les frères, être unis entre eux, eux-mêmes avec leurs fidèles, leurs fidèles avec eux, et tous avec Dieu. »

Ce traité (6), qui n'est pas sans importance, parce qu'il révèle les maux qui régnaient alors et qu'il devait détourner, fut signé de la propre main des trois rois frères, et notifié par eux, dans des lettres spéciales, à leurs fidèles laïques et ecclésiastiques.

CHAPITRE III.

L'EMPIRE DIVISÉ SOUS LOTHAR, LUDWIG ET KARL, JUSQU'A LA MORT DE LOTHAR.

De l'an 851 à l'an 855.

Le traité entre les trois frères rois était signé; la paix était conclue ou rétablie; mais les dispositions des esprits restaient les mêmes, et les relations de l'empire ou des trois et même des quatre royaumes n'étaient pas meilleures. Dans le moment même où l'accord se faisait, les ennemis des rois franks étaient sous les armes; ils épiaient une occasion favorable; avides de butin et de vengeance, ils menaçaient partout les frontières.

Les provinces septentrionales de la France furent visitées de nouveau par les pirates nordmans ou danois. Le couvent de Saint-Bavon, à Gand, fut brûlé par eux; la ville de Rouen pillée, Beauvais détruit. Et personne ne pouvait repousser ces désastres; à peine un homme essaya-t-il de le faire. Karl le Chauve, il est vrai, fut délivré d'un autre ennemi, du redoutable Nomenoius, duc des Bretons, soit par un meurtre, ou, selon le bruit qui courut, par la vengeance du ciel à cause de ses exactions envers les églises, en tout cas par un moyen violent; mais le fils de cet ennemi, Hérispog, ramassa le glaive tombé des mains de son père, et s'en servit avec plus d'audace encore. Karl le Chauve marcha contre lui avec une armée; mais les Franks prirent la fuite devant les Bretons et éprouvèrent des pertes considérables, et Karl ne sut détourner de plus grands malheurs qu'en négociant avec l'ennemi. Il reçut le prince Hérispog à Angers, le reconnut comme roi et comme son égal. Il ne se contenta pas de lui laisser tout le pays qu'avait possédé Nomenoius son père, mais il lui abandonna encore les villes de Rennes et de Nantes pour prix de sa condescendance (1). D'autre part, Karl eut le bonheur, l'an 852, de voir tomber entre ses mains son neveu Pippin d'Aquitaine; mais il ne tira aucun avantage de cet événement. Ce malheureux prince, qui avait de bonne heure usé les forces de sa jeunesse dans le terrible tumulte de la vie, fut, avec l'assentiment de l'empereur Lothar, son oncle, mis en surveillance dans le monastère de St-Médard de Soissons, de même que l'on avait contraint son frère Karl à s'enfermer dans l'abbaye de Corbie; mais les habitants de l'Aquitaine, conservant l'ancien esprit d'indépendance des Goths, ne renoncèrent pas à leur haine contre les Franks, et ne donnèrent pas leur affection au roi Karl, dont ils furent forcés de reconnaître la souveraineté. Ils désiraient ardemment trouver un homme qu'ils pussent mettre à leur tête pour conquérir ou maintenir leur indépendance; mais comme ils n'en voyaient aucun parmi eux dans lequel tous eussent confiance, ils ne purent arriver à l'union, et partout s'élevèrent des passions qui s'opposèrent à leurs vœux.

L'empereur Lothar voyait les cantons septentrionaux de son royaume exposés aux incursions de ces mêmes essaims de Nordmans qui ravageaient les contrées maritimes de la France; et, de ce côté, ces pirates aventureux rencontraient tout aussi peu d'obstacles qu'en France: il était à peine en sûreté dans son palais d'Aix-la-Chapelle contre cette race audacieuse. Mais s'il portait ses regards au delà des Alpes, il n'y voyait pas une perspective satisfaisante. A Rome, on se souvenait bien de temps en temps du vieil empereur, parce que Ludwig, le jeune empereur, ne pouvait, précisément à cause de son voisinage, avoir d'amis dans la ville éternelle, et que ses armes seules le faisaient respecter; mais ce souvenir présentait peu d'avantages et sauvait peu de choses. L'empereur Ludwig lui-même était continuellement en lutte, dans l'Italie inférieure, avec les Sarrasins et avec leurs alliés ou leurs fauteurs; il ne luttait pas toujours sans succès. Toutefois, le pape Léon IV avait si peu de confiance dans ces succès, que, pour empêcher le sanctuaire de l'apôtre d'être encore une fois souillé par les infidèles, il crut devoir entourer de murs le Vatican, et faire communiquer ces murs avec ceux de la ville. Et, dans le fait, l'empereur Ludwig ne méritait pas une grande confiance; il manquait de la pénétration et de la résolution nécessaires pour profiter des avantages qu'il avait conquis et pour rattacher des victoires aux victoires.

Ludwig, roi des Teutschs, se trouvait dans la meilleure position, et était le plus respecté. Les Nordmans ménageaient les côtes du royaume teutsch, soit qu'ils n'y trouvassent pas le butin qu'ils cherchaient comme digne récompense de leurs fatigues et de leurs efforts, soit que les armes des Teutschs leur inspirassent plus de crainte que celles des autres peuples. Sur le con-

tinent aussi, les Danois restaient tranquilles, et une circonspection réciproque régnait sur les rives de l'Eider. D'autre part, les peuples slaves, fidèles à leur ancienne inimitié, attendaient, il est vrai, l'occasion; mais les victoires qu'ils obtenaient en détail par leurs armes ne leur donnaient aucun avantage durable, parce que le défaut d'union les empêchait d'en tirer parti, et qu'ils dissipaient leurs forces au lieu de les resserrer énergiquement. Dans l'année 851 encore, les Sorbes firent irruption dans le royaume teutsch. Il est vraisemblable que ces incursions se rattachaient aux tentatives antérieures des Bohêmes, et l'on peut supposer, en conséquence, que les Sorbes tournèrent au nord la Marche qui portait leur nom, et étendirent leurs ravages sur la Saale inférieure : ils avaient peut-être pour but d'attirer plus au nord les forces du roi teutsch, pour faire jour aux Bohêmes et leur faciliter des irruptions sur le territoire teutsch entre le Danube et le Mein. Mais les Sorbes maintenant, comme précédemment les Bohêmes, firent seuls quelques efforts, sans que d'autres branches du grand peuple slave y prissent part. Ludwig marcha avec des troupes à travers la Thuringe contre les Sorbes. Ils reculèrent. Il les poursuivit jusque sur leur territoire. Ils s'enfermèrent dans leurs villes et dans leurs forteresses. Ils y furent assiégés par les Teutschs; leurs campagnes furent dévastées, leurs espérances anéanties. Fatigués ainsi par l'épée, et affaiblis par la faim, ils crurent que le meilleur parti était de s'humilier et de reconnaître la suzeraineté du royaume teutsch, dans l'espérance de temps meilleurs et avec la ferme volonté de briser plus tard le joug auquel ils se voyaient maintenant forcés de se soumettre.

Ludwig se crut, pour quelque temps du moins, à l'abri des irruptions des Slaves. Il porta donc toute son attention sur les relations intérieures de son royaume, s'appliquant à les régulariser ou à les consolider. Il passa l'hiver dans son palais de Ratisbonne, qu'il préférait à toutes les villes et à tous les domaines du pays teutsch. Au printemps de l'an 852, il tint une diète à Mayence. Cette ville antique était considérée comme la capitale du royaume teutsch : d'abord sans doute parce que dans son sein avait été érigé le premier siége archiépiscopal, que saint Boniface, de bienheureuse mémoire, avait occupé; mais sans doute aussi à cause de sa position, car dans le Teutschland les autres peuples teutschs s'éclipsaient devant le royaume originaire du premier roi des Teutschs, devant la Bavière, où Ludwig avait sa résidence, et devant la Saxe, qui avait rendu son nom si célèbre dans l'histoire, de telle sorte que tout le Teutschland était désigné sous les noms de Bavière et de Saxe. Et Mayence semblait planer en quelque sorte sur les deux plus grandes parties du Teutschland, et servir en même temps de point d'appui à d'anciens droits et à de nouvelles acquisitions sur la rive gauche du Rhin. Tous les évêques et tous les abbés, tous les princes et tous les dignitaires du royaume, furent convoqués à la diète de Mayence. Les ecclésiastiques se rassemblèrent sous la présidence du vénérable archevêque Rabanus Maurus; le roi présida en personne les seigneurs laïques. Les ecclésiastiques délibérèrent sur les affaires de l'Église et des monastères, afin que l'arbitraire reçût des bornes et qu'une marche légale fût fixée. Il fallait aux résolutions la confirmation royale, et elles la reçurent sans aucun doute après que l'on eut entendu aussi les observations des officiers séculiers. On ne les connaît pas en détail. Quant à l'assemblée des princes et des seigneurs laïques, elle s'efforça de concilier les différends et de rétablir l'ordre ou de le consolider. Toutefois, nous n'avons non plus aucun document sur ces résolutions. Du reste, on vit venir à cette diète de Mayence des ambassadeurs des peuples slaves et des Bulgares. Le roi les reçut et les entendit; mais on ne peut rien dire du but de ces ambassades, pas plus que des suites qu'elles eurent.

Le roi Ludwig fut, à ce qu'il semble, satisfait du résultat de cette assemblée. Après l'avoir congédiée, il retourna, il est vrai, en Bavière pour y régler des affaires urgentes; mais il se hâta de revenir sur le Rhin, et descendit ce fleuve jusqu'à Cologne. Là il eut une conférence avec quelques vassaux ou dignitaires éminents de Lothar : elle avait vraisemblablement pour objet les relations personnelles des trois frères, qui commençaient encore une fois à se brouiller; puis il se rendit en Saxe. Il se sentait coupable de grandes fautes envers les Saxons, et sa conscience le tourmentait à cet égard. Mais ses officiers, qui se rappelaient son ancienne colère contre ce peuple soumis, vexaient et tourmentaient celui-ci de mille manières. Le

roi voulut tout voir et tout décider par lui-même, et affaiblir du moins les injustices. Il voulait aussi reprendre et assurer à sa maison des possessions qui faisaient partie de l'héritage de son père et de son aïeul, mais dont d'insolents vassaux s'étaient emparés. Il tint une assemblée générale des Saxons à Minden sur le Wéser, montra de la justice et de la sévérité, et gagna par là beaucoup d'esprits. Puis il parcourut plusieurs cantons du pays (2); il s'arrêta partout, écouta partout les plaintes, et décida le mieux qu'il était possible. Il passa en Thuringe. A Erfurt, il tint une diète dans le même esprit et dans les mêmes dispositions. Il chercha particulièrement à mettre plus d'ordre dans l'administration de la justice. Il ne revint à Ratisbonne qu'aux approches de l'hiver, certainement avec des souvenirs qui, s'il se comparait à ses frères, devaient lui inspirer un sentiment d'orgueil, quelque affligeantes que fussent, du reste, certaines choses dans la vie des Teutschs.

Et ses frères voyaient bien que sa position valait mieux que la leur. Dans le même temps où Ludwig voyageait paisiblement dans son royaume, dans des vues de conservation et d'amélioration, Lothar et Karl, ses frères, avaient à subir une honte nouvelle. Les Nordmans recommencèrent leurs dévastations dans les deux royaumes, le long des côtes, depuis les frontières orientales de la Lotharingie jusqu'à la Seine et au delà de ce fleuve; et lorsque les deux frères réunirent leurs forces pour attaquer ces bandes insolentes, les vassaux de Karl le Chauve refusèrent de tourner leurs armes contre elles. Et les rois se virent forcés de souffrir les ennemis en France partout où il leur plut de rester; et ils restèrent jusqu'à ce qu'ils eurent tout consumé et tout dévasté, pour aller ensuite plus loin, vers la Loire, donner carrière à leur fureur contre les hommes et contre les choses. Il est difficile de dire sur qui, des rois ou des vassaux, doit retomber la faute de ces atrocités. Il faut sans doute en accuser moins les hommes que les relations, et que la nature dissolvante, paralysante, destructive de la féodalité, et les troubles sauvages nés de l'agitation passionnée qui avait suivi la mort de Karl le Grand. Mais ce qu'on ne peut nier, c'est que ni Lothar ni Karl n'étaient des hommes capables de gagner ou d'entraîner les masses. Lothar se consumait dans le souvenir d'espérances non accomplies et de projets déjoués; et la mollesse indolente au sein de laquelle il cherchait et ne trouvait pas l'oubli, n'était nullement propre à lui concilier le respect. Il ne pouvait pardonner à son frère Ludwig d'avoir repoussé ses insinuations contre Karl; aussi cherchait-il avec d'autant plus d'ardeur à gagner Karl contre Ludwig, que les avantages dont le roi des Teutschs se félicitait étaient plus grands. Mais Karl trouvait des obstacles dans le souvenir des jours passés, qui lui fermait les cœurs; et sa lutte si longue et si acharnée contre le malheureux Pippin, son neveu, et la fin déplorable du duc Bernhard, avaient soulevé beaucoup de passions. Les cœurs des Aquitains lui étaient fermés pour jamais; mais ils reconnaissaient de plus en plus qu'ils avaient besoin d'un roi pour conjurer les maux qui les menaçaient de tous côtés. Au pied des Pyrénées et sur les rivages de la Méditerranée, les Sarrasins acquéraient une puissance toujours croissante, et conquéraient et dévastaient les villes et les campagnes. Sur la mer occidentale, les Nordmans poussaient de plus en plus avant leurs courses audacieuses. Rien n'était assuré, rien n'était certain. Ils remontaient la Loire, et se répandaient sur ses deux rives sans rien craindre et sans rien épargner. La ville de Tours elle-même finit par tomber en leur pouvoir, l'an 853, et l'antique sanctuaire de saint Martin, auquel se rattachaient tant de grands souvenirs, et qui avait assuré des consolations et des secours à tant d'hommes pieux, fut livré aux flammes. La terreur excitée par de semblables événements était grande; la désolation était générale.

Dans ces circonstances, les Aquitains portaient de tous côtés leurs regards autour d'eux pour trouver un prince sous les drapeaux duquel ils pussent réunir leurs forces et trouver un appui contre les ennemis du dehors et du dedans. On fit une tentative pour délivrer de son couvent et ramener en Aquitaine l'ancien roi Pippin; mais elle échoua : les moines qui s'étaient chargés de l'exécution durent expier leur crime, et le malheureux prince Pippin fut forcé non-seulement de revêtir l'habit religieux et d'embrasser la vie monastique, mais aussi de jurer à son oncle Karl qu'il ne ferait plus aucune tentative pour s'échapper du cloître. Puis une partie des Aquitains, dominés par le sentiment de leur abandon, s'adressèrent à Ludwig, roi des Teutschs, le priant : « de venir les sauver;

d'envoyer du moins son fils, s'il était empêché ou s'il dédaignait de recevoir lui-même leur foi ; ils voulaient lui jurer soumission ; ils voulaient lui donner des otages en garantie de leurs promesses ; s'il rejetait leurs offres, ils se verraient contraints, pour se délivrer de la tyrannie de Karl et des violences d'ennemis étrangers, de chercher auprès des ennemis de la foi chrétienne le secours qu'ils ne pouvaient trouver dans le peuple chrétien et dans la maison de Karl le Grand. »

Ludwig fut séduit par les propositions des Aquitains. La nouvelle alliance hostile que Karl avait formée contre lui avec Lothar avait excité sa colère. Du reste, l'Aquitaine semblait de toute manière perdue pour Karl, ou du moins il ne paraissait pas que la possession de ce pays lui serait jamais solidement assurée. De plus, l'honneur de sa maison semblait exiger que Ludwig ne laissât pas tomber l'Aquitaine au pouvoir d'un prince étranger ; l'honneur du nom chrétien semblait exiger qu'il ne la laissât pas tomber au pouvoir des infidèles : il ne repoussa donc pas les Aquitains.

Mais il ne jugea pas convenable d'entreprendre lui-même l'œuvre à laquelle on le sollicitait si instamment. Bien que, d'après les assurances des envoyés, il pût facilement concevoir l'espérance que dès qu'il se montrerait, tous les Aquitains se réuniraient et accourraient sous sa bannière, il n'accorda pas plus de confiance qu'il ne le fallait aux députés d'un peuple serré de près et divisé en tant de factions. D'ailleurs, les relations intérieures de son royaume n'étaient pas assez bien ordonnées, et ses frontières n'étaient pas assez garanties contre toute attaque étrangère, pour qu'il pût oser s'éloigner longtemps. Dans le fait, il se manifestait à cette époque, parmi les peuples slaves, et même parmi les Bulgares, des mouvements inquiétants ; alors même régnait l'opinion que ces nations étaient excitées par les frères de Ludwig, jaloux de sa position et unis dans des dispositions hostiles contre lui. Précisément pour cette raison, le roi résolut de ne pas aller lui-même en Aquitaine, mais d'y envoyer son fils Ludwig, afin d'être du moins complétement instruit de l'état des choses et des dispositions des habitants du pays.

Au commencement de l'an 854, Ludwig, fils de Ludwig, se rendit en Aquitaine, accompagné, sans aucun doute, de quelques hommes fidèles, mais non d'une armée ; le passage par la Lotharingie lui rendait impossible la marche avec une armée. A son arrivée sur la Loire, le jeune prince fut reçu avec une grande joie, mais probablement seulement par une faction ; d'ailleurs son apparition sans armée et sans moyens d'action n'était pas propre à réunir les esprits dans un pays aussi déchiré. Karl le Chauve cependant ne vit pas la chose avec indifférence ; avant tout, il chercha à maintenir et à consolider son amitié avec Lothar ; et cela devait lui être d'autant moins difficile, que le succès de cette entreprise semblait pouvoir entraîner pour Lothar aussi des conséquences inquiétantes, et que l'empereur ne voyait que d'un œil envieux le bonheur de son frère Ludwig. Karl et Lothar eurent une entrevue dans le village de Liége. Ils y renouvelèrent leur alliance ; ils se promirent une fidélité inviolable, et jurèrent solennellement, en présence d'un grand nombre de témoins, et la main étendue sur de saintes reliques, le vœu réciproque ; ils étendirent même la fidélité qu'ils se juraient au delà de leur propre vie, sur leurs femmes et sur les enfants qui leur survivraient. Là dessus, Karl, enflammé de colère, accourut en Aquitaine avec une armée, et exerça partout où il se présenta une vengeance si barbare, qu'il ne se borna pas à faire entraîner comme captifs tous les individus qui lui tombèrent entre les mains, mais qu'il livra même au pillage et aux flammes les églises et les autels du Seigneur.

Pendant ce temps, Lothar avait invité son frère Ludwig à une conférence sur les bords du Rhin. Dans leur première entrevue, les deux frères eurent une querelle violente. L'empereur reprocha au roi Ludwig sa perfidie, parce qu'il s'était mêlé des affaires d'Aquitaine, pays qui cependant avait été laissé à leur frère Karl en vertu des traités. Le roi ne manquait pas non plus de reproches à faire à l'empereur, soit sur le passé, soit sur le présent. Tous deux reconnurent qu'ils n'étaient pas justes l'un pour l'autre. On se fit donc des concessions des deux côtés, et cet orage d'inimitié se résolut en réconciliation fraternelle ; ils firent entre eux une nouvelle alliance. On ne nous a pas transmis le contenu de ce traité ; mais comme Lothar avait toujours haï son frère Karl, et qu'il ne s'était rapproché de lui que parce qu'il avait échoué dans la tentative de gagner Ludwig contre lui, et parce que Ludwig lui inspirait de bien plus

grandes inquiétudes que Karl ne pouvait lui en inspirer, il est vraisemblable qu'il revint à son ancien plan de se liguer avec Ludwig contre Karl, et que Ludwig fut déterminé à y accéder par l'état actuel des choses. Évidemment Karl redoutait une alliance de cette nature entre ses frères; car il quitta soudainement l'Aquitaine et somma l'empereur Lothar de se rendre à une entrevue. Lothar, toujours incertain et irrésolu, et maintenant plus faible que jamais, paraît avoir éprouvé de l'effroi devant la colère et devant l'armée de Karl. Il se trouva à l'entrevue dans le palais d'Attigny, et se laissa facilement décider par Karl à une autre résolution, par persuasion, par séduction ou par crainte. L'ancienne alliance fut renouvelée. Ensuite les deux frères envoyèrent une ambassade à Ludwig, roi des Teutschs, pour le sommer de rappeler son fils d'Aquitaine; mais, sans attendre le résultat de cette ambassade, Karl fit, dans l'automne même de cette année, une nouvelle campagne en Aquitaine. Pour donner plus de force à cette expédition, il fallut que Pippin, son neveu, probablement d'après ses ordres ou à son instigation, s'échappât du monastère où il lui avait fait donner la tonsure monacale, pour faire valoir encore une fois ses droits à la dignité royale en Aquitaine. Le résultat de cette démarche avait été bien calculé. A l'apparition de Pippin en Aquitaine, la désunion fut plus grande que jamais. La plupart de ceux qui, après les derniers revers, désiraient encore avoir un roi particulier, abandonnèrent le prince teutsch Ludwig, et passèrent du côté de Pippin, qui avait été jeune avec leurs fils. Karl le Chauve se conduisit comme si la cause et les actions de Ludwig lui étaient entièrement indifférentes; il ne tourna ses armes que contre Ludwig. Bientôt celui-ci se vit délaissé par tous ceux qui l'avaient appelé ou qui avaient pris son parti. Il ne resta plus à ce prince d'autre ressource que de retourner vers son père et dans sa patrie.

C'est ainsi que se termina sans honneur et sans profit pour le roi des Teutschs la première entreprise où il n'avait pas eu en vue les intérêts de son peuple et de son royaume, mais où il avait été conduit par la colère et par l'ambition. Mais, d'ordinaire, les passions des hommes sont plus fortes que leur sagesse, et Ludwig ne tira pas de cette malheureuse tentative des principes capables de le mettre à l'abri de tentatives nouvelles. Pendant ce temps, il avait par lui-même assuré les frontières de son royaume, et il y avait énergiquement maintenu l'ordre. Mais l'année suivante, 855, ce royaume fut effrayé par plusieurs phénomènes extraordinaires. Dans le pays de Mayence, il y eut un tremblement de terre, et des tempêtes et des orages causèrent de grands désastres. La foudre tomba, pendant la célébration des vêpres, sur l'église de Saint-Kilian à Wurtzbourg, et détruisit la majeure partie de l'édifice; toutefois, les reliques du saint martyr furent sauvées; et, bien que plusieurs ecclésiastiques fussent atteints par le feu du ciel, l'habit sacerdotal ne fut pas touché; plus tard, enfin, un nouvel orage renversa entièrement les murs de l'édifice qui avaient résisté aux flammes. A la vue de ces phénomènes, qui ébranlaient les âmes, le roi Ludwig entreprit de la Bavière une expédition contre les Slaves-Moraves; car le duc Rastiz, qu'il avait mis à la tête de ce peuple, lui refusait l'obéissance. Mais cette expédition aussi ne fut pas heureuse: une partie du pays fut dévastée; beaucoup d'hommes périrent; mais Rastiz se tenait dans un camp fortifié que Ludwig n'osa pas attaquer. Bien plus, il eut à soutenir lui-même une vigoureuse attaque dans son propre camp; et bien que cette attaque fût repoussée au prix de beaucoup de sang, le roi éprouva, à ce qu'il semble, une perte considérable dans sa retraite; car Rastiz le poursuivit jusqu'au delà du Danube, et exerça de terribles représailles, peut-être jusqu'en Bavière, des ravages commis sur son territoire.

Cette même année eut lieu un changement qui semblait ne pouvoir être sans influence sur les relations de l'empire: l'empereur Lothar quitta le monde et la vie. C'était un homme malheureux. Entraîné dans sa jeunesse par les orages du siècle hors de la carrière dans laquelle seule les grands comme les petits peuvent arriver au bonheur et au contentement, il fut poussé de trouble en trouble, et il n'avait jamais retrouvé le vrai chemin. Son esprit était rempli d'idées confuses, son cœur de farouches désirs, sa mémoire de souvenirs de tentatives déjouées. Dans ses dernières années même, la contenance extérieure et l'assurance lui avaient manqué: il avait rompu avec le monde, et ne pouvait plus se rattacher à rien: il sentait l'abandon où il était tombé par le destin de sa vie et par sa propre faute. Accablé du poids de ses erreurs, il résolut de remettre les pays en

delà des Alpes, où son nom était encore reconnu, à ses deux plus jeunes fils, Lothar et Karl, et de s'enfermer lui-même dans l'enceinte sacrée d'un monastère pour y attendre sa dernière heure. Il ne pouvait plus être question de l'Italie : elle avait son roi. Il assigna, avec l'assentiment des vassaux, à celui de ses fils qui portait son nom, le pays situé entre la mer teutonique et les Alpes, et à son fils Karl les contrées situées entre les Alpes et le Rhône. Puis il se rendit au monastère de Prum, dans les Ardennes, se fit donner la tonsure monacale, prit le froc et fit les vœux monastiques. Mais six jours déjà après son entrée dans le couvent, le 28 ou le 29 septembre, la mort le délivra de ses anciennes souffrances et de ses nouveaux devoirs.

CHAPITRE IV.

L'EMPIRE DIVISÉ ENTRE LUDWIG, KARL ET LES FILS DE LOTHAR. — EXPÉDITION DE LUDWIG, ROI DES TEUTSCHS, EN FRANCE.

De l'an 855 à l'an 859.

Après la mort de Lothar, il fut évident que l'inimitié des rois dans l'empire de Karl le Grand, et l'épouvantable confusion qui régnait alors, naissaient des relations, et n'étaient pas l'œuvre des hommes. Lothar avait longtemps été regardé comme le perturbateur de la paix; il ne la troublait plus maintenant, et l'inimitié fut plus grande que jamais. La puissante énergie qu'avaient montrée les prédécesseurs de Karl, et par laquelle ce grand empereur lui-même avait rempli le monde de terreur et d'admiration, se manifestait encore moins dans ses arrière-petits-fils que dans ses petits-fils et dans ses fils. Mais il est difficile de dire s'ils eurent un esprit plus faible que le sien ; car l'homme reçoit plutôt les impressions de son siècle qu'il ne lui impose les siennes; il dépend des circonstances plutôt qu'il ne les domine ou qu'il n'agit sur elles. Il est possible qu'ils se négligèrent eux-mêmes ; il est vraisemblable qu'ils manquèrent moins de bonne volonté que de moyens efficaces, au milieu de la confusion de la vie et de la corruption des vassaux, pour entreprendre et exécuter des choses grandes et importantes; il est certain que, bien que l'éducation de presque tous eût été meilleure que celle de leur glorieux aïeul, l'histoire conserve à peine quelque fait qui puisse leur mériter quelque considération. Il semblait que de toutes les qualités de Karl le Grand, à l'exception de cette piété qui naît de la superstition, presque aucune ne se fût transmise à ses descendants, si ce n'est sa disposition à des habitudes immorales et déréglées. Mais les troubles devenaient toujours plus grands et plus confus, les désirs toujours plus ardents et plus insatiables, à mesure que l'empire se morcelait davantage. Les progrès de ce morcelement n'avaient pas échappé aux vassaux : les ecclésiastiques avaient trouvé leur unité dans l'Église, et aux laïques s'offraient plus d'espérances d'acquisitions et de brigandages. On ne remarque pas non plus qu'un plus grand empire eût été plus fort qu'un petit contre des ennemis du dehors; ils étaient plutôt tous également misérables et sans secours, parce que partout on manquait de moyens et d'institutions propres à réunir toutes les forces en une puissance compacte. Ce ne fut que dans des luttes intestines que les Franks de cette époque montrèrent encore qu'ils avaient de la valeur, parce que les passions tenaient lieu de grandes pensées, et que l'arrogance méprisante remplaçait des sentiments élevés; car l'organisation féodale de seigneurs avides avait étouffé toutes grandes pensées et tous sentiments élevés, et n'en avait laissé qu'une image hideuse dans les passions et dans un sauvage orgueil.

Parmi tous les rois de cette époque, issus de la maison de Karl le Grand, Ludwig, roi des Teutschs, continuait d'être le plus respecté. Il était l'aîné de tous les Karolingiens, et pouvait en conséquence se regarder comme le chef de cette famille. Il n'avait pas sans doute la dignité impériale, le plus grand ornement de son père et de son aïeul, mais l'éclat de cette dignité avait déjà pâli lorsque Ludwig le Pieux en était revêtu ; elle fut à peine encore considérée sous Lothar, si faible et si constamment embarrassé ; et maintenant que le titre d'empereur continuait à vivre en Italie, sans puissance, sans autorité et sans influence dans la personne de Ludwig II, fils de Lothar, elle semble être tombée dans un entier oubli en deçà des Alpes (1) : du moins y serait-elle tombée, si les relations ecclésiastiques n'avaient pas attiré les regards vers Rome, et si par Rome on n'avait pas été rappelé au souvenir de la dignité impériale. Dans le fait aussi, le jeune Lothar, avant la mort de son père, parut avec les premiers officiers du pays compris entre

le Rhin et la frontière française, pays dont il était roi, devant Ludwig, roi des Teutschs, son oncle, à Francfort, pour se faire reconnaître par lui et obtenir son amitié, et rien ne prouve qu'il se soit inquiété de l'empereur Ludwig, son frère. Le roi des Teutschs reçut son neveu avec bienveillance et faveur, sans doute dans l'espérance de trouver en lui un meilleur voisin que ne l'avait été l'empereur Lothar. En général, Ludwig avait des dispositions bienveillantes pour ses parents. Lorsque au commencement de l'année suivante, 856, mourut Rabanus Maurus, archevêque de Mayence, il chercha à placer sur ce siége son neveu Karl, fils de Pippin, qui s'était enfui du monastère de Corbie et avait cherché auprès de lui protection et secours. Et Karl, malgré sa jeunesse, fut effectivement élu par le clergé et par le peuple, soit que son infortune semblât lui donner un avantage sur des hommes plus âgés et plus dignes, soit que le désir du roi eût seul décidé le choix. En tous cas, grâce à la faveur de son oncle, Karl obtint le repos et une haute dignité, tandis que son frère Pippin, moins heureux, continua d'être comme sur une mer orageuse, sans appui et sans espérance.

Mais, par cette bienveillance, Ludwig ne se concilia ni son frère Karl, ni ses neveux, fils de Lothar. La crainte et l'envie se plaçaient toujours entre lui et les membres de sa famille, et empêchaient toute avance publique, tout rapprochement loyal. Des phénomènes menaçants et destructeurs, tels que des tempêtes et des tremblements de terre, ne purent eux-mêmes décider les esprits à l'union, avec quelque force qu'ils les ébranlassent; car les excitations incessantes de perfides vassaux détruisaient constamment les sentiments plus nobles qui se réveillèrent en quelques circonstances chez les princes. Au mois de février de l'an 857, Ludwig eut une nouvelle conférence avec Lothar, son neveu, dans le château de Coblentz, pour s'unir plus fortement avec lui. Ce fut sans doute par son entremise que Rorik, ce Normand si inquiétant, quitta sa résidence de Durstadt, et alla sur l'Eider avec ses compagnons, peut-être aussi avec des Frisons. Il obtint le pays entre ce fleuve et la mer. Ludwig le lui céda, peut-être parce qu'il était difficile de le conserver; et s'il est vrai, comme on l'assure, que Horik, roi des Danois, consentit à l'établissement de cette colonie, ce consentement suppose des négociations entre Ludwig et Horik, qui se terminèrent à l'avantage de Lothar. Mais avec cette tentative, se terminèrent déjà les relations amicales entre les rois.

L'occasion immédiate de nouvelles hostilités fut donnée par Ludwig, empereur et roi d'Italie. Ce prince se trouvait dans les circonstances les plus embarrassées: dans l'Italie supérieure, les peuples slaves de l'autre côté de la mer Adriatique le menaçaient d'un danger continuel; Venise, dont les commencements avaient été si misérables, et qui, à force de persévérance et d'industrie, prenait de grands développements, mieux protégée d'ailleurs par la mer contre l'avidité des étrangers que d'autres peuples ne l'étaient par les armes, offrait un asile à tous les mécontents, à tous les fugitifs; le long des côtes de ces contrées, l'incertitude régnait partout, et la partie inférieure de la Péninsule était en proie à une lutte sans fin entre les Franks, les Langobards, les Grecs et les Sarrasins d'Afrique et d'Espagne, qui, compliquée de la manière la plus singulière, rendait impossible tout ordre dans la vie. Dans l'intérieur de ce pays, dont les frontières étaient si incertaines, il n'y avait ni fermeté ni consistance. D'un côté, les vassaux absorbaient tout ce qu'ils pouvaient saisir; d'autre part, les immunités de l'Église, toujours croissantes, resserraient de plus en plus le pouvoir royal. L'agriculture était négligée, l'industrie paralysée, le commerce anéanti. A Rome même, dans la ville éternelle, le clergé comme le peuple étaient divisés en factions si violentes, que le siége de St-Pierre lui-même s'obscurcit tellement devant ce tumulte sauvage sur l'élévation où il avait été placé par les besoins des hommes, que l'histoire ne peut même indiquer avec certitude la succession des papes. Dans le fait, il est difficile de concevoir ce que le roi était dans un tel pays, quelle était sa position, à quoi il se rattachait. Et pourtant l'empereur Ludwig aspirait encore à étendre les limites de ses États. Il se montrait mécontent du partage du pays où son père avait été roi en deçà des Alpes, entre ses frères, et il voulait en réunir une partie à l'Italie, soit qu'il voulût s'assurer un asile en cas de malheur, soit qu'il espérât follement se faire mieux respecter en agrandissant son royaume. Il porta ses plaintes à Ludwig, roi des Teutschs, et à Karl le Chauve, ses oncles, prétendant qu'il devait l'Italie à son aïeul Ludwig

le Pieux, et qu'en dehors de ce pays il avait droit à un tiers du royaume de son père. Immédiatement après il eut une entrevue avec ses deux frères, Lothar et Karl. Profitant de la minorité de ce dernier, il le dépouilla, de concert avec Lothar, au milieu de discussions passionnées, de la plus grande partie de son petit royaume; et les frères aînés auraient tout enlevé à ce pauvre enfant, ils l'auraient enseveli dans un cloître, si quelques vassaux et quelques conseillers ne s'étaient pas intéressés à lui par pitié, et ne lui avaient conservé une partie de son territoire. Puis l'empereur Ludwig envoya l'évêque Noting et le comte Eburhard comme ambassadeurs à son oncle Ludwig, probablement pour justifier auprès de lui cette spoliation. Le roi des Teutschs reçut les ambassadeurs de son neveu à Ulm en Allemannie. On ne connaît pas ses discussions avec eux, qui, du reste, furent soutenues en présence de comtes convoqués spécialement pour cet objet; il semble pourtant que le roi des Teutschs consentit d'autant plus facilement à un traité avec son neveu, que le Teutschland et l'Italie avaient des ennemis communs dans les peuples slaves méridionaux.

Mais Karl le Chauve, roi de France, trouva cette alliance dangereuse. Au fond, sa méfiance se comprend sans peine. Il était dans un embarras inouï. Il avait, il est vrai, chassé d'Aquitaine le fils de son frère Ludwig, mais il n'y était parvenu qu'en mettant en liberté Pippin, son autre neveu; et maintenant il ne pouvait ni dompter ni reprendre celui-ci. Il essaya sans doute d'établir roi d'Aquitaine son propre fils Karl, enfant de sept ans : car il espérait qu'en satisfaisant ainsi aux vœux des Aquitains, qui voulaient avoir un roi particulier, il les tranquilliserait. Mais il ne fit qu'augmenter cette inexprimable confusion : quelques-uns se prononcèrent pour le roi enfant; d'autres tinrent pour Pippin; d'autres les rejetèrent tous deux; d'autres changeaient de parti selon le temps et l'occasion; personne ne voulait reconnaître Karl le Chauve lui-même. Pendant ce temps, continuait l'inimitié entre les Français et les Bretons, diverse souvent dans la forme, mais, au fond, constamment la même; et l'insolence méprisante des Nordmans devenait plus grande d'année en année. Paris et Orléans, Bourges et Clermont en Auvergne, furent l'une après l'autre prises par cette race aventureuse, pillées, souillées et brûlées en partie, sans distinction du sacré et du profane; bien plus, avec une haine qui s'attachait de préférence aux choses sacrées. Et non-seulement les grandes cités, mais aussi les petites villes et le peuple des campagnes, furent exposés à leurs mauvais traitements et à leurs vexations. Tout le pays compris dans une ligne tirée à l'est autour des quatre grandes villes que nous venons de nommer, et qui s'étend le long de la mer, fut réellement occupé par les Nordmans, ou du moins ils y exercèrent un tel pouvoir, qu'ils furent les maîtres de disposer à leur gré et selon leur caprice des personnes et des choses. Le temps était sans secours, la vie sans consolation; l'espérance même ne savait plus à quoi se rattacher, puisque les objets sacrés auxquels les hommes désarmés et désespérés avaient coutume de s'adresser dans leurs terreurs, semblaient aussi avoir perdu leur antique puissance. On ne comprendrait pas, dans le fait, où Karl le Chauve était encore roi, et comment il pouvait encore de temps en temps se présenter en roi, si l'on ne se rappelait que, d'après les idées de cette époque, l'empire était tout entier dans la féodalité, et la dignité royale dans la suzeraineté sur les vassaux, et que par là même le royaume se trouvait partout où le roi pouvait réunir des vassaux autour de lui.

Aussi, pour ne pas être abandonné par tous les vassaux, et ne pas tomber au pouvoir de ceux qui avaient juré fidélité entre ses mains, il chercha à attirer entièrement son neveu Lothar dans son parti. Il avait assez de motifs pour craindre que les Aquitains et les Neustriens, dans leur terrible malheur, ne demandassent leur salut à son frère Ludwig, roi des Teutschs, et qu'il ne perdît la vie et son royaume dans le cas où Ludwig viendrait lui-même au lieu d'envoyer son fils. Par une alliance avec Lothar, il croyait peut-être opposer à une tentative de cette nature de plus grandes difficultés, parce que Ludwig ne pouvait arriver en Aquitaine qu'à travers la Lotharingie. Il profita donc de l'alliance du roi teutsch avec l'empereur, pour séparer Lothar du premier, l'aîné de ses oncles; et il lui fut facile de le gagner. Lothar, en effet, était un jeune homme sans idées arrêtées, sans bravoure et sans vertu, que n'avait jamais saisi aucune grande pensée, et qui se livrait sans pudeur aux débauches et aux plaisirs des sens. Il craignait sans doute l'approche de son oncle

Ludwig, plus sévère que Karl, d'autant plus que cette année même, 857, sa honte devint manifeste aux yeux du monde : il avait répudié sa femme Teutberga, sans ménagement pour sa jeunesse et pour son innocence, afin de servir avec moins d'obstacles l'ambition de Waldrade, son insolente maîtresse.

Le roi Ludwig était sans soupçon. Après la réception des ambassadeurs de l'empereur Ludwig à Ulm, il se rendit à Francfort. De là il envoya un messager à Lothar pour l'inviter à une conférence. Lothar désigna Coblentz pour rendez-vous. Ludwig, comme on en était convenu, s'y rendit dans les premiers jours du mois de mai de l'an 858 ; mais il n'y trouva ni son neveu Lothar, ni personne qui fût chargé d'excuser l'absence de celui-ci. Il vit aussitôt de quoi il s'agissait ; et, après mûre réflexion, il crut nécessaire de prendre dans l'intérieur de son royaume les mesures qui semblaient urgentes, et, de plus, de pourvoir plus efficacement à la sûreté des frontières orientales de ses États, afin de se trouver à la hauteur des événements qui se préparaient à l'occident. Il revint donc en toute hâte à Francfort, et prit aussitôt, pour l'ordre intérieur, les mesures nécessaires ou utiles. En même temps, il ordonna une grande expédition contre les peuples slaves; elle devait encore être entreprise dans cette même année.

La guerre contre les peuples slaves avait continué à l'ancienne manière. L'an 856, Ludwig avait contraint par les armes les Daleminziens à se reconnaître tributaires ; mais ce n'avait pas été sans une lutte pénible : les comtes Bardo et Erph avaient trouvé la mort avec beaucoup d'autres. Ludwig avait dirigé sa retraite à travers la Bohême, et plusieurs chefs des Bohêmes lui avaient juré fidélité. Mais, alors comme jadis, cette fidélité avait été bientôt violée. Aussi, l'année suivante, Otgar, évêque d'Eichstaedt, le comte du palais Hruodolt, et Ernst, fils de ce duc Ernst dont nous avons déjà parlé, furent envoyés de nouveau avec leurs hommes contre les Bohêmes, pour s'emparer de la ville du duc Witztrach, qui, depuis un grand nombre d'années, avait résisté à toutes les attaques, et qui, pour cela même, semble devoir être considérée comme le foyer de la résistance. Cette conquête avait réussi à l'armée teutsche. Sclaintag, fils de Witztrach, qui avait eu dans cette ville le commandement suprême, avait été chassé ; il avait cherché un asile auprès de Rastitz, prince des Moraves, et un frère de celui-ci, qui précédemment avait pris la fuite devant lui et avait sollicité le secours du roi des Teutschs, avait été nommé duc. Mais, dans les circonstances présentes, le roi résolut d'envoyer à la fois trois armées contre les Slaves pour jeter au loin la terreur parmi eux. Il donna le commandement de l'une de ces armées, dirigée contre les Moraves, à son fils aîné Karlmann ; Ludwig, son second fils, dut prendre le commandement de la seconde armée contre les Abodrites et les Linons ; enfin l'armée du centre fut dirigée contre les Sorbes, sous les ordres de Thaculf, duc de la Marche des Sorbes.

Mais ce que le roi Ludwig avait pu supposer se présenta plus tôt qu'il ne s'y était attendu, et le mit dans un grand embarras. Au moment même où les armées étaient rassemblées et prêtes à se mettre en marche, il vit arriver à lui, comme ambassadeurs du royaume de Karl le Chauve, Adalhart, abbé du monastère de Sithiu, et Otto, comte de Bleiss. Il lui demandèrent « de délivrer par son apparition le peuple effrayé et opprimé ; de se rendre promptement à ses prières : on ne pouvait supporter plus longtemps la domination de Karl. Les païens arrivaient du dehors; personne ne pouvait leur opposer de défense : ils pillaient, enlevaient, égorgeaient, vendaient; et ce qu'ils laissaient, Karl le détruisait par perfidie et par vengeance. Dans tout le peuple, aucun homme ne pouvait lui garder sa foi ; tous doutaient de ses dispositions. » En même temps, ces envoyés répétèrent la déclaration de ceux qui les avaient précédés, que l'on serait forcé de solliciter l'appui des infidèles, si lui, Ludwig, ne voulait ou ne pouvait les secourir.

Le roi était incertain. Marcher contre son frère lui semblait un péché; mais il regardait également comme un péché de ne pas délivrer un peuple opprimé. Bientôt ce dernier péché lui sembla le plus grand. Une mauvaise passion s'éleva en lui. Dominé par elle, il crut que l'opiniâtreté d'un seul s'opposait seule au bien-être du grand nombre. Il pensa qu'il serait noble de soutenir les masses, et qu'il serait honteux de servir un individu entêté. Dans son armée, les opinions étaient diverses. Les personnages éminents partageaient et la passion et les idées du roi ; en effet, si, au moment de la chute de ce grand arbre, le roi en gardait le

tronc, les branches et les rejetons ne pouvaient leur échapper. Mais les autres guerriers, que l'on appelait la multitude, auxquels le service était à charge, qui tenaient à la patrie et ne pouvaient pas comprendre en quoi les affaires des hommes les regardaient à une telle distance, soupçonnaient que le peuple français était indifférent au roi, et qu'il n'avait en vue que d'agrandir ses États. Mais les confidents du roi surent, sinon vaincre ce soupçon, du moins le réduire au silence. Ludwig déclara aux ambassadeurs : « que dans la conscience de la pureté de ses intentions, et conformément aux conseils d'hommes sages, il voulait, avec l'aide de Dieu, tenter l'entreprise à laquelle le peuple français l'appelait. » En conséquence, il interrompit la grande œuvre contre les peuples slaves; œuvre qui, entreprise avec énergie et intelligence, aurait fait le bonheur et le salut de la patrie. Il y renonça tout à fait, ou du moins ne la poursuivit qu'à moitié, et par conséquent sans succès; et le roi chercha dans un cercle éloigné une gloire incertaine, tandis qu'il pouvait, à une distance bien moindre, s'illustrer d'une manière plus facile et plus sûre.

Au milieu du mois d'août, le roi se trouva à Worms à la tête d'un corps nombreux d'hommes belliqueux. Il traversa l'Alsace, et arriva sans obstacle, le premier septembre, à Pontion dans le royaume de Karl le Chauve. Il s'y présenta comme le restaurateur de l'Église ébranlée, comme le sauveur et le libérateur du peuple. Aussitôt accoururent les hommes les plus éminents de tous les partis, pour le saluer; ceux-là seuls ne vinrent pas, que Karl retenait près de lui comme soutiens, sur la Loire inférieure, où il s'opposait aux Nordmans. Ludwig, accompagné de ces hommes, continua sa route par Châlons et Sens jusque dans le canton d'Orléans; là il vit s'incliner devant lui les opiniâtres Bretons eux-mêmes. Cependant Karl, à la nouvelle de ces événements, avait quitté la Loire, et cherchait à tourner l'armée teutsche pour tomber sur ses derrières. Par Châlons, il arriva à Brienne. Les grands vassaux de Bourgogne se joignirent à lui. Ludwig revint sur ses pas pour le rencontrer. Cependant des émissaires passaient de l'un des frères à l'autre, et cherchaient à amener un accommodement pacifique. Leurs efforts furent inutiles; les armes devaient décider la question. Les deux armées se trouvèrent en présence le 12 novembre, prêtes à se livrer bataille. Mais dans le moment même où Karl était déjà frappé de terreur à la vue de la multitude des Teutschs et de ces Français qui s'étaient réunis à Ludwig, il se vit encore abandonné par une partie de ceux qui jusqu'alors étaient restés sous ses drapeaux. Alors il perdit toute résolution et tout courage; accompagné d'un petit nombre d'hommes dévoués, il quitta clandestinement son armée et s'enfuit en Bourgogne. Puis son armée, exaspérée de cette fuite secrète, comme d'une indigne lâcheté, cria au roi des Teutschs : « Nous sommes à toi, » et se rangea de son côté.

Après de tels événements, tout semblait décidé. Cette rapide fortune fit illusion à Ludwig; il se crut maître de la Gaule. Son lâche frère ne lui inspirait ni estime ni inquiétude; son neveu Lothar aussi accourut près de lui, maintenant que tout dépendait de lui, pour solliciter sa bienveillance. Séduit par la sécurité que ses succès faisaient naître en lui, il se laissa entraîner à des actes blâmables. Il se laissa aller aux Français dans sa joie, et suivit leurs conseils. La guerre ne fut pas continuée contre Karl, parce qu'on était en hiver et qu'il semblait impossible qu'il se relevât; Ludwig se contenta de le faire surveiller par des hommes qu'il regardait comme ses fidèles, parce qu'ils avaient pris son parti avec un zèle apparent. Les guerriers teutschs ne virent pas sans chagrin la confiance avec laquelle Ludwig, leur roi, se livrait aux vassaux français : ils se défiaient en général des relations; il ne pouvaient non plus supporter la malveillance et la suspicion dont ils étaient entourés. Aussi soupiraient-ils après leur patrie, et demandèrent-ils au roi de les ramener dans leurs foyers ou de les délier de leurs engagements. Ludwig se mit en colère; la colère l'entraîna à l'arrogance : il congédia ses fidèles compagnons; mais il résolut, comme s'il n'avait pas besoin d'eux, de rester même sans eux parmi ses nouveaux amis, soit qu'il comptât follement sur la fidélité de ceux qui n'avaient pas gardé leur foi à son frère, soit qu'il espérât trouver de la confiance en en montrant lui-même, et faire naître ainsi la fidélité, même chez une race si dépravée. Il se rendit à Troyes, et y distribua à ses partisans des comtés, des couvents, des *villas* et des terres de sa maison. Et l'empressement à profiter de ces munificences fut grand; le désir d'acquérir fut général. Puis il fit une tournée, et reçut les serments des

vassaux à Attigny, à Reims, à Laon, à Saint-Quentin; il passait ses instants en fêtes et en solennités.

Mais tandis qu'il perdait le temps et s'aliénait les ecclésiastiques, Karl le Chauve, accoutumé à des dangers continuels, et devenu par là, sinon intrépide, du moins tenace, n'était nullement inactif; et il trouva dans le comte Chuonrad, son oncle, frère de sa mère Judith, un ami fidèle et un prudent conseiller. Par Chuonrad furent gagnés ceux que Ludwig avait chargés de surveiller son frère. Ludwig ne reçut en conséquence que de fausses indications, et fut toujours maintenu davantage dans son orgueilleuse sécurité. Bientôt le nombre de ceux qui revinrent à Karl fut plus considérable: non que les vassaux français regardassent Ludwig comme étranger, car dans la partie septentrionale de la Gaule, en Neustrie, la langue teutsche continuait à dominer dans le monde des vassaux, mais parce que Karl promettait de laisser à chacun ce que Ludwig avait donné, et de donner plus encore. Les Bourguignons, parmi lesquels Karl se trouvait, furent d'autant plus facilement amenés à la résolution et à l'action; et lorsque, dans le courant de l'hiver, tout eut été préparé avec ruse et entouré de mensonge, Karl le Chauve s'avança tout à coup, vers le printemps de l'an 859, avec une armée, vers la France orientale, où Ludwig attendait commodément et avec une entière confiance une saison meilleure. A l'approche de Karl, Ludwig fut péniblement désillusionné. Il se vit abandonné et trahi par tous. Il ne lui resta d'autre ressource, pour ne pas tomber prisonnier entre les mains de son frère, que de prendre promptement la fuite; et il dut encore se trouver heureux de pouvoir couvrir sa fuite jusqu'à un certain point, sous le prétexte hypocrite qu'il venait d'apprendre que les Sorbes étaient soulevés sur leur frontière, qu'ils avaient tué le fidèle duc Zistibor, et qu'ils cherchaient à se soustraire à la suprématie du royaume teutsch (2). Il arriva heureusement à Worms, et cette ville, qui avait été témoin de son orgueilleux départ, le fut aussi de son honteux retour.

CHAPITRE V.

CHANGEMENT DANS LA POSITION DU ROI LUDWIG APRÈS SON RETOUR DE FRANCE. — LE PAPE NICOLAS Ier. — ORIGINE DES QUERELLES ENTRE LUDWIG ET SES FILS.

De l'an 859 à l'an 862.

Ludwig s'était sauvé de France et était arrivé sain et sauf dans son royaume. Mais les suites de cette malheureuse entreprise ne tardèrent pas à se faire sentir; toute la position du roi était changée. Avant l'expédition, il avait été respecté et honoré; ses fautes antérieures envers son père étaient oubliées ou avaient trouvé une excuse suffisante dans les circonstances. Après la mort de son père, à l'exception des cruautés exercées en Saxe, œuvre cruelle d'une grande nécessité et de passion sauvage, il s'était presque en tout conduit avec prudence, souvent avec patience, toujours avec modération; et par là il avait acquis une haute considération et une confiance universelle. Il s'était efforcé de régulariser, d'avancer, d'améliorer les affaires intérieures de ses États selon le temps et les besoins; les diètes s'étaient tenues, les lois avaient été observées, les mœurs respectées; toutes les guerres qu'il avait faites avaient eu un caractère national; elles avaient été entreprises pour la défense du royaume, ou pour rentrer en possession de pays qui jadis avaient appartenu aux peuples teutschs, et ne leur avaient été arrachés qu'à la faveur de leurs revers et de leurs troubles; et si, dans ces guerres, il n'était pas toujours resté vainqueur, il avait du moins sauvé ou rétabli l'honneur.

Maintenant, après son retour, toutes les choses étaient bien changées. Lui-même, le roi, ne reportait pas sans douleur ses regards vers ses espérances détruites, ni sans honte vers la voie de sa fierté et de sa fuite. Son âme était livrée à la colère, à la fureur, au ressentiment. Ses compagnons teutschs, qui l'avaient abandonné lorsqu'il avait le plus besoin d'eux pour assurer sa victoire, lui semblaient être les véritables auteurs de sa honte. Aussi son cœur se détourna-t-il d'eux; le soupçon et la méfiance se placèrent entre lui et ces hommes que jusqu'alors il avait considérés comme ses fidèles. Et les dispositions de plusieurs vassaux à l'égard du roi ne restèrent pas non plus les mêmes: plusieurs, qui l'avaient suivi en France et l'y avaient quitté, n'étaient pas sans prévention à son égard; beaucoup ne lui pardonnaient pas d'avoir renoncé à la patrie pour gagner un royaume

étranger; tous sentaient ce qu'il y avait dans le roi de sombre et de peu bienveillant. Les relations étaient donc mauvaises. Les fils mêmes du roi, surtout Karlmann, l'aîné, prirent bientôt une autre position à l'égard de leur père; car ils éprouvèrent aussi la colère du roi; et les officiers de l'État et les vassaux qui avaient aussi à supporter la fureur royale, ou qui eux-mêmes s'irritaient contre le roi, se réunirent au jeune prince, et cherchèrent à le gagner, à le séduire, à l'égarer.

Mais ces passions, qui menaçaient de troubler la maison royale et le royaume, n'étaient pas la seule chose que Ludwig eût à craindre: son frère Karl semblait pouvoir le menacer du danger le plus immédiat. A peine s'était-il éloigné de France, que son neveu Lothar fit avec ce Karl une nouvelle alliance, qui était évidemment dirigée contre lui. Dans l'embarras où se trouvaient les royaumes de Karl et de Lothar, ces deux princes ne pouvaient sans doute éveiller de grandes inquiétudes; mais Karl le Chauve pouvait se sentir excité à des tentatives de vengeance; et ses vassaux, qui l'avaient abandonné pour passer du côté de Ludwig, devaient désirer de réparer cette grande faute. D'autre part, ce n'était pas assurément pour le roi Ludwig une agréable pensée de sentir qu'il pouvait être forcé de convoquer ses vassaux contre un frère devant lequel il s'était retiré si honteusement, après l'avoir provoqué avec tant de dédain. En conséquence, l'alliance conclue entre Karl et Lothar, entre son frère et son neveu, ne pouvait lui être indifférente; bien plus, elle devait lui sembler singulièrement dangereuse, s'il appréciait les relations où, durant son séjour en France, il était entré, sinon avec tout le clergé, du moins avec un grand nombre d'ecclésiastiques, et au sujet desquelles il ne pouvait avoir le moindre doute.

Le roi Karl le Chauve, en effet, pour n'être pas abandonné par tous les vassaux dans ses embarras de toute espèce, avait précédemment dépossédé des couvents et des églises, pour donner leurs biens aux vassaux dont la cupidité était insatiable. Dans la suite, effrayé et tourmenté par les ecclésiastiques, il avait cherché à réparer ce crime. Lorsque Ludwig était venu en France, et que les vassaux étaient accourus au devant de lui, il s'était bientôt vu forcé de suivre l'ancienne conduite de Karl, s'il voulait s'attacher les vassaux; car ce n'était dans aucune autre vue qu'ils s'étaient déclarés pour lui. Mais en disposant de biens ecclésiastiques, non par mépris pour l'Église ou pour ses serviteurs, mais par nécessité, il avait aigri contre lui les prêtres, qui avaient commencé à le combattre par les seules armes dont ils fussent les maîtres, par les armes de la parole, de l'esprit, de la foi et de la superstition. Dès le mois de novembre de l'an 858, informé de la mauvaise impression faite par sa conduite, il avait invité les archevêques, les évêques et les abbés du pays à se réunir à Reims, où, comme il l'annonçait, il voulait, avec leur avis, s'occuper du rétablissement de l'Église, de la sûreté et du salut du peuple. Mais les ecclésiastiques ne s'étaient pas rendus à l'appel du roi. Les seuls évêques des diocèses de Reims et de Rouen, ne paraissant céder qu'à leur propre inspiration, s'étaient assemblés à Chiersy, et avaient adressé en commun au roi Ludwig une lettre, vraisemblablement rédigée par Hincmar, et conçue en termes où respiraient la dureté, l'arrogance, la menace et le mépris. Ils lui avaient fait entendre d'amères et fortes vérités sur ses devoirs comme homme, comme frère et comme roi; ils lui avaient rappelé le temps de son père et sa conduite et celle de ses frères envers lui; ils l'avaient exhorté à songer à sa dernière heure, plus proche peut-être qu'il ne le pensait; ils lui avaient même fait le tableau des horribles tourments réservés dans l'enfer à quiconque se fait l'agresseur de l'Église, de ses biens et de ses serviteurs. Et si tout cela s'était fait tandis que Ludwig semblait encore pouvoir tout braver par sa fortune et par sa puissance, à quoi devait-il s'attendre, maintenant qu'il avait abandonné le pays sur lequel il avait élevé de si grandes prétentions, et que de toute son entreprise il ne lui restait qu'un triste souvenir? A cette époque, l'an 858, après la mort de Benoît III, avait été placé sur le siége apostolique, à Rome, un homme qui sans doute n'avait pas encore pu montrer au monde ce qui était en lui; mais qui se distinguait par tant de grandes qualités, qu'à l'exception de Grégoire le Grand, il ne se trouve pas un seul pontife, dans toute la série des papes jusqu'à cette année, qui l'ait égalé; un homme de la plus grande pénétration, de la plus grande adresse, et d'une fermeté de caractère inébranlable, qui reconnaissait de la manière la plus claire combien était grande la puissance que les peuples chrétiens de l'Occident avaient réunie

sur le saint-siége ; combien, dans ce siècle agité et abruti, cette puissance était fondée sur les besoins des sentiments les plus sacrés du cœur humain, et avec quelle assurance on pouvait, en conséquence, la faire valoir ; mais il avait aussi la volonté la plus décidée de la faire valoir. Cet homme était Nicolas Ier, que l'empereur Ludwig lui-même avait poussé à la couronne papale, et que ce prince honora de toutes les manières, soit que Ludwig sût réellement apprécier les vertus du prêtre, soit qu'il n'eût fait que céder à l'opinion générale. Si les ecclésiastiques français parvenaient à gagner un tel pape contre Ludwig, les suites de sa colère et de sa malédiction pouvaient devenir singulièrement désastreuses pour le roi des Teutschs.

Ludwig pénétra nettement ces relations, et ne les méprisa pas. Ses premiers efforts n'eurent pas pour but de se concilier de nouveau les vassaux teutschs, mais de se réconcilier avec son frère Karl. Il croyait sans doute, par cette dernière tentative, arriver plus rapidement à son but et obtenir plus d'avantages, surtout par rapport à sa position avec l'Église; il ne sentait pas non plus une grande honte en présence de son frère, au souvenir duquel on pouvait rappeler les événements antérieurs. De plus, la position de Karl était tellement dangereuse, qu'il semblait pouvoir à peine repousser une réconciliation : car les Nordmans avaient tourné maintenant avec leurs navires l'Europe occidentale, et se montraient aussi sur les côtes de la Gaule qui longent la Méditerranée; ils pénétraient dans les terres par le Rhône, comme autrefois ils y avaient pénétré par la Seine et par la Loire ; ils paraissaient également sur les côtes d'Italie. Dans le fait, Ludwig, dès l'été de l'an 859, amena, par de fréquentes négociations, son frère Karl et son neveu Lothar à convenir avec lui d'une entrevue. Elle eut lieu dans une île du Rhin, entre Andernach et Coblentz. Mais les esprits des trois rois étaient encore trop excités, pour qu'il leur fût possible de s'entendre. Karl, en particulier, ne voulait pas se rendre aux exigences de son frère, qui prétendait que les vassaux auxquels il avait enlevé leurs fiefs parce qu'ils s'étaient traîtreusement rangés du côté de Ludwig, rentrassent en possession de leurs biens ; et il ne pouvait s'y rendre, parce qu'il s'était vu contraint d'acheter ou de récompenser par ces fiefs la fidélité d'autres vassaux. On en vint à de vives discussions ; enfin pourtant les rois convinrent d'une nouvelle entrevue, qui devait avoir lieu à Bâle le 25 octobre, puis ils se séparèrent.

Ludwig toutefois, que cette convention tranquillisait fort peu, envoya dans l'intervalle l'abbé Thioto de Fulda en Italie, vers son neveu l'empereur Ludwig et vers le pape Nicolas, pour justifier ou excuser son entreprise contre le roi Karl et sa conduite en France. L'abbé avait pour mission de revenir avec la réponse de l'empereur et du pape avant l'entrevue de Bâle, si cela était possible. Quatre ou cinq circonstances aidèrent l'ambassadeur du roi dans la négociation qui lui était confiée. Le pape était établi depuis peu de temps sur le saint-siége, et n'avait pas encore trouvé le côté par lequel il pourrait commencer le plus facilement son œuvre ; les évêques de France et de Lotharingie, pendant qu'on travaillait à l'entrevue des trois rois dans l'île du Rhin (1), dont ils espéraient sans doute une réconciliation complète, avaient tenu un synode à Metz pour aviser aux moyens de garantir l'honneur et la considération de l'Église et de ses serviteurs. Le synode avait résolu d'envoyer une ambassade à Ludwig pour lui assurer le pardon de tous les crimes passés, s'il voulait se repentir et se montrer fils obéissant de l'Église: l'ambassade avait paru à Worms devant le roi. Ludwig toutefois, qui vraisemblablement espérait une autre issue de sa conférence avec Karl et Lothar, ne s'était pas rendu aux exigences des députés; quant au pape, auquel certainement Thioto soumit les pièces de ces négociations, il devait se trouver flatté de ce que Ludwig aimait mieux s'adresser à lui que s'entendre avec le clergé de deux royaumes ; et par là même il devait être disposé à montrer de la bienveillance au roi des Teutschs. L'empereur, d'autre part, tenait à l'amitié du pape ; et celle de l'aîné de ses oncles lui était d'autant moins indifférente dans la position dangereuse où il se trouvait, qu'il pouvait moins compter sur les autres membres de sa famille. Mais Karl le Chauve, après que son frère se fût éloigné de France, était retombé dans ses anciennes fautes, dans celles précisément qui faisaient redouter à Ludwig la colère de l'Église ; Lothar enfin n'avait la confiance de personne, et sa conduite ignominieuse et les mauvais traitements qu'il faisait subir à Teutberga, sa femme, amoncelaient sur sa tête un orage qui devait empêcher tout homme sensé

de s'attacher à lui. Dans le fait, l'abbé Thioto réussit à maintenir le roi Ludwig dans la faveur du pape ainsi que dans l'amitié de l'empereur; mais il ne réussit pas à revenir dans le Teutschland avant le jour fixé pour l'entrevue de Bâle. Toutefois, on ne perdit rien à son absence, car, en somme, l'entrevue n'eut pas lieu. Ludwig, il est vrai, ne manqua pas de se trouver à Bâle à l'époque convenue; Karl le Chauve aussi s'était mis en route; mais Lothar, retenu dans l'intérieur de son palais par des liens honteux, avait oublié les conventions faites avec ses oncles; et lorsque Karl le Chauve avait appris qu'il ne se présentait pas, il n'avait pas continué son voyage vers Bâle; de sorte que Ludwig, roi des Teutschs, dut subir l'ennui d'une attente inutile, qui n'était pas propre à lui inspirer des dispositions plus calmes.

D'autant plus agréable lui fut la réponse amicale que l'abbé Thioto lui rapporta du pape et de l'empereur Ludwig. Et de fait, il avait besoin d'être ainsi tranquillisé; car dans le même temps où il attendait l'entrevue à Bâle, d'effroyables phénomènes se montrèrent dans la nature. Une lumière extraordinaire, s'élevant de l'orient et du nord, éclaira les nuits et les rendit semblables aux jours; et du sein de cette lumière s'élançaient vers le ciel, dans des directions diverses, des colonnes sanglantes qui remplirent les âmes de désespoir et de terreur. Puis vint un hiver d'une rigueur inouïe. La neige et la gelée furent continuelles depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril de l'an 860. Les semences et les arbres furent perdus. La mer Adriatique se couvrit d'une glace tellement épaisse, que des marchands qui n'étaient jamais arrivés autrement que sur des vaisseaux, apportèrent maintenant leurs marchandises à Venise, en passant cette mer avec des chevaux et des chariots. Une telle désolation ébranla tout sentiment humain. Lothar seul resta impassible. Étourdi par le tumulte de passions basses et sensuelles, retenu dans les indignes liens d'une femme sans pudeur, ce jeune prince ne faisait attention ni aux signes du ciel, ni à la misère de la terre.

L'année précédente, il avait de sa propre volonté abandonné à l'empereur Ludwig, son frère, le pays de l'autre côté du Jura, que précédemment il avait en partie extorqué à Karl, son frère mineur, avec les villes de Genève, de Lausanne et de Sion; il espérait ainsi le gagner à ses projets impies, et trouver en lui, en cas de besoin, un médiateur auprès du saint-père à Rome. Se reposant sur son amitié fraternelle, il poursuivit désormais, au milieu des maux effroyables de ce temps, sa criminelle carrière. Deux ans auparavant, il avait encore cédé à la colère inspirée au monde par la répudiation de sa jeune et vertueuse épouse, et il l'avait ramenée à sa cour; mais, depuis ce temps, il n'avait fait que la tourmenter et la maltraiter. Il avait accusé cette femme sans secours, qui n'avait contre elle que son antipathie, d'un crime si contraire à la nature et si repoussant, que la seule pensée en devait faire naître l'horreur et le dégoût (2). Il l'avait accusée publiquement de ce crime devant une assemblée des grands dignitaires et des vassaux de son royaume; et le monde avait été conduit à une telle incrédulité à la vertu, à la moralité et à la pudeur, grâce aux vices dont la maison de Karl le Grand avait offert et offrait encore le spectacle, que Teutberga, d'après le jugement des laïques, avec l'assentiment des évêques, dut prouver son innocence par le jugement de Dieu, au moyen de l'eau bouillante: elle l'avait prouvée par un champion. Cependant cette malheureuse femme fut entourée de terreurs jusqu'à ce que, dans sa crainte, elle prononça des paroles que l'on osa admettre et interpréter comme un aveu de ce crime; jusqu'à ce que, troublée et comme étourdie, elle consentit à formuler par écrit cet aveu et à le livrer à ses persécuteurs. Il ne lui restait que ce moyen de se délivrer d'un tel enfer; et ce furent les ecclésiastiques les plus éminents du royaume de Lotharingie qui se dégradèrent au point de se faire les ministres d'une débauche sans pudeur, et les instruments d'une cruauté barbare: ce fut l'impétueux et querelleur Gunthar, archevêque de Cologne, archichapelain du royaume, qui espérait satisfaire son avidité et élever sa maison en persécutant l'innocence abandonnée; ce fut l'impudent et indécis Adventius, archevêque de Metz, habile affidé de Gunthar; ce fut Théotgaud, archevêque de Trèves, dont les yeux troublés étaient incapables de discerner le mensonge et la vérité, qui s'appuya volontiers sur des soutiens tels que semblaient l'être Gunthar et Adventius, et qui se montra insolent par faiblesse. Par les soins de ces princes de l'Église, se tint à Aix-la-Chapelle, l'an 860, un synode qui devait infliger à la reine Teutberga une pénitence ecclé-

siastique, qu'elle devait subir dans un couvent jusqu'à sa mort.

Mais le roi Lothar, son mari, était absorbé dans de tels crimes ; il était aveugle et sourd aux ébranlements de la vie publique dans son royaume et au malheur universel de ce siècle. Karl le Chauve, de son côté, dont les États, comme ceux de Lothar, continuaient à subir le fléau des Nordmans, et à souffrir, sous des formes différentes, mais tout aussi dures, des anciens bouleversements, ressentit une impression profonde des phénomènes de la nature, qui causaient ou menaçaient de répandre des malheurs toujours renaissants. Les relations amicales de Ludwig, roi des Teutschs, avec le pape et avec l'empereur Ludwig, lui inspirèrent aussi des sentiments plus doux, et les scènes odieuses elles-mêmes qui se passaient dans le palais de Karl le Grand firent impression sur lui, comme sur Ludwig, roi des Teutschs. Ce dernier réussit donc enfin, l'an 860, à le décider à une entrevue à laquelle Lothar crut ensuite devoir participer aussi. Elle eut lieu dans le château de Coblentz. Les trois rois y parurent accompagnés de leurs fidèles les plus éminents, le premier jour du mois de juin. Leurs conférences amenèrent un traité de paix, de concorde et de secours mutuels, auquel accédèrent aussi les deux frères de Lothar, Ludwig et Karl; de sorte qu'il devait embrasser tout l'empire fondé par Karl le Grand. Ils jurèrent tous de le tenir, presque de la même manière qu'avait été juré le traité de Verdun, soixante-dix ans auparavant.

C'est ainsi que Ludwig avait détourné la colère de l'Église, et amené avec les rois de sa maison une réconciliation qui semblait assurer du moins la tranquillité extérieure, quelles que fussent les dispositions de son frère et de son neveu ; et à peine ce but eut-il été atteint, qu'il gagna une nouvelle prépondérance. Lothar en effet, sentant ce qu'avait de dangereux la position où il s'était placé par sa vie dépravée, peut-être aussi reprimandé énergiquement par son oncle, à Coblentz, du scandale qu'il donnait au monde, et devenu d'autant plus méfiant envers Karl le Chauve, qu'un évêque influent du royaume de celui-ci, Hincmar de Reims, ne dissimulait pas le mécontentement que lui causait la conduite du synode d'Aix-la-Chapelle envers la malheureuse Teutberga, Lothar désirait mettre de son côté le roi Ludwig, son oncle, de même qu'il avait gagné l'empereur Ludwig, son frère. Il s'attacha donc à lui; et comme il ne croyait à aucun sentiment du cœur, ni à l'affection, ni à la bonne foi, il lui abandonna une belle province de son royaume, l'Alsace, pour s'assurer sa faveur; et Ludwig accepta ce beau pays, et crut désormais avoir assuré à sa couronne un dédommagement du mauvais succès de son expédition en France. Aussi ne fit-il pas difficulté de résister maintenant aux vassaux de ses États, qui jadis avaient tenu à lui avec affection et fidélité, mais qu'alors il considérait comme félons, parce qu'ils avaient été mécontents des projets et des entreprises du roi, et qu'il s'était ensuite aliénés par sa méfiance et par sa colère.

L'an 861, il tint une diète à Ratisbonne. Son beau-frère, le duc Ernust, comte de la Marche orientale ou de Pannonie, le premier prince du royaume (3), signalé par de nombreux et glorieux exploits contre les peuples slaves, fut, dans cette assemblée, accusé de trahison et dépouillé de ses dignités. Le même sort frappa le comte Uto, le comte Berengar son frère, l'abbé Waldo, tous trois neveux du comte Ernust, ainsi que les comtes Sigihard et Gerolt, avec plusieurs autres. L'insuffisance des documents de cette époque rend impossible, il est vrai, d'indiquer en quoi consistait au fond la trahison de ces hommes, mais il est hors de doute que le crime qui leur était imputé par le roi se rattachait à sa malheureuse expédition; car les trois neveux du duc Ernust, Uto, Berengar et Waldo, tandis que ce vieux prince déplorait son malheur dans ses biens allodiaux, au sein de sa patrie, se rendirent auprès de Karl le Chauve, en France, et furent reçus par ce roi avec une grande bienveillance. Peut-être étaient-ils venus avec Ludwig en France, et peut-être, d'après les conseils et les désirs de leur oncle si intelligent, le duc Ernust, qui n'avait pu voir qu'avec douleur l'entreprise du roi, étaient-ils sortis de ce pays contre la volonté de Ludwig, de sorte que maintenant ils pouvaient faire valoir auprès de Karl le Chauve la part qu'ils avaient eue à sa conservation. Quoi qu'il en soit, la conduite de Ludwig fut évidemment passionnée. Aussi l'influence de sa conduite ne se borna pas là; elle souleva de nouvelles passions, et impliqua de nouveau le roi dans de mauvaises relations.

Karlmann, en effet, fils aîné de Ludwig,

avait été créé par son père duc des Karantaniens ou Carinthiens, qui semblent avoir été pour la première fois entièrement soumis sous son commandement. Il s'était marié avec une fille du duc Ernust, et semble avoir ressenti profondément la honte de son beau-père et des cousins de sa femme. Dans le principe, il espéra vraisemblablement que la colère de son père se dissiperait bientôt, et qu'il chercherait à réparer la faute qu'il venait de commettre. Aussi ne voulut-il pas laisser tomber la Marche de Pannonie entre des mains étrangères, mais il repoussa le nouveau duc auquel son père l'avait assignée ; et comme alors il s'agissait aussi de lui enlever son duché de Carinthie, il crut ne devoir point céder au nouveau duc. Cette conduite, assurément équivoque en elle-même et dangereuse dans les circonstances présentes, fut considérée comme une révolte par le roi Ludwig. La méfiance, le soupçon, l'inquiétude, le ressentiment, devinrent d'autant plus grands en celui-ci, que Karlmann aussi avait désormais pris une position qui lui sembla nécessiter des négociations avec les peuples slaves, et particulièrement avec Rastiz, prince des Moraves, afin de les détourner de toute attaque, et de gagner ainsi du temps pour déclarer ses vues et s'entendre avec son père. Celui-ci, toutefois, informé des négociations de son fils avec les Slaves, y vit une redoutable trahison, par laquelle Karlmann cherchait à s'assurer le secours de peuples étrangers contre son père et contre son roi. Ce fait dut lui paraître d'autant plus dangereux, que les nations slaves les plus septentrionales elles-mêmes, que les Abodrites, entrèrent, à cette époque, de nouveau en mouvement, et que par là il était à craindre que tout le monde des peuples slaves, le long de toute la frontière du royaume teutsch, ne s'entendît du moins, s'il ne s'unissait pas tout à fait, pour une attaque. Dans la juste colère que lui inspirèrent des circonstances si inouïes, Ludwig résolut de s'opposer promptement à l'entreprise impie de son fils. Mais Karlmann, soit qu'il se sentît innocent, soit que, voyant le danger de la patrie, il espérât que tout pourrait encore se réparer, et que l'état des choses rendrait nécessaire une réconciliation avec son père, demanda et obtint du roi la promesse solennelle de sa sûreté personnelle (4), accourut à Ratisbonne, et se présenta à son père en fils obéissant : c'était l'an 862. Personne n'a décrit la scène qui se passa entre le père et le fils : leurs entretiens nous sont entièrement inconnus. Il semble que Karlmann n'obtint rien pour son beau-père; quant à lui, il se justifia, et réduisit ses accusateurs au silence. Lorsque ensuite il eut promis sous serment de ne rien entreprendre méchamment, de ne rien faire contre l'autorité légitime de son père, le roi ne se borna pas à lui rendre la Carinthie, mais laissa aussi sous son administration la Marche de Pannonie, qu'il avait attirée à lui.

Cette réconciliation termina les premières dissensions entre Ludwig, roi des Teutschs, et son fils aîné Karlmann. Mais cette réconciliation elle-même, qu'elle fût loyale ou non, nécessitée par les circonstances, faite avec un ressentiment concentré, permit au roi de faire une expédition contre les Abodrites. Cette entreprise eut le résultat habituel : les Abodrites furent contraints à se reconnaître de nouveau tributaires, et leur prince Tabomiuzl de remettre entre les mains des Teutschs son propre fils avec d'autres otages de sa fidélité (5).

CHAPITRE VI.

NOUVELLES QUERELLES DU ROI LUDWIG AVEC SES FILS KARLMANN ET LUDWIG. — PUISSANCE DU SIÉGE APOSTOLIQUE SOUS NICOLAS Ier.

De l'an 862 à l'an 866.

La réconciliation du roi Ludwig avec son fils Karlmann fut sans durée. La source de la méfiance, une fois ouverte, tarit difficilement, et elle se répand le plus largement et le plus commodément lorsqu'elle divise ceux qui, d'après les lois de la nature, devraient être unis par l'affection et la fidélité, un père et un fils. Les ennemis de Karlmann ne pardonnaient pas à ce prince de les avoir réduits au silence devant son père ; et les hommes qui avaient été nommés ducs de la Marche pannonienne et de Carinthie portaient des regards irrités et avides sur les contrées dont Karlmann avait conservé le gouvernement, et qu'il semblait leur avoir arrachées. Aussi recommencèrent-ils leurs insinuations, et ils trouvèrent chez le roi une oreille complaisante. Bientôt, rendus plus audacieux par la facilité de Ludwig, ils accusèrent le jeune prince Karlmann des crimes les plus grands et

les plus divers, et le roi écouta aussi ces accusations. Il fut tellement prévenu contre son fils, qu'il s'engagea publiquement et solennellement à ne jamais donner aucune part aux honneurs publics à son fils Karlmann tant qu'il vivrait et régnerait.

Karlmann était en chemin pour Ratisbonne, sans doute pour assister, au printemps de l'an 863, à la diète, et pour féliciter son père de sa victoire sur les Abodrites. En route, il fut informé de la colère de son père. Redoutant sa sévérité, il interrompit son voyage et retourna en Carinthie. Il pensait y être en sûreté au milieu de ceux qui s'appelaient ses fidèles; que, pendant ce temps, le ressentiment de son père se calmerait, et qu'il réussirait à faire réfuter par des hommes dignes de foi toutes les calomnies énoncées contre lui. Cependant le roi rassembla une armée, sous prétexte d'une expédition contre les Moraves que l'on voulait dompter avec le secours des Bulgares, qui devaient s'avancer du côté de l'est. L'armée se dirigea vers la Carinthie, où était sa destination. Karlmann fut effrayé; il crut n'avoir d'autre ressource que de combattre pour sa défense. Il résolut de repousser son père, devenu son ennemi, des frontières de la Carinthie, à l'endroit où la Schwarza ouvre un accès dans le pays par un passage peu sûr, sur la lisière de montagnes inaccessibles (1). Là il disposa les bandes de ses guerriers, et confia le commandement de son principal corps d'armée au compte Gundacar, soit qu'il comptât plus sur l'expérience de cet officier que sur ses propres talents militaires, soit qu'il lui répugnât de combattre lui-même contre son père. Mais les mêmes hommes qui savaient si bien les artifices de la calomnie n'étaient pas moins habiles dans l'art de la séduction et de la corruption. Le comte Gundacar fut gagné par eux; il avait des relations secrètes avec le roi; Ludwig lui avait promis pour récompense le duché de Carinthie, s'il voulait abandonner son fils et passer de son côté. Lors donc que l'armée du père se trouva en présence de celle du fils, et au moment où l'on s'attendait à voir commencer la bataille, Gundacar passa du côté opposé avec tous ses guerriers, et se déclara pour le roi Ludwig. Karlmann, surpris d'une telle trahison, chercha son salut dans la fuite. Mais alors encore il ne trouva ni ami ni défenseur. Des hommes éminents, frappés de son malheur, convaincus de son innocence, ou appréciant peut-être avec justesse les circonstances, entreprirent d'opérer une réconciliation par leur médiation. Karlmann put aborder son père; il parvint, à ce qu'il semble, à lui prouver qu'on l'avait calomnié; pourtant la Carinthie ne lui fut pas rendue; mais le perfide comte Gundacar la conserva, comme il en avait reçu la promesse. Karlmann fut aussi retenu par son père prisonnier sur parole.

Mais la facilité avec laquelle le roi pardonna encore une fois à son fils, et feignit tout au moins de croire à l'innocence de celui-ci, naissait sans doute du souvenir des relations où il s'était trouvé avec ses frères à l'égard de son père; mais certainement cette réconciliation, véritable ou simulée, fut hâtée par des événements très-remarquables, par des événements de la plus grande importance pour tous les peuples chrétiens et pour leur roi, et, en particulier, dans la suite du temps, pour le peuple teutsch et pour ses souverains. Par ces événements, l'attention de Ludwig fut excitée, et son intérêt éveillé. Il devait chercher à s'assurer la liberté de ses mouvements, pour être prêt à tout.

La reine Teutberga, femme de Lothar, avait été, comme nous l'avons raconté, condamnée à terminer sa vie dans un cloître par un synode tenu à Aix-la-Chapelle. Mais le tissu de mensonges sous lequel des ecclésiastiques éminents cherchaient à dissimuler cette cruauté était trop grossièrement ourdi, pour que la vérité restât cachée au monde. La reine avait réussi à s'échapper du couvent; elle s'était d'abord réfugiée auprès de son frère, ensuite auprès de Karl le Chauve, qui, profondément affligé des erreurs de ses propres enfants, que Lothar favorisait en partie, lui assura une protection bienveillante. D'ailleurs des voix énergiques s'étaient élevées en sa faveur. Hincmar, archevêque de Reims, l'homme le plus savant de son siècle, et en même temps le plus juste lorsqu'il n'avait pas à défendre ses propres intérêts ou ses actes passionnés, avait tenu le langage le plus fort; et Hincmar, qui aurait obtenu des faveurs de toute espèce s'il avait pris le parti des puissants contre une victime abandonnée, ne s'était pas contenté de se proclamer entièrement étranger à la conduite tenue contre Teutberga, comme à un acte injuste et impie, et de rappeler son innocence et l'aveu qu'on lui avait arraché par la force; mais il s'était aussi élevé à des idées plus hautes, et n'avait

pas hésité de prononcer hautement, au milieu du tumulte de passions sauvages, que la société humaine a besoin d'une justice éternelle, à laquelle les plus puissants comme les plus humbles doivent être également soumis sur la terre. Et, s'il voulait que l'exercice de cette justice fût confié aux mains des prêtres, il avait raison : car, dans ce siècle de force brutale, où le droit n'était que dans le glaive ; où, par suite du défaut de communications et de littérature, il n'y avait pas d'opinion publique ; où les principes de la morale et de la religion n'étaient pas propagés ; où par là même les mœurs manquaient de toute base ; où enfin les sauvages désirs ne pouvaient être réfrénés que par la foi, la superstition, et particulièrement par la crainte de l'enfer ; dans un tel siècle, il était impossible de faire valoir cette éternelle justice contre les puissants de la terre, autrement que par la main des prêtres. Ces prêtres indignes, que leurs propres passions avaient amenés à servir les passions de Lothar et à persévérer dans cette voie, avaient, pour justifier leur conduite, émis des principes d'après lesquels on devait reconnaître au prince une volonté illimitée. Ils avaient dit dans leur sagesse : « Le roi Lothar est un prince, et en conséquence il n'est soumis à aucune loi et à aucun tribunal; mais il est responsable devant Dieu seul, qui l'a établi prince. » Contre ces principes de lâche abjection, d'une conscience impure, Hincmar déclare avec sévérité et en termes formels : « Ce n'est pas là le langage d'un chrétien catholique, mais celui d'un sacrilége; il est inspiré par le démon. Oui, il est vrai que le roi n'est responsable que devant Dieu, lorsqu'il est vraiment roi. Roi vient de régir [*rex à regendo ;* en allemand, *furst* (prince), de *fuhren* (conduire)]. Lorsque le roi se régit lui-même selon la volonté de Dieu, lorsqu'il conduit les bons sur le véritable chemin, et ramène les méchants de la mauvaise voie à la bonne, alors il est responsable devant Dieu seul ; lorsque, au contraire, le roi est un adultère, un meurtrier, un homme injuste, un spoliateur; ou lorsque, soit en secret, soit publiquement, il est livré à d'autres vices, il n'est plus un véritable roi, et doit être jugé par les prêtres, qui siégent à la place de Dieu. (2). Car il y a deux principes par lesquels le monde doit être surtout gouverné : l'autorité sacerdotale et la dignité royale. La puissance du prêtre, toutefois, est la plus grande, puisqu'elle doit juger même les rois. »

Mais un tel intérêt même ne fut pas pris en considération ; et un tel langage, qui devait obtenir l'assentiment de tous les hommes dans tous les pays, qui sentaient ou reconnaissaient le besoin d'une protection contre une violence insolente, ne fut pas écouté. Un nouveau synode, tenu à Aix-la-Chapelle l'an 862, trompé par les mêmes chefs du clergé de Lotharingie, par Gunthar, Théotgaud et Adventius, qui exprimèrent de nouveaux mensonges, avait prononcé la dissolution du mariage de Lothar et de Teutberga, et permis au roi, au mépris des principes de l'Église sur le mariage, exprimés par Hincmar d'une manière décisive, de contracter une nouvelle union. Puis Lothar avait déclaré pour son épouse Waldrade, qui jusqu'alors avait été sa concubine, et l'avait fait solennellement couronner reine de Lotharingie.

Mais cette consommation du crime porta aussi au dernier point l'indignation du monde. De toutes parts, des ecclésiastiques et des laïques s'adressèrent au saint-siége de Rome, et supplièrent le pape d'intervenir dans cette affaire et de mettre des bornes à cette impiété. Teutberga aussi eut recours à celui qui semblait être seul encore en état de l'empêcher de périr dans la honte et dans l'ignominie, et de rétablir aux yeux de ses contemporains et de la postérité son honneur outragé. Bientôt l'indignation fut si grande et si générale, que Lothar lui-même en fut effrayé, et sentit bien qu'il n'arriverait à la jouissance paisible de ses péchés, qu'en fermant à sa femme et aux amis de celles-ci même leur dernier recours, et en obtenant du pape la confirmation du divorce prononcé par le clergé de son royaume. Lui aussi il s'adressa au pape, et sollicita de lui une sentence définitive, sans doute dans la ferme attente que lui, un roi qui avait dans son parti tout le clergé de ses États, réussirait sans peine, en face d'une faible femme, à se concilier aussi l'évêque apostolique.

Le pape Nicolas Ier porta le coup d'œil le plus clair dans ces relations, et sut les apprécier. Maintenant s'offrait à lui l'occasion de déployer son génie et la puissance du saint-siége. Il avait les plus justes motifs de se constituer juge d'un roi, lui seul, le pape; et s'il se rangeait du côté de l'innocence et de l'abandon, en s'opposant hardiment à un roi et au clergé de tout un royaume, il devait nécessairement remporter sur tous deux une victoire complète,

qui fût un grand exemple pour les temps à venir : car tous les hommes de bien, tous les hommes de réflexion étaient avec lui, et pour lui combattaient tous les nobles sentiments du cœur humain.

Nicolas ne laissa pas échapper ce moment. Dans la première moitié de l'an 863, lorsque les Nordmans ou Danois, qui avaient ravagé les deux rives du Rhin jusqu'aux environs de Cologne, avaient à peine été forcés à la retraite par les Saxons et les Lotharingiens, deux envoyés du pape, les évêques Rodoald et Jean, entrèrent en France. Karl le Chauve les reçut à Soissons. Ils concilièrent une discussion nuisible élevée entre le roi et Badouin Bras-de-Fer, comte de Flandre, qui avait séduit Judith, fille de ce monarque, et avait mené une vie criminelle avec cette femme voluptueuse. Puis ils se rendirent à Metz. Là, conformément aux instructions du pape, ils assemblèrent un synode pour faire une enquête relativement au divorce de Lothar avec sa femme Teutberga, et à son mariage postérieur avec Waldrade. Mais les délégués du pape étaient déjà corrompus par Lothar; il semble presque que le pape avait choisi pour cette mission des hommes qu'il savait incapables de résister aux offres séduisantes du roi, afin que sa victoire parût plus soudaine, plus décisive et plus grande aux yeux du monde. Les légats du pape n'empêchèrent donc rien et ne firent rien. Mais, pour sauver du moins les apparences et paraître avoir fait quelque chose, ils proposèrent aux pères de l'Église assemblés d'envoyer à Rome les deux archevêques Gunthar et Théotgaud, avec les actes des discussions que le pape avait demandé à voir, afin qu'ils amenassent eux-mêmes le pontife à les confirmer. Et les pères assemblés, tenant tout aussi peu de compte des exhortations et des avis de l'évêque apostolique, que les envoyés mêmes de celui-ci, se rendirent à cette offre; et Gunthar et Théotgaud, auxquels tout jusqu'alors avait réussi à souhait, acceptèrent volontiers cette honorable mission. Ils se rendirent à Rome.

Aussitôt le pape s'éleva et montra au monde « qu'il était inutile de jeter le filet sous les yeux des oiseaux. » Il convoqua un synode. Les actes furent examinés de près. Il se trouva que les évêques Gunthar et Théotgaud avaient protégé et favorisé l'adultère de Lothar, et qu'ils avaient de plus espéré et tenté de prendre le pape lui-même dans leurs séductions et dans leurs mensonges. Le pontife prononça donc, avec l'assentiment du synode, dans une lettre énergique à tous les évêques du Teutschland et de France, comme un jugement du Saint-Esprit, en vertu de l'autorité de l'apôtre Pierre, la sentence suivante : « Le synode de Metz est à jamais maudit; il ne doit point être appelé une assemblée de l'Église, mais un lieu de prostitution. Gunthar et Théotgaud sont dépouillés de leur dignité épiscopale. Aucun évêque ne doit prendre sur lui de recevoir les réprouvés ou de consigner leurs noms dans la liste des évêques. Les autres évêques qui ont participé au synode de Metz sont soumis à la même peine, s'ils s'écartent de leur chef, le siége de l'apôtre Pierre; mais s'ils s'adressent personnellement ou par des délégués au saint-siége et déposent leur confession, le pardon ne leur sera pas refusé. » Cette sentence fut lue publiquement aux deux condamnés, dans l'église de Saint-Pierre.

Les deux évêques, surpris d'une telle condamnation, furent comme étourdis : l'impétueux Gunthar éclata avec une violence terrible. Il courut avec les compagnons de son crime et de son infortune, de Rome dans le camp de l'empereur Ludwig, qui, dans ce même temps, se trouvait près de Bénévent (3). Ils enflammèrent l'empereur de leur brûlante colère. Comme, incontestablement, ils avaient été condamnés d'une manière insolite et même inouïe, ils lui firent croire aisément que le jugement lui-même était injuste. La peine qu'ils éprouvaient fut considérée par l'empereur comme une atteinte portée à l'Église tout entière. Il se crut aussi lui-même offensé, parce qu'en leur qualité d'envoyés de son frère, ils avaient fait le voyage de Rome sous une escorte donnée par lui. Il marcha donc, l'an 864, avec son armée, et accompagné de Théotgaud et de Gunthar, contre Rome, fermement résolu soit à forcer le pape à rétablir ces évêques dans leur dignité, soit à tirer de lui une redoutable vengeance. A la nouvelle de cette marche, le pape ordonna un jeûne universel, et des chants et des prières, afin que Dieu changeât et dirigeât le cœur du roi. Mais l'armée, que n'arrêtèrent pas ces pratiques pieuses, avançait toujours et campa près de l'église de Saint-Pierre. Le clergé et le peuple sortirent de Rome, en chantant des hymnes sacrées, sous la protection de croix saintes, et se dirigèrent vers le tombeau de l'a-

pôtre, dans l'espoir de toucher le cœur de l'empereur. Mais les guerriers de ce prince se jetèrent sur cette multitude désarmée, au moment où elle se mettait en mouvement pour monter les degrés du Vatican. Les croix furent brisées et renversées dans la boue; les hommes furent frappés et mis en fuite. Lorsque le saint-père apprit cette chose horrible, il se rendit secrètement du palais de Latran dans l'église de St-Pierre, et y resta en prière pendant deux jours et deux nuits sans boire et sans manger. Pendant ce temps mourut un homme qui avait insulté la croix, et l'empereur fut saisi d'une fièvre violente. Effrayée de ces circonstances, l'impératrice Irmengarde, femme de Ludwig, se rendit auprès du pape. Il s'ensuivit une convention, et le pape retourna dans son palais. Mais, dans l'intervalle, les deux évêques condamnés avaient adressé au pape un écrit de la dernière violence contre leur déposition. Ils y reprochaient au saint-père une conduite perfide et dissimulée et une arrogance sans bornes: « Sa sentence était contraire à la raison, à la justice, impie, maudite, et en opposition avec tous les préceptes de l'Église, car elle avait eu lieu sans synode, sans enquête, sans accusation, sans témoignages, sans aveux, par simple arrogance et par un arbitraire tyrannique; en conséquence ils rejetaient la sentence et le pape lui-même; ils ne voulaient avoir rien de commun avec un tel homme, qui, en émettant ce principe, *que quiconque ne respecte pas les décisions apostoliques doit être maudit*, s'est maudit lui-même, puisqu'il a foulé aux pieds toutes les lois divines et tous les préceptes de l'Église. » Ils envoyèrent une copie de cet écrit aux évêques de Lotharingie, par lesquels ils avaient été députés vers le siége apostolique, en les exhortant à être tranquilles, à tenir bon, à consoler le roi Lothar, à l'engager à la fermeté, et à chercher à gagner à ce prince le plus d'amis qu'il serait possible, mais avant tous, Ludwig, roi des Teutschs. Quant à l'original, il devait être remis au pape Nicolas par le prêtre Hilduin, frère de Gunthar. Nicolas refusa de le recevoir. Alors Hilduin, ainsi que son frère le lui avait conseillé, accompagné d'hommes armés, et armé lui-même, pénétra dans l'église de Saint-Pierre pour déposer l'écrit sur le tombeau de l'apôtre. Les gardes du sanctuaire s'y opposèrent. Hilduin se précipita violemment en avant, non sans répandre du sang, jeta l'écrit sur le tombeau de l'apôtre, et sortit l'épée nue de l'église avec les siens. Mais l'empereur Ludwig, effrayé de toutes ces scènes, effrayé aussi des brigandages, des meurtres et des souillures que ses guerriers se permettaient, même sans ménagement pour les églises et pour les vierges consacrées à Dieu, ordonna aux archevêques Gunthar et Théotgaud de sortir d'Italie, et ramena lui-même son armée de Rome à Ravenne.

Devant ces événements s'évanouit l'ivresse où les archevêques Gunthar et Théotgaud s'étaient agités jusqu'alors. Isolés et abandonnés désormais, ils se trouvaient en présence d'un monde qui applaudissait le pape, le chef de l'Église, qui venait de sauver et de venger. Ils ne pouvaient compter sur leurs collègues, les évêques de Lotharingie : on devait s'attendre qu'aucun d'eux ne passerait indifférent devant les portes de la grâce que le pape, aussi prudent que juste, leur avait laissées ouvertes. Une seule espérance les accompagna dans leur retour à travers les Alpes; ils pensaient que le roi Lothar, sortant de son apathie, aurait le dessus ou succomberait pour sa cause et pour la leur : cet espoir même les trompa. La débauche est lâche; elle rend l'homme impudent et lui ôte toute honte; mais elle efface aussi toute empreinte de l'âme, et la rend incapable sinon de résolution, du moins de persévérance et d'action. Les intrigues et les charmes de Waldrade enchaînaient tellement le roi, que les hommes de cette époque attribuèrent son influence à un pouvoir magique; mais ces intrigues et ces charmes ne donnaient ni force à l'esprit de Lothar, ni consistance à sa conduite. Le cœur lui manqua lorsqu'il apprit l'issue de la mission dont Gunthar et Théotgaud s'étaient chargés; et aussitôt, dans le sentiment de ses fautes, il perdit non ses anciens désirs, mais son ancienne confiance. Se rappelant les exhortations que ses oncles lui avaient faites à diverses reprises, il en vint à penser qu'ils étaient eux-mêmes ses accusateurs auprès du saint-siége, parce qu'ils convoitaient son royaume, et croyaient avoir trouvé une occasion favorable de le dépouiller de ses États et de ses leudes. Contre ce danger, qui l'aurait privé même de sa chère Waldrade, il semblait n'avoir de ressource que dans la plus profonde humilité à l'égard du pape, afin d'être protégé par la puissante main de ce prêtre. Aussi tourna-t-il aussitôt le dos aux prêtres qui

s'étaient sacrifiés à ses passions. Gunthar, qui, au mépris de la réprobation pontificale, avait repris ses fonctions d'évêque, reçut l'ordre de ne pas se montrer devant le roi et de ne décider aucune affaire ecclésiastique avant d'avoir satisfait le pape, chef universel de l'Église, et de s'être complétement réconcilié avec lui. Cet ordre éclaira aussi d'une manière terrible la simplicité de l'archevêque Théotgaud, qui n'avait pas encore osé prendre une résolution convenable à son caractère sacerdotal. Plein d'humilité et de repentir, avouant sans réserve ses erreurs et ses péchés, il s'adressa aussitôt au saint-père, dont il implora l'indulgence et le pardon. Tous les évêques qui avaient assisté au synode de Metz reportèrent avec horreur leurs regards vers cet antre de prostitution, et ne manquèrent pas de profiter du signe que le pape leur avait fait avec bienveillance. L'un se rendit à Rome, un autre y envoya un député, tous s'inclinèrent devant la puissance qui, du haut de la chaire de saint Pierre, s'était révélée à eux avec tant de force et d'une manière si formidable, et confessèrent leur erreur. Gunthar lui-même, abandonné et trahi, évité et méprisé de tous, était hors d'état de persévérer dans son ancienne arrogance; bientôt il perdit courage, et reconnut qu'il serait forcé de s'humilier d'autant plus, qu'il s'était élevé plus haut, pour ne pas être foulé aux pieds et s'éteindre dans le mépris. Lui aussi, emportant les trésors de son église, accourut donc en Italie et à Rome, espérant apaiser le pape d'autant plus aisément qu'il se serait plus vite rendu auprès de lui. Le roi Lothar, enfin, accoutumé aux paroles mensongères et à l'hypocrisie, s'empressa d'écrire au pape dans les termes les plus flatteurs et les plus rampants, et avec une dévotion affectée, et de lui reconnaître tous les droits et toute la puissance que Nicolas avait revendiqués pour le saint-siége, parce qu'il nourrissait sans aucun doute l'espérance que le pape emploierait d'autant moins ses droits contre lui, qu'il les lui accordait plus volontiers. Il promit de se rendre en personne à Rome pour recevoir son pardon et la bénédiction apostolique; de sorte que le pape sembla avoir remporté une victoire complète.

Pendant ce temps, Ludwig, roi des Teutschs, avait continué ses luttes de la manière habituelle, sans perdre de vue la Lotharingie. Les Nordmans, remontant encore une fois le Rhin, apportèrent de nouveaux désastres; et si, alors comme toujours, ils reculèrent devant la puissance du roi des Teutschs, ils laissèrent pourtant encore une fois derrière eux les traces de ravages destructeurs. Karlmann, fils de Ludwig, avait éveillé de nouvelles inquiétudes dans l'esprit de son père. Sous prétexte d'une partie de chasse, il avait pris la fuite pour se soustraire à la prison sur parole, à laquelle on l'avait obligé, et s'était rendu dans les pays dont le gouvernement lui avait été confié; et les Margraves s'étaient vus dans la nécessité de reculer devant lui, parce que leurs guerriers passaient du côté du prince que la trahison de Gundacar avait précipité dans une si grande infortune (1). Le roi Ludwig ne jugea pas à propos, dans l'état présent des choses, de commencer une nouvelle guerre contre son fils, sentant bien que, sans la trahison, elle ne se terminerait pas sitôt. Aussi promit-il à son fils un sauf-conduit. Sur cette promesse, Karlmann parut devant son père; et Ludwig, par nécessité peut-être plutôt que de bonne volonté, remit encore une fois à son fils le gouvernement de la Marche pannonienne et de la Carinthie. Ensuite, pour sceller par des actes cette réconciliation verbale, une expédition fut entreprise en commun contre Rastiz, prince des Moraves, avec lequel Karlmann aurait fait alliance, si l'on s'en rapportait aux accusations de ses ennemis. Rastiz avait occupé le rocher fortifié de Dowina, la Vierge, à l'embouchure de la Marche dans le Danube. Cette forteresse fut cernée par les Teutschs. Rastiz ne se sentait pas assez fort pour soutenir une bataille; tous les moyens d'échapper lui étaient ôtés, il se vit donc contraint d'accepter les conditions qu'il plut au roi de lui imposer. Il jura avec tous les personnages éminents de sa nation de rester désormais fidèle au roi des Teutschs, et donna pour garantie de son serment autant d'otages que le roi en demanda.

Après que de cette manière la tranquillité intérieure du royaume fut rétablie, et ses frontières orientales paraissant être en sûreté, le roi Ludwig eut une entrevue avec son frère Karl le Chauve dans la *villa* de Tousy, aux environs de Toul : ce fut au mois de février de l'an 865. Les deux frères renouvelèrent leur alliance, et délibérèrent sur les affaires de Lothar. Ce qu'ils exprimèrent et résolurent officiellement à ce sujet semblait résulter d'une pure bienveillance pour leur neveu, et était digne de fidèles voisins,

vu la complication des relations ecclésiastiques. Ils le firent exhorter par des députés à réparer toutes les fautes qu'à la grande indignation du monde il avait commises contre les lois divines et humaines ; à veiller avec soin sur l'état intérieur de son royaume, et ensuite à se rendre à Rome, comme il l'avait annoncé, afin de chercher et de recevoir son pardon sur le tombeau des apôtres. Mais Lothar crut que l'entrevue de ses oncles avait un but caché ; il pensa qu'ils voulaient lui arracher son royaume pour le partager entre eux. Dans cette persuasion, qui, après tout, ne paraît pas avoir été dénuée de fondement, il envoya Luitfrid, frère de sa mère, à l'empereur Ludwig, priant celui-ci de décider le pape à écrire aux rois ses oncles pour leur enjoindre de maintenir la paix et de respecter l'intégrité de son royaume. L'empereur, qui avait partagé avec Lothar, et d'une manière fort avantageuse, les possessions de son frère Karl, après la mort de ce dernier, l'année précédente, et qui par là avait conçu pour lui une bienveillance nouvelle et toute particulière, prit ses intérêts. Le pape sentit que ce serait pour lui un nouvel et grand avantage, si, après avoir prononcé sa sentence sur un roi et sur le clergé de tout un pays, il garantissait maintenant, par la puissance de son saint-siége, la sûreté d'un roi contre des rois, et s'il représentait ce siége au monde non-seulement comme le refuge des faibles et des opprimés, mais aussi comme le rempart des puissants contre de plus puissants. Il accepta donc avec plaisir et confiance cette grande tâche. Il envoya l'évêque Arsénius, avec des lettres qui n'étaient pas seulement adressées aux deux rois Ludwig et Karl, mais aussi aux évêques et aux grands dignitaires de leurs royaumes. Dans ces lettres (5), il interdisait aux deux rois de faire des usurpations sur Lothar et sur son royaume ; et il ne faisait pas cette défense en termes doux et respectueux, comme habituellement les évêques de Rome avaient jusqu'alors écrit aux rois, mais il employait un langage tranchant, amer, menaçant : car il savait bien que les princes du glaive ne renonceraient à leurs projets ambitieux que par crainte de l'éternité. Arsénius se rendit d'abord dans le Teutschland. Il remit au roi Ludwig, à Francfort, la lettre du pape, et rien ne nous fait croire que Ludwig ait même osé faire entendre une observation ; puis il se mit en route pour la cour de Lothar. Il remit à celui-ci une autre lettre, où le pape déclarait au roi que, s'il ne repoussait pas sur-le-champ d'auprès de lui Waldrade pour reprendre Teutberga comme sa légitime épouse, il serait de toute nécessité entièrement exclu de la communion des fidèles. De là, Arsénius alla vers Karl le Chauve, pour déposer entre ses mains une lettre conforme à celle qu'il avait donnée à Ludwig, roi des Teutschs ; et Karl, à ce qu'il semble, fut, comme son frère, effrayé des paroles du prêtre redoutable. Enfin l'envoyé du pape retourna en Lotharingie : il était accompagné de Teutberga, que Karl le Chauve lui avait solennellement remise. Une grande assemblée avait été fixée dans la villa de Vendresse ; une foule de peuple y accourut. On vit des hommes éminents de tous les royaumes Karolingiens ; on vit aussi quatre archevêques et quatre évêques de Lotharingie ; un chapelain impérial et deux évêques du royaume de Karl le Chauve, qui avaient remis et accompagné la reine Teutberga. Devant cette assemblée, six comtes et six vassaux de Lotharingie jurèrent, sur les quatre Évangiles et sur de saintes reliques, le serment solennel qu'à partir de ce jour, leur *senior* le roi Lothar acceptait sa femme Teutberga pour son épouse légitime, et qu'il la traiterait, sous tous les rapports, comme il convient à un roi de traiter la reine sa femme. Après ce serment, l'envoyé du pape et les évêques remirent la reine au roi Lothar, avec cette imprécation, que si tout ce qui avait été promis et juré n'était pas tenu et accompli par lui, il aurait à en rendre compte non-seulement dans cette vie, mais encore dans l'éternité devant le redoutable tribunal de Dieu et devant le prince des apôtres, et que par ce tribunal il serait condamné aux flammes éternelles. Lothar et Teutberga furent enfin couronnés avec une magnificence royale, et Waldrade fut livrée à Arsénius pour être emmenée en Italie.

Il est hors de doute que ces événements inouïs firent sur le monde une profonde impression. Le glaive s'était abaissé devant la parole : dans le glaive résidait la force ; la puissance de la parole ne semblait être que le droit. L'ancien ordre de la société était ébranlé ; bien que les relations semblassent se maintenir d'un côté, se rétablir de l'autre, il ne s'en opéra pas moins dans les âmes un changement dont l'influence devait aller plus loin, selon la nature des esprits : la réflexion s'éleva, le doute se réveilla, et la pensée s'élança des bases du saint-siége ; mais le

développement de la vie se continua au milieu de passions confuses, qui tantôt poussaient en avant, et tantôt rejetaient en arrière.

Le second fils du roi Ludwig, appelé Ludwig, avait basé ses calculs sur la défaveur où son frère aîné Karlmann était tombé auprès de son père. Ces calculs avaient été déjoués par la réconciliation du père avec Karlmann. Ludwig en éprouva un vif ressentiment contre son propre père, et, dans sa colère, il conçut la pensée de suivre l'exemple de son frère, de s'opposer par la force à son père, et de contraindre par là celui-ci à satisfaire ses prétentions. Il chercha à exciter à la révolte, en leur envoyant des messagers secrets, les vassaux de la Thuringe et de la Saxe, qui étaient restés étrangers aux querelles suscitées jusqu'alors, et qui, pour affermir leur domination, n'avaient songé qu'à se défendre contre les Slaves et les Danois; et plusieurs, soit qu'ils se rappelassent leur ancienne liberté, soit qu'ils fussent entraînés par une perspective de pillage et de gain, se laissèrent aller à ses séductions. Les vieux ennemis du roi, les comtes Werinhar, Uto et Berengar, que son père avait dépouillés de leurs places et de leurs fiefs (6), furent aussi appelés par lui dans ses conseils, et il leur promit de les réintégrer dans leurs dignités et dans leurs honneurs. Bien plus, il n'hésita pas à faire ce dont on avait accusé son frère; il envoya le chef de son corps de compagnons, nommé Heinrich, à Rastiz, le vieil ennemi des Teutschs, qui venait à peine d'être forcé par le roi son père à jurer une fidélité constante, et il l'excita à ne pas négliger ce moment et à seconder son entreprise en recommençant la guerre. Enfin il chercha encore à gagner les partisans de son frère Karlmann, qui lui était odieux parce qu'il était rentré en grâce avec son père, et il réussit à gagner à ses projets l'un de ses partisans, Guntbold. Ainsi tout promettait au jeune prince l'heureux succès de son crime, et un grand ébranlement semblait inévitable dans le Teutschland.

Mais, sur ces entrefaites, cette œuvre de ténèbres fut révélée au roi. Aussitôt il prit les mesures convenables. Il confia à son fils Karlmann, contre lequel le mouvement n'était pas moins dirigé que contre lui-même, le soin de défendre la Bavière contre les tentatives possibles du prince des Moraves. Il se rendit lui-même dans les pays occidentaux de son royaume, désignés sous le nom de France, et sur la fidélité desquels il croyait pouvoir compter. Il convoqua à Francfort ses vassaux de tous les peuples teutschs, et, à son appel, les vassaux accoururent en grand nombre, et prouvèrent au roi un attachement non équivoque. Par là, le plan téméraire d'un prince irréfléchi fut déjoué avant que l'exécution eût pu commencer. Le courage du prince lui-même chancela aussitôt; ses partisans perdirent toute confiance et n'osèrent pas se mettre en avant; tout était fini. Guntbold seul essaya de lever le glaive contre Karlmann; mais il fut abandonné par les siens, et put à peine sauver sa vie. Il ne fallait plus qu'amener une réconciliation entre le père et le fils, et Ludwig fut assez doux pour ne pas fermer l'oreille à la voix amicale d'hommes bienveillants de l'ordre laïque et de l'ordre ecclésiastique. Au mois de novembre 866, à Worms, le roi ouvrit ses bras paternels à son fils repentant, et mit ainsi un terme à ces malheureuses dissensions.

Du reste, il est difficile de dire si à ces dissensions se rattacha ou non un soulèvement qui, vers ce même temps, éclata près de Mayence, et où quelques-uns des gens de l'archevêque Liutberg perdirent la vie. Du moins, lorsque ces dissensions eurent été apaisées, ce soulèvement fut étouffé, et ses auteurs et ses complices furent punis d'une manière qui excita la terreur et la stupéfaction. Si l'on se rappelle les anciens temps et l'ancienne liberté du peuple teutsch, elle prouve de la manière la plus évidente à quel point était arrivé le pouvoir des seigneurs, à quel point les hommes avaient été dégradés et abaissés dans l'esclavage, et combien les cœurs étaient endurcis. Quelques-uns furent pendus; d'autres furent privés de la vue, après qu'on leur eut coupé les doigts et arraché les dents; quelques-uns enfin se virent confisquer leurs biens, et furent envoyés en exil.

CHAPITRE VII.

FIN DE LOTHAR. — LE PAPE ADRIEN II. — GUERRES AVEC LES SLAVES. — PARTAGE DE LA LOTHARINGIE.

De l'an 866 à l'an 870.

Pendant que Ludwig, roi des Teutschs, cherchait, par de brillants exploits et par de prudentes concessions, à garantir la sûreté extérieure de son royaume et la paix intérieure;

tandis qu'au même temps, Karl le Chauve, constamment inquiété par les grands maux qui affligeaient sa maison, avait à lutter incessamment contre d'anciens et de nouveaux ennemis, et ne se maintenait qu'avec peine et par des circonstances inconcevables, le neveu de l'un et de l'autre de ces deux princes, le roi Lothar, allait toujours plus loin dans cette carrière de désordres qui déjà l'avaient couvert de honte et d'ignominie; chaque jour il s'aveuglait et s'illusionnait davantage. Et des passions humaines, nobles et ignobles, en se mêlant à ces déplorables affaires, amenèrent de nouveaux troubles. Son humilité avait été de l'hypocrisie; ses promesses, des mensonges; ses vœux, des déceptions. Ce que le pape avait exigé de lui aurait pu être aisément accompli par un homme énergique; mais cela était probablement contraire à la nature d'un homme faible, accoutumé à ne se laisser conduire que par les inspirations d'une femme.

Arsénius n'avait pas emmené Waldrade avec lui en Italie; mais, gagné par les présents du roi (car c'était un homme cupide et avare), il lui avait seulement fait prendre le chemin de Rome. Elle s'était en effet rendue en Italie, et s'était avancée jusqu'à Pavie; mais de là elle était revenue sur ses pas, rappelée par Lothar. Elle avait, il est vrai, évité de paraître à la cour du roi; mais elle avait établi son séjour si près de lui, qu'elle resta avec lui en relations continuelles, et put exercer de nouveau son ancienne influence. Pendant ce temps, la malheureuse Teutberga, cette femme imposée à Lothar, était, comme jadis, tourmentée, opprimée, humiliée, maltraitée de toute manière par son mari. On voulait l'amener à solliciter elle-même du pape la dissolution de ce déplorable mariage, qui n'était pas un mariage; et elle y fut amenée, parce qu'elle soupirait après le repos. Elle fut amenée à proférer devant le pape un mensonge par lequel ses ennemis avaient, quatre ans auparavant, trompé le synode d'Aix-la-Chapelle; elle affirma que Lothar avait été marié légitimement avec Waldrade avant de l'épouser elle-même. Pendant ce temps, les deux rois Ludwig et Karl le Chauve s'employèrent pour Lothar, leur neveu, et Ludwig et les évêques teutschs s'intéressèrent pour les archevêques déposés, Gunthar et Théotgaud, dont la cause ne pouvait leur être indifférente, puisque le diocèse archiépiscopal de Gunthar était en grande partie situé dans le royaume teutsch, et que l'incertitude de la position du métropolitain avait plus d'un effet pernicieux. Mais Arsénius, le délégué du pape, avait déterminé les deux malheureux archevêques, après qu'à leur première apparition à Rome ils eurent été durement congédiés par le pape, à entreprendre une seconde fois ce voyage, parce que désormais, grâce à l'intérêt que leur témoignaient le roi teutsch et les évêques de ses États, il était plus vraisemblable qu'ils atteindraient leur but.

En présence de ces relations et de ces passions, le pape Nicolas ne se trouvait pas dans un médiocre embarras: il avait obtenu une victoire complète par les armes avec lesquelles il pouvait combattre; le droit en vertu duquel il avait prononcé sa sentence ne lui avait été contesté par personne; personne n'avait mis en doute l'équité de la sentence elle-même. Mais les moyens de l'exécuter lui manquaient: il n'avait que la parole; il n'avait que les principes de la morale et de la raison; il n'avait que les doctrines de la sainte Écriture, les préceptes de l'Église, la croyance ou la superstition de son siècle et la dignité sacerdotale. Lui-même était faible et malade: le zèle ardent avec lequel il s'était efforcé d'embrasser et de mieux ordonner les relations de tout le monde chrétien avait bientôt usé ses forces. Pourtant il resta ferme, ne recula devant rien et ne chancela jamais. Il montra au roi Lothar tout le mépris que ce prince méritait; il frappa d'excommunication Waldrade et ses fauteurs, et s'exprima à son sujet avec l'indignation la plus profonde et dans les termes les plus durs. Quant à Teutberga, dont il sentait et appréciait l'infortune et la cruelle position, il lui écrivit, il est vrai, avec fermeté, mais avec douceur et compassion, et chercha à tremper tellement son courage, qu'en cas de besoin elle n'hésitât pas à faire le sacrifice de sa vie pour la bonne cause, pour l'honneur de Dieu et de l'Église. Il témoigna aux rois la douleur et l'étonnement que lui causait leur intervention pour Lothar, dont les mensonges, dont le caractère récalcitrant, dont l'endurcissement dans ses péchés, ne pouvaient leur être inconnus. Quant aux évêques qui s'étaient interposés pour Gunthar et Théotgaud, il leur exposa les raisons qui semblaient devoir les convaincre forcément qu'il ne pouvait et ne devait pas agir autrement qu'il n'avait agi. Enfin il fut inexorable à l'é-

gard de Gunthar et de Théotgaud. Il vit l'évêque Théotgaud mourir de douleur et de soucis sur le seuil de son palais, et l'évêque Gunthar s'éteindre de même ; mais il s'en tint fermement à sa décision, et ne leur pardonna pas, même à leur dernière heure, le crime affreux dont ils s'étaient rendus coupables.

Contre une telle fermeté se seraient probablement brisés à la fin les artifices de mensonge et de tromperie par lesquels le roi Lothar espérait toujours encore arriver au but de ses vœux; car il se tournait de tous cotés pour trouver un appui qui pût le soutenir sans se rompre sous son poids (1). Il envoya l'infortunée Teutberga en Italie, afin qu'elle poursuivît elle-même la dissolution de leur mariage, sans doute dans l'espérance que le pape, qui avait résisté à ses prières écrites, aurait pitié d'elle lorsqu'il verrait de ses propres yeux tout l'abîme de maux où cette femme avait été plongée par Lothar. Il voulait se rendre lui-même en Italie pour se jeter aux pieds de ce prêtre redoutable, le combler d'argent et de présents, obtenir l'accomplissement de ses vœux; et Waldrade, la femme de son amour et de ses plaisirs, devait le précéder ou le suivre dans ce voyage. Il alla trouver son oncle Ludwig, roi des Teutschs, à Francfort, pour le décider à inféoder l'Alsace, à titre de duché (2), à son fils Hugo, qu'il avait eu de Waldrade, et à veiller, en son absence, à la sûreté de son royaume. Et il paraît que Ludwig lui accorda l'une de ces choses, et lui promit l'autre ; car, comme la main puissante du pape le repoussait, ainsi que son frère Karl, de l'acquisition de la Lotharingie, il devait attacher une grande importance à ce que les déplorables affaires de Lothar se terminassent d'une manière pacifique, avant d'entraîner de plus grands troubles dans les relations de l'Église et des royaumes. Mais, au milieu de ces intrigues, Lothar fut surpris par une nouvelle qui, sans aucun doute, remplit son cœur de joie et d'espérance.

Le 25 octobre de l'an 867, mourut son grand adversaire, le pape Nicolas Ier, et quelques semaines après, le 14 décembre, l'élection du clergé et du peuple, confirmée par l'empereur Ludwig, éleva Adrien II sur le siége de saint Pierre. Cet Adrien, époux et père avant son entrée dans les ordres sacrés, était un homme pieux et bienveillant, doué de toutes les véritables qualités du prêtre. Il avait sur la puissance de l'Église et sur le pouvoir du saint-siége les mêmes principes que ses illustres prédécesseurs avaient reconnus et fait entrer dans la vie ; mais il n'avait pas le caractère du pape Nicolas; et bien qu'il ne perdît point de vue le caractère que celui-ci s'était efforcé d'atteindre, sa douceur et son humanité l'empêchèrent d'user des mêmes moyens. Bientôt, après son avénement à la dignité papale, parut devant lui la reine Teutberga, pour lui soumettre les mêmes raisons qu'elle avait soumises à Nicolas Ier, implorer de lui sa délivrance, et lui demander la permission de terminer ses jours dans une vie entièrement consacrée à Dieu. Le pape la consola et la renvoya vers son époux, en disant qu'il ne pouvait trancher aussi vite et seul, sans le conseil des évêques ses collègues, une affaire aussi importante; mais son cœur était tendre, et fut attendri davantage encore par les calamités qui pesaient sur l'Italie, et par les grands malheurs qui frappèrent sa propre famille. Dès l'an 868, il releva de l'excommunication Waldrade, à condition qu'elle renoncerait pour toujours à toute intimité avec Lothar. Alors, ce roi lui-même crut que pour lui aussi le moment propice était arrivé. Après avoir fait quelques dispositions et les préparatifs nécessaires, il parut en Italie vers le milieu de l'an 869 : Teutberga avait reçu l'ordre de le suivre. L'empereur, son frère, était en campagne contre les Sarrasins dans l'Italie inférieure. Aussi, évitant Rome, il s'adressa à l'impératrice Engelberga, épouse de Ludwig, femme qui, à la vue de l'or, oubliait beaucoup de choses. A force de prières, de présents et d'artifices, il la décida à se rendre avec lui, non sans la permission de son mari, au monastère de Saint-Benoît, sur le mont Cassin. Là vint aussi le pape, déterminé par les instances de l'empereur, qui avait été entraîné par Engelberga. Lothar ne manqua pas non plus de combler le saint-père de présents; et comme il fut assez impudent pour affirmer au pape avec une inébranlable hypocrisie, que, depuis l'excommunication de Waldrade par Nicolas, il n'avait eu avec elle aucune intimité d'aucune espèce, le pontife lui accorda le pardon de ses péchés et lui donna la sainte eucharistie. Sa suite, composée des complices et des fauteurs de ses désordres, fut également reçue à la sainte table : Gunthar lui-même y fut admis, mais seulement comme laïque,

après avoir reconnu la légitimité des actes de Nicolas contre lui, et après avoir promis de s'abstenir à tout jamais de toute fonction sacerdotale. Ensuite Lothar revint par Rome, où il chercha à décevoir de nouveau le pape, et où il le déçut réellement dans son sens, et reprit le chemin des Alpes, dominé peut-être par les séduisantes idées que lui inspiraient les joies d'une vie nouvelle qui devait commencer pour lui. A Lucques, il fut saisi d'une fièvre dangereuse, tandis que la mort frappait à coups redoublés ceux qui se trouvaient près de lui (3). Il s'avança plus loin jusqu'à Plaisance. Ce fut là qu'il succomba à sa maladie, le huitième jour du mois d'août; et avec sa mort se terminèrent les honteuses querelles au milieu desquelles le saint-siége avait exercé des droits si féconds en résultats, droits qu'il avait gagnés par leur exercice même; car les deux femmes au sujet desquelles ces querelles s'étaient élevées disparurent alors aussi du théâtre de la vie. Waldrade chercha à oublier, dans le couvent de Saint-Romarich, à Reimersberg, les magnificences du monde; et Teutberga trouva dans le couvent de Sainte-Glodesinde, à Metz, le repos après lequel elle soupirait depuis si longtemps. Là, purifiée par l'infortune et réconciliée avec le monde, elle oublia ses anciens malheurs, et, dans sa foi pieuse, entièrement livrée à de saintes pratiques, elle n'eut d'autre pensée que de prier aussi pour le repos de l'âme de l'homme qui l'avait si cruellement torturée, et qui était mort sous le poids de ses péchés.

La mort de Lothar ne fut pas sans résultats pour le Teutschland. Tandis qu'il courait au devant d'elle au milieu de son trouble, Ludwig gouvernait ce royaume avec considération et honneur. Les deux années 867 et 868 s'écoulèrent paisiblement pour lui, abstraction faite de quelques collisions avec les peuples slaves. Il lui fut même possible, dans la première de ces années, de s'occuper des Bulgares, chez lesquels le christianisme trouva accès vers cette époque, bien que la prévoyance du pape Nicolas rendît la sienne inutile. Dans la seconde de ces années, au contraire, beaucoup de contrées du Teutschland furent dévastées par de grandes inondations, et à leur suite vinrent la famine et de cruelles maladies. Les peuples slaves crurent devoir profiter de ces désastres des peuples teutschs. L'an 869, ils se mirent en mouvement sur toute la longueur de la frontière du royaume teutsch pour le pillage et la vengeance, pour l'indépendance et la liberté : tous se levèrent, Moraves et Bohêmes, Sorabes et Siusles, jusqu'aux Abodrites. Les deux premières de ces nations firent irruption dans la Bavière; elles ravagèrent ce pays par le fer et par le feu, et entraînèrent les femmes en esclavage. Les deux autres, soutenues par les Bohêmes, pénétrèrent en Thuringe, tuant et dévastant tout; les Abodrites enfin, et les autres peuples septentrionaux, firent subir aux Saxon la même désolation. Parmi les Moraves se trouvait ce comte Gundacar qui jadis avait trahi le prince Karlmann et obtenu le duché de Carinthie en récompense de cette lâcheté, mais qui ensuite, lorsque Karlmann, réconcilié avec son père, avait repris le gouvernement de cette province, avait, dans sa colère et dans son ardeur de vengeance, cherché un refuge auprès de Rastiz, prince des Moraves. Maintenant il lui fallait subir une épreuve décisive et combattre son peuple avec les ennemis de sa patrie. Mais cette pensée le domina avec tant de force et si constamment, qu'il se sentit les membres tout paralysés; il s'imagina que saint Emmeramm et les autres saints sur les reliques desquels il avait juré fidélité au roi Ludwig et à ses fils, tenaient immobiles son bouclier et sa lance. Dans son désespoir, il voulut mourir. Et il trouva la mort, et les Bavarois virent dans sa fin prématurée un signe de leur bonheur et de leur victoire.

Cependant le roi appela aux armes tous ses guerriers. Il les répartit en trois armées, et remit à ses deux fils aînés, Karlmann et Ludwig, la bannière des pays qu'il songeait à leur laisser dans le cas où il viendrait à mourir. Ludwig, avec les Thuringiens et les Saxons, devait châtier les Sorabes, et chercher à contenir leurs alliés à droite et à gauche; Karlmann, avec les Bavarois, devait marcher contre les Moraves et les Bohêmes, qui avaient à leur tête Zuentibald (4), neveu de Rastiz, prince des Moraves; le roi lui-même, enfin, voulait entreprendre une expédition contre Rastiz, avec les Franks et les Allemanni. On devait se mettre en marche au mois d'août de l'année indiquée, 869, dans les mêmes jours où Lothar quitta la vie. Mais tout à coup le roi, qui commençait à sentir peu à peu le poids des années, fut surpris par une violente maladie. Il lui fut impossible de prendre le commandement de l'armée. Dans cette extrémité, il résolut de mettre à la tête de ses

troupes son plus jeune fils, Karl (le même qui plus tard fut surnommé *le Gros*), bien qu'il ne semble pas avoir eu grande confiance en lui ; il s'en remit à Dieu pour le résultat.

Sa confiance ne fut pas trompée. Le zèle de l'armée remplaça ce qui lui manquait en direction, et la gloire de ses exploits revint au chef. Karl pénétra dans le pays des Moraves jusqu'à la principale forteresse du prince Rastiz, placée dans une position singulièrement escarpée, et réputée imprenable. Tout fut livré aux flammes et au pillage; tous ceux qui osèrent résister furent anéantis. Les armes de Karlmann furent également victorieuses ; il désola par le fer et par le feu le pays de Zuentibald. Les deux frères opérèrent leur jonction au centre du pays bohémo-morave. Alors ces peuples se soumirent de nouveau, et prêtèrent, avec des dispositions aussi hostiles qu'aux anciens jours, le serment d'une inviolable fidélité. Les anciens teutsehs revinrent donc dans leur patrie ; mais Ludwig, second fils du roi, avait, à ce qu'il semble, combattu avec moins de bonheur. Il avait réussi d'abord à chasser les ennemis des cantons teutsehs qu'ils avaient inondés et souillés; mais lorsqu'il eut entrepris de les poursuivre sur leur propre territoire, il rencontra une vigoureuse résistance, et dut se contenter de couper les communications entre les Sorabes et les Bohêmes, et de rétablir les anciennes relations entre le royaume teutsch et les peuples slaves.

Cependant le roi était malade à Ratisbonne; les médecins désespéraient de sa guérison. Il régla donc ce qui concernait son trésor, afin d'assurer aux couvents et aux pauvres ce qu'il désirait leur donner ; il régla aussi ce qui concernait ses États, afin de prévenir toute désunion entre ses fils dans le cas où il viendrait à mourir. Mais la constitution du roi était plus forte que la foi des médecins dans leur propre art. L'honorable issue de la campagne de ses fils et ce qui se passait en Lotharingie contribuèrent sans doute à son rétablissement et réveillèrent les forces de son génie : il devint maître de ses sensations maladives; il vainquit le mal, entra en convalescence, et, dès le mois de janvier 870, il fut en état de se rendre de Ratisbonne à Francfort. Des circonstances impérieuses le forçaient à hasarder ce voyage.

Karl le Chauve, son frère, avait appris tout à la fois, à Pistres, sur la Seine, la mort de Lothar, l'expédition des peuples teutschs contre les Slaves, et la maladie qui retenait à Ratisbonne le roi des Teutschs. Homme sans consistance, hors d'état de soutenir quoi que ce fût, et pourtant avide de tout avoir, aveuglé de plus par les opinions de son siècle, d'après lesquelles la magnificence de la dignité royale ne consistait pas dans le bien-être, dans la civilisation et dans la puissance des peuples, mais dans la grande étendue des royaumes et dans la multitude des vassaux ; enfin poussé peut-être en avant par l'avidité de ceux qui se disaient ses fidèles, et qui convoitaient des fiefs plus grands avec d'autant plus d'opiniâtreté qu'ils étaient moins capables d'exploiter les biens qu'ils possédaient réellement; homme de ce caractère, dominé par ses opinions et par cet entourage, Karl le Chauve crut peut-être que le moment était favorable pour acquérir tout le royaume de Lotharingie, dont le roi, Lothar, était mort sans laisser de fils né d'un mariage légitime. Oubliant ses traités avec son frère Ludwig, et plus encore les droits de l'empereur Ludwig, frère de Lothar ; ou méprisant et ces traités et ces droits, parce que la maladie du roi Ludwig le rendait peu redoutable et parce que Ludwig l'empereur pouvait à peine supporter le fardeau qui pesait sur lui en Italie, il accourut à Attigny, et prit de là le chemin de Metz. Quelques vassaux de Lotharingie vinrent, il est vrai, au devant de lui avec la prière de ne pas franchir les limites, mais d'envoyer des ambassadeurs à son frère, afin de prendre avec lui des arrangements équitables et fraternels. Mais il ne manqua pas non plus d'hommes qui représentaient l'usurpation comme la plus haute sagesse des rois. Et cette opinion parut la meilleure à Karl le Chauve; il s'avança jusqu'à Verdun, puis jusqu'à Metz. Et de toutes parts les vassaux, et, avant tous les autres, les princes de l'Église, se pressèrent au devant de lui. L'évêque de Metz, Adventius, qui s'attachait volontiers à tout prince qui pouvait lui faire gagner quelque chose, s'entendit avec les évêques assemblés. Parmi eux se trouvait aussi Hincmar de Rheims, dont le diocèse archiépiscopal s'étendait jusque dans cette contrée, et qui, pour cette raison, et parce que le siége archiépiscopal de Trèves n'était pas encore occupé depuis la mort de Théotgaud, agissait en archevêque. Puis, le 9 septembre de l'an 869, ces évêques conduisirent le roi, entouré d'un grand nombre de dignitaires et de vassaux, et

accompagné d'une grande multitude de peuple que poussait la curiosité, dans l'église de Saint-Étienne, le premier martyr. Là Adventius lut à l'assemblée une déclaration portant : « qu'il était connu combien la Lotharingie avait eu à souffrir sous Lothar; qu'au milieu de leurs maux, ils avaient tous imploré celui qui donne les royaumes à qui il veut, celui qui tient dans sa main les cœurs des rois, lui demandant de leur donner un roi selon son cœur; que Dieu avait exaucé leurs prières; que de leur union il résultait évidemment que le présent roi Karl, auquel ils s'étaient volontairement donnés, était l'héritier légitime de ce royaume; qu'il était l'élu de Dieu, le prince que Dieu leur donnait; mais que, si cela plaisait à ce prince, il serait digne de lui et nécessaire pour eux d'entendre de sa propre bouche ce qu'il convenait à un peuple fidèle et uni dans son service, à chacun selon son état, d'entendre de la bouche du roi très-chrétien. » Après ce discours, Karl le Chauve prit lui-même la parole; il dit que, « ainsi que les respectables évêques l'avaient dit et l'avaient montré par l'unanimité de tous, il était venu ici par le choix de Dieu pour les conserver, les protéger, les gouverner; qu'il voulait, avec l'aide de Dieu, selon qu'il le saurait et le pourrait, honorer et maintenir la gloire de Dieu et le service des saintes églises; qu'il voulait aussi assurer à chacun selon son état le droit et la justice, conformément aux lois existantes, spirituelles et temporelles, aussi certainement que chacun d'entre eux, selon son rang, sa dignité et ses forces, lui prouverait et lui garantirait les honneurs royaux, la dignité et le secours pour la conservation et la défense du royaume que Dieu lui avait donné, et que chacun le ferait avec fidélité, justice et intelligence, comme ils l'avaient fait pour ses prédécesseurs. » Ensuite Hincmar de Rheims parut sur la scène, d'après le désir d'Adventius et des autres évêques. Rappelant l'histoire des anciens rois des Franks et les pratiques de l'Ancien Testament, l'archevêque proposa à l'assemblée de sacrer immédiatement le roi avec l'huile sainte envoyée du ciel, et avec laquelle St Remi avait jadis sacré le roi Chlodwig (car il en avait encore une provision), de le couronner ensuite et de le consacrer par la bénédiction sacerdotale. Toute l'assemblée y consentit avec des cris de joie; et de cette manière, au milieu d'actions de grâces et d'hymnes de joie, Karl le Chauve fut sacré et couronné roi de Lotharingie, et reçut en cette qualité la bénédiction sacerdotale.

Après ces événements, Karl déploya le plus grand orgueil. Comme roi de deux royaumes, il se crut un plus grand prince que son frère, ou que son neveu l'empereur. Il traversa son nouveau royaume au milieu de fêtes et de plaisirs, cherchant en même temps à récompenser ou à gagner par des distributions de fiefs, de bénéfices ecclésiastiques et de places de toute nature, ceux qui lui avaient été utiles ou qui semblaient pouvoir le devenir. Il désirait particulièrement donner les deux siéges archiépiscopaux de Trèves et de Cologne à des hommes sur lesquels il croyait pouvoir compter. Et de fait, il donna le siége de Trèves à Bertulf, neveu d'Adventius, dont l'utile complaisance lui avait été si avantageuse. Quant au siége de Cologne, il le destina à l'abbé Hildnin, ce frère impudent de Gunthar, et le fit réellement ordonner dans le palais d'Aix-la-Chapelle par Franco, évêque de Tongres, en qualité de prêtre pour l'église de Saint-Pierre de Cologne.

Mais, au milieu de ces intrigues, le roi Karl fut de plus d'une manière désagréablement troublé. D'abord arriva la nouvelle, précisément dans ces jours de sa nouvelle grandeur, que les Nordmans s'étaient de nouveau avancés jusqu'à Paris avec la plus audacieuse témérité, et qu'ils avaient exercé encore une fois, selon leur ancienne coutume, leurs pillages et leurs dévastations. Il semble toutefois que cette nouvelle le toucha peu; il était accoutumé à des choses de cette espèce et comme familiarisé avec elles. Une triple ambassade le surprit et le troubla davantage. La première, composée des évêques Paul et Léon, vint de la part du pape Adrien. Ces envoyés étaient chargés de lettres pontificales pour lui-même ainsi que pour les évêques et les vassaux éminents du royaume de Lotharingie : elles disaient « que le royaume du feu roi Lothar appartenait par droit héréditaire à l'empereur Ludwig, son frère, et très-cher fils spirituel du pape; qu'en conséquence, nul homme ne devait être assez audacieux pour s'emparer de quelque partie que ce fût du pays qui était échu à l'empereur, ou pour attirer à lui les hommes qui y vivaient; que quiconque aurait une telle hardiesse serait maudit par lui, le pape, dépouillé du nom de chrétien et livré au démon; que si un évêque favorisait une telle témérité ou ne s'y opposait

pas de toutes ses forces, il n'était pas un bon pasteur, mais un mercenaire, et devait perdre sa dignité sacerdotale. » En même temps que ces envoyés pontificaux arriva un ambassadeur de l'empereur Ludwig, qui devait chercher à maintenir les droits de son souverain sur la Lotharingie, mais qui, voyant qu'ils avaient déjà été violés, éleva la voix contre cette violation. Karl le Chauve, toutefois, surmonta facilement le trouble qui venait ainsi se jeter à travers son bonheur. Il avait sans aucun doute prévu quelque fait de cette nature, et s'y était préparé d'avance; et comme, dans ce moment même, des flatteurs, des individus serviles et de ces hommes qui croient volontiers ce qu'ils désirent, lui assurèrent que son frère le roi des Teutschs était aux portes du tombeau, et que, par conséquent, il n'avait pas à redouter immédiatement la force des armes, il ne s'inquiéta nullement de l'avenir. Il chercha donc à éloigner les ambassadeurs du pape et de l'empereur, avec des paroles équivoques, avec des promesses vagues, peut-être aussi par des présents et par d'autres moyens dont un roi peut disposer, et continua sans souci l'œuvre qu'il avait commencée. Alors, il est vrai, arriva aussi une ambassade de Ludwig, son frère, l'engageant « à renoncer à son entreprise; à n'agir en rien dans son seul intérêt à l'égard de la Lotharingie jusqu'à ce qu'il eût délibéré avec lui, Ludwig, et jusqu'à ce qu'une résolution eût été prise en commun. » Mais comme Ludwig, ainsi que Karl en était convaincu, ne pouvait échapper à la mort, ces représentations d'un frère mourant, qui semblaient n'être soutenues par aucune force positive, furent également dédaignées. Karl se rendit à Aix-la-Chapelle, et se plut tellement dans le palais de Karl le Grand, qu'il conçut, dit-on, la pensée de s'arroger le titre d'empereur. Ce fut dans cette pensée peut-être qu'il célébra dans le palais impérial la fête de la naissance du Sauveur. Il s'abandonna en même temps à une vie molle et scandaleuse, et continua à disposer des terres et des bénéfices ecclésiastiques en faveur de ceux qui servaient ses plaisirs; plaisirs triplement scandaleux chez un homme de son âge et après les expériences qu'il avait faites dans sa propre maison.

Dans ces circonstances, Karl le Chauve fut surpris au dernier point que son frère, le mourant, fût entré à Francfort. Et Ludwig n'y resta pas longtemps inactif; il envoya une nouvelle ambassade à Karl, lui déclarant : « que si lui, Karl, n'abandonnait pas aussitôt Aix-la-Chapelle, et s'il n'évacuait pas la Lotharingie jusqu'à ce qu'ils fussent tombés d'accord sur le territoire et sur les habitants, lui, Ludwig, marcherait contre lui avec une armée, et le contraindrait à faire ce que la justice exigeait. » Et, pour contrecarrer aussitôt par des actes les projets de Karl, il envoya secrètement Liutbert, archevêque de Mayence, à Cologne, avec la mission d'empêcher par tous les moyens Hilduin de se mettre en possession du siége archiépiscopal, et, pour y arriver plus sûrement, de donner aussitôt la consécration archiépiscopale à un membre du clergé de Cologne, élu par les bourgeois. Liutbert remplit cette mission avec adresse et succès. Accompagné de quelques évêques, il se rendit au château de Duitz, parce qu'il n'osait pas aller à Cologne même. Il appela secrètement à Duitz les ecclésiastiques les plus considérés et les bourgeois les plus éminents, leur parla au nom du roi, et les somma d'élire sans perdre de temps un archevêque au sein même du clergé de Cologne. Les hommes ainsi appelés hésitaient, prétextant que le siége avait déjà été donné à Hilduin. Mais Liutbert déclara : « que s'ils refusaient de faire l'élection que le roi Ludwig leur permettait, ils laissaient à l'arbitraire du roi le soin de leur donner un évêque, et qu'avant que trois jours ne fussent écoulés, ils auraient un autre évêque qu'Hilduin. » Après cette déclaration, ils choisirent au milieu d'eux le prêtre Willibert. Cet homme vénérable, qui se défendit en vain d'accepter cette haute dignité au milieu de circonstances si difficiles, reçut aussitôt la consécration, et prit sans perdre de temps possession du siége archiépiscopal. Karl le Chauve, il est vrai, accourut à Cologne dès qu'il eut appris cet événement. Mais le nouvel archevêque se rendit avec son clergé sur la rive droite du Rhin pour se soustraire à la vengeance et aux violences du roi; et Karl, ne trouvant personne sur qui il pût faire tomber sa colère, se vit forcé de quitter honteusement Cologne.

Vers le même temps, Karl remarqua que les dispositions de la partie orientale du royaume de Lotharingie ne lui étaient nullement favorables. Les habitants de ce pays étaient Teutschs

de pure race ; ils ne voulaient pas de réunion avec les hommes romans, avec les Français, dont Karl était roi. Karl le Chauve lui-même ne possédait aucune de ces qualités qui gagnent, enthousiasment ou charment les cœurs : il n'attirait les esprits qu'au premier moment ; de plus longs rapports les éloignaient de lui, à cause de ses mœurs et de ses manières. Antérieurement déjà, lorsqu'il s'était montré pour la première fois, plusieurs vassaux avaient quitté le pays ; et Karl, pour les châtier, avait donné leurs biens à d'autres dont il se promettait une plus grande fidélité ; mais maintenant, depuis que Ludwig se trouvait à Francfort, un grand nombre se rendit auprès de ce roi, et très-peu même de ceux qui restèrent dans le pays se présentèrent à Karl pour le reconnaître comme leur seigneur féodal. Bientôt il reçut aussi une nouvelle lettre du pape Adrien II, qui le blâmait, l'avertissait, le conseillait, et Ludwig l'empereur ne cessa point de réitérer ses réclamations. Et lorsque toutes ces choses eurent déjà fait chanceler Karl dans ses premiers projets, une autre circonstance contribua à l'amener à d'autres pensées : tandis que la santé de Ludwig, roi des Teutschs, se fortifiait toujours davantage, les relations du royaume teutsch avec les peuples slaves prirent aussi une autre tournure, et semblèrent devenir meilleures qu'elles ne l'avaient jamais été jusqu'alors.

Rastiz, en effet, le prince des Moraves, avait, à ce qu'il semble, tenu dans une certaine dépendance son neveu Zuentibald. Le désastre qui, l'année précédente, pendant la campagne des fils du roi Ludwig, s'était appesanti sur les peuples slaves, avait fait naître la désunion entre les deux princes. L'oncle en attribua vraisemblablement la faute au neveu. Les Teutschs sans doute ne manquèrent pas non plus d'attiser et d'alimenter la flamme qui s'élevait. Que Rastiz ait pris effectivement des mesures pour châtier son neveu, ou que celui-ci ait redouté sans motif la colère de son oncle, c'est ce qui est incertain ; mais Zuentibald se soumit à Karlmann, fils de Ludwig, et se soumit à ce prince avec son territoire. Rastiz ne vit dans ce traité qu'une trahison envers son peuple ; il résolut donc, dans son ressentiment, de faire assassiner son neveu. Au moment toutefois où ce crime devait être accompli, Zuentibald en fut averti, et il échappa heureusement à sa perte. Ce que n'avait pu obtenir la perfidie devait être atteint désormais par la force ouverte. Rastiz fit la chasse à Zuentibald. Mais cette fois encore il manqua sa victime ; il fut lui-même fait prisonnier par Zuentibald et livré chargé de chaînes à Karlmann. Karlmann l'envoya, sous une forte escorte, en Bavière, et pénétra en même temps avec une armée dans le royaume du prince captif : le traître Zuentibald prit part à l'expédition, ou du moins il ne s'opposa d'aucune manière aux troupes teutsches. Les Moraves, orphelins de leur prince, sans chef, sans appui, sans âme, ne purent plus dès lors résister. Toutes les villes, tous les châteaux, le trésor royal même, tombèrent entre les mains des Teutschs, et Karlmann, maître de tout le pays, lui donna une organisation telle, qu'il parut pouvoir compter sur la conservation de sa conquête.

Cet événement, équivoque dans son principe et odieux dans son développement, fut, à cause de la position où Rastiz s'était maintenu jusqu'alors, considéré comme un succès d'une grande importance par les peuples teutschs méridionaux, par le roi, par ses fils et par les officiers de son royaume ; et, sous l'impression de ce succès, les envoyés de Ludwig parlèrent maintenant sur un ton très-haut à Karl le Chauve. Celui-ci avait peu de chose à opposer à leur arrogance. Tandis que Ludwig semblait pouvoir disposer désormais de toutes les forces militaires du royaume teutsch, il ne pouvait compter sur les Lotharingiens ; et, dans les contrées occidentales et méridionales de la Gaule, les relations, par suite de luttes intestines et de guerres extérieures, étaient devenues de plus en plus confuses, au point qu'il ne pouvait nullement s'en rendre maître. Il plia donc sous la force des circonstances, et se montra disposé à se prêter à des négociations pacifiques au sujet de la Lotharingie. Mais on sembla supposer, sans rien dire, sans tenir compte des avertissements du pape et des prétentions de l'empereur, que ce royaume devait être partagé entre Ludwig et Karl ; et, d'aucun côté, l'on ne fit mention de celui qui seul avait droit à la couronne de Lotharingie, en vertu du traité de Verdun. On sentait partout combien peu était naturelle la réunion des Pays-Bas à l'Italie et aux pays de hautes montagnes qui séparent ces contrées. On reconnaissait que l'empereur Lud-

wig, qui avait continuellement à lutter et à combattre en Italie, ne pourrait rien être pour les Pays-Bas s'il ne renonçait à l'Italie, et rien pour l'Italie s'il établissait ailleurs sa résidence. Si l'on ne voulait pas que l'Italie fût entièrement perdue pour les Karolingiens, il fallait qu'elle eût son roi à part. Il se peut aussi qu'en général les vassaux aient été pénétrés de cette opinion, qu'ils étaient libres de mettre à leur tête comme *senior* quelque prince que ce fût, pourvu qu'il appartînt à la maison de Karl le Grand. Du moins, on trouve chez eux tout aussi peu de traces de doutes à cet égard que chez les rois eux-mêmes.

Dès que Karl le Chauve se fut déclaré disposé à un accommodement, des ambassades réitérées furent envoyées des deux côtés pour établir les bases des négociations. La première condition que fit Ludwig, c'est que Karl eût à quitter Aix-la-Chapelle et à évacuer entièrement la Lotharingie. Karl se conforma à cette sommation. Puis on jura des deux côtés de procéder à l'œuvre avec honneur et loyauté, et qu'aucun des deux princes ne chercherait à tromper et à supplanter l'autre. Enfin il fut convenu que les deux frères auraient une entrevue à Mersen, au mois de juillet de cette année 870. Chacun des deux rois ne devait amener avec lui que quatre évêques, dix conseillers et trente dignitaires et vassaux. Ludwig s'étant mis en route au temps fixé vers le lieu convenu, il arriva qu'à Flamersheim, aux environs de Cologne (5), un balcon sur lequel le roi se trouvait s'écroula, et que le roi fut entraîné dans la chute avec quelques personnes de sa suite. Il en ressentit de fortes contusions. Toutefois, il continua sa route et dissimula ses souffrances, afin que Karl, s'il le voyait de nouveau malade, ne pût concevoir de nouvelles espérances et changer encore une fois de résolution. Le 28 juillet, les deux frères se réunirent à Mersen, et restèrent ensemble jusqu'au 10 août. A cette époque fut arrêté un partage du royaume dont Lothar avait été roi, partage qui entra dans de grands détails pour aplanir d'avance les discussions qui pourraient s'élever. En général, Ludwig joignit aux États qu'il possédait sur la rive droite du Rhin tous les pays situés sur la rive gauche de ce fleuve, et compris dans une ligne de démarcation qui commençait un peu au dessus de Bâle, s'étendait le long de Metz, d'Aix-la-Chapelle et d'Utrecht, assignant ces villes au royaume de Ludwig, et laissant à celui de Karl les villes de Toul, Verdun et Cambrai, aussi bien que tout ce qui était au sud et à l'ouest, la Bourgogne et la Provence.

Après ce partage, les deux rois se quittèrent avec tous les dehors d'une amitié fraternelle. Ludwig se rendit à Aix-la-Chapelle pour s'occuper enfin de la guérison de ses blessures qui, pendant ce temps, étaient devenues très-douloureuses (6). Mais le pape, qui probablement n'avait défendu la cause de l'empereur que par suite des relations où il se trouvait avec lui, abandonna aussitôt cette cause comme si elle était perdue sans espoir de salut; il feignit d'ignorer totalement le partage qui venait d'être arrêté. Il adressa même des éloges à Ludwig pour n'avoir point, à l'exemple de Karl, attaqué l'héritage de l'empereur, et son indignation resta tout entière dirigée contre Karl, comme si celui-ci était le seul coupable. Mais maintenant non plus il ne trouva aucun accès; et comme, en d'autres choses, Karl lui témoignait une grande condescendance, comme il lui envoya une ambassade avec une lettre amicale, et en même temps, comme présent, une nappe magnifique pour l'autel de St-Pierre, et deux couronnes d'or ornées de pierres précieuses, il ne jugea pas à propos de donner d'autres suites à cette affaire. Et Ludwig l'empereur, qui n'avait point de fils, se consola sans doute facilement aussi de la perte d'un pays qui, s'il l'eût obtenu, n'aurait été, sous aucun rapport, une possession avantageuse pour lui.

CHAPITRE VIII.

DERNIÈRES ANNÉES DE LUDWIG. — GRANDS REVERS. — KARL LE CHAUVE, EMPEREUR. — MORT DE LUDWIG.

De l'an 870 à 876.

Ludwig avait donné à son royaume une extension importante; il avait acquis de belles contrées, riches en elles-mêmes, et promettant par leur situation une richesse plus grande encore, si on les exploitait d'une manière convenable. Cette acquisition lui inspira une joie qu'il ne put dissimuler; le Rhin le rendit presque infidèle au Danube. Il ne quitta pas, il est vrai, le royal palais de Ratisbonne, et les fidèles Bavarois restèrent toujours chers à son cœur;

Mais il séjourna pourtant le plus souvent, et par conséquent aussi avec le plus de plaisir, à Francfort, qui désormais semblait devoir être une capitale plus commode que Ratisbonne; il visita fréquemment les villes du Rhin, et se plut à remonter et à descendre ce fleuve royal. Ce fut dans ces contrées aussi qu'il assembla les synodes et les diètes; il se sentit de toute manière séduit par le climat et par les jouissances des provinces rhénanes. Il y aurait passé dans une sereine tranquillité ses dernières années, si la discorde, cette vieille ennemie des Karolingiens, ne s'était élevée entre lui et ses fils, et s'il n'avait eu les Slaves pour voisins.

Vers la fin de l'année, qui approchait de son terme à travers des phénomènes remarquables, des aurores boréales et des tremblements de terre, Ludwig, après avoir auparavant encore assemblé un synode à Francfort, revint à Ratisbonne. Là il ne put se refuser le plaisir de faire amener devant lui, chargé de chaînes, son vieil ennemi Rastiz, prince des Moraves; mais ce misérable plaisir même ne put apaiser sa colère. Rastiz fut traduit devant un tribunal composé de Franks et de Bavarois, et auquel se joignirent, dit-on, des Slaves qui se trouvaient précisément auprès du roi. Ce tribunal condamna Rastiz à mort. Le roi lui donna, il est vrai, la vie, mais il lui fit crever les yeux; et cette atroce clémence lui a valu les éloges de ses contemporains. On ne peut nier que Rastiz n'eût causé de grands malheurs aux Teutschs que ses armes avaient pu atteindre, et que par là il s'était attiré des haines amères; il avait, de plus, violé à plusieurs reprises la fidélité promise, et foulé plus d'une fois aux pieds les serments qu'il avait prêtés; il se peut donc qu'en vertu des principes inhérents au système féodal, il méritât la mort. Mais si Rastiz avait juré fidélité, ce n'avait pas été, comme les vassaux teutschs, pour des honneurs ou des avantages matériels; c'avait été, dans le malheur et dans de pénibles extrémités, pour se sauver et réparer ses forces; et si Ludwig avait reçu ses serments, il n'avait pas cru qu'ils seraient gardés, qu'ils pussent ou dussent l'être; il ne l'avait fait que pour interrompre pour le moment d'une manière honorable une guerre qui résultait de la nature des relations. Rastiz avait combattu pour son peuple et avec son peuple pour les plus grands biens de la vie, pour l'indépendance, la liberté, la nationalité. Il pouvait bien croire que cette lutte lui imposait une obligation plus sacrée qu'un serment auquel l'avait forcé un roi étranger, qui s'efforçait de le dépouiller de ces biens, lui et son peuple, par la violence et par des artifices de toute sorte. Si Ludwig et les Teutschs avaient connu l'histoire de leurs premiers ancêtres, s'ils s'étaient rappelé la désolation infinie que jadis avaient fait peser sur ceux-ci les armes et la perfidie des Romains, ils auraient regardé sinon comme glorieux, du moins comme pardonnables, ces efforts hostiles; ils auraient dédaigné de tirer d'un ennemi vaincu une vengeance ignoble et même cruelle, et d'appeler cette vengeance un châtiment bien mérité. Mais la violence croit toujours être dans le droit, et les sentiments les plus sacrés du cœur humain doivent se taire devant la lettre sanglante de traités sanglants. Ludwig, toutefois, n'eut pas à se féliciter de la vengeance qu'il avait tirée de son vieil ennemi.

Deux de ses fils, Ludwig et Karl, commençaient à prendre envers lui une position dangereuse; ils excitèrent partout les vassaux, et assemblèrent près de Spire des forces militaires assez imposantes. Cette entreprise se rattachait au sort de l'infortuné prince des Moraves. Karlmann, en effet, le fils aîné de Ludwig, qui jadis avait donné à son père des inquiétudes de plus d'une espèce, s'était élevé bien haut dans sa faveur par ses exploits contre les Slaves, et particulièrement par l'adresse avec laquelle il s'était rendu maître de la personne de Rastiz. Il se peut que Ludwig ait conçu et exprimé la pensée de donner une récompense extraordinaire à des services aussi extraordinaires. Cette pensée frappa vivement les deux autres fils du roi; ils craignirent de perdre tout ce qui serait accordé à leur frère; et, dans cette crainte, ils se soulevèrent pour arracher à leur père ce qu'il leur avait véritablement promis auparavant, ou ce qu'ils avaient du moins espéré de lui. Ils trouvèrent sans peine des partisans. Karlmann avait des ennemis et des envieux; d'autre part, le roi fut assez imprudent pour irriter les Saxons en faisant crever les yeux, pour un crime inconnu, à un vassal de ce comte Heinrich, auquel son fils Ludwig avait montré une si haute confiance; enfin, les ambitieux insatiables, dont le nombre n'était jamais petit parmi les vassaux, étaient toujours prêts à favoriser les désordres et les troubles, et ils offrirent volontiers leurs bras aux jeunes princes. Ludwig ne se trouva pas dans un

embarras médiocre. Il se représenta aussitôt la chose dans toute sa gravité; et l'expérience qu'il avait faite comme fils et comme père vint à son aide. Il mit tous ses efforts à éviter une lutte réelle, dans la conviction que les liens de la nature ramèneraient nécessairement à lui l'affection de ses fils, si ces liens n'étaient pas tranchés par le glaive. Peut-être aussi le sort de son père se représenta-t-il à son âme; peut-être les dernières paroles que son père mourant avait prononcées sur lui-même retentirent-elles dans son cœur; peut être pensa-t-il lui-même à son heure dernière. Ce qui d'ailleurs dut faire une profonde impression sur son esprit, c'est que vers ce même temps Karlmann, fils aîné de Karl le Chauve, qui avait eu les yeux crevés après de violentes querelles avec son père et par ordre de celui-ci, vint vers lui, et, dans sa douleur infinie, lui demanda aide et protection. Il vit dans ce jeune homme un horrible exemple de l'issue réservée à des relations si déplorables et si contraires à la nature. Enfin un regard jeté sur les peuples slaves, qui, comme nous allons le raconter, avaient fait peser un prodigieux désastre sur une vaillante armée teutsche, dut également disposer le vieux roi à la douceur et à la modération. Il alla donc au devant de ses fils, et chercha à triompher de leur opposition par des invitations amicales, par des paroles conciliantes, par des promesses et par des vœux. Et de fait, il réussit à tranquilliser ces esprits soupçonneux, mais il n'y réussit qu'après une année de tourments, de chagrins et de négociations diverses. Au printemps de l'année 872, dans une diète tenue à Forchheim, il détermina en termes clairs et précis la part de son royaume que chacun de ses fils devait recevoir après sa mort: alors Ludwig et Karl jurèrent solennellement, à la vue de toute l'armée, qu'ils resteraient toute leur vie fidèles à leur père.

Mais l'embarras où le roi Ludwig avait été jeté par deux de ses fils n'avait point échappé aux Moraves, qui n'avaient pas manqué d'en profiter: car ils étaient en proie à la plus violente exaspération contre Ludwig, Karlmann et les Teutschs. De plus, Zuentibald, ce neveu de Rastiz, qui avait livré son oncle à Karlmann, fut lui-même soupçonné de trahison par ce prince. Karlmann, que le bonheur qu'il avait eu jusqu'alors rendait arrogant, n'hésita pas, au commencement de l'an 871, à s'assurer, par des moyens perfides, à ce qu'il paraît, de la personne de Zuentibald, et à le faire conduire en Bavière. Les Slaves, songeant au sort de Rastiz, crurent qu'on leur arrachait aussi Zuentibald pour lui faire subir le même destin. Ils se soulevèrent donc, brisèrent les chaînes que Karlmann leur avait imposées, et se choisirent pour prince un prêtre, nommé Sclagamar, parent de Zuentibald, pour reconquérir et conserver sous sa conduite leur ancienne liberté. Le nouveau prince, Sclagamar, risqua aussitôt une attaque contre deux comtes de Karlmann, Engelschalk et Wilhelm, qui tenaient garnison dans deux villes. On prétend, il est vrai, qu'il fut mis en fuite par ces deux comtes; mais ils purent tout au plus défendre leurs villes contre son attaque: c'est ce que prouve la conduite de Karlmann. Celui-ci en effet crut qu'il était bon non-seulement de déclarer Zuentibald complétement innocent, mais encore de le renvoyer en Moravie, avec une armée bavaroise, pour y étouffer le soulèvement et écraser le nouveau prince Sclagamar; car il semble avoir cru que Zuentibald devait être tout aussi avide de reprendre la dignité princière que Sclagamar disposé à la défendre avec opiniâtreté. Zuentibald, dont maintenant les yeux avaient été frappés d'une lumière terrible au sujet de l'amitié de Karlmann, et qui ne se faisait nullement illusion sur les motifs de sa mise en liberté, le confirma dans cette croyance. Il promit de rétablir les anciennes relations, et jura de nouveau une inviolable fidélité. Puis il conduisit l'armée bavaroise au delà du Danube, s'avança dans le pays des Moraves, et fut bientôt d'intelligence avec son peuple. Sclagamar recula devant lui. Il arriva jusqu'à l'ancienne forteresse, résidence princière de son oncle Rastiz. Là il fit tracer un camp par l'armée bavaroise; lui-même, comme cela paraissait convenable, fixa sa demeure dans la forteresse. Du sein de celle-ci, il s'entendit avec Sclagamar et avec son peuple, tandis qu'il cherchait à maintenir dans la plus pernicieuse sécurité les Bavarois sans soupçon; et lorsque tout fut prêt, il se jeta soudain sur ses confiants alliés, et pénétra avec une grande masse d'hommes dans le camp mal gardé. Il ne fallait songer à aucune résistance du côté des Bavarois; ce fut un massacre et non un combat. Ceux-là seuls échappèrent à leur perte, qui se trouvaient par hasard éloignés du camp; tous les autres furent égorgés; et le ressentiment des Slaves était si terrible, qu'ils

n'épargnèrent pas même ceux qui s'étaient rendus prisonniers au commencement de cette boucherie : car lorsque la douleur et les plaintes soulevées par ce désastre inouï se répandirent à travers la Bavière, et lorsque Karlmann, saisi d'un trouble inexprimable dans le sentiment de sa pernicieuse imprévoyance, envoya aussitôt à Zuentibald tous les otages moraves qui étaient encore en son pouvoir, pour sauver en retour les Teutschs qui peut-être avaient survécu à cette atroce exécution, il ne reçut qu'un homme à moitié mort, nommé Rashod; on prétendit que c'était le seul qui restât encore (1).

Les effets du soulèvement et de la victoire des Moraves ne s'arrêtèrent pas là. Les Bohêmes aussi entrèrent en mouvement pour secouer le joug auquel ils étaient soumis comme peuple tributaire. Ludwig convoqua contre ceux-ci, dès l'automne de cette même année, les vassaux voisins, ecclésiastiques et laïques, Arnt, évêque de Würtzbourg, le comte Ruodolt et d'autres. Mais il le fit pour la défense plutôt que pour l'attaque; et si les Teutschs firent une incursion dans le pays, s'ils surprirent un pacifique cortége nuptial au moment où les Moraves venaient chercher et escortaient magnifiquement (2) la fille d'un prince bohême, choisie pour épouse par un de leurs princes; si, par cette surprise, ils firent un agréable butin en chevaux, en armes et en objets de toute espèce, ce butin n'amena pourtant pas de grands avantages. Les Bohêmes et les Moraves attendirent librement la nouvelle année. Au printemps de cette année, on résolut d'attaquer d'un autre côté les Bohêmes et les Moraves confédérés, qui semblent s'être rangés en commun sous le commandement suprême de Zuentibald. Mais cette entreprise n'eut pas non plus de succès, et se termina par la honte et le déshonneur; car les Thuringiens et les Saxons s'avancèrent dans le pays ennemi sous la conduite de chefs particuliers qui ne pouvaient s'entendre sur la manière de mener l'entreprise à fin; et comme le roi avait encore près de lui ses fils Ludwig et Karl, avec lesquels il venait de se réconcilier à Forchheim; comme Karlmann était en Bavière; comme par conséquent aucun membre de la famille royale ne pouvait prendre sur tous le commandement suprême et réunir toutes les opinions, la désunion dégénéra bientôt en discorde. En proie à cette discorde, sans ordre et sans contenance, les Teutschs rencontrèrent les ennemis; ils tournèrent le dos, prirent la fuite et essuyèrent une grande perte. Alors des femmes teutsches montrèrent qu'en elles vivait encore le même esprit qui avait animé les femmes teutsches au temps des Romains. Transportées de colère contre les hommes qui, en prenant lâchement la fuite, les laissaient en proie aux ennemis, elles se jetèrent, armées de bâtons, sur les chefs, et les jetèrent à bas de cheval. Mais ce caractère héroïque des femmes servit à peu de chose. Il fallut de nouvelles levées en partie pour porter secours à Karlmann contre les Moraves, en partie pour venir à bout des Bohêmes. De ces nouvelles troupes, celles qui étaient destinées contre les Bohêmes pénétrèrent dans le pays de ce peuple jusqu'à la Moldau, et lui firent éprouver des pertes considérables; mais les Bohêmes s'étant retirés dans leurs places fortes, il ne resta plus aux Teutschs qu'à retourner chez eux. Le corps d'armée qui marcha avec Karlmann contre les Moraves, tandis que les Bavarois dirigeaient leur marche contre Zuentibald lui-même, signala sa marche par l'incendie et par le meurtre : on y voyait l'évêque Arnt de Würtzbourg et l'abbé Sigehard de Fulda. Mais on n'obtint aucun résultat, et la retraite ne se fit qu'avec de grandes difficultés; car, dans ce même temps, les Bavarois éprouvèrent un nouveau malheur. En effet, on avait laissé les Bavarois en arrière, sur le Danube, pour la défense des bateaux : là ils furent surpris par des bandes que Zuentibald sut jeter sur les derrières de l'armée de Karlmann; ils furent massacrés, précipités dans le fleuve ou faits prisonniers. L'évêque de Ratisbonne, Embrich, échappa seul à ce désastre, avec un petit nombre d'hommes.

Ces événements inouïs et honteux avaient leur cause la plus immédiate dans la désunion du roi avec ses fils; mais ils avaient leur cause éloignée et véritable, ainsi que cette discorde elle-même, dans la nature dissolvante et corrosive du système féodal. Le roi Ludwig lui-même se consola peut-être jusqu'à un certain point de ces désastres. Une ambassade de l'empereur grec Basile, qui vint à sa cour, l'an 872, avec de riches présents (3), pour rechercher son amitié à cause des peuples barbares qui séparaient les deux empires, put lui faire illusion; et la perspective d'acquisitions en Italie, où un faux bruit avait répandu la nouvelle que l'empereur Ludwig avait été tué, détourna son esprit et fit naître en lui, ainsi qu'en son frère Karl, de nouvelles idées de suprématie et de grandeur

au milieu de la désolation universelle. Les vassaux purent s'en consoler aussi, parce que les prétentions des survivants pouvaient s'élever d'autant plus que leurs rangs s'étaient éclaircis davantage. Mais ces calamités pesèrent de tout leur poids sur les classes inférieures de la société, et la religion elle-même eut peine à faire pénétrer un rayon d'une sérénité plus grande dans les âmes abattues, d'autant plus que le monde qui s'étend au delà de celui-ci, ainsi que l'éternité elle-même, étaient représentés sous des couleurs de plus en plus sombres, qui excitaient plus de terreur que de joie et de curiosité. Mais l'année suivante, 873, un nouvel et grand malheur fondit sur le Teutschland et en même temps sur l'Italie et sur la France; un malheur qui frappa tout le monde, mais dont les plus terribles rigueurs atteignirent également la grande masse d'hommes sur laquelle pesait tout le fardeau de la vie. En effet, dans la première moitié de cette année, une grande famine régna parmi les peuples des royaumes karolingiens. La moisson nouvelle promettait seule soulagement et secours. Les peuples attendaient cette moisson avec les plus cuisantes angoisses. Et lorsque le temps approcha où ces espérances devaient être accomplies, elles furent détruites soudain de la manière la plus extraordinaire dans une grande partie du Teutschland, de la France et de l'Italie.

Il arriva d'Orient une immense quantité d'insectes, tels qu'on n'en avait jamais vu de semblables. On leur donna le nom de sauterelles. Ils étaient de la longueur et de l'épaisseur du pouce d'un homme; ils avaient quatre ailes et six pieds, une grande bouche et deux dents dures avec lesquelles ils pouvaient ronger l'écorce d'arbre la plus coriace. Lorsqu'ils se dirigeaient vers un point, ils remplissaient l'air à une lieue de distance en long et en large; lorsqu'ils s'abattaient, ils couvraient entièrement la même étendue de terrain. Chaque jour ils faisaient un voyage de quatre ou cinq lieues, et ils semblaient, dans leur marche, être soumis à un ordre tout militaire. Vers le soir de chaque jour, disent les récits, les chefs venaient avec une faible escorte, comme s'ils voulaient explorer le terrain; puis, le soir du jour suivant, vers neuf heures, l'armée apparaissait par bandes, s'abattait, et restait jusqu'au lendemain matin; ensuite, dès que le soleil se montrait, elle se mettait de nouveau en route, et d'autres bandes les suivaient dans le même ordre. Ces courses durèrent deux mois, et toute la verdure qui couvrait les bois et les prairies disparut si complétement, qu'il sembla qu'un incendie avait traversé le pays. Enfin un vent impétueux jeta ces animaux nuisibles dans la mer Britannique. Mais la mer rejeta avec dégoût sur les côtes les insectes morts. Ils s'y entassèrent comme en montagnes, tombèrent en putréfaction, et répandirent des maladies pestilentielles parmi les habitants du rivage (4).

Vers le même temps où ce malheur fondit sur beaucoup de milliers d'hommes, malheur où la foi pieuse ne vit qu'un juste châtiment infligé par le Tout-Puissant aux crimes et aux péchés du monde, Ludwig, roi des Teutschs, vit les affaires publiques de son royaume se développer d'une manière moins défavorable. Le roi des Danois Sigifrid, et le frère de celui-ci Halbden, lui envoyèrent des ambassadeurs qui lui remirent d'agréables présents, lui proposèrent de déterminer avec précision les frontières des Saxons et des Danois sur l'Eider pour le maintien d'une paix durable, et demandèrent de plus la liberté du commerce entre les deux peuples; et Ludwig, qui reçut ces ambassadeurs dans les diètes de Worms et de Metz, accéda volontiers à ces propositions. Une bande de Nordmans, conduite par un certain Rudolf, qui avait exercé de grands ravages dans le royaume de Karl le Chauve, envahit la Frise avec mépris et menace; mais les vaillants Frisons châtièrent son arrogance. Rudolf tomba dans la bataille; avec lui tombèrent quatre-vingts des siens; les autres furent contraints à racheter leur liberté, à jurer de ne jamais reparaître dans les États du roi Ludwig, et à donner des otages de leur fidélité à ce serment. Une nouvelle ambassade de l'empereur vint à la cour de Ludwig, avec des présents et des lettres. Enfin Zuentibald lui-même, prince des Moraves, dont le peuple avait aussi souffert des sauterelles, fit faire, par un Allemand nommé Berechtramm, que les Moraves avaient fait prisonnier et auquel Zuentibald avait rendu la liberté, des propositions pour le rétablissement des anciennes relations des Moraves à l'égard du royaume teutsch. Toutes ces choses étaient assurément propres à déposer quelques consolations dans l'âme du vieux roi, surtout lorsqu'il jetait les yeux sur les États de son frère Karl le Chauve, et lorsqu'il considérait les convulsions

infinies contre lesquelles ce roi avait incessamment à lutter et à combattre.

Mais le malheur dont des phénomènes extraordinaires avaient frappé les hommes ne cessa pas encore. Aux calamités de l'été succéda un hiver d'une excessive rigueur. Depuis le commencement du mois de novembre jusqu'à l'équinoxe du printemps de l'an 874, il tomba continuellement de la neige, et le Rhin et le Mein se couvrirent d'une glace tellement épaisse, que l'on pouvait y passer avec autant de sécurité que sur des ponts; une grande multitude d'hommes et d'animaux périrent de froid et de faim. Cependant il fallut, au mois de janvier, entreprendre une expédition militaire. Thaculf, comte de la Marche des Sorabes, était mort. Les Sorabes et les Sinsles crurent que cette circonstance et la rigueur de l'hiver favoriseraient leur tentative de se délivrer du tribut qu'ils payaient aux Teutschs; mais l'archevêque de Mayence Liutbert, ayant osé, même dans un tel hiver, passer la Sale et s'avancer rapidement avec Ratolf, le nouveau successeur donné à Thaculf, les Slaves perdirent aussitôt courage. Ils rentrèrent dans la soumission sans avoir soutenu un seul combat pour leur entreprise. Du reste, l'année se passa sans faits militaires. Comment aussi une expédition guerrière aurait-elle pu être entreprise au milieu de ces effrayants désastres? Les peuples et les rois se sentaient enchaînés; les grands froids de l'hiver continuaient leurs effets; la famine durait toujours; des maladies contagieuses qui en résultèrent déployèrent leur fureur : on calcula que près du tiers de l'espèce humaine avait dû être enlevé dans le cours de l'année. La reine Emma, femme de Ludwig, fut paralysée par une maladie et perdit l'usage de la parole. Le roi lui-même sentait ses forces s'éteindre; frappé des désastres du présent, il portait avec inquiétude ses regards vers l'avenir : il n'avait aucune confiance; ses propres fils excitaient ses soupçons; l'idée de l'éternité l'effrayait. Aussi chercha-t-il à se fortifier et à se tranquilliser par des prières et par des pratiques pieuses. Dans de fréquentes assemblées de ses fidèles, il s'efforça de donner au royaume une meilleure organisation, de maintenir partout la paix de la société, et de soulager par de sages mesures la misère universelle. Il s'occupa aussi du soin de consolider la paix avec les royaumes et les peuples voisins; il fit un voyage en Italie pour conférer à Vérone avec l'empereur Ludwig, son neveu, avec lequel il avait précédemment déjà noué des négociations, et avec le pape Jean VIII, qui avait succédé à Adrien sur le saint-siége; et il entretint en même temps des relations actives, par écrit et verbalement, avec son frère Karl. Il accepta enfin aussi la proposition qu'avait faite, à plusieurs reprises, Zuentibald de rester toute sa vie fidèle au roi et de payer le tribut fixé (5), et il donna en même temps la paix aux Bohêmes, après qu'ils se furent également déclarés prêts à rentrer dans les anciennes relations.

Mais l'année suivante, 875, donna au roi une preuve affligeante qu'il était resté loin de son but. Tandis que le 1er juin il tenait une diète à Tribur, les Franks et les Saxons, qui s'y étaient présentés, eurent entre eux une querelle si violente, que sous les yeux même du roi, ils tirèrent l'épée les uns contre les autres, et furent sur le point de se massacrer; et ils auraient commis ce crime, si le jeune Ludwig, fils du roi, auquel les Saxons portaient une grande affection, ne s'était pas jeté avec ses compagnons entre ces guerriers excités par le tumulte. Et à peine ce sauvage éclat, qui révélait d'une manière formidable l'esprit des vassaux, fut-il apaisé, que l'on vit paraître dans les airs une comète qui secoua au loin sa brillante chevelure et remplit de crainte et de terreur le cœur du roi et du peuple, qui y voyaient le menaçant présage de grands malheurs. Peu de semaines après cette apparition, il tomba soudain pendant la nuit une pluie si prodigieuse, qu'un village, Eschborn, dans le voisinage de Francfort (6), dans une position éloignée de tout fleuve et de toute rivière, fut presque entièrement détruit. Quatre-vingt-huit personnes furent ensevelies sous les flots. On vit des familles entières, hommes, femmes et enfants, étroitement pressés les uns contre les autres, étendus à terre comme des cadavres; tous les arbres furent renversés, toutes les vignes déracinées, tous les bâtiments renversés, tout le bétail et tout le mobilier complétement anéantis. Il fut impossible de retrouver un vestige de l'église; les cercueils furent arrachés de la terre consacrée et dispersés au loin dans les campagnes bouleversées. De tels événements, désolants en eux-mêmes, et menaçant d'en amener d'autres non moins désastreux, produisirent une impression d'autant plus puis-

sante, que les esprits avaient été plus excités et les âmes plus amollies par les calamités de toute espèce que l'on avait précédemment éprouvées.

Au milieu de cette impression se plaça un fait qui eut pour résultat un grand changement dans la position des princes et des États karolingiens. Le 12 août, mourut le dernier des fils de l'empereur Lothar, l'empereur Ludwig, roi d'Italie; homme sur lequel il est difficile de porter un jugement, à cause de la confusion de ses relations et de la pauvreté des documents de toute nature; mais dont on peut dire qu'il ne fut inférieur à aucun autre prince de sa maison et de cette époque, ni en intelligence, ni en activité; que toute sa vie se passa en luttes continuelles, compliquées et difficiles, et que, bien qu'il ne fût pas toujours heureux dans ces luttes, il maintint du moins l'unité de l'Italie, et la rattacha tout entière à son autorité. Il mourut sans héritier, comme étaient morts ses deux frères Karl et Lothar; il ne laissa qu'une fille, Irmengarde. En lui finit l'une des trois maisons karolingiennes qui avaient été fondées, une génération auparavant, par le traité de Verdun, et cette maison était celle du fils aîné de Ludwig le Pieux. Cette éventualité avait depuis longtemps déjà éveillé l'attention des deux oncles de l'empereur, Ludwig et Karl le Chauve, ainsi que celle de leurs vassaux; les événements de Lotharingie, après la mort de Lothar, avaient excité l'attention générale. Ludwig, le roi des Teutschs, attendait plus du droit, comme déjà il avait opposé le droit aux empiétements de Karl en Lotharingie; aussi s'était-il déjà antérieurement efforcé de gagner l'empereur, et particulièrement la femme de celui-ci, Engelberga : pour se les concilier, il avait même promis, trois ans auparavant, de restituer sa part de la Lotharingie. Son frère Karl, au contraire, resta fidèle au principe de l'usurpation, et crut qu'à un roi appartenait tout ce qu'il pouvait attirer à lui et défendre ensuite; aussi précédemment déjà, lorsque s'était répandu le faux bruit de la mort de l'empereur, s'était-il préparé à une prompte expédition en Italie. Sans aucun doute, cette affaire avait aussi été l'objet de négociations secrètes entre les deux frères; Karl y avait certainement caché ses vues et ses projets, mais il en avait en silence préparé l'exécution. Personne ne semble avoir songé aux Italiens, bien que ceux-ci pussent avoir aussi une voix. Après la mort de l'empereur cependant, sur l'appel de sa veuve l'impératrice Engelberga, les officiers du royaume et les grands vassaux se réunirent à Pavie pour aviser à ce qu'il y avait à faire. Mais ces vassaux, se rappelant peut-être la double lutte, si longue et si opiniâtre, qu'ils avaient eue à soutenir sous un seul roi, dans l'Italie supérieure, contre les Slaves; dans l'Italie inférieure, tantôt contre les Grecs, tantôt contre les Sarrasins, arrivèrent à la malheureuse pensée que cela serait un bien si l'Italie recevait deux maîtres, afin de pouvoir exploiter à leur avantage contre l'un la crainte que l'autre lui inspirait. Ils résolurent donc d'inviter le roi des Teutschs, aussi bien que Karl le Chauve, à partager l'héritage de l'empereur et à s'en mettre en possession. Cette résolution fut exécutée.

Mais la nouvelle de la mort de l'empereur était déjà arrivée au delà des Alpes. Karl le Chauve se trouvait en Lotharingie. Aussitôt il se rendit en toute hâte à Pontion, puis à Langres. Des exprès appelèrent dans cette dernière ville ses conseillers et ses vassaux en aussi grand nombre qu'ils purent les réunir. Il confia à son fils Ludwig la défense de la Lotharingie, dans le cas où une attaque serait dirigée contre ce pays. Le 1er septembre, il se mit en route, se dirigea à travers les Alpes vers le monastère de Saint-Maurice, et arriva heureusement en Italie.

Ludwig, roi des Teutschs, au moment où lui parvint la nouvelle de la mort de l'empereur son neveu, se trouvait à Tribur, où il crut nécessaire de réunir une nouvelle diète au mois d'août, puisque la première, tenue au mois de mai, avait été interrompue par la discorde élevée entre les Franks et les Saxons. Il était vieux et malade; il ne pouvait pas non plus quitter aussitôt l'assemblée de ses fidèles; du reste il comptait sur le droit et sur la parole. Il se contenta donc d'envoyer en Italie, avec une faible escorte, son fils Karl, qui était auprès de lui; il ignorait encore entièrement la marche de son frère; son fils devait seulement assurer ses droits et les défendre en cas de besoin. Lorsque ce Karl, que les Italiens appelèrent Karolet pour le distinguer de son oncle le roi Karl, arriva sur les frontières du Milanais, il apprit que son oncle était déjà dans Pavie avec une armée. Karl et ses Teutschs ne

virent ici que trahison. Ils cherchèrent donc à se faire un parti parmi les Italiens; et son cousin Berengar, marquis de Frioul, fils du margrave Eberhard, et de Gisela, fille de Ludwig le Pieux, prit le parti des Teutschs. Mais les Italiens qui se réunirent aux Teutschs, et ressentaient peut-être une vieille inimitié contre les autres Italiens qui se montraient indifférents ou tenaient pour les Français, se livrèrent bientôt aux plus violents excès et aux mauvais traitements les plus odieux contre leurs compatriotes. Par là Karolet gâta sa cause et celle de son père. Aussi, lorsque le roi Karl sortit de Pavie pour marcher contre lui, accompagné des Italiens irrités, il se vit forcé de renoncer à toute entreprise et de repasser les Alpes.

Mais, dans ce même temps, Ludwig, roi des Teutschs, aussitôt qu'il avait été instruit de l'expédition perfide de son frère en Italie, avait déjà pris des mesures pour déjouer son entreprise ou pour en tirer vengeance. Son fils Karlmann s'avança vers l'Italie avec des bandes guerrières; le roi lui-même, accompagné de son fils Ludwig, conduisit une armée en Lotharingie pour attaquer ou menacer la France, en tout cas, pour contraindre le roi Karl à sortir d'Italie. Mais cette fois encore les affaires tournèrent autrement que Ludwig ne l'avait espéré ou ne s'y était attendu.

Karl le Chauve, en effet, conçut d'abord la pensée d'arrêter par les armes, dans les défilés des Alpes, l'armée commandée par Karlmann; mais lorsqu'il reconnut que le succès de cette tentative était impossible, il proposa à son neveu, en termes flatteurs, une entrevue pacifique. Karlmann accepta cette proposition. L'entrevue eut lieu sur la Brenta. Karl y fut de beaucoup supérieur au prince teutsch. Sa vie était une longue chaîne d'actions et de maux dont les anneaux étaient réunis par des intrigues et par les artifices de la ruse. Il se servit contre Karlmann de son adresse à mettre ces artifices en œuvre; on prétend qu'il se le rendit favorable par de riches présents : il se peut qu'en général Karlmann n'ait pas eu de méfiance pour les paroles de son oncle. Celui-ci proposa : que Karlmann sortît d'Italie avec ses guerriers teutschs, et que lui-même repassât les Alpes avec les siens; qu'ensuite Ludwig, père de Karlmann, déciderait du royaume d'Italie. Karlmann accepta ces offres, que Karl jura, dit-on, de réaliser. Ce qui est certain, c'est que Karlmann, qui pouvait redouter l'hiver des Alpes, ramena promptement son armée dans son pays. Mais à peine le roi Karl vit-il les Alpes entre lui et l'armée teutsche, qu'il fit volte-face, se hâta de pénétrer plus avant dans l'Italie, et fit son entrée à Rome le 21 décembre.

Le siége apostolique était occupé par Jean, qui s'appelait le huitième de ce nom. On assure que ce pape invita le roi Karl à venir à Rome pour y recevoir la couronne impériale. Or il n'est pas facile de comprendre pourquoi le pape aurait eu pour Karl une prédilection toute particulière; mais cette invitation se conçoit. Karl, en effet, était en Italie; la majorité des vassaux italiens s'attachait à lui; son ambition, son ardent désir d'obtenir le titre d'empereur, ne pouvaient être inconnus au pape. Il était à supposer qu'il viendrait à Rome et demanderait à y être couronné, ce que le pape ne pourrait lui refuser, puisqu'il était entre les mains du roi. Mais à la cour pontificale, on tenait fermement à ce principe que la dignité impériale ne pouvait être concédée que par le saint-siége, et que personne ne pouvait devenir seigneur temporel de Rome, si cette dignité ne lui avait été concédée. Mais, en même temps, le saint-siége devait tenir à fonder la croyance que la collation de la dignité impériale était un acte entièrement libre du pape. Jean VIII, qui du reste n'était pas un homme énergique, agit donc certainement avec sagesse, si, suivant l'exemple des jours antérieurs, il offrit au roi Karl, avec une volonté libre en apparence, la couronne impériale qu'il était hors d'état de lui refuser. Maintenant il pouvait peut-être faire des conditions qui plus tard ne lui auraient jamais été accordées. Karl du moins n'épargna pas les présents; vraisemblablement il n'épargna pas non plus les promesses d'augmenter le bien de l'Église et le pouvoir du siége apostolique. En tout cas, il est certain que le 25 décembre, le jour de Noël, fête avec laquelle commençait la nouvelle année 876, Karl le Chauve fut sacré et couronné et salué du titre d'empereur par le pape Jean VIII, avec la plus grande solennité.

Peu de jours après cette cérémonie, le nouvel empereur quitta la ville éternelle. Il tint une diète à Pavie; il y nomma son beau-frère Boso, frère de sa femme Richildis, son lieutenant, et lui plaça sur la tête la couronne ducale. Ensuite

il se hâta de repasser les Alpes pour rentrer en France ; et aussitôt après son départ, le duc Boso, son lieutenant en Italie, épousa, à force d'odieuses intrigues, Irmengarde, fille de l'empereur Ludwig.

Mais pendant que ces choses se passaient en Italie, le roi Ludwig avait entrepris son expédition contre la France. Il avait pénétré jusqu'à Attigny sans rencontrer de résistance. Il n'alla pas plus loin; mais au mois de janvier il retourna par Trèves vers le Rhin et vers Francfort. Les véritables motifs de cette inaction pouvaient bien se trouver dans la disposition d'esprit du roi : il voyait sa mort s'approcher, et était fatigué d'efforts inutiles. Peut-être reconnut-il aussi que, puisque le but qu'il s'était proposé de forcer son frère Karl à revenir d'Italie était complétement manqué, il fallait prendre d'autres mesures pour rétablir ses droits et son honneur, et pour punir la perfidie et l'arrogance de Karl. Aussitôt après son retour, il reçut la nouvelle que sa femme Emma était morte à Ratisbonne. Cet événement affaiblit encore ses forces chancelantes; pourtant il ordonna de nouveaux armements et réunit ses guerriers : vraisemblablement il voulait faire la guerre à son frère en Italie aussi bien que sur les frontières de la Lotharingie. L'empereur Karl, quelles que fussent la vanité avec laquelle il s'était décoré de la dignité impériale, et l'arrogance avec laquelle il avait pu faire entendre ses menaces, ne vit pas sans inquiétude les préparatifs de son frère. Il chercha à détourner l'orage et proposa un accommodement pacifique. Ludwig, toujours plus indifférent pour la vie, et toujours plus occupé de ses pensées à l'éternité, reculait également devant la guerre, parce qu'il ne pouvait plus la faire. Des négociations furent donc entamées. Pendant qu'elles se suivaient, le roi fut saisi d'une maladie dangereuse, et il mourut avant qu'on fût arrivé à une conclusion. Ludwig, le premier roi de tous les peuples teutschs, expira le 20 août de l'an 876, à Francfort, fatigué et rassasié de la vie. Son corps fut solennellement enseveli dans le couvent de St-Nazaire à Lauresheim.

CHAPITRE IX.

LE TEUTSCHLAND SOUS LES FILS DE LUDWIG, KARLMANN, LUDWIG ET KARL. — MORT DE KARL LE CHAUVE. — KARLMANN, ROI D'ITALIE.

De l'an 876 à l'an 878.

Durant la génération tout entière pendant laquelle Ludwig, petit-fils de Karl le Grand, avait été roi des Teutschs, les espérances dont on pouvait avec raison attendre l'accomplissement de la réunion de tous les peuples teutschs en un seul royaume, n'avaient pas sans doute été toutes réalisées ; mais on ne peut accuser le roi d'avoir rien arrêté, rien paralysé, rien comprimé. Il ne manqua ni de génie, ni d'énergie, ni de pénétration, ni de bonne volonté ; mais il se trouvait placé dans un monde qu'il n'avait pas créé et que le défaut de moyens l'empêchait de changer. Il avait à porter tout le poids des troubles que nous avons signalés plus haut, et il fut entraîné par les relations de son royaume bien plus souvent qu'il ne fut en état de leur imprimer une autre direction. Les institutions des temps antérieurs furent respectées par lui. Il protégea les ecclésiastiques, veilla au perfectionnement de l'organisation de l'Église, et encouragea la religion autant qu'il le put. De même, il tint chaque année, ou aussi souvent qu'il le jugea nécessaire, des diètes pour délibérer avec les officiers et les vassaux sur les besoins du temps et les exigences du moment. Toutes les institutions de Karl le Grand pour le progrès des tendances humaines, et toutes ses fondations pour la culture de l'esprit, continuèrent aussi à subsister sous Ludwig, son petit-fils, bien que la génération orageuse qui s'écoula entre ce puissant empereur et la réunion de tous les peuples teutschs en un seul royaume eût déjà détruit beaucoup de choses, et détourné beaucoup d'autres de leur direction originaire. Enfin le droit fut observé et la justice rendue suivant les anciennes formes. En toutes ces choses, Ludwig ne fut ni en arrière ni au dessous des relations de son siècle.

Mais le système féodal sur lequel était fondé le royaume teutsch était en lui-même si désastreux, que tout progrès qui le rapprochait de son complément était une nouvelle entrave pour le génie et pour le développement du génie : car un tel progrès affermissait et fortifiait la domination souveraine des vassaux, et par là même abaissait davantage encore les masses sujettes à la servitude. La liberté publique,

sans laquelle n'est possible aucun progrès des États, aucune civilisation des peuples, ne pouvait légalement surgir tant que l'Église et le corps des vassaux se soutenaient mutuellement et se favorisaient l'un l'autre, parce qu'ils avaient besoin l'un de l'autre. On ne put attendre de changement en mieux que lorsque l'Église et le corps des vassaux entrèrent ouvertement en querelle; lorsque, dans cette querelle, ils ne purent se passer ni de l'opinion ni du bras des classes inférieures; lorsqu'une organisation libre des villes, produite par les besoins de l'esprit humain au milieu de ces luttes, eut pris de la consistance. Tout ce qui, jusqu'alors, pouvait se faire pour des temps meilleurs à venir, c'était une extension nationale du royaume et l'éveil du sentiment de nationalité; et, pour l'une comme pour l'autre de ces choses, plus d'un résultat fut obtenu dans l'espace de temps pendant lequel Ludwig fut roi des Teutschs. Aussitôt que, par le traité de Verdun, on fut arrivé, sinon à la réunion effective de tous les peuples teutschs en un seul peuple teutsch, du moins à l'espérance de cette réunion, l'esprit humain prit un nouvel essor. L'ardeur de la pensée et des recherches ne se refroidit pas même au milieu du tumulte de passions sauvages et des misères qu'entraînaient des guerres continuelles : on en voit une preuve dans les discussions engagées au sujet de points obscurs de doctrine, et soutenues avec autant de finesse que d'érudition. Mais la langue nationale, la langue des fils de Teut, qui était parlée depuis l'Eider jusqu'aux hautes montagnes des Alpes, n'avait trouvé, parmi les savants, personne qui la cultivât, et l'impulsion donnée par Karl le Grand était restée sans résultat. Mais maintenant on sentit plus généralement combien il était nécessaire que le peuple teutsch, de même qu'il s'était réuni en un seul royaume, se servît aussi de sa langue propre, de sa langue nationale dans les choses scientifiques, et avant tout dans les affaires religieuses. On reconnut sans doute, on l'on sentit que la langue du véritable peuple est le lien le plus fort et le plus doux qui attache les uns aux autres les membres d'une même nation; qu'une vie nationale véritable, une vie nationale intellectuelle n'est pas possible, si ce qu'il y a de plus sacré et de plus profond dans l'esprit humain n'est pas exprimé et vulgarisé dans la langue populaire; que bien plus, aucune idée ne peut être rendue avec la fraîcheur de l'esprit qui la crée et avec la chaleur et la vie du cœur qui la met en mouvement, si elle n'est pas rendue dans la langue populaire que l'esprit produit et que le cœur commande. On se souvint dans le Teutschland des Romains et des Grecs, qui avaient décrit dans leur propre langue leurs hauts faits et leurs malheurs, sans mendier à des peuples étrangers des mots et des locutions qui, parce qu'elles exprimaient le sens d'une autre vie, auraient nécessairement mutilé ou étouffé l'âme qui maintenant ressort avec tant de vie et de force de leurs œuvres nationales; et l'on commença à regarder comme une chose honteuse que les Teutschs fussent inférieurs aux Grecs et aux Romains, et, au lieu de suivre leur exemple, bégayassent d'après eux les sons de leur idiome, sans les comprendre et sans les faire comprendre aux autres. Sans doute le long abandon où les savants avaient laissé la langue teutsche rendait toute exposition dans cette langue singulièrement difficile, maintenant que la pensée et la civilisation intellectuelle et religieuse avaient fait de si grands progrès. Mais il y eut des hommes qui ne reculèrent pas devant cette difficulté, et qui essayèrent de la vaincre. Le moine Otfrid de Weissenburg, disciple du savant Rhabanus Maurus, sous la direction duquel le monastère de Fulda s'était élevé à une splendeur si éclatante, en est une belle preuve. Son essai d'exposer l'esprit des Évangiles en vers teutschs rimés, et de le mettre ainsi plus à la portée de son peuple, fut une grande œuvre, dont l'accomplissement mérite une haute admiration (1). Et le même sentiment qui poussait dans le Teutschland méridional à une telle entreprise ne fit pas faute non plus dans le Teutschland septentrional, bien que celui-ci n'eût été gagné à l'Empire et au christianisme que depuis deux générations, et au milieu d'inexprimables cruautés. On en trouve une preuve non moins belle dans l'ingénieux poëme saxon qui vraisemblablement sortit à cette même époque du monastère de Corvei, et a été récemment offert à l'appréciation, à la reconnaissance et à l'admiration du peuple teutsch sous le titre de Heliand ou l'Harmonie des Évangiles en ancien saxon (2).

Mais les nobles tendances qui se révélaient ainsi ne pouvaient trouver l'appui et les encouragements dont elles avaient besoin. Les diverses expéditions militaires auxquelles le roi

Ludwig fut tantôt forcé, tantôt attiré par les relations, détournèrent les esprits, troublèrent le développement, et dispersèrent les forces; et les grands désastres qui fondirent sur les peuples teutschs, et qui ne pouvaient être détournés par la prudence et le pouvoir de l'homme, exercèrent sur la vie une influence qui empêcha, arrêta ou détruisit beaucoup de choses. Cependant, même au milieu de cette immense désolation, de grands et importants résultats furent obtenus pour un meilleur perfectionnement et une meilleure forme de la nationalité de tous les peuples teutschs en des jours à venir. La lutte contre les peuples slaves fut une lutte déplorable. Elle ne fut pas toujours soutenue par nécessité, avec franchise et avec cette loyauté qui réconcilie un noble cœur avec la guerre, mais évidemment dans la vue de faire arriver les Slaves à la soumission, et par conséquent avec de perfides artifices. La fortune ne fut pas non plus toujours du côté de la puissance la plus forte, et plus d'une fois des bandes teutsches détachées, vaincues par la rage du désespoir avec laquelle les Slaves demandaient vengeance, durent expier le crime commis par la totalité des Teutschs: mais on arriva du moins à assurer aux peuples teutschs une sécurité de plus en plus grande sur les frontières orientales de leur royaume, et un espace plus convenable à leur existence et à leurs progrès sembla conquis, ou du moins disposé à l'être. La réunion d'une grande partie de la Lotharingie au royaume teutsch ne fut pas d'une moins haute importance. Outre les deux grands fleuves, le Wéser et l'Elbe, dont les peuples teutschs étaient déjà en possession, ils obtinrent le Rhin et tout ce beau territoire où ce fleuve royal semble régner; et en même temps la perspective d'une étendue de côtes qui était toujours encore, il est vrai, assez petite pour l'étendue du Teutschland, mais qui cependant, lorsqu'un jour elle serait entièrement mise à l'abri des Nordmans et d'autres pirates, devait ouvrir un vaste accès aux autres parties du monde, et pouvait faire de la mer du Nord une véritable mer teutonique.

Mais Karl le Chauve, qui prenait le titre d'empereur, enviait à ses neveux la possession de la Lotharingie; car il sentait sans doute quels grands avantages ces contrées promettaient au Teutschland. Ce qui n'avait pas réussi contre son frère, placé à la tête de tous les peuples teutschs, lui parut ne pouvoir pas échouer contre ses trois neveux, fils de Ludwig, pourvu que le moment ne fût pas perdu. Car les forces du peuple teutsch étaient divisées; les trois frères n'étaient pas encore tombés d'accord sur le partage; précisément pour cela, les vassaux étaient incertains et irrésolus. L'aîné de ces trois frères, Karlmann, était éloigné, et, sans être en guerre ouverte avec les peuples slaves, il avait à exercer de leur côté une surveillance fatigante, parce qu'il était à craindre que la mort du roi ne les mît encore une fois en mouvement. Le plus jeune des frères, Karl, était un homme faible; le hasard avait jeté sur lui la gloire d'un exploit guerrier, mais il n'était maître ni de son corps ni de son âme. Déjà, trois ans auparavant, sous les yeux de son père et à la vue d'une grande assemblée, il avait été saisi de convulsions si violentes, que, selon les croyances de ce siècle, on fut convaincu que le démon s'était introduit dans son être, parce que, dans son petit esprit, il avait nourri de vaines pensées de grandeur et de domination: il n'était pas à craindre. Ludwig seul, le second fils du feu roi, que, pour le distinguer de son père, on surnomme habituellement *le Jeune*, pouvait tenter quelque résistance: il s'était trouvé à Francfort lorsque le roi avait quitté la vie, et avait conduit son père à sa dernière demeure; il se trouvait encore dans le voisinage, et les Saxons lui étaient dévoués. Mais il restait seul; il semblait facile de le vaincre par la force et par la ruse.

Dans cet état de choses, la résolution de Karl le Chauve fut bientôt prise. Sans tenir compte d'une nouvelle irruption de pirates nordmans le long de la Seine, il accourut à Aix-la-Chapelle, dès qu'il eut appris la mort de son frère, pour prendre avant tout possession du palais impérial de Karl le Grand. Sa suite n'était pas faible: il appela à lui les vassaux de Lotharingie; il promit à tous ceux qui prendraient son parti des fiefs et des présents; il menaça ceux qui ne viendraient pas de confisquer leurs biens et de les envoyer en exil. Et le plus grand nombre semble s'être rendu à son appel, non par attachement, mais par cupidité ou par crainte. Accompagné par eux, il vint à Cologne.

D'autre part, Ludwig le Jeune rassembla

parmi les Franks, les Thuringiens et les Saxons, autant de vassaux qu'il put en réunir, et vint camper en face de lui sur la rive droite du Rhin. De là il envoya le message suivant à Karl son oncle : « Pourquoi t'élèves-tu à la guerre contre moi, lorsque pourtant le Seigneur n'a permis la guerre, même contre des peuples étrangers, que lorsque ceux-ci rejettent la paix qui leur est offerte ? Retourne paisiblement dans ton royaume ; contente-toi de ta gloire ; n'envahis pas le royaume qui nous a été laissé en héritage par notre père, et ne viole pas en tyran notre propriété. Souviens-toi du serment que tu as prêté à mon père, non une fois, non deux fois, mais souvent; et recule devant le danger où, par ton opiniâtreté, tu mettras le peuple chrétien. Ou bien comptes-tu sur la force de ton armée que tu as rassemblée de toutes parts, et trouves-tu peut-être pour cela ton plaisir dans la guerre ? Mais ne sais-tu pas que Dieu peut donner la victoire au petit nombre comme au grand nombre? » Karl toutefois, entraîné par ses désirs et sûr de la fortune qui l'avait favorisé dans les dernières années, méprisa ce discours et rejeta toute proposition. Là dessus Ludwig sortit de son camp pendant la nuit et dans le plus grand silence, remonta le Rhin, et fit passer ce fleuve à son armée entre Coblentz et Andernach. Le château d'Andernach fut occupé aussitôt. Tout en dispersant la plus grande partie de son armée pour chercher du fourrage et des vivres, il envoya un nouveau message de paix à son oncle Karl, qui pendant ce temps avait également remonté le Rhin, avait appris que les peuples teutschs, dans leurs camps, ne négligeaient pas la prière et d'autres pratiques pieuses. Il en conclut qu'ils n'avaient aucune confiance en eux-mêmes et en leurs forces; il les tourna donc en ridicule, bien que des ambassadeurs du pape fissent partie de sa suite impériale, et rejeta sèchement aussi les avertissements du repectable archevêque Willibert de Cologne. Mais comme il ne pouvait se dissimuler que l'état des choses était changé depuis que Ludwig avait pris pied sur la rive gauche du Rhin, il résolut, pour atteindre son but plus facilement et plus vite, de joindre la ruse à la force. Il parla donc hypocritement aux envoyés de son neveu, de paix, de concorde et de droit, et les congédia avec la promesse d'envoyer aussitôt lui-même des ambassadeurs à Ludwig, pour conclure un arrangement à l'amiable avec son neveu bien-aimé. Mais à peine les députés de Ludwig furent-ils partis avec cette réponse, qu'il se mit silencieusement en route avec ses troupes, le 7 octobre au soir, pour surpendre les Teutschs.

Ludwig, à cause des négociations qui venaient de se nouer, se trouvait avec les siens dans une entière sécurité ; une grande partie de ses guerriers n'était pas encore revenue. Mais dans la nuit il fut informé de la perfidie de son oncle ; car Willibert, archevêque de Cologne, qui déjà, lors de la première tentative de Karl sur la Lotharingie, s'était opposé aux vues de ce prince, restait fidèle aux Teutschs, et était dévoué aux fils du feu roi Ludwig, son bienfaiteur : mais il se peut que maintenant aussi il ait été offensé de la sécheresse avec laquelle Karl avait rejeté le conseil qu'il lui avait donné comme prêtre. Il envoya un de ses prêtres, Hartwig, pendant la nuit, par un chemin secret et plus court, à Ludwig, et apprit à ce prince le danger qui le menaçait. Lors donc que, le jour suivant, après une marche de nuit longue et difficile, Karl le Chauve arriva avec ses troupes fatiguées, il trouva, contre son attente, l'armée teutsche rangée en bataille en avant d'Andernach. A cette vue, l'armée de Karl, supposant une trahison, fut saisie d'une telle terreur, qu'elle se tint pour battue avant de s'être servie de ses armes. Cependant les corps, disposés en coins, s'avancèrent; mais leur force fut brisée dès le premier choc. Les hommes du premier rang furent rejetés par les guerriers teutschs sur les hommes du dernier rang ; et comme les Lotharingiens ne soutenaient pas de cœur la cause de Karl, tous battirent bientôt en retraite. Les bandes teutsches, ravies de ce succès, les poursuivirent avec ardeur ; la retraite se changea en fuite, et la fuite produisit un tel désordre, que nul n'eut d'autre pensée que de sauver sa propre vie. Beaucoup furent tués; beaucoup furent faits prisonniers, et, parmi ceux-ci, quelques-uns des hommes les plus éminents de Karl le Chauve. Le butin qui tomba entre les mains des vainqueurs était immense, parce que Karl, dans sa vanité, avait songé à une marche magnifique, plutôt qu'à une expédition active. La honte de la défaite fut si grande, que les battus ne purent se disculper que par leur propre superstition et par celle de leur siècle : « Ils avaient en vain déchiré à

coups d'éperons les flancs de leurs chevaux, ceux-ci n'avaient pas bougé de place; en vain ils avaient brandi leurs épées, le tranchant s'était comme replié. » Et une honte nouvelle les atteignit après la bataille; car les oppresseurs du peuple furent saisis par les habitants exaspérés, et si complétement dépouillés de tout, qu'ils allèrent plus loin entièrement nus ou se servant de leurs mains ou de paille pour cacher leur nudité; et pourtant ils furent enchantés de sauver du moins leur vie comme si c'eût été le fruit d'un vol.

L'empereur lui-même, Karl le Chauve, accompagné d'un petit nombre de fidèles, n'échappa qu'avec peine, par une fuite rapide, à la mort ou à la captivité. Et lorsque enfin il eut regagné sain et sauf les anciennes limites de son royaume, il fut frappé d'un autre malheur domestique; sa femme, Richildis, qui avait été prudemment éloignée du lieu du danger, avait appris en chemin l'effrayante nouvelle de l'issue de la bataille, et la terreur lui avait causé un accouchement prématuré qui coûta la vie à l'enfant et mit la mère en grand danger. En même temps, parurent des vassaux de Lotharingie, qui avaient pris son parti trop activement pour oser se montrer devant le victorieux Ludwig, et qui lui demandaient des secours dans leur dénûment, et un dédommagement pour leurs pertes. Enfin les ravages que les Nordmans exerçaient en prenant leur point de départ de la Seine, avaient pris une telle force et s'étaient étendus si loin, qu'il était nécessaire de leur opposer une barrière ou de transiger avec eux. Heureusement la nature même du service féodal le protégea contre l'épée des vainqueurs près d'Andernach : dans la situation de ses royaumes et dans la position où il se trouvait à leur égard, il aurait difficilement été en état de résister. Mais Ludwig ne le suivit pas au delà des limites de la Lotharingie teutsche, sans aucun doute parce qu'il n'osait pas proposer à ses guerriers une si longue campagne, surtout sur la fin de l'automne, et probablement aussi parce qu'au commencement de son règne il ne pouvait quitter longtemps le Teutschland ni trop s'en éloigner. Il se rendit seulement à Aix-la-Chapelle, passa quelques jours dans le palais sacré de Karl le Grand, reçut dans ce temps le serment de vasselage d'un grand nombre de possesseurs de fiefs en Lotharingie, et revint ensuite par le Rhin à Francfort, au milieu de joyeuses acclamations.

Il semble qu'un motif particulier décida encore Ludwig à ce retour si précipité. Lui et ses frères ne pouvaient pas oublier que leur oncle Karl le Chauve avait arraché à leur père mourant le royaume d'Italie et la couronne impériale; et Karlmann pouvait encore moins oublier qu'il avait avait été joué, lui qui, en qualité de fils aîné, aurait eu les plus grandes prétentions à la couronne impériale après la mort de son père. Or ils n'ignoraient pas que le pape pressait l'empereur Karl de faire une nouvelle expédition en Italie; car, dans l'Italie inférieure, les relations entre les Grecs et les Sarrasins avaient pris une tournure si dangereuse depuis la mort de Ludwig II, que le saint-père ne se croyait pas en sûreté sur le trône apostolique, et qu'il savait à peine qui il devait craindre le plus, les Grecs ou les Sarrasins. Aussi Karlmann désirait entreprendre le plus tôt possible une campagne en Italie; et auparavant il fallait accomplir, entre lui et ses frères, le partage du royaume que Ludwig avait laissé à ses trois fils. On convint donc d'une entrevue, et Ludwig le Jeune ne voulut pas y manquer. Cette entrevue eut lieu, en effet, au mois de novembre, à Sualifelt, dans le Riesgau, sur l'Altmühl (3). Les trois frères s'entendirent paisiblement sur l'héritage paternel, et se jurèrent, en langue teutsche, une concorde inébranlable et une fidélité réciproque. Le partage lui-même se fit, au fond, tel que Ludwig le père semble l'avoir arrêté, bien que l'on ne puisse indiquer avec précision les limites des trois royaumes. Karlmann obtint la Bavière, la Pannonie, la Carinthie et les royaumes slaves tributaires, la Bohême et la Moravie; Ludwig, les cantons des Franks (sur le Rhin et sur le Mein), la Thuringe, la Saxe et la Frise; Karl, l'Allemannie ou la Souabe. L'Italie et la Lotharingie restèrent encore indivises. Le droit à la couronne impériale enfin fut peut-être réservé à l'aîné des frères, à Karlmann.

Ainsi le Teutschland fut de nouveau divisé, après que ses peuples eurent été réunis pendant une génération à peine. Il n'en pouvait être autrement, en vertu des principes sur l'hérédité de l'empire et sur les droits égaux des fils d'un roi sur ses États; principes que le système féodal avait produits, que les Mérovingiens avaient transmis aux Karolingiens, et qui enfin s'étaient complétés dans les querelles des fils de Ludwig le Pieux. Au premier coup d'œil, le Teutschland

était sans doute retombé dans l'ancien morcellement de ses forces, et la formation d'un seul et unique peuple teutsch était encore une fois devenue douteuse. Pourtant le partage de l'empire en plusieurs royaumes était évidemment très-différend de l'état antérieur, puisque plusieurs peuples libres vivaient les uns à côté des autres, sur le sol teutsch, dans une égale indépendance. La royauté tenait réunies les différentes parties; le système féodal servait de lien : l'hérédité dans la maison royale était un principe d'unité. Il était assurément possible que le partage s'étendît toujours davantage, jusqu'à ce que le Teutschland s'anéantît lui-même par des morcellements continuels; mais il était possible aussi que le Teutschland se réunît bientôt de nouveau sous un seul roi en un seul et unique royaume; et la plus grande vraisemblance existait pour cette réunion : car la nature cherche à former des États selon le caractère national, et la nature triomphe aisément de la perversité des hommes.

Après le partage, les trois frères s'occupèrent à s'installer chacun dans son royaume, et à s'entendre avec leurs vassaux. Le plus jeune d'entre eux, Karl le Gros, n'était pas disposé par sa nature à l'activité, et la position de son territoire l'empêchait, jusqu'à un certain point, de rien entreprendre. Contre Ludwig le Jeune, au contraire, se soulevèrent, dès l'an 877, les peuples slaves que l'on appelait Linons et Siusles; ils refusèrent le paiement du tribut habituel. Ludwig toutefois, qui avait su se faire un nom respecté, les ramena bientôt dans l'ordre, sans recourir aux armes, en leur envoyant quelques-uns de ses fidèles. Karlmann était le plus actif; c'est à lui qu'avaient été abandonnés l'Italie et les droits sur la couronne impériale, et il était résolu à faire valoir ses prétentions. Il se prépara donc à une expédition au delà des Alpes; et, pour en assurer d'autant mieux le succès, il chercha non-seulement à consolider les relations avec les peuples slaves voisins de son royaume, mais aussi à déterminer le prince des Moraves, Zuentibald, à prendre part à son entreprise. Zuentibald avait passé par de grandes épreuves; il avait vu sous diverses formes les malheurs que les guerres avec les Teutschs avaient attirés sur son peuple. Il gardait peut-être toujours ses anciennes dispositions, mais il était assez prudent pour sentir que les blessures profondes qui avaient atteint sa nation devaient être guéries avant que l'on pût risquer une nouvelle tentative avec quelque espoir d'une heureuse issue. En conséquence, il résolut de supporter tranquillement, pour un temps du moins, le joug d'un tribut, et de tâcher seulement de rendre ce joug aussi léger qu'il serait possible en restant en bonne intelligence avec le roi teutsch, Karlmann. De plus, vers ce temps, les Moraves avaient été, pour la plupart, gagnés au christianisme, et l'ancienne exaspération de son peuple, que les prêtres teutschs, et en particulier l'évêque de Passau, avaient excitée contre eux par un zèle mal entendu, commençait à se calmer par degrés. Enfin ce peuple belliqueux était assez disposé à se mettre en campagne, avec une armée teutsche, pour le pillage et le butin, plutôt que de se livrer à découvert devant une armée teutsche pour s'en faire piller et lui abandonner son propre butin. Si donc Zuentibald ne jugea pas convenable de conduire une armée teutsche sous les ordres de Karlmann, il lui parut cependant prudent de mettre des guerriers slaves à la disposition d'un roi qu'il avait reconnu pour suzerain. En conséquence, il fut possible au roi d'entreprendre dès cette année, 877, une expédition en Italie, avec des forces imposantes, composées de Bavarois et de Slaves.

Mais l'empereur Karl le Chauve le prévint. Les vues de Karlmann n'étaient pas un secret pour lui, et ses armements ne lui étaient pas restés cachés. Il vit donc en danger son plus bel ornement, la couronne impériale. En même temps, le pape le pressait, le priait, le suppliait, avec des instances toujours plus fortes, de venir en personne en Italie, ou d'y envoyer du moins une armée; car les Sarrasins devenaient de plus en plus audacieux, et les ducs de l'Italie inférieure tenaient de plus en plus l'épée dans le fourreau pour échapper à la guerre par une transaction pacifique avec ces barbares. Le saint-père conçut précisément pour cette raison des inquiétudes d'autant plus vives, que le peuple romain se voyait avec une indignation toujours croissante abandonné par le prince qui s'appelait empereur romain, et qu'il semblait prêt à se détacher de Karl le Chauve. Karl craignit que, sous l'influence de cette terreur, le pape ne révoquât son élévation à la dignité impériale, et ne plaçât la couronne d'empereur sur la tête de Karlmann dès que celui-ci paraîtrait en Italie avec une armée. Ces réflexions le déci-

dèrent à envoyer des ambassadeurs au pape ; mais elles le décidèrent aussi à s'occuper avec la plus grande promptitude qui lui était possible d'une expédition en Italie, quelque déplorable que fût la situation de son royaume, et quel que fût le mécontentement de beaucoup de grands vassaux à cause de cette folle entreprise de leur roi, qui portait si malheureusement le titre d'empereur. Rien ne put arrêter Karl le Chauve; il livra le noyau de son royaume en proie aux dévastations des Nordmans; car les mesures qu'il prit contre ces insolents aventuriers ne pouvaient servir à rien, et furent pourtant un pesant fardeau pour les habitants du pays. Il ordonna que son fils Ludwig, entouré de ses fidèles, gouvernerait la France pendant son absence; puis il se dirigea vers les Alpes avec tous ceux qu'il put décider à se joindre à lui. Il espérait que de l'autre côté des monts les vassaux d'Italie se réuniraient à lui, et que d'autres le suivraient de France. En chemin, l'évêque Adelgar, que dans son anxiété il avait envoyé à Rome, lui apporta cette réponse du pape : « Que son élévation à la dignité impériale était stable et irrévocable ; que quiconque l'attaquerait serait maudit. » Satisfait de cette réponse, que le pape, effrayé, avait formulée pour le tranquilliser, avec l'assentiment du clergé romain, il franchit les Alpes et arriva heureusement à Pavie au mois d'août de cette année. A la nouvelle de son arrivée, le saint-père quitta Rome et se mit en route vers Pavie, pour saluer le prince dont il croyait devoir soutenir la cause parce qu'il l'avait couronné empereur. Karl envoya en avant des hommes éminents pour recevoir le saint-père ; il alla lui-même au devant de lui pour lui montrer combien il le respectait. Puis les deux princes revinrent à Pavie, où Karl pensait attendre l'arrivée de ses fidèles, qui avaient promis de le suivre.

Mais à peine l'empereur et le pape étaient-ils entrés dans cette ville, que la nouvelle circula que Karlmann avait passé les Alpes avec une grande armée, qu'il était en Italie et se dirigeait sur Pavie. Aussitôt le pape et l'empereur se rendirent en toute hâte à Tortone, où Karl donna rendez-vous aux dignitaires et aux vassaux, et où Richildis, sa femme, devait être couronnée impératrice par le pape. Karl espérait que, sur ces entrefaites, les fidèles ecclésiastiques et laïques qu'il attendait arriveraient, et qu'avec leur secours il lui serait possible de résister au roi Karlmann, qui avançait toujours. Le couronnement eut lieu et fut récompensé par de grands présents ; puis la nouvelle impératrice repassa précipitamment les Alpes. Mais les fidèles ne se montrèrent pas ; Boso lui-même resta absent. Bientôt l'empereur apprit qu'ils avaient formé une conspiration contre lui pour prendre le parti de Karlmann. Ce message jeta le pape comme l'empereur dans la plus grande perplexité ; ni l'un ni l'autre ne savaient quel parti prendre. Ils se retirèrent donc devant le danger qui les menaçait : le pape courut à Rome, et Karl chercha à repasser les Alpes. Le pape revint en bonne santé dans la ville éternelle ; l'empereur revint malade de l'autre côté des Alpes, par le mont Cénis. Les tourments qu'il avait éprouvés, la crainte qu'il avait ressentie, la ruine complète du faible édifice où il s'était agité avec tant d'orgueil, ébranlèrent sa constitution physique. Son médecin favori, le juif Sedechia, dans lequel il avait la plus grande confiance, lui fit prendre une poudre. Mais la fièvre résista à tous les remèdes; Karl succomba à ses souffrances le 5 octobre, au pied du versant occidental des Alpes ; et le médecin juif fut accusé d'avoir empoisonné l'empereur.

Mais tandis que Karl le Chauve terminait si misérablement sa carrière, les vassaux d'Italie ne perdaient pas de temps pour se rassembler autour de Karlmann, qui à leurs yeux et aux siens propres paraissait comme vainqueur, parce que personne n'avait osé lui résister. Ils le reconnurent pour leur roi et leur seigneur, et lui prêtèrent serment de fidélité, comme ils étaient prêts à le jurer à quiconque semblait avoir le pouvoir de les dépouiller de leurs biens et de leurs honneurs. Karlmann toutefois, après avoir amené la Lombardie et l'Italie supérieure à reconnaître son nom royal, n'alla pas à Rome, mais retourna dans le Teutschland. Il est difficile de dire pourquoi il ne rechercha pas la dignité impériale. Peut-être fut-il décidé à ce retour précipité par les maladies qui envahirent son armée et la suivirent dans le Teutschland. Peut-être en même temps vit-il du danger à rester plus longtemps éloigné de ses États teutschs ; car il pouvait craindre que parmi les peuples slaves, ses voisins, ne se réveillât l'ancien esprit qui ne semblait contenu que depuis peu de temps; et, d'après des expériences antérieures, il ne pouvait accorder une confiance

illimitée même à ses frères. Peut-être avait-il de la répugnance à se rapprocher du pape, qui, comme il pouvait fort bien le savoir, était, il est vrai, un homme faible, mais qui, dans sa faiblesse même, tenait souvent avec une opiniâtreté toute féminine au parti qu'il avait une fois embrassé. De plus, il considérait vraisemblablement la collation de la dignité impériale comme dépendante de la libre résolution du pape, et il voulut en conséquence s'épargner l'humiliation d'essuyer un refus de l'opiniâtre pape Jean, et d'entrer avec lui dans des querelles qui l'auraient porté à tourner contre lui la puissance de l'Église. Peut-être aussi les vassaux d'Italie s'engagèrent-ils envers lui à amener le pape à se déclarer de lui-même pour le roi. Karlmann put regarder ce moyen de se tirer d'affaire comme le plus sûr; et, dans le fait, l'année suivante, 878, Lambert, fils de Wito, duc de Spolète, et Adalbert, fils de Boniface, marquis de Toscane, deux princes puissants qui n'avaient jamais reconnu Karl le Chauve, et qui, précisément pour cette raison, étaient détestés du pape, lequel les avait excommuniés, pénétrèrent dans Rome avec des troupes pour forcer les Romains à jurer fidélité au roi Karlmann. Mais le pape déploya la fermeté que Karlmann avait peut-être redoutée. Les plus illustres Romains cédèrent à la violence; mais lui, le pape Jean, courut d'abord à l'église de l'apôtre Pierre, sauva les objets sacrés les plus précieux, couvrit l'autel, interdit tout service divin, prononça une terrible malédiction contre les criminels devant lesquels il prenait la fuite, s'embarqua ensuite, se rendit en France, et abandonna Rome à son sort.

CHAPITRE X.

RÉUNION DE TOUTE LA LOTHARINGIE AU TEUTSCHLAND.—MALHEURS CAUSÉS AUX SAXONS PAR LES NORDMANS. — MORT DE KARLMANN. — KARL LE GROS EMPEREUR.

De l'an 878 à l'an 880.

Deux ans s'étaient écoulés depuis la mort de Ludwig, le premier roi de tous les peuples teutschs, et ses fils ne s'étaient pas montrés sans bonheur sur la scène. Mais la suite de leur règne ne répondit pas à cette première fortune; un destin terrible s'appesantit sur la maison de Karl le Grand, et du sein de ce destin s'élevèrent pour les peuples de nouveaux et grands désastres. Les fils de Ludwig prouvèrent une faiblesse et un manque d'énergie qui se révèlent d'une manière d'autant plus inattendue, que précédemment, tandis qu'ils agissaient encore à l'ombre de leur père, l'histoire avait moins jeté sur eux une lumière qui permît de les apprécier. Mais, quoi! cette faiblesse qui se montre chez tous les petits-fils de Karl le Grand était-elle une suite de l'immoralité et de la débauche qui semblent avoir été en quelque sorte héréditaires dans la maison de Karl le Grand? Ou peut-être cette faiblesse était-elle plus apparente que réelle, et l'énergie des rois était-elle peut-être brisée par l'arrogance des vassaux, qui devint d'autant plus grande et plus destructive, qu'avec le cours du temps le génie si fortement trempé de Karl le Grand s'éloigna davantage des yeux des hommes, et que l'empire, tant de fois partagé, était moins capable, en rappelant sa grandeur, d'inspirer du respect et d'imposer un frein aux passions? Ou bien existe-il une divinité vengeresse qui, se rappelant les crimes commis contre la maison de Mérovée, exerça des représailles, morcela entre les descendants de Karl le Grand et leur arracha avec honte et désolation le trône que Karl lui-même et ses prédécesseurs avaient fondé par leurs vertus et leurs exploits, à l'aide de la violence et de la ruse? Ou bien cette race, par les principes qu'elle avait adoptés sur l'hérédité et le partage, était-elle incompatible avec la nécessité d'empires nationaux, dans lesquels seulement l'esprit germanique pouvait se développer et se perfectionner conformément au caractère particulier des peuples? Ce qui est certain, c'est que la main de la mort tomba lourdement sur les Karolingiens. Dans le Teutschland, la race légitime de Karl le Grand périt sans gloire en peu d'années; il en fut de même en France. Là, comme ici, se maintint une branche illégitime; mais, dans le Teutschland, cette branche elle-même fut complétement desséchée au bout d'une seule génération; et si l'autre branche continua de vivre quelques générations de plus en France, elle y manqua pourtant de forme et de beauté, et fut à la fin violemment extirpée d'une manière barbare, et rejetée avec mépris et dédain dans le monde, qui n'y fit pas attention. En Italie enfin, le nom des Karolingiens se

perdit plus tôt que partout ailleurs au milieu de sauvages agitations. Et « personne ne déplora le sort de cette grande race, et ses infortunes n'émurent personne. »

En France, après la mort de Karl le Chauve, le seul fils de ce prince qui lui survécût, Ludwig, auquel une difficulté de langage a fait donner le surnom de *Bègue*, arriva au trône; mais il n'obtint pas la couronne sans difficultés et sans de grandes concessions, au prix desquelles il fut obligé d'acheter la reconnaissance des puissants vassaux. Et pourtant cette couronne n'aurait peut-être pas été maintenue sur sa tête, si le pape Jean VIII, dans le voyage qu'il fit en France l'année suivante, 878, n'avait renouvelé le couronnement, et pris par cette cérémonie le roi sous sa protection apostolique. Mais le pape vit bientôt dans quel état de déchirement se trouvait le royaume de ce prince, grâce à la discorde intérieure et aux armes des Nordmans; et en même temps il reconnut que ce roi sans énergie n'était capable ni de contenir cette discorde, ni de chasser ou d'arrêter les Nordmans: il pouvait d'autant moins attendre de Ludwig le Bègue quelque secours pour sa sûreté ou pour sa vengeance. Aussi refusa-t-il et de donner la dignité impériale à ce prince, et de couronner reine sa concubine Adelheid. D'autre part, il s'unit de la manière la plus étroite avec Boso, qui était en même temps duc de Provence: car ce Boso, poussé par sa propre ambition, et excité par sa femme, l'orgueilleuse fille de l'empereur, portait ses vues plus haut, et, dans la confusion de toutes les relations, ne regardait pas comme une entreprise trop grande pour lui de placer sur sa tête une couronne royale. Aussi, calculant avec prudence, il chercha à gagner la faveur du pape abandonné; et il la gagna d'autant plus facilement, qu'il montra non-seulement de la souplesse et de la complaisance, mais encore de la résolution et de l'énergie. Le pape fonda donc sur lui ses projets, et le destina à de grandes choses.

Pendant ce temps, les trois rois teutschs s'entendirent au sujet de la Lotharingie, qui était encore restée indivise. Toutefois, après diverses négociations, Karlmann renonça à sa part, soit qu'il espérât se dédommager en Italie, soit qu'il se sentît déjà malade, et qu'il fût devenu plus indifférent au monde et aux grandeurs. Ludwig le Jeune obtint la plus grande partie de la Lotharingie qui avait appartenu à son père; et les provinces méridionales, situées vis-à-vis de l'Allemannie, sur la rive occidentale du Rhin, échurent à Karl le Gros, le troisième des frères. Précédemment déjà, Ludwig, fils de Karl le Chauve, s'était adressé aux trois rois teutschs pour leur demander la paix et leur amitié. Désormais, après le partage de la Lotharingie, il devait attacher la plus grande importance à rester en bonne intelligence avec Ludwig le Jeune, parce que ce roi était le seul qu'il eût à craindre. En conséquence, après que le pape Jean eut de nouveau quitté la France, et fut retourné par le mont Cénis en Italie sous la protection de Boso, il ménagea une entrevue avec le roi à Foron, entre Utrecht et Aix-la-Chapelle. Là fut conclu, le 1er novembre de cette année, 878, un traité dont voici le contenu: « La Lotharingie devait rester partagée entre eux comme elle l'avait été entre leurs pères; le royaume d'Italie, n'ayant jamais encore été partagé, devait rester, tel qu'il était, au pouvoir de celui qui le possédait, jusqu'à ce que, dans une nouvelle entrevue, on trouverait et l'on résoudrait une mesure meilleure et plus juste. Mais ils déclarèrent qu'ils avaient réclamé, réclamaient et réclameraient leur part de ce royaume. Pendant ce temps, ils voulaient, avec l'aide de Dieu, s'aider et se soutenir mutuellement avec un cœur pur, une bonne conscience et une fidélité sans hypocrisie; s'assister contre les païens; celui qui survivrait à l'autre, devait prendre les intérêts des fils du défunt, afin de leur assurer les États de leur père, conformément au droit d'hérédité. Ils s'engageaient à repousser réciproquement les rapporteurs, les calomniateurs, les perturbateurs de la paix. Du reste, ils voulaient se réunir de nouveau le 6 février de l'année suivante, et inviter aussi à cette entrevue les deux autres rois teutschs, Karlmann et Karl, pour délibérer avec eux sur leurs avantages communs. Si toutefois ces deux rois ne se rendaient pas à leur invitation, ils voulaient néanmoins se réunir, et, fidèles aux principes exprimés, s'appuyer l'un l'autre de leurs conseils et de leurs actes (1). »

Mais à peine Ludwig, le Teutsch, eut-il quitté son cousin et repassé le Rhin, qu'il apprit que son frère Karlmann avait été frappé de paralysie et avait perdu l'usage de la parole. Il accourut en conséquence à Ratisbonne, au commencement de l'an 879, pour s'assurer des vassaux

de Bavière, et obtenir d'eux la promesse que, dans le cas où Karlmann viendrait à mourir, ils ne choisiraient pas d'autre roi que lui. En effet, Karlmann n'avait pas eu de fils légitime, mais un fils naturel, Arnolf, qui était duc de Carinthie, et passait pour un jeune homme habile. Ludwig le Jeune craignait que cet Arnolf ne s'efforçât de s'emparer du royaume de son père. Les vassaux n'hésitèrent pas à tranquilliser le roi. Ludwig retourna donc à Francfort. Pendant ce temps, l'entrevue convenue avec son cousin Ludwig, roi de France, n'avait pas eu lieu; et à peine fut-il entré dans Francfort, qu'il reçut la nouvelle de la mort de ce roi. Ludwig le Bègue était mort le 10 avril; il s'était approché de sa fin avec un affaissement si rapide, que l'on crut qu'il était empoisonné; et cette croyance n'était peut-être pas sans fondement, bien que dans un sens différent de celui dans lequel on l'avait adoptée. Il laissait deux fils qui étaient encore fort jeunes, Ludwig et Karlmann, qu'il avait eus d'Ansgarde, l'épouse de sa jeunesse, mais qu'il avait éloignée de lui par ordre de son père. Il laissait aussi enceinte sa seconde femme, Adelheid. Il s'était marié avec celle-ci, sans que son union avec sa première femme eût été dissoute; aussi ne fut-elle point reconnue par le pape comme épouse légitime. Après la mort de Ludwig le Bègue, elle donna le jour à un fils qui fut appelé Karl et reçut dans la suite le surnom de *Simple*.

Ces deux événements, la paralysie de Karlmann, qui faisait espérer ou craindre la mort prochaine de ce prince, et la mort du Ludwig le Bègue, occasionnèrent de grands mouvements, et eurent pour suite de grands changements. En France, éclatèrent de violentes passions. Ludwig le Bègue avait cherché à faire des amis à ses enfants; et, en fiançant son fils Karlmann à une fille de Boso, il avait cherché particulièrement à leur attacher ce duc, frère de sa belle-mère, et que ses qualités personnelles, son mariage avec Irmengarde, son alliance avec le pape et ses grandes possessions, faisaient regarder comme le plus puissant des vassaux. Et, dans le fait, il ne manqua pas d'hommes qui se prononcèrent pour les fils de Ludwig; mais leur nombre ne fut pas grand : la plupart n'avaient en vue qu'eux-mêmes et leur propre agrandissement, et le petit nombre même de ceux qui travaillaient pour la maison de Karl le Grand semble s'être dévoué à cette maison, moins par attachement et par fidélité, que par jalousie et par envie les uns contre les autres, parce qu'ils craignaient qu'après la ruine de cette maison leurs égaux ne s'élevassent au dessus d'eux. Mais Goslin, abbé de Saint-Denis, suivit une autre voie. Il avait été fait prisonnier à la bataille d'Andernach, et avait gagné dans sa captivité la bienveillance du roi teutsch Ludwig, le vainqueur d'Andernach, aussi bien que les bonnes grâces de la femme de ce prince; il se croyait, au contraire, lésé et vexé dans sa patrie. Se rappelant cette bienveillance, et pour se venger de ses vexations, il vanta à Chuonrad, comte de Paris, la puissance, la libéralité et la bonté du roi teutsch : il sembla désirable à tous deux que Ludwig devînt roi de France. Tous deux ménagèrent donc une assemblée d'évêques, d'abbés et de puissants seigneurs laïques, sous prétexte de délibérer sur la paix du royaume et sur le bien public. Ils éveillèrent la cupidité de tous les membres de l'assemblée, et firent briller aux yeux de chacun les avantages qu'il obtiendrait sans aucun doute de la libéralité de Ludwig. Tous tombèrent d'accord qu'un tel prince devait devenir roi de France. Ils envoyèrent donc des députés vers Ludwig, à Francfort, avec l'invitation de venir le plus promptement possible jusqu'à Metz : là, dirent-ils, ils pourraient lui amener tous les évêques, les abbés et les hommes éminents du royaume; mais là, sur la frontière, ils voulaient lui soumettre leurs comptes, dont ils espéraient obtenir le paiement, avant de lui jurer, comme à leur suzerain féodal, une fragile fidélité. Ludwig, le roi teutsch, partageait les idées de son siècle; il croyait aussi que la puissance des rois consistait dans l'étendue de leurs États. De plus, s'il examinait de près l'état des choses, il pouvait craindre avec raison que la France ne fût entièrement arrachée à sa maison, s'il ne s'assurait ce pays. Enfin les deux fils de Ludwig le Bègue avaient contre eux cette circonstance que leur mère avait été répudiée par leur père, comme plus tard le troisième fils de celui-ci, Karl le Simple, eut contre lui ce fait que sa mère n'avait pas été reconnue par l'Église comme épouse légitime; et cette tache pouvait du moins être alléguée comme prétexte de leur conduite, par le désir d'agrandissement du roi teutsch, ainsi que par la perfidie des vassaux français. En tout cas, Ludwig le Jeune entreprit une expédition en Gaule; il vint jusqu'à Metz, puis s'avança plus loin jusqu'à Ver-

dun, à la demande de ceux qui l'avaient appelé.

Mais cette apparition d'une armée teutsche sur le sol français, dans le but avoué de réunir la France au Teutschland sous un seul roi, éveilla l'esprit national des Français. Les habitants des villes montrèrent à l'armée des dispositions hostiles, et n'exécutèrent pas les réquisitions qu'on leur fit, ou du moins ils les exécutèrent avec mauvaise volonté et de mauvaise grâce. Les Teutschs recoururent, par nécessité et par vengeance, au vol et au pillage; ils se procurèrent ainsi ce dont ils avaient besoin, mais ils excitèrent aussi contre eux une haine amère. En même temps, les ennemis de ceux qui s'étaient adressés au roi teutsch se réunirent plus fermement autour des enfants de Ludwig le Bègue, non pour protéger ces jeunes orphelins dans la possession de leur héritage paternel, mais par jalousie, et pour éloigner les Teutschs de France. Ils envoyèrent une ambassade au roi teutsch Ludwig, et lui offrirent en dédommagement la partie de la Lotharingie que Karl le Chauve avait obtenue lors du partage de ce royaume avec Ludwig, père du roi actuel des Teutschs. Les vassaux français, ecclésiastiques et laïques, qui avaient fondé leurs calculs sur le roi teutsch, s'opposèrent à cette proposition; Ludwig toutefois y accéda, ne tint nul compte des plaintes des vassaux félons qui avaient songé non à ses intérêts, mais aux leurs propres, et repassa le Rhin, satisfait en apparence d'avoir réuni toute la Lotharingie. Il chargea quelques-uns de ses fidèles de lui gagner les vassaux du pays qu'il venait d'acquérir.

Mais ce n'était ni la compassion pour ses cousins en bas âge, ni l'amour de la justice ou le sentiment national, qui le décidaient à cette retraite; il avait d'autres motifs. Ses guerriers s'étaient abandonnés à la licence; il ne pouvait compter sur eux, avant de les avoir fait rentrer dans l'ordre; mais il voyait clairement que cette affaire ne serait décidée ni promptement ni sans une lutte animée: car les villes étaient contre lui, et la majorité des vassaux n'était pas pour lui. De plus, il ne pouvait détourner ses regards de la Bavière, où son frère, accablé par la maladie, attendait avec impatience la mort. Et, dans le fait, il avait à peine repassé le Rhin, qu'il se vit contraint d'accourir sur les bords du Danube; car de la Bavière vinrent auprès de lui, à Francfort, le comte Erambert et d'autre officiers et vassaux, qui vraisemblablement avaient pris son parti et promis de soutenir sa cause en Bavière. Leur conduite envers Karlmann, leur roi, avait déterminé Arnolf, fils naturel de ce prince, à les dépouiller de leurs dignités et à les contraindre à quitter le pays (2). Il semblait, en conséquence, hors de doute qu'Arnolf avait en vue de s'emparer de la couronne de son père, à la mort de celui-ci. Ludwig voulut déjouer ce projet, avant que le prince Arnolf, qui avait compté sur son entreprise contre la France, ne pût réussir à en assurer l'exécution. Et, dans le fait, son apparition soudaine et inattendue en Bavière renversa le plan du jeune prince. Le malheureux Karlmann, qui désirait que son fils héritât de sa couronne, hésita lorsqu'il apprit l'arrivée de son frère, et vraisemblablement aussi à la vue de la division qui régnait entre les vassaux. Afin de sauver du moins quelque chose pour son enfant bien-aimé, il ne voulut pas laisser aller les choses jusqu'aux dernières extrémités. Il fit donc inviter son frère à se rendre auprès de lui. Ludwig y vint. Alors cet infortuné, hors d'état d'exprimer les impressions de son âme, sentit dans toute son étendue sa faiblesse et son abandon, et dans ce sentiment, il se remit par écrit au pouvoir de son frère, et se recommanda lui-même à Ludwig, ainsi que sa femme et son fils et tout son royaume. Il se peut que Ludwig ait été touché de ce déplorable abaissement; mais il ne balança pas à se faire reconnaître comme maître du pays, et d'en disposer, n'assignant à son frère que ce qu'exigeaient ses besoins. Même à cette époque, beaucoup d'hommes blâmèrent une semblable conduite; c'était à leurs yeux un abus du malheur, et Ludwig fut désigné par eux comme un parjure qui avait foulé aux pieds les serments par lesquels les trois frères, Karlmann, Ludwig et Karl, s'étaient promis la paix et la concorde fraternelle. Mais le roi Ludwig, fier de sa fortune, et les vassaux ecclésiastiques et laïques, qui espéraient qu'avec sa fortune la leur se développerait également, se consolèrent en prétendant que Karlmann, en prenant pour lui seul le royaume d'Italie, avait le premier violé les serments et dégagé par là ses frères de leur parole.

Vers le même temps où l'infortuné Karlmann avait à supporter cette humiliation de l'aîné de ses frères, il avait déjà été dépouillé du royaume d'Italie par le plus jeune, par Karl le Gros. Karl-

mann avait acquis ce royaume, comme nous l'avons raconté; mais il l'avait aussitôt quitté, au moment où il venait à peine de recevoir le serment de fidélité des vassaux de ce pays. Le pape Jean VIII, depuis qu'on avait essayé de le contraindre, ainsi que Rome, à reconnaître la suprématie de Karlmann, mettait tout en œuvre pour détruire le pouvoir de ce roi en Italie. Or, comme il n'avait pas trouvé dans Ludwig le Bègue, roi de France, l'homme dont il pût attendre secours, protection et vengeance, il était arrivé à la pensée de placer sur le trône d'Italie l'énergique et adroit duc Boso, qui très-certainement était prêt à accéder aux conditions qu'il jugerait bon de lui imposer. Il adopta donc ce duc comme fils, et se fit accompagner par lui en Italie, lorsque, dans l'automne de 878, il quitta la France, et traversa les monts pour retourner en Italie. Arrivé à Pavie, il se donna beaucoup de mal pour réunir dans une assemblée les évêques, les ducs, et d'autres personnages éminents du pays, sous prétexte qu'il désirait délibérer avec eux sur les affaires de l'Église. Mais ceux qui reçurent cette invitation avaient été instruits des vues du pape, ou du moins ils les soupçonnaient. Soit donc qu'ils redoutassent encore la puissance de Karlmann, soit que leur jalousie contre Boso fût trop grande, il est certain qu'ils ne se montrèrent pas tels que le pape les désirait. Le saint-père se vit donc forcé de renoncer à ses projets, ou de les ajourner. Il se rendit à Rome, et Boso revint en France. A partir de ce moment, le pape semble avoir eu l'intention de se rapprocher du roi Karlmann, et Karlmann lui tendit les deux mains pour l'amener à lui plus vite; mais la malheureuse infirmité du roi fut un obstacle à l'alliance qui allait se conclure. Le pape, plus opiniâtre dans ses résolutions que sage dans ses projets, crut arriver à son but d'une autre manière, en aidant son fils bien-aimé Boso à acquérir le royaume d'Italie et la dignité impériale. Il voulut réunir autour de lui les grands dignitaires de l'église de Lombardie, pour disposer, de concert avec eux, des deux couronnes. « Nous avons appris, écrivit-il à l'archevêque Anspert, de Milan, que Karlmann, saisi d'une maladie dangereuse, ne peut garder le royaume; il est donc nécessaire de nous entendre tous sur l'élection d'un nouveau roi. Vous devez donc assister à l'assemblée; mais, dans aucun cas, vous ne pouvez accepter un roi sans notre assentiment : car il est juste que celui qui doit être élevé par nous à la dignité impériale soit aussi dès l'abord choisi spécialement et appelé par nous. » Évidemment, le pape poursuivait un plan qui était entièrement opposé à la sagesse des pontifes qui l'avaient précédé. Il voulait réunir ce que ses devanciers s'étaient efforcés de maintenir séparé, le royaume de Lombardie et la souveraineté de Rome. Vraisemblablement il fut amené à l'idée de réunir toute la puissance de l'Italie en une seule main, par la crainte que lui inspiraient continuellement les Sarrasins, dont il n'avait pu détourner les armes de Rome qu'en leur payant un tribut; peut-être même se crut-il assez fort dans sa faiblesse pour conserver lui-même la direction des affaires publiques et pour faire constamment céder la volonté royale à la puissance du siége apostolique, et la pieuse adresse de Boso l'avait sans doute affermi dans cette pensée. Mais ce plan échoua aussi contre les dispositions de l'archevêque de Milan. Le respect pour le pape n'était pas, à beaucoup près, aussi grand en Lombardie que de l'autre côté des Alpes, soit que les anciennes relations du royaume libre de Langobardie et de Rome, cette ville provinciale de l'empire byzantin, prolongeassent encore leur influence, et que, pour cette raison, l'évêque de Milan pût se croire l'égal de l'évêque de Rome; soit que l'auréole sainte qui entourait le siége apostolique produisît sur les âmes une impression d'autant plus faible, que l'on se trouvait plus près du théâtre d'où partait cet éclat. De plus, les Lombards avaient bien vu déjà leur roi orné de la couronne impériale; mais ils n'avaient pas encore reconnu pour leur roi un homme qui avait d'abord été empereur romain : le duché avait suivi la royauté; jamais la royauté n'avait suivi le duché. D'ailleurs l'archevêque Anspert fut assez intelligent pour calculer les conséquences que sa soumission à la volonté du pape devait entraîner. Les ducs, en Lombardie, les comtes, tous les grands vassaux, ne se laisseraient probablement pas imposer par le clergé, ayant à sa tête un prêtre étranger, un roi, et surtout pour roi un étranger. Une grande lutte s'élèverait donc en Lombardie, et l'archevêque de Milan lui-même, qui, dans une diète lombarde, aurait eu la première place, n'aurait eu qu'une place secondaire dans l'assemblée du pape. Il refusa donc de donner suite à l'invitation du pontife, et les ecclésiastiques lombards suivirent son exemple. Le dédain que

l'on montrait pour l'autorité apostolique jeta le pape Jean dans une grande colère, que l'archevêque laissa tranquillement passer. Le pape alla jusqu'à lancer l'excommunication contre ce prêtre récalcitrant; l'archevêque resta inébranlable contre ces foudres. Un nouvel événement donna aux choses une nouvelle tournure qui fit pour le pape un objet de honte de tous ses efforts pour Boso, l'ami de son cœur.

Tout en continuant ces efforts, Jean VIII n'avait pas négligé d'écrire aux rois teutschs, et de les prier de venir avec leurs forces au secours de la chaire de l'apôtre Pierre, et de la sainte église de Dieu, contre le danger dont les Sarrasins menaçaient l'une et l'autre, en partie peut-être pour cacher les intrigues par lesquelles il travaillait pour le duc Boso, en partie peut-être aussi pour se mettre en sûreté contre tout événement. Après que Ludwig le Jeune eut amené les vassaux de Bavière à lui promettre de lui réserver le royaume de Karlmann, et après qu'il eut entrepris là-dessus son expédition en France, pour placer également sous son autorité, après la mort de Ludwig le Bègue, ce royaume, soit en totalité, soit en partie, Karl le Gros, roi d'Allemannie, résolut aussi d'entreprendre une expédition en Italie, moins assurément pour satisfaire aux vœux équivoques du pape, que pour ne pas sortir les mains vides de si grands héritages. Il ne courait pas de grands risques, grâce à la maladie de l'un de ses frères, à la complication où se trouvaient les affaires de l'autre, aux dispositions et à la situation des Lombards. Le pape lui-même, qui l'avait appelé en lui faisant espérer la couronne impériale, pouvait difficilement s'opposer ouvertement à lui. Il avait donc lieu de regarder comme presque certain le succès de son entreprise. Et dans le fait, il paraît que lorsque, au printems de l'année 879, il se montra en Italie, il ne rencontra pas la moindre difficulté. Il fut aussitôt reconnu comme roi par les Lombards, par les ecclésiastiques non moins que par les laïques, et vraisemblablement couronné par l'archevêque de Milan. Mais cet événement mit le pape Jean VIII dans un grand embarras; il se vit dans la nécessité de changer de langage et de tendance. Car l'archevêque Anspart sembla ne tenir aucun compte de son excommunication, et s'occuper de projets mystérieux; et le roi Karl le Gros montra une telle indifférence, qu'il n'informa pas même le Saint-Père de son arrivée en Italie et à Pavie. Le pape se sentit d'autant plus inquiet, que le danger dont les Sarrasins le menaçaient ne diminuait nullement. Il n'eut pas de plus ardent désir que de se réconcilier avec l'archevêque de Milan, et d'amener particulièrement le roi Karl à se montrer fils obéissant de l'Église, et à solliciter la couronne impériale, qu'il se tenait prêt à lui donner. Il chercha, par des lettres et des ambassades, ce double but; et dans de telles circonstances, ce fut certainement un bonheur qu'il pût invoquer ses lettres précédentes à ce roi, pour prouver combien sa confiance en lui avait toujours été grande, et quelle affection il avait toujours eue pour lui.

Cette même année fut témoin d'un autre changement qui rendit évidente aux yeux du monde la décadence de la puissance de la maison karolingienne, et qui par là même ne pouvait pas manquer d'avoir des suites. En France, les deux jeunes princes Ludwig et Karlmann, fils de Ludwig le Bègue, avaient été, il est vrai, sacrés et couronnés rois; mais on cherche presque en vain où était leur royaume. Leur jeunesse ne pouvait leur donner aucune considération, et l'amour et la fidélité étaient dans ce siècle des mots vides de sens; on jouait souvent avec les expressions, et l'on prouvait rarement les sentiments. Les provinces méridionales de l'empire karolingien, depuis l'Ebre jusqu'à la Garonne et au Rhône, étaient soumises à des seigneurs qui ne voulaient souffrir personne au dessus d'eux, et les provinces occidentales et septentrionales étaient considérées par les Nordmans comme le théâtre le plus sûr de leurs brigandages, tandis que les Bretons conservaient fidèlement dans leur pauvreté leur ancien esprit d'indépendance. Le duc Boson persévérait dans la pensée que le bonheur avait fait naître en lui, et que les passions du pape avaient nourrie et développée. Le royaume d'Italie était perdu pour lui; son espoir d'obtenir la couronne impériale était anéanti; mais le désir de devenir roi lui était resté. Et qui pouvait l'empêcher de s'arroger la dignité royale dans le pays dont il avait d'abord été comte, puis duc, dans le pays qui s'étend entre le Rhône, la mer et les hautes Alpes? Il ne semble pas avoir reporté sur les deux jeunes rois, petits-fils de Karl le Chauve, la reconnaissance qu'il devait à leur aïeul pour les bienfaits dont il l'avait comblé; les deux rois eux-mêmes ne pouvaient rien; Ludwig le Jeune était impliqué dans de grandes affaires; quant

à Karl le Gros, on pouvait croire que pour longtemps il serait suffisamment occupé en Italie. De plus, il pouvait compter sur la bienveillance du pape, et, en cas d'attaque, la mer et les Alpes rendaient la résistance facile. Il n'y avait à gagner que les vassaux du pays; mais il est rare que des vassaux rejettent de grandes concessions de priviléges, de bénéfices ecclésiastiques et de biens féodaux; et Boso n'était pas avare d'offres de cette nature. D'ailleurs les vassaux de cette contrée trouvaient assurément dans leur histoire et dans leur situation des motifs pour colorer leur défection de la maison de Karl le Grand. Eux, les fils des anciens Burgundes, demeurant sur la limite qui sépare deux peuples, qu'avaient-ils de commun avec les rois des Franks, qui avaient loin d'eux leur résidence, et qui connaissaient à peine leur pays et leurs besoins? Pourquoi devaient-ils faire pour ces rois des guerres qui leur coûtaient fort cher et ne leur rapportaient jamais aucun avantage? Ils s'assemblèrent dans la plaine de Mantaille, non loin de Vienne et à peu de distance du Rhône, et élurent le duc Boso pour leur roi. Boso déclina par calcul cet honneur, après lequel il soupirait si ardemment, et finit par se laisser décider à l'accepter. Il fut sacré et couronné par des évêques, pour devenir roi pauvre de duc riche qu'il avait été. Son royaume comprenait les provinces qui ont reçu les noms de Provence, de Savoie et de Dauphiné, avec la contrée de Lyon et quelques comtés de la Bourgogne. La Provence donna son nom au royaume.

Cet événement fit une profonde et vive impression. Tous les membres de la maison Karolingienne, quelque part qu'il fussent et quelles que fussent leurs occupations, n'éprouvaient qu'un seul et même sentiment contre Boso. Ce n'était pas la perte de territoire qui les affligeait; c'était le principe qu'ils redoutaient. Que, sur le sol de l'empire fondé par leur illustre aïeul, un autre qu'un Karolingien osât prendre le titre de roi, et se placer comme un égal en face ou à côté d'eux, voilà le fait qui, à cause de ses conséquences possibles, les frappait de terreur, quoiqu'ils paraissent avoir oublié aussi bien que le pape quels liens rattachaient le trône royal au siége apostolique. Mais quoi qu'ils pussent faire, quoi qu'ils pussent entreprendre, isolés ou réunis, au grand jour ou dans l'ombre, ils étaient hors d'état d'arracher la couronne royale de la tête de Boso. Il pouvait perdre la victoire dans un combat, mais il ne pouvait pas plus être surpris par quelque ruse que ce fût que dompté dans une guerre, même par toutes les forces réunies des Karolingiens.

Son exemple appela bientôt sur la scène un autre prince qui semble avoir singulièrement augmenté les inquiétudes des rois. C'était Hugo, fils de Lothar II, roi de Lotharingie, né de Waldrade, cette femme cause de tant de discordes, et auquel Ludwig, fils de Ludwig le Pieux, avait laissé l'Alsace avec le titre de comte et de duc. Ce Hugo ne pouvait pas comprendre pourquoi il sortirait les mains vides d'un état de choses où l'usurpation paraissait si facile, lui qui descendait du fils aîné de Ludwig le Pieux, de l'empereur Lothar. Et devant qui devait-il reculer? Il ne restait d'hommes issus en légitime mariage, du sang de Karl le Grand, que les trois rois teutschs Karlmann, Ludwig et Karl, dont Ludwig était le seul qui eût un fils légitime, nommé également Ludwig, encore au berceau, et par là même exposé plus que tous les autres aux accidents de la fragilité humaine. Quant aux deux jeunes rois de France, Ludwig et Karlmann, ils avaient reçu du côté de leur mère une tache tout au moins aussi grande que celle que Hugo lui-même tenait de sa naissance, et Karl, cet enfant qu'Adelheid, veuve de Ludwig le Bègue, avait mis au monde après la mort de son mari, se trouvait dans la même position. Hugo pouvait donc croire qu'il avait sur le royaume de son père les mêmes droits dont se targuaient les fils de Ludwig le Bègue; et dans le cas où les trois rois teutschs mourraient sans fils légitimes, il pouvait prétendre aux droits les plus immédiats sur tout l'empire de Karl le Grand. Il résolut donc de se mettre en avant le plus tôt possible pour ne pas se laisser oublier; et il trouva un parti assez considérable parmi des hommes convaincus de la légitimité de sa cause, ou qui espéraient faire fortune sous lui et par lui. Vraisemblablement il ne manqua pas non plus de nouer des négociations avec les princes de la maison karolingienne; les historiens toutefois évitent de parler des prétentions d'un jeune homme dont la mère avait causé de si grands troubles parmi les Franks (3). Il le font aussitôt agir, et alors sans doute, comme aux époques plus rapprochées de nous, l'action, lorsque la fortune l'acccompagnait, avait ordinairement

plus de force que les discours. Il se jeta avec ses fidèles sur les frontières occidentales du royaume de son père, où régnait le plus d'incertitude parmi les hommes, parce qu'il n'était pas encore décidé si on les assignerait à un parti ou à l'autre ; et il semble qu'il soumit à son pouvoir une assez grande partie de ce pays (4).

Dans l'état actuel des choses, la levée de boucliers de Hugo n'éveilla pas une médiocre inquiétude parmi les rois karolingiens. Ludwig, le roi teutsch, envoya aussitôt des troupes contre lui. De la cruauté avec laquelle ces guerriers traitèrent les partisans de Hugo qui tombèrent entre leurs mains, il résulte de la manière la plus évidente que ceux-ci étaient regardés comme des rebelles dangereux, et que l'on cherchait à les détruire le plus promptement possible et par tous les moyens, ainsi que leur chef Hugo, qui, sans aucun doute, avait pris le titre de roi. Mais cette tâche fut moins facile que l'on ne paraît se l'être imaginé. Les fidèles de Hugo purent succomber çà et là; lui-même se maintint invaincu et redouté. Le roi Ludwig se vit donc forcé, l'année suivante, 880, de faire en personne une expédition en Lotharingie et sur les frontières françaises. Il voulait en même temps conclure avec les rois de France, relativement à la Lotharingie, le traité dont il était convenu avec eux l'année précédente par des ambassadeurs. Le roi atteignit ce dernier but. Comme il reconnaissait bien qu'il ne réussirait pas à arracher aux deux fils de Ludwig le Bègue la couronne de France, qu'ils se partageaient, il conclut avec eux, à Ribemont sur l'Isère, une alliance amicale, par laquelle on lui abandonna toute la Lotharingie, telle que l'avait possédée Lothar, son oncle. Mais Hugo, fils de Waldrade, ne fut pas dompté, et Ludwig fut contraint par d'autres ennemis redoutables à tourner ses armes d'un autre côté.

Tout à coup les Nordmans, tandis qu'une de leurs bandes se maintenait sur les rives de l'Escaut, se montrèrent avec de grandes forces, d'abord sur l'Elbe, puis sur le Rhin, et commirent, selon leur habitude, d'épouvantables dévastations. Cette apparition des Nordmans en Lotharingie, et surtout dans le Teutschland, a lieu d'une manière si inattendue à cette époque, qu'il est difficile d'éloigner la pensée qu'ils étaient ligués avec Boso et Hugo, et qu'ils furent encouragés par ces princes dans leurs entreprises, afin que la puissance de Ludwig le Jeune, qui était seule à craindre, ou qui du moins était le plus à craindre, fût détournée et divisée. Ludwig le Jeune emmena les troupes qu'il avait près de lui, ou qu'il put réunir, et les conduisit d'abord contre les Nordmans, dont il se trouvait le plus rapproché, sur les bords de l'Escaut. Il leur livra une bataille, mais il paraît qu'elle n'eut pas une heureuse issue. On prétend, il est vrai, que cinq mille Nordmans furent tués dans le combat; mais un fils naturel du roi, nommé Hugo, y trouva aussi la mort, et les Nordmans se maintinrent sur les rives de l'Escaut. Mais un autre désastre, qui arriva dans ce même temps, et qui frappa les Saxons sur l'Elbe, remplit probablement de douleur et d'épouvante l'âme ulcérée du roi.

Dans ce même temps, une escadre de Nordmans avait remonté l'Elbe et s'était aventurée jusqu'à Hambourg. Elle était d'une force inaccoutumée. Les évêques et les comtes de la Saxe s'étaient promptement rassemblés contre elle avec leurs vassaux et leurs hommes. Le chef de toute l'armée saxonne était le comte Brun, frère de la reine Luitgarde, femme de Ludwig le Jeune. On en vint à une bataille sur la rive droite du fleuve, vraisemblablement près de Hambourg, entre l'Elbe et l'Alster. Mais pendant cette bataille, ou au moment où il était devenu impossible de l'éviter, l'Elbe sortit tout à coup de son lit, comme cela pouvait arriver dans cette contrée à cause des hautes marées et des vents d'orage, et inonda tellement le pays, que les Saxons, qui avaient pris position dans l'angle que forment les deux fleuves à leur confluent, n'eurent pas l'espace nécessaire pour déployer leurs forces. Il fut donc facile aux Nordmans ou Danois de faire un horrible massacre de ces infortunés, livrés pour ainsi dire sans défense aux coups de leurs épées. Toute l'armée périt. Les évêques Tiotrich de Minden et Markward de Hildesheim succombèrent pour leur patrie et leur foi à cette mort malheureuse, avec toute leur suite; le comte Brun, chef de toute l'armée, eut le même sort, ainsi que onze autres comtes avec tous ceux qui avaient suivi leurs bannières, ainsi que dix-huit hommes de la cour du roi avec leurs troupes. Et tous ceux qui survécurent à cet effroyable désastre furent traînés en captivité par les bandes de pirates.

Ce malheur inouï excita en Saxe les plaintes universelles du peuple. On regarda ceux qui avaient péri comme des victimes tombées pour

leur patrie, comme des martyrs de la foi; et pendant des siècles encore on célébra leur mémoire dans les églises du pays. Mais ce déplorable événement agit sur les peuples slaves autrement que sur les Teutschs. Les Slaves, dans la juste douleur que leur causait la perte de leur liberté, applaudirent à la victoire des Nordmans; car ils espéraient qu'elle deviendrait pour eux l'aurore de jours meilleurs. Les Daleminziens, les Sorabes, les Bohêmes, et d'autres Slaves au loin se levèrent aussitôt, se réunirent, et prirent la résolution de faire irruption dans la Thuringe. Mais cette fois encore leur espérance se changea en honte. Ils se jetèrent dans la Marche des Sorbes, et comme les Slaves qui habitaient cette Marche ne voulurent prendre aucune part à leur entreprise, ils exercèrent leur rage même contre eux, par le fer et par le feu. Le comte Poppo, duc de cette Marche, fut à lui seul assez fort pour les repousser et pour rétablir les anciennes relations.

Ce succès ne pouvait assurément compenser le malheur qui avait frappé les Saxons; mais il était important pour le roi Ludwig le Jeune, parce qu'à l'Occident d'autres dangers menaçaient ses États. Vers le milieu du mois de juin, il était convenu avec les deux rois de France d'une entrevue à Gondreville, et son frère Karl, qui se trouvait encore en Italie, avait promis d'y assister. On voulait s'entendre pour une entreprise commune contre Boso, l'odieux intrus. Ludwig fut empêché par une maladie, prétendit-il, de se rendre à cette réunion; mais Karl le Gros et les rois de France y vinrent au temps fixé. Ils tombèrent aisément d'accord, parce qu'ils agissaient sous l'empire d'un seul et même sentiment. Pendant que Karl mènerait une armée d'Italie en Provence, les deux rois français, accompagnés d'une bande de Ludwig le Jeune, devaient faire une tentative contre Hugo, le fils de Waldrade, pour l'écraser, si cela était possible, ou du moins pour l'affaiblir tellement qu'il ne pût gêner l'expédition contre Boso. La bande teutsche était commandée par les comtes Heinrich et Adalberg. A la tête des guerriers de Hugo était Teutbald, son beau-frère : quant à lui-même, on n'en savait rien de certain. Une bataille opiniâtre fut livrée aux environs de Verdun. Beaucoup de vaillants hommes tombèrent des deux côtés. La victoire, dit-on, resta aux rois, et le saxon Heinrich porta le coup décisif. Hugo ne perdit pas l'espérance, il est vrai, mais on avait gagné la facilité nécessaire pour l'expédition contre Boso; car des guerriers teutschs et français combinés marchèrent aussitôt, au mois de juin, sur la Provence, quoique l'on fût obligé d'envoyer une partie des forces vers Gand, pour tenir en bride les Nordmans, qui s'étaient de nouveau établis dans ces contrées. L'expédition fut dirigée contre Vienne, capitale du royaume de Boso. C'est là qu'on voulait opérer la jonction avec l'armée de Karl, qui avait promis de venir d'Italie. Les guerriers de Boso cherchèrent à l'arrêter dans le château de Maçon; mais ils furent repoussés, le château fut pris, et les armées réunies arrivèrent heureusement devant les portes de Vienne. Boso avait mis dans cette ville une forte garnison; il y laissa aussi sa femme Irmengarde, la fille de l'empereur; lui-même se retira et prit position dans les montagnes. De cette position, il semble avoir menacé ceux qui assiégeaient Vienne. Les rois reconnurent donc que cette conquête ne serait pas facile, qu'elle traînerait en longueur et serait en tout cas entourée de toutes sortes de dangers. Cette circonstance décida, à ce qu'il semble, le roi Karl le Gros à battre aussitôt en retraite et à retourner en Italie; et son départ eut pour résultats la levée du siége et la retraite des guerriers teutschs.

Mais Karl le Gros avait sans doute un autre motif encore de voir du danger dans un plus long séjour en France. Son frère Karlmann, roi de Bavière, avait enfin été délivré par la mort, le 22 septembre de cette année, de ses longues souffrances. Son second frère, Ludwig le Jeune, que l'attente de cette mort avait peut-être empêché d'assister à l'entrevue de Gondreville, s'était rendu en Bavière, afin d'acquérir ce royaume et en maintenir les vassaux dans la fidélité qu'ils lui avaient vouée précédemment déjà; et il réussit. Mais il eut peu à se féliciter de ce surcroît de majesté : un grand malheur changea sa joie en douleur et en désolation. Son fils unique, nommé Ludwig, et encore enfant, que sa femme Luitgarde lui avait donné, pour qui seul il avait travaillé et aspiré à la puissance et à la grandeur, lui fut enlevé d'une manière déplorable. On dit qu'il fut précipité par une fenêtre du royal palais de Ratisbonne; que sa tête fut brisée, et qu'il rendit sur-le-champ le dernier soupir. Ce malheur, qui anéantissait le dernier rejeton légitime de la maison karolin-

gienne, auquel semblait se rattacher tout l'avenir de cette famille royale, fit une impression terrible sur elle et sur le monde. Et, sous l'empire de cette impression, le roi, comme il l'avait promis à son frère malade, à Karlmann, laissa à Arnolf, fils de celui-ci, le duché de Carinthie, qu'il gouvernait depuis longtemps; et vers cet Arnolf se dirigèrent, à partir de ce moment, les regards et les espérances des hommes. Car le nom même d'Arnolf, rappelant l'auteur de toute cette grande race, l'évêque Arnulf de Metz, ranimait de grands souvenirs; et ce jeune prince lui-même gagnait aisément les cœurs par sa beauté, sa franchise et sa bravoure. Mais Karl le Gros put bien, en apprenant la mort de son frère Karlmann et le voyage de son autre frère Ludwig en Bavière, juger nécessaire de retourner encore une fois dans le Teutschland, pour ne pas se voir entièrement éliminé de sa patrie par la puissance agrandie de sa famille, et rejeté au delà des Alpes. Mais il ne voulut pas non plus quitter l'Italie avant d'avoir reçu la couronne impériale, qui lui avait été offerte à plusieurs reprises par le pape. Il traversa donc la Lombardie pour se rendre à Rome. Vraisemblablement il désirait se voir décorer de la couronne impériale le même jour où, quatre-vingts ans auparavant, elle avait été placée sur la tête de Karl le Grand. Et certainement il fondait de grandes espérances sur cet anniversaire et sur son nom; peut-être lui, le plus jeune des petits-fils du grand empereur, pensait-il devenir plus tard l'égal de son aïeul. Mais la sublimité de la dignité impériale ne consiste ni dans le nom ni dans la couronne, mais dans le génie, dans la vertu et dans les actes. Des circonstances inconnues empêchèrent que le couronnement eût lieu le jour de Noël de l'an 880. Pourtant, quelques semaines après, Karl fut réellement sacré empereur par le pape Jean VIII. Mais cette solennité ne produisit aucun changement en lui. Son aïeul seul fut à tout jamais Karl le Grand; le petit-fils resta après le couronnement ce qu'il avait été auparavant, Karl le Gros.

CHAPITRE XI.

MALHEURS ET MORT DE LUDWIG LE JEUNE. — TERRIBLES RAVAGES DES NORDMANS. — MORT DES DEUX ROIS DE FRANCE, LUDWIG ET KARLMANN.

De l'an 880 à l'an 884.

Vers le même temps où Karl le Gros alla recevoir sa nouvelle dignité, la dignité impériale, où il en fut revêtu et s'en glorifia, son frère Ludwig le Jeune fut frappé par tant de malheurs divers, qu'il vit promptement ses forces s'affaisser sous un tel fardeau, et y succomba bientôt tout à fait. Car à ses chagrins domestiques vinrent se joindre des calamités publiques, qui se succédèrent en une série non interrompue; et lui, privé de ses deux fils, semblable à un arbre dépouillé de ses feuilles, restait exposé à tous ces coups, sans courage et sans espérance.

Dès l'automne de l'an 880, les Nordmans se montrèrent en grand nombre sur les côtes septentrionales de la France et de la Lotharingie, depuis les bords de l'Escaut jusqu'aux embouchures du Rhin, et, par le fer comme par le feu, ils exercèrent de grands ravages. A l'ouest, ils s'établirent à Tournai; à l'est, à Nimègue, dans le palais de Karl le Grand, pour attendre l'hiver et en profiter. Ludwig entreprit en hiver encore une expédition contre Nimègue; mais il ne réussit pas à chasser ces audacieux aventuriers. On prétend que la rigueur du froid fit manquer la tentative des Teutschs. Mais ces froids n'empêchèrent pas les Nordmans d'étendre au loin leurs brigandages, le meurtre et l'incendie; et leurs dévastations furent d'autant plus cruelles et plus pernicieuses, que la récolte de cette année avait été mauvaise, et que par suite les hommes et le bétail, privés des aliments nécessaires, furent travaillés de toute sorte de maux : presque tout le bétail périt. Vraisemblablement les Nordmans ne cessèrent pas un seul instant de désoler et de tourmenter les pays qui étaient ouverts devant eux. Mais vers le commencement de la nouvelle année, 881, on les voit réellement en mouvement pour porter leurs mains criminelles, avec une fureur également impitoyable, sur le sacré et sur le profane. Le couvent de Saint-Vedastus (Waast), la ville de Cambrai, la célèbre abbaye de Corbie, la ville d'Amiens, enfin tous les couvents, les villes et les localités situés sur la Somme et sur l'Oise, furent surpris, pillés, souillés, profanés, et les pirates en em-

menèrent un immense butin et un nombre infini de captifs. La même fureur exerça sur les bords du Rhin les mêmes dévastations et les mêmes cruautés. Dans le même temps, Boso, roi de Provence, était sous les armes, et Hugo, fils de Lothar et de Waldrade, disputait au roi Ludwig le Jeune le royaume de son père.

Après les fêtes de Pâques, ce roi se rendit à Francfort, afin d'avoir à Gondreville une entrevue avec Ludwig, l'un des rois de France, tandis que l'autre, Karlmann, continuait la guerre contre Boso. En chemin, il eut une conférence avec Hugo, et sut amener ce jeune prince, par des paroles amicales et par de sages conseils, à promettre de renoncer à toute hostilité, et de reconnaître la suzeraineté de Ludwig. En retour, le roi lui donna en fief plusieurs abbayes et comtés. Mais Hugo ne tint point parole. Ses partisans, trompés par cet accommodement dans leurs plus belles espérances, enflammèrent de nouveau ses passions, et bientôt il fut de nouveau sous les armes pour ce qu'il appelait ses droits.

A Gondreville, les deux rois établirent vraisemblablement des conventions pour une attaque simultanée contre les Nordmans; car le roi de France Ludwig, après qu'il eut quitté son cousin, entreprit une expédition aux environs de l'Oise, et Ludwig le Teutsch se dirigea sur Nimègue. Mais ni l'une ni l'autre de ces tentatives n'eut une heureuse issue; l'une échoua entièrement, et l'autre n'eut aucun résultat durable. Les Nordmans avaient passé la Somme au mois de juillet, et s'étaient avancés jusqu'à Beauvais. Le roi de France Ludwig conduisit donc son armée au delà de l'Oise, pour leur couper la retraite et leur enlever leur butin. Les Nordmans arrivèrent. Le roi les attaqua dans le canton de Witmau; ils reculèrent et s'établirent dans la *villa* de Saucourt, au dessous d'Abbeville. Les Français poussèrent des cris de joie pour leur victoire; ils croyaient que les Nordmans cherchaient leur salut dans la fuite. Mais les Nordmans avaient seulement voulu mettre leur butin en sûreté. Bientôt, sortant de la *villa*, ils se jetèrent au milieu des Français qui n'étaient plus accoutumés à la victoire, et les mirent en fuite sans que rien les pût arrêter. Le roi lui-même courut le plus grand danger; abandonné de tous, il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval (1). Le pays était ouvert devant cette race audacieuse. D'autre part, Ludwig, le roi teutsch, vint jusqu'aux fortifications de Nimègue. Il les bloqua, car il ne put emporter la place. La lutte causa des pertes aux deux partis. Enfin les Nordmans promirent au roi de se retirer et de ne plus entrer dans ses États, s'il voulait lever le siége de Nimègue et leur permettre de partir librement. Le roi accepta cette promesse, et s'éloigna. Alors les Nordmans incendièrent le palais de Karl le Grand et tous les ouvrages de fortification, montèrent sur leurs navires, et gagnèrent les côtes de la mer pour se mettre en relation avec leurs compatriotes ou avec les compagnons de leurs exploits sur la Somme (2).

Bientôt ils revinrent avec des renforts, ayant à leur tête deux chefs, Godefrid et Sigefrid, décorés du titre de rois. Ils firent d'Aschloh sur la Meuse (3) le foyer de leurs entreprises, et s'établirent à Cambrai et à Utrecht. Puis ils parcoururent une grande partie de la Lotharingie, la livrant au pillage, au meurtre, à l'incendie. Tongres et Liége devinrent la proie des flammes. Tout le Hespengau, sur la rive gauche de la Meuse, fut dévasté; toute la Ripuarie, c'est-à-dire le pays entre la Meuse et le Rhin, fut ravagée. Les villes d'Anvers, de Cologne, de Bonn, furent livrées aux flammes. Les châteaux voisins, Zülpich, Juliers, Neus, eurent le même sort. Les monastères de Prum, de Saint-Corneille, de Stablo, de Malmédi, furent souillés, profanés, complétement dépouillés. A Aix-la-Chapelle, le palais sacré de Karl le Grand fut réduit en cendres, et la chapelle où reposait le puissant empereur fut transformée en écurie (4). L'année se termina au milieu de ces atrocités, et l'année nouvelle commença au milieu de cette même désolation; et nulle part il n'y avait de secours, nulle part il n'y avait d'espérance.

Mais en présence de ces horreurs se révélait de la manière la plus irréfragable la nature dissolvante et destructive du système féodal. Un roi qui aurait pu brider, réunir et contraindre à employer leurs forces dans un but unique, ces vassaux arrogants, remplis de jalousie, de dédain, d'indifférence, de mépris pour les hommes, remplis aussi d'ambition et de cupidité, un tel roi aurait difficilement été inquiété par des ennemis comme ceux qui se montrèrent à cette époque; il aurait pu gagner des batailles et conquérir des pays: un roi, au

contraire, qui ne se distinguait ni par le génie et la force, ni par la fortune et la victoire, ne pouvait commander à rien : point de royaume, point de peuple, point de patrie! Mais les princes de la maison de Karl le Grand étaient hors d'état de rien faire contre l'insolence des Nordmans. Ludwig, l'un des rois de France, n'avait pas encore réparé les pertes qu'il avait essuyées près de Saucourt, quelques mois auparavant; Karlmann, l'autre roi, son frère, était retenu par la guerre contre Boso. Karl le Gros, qui portait le titre d'empereur, se trouvait toujours encore en Italie. Il y était retenu par les relations de ce pays, qui n'étaient pas moins confuses que celles des autres États de l'empire karolingien, mais surtout par les intrigues ourdies pour faire tomber l'Italie aux mains de Boso : l'impératrice Engelberga, veuve de Ludwig II, dont Boso avait épousé la fille, semble avoir dirigé ces intrigues du fond de son couvent, et fut pour cette raison éloignée d'Italie par l'empereur Karl, et envoyée dans le Teutschland au grand regret du pape. Il se peut aussi que Karl ait jugé sa présence dans le Teutschland, moins nécesssaire, depuis qu'il avait vu qu'il n'avait rien à craindre de son frère Ludwig le Jeune. Celui-ci, depuis la mort de ses enfants, était malade et sentait que sa fin était prochaine. Probablement il était frappé des grands malheurs que les Normands répandaient au loin; mais lui-même était incapable de s'y opposer. Il n'est nulle part question des vassaux. L'archevêque de Metz, Wala, s'indigna seul de l'horrible état des choses : il prit les armes, et, soutenu par l'évêque Bertulf et par un seul prince séculier du royaume, le comte Adalhard, il marcha contre les ennemis, et périt d'une mort aussi glorieuse qu'inutile. Il est à peine possible de repousser la pensée que les vassaux, du moins les vassaux laïques, bien qu'ils ne fissent pas cause commune avec les pirates, transigeaient pourtant individuellement avec eux, et jetaient un coup d'œil d'indifférence et peut-être de satisfaction sur leur horrible œuvre. Car ils méprisaient les habitants des villes; peut-être aussi les haïssaient-ils, parce qu'ils redoutaient déjà l'esprit qui pouvait un jour se développer dans la masse des citadins sous la protection de l'Église; et lorsque des abbayes, des couvents, des églises, devenaient la proie des flammes, ils pouvaient espérer d'autant plus que les biens de ces établissements, pour lesquels ils montraient constamment une grande convoitise, tomberaient entre leurs mains. Les annales, comme nous l'avons remarqué, parlent d'un évêque qui préféra la mort au déshonneur; elles nous montrent aussi des ecclésiastiques prenant la fuite et cherchant à sauver les objets sacrés de leur foi des mains profanatrices des barbares. Mais, à l'exception de ce comte Adalhard, compagnon d'armes de Wala, on ne voit figurer nulle part un vassal laïque auquel on ait rappelé l'honneur ou qui s'en soit souvenu lui-même. Le bas peuple lui-même, aux environs de Prum, fut saisi d'une sainte colère contre de criminels étrangers. Il se souleva, fit des armes de tout ce qu'il trouva, et, par confiance ou par désespoir, marcha contre les Nordmans pour les combattre. Mais cette multitude si longtemps dégradée n'était pas familiarisée avec la guerre; et parmi ceux qui étaient ou voulaient être les maîtres du pays, il ne se trouva pas un homme qui les dirigeât ou qui voulût se charger du commandement. Ils ne purent donc pas résister aux Nordmans aguerris. Ils pouvaient mourir, mais non vaincre. Les Nordmans se jetèrent au milieu de ces bandes désordonnées, les dispersèrent, et les massacrèrent comme des brutes. Et personne ne se mit en avant pour les protéger ou les venger. Lorsque enfin le roi mourant, Ludwig, qui était étendu malade à Francfort, parvint à déterminer un certain nombre de ses fidèles à tenter au moins d'opposer une barrière aux Nordmans, la mort le délivra des chagrins qui l'avaient accablé dans ses dernières années. Il mourut le 18 janvier 882, et fut enseveli à Lauresheim, dans le même caveau qui renfermait déjà les ossements de son père. A la nouvelle de sa mort, l'armée qui s'était rassemblée selon ses désirs, se sépara aussitôt. Quant aux Nordmans, il pénétrèrent plus avant, se rendirent maîtres de la ville de Coblentz, et dévastèrent toutes les terres le long de la Moselle. Trèves même n'échappa point à la fureur sauvage des païens. Le jeudi saint, 5 avril, la ville fut prise, dévastée de la manière la plus horrible, et livrée aux flammes le jour de Pâques, lorsque ces hordes insolentes se retirèrent.

Aussitôt après la mort de Ludwig le Jeune, des vassaux éminents de cette partie de la Lotharingie qui jadis était échue à Karl le Chauve, s'adressèrent à Ludwig, petit-fils de cet empereur et l'un des rois de France, afin de le

reconnaître comme leur roi, s'il voulait leur accorder les avantages dont avaient joui leurs pères et leurs aïeux. Ludwig, soit qu'il trouvât ces prétentions trop élevées, soit qu'il ne se souciât pas de réclamer la souveraineté d'un pays soumis au fléau des Nordmans, et que, dans le cas où ceux-ci l'abandonneraient, il aurait à défendre contre Karl le Gros, n'accéda pas à cette proposition. Il prétexta les traités jurés qu'il avait conclus avec Karl le Gros. Cependant, afin de maintenir pour l'avenir des communications ouvertes avec eux, il leur envoya des troupes commandées par le comte Théodorich, pour les secourir contre les Nordmans. Lui-même se dirigea vers le sud, vers Tours, pour essayer sa fortune contre les Nordmans sur la Loire. Mais bientôt son arrogance juvénile ou sa passion héréditaire pour le plaisir, lui valut une dangereuse blessure. En poursuivant à cheval une jeune fille, qui se sauva devant lui dans la maison paternelle, il reçut, sous la porte, un coup violent dans la poitrine, contre le pommeau de la selle. On fut obligé de l'emporter, et il mourut de cette blessure le 5 août : ce jeune prince ne manquait ni d'activité ni de goût pour les combats. Après sa mort, Karlmann son frère fut seul roi de France. Ce qui fut considéré comme un excellent présage, c'est qu'il venait à peine d'être salué de ce titre, lorsque Vienne fut pris par ses guerriers, et que la femme, la fille et le frère de Boso tombèrent prisonniers au pouvoir des vainqueurs.

Dans cet intervalle, l'empereur Karl le Gros avait également reçu la nouvelle de la mort de son frère. Aussitôt on lui fit de tous côtés des instances : « Le royaume, disait-on, était sans chef, et succombait à ses maux ; Karl devait accourir à son secours. » Il accourut en effet, et des troupes lombardes le suivirent. Il les envoya sur le Rhin. Lui-même se rendit en Bavière, et convoqua en même temps les dignitaires et les vassaux de tous les peuples teutschs à une diète fixée à Worms. L'empereur s'y rendit, lorsqu'il eut reçu en Bavière le serment de fidélité des vassaux. On peut laisser dans l'incertitude si ce nom, *l'empereur Karl*, exerça quelque influence, si l'on fut poussé par l'inquiétude de négliger quelque chose auprès de ce nouveau et seul roi des Teutschs, ou si la honte de voir l'empire maltraité par une bande de barbares triompha enfin : quoi qu'il en soit, l'assemblée tenue à Worms au mois de mai fut forte, et tous les peuples teutschs y furent représentés. Karl fut salué seul roi et empereur, non sans de grandes espérances, causées par cette nouvelle réunion de tous les peuples teutschs sous un seul et même roi, et une grande expédition fut résolue pour chasser les Nordmans. Puis les armements furent pressés avec zèle et promptitude, et en peu de temps on vit arriver des Bavarois et des Saxons, des Franks, des Thuringiens et des Allemanni, qui se réunirent, près d'Andernach, aux Lombards ; et ce fut, dit-on, une immense armée. Elles étaient sans doute grandes aussi, les espérances que l'empereur fondait sur cette armée, ainsi que l'impatience avec laquelle tout homme doué d'un cœur noble attendait le résultat.

Mais ces espérances ne furent pas remplies, et cette attente ne fut pas satisfaite. Le manque de documents raisonnables ne permet pas de dire à qui en fut la faute ; si elle doit retomber sur le roi seul, qui était faible d'esprit, pesant de corps, et dénué de force de volonté, ou sur la perfidie et la trahison des vassaux, ou sur les mauvais conseils de quelques hommes qui avaient l'oreille du roi. Ce qu'il y eut probablement de plus pernicieux, c'est que les guerriers, isolés et échelonnés par nations, ne songeaient qu'à eux-mêmes ; qu'ils n'étaient réunis par aucun sentiment élevé, et que le roi n'était pas un homme capable de les pénétrer, par la confiance ou par la crainte, d'un même esprit. On raconte que Karl avait envoyé en avant un corps considérable de Bavarois sous le duc Arnolf, de Franks sous le comte Heinrich, pour se jeter sur les Nordmans dispersés, qui cherchaient à se réunir dans leur forteresse d'Aschloh sur la Meuse, pour couper leurs communications avec cette forteresse et les anéantir. Mais quelques Franks s'étaient laissé corrompre par les Nordmans ; et pour cette raison, toute la tentative échoua. Ce récit prouve du moins que ce corps d'armée n'atteignit pas le but qu'on s'était proposé en l'envoyant. On raconte également que Liutward, évêque de Verceil, qui avait su gagner en Italie toute la confiance de Karl, et l'avait suivi de l'autre côté des Alpes en qualité d'archi-chancelier de l'empire, fut corrompu par les Nordmans, et, de concert avec le comte Wibert, donna à l'empereur des conseils désordonnés, qui paralysèrent tout et firent tout manquer. Mais cette

assertion, exprimée par un ennemi de Liutward, mérite moins de foi que la première ; car tout homme qui avait le malheur de conseiller cet empereur pouvait aisément encourir le soupçon d'avoir donné de mauvais conseils, parce que d'ordinaire Karl gâtait dans l'exécution même les meilleurs avis, bien que l'on puisse concevoir que l'évêque Liutward tenait plus à l'Italie qu'à la Lotharingie, et que, pour cette raison il désirait en finir le plus tôt possible avec les Nordmans, afin que l'empereur pût retourner en Italie et donner au pape les secours que celui-ci ne cessait d'implorer. Ce qui est peut-être certain, c'est que les Nordmans réussirent à se réunir de tous les côtés dans Aschloh, et que là, à l'abri de leurs fortifications, ils résistèrent avec toutes leurs forces à la puissance des Teutschs; car les deux rois Godefrid et Sigefrid étaient dans la forteresse, et avec eux deux princes, Wurm et Hals. Aschloh fut assiégé. La lutte fut difficile pendant douze jours. Puis un orage terrible épouvanta les amis et les ennemis. La chaleur de l'été était insupportable aux deux partis ; la putréfaction des cadavres d'hommes et d'animaux, qui restaient sans sépulture autour des murs et des retranchements, au milieu des armes, causa des souffrances égales dans la forteresse et dans le camp; ici comme là les hommes furent tourmentés par le même dégoût. Alors les Nordmans offrirent un accommodement. L'évêque Liutward conseilla une transaction; avec lui agit pour la paix le comte Wiebert, homme rusé, qui était en intelligence secrète avec Hugo, fils de Lothar et de Waldrade, et qui cherchait à favoriser par un traité avec les Nordmans la cause de ce jeune prince. En effet, quoique celui-ci eût été précédemment forcé d'évacuer la Lotharingie et de chercher un asile auprès de Boso, il ne pouvait renoncer à ses espérances au milieu des troubles qui agitaient cette époque. L'empereur donna donc aux Nordmans des otages, en retour desquels le roi Godefrid se rendit dans le camp teutsch. L'évêque Liutward le conduisit auprès de l'empereur. La négociation dura deux jours, et le roi nordman y fit entrer, à ce qu'il semble, le prince Hugo. Elle se termina par un traité qui, en lui-même, était extrêmement honteux pour l'empereur et pour le peuple teutsch, mais qui, dans l'état des choses, pouvait être jugé nécessaire même par des hommes de nobles sentiments. L'empereur, en effet, promit de mettre le roi Godefrid en possession de cette partie du pays des Frisons qui domine les embouchures du Rhin (5); de lui payer une forte somme, trois mille cinq cents livres d'argent; de lui donner en mariage une fille de Lothar et de Waldrade, Gisla, sœur de Hugo, et d'assurer à ce Hugo lui-même un entretien convenable sur les revenus de l'archevêché de Metz. Godefrid, de son côté, promit de recevoir le baptême, de s'abstenir de toute hostilité, et de défendre en fidèle vassal de l'empereur les embouchures du Rhin contre les courses dévastatrices de ses compatriotes.

Le traité fut exécuté : Karl leva les trésors cachés des églises, surtout ceux de l'église de Metz, pour les soustraire au prince Hugo, et livra aux Nordmans l'argent convenu; Godefrid reçut l'eau sainte, et l'empereur eut la joie de tenir le nouveau chrétien sur les fonts baptismaux. Gisla, fille de Lothar, fut donnée en mariage au roi; les Nordmans chargèrent leur butin sur deux cents navires et se retirèrent (6); quant à Karl, il conduisit l'armée à Coblentz, la remercia de la manière la plus aimable, comme si tout avait répondu à ses désirs, et renvoya chacun dans ses foyers.

Mais le mécontentement fut général, et la honte monta au front de beaucoup; les ecclésiastiques considérèrent comme un vol sacrilége que l'empereur eût donné aux Nordmans les trésors que les prêtres avaient soustraits à ces pirates, et à Hugo des biens de l'Église; les laïques, sentant la force de leurs bras et la faiblesse de leurs actes, gémirent tout haut d'avoir reçu pour roi un tel homme, qui n'était pas un homme; personne ne croyait que les Nordmans tiendraient le traité, puisque au lieu de les châtier de leurs crimes, on les en avait récompensés, et par là même provoqués à de nouvelles tentatives; chacun rejetait sur un autre la faute de cette mauvaise issue; l'ancienne discorde se réveilla entre les nations, et des germes d'inimitié et de guerres privées furent jetés entre les individus. L'empereur Karl lui-même s'était rendu de Coblentz à Tribur, par Mayence. Sur la fin de l'automne, il tint à Worms une diète où l'on ne fit et ne gagna rien, parce que les vassaux ne s'y présentèrent qu'en petit nombre, et que ce petit nombre y était venu avec indignation et y assistait avec méfiance. Après les fêtes de Noël, Karl alla en Bavière, contrée qui semble lui

avoir inspiré plus d'inquiétudes que tous les autres pays teutschs, parce que l'autorité ducale de son neveu Arnolf y avait plus de valeur que sa propre dignité impériale. Il resta à Ratisbonne jusqu'après les fêtes de Pâques de l'année suivante, 883, quoique la Bavière fût désolée par des maladies dangereuses. Et dès cette époque arrivèrent des événements qui purent lui prouver quelles étaient les dispositions des hommes et la situation des choses. Entre Poppo, comte de la Marche des Sorabes, qui s'arrogeait le titre de duc, et Egeno, comte saxon, éclata une *fehde* ou guerre privée à laquelle les Thuringiens et les Saxons, entre lesquels s'étaient élevées précédemment déjà des querelles très-animées, prirent une part si active, qu'elle est désignée par la qualification de guerre civile. Princes et peuples se combattaient les uns les autres, comme si le Teutschland n'avait pas de roi; et comme cette dissension rappela douloureusement les maux que le Teutschland divisé avait soufferts aux époques antérieures, elle se présenta comme un présage menaçant de l'époque qui devait suivre. Des combats sanglants furent livrés. Poppo fut vaincu avec les siens, et il échappa difficilement à la mort et à la captivité. Et de même que l'on ne trouve aucune trace que l'empereur Karl ait rien fait pour comprimer ou punir cet événement odieux, de même l'issue et les suites en restent entièrement incertaines. Il semble toutefois que les Thuringiens tombèrent dès cette époque dans une position inférieure à celle des Saxons, et furent moins considérés que ceux-ci. Pendant que ces choses se passaient, on reçut la nouvelle que les Nordmans avaient surpris et détruit le port de Deventer dans le pays des Frisons (7). On envoya contre ces barbares, avec son herbann, le comte Heinrich, frère du margrave Poppo, qui semble avoir été duc parmi les Franks, dans les pays situés sur le Rhin: il devait châtier ou chasser ces perfides ennemis. Il paraît que les Nordmans, qui, après leur départ d'Aschloh, cherchaient en partie à s'établir dans le pays des Frisons sous leur roi Godefrid, en partie à se joindre à d'autres aventuriers, avaient commis ce crime, et que précisément pour cette raison il ne trouva personne contre qui il pût exécuter sa mission; mais le fait pouvait prouver combien peu l'on avait obtenu par le traité d'Aschloh. Bientôt un autre fait en donna une nouvelle preuve: Hugo, fils de Lothar, et beau-frère du Nordman Godefrid, reparut sur la scène avec ses prétentions sur le royaume de son père. Sans aucun doute il était assuré du secours des Nordmans. Mais il en eut à peine besoin; car telle était la dépravation des hommes, qu'il vit en peu de temps une grande armée rassemblée autour de lui, et dans cette armée se trouvaient des hommes qui comptaient parmi les premiers de la Lotharingie. Indépendamment de Wiebert, l'ancien ami de Hugo, on cite les noms de cinq comtes qui lui promirent solennellement de défendre sa cause.

Mais au printemps de l'an 883, l'empereur Karl le Gros, sans tenir compte de tous ces symptômes menaçants, quitta le Teutschland, et passa de nouveau en Italie. Peut-être sentait-il qu'après avoir perdu l'honneur près d'Aschloh, il serait hors d'état de regagner l'estime des Teutschs, et que les nations, comme les individus, vivraient et agiraient à leur gré, qu'il fût absent ou présent. Mais, en Italie, sa présence était nécessaire, s'il ne voulait pas y renoncer à tout. Depuis longtemps le pape Jean VIII l'avait instamment prié de revenir: ce pontife, en effet, était serré de près par les Sarrasins, et en même temps par l'audacieux Wido, duc de Spolète, qui semblait avoir encore moins de respect que les Sarrasins pour le saint-siége et pour les domaines de l'Église romaine. Karl n'avait pu se rendre aux prières du saint-père. Dans l'intervalle, le pape Jean avait péri de mort violente, au milieu de relations et de circonstances singulières; et les Romains, sans s'inquiéter le moins du monde de l'empereur, avaient élevé un nouveau pape, Marinus, sur la chaire de saint Pierre. Ce nouveau pape demanda des secours tout aussi instamment que Jean VIII l'avait fait. Karl se mit en route; mais ce qu'il avait laissé dans le Teutschland, il le retrouva en Italie, la confusion, la désolation et la misère.

L'empereur eut une entrevue avec le pape à Nonantula. Wido, marquis de Spolète, y fut accusé de haute trahison, parce que, disait-on, il avait fait alliance avec l'empereur grec pour faire passer l'Italie sous son autorité. Il fut mis au ban de l'empire, et Berngar, marquis de Frioul, cousin de l'empereur, reçut la mission de le dépouiller de ses terres et de ses fiefs, de ses honneurs et de ses dignités. Berngar se mit en campagne, et se rendit maître d'une partie du territoire. Les terribles maladies qui

ravageaient en tout sens l'Italie l'empêchèrent de s'emparer du reste. Wido, réfugié chez les Sarrasins, sut dans son exil et au moyen des troupes des Sarrasins, par la ruse, par l'intrigue et par des artifices de toute espèce, secondé de plus par les ravages des maladies, ébranler bientôt l'Italie plus qu'il n'avait pu le faire dans sa charge et dans l'éclat de ses dignités. Il trouva des amis et des partisans. L'empereur se vit contraint d'ôter également à ceux-ci leurs fiefs. Par là il compliqua de plus en plus les relations. Beaucoup d'hommes furent lésés et vexés; aucun ne fut gagné, pas même le plus proche parent de l'empereur, ce Berngar de Frioul, qu'il comblait de ses faveurs : on s'habitua à penser qu'il fallait enlever l'Italie à la maison de Karl le Grand, dont on ne pouvait plus espérer ni bonheur ni salut.

Cependant la plus grande confusion et la plus grande misère régnèrent pendant toute cette année dans les royaumes karolingiens situés au nord des Alpes. La France fut horriblement maltraitée par les Nordmans, tandis que Boso la bravait; et tous les efforts du jeune roi Karlmann pour sauver et soulager ses provinces furent inutiles. En Lotharingie, Hugo, fils de Waldrade, se livrait, avec ses bandes de brigands, à de tels excès et à de telles violences, qu'il fut regardé comme un fléau plus cruel que les Nordmans eux-mêmes. Ceux-ci, de leur côté, foulant aux pieds les traités et leurs serments, poussés par leur propre ardeur pour le pillage et par le désir de soutenir le prince Hugo, recommencèrent comme sur nouveaux frais leur ancienne œuvre; et bien que le duc Heinrich les eût battus près de l'abbaye de Prum, cette victoire elle-même prouve à quelle distance ils poussaient leurs courses, et les temps qui suivirent prouvent que cette victoire n'eut pas de grands résultats, bien que, selon l'assertion des écrivains, il n'échappa pas un seul Nordman. Les déplorables discordes élevées entre les Thuringiens et les Saxons duraient toujours. Poppo et Egeno tentèrent de nouveau le sort des armes l'un contre l'autre. Poppo succomba encore une fois sans être dompté ; et ces guerres privées, soutenues avec acharnement par les princes, augmentèrent la discorde entre les peuples. Dans la Bavière seule régnaient l'ordre et la tranquillité, qui exerçaient une influence bienfaisante sur les Allemanni voisins. Car en Bavière le duc Arnolf jouissait d'une grande considération, justement méritée. Sur lui se dirigeaient les regards et les espérances de beaucoup d'hommes, et par là son influence se faisait sentir au loin, quoique la Carinthie seule fût placée sous sa bannière ducale. Mais dans les parties orientales du pays, dans l'ancienne Pannonie, il y avait aussi une grande confusion, et les relations avec Zuentibald, prince des Moraves, qui, depuis quelques années, avaient pris une tournure plus pacifique, étaient redevenues extrêmement hostiles. Les motifs de cette inimitié remontent au temps de Ludwig, le premier roi de tous les Teutschs.

Sous ce roi, en effet, deux frères, Wilhelm et Engelschalk, avaient rendu de grands services dans la guerre contre les Moraves. Pour les récompenser, Ludwig les avait nommés margraves et leur avait soumis le pays frontière. Ils l'avaient défendu vaillamment; ils avaient fait beaucoup et beaucoup souffert. A leur mort, ils laissèrent quatre fils en bas âge. Ludwig avait en conséquence inféodé le pays au comte Erbo. Mais lorsque ces fils furent devenus grands, ils réclamèrent le territoire et la dignité, comme s'ils y avaient eu un droit héréditaire. Leurs réclamations étant restées sans succès, et ayant trouvé de l'intérêt parmi les Bavarois, ils réunirent sans peine un certain nombre de vaillants hommes, et, vers le temps où Karlmann était roi et se voyait retenu sur son lit par ses infirmités, ils chassèrent Erbo, leur ennemi. Erbo chercha un asile auprès de Zuentibald, prince des Moraves. Sous le règne si court de Ludwig le Jeune en Bavière, cette affaire était restée indécise. L'empereur Karl avait prononcé, il est vrai, qu'Erbo devait rentrer en possession du margraviat; mais il avait été hors d'état d'exécuter cette sentence. Zuentibald prit parti pour Erbo. On en vint aux armes. Werinhar, l'un des fils d'Engelschalk, et le comte Vezzilo, un de ses parents, furent faits prisonniers, mutilés de la manière la plus atroce, puis renvoyés. Cette cruauté détermina les trois autres fils des deux margraves à se mettre sous la protection d'Arnolf, et à le reconnaître pour leur *senior*. Arnolf les admit à ce titre. Zuentibald vit un acte d'hostilité dans cette alliance. Il réclama leur extradition; Arnolf la lui refusa. A cela se joignirent d'autres accusations contre Arnolf, auxquelles celui-ci dédaigna de répondre. Pour ces motifs, Zuen-

tibald passa le Danube avec une armée pour combattre Arnolf, son ennemi. Une guerre s'éleva, que les Moraves firent avec la plus grande barbarie, et qui causa les plus épouvantables dévastations dans les pays qui bordent le Danube. Deux fils des deux margraves, Megingoz et Papo, trouvèrent la mort dans les flots du Raab; le troisième, Berthold, fut fait prisonnier. On ne vit plus dans toute la Pannonie, derrière le Raab, que des ruines et des hommes misérables ou mutilés.

Dans cet état de choses, l'empereur Karl le Gros revint d'Italie en deçà des Alpes, au commencement de l'année 884. Il semble avoir eu en vue de déterminer un certain nombre de vassaux de la Bavière à une campagne en Italie, pour faire la guerre au marquis Wido, qui remplissait tout de crainte et de terreur. Mais les relations où il trouva le Teutschland le décidèrent à rester dans son ancien royaume d'Allemannie; car en Lotharingie Hugo continuait sa lutte désastreuse, et semblait devenir d'autant plus dangereux que ses troupes devenaient plus féroces. Il n'épargnait rien, parce qu'il combattait pour tout; mais il ne perdait pas, même dans les circonstances les plus critiques, ce goût effréné des plaisirs qui régnait comme un poison destructeur dans la famille karolingienne. Il sacrifia à sa méfiance son ancien ami Wiebert, et il fit assassiner le fidèle Bernar, parce que la beauté de Friderada, femme de celui-ci, l'avait enflammé de désirs criminels. Un tel chef était entouré d'hommes dignes de lui comme il était digne d'eux, et la Lotharingie était plongée dans la désolation. Godefrid le Nordman, beau-frère de Hugo, favorisait son œuvre déplorable. Les Nordmans avaient remonté le Rhin dans l'automne de l'année précédente, et s'étaient établis à Duisbourg. Ils y furent surveillés ou assiégés par le duc Heinrich; toutefois ils se tinrent tout l'hiver dans leurs fortications. Au printemps, ils pénétrèrent en Saxe. Alors l'évêque Arnt de Würtzbourg vint au secours du duc Heinrich, et les forces combinées de ces deux chefs, auxquels s'étaient joints sans aucun doute les Saxons westfaliens, firent essuyer une grande défaite aux Nordmans ou Danois. Ils prirent la fuite, brûlèrent leur forteresse de Duisbourg, et se retirèrent vers les embouchures du Rhin. Vers le même temps où ces événements s'accomplissaient, l'empereur tint au mois de mai une diète à Worms, pour prendre avec ses fidèles des mesures contre les Nordmans. Pendant cette assemblée, il vit arriver auprès de lui la fille de Lothar, sœur de Hugo, qui avait été donnée en mariage au Nordman Godefrid. Sa mission concernait sans aucun doute les affaires de son mari et de son frère : elle devait servir de médiatrice, calmer, donner le change, espionner. On ne sait quelle fut la matière de ses conférences avec l'empereur; mais il la retint quelque temps, à ce qu'il semble, pour la mettre dans l'impossibilité de donner aucune information désavantageuse. Car, dans l'intervalle, les Nordmans avaient tenté une descente chez les Frisons, aux environs de l'Ems, et il s'agissait de lever contre ces Nordmans des forces suffisantes pour les châtier ou pour les chasser. Mais les braves Frisons n'attendirent pas ces secours; ils se soulevèrent, et firent essuyer à leurs ennemis, près de Norden, une telle défaite, que les Nordmans ne l'oublièrent jamais et n'osèrent plus mettre les pieds sur les côtes de Frise.

L'empereur toutefois se contenta aussi de ce succès. La Bavière réclamait sa présence; l'Italie demandait son retour; il ne pouvait rien faire pour la Lotharingie. A son arrivée en Bavière, au contraire, tout était prêt pour prendre part à la lutte entre Arnolf et Zuentibald, qui se soutenait d'une manière si cruelle. Mais lorsque Zuentibald vit que toutes les forces de la Bavière se rassemblaient contre lui autour de l'empereur, il s'effraya du double danger qui le menaçait désormais. Il renonça donc à son entreprise, s'adressa à l'empereur, demanda la paix, alla au devant de lui dans le pays de Kœnigsstadten, et lui jura, avec les princes de son peuple, le serment d'être l'homme de l'empereur, de lui rester fidèle, et de ne jamais faire irruption dans l'empire avec des forces ennemies, tant que Karl vivrait. Puis on vit paraître aussi un autre prince des Slaves, Brazlaw, qui régnait sur le pays entre la Drau et la Sau, et qui se soumit à l'empereur. Après ces actes, Karl le Gros retourna par la Carinthie en Italie, et arriva heureusement à Pavie.

Pendant ce temps, la France avait été continuellement et avec une excessive cruauté, comme d'habitude, maltraitée par les Nordmans, que commandait Sigefrid, l'ancien compagnon de Godefrid en Lotharingie. Le jeune roi Karlmann, à peine âgé de dix-huit ans, ne trouva nulle part d'appui dans ses efforts et

dans sa lutte contre ce redoutable ennemi, non que les hommes vaillants manquassent, mais parce qu'il ne se rencontrait pas de ces dispositions énergiques que la concorde seule rend possibles. Il se vit forcé, pour donner quelque répit aux pays situés sur la Somme et sur l'Aisne, d'accéder enfin à un traité par lequel il promit aux Nordmans un tribut annuel de douze mille livres d'argent. En conséquence de ce traité, et dans l'automne de cette année, 884, les Nordmans se retirèrent vers les côtes, du côté de Boulogne. Le roi les suivit dans leur marche. De Boulogne, une partie des Nordmans retournèrent dans leur patrie pour y déposer leur butin; une autre partie se rendit en Lotharingie et s'établit à Louvain pour reprendre au printemps suivant la vieille série de combats et de pillages. Les guerriers qui avaient accompagné le roi retournèrent chez eux après cette expédition sans gloire. Quant à Karlmann, il fut enlevé au monde par un malheureux accident, dit-on, avant que l'année ne fût arrivée à sa fin. On raconte qu'étant à la chasse dans la forêt de Baisieu, un homme de sa suite, nommé Bertold, le blessa par maladresse à la jambe. Sept jours après cette blessure, il était mort.

CHAPITRE XII.

L'EMPEREUR KARL LE GROS SEUL ROI DANS L'EMPIRE DES FRANKS. — FIN DE LA RACE (LÉGITIME) DES KAROLINGIENS.

De l'an 885 à l'an 888.

En France vivait encore un frère du dernier roi dont nous venons de raconter la mort, un fils de Ludwig le Bègue, mais né d'une autre mère, d'Adelheid; il s'appelait Karl, et fut dans la suite surnommé le *Simple*. C'était un enfant de cinq ans. Il semble qu'aucune voix ne s'éleva pour lui. Il fut rejeté par les grands seigneurs du pays, non sans doute parce que, dans ces temps difficiles, ils désiraient voir un homme pour roi à leur tête (car dans ce cas ils ne se seraient pas adressés à Karl le Gros); non pas non plus parce qu'ils voyaient dans cet enfant un bâtard qu'ils ne voulaient pas souffrir sur le trône (car les Français avaient déjà passé une fois sur cet obstacle, et plus tard ils y ont passé aussi bien que les Teutschs), mais parce que les anciens ennemis de Ludwig le Bègue jugeaient facile de mettre de côté un tel enfant, ou parce que la pensée d'une réunion nouvelle de tout l'empire de Karl le Grand les entraîna à de grandes espérances, et qu'ils s'attendaient immédiatement à ce qu'un empereur qui aurait tout cet empire sous son pouvoir les délivrerait de tous les maux, sans qu'ils eussent eux-mêmes rien à faire, et de plus les pourvoirait richement de biens et d'honneurs : du moins leur conduite ultérieure est telle, qu'elle semble ressortir de cette pensée ou d'idées de cette nature. Quoi qu'il en soit, les grands seigneurs de France envoyèrent le comte Théodorich en Italie auprès de l'empereur Karl, pour l'inviter à se rendre en France et à prendre possession du royaume.

L'empereur, qui était allé en Italie avec le projet de faire la guerre au duc Wido de Spolète, changea son plan d'après cette invitation. Il appela Wido à une diète qu'il tint à Pavie. Wido y parut et exprima des assurances de fidélité et de dévoûment; Karl feignit d'y croire, et le rétablit dans le duché de Spolète. En même temps il chercha, par des concessions, par des dons de fiefs, par tous les moyens enfin, à se réconcilier avec ses ennemis, à les gagner, à les réunir. Mais, quoiqu'il rétablit la paix extérieure, la discorde intérieure dura toujours; elle augmenta même, à ce qu'il paraît, au lieu de diminuer. Les anciens adversaires de l'empereur, réintégrés dans leurs honneurs et dans leurs biens, persévérèrent dans leur inimitié; les partisans que l'empereur avait eus jusqu'alors, trompés dans leurs espérances par la réconciliation de Karl avec ses ennemis, furent mécontents de sa conduite; il paraît en particulier que Berngar, marquis de Frioul, proche parent de l'empereur, et qui avait conçu de grands projets contre Wido, dirigea désormais son âme vers d'autres grands projets.

Karl l'empereur quitta l'Italie dès qu'il le put, et revint dans le Teutschland au printemps de l'année 885. Avant son départ d'Italie, il avait invité le pape Adrien III, qui était arrivé au trône pontifical l'année précédente, après la mort subite du pape Marinus, à le suivre dans le Teutschland; et Luitward, évêque de Verceil et archichancelier de l'empire, avait été envoyé à Rome pour décider le pape à ce voyage et l'y accompagner. Le véritable but de

cette invitation, comme on le croyait déjà à cette époque, était de procurer et d'assurer par le sacre et le couronnement apostoliques la succession à l'empire à un bâtard de Karl, nommé Bernhard (1). Cette conjecture a pour elle la plus grande vraisemblance. Karl le Gros était le dernier Karolingien; après sa mort, l'empire, comme tout ou démembré, devait tomber en des mains étrangères. Son fils Bernhard, dont la mère est inconnue, dont les capacités n'ont été vantées par personne, n'avait ni droits ni perspective. Et si même dans le Teutschland on voulait tenir compte des bâtards des Karolingiens, Arnolf, duc de Carinthie, avait beaucoup plus de titres, non-seulement parce que son père Karlmann était un fils aîné de Ludwig le Teutsch, mais parce que lui-même avait déjà gagné beaucoup de cœurs et s'était signalé par ses exploits militaires et par une grande administration; et si l'on voulait prendre en considération l'alliance honorable par les femmes avec la maison des Karolingiens, Berngar, l'orgueilleux marquis de Frioul, avait le pas sur tous les autres comme petit-fils de Ludwig le Pieux. Bernhard, bâtard de Karl le Gros, ne pouvait donc avoir aucun espoir d'acquérir l'empire de son père, si l'évêque apostolique, qui, par sa décision, sa consécration et son couronnement, avait élevé les Karolingiens à la dignité royale, ne le lui assurait par toute l'autorité de la puissance apostolique. C'est pour cette raison que l'empereur fit son invitation au pape Adrien III; le pape promit de venir dans le Teutschland. Karl indiqua une diète à Worms, et se rendit dans cette ville pour y attendre l'arrivée du saint-père et faire l'ouverture de l'assemblée. Ensuite seulement il voulait se rendre en France, pour recevoir le serment de fidélité des vassaux français, et ajouter ce royaume à ceux qu'il possédait déjà.

Mais pendant ce temps de grands mouvements avaient eu lieu en France et en Lotharingie, et ils mettaient de sérieux obstacles à un voyage en France. Les Nordmans, conduits par Sigifrid, oubliant le traité par lequel Karlmann s'était engagé, l'année précédente, à leur payer tribut, avaient recommencé leurs anciennes dévastations avec un redoublement de cruauté; et les Français, qui leur rappelèrent ce traité, avaient reçu pour réponse que les Nordmans n'avaient fait d'accommodement qu'avec le roi Karlmann, et qu'ils n'étaient tenus à rien après sa mort. Ils continuèrent donc sans pitié leur œuvre de destruction; et s'ils trouvèrent de la résistance sur quelques points, elle ne fut pas assez sérieuse pour les arrêter. En Lotharingie, Hugo, fils de Lothar et de Waldrade, reparut sur la scène avec ses prétentions sur le royaume de son père, croyant que le moment favorable était venu pour les faire définitivement valoir. Il avait pour allié son beau-frère, le Nordman Godefrid, auquel on avait cédé la Frise occidentale. Godefrid envoya comme ambassadeurs à l'empereur deux comtes frisons, Gerolf et Gardolf : ils lui dirent « que Godefrid avait besoin de vin, et que le pays qu'il possédait n'en produisait pas; qu'en conséquence, si l'empereur désirait qu'il lui gardât la foi promise, et lui voir défendre contre ses propres compatriotes les frontières de l'empire qu'on lui avait confiées, il devait lui céder quelques pays vignobles sur le Rhin, Coblentz, Andernach, et quelques autres territoires qui appartenaient au fisc impérial. » En même temps il prit des mesures pour donner de la force à ses réclamations. L'empereur et ses conseillers y virent une perfidie digne d'un sévère châtiment; ils crurent aussi que contre un tel ennemi tous les moyens étaient permis, et, dans la conscience de leur faiblesse, ils résolurent d'anéantir ou de mettre hors d'état de nuire, par la ruse ou par la violence, le Nordman ainsi que Hugo. Dans ce but, Karl donna pour réponse aux députés de Godefrid : qu'il lui enverrait des députés et lui ferait des propositions dignes de tous deux; qu'en attendant Godefrid persévérât dans la foi jurée. Ensuite l'empereur combina avec le duc Heinrich une œuvre perfide. Tandis que Hugo serait invité à une conférence avec un plénipotentiaire impérial, Heinrich devait, en qualité de député de l'empereur, se rendre auprès de Godefrid, et le vénérable archevêque de Cologne, Willibert, devait accompagner le duc, afin de se délivrer par le meurtre de l'audacieux Nordman. Et le vénérable évêque hésita tout aussi peu que le duc Heinrich, sinon à prêter les mains au crime, du moins à préparer la possibilité de le commettre. Entre ces deux hommes et Godefrid fut indiquée une entrevue qui devait avoir lieu dans l'île Batave, à l'endroit où le Waal se sépare du Rhin. Le duc Heinrich ordonna à un certain nombre de

fidèles de venir isolément et sans bruit, et de se réunir au jour fixé dans un endroit déterminé; lui-même, accompagné seulement d'une petite escorte, se rendit dans l'île avec l'évêque. Conformément aux conventions, Godefrid arriva également avec une faible escorte. Ce lieu de l'entrevue est appelé Hérispich. Toute une journée s'écoula en négociations. Sur le soir, les deux parties quittèrent l'île, pour continuer le lendemain ce qu'elles avaient commencé. Godefrid revint, le duc Heinrich aussi; quant au vénérable évêque Willibert, il tint, par des paroles trompeuses, la femme de Godefrid, fille de Lothar, éloignée de l'île. D'autre part, se montra à côté d'Heinrich un comte Eberhard, dont les possessions avaient été dévastées par Godefrid, et dont le duc avait déjà discuté la cause. Eberhard éleva des plaintes contre l'injustice dont il avait été victime; Godefrid répondit avec orgueil et mépris. Alors Eberhard, comme on en était convenu, tira son épée du fourreau, et frappa le Nordman à la tête avec une telle force, qu'il tomba à terre. Là-dessus les Teutschs qui se trouvaient présents se précipitèrent sur le prince renversé, et assassinèrent lâchement l'homme héroïque qu'ils n'avaient pu ou qu'ils n'avaient osé combattre. En même temps, les fidèles du duc, qui s'étaient réunis, entrèrent dans l'île, et tous les Nordmans qui s'y trouvaient furent traîtreusement massacrés (2). Quant au duc Heinrich, qui ne rougit pas de souiller par cette atrocité des actions glorieuses, il se rendit, après que son œuvre eût été accomplie, dans l'île Batave, en toute hâte et avant qu'elle pût être connue, à l'endroit où Hugo, fils de Lothar, avait été invité avec de grandes promesses. Hugo s'y trouva. Heinrich le fit aussitôt saisir avec sa suite; d'après les ordres de l'empereur, ce malheureux prince eut les yeux arrachés; ses compagnons furent dépouillés de leurs biens et de leurs honneurs. Après avoir subi ce traitement aussi horrible que lâche, Hugo fut conduit au monastère de St-Gall; dans la suite, il fut tonsuré moine dans le couvent de Prum, par Regino, abbé de Prum, le même qui a consigné cette histoire dans sa Chronique.

Karl le Gros souffrit et ordonna de telles atrocités, non-seulement contre un odieux étranger, mais aussi contre un parent, le petit-fils de son oncle, qui pouvait croire du moins avoir de justes droits dans le moment même où l'empereur nourrissait la pensée de transmettre toutes ses couronnes à son propre bâtard. Mais il n'eut pas à se féliciter de cette misérable victoire. Le pape Adrien III avait réellement pris le chemin du Teutschland pour satisfaire aux vœux de l'empereur; mais avant d'arriver aux Alpes, il avait été enlevé au monde par une mort subite, et cette mort fit évanouir les plus belles espérances auxquelles l'empereur semble s'être attaché jusqu'alors dans sa difformité physique et dans sa faiblesse intellectuelle. A partir de ce moment, il perdit le goût de la vie et de ses magnificences : il devint chagrin, méfiant, indifférent, mélancolique, hébété. Il ne pouvait se soutenir qu'en s'appuyant sur des épaules d'autrui; et pourtant il était tout aussi impropre à récompenser ceux qui lui rendaient ou lui promettaient service, qu'à punir ceux qui avaient violé leurs serments et manqué à leurs devoirs. Dans une telle situation, il s'aliéna en peu de temps les esprits. Tous cessèrent de compter sur lui, et cherchèrent une autre base à leurs espérances, à leurs désirs, à leurs passions et à leur ambition.

Karl se rendit, comme il l'avait promis, de Worms à Pontion en France. C'est là qu'il reçut le serment de fidélité des vassaux français. Puis il donna à ces vassaux et à ceux de Lotharingie l'ordre de se mettre en campagne contre les Nordmans, qui avaient établi à Louvain le foyer de leurs brigandages : quant à lui, il retourna aussitôt par le Rhin dans le Teutschland. L'armée combinée se mit en marche, mécontente de ce que l'empereur s'était éloigné, sans ordre et sans unité, parce qu'elle n'avait pas de chef habile. Les Nordmans se rangèrent hardiment contre eux. Lorsqu'ils virent parmi leurs ennemis des hommes des provinces occidentales de la France, ils leur crièrent : « Et vous donc aussi? Nous vous connaissons. Il n'est pas nécessaire de vous donner tant de peine; nous vous rendrons visite dans votre propre pays. » Et ces guerriers, dont les ancêtres avaient conquis le monde, reculèrent devant ce mépris, et retournèrent dans leur pays. Les Nordmans tinrent parole. Ils pénétrèrent en France; et bien que l'on fît quelques tentatives pour les arrêter, ils ne trouvèrent nulle part de résistance en pleine campagne. Çà et là des villes et des châteaux les entravèrent, mais ce ne fut que pour un instant : où

la poitrine des hommes est vide de cœur, les murs et les retranchements sont une faible défense. Dès le mois de juillet, les Nordmans étaient en possession de la ville de Rennes, et quelques mois après ils se montrèrent aux portes de Paris. Mais là leurs projets échouèrent; car dans Paris, que l'on continuait à regarder comme la capitale du royaume, se trouvaient trois vaillants hommes qui, bien qu'ils fussent dénués de tout secours, formèrent la résolution d'affronter les dernières extrémités: c'étaient le comte Odo ou Eudes, l'évêque Gauzlin et l'abbé Hugo. Ces hommes fortifièrent de toute manière Paris, en restreignant la ville à l'île de la Seine, et mirent tout en œuvre pour la défendre le plus longtemps possible. Et le génie des braves fit naître la bravoure chez les lâches, et les anciens efforts des Nordmans échouèrent contre leur persévérance.

Sur ces entrefaites, l'empereur se trouvait dans le Teutschland. Il passa l'hiver à Ratisbonne. Au printemps de l'année suivante, 886, il envoya le duc Heinrich, avec un certain nombre de guerriers, en France, au secours de Paris qui était serré de près; mais Heinrich ne s'occupa de rien, et revint sans avoir rien fait, soit qu'il ne se sentît pas assez fort, soit, ce qui est plus vraisemblable, qu'il ne voulût pas sacrifier le sang des Teutschs pour sauver une ville française que les vassaux français abandonnaient avec une froide indifférence. L'empereur lui-même passa en Italie. Deux choses semblent l'avoir décidé à ce voyage: d'abord il voulait décider aussi les vassaux italiens à prendre part à une grande entreprise contre les Nordmans; puis il voulait s'entendre avec le nouveau pape, Étienne V. Ce pontife avait été élu par les Romains aussitôt après la mort d'Adrien III, et s'était fait sacrer, sans que l'on eût reçu ou demandé l'assentiment de l'empereur. Karl, irrité de cette conduite, avait envoyé à Rome, l'année précédente, son archichapelain, l'évêque Liutward de Verceil, pour élever des réclamations contre un tel acte d'indépendance. Le nouveau pape, homme doué de beaucoup de grandes qualités, n'avait pas tenu compte de ses réclamations, ou les avait rejetées comme mal fondées, et Karl avait toléré ce qu'il lui était impossible de changer. Mais ensuite il avait été invité par le pape à venir en Italie, parce qu'il désirait s'entretenir avec lui au sujet des siéges épiscopaux qui avaient été détruits par les Nordmans, et d'autres affaires importantes de l'Église. Il semble que cette invitation ranima dans l'âme de Karl une étincelle de ses anciennes espérances; il pensa que peut-être il réussirait, par l'entremise du nouveau pape, à transmettre ses royaumes à son fils Bernhard. Son séjour à Ratisbonne se rattachait peut-être à ces espérances, parce qu'il voulait avoir les yeux ouverts sur Arnolf. Après son arrivée en Italie, il envoya l'évêque Liutward à Rome pour suivre les négociations avec le pape. Lui-même tint une diète à Pavie après les fêtes de Pâques. C'est là qu'il montra, pour la dernière fois, aux Italiens son affaissement et son excessive faiblesse, et par là il les fortifia dans la pensée que chacun d'entre eux ne devait reconnaître d'autre maître que soi-même; mais en même temps il fut témoin oculaire de l'exaspération qui existait entre les guerriers teutschs et les habitants des villes italiennes; car il y eut entre sa garde et les bourgeois de Pavie des scènes d'hostilité qui coûtèrent la vie à beaucoup d'hommes, et ne furent arrêtées qu'avec beaucoup de peine.

Cependant Karl, accompagné de vassaux italiens, entreprit son voyage d'Italie en France. Il se dirigea par la Bourgogne sur Metz. Là les vassaux de France et du Teutschland devaient se rassembler autour de lui; mais les Français, en masse ou en majeure partie, ne se montrèrent pas, et l'arrivée des Teutschs et des Lotharingiens fut retardée par de grandes inondations; car, aux mois de mai, juin et juillet, on vit tomber des pluies continuelles avec une abondance inouïe, qui firent déborder plusieurs fleuves au delà et en deçà des Alpes, et couvrirent au loin les campagnes d'eau. Pendant ce temps, la position de Paris devenait toujours plus difficile, et dans la ville la misère augmentait de plus en plus. Les Nordmans, exaspérés par cette résistance inattendue qu'on leur opposait depuis plus de neuf mois, et craignant tout à la fois de manquer leur butin par l'arrivée de l'empereur, employèrent plus d'adresse et de force que d'habitude pour atteindre leur but. Quelques fortifications étaient battues en brèche et prises; les environs étaient changés en désert. L'évêque Gauzlin et l'abbé Hugo, dont le génie et les discours avaient donné de la force et de l'énergie aux âmes, étaient morts;

le comte Odo seul tenait encore ferme, mais il se trouvait serré de très-près. Dans cet embarras, il risqua, à la grande terreur des habitants de Paris, de quitter cette ville, de courir lui-même à Metz, et d'exposer à l'empereur l'extrémité où il était réduit. A la grande surprise des habitants, il arriva heureusement auprès de l'empereur, et revint de même à travers les Nordmans. Et par lui l'empereur fut déterminé à se rapprocher de cette malheureuse ville. Il conduisit son armée à Kiersy, à Attigny, lentement, sans doute dans l'attente de plus grands renforts. Cependant il envoya le comte Heinrich en avant aux environs de Paris. Lorsqu'il y fut arrivé avec son armée, le duc monta à cheval pour aller, avec une faible escorte, examiner, des hauteurs qui avoisinent Paris, la position des Nordmans, et choisir un endroit où ses propres troupes pussent convenablement camper. Mais tout à coup son cheval tomba dans une fosse recouverte de gazon, comme les Danois en avaient fait beaucoup. Aussitôt un grand nombre de Nordmans sortis d'une embuscade se jetèrent sur le général ainsi renversé, et le duc Heinrich reçut de leurs mains une mort indigne. Les Nordmans poussèrent de grands cris de joie, parce qu'ils avaient tiré vengeance du meurtre du prince Godefrid, que le duc Heinrich avait précipité dans la tombe; cependant ils rendirent le cadavre de leur ennemi tué au comte Ragner, qui avait fait partie de la suite du duc. Et lorsque Ragner apporta ce cadavre à Karl le Gros, l'empereur fut saisi d'une douleur profonde. Dans le fait, il avait perdu le seul homme qui lui eût montré une fidélité véritable et un dévoûment sincère, et qui n'avait pas fait ses guerres sans quelques succès.

L'empereur toutefois se mit en mouvement et marcha sur Paris, mais seulement, à ce qu'il semble, pour ne pas rétrograder si près du but, et nullement pour faire quelque chose en faveur des Français qui, à l'exception d'Odo, ne faisaient rien pour eux-mêmes. A son arrivée, il contraignit les Nordmans à quitter la rive droite de la Seine et à se retirer sur la rive gauche. Puis il proposa la paix à Sigefrid, chef des Nordmans. Sigefrid ne repoussa pas ces offres. Des ambassadeurs allèrent d'un côté à l'autre; enfin on conclut un accommodement en vertu duquel les Nordmans devaient quitter les environs de Paris moyennant une rançon pour cette ville, et avoir ensuite la liberté d'épuiser par leurs pillages, pendant tout l'hiver, les pays situés au sud de la Seine et la Bourgogne. Ce traité, dont on a tant parlé et qui a été tant blâmé, n'était certainement pas honorable pour un prince qui portait le titre d'empereur, et se vantait d'être roi du Teutschland, d'Italie et de France; mais pour rester juste envers l'infortuné prince qui conclut cet accommodement, il ne faut pas oublier que s'il y a à répondre ici à une accusation, cette accusation retombe probablement en majeure partie sur les vassaux, et non sur l'empereur. Karl ne fut jamais un héros; mais l'histoire ne nous le montre pas non plus comme un lâche. Il était depuis longtemps infirme; maintenant il était faible et malade. Ses serviteurs et ses fidèles, sans la connaissance, le conseil et l'assentiment desquels il n'a probablement pas conclu ce traité, auraient dû agir à sa place. Puisqu'ils ne le firent pas, cela prouve que cet acte ne fut pas son œuvre, mais celle des circonstances et des relations sociales ébranlées dans leur base. Et ces relations expliquent suffisamment ce qui se passa. Depuis deux siècles déjà, comme nous l'avons remarqué à plusieurs reprises, une antipathie nationale s'était élevée entre les Teutschs et les Français. Chaque peuple demandait son prince à lui; et un homme énergique comme Karl le Grand avait seul pu étouffer ces prétentions. Maintenant la marche des choses avait placé Karl le Gros à la tête des deux peuples, au contentement d'un petit nombre de Teutchs, au mécontentement de la plupart des Français. Beaucoup de vassaux teutchs n'avaient point paru à l'expédition de l'empereur vers Paris; l'inondation fournissait un excellent prétexte. Quant aux vassaux de France, il paraît qu'il n'en vint aucun de ceux dont les terres ne se trouvaient pas sur le chemin suivi par l'empereur. Il régnait aussi une anxiété générale. L'homme qui portait toutes les couronnes des royaumes karolingiens était le dernier de sa race, et il se trouvait dans un tel état, que d'un jour à l'autre il pouvait quitter la vie. Aussi tous les princes et seigneurs, ecclésiastiques et laïques, cherchaient à se préparer, chacun dans son cercle, au changement qui allait s'opérer dans les relations. Enfin l'hiver approchait; Paris était épuisé; les environs étaient un désert. Dans de telles circonstances, les hommes du Teutschland

et d'Italie, venus à Paris avec l'empereur, devaient-ils rester loin de leur patrie, supporter des dangers de toute espèce, les privations, la faim, la misère, pour chasser les Normands de la France, et protéger la Neustrie, la Bourgogne et l'Aquitaine contre des ennemis qui ne voyaient pas une épée se tirer contre eux dans ce pays? Il est facile de concevoir comment ces hommes purent croire que le vaillant comte Odo et la fidèle ville de Paris méritaient seuls une récompense; mais qu'il fallait un fléau au reste des Français. L'empereur investit le comte Odo des domaines de son père Rothbert (5), et protégea Paris par son traité avec les Danois. Il laissa les autres provinces de France en proie aux Nordmans, afin que les seigneurs qui les possédaient fussent forcés par la nécessité à se lever pour leur propre défense. Quant à lui, renonçant complétement à la France, il revint en toute hâte dans le Teutschland, et pendant sa retraite, Sigefrid, le prince des Nordmans, lui montra dans les flammes des villes et des villages qu'il brûlait derrière lui et sur ses flancs, le fléau qu'il brandissait sur les Français.

Mais tandis que Karl, le malheureux empereur, perdait ainsi presque une année en Italie et en France, il s'était préparé en Italie et dans le Teutschland de grandes choses qui vinrent bientôt à maturité, privèrent du trône et de la vie le dernier rejeton de la race légitime de Karl le Grand, et séparèrent à jamais le Teutschland et la France. L'insuffisance des documents qui restent de cette époque ne permet pas de découvrir la véritable connexion de ces intrigues et la véritable marche des choses; et beaucoup d'hommes, qui se sont livrés à des œuvres de ténèbres, ont mis une haute importance à couvrir ces œuvres de ténèbres éternelles. Les grands seigneurs des trois royaumes du Teutschland, de France, d'Italie, dignitaires et vassaux, avaient perdu l'habitude de l'obéissance, et s'étaient fait depuis longtemps un jeu des serments et de la fidélité. Karl, par ses infirmités et sa faiblesse, avait perdu tout pouvoir sur eux. Chacun faisait ce qu'il voulait; et si quelqu'un d'entre eux redoutait encore quelque chose, ce n'était pas l'autorité de l'empereur et roi, mais seulement la jalousie de ceux qui étaient ses égaux. Or, dans l'état de santé où se trouvait Karl le Gros, sa mort pouvait arriver d'un jour à l'autre, et les derniers événements avaient prouvé de la manière la plus claire que l'empire de Karl le Grand était disloqué, et que jamais il ne pourrait être de nouveau réuni sous un seul chef. Aussi chacun crut devoir songer à sa propre maison, et empiéter autant qu'il pourrait s'y hasarder, en présence de la jalousie d'autrui. Ces tendances et ces efforts se croisaient en tous sens; une multitude d'actes eurent lieu: ceux-là seuls atteignirent leur but, qui mirent hardiment la main à la trame ourdie autour du malheureux empereur, et qui consolidèrent encore pendant sa vie ce que sa mort semblait pouvoir aisément mettre en danger. Voici ce qui semble résulter des indications confuses consignées par les auteurs d'annales de cette époque, et ce qui s'accorde seul avec la nature des relations dans ce siècle.

Comme nous l'avons dit plus haut, l'empereur Karl le Gros avait conçu la pensée de faire passer ses couronnes à son fils, le bâtard Bernhard, par l'autorité pontificale et par la puissance de l'Église. Il paraît que, par jalousie de femme, l'épouse de Karl, l'impératrice Richarda, travailla contre ce projet. Karl, en effet, soit par répugnance personnelle, soit par infirmité physique, soit par erreur religieuse, n'avait jamais vécu conjugalement avec cette princesse, et ce qui pouvait affliger celle-ci, c'est que n'ayant eu elle-même aucun enfant, elle devait voir un roi ou un empereur dans le bâtard de son mari, quoique du reste Karl l'eût constamment honorée et traitée comme son épouse. Pourtant l'empereur avait gagné le pape Adrien III à ses désirs; mais la mort inattendue de ce pape avait détruit tout à coup, et au grand chagrin de Karl, ce plan au moment où il était arrivé à sa maturité. Il paraît toutefois que Karl était revenu à ce projet. Pendant son dernier séjour en Italie, au printemps de l'année 886, il avait envoyé l'archichancelier de son empire, l'évêque Liutward de Werceil, à Rome, auprès d'Étienne V, sans aucun doute avec la mission secrète de déterminer ce pontife à accomplir ce que la mort avait empêché le pape Adrien de terminer. Liutward ne s'était pas acquitté de cette mission d'une manière conforme aux désirs de l'empereur, soit que le pape hésitât à entrer dans les vues de Karl, soit que les vues de l'empereur lui répugnassent à lui-même. D'autre part, Liutward, profitant de l'absence de l'empereur, avait travaillé pour lui-même. Réfléchissant à la révolution qui allait se faire, il avait empiété partout où il

en avait trouvé l'occasion, et n'avait respecté ni le sacré ni le profane pour agrandir sa famille, et lui laisser dans cette grandeur même un monument de la puissance qu'il avait exercée dans l'empire. Dans ces efforts, il s'était engagé, on ne sait comment, dans des querelles dangereuses avec Berngar, marquis de Frioul, qui, en sa qualité de petit-fils de l'empereur Ludwig le Pieux, croyait qu'une couronne n'était pas un but trop élevé pour lui. Berngar avait marché avec des troupes sur Verceil et avait tiré vengeance de ce prêtre orgueilleux. Mais, dans l'inquiétude que lui inspirait un tel ennemi, l'évêque s'était adressé à Arnolf, duc de Carinthie, qui était voisin de Berngar, et duquel il pouvait, pour cette raison même, attendre les secours les plus prompts et les plus faciles. Il révéla peut-être au duc Arnolf toutes les relations, les projets et les tendances qui lui étaient connus comme archichancelier de l'empereur et son confident. Il paraît qu'il fut ainsi convenu entre Arnolf et Liutward qu'ils travailleraient en commun à assurer à lui, Arnolf, la couronne teutsche. Il se peut que tous deux, Liutward et Arnolf, se soient attaché d'abord des individus, hommes et femmes, mais qu'ensuite, tantôt par des motifs raisonnés, tantôt par des promesses formelles et des menaces équivoques, enfin, par des artifices de toute nature, ils aient cherché à gagner les principaux officiers et les vassaux les plus éminents parmi tous les peuples teutschs; et, dans l'état des choses, il ne pouvait leur être difficile d'entraîner beaucoup de ces hommes dans leur parti, puisque assurément chacun tenait à amener le plus tôt possible le vaisseau de sa fortune dans un port qui promît de la sécurité contre la tempête qui menaçait d'éclater.

C'est en hiver, au milieu de ces intrigues, que l'empereur revint de France en Alsace. Là il tomba dangereusement malade, moins peut-être de ses occupations continuelles, que de chagrin et de douleur; car il souffrait d'horribles maux de tête. Ce qui semble l'avoir affecté le plus vivement, c'est le mauvais succès des plans qu'il avait formés pour son fils. Il rejeta la faute de cet échec sur l'évêque Liutward, qui jusqu'alors avait été son ami et son confident. Et comme il connaissait les dispositions de sa femme envers son fils, qui n'était pas le fils de celle-ci; comme l'impératrice Richarda ne put peut-être pas dissimuler sa joie secrète, et comme sans doute il avait observé une grande confiance entre sa femme et l'évêque, la pensée s'éleva dans son esprit qu'entre ces deux personnes une convention avait été faite contre lui et son fils; que Liutward avait servi la passion de l'impératrice et agi contre ses désirs. Cette pensée le conduisit à un nouveau soupçon, que quelque serviteur perfide avait peut-être jeté dans son âme, et que l'empereur avait adopté d'autant plus facilement qu'il ne pouvait mieux expliquer la trahison de l'évêque, le soupçon que celui-ci vivait avec son épouse dans une intimité criminelle. Mais en même temps il se peut qu'il apprit peu à peu que le duc Arnolf était en relation avec Liutward; et le but de cette union ne pouvait être une énigme.

Après les fêtes de Pâques de l'an 887, l'empereur, plein d'inquiétudes, de méfiances et de soupçons, tint une diète à Wiblingen sur le Danube. On ne sait pas qui fut appelé à cette diète, qui y parut, ni ce que l'on y discuta. Dans ce même lieu, le marquis Berngar vint auprès de lui pour se justifier des violences dont il s'était rendu coupable envers Liutward; et il obtint sans peine le pardon de l'empereur. Cet événement rendit peut-être manifeste le mécontentement de Karl contre l'évêque. Et à peine ce mécontentement eut-il paru au grand jour, que les plus grandes accusations contre l'évêque Liutward furent portées aux oreilles de l'empereur. Berngar commença peut-être, et sa voix fut appuyée par celle d'un grand nombre d'hommes, même parmi les Allemanni, dans lesquels l'empereur avait la plus grande confiance, parce qu'il les connaissait depuis plus longtemps. On reprocha à l'évêque les plus grandes violences, l'orgueil, la fausseté et l'avarice. Il fut même réprimandé pour des hérésies théologiques, parce qu'il avait des idées erronées sur la double nature du Sauveur du monde; idées inconciliables avec la doctrine de l'Église, et pernicieuses en elles-mêmes. Ces plaintes et ces accusations, élevées par des ecclésiastiques et par des laïques, durent faire croire à l'empereur que son orgueilleux archichancelier était aussi odieux aux grands et aux petits qu'à lui-même. Dans cette pensée, il prit la résolution de destituer cet homme détesté de tous ses honneurs publics. Mais cette vengeance ne satisfit pas les ennemis de Liutward; ils voulurent le dépouiller aussi de ses dignités ecclésiastiques;

et peut-être l'empereur sentait-il l'ignoble besoin de faire participer sa femme à la honte de l'évêque, puisque, dans son esprit, celui-ci s'était fait l'instrument des passions de sa femme pour rendre vain le vœu le plus cher de son cœur. Mais, pour arriver à ce but, ce malheureux prince, dirigé sans aucun doute par de mauvais ou faux conseillers, entra dans une voie où il révéla lui-même à tous sa faiblesse, et où, exposé nu aux regards insultants de ses ennemis, il devait devenir un objet de risée pour ses contemporains et pour la postérité.

Au mois de septembre, il tint une diète à Kirchheim en Alsace. Devant cette assemblée, il destitua l'évêque Liutward de ses fonctions d'archichancelier (4), et en même temps il l'accusa d'adultère avec sa femme. Mais l'impératrice Richarda, irritée de tout ce qu'avait d'ignominieux une telle accusation, affronta avec orgueil cette plainte honteuse. Elle déclara qu'elle n'avait jamais eu de relations intimes ni avec celui qui prenait le titre de son mari, ni avec aucun autre homme, et qu'elle était complétement vierge. Pour prouver cette assertion elle offrit de subir, si l'empereur l'exigeait, un jugement de Dieu, soit par le duel, soit par l'épreuve des socs de charrue rougis au feu. Karl toutefois, ému trop tard de honte, n'exigea pas, à ce qu'il paraît, cette preuve, et cette ignoble affaire jeta la désunion dans l'assemblée.

Après cette scène, l'impératrice Richarda se rendit dans le couvent d'Andlau, en Alsace, qu'elle avait elle-même fondé, pour se soustraire aux yeux du monde et se consacrer au service de Dieu. Liutward accourut en Carinthie auprès d'Arnolf, son ami, et pressa le coup décisif. Aussitôt Arnolf mit sur pied une grande armée de Bavarois et de Slaves, et fut vraisemblablement salué sur-le-champ du nom de roi par ses troupes. La nouvelle s'en répandit promptement dans tous les cantons du Teutschland; alors on vit accourir une foule d'officiers et de vassaux de la Thuringe, de la Saxe, de l'Allemannie, qui, ne voulant point négliger leur fortune, prêtèrent serment de fidélité au nouveau roi comme à leur seigneur féodal. De son côté, il convoqua tous ceux qui lui avaient prêté ce serment, à Tribur, pour étouffer la révolte par la force des armes. A son appel se rassembla, il est vrai, au mois de novembre, un certain nombre d'hommes, dont les uns ne savaient sans doute pas quel parti était le plus sûr, mais dont certainement les autres étaient conduits par le sentiment de l'honneur et du devoir. Mais Arnolf se sentait déjà assez fort pour oser exprimer cette menace : que tous ceux qui ne se prononceraient pas aussitôt pour lui perdraient leurs fiefs. Trois jours après la notification de cette menace, Karl se vit abandonné de tous les vassaux. Une pauvre et inquiète populace, et quelques hommes distingués qui redoutaient la violation des droits et qui croyaient pouvoir ici agir le plus efficacement pour Arnolf et pour eux-mêmes, restèrent rassemblés autour de lui. Parmi eux était le vénérable archevêque de Mayence, Luitbert. L'empereur, dans son extrémité, envoya celui-ci, avec un morceau de la vraie croix, sur lequel Arnolf lui avait autrefois juré fidélité, au devant de son ennemi, pour l'exhorter à se rappeler son serment et à ne pas agir contre lui d'une manière si cruelle et si impie. On ne sait pas comment Luitbert s'acquitta de sa mission; peut-être, considérant l'état des choses, parla-t-il mieux pour lui-même que pour le malheureux empereur, dont la chute ne pouvait plus être prévenue. Arnolf, il est vrai, fondit en larmes, dit-on, à la vue de la sainte relique; mais il ne renonça point à son projet, il ne pouvait et n'osait pas d'ailleurs y renoncer. Le sort de la maison des Karolingiens était accompli. L'empereur Karl le reconnut, et s'humilia sous les coups du destin. Il envoya son fils Bernhard à Arnolf, qui s'avançait avec son armée, fit déposer ses couronnes aux pieds de ce prince, lui promit soumission, lui recommanda son fils, et sollicita seulement, comme un mendiant, ce qui lui était nécessaire pour subsister. Arnolf lui accorda quelques terres en Allemannie, où Karl, le troisième empereur de ce nom, se retira désormais dans la solitude. Du moins le sort cruel qui s'acharnait sur sa famille lui avait encore réservé un bonheur, celui de ne pas survivre longtemps aux immenses calamités dont il avait souffert. Deux mois après avoir perdu ses couronnes, le 13 janvier 888, il quitta la vie, soit que la douleur et l'inquiétude eussent creusé sa tombe, soit, comme on l'a également cru, qu'il périt de mort violente.

NOTES DU LIVRE XIII.

CHAPITRE Ier.

(1) C'est-à-dire malgré sa présence au champ du Mensonge.

(2) Anastasius. Il s'éleva soudain une terrible tempête. *Quidam de primatibus Drogonis consiliarii fulminis ictu percussi ac interempti sunt. Hoc videntes horribile signum, nimio omnes timore Franci correpti sunt.* Néanmoins, ils continuèrent à déployer leur fureur.

(3) La première de ces indications se trouve dans les *Annal. fuldenses*; l'autre dans les *Annal. Bertiniani*. La dernière se trouve, il est vrai, pour la première fois dans *Marianus Scotus*. Le *Chronic. Saxonicum* et le *Chron.* Lamberti Schafnab. ont encore : Ludwig (mais dans les deux chroniques il y a Lothar), *regem Slavorum*, *Gestimulum occidit*.

CHAPITRE II.

(1) Benoit *de Saint-Maux :*

> Hastenc.....
> Li tres-horrible, li crueaus,
> Li plus mals hom qui unc nasquis
> E qui al siècle plus mal fist....
> ....
> Ne preisa Hastenc les Franceis,
> Flamencs ne cels de Vermandeis,
> Ne cel d'Anjou ne d'Aquitaine,
> Vaillant un seul flocel de laine.

(2) Selon les *Annal. fuldenses*, les Nordmans, avant d'arriver jusqu'à Hambourg, livrèrent trois batailles; vaincus dans l'une, ils furent vainqueurs dans les deux autres. Or, *Castellum Hammaburg populati, nec inulti reversi sunt.* D'après les *Annal. Bertin.*, les Saxons marchent contre les Nordmans, *et commisso prælio victores efficiuntur.* Puis les Nordmans, battus, prennent *Sclavorum civitatem* (Hambourg), où ils s'établirent, selon l'annaliste.

(3) *Annal. fuld.*, a. 845 : *Mense martis, Hludowicus cum Karolo placitum habuit.* On n'indique pas le lieu.

(4) *Ducem eis constituit Rastizen, nepotem Moimari.*

(5) Comme jadis les Teutschs furent accusés de trahison par les Romains, de même, à l'époque dont nous parlons, les Slaves le furent par les Teutschs. *Boemani more solito fidem mentientes, contra Francos rebellare moliuntur.*

(6) Le traité se trouve dans Baluzius (II, p. 45), et, avec quelques variantes, dans les *Annal. Bertin.* a. 851.

CHAPITRE III.

(1) Car c'est bien là le sens des expressions des *Annal. Bert.*, a. 851 : *Respogius ad Carolum veniens in urbe Andegavorum datis manibus suscipitur, et tàm regalibus indumentis quàm paternæ potestatis ditione donatur, additis insuper ei Redonibus, Namnetis et Ratense.*

(2) L'annaliste dit : *Transiens per Angros, Harudos, Suabos et Hohsingos.*

CHAPITRE IV.

(1) Ludwig II est, il est vrai, appelé *imperator* par les écrivains d'en deçà des Alpes, mais tout simplement *imperator Italiæ. Hincmar* de Reims (*Annal. Bert.*, a. 863) dit même : *Hludovicus, Italiæ* vocatus *imperator*, comme si ce titre même lui était contesté.

(2) Les expressions des *Annal. fuldens.* ne sont pas indignes de remarque. Le roi apprit *in oriente rempublicam Sorabici limitis esse turbatam, eo quod Sorabi, duce ejus, Zistiburo nomine, sibi fidelissimo, insidiosè perempto, defectione meditarentur.* On a généralement admis que la Marche des Sorbes était dans la Thuringe même. Ce n'est pas mon opinion.

CHAPITRE V.

(1) Ce n'est là qu'une hypothèse; mais elle est fondée sur la comparaison des dates.

(2) Hincmarus *de divortio Hlotarii regis et Thoutbergæ reginæ* (Oper. I, p. 561) : *quasi frater suus* (l'abbé Huebert) *cum eâ masculino concubitu inter femora, sicut solent masculi in masculos turpitudinem operari, scelus fuerit operatus et inde ipsa conceperit, quapropter ut celaretur flagitium, potum hausit et partum abortivum.*

(3) Les *Annal. fuldenses* l'appellent *Ernustum, summatem inter omnes optimates Hludowici regis.*

(4) *Annal fuldens.... Per sacramenta pacis et securitatis.*

(5) Selon les *Annal. Bertin.*, Hincmar. *auct.*, Ludwig, accompagné de son fils Ludwig (car Karl venait d'épouser une jeune femme, et pour cette raison son père l'avait laissé chez lui), marcha contre les *Winidi*, et revint à Francfort *nihil prospero gestis.* Elles ajoutent que les Danois dévastèrent une grande partie de ses États *cœde et igni. Sed et hostes antea illis populis* (quibus?) *inexperti, qui* Ungri *vocantur, regnum ejus populantur.* — Sur ces dernières expressions, Pertz (I, p. 458) fait avec raison cette

remarque : *Memoratu dignum, hoc jdm anno 862 Ungros Germaniam invasisse.* Sans doute! Mais PERTZ ne paraît pas s'être rappelé que les *Annales colonienses* (PERTZ, I, p. 97) disent déjà sous l'an 791 (793) : *Karlus, rex* UNGRORUM *regnum vastat.* On connaissait donc depuis longtemps les *Ungri*, mais non les Magyares, ni en 791 ni en 862. On appelait, au IXe siècle, tous les peuples barbares qui se trouvaient derrière eux, Hongrois, et par conséquent ce nom fut également donné aux Magyares à leur apparition. Cette désignation est slave, sans aucun doute. Des plaines non cultivées, des prairies, des terrains vagues ou en friche, sont appelés en langue slave *uhori, ugori, ugri.* De ce mot, les Grecs ont formé leur Ουγγροι, et les Occidentaux leur *Ungri.* Les Ungri sont des Bédouins, des habitants de steppes, des nomades. Dans la suite, lorsque les Magyares eurent occupé presque toute l'ancienne Dacie, on se rappela peut-être l'ancienne marche qui jadis avait été établie dans ces contrées par les peuples goths, au HUNNIVAR, marche qui fut probablement appelée alors *Hung-var, Ungvar,* par une confusion des *Ungrik*, des *Hunni.* De là sont venus probablement ensuite *Ungari* et *Hungari.*

CHAPITRE VI.

(1) PERTZ (I, p. 364, no 50) décrit la *Swarzoha* et son cours.

(2) J'ai cherché à conserver le jeu de mots, autant que cela m'a été possible : *Rex à regendo dicitur, et si se ipsum secundum voluntatem Dei regit, et bonos in viam rectam dirigit, malos autem de vid pravd ad rectam corrigit, tunc rex est et nullorum legibus vel judiciis nisi solius Dei subjacet. — Alioquin adulter,* rel.

(3) Le récit qui suit de l'expédition de l'empereur contre Rome est tiré des *Annal. Bertin*, a. 864.

(4) Cela est du moins à supposer, et explique l'événement. Les *Annal. fuldenses* se taisent. Les *Annal. Bertin.*, au contraire, disent : *Carolomannus marcas sibi à genitore ablatas cum consensu Marchionum qui eum tradiderant, reoccupat.*

(5) Malheureusement ces lettres n'existent plus, ou du moins on ne les a pas retrouvées.

(6) Le vieux *comes Ernustus* était mort en 865.

CHAPITRE VII.

(1) Jesaia.

(2) Il a été remarqué précédemment que Lothar laissa l'Alsace à son oncle Ludwig, l'an 866. Depuis ce temps, on ne voit pas que Ludwig ait rendu ce beau pays, et les circonstances ne rendent pas vraisemblable qu'il l'ait fait. Or il est dit maintenant, a. 867, dans les *Annal. Bertin. : Lotharius.... versus Franconofurd pergit, et cum eo pridem sibi satis adverso se pacificat, filioque suo de Waldrada Hugoni ducatum Elizatium donat, cumque Hludowico commendat,* rel. Ces assertions semblent ne pouvoir être conciliées que par la supposition exprimée ici.

(3) Naturellement, cette maladie qui saisit Lothar et sa suite fut considérée comme un châtiment de l'impiété dont ils s'étaient de nouveau rendus coupables.

(4) Ce nom est écrit de beaucoup de manières différentes. De même que j'ai toujours écrit le nom de l'oncle *Rastiz*, tel qu'il est donné par les écrivains franks, de même je crois pouvoir appeler *Zuentibald* le prince slave *Swiatopolk.*

(5) *Annal. Bertin.... ad Flamereshem, in pago Ribuario.*

(6) Ibid. : *Hludowicus læsionem contusionis minus necessario curaria medicis sustinens, computrescentem carnem ab eisdem medicis secari fecit.*

CHAPITRE VIII.

(1) *Carlmannus. .... omnes obsides qui in suo regno erant, jussit colligi, et Zuentibaldo reddi; vixque unum virum, nomine Rathodonem, inde seminecem recepit.* Et cependant il avait été dit précédemment : *Multos ex eis* (Baisariis) *vivos comprehendit* (Zuentibaldus).

(2) C'est là, je pense, le sens qu'il faut donner aux expressions du *fuldensis* : *Intereà Sclavi Maharenses nuptias faciunt, ducentes cujusdam ducis filiam de Behemis.* Pour quel autre que Zuentibald seraient-ils allés chercher cette princesse comme fiancée? C'était évidemment une fête nationale, par conséquent le mariage du prince.

(3) *Inter cætera exenia*, il y avait *cristallum miræ magnitudinis.*

(4) Cette description est tirée des *Annales fuldenses* et de REGINO. Ces deux ouvrages s'accordent sur l'ensemble, et diffèrent dans quelques détails. Ce qui est singulier, c'est que les *Annal. Bertin.* se taisent. Du reste, il n'est pas douteux que ces insectes (*vermes*) ne fussent des sauterelles nomades. Les observations que les deux écrivains nous ont transmises sont exactes en général; seulement, ce que REGINO raconte des *duces*, qui arrivaient, comme des fourriers, vingt-quatre heures avant l'armée, et de la *disciplina militaris* de ces petits insectes, est probablement une erreur qui repose sur un fait isolé dont on aura donné une explication trop poétique.

(5) Dans la nouvelle ambassade de Zuentibald se trouvait *Johannes presbyter de Venetiis, qui etiam, quicquid verbis dicebat, sacramento firmabat, videlicet ut Zuentibald regi fidelis parmaneret cunctis diebus vitæ suæ, et censum à rege constitutum per annos singulos solverent, si ei tantummodo quiete agere et pacifice vivere concederetur.*

(6) *Villa quædam in pago Nitense* (*à fluvio Nied, Nidda, in quo francofurtum.* PERTZ) *nomine Asgabrunno.*

CHAPITRE IX.

(1) Voyez la lettre d'OTFRID à Liutbert, archevêque de Mayence, qui a été imprimée en tête de son poëme *in* SCHILTERI *Thesauro antiquitatum Teutonicarum*, t. I, p. 10 seqq. Il avait été prié par des hommes et par des femmes, *partem Evangeliorum theotisce conscribere ut in Evangeliorum propria lingua occupati dulcedine...* Ceux qui firent ces instances avaient ajouté : *querimoniam, quod gentilium vates, ut Virgilius, Lucanus, Ovidius, cæterique quam plurimi suorum facta decorarent lingua nativa..*

Car on dit, il est vrai, de la langue teutsche : *hujus linguæ barbaries ut est inculta et indisciplinabilis, atque insueta capi regulari freno grammaticæ artis, sic etiam in multis dictis scripta est propter litterarum congeriem aut incognitam sonoritatem difficilis.* Mais d'où cela vient-il? De ce que *à propriis nec scriptura nec aliqua arte expolita, quippe qui nec historias suorum antecessorum, ut multæ gentes cæteræ, commendant memoriæ, nec eorum gesta vel vitam ornant dignitatis amore. — Res mira, tàm magnos viros prudentiæ deditos, cautela præcipuos, cuncta hæc in alienæ linguæ gloriam transferre, et usum scripturæ in propria lingua non habere.*

(2) *Heliand, poema Saxonicum seculi noni;* primum ed. J. A. SCHMELLER (Monachii 1830). La langue me ferait croire que ce poëme a été originairement composé dans des contrées plus reculées encore du nord-ouest; mais je ne saurais préciser le lieu. Il ne résulte pas non plus nécessairement que l'auteur soit né précisément sur les bords du Wéser, de ce qu'il écrivit sur les bords du Wéser.

(3) *Annal. fuld.* : *in pago Retiense* (PERTZ : *pagus* DAS RIES). REGINO : *in loco qui dicitur Sualifelt* PERTZ : (*pagus ad fluvium Alcmonam, majoris pagi Retiensis pars*).

CHAPITRE X.

(1) Les *Annales fuldenses* terminent l'an 878 par l'indication suivante : une peste terrible déploya ses fureurs dans le Teutschland, particulièrement dans les pays du Rhin. Elle eut pour suite une grande mortalité parmi les hommes. Alors se passa dans la *villa Walahesheim*, non loin d'Ingelheim, *res miranda. Dum animalia mortua cotidie de domibus traherentur in agros, canes qui in eadem villa erant, juxta morem suum eadem cadavera laniando comedebant; quadam vero die universi in unum locum congregati inde discesserunt, ita ut nullus eorum postea vivens neque mortuus inveniri potuisset.*

(2) C'étaient des hommes que *Arnolf propter quamdam dissensionem inter Carlmannum, patrem suum, et eos factam publicis privavit honoribus et de regno expulit.*

(3) Sans doute il était, selon REGINO, *filius regis Lotharii* EX PELLICE *natus.* Mais pourtant son père s'était formellement et solennellement marié avec Waldrade, sa mère, et Waldrade avait été couronnée comme reine, et tout le clergé du pays avait approuvé le mariage et accompli le couronnement. D'autre part, quelle était la position de la femme qui avait donné au roi Ludwig le Bègue ses deux fils, Ludwig et Karlmann, alors rois de France? Le *Chronicon Sithiense* dit expressément : *Post mortem Ludovici Balbi aliqui dicebant regnum deberi filiis Ludovici,* — EX CONCUBINA.

(4) Dans une première entreprise contre lui, on trouva ses Leutes (*homines*) *in quodam castello juxta Viridunum* (*Annal. fuld.*).

CHAPITRE XI.

(1) *Annal. Vedastini*, a. 881.

(2) REGINO, a. 881 : .... *Pagani palatium una cum munitione exurentes flammis.*

(3) REGINO : *Ahslon, juxta Mosam. — Annal. fuldens.* part. IV, a. 882; *Ascloha.* Entre Liége et Utrecht.

(4) REGINO : *Post hæc Aquispalatium.... in favillam redegerunt. — Annal. fuld.... ubi in capella regis equis suis stabulum fecerunt.*

(5)... *In Kinnin*, disent les *Annal. fuldens.*, p. IV. *Pagus majorem Hollandiæ borealis partem complexus*, ajoute PERTZ. *In Chinheim*, dit REGINO ad a. 884.

(6) Le roi Godefrid resta dans les Pays-Bas, et Sigifrid alla chercher d'autres aventures. On confond souvent Godefrid et Sigifrid, et celui-ci est cité comme roi dans les Pays-Bas. Il serait donc possible que le souvenir des exploits et des aventures de Sigifrid, altéré de génération en génération par la tradition, ne soit pas resté sans influence sur le poëme des Niebelungen.

(7) *Annal. fuldens.*, a. 882 : *portus qui frisica lingua Tarenteri nominatur.*

CHAPITRE XII.

(1) *Annal. fuldens.*, p. IV. *Voluit enim, ut fama vulgabat,... Bernhartum, filium suum ex concubina, hæredem regni post se constituere; et hoc, quia per se posse fieri dubitavit, per pontificem romanum apostolica auctoritate perficere disposuit.*

(2) C'est ce que dit REGINO. Les *Annal. fuldens.*, p. V, racontent le fait autrement. Les circonstances principales sont les mêmes. Selon les *Annal. Vedast.*, le duc Heinrich tua lui-même le Nordman.

(3) *Annal. Vedastini* : *et terra patris sui Rothberti Odoni comiti concessa...*

(4) Ce qui prouve que cette assemblée n'eut pas lieu plus tôt, c'est qu'il existe des diplômes où, jusqu'à ce mois, Liutward figure en qualité d'archichancelier. On les trouve dans BOUQUET et dans MURATORI.

LIVRE XIV.

ABAISSEMENT ET RÉVEIL DU TEUTSCHLAND. — LES HONGROIS ET LE DROIT DU PLUS FORT (*FAUSTRECHT*). — FIN DES KAROLINGIENS (ILLÉGITIMES) ET PREMIERS SAXONS.

CHAPITRE Ier

TRÔNE ET POSITION D'ARNLOF. — DÉMEMBREMENT DE L'EMPIRE DES KAROLINGIENS. — CONDUITE ET PREMIÈRES EXPÉDITIONS MILITAIRES DU ROI DES TEUTSCHS.

De l'an 888 à l'an 891.

Les aieux de Karl le Grand avaient employé tout un siècle à jeter les fondements du trône que ce prince entoura d'un éclat dont les rayons se reflétèrent à une si grande distance ; et avant qu'un siècle ne se fût écoulé après sa mort, ce trône s'était écroulé sous ses descendants. L'un et l'autre de ces faits, l'élévation de ce trône comme son renversement, n'avaient été possibles, de la manière dont ils s'accomplirent, que par le système féodal, par l'organisation ecclésiastique et par la division des peuples selon leurs caractères nationaux. Le système féodal avait pris naissance sous les Mérovingiens ; il se serait consumé lui-même et aurait entièrement anéanti le génie et la civilisation, si l'Église, une et unique sous la suprématie du pape, ne s'était placée en face de lui. Toutefois, les communautés chrétiennes se seraient difficilement réunies sous l'unité de l'Église, si la race des Karolingiens, qui s'efforçait d'arriver à la royauté et au souverain pouvoir, n'avait senti le besoin de cette unité, et ne l'avait favorisée par son génie, par ses vertus et par ses hauts faits, pour trouver dans la puissance de ce principe, sous le titre de la grâce de Dieu, une compensation au droit humain qui lui manquait. Mais d'après les idées purement humaines, l'unité de l'Église serait devenue elle-même, dans la suite du temps, dangereuse pour le génie et ses développements, si les peuples, séparés, selon leur caractère national, en États indépendants, n'avaient pas tenu à la liberté, qui est la condition d'une civilisation progressive. Et l'on ne pouvait arriver à la formation d'États indépendants, tant que la maison des Karolingiens était en possession du trône, parce que les membres de cette maison s'attribuaient un droit d'hérédité devant lequel disparaissaient les limites des peuples, et par suite duquel avait été confondu pêle-mêle ce qui devait rester séparé, si le bon ordre, la liberté et la civilisation devaient faire des progrès.

Les Karolingiens avaient en vain appuyé

leur trône sur le rocher de l'Église : l'Église le laissa tomber, parce qu'elle n'en avait plus besoin, et qu'en face des peuples elle ne pouvait plus le soutenir. Si les projets du dernier Karolingien, de Karl le Gros, en faveur de son bâtard Bernhard, avaient réussi, et si le pape Adrien avait accordé à ce Bernhard, par la puissance du siége apostolique, les royaumes soumis aux Karolingiens, il se serait élevé une nouvelle série de désordres qu'il était impossible de prévoir : l'Église pouvait à peine se sentir assez forte pour conserver ce qu'elle avait gagné, ce qui lui avait été officiellement assuré ; et tout l'empire de Karl le Grand, dans son ensemble, n'était peut-être pas en état de soutenir des dangers dont triomphèrent les peuples séparés de cet empire après son démembrement. L'homme pieux qui observe la chute de la maison karolingienne a sans doute de la peine à se défendre d'un certain frissonnement à la vue du destin qui exerça sur toute cette race une action si terrible et si destructive ; et si de plus il se rappelle les derniers Mérovingiens, qui se tenaient comme des fantômes éplorés devant les orgueilleux et arrogants ancêtres de Karl le Grand ; si en même temps il passe en revue l'histoire de ce Karl, celle de son père et de ses petits-fils, il ne pourra s'empêcher de reconnaître et de vénérer dans ces destinées la divine Providence, qui punit l'injustice et venge le crime ; mais l'homme qui réfléchit, et qui, ne se bornant pas à étudier le passé, embrasse d'un coup d'œil l'état de toute la société humaine et jette un regard sur le temps qui doit venir, celui-là arrivera facilement à la conviction que la chute de la maison karolingienne était nécessaire. La manière dont cette chute fut amenée et les moyens qui la décidèrent ne peuvent assurément être ni approuvés ni justifiés ; mais le sort de Karl le Gros perd peut-être quelque chose de sa cruauté par le caractère violent de son siècle et par la faiblesse même de ce prince ; faiblesse à la foi physique et intellectuelle. Il est également très-vraisemblable que si l'on eût attendu la mort de l'empereur selon le cours ordinaire de la nature, un grand malheur aurait fondu sur un grand nombre d'hommes ; il est très-vraisemblable que si Arnolf ne s'était pas revêtu du titre de roi avant la mort de Karl, et s'il n'avait pas cherché à consolider son nouveau trône, des princes avides d'honneurs et des hommes ambitieux se seraient élevés dans diverses contrées du Teutschland et se seraient disputé la dignité suprême. Il n'est pas moins vraisemblable que de tels hommes, à la faveur de la discorde qui avait éclaté entre les peuples du Teutschland, auraient trouvé des partisans de côté et d'autre ; que dans le Teutschland, comme en Italie, on en serait venu à des guerres civiles, et que le royaume teutsch, qui, formé à peine, était de nouveau morcelé, et n'avait par conséquent pas encore acquis la moindre consistance, ni dans les mœurs et les habitudes, ni même dans les désirs des hommes, aurait été anéanti dès sa naissance.

Car, dans le fait, le trône d'Arnolf était un trône nouveau. Le trône des Mérovingiens s'était appuyé sur l'épée ; la fortune du général d'armée l'avait fondé, et une longue habitude lui avait donné un droit inviolable. Le trône des Karolingiens s'était appuyé sur des exploits militaires et sur une sage administration ; la prudence, la religiosité et le caractère national l'avaient fondé, et la consécration de l'Église l'avait sanctifié. Mais la matière du trône d'Arnolf était toute terrestre : il était établi sur le trouble, la misère et le danger ; il avait été fondé par l'intrigue, l'iniquité et la violence ; il ne trouvait sa défense que dans les passions des hommes élevées et basses ; et sa légitimité ne pouvait ressortir, dans la suite du temps, que du besoin d'ordre et d'union. Arnolf se plaça tout aussi peu sur le trône de Karl le Gros, que Pippin le Bref, le premier Karolingien, s'était placé sur le trône du dernier Mérovingien. Son père Karlmann était Karolingien légitime ; lui-même était bâtard, et dans la maison karolingienne, soit que l'on eût pris pour guide l'appréciation chrétienne du mariage, soit que les débauches et les débordements des rois rendissent une telle restriction nécessaire, les bâtards n'étaient pas considérés comme les égaux des fils légitimes, et on ne leur reconnaissait aucun droit au trône et à la couronne (1). Ce n'est donc certainement pas à cause de sa naissance qu'Arnolf fut salué roi. Mais il ne dut pas non plus la dignité royale à une élection libre et réfléchie des officiers et des vassaux ecclésiastiques et laïques, qui d'habitude paraissaient aux diètes ou avaient le droit d'y paraître. Si on avait pu recourir à une élection de cette nature, il eût été difficile que les voix de tous les peuples teutschs se réunissent.

Arnolf sans doute était un homme également doué des avantages du corps et des avantages de l'esprit ; il avait soutenu avec gloire les luttes contre les Slaves, Moraves et Bohêmes. Mais il ne pouvait être bien connu de la plus grande partie des peuples teutschs, et ses exploits militaires, quelque importants qu'ils fussent, s'étaient perdus dans un coin éloigné du Teutschland. Oui, Arnolf dut la dignité royale à une véritable révolte contre son roi et seigneur légitime, et cette révolte réussit, en partie parce qu'on l'avait préparée par des alliances de toute nature, par des menées et des intrigues, en partie parce que chacun voyait bien que la cause de l'empereur était perdue, après la mort du duc Henri et l'éloignement de l'évêque Liutward ; en partie parce que dans tout le peuple teutsch il ne se trouvait personne qui eût une position aussi indépendante que celle dont Arnolf se glorifiait ; en partie parce qu'il osa se décorer du titre de roi, et en même temps se mettre en avant, les armes à la main, pour soutenir ce titre ; enfin sans doute parce que, dans le Teutschland, un très-grand nombre d'hommes ignoraient certainement, par suite du défaut de communications, quelle était sa position réelle à l'égard de la maison karolingienne, et que pour cela même beaucoup voyaient en lui un véritable Karolingien. Mais combien il lui en coûta, combien il distribua de franchises et de concessions, combien il sacrifia de domaines et de droits du trône! quelle complaisance, quelle souplesse, quelles flatteries il mit en œuvre pour gagner et conserver ceux qui avaient le plus d'influence et qui pouvaient donner le plus de force à sa nouvelle dignité! Voilà ce que l'histoire passe sous silence, et les faits ultérieurs peuvent seuls donner quelques réponses à ces questions.

Après que le malheureux empereur Karl se fut humilié devant lui, Arnolf revint à Ratisbonne, abandonnant à lui-même le mouvement qui s'était étendu parmi les peuples teutschs, Il fixa sa résidence à Ratisbonne, et il y resta, dans le palais des rois, jusqu'après les fêtes de Pâques. Et la mort de l'empereur ayant été connue dans l'intervalle, les hommes les plus éminents parmi les Bavarois, les Franks, les Saxons, les Thuringiens et les Allemanni, accoururent successivement pour prêter serment de fidélité à Arnolf comme à leur suzerain et roi, toutefois après avoir fait leurs conventions avec lui. Car Arnolf fut assez prudent pour ne pas réunir les vassaux en assemblée publique, mais pour les recevoir individuellement. S'il les avait réunis avant qu'ils ne se fussent engagés par le serment de fidélité, la discussion aurait facilement abordé les choses qu'il désirait le plus laisser de côté ; et il savait bien que tous le reconnaîtraient bien plus sûrement pour roi, si chaque individu restait dans l'incertitude avec ses passions et ses tendances, et qu'une fois reconnu, il se maintiendrait d'autant plus fermement sur le trône, qu'il s'en montrerait plus digne.

Pendant ce temps, les événements du Teutschland et la mort de l'empereur furent connus des Français et des Italiens. Aussitôt s'éleva dans les deux pays la plus grande confusion, qui aurait également désolé le Teutschland, sans la révolte d'Arnolf. Ici, comme là, plusieurs prétendants aspirèrent à la couronne, et tous trouvèrent quelques partisans. Ce même Wido, duc de Spolète, qui avait eu de si mauvaises querelles avec l'empereur Karl le Gros, et de si pernicieuses hostilités avec Berngar, duc de Frioul, passa en toute hâte les Alpes à la première nouvelle des mouvements qui s'opéraient dans le Teutschland contre l'empereur, accourut dans la France septentrionale, d'où il était peut-être originaire, et en Lotharingie, dans l'espoir qu'il réussirait à y acquérir une couronne royale. Il fut vraisemblablement favorisé par le pape Etienne V, qui, par nécessité ou par inclination, s'était lié avec lui de la manière la plus étroite. Car le saint-père lui souhaitait peut-être plus volontiers un royaume au nord des Alpes qu'un duché dans le voisinage de Rome, et le séduisit peut-être même par l'appât de la couronne impériale, qu'après tout Karl le Chauve avait aussi portée, et que le pape voyait de préférence sur la tête d'un prince éloigné. Wido fut réellement salué roi à Langres. Toutefois, il trouva bientôt trop peu de bras disposés à le défendre, pour ne pas être obligé de renoncer aux provinces septentrionales et d'attendre en Italie une meilleure fortune. Plus loin, dans l'ouest et au centre de la France, jusqu'à la Loire, cet Odo qui avait défendu avec une si grande résolution Paris contre les Nordmans, homme non moins distingué par ses qualités physiques que par sa bravoure, reçut une couronne à Compiègne. Dans la France méridionale, dans les pays

situés derrière la Loire, et que l'on appelait Aquitaine, le duc Rannolf prit le titre de roi, et parut d'autant plus puissant, que non-seulement une grande partie du pays avait été placée sous son gouvernement, mais qu'il pouvait encore compter sur les vieux sentiments d'inimitié qui animaient les Aquitains contre les Neustriens, et que de plus il était maitre de la personne du plus jeune fils de Ludwig le Bègue, le jeune Karl (le Simple), qui continuait à avoir un parti. En Italie, Berngar, le puissant duc de Frioul, ne perdit pas un moment pour exécuter les projets qu'il méditait depuis longtemps: il se fit placer sur la tête, à Pavie, par l'archevêque Anselm de Milan, la couronne d'Italie; et il serait peut-être arrivé à la tranquille possession de ce royaume, si son ancien ennemi, Wido de Spolète, avait réussi à trouver au nord des Alpes un trône qui eût satisfait son ambition. Enfin, dans les hautes Alpes, que la nature semble avoir placées comme frontières décisives entre trois grands peuples, les Teutschs, les Français et les Italiens, s'éleva un nouveau royaume, à l'est du royaume de Provence, que Boso avait fondé. En effet, Rudolf, fils de Chuonrad, avait, plus de vingt ans auparavant, tué l'abbé Huebert de Saint-Maurice en Valais, frère de la malheureuse Teutberga, et, depuis ce temps, il avait eu un grand gouvernement dans ces contrées. Ce même abbé Hugo, qui s'était distingué dans la défense de Paris contre les Nordmans, était son oncle; et, grâces à lui, il avait été comblé de faveurs. Maintenant que l'empire karolingien était dissous, il se sentit assez fort pour s'emparer d'une couronne dans les montagnes inaccessibles dont il était en possession. Il convoqua donc les ecclésiastiques et les vassaux laïques de ces contrées élevées de l'ancienne Burgondie entre le Jura et les Apennins à une diète indiquée à Saint-Maurice. Là il fut reconnu roi. Les pays qu'aujourd'hui nous appelons Suisse, y compris les Grisons, le Valais et Genève, furent soumis à son autorité. Mais lui, fier du succès, jeta désormais ses regards des montagnes sur la plaine, et conçut l'espérance d'acquérir toute la Lotharingie, qui n'avait pas encore de roi. Il envoya des affidés dans les cantons de la Lotharingie, et chercha à gagner les esprits par de brillantes promesses. Et il paraît que beaucoup de vassaux se déclarèrent prêts à jurer fidélité à un homme si libéral: car chacun cherchait à faire aussi sa fortune au milieu de si grandes révolutions.

En face de tout cet essaim de rois, Arnolf, roi de tous les Teutschs, se tenait désormais comme un puissant seigneur. Dans le principe, il semble être resté tranquille spectateur du tumulte, parce qu'il désirait avant tout réunir sous son autorité tous les peuples du Teutschland, bien que ni en Lotharingie ni en France il ne manquât de dignitaires et de vassaux qui, par leurs prières et leurs séductions, le pressaient de se rendre auprès d'eux et de se déclarer leur roi. Mais lorsqu'il crut son succès assuré dans le Teutschland, et qu'il fut instruit des tentatives faites par Rudolf sur la Lotharingie, il convoqua sans hésiter une assemblée générale à Francfort. On se rendit à son appel. L'assemblée résolut une expédition en Lotharingie, pour conserver au royaume teutsch ce pays habité par des hommes de langue teutsche. Lorsque les préparatifs furent terminés et que l'armée se fut réunie, Arnolf la conduisit à Worms, où, à ce qu'il semble, il avait aussi convoqué les Lotharingiens. Pendant ce temps, Odo, qui prenait le titre de roi de France, avait remporté sur les Nordmans une victoire qui semble, il est vrai, avoir été peu importante en elle-même, mais qui reçut une grande valeur des circonstances où elle avait été obtenue. Après ce succès, en effet, un grand nombre de ses adversaires, entre autres Balduin, comte de Flandre, se déclarèrent en sa faveur, et le reconnurent comme leur suzerain et leur roi. Sa cause sembla décidée dans la France septentrionale. Dans cet état de choses, Arnolf invita le roi de France Odo à une entrevue à Worms. Il voulait sans aucun doute connaître cet homme, et se convaincre de ses intentions, particulièrement au sujet de la Lotharingie. Et Odo, qui devait sans doute reconnaître les avantages qu'Arnolf avait sur lui dans sa position, n'hésita pas à se rendre à l'invitation du roi, en se faisant accompagner de quelques hommes éminents. Comme, dans cette entrevue, Odo exprima des intentions pacifiques et amicales, et comme il déclara expressément qu'il désirait entretenir les meilleures relations avec Arnolf, et comptait trouver en lui un bon voisin, Arnolf, qui savait bien que ses droits sur la France ne valaient pas mieux, ou plutôt valaient moins que ceux d'Odo, fut assez sage pour accepter les offres de celui-ci, pour y répondre et lui reconnaître le titre de roi; seulement il s'interposa en fa-

veur des hommes qui s'étaient adressés à lui et avaient tenté de lui assurer la couronne de France, afin que les dispositions qu'ils avaient montrées pour lui ne leur nuisissent pas auprès d'Odo, roi de France. D'autre part, Arnolf chassa des plaines de Lotharingie les partisans de Rudolf, et il aurait volontiers châtié l'arrogance de ce roi des montagnes lui-même; mais Rudolf était en sûreté derrière les gorges, les précipices et les glaciers de son nouveau royaume. De ses hauteurs, il jetait un regard de mépris sur les armes des Teutschs, et Arnolf était moins que jamais en état de triompher de lui. Les difficultés d'une guerre contre un prince pour lequel la nature elle-même combattait avec tant de force n'échappèrent point à Arnolf. Aussi, lorsque Rudolf vint le trouver l'hiver suivant à Ratisbonne, conclut-il avec lui un traité de paix; mais il n'oublia pas cette première rencontre, et les relations où il se trouva mêlé en Italie durent nécessairement réveiller l'inimitié entre lui et Rudolf.

En effet, les rapports d'Arnolf avec l'Italie prirent malheureusement une tournure moins naturelle que ses rapports avec la France. La raison s'en trouvait en partie dans les relations antérieures du roi, en partie dans cette circonstance, que Rudolf s'était fait roi des montagnes, et avait pris une position hostile à l'égard d'Arnolf; en partie enfin dans la position du pape, comme chef reconnu de l'Église, au milieu des factions sauvages qui s'élevaient en Italie, et qui tantôt émouvaient à peine les Italiens, et tantôt les précipitaient les uns contre les autres d'une manière si terrible, que le siége apostolique lui-même, entouré de ces vagues et de ce tumulte, n'échappa que difficilement à ces tempêtes.

Berngar avait été, comme nous l'avons dit, couronné roi d'Italie à Pavie. Vraisemblablement il aurait réuni tous les Italiens que l'on regardait comme appartenant au royaume d'Italie, si son ancien ennemi, Wido de Spolète, avait réussi à conserver la couronne que l'évêque Geilo avait placée sur sa tête à Langres. Peut-être avait-il tenté de devenir roi de France parce qu'il désirait épargner aux Italiens les calamités d'une guerre civile. Mais après que cette tentative eut échoué, il ne put oublier l'éclat d'une couronne, et voulut profiter de la considération dont il jouissait en Italie. Il oublia patrie et peuple pour lui-même. A son arrivée en Italie, Berngar pressentit le danger qui s'élevait contre lui, ou du moins il sut le calculer. Arnolf, le puissant roi des Teutschs, lui inspirait des craintes, parce que précédemment ses vues avaient été suspectes à ce prince, et que Liutward, évêque de Verceil, son ennemi, était devenu l'ami d'Arnolf. Pris entre Wido et Arnolf, sa ruine paraissait inévitable. Aussi s'adressa-t-il au roi des Teutschs, afin de se mettre en sûreté au moins d'un côté. Arnolf, rassuré maintenant au sujet de la Lotharingie, se rendit dans les montagnes avec un corps de troupes considérable. Il reçut à Trente Berngar, roi d'Italie, et il le reçut avec amitié et bienveillance. Il lui laissa, sans rien en détacher, le royaume qu'il possédait : il paraît toutefois qu'il s'y réserva les domaines appelés domaines royaux, et où se trouvaient des palais; il paraît aussi qu'il imposa au roi Berngar certaines prestations ou certains services. Arnolf fut peut-être déterminé à ces réserves par le sentiment de la supériorité qu'il avait maintenant sur son ancien ennemi; et Berngar ne résista pas aux prétentions du roi, en partie sans doute parce qu'il n'était pas en état de les repousser, en partie peut-être aussi parce qu'il voulait intéresser Arnolf au maintien de son royaume et se ménager un appui en cas de besoin. Par là les relations, sinon des États, du moins des rois, se compliquèrent, et ce ne fut certainement pas à l'avantage des peuples. Et le cas de besoin se présenta bientôt; car Wido ne tarda pas à se montrer très-redoutable. Beaucoup d'hommes belliqueux de Lotharingie et de France vinrent à lui, pour faire leur fortune en Italie, puisqu'ils l'avaient compromise de ce côté des Alpes pour avoir embrassé sa cause. L'Italie centrale, qui s'était déclarée pour Berngar, fut aisément gagnée par lui, parce que autrefois il avait gouverné ce pays, et y avait acquis et exercé au loin une grande influence. Ses intrigues enfin et ses promesses attirèrent beaucoup d'hommes entreprenants, dont les espérances ne s'étaient pas toutes réalisées, dont les prétentions n'avaient pas été toutes satisfaites, et qui par conséquent quittèrent Berngar pour passer dans son parti. Plus d'un vaillant homme ferma peut-être aussi son cœur à Berngar, parce qu'il désirait voir l'Italie devenir un royaume indépendant, et qu'il ne pouvait en conséquence pardonner à ce roi de s'être mis dans une position si dangereuse à l'égard d'Arnolf, roi des

Teutschs. Et de cette manière, l'Italie se divisa bientôt en factions nombreuses, et bientôt il fut incertain lequel des deux rois serait le plus fort, Wido ou Berngar. Mais cette incertitude même eut bientôt un terme. On en vint aux armes avant même la fin de cette année. La première bataille, livrée dans le pays de Brescia, paraît, il est vrai, avoir tourné à l'avantage de Berngar; mais celui-ci y essuya pourtant des pertes si considérables, qu'il se vit forcé d'entamer des négociations avec Wido, son ennemi. Les deux princes convinrent d'une entrevue qui devait avoir lieu au commencement de l'année suivante, et où l'on devait conclure un accommodement. Mais l'interruption des hostilités, causée par la nécessité seule, n'amena pas une réconciliation. Dès le printemps de l'année 889, une nouvelle et sanglante bataille fut livrée sur la Trebia, vraisemblablement aux environs de Plaisance. Berngar la perdit, et Wido fut solennellement déclaré roi et suzerain d'Italie par les évêques, à Pavie, qui jusqu'alors avait été considérée comme la capitale du royaume. Berngar se maintint, il est vrai, dans le nord-est de l'Italie; il conserva même Vérone; toutefois, d'après la tournure que les choses avaient prise jusqu'à ce moment, il semblait hors d'état de se soutenir longtemps contre la puissance de Wido son ennemi.

Tandis que les pays voisins, qui jadis avaient appartenu à l'empire de Karl le Grand, étaient livrés à des troubles si malheureux, et souffraient, par une suite nécessaire de ces agitations, des maladies et de la famine, les peuples teutschs tournaient vers leur nouveau roi, vers Arnolf, des regards animés par de nouvelles espérances; et ce roi lui-même ne négligeait rien pour tranquilliser et gagner les esprits, pour consolider avant tout la situation intérieure de son royaume. Bientôt il crut que les opinions lui étaient assez solidement acquises pour que, dès le mois de mai de l'an 889, il pût convoquer à Forchheim une diète où, après avoir parlé de la nécessité de mettre le Teutschland à l'abri des calamités sous lesquelles gémissaient les peuples voisins, il proposa que l'on reconnût comme héritiers du royaume, dans le cas où il viendrait à mourir, ses deux bâtards, Zuentibald et Ratolf. Il avait déjà obtenu cette promesse des Bavarois; les autres Teutschs hésitèrent, il est vrai, à établir en principe que les bâtards du roi seraient considérés comme fils légitimes; mais, soit pour ménager ses sentiments, soit par respect pour sa personne, soit à cause des craintes que leur inspirait l'incertitude de la succession au trône, ils lui firent également la promesse solennelle d'appeler au trône ses fils naturels, dans le cas où il n'aurait point de fils de son légitime mariage. Du reste, on vit paraître à cette diète des ambassadeurs des Danois et de plusieurs peuples slaves, qui venaient demander paix et amitié. Arnolf se rendit à leurs désirs. Les Abodrites seuls n'envoyèrent pas d'ambassadeurs. Ce fait sembla prouver leurs dispositions hostiles. Aussi une expédition fut-elle soudain entreprise contre eux. Arnolf toutefois se contenta volontiers de les ramener par la terreur à leurs anciennes relations; de même qu'en général il chercha manifestement à éviter de tous côtés ces guerres où le Teutschland avait jusqu'alors dépensé tant de force et gagné si peu de gloire. Le Teutschland, c'était là son désir, devait se refaire; il devait augmenter ses forces par la communauté de pensée qu'il chercha à éveiller et à maintenir par ses voyages à travers le royaume, et particulièrement par la tenue de diètes fréquentes. Il n'est pas moins évident qu'il avait de grands projets en vue. Le petit roi Rudolf, qui, tout en recherchant son amitié, avait dans les montagnes une position si arrogante, excitait sa colère; et l'Italie, où l'attirait la mauvaise position de Berngar, où l'appelait le siége apostolique environné d'un formidable tumulte, où l'entraînaient de si grands souvenirs, l'Italie occupait sa pensée. Il voulait ménager ses forces et celles de son peuple pour ce pays et pour la haute Bourgogne. Ce fut chez lui, dans ce même but, un acte de sagesse d'entretenir des relations amicales avec le petit royaume de Provence : il aurait cherché à le faire, lors même qu'Irmingarde, veuve de Boso, fille de l'empereur Ludwig II, ne serait pas venue auprès de lui, afin de solliciter sa bienveillance en faveur de son fils, le jeune roi Ludwig; bien que, d'un autre côté, par cette alliance avec la Provence, il forçât presque Rudolf, roi de la haute Bourgogne, à s'allier avec Wido, roi d'Italie. Mais où il manqua de sagesse, ce fut dans sa conduite avec Zuentibald, prince ou roi des Moraves. Depuis une suite d'années, Arnolf avait appris à connaître cet homme dans la paix et dans la guerre. Zuentibald dé-

testait les Teutschs, parce qu'il avait pénétré leur dessein de soumettre son peuple. Aussi était-il dans la guerre un ennemi redoutable, et dans la paix un ami dangereux : dans la guerre, il ne reculait devant aucune action ni devant aucun moyen; dans la paix, il profitait de toutes les occasions pour renouveler la lutte interrompue et préparer quelque désavantage aux Teutschs. Dans les derniers temps, les armes s'étaient reposées. Mais maintenant, en l'année 890, une entrevue eut lieu entre Arnolf et lui dans un endroit qui est appelé Omuntesberg, soit que de nouvelles querelles se fussent élevées, soit qu'Arnolf desirât se garantir de ce côté à cause de ses vues sur l'Italie : peut-être Zuentibald prétendait-il s'agrandir aussi, puisqu'Arnolf s'était tant agrandi par l'acquisition du royaume teutsch; car bien qu'il ne soit nullement vraisemblable que Zuentibald ait soutenu l'entreprise d'Arnolf contre l'empereur Karl III, il n'avait du moins pas cherché à y mettre obstacle, et probablement il regardait volontiers son inaction comme un grand service, digne d'une grande récompense, bien qu'elle ne pût avoir sa raison que dans les circonstances. Quoi qu'il en soit, le roi Arnolf laissa, dans cette entrevue, au prince Zuentibald toute la Bohême, soit qu'il y fût contraint par la nécessité, pour satisfaire aux exigences du prince morave; soit par sa libre volonté, pour se l'attacher d'autant plus intimement par les liens de la reconnaissance. Mais Zuentibald, qui résumait en lui la colère de tout son peuple, n'avait qu'une seule pensée. Il ne vit dans l'inféodation de la Bohême qu'un acte de folie de son ennemi, qui lui donnait lui-même les moyens d'assurer la vengeance de son peuple, et il n'attendit que l'occasion d'agir.

Arnolf apprit bientôt quel ami il s'était fait. Dès l'année suivante, 891, on en vint à des querelles animées, et ces querelles durent être d'autant plus désagréables au roi, qu'un autre ennemi l'empêcha de faire sentir sa colère au prince des Moraves. Cette année, en effet, une bande de ces Nordmans qui continuaient à tourmenter et à maltraiter sans cesse la France fit de nouveau irruption en Lotharingie : ces barbares pénétrèrent jusqu'à Nimègue et Aix-la-Chapelle, et exercèrent au loin de grands ravages. Le roi donna aux Lotharingiens et aux habitants des bords du Rhin l'ordre d'entrer en campagne contre ces bandes de brigands; et dès le mois de juin, les Lotharingiens s'avancèrent contre les Nordmans jusqu'à la Meuse. Mais bientôt l'ancienne perversité, la désunion, la lâcheté, la trahison, se mirent dans l'armée; et l'archevêque de Mayence et le comte Arnolf périrent d'une mort inutile, car l'armée fut battue ou dispersée par les Nordmans; les troupes retournèrent dans leurs foyers, et le pays resta en tous sens ouvert aux ennemis. Cet événement causa une vive douleur au roi Arnolf. Il crut nécessaire de faire lui-même une campagne contre les Nordmans; il ne pouvait pas souffrir une chose qui avait couvert les rois de la maison karolingienne de honte et de déshonneur. Il essaya donc, par des négociations avec Zuentibald, sinon de rétablir la paix, du moins de prévenir l'éclat d'une guerre ouverte; quant à lui, il se rendit sur les bords du Rhin, vers l'automne. Les vassaux d'Allemannie et de la France orientale devaient l'accompagner. Les Allemanni toutefois, qui peut-être n'avaient pas oublié le malheur que la révolte d'Arnolf avait fait peser sur l'empereur Karl le Gros, qu'ils avaient vu comme roi à leur tête, refusèrent de suivre la bannière du roi. Ils se mirent en marche; mais, sous prétexte que les maladies répandues dans l'armée rendaient impossible de continuer l'expédition, ils retournèrent bientôt dans leurs foyers, et abandonnèrent le roi à son sort. Les Franks, au contraire, se joignirent loyalement à lui, et avec eux Arnolf descendit le Rhin contre les Nordmans.

Cette expédition nous fait voir un grand changement dans l'organisation militaire des Teutschs. Jusqu'au temps de Karl le Grand et même jusqu'à celui de Ludwig le Pieux, la principale force de l'armée teutsche consista dans l'infanterie. Nous avons remarqué, à l'occasion des guerres de Karl le Grand, qu'on y voit rarement figurer la cavalerie. Ce ne fut que dans les querelles de Ludwig le Pieux avec ses fils et dans celles de ces princes entre eux que les historiens s'expriment de temps en temps de manière à faire penser que les guerres et les expéditions se firent en grande partie avec de la cavalerie. Cette pensée devient toujours plus vraisemblable avec la suite du temps; il est toujours plus fréquemment question de chevaux et de cavaliers. Mais, à l'occasion de cette campagne d'Arnolf contre les Nordmans, on dit formellement que son armée consistait en grande partie en cavaliers; et un écrivain de

cette époque ajoute même l'observation : « que les Franks n'étaient pas accoutumés à combattre à pied. » Ce changement donne, à ce qu'il semble, une preuve du rapide développement du système féodal. Les hommes libres de l'ordre inférieur étaient tous accablés par les tempêtes de cette époque, ou avaient été engloutis dans les flots du vasselage; avec eux avait été entraînée une grande partie des petits vassaux; quant aux grands vassaux, ils ne voulaient se montrer qu'à cheval et à la tête de troupes de cavalerie. Les guerres contre les peuples slaves, qui d'habitude entraient en campagne avec une cavalerie nombreuse, développèrent davantage encore l'orgueil des vassaux teutschs, et rendirent peut-être nécessaire le service à cheval.

Lorsque les Nordmans furent instruits de la marche du roi Arnolf, ils avaient cette fois encore réuni leurs forces près de Louvain, et s'étaient mis en sûreté derrière des retranchements et des abattis. Arnolf s'avança rapidement, et passa la rivière de la Dyle. Son projet était d'attaquer aussitôt; mais la position de l'ennemi rendait toute attaque impossible à l'armée du roi; car d'un côté elle était entourée par la rivière, et de l'autre couverte par un marais. Arnolf étudia le pays, et chercha tous les moyens de saisir ces cruels ennemis avec ses troupes de cavaliers; mais il ne trouva ni moyen ni accès. Alors il appela près de lui les plus vaillants des siens, et leur parla en ces termes : « Hommes chrétiens! vous n'avez jamais été, par la grâce de Dieu, vaincus dans la lutte pour la patrie. Ranimez vos courages! Vous avez à venger le sang si pieux de vos pères qui a été versé par la fureur barbare de ces païens; vous avez à venger les églises de votre Créateur, fondées en l'honneur des saints, qui ont été renversées dans votre patrie, et les serviteurs de Dieu, qui ont été massacrés par ces païens. Là, guerriers, les auteurs de ces crimes sont devant vos yeux! Suivez-moi! Je descends de cheval et porte devant vous la bannière de la patrie. Suivez-moi! ce n'est pas notre cause que nous défendons; non! c'est la cause de Dieu, au nom duquel nous commençons le combat. » A ces mots, il s'élança de son cheval, et tous les guerriers suivirent son exemple avec le plus grand enthousiasme. Cette armée, habituée à combattre à cheval, se précipita à pied, avec des cris de joie, sur les pas du roi, vers le camp des païens. Ceux-ci poussèrent un sauvage cri de bataille, fiers de leurs anciennes victoires, et surpris par l'enthousiasme inattendu de leurs ennemis. Les Nordmans étaient Danois. Personne n'avait jamais entendu dire qu'une forteresse des Danois avait été prise; que les Danois avaient été vaincus dans une forteresse. Cette pensée enflamma les cœurs des Teutschs; cette confiance rendait inaccessibles à la crainte les cœurs des païens. Le combat fut terrible, mais il dura peu. Devant la puissante épée des Teutschs, il ne resta aux Danois de salut que dans la fuite. Mais la Dyle était un obstacle à cette fuite. Poussés par la honte, par le désordre, par le désespoir, ils se jetèrent dans la rivière, où ils trouvèrent tous la mort. La victoire des Teutchs fut si décisive, que la renommée l'agrandit au point d'en faire un miracle. Deux rois des Danois, dit-on, Sigifried et Godefried, les mêmes sans aucun doute dont nous avons raconté la fin et la destinée, furent tués; le fleuve, dit-on encore, monta tellement par les cadavres des noyés, que son lit fut vu moitié à sec. Arnolf, le roi, envoya en Bavière, comme signes de sa victoire, seize drapeaux pris sur l'ennemi; les guerriers teutschs ne perdirent qu'un seul homme. Quoi qu'il en soit, cette victoire fut belle et glorieuse. Arnolf en sentit toute l'importance pour lui-même et pour la patrie. Il en rapporta l'honneur à celui de qui nous tenons l'existence, la vie et la victoire. Il lui rendit des actions de grâces avec toute son armée, et ordonna que le jour de ce triomphe serait à jamais célébré à Louvain par une fête solennelle (2).

CHAPITRE II.

LES HONGROIS. — DERNIÈRES EXPÉDITIONS D'ARNOLF CONTRE ZUENTIBALD. — MALHEUREUX ÉTAT DE L'ITALIE.

De l'an 891 à l'an 893.

Des bords de la mer teutonique, Arnolf, après sa victoire sur les Nordmans, revint dans le Teutschland méridional. Il se rendit au château royal d'Ulm; car, pendant son expédition contre les Nordmans, la ville de Ratisbonne avait été entièrement détruite par un épouvantable incendie, le 10 août, et, au milieu de la ville embrasée, les églises de St-Emmeramm et de St-Cassien avaient seules été respectées par les flammes. L'Italie attirait toute l'attention d'Arnolf; de grandes choses s'y étaient accomplies

dans cet intervalle, et de plus grandes s'y préparaient; car Wido n'avait pas perdu de temps pour profiter des avantages qu'il avait remportés sur Berngar, son ennemi. Dès le commencement de l'année 891, il s'était rendu à Rome, auprès du pape Étienne V, son ami et son père, et le 21 février ce pontife l'avait décoré de la couronne impériale. Au couronnement, le père et le fils avaient, sans aucun doute, rattaché de vastes projets, qui se trahirent parce que Wido appela son couronnement le rétablissement de l'empire frank. Et, dans le fait, comment Wido, entouré de guerriers de France et de Lotharingie, aurait-il pu oublier la Lotharingie et la France? Comment n'aurait-il pas espéré que ces pays si profondément bouleversés, qui, menacés par des ennemis extérieurs, ne paraissaient pas savoir à quel roi ils devaient se rattacher, tomberaient un jour entre ses mains? Si la première tentative d'enter la couronne impériale sur une couronne transalpine avait échoué, on réussirait peut-être à joindre à la couronne impériale un royaume, plusieurs royaumes même, tout l'empire des Francks. Car de grandes prétentions se rattachaient au titre d'empereur; Wido pouvait compter sur un grand nombre d'hommes influents, ambitieux, remuants; Rudolf, le roi de la haute Bourgogne, qui pouvait lui ouvrir les Alpes, avait les mêmes ennemis que lui; et le secours du chef de l'Église pouvait d'autant moins lui manquer, que, d'après les relations du siége apostolique, le saint-père devait tenir davantage à rejeter le nouvel empereur le plus loin possible de Rome, au delà des Alpes. Et certes l'on devait attendre beaucoup de l'activité d'un pape qui osait exprimer publiquement le principe que toutes les prescriptions, tous les ordres de l'Église romaine devaient être maintenus à toujours comme inviolables. Dans le cours de cette année, les projets de l'empereur avaient, il est vrai, éprouvé un échec par la mort inattendue du pape Étienne V; mais Formose, évêque de Porto, qui était monté sur le saint-siége, avait un si grand parti contre lui, que l'on ne pouvait pas encore prévoir la tournure que les affaires prendraient en Italie, et au pouvoir de qui tomberait le saint-siége. Arnolf avait donc assurément de justes motifs de désirer entreprendre une expédition au delà des Alpes pour abattre la puissance de Wido et déjouer pour toujours ses plans audacieux.

Mais cette expédition était impossible. Dès le mois de février 892, des bandes de Nordmans s'avancèrent de nouveau à travers la Lotharingie pour venger la honte de Louvain (1). Elles arrivèrent jusqu'à Bonn sur le Rhin et jusqu'à l'abbaye de Prum, remplissant tout, selon leur habitude, de pillage et de meurtres. Une armée qui marcha contre eux n'eut aucun succès: car là seulement où se trouvait le roi, se trouvait la victoire. Arnolf toutefois n'eut pas besoin de se tourner contre eux. Ils retournèrent, chargés de butin, vers les côtes de la mer, quittèrent même ces côtes, par la terreur sans doute que leur inspirait le nom du vainqueur de Louvain, et reprirent leur chemin vers les pays du Nord, d'où ils étaient venus.

Et pourtant le roi des Teutschs n'aurait peut-être que difficilement réussi à préparer une nouvelle campagne contre eux, même sous son propre commandement. Car un autre ennemi l'attirait d'un autre côté, l'éloignant de la Lotharingie comme de l'Italie. C'était Zuentibald, duc ou roi des Moraves et des Bohêmes, avec qui avaient échoué et échouaient encore toutes les négociations. Le vieux ressentiment contre les Teutschs, que Zuentibald avait si longtemps renfermé dans son cœur, et qui ne l'avait jamais quitté, pouvait éclater, à ce qu'il croyait, maintenant qu'Arnolf avait été assez insensé pour lui livrer les moyens dont il pensait avoir besoin pour la résistance et pour assurer la liberté de son peuple. Vraisemblablement il aurait éclaté dans le moment même où Arnolf s'était mis en marche pour tirer vengeance des Nordmans, s'il n'avait voulu profiter de ce temps pour mettre au loin le monde des peuples slaves en mouvement contre les Teutschs, cette race odieuse. Mais il était aveuglé, ce prince slave, par sa juste colère et son fol orgueil. C'était sans doute en lui un louable et bon sentiment de mettre au dessus de tout la cause de son peuple, et personne ne lui fera un reproche d'avoir cherché à enflammer par tous les moyens les esprits de son peuple pour le maintien de sa nationalité et de son indépendance. On lui pardonnera même facilement de n'avoir pas hésité dans le choix des moyens contre un peuple qui n'avait pas hésité non plus à joindre à la force des armes la ruse, l'intrigue et des artifices de toute nature. Bien plus, on ne saurait s'irriter de la persévérance avec laquelle il

garda la plus grande méfiance contre les Teutschs, quelque ardeur qu'Arnolf mît, à cette époque, à rechercher son amitié; car Arnolf poursuivait d'autres projets, et personne ne garantissait qu'après leur accomplissement il resterait le même à l'égard des Moraves et des Bohêmes; en tout cas, Arnolf n'était qu'un individu, comme Zuentibald lui-même, qui pouvait mourir d'un jour à l'autre. Mais le roi des Moraves tomba avec son peuple dans la même faute où les peuples teutschs étaient tombés cinq siècles auparavant. Provoqués depuis des siècles par des guerres, des souffrances et de mauvais traitements, ces peuples, poussés par de sauvages passions, n'avaient tourné leurs regards et leurs épées que vers le Midi et l'Occident; ils n'avaient pas jeté les yeux autour d'eux, ni observé ce qui se passait derrière eux. Ils étaient parvenus, à force de bravoure et de persévérance, à renverser le monde civilisé; mais, dans l'intervalle, le monde barbare s'était jeté sur leurs derrières, et il pesa ensuite lourdement sur eux pendant une longue suite de siècles. Absolument de même, Zuentibald, avec ses slaves, se tenait fermement tourné contre les Teutschs, mais il ne regardait pas autour de lui. Et cependant, vers cette époque, s'avançaient des régions orientales de grandes hordes d'une race formidable qui menacèrent de la mort et de la destruction toutes les nations et toutes les contrées de l'Europe, sans distinction, aussi loin qu'atteignirent leurs forces. Zuentibald, s'il avait pu s'entendre avec Arnolf, aurait été, autant que les hommes en peuvent juger, en état de rejeter ces étrangers dans les steppes qui étaient leur patrie et d'où ils avaient pris leur sauvage essor, et pendant ce temps le roi des Teutschs aurait accompli ses projets au Sud et à l'Ouest. Mais, dans sa passion, il perdit l'instant favorable; il laissa les contrées orientales sans surveillance; il permit à ces barbares étrangers de pénétrer toujours plus avant; il força Arnolf à les favoriser, à les encourager, à les attirer, et appela ainsi sur lui-même la destruction, sur une partie du peuple slave un durable esclavage, et sur les Teutschs des malheurs infinis.

Le noyau de ces hordes barbares était formé d'un peuple qui s'appelait lui-même Mayarok ou Magyares, mais auquel les nations européennes ont donné le nom de Hongrois (2). L'histoire antérieure de ce peuple est inconnue, ou plutôt il n'avait pas d'histoire avant son arrivée en Europe. Trois siècles après cette époque, on a attribué à la marche de ce peuple sur l'Europe un but déterminé, et, précisément pour cette raison, on a supposé que les Hongrois prirent pour l'avenir des mesures et établirent des institutions qui semblaient fort bien calculées pour atteindre ce but et former la base d'une vie civilisée. Il est toutefois extrêmement invraisemblable, et l'on pourrait même dire impossible, qu'ils aient eu les connaissances et les vues que font nécessairement supposer ce but et ces institutions, qui, dit-on, furent établies par la voie des traités. Il est même peu croyable que, comme on l'a prétendu, il se soit conservé parmi les peuples de l'Asie centrale et méridionale un souvenir des entreprises des Huns et de l'empire d'Attila, et que les Magyares aient été déterminés par ce souvenir à marcher sur les traces des Huns pour rétablir l'empire d'Attila.

Mais le peuple des Hongrois n'entre pas même dans la lumière de l'histoire par son apparition en Europe. Lorsque la renommée de l'arrivée de ces hommes, de leur aspect, de leur manière de combattre et de leur manière de vivre, se répandit dans le monde germanique, le souvenir des Huns reparut dans beaucoup d'esprits, d'autant que ces Huns, grâce à leur lutte opiniâtre contre les Avares, ne s'étaient jamais effacés de la mémoire des nations teutsches. Des érudits, en examinant la direction dans laquelle les Hongrois s'approchaient, se rappelèrent aussi ce qu'ils avaient lu dans les anciens écrivains au sujet de la Scythie et des Scythes. Moins ils purent obtenir de renseignements certains sur l'origine, le caractère propre et la nationalité des Hongrois, plus ils furent disposés à se faire de ceux-ci une idée où se confondirent ces indications transmises sur les Scythes et les souvenirs qui restaient des Huns; l'exactitude de cette idée fut d'autant moins révoquée en doute, que tous les fils des déserts et des steppes ont beaucoup de traits communs dans leurs mœurs et dans leur nature, qui ne résultent pas de leur caractère national, mais qui sont produits par l'analogie de vie et de besoins; à un tel point que Regino, abbé de Prum, dont nous avons déjà fait mention, n'hésite pas à rapporter aux Hongrois, sans plus ample examen, ce que Justin dit des Scythes. On ne peut donc faire que peu de fonds même sur les assertions des auteurs contemporains; et ce que nous savons

avec certitude, et ce que nous pouvons admettre avec le plus de vraisemblance, se réduit peut-être aux données suivantes:

Les Hongrois ou Magyares étaient un peuple asiatique, d'une origine douteuse, appartenant toutefois à la race d'où sont sortis les Turks (5). Ils étaient nomades, sans foyers et sans domicile fixe, et par là même ils manquaient des moyens nécessaires pour conserver et transmettre les souvenirs. Depuis quelques générations, ils faisaient paître leurs troupeaux au pied du mont Ural, sur les deux rives du Wolga, jusqu'au Don. Des événements inconnus, arrivés dans l'intérieur de l'Asie, forcèrent d'autres races nomades à pousser aussi leurs troupeaux dans ces pâturages, et à inquiéter les Hongrois dans les avantages qu'ils en tiraient. Par là, ceux-ci furent contraints à passer le Don pour se répandre dans les steppes verdoyantes, situées au nord de la mer Noire. Mais, dans ces contrées, les relations n'étaient plus ce qu'elles avaient été cinq siècles auparavant, lors de l'invasion des Huns. Au nord des vastes plaines qui bordent le lac Peipus, s'était formé l'empire des Russes, qui, dans le cours d'un siècle, s'était étendu au loin vers le Sud. La ville de Kiew était un appui et un rempart de cet état slave, où la mer Noire, la magnificence de ses rivages, et, au delà de ceux-ci, la perspective du monde civilisé, n'étaient plus inconnues. Les habitants des steppes, différents d'origine, furent aisément amenés à la soumission; mais les murs de Kiew et les armes des Russes fermèrent aux Hongrois les régions septentrionales. Ils ne pouvaient pas non plus revenir sur leurs pas. Les Chazares dominaient au sud; de l'orient s'avançaient les Petschenègues et d'autres hordes. Les Hongrois furent poussés jusqu'aux Karpathes, et, franchissant ces montagnes, ils entrèrent dans le beau pays borné par elles et par le royal Danube, et auquel, dans la suite, ils donnèrent leur nom. Ils prirent sans résistance possession de la plus grande partie de cette contrée, dont la conquête avait coûté jadis à des peuples teutschs une lutte longue, terrible et sanglante : car les armes et la science militaire des Romains n'existaient plus; les villes et les châteaux qui avaient fait autrefois l'ornement et la défense de la Dacie étaient tombés en ruines et en poussière; les montagnes n'opposaient aucune résistance, et la plaine jusqu'à la Théiss était ouverte à cette race étrangère, qui désormais pouvait dominer à son gré sur les pauvres et soucieux habitants, en partie de race slave, en partie d'origine incertaine et diverse. Et à peine eurent-ils salué le Danube, qu'ils furent appelés sur l'autre bord de ce fleuve à l'action et au combat par l'empereur byzantin Léon le Sage. Ils devaient porter secours à l'empire contre les Bulgares, qui le pressaient vivement; et ces bandes belliqueuses prouvèrent leur bravoure à l'empereur; elles firent un nom à leur duc Arpad, et contraignirent les Bulgares à la paix. Dès lors, leurs armes ne furent pas moins redoutées que leurs mœurs et leurs habitudes; et cette terreur qui les précédait les encouragea à mépriser tout ce qui les entourait, à saisir tout ce qu'ils pouvaient atteindre, à piller tout ce qui leur était accessible. C'est ainsi qu'ils se placèrent en face des peuples européens en étrangers sauvages et audacieux: odieux par leurs mœurs et leurs usages, superbes et orgueilleux, braves et hardis dans l'attaque, sans pitié dans la victoire, sans honneur dans la défaite, insolents dans la guerre, arrogants dans la paix. Or, les Moraves étaient leurs voisins, et ils furent amenés chez eux par la Théiss.

Les choses étaient dans cet état, lorsque Arnolf, roi des Teutschs, mit tout en œuvre pour déterminer à une paix solide Zuentibald, roi des Moraves, sans pouvoir le gagner. Dans les premiers mois de l'an 892, il se rendit en Bavière et dans la marche de Pannonie : car il avait invité Zuentibald à une conférence, espérant qu'il se relâcherait de ses prétentions. Mais il se trompait : Zuentibald ne vint pas, et rejeta toutes les offres du roi. D'un autre côté, Arnolf s'entendit avec le duc Brazlan, qui régnait sur les rives de la Sau. Dans une entrevue avec ce prince au Hengstfeld, ils convinrent de faire en commun une grande entreprise contre Zuentibald; et afin qu'elle fût d'autant plus efficace, il fut résolu qu'une ambassade traverserait le territoire de Brazlan, en descendant la Sau, et se rendrait chez les Bulgares, afin de déterminer ceux-ci à ne pas amener aux Moraves le sel que le peuple était forcé de prendre chez eux. Comme les Bulgares étaient aussi maîtres des contrées situées sur les bords de la Théiss inférieure, sur la rive gauche du Danube; comme de ce côté ils avaient plusieurs points de contact avec les Hongrois; comme, par conséquent, les ambassadeurs envoyés par Arnolf aux Bulgares vinrent dans le voisinage des Hongrois; comme bientôt après,

lorsque les Teutschs commencèrent la guerre contre les Moraves, les Hongrois tournèrent aussi leurs armes contre ceux-ci, en venant du Sud et de l'Est, c'est vraisemblablement la coïncidence de toutes ces choses qui a donné lieu à l'opinion qu'Arnolf engagea les Hongrois à entreprendre leurs brigandages contre les Moraves et à franchir les limites du royaume teutsch. Il est hors de doute qu'Arnolf, dans sa colère contre l'opiniâtreté de Zuentibald, vit avec plaisir l'inimitié entre les Moraves et les Hongrois, et qu'il regarda ces derniers comme ses alliés, parce qu'ils combattaient le même ennemi contre lequel il se voyait contraint de faire la guerre; mais il n'est pas moins hors de doute que les Hongrois, dans leur nouvelle position, n'avaient besoin d'aucune excitation pour devenir les ennemis des Moraves, vers lesquels les habitants slaves de la Dacie et de la Pannonie, soumis maintenant à leurs armes, tournaient leurs regards comme vers leur dernière espérance : il est difficile de croire qu'Arnolf, homme réfléchi, se soit laissé entraîner à une alliance qui paraissait encore si rude et si insociable au peuple teutsch et aux nations européennes, par ses mœurs, sa langue et son caractère.

Bien que la véritable connexion des événements doive rester incertaine, un fait toutefois est incontestable : c'est que les Hongrois pénétrèrent dans le pays des Moraves, pillant et détruisant, dans le même temps qu'Arnolf, au mois de juillet, entreprit une expédition contre ce même État avec une nombreuse armée de Bavarois, de Franks et d'Allemanni. Vraisemblablement les Saxons et les Thuringiens entrèrent aussi en campagne contre les peuples slaves du Nord et contre les Bohêmes. Mais on ne sait rien des actions des Saxons, parce qu'ils devaient, à ce qu'il semble, prendre la défensive au lieu de l'offensive, et prévenir seulement une guerre générale des tribus slaves contre les Teutschs. Les Thuringiens, d'autre part, ne paraissent pas avoir été heureux dans leur entreprise. Il paraît qu'ils avaient pénétré dans la Bohême par le Nord, par le pays des Sorbes, et qu'ils furent repoussés par les Bohêmes. Arnt, évêque de Wurtzbourg qui, sur la sommation de Poppo, duc des Thuringiens, avait participé à l'expédition, fut tué par les Slaves, soit dans le combat, soit dans le pays des Sorbes, tandis qu'il disait la messe. Quant à Poppo, frère de ce duc Heinrich qui s'était fait un nom sous Karl le Gros, il paraît qu'on l'accusa d'avoir causé ce malheur par négligence ou par trahison; il fut destitué, l'année suivante, de ses honneurs et de ses dignités. Quant aux Moraves, l'opiniâtreté de leur roi attira sur eux d'immenses désastres. Pendant quatre semaines, les Teutschs et les Hongrois dévastèrent leur pays au loin et sans relâche par le fer et par le feu : car Zuentibald laissa les campagnes en proie à ses ennemis, et tint ses forces réunies dans les villes, dans les châteaux et dans les forteresses, d'où il cherchait à leur causer le plus de dommage possible. Et son ancienne adresse ne l'abandonna pas : il fit essuyer de grandes pertes aux Teutschs, quoique le malheur de son peuple n'en fût pas diminué; et à la fin de la campagne, il eut de nouveau une position formidable dans son pays dévasté. Bien plus, il ne manquait pas d'amis parmi les Teutschs du voisinage, soit qu'il inspirât de l'intérêt, soit qu'il fût craint, ou que l'on crût pouvoir compter sur lui pour l'exécution de projets personnels.

Un jeune homme nommé Engilschalk, fils de ce margrave Engilschalk dont il a été parlé plus haut, avait, avec la témérité ordinaire à la jeunesse, enlevé une fille illégitime d'Arnolf, s'était enfui avec elle auprès de Zuentibald, et avait trouvé protection chez ce prince. Depuis quelque temps, il avait obtenu son pardon d'Arnolf, et avait été nommé par ce roi comte de la Marche orientale. Mais, à ce qu'il semble, il était attaché à l'homme qui l'avait protégé dans une position difficile. Or, dans les premiers mois de l'an 893, le roi Arnolf voyagea dans les parties occidentales de ses États, spécialement en Lotharingie. Il prétendit que des engagements religieux étaient le but de ce voyage; aussi visita-t-il avec dévotion et avec de ferventes prières tous les évêchés et les convents; mais, en réalité, il voulait se convaincre par lui-même de l'état du royaume, veiller à la tranquillité et à l'ordre, et se concilier les cœurs. Pendant son absence, Engilschalk vint à Ratisbonne, ville qui se relevait de ses ruines, et il se rendit maître du palais des rois. Sans aucun doute, cette tentative se rattachait à une entreprise que Zuentibald devait faire. Mais l'audacieux jeune homme avait agi trop vite. Zuentibald, par sa faute, ou entravé par une circonstance fortuite, ne vint pas à son secours; Engilschalk fut vaincu par les grands vassaux de Bavière, et on lui creva les yeux. Cette cruauté était con-

sommée, lorsque Wilhelm, cousin d'Engilschalk, fils de cet autre margrave Wilhelm dont nous avons également parlé précédemment, envoya des émissaires à Zuentibald, soit pour exciter ce prince à la vengeance, soit pour se préparer auprès de lui une retraite sûre. Mais les émissaires furent pris en route; Wilhelm fut déclaré coupable de haute trahison, condamné à mort et décapité.

A la nouvelle de ces événements, le roi se hâta de revenir en Bavière. Il y trouva tout en armes. Il résolut d'entreprendre aussitôt une nouvelle expédition contre les Moraves, et de tirer encore une fois vengeance des intrigues de leur prince. Zuentibald, cruellement trompé dans ses dernières espérances, fut effrayé. Il chercha à détourner la colère du roi. En conséquence, il fit perfidement, traîtreusement et cruellement assassiner, dans cette extrémité et dans son désespoir, un frère de ce Wilhelm qui avait été décapité, et plusieurs Bavarois qui s'étaient réfugiés auprès de lui pour échapper à leur perte. Mais il ne réussit point, par ce crime, à éloigner de son peuple ces nouvelles calamités. La Moravie fut encore une fois dévastée et couverte de ruines. Zuentibald, il est vrai, mit alors encore en œuvre l'ancienne tactique de fatiguer les Teutschs dans leur retraite et de leur opposer des difficultés de toute espèce; mais il avait perdu le goût de la lutte et de la vie. Reconnaissant que ses honorables efforts avaient pris une direction malheureuse et devaient rester sans succès, il tourna ses regards vers les régions mystérieuses d'où nous sommes venus sur la terre, pour ne pas envisager l'avenir de son peuple, qui ne pouvait lui offrir rien de satisfaisant. Il se retira, rentra en lui-même, mourut l'année suivante, et laissa à ses trois fils un royaume ébranlé dans ses fondements, et un pays désolé dont les frontières étaient rompues, et dont les habitants étaient exposés sans défense au rude fléau des Hongrois (4).

A son retour de Moravie, le roi Arnolf se rendit dans son palais d'Orthingen, où, peu de temps après, sa femme lui donna un fils que l'archevêque Hatto de Mayence et l'évêque Adalbert d'Augsbourg baptisèrent, et auquel on donna le nom de Ludwig, son aïeul. Il avait le sentiment d'être arrivé enfin à pouvoir entreprendre cette expédition en Italie, qu'il désirait depuis si longtemps; car les Nordmans s'étaient retirés et ne paraissaient plus à craindre; Zuentibald était humilié et brisé, et reconnaissait désormais avec soumission la suzeraineté du royaume teutsch, afin de pouvoir terminer tranquillement ses jours; les Hongrois semblaient mériter d'autant moins d'attention, qu'ils étaient encore peu connus et que jusqu'alors ils n'avaient fait de leurs armes qu'un usage avantageux aux Teutschs; et aucun danger ne paraissait pouvoir venir de la France. L'Aquitaine, en effet, n'était pas encore gagnée par Odo, et les anciens partisans de Wido n'étaient pas réconciliés avec ce roi. Tandis qu'en l'année 892, Odo se proposait de faire une campagne en Aquitaine, Waltger, son cousin, excita une révolte contre lui; et les nouveaux embarras où il fut impliqué par cet événement n'avaient pas été sans profit pour les inquiétants amis de Wido. L'archevêque Fulco de Reims et les comtes Héribert et Pippin avaient cru ce moment favorable pour donner carrière à leur inimitié contre Odo; ils avaient déclaré roi le dernier des fils de Ludwig le Bègue, le jeune prince Karl, surnommé le Simple, soit dans l'intention d'assurer réellement la couronne à ce rejeton illégitime de la race de Karl le Grand, soit, ce qui est plus vraisemblable, dans l'espérance que, grâce aux troubles toujours croissants en France, il serait plus facile de trouver un moyen d'élever sur le trône l'empereur Wido. Lorsque avant sa dernière campagne contre Zuentibald, prince des Moraves, Arnolf, roi des Teutschs, fit son voyage en Lotharingie et réunit autour de lui, à Worms, les officiers et les vassaux des provinces rhénanes, ce jeune roi de France, Karl, serré de près par Odo, avait paru devant lui avec de grands présents, et l'avait prié de le reconnaître et de favoriser sa cause. Arnolf l'avait reçu avec amitié; il l'avait salué du titre de roi, et avait même donné aux évêques et aux comtes de Lotharingie, qui étaient les plus voisins des frontières, la mission de contribuer au succès de Karl, de le conduire dans son royaume et de l'aider à monter sur le trône. Il est difficile de croire qu'Arnolf, homme de sens, ait été décidé à agir ainsi par égard pour l'origine de Karl, quoique la compassion pour ce jeune et malheureux prince fût naturelle, selon le caractère humain; mais il est vraisemblable qu'Arnolf avait en vue d'entretenir la lutte des Français les uns contre les autres et

de l'alimenter, afin qu'occupés d'eux-mêmes, ils fussent hors d'état de former aucun projet sur la Lotharingie. Ce qui est certain, c'est que ce dernier but fut seul atteint; le secours d'Arnolf fut de peu d'utilité à l'anti-roi Karl; mais les frontières de Lotharingie restèrent à l'abri de toute attaque du côté des Français, et Arnolf put diriger tranquillement ses regards vers l'Italie.

Sa présence était aussi nécessaire dans ce pays, s'il ne voulait renoncer à toutes ses prétentions sur ce territoire et sur ces domaines, et abandonner avec indifférence à elles-mêmes les relations ecclésiastiques. Car la cause de Berngar, son protégé, s'affaiblissait chaque jour davantage, et se trouvait en danger d'être entièrement perdue; sans doute il se maintenait encore dans le Frioul: il s'avança même jusqu'au Pô; mais la supériorité de son ennemi devenait chaque jour plus décisive, et l'empereur Wido cachait toujours moins ses vastes projets. Dès le commencement de l'an 892, il avait contraint le pape Formose à placer la couronne impériale sur la tête de son fils Lambert, quoique celui-ci ne fût encore qu'un enfant: il voulait assurer par là la durée de son œuvre, et exploiter au bénéfice de sa maison l'autorité du siége apostolique. Le pape Formose, homme prudent, et très au courant des relations de la vie, pénétrait tout le danger qui résulterait pour le saint-siége de la réunion de l'Italie et de l'établissement du trône impérial au sein de l'Italie réunie en une seule puissance. Il n'avait donc cédé qu'avec répugnance et douleur aux instances de l'empereur Wido. Mais il ne pouvait se hasarder à résister. Wido le tenait entre ses mains, et l'Italie inférieure était dans un bouleversement si terrible, que Formose ne pouvait trouver de protection et de sûreté qu'auprès de cet homme, qui ne se laissait gagner que par celui qui servait son ambition et son amour du pouvoir. Mais le pape était livré aux plus grandes inquiétudes. Il ne pouvait supporter la pensée de mettre, à cause du moment, tout l'avenir du siége apostolique en danger. Et quel autre pouvait l'arracher à ce danger que le prince le plus puissant de cette époque, Arnolf, roi des Teutschs? Berngar aussi ne pouvait trouver de secours qu'auprès d'Arnolf. Il s'adressa donc au roi, et se montra désormais disposé à reconnaître sa suzeraineté et à rester ou à devenir roi d'Italie, en qualité de vassal du roi teutsch. Déjà antérieurement à sa dernière campagne en Moravie, Arnolf avait envoyé en Italie quelques troupes sous la conduite de son fils Zuentibald, et cet appui avait, à ce qu'il paraît, permis au roi Berngar de se remettre en possession d'une partie de l'Italie supérieure; mais à la fin de la campagne, tout fut perdu: Zuentibald ramena les guerriers teutschs dans leur patrie, Berngar se trouva dans un plus grand embarras qu'auparavant, et le pape dans une position plus dure. Dans sa perplexité, Formose envoya, durant l'automne de l'année 893, des ambassadeurs au roi Arnolf, avec l'instante prière (et cette prière du saint-père fut appuyée des personnages éminents d'Italie) de prendre sous sa protection le royaume d'Italie et la cause de saint Pierre, et de les garantir de la ruine dont de mauvais chrétiens menaçaient l'un et l'autre royaume et l'église. Arnolf reçut ces ambassadeurs à Ratisbonne; il leur promit de se rendre à leurs prières, les congédia avec cette promesse et avec des présents, et prit aussitôt les mesures nécessaires pour une expédition en Italie. Comme il voulait, non pas faire une course aventureuse, mais accomplir une œuvre durable, la sûreté des Alpes devait par-dessus tout lui tenir à cœur: il jeta donc tout d'abord ses regards sur Rudolf et sur le royaume de Bourgogne, plus que sur Wido et sur l'Italie.

CHAPITRE III.

EXPÉDITIONS D'ARNOLF EN ITALIE. — BOULEVERSEMENTS DE CE PAYS. — MALHEUR ET MORT D'ARNOLF EMPEREUR.

De l'an 894 à l'an 899.

Aussitôt après les fêtes de Noël, qu'Arnolf célébra dans son royal palais de Waiblingen, il se mit en route pour l'Italie avec un corps franc considérable et avec une armée imposante. Il se dirigea par Vérone et Brescia sur Bergame, constamment accompagné par Berngar et par les bandes de ce roi. Bergame avait pour commandant le comte Ambrosio. Le roi somma ce comte d'ouvrir les portes et de se ranger sous les drapeaux de son souverain légitime. Ambrosio, soit que dans la cause de Wido il vit la cause de l'Italie, soit qu'il fût attaché à l'empereur par d'autres liens,

rejeta ces propositions, et, soutenu par Adalbert, évêque de la ville, il sut décider aussi les habitants à la résistance et les enthousiasmer. Arnolf s'en irrita. Il craignait l'exemple donné par Bergame et les suites d'une résistance heureuse. Il résolut donc d'attaquer la ville avec toutes ses forces, de la prendre, de la châtier sévèrement pour son audacieuse entreprise, et de donner ainsi à toutes les villes d'Italie un avis propre à les effrayer et à les empêcher d'agir de même. Arnolf fit ses dispositions avec habileté et prudence. Ses guerriers teutschs partageaient son exaspération; l'enthousiasme de son corps franc surtout était au comble. L'attaque dirigée contre la ville fut terrible; la résistance ne fut pas moins rude; mais une brèche fut faite à la muraille, et toute l'armée teutsche se précipita comme un vent d'orage par cette ouverture dans la ville. Celle-ci eut toutes sortes d'atrocités à souffrir de la part des vainqueurs. Le comte Ambrosio fut pris et pendu au gibet comme rebelle incorrigible; sa femme et ses enfants furent amenés prisonniers devant le roi des Teutschs; l'évêque Adalbert fut remis à la garde de l'archevêque Hotto de Mayence. Tel fut l'horrible malheur qui suivit une entreprise qui, changée maintenant en crime, aurait été couverte de gloire et d'éloges, si elle s'était heureusement terminée.

Mais ce malheur produisit sur les villes d'Italie l'impression qu'il devait produire. Saisies de terreur, les plus grandes cités elles-mêmes, telles que Milan et Pavie, envoyèrent aussitôt des députés au roi des Teutschs, se soumirent à sa suzeraineté, et se recommandèrent à sa grâce. Arnolf se rendit à Pavie. Là se rassemblèrent autour du roi les premiers marquis du pays, pour appuyer leur fortune sur sa fortune: Adalbert de Toscane, Boniface son frère, Hildibrand et Gerhard. Mais ils reconnurent bientôt qu'Arnolf n'avait pas la faiblesse des rois partiaires, qui cherchaient à corrompre leur fidélité en leur prodiguant les dignités et les fiefs du pays. Ils tinrent un langage orgueilleux et élevèrent de grandes prétentions. Mais Arnolf, confiant en sa puissance et en sa fortune, méprisa leur arrogance, et les fit tous retenir prisonniers. Dans les chaînes, leur orgueil s'humilia bientôt; alors Arnolf se relâcha aussi de sa dureté. Il reçut d'eux le serment de fidélité comme leur roi et seigneur, et les confirma dans leurs dignités et dans leurs fiefs. Mais il ne les gagna pas; ils gardèrent dans leurs cœurs un aiguillon qui les stimula à la trahison. Bientôt quelques-uns d'entre eux, oubliant leur serment et le méprisant, s'enfuirent dans l'intérieur de l'Italie, et tous conçurent une haine profonde contre le superbe étranger qui semblait les estimer si peu. Berngar lui-même paraît avoir pris une position hostile à l'égard du roi; il l'avait appelé non par dévoûment, mais par nécessité. La conduite d'Arnolf lui causa sans aucun doute de grandes inquiétudes. Que serait-il, que deviendrait-il à l'avenir en face de ce roi superbe? Mais la situation et les dispositions des princes italiens, qui jusqu'alors avaient tenu pour Wido son ennemi, et qui maintenant étaient traités avec tant de mépris par Arnolf, pouvaient faire naître en lui de nouvelles espérances. Ces princes avaient abandonné l'empereur Wido, et ils devaient le craindre: ils avaient été maltraités par le roi Arnolf, Berngar pouvait donc bien s'attendre à les voir se rassembler autour de lui, et lui rester désormais fidèles, afin d'obtenir vengeance d'un côté, et de se soustraire de l'autre au châtiment. Cette assertion que Berngar fut fait prisonnier par Arnolf n'est donc pas invraisemblable, bien que l'on ne sache pas comment Arnolf découvrit les projets suspects de ce prince, ni comment et combien de temps il le tint en prison.

Il paraît, il est vrai, qu'Arnolf était résolu à pénétrer plus avant encore en Italie. Il descendit le Pô, le traversa, et vint jusque vers Plaisance. Mais les misères que l'on avait éprouvées pendant l'hiver continuèrent leur action, et le climat exerça ses droits sur les guerriers teutschs. Des maladies contagieuses se répandirent dans l'armée, et rendirent impossible au roi la continuation de son expédition en Italie. Il résolut donc de marcher, dès ce moment, contre Rudolf de Bourgogne, ce que vraisemblablement il n'avait d'abord eu dessein de faire qu'en automne. Il se tourna vers les Alpes: son fils Zuentibald reçut la mission de s'avancer de la Lotharingie et du Rhin vers les monts. Ivrée, ville extrêmement fortifiée par la nature et par l'art, défendue par un comte de Wido, Ansgar, avec des soldats bourguignons, tomba sous ses armes. Il remonta le val d'Aost, vers Saint-Maurice, jusqu'au lac de Genève. Mais il ne gagna rien. Le roi Rudolf lui abandonna

ce qu'il ne pouvait défendre ; il se retira dans les hautes montagnes, et épia derrière des gorges étroites et des précipices l'occasion de faire du mal à ses ennemis. Le pays entre le mont Joux et le Jura, c'est-à-dire le pays de Vaud, fut ravagé par les Teutschs ; mais Rudolf resta indompté, et Arnolf, réuni à son fils Zuentibald, regagna, mais non assurément sans de grandes pertes, le Rhin, ce beau fleuve de sa patrie.

Et dans le Teutschland sa réception ne fut pas très-amicale. Il paraît que l'on avait vu avec déplaisir son expédition en Italie, et qu'on l'avait considérée comme inutile pour la patrie et pour la nation ; et son résultat n'avait pas une assez grande importance pour aveugler les esprits par les idées d'honneur, de gloire ou de victoire. Une grande cherté de vivres, qui, résultant de mauvaises récoltes, alla jusqu'à la famine, rendit les dispositions encore plus mauvaises. Arnolf, à son retour, tint une diète à Worms. Il voulait y élever son fils Zuentibald sur le trône de Lotharingie, puisqu'il ne pouvait plus lui assurer la couronne teutsche. Mais les officiers et les grands vassaux refusèrent de reconnaître pour leur souverain le bâtard du roi. Sans aucun doute, ils osèrent exprimer ce refus parce que le mécontentement des vassaux teutschs ne leur était pas inconnu. Le roi reçut bientôt une autre preuve encore de ce mécontentement ; car il apprit que Hildigarde, fille de son oncle Ludwig le Jeune, princesse qui jadis avait favorisé sa cause et l'avait aidé à monter sur le trône des Teutschs, avait maintenant noué des intrigues contre lui-même pour lui arracher la dignité royale dont autrefois il lui avait paru le plus digne, ou du moins pour l'inquiéter dans sa possession. Certainement Arnolf ne méprisa pas les mauvaises grâces de cette femme, puisqu'il savait par expérience qu'elle avait le talent d'agir sur les esprits. Ceux-ci lui étaient d'autant plus contraires, qu'il n'avait pas quitté l'Italie pour ne plus s'inquiéter désormais de ce pays et de ses relations, mais avec la ferme résolution d'y retourner le plus tôt possible. Avant sa retraite d'Italie, il s'était, à ce qu'il paraît, entendu avec Berngar. Vraisemblalement Berngar, corrigé ou effrayé par la soudaine résolution d'Arnolf, avait de nouveau promis de se montrer son fidèle vassal ; et le roi, pour prévenir la réunion de tous les Italiens, avait accepté cette promesse, quelque équivoque qu'elle lui semblât, pour exciter contre lui les marquis irrités qui s'étaient enfuis, et qui avaient de nouveau embrassé le parti de Wido. On assure aussi qu'Arnolf avait laissé à Milan le puissant Otto, duc de Saxe, pour contenir et défendre cette ville, afin d'assurer la division des Italiens, et, par cette division, leur faiblesse ; et il n'est pas invraisemblable (bien qu'il doive y avoir erreur dans les noms) que le roi ait confié à des Teutschs le commandement de villes importantes. De plus, l'empereur Wido mourut vers la fin de cette année, 894, et son fils Lantbert, quoiqu'il fût décoré de la couronne impériale, était si jeune, qu'il semblait à peine en état de conserver dans sa foi les vassaux et les officiers du pays qui s'étaient déclarés pour son père. Bien qu'enfin Rudolf, roi de la haute Bourgogne, ne fût nullement dompté, la marche d'Arnolf à travers son territoire avait pourtant été fort désastreuse pour lui, et il n'était pas à craindre que si les Teutschs pénétraient de nouveau et très-avant en Italie, il osât se jeter sur leurs derrières comme un ennemi dangereux. Quant au pape Formose, Arnolf pouvait compter sur lui, ainsi que sur beaucoup d'ecclésiastiques ; car Formose, effrayé de la sauvage discorde qui bouleversait l'Italie et débordait jusque sur les degrés de sa chaire apostolique, ne cessait pas de prier et de presser le roi des Teutschs de s'occuper de ce malheureux pays et de l'Église menacée, et de rétablir quelque ordre parmi un peuple dont tous les liens étaient brisés. Il était donc difficile qu'Arnolf doutât du succès d'une nouvelle entreprise ; et comme fondateur d'une nouvelle maison royale, il jugeait peut-être nécessaire de saisir l'occasion qui s'offrait à lui. Par la conquête du royaume des Langobards et par l'acquisition de la couronne impériale, il semblait s'égaler presque à Karl le Grand, qu'il se plaisait tant à considérer comme son aïeul.

Il ne perdit donc pas de temps. Pour mettre un terme aux intrigues, il s'empara de la personne de la princesse Hildigarde, fille de son oncle, et la fit mettre en surveillance dans une île du lac de Chiem ; et les princes et les vassaux, qui n'étaient pas restés étrangers aux menées ourdies contre lui, ou qui avaient chancelé dans leur fidélité, comme Engildik, margrave des Bavarois, furent, sans autre formalité, dépouillés de leurs dignités et de leurs fiefs. Par

cette conduite prompte et décisive, il rétablit sa menaçante autorité, et maintint ou ramena les vassaux dans sa foi.

Il chercha à affermir, à fortifier, à animer leur fidélité par un autre moyen encore. Depuis une génération, depuis la mort du pape Nicolas Ier, le saint-siége avait rarement fait usage de la puissance qui lui avait été concédée, et il avait à peine appliqué les droits qu'on ne lui contestait plus. Par là, dans le tumulte des temps, le pape était tombé en oubli sur divers points; l'édifice de l'Église s'était en quelque sorte crevassé, et, avec son unité, les ecclésiastiques avaient aussi perdu leur force à l'égard des seigneurs laïques. L'autorité épiscopale était déchue, et les biens des églises étaient volés ou couraient de grands dangers. Arnolf résolut donc de remédier à ce mal, de rendre au clergé toute sa dignité, de le ramener au sentiment de sa force, de lui rappeler son chef le pape, de lui donner par ce souvenir des forces nouvelles, et de fonder de cette manière entre lui, le pape et l'Église, des relations solides et vivaces; car il pouvait à peine compter pour lui-même, et encore moins pour ses enfants, sur les vassaux laïques, qui d'habitude étaient poussés par l'égoïsme et par l'ambition. Il convoqua donc, au mois de mai de l'an 895, un grand synode dans sa *villa* royale de Tribur. Tous les évêques et abbés de tous les peuples teutschs y furent invités. Il y parut vingt-deux évêques; indépendamment des archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves, on y vit les évêques de Fresingen, Eichstädt, Ratisbonne, Augsbourg, Constance, Coire, Bâle, Strasbourg, Spire, Worms, Brême, Verden, Hildesheim, Würtzbourg, Halberstadt, Metz, Minden, Paderborn et Osnabrück. Le nombre des abbés était considérable; plus considérable encore celui des ecclésiastiques d'un ordre inférieur, qui ne manquèrent pas d'assister au synode. Tous les princes de l'empire furent également présents, et une multitude immense de seigneurs laïques y afflua de toutes parts. L'assemblée s'ouvrit et se tint avec la plus grande solennité. Elle fut précédée d'un jeûne de trois jours passés en prières, en chants et en autres pratiques religieuses. Ensuite Arnolf, revêtu des ornements royaux, se plaça sur son trône, entouré des princes laïques du royaume, et délibéra avec eux sur la situation de ses États et sur l'ordre et la consolidation de l'Église de Jésus-Christ, afin qu'il fût possible aux bons de vivre en paix, et que les méchants ne restassent pas impunis. En même temps, les princes de l'Église furent réunis dans l'église de la villa. Ils envoyèrent une députation au roi pour lui demander ce qu'ils devaient attendre de sa sagesse et de sa puissance. Arnolf répondit : « qu'eux, les pasteurs de l'Église, la lumière du monde, ils eussent à remplir leurs saintes fonctions avec le plus grand zèle, le plus grand dévoûment; qu'ils trouveraient en lui un champion toujours prêt contre tous les ennemis de l'Église du Christ et contre tous ceux qui se montreraient récalcitrants à leur autorité pastorale. » A cette réponse, les ecclésiastiques supplièrent d'une voix unanime le roi d'assurer leur salut et leur vie. Ensuite ils commencèrent leurs délibérations communes, et entretinrent des communications continuelles avec le roi et les seigneurs laïques. Leurs propositions furent transmises au roi; celui-ci les examina avec ses fidèles, et de ces discussions sortit une longue série de statuts, qui, bien que tous ne fussent pas nouveaux, étaient tous plus ou moins importants et conçus dans l'esprit et dans le sens où l'assemblée avait été convoquée. Ils durent gagner au roi le pape et tout le clergé; et si quelques-unes de ces résolutions contrarièrent individuellement quelques ecclésiastiques, elles en attirèrent en même temps d'autres dans le parti d'Arnolf.

Nous ne pouvons citer ici que quatre ou cinq de ces statuts, parce qu'ils peignent très-bien le siècle, et qu'ils ont probablement exercé l'influence la plus grande : il fut établi que le pouvoir temporel doit concourir à l'exécution des jugements rendus par un tribunal ecclésiastique; il fut prescrit aux comtes du royaume de s'emparer de la personne de ceux qui, excommuniés par des évêques, se montreraient récalcitrants : si l'un de ces hommes résistait aussi au comte et était tué pour cette raison, celui qui l'avait frappé ne devait ni subir une pénitence ecclésiastique, ni payer le wehrgeld aux parents du mort. Quiconque blesserait un prêtre ou le léserait en quoi que ce fût, devait lui payer tout son wehrgeld; le wehrgeld d'un prêtre assassiné devait être triplé. L'ordonnance d'un évêque devait toujours avoir plus de valeur que celle d'un comte qui lui était contraire. Toute querelle entre un prêtre et un laïque devait être décidée par l'évêque, sans que les témoins fus-

sent admis : le laïque devait, en cas de besoin, confirmer son assertion par le serment, et le prêtre recevoir, après avoir émis la sienne, la sainte Eucharistie, parce que la main qui présentait le corps et le sang de Jésus-Christ ne devait pas servir à un serment. Enfin on énonça ce qui suit : « La sainte chaire apostolique de Rome est pour nous la mère de la dignité sacerdotale, et doit être l'institutrice de l'intelligence ecclésiastique. Aussi devons-nous montrer à son égard de l'humilité et de la douceur ; et lors même que le joug du saint-siége serait difficile à supporter, nous devons pourtant nous y soumettre avec un pieux dévoûment. »

Après ce synode, Arnolf tint une nouvelle diète à Worms. On y vit paraître encore une fois Odo, roi de France, qui, en présence des hommes les plus éminents de son royaume, chercha par ses paroles et par ses présents à ranimer et à fortifier la faveur du roi des Teutschs pour lui. Arnolf, fidèle à son plan, le reçut, comme précédemment et plus tard il reçut l'anti-roi Karl le Simple, avec amitié et honneur, et le congédia de même. Désormais, l'accomplissement de ses désirs au sujet de son fils Zuentibald ne rencontra plus d'obstacles. Ce prince fut, avec l'assentiment de tous, nommé roi de Lotharingie ; il devait toutefois rester sous la suzeraineté de son père. Arnolf crut donc pouvoir être d'autant plus tranquille pour les frontières occidentales de ses États, que la lutte entre les deux adversaires qui se disputaient la couronne de France continuait avec un acharnement toujours plus furieux. Aucun danger ne se montrait non plus sur les frontières orientales. Pendant que le roi se trouvait dans sa maison de plaisance de Seltz, des députés des Abodrites vinrent le trouver, lui apportèrent leur tribut, et demandèrent le maintien de la paix. Dans une diète de Ratisbonne où, vers le milieu du mois de juillet, le roi avait assemblé les Bavarois, se présentèrent les princes de tous les Bohêmes, qui reconnurent la suzeraineté du royaume teutsch. Les Hongrois eux-mêmes (si dès lors on avait déjà quelque raison de les craindre) furent dans ce temps combattus avec bonheur et occupés par les Bulgares.

C'est dans ces circonstances qu'au mois d'octobre, Arnolf, se rendant aux prières du saint-père, et accompagné des vœux et des bénédictions des évêques du royaume teutsch, commença sa seconde expédition en Italie. Des Francks et des Allemanni le suivaient ; il passa sans obstacle les Alpes, ensuite le Pô. Aussitôt Berngar fut mis de côté ; on n'avait pas oublié ses premières intrigues pendant la première campagne d'Arnolf en Italie ; depuis lors il n'avait pas cessé d'agir en roi indépendant ; en tout cas, cet homme de la discorde était un allié embarrassant. Le pays au nord du Pô fut soumis à d'autres marquis ; le comte Waltfred obtint le Frioul ; Maginfred le Milanez. Le roi lui-même, passant le Pô, divisa son armée pour se rapprocher du rivage des deux mers. Les Allemanni furent dirigés par Bologne sur Florence ; Arnolf en personne appuya sur la droite, longea les côtes sans rencontrer de résistance, et célébra les fêtes de Noël à Lucques.

Mais tout à coup la fortune de cette téméraire entreprise changea. Des pluies qui tombèrent dans les premiers mois de la nouvelle année 896 rendirent très-difficile de continuer la marche. Une épizootie atteignit les chevaux, dont le plus grand nombre périt. Le manque de vivres, joint aux fatigues d'une marche inaccoutumée, fut pernicieux aussi à beaucoup d'hommes. Et si, sous le poids de ces souffrances, les guerriers perdirent leur ancien courage, de mauvais bruits sur les dispositions des princes et des peuples d'Italie excitèrent bientôt des inquiétudes plus grandes encore. Arnolf s'était déjà fait beaucoup d'ennemis, durant son premier séjour dans la Péninsule, par sa sévérité et ses manières tranchantes : ces ennemis, que rien ne réconciliait avec lui, avaient vu sa seconde apparition avec crainte, avec indignation et colère, et ne cessaient pas d'agir et d'intriguer contre lui. Beaucoup d'autres, qui peut-être le virent arriver avec plaisir, ne s'étaient pas fait une idée bien nette du but qu'il se proposait, et n'avaient espéré en général qu'un remède aux maux qui pesaient sur l'Italie, et par conséquent un changement dans les relations, une usurpation énergique ; mais eux-mêmes ne pouvaient rien faire ni rien risquer ; ils ne voulaient que récolter le fruit des travaux d'autrui. Ceux enfin qui avaient désiré l'expédition du roi teutsch, avec des vues bien arrêtées, étaient partisans de Berngar ; ils avaient eu l'espérance d'employer les armes des Teutschs pour ce prince, afin que celui-ci devînt réellement roi d'Italie, comme il en prenait le titre. Et comme Arnolf prit pour lui-même possession du pays, et mit de côté le

roi Berngar, la ruine de leurs projets excita en eux le ressentiment et la haine. Mais tous, sans exception, ne virent bientôt dans les Teutschs que des barbares étrangers qui, non contents de vivre à leurs dépens, les méprisaient encore, les vexaient et les bravaient. Le pape Formose seul tint loyalement pour Arnolf, parce que hors lui il ne voyait ni remède ni salut; mais il avait contre lui un parti qui le détestait et désirait le renverser, afin d'élever sur le siége apostolique Sergius son rival, dans des vues patriotiques, ou par intérêt personnel, et ce parti paralysait entièrement son action sur Rome et sur l'Italie. Berngar, comptant sur ces dispositions et sur cet état des choses, osa reparaître comme roi dans l'Italie supérieure, sur les derrières de l'empereur, soit qu'il se fût évadé de sa prison, soit qu'Arnolf ne le crût pas assez dangereux pour le faire enfermer. Et dès qu'il se montra, un grand nombre d'hommes se rassemblèrent autour de lui, et un plus grand nombre encore lui donnèrent leur cœur. Adalbert lui-même, marquis de Toscane, autrefois partisan de Wido, fit alliance avec lui pour délivrer l'Italie du roi étranger et de ses barbares. Ce sont là les choses qui furent annoncées au roi et à l'armée au milieu des maladies contagieuses, de la disette et de difficultés de toute espèce, et qui leur causèrent la plus grande anxiété.

Pourtant Arnolf continua sa marche. Si maintenant il rétrogradait, sa retraite devenait nécessairement une fuite; si, au contraire, il atteignait Rome, la couronne impériale lui était assurée, et une fois qu'elle serait placée sur sa tête, il pouvait compter sur la possibilité, sur la probabilité même d'une plus grande autorité en Italie. En tout cas, la couronne impériale le rendait souverain légitime de Rome, et ajoutait à ses prétentions sur l'Italie ou les confirmait; et lors même qu'il serait un jour forcé de quitter la Péninsule en fugitif, il devait encore regarder comme plus désirable de rapporter dans sa patrie cette couronne, que de revenir les mains entièrement vides. Enfin il arriva devant Rome; mais il trouva la ville fermée et prête à la résistance. Car Agildrude, veuve de Wido, mère du jeune empereur Lantbert, se trouvait dans la cité sainte; elle avait eu la précaution de bien fortifier toutes les portes et de garnir les remparts de troupes suffisantes. Le roi, affligé de ce nouvel obstacle, rassembla son armée près de l'église de Saint-Pancrace, de l'autre côté du Tibre; car l'église de Saint-Pierre sur le Vatican avait été comprise dans l'enceinte des fortifications. On résolut d'attaquer la ville par la force des armes, le lendemain, après un jeûne et des prières. Mais l'impatience des guerriers teutschs ne supporta ce retard qu'avec douleur. Le hasard ayant amené un léger engagement entre les assiégeants et les assiégés, toute l'armée s'élança aussitôt au combat. Au milieu de cris de bataille sauvages, on chercha d'un côté à briser la porte à coups de haches et de poutres, d'un autre à saper les murailles, tandis que d'autres tâchaient de les escalader avec des échelles. Rome succomba à un tel assaut. Avant le soir, la ville et le pape étaient délivrés de l'ennemi.

Après la prise de la ville éternelle, le roi Arnolf fut salué des titres de vainqueur et de libérateur, avec l'empressement ordinaire aux vaincus, par les Romains, par le sénat, par le clergé, par tous enfin; et peut-être fut-il félicité avec d'autant plus d'emphase, qu'il se montra plus dur envers tous les hommes éminents qui avaient montré des dispositions hostiles contre lui ou contre le pape Formose. Celui-ci, annulant le couronnement de Lantbert, comme arraché par la force, reçut avec joie et bonheur le roi Arnolf sur les degrés qui conduisent à l'église de Saint-Pierre; il l'introduisit dans le temple, lui plaça une couronne sur la tête, et le salua César-Auguste. C'était au mois d'avril. Le nouvel empereur régla les affaires de la ville et chercha à prouver sa reconnaissance au pape; il s'attacha surtout à le rassurer, car il savait bien qu'il ne pouvait rester longtemps à Rome. Dans ce but, il assembla aussi le peuple romain dans l'église de Saint-Paul, et lui fit prêter le serment suivant, qui était bien propre à troubler et à obscurcir dans les siècles suivants l'idée qu'on se faisait de la position du pape envers l'empereur comme souverain temporel : « Sous la réserve de l'honneur, de l'attachement et de la fidélité que je dois au seigneur pape Formose, je jure sur tous ces mystères de Dieu que pendant toute ma vie je serai fidèle au roi Arnolf, et ne me lierai jamais contre lui avec qui que ce soit pour lui manquer de foi; je jure en particulier de ne jamais prêter secours à Lantbert, fils d'Agildrude, ni à Agildrude elle-même, et de ne jamais livrer, de quelque ma-

nière que ce soit, cette ville de Rome ni à Lantbert, ni à Agildrude, ni aux hommes de celle-ci. »

Il est difficile de croire qu'Arnolf ait attendu une action durable des règlements qu'il fit à Rome, et de ce serment de fidélité imposé aux Romains. Dans ce siècle, le serment n'était qu'un vain mot : on le prêtait à quiconque était en état de l'arracher, et on ne le tenait presque jamais à celui qui n'avait pas assez de puissance ; et Arnolf avait passé par de grandes épreuves. Il est donc vraisemblable qu'il ne fit ce qu'il fit qu'afin de pouvoir quitter avec quelque convenance le pape et Rome. En effet, quinze jours à peine après son arrivée, il quitta la ville éternelle pour ne jamais la revoir ; et s'il laissa derrière lui Farold, un de ses vassaux, avec la mission de défendre Rome et de la maintenir dans sa fidélité, il est du moins difficile qu'il se soit fait illusion sur l'incertitude d'une telle possession. Ce qui d'ailleurs ne peut avoir contribué à lui gagner les esprits, c'est qu'au moment de son départ il fit arrêter et emmener dans le Teutschland Constantin et Étienne, deux des membres les plus illustres du sénat romain. Ils furent accusés de haute trahison, parce qu'ils avaient engagé Agildrude à occuper la ville. Mais ils pouvaient se considérer eux-mêmes comme très-innocents, et paraître tels aux yeux des Romains ; car ils n'avaient contracté aucune obligation envers Arnolf, roi des Teutschs, et Agildrude avait été l'épouse de leur souverain, et elle était la mère de ce Lantbert que le pape Formose avait lui-même décoré de la couronne impériale, et déclaré par là souverain de Rome.

Arnolf se dirigea vers Spolète. Là se trouvait l'impératrice Agildrude, et le nouvel empereur espérait être assez heureux pour s'emparer de cette femme, qu'il regardait comme l'âme du parti qui, dans l'intérieur de l'Italie, montrait contre lui les dispositions les plus hostiles. Mais tout à coup, et avant qu'il eût atteint Spolète, il fut saisi de maux de tête si violents, que le bruit se répandit parmi le peuple que ces maux étaient causés par un poison qu'aurait préparé un de ses serviteurs, gagné à prix d'or par Agildrude. Cette maladie paralysa tellement son esprit et son activité, qu'il n'y eut plus à songer à aucune entreprise militaire. Arnolf renonça à tout pour regagner sa patrie. Il marcha vers les Alpes avec une telle précipitation, qu'il ne put emmener avec lui un fils au berceau, Ratolf, qu'il avait eu d'une concubine, et qu'il fut forcé de laisser à Milan. Mais il ne pouvait pas non plus prendre le chemin le plus court pour retourner en Bavière, à Ratisbonne. Son marquis Waltfred, qui avait par les plus grands efforts maintenu Vérone dans la fidélité à l'empereur, avait déjà succombé, et Berngar tenait en son pouvoir le Frioul et l'Italie septentrionale. Enfin toutefois, au mois de mai, il parvint dans la vallée de Trente, et toucha de nouveau les frontières de la patrie.

Et derrière lui l'Italie fut embrasée par de terribles passions. Tout entra en mouvement ; tout combattit. Lantbert, l'empereur, suivit pas à pas l'empereur Arnolf jusqu'au Pô et au delà de ce fleuve. Le comte Maginfred, qu'Arnolf avait laissé à Milan, chercha à sauver cette noble ville. Mais Milan fut prise ; Maginfred paya de la vie sa fidélité et son courage, et son fils et son gendre eurent les yeux crevés, parce qu'ils l'avaient secondé. Berngar réduisit en son pouvoir, par des cruautés non moins atroces, le pays jusqu'à l'Adda ; et, grâce à leur haine commune contre Arnolf et contre les Teutschs, ces deux princes, Berngar et Lantbert, firent un accommodement en vertu duquel le premier conserva ces provinces à titre héréditaire, et reconnut Lantbert pour empereur. Enfin, Rome fut également perdue, au milieu de cruautés peut-être plus horribles encore. Avant qu'Arnolf, dans sa retraite précipitée, ne fut arrivé jusqu'aux Alpes, le pape Formose avait trouvé la mort, et Farold, gouverneur de Rome pour Arnolf, s'était vu hors d'état de défendre contre l'intrigue et la perfidie l'homme qui avait osé arracher de la tête d'un prince italien la couronne impériale pour la placer sur celle d'un roi teutsch. Après Formose, mais seulement pendant vingt-quatre jours, le saint-siége fut occupé par Boniface VI, puis par Étienne VI, homme impétueux, enflammé d'un sauvage amour de la patrie, qui livra l'Italie à un incendie dévastateur, sans purifier les âmes de l'ignominie du siècle, et sans éveiller l'enthousiasme qui réunit tous les courages. Tant qu'à Rome, le lieutenant d'Arnolf fut encore à craindre ; Étienne reconnut l'autorité de cet empereur. Mais au bout de quelques mois, les Teutschs qu'Arnolf avait laissés à Rome furent chassés ou tués ; alors le

pape se déclara ouvertement pour l'empereur Lantbert, et déploya la haine la plus passionnée contre les Teutschs, pour ne pas rester en arrière du ressentiment que manifestaient les partisans de l'empereur italien et de sa mère. Il ne craignit pas même de troubler le sommeil des morts. Il fit déterrer le cadavre du pape Formose, ordonna qu'on lui fît son procès et qu'on le jetât dans le Tibre, pour tirer vengeance de ses crimes contre l'Italie. Les hommes qui, depuis quatre siècles, avaient occupé le siége apostolique avaient rarement perdu le monde de vue, même dans les circonstances les plus difficiles; ils s'étaient efforcés d'étendre sur toutes les contrées l'édifice de leur puissance, à mesure que la religion chrétienne se propageait; ils n'avaient considéré Rome que comme le siége le plus favorable de leur domination, dont les peuples étaient de toute antiquité accoutumés à recevoir des ordres, et l'Italie comme le vestibule du monde. Mais maintenant leurs regards ne s'étendaient pas au delà de l'Italie; et s'il y avait encore des ecclésiastiques qui conservaient le souvenir d'une Église universelle, des principes de l'Église, de ce que l'on avait acquis déjà et de ce qu'on s'efforçait d'acquérir encore, ils étaient aussi paralysés par le tumulte des passions qui s'agitaient autour d'eux. Le saint-siége aurait été entraîné, déchiré, mis en pièces par la tourmente de sa perversité, s'il avait été fait d'un bois vulgaire et établi sur un sol creux. Mais il avait pour matériaux la foi des hommes et les besoins du cœur humain, et il était fondé sur le rocher du génie. Aussi, dans la confusion des temps, la passion, la corruption, la méchanceté, pouvaient abuser de lui, le souiller, le salir, le déconsidérer; mais il restait inébranlable, et, commandant la vénération, il brillait à travers la nuit des peuples. Du reste, le nouveau pape, Étienne VI, ne tira aucun avantage de la barbare opiniâtreté avec laquelle il avait agi contre son prédécesseur. Il devint bientôt lui-même la victime des passions qu'il avait servies et exécutées, et il paya cher son crime.

Cette situation de l'Italie était sans doute un sujet de douleur pour Arnolf l'empereur. Si l'on remonte jusqu'à la déposition de Karl le Gros, il est difficile de nier qu'il ait été lui-même en grande partie la cause des bouleversements de cette malheureuse contrée; en tout cas, ses expéditions dans la Péninsule, la manière équivoque dont il s'y présenta, sa dureté envers les habitants des campagnes, envers les villes, comme envers les princes et les vassaux; enfin la conduite brutale, l'insolence, les bravades, le mépris, les usurpations et l'insatiabilité de ses guerriers, toutes ces causes contribuèrent singulièrement à augmenter et à développer les agitations de l'Italie. D'autant plus douloureux devait être pour lui un regard jeté en arrière sur ce pays, où il avait trouvé une illustration fictive et une honte réelle. Mais il ne pouvait rien y faire; la maladie qui l'avait atteint en Italie n'arrêtait pas son influence, l'entravait et le paralysait; et lorsqu'elle sembla céder peu à peu, il trouva trop à faire dans son royaume teutsch, pour qu'il lui fût possible de songer à l'Italie. Bientôt s'y joignirent des infirmités et de nouvelles souffrances physiques qui lui firent pressentir les approches de son heure dernière, et des dissensions domestiques aussi peu propres à l'honorer qu'à le réjouir. En étudiant la dernière année de sa vie, on peut à peine s'empêcher de se rappeler la fin de Karl le Gros, et l'on est porté à croire que l'ombre de ce malheureux empereur vint plus d'une fois se placer devant l'âme d'Arnolf.

Sur les frontières orientales du royaume, le peuple belliqueux et avide des Hongrois était occupé, grâce à l'astuce des Grecs, qui cherchaient à se délivrer des armes des uns par celles des autres, dans des luttes si sanglantes et si acharnées, qu'il était hors d'état de rien entreprendre contre le Teutschland. Ces luttes firent désirer à la cour impériale de Constantinople d'entretenir des relations amicales avec Arnolf. Les peuples slaves n'entreprirent rien non plus, avertis qu'ils étaient par les événements antérieurs, ou empêchés par leurs propres querelles. L'empereur passa donc l'hiver au sein de la tranquillité nécessaire à son rétablissement, après avoir tenu à Ratisbonne une diète pour consolider cette tranquillité. Il sentait néanmoins que si les frontières orientales n'étaient jamais à l'abri de tout danger, des semences fécondes de discorde de toute nature avaient était répandues dans toutes les parties de son empire; et plus ses forces diminuaient, plus il éprouvait vivement le désir d'étouffer ces discordes dans leur germe. Au printemps de l'année 897, il se rendit sur les bords du

Rhin, et tint, au mois de mai, une diète à Worms. Il paraît que la position de son fils Zuentibald l'inquiétait. Ce jeune prince, d'un caractère opiniâtre et impétueux, affligé peut-être du tort que lui faisait sa qualité de bâtard, s'était immiscé dans le principe, lorsqu'il venait à peine de recevoir le royaume de Lotharingie, dans les discordes des Français; sous prétexte de secourir son parent le roi Karl (le Simple) contre le roi Odo, il avait cherché à étendre les limites de la Lotharingie, peut-être même avait-il conçu la folle espérance d'obtenir la couronne de France. Mais les Français pénétrèrent bientôt ses projets; et dès lors les cœurs se fermèrent pour lui, et tous ses desseins échouèrent sur les frontières françaises. Aussitôt Zuentibald eut à soutenir des querelles fâcheuses contre les grands officiers et les vassaux de Lotharingie. Les torts étaient peut-être réciproques. Les vassaux, habitués longtemps au pillage et au crime par les Nordmans et avec les Nordmans, ne purent renoncer à leurs anciennes habitudes, après qu'Arnolf eut chassé de Lotharingie les essaims de pirates venus du Nord; et peut-être Zuentibald, dans le dépit que lui causa la ruine de ses projets, sortit-il imprudemment de la mesure que la position même des rois leur imposait. Lorsqu'en l'année 894, le roi Arnolf revint pour la première fois d'Italie par les hautes Alpes, Arnold, évêque de Toul, était venu le trouver à Constance pour lui demander justice et protection contre les trois comtes, Etienne, Gérard, frère de celui-ci, et Matfrid, qui avaient maltraité son évêché de la manière la plus odieuse, et qui l'avaient désolé par le pillage et l'incendie, réclamé comme un héritage sous le titre d'avoués le couvent de Saint-Maurice et celui de Saint-Apre, construit des châteaux de brigands sur les terres de l'Église, et commis toute sorte de crimes. Arnolf avait assigné les coupables à Worms; il avait fait une enquête sur cette affaire; et les griefs de l'évêque ayant été trouvés bien fondés, les trois comtes n'avaient pas seulement été condammés à une juste indemnité pour les dommages dont ils étaient les auteurs; ils avaient dû encore subir la honte de porter un chien sur leurs épaules l'espace de mille pas, et de le déposer aux pieds de l'évêque, sous les yeux d'Arnolf (1); ils devaient indiquer par là qu'ils s'étaient conduits comme des chiens ou qu'ils avaient mérité d'être chassés par des chiens : ce furent peut-être les premiers qui se soumirent à cette sorte d'aveu public; enfin ils avaient dû jurer par un serment solennel qu'ils n'exerceraient aucune vengeance contre l'évêque et la ville de Toul. Mais ce châtiment fit peut-être germer dans le cœur des trois comtes un ressentiment d'autant plus violent qu'ils l'avaient mieux mérité. Il paraît que pendant la seconde expédition d'Arnolf en Italie, ils se livrèrent à des excès de diverse nature, et probablement ils ne se firent pas faute d'exactions; car Zuentibald priva les trois comtes que nous avons nommés, et de plus un quatrième, appelé Odacar, des honneurs et des biens qu'ils avaient obtenus du roi, et parmi lesquels se trouvait le monastère de Saint-Pierre de Metz. Il garda pour lui une partie de ces biens; mais il les distribua pour la plupart entre ses fidèles. Mais cette manière d'agir put paraître d'autant plus dangereuse à l'empereur, que, d'après son conseil et suivant ses désirs, son fils Zuentibald célébrait, vers ce temps, son mariage avec Oda, fille du comte Otto de Saxe. Il se rendit donc en Lotharingie, tint une diète à Worms, et chercha à y amener une réconciliation avec son fils et les comtes récalcitrants. Il y réussit.

Après avoir congédié l'assemblée, il repassa le Rhin. Il séjourna à Tribur, à Fulda, à Seltz. Partout il reçut les officiers du royaume, les *missi*, les grands vassaux, les ambassadeurs des peuples étrangers, et sans doute aussi les opprimés et les nécessiteux. Il fit des enquêtes, réconcilia, tranquillisa, ordonna, décida. Beaucoup de choses furent peut-être terminées; beaucoup plus furent ajournées. Lorsqu'il fut revenu à Ratisbonne, les ducs des Bohêmes vinrent à lui et implorèrent son assistance contre les Moraves, qui, oubliant le voisinage des Hongrois, aimaient mieux faire usage de leurs armes pour réduire sous leur dépendance un peuple de même race qu'eux, que de les ménager pour se défendre contre des peuples étrangers. L'empereur promit son assistance à ces suppliants, et se tint prêt en cas de besoin. Mais il arriva qu'au commencement de l'année suivante, 898, une discorde dangereuse s'éleva parmi les Moraves eux-mêmes. Deux frères, fils de Zuentibald, Moymir et Zuentibald, ducs des Moraves, se querellèrent avec une grande animosité. Arnolf jugea cette lutte favorable pour pousser sa cause et en même temps celle

des Bohêmes contre les Moraves. Il donna donc à ses deux margraves, Liutbold et Arbo, qui gouvernaient les provinces à l'est et à l'ouest de l'Ens, la mission de passer le Danube, et de se déclarer pour celui des princes Moraves qui chercherait un asile auprès de lui, afin que tous les Moraves fussent amenés d'autant plus facilement à l'obéissance et à la dépendance du royaume teutsch. Mais l'armée bavaroise, commandée par ces deux margraves, et entraînée par son ancienne inimitié contre les Moraves, se conduisit à l'ancienne manière, et ne ménagea ni un parti ni l'autre. Il paraît qu'on abusa, contre les deux princes moraves, de leur troisième frère, qui s'appelait Zuentibald, comme son père. Par là le plan de l'empereur fut déjoué. Le margrave Arbo fut accusé d'avoir attisé l'inimitié entre les princes moraves, mais trahi la cause de l'empereur : son propre fils, Isanrich, se prononça contre lui. En conséquence, l'empereur dépouilla le margrave Arbo de ses dignités pour en revêtir Isanrich ; mais par là même il éveilla de grandes passions, tandis que l'on se trouvait forcé de continuer la guerre contre les Moraves (2).

Au milieu de ces événements, l'empereur reçut deux nouvelles qui, à ce qu'il paraît, ébranlèrent profondément cet homme maladif et affaibli. Son fils Zuentibald, roi de Lotharingie, avait toute son affection, bien qu'il en fût indigne. Or, l'an 898, ce jeune prince opiniâtre priva, pour des motifs inconnus, son plus fidèle, bien plus, son seul conseiller, Reginar, non-seulement de ses fiefs, mais aussi de ses biens héréditaires, et lui donna quinze jours pour sortir du royaume. Mais Reginar se ligua avec le comte Odacar et d'autres seigneurs de ce pays, également mécontents, s'empara avec leur aide d'une forteresse sur la Meuse (3), et brava les ordres du roi. Aussitôt Zuentibald rassembla une armée qu'il conduisit contre la forteresse pour châtier les coupables. Mais les bords marécageux de la Meuse empêchèrent l'attaque, et les rebelles tournèrent ses efforts en dérision. Zuentibald se vit forcé de renoncer à son entreprise. Dès lors Reginar s'adressa au roi de France Karl le Simple, l'invita à venir en Lotharingie, et à prendre possession de ce royaume. Le jeune roi Karl avait traversé des circonstances difficiles. Mis tout à fait de côté dans le principe, il avait passé les premières années de sa vie d'une manière fort triste, sans espérance et sans perspective. Considéré plus tard par les ennemis du roi Odo comme un signe commode d'union, il avait été revêtu par eux de la dignité royale, et, au milieu de nombreuses vicissitudes, servant les passions d'autrui, tantôt élevé, tantôt abaissé par elles, il avait porté avec incertitude ses regards dans l'avenir. Mais maintenant, après la mort d'Odo, auquel il avait été opposé jusqu'alors, il avait été reconnu par la majorité des vassaux français, et ce changement dans son sort avait peut-être fait naître en lui de plus grandes espérances. Il accepta donc avec plaisir l'invitation du duc Reginar, qui semblait lui promettre de grands moyens d'acheter la fidélité de ses vassaux. Il accourut avec une armée en Lotharingie. Trompé sans doute par les assertions des rebelles, il s'avança, comme au milieu d'hommes amis et avec une entière confiance, jusqu'à Aix-la-Chapelle, puis, du palais impérial de Karl le Grand, jusqu'au Rhin. Cependant le roi Zuentibald, qui d'abord avait reculé devant lui, sortit de son effroi. Soutenu par Franco, évêque de Liége, il réunit des troupes, et prit avec elles position sur la Meuse, sur les derrières des Français. Le roi Karl, que ce mouvement inquiétait, rétrograda. Les deux armées se rencontrèrent non loin de Prum ; mais ni l'une ni l'autre ne désiraient une bataille : Zuentibald l'évitait, parce qu'il était le plus faible ; Karl, parce qu'il ne voulait pas tout risquer sur une seule chance. On en vint donc aux négociations : Karl obtint une libre retraite, et renonça à la Lotharingie.

L'issue de cette téméraire entreprise devait sans doute être fort tranquillisante pour l'empereur ; mais, dans l'état actuel de sa santé, il pouvait difficilement effacer l'impression faite par les premières nouvelles. Et cependant un autre événement dut, sous le rapport moral, l'affecter plus profondément encore. On éleva près de lui, contre la chasteté de sa femme Uta, des accusations si graves, qu'il oublia la leçon que lui donnait l'exemple de l'empereur qu'il avait renversé du trône, et crut nécessaire, dans sa faiblesse et dans sa colère, de soumettre l'affaire à l'enquête et à la décision d'un tribunal composé des hommes les plus éminents de la Bavière. L'impératrice nia l'accusation ; elle se justifia par un serment solennel, et soixante-douze *conjurateurs* affirmèrent son innocence. Par ce serment, elle fut absoute ;

mais l'âme de l'empereur resta empoisonnée par une vive irritation qui acheva d'ébranler sa santé. Dans le fait, durant l'assemblée même devant laquelle sa femme dut paraître, Arnold fut paralysé et comme frappé de la foudre. Telle était la superstition de ce siècle, telle était aussi la passion qui agitait le faible empereur, que, même après de semblables scènes, on attribua cette maladie à un poison administré par l'impératrice si vivement offensée, ou par ses amants. Deux hommes et une femme furent accusés de cet empoisonnement. De ces hommes, l'un se sauva en s'enfuyant en Italie; l'autre, appelé Graman, fut déclaré coupable et décapité à Oettingen, comme criminel de lèse-majesté; la femme Rudpurk avoua son crime dans les tortures, et paya cet aveu de sa vie. Elle fut pendue à Waiblingen.

Au milieu de ces malheureuses circonstances fut continuée, l'an 899, la guerre contre les Moraves, œuvre féconde en cruautés et en intrigues. Ce qui surtout, à ce qu'il semble, rendit cette guerre désastreuse, c'est qu'Isanrich, le nouveau margrave du pays au delà de l'Ens, refusa d'y prendre part. Bravant Arnolf derrière les fortifications de son château de Mautern (4), sur le Danube; se fiant sans doute plus encore sur les souffrances de ce prince, il méprisa tous ses ordres, et n'agit que selon sa propre volonté. Cette désobéissance d'un homme qui avait été l'accusateur de son propre père, et qui s'était élevé par la ruine de celui-ci, remplit l'âme d'Arnolf de la plus violente colère. Il rassembla encore une fois ses dernières forces pour tirer vengeance de ce double crime. Il leva des troupes suffisantes contre Isanrich; et comme il ne pouvait plus monter à cheval, il descendit le Danube en bateau. Le château de Mautern fut attaqué avec habileté et vigueur. Isanrich essaya de se défendre; mais bientôt il vit les murs s'écrouler, et avec eux la possibilité de toute résistance. Alors il sortit du château, et, suivi de sa femme et de tous ses compagnons, il parut humblement devant l'empereur. Arnolf ordonna qu'il fût arrêté prisonnier et conduit à Ratisbonne. Mais en chemin Isanrich échappa à ses gardiens, et se rendit chez les Moraves, ne rêvant que désastres et vengeance.

Du reste, la prise du château de Mautern et l'humiliation d'Isanrich furent le dernier acte de l'empereur Arnolf. Il était parti malade, et revint de même. Vers la fin de l'année 899, il mourut à Ratisbonne, fut enseveli avec beaucoup de solennité dans l'église de St-Emmeramm, pour laquelle il avait montré une grande vénération pendant sa vie, et laissa une mémoire heureuse, surtout parmi le clergé, qu'il avait protégé et favorisé de toute manière.

CHAPITRE IV.

ÉTAT DU TEUTSCHLAND A LA MORT D'ARNOLF. — LUDWIG L'ENFANT. — LES HONGROIS ET LE DROIT DU PLUS FORT (FAUSTRECHT) DANS LE TEUTSCHLAND.

L'an 900.

L'empereur Arnolf laissait le Teutschland dans une situation singulièrement triste et dangereuse. Il n'y avait, il est vrai, à proximité aucun ennemi qui pût causer quelque danger: car l'Italie était dans la plus grande confusion, et se trouvait dans l'impossibilité de repousser les étrangers de ses frontières ou de les chasser; la France avait assez à faire avec elle-même et ne pouvait poursuivre aucune pensée de guerre et de conquête; les Nordmans avaient appris, par des expériences réitérées, que le butin qu'ils pouvaient gagner chez les peuples teutschs ne compensait pas le danger auquel ils restaient exposés par des irruptions dans le Teutschland; les peuples slaves étaient, sinon pacifiés, du moins fatigués, et trop divisés entre eux pour qu'ils pussent rien faire d'important; et bien qu'Arnolf fût mort au milieu d'une guerre contre les Moraves, cette guerre semblait devoir d'autant plus certainement se terminer à l'avantage des Teutschs, que les Bohêmes eux-mêmes combattaient avec ceux-ci contre les Moraves. Il ne restait donc en face des Teutchs qu'un seul ennemi actif, les Magyares ou Hongrois. Ceux-ci s'étaient sans doute rapprochés des frontières du Teutschland; ils étaient arrivés jusqu'au Danube et avaient passé ce fleuve; ils jetaient un regard de convoitise sur les cantons teutchs comme sur les contrées méridionales. Les Hongrois toutefois étaient une race légère et aventureuse, qui, bien qu'elle fût prête à tout risquer, ne paraissait pas pouvoir hasarder une attaque sur le Teutschland, sans s'exposer à sa ruine.

Mais les relations intérieures du Teutschland étaient d'autant plus misérables. En effet, dans

l'empire teutsch subsistaient encore les institutions que Karl le Grand lui avait données, mais l'esprit dont il les avait animées s'était évanoui. Son ombre héroïque semblait encore errer au milieu des anciennes formes, mais sans chaleur vitale et sans force ; pâle fantôme qui effrayait plutôt qu'il n'enflammait les courages. Les lois aussi, depuis la mort de Ludwig le Teutsch, comme aux époques antérieures, étaient discutées et résolues dans des assemblées nationales ; mais l'esprit des anciens temps ne se manifestait plus dans ces assemblées. Au milieu d'incessantes tempêtes et de vicissitudes continuelles, elles avaient été tenues irrégulièrement ; la position du moment y faisait l'objet des discussions ; la nécessité du moment éloignait toujours toute grande pensée, toute fondation durable, toute mesure favorable au progrès et à la civilisation. Et qui pouvait venir avec goût et avec plaisir à de telles assemblées? Quel motif pouvait déterminer un homme généreux et bien intentionné à y assister? Les officiers de l'État y venaient seuls, parce qu'ils étaient forcés d'y venir, s'ils voulaient conserver leur haute position, ou peut-être se donner quelque satisfaction sociale. Aussi, à quelques exceptions près, ne pouvait-on arriver à aucun résultat dans ces diètes; et, précisément pour cette raison, on tenait plus aux assemblées de vassaux tenues dans quelques parties du pays, dans les provinces et dans les cantons, qu'aux diètes générales. De même l'exécution des lois et toute l'administration de l'empire étaient maintenant encore dirigées par des hommes qui portaient les mêmes titres que les officiers de Karl le Grand; mais dans cette administration se montrait la même décadence qui se manifestait dans la législation. L'ordre, l'unité, la surveillance, manquaient partout; à leur place régnaient l'égoïsme et l'ambition personnelle, et il en résultait des chocs et des querelles qui ne cessaient jamais, des guerres privées et des hostilités dont on ne peut méconnaître l'existence, lors même que les écrivains ont oublié de les indiquer ou ne les ont pas jugées dignes d'être mentionnées.

Dans des temps de liberté légale, où le droit est sérieusement assuré, il est difficile, comme nous l'avons déjà remarqué plusieurs fois, de se faire l'idée d'un état de choses où les passions fermentaient, où les forces se déchaînaient, sans être réfrénées par aucune puissance, ni arrêtées par aucun pouvoir; et l'on peut à peine comprendre que la vie ait pu présenter alors quelque charme et quelque plaisir. Karl le Grand, pressé par la force des circonstances, avait essayé de concilier deux choses inconciliables: le fief et la propriété, le service et la liberté. Cette tentative eût peut-être réussi, si ce puissant génie lui-même s'était maintenu dans toute la force de ses années héroïques entre les deux ennemis, et s'il les avait continuellement contenus l'un par l'autre. Mais cent ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis sa mort, et déjà presque toute la propriété avait été absorbée par les fiefs, et presque toute liberté avait été détruite par l'obligation du service.

Le pays existait, mais on pouvait à peine dire à qui il appartenait; le propriétaire manquait; le pays possédait les hommes, et non les hommes le pays. Quiconque se trouvait maître de quelques possessions cherchait à les agrandir par toute sorte de moyens ; mais si jusqu'à hier il avait réussi à acquérir toujours davantage, de même aujourd'hui un autre, plus habile à se servir des mêmes moyens, pouvait le dépouiller même de ses dernières ressources. Aucun droit ne le protégeait, et le même arbitraire qui l'avait élevé le renversait. Peut-être sentait-on, sous beaucoup de rapports, tout ce qu'il y avait de contraire à la nature dans une telle position, bien qu'on eût perdu même le souvenir du temps où tout homme libre vivait et agissait sur sa propriété légitime; mais personne n'était en état de résister à la force des choses; le plus faible se voyait contraint de rechercher la protection du plus fort, et celui-ci était peut-être bientôt forcé de se placer lui-même sous la protection d'un plus puissant encore, pour pouvoir vivre et subsister. Probablement beaucoup de grands propriétaires fonciers s'efforcèrent de dégager l'ancienne propriété de leurs pères, ou même le bien féodal nouvellement acquis, de cette chaîne de services qui les resserrait tous, pour mener de nouveau une vie indépendante comme défenseurs libres sur leurs propriétés libres, n'ayant d'engagements envers personne qu'envers la patrie, par leur propre volonté; mais ces efforts, qui dans la suite réussirent à plusieurs, n'eurent pas encore, à l'époque qui nous occupe, de succès reconnu, et ne pouvaient servir qu'à rendre les relations plus compliquées et plus violentes.

Il en était de même de la liberté. Celle-ci, fondée de toute antiquité sur la véritable propriété foncière, avait perdu sa base, puisque la propriété foncière avait été absorbée par le système féodal. La liberté n'était qu'un vain mot. Le vrai sens en avait disparu. Ce que l'on appelait liberté était un singulier mélange de licence et d'obligation à des services, sans honneur et sans fidélité. Tous les officiers et vassaux, sans exception, étaient obligés envers le roi à la fidélité et au service; mais les officiers et les vassaux déterminaient eux-mêmes les cas où ils voulaient être tenus au service, et faisaient dépendre leur fidélité de celle du roi, et ils se réservaient de plus le droit de juger si cette fidélité avait été gardée ou violée. Le bonheur ou le malheur du roi, sa victoire ou sa défaite, sa gloire ou sa honte, décidaient de la fidélité et du service, et maintenaient les fidèles ou les déterminaient à rompre leurs liens. Les vassaux étaient dans la même position à l'égard des comtes, les arrière-vassaux à l'égard des vassaux d'empire. Les serfs infortunés, qui n'avaient rien, à qui rien n'appartenait, étaient seuls foulés aux pieds par tous avec une égale indifférence et un égal arbitraire.

Malheureusement, les ecclésiastiques ne pouvaient ni donner une direction précise, ni opposer une digue solide aux flots impétueux de ce torrent. Toute leur force était dans leur unité, et cette unité ne reposait que sur le siége apostolique et sur le rocher de l'Église. La position d'ordre de l'empire, qui ne leur était plus contestée depuis deux siècles, ne leur fut que rarement avantageuse dans la dissolution de l'empire et dans les discussions des diètes; les grands domaines qui appartenaient aux églises et aux couvents, les immunités accordées à ceux-ci, la dîme qui devait leur être payée, tous les avantages qu'ils avaient acquis ne servaient à rien, parce que nulle part ne se trouvait un rempart capable d'arrêter l'insolence, l'avidité, l'arrogance et le crime. Le lien qui rattachait l'église teutsche au siége apostolique conservait, il est vrai, toute sa force; mais ce lien n'empêchait pas cette église d'être tiraillée en tous sens par la sauvage puissance des choses. Une action commune, constante et énergique, qui seule pouvait garantir la sûreté, était impossible. Le droit qui avait été concédé dans le cours des siècles à l'Église une et universelle, qui était formulé dans les décrétales du faux Isidore, qui de temps à autre était mis en pratique, restait, il est vrai, incontestable; mais l'exercice de ce droit ne pouvait entrer dans les mœurs ni se transformer en habitude : ce droit restait un trésor caché, d'où l'on tirait bien de temps en temps quelque précieuse parcelle, mais qu'on ne mettait jamais tout entier au grand jour. Les ecclésiastiques se voyaient souvent exposés à des mauvais traitements et à des actes de méchanceté, et souvent on disposait de leurs biens avec la dernière violence. L'empereur Arnolf, reconnaissant le mal qui résultait de ce désordre, avait sans doute, comme nous l'avons raconté, fait une tentative pour relever les ecclésiastiques du Teutschland à la position d'un clergé capable de s'opposer avec force et énergie aux vassaux laïques, et donner à leur influence et à leurs actes un appui et une couleur; mais il avait également senti que ces efforts ne pouvaient avoir de succès, s'il ne mettait de nouveau le clergé teutsch en communication étroite et continuelle avec le siége apostolique; et son expédition vers Rome avait mal réussi; et les prodigieux bouleversements de l'Italie, dont le tumulte devenait de plus en plus effrayant pour le saint-siége et menaçait de le détruire entièrement, firent encore une fois retomber le clergé teutsch sur lui-même. Mais abandonné à lui-même, il dut déchoir de nouveau, et se voir nécessairement précipité, par des relations de famille ou par des passions individuelles, dans la confusion à laquelle était exposé le monde des vassaux, auquel il manquait une base.

Il est à peine besoin de remarquer *que la race* légitime des Karolingiens, en disparaissant du trône teutsch, exerça une action à la fois forte et désastreuse sur ce monde des vassaux. Jusqu'à la déposition de Karl le Gros, l'hérédité du trône avait du moins offert un appui solide. Bien que dans les temps antérieurs tout eût chancelé, une chose pourtant était restée hors de doute : c'est que dans les anciens temps un Mérovingien, dans les temps plus récents un Karolingien, pouvait seul arriver à la dignité royale. Mais Arnolf n'avait aucun droit à cette dignité; elle ne lui avait pas non plus été conférée par l'élection de ceux qui prétendaient avoir le droit de donner leur suffrage; il l'avait acquise dans des circonstances singulières, et non sans moyens équivoques. Il était donc dans la nature des choses

humaines, que les vassaux éprouvassent pour ce roi, qui n'était roi que parce qu'ils l'avaient voulu, des sentiments tout autres que pour les souverains précédents; il était naturel que des passions de toute espèce s'éveillassent en eux, et qu'ils se livrassent à une tendance vague vers la grandeur, le pouvoir, l'indépendance; tendance qui les disposa toujours moins à l'obéissance, et leur inspira un désir toujours plus vif d'essayer leurs forces. Ils furent tout disposés à se liguer avec d'autres et à soutenir des guerres privées par leurs propres ressources. Tout changement illégal dans les relations sociales soulève les esprits et produit des convulsions et des secousses qui ne cessent que plus tard; mais un changement de la nature de celui par lequel Arnolf arriva au trône, dans des circonstances comme celles où se trouvait le peuple teutsch, ne pouvait passer sans de grands ébranlements. Arnolf, il est vrai, avait au commencement de son règne conjuré, occupé, enchaîné l'esprit inquiet des vassaux par sa modération, par de sages négociations, par des concessions et des faveurs, par une conduite énergique et par d'heureux exploits; mais les désastres qui l'avaient frappé dans les dernières années de sa vie, ses malheureuses expéditions en Italie, la honte de sa maison, enfin son état maladif, ses infirmités et son inactivité, avaient fait oublier le succès de ses anciennes actions et de son ancienne fortune, et avaient peut-être réveillé avec d'autant plus de force les passions comprimées.

Voici enfin ce qui contribua encore réellement à la confusion générale. Karl le Grand avait détruit les anciens grands duchés, qui avaient été délimités d'après les frontières des peuples; il les avait divisés en cantons, et fait administrer ces cantons par des comtes qui devaient être observés par les évêques et par ses envoyés royaux. Cette institution, excellente, sous la sévère surveillance de Karl, pour l'ordre, pour la guerre et pour le pouvoir suprême, subsistait encore; mais maintenant elle était pernicieuse pour les peuples teutschs. Car les noms des peuples s'étaient conservés dans la vie, et les Franks, les Saxons, les Bavarois, se trouvaient opposés les uns aux autres, comme dans les anciens temps; mais l'administration des affaires publiques ne concordait pas avec cette position : l'unité et la solidité manquaient à chacun des peuples de l'empire, comme à tout l'empire lui-même. La masse des cantons et la multitude des comtes, qui, fondant de grandes familles, rendant leurs dignités héréditaires, et l'agitant en sens divers, étaient à la tête de ces cantons, faisait que l'image de l'empire se reproduisait dans chaque peuple teutsch. Lorsque des ennemis extérieurs faisaient craindre quelque danger, on nommait, il est vrai, des généraux d'armée auxquels on soumettait un plus grand cercle, et quelquefois tous les cantons de tout un peuple; et ces généraux d'armée recevaient ensuite, soit du roi, soit d'une ancienne coutume, les titres de ducs ou de margraves, chacun selon sa destination ou sa position. Mais ces chefs plus puissants n'étaient eux-mêmes, dans les lieux où ils se montraient, que des apparitions passagères; aussitôt que l'on n'avait plus besoin d'eux, et probablement presque toujours à l'instigation des comtes dont ils excitaient la jalousie, ils étaient congédiés, destitués ou changés. Il en était ainsi chez les Franks, comme chez les Thuringiens et chez les Bavarois; tandis que la Souabe ou l'Allemannie n'avait jamais eu besoin d'un duc, et que la Lotharingie avait été presque constamment jetée d'un côté et de l'autre (1). Les peuples ne pouvaient donc trouver un appui en de semblables chefs, ni arriver par eux à l'unité. La Saxe seule, parce qu'on tenait moins de compte de la Frise, faisait exception. Car les Saxons, les plus anciens parmi les nations teutsches, telles qu'elles existaient, mais les plus nouveaux dans l'empire des Franks (2), avaient le mieux conservé les mœurs des aïeux, et tenaient le plus fidèlement les uns aux autres; et leur éloignement des résidences royales, et le danger continuel dont les menaçaient les Danois, les Nordmans et les Slaves, leur rendaient nécessaire une constante union. Il pouvait donc se faire que parmi les Saxons une seule famille s'élevât au dessus de toutes les autres; famille d'où sortirent dans la suite des rois qui élevèrent l'empire teutsch à la puissance, à l'honneur et à la gloire, et qui, à l'époque dont nous parlons, donnait aux Saxons du poids et de la consistance. Tous les autres peuples étaient en dissolution et abandonnés aux troubles.

Si l'on réfléchit à toutes ces relations, on craint que de grandes catastrophes ne viennent bientôt fondre de nouveau sur le peuple teutsch. Quant aux sciences et aux arts, qui,

grâce aux efforts de Karl le Grand, avaient pris un si bel essor, et qui, au temps de Ludwig le Teutsch, avaient encore une fois reçu une bienveillante impulsion, il ne pouvait pas en être question en de telles circonstances, pas plus que d'encouragements donnés à quelque activité intellectuelle. Le commerce et le négoce, qui sous plusieurs rapports avaient été l'objet des soins de Karl le Grand, et auxquels il s'était efforcé de fixer et d'obtenir des points d'arrêt et de la sûreté, mais qui, dans la confusion qui suivit la mort du grand empereur, avaient souffert toute sorte de bouleversements, et qui se maintenaient rarement à la hauteur acquise et s'étaient plus rarement encore élevés; le commerce et le négoce semblaient ne pouvoir échapper à une triste décadence. De grandes et pernicieuses contestations entre le clergé et les seigneurs laïques devaient presque nécessairement avoir lieu; des querelles de toute espèce, des hostilités, des guerres privées, avec tous les maux qui suivent d'ordinaire ces phénomènes d'une société qui se dissout et tombe en ruines, tels que la pauvreté, la famine, les maladies, et à côté de tout cela l'ivrognerie, la débauche et toute sorte de dépravation et d'immoralité, devaient nécessairement éclater. Et comment, dans une telle situation, le Teutschland aurait-il pu se défendre même contre le plus faible ennemi épiant sur les frontières teutsches et tentant une entreprise contre les peuples teutschs? Une seule chose semblait capable de préserver le Teutschland de la honte et de la misère : un grand homme sur le trône, qui entraînât tout par son génie et son énergie, qui gagnât tout, réunît tout, et forçât tout vassal, ecclésiastique et laïque, de tourner ses regards vers le trône et vers l'empire, et de renoncer à ses tendances particulières, sinon à les oublier. Sans un tel homme, les grands seigneurs du Teutschland ne pouvaient être arrachés au tourbillon de leurs sauvages passions, et ramenés au vrai chemin, que par un excès de malheurs et de souffrances. Et un tel homme ne se trouvait pas dans le Teutschland.

Deux fils survivaient à l'empereur Arnolf: Zuentibald et Ludwig (3). Arnolf, comme nous l'avons raconté, avait cherché, aussitôt après son avénement au trône, à en assurer la succession à Zuentibald, son bâtard; et cette tentative ayant échoué, il lui avait donné, avec l'assentiment des seigneurs, la Lotharingie comme royaume, afin de donner un dédommagement à son fils et de satisfaire en même temps le désir de son cœur. En transférant ce royaume à Zuentibald, on n'avait pas réglé sa position à l'égard de l'empire teutsch, ou du moins les arrangements pris à ce sujet ne nous ont pas été transmis : vraisemblablement toutefois il devait rester sous la dépendance de l'empire teutsch et reconnaître la suzeraineté du roi. Mais Zuentibald était un homme opiniâtre, brutal ou abruti, que personne n'aimait, que beaucoup détestaient, que tous craignaient. Le second fils d'Arnolf, au contraire, Ludwig, *était* né d'un mariage légitime; mais il n'était âgé que de six ans. Toutefois, ce Ludwig, surnommé l'*Enfant* (4), fut reconnu roi des Teutschs, couronné et placé sur le trône. Cela eut lieu dans une diète, au mois de janvier de l'an 900, à Forchheim. Les actes en sont inconnus. On avait autrefois promis au roi Arnolf que s'il lui naissait un fils légitime, celui-ci lui succéderait, et que, dans le cas où il ne lui en naîtrait pas, on élèverait au trône son fils naturel. Il est incertain si l'on se rappela ou non cette promesse. Quelques mois après l'élévation de Ludwig, l'archevêque de Mayence la notifia au pape Grégoire IX, malgré les atrocités qui s'étaient commises à Rome. Dans cette lettre, il donne, dans les termes suivants, les motifs de sa démarche : « Nous avons, comme nous le croyons, par l'inspiration divine, le fils de notre *senior*, quoique ce soit encore un enfant, d'après l'avis commun des princes et avec l'assentiment de tout le peuple : car comme les rois des Franks ont toujours été tirés d'une même famille, nous avons mieux aimé rester fidèles aux anciens usages, que hasarder une innovation. » Mais ces mots renferment plus d'une inexactitude, et probablement ils étaient contredits autant par ce qui s'était passé à l'élection que par l'histoire des temps antérieurs. Aussi l'archevêque ne cache pas le véritable motif : « Nous éprouvions, dit-il, une grande inquiétude de voir l'empire déchiré par les partis. » Et cette inquiétude bien fondée fut certainement ce qui décida l'élection. Mais, pour cela même, l'élection de Ludwig n'était pas une preuve de fidélité à la maison qu'Arnolf avait fondée ou dont il descendait, ni une preuve d'amour de la patrie; mais elle était un accommodement que d'abord

le clergé et les seigneurs laïques firent les uns avec les autres, et que réitérèrent ensuite entre eux les membres les plus influents de ces deux ordres. Il n'est pas douteux que tous ne se soient bien étudiés, et qu'ils s'accordèrent réciproquement ce qu'ils ne pouvaient s'arracher les uns aux autres. Et ce fut probablement aussi cet accommodement qui amena comme un partage de la puissance publique dans le royaume entre les deux ordres qui se trouvaient en face l'un de l'autre. On laissa le petit Ludwig siéger sur le trône, parce que sous lui le trône n'était qu'un siége orné d'or et de soie; mais le sceptre royal, que ses faibles mains ne pouvaient tenir, fut brisé; le vieil Hatto, archevêque de Mayence, le premier prince ecclésiastique du royaume, s'empara d'une moitié, et l'autre moitié fut abandonnée à Otto, duc de Saxe, fils du duc Ludolf, qui était frère de ce duc Brun qui était mort dans la bataille livrée aux Nordmans près de Hambourg; cet Otto était le plus [illegible] laïque du [illegible]land. La direction des affaires publiques ne fut pas confiée à ces deux hommes, mais ils s'en saisirent, et ils retinrent fermement ce qu'ils avaient pris une fois, et chacun des autres prit ce qu'il put atteindre et garder.

Mais deux choses semblent avoir facilité les efforts de ces princes et hâté les résolutions de la diète de Forchheim.

D'abord le bâtard d'Arnolf, Zuentibald, roi de Lotharingie, excita un grand mouvement dans ce pays. On ne sait dans quels rapports la Lotharingie devait se placer à l'égard du royaume teutsch après les résolutions de la diète à Forchheim, où Ludwig fut reconnu roi; mais il paraît que l'on continua à regarder ce royaume comme dépendant du Teutschland, et par conséquent Zuentibald comme soumis à la suzeraineté de son petit frère Ludwig. Cette position fut intolérable pour le roi Zuentibald. Lui qui déjà, dix ans auparavant, avait été jugé digne du trône par son père; lui, gendre du prince le plus puissant du Teutschland, du duc Otto de Saxe, devait-il être subordonné à son frère, à un enfant dont la mère avait été soupçonnée d'adultère par son père, à un enfant dont la filiation était par conséquent encore plus douteuse que la sienne? Zuentibald ressentit une grande irritation, et, comptant peut-être sur la faveur de son beau-père, il entreprit de se détacher de l'empire teutsch. Mais il avait contre lui sa vie et sa réputation. Les grands seigneurs du pays étaient tous ses ennemis; car il en avait dépouillé beaucoup de leurs fiefs, beaucoup de leurs dignités; il les avait presque tous lésés et vexés. Connaissant bien les dispositions des vassaux éminents, il choisit désormais ses conseillers et ses officiers dans les basses classes de la société. Par là il excita de nouveau contre lui tous ceux qui étaient grands ou éminents. Zuentibald essaya d'intimider les récalcitrants par une conduite impitoyable. Il ne s'abstint pas même de mauvais traitements personnels, et l'évêque de Trèves lui-même, Ratbod, fut châtié par lui à coups de bâton. Aussi s'aliéna-t-il bientôt tous les cœurs des ecclésiastiques et des vassaux, et Otto de Saxe, son beau-père, n'osa pas s'occuper de lui, on crut que cela serait au dessous de lui. Les vassaux et les seigneurs de Lotharingie accoururent [illegible] fut amené sur la rive gauche du Rhin, et les Lotharingiens affluèrent à Thionville pour lui rendre leurs hommages. Zuentibald, dans son embarras, convoqua les habitants des villes; il courut de lieu en lieu, et détruisit par l'incendie et le pillage les possessions des vassaux qu'il regardait comme traîtres. Mais il ne tarda pas à être surpris près de la Meuse et tué par les trois comtes qui depuis longtemps étaient ses ennemis, par Étienne, Gérard et Matfrid, et sa femme Oda, fille d'Otto, se jeta entre les bras de Gérard, l'un des vainqueurs.

Sur ces entrefaites eut lieu un autre événement qui paraît n'avoir pas eu moins d'influence sur les relations du Teutschland. Pendant que de la Bavière on continuait contre les Moraves la guerre qu'Arnolf avait laissée inachevée; pendant qu'une expédition désastreuse, à laquelle participèrent les Bohêmes confédérés avec les Teutschs, était faite sans succès sur le territoire des Moraves, les Hongrois, non contents de s'être emparés du pays entre le Danube, la Drau et la Sau, avaient passé sur la rive droite du Danube, et avaient remonté le fleuve vers le Nord, soumettant ou chassant les habitants, et jusqu'à l'Eus il était à peine resté quelque sécurité devant leurs armes. Et maintenant de nombreux essaims de ce peuple pillard pénétrèrent par la Carinthie dans l'Italie supérieure, qui n'était pas préparée à une semblable attaque. Les Italiens furent saisis de

terreur à la vue de cette race horrible ; le pillage, l'incendie et le meurtre remplirent le pays de crainte et d'effroi ; les bruits qui couraient sur les Hongrois, et d'après lesquels ils s'abreuvaient de sang humain et mangeaient des cœurs d'hommes comme remèdes à leurs maladies (5), ces bruits augmentèrent d'autant plus la désolation générale, que l'aspect hideux de ces hordes barbares permettait à peine un doute sur la vérité du portrait qu'en faisait la renommée. Toutefois, les hommes rappelèrent toute leur énergie pour sauver leurs biens et détourner d'eux-mêmes l'horreur d'une semblable mort. Mais il ne fallait songer ni à l'ordre ni à l'unité, et le désespoir ne permettait pas un courage réfléchi. On assure qu'aux bords de la Brenta vingt-deux mille hommes périrent par les traits et le cimeterre des Hongrois ; et ce qui n'est soumis à aucun doute, c'est que les Hongrois, après [illegible] retournèrent avec un immense butin dans les contrées d'où [illegible] venus. L'évêque Liutward de Verceil, jadis ami et conseiller secret de Karl le Gros, puis l'un des principaux auteurs de la chute de cet empereur, et qui, depuis l'avénement d'Arnolf au trône, avait vécu dans son diocèse, périt par la main des Hongrois. Il avait réuni de grands trésors, et cherchait à les sauver, ainsi que sa personne, par la fuite ; mais il tomba au milieu d'un détachement de cette armée inhumaine, qui le massacra et ajouta ses trésors au butin.

Les Moraves accusèrent les Bavarois d'avoir poussé les Hongrois en Italie et de leur avoir ouvert cette contrée. Les ecclésiastiques bavarois ont repoussé avec la plus grande énergie cette accusation, et cherché à détourner d'eux et de leur nation ce grave reproche. Au fond aussi, les Moraves ne sont pas des témoins entièrement valables contre les Bavarois, parce qu'ils avaient longtemps été leurs ennemis acharnés, et parce qu'en particulier ils cherchaient à cette époque même à exaspérer le pape contre eux pour rompre les liens qui rattachaient leurs églises aux archevêques et aux évêques de Bavière, et les placer sous l'autorité immédiate du saint-siége. Lors même qu'un prince bavarois aurait provoqué ou encouragé l'incursion des Hongrois en Italie, peut-être dans la bonne intention de rendre service à sa patrie en détournant de son pays les hordes de ces barbares, en les poussant sur une autre contrée, il dut bientôt apprendre par une douloureuse expérience qu'il s'était trompé dans ces espérances (6). Car Arpad, prince ou duc des Hongrois, envoya, dans le temps même où ces bandes étaient encore en Italie, des députés en Bavière pour conclure avec ce pays, comme il le prétendait, une paix durable ; mais le projet de cet homme rusé était d'assurer la retraite des bandes qui étaient allées en Italie, et en même temps de s'informer de l'état des choses en Bavière et dans le Teutschland. Et lorsque lui et ses Hongrois apprirent que les Teutschs avaient un enfant pour roi ; que le pouvoir était partagé, la société en pleine dissolution, la Lotharingie dans la plus grande confusion, une multitude innombrable de ce peuple avide de butin envahit la Bavière aussitôt après le retour des hordes qui avaient risqué l'incursion en Italie, passa l'Ens, et remplit en tout sens le pays d'impitoyables cruautés, portant en tout lieu [illegible] fer et le feu, le meurtre et la destruction ; et avant qu'il fût [illegible] occidentaux de venir défendre et venger leurs compatriotes, ils s'en retournèrent et emmenèrent sans obstacle le butin qu'ils avaient fait en hommes et en choses. Mais, dès ce même temps, une nouvelle bande s'avança du Nord, franchit le Danube, afin de continuer ou de terminer l'œuvre commencée. Enfin le margrave Liutbald sur l'Ens se souleva contre ces bandes. Il appela les princes de Bavière à son secours ; il ne vint que Richard, évêque de Passau. Accompagné par lui, il repoussa les Hongrois au delà du Danube. Il les poursuivit de l'autre côté de ce fleuve, les surprit sur ses bords, combattit vaillamment, et remporta, sans essuyer de perte, une glorieuse victoire.

Ce succès peut honorer les hommes qui l'avaient obtenu ; mais il fut sans importance et n'eut pas d'heureux résultats. Il ne donna ni dédommagement ni sécurité, et n'amena pas la réunion des forces. Sans doute, pour garantir jusqu'à un certain point le pays, le margrave Liutbald bâtit Ensbourg ; mais la cavalerie hongroise passait avec mépris, dans ses courses, devant de semblables forteresses, qui ne servirent en conséquence que de refuge aux Teutschs effrayés. Sans doute enfin, l'an 901, le malheureux peuple des Moraves, dont le pays était également ravagé d'une affreuse manière par les Hongrois, implora la paix avec les Teutschs ; et alors les Teutschs l'accordèrent

avec plaisir. Mais le temps était passé où cette paix eût été un bonheur pour les deux nations. Maintenant la puissance des Moraves était brisée; les Teutschs étaient divisés et livrés au désordre, et les Hongrois en étaient venus à une insolence méprisante que les uns ni les autres ne pouvaient réprimer. Pendant sept ou huit ans, les Hongrois répétèrent leurs courses et leurs pillages, et désolèrent de tous côtés le pays sans que personne leur infligeât un châtiment bien mérité. De même qu'avant l'avénement d'Arnolf au trône le nord-ouest du Teutschland avait été maltraité et tourmenté par les Nordmans, de même, après sa mort, le sud-est de ce pays fut tourmenté et souillé par les Hongrois. Et pourtant la différence était grande. Les Nordmans et les Hongrois se ressemblaient par leur folle audace et leur témérité, par leur insolence et leur cruauté, par leur avidité de pillage et leur rage de destruction; mais les Nordmans étaient une belle race de héros, intimement liés aux Teutschs par leur origine; ils s'ouvraient une carrière à travers les souffrances et le danger. Ils n'arrivaient sur le théâtre de leurs exploits et de leur pillage qu'après avoir vaincu ou évité, avec adresse et habileté, en exposant leur propre vie, la tempête et les écueils, les flots et les vagues; puis ils prenaient position par un combat digne d'hommes, remportaient, à force de luttes, une honorable victoire, enlevaient, comme récompense méritée de leur audace, tout ce qu'ils pouvaient prendre, et se faisaient souvent pardonner par leur grandeur d'âme, par leurs vertus et par leurs mœurs, les crimes qu'ils n'avaient pas rougi de commettre. Les Hongrois se présentaient, au contraire, comme des êtres hideux, étranges, repoussants, dégoûtants et ignobles : ils se glissaient en avant sans danger et sans risque, pour prendre des hommes désarmés; ils évitaient la résistance; ils n'allaient jamais au devant d'un combat honorable : leur bravoure ne consistait que dans la surprise, leur force que dans leur masse, la terreur qu'ils inspiraient que dans leurs cris horriblement sauvages, leur tactique militaire qu'à jeter leurs traits de loin, à frapper sûrement de la lance, qu'à courir rapidement, grâce à leurs chevaux petits et infatigables. Semblables aux harpies éternellement affamées, ils se précipitaient par essaims du fond d'obscurs repaires, et disparaissaient devant les armes de leurs ennemis aussi rapidement qu'ils étaient venus, pour reparaître aussitôt, fatiguer leurs adversaires et les réduire au désespoir. Mais dans leur vie et dans leurs mœurs ne se montrait rien qui pût leur faire des amis; ils n'excitaient que la crainte, le désespoir et le dégoût.

Et cette race, qui, si les peuples teutchs n'avaient pas manqué de résolution, de volonté et d'union, n'aurait jamais osé se montrer sur les frontières teutsches, put franchir ces frontières pendant une longue suite d'années, se répandre au loin dans les terres, y commettre impunément toutes sortes d'excès et de dévastations. Car dans tout le royaume teutsch, à l'exception de la Saxe peut-être, les vassaux et les seigneurs étaient, il est vrai, sous les armes; mais ils les tournaient contre l'intérieur de la patrie et non contre les Marches. Pendant que la patrie restait abandonnée comme une esclave sans maître que pouvait souiller tout étranger qui se trouvait près d'elle ou ressentait pour elle quelque désir, ses divers membres étaient disputés par tous à tous. Chacun se mesurait son cercle aussi grand qu'il croyait pouvoir le remplir et le maintenir contre les efforts contraires des autres. Les ecclésiastiques cherchaient à obtenir par la ruse, par l'intrigue et par des artifices de toute nature, des diplômes revêtus de l'autorité d'un roi enfant, qui leur assuraient des donations, des concessions et des immunités; et bien qu'ils fussent hors d'état de s'en maintenir en possession, ils espéraient faire valoir le droit écrit dans les temps à venir, en se servant habilement des circonstances. Les seigneurs laïques préféraient la possession réelle; ils mettaient leur droit dans la force et dans l'épée; ils empiétaient et défendaient par tous les moyens ce qu'ils avaient pu tirer à eux. Tandis qu'ils forçaient les races asservies à construire pour eux des forteresses et des châteaux sur des écueils et sur des rochers, derrière des fleuves, des gorges et des marais, ils ne se croyaient pas seulement en sûreté contre les nationaux et contre les étrangers, se suffisant eux-mêmes et libres dans leurs jouissances; mais leur vie violente eut aussi un foyer et un autel, et sembla certaine même de l'avenir. Jamais auparavant le système féodal n'avait révélé sa nature pernicieuse, destructive et méprisante, d'une manière aussi affreuse que dans ces années où le roi était un enfant et le pape un homme de parti.

Le plus grand témoignage de la situation de cette époque se trouve dans les événements qui désolèrent au loin les pays situés sur les deux rives du Mein, presque à partir de la source de ce fleuve jusqu'à son embouchure dans le Rhin et au delà du Rhin; il se trouve dans la lutte de deux grandes maisons qui, sous plus d'un rapport, peuvent être considérés comme les représentants de toutes les familles féodales du Teutschland, et qui, précisément pour cette raison, peuvent donner une idée des relations du royaume teutsch.

L'origine de ces malheureuses discordes n'est pas connue. « La grande division, la haine irréconciliable, dit un contemporain, vint de petites choses sans aucune importance, comme un grand incendie peut venir d'une légère étincelle; mais elle s'accrut de jour en jour, et finit par prendre un caractère monstrueux. Pendant que les deux familles ennemies se vantaient au delà de toute convenance de la noblesse de leur sang, de la foule de leurs parents, de l'étendue de leurs propriétés et de leur puissance, elles se précipitaient à des assassinats réciproques; des deux côtés un nombre incalculable d'hommes tomba par le glaive; des mains et des pieds furent coupés, et les campagnes changées en déserts par le pillage et par l'incendie. »

Ces petites circonstances d'où naquit cette discorde, produites par la jalousie et par l'envie, remontaient peut-être déjà à plusieurs années. Il paraît que l'on en vint pour la première fois à des hostilités ouvertes en l'année 897. Mais les circonstances suivantes contribuèrent peut-être plus que tout le reste à développer à ce point la discorde.

Dans la France rhénane, en Hesse, vivait une famille connue depuis le temps de Ludwig le Pieux, et alliée par mariage à la maison royale : elle avait acquis de grandes possessions, et s'était rendue chère aux ecclésiastiques par des fondations pieuses. A cette famille appartenait Uto, contre lequel la colère de Ludwig le Teutsch s'était tellement enflammée, qu'il crut nécessaire de quitter le royaume avec ses frères et de se rendre en France. Mais Uto et ses frères étaient revenus, et avaient récupéré, grâce à la faveur de Ludwig le Jeune, ce qu'ils avaient pu perdre. Uto était devenu un puissant seigneur, avait obtenu le titre de comte, et, à ce qu'il paraît, avait fixé sa résidence dans un château près de Fritzlar. Il fut vraisemblablement père de quatre frères qui se sont fait connaître sous les noms de Kunrad, Eberhard, Gebehard et Rudolf. Les trois premiers arrivèrent à la dignité de comtes dans des cantons de la Hesse; le dernier entra dans les ordres ecclésiastiques. Ils avaient aussi de grandes possessions sur la rive gauche du Rhin. Mais lorsque Karl le Gros fut empereur, et que les Nordmans exercèrent de terribles ravages, même sur la rive droite du Rhin, sans que personne osât résister à ces héros aventureux, un homme très-brave et distingué, mais étranger à ce pays, car il était Saxon ou Thuringien, le comte Heinrich, obtint le titre de duc de la France rhénane. Ce choix excita la jalousie et la colère de ces comtes hessois. Le comte Heinrich trouva la mort près de Paris. Mais il laissa plusieurs fils, dont trois portaient les noms d'Adalbert, Adalhard et Heinrich; et sur ces frères se reporta la haine que les comtes hessois avaient ressentie pour le père.

Poppo, frère du duc Heinrich, était un puissant seigneur. D'abord il fut comte de la Marche sorabe; plus tard il devint duc des Thuringiens, et ensuite son neveu Adalbert obtint le margraviat des Sorabes, et choisit pour sa résidence réelle le château de Babenberg, qui était extrêmement fort. Les deux branches de la famille avaient de grands domaines dans la Marche des Sorabes, dans le Nordgau bavarois, et au loin sur le Mein et sur la Rednitz.

A tout cela se joignit cette circonstance, que Poppo persuada l'évêque de Würtzbourg, Arnt, de le suivre à une expédition contre les Slaves, et que Arnt y trouva la mort. Alors les comtes hessois réussirent à mettre à la place de ce prélat leur frère Rudolf, homme sans sagesse et sans instruction, plein de vanité, d'ambition et de cupidité : car l'archevêque de Mayence, le vieux et rusé Hatto, s'attacha à cette puissante et illustre famille, d'autant plus volontiers qu'il était lui-même de basse extraction, et par conséquent privé de tous liens de famille qu'il pût mettre à profit dans ce siècle de violence. A peine ce but fut-il atteint, que le margrave Poppo fut destitué de ses dignités, sur des accusations dont les particularités sont inconnues, et Kunrad, l'aîné des comtes hessois, obtint le margraviat et le duché. Poppo, transporté de colère par l'injustice qu'il avait éprouvée, se retira, à ce qu'il paraît, et mourut peut-être de chagrin : du moins il

disparait de l'histoire. Ses neveux, Adalbert, Heinrich et Adalhard, hommes pleins de bravoure, pleins de l'esprit de leur père, et eux-mêmes profondément blessés, partageaient la douleur et la colère de leur oncle. Beaucoup de grands seigneurs de la Marche, de la Thuringe et de la Bavière tenaient pour cette grande maison. En face d'eux tous, Kunrad, le nouveau duc des Thuringiens, ne put conserver le duché. Il se retira, dit-on, volontairement, pour sauver du moins les apparences, et la dignité ducale fut donnée à un certain comte Burchard. Mais Kunrad, bien qu'en dépit de ses ennemis sa famille eût reçu en dédommagement de l'empereur Arnolf des fiefs considérables dans la marche des Sorabes et dans les contrées voisines, n'oublia pas la perte qu'il avait faite, et un aiguillon empoisonné resta fixé dans son âme. Il se passa peut-être beaucoup de choses que l'histoire n'a pas consignées. Il paraît que le premier éclat des hostilités, en l'an 897, fut bientôt comprimé par l'empereur Arnolf. Mais il ne manqua ni d'un côté ni de l'autre de provocations, d'intrigues et de menées secrètes. Les fils du duc Heinrich se mirent en communication avec Otto, le puissant comte ou duc des Saxons, pour être assurés de son appui en cas de besoin. D'autre part, leurs ennemis conservèrent dans l'archevêque Hatto de Mayence un ami dont le bras spirituel pouvait se faire sentir au loin, et dont les intrigues ecclésiastiques n'échouaient jamais. Dès l'an 899, très-peu de temps avant la mort d'Arnolf, les comtes Kunrad et Gebehard eurent une conférence avec Zuentibald, fils d'Arnolf, gendre d'Otto, roi de Lotharingie. Cette entrevue fut sans aucun doute ménagée par l'archevêque Hatto; du moins il y assista, et de France même il y vint deux princes, un évêque, Haschirich, et un comte, Odacar. Il paraît qu'on flatta le prince Zuentibald de l'idée qu'il deviendrait roi de tout l''empire de Karl le Grand, parce qu'on espérait détacher par lui et par sa femme Oda, le père de cette reine, le duc Otto de Saxe, du parti des fils du duc Heinrich, et que par suite l'anéantissement de cette grande famille deviendrait plus facile. Mais la mort d'Arnolf et la violence de Zuentibald renversèrent les projets qui avaient été conçus dans les ténèbres, et combinés dans le mystère.

La *fehde* ou guerre privée ouverte commença l'an 902. Les neveux de Poppo avaient rassemblé près de Babenberg une troupe de soldats; l'évêque Rudolf et ses frères (avec lesquels toutefois Kunrad ne se trouvait pas) avaient réuni leurs forces près de Würtzbourg. Les premiers s'avancèrent; les derniers marchèrent à leur rencontre. On en vint à un rude combat. Ceux de Babenberg furent battus et mis en fuite. Du côté de ceux de Würtzbourg, on trouva parmi les morts le comte Eberhard, si grièvement blessé, qu'il expira peu de jours après; mais du côté de ceux de Babenberg, non-seulement Heinrich périt dans la mêlée, mais Adalhard eut encore le malheur d'être fait prisonnier. Et telle fut la fureur si longtemps alimentée de ces seigneurs, que Gebehard vainqueur ne rougit pas de faire trancher la tête à son prisonnier, au comte Adalhard.

Après cette victoire, les frères de Rudolf revinrent dans leurs comtés de la France rhénane, soit qu'ils crussent que la puissance de leurs ennemis était tellement brisée que l'évêque de Würtzbourg n'avait rien à craindre, ou que du moins ils n'étaient pas assez forts pour attaquer la forteresse de Babenberg, soit que des circonstances inconnues nécessitassent leur présence chez eux. Mais Adalbert n'était pas encore vaincu. Doublement affligé de la perte de la bataille et de la mort de ses deux frères si fidèles, poussé par le redoutable génie de la vengeance, il se précipita en avant, dès l'année suivante, avec des forces nouvelles; et l'évêque Rudolf de Würtzbourg ne put lui résister. Adalbert le contraignit à la fuite, s'empara de tous les biens de l'Église, chassa la femme et les fils du comte Eberhard du pays jusqu'au delà du Spessart, et prit sans ménagement possession des propriétés et des biens que le roi leur avait inféodés. De là des combats et des luttes confuses, et au loin le défaut de sûreté et la destruction. Adalbert et les siens furent maîtres du pays qui s'étend sur les deux rives du Mein en descendant le cours de ce fleuve.

Pendant ce temps, les évêques du Teutschland méridional, sans aucun doute invoqués par Rudolf et sommés par l'archevêque Hatto, s'étaient mis en mouvement, et plusieurs comtes s'étaient réunis à eux. Il paraît que le duc Otto de Saxe ne prit absolument aucune part à cette lutte, soit qu'il crût que le meilleur moyen de ménager son influence était de tenir toutes les forces des Saxons réunies, soit

qu'il rédoutât de voir cette guerre privée s'étendre plus loin, soit enfin qu'il poursuivît l'accomplissement de vues particulières. Il paraît qu'il retint également Burchard, duc des Thuringiens. Mais ce furent probablement l'un et l'autre qui empêchèrent les peuples slaves de tirer parti de la désunion des Teutschs. D'autre part, les princes du Teutschland méridional, ayant au milieu d'eux le petit roi Ludwig, s'étaient mis en campagne avec des troupes considérables, pour venger les vexations que subissait un prince de l'Église. Pendant qu'Adalbert victorieux poursuivait ses anciens ennemis, ses ennemis nouveaux s'emparèrent d'un de ses châteaux, appelé Tarasse; et là, au nom du jeune roi, une grande partie des domaines d'Adalbert et de son frère mort, Heinrich, fut aussitôt confisquée et inféodée pour toujours à l'évêché de Würtzbourg, à titre d'indemnité. Mais cet acte d'impuissance n'eut pas de résultat. L'armée avec laquelle se trouvait Ludwig l'enfant se dissipa, à ce qu'il paraît, peut-être parce que la désunion s'était mise entre les chefs; car il ne se trouve aucune trace qu'elle ait fait d'autres actions, et le jeune roi se trouvait l'an 904 à Ratisbonne et à Tribur. Adalbert cependant suivait le chemin de la vengeance. Après avoir augmenté le plus possible le nombre de ses guerriers, il résolut, l'année suivante, d'attaquer les comtes franks dans leurs possessions hessoises. Deux comtes de Lotharingie, Gérard et Matfrid (7), ces deux frères si remuants, furent décidés par lui à faire irruption sur les domaines que ses ennemis avaient sur la rive gauche du Rhin, tandis que lui-même manœuvrait avec tant d'adresse, que ses adversaires ne purent pénétrer son plan. Désirant tout protéger contre ce dangereux ennemi, les comtes franks divisèrent leurs forces : Kunrad envoya son fils, qui s'appelait également Kunrad, et qui dans la suite devint roi des Teutschs, au delà du Rhin avec une partie de leurs guerriers; lui-même prit position avec un corps considérable d'infanterie et de cavalerie auprès de Fritzlar; son frère Gebhard enfin devait essayer de défendre la Wettéravie.

Kunrad, fils de Kunrad, ne combattit pas sans bonheur. Il contraignit bientôt à la paix les deux comtes Gerard et Matfrid. Son père fut d'autant plus malheureux; car Adalbert sut tellement donner le change à ses ennemis, qu'ils se persuadèrent qu'il attaquerait le comte Gebhard dans la Wettéravie; mais tout à coup il dirigea sa marche sur Fritzlar, et la termina avec une telle rapidité, que Kunrad n'eut pas le temps de ranger ses guerriers en bataille. Deux de ses corps, l''un d'infanterie, l'autre de cavalerie, prirent la fuite dès qu'ils virent l'ennemi. En vain Kunrad chercha à les ramener par la voix et par l'action, en vain il leur rappela leurs femmes et leurs enfants. Dans son désespoir, il se précipita avec son troisième corps au devant de son ennemi ; mais dès le premier choc il tomba grièvement blessé, et perdit la vie. Aussitôt les siens prirent la fuite. Adalbert poursuivit les fuyards, et en passa un grand nombre au fil de l'épée. Puis le pays fut pendant trois jours livré au pillage et dévasté par le fer et le feu. Ensuite le vainqueur retourna chez lui, pour mettre le butin en sûreté dans son château de Babenberg.

Dans le même temps où se passaient ces malheureux événements, une diète se tint à Tribur: car la désolation était grande partout, et le sentiment qu'il fallait réprimer une telle licence était général. Adalbert avait contre lui la voix de beaucoup d'hommes, parce que la fortune le favorisait et qu'il abusait de la fortune. Il fut invité à comparaître devant les princes du royaume, à rendre compte de sa conduite, à entendre les conditions auxquelles on lui accorderait la paix, et à s'abstenir jusque-là de pillage, de meurtre et d'incendie. Adalbert n'eut pas égard à cette invitation, et il ne pouvait voir aucun avantage à s'y rendre. On résolut donc de le contraindre à la *soumission* par la force des armes. Beaucoup de princes du royaume se mirent en campagne avec leurs hommes obligés au service. Le jeune roi, âgé d'environ treize ans, était à l'armée avec les Bavarois; Hatto, l'archevêque de Mayence, avec les vassaux de son siége : les comtes franks ou hessois, qui avaient tant à venger, en formaient sans aucun doute le noyau. Bientôt Adalbert fut enfermé dans Babenberg, où on l'assiégea; mais bientôt les deux partis se trouvèrent dans un embarras égal. Adalbert, abandonné par ceux qui s'étaient joints à sa fortune, et qui maintenant cherchaient à sauver leur butin par la trahison, fut réduit aux extrémités; l'armée royale reconnut que le château de Babenberg ne serait pas facile à forcer. Chacun, dans son embarras, fit plus

d'une tentative pour échapper à sa ruine; dans l'armée royale, l'exaspération devenait de plus en plus grande contre le prince récalcitrant. Bientôt il fut regardé par tous comme la cause de tout le mal, parce que, réduit à lui seul, il osait derrière les murs de son seul château montrer au monde entier la faiblesse de l'empire. On en vint donc à croire que tout était permis contre un si grand coupable; et l'on résolut d'anéantir par la perfidie l'homme qu'on ne pouvait vaincre par les armes. L'archevêque de Mayence, Hatto, se laissa déterminer à devenir l'instrument de la destruction, sous le caractère sacré de sa haute dignité ecclésiastique, par l'intermédiaire du comte bavarois Liutpold, qui jadis avait été l'ami d'Adalbert.

Mais on ne peut exposer clairement l'histoire de l'issue de cette affaire. La part que Hatto prit au malheur d'Adalbert resta dans le souvenir des hommes, et, livrée aux bouches de la renommée, elle fut, dans la suite des temps, transformée en une fable où l'archevêque figure comme un personnage rusé, hypocrite, trompeur et traître. Mais il est possible que l'on n'ait fait de cet homme orgueilleux et adroit qu'un bouc émissaire, tout autant qu'il fut le véritable auteur du crime. Car voici tout ce qu'on peut admettre comme vérité historique : Adalbert, par la promesse d'un accommodement, d'une réconciliation, promesse que lui transmirent Hatto et Liutpold, fut déterminé à sortir de son château et à se présenter devant le roi. Il vint sans armes et avec une faible escorte dans le camp royal. Il implora son pardon, et promit de se corriger. Mais aussitôt il fut arrêté et chargé de chaînes, sous prétexte qu'il méditait de nouvelles intrigues, comme les siens l'avaient révélé. Puis un tribunal composé de ses adversaires le condamna à mort, et il fut décapité sous les yeux de l'armée ennemie. Ses domaines furent confisqués et partagés, au nom du jeune roi, entre ses ennemis, appelés *les plus nobles*. Quant au château de Babenberg, il resta au roi.

C'est ainsi que se termina, l'an 906, la *fehde* de Babenberg, la première grande lutte de princes teutschs les uns contre les autres, au mépris de l'empire et du roi. Après qu'elle se fut close, il ne se trouva plus dans tout l'empire, à l'exception de la maison ducale de Saxe, une seule famille qui égalât en grandeur et en puissance celle des comtes franko-hessois, sortie victorieuse de ces querelles. Du reste, les deux comtes lotharingiens qui, longtemps inquiets, avaient enfin pris le parti d'Adalbert ou cherché à faire tourner sa fortune à leur propre avantage, furent punis de leur audace. Car le jeune roi passa le Rhin sous la direction de Hatto, et, dans une diète tenue à Metz, ils furent déclarés déchus de leurs charges et de leurs biens, et condamnés à l'exil.

Mais le rétablissement de la tranquillité dans l'empire, qui avait coûté si cher, n'éteignit pas les passions excitées durant ces longues discordes et par les grands changements que ces discordes produisirent. D'ailleurs le Teutschland eut à peine le temps de se féliciter de cette tranquillité. Dès l'année suivante, 907, un nouvel et ignominieux désastre vint frapper les Teutschs. Les Hongrois, comme nous l'avons déjà remarqué, n'avaient pas cessé, depuis leur première tentative contre les Bavarois, de maltraiter et de dévaster les cantons voisins, et ils avaient été favorisés en ce qu'il avait fallu employer une partie des Bavarois dans la *fehde* de Babenberg. Désormais il fallait essayer d'imposer aussi une digue à ces cruautés; et peut-être le moment parut-il d'autant plus favorable, que le vieux duc Arpad venait précisément de mourir, et que son fils Zoltan, encore enfant, avait été élevé à la dignité ducale. On rassembla une grande armée composée de Bavarois et d'Allemanni; beaucoup de comtes étaient à la tête des bandes; beaucoup d'évêques étaient présents; le jeune roi Ludwig lui-même n'y manqua pas; mais, comme cela était juste, le commandement suprême fut remis à Liutbald, margrave sur l'Ens, qui fut investi de la dignité ducale. Les Hongrois, familiarisés dès cette époque avec la pesante tactique des Teutchs, ne s'effrayèrent pas d'un tel armement. Ils attaquèrent l'armée teutsche avec leur rapidité habituelle, et remportèrent une grande victoire. Le duc Liutbald tomba dans le combat; avec lui beaucoup d'évêques et beaucoup de comtes trouvèrent la mort; de toute l'armée chrétienne, un petit nombre d'hommes seulement échappèrent au cimeterre des païens. Toute la Bavière était ouverte aux sauvages vainqueurs. Ils remplirent le pays d'incendie, de sang et d'atrocités de toute nature. Ceux qui échappèrent ne rachetèrent leur vie qu'en sa-

crifiant ce qu'ils avaient de plus précieux, qu'ils fussent ecclésiastiques ou laïques, qu'ils habitassent les villes ou les villages, les couvents, les châteaux ou les chaumières. Les places fortes furent seules épargnées. Et la terreur parcourut tous les cantons teutschs, et tous les peuples teutschs furent plongés dans la désolation.

Les Hongrois ne perdirent pas de temps pour exploiter cette terreur. L'année suivante, ils pénétrèrent de nouveau dans le Teutschland, mais dans une autre direction. La Bavière fut pillée, et les Hongrois ne firent point leurs expéditions pour s'illustrer par leurs victoires, mais pour s'enrichir par leur butin. Ils se précipitèrent par la Moravie et la Bohême vers la Thuringe et la Saxe; et des peuples slaves se joignirent à eux, en partie sans doute par nécessité, pour réparer leurs propres pertes; en partie sans doute aussi, comme les Daleminziens, par une vieille inimitié contre les Teutschs. On ne peut préciser jusqu'où ils étendirent leurs courses; mais il est probable que toute la Thuringe fut traversée par eux dans toutes les directions et exposée à leurs mauvais traitements. L'évêque Rudolf de Würtzbourg fut tué par eux; Burchard, duc de Thuringe, trouva la mort; le comte Egino périt, et un très-grand nombre d'ecclésiastiques et de laïques eurent le même sort. Il paraît toutefois que le duc Otto, si par son fils Henri, qui devint dans la suite roi des Teutschs, il ne mit pas la Saxe à couvert de toute attaque, la délivra du moins bientôt non-seulement des Daleminziens, mais des Hongrois eux-mêmes. Peut-être ensuite la Thuringe fut-elle également purgée de ces barbares; car à partir de cette époque, Otto, déjà duc des Saxons, réunit incontestablement à ce titre celui de duc des Thuringiens (8).

Après qu'à la suite de ces événements, les Hongrois eurent fait, l'an 909, une course dévastatrice en Souabe, sans trouver de résistance et sans être châtiés de leur audace, ils revinrent l'année suivante par grandes bandes dans le Teutschland, pour visiter la France rhénane. Le roi Ludwig fit tout ce que pouvait faire un jeune homme de dix-sept ans. Il convoqua les Franks et les Allemanni contre cette race redoutable, et les Bavarois eux-mêmes ne manquèrent pas. On en vint à une bataille sur les frontières de la Bavière et de la France rhénane. Les Teutschs, malgré la bravoure avec laquelle les Bavarois soutinrent la lutte, essuyèrent encore une fois une grande défaite, et perdirent encore une fois beaucoup de princes et de seigneurs; parmi eux le duc Gebehard trouva aussi la mort. Là dessus les Hongrois pillèrent le pays jusqu'au Rhin; bien plus, ils portèrent leurs horribles dévastations jusque sur la rive gauche de ce fleuve majestueux; et ils firent de celui-ci, qui avait été si souvent témoin de l'honneur et de la gloire des Teutschs, le témoin de la honte et de l'ignominie attirées sur le peuple teutsch par les seigneurs et par les vassaux. Les Hongrois retournèrent chez eux avec leur butin, et les hommes du Teutschland, maltraités, insultés, mourant de faim, les virent partir dans une silencieuse désolation. Ils ne semblaient plus avoir qu'un seul sentiment, celui de la terreur que leur inspirait le retour possible des Hongrois.

De tels événements brisèrent les forces de beaucoup d'hommes. Ils moururent de crainte, d'inquiétude et de douleur. Peut-être le pauvre adolescent qui eut le malheur de porter dans ce temps le titre de roi, Ludwig, le dernier rejeton de la race de Karl le Grand, succomba-t-il aussi à un sentiment de douleur et de découragement. Car il était mort vers le milieu de l'année suivante, 911. Les écrivains mentionnent sa mort avec une brièveté et une indifférence singulières. Rien ne nous apprend si ce roi s'était affaibli ou s'il avait été malade. On ne dit pas même où il mourut; on dit seulement qu'il fut enseveli à Ratisbonne; et très-peu de temps avant sa mort, il paraît s'être trouvé encore bien portant à Francfort, près de celui qui devait devenir roi à sa place. On soupçonne presque qu'il y a ici quelque chose à cacher. On peut d'autant moins songer sans douleur à la fin de ce malheureux jeune homme. Il était dans sa dix-huitième année. Il est possible et vraisemblable qu'il avait commencé non-seulement à reconnaître la honte et le malheur qui pesaient sur l'empire teutsch, mais aussi à voir avec quelle impiété on avait pillé sa maison, à quelle complète pauvreté on l'avait réduit, de quelle manière honteuse on avait abusé et l'on abusait encore de sa jeunesse. En tout cas, ce qui est certain, c'est que beaucoup qui avaient atteint le but de leurs efforts ne virent pas sa mort sans plaisir, et que sa vie était indifférente à tous (9).

CHAPITRE V.

LE TEUTSCHLAND AU TEMPS DE KUNRAD Ier. — HEINRICH, DUC DE SAXE ET DE THURINGE. — TROUBLES EN ALLEMANNIE ET EN BAVIÈRE.

De l'an 911 à l'an 917.

Le soupçon qui s'est élevé en nous lorsque nous avons vu le jeune roi Ludwig descendre d'une manière si soudaine et si mystérieuse du trône dans la tombe, n'est pas dissipé par les détails qui nous ont été transmis sur l'avénement du roi son successeur. Ce roi fut Kunrad, duc de la France rhénane, fils de ce comte hessois, Kunrad, qui avait succombé devant Fritzlar sous Adalbert de Babenberg.

Deux auteurs saxons, qui ont écrit deux ou trois générations après cette époque, le moine Witikind de Corvei et l'évêque Dithmar de Mersebourg, parlent, il est vrai, de manière à faire croire que Kunrad fut porté au trône par l'élection libre, soit de tous les princes de l'empire, soit du moins d'un grand nombre. « Le roi Ludwig, dit Witikind, n'avait point de fils; aussi tout le peuple des Franks et des Saxons chercha à placer la couronne du royaume sur la tête d'Otto, duc de Saxe. Mais lui, comme s'il était déjà trop âgé, déclina ce fardeau : d'après ses conseils, Kunrad fut sacré roi; Otto conserva toutefois constamment et partout la plus haute puissance. » Dithmar s'exprime ainsi : « Otto, choisi pour roi par tous les princes du royaume, plaça au dessus de lui-même l'excellent duc des Franks, Kunrad, comme si lui-même n'était pas digne du trône, et se soumit avec ses fils. »

Mais il y a peu d'accord dans ces termes; ils n'indiquent pas non plus le lieu et le temps, les formes et la nature de l'élection. De plus, l'un et l'autre de ces écrivains n'ont pas caché partout leur tendance à glorifier parmi leur peuple la famille qui fournit au Teutschland plusieurs rois, des rois grands et illustres, et d'attribuer de grands sentiments à cette royale famille. Enfin, il est difficile de méconnaître que l'un et l'autre de ces auteurs n'ont écrit l'histoire antérieure de la maison royale de Saxe que d'après des traditions orales ou des chants populaires. Car il paraît qu'à cette époque encore les Saxons gardaient l'usage en vigueur chez tous les peuples teutschs, dans les anciens temps, de conserver par des chants les événements dans le souvenir des hommes, et que des chantres spéciaux étaient chargés de transmettre ces chants en les accompagnant de gestes, à la manière des acteurs. Et le caractère héroïque d'Otto présentait un beau contraste avec la conduite que le roi Kunrad tint, dit-on, à l'égard de Heinrich, fils d'Otto.

Tous les autres écrivains ne s'expriment qu'en termes extrêmement généraux au sujet de l'avénement de Kunrad au trône. « La famille royale s'étant éteinte, dit l'un, le roi Ludwig eut pour successeur Kunrad, fils de ce Kunrad qui avait été tué dans la lutte contre Adalbert. » Voici les paroles d'un autre : « Ludwig, fils du roi Arnolf, mourut, et le royaume fut transmis à Kunrad. » D'autres disent : « Kunrad fut établi roi; Kunrad fut élevé au trône. » De telles indications prêtent évidemment à des interprétations diverses, et laissent tout dans l'incertitude. On dit encore, il est vrai : « Kunrad fut élu et sacré. » On dit même : « Kunrad fut établi roi par tous les peuples. » Mais les auteurs même qui s'expriment ainsi ne disent pas un mot du lieu où l'élection se fit, du temps où elle fut accomplie, ou des formalités dont on l'entoura. Et l'expression : *il fut élu*, ne signifie pas autre chose, comme le prouvent beaucoup d'exemples, que : *il fut reconnu*. Ce qu'il y a du reste de singulier, c'est que plusieurs chroniques ne font aucune mention de ce changement, et ne parlent ni de la mort de Ludwig, ni de l'avénement de Kunrad. Il est vrai que ces chroniques sont aussi misérables que possible, et n'exposent d'habitude qu'un seul fait par année, dans toute sa nudité et dans toute sa sécheresse. Le fait toutefois de la mort du dernier rejeton de la race de Karl le Grand dans le Teutschland, ou de son extinction violente, avait autant d'importance qu'aucun autre; et il est difficile de concevoir pourquoi on ne l'a pas jugé digne d'une ligne, pas même d'un mot.

Mais il existe aussi un témoignage officiel dont il résulte que Kunrad ne fut pas élu par les princes de tous les peuples teutschs, et qu'il n'a pu arriver au trône avec l'assentiment de tous les peuples teutschs. En effet, le 16 juin 911, Ludwig se trouvait encore à Francfort. Puisqu'on assure qu'il fut enseveli à Ratisbonne, il faut bien admettre qu'il se rendit de Francfort dans cette dernière ville.

Il est donc difficile de placer sa mort avant la fin de ce mois. Or nous avons encore un diplôme du mois d'octobre de cette même année, et donné à Forchheim par le roi Kunrad dans la première année de son règne. Ce serait un singulier hasard que ce diplôme fût un des premiers de ce roi, et il est difficile de supposer que Kunrad eût séjourné à Forchheim dès les premières semaines de sa royauté. On est plutôt porté à croire qu'il avait été revêtu de la dignité royale quelque temps déjà avant la rédaction de ce diplôme. Et comme aucun ordre légal n'était établi pour l'élection d'un roi, et comme aucun ordre n'avait pu être introduit par l'usage, puisque la chose elle-même était nouvelle, il est à peine possible que le nouveau roi ait été élu dans une assemblée des princes et des seigneurs de tous les peuples teutschs.

Il est donc permis d'admettre comme une chose certaine que Kunrad, à la nouvelle de la mort du roi Ludwig, ayant sous les yeux l'exemple d'Arnolf, se soit hasardé à prendre aussitôt le titre de roi; que son vieil ami, l'archevêque Hatto de Mayence, lui donna la consécration; qu'il fut reconnu d'abord dans le pays qui s'étend depuis la Werra, le Diemel et la Ruhr jusqu'au Rhin et au Mein, puis, en d'autres contrées, par quelques princes ecclésiastiques et laïques, ses parents et ses amis. Car, dans ce pays, Kunrad était un puissant seigneur. Une grande partie de ce territoire était soumise à son administration; le reste était entre les mains d'hommes de sa famille, de son frère Otto, et des fils des oncles qu'il avait perdus dans la *fehde* de Babenberg. Un autre de ses frères, Eberhard, était comte dans la marche des Sorabes, appelée probablement dès lors Marche orientale de Franconie, vraisemblablement depuis la ruine d'Adalbert. Mais l'archevêque Hatto fit sentir au loin son bras spirituel, autant à cause de la position dont il avait joui sous Ludwig l'Enfant, qu'à cause de l'influence sacerdotale qui ne pouvait manquer au premier prince ecclésiastique du Teutschland. Outre le duc Otto de Saxe, il ne se trouvait dans tous le royaume aucun prince qui pût s'égaler à lui en puissance et en autorité; et Otto était un homme âgé, déjà près du tombeau. C'est sur quoi Kunrad comptait peut-être dans sa tentative. Du reste, la conjecture que nous exprimons ici a pour elle ce témoignage d'une chronique : « Après la mort de Ludwig, Kunrad garda la partie du royume située sur les bords du Rhin. » Mais pour elle parlent aussi tous les événements des sept années pendant lesquelles Kunrad porta le titre de roi.

Kunrad était un homme habile. Tous les écrivains s'accordent à le louer. Il était belliqueux et brave, libéral, affable et d'une humeur sereine. Il n'eut point de part aux atrocités des querelles de Babenberg, ou du moins il n'y participa que très-peu; mais il en avait recueilli tous les fruits. Ceci le gâta peut-être. Il compta sur l'intrigue, et eut trop de confiance en la fortune. Parce que beaucoup de choses lui avaient réussi, il croyait pouvoir arriver à tout, et se faisait illusion sur sa force, d'autant plus aisément qu'à cette époque il était moins facile de calculer sa propre puissance ou celle des autres. Il semble n'avoir pas même songé à la possibilité de voir échouer sa tentative de devenir roi des Teutschs; car il pensait déjà à l'Italie et aux droits royaux qu'Arnolf avait eus dans cette contrée. La marche seule des événements lui ouvrit les yeux, et le rendit sage et circonspect. Toutefois il parut à ses contemporains un homme si distingué, que même un historien étranger le déclara digne d'être roi de plusieurs peuples. Et il ne fut pas même roi du peuple teutsch. Car tous les peuples teutschs se rattachèrent à leurs princes ou ducs, et ne s'inquiétèrent point du duc de la France rhénane, qui avait la prétention d'être leur roi; quant aux Lotharingiens, qui hésitaient toujours entre les deux partis, ils se détachèrent entièrement de l'empire teutsch, et saluèrent comme leur roi le roi de France.

Ce roi, Karl le Simple, bien qu'il ne fût qu'un déplorable fantôme de roi et un objet de dérision pour les grands vassaux de ses États, venait alors même de réussir à imposer une barrière aux désastreuses incursions des Nordmans dans son royaume; il y avait reussi par un traité qui, en lui-même, ne pouvait, il est vrai, contribuer à la gloire des Français, mais dont les suites devaient tourner à l'avantage de la France. Car il avait inféodé aux Nordmans le pays maritime qui s'étend entre la Flandre et les Bretons; il avait aussi promis en mariage à leur chef Rollo sa propre fille, et Rollo, de son côté, s'était chargé de défendre les côtes de France contre ses compatriotes, et

de se convertir au christianisme. Par cet accommodement, le roi avait éveillé de nouvelles espérances; ce furent elles qui déterminèrent les Lotharingiens, ayant à leur tête un duc Rayner, à se ranger sous sa bannière. Dailleurs quels motifs pouvaient enchaîner les Lotharingiens au Teutschland? ou plutôt quels motifs pouvaient les attirer vers Kunrad, qui se décorait, il est vrai, du titre de roi, mais qui ne possédait qu'une petite partie du Teutschland? Beaucoup d'entre eux se rapprochaient même infiniment plus des Français que des Teutschs par leurs mœurs, par leur caractère et par leur langue. Karl, le roi de France, appartenait à l'ancienne famille royale, bien qu'il n'en fût qu'un rejeton bâtard; et Kunrad, qui s'intitulait maintenant roi des Teutschs, s'était fait détester, par d'anciens actes hostiles, de ceux des Lotharingiens qui appartenaient aux Teutschs. Il arriva donc que Karl, roi de France, fut salué partout comme roi dès qu'il se montra en Lotharingie, et réclama ce pays à titre héréditaire, en sa qualité de Karolingien.

Dans les années 912 et 913, Kunrad fit deux tentatives pour chasser le roi de France et contraindre les Lotharingiens à reconnaître sa souveraineté; mais ces tentatives furent, sinon sans exploits, du moins sans succès. L'Alsace seule, la plus éloignée des provinces de ce royaume, put être sauvée et maintenue ou ramenée sous la domination teutsche. Le reste de la Lotharingie fut perdu, parce que Kunrad n'avait personne qui tînt à lui, à l'exception des Franconiens. Bien plus, son entreprise sur la Lotharingie tourna à son désavantage dans son royaume même, parce que par elle il dissémina ses forces et donna aux princes teutschs le temps et l'occasion de s'entendre avec leurs peuples et entre eux. Il se passa aussi, au sud comme au nord, des événements qui ne pouvaient rester sans influence sur les relations du roi avec l'empire.

L'Allemanie jusqu'alors, comme nous l'avons remarqué, n'avait pas eu de duc, mais elle avait été administrée par des comtes, sous la haute surveillance de deux envoyés ou représentants de la chambre. Ces fontions, créées par Karl le Grand, avaient complétement dégénéré. Dans les vues de Karl, deux officiers, envoyés du foyer de l'empire, devaient recevoir quatre fois par an la mission de parcourir un district déterminé et d'en étudier la situation, pour rendre ensuite à l'empereur lui-même un compte exact de l'état social du pays et particulièrement de son administration. Tout l'empire avait été divisé en cercles pour cette visite, et les deux *missi* chargés de visiter chacun de ces cercles avaient vraisemblablement reçu une mission spéciale pour chaque enquête, ou du moins, en tout cas, une mission précise, limitée et révocable. Mais au milieu des troubles qui eurent lieu sans cesse après la mort de Karl le Grand, cette institution n'avait pas été maintenue; il n'en restait que l'ombre. Les envoyés avaient transformé leur mission en charge permanente : il se peut que cette charge soit assez fréquemment tombée entre les mains des intendants des domaines royaux appelés originairement *villæ*; leurs grandes occupations se restreignirent peut-être peu à peu à percevoir les revenus casuels qui échéaient au fisc, et dont probablement ils s'approprièrent assez souvent la plus grande partie, parce que sans doute leur comptabilité n'était habituellement qu'un vain mot. Voilà quelle semble avoir été l'origine des envoyés de la chambre. Et comme, au milieu de toutes ces expéditions confuses, de ces querelles intestines et de ces guerres d'un frère contre son frère, d'un père contre son fils, d'un oncle contre son neveu, il fallut souffrir et trouver bon tout ce qui pouvait servir la passion et lui être utile, il se peut que ces envoyés de la chambre, placés à la tête d'un grand district, aient également tiré à eux ce qui était concédé aux ducs; et, dans l'Allemannie, où il ne s'était pas élevé de duc, se consolida depuis Karl le Gros l'usurpation qui, en d'autres contrées, ne s'était manifestée qu'en passant.

Vers ce temps l'Allemannie avait pour envoyés de la chambre deux frères franks de naissance, Erchanger et Berthold, dont la sœur, Kunigunde, avait été mariée à Liutpold, duc des Bavarois, qui avait péri en combattant les Hongrois. A la nouvelle que Kunrad, duc de la France rhénane, s'arrogeait le titre de roi, un homme auquel on donne le nom de Burchard, que l'on ne connaît pas plus amplement, mais qui était sans aucun doute un grand seigneur, vraisemblablement un comte d'Allemannie, avait conçu l'idée de se déclarer duc, et de s'assurer la possession et le gouvernement indépendant du pays. Il

comptait, à ce qu'il semble, non-seulement sur les dispositions de son peuple, mais aussi sur l'inimitié qui existait entre les messagers de la chambre et Salomon, évêque de Constance, parce que les derniers rois, Arnolf et Ludwig, avaient enlevé et donné aux églises beaucoup de domaines soumis auparavant aux envoyés de la chambre. Mais Burchard s'était trompé dans ses calculs. Les envoyés de la chambre et l'évêque, bien que dans des dispositions hostiles entre eux, étaient pourtant d'accord dans leur inimitié contre lui, et peut-être une vive jalousie fut-elle éveillée dans le cœur de beaucoup d'autres qui jusqu'alors avaient été ses égaux, et qui maintenant devaient devenir ses inférieurs. Il arriva donc que dans la diète même où on devait lui reconnaître la dignité ducale, Burchard fut assommé au milieu d'un sauvage tumulte.

Mais, l'année suivante, 912, il arriva que les Hongrois firent une nouvelle irruption en Bavière. Ce pays avait pour duc Arnolf, fils de Liutpold et de Kunigunde. Ce jeune prince, rempli de bravoure, appela à son secours ses oncles, les envoyés de la chambre en Allemannie, Erchanger et Berthold. Les Allemanni, sachant bien que ces hordes de brigands viendraient aussi chez eux si on ne les tenait éloignées des frontières, suivirent volontiers leurs princes en Bavière. Devant l'armée combinée des Bavarois et des Allemanni, les Hongrois reculèrent jusqu'à l'Inn. Là ils essuyèrent une grande défaite; du moins l'avantage que remportèrent en cette occasion les armes des Teutschs fut considéré et célébré comme une éclatante victoire, après la honte qu'on avait subie jusqu'alors. Quant aux princes qui avaient obtenu cette victoire, ils semblent avoir fait aussitôt une convention au sujet de leur position à l'égard de Kunrad, qui prenait le titre de roi de l'empire teutsch. Car Arnolf continua à exercer le pouvoir suprême en Bavière, et Erchanger se déclara à son retour duc des Allemanni, fut reconnu par ce peuple, et trouva de l'obéissance. L'évêque Salomon se vit forcé de chercher à étouffer son ressentiment, et le roi Kunrad dut rester spectateur inactif des événements. Car non-seulement la Lotharingie l'occupait assez, mais il eut d'autres embarras encore du côté du nord du Teutschland.

En Saxe, en effet, mourut, l'an 912, tandis que ces choses se passaient dans le Teutschland méridional, le duc Otto, auquel, à cause de sa puissance, de son bonheur et de sa prudence, on a donné le surnom d'*Illustre*. Il était petit-fils du comte Eckbert, qui avait été marié à Ida, fille de Bernard, petite-fille du prince des Franks, Karl Martel, et fils du comte ou duc Ludolf et de la noble Oda, fille d'un prince franconien nommé Billung. Cette femme, âgée de cent sept ans, vit ensevelir dans le monastère de Gandersheim, son fils qui avait été plein de jours, et le suivit quelques mois après dans le repos éternel. Otto avait été marié à Heilwig ou Hedwig, petite-fille de l'empereur Ludwig le Pieux, et sœur de Berngar, duc de Frioul, qui s'intitulait roi d'Italie, et dont il a été souvent question dans cet ouvrage. Il en avait eu deux filles et trois fils. L'une des filles, qui avait épousé le comte Heinrich, frère d'Adalbert de Babenberg, est tellement inconnue, qu'on ne sait pas même son nom; l'autre, Oda, fut l'épouse d'abord de Zuentibald, roi de Lotharingie, puis du comte Gérard, contre lequel Zuentibald avait succombé. Deux des fils, Thankmar et Ludolf, avaient précédé leur père au tombeau; le troisième, Heinrich, qui s'était déjà acquis un nom glorieux par ses exploits contre les Slaves et les Hongrois, et qui avait gagné beaucoup de cœurs par la vivacité de son esprit et par l'affabilité de son caractère, survécut à Otto. Et de même que ce prince était l'héritier des vertus de son père, de même il voulut l'être de sa puissance; comme si la dignité ducale lui appartenait par droit de naissance, il réclama toute la Saxe et la partie de la Thuringe qui avait été soumise à son père (1).

Mais le roi Kunrad s'opposa à ses prétentions. Il pouvait croire que dans le Teutschland méridional aucun prince ne deviendrait dangereux pour lui, si son autorité était reconnue dans le Teutschland septentrional, surtout par le grand et fort peuple des Saxons, et si les armes de ceux-ci s'abaissaient à ses ordres. Le prince saxon une fois dompté, il pouvait se considérer comme roi de tous les Teutschs. Et peut-être cette œuvre ne lui parut-elle pas très-difficile. Non-seulement l'hérédité de la dignité ducale n'était pas reconnue, mais encore elle devait sembler dangereuse à beaucoup, sinon à tous. La jalousie des comtes, qui, par cette hérédité, étaient nécessairement rejetés dans une position

plus subordonnée, paraissait devoir se soulever contre les prétentions de Heinrich. De plus, il était à espérer que les Thuringiens, fiers de leur ancien nom et de leur ancienne gloire, aimeraient mieux se ranger sous les ordres d'un duc particulier, que de rester unis aux Saxons et soumis au duc de ces derniers, qui devait toujours avoir une grande préférence pour son peuple. Enfin Kunrad n'avait probablement pas encore reconnu les grandes qualités dont Heinrich était doué. Il avait eu avec lui des rapports d'amitié; il lui avait rendu un service, et il se peut qu'il ait vu dans Heinrich un homme léger, adonné aux plaisirs des sens, plutôt qu'un homme d'un génie vigoureux, résolu et circonspect. Il résolut donc d'essayer contre Heinrich la ruse et la force.

Kunrad débuta par des négociations amicales. Il demandait que Heinrich le reconnût comme son roi et son suzerain, qu'il gardât le duché de Saxe, mais renonçât à la Thuringe; il lui promettait toutefois de le dédommager de toutes les manières possibles de la perte de ce dernier pays. En même temps, à ce qu'il semble, Kunrad nomma duc de Thuringe le comte Burchard, qui peut-être était fils de ce duc Burchard qui avait trouvé la mort en combattant les Hongrois, et il lui donna sa fille en mariage. Mais Heinrich ne se fia pas aux paroles du roi; il ne vit dans les exigences de celui-ci que le commencement de plus grands projets. Les vassaux saxons partageaient ses sentiments, bien que quelques-uns d'entre eux fussent attachés au parti du roi ou y eussent été gagnés. Les Saxons, en général, n'aimaient point l'empire qui avait toujours encore porté le nom odieux des Franks; ils aimaient mieux exister par eux-mêmes en peuple indépendant; le vieux duc Otto, que l'on avait nommé le Père de la patrie, avait d'ailleurs laissé de grands souvenirs qui se conservaient dans les cœurs avec toute leur vivacité. Les Saxons se pressèrent donc autour du fils d'un tel père, et se déclarèrent prêts à le protéger par les armes dans tout ce qui avait appartenu à son père. Heinrich persista donc dans ses réclamations, comme dans son droit.

Kunrad, embarrassé dans les querelles élevées au sujet de la Lotharingie, désirait éviter que cette autre contestation ne fût décidée par les armes. Il fit une tentative pour renouer les négociations, et le vieil archevêque de Mayence, Hatto, fut chargé d'amener par ses artifices sacerdotaux ce duc opiniâtre à des concessions. Hatto accepta cette mission, et invita le duc Heinrich à une conférence. Mais Hatto avait perdu la confiance des hommes; les cruautés de Babenberg, exagérées par la renommée, étaient connues parmi les Saxons. Heinrich conçut des soupçons, ou fit semblant de se méfier du prêtre. « Dis à ton maître, répondit-il à l'archevêque, que je ne viendrai pas, parce que je ne veux pas lui être à charge; mon cou n'est pas non plus plus dur que celui du margrave Adalbert. » Ce fait se répandit parmi le peuple, et, dans la bouche du peuple, le danger que Heinrich avait soupçonné se changea en vérité. Une fable méchante prit naissance parmi les Saxons. L'archevêque, dit-on, avait fait faire une chaîne d'or qui devait servir à étrangler Heinrich; mais l'orfèvre, dont le prêtre avait fait son confident, avertit le duc, et c'est ainsi que celui-ci évita sa perte. Cette fable enflamma encore l'enthousiasme des Saxons pour leur duc. Heinrich osa donc prendre possession de tous les domaines qui appartenaient à l'archevêque de Mayence en Saxe et en Thuringe, et sans aucun doute il les partagea entre ceux qui lui avaient montré le plus d'attachement et de fidélité. D'autre part, il chassa du pays tous ceux dont les dispositions lui inspiraient de la méfiance, et il contraignit aussi par les armes à la fuite le gendre du roi, le comte ou duc Burchard de Thuringe, ainsi qu'un autre comte, nommé Bardo, qui s'était déclaré pour le roi. Et comme, après des événements de cette nature, l'archevêque Hatto mourut avec une soudaineté tout à fait extraordinaire, peut-être du chagrin que lui causait la perte de ses domaines et du découragement que lui inspirait la mauvaise position de celui qu'il avait sacré, le bruit courut parmi les Saxons que l'archevêque était mort de colère, parce que son projet d'assassinat avait été découvert; on ajouta même qu'il avait été frappé de la foudre en punition de ses crimes. Et un bruit de cette nature excita une rumeur plus grande encore parmi les Saxons; quant au roi, il avait perdu dans Hatto un ami éprouvé et influent.

En de telles circonstances, il ne restait plus qu'à remettre la décision aux armes. Kunrad envoya donc, vers la fin de l'an 912, son frère, le margrave Eberhard, avec une armée, vers la

Diemel contre les Saxons. Ceux-ci s'étaient rassemblés près de l'ancienne place d'Ehrenbourg, par la prise de laquelle Karl le Grand avait commencé, cent quarante ans auparavant, la soumission du peuple saxon. Une bataille fut livrée à un mille de distance de cette forteresse. Les Saxons y remportèrent la victoire. La nouvelle en fut répandue avec une telle exagération, que les chanteurs qui racontèrent l'événement chantèrent au peuple que l'enfer n'était pas assez grand pour recevoir la multitude des guerriers tués. Mais les événements suivants prouvent que la puissance du roi n'était nullement abattue. Car Kunrad entra bientôt lui-même en campagne, au milieu de l'hiver, avec une nouvelle et grande armée, et la fit entrer au cœur de la Saxe, après lui avoir fait passer le Wéser, vraisemblablement auprès de Corvei. Heinrich occupa avec les siens la forteresse de Grona, non sans doute ce château peu éloigné de la position où maintenant Göttingen jette au loin un brillant éclat, mais un lieu fortifié un peu au dessous de Corvei, mais sur la rive droite du Wéser (2). Kunrad assiégea la forteresse, et Heinrich se vit dans un grand embarras. Déjà des envoyés du roi se trouvaient dans le château pour négocier avec le duc au sujet de sa soumission; mais tout à coup les négociations furent rompues, et le roi quitta la Saxe sans qu'aucune convention eût été faite. Un écrivain saxon, Witikind, moine de Corvei, expose ce changement comme il suit: « Au moment du danger, arriva de la Saxe orientale dans le château un certain comte Thiatmar, homme expérimenté, prudent et rusé. Il demanda au duc, en présence des envoyés du roi, où il fallait disposer l'armée qu'il lui amenait. Le duc, saisi de joie, lui demanda à son tour quelle était la force de cette armée. Thiatmar, bien qu'il n'eût amené que cinq hommes avec lui, répondit qu'il avait presque trente légions. » Effrayés de cette réponse, les députés retournèrent aussitôt auprès du roi; Kunrad leva le siége et quitta la Saxe. » Voilà le récit de Witikind. Tout ce que l'histoire peut garder de cette fable, c'est que Kunrad se retira sans avoir pris le château de Grona. Mais au sujet du motif qui décida la retraite du roi, nous trouvons une autre trace qui nous mène peut-être à la vérité. On raconte que Karl le Simple, roi de France, que la Lotharingie venait aussi de reconnaître pour roi, se trouvait à Aix-la-Chapelle, et que Heinrich, duc de Saxe, s'adressa à lui et lui demanda du secours; que Karl, se rendant à cette prière d'un de ses parents, passa le Rhin, traversa la Saxe, s'empara des domaines royaux de ce pays, et les remit au duc Heinrich. Le temps de cet événement n'est pas, il est vrai, indiqué avec précision; mais comme il est permis de supposer que Heinrich n'a pu avoir recours au roi de France qu'à la dernière extrémité, et comme Heinrich ne s'est pas trouvé une autre fois dans une extrémité pareille à celle où nous venons de le voir, il n'est pas invraisemblable que Kunrad se retira de la Saxe pour aller au devant de l'armée de Karl. Les écrivains teutschs, particulièrement les Saxons, ont passé volontiers, comme cela est facile à concevoir, sur une chose qui ne tournait pas à l'honneur du duc Heinrich, et que plusieurs même considérèrent peut-être comme honteuse. Et peut-être la fable a-t-elle fait venir de l'est le sauveur, précisément parce qu'il était venu de l'ouest. Peut-être aussi Kunrad fut-il déterminé par l'apparition de Karl sur la rive droite du Rhin à entreprendre la seconde expédition au delà de ce fleuve, au sujet de laquelle nous avons déjà remarqué plus haut que par elle l'Alsace, la province la plus éloignée du royaume de Lotharingie par rapport à la France, fut conservée au Teutschland.

Dans cette expédition qui amena le roi dans le voisinage d'Erchanger, duc des Allemanni, il semble avoir modifié ses premiers projets. Sa tentative de soumettre le duc des Saxons ayant échoué, aussi bien que celle de le gagner, Kunrad voulut désormais avant tout, et tandis qu'il laissait dans une incertitude hostile sa position à l'égard de Heinrich, rattacher à son parti les princes du Teutschland méridional, sans aucun doute dans l'espoir que l'orgueilleux prince du Teutschland septentrional serait ensuite également amené à suivre leur exemple. Il commença par Erchanger, duc des Allemanni, et il paraît que ce ne fut pas sans succès. Lorsqu'il vit, en effet, qu'il ne serait pas non plus facile de réduire même Erchanger les armes à la main, il entra en négociation avec lui. Erchanger prêta serment de fidélité au roi comme à son suzerain; le roi lui laissa le duché d'Allemannie ou de Souabe; et pour consolider la paix et l'union entre eux, il épousa la sœur d'Erchanger, Kunigunde, veuve du duc Liut-

pold, et mère d'Arnolf, duc actuel de Bavière. Mais ce ne fut là qu'une œuvre de nécessité et de calcul; aussi ne servit-elle à rien. Bien plus, elle augmenta encore les agitations du royaume, et remplit la maison du roi de malheur et de désolation.

En effet Kunrad, en concluant ce traité avec le duc d'Allemannie, agissait sous l'impulsion d'une double espérance : d'abord il pensait que le duc Arnolf de Bavière, devenu son beau-fils, ne tarderait pas, par égard pour le roi lui-même, pour la reine sa mère et pour Erchanger son oncle, à suivre volontiers l'exemple de celui-ci, et à rester désormais fidèlement et loyalement attaché à lui, le roi; en second lieu, il était persuadé que le duc Erchanger, devenu son beau-frère, agirait d'accord avec lui, comme prince de l'empire et comme fidèle, pour rétablir partout la tranquillité dans le royaume, et pour assurer à son roi et à son suzerain la puissance qui lui était nécessaire pour conserver le trône. Et il fut cruellement trompé dans cette double espérance.

Arnolf était un jeune homme actif; il avait reçu le duché de Bavière en des temps difficiles, il s'y trouvait comme à l'avant-garde des peuples teutschs contre les Hongrois. Ses Bavarois furent les premières victimes de cette race de pillards. Il ne pouvait se reposer sur personne que sur lui-même et sur la confiance que les Bavarois lui montraient. Aussi s'était-il conduit déjà, sous Ludwig l'enfant, comme s'il n'avait eu personne au dessus de lui; il s'intitulait : *Arnolf, par la grâce de Dieu, duc de Bavière et des pays limitrophes ;* il disposait des évêchés avec un pouvoir royal, sans difficulté, peut-être aussi sans contradiction. Et les Bavarois, qui se rappelaient leur ancienne célébrité et leur ancienne gloire, et qui n'avaient pas oublié qu'aux jours des ancêtres ils avaient formé un royaume particulier auquel les Franks avaient arraché son indépendance par la ruse et par la force, ne pouvaient voir qu'avec joie la position que leur jeune duc osait prendre. Comment un tel prince aurait-il pu revenir sur ses pas devant un roi tel que Kunrad, auquel personne n'obéissait, à l'exception des Franconiens? Quant au mariage de ce roi avec sa mère qui avait été veuve pendant six ans, et qui, dans tous les cas, avait passé depuis longtemps l'âge de contracter une union basée sur l'amour, il put aisément y trouver un sujet de chagrin plutôt que de joie. Il repoussa donc sèchement les insinuations de son beau-père, avec quelque chaleur que les appuyât sa mère nouvellement mariée.

Tandis que Kunrad se trouvait embarrassé dans des relations si hostiles, qui probablement troublèrent singulièrement son bonheur conjugal, il vit s'évanouir aussi les espérances qu'il avait fondées sur son nouveau beau-frère Erchanger, duc d'Allemannie, et l'Allemannie devint la proie de grandes agitations. Dès le temps de l'empereur Arnolf, les envoyés de la chambre, Erchanger et Berthold son frère, avaient eu de grandes querelles avec Salomon, évêque de Constance, homme d'illustre origine, instruit, spirituel, aimable en société par des dons naturels et par le travail et l'art, persuasif, disert, et en même temps ami du luxe, ambitieux, avide et intrigant. Ces querelles étaient venues de ce que l'évêque, comme nous l'avons déjà remarqué plus haut, avait obtenu, vraisemblablement par captation, des donations au détriment de la chambre et des envoyés de la chambre. Alors déjà les deux frères avaient porté leur inimitié contre lui au point que Salomon n'avait pu se soustraire que par la fuite à leurs embûches. Une enquête avait été faite à ce sujet, et ils avaient été déclarés coupables de lèse-majesté ; toutefois, par l'intercession de l'évêque, ils avaient obtenu leur grâce de l'empereur Arnolf. Par ces motifs, et parce que, sous Ludwig l'enfant, Salomon avait été chancelier de l'empire, et avait entretenu des relations intimes avec Hatto de Mayence, ce puissant prêtre, ils avaient fait trève à leur haine; mais elle ne s'était pas éteinte. Elle avait aussi trouvé de continuels aliments, non-seulement en ce que l'évêque, par ses richesses et par les choses précieuses qu'il possédait, excitait l'envie des envoyés de la chambre, mais encore parce qu'il trouvait plaisir à éblouir ses envieux à force da richesses et d'objets précieux. Mais maintenant elle éclata avec une nouvelle énergie : car l'évêque était irrité de l'alliance de Kunrad avec Erchanger, prince qu'il regardait comme un vieil ennemi, comme un ennemi irréconciliable, et particulièrement par la reconnaissance de la dignité ducale dont il s'était emparé; et Erchanger n'avait consenti à cette alliance avec Kunrad, que parce qu'il voulait la faire tourner à son avantage, comme le roi voulait la faire tourner au sien. Kunrad aussi, pour

récompenser ou acheter les services de l'évêque, avait ajouté aux anciens sujets de querelle, en faisant au prélat de nouvelles donations dont la validité pouvait d'autant plus être révoquée en doute, qu'elles avaient eu lieu avant que Kunrad eût été reconnu roi en Allemannie. L'évêque crut nécessaire de faire valoir dans toute leur rigueur ses anciens et ses nouveaux droits en Allemannie, en opposition avec le nouveau duc. Celui-ci crut qu'en qualité de beau-frère du roi, il ne devait pas tolérer plus longtemps les prétentions du prêtre. L'avoué de l'évêque, qui devait faire valoir ses droits, fut donc sèchement renvoyé par le duc et par son frère; des hommes de l'évêque furent dépouillés et maltraités; et ensuite les deux frères, Erchanger et Berthold, accompagnés de leur neveu Liutpold, ayant rencontré l'évêque sur la voie publique, et, après les salutations réciproques, un échange de paroles s'étant établi, l'évêque osa rappeler aux princes qu'ils n'avaient échappé que par son intercession à un châtiment bien mérité. Alors ces princes se jetèrent sur lui, se rendirent maîtres de sa personne, et l'emmenèrent par violence dans leur forteresse de Teutbaldsbourg. Ils l'y laissèrent sous une forte garde, sans tenir compte des larmes et des pressentiments de Bertha, femme du duc, à la vue de cette violence; en vain cette noble femme exprima ses inquiétudes pour l'avenir. Quant aux princes, ils fortifièrent de la manière la plus formidable, sur une montagne escarpée, le château de Hohentwiel, pour y trouver en tout cas un sûr asile.

Ces événements, qui s'accomplirent en l'an 914, excitèrent un mouvement général dans tout le pays, depuis les hautes Alpes, le long du Rhin, jusqu'aux bords du Mein. D'anciennes passions éclatèrent de nouveau; des inimitiés surannées se réveillèrent; des atrocités récentes appelaient la vengeance. L'année précédente, des comtes barbares avaient arraché les yeux à Einhard, évêque de Spire; l'évêque de Strasbourg, Otbert, avait été assassiné, et un autre prêtre, Richwin, s'était placé par la violence sur le siége épiscopal. Des excès de toute nature avaient été commis, et pour chaque crime le jour de la vengeance semblait être arrivé. Tout ordre était dissous; personne n'avait de sécurité, s'il ne la trouvait dans sa propre force matérielle, et dans la force de ceux qu'il savait réunir à lui.

Le roi Kunrad voyait avec une profonde douleur et avec une vive colère cette dissolution. Il avait à redouter les derniers malheurs. Jusqu'au Rhin le nom du roi de France était reconnu; le duc Heinrich gouvernait la Saxe et la Thuringe, et se tenait dans une position hostile; en Bavière, le duc Arnolf, beau-fils du roi, le bravait et semblait se préparer d'avance à tout événement: car, pour n'être pas attaqué des deux côtés, il avait cherché à gagner l'amitié des Hongrois; et l'on avait déjà eu l'occasion de faire l'expérience que les Hongrois, avec toute leur grossièreté et toute leur barbarie, avaient apporté avec eux une belle vertu qui n'est pas rare chez les peuples nomades, la fidélité à la parole donnée et la haine de la trahison. Il était donc à craindre qu'Arnolf ne s'unît à ses oncles, et qu'il n'écrasât leurs ennemis, et que par là il ne fît naître pour le roi un danger auquel il fût difficile de résister. En de telles circonstances, il restait à peine au roi d'autre parti que de risquer une tentative par les armes contre son beau-frère.

L'an 91[illegible], [illegible] avec une armée dans l'Allemannie. Les deux frères, ses beaux-frères, pour lesquels tenait un puissant seigneur, le comte Burchard le jeune, se retirèrent devant lui sur leur rocher fortifié de Hohentwiel, et là, derrière leurs murailles, ils se moquèrent du roi. Kunrad essaya vainement d'enlever ce château, qui résista à ses armes. Il le bloqua, pour dompter ses ennemis par la faim. Mais bientôt le bruit circula que le duc Heinrich s'était jeté dans la France rhénane, et y répandait la crainte et la terreur. Le roi crut donc nécessaire de retourner chez lui le plus rapidement possible, pour ne pas tout perdre. Et aussitôt après sa retraite, le duc Erchanger sortit de son château, et poursuivit son ancienne carrière; bientôt après des essaims de Hongrois se précipitèrent en avant: il paraît que, favorisés par leur nouvel allié, le duc Arnolf, ils avaient traversé sans obstacle la Bavière jusqu'aux frontières de l'Allemannie. Ils s'avancèrent en deux bandes, tournant, autant qu'ils le purent, le pays des Allemanni, sans doute parce qu'Arnolf s'était entendu avec eux au sujet de ses oncles. L'une de ces bandes traversa la Fulde et marcha sur le Rhin; l'autre pénétra par Bâle dans l'Alsace. Et bien que chaque localité qu'ils touchèrent sur leur pas-

sage fût exposée à de grandes dévastations, leur œuvre de destruction ne semble avoir réellement commencé que sur la rive gauche du Rhin. Mais là ils l'étendirent au loin dans la Lotharingie, ne trouvèrent nulle part de résistance, et retournèrent sans obstacle, chargés de butin, dans leur pays, qu'ils commençaient à regarder de plus en plus comme leur propriété permanente.

Après de tels événements, Kunrad, rejeté bien loin de ses premiers projets, ne vit de salut que dans la puissance de l'Église, et, dans son désespoir, il résolut de l'appeler à son aide. Mais il reconnaissait aussi que les églises teutsches seules ne pouvaient rien être pour lui; car les évêques de chacun des pays teutschs tenaient pour les ducs de chaque peuple, par intérêt, par penchant ou, ce qui est plus vraisemblable, par crainte. Il était donc impossible de les décider à une assemblée générale et à des résolutions communes. Un résultat ne paraissait pouvoir être obtenu que par l'autorité du siége apostolique; mais cette tentative aussi était extrêmement incertaine. Sans doute le siége apostolique lui-même n'avait rien perdu de sa considération; mais, comme nous l'avons observé précédemment déjà, les bouleversements de l'Italie avaient fait même des papes des hommes de parti; ils avaient amené une rapide succession de pontifes, et aucun d'eux n'avait reconnu ou su employer la puissance que possédait le saint-siége. Aussi l'autorité de ces papes ne fut-elle pas grande, et leur influence fut extrêmement incertaine. C'était là toutefois pour le roi Kunrad le seul moyen de sortir d'embarras. On ne sait pas comment il dirigea cette affaire, ni quelle voie il suivit; mais il eut à Mayence une conférence avec l'archevêque Heriger, successeur de Hatto, et avec plusieurs princes ecclésiastiques et laïques, qui tenaient à son parti; et cette assemblée crut bon et nécessaire d'indiquer un concile général sous la présidence d'un légat du pape : car l'on espérait qu'aucun évêque et aucun abbé ne s'abstiendrait d'y venir, si l'assemblée était convoquée au nom du saint-siége; du moins on se donna l'air de nourrir cette espérance.

Pendant qu'on s'occupait de cette affaire, et que des négociations étaient nouées avec Rome, l'état des choses changea tout à coup. Sigefrid, cousin de l'évêque Salomon, accompagné de parents et d'hommes du prélat, surprit les trois princes ses ennemis, le duc Erchanger, son frère Berthold et leur neveu Liutfrid, au moment où, dans une course aventureuse, ils s'étaient abandonnés au sommeil au milieu d'une forêt. Il les fit prisonniers malgré leur résistance, leur ôta leurs armes, et les emmena garrottés. Aussitôt la femme du duc, Bertha, fut exhortée au Tentbaldsbourg à mettre l'évêque en liberté; si elle refusait de se rendre, on menaçait de pendre les trois princes de trois côtés du château, et de les y laisser brûler au soleil. A cette sommation, les hommes qui avaient été placés dans le château pour garder l'évêque abandonnèrent cette forteresse, cherchèrent à se sauver par la fuite. L'évêque sortit sans obstacle; mais il tenait par la main la duchesse Bertha, et chercha à la récompenser désormais de l'intérêt qu'elle lui avait témoigné dans son malheur. Il fut salué par les siens avec une joie infinie, se rendit aussitôt, à ce qu'il semble, auprès du roi Kunrad, et reprit ses fonctions comme chancelier de l'empire (3). Et alors bien des hommes changèrent de couleur en Allemannie. Ils avaient été partisans du duc, tant que le soleil de la fortune avait brillé pour lui; maintenant qu'il était prisonnier, ils lui tournèrent le dos, et prirent le parti du roi, qui désormais promettait de plus grands avantages. Parmi eux, Burchard le jeune paraissait au premier rang, soit qu'après le duc et les princes de sa famille, il fût le seigneur le plus puissant parmi les Allemanni, soit qu'il se fût montré le plus actif et le plus énergique.

Pendant ce temps, l'évêque d'Ortena était arrivé comme légat du pape Jean X. Sous sa présidence, et tandis que des bandes de Hongrois commettaient de nouveaux ravages, fut ouvert le synode d'Altheim (4). Pourtant les princes ecclésiastiques de la France rhénane, de l'Allemannie et des bords du Mein, s'y étaient seuls rendus; vraisemblablement personne n'y était venu de la Bavière, de la Saxe et de la Thuringe. Quant aux seigneurs laïques qui s'étaient déclarés pour le roi, beaucoup étaient présents. Dans cette assemblée, qui du reste s'occupa aussi d'affaires ecclésiastiques, le duc Erchanger, son frère Berthold et leur neveu Liutfrid, furent condamnés à mort comme criminels de lèse-majesté, et en même temps il fut résolu que tous ceux qui

avaient participé à leur crime seraient poursuivis comme ennemis publics.

Le roi, à ce qu'il paraît, ne fit pas exécuter le jugement contre les princes souabes, sans doute parce qu'il voulait ménager aussi longtemps que cela lui serait possible les relations de parenté. Mais il voulait du moins, le jugement à la main, contraindre par la terreur à la soumission Arnolf, duc des Bavarois; s'il y avait réussi, il eût sans doute épargné le duc Erchanger et ses partisans. Arnolf toutefois, soit qu'il méconnût la position dangereuse de ses oncles, et qu'il comptât follement sur l'influence de sa mère, soit qu'il fût entraîné par son propre orgueil et par l'ardeur de ses fidèles, rejeta toute proposition. Le roi se vit donc contraint, au printemps de l'année 917, à une expédition en Bavière, pour châtier son beau-fils récalcitrant et le forcer à s'humilier. Sans aucun doute, les Souabes prirent part à cette expédition, et avant tous Burchard le jeune, qui avait tant de torts à réparer. Arnolf pouvait d'autant moins résister, qu'après ce qui s'était passé à Altheim, les évêques du pays abandonnèrent certainement sa cause et soutinrent celle de ses ennemis, et que probablement aussi parmi les seigneurs temporels il s'en trouva plus d'un qui chancela devant une fortune aussi incertaine. Il s'humilia donc. Il sortit de Ratisbonne, la ville royale; et se retira, en remontant vers Saltzbourg, dans les hautes montagnes. Le roi n'osa pas le poursuivre et continuer la guerre à une si grande distance. Il prononça donc la déchéance du duc Arnolf, remit à son frère Eberhard le duché de Bavière, le laissa à Ratisbonne pour réduire son ennemi, et revint lui-même dans la France rhénane, où d'autres dangers pouvaient le menacer, rapportant vraisemblablement avec lui dans ces contrées les ornements distinctifs des rois qui l'avaient précédé.

A peine Kunrad avait-il quitté la Bavière, qu'Arnolf, accompagné des comtes des montagnes, se précipita des hauteurs, chassa de Ratisbonne le nouveau duc Eberhard, et reprit avec son ancien orgueil sa place sur le trône ducal. Beaucoup de choses se passèrent peut-être dont l'histoire ne parle pas. Sans doute les persécutions et les châtiments ne manquèrent pas; il est possible aussi qu'Arnolf ait noué des relations avec ses oncles pour les délivrer et les remettre à la tête des Souabes. En tout cas, le roi se sentit saisi d'un profond chagrin, et, sous cette impression, il ordonna l'exécution du jugement d'Altheim. Le duc Erchanger, son frère Berthold et leur neveu Liutfrid furent secrètement exécutés à Aldingen; le duché de Souabe fut désormais remis à Burchard le jeune, qui par des services récents avait fait oublier ses anciennes fautes, et qui probablement aussi s'était fait une position telle, qu'il ne resta au roi que le choix de maintenir ce prince dans sa fidélité par de grandes récompenses, ou de précipiter encore une fois l'Allemannie dans d'effroyables bouleversements. Puis Kunrad entreprit une seconde expédition en Bavière contre l'opiniâtre Arnolf. Mais celui-ci, reconnaissant que le temps des négociations était passé, et qu'il ne pouvait espérer triompher du roi, abandonna de nouveau la ville de Ratisbonne à son ennemi, et s'enfuit avec sa femme et ses fils chez les Hongrois, dont il avait depuis longtemps recherché l'amitié. Kunrad ne se sentait ni assez fort, ni assez sûr de ses ressources pour y poursuivre le duc. D'ailleurs il était fatigué et affaibli; l'inquiétude déchirait son âme, le chagrin brisait son cœur. Les cadavres sanglants de ses frères le glaçaient d'horreur; la douleur et les larmes de sa femme lui étaient insupportables. Il se retira de Bavière, rongé de chagrins, et laissa tout dans une entière incertitude.

CHAPITRE VI.

LE ROI HEINRICH Ier. — NOUVELLE RÉUNION DE TOUS LES PEUPLES TEUTSCHS AU ROYAUME TEUTSCH. — PAIX DE NEUF ANS AVEC LES HONGROIS.

De l'an 918 à l'an 925.

Pendant plus de sept ans Kunrad avait soutenu des luttes et des combats pour se faire reconnaître par les princes et donner de l'autorité à son trône parmi les peuples teutschs; mais tout avait été inutile. Il n'avait épargné aucun moyen pour arriver à son but, évité aucune voie, reculé devant aucun sacrifice; mais il n'avait pas obtenu le moindre résultat. Bien plus, sa position, dans sa vie publique, était maintenant plus mauvaise que dans le temps où il osa recevoir de l'archevêque Hatto la consécration sacerdotale, et, dans sa vie in-

térieure, il avait perdu le plus beau bonheur de l'homme. Son énergie était brisée, son cœur affaibli, son génie épuisé par le découragement, l'inquiétude et la honte. C'est ainsi qu'il revint de la Bavière dans le pays de sa jeunesse, sans perspective et sans espérance. Il était malade, et n'avait peut-être pas même le désir de surmonter ses souffrances. Il sentait les approches de la mort.

Dans ce sentiment, et plein de hautes pensées pour son peuple et pour sa patrie, il appela près de lui son frère Eberhard, les princes de sa maison, et les hommes les plus importants parmi ses fidèles, dans sa ville de Weilbour (1), pour exprimer devant eux les résolutions inspirées par une sagesse qu'il avait acquise par une rude expérience, pour leur adresser des avis, et leur recommander cette modération qui peut seule assurer le salut de l'empire. Celui-ci se couvrait toujours encore du nom de Frank. Il était à craindre que, la race des Karolingiens s'étant entièrement éteinte, son peuple, ébloui par le nom de Frank, ne s'efforçât encore une fois à maintenir l'empire sous ce nom. Il était à craindre qu'Eberhard, son frère, ne tirant aucune leçon de son exemple, n'aspirât à une couronne qui avait chancelé sur sa tête, mais qui, d'après toutes les prévisions, devait se briser en éclats sur celle de son frère. Car les ducs du Teutschland septentrional et méridional, arrivés plus ou moins à la conscience de leur puissance, n'accorderaient certainement pas, dans une seconde tentative, à son frère puîné ce que dans la première ils lui avaient à lui-même refusé avec succès. En somme, Kunrad reconnut peut-être de la manière la plus manifeste que l'empire teutsch devait nécessairement se dissoudre en plusieurs États indépendants, et qu'il ne pourrait plus être rétabli jamais, ou du moins bien tard, seulement après de longues guerres civiles, et après avoir été horriblement maltraité par des ennemis étrangers, si maintenant il ne recevait pour roi le duc le plus puissant du Teutschland, et si ce duc n'était pas reconnu paisiblement et aussitôt non-seulement par son propre peuple, mais aussi par toutes les autres nations teutsches; mais que, dans un cas comme dans l'autre, les Franks devaient nécessairement disparaître du Teutschland, parce qu'ils étaient trop épuisés par les efforts qu'ils avaient faits jusqu'alors, et trop détestés par leurs voisins, plus forts qu'eux. Le plus puissant duc du Teutschland était l'ancien ennemi de Kunrad, Heinrich de Saxe; car, outre les Saxons, les Thuringiens obéissaient aussi à ce prince. Et les Saxons, peut-être le peuple le plus énergique, parce qu'ils étaient le plus longtemps restés fidèles aux mœurs des ancêtres, avaient joui d'un long repos sous son administration et sous celle de ses pères; les tempêtes qui avaient constamment ébranlé les peuples teutschs méridionaux avaient presque toutes passé à côté d'eux depuis plusieurs générations; les luttes contre les Nordmans, les Slaves, les Hongrois, ne les avaient jamais mis en danger, et n'avaient servi qu'à les tenir en éveil; enfin un bonheur qu'avaient les Saxons, et dont aucun autre peuple teutsch ne pouvait se vanter, c'est que depuis une longue suite d'années, au milieu de la sécurité extérieure, ils avaient vu à leur tête des hommes habiles de la même famille: car par là s'était élevée entre la famille ducale et le peuple saxon une affection intime qui maintenait la paix intérieure en excluant l'envie et la jalousie, de telle sorte qu'un seul et même sentiment animait le prince et la nation. Le roi Kunrad, éclairé par les événements de sa vie, savait tout cela; aussi son dernier désir fut-il d'amener son frère et les autres princes à prendre une position paisible et amicale envers les Saxons, et à saluer roi le duc Heinrich. Celui-ci lui avait, il est vrai, bouleversé tous les plans de sa vie; mais s'il avait été le plus puissant de ses adversaires, il en avait aussi été le plus noble. Il ne pouvait y avoir rien de commun entre lui et son beau-fils Arnolf de Bavière; quant au duc Burchard de Souabe, sa conduite avait été équivoque envers ses amis et envers ses ennemis, et il avait acquis le duché par des moyens qui rendaient impossible toute sincérité entre Kunrad et lui. Quoi qu'il en soit, Heinrich était l'ennemi le plus dangereux des Franks et de la maison royale; à l'ombre de son amitié, au contraire, les Franks pouvaient exister honorablement, et le frère de Kunrad et les autres membres de sa famille pouvaient rester grands et puissants.

Witikind, qui a écrit, d'une manière misérable, il est vrai, et confuse, l'histoire de cette époque, met dans la bouche de Kunrad, comme à l'aspect de la mort, le discours suivant, adressé à son frère Eberhard: « Mon cher frère, je sens par les progrès de la maladie, que, par la

volonté de Dieu, ma vie touche à sa fin. Aussi je songe à ton propre bonheur, et je songe, ce qui te convient de préférence, à tout l'empire des Franks. Fais attention au conseil de ton frère. Sans doute, mon frère, nous avons encore des armées à nos ordres. Nous avons des villes et des armes ; nous avons les joyaux de la couronne et tout ce qu'exige la dignité royale. Il ne nous manque que le bonheur et les mœurs de nos ancêtres. Le bonheur, mon frère, avec les mœurs les plus nobles, a passé du côté de Heinrich ; la décision des affaires publiques est entre les mains des Saxons. Prends donc ces joyaux, la lance consacrée, les bracelets d'or, le manteau de pourpre, le glaive des anciens rois, la couronne, et va trouver Heinrich, fais la paix avec lui, afin de l'avoir pour allié pendant toute ta vie. Pourquoi le peuple des Franks périrait-il avec toi sous ses coups? Car il est destiné à être le roi de beaucoup de peuples. » Il n'est pas douteux que ces paroles appartiennent à l'écrivain et non au roi ; mais elles expriment d'une manière assez claire les dispositions du roi malade et l'état des choses. Ce qui n'est pas non plus douteux, c'est que Kunrad parla dans ce sens ; car plusieurs écrivains mentionnent son discours en termes différents, mais avec les mêmes idées, et font venir la marche subséquente des choses de l'impression que les nobles intentions du roi mourant avaient faite sur les hommes qui furent témoins de ses paroles.

Kunrad mourut dans les derniers jours de l'an 918, et fut d'abord enseveli dans sa ville de Weilbourg; mais plus tard, à ce qu'il paraît, il fut transféré dans la célèbre abbaye de Fulda (2), qui lui devait beaucoup. Aussitôt après sa mort, Eberhard, accomplissant fidèlement la parole que son frère lui avait demandée, et qu'il lui avait donnée à son lit de mort, se rendit auprès de Heinrich, duc des Saxons et des Thuringiens. Il lui transmit les salutations du feu roi, déposa à ses pieds les ornements royaux, et le reconnut pour son roi et son *senior*. Heinrich, touché de tant de noblesse, s'entendit facilement avec Eberhard, et conclut avec ce prince, qui jadis avait porté les armes contre lui, une amitié qui se maintint dans la suite du temps, dans les jours heureux comme dans les jours contraires. Ils convinrent entre eux de ce qu'il y avait ensuite à faire.

Par suite de ces conventions, Eberhard convoqua, au commencement de l'année 919, une assemblée de tous les Franks à Fritzlar. Le duc Heinrich s'y rendit, accompagné des princes et des seigneurs du peuple saxon, auquel les honneurs rendus à son noble duc arrachaient des cris de joie. Dans cette diète, le duc Eberhard proposa le duc Heinrich pour roi. Tous les Franks, comme tous les Saxons, lui donnèrent leurs voix, et Heinrich, le premier roi de ce nom, reçut de tous le serment de fidélité. Puis Heriger, archevêque de Mayence, le premier prince ecclésiastique de l'empire, offrit de lui placer la couronne sur la tête et de lui donner l'onction sacerdotale et la bénédiction de l'Église. Mais le nouveau roi, prudent, expérimenté et adroit, chercha à éviter cette cérémonie sainte ; et il l'évita en effet, en dissimulant sa répugnance sous les dehors d'une modestie pieuse : « J'ai, dit-il, sur mes ancêtres l'avantage d'être appelé et d'être roi par la grâce de Dieu et par votre bienveillance : c'est là quelque chose de très-grand. Quant au sacre et au couronnement, réservons-les pour de meilleurs que moi ; j'en suis indigne. »

Il est évident que le véritable motif qui portait le nouveau roi à refuser ce sacre si désiré et si recherché par ses prédécesseurs n'est pas renfermé dans ses expressions; mais il est moins facile de le découvrir. Nous sommes trop mal informés de l'idée que Heinrich se faisait de la vie, de ses principes et de ses connaissances, pour qu'il nous soit permis de lui attribuer des vues profondes. Autrement, on serait très-porté à penser que Heinrich, vaillant guerrier et prince heureux, avait formé le plan de délivrer la puissance temporelle de l'influence de l'Église, et d'opposer la royauté au sacerdoce, comme un pouvoir purement temporel ; et l'on pourrait apporter en preuve de cette conjecture cette circonstance que précédemment déjà le nouveau roi s'était mis en opposition avec les ecclésiastiques, et avait empêché les évêques de Saxe de se rendre au synode d'Altheim, bien qu'un légat du pape y fût présent. Mais il vaut peut-être mieux s'en tenir aux circonstances les plus proches; et, parmi celles-ci mêmes, deux surtout semblent ressortir et expliquer complétement le refus du roi, qui paraît à beaucoup si inconcevable.

En premier lieu, nous avons raconté plus haut que Heinrich, dans ses discussions avec le

roi Kunrad, avait saisi tous les domaines que l'archevêque de Mayence possédait en Saxe et en Thuringe. Rien n'indique qu'il les ait rendus ou qu'il ait même eu quelque occasion de songer à cette restitution; mais il est difficile d'admettre qu'il fût disposé à rendre ces domaines, ou qu'il eût pu le faire sans inconvénient, puisque, très-vraisemblablement, ils n'étaient plus à sa disposition. Pour cela même, il devait voir du danger à entrer avec l'archevêque de Mayence dans des relations aussi intimes que celles qui se seraient établies, s'il s'était fait sacrer et couronner par lui. Une aussi importante cérémonie religieuse demandait à être récompensée avec une libéralité toute royale. Ainsi le voulaient l'origine même de la cérémonie, l'habitude, la dignité et les usages. Si, lors du couronnement, Heinrich avait retenu les domaines de l'archevêque, il eût été à craindre que ce prêtre ne les réclamât dans des formes telles que la consécration ecclésiastique eût été plus nuisible qu'avantageuse au nouveau roi. Il fallait y réfléchir.

A ces réflexions vint se joindre une autre circonstance. Depuis deux ou trois générations, la royauté était devenue une ombre, et l'empire n'était plus qu'un édifice en ruine; la couronne, tantôt brisée, tantôt ressoudée, avait perdu sa magnificence, et le trône n'avait ni une base solide ni des appuis assez forts. Mais Heinrich, homme d'un esprit élevé et d'un noble cœur, prit vraisemblablement la dignité royale avec la ferme résolution de rétablir l'autorité du roi, de réunir l'empire, de rendre à la couronne son éclat et au trône sa majesté. Pour accomplir une telle pensée, la plus haute prudence et la plus grande modération étaient nécessaires; il fallait ménager non-seulement tous les sentiments humains, mais surtout toutes les passions humaines. Les ecclésiastiques étaient, à cette époque, moins à craindre que les princes séculiers, que les ducs des peuples teutschs; car la profanation du saint-siége avait fait perdre au clergé son unité et sa force; d'ailleurs il était intimidé par les actes de violence que nous avons racontés. Mais les grands seigneurs laïques, et, par-dessus tous, les ducs, pouvaient compter sur le sentiment de nationalité nouvellement réveillé chez les différentes races de peuples dont ils étaient les chefs, et, dans cette confiance, il leur était facile de continuer, pour arriver à l'indépendance, les efforts que malheureusement ils avaient commencé à faire. Il fallait traiter ces ducs avec une grande douceur, si l'on voulait les rattacher de nouveau à l'empire et leur faire reconnaître la suzeraineté du roi. De plus, les Franks demandaient toute sorte d'égards, et avant tous le prince qui se trouvait comme le premier à leur tête. Prince et peuple avaient également fait un grand sacrifice. Il était à supposer que l'ancien nom des Franks, qui jusqu'alors avait été imposé à tout l'empire, disparaîtrait désormais, qu'il perdrait du moins sa haute importance, après que le titre de roi, qui planait sur tout l'empire, leur eût été ôté ou qu'ils l'eurent abandonné. Ils méritaient des consolations et de la reconnaissance. Ce qui enfin était d'une haute importance, c'est précisément ce fait que l'empire passa aux Saxons. Ceux-ci avaient été de toute antiquité les ennemis des Franks, leur nom même avait été l'objet d'une haine terrible et d'une effroyable malédiction. Trois générations à peine s'étaient écoulées depuis, qu'après une lutte de trente-trois ans remplie d'atrocités, ils avaient été réduits à se soumettre, et ils n'avaient été gagnés que plus tard encore au christianisme. Leur ancienne inimitié, leur opiniâtreté et leur endurcissement n'étaient pas encore oubliés. Et maintenant leur nom s'élevait resplendissant, et un ténébreux nuage s'étendait sur le nom des Franks, leurs vainqueurs. Ceux-ci ne pouvaient voir sans une amère douleur cette vicissitude des choses; et quant aux autres peuples teutschs, aux Bavarois, aux Allemanni, et, si on peut les ajouter ici, aux Lotharingiens, il était à craindre qu'ils ne s'inclinassent pas aussi loin devant le nom saxon qu'ils s'étaient toujours encore, par une vieille habitude, inclinés devant le nom des Franks. Le nouveau roi avait donc de justes raisons d'éviter tout acte extraordinaire et saillant qui eût pu rappeler d'anciens souvenirs, de se conduire avec modération à l'égard des Franks, de parler et d'agir comme s'il ne cédait qu'à la volonté de Dieu et au désir des Franks, de se contenter d'abord du titre de roi, de ne se reposer que sur la fidélité de ses Saxons, de traiter les autres princes de l'empire comme ses amis et ses alliés plutôt que comme ses serviteurs et ses sujets, et de laisser tout le reste au temps et à l'influence des actions qu'il se sentait la force, le génie et la vertu de faire pour la patrie commune.

Quoi qu'il en soit, la pieuse humilité avec laquelle Heinrich déclina le sacre et le couronnement fit une profonde impression sur l'assemblée de Fritzlar. Elle poussa tout entière des cris de joie; tous les assistants levèrent les mains au ciel et célébrèrent le nom du nouveau roi avec des acclamations mêlés de bénédictions. Car les Saxons reconnurent que le prince qui avait été jeune avec leurs fils ne leur deviendrait pas étranger, malgré l'éclat de la dignité royale; et les Franks s'attachèrent à l'idée que le nouveau roi ne serait pas pour eux le vengeur d'anciens griefs ni un despote, mais un ami et un protecteur. Dans ces sentiments, les deux peuples étaient volontiers prêts à suivre le roi partout où il les conduirait, pour réunir de nouveau tout l'empire et faire de sa dignité une dignité vraiment royale. Et bientôt ils trouvèrent l'occasion de lui prouver leurs bonnes dispositons.

En Allemannie, Burchard le Jeune, à qui le roi Kunrad avait accordé ce duché, dominait avec une puissance toute royale. Se fiant à sa fortune et à ses talents militaires, il se conduisait envers les ecclésiastiques et les laïques comme s'il n'avait pas eu de seigneur au dessus de lui, et comme s'il n'avait prêté à personne le serment de fidélité. Il avait contribué à empoisonner les derniers jours du roi Kunrad. Mais, par cette arrogance, il excita peut-être chez beaucoup d'hommes de son peuple l'indignation et la colère; du moins l'Allemannie n'arriva pas à la tranquillité que Kunrad avait désiré procurer à ce pays. Comptant sur ces circonstances, le jeune roi de Bourgogne, Rudolf, auquel, après un règne de vingt-quatre ans, son père Rudolf, le fondateur du royaume de Bourgogne, avait laissé ses États, risqua la tentative de réunir à sa domination tout le pays de montagnes jusqu'au lac de Constance. Il traversa la Reuss, et remonta l'Argovie. Aussitôt le duc Burchard rassembla ses gens de guerre et marcha à la rencontre du roi. Sur la Reuss, près de Wintertur (5), une bataille fut livrée. Le roi fut défait, et Burchard poursuivit sa victoire. Mais, vers ce même temps, Heinrich, duc des Saxons et des Thuringiens, avait été salué roi à Fritzlar. Ce prince, jugeant le moment favorable, ne perdit pas un instant, et envoya aussitôt à Burchard des messagers pour le sommer de le reconnaître aussi comme son roi et son seigneur. Burchard, ne voyant dans Heinrich que le successeur de Kunrad, rejeta cette proposition, jugeant toutefois à propos de conclure la paix avec Rudolf. Le vaincu ne refusa pas d'accepter les conditions équitables du vainqueur. Burchard donna sa fille Bertha en mariage au jeune roi, et acquit dans son gendre, comme il l'espérait, un utile allié. Il crut pouvoir dédaigner d'autant plus hardiment le roi Heinrich. Cependant celui-ci accourut avec une armée en Allemannie, afin de montrer au duc audacieux qu'il avait un tout autre caractère que Kunrad. Lorsque Burchard vit les forces réunies des Saxons, des Thuringiens et des Franks; lorsqu'il se fut assuré de l'esprit de concorde et de dévoûment avec lequel l'armée suivait les drapeaux du nouveau roi, le courage lui manqua, et son ancien orgueil fit place à la prudence. Il s'inclina devant le roi et se soumit avec tout son peuple. Pourtant il n'est pas douteux que Burchard resta seigneur du pays des Souabes, et que sa prétendue soumission ne fut autre chose qu'une vaine reconnaissance de l'autorité teutsche, ou une sorte d'alliance entre lui et le roi. Car, dans la suite, Burchard ne parait jamais aux côtés du roi, et, quelques années après son traité avec Heinrich, il entreprit, sans le roi et avec ses propres forces, une expédition en Italie, pour soutenir son gendre le roi Rudolf.

Le roi cependant, satisfait de son rapide succès en Allemannie, conduisit, au printemps de l'année 920, son armée contre les Bavarois pour ne pas négliger sa fortune naissante et tranquilliser tout l'empire le plus tôt possible. Car Arnolf, ce duc récalcitrant, était revenu en Bavière soit après que Kunrad eut quitté ce pays, soit du moins aussitôt après la mort de ce prince, et les Bavarois l'avaient accueilli avec d'autant plus de joie, que désormais ils ne pouvaient plus douter du maintien de leur indépendance. Ils désiraient qu'il se déclarât roi de Bavière. Il avait établi sa résidence dans l'ancienne ville royale de Ratisbonne, et il avait commencé à l'entourer de retranchements et de fortifications : les grands seigneurs du pays se chargèrent volontiers d'élever chacun une partie du mur d'enceinte, à la fois contre les attaques des Hongrois et contre celles qui pourraient venir du Teutschland. Arnolf crut donc ne pas devoir reculer devant une guerre avec Heinrich, le nouveau roi, dont les principales forces étaient si éloignées de la Bavière.

Il rejeta, avec sa fierté habituelle, la sommation que celui-ci lui fit faire de reconnaître sa dignité royale et la suzeraineté de l'empire teutsch. Le roi parut devant Ratisbonne. Mais bientôt les deux princes reconnurent ce que leur querelle avait de pernicieux et de funeste; Arnolf fut effrayé des forces de Heinrich; aux yeux du roi, la soumission du duc par les armes parut une œuvre difficile. Aussi le roi, qui n'avait pas de désir plus ardent que de maintenir la paix parmi les peuples teutschs, fit-il inviter le duc à une entrevue. Arnolf accepta l'invitation : il s'avança, armé de pied en cap, hors des portes de Ratisbonne; le roi vint sans armes au devant de lui. Cette confiance apaisa complètement le duc; son âme si rude s'ouvrit à de bienveillants discours. Heinrich parla d'empire teutsch, de peuple teutsch et de patrie, de la nécessité de l'union en face des amis et des ennemis, des bienfaits de la paix intérieure, d'honneur enfin et de honte, de gloire et d'infamie, avec tant de douceur et de persuasion, qu'Arnolf, déposant son vieil orgueil, céda au roi, se rattacha à l'empire teutsch, et promit d'être à jamais l'homme de Heinrich. Le roi toutefois ne se fia pas trop à l'empression du moment. Il lui suffisait d'avoir triomphé des dispositions hostiles du duc et de l'avoir amené à renoncer au titre de roi et à tout projet de scission avec l'empire teutsch. Du reste il lui laissa le gouvernement de la Bavière avec une autorité toute royale, prit congé de lui comme d'un égal, et compta sur la nature des choses humaines et sur la marche des événements pour rétablir les relations convenables.

Ainsi le roi avait obtenu le premier avantage, le plus nécessaire et le plus important : tous les peuples teutschs de la rive droite du Rhin étaient de nouveau réunis en un seul empire (4), quelque faible du reste que fût encore le lien qui les rattachait les uns aux autres; et la fortune l'avait singulièrement favorisé dans ses efforts vers ce but. Aucun ennemi du dehors ne l'avait troublé dans sa marche. Les Hongrois eux-mêmes épargnèrent le Teutschland en ce moment, en partie peut-être parce qu'ils respectaient l'amitié dans laquelle ils s'étaient engagés avec Arnolf, duc de Bavière, en partie certainement parce que, vers cette époque, ils dirigèrent leurs courses vers l'Italie, où régnaient d'affreuses divisions qui favorisaient leurs entreprises, et où ils trouvaient plus à piller que dans le Teutschland déjà épuisé par leurs brigandages. Aussi Heinrich put-il dès lors prendre quelques mesures pour améliorer l'ordre dans l'empire et mettre çà et là une barrière aux brigandages auxquels se livraient même les hommes les plus éminents. Mais la Lotharingie manquait encore à l'empire teutsch. Heinrich ne voulut pas rester privé de ce beau pays. Lors même qu'il aurait eu de ses habitants l'opinion qu'exprime l'historien Witikind : « C'est un peuple inconstant, habile à l'industrie, disposé à la guerre, et facile à passer aux nouveautés, » il devait pourtant regarder comme aussi dangereux de le laisser sous le nom du roi de France que de l'abandonner à lui-même. Et bientôt l'occasion se présenta pour lui de prouver aux Lotharingiens que les temps étaient bien changés depuis la mort du roi Ludwig l'enfant.

Karl le Simple, roi de France, auquel, comme nous l'avons raconté plus haut, les Lotharingiens étaient échus, n'avait pas longtemps joui sans trouble du plaisir que lui avait causé l'acquisition de ce pays. Chassé de la France proprement dite par les principaux ducs, par des comtes ou des feudataires puissants, de telle sorte qu'il pouvait à peine se tenir sur la frontière à Laon, il croyait devoir tenir d'autant plus fermement à ses droits royaux en Lotharingie. Par là il s'aliéna bientôt les cœurs des grands seigneurs de cette contrée, qui n'avaient embrassé sa cause que parce qu'ils avaient espéré obtenir de lui des récompenses et des honneurs, des fiefs et des bénéfices ecclésiastiques; et avant tout il s'aliéna le duc Giselbert, fils de ce duc Rainer auquel surtout il devait la couronne de Lotharingie. Un conseiller intime, un favori de Karl, nommé Haganon, auquel, à ce qu'il paraît, le roi n'avait remis tout son pouvoir que parce qu'il ne pouvait se fier à aucun grand seigneur du pays, fut, parce qu'il était de basse extraction, chargé de toutes les haines; on fit de lui le point de mire de toutes les attaques; et si Haganon, provoqué par l'orgueil méprisant des grands seigneurs, s'opposait à eux avec résolution, avec fermeté, et avec cette fierté que donne le sentiment de sa propre valeur, on riait encore contre son arrogance, sa vanité, son insolence. Avant déjà l'avènement de Heinrich au trône des Teutschs, les choses en étaient

venues au dernier point d'exaspération, à une guerre ouverte entre le roi Karl et Giselbert; mais Karl, dirigé par Haganon, avait soutenu cette lutte avec bonheur, et Giselbert n'avait pu se maintenir en Lotharingie que par la médiation de Heinrich, alors duc des Saxons et des Thuringiens. Mais le duc Giselbert ne s'était pas réconcilié avec son roi, et l'ancienne inimitié dura toujours, et s'accrut même, bien que l'on n'en vînt pas à une lutte ouverte. Toutefois, dans le temps même où le roi des Teutschs était sous les armes contre des ducs armés, Karl, le roi de France, harsarda la tentative de s'emparer de l'Alsace, que Kunrad Ier avait conservée à la domination teutsche; et il paraît qu'il avait réussi à prendre possession de la plus grande partie de ce pays. Mais Heinrich, après avoir amené dans sa foi les ducs de Souabe et de Bavière, et après avoir inspiré une terreur salutaire aux peuples slaves des frontières orientales de Saxe, rassembla une armée l'an 921, et passa le Rhin près de Worms, pour combattre le roi Karl par les armes. Karl toutefois évita la lutte et quitta le pays, qui jusqu'alors n'avait pas encore été soumis à sa suzeraineté. Et pour échapper à une guerre qui pouvait aisément lui faire perdre toute la Lotharingie, il proposa de rétablir la paix, qu'il avait troublée inconsidérément. Heinrich ne se montra pas éloigné de se rendre à ses vœux; car il évitait volontiers la voie ordinaire des princes, et ne faisait point usage des armes lorsqu'il espérait atteindre son but par de prudentes négociations; par l'alliance qu'il avait établie avec le duc Giselbert et d'autres grands seigneurs de Lotharingie, il pouvait être assuré que ce pays ne lui échapperait point; de plus, il avait probablement des raisons de ménager ses forces, et, en sa qualité de nouveau roi, il pouvait voir du danger à rester plus longtemps éloigné du siége de son empire. Les négociations furent donc continuées; des ambassadeurs allaient et venaient; enfin, au mois d'octobre, une entrevue eut lieu près de Bonn, sur un bateau à l'ancre au milieu du Rhin, et dans lequel vinrent en même temps des deux bords opposés les deux rois, accompagnés de quelques-uns de leurs évêques et de leurs comtes, et avec toute sorte de précautions. Sur ce bateau fut conclue, à la manière des anciens traités, entre le roi des Franks occidentaux et le roi des Franks orientaux, entre Karl et Heinrich, une paix solennelle, jurée des deux côtés en présence des évêques et des comtes, et en vertu de laquelle chacun devait garder la partie de la Lotharingie qu'il avait possédée avant la guerre.

Mais avant que deux ans se fussent écoulés, la ruine de Karl le Simple était accomplie, et toute la Lotharingie avait été de nouveau réunie à l'empire teutsch par Heinrich. Les ducs, les comtes et d'autres grands seigneurs de France n'avaient pas sans doute obéi au roi Karl; mais du moins ils l'avaient appelé leur suzerain, tant qu'il avait encore pu donner une partie des domaines de la maison karolingienne ou un bénéfice ecclésiastique, un privilége ou quelque autre avantage; mais désormais, dans la France proprement dite, il y avait à peine encore quelque chose qui parût mériter la peine de lui être extorqué. La Lotharingie seule avait encore des domaines royaux qui excitaient la cupidité; et Karl tenait fermement à ces biens, sous l'administration de Haganon. Aussi les grands vassaux résolurent maintenant d'autant plus la ruine du malheureux roi, que le dernier de ceux qui avaient loyalement soutenu son parti, Richard, duc de Bourgogne, était mort l'an 922. Le prétexte de cet éclat fut sans doute une donation que Karl voulait faire à son fidèle Haganon, et sur laquelle Hugo le Sage, fils de Robert, qui était frère du roi Odo, comte de Paris et duc de France, avait ou prétendait avoir des droits. Robert et Hugo se soulevèrent contre le roi Karl; à eux se joignit Rudolf, fils du feu duc de Bourgogne Richard, et gendre du duc Robert; à eux se joignit aussi l'*orgueilleux* Herbert, comte de Vermandois, qui se vantait de descendre de Ludwig le Pieux. Le roi ne put résister à de tels ennemis. Il abandonna le reste de ses possessions en France, la pauvre ville de Laon; s'enfuit avec son cher Haganon au delà de la Meuse, et appela les Lotharingiens à son secours. Après cette fuite du roi Karl, Robert, duc de France, se déclara roi de France, fut reconnu par son parti et couronné par l'archevêque Heriveus de Reims. En Lotharingie toutefois, beaucoup de vaillants hommes se rangèrent sous la bannière de Karl, moins par affection ou par fidélité envers ce roi, que par une influence étrangère peut-être, et certainement parce qu'ils craignaient de voir tomber entre les mains des Français les domaines royaux de leur

pays, qui semblaient leur être dus à eux-mêmes. Peut-être même étendirent-ils plus loin leurs calculs. Si Karl triomphait, tous les domaines de la Lotharingie leur étaient assurés; s'il succombait, il leur restait toujours un refuge auprès de Heinrich, roi des Teutschs; et, séduite par les vertus de ce prince, leur inconstance désirait peut-être maintenant une nouvelle réunion au Teutschland, puisqu'ils n'avaient pas trouvé leur bonheur dans leur réunion avec la France. Karl s'avança avec les Lotharingiens, et entra en France. Une bataille sérieuse fut livrée aux environs de Soissons. Robert, le nouveau roi de France, succomba devant l'ancien roi, ou, comme le bruit en courut, de la main même de Karl. Celui-ci toutefois fut complétement battu avec ses Lotharingiens par Hugo, fils de Robert, et contraint à se retirer en Lotharingie. Puis les Français élurent roi de France Rudolf, duc de Bourgogne, gendre du roi tué à Soissons, et beau-frère de Hugues, le vainqueur. Karl, au contraire, maintenant que la fortune l'avait abandonné, se vit aussi abandonné de tous ceux qui jusqu'à ce moment s'étaient encore appelés ses fidèles. Il s'adressa de tous côtés, fit des promesses, offrit des engagements formels; mais tous ses efforts furent inutiles. Enfin Herbert, comte de Vermandois, sembla vouloir embrasser sa cause. Il noua avec le roi des négociations perfides. Karl, enchanté de la fidélité que le comte montrait au malheur, se rapprocha de lui avec confiance. Mais Herbert, après avoir séparé le roi de son entourage, le fit saisir et arrêter prisonnier à Saint-Quentin. Il le retint dans la captivité. Quant à Rudolf, de duc redouté qu'il était, il était devenu un faible roi, forcé de donner à chacun ce qu'il demandait, sans satisfaire personne, parce que tous étaient insatiables, et, par cette raison même, il ne trouvait nulle part d'obéissance, de fidélité et de respect. La France, exposée de nouveau aux attaques dévastatrices des Nordmans, était divisée en un grand nombre de duchés, de comtés, d'évêchés et d'abbayes, où chacun agissait selon ses caprices, et au dessus desquels la couronne royale ne paraissait que comme un obscur météore.

Heinrich, roi des Teutschs, ne pouvait rester étranger à tous ces événements; et s'il n'avait pas de lui-même porté ses regards vers la Lotharingie, les partis qui se trouvaient en présence l'auraient forcé à le faire, parce que tous deux devaient le craindre. Lorsque Karl s'était enfui en Lotharingie devant Robert, qu'on lui avait opposé comme roi, et que les habitants de ce pays n'avaient pas encore embrassé de parti, Robert, le nouveau roi, eut déjà une entrevue avec Heinrich sur la Roër. On sait tout aussi peu de quelle manière et dans quelles vues cette entrevue eut lieu, que les conventions que les deux rois y firent; pourtant ils se quittèrent amis. L'état des choses rend sans doute vraisemblable que Robert chercha à détourner le roi Heinrich d'une alliance avec Karl, et qu'il lui accorda la possession de la Lotharingie en échange de cette faveur, qui se justifie aisément par la position de Heinrich à l'égard du Karolingien, lequel prétendait avoir un droit héréditaire sur la Lotharingie, et peut-être aussi sur le Teutschland. Il paraît qu'après cette transaction Heinrich passa le Rhin avec une armée. Mais pendant ce temps le roi Karl avait eu connaissance de l'entrevue de Heinrich avec Robert. Elle l'effraya; et comme il se trouvait dans un embarras extrême, il s'adressa aussi à Heinrich. Il lui fit remettre par un ambassadeur une précieuse relique, la main de saint Denis, pieusement ornée de riches joyaux, pour acheter même à un prix si élevé la bienveillance et l'amitié du puissant roi des Teutschs. Sans aucun doute, il fit prier ce prince de ne pas lui arracher, dans son extrémité, même la Lotharingie, son dernier appui; et peut-être lui promit-il d'évacuer ce pays, s'il triomphait et s'il remontait sur son trône. On ne connaît pas la réponse de Heinrich; mais il fut touché à l'aspect de la relique et ému de l'infortune du roi. Il n'est pas non plus invraisemblable que les Lotharingiens, qui précédemment avaient chancelé, et dont le duc Giselbert avait même fait alliance avec les ennemis de Karl, aient été décidés par Heinrich à prendre de nouveau le parti du roi fugitif. Mais la malheureuse bataille de Soissons, qui fut livrée tandis que Heinrich, appelé à d'autres travaux, avait repassé le Rhin, changea la face des affaires, et la captivité de Karl prouva que sa cause était perdue. Puis la désunion se mit parmi les Lotharingiens : une partie, dirigée par Witger, archevêque de Metz, se déclara pour le nouveau roi de France, Rudolf; une autre partie, ayant à sa tête le duc Giselbert et Rotgar,

archevêque de Trèves, engagea le roi des Teutschs à prendre possession du royaume de Lothar. Rudolf accourut en Lotharingie, et, à l'instigation de l'évêque de Metz, il tourna d'abord ses armes contre la forteresse de Saverne en Alsace, où Heinrich avait placé quelques troupes pour protéger ce pays: mais il ne put vaincre les guerriers teutschs, et n'obtint d'eux que la déclaration qu'ils resteraient tranquilles. Heinrich, de son côté, ne perdit pas non plus de temps. Encore dans l'année 923, il conduisit une armée sur la rive gauche du Rhin. Aussitôt un parti lotharingien se déclara pour lui, tandis qu'un autre lui fut hostile. On en vint à des opérations guerrières, à la dévastation et à la destruction. Heinrich, à ce qu'il paraît, se vit même forcé de repasser le Rhin. Mais bientôt, seulement peut-être l'année suivante, il se remontra, s'avança sans que rien ne pût l'arrêter, attaqua Metz, et contraignit même le plus opiniâtre de ses adversaires, l'évêque Witger, à se soumettre à lui. Alors toute la Lotharingie reconnut la domination du roi des Teutschs.

C'est ainsi que la Lotharingie revint à l'empire teutsch, auquel elle resta réunie depuis cette époque. On ne peut nier que cette acquisition ne fût de la plus grande importance. La puissance de l'empire teutsch contre les ennemis du dehors n'en reçut, il est vrai, que peu d'accroissement; la conservation de ces contrées causa plutôt toujours aux Teutschs de grandes peines et de grands embarras: car une partie seulement des Lotharingiens s'attacha cordialement aux Teutschs; ceux d'entre eux qui ne parlaient point la langue teutsche restèrent toujours étrangers et malveillants. De là des agitations et des troubles continuels. Heinrich lui-même, avec toute la supériorité de son génie, ne put jamais compter sur les Lotharingiens. Tantôt il fut forcé de leur montrer les armes des Teutschs, tantôt il jugea plus à propos de les gagner à force de condescendance et de bienveillance, d'acheter par des faveurs de toute nature la fidélité des grands seigneurs; et, quant au plus grand de tous, le duc Giselbert, de l'enchaîner tantôt par la ruse, et de se l'attacher tantôt par des liens de famille, en lui donnant en mariage sa fille Gerberga. Toutefois, rien ne fut stable ni à cette époque ni aux époques suivantes. Cependant il est certain que l'acquisition de la Lotharingie fut un grand avantage. Elle donna un nouvel éclat au nom teutsch et contribua à rétablir son ancienne splendeur; elle étendit l'horizon des hommes, et assura des frontières convenables à l'empire teutsch; elle releva l'esprit et le courage des Teutschs, et fit naître en eux des sentiments plus élevés; elle augmenta les carrières de la vie, et donna à l'activité humaine et aux communications de nouvelles occasions de se développer; elle fit rétrograder la France, dont le peuple était désormais tout à fait étranger et hostile au peuple teutsch, et assura d'un côté le foyer de la nationalité teutonique. Aussi l'acquisition de la Lotharingie accrut-elle singulièrement l'autorité de Heinrich parmi les nations du Teutschland.

Mais dans le même temps où Heinrich s'était glorieusement avancé jusqu'aux frontières occidentales de la Lotharingie, un ancien ennemi causa d'un autre côté de nouveaux désastres, qui sans doute empoisonnèrent la joie que Heinrich ressentait de sa conquête. Les Hongrois reparurent dans le Teutschland. Depuis l'avénement de Heinrich, le Teutschland avait été épargné par ces barbares. Ils avaient trouvé en Italie assez à faire et à piller, ils avaient fait dans leur propre intérêt la guerre pour les rois qui se disputaient la Péninsule, et avaient été prêts à servir quiconque s'était montré disposé à les payer. Mais maintenant, comme nous le raconterons plus bas, les affaires prirent une autre tournure en Italie. Ils résolurent donc de faire une nouvelle tentative contre les nations teutsches. Ils tournèrent la Bavière, ou du moins ils la ménagèrent; mais en l'année 924, pendant que Heinrich se trouvait sur la rive gauche du Rhin, un essaim de Hongrois s'avança à travers les pays slaves, et, réuni aux peuples slaves, pénétra en Saxe, parcourut ce pays laissé sans défense, et exerça de terribles ravages. Ils revinrent l'année suivante, en deux bandes, à ce qu'il paraît. L'une de ces bandes fit irruption dans l'Allemannie, connaissant vraisemblablement l'absence du duc Burchard, qui était allé en Italie au secours du roi Rudolf, son gendre. L'évêque Ulrich sauva à prix d'argent la ville d'Augsbourg; Constance vit ses faubourgs livrés aux flammes; l'abbaye de St-Gall fut visitée, profanée et souillée, bien qu'elle eût été presque entièrement abandonnée et évacuée; et, malgré quelques avantages remportés en Alsace par un comte, Liutfrid, sur ces

hordes formidables, on ne put les empêcher de pénétrer en France et d'entraîner avec elles un riche butin. L'autre bande vint en Saxe, et, le fer et le feu à la main, commit au loin toute sorte d'atrocités. Heinrich, dit-on, ne jugea pas à propos de risquer avec ses Saxons une bataille en pleine campagne contre cette race barbare, parce qu'ils ne connaissaient pas encore assez sa manière de combattre. Il supporta donc ces cruautés, se tint en armes dans la ville de Werla (5), et attendit un moment favorable. Ce ne fut pas en vain. Un prince des Hongrois, et vraisemblablement le duc Zoltan lui-même, tomba prisonnier entre les mains de guerriers saxons, et fut amené chargé de chaînes au roi. Ce revers jeta les Hongrois dans le désespoir. Ils ne savaient comment enlever la forteresse de Werla; retourner chez eux sans leur prince leur semblait impossible. Ils s'adressèrent donc au roi, offrant de payer la rançon qu'il exigerait. Mais, sachant bien que ce peuple chercherait à reprendre demain ce qu'il aurait payé aujourd'hui; convaincu qu'on ne pouvait l'amener que par la force des armes à la paix et à l'ordre, et reconnaissant que la victoire sur cette race sans consistance ne serait même pas difficile si on savait l'attaquer d'une manière convenable, Heinrich rejeta toute offre de cette nature. Il demanda une paix durable. Les Hongrois, qui n'étaient pas accoutumés à la paix et n'en sentaient pas le besoin, qui, bien plus, étaient à peine capables de la comprendre, mais habitués à tenir fidèlement la parole donnée, n'acceptèrent sans doute ces conditions qu'avec douleur; mais ils n'avaient pas le choix. Ils firent une paix de neuf ans, et on ne se borna pas à leur rendre leur prince; on leur accorda de plus, à titre de présent, un tribut annuel. De cette manière, Heinrich assura à tout l'empire teutsch un repos dont il avait le plus grand besoin; lui-même se donna ainsi le loisir de faire des préparatifs, des établissements, des fortifications, et il sut mettre ce temps à profit. Et ces avantages pouvaient bien lui faire considérer comme pardonnable la honte que la concession d'un tribut semblait faire peser sur l'empire teutsch.

CHAPITRE VII.

VIE ET ACTES DE HEINRICH Ier. — PAIX AVEC LES HONGROIS. — VILLES DANS LE TEUTSCHLAND.

L'an 925.

Il est à déplorer que le roi Heinrich I[er] n'ait pas trouvé d'historien digne de lui. Il a accompli de grandes, d'importantes, de puissantes choses; il a conservé et restauré, fondé et perfectionné. Si l'on compare l'empire teutsch tel qu'il était sous Kunrad le Franconien avec l'empire teutsch tel que Heinrich le laissa, et si en même temps l'on étudie les suites de ses actions et l'influence de son apparition sur le Rhin et sur le Danube, sur la Meuse et sur l'Oder, sur l'Elbe et sur l'Eider, on ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration; on est forcé d'avouer qu'il dut être un homme distingué par son génie, par sa prudence, par sa force de volonté, et de joindre ses louanges à celles qu'on lui a données dans les temps anciens comme dans les temps modernes. Mais aucun écrivain ne nous a révélé comment un tel homme se forma, de quelle manière et par quel moyen il accomplit de si grandes choses. Son histoire est à nos yeux une énigme.

Lorsque après la mort de son père, Heinrich arriva à la dignité ducale, il était déjà dans la trente-sixième ou trente-septième année de son âge; et, à l'exception de sa campagne contre les Dalemenziens, dont nous avons fait mention, on ne connaît de lui, jusqu'à cette époque, que le fait suivant, conservé sous une forme très-vague et très-obscure par Dithmar, évêque de Mersebourg. Heinrich entendit parler de la beauté et des richesses d'une femme nommée Hatheburch. Elle était fille du comte Ernin, auquel appartenait en majeure partie la vieille ville de Mersebourg, et qui n'avait pas de fils. Mais elle était veuve et avait pris le voile. Le jeune Heinrich s'enflamma d'amour pour elle; et, par ses propres efforts et par des suggestions étrangères, il sut la déterminer à oublier la sainteté de ses vœux, et à devenir sa femme. Après la célébration du mariage, il vint avec sa jeune compagne à Mersebourg, y prépara une grande fête, et montra une bienveillance et une confiance si extraordinaires, que tous l'aimèrent comme un ami et l'honorèrent comme un seigneur. A cette même époque, Sigismond, homme plein d'esprit et de connaissances, et en même temps ardent zélateur, était évêque de Halberstadt. Ce mariage,

contraire à la discipline, ne lui resta pas inconnu. Affligé d'un tel désordre, il défendit au coupable, sous peine d'excommunication, toute intimité avec Hatheburch, indiqua un synode, et assigna les deux époux à comparaitre devant cette assemblée. Heinrich, redoutant la colère du prêtre, et reculant devant les suites d'un synode, eut recours à son ami Kunrad, qui dans l'intervalle avait pris le titre de roi; son respectable père lui-même s'employa pour lui. Le coup dont il était menacé fut donc détourné par la médiation de Kunrad.

Nous avons dit la position que Heinrich prit à l'égard de Kunrad après la mort de son père, et ce qu'il fit pour rester duc non-seulement de la Saxe, mais aussi de la Thuringe. Mais les querelles publiques où il s'engagea, et où il se montra si formidable, eurent aussi une grande influence sur ses relations domestiques. Sans doute l'inimitié de Kunrad lui causa des inquiétudes au sujet de son mariage. Si cette union était de nouveau remise en question, elle pouvait entraîner pour lui des inconvénients qu'on ne pouvait ni calculer ni détourner. On assure qu'il était arrivé à voir que jusqu'alors il avait grandement péché par son mariage illicite, et qu'il avait désormais donné son amour à une autre jeune femme, nommée Mathilde, fille du comte Théoderich et de Reinilda, qui, à ce que l'on croyait, descendait de la race de Witikind. Ce qui est certain, c'est que Heinrich éloigna sa première femme, bien qu'elle lui eût donné un fils appelé Tammo ou Tankmar, et qu'il épousa Mathilde. Cette femme, qui, à ce qu'il parait, ne contracta pas sans quelque crainte cette union avec le duc, se distinguait par sa beauté, mais plus encore par son esprit et ses sentiments élevés, par sa pureté, ses vertus et une haute piété. Il est rare de trouver dans les éloges les plus formels l'unanimité avec laquelle les écrivains vantent cette Mathilde. Il semblerait que Heinrich s'humilia devant elle, et que par elle il fut ramené dans le sentier de la moralité. Même dans les affaires publiques, elle eut une grande influence, et le monde doit une grande partie du bien que fit Heinrich à l'âme noble et grande de Mathilde sa femme (1). Ce fut aussi une mère féconde et vénérable, et à ce titre elle acquit encore le respect et l'affection, bien que sa conduite à l'égard de ses enfants ne fût pas exempte de toute faiblesse maternelle.

Nous avons raconté, d'après les documents misérables parvenus jusqu'à nous, qu'après la mort de Kunrad, Heinrich reçut d'abord le titre de roi, et réunit ensuite tout l'empire teutsch. Mais, dans ce récit, beaucoup de choses sont restées obscures, beaucoup sont restées incertaines, et peu de détails seulement ont pu paraître riches en leçons, parce que trop souvent il a été impossible d'établir la corrélation des faits. Le beau succès de la conduite du roi, le résultat obtenu, c'est-à-dire le sauvage débordement des passions arrêté, la modération ramenée, la tranquillité rétablie, les tendances nationales des peuples teutschs ménagées et la pensée d'un seul empire teutsch et d'une patrie commune réveillée enfin, voilà les choses éclatantes qui nous ont frappés, voilà ce qui nous permet de deviner l'habileté, l'énergie et la sagesse de l'homme qui parvint à maîtriser cette mer soulevée par la tempête. Et pourtant l'histoire des années suivantes est presque plus obscure encore que celle des premières années de ce roi. Heinrich est évidemment toujours le même; simple dans sa vie, bienveillant dans ses discours, prompt à l'action, modéré dans le bonheur, inébranlable dans le malheur, ferme, sévère, juste et bon. Il est facile aussi de reconnaître son principe; le voici : la paix et la concorde parmi les peuples teutschs de l'empire, la sûreté de celui-ci et son respect aux yeux des peuples et des États étrangers. Il chercha à atteindre ce but par des établissements solides et par des institutions durables dans l'intérieur de l'empire, et par l'extension et la fortification de ses frontières. Mais on ne peut aller plus loin avec confiance, une fois qu'on a constaté tout cela en termes généraux, et partout les détails de l'exécution restent soumis au doute. On ne peut souvent que conjecturer ou indiquer.

Avant tout cependant il n'est pas douteux que Heinrich n'ait observé jusqu'à la fin de sa vie envers chacune des nations teutschs la même prudence avec laquelle il avait réussi à les amener volontairement à reconnaitre sa souveraineté. Il leur laissa le soin de veiller elles-mêmes à leurs propres intérêts et de les poursuivre : il put bien faire tous ses efforts pour que jamais l'idée de l'empire ne disparût de leurs esprits, et pour rappeler souvent à leur souvenir l'autorité royale; mais il ne leur demanda pour l'empire et pour l'autorité royale

aucun sacrifice de fortune ou de sang, que lorsque leur propre bonheur rendit ce sacrifice immédiatement nécessaire. Il n'appuya son pouvoir royal que sur ses fidèles Saxons et sur les Thuringiens, faciles à contenter, dont il continua d'être le duc bien-aimé ; et il accomplit ses exploits guerriers avec les forces de ces deux nations comme aussi immédiatement en leur faveur. Quant aux ducs et aux princes des autres nations, il chercha à les maintenir à force de bienveillance, d'amitié et d'encouragement dans sa fidélité, non toutefois comme sujets officiers de l'empire, mais comme alliés passifs, qui, lors même qu'ils refusent leur secours, ne deviennent pourtant pas des obstacles. Il chercha à devenir pour eux, par son activité, par son dévoûment, par l'impulsion qu'il donna à toutes les tendances de l'esprit humain, un exemple et un modèle. Il laissa la Bavière au duc Arnolf ; il souffrit que ce prince exerçât les droits régaliens, et vit avec plaisir la paix et la prospérité dont la Bavière jouit sous le gouvernement d'Arnolf. Il prit la même position à l'égard de Giselbert, duc de Lotharingie ; et comme il connaissait le caractère mobile et impétueux de ce jeune prince, il tâcha, comme nous l'avons déjà remarqué, de le gagner et de le contenir en lui faisant épouser sa fille Gerberga, qu'il avait eue de Malthide. Pour maintenir les Franks dans leur ancienne bienveillance à son égard, il favorisa de toute manière la maison princière de laquelle était sorti le roi Kunrad. Non-seulement il accorda volontiers que le frère de Kunrad, Eberhard, qui le premier l'avait salué roi, se considérât comme duc des Franks, mais il aida encore dans une diète tenue à Worms un cousin de ce prince, Hermann, à devenir duc des Allemanni, lorsque le duc Buchard eut trouvé en Italie une mort indigne, ne laissant après lui qu'un fils au berceau. Et pour ne pas impliquer aussitôt ce nouveau duc dans d'anciennes querelles qui auraient pu mettre en danger sa sûreté et la tranquillité de l'empire, il ménagea dans cette même diète un accommodement avec Rudolf, roi de Bourgogne. On abandonna à ce roi une partie de l'Allemannie, la plus voisine de ses États, parce que sa position lointaine dans les hautes montagnes en rendait la défense difficile ; mais Rudolf dut faire de son côté un grand sacrifice. Ce prince en effet possédait une lance d'un travail particulier, qui avait jadis appartenu à la pieuse mère de Constantin le Grand, à Sainte-Hélène ; sur sa hampe était une croix faite, à ce que l'on croyait, avec les clous qui avaient été enfoncés dans les mains et dans les pieds du Sauveur du monde (2). Il lui fallut remettre au roi des Teutschs cette relique, à laquelle non-seulement Heinrich, mais aussi plusieurs de ses successeurs attachèrent un grand prix. Et ainsi la paix ne fut pas troublée. Le duc Hermann chercha ensuite à se concilier les Allemanni, tout en assurant à sa maison les richesses qui lui étaient nécessaires, par son mariage avec Regulinda, veuve de Burchard. Toute la famille des princes hessois fut maintenue par la continuelle bienveillance de Heinrich dans les bonnes dispositions avec lesquelles elle l'avait salué lors de son avénement à la dignité royale.

Il n'est pas douteux non plus que Heinrich n'ait acquis sur tout l'avenir du peuple teutsch une grande et durable influence, en grandissant et en fortifiant les villes ou en en fondant de nouvelles. Sans doute on ne peut indiquer rigoureusement tout ce qu'il fit et tous les résultats qu'il obtint sous ce rapport ; mais probablement ceux qui pensent que Heinrich établit seulement quelques châteaux forts comme lieux de refuge contre les Hongrois se trompent tout autant que ceux qui le regardent comme le fondateur des premières villes bâties dans l'intérieur du Teutschland.

En effet, nous avons déjà remarqué précédemment que jusqu'aux temps de Karl le Grand, l'histoire ne fait expressément mention d'aucune ville, à l'exception peut-être d'Erfurt, dans le Teutschland, que bornent le Rhin et le Danube. Il n'est jamais question que de petites localités ou de *villæ*. Mais nous avons raconté de Karl le Grand qu'il fit construire trois villes : deux pour servir de remparts contre les Slaves ; l'une, Halle, sur la Sale ; l'autre aux environs de Magdebourg, et la troisième de l'autre côté de l'Elbe contre les Danois. Mais quelques villes n'auraient-elles pas existé antérieurement à Karl le Grand ? Cela n'est pas plus impossible qu'il ne l'est que plus de trois villes aient été fondées par lui. Dans le fait, Bardenwik, Magdebourg et Mersebourg paraissent avoir été des villes déjà avant Karl le Grand. Le nom même de Bardenwik, comme nous le remarquerons tout à l'heure, indique une ville, et on en

trouve un témoignage dans l'importance que Bardenwik avait déjà sous Karl comme place de commerce. Il semble également qu'il est parlé de Magdebourg comme d'une ville, et Ditmar l'historien, évêque de Mersebourg vers la fin du xe siècle, regardait cette ville comme tellement ancienne, que, dans son ignorance de l'histoire des temps antérieurs, et trompé par le nom, qu'il dérive de Mars, il se croit forcé d'en attribuer la fondation à Jules César. Puis, après la mort de Karl, quelques villes paraissent successivemant dans l'histoire, particulièrement depuis la mort du roi Arnolf. Les villes plus anciennes qui avaient existé antérieurement à Karl le Grand avaient peut-être été fondées par les Saxons et les Thuringiens pour la sécurité de ces peuples contre les Slaves, comme Karl lui-même fit élever contre ces peuplades deux des trois villes dont nous avons parlé. Et il se peut qu'après le grand empereur, par suite des guerres continuelles avec les peuples slaves et des incursions et des brigandages d'abord des Nordmans puis des Hongrois, le même motif ait toujours amené des fondations nouvelles. Mais les Slaves, de leur côté, ne négligèrent pas non plus d'opposer constructions à constructions. Quoi qu'il en soit, il est presque nécessaire d'admettre que des peuples voisins qui, à travers une série de générations, vivent presque sans interruption en état de guerre et sont incessamment exposés à des attaques réciproques, construisent des fortifications pour trouver des points d'appui dans la défense, un refuge pour leur vie et leurs trésors, un abri pendant le temps du danger. Mais lorsque la construction de semblables forteresses sur les frontières ne suffit plus, mais qu'il en établit de semblables même dans l'intérieur, il est dans la nature des choses que par elles on cherche avant tout à protéger ce que les hommes ont de plus sacré et de plus précieux. Aussi peut-on admettre sans hésiter que l'on chercha particulièrement à fortifier et à transformer en villes les siéges épiscopaux de l'intérieur du Teutschland, et ensuite les endroits fixés pour les marchés, pour le commerce et le trafic : les premiers, parce qu'ils renferment des trésors inviolables et que rien ne peut remplacer; les seconds, parce qu'ils contenaient le nécessaire et l'utile, qu'il était difficile d'acquérir. Dans le fait, Hambourg est déjà appelé une ville dans l'histoire de la fondation de l'archevêché par Ludwig le Pieux, sans aucun doute parce que des mesures furent prises aussitôt pour la défense de cette fondation sainte, et Würtzbourg, la résidence d'un évêque, appelée précédemment un lieu, porte le titre de ville longtemps avant Heinrich Ier.

Dans les auteurs comme dans les diplômes du IXe siècle et de l'époque suivante, les lieux que nous appelons villes sont désignés par des expressions latines, lesquelles impliquent, il est vrai, des idées qui ne peuvent nullement s'appliquer aux villes teutsches antérieurement à Heinrich Ier. En teutsch, on semble avoir habituellement employé, pour les remplacer, deux mots dont les nuances de signification sont difficiles à préciser; ces mots sont : *wik* ou *weih* et *burg*. Peut-être, dans l'origine, le mot wik désignait-il une ville plus petite; *burg* une ville plus grande. Peu à peu cette distinction se perdit : le mot *wik* semble s'être maintenu de préférence dans le nord du Teutschland, tandis que le mot *burg* devint dominant dans le midi. Le mot *stadt* (ville), qui l'a emporté sur les autres, paraît avoir une origine plus récente. Il semble qu'il prit naissance lorsque ces fondations eurent acquis de la consistance et prospéré, et qu'il y eut des places (*statte*) stables pour la vie, les communications et la civilisation des hommes. Les premières villes du Teutschland n'avaient certainement rien de commun avec les villes de l'empire romain et celles des temps modernes, si ce n'est peut-être leur clôture et leur séparation d'avec les campagnes dont elles étaient environnées. Dans le principe, ce n'était que des espaces vides entourés de terrassements et de fossés, ou même de murs; c'étaient des retranchements destinés aux seuls guerriers en temps de guerre et de danger. Quelques-unes, établies sur les points menacés des frontières, avaient peut-être une garnison permanente, renouvelée de temps à autre, et chargée moins de défendre les frontières que de surveiller l'ennemi. Karl le Grand, comme nous l'avons raconté, se servit de ses bandes pour des garnisons de cette espèce; et ses successeurs suivirent probablement cet exemple, autant que les circonstances le permirent. Sans aucun doute on disposa des bâtiments pour ces garnisons dans l'enceinte des fortifications. Les hommes qui formaient la garnison s'appelaient vraisemblable-

ment, lorsqu'ils faisaient ce service de château ou de forteresse, *hommes de château ou de forteresse* (*wikmannen* ou *burgmannen*), de même que dans le service des bandes, ils s'appelaient *hommes de bandes* (*scharmannen*); il se peut que leur commandant ait porté de bonne heure le nom de *wikgraf* ou *burggraf* (comte de château). Comme au moment du danger les habitants des campagnes voisines, qui ne pouvaient prendre les armes, se réfugiaient derrière ces murailles protectrices, on entreprit certainement aussi sur plusieurs points des constructions plus étendues, d'autant plus que la garnison avait des besoins qu'il fallait satisfaire et pouvait ainsi faire vivre un certain nombre d'individus. Mais lorsque dans la suite du temps on fortifia les siéges épiscopaux et les localités qui servaient de marchés et de places de commerce, les ouvrages de fortification durent nécessairement recevoir une étendue considérable, et les relations sociales des hommes qui vécurent désormais dans les villes durent recevoir une certaine forme, bien que l'histoire ne puisse en indiquer le développement à cette époque. La défense resta certainement confiée au wikgraf ou burggraf, soit que celui-ci eût constamment sa résidence dans la ville, soit qu'il ne fût nommé que pour le temps du danger; mais l'évêque, son clergé, les autres individus qui se trouvaient dans la ville, sous la protection ou au service de l'Église, durent entrer dans de nouvelles relations et s'efforcer de les régulariser. Le danger continuel dont on était menacé par des ennemis pillards attira sans doute sur divers points et peu à peu dans ces asiles une telle affluence de population, qu'elle ne put être tout entière contenue dans l'enceinte des murailles. Aussi des constructions furent-elles élevées en dehors de cette enceinte, où de grands seigneurs bâtirent des maisons pour leurs hommes près de la ville comme dans la ville elle-même; et, le besoin de protection devenant toujours plus grand, ces constructions extérieures devinrent quelquefois si considérables, qu'elles le cédaient à peine aux anciennes fondations. Ainsi s'élevèrent les faubourgs et les villes neuves à côté des villes vieilles. Deux générations déjà avant Heinrich Ier, Hambourg avait un faubourg; avant Heinrich, Mersebourg avait une ville vieille, l'Altenbourg; par conséquent elle avait aussi une ville neuve, et il est plus d'une fois aussi question de celle-ci.

Mais, dans les derniers temps des rois karolingiens, le développement des villes dans le Teutschland avait été interrompu, à ce qu'il paraît. Les rois, toujours plus faibles, entraînés vers le sud et l'ouest, sans autorité et sans pouvoir, pillés et réduits à la pauvreté au milieu de luttes et de combats continuels, se virent dans l'impossibilité de recruter ou d'entretenir les troupes du palais, cette espèce de corps franc qui avait existé sous Karl le Grand sous le nom de francique. Qui aurait été disposé à les servir volontairement, puisqu'ils n'avaient plus rien à donner? Si donc les anciennes fortifications continuaient d'offrir un abri à ceux qui se trouvaient dans leur sein, elles ne pouvaient pourtant servir de point de départ à des entreprises contre les irruptions soudaines de l'ennemi. Les rois suivants, après l'extinction des Karolingiens légitimes, Arnolf, Ludwig l'enfant, Kunrad le Franconien, n'avaient eu ni les moyens ni le pouvoir d'arrêter cette décadence. Les princes seuls et les seigneurs de chacun des peuples teutschs, et peut-être aussi quelques évêques, s'étaient çà et là intéressés aux villes, et s'étaient efforcés d'en prévenir la ruine (3).

Dans cet état de choses, Heinrich le Saxon arriva au trône. Dans les premières années de son règne, les circonstances dont nous avons parlé lui donnèrent beaucoup d'occupations, et il lui fut sans doute difficile de s'inquiéter des villes; mais probablement il avait reconnu depuis longtemps qu'elles étaient aussi nécessaires pour la défense de l'empire que pour les progrès de la civilisation de la nation teutsche. Aussi, dès qu'il eut réuni l'empire et arraché ou acheté quelque repos aux Hongrois, il tourna son attention vers les villes: il agrandit et augmenta les fortifications de celles qui existaient; il y construisit des faubourgs, et dans ceux-ci des églises, pour donner une place à la population pauvre, et pour ramener à la tranquillité et à l'ordre des hommes abrutis; il fonda des villes nouvelles et tâcha de leur procurer une population stable; il favorisa enfin les anciennes et les nouvelles, et les encouragea de toute manière à cause de l'importance qu'elles pouvaient avoir. Les villes anciennement bâties sur le Rhin et sur le Danube ne lui étaient pas inconnues. Peut-être leur image se présentait-elle à son esprit. Mais, par

sa position à l'égard des ducs et des peuples du Teutschland, il était forcé de restreindre son action immédiate aux nations immédiatement placées sous sa direction, aux Saxons et aux Thuringiens; et par la nature du système féodal et la contrainte du service, il était, sous plus d'un rapport, gêné, même chez ces nations, dans l'accomplissement de ses vœux.

Witikind, moine de Corvei, a résumé en peu de pages, et en termes vagues, tout ce que Heinrich fit ou ordonna pour les villes, sans aucun doute avec l'assentiment des princes et des seigneurs de Saxe et de Thuringe; ses indications ne sont pas sans obscurité, et par là même elles ont engendré dans la suite du temps beaucoup de fables, d'exagérations et de conjectures. Mais on ne peut les comprendre que par l'enchainement des faits, tel que nous avons essayé de l'indiquer; et, comparées avec cet enchaînement, elles semblent se résumer dans les données suivantes, qui nous paraissent tout à fait d'accord avec l'état des relations.

Parmi tous les propriétaires fonciers obligés au service ou soumis à l'hériban, un homme était choisi sur neuf pour demeurer dans une ville. Il préparait des habitations pour ses huit compagnons d'armes, et veillait à ce qu'il y eût des magasins approvisionnés; car ces huit individus obligés au service devaient semer, tailler et récolter pour eux-mêmes et pour le neuvième, pour l'habitant de la ville, et envoyer à la ville le tiers de toute leur récolte, afin qu'elle y fût conservée et tenue en sûreté. En cas de danger, ils devaient ensuite se rendre tous dans la ville, où ils trouvaient une défense, un point d'appui pour l'attaque, et des subsistances. Et l'on s'occupa jour et nuit, avec la plus grande ardeur, de la construction des villes. On s'exerçait aussi pendant la paix à ce qu'il fallait faire pendant la guerre. Enfin, pour que les villes offrissent plus d'attraits à l'ancien esprit de liberté des Teutschs, qui, de toute antiquité, avaient eu de la répugnance pour les murailles et les retranchements, et afin qu'elles pussent s'élever plus certainement à la position de siéges du commerce et de la civilisation, le roi ordonna que dorénavant toutes les diètes, toutes les assemblées de canton et tous les tribunaux, bien plus, que toutes les réunions sociales ne se tiendraient plus que dans les villes. On ne permit plus d'élever en dehors des villes de ces fortifications qui ne renfermaient qu'une place inhabitée, où l'on trouvait seulement un refuge en cas de danger. Et par ces règlements, Heinrich avait assurément jeté dans la vie des semences fécondes qui devaient se développer dans la suite du temps et produire de grands et beaux phénomènes.

Il est difficile de dire avec quelles dispositions les contemporains de Heinrich acceptèrent dans l'origine ces institutions, et jusqu'où ils en apprécièrent l'importance. Mais si d'un côté la victoire qu'il remporta sur les préjugés et le succès avec lequel il introduisit de semblables modifications témoignent d'une grande supériorité de génie et d'une action énergique sur les esprits, il n'est pas douteux d'autre part que l'influence bienfaisante de ses établissements fût bientôt reconnue de tous, et devint sensible pour tous. Par là son autorité royale dut singulièrement gagner. Il passa aux yeux de tous les peuples teutschs pour le premier homme de son siècle; il fut pour tous les princes de son temps un exemple et un modèle, et par conséquent il fut véritablement leur roi. Les Saxons s'attachèrent à lui avec amour et un respect toujours croissant; car jusqu'alors ils avaient eu le pénible sentiment de la supériorité des Francks, et ils s'étaient considérés comme une nation asservie; maintenant, au contraire, ils avaient secoué, grâce à lui, leur ancien joug, et ils jetaient autour d'eux, en peuple dominateur, des regards d'orgueil sur les autres nations. Heinrich lui-même se montrait chaque jour meilleur, plus digne d'affection, plus noble, plus admirable. Il remplissait avec une humble dévotion les devoirs que la religion impose, et faisait pénitence de ses moindres fautes. Il était libéral envers tous, et ne repoussait jamais les prières qu'on lui adressait. Il s'abandonnait volontiers à la plaisanterie et à la gaité; mais, au milieu même de ses amis les plus intimes, il conservait une telle dignité, que jamais aucun ne s'oublia en sa présence. Il brillait au dessus de tous dans les exercices du corps, par sa force, par son agilité, par son adresse, par sa souplesse et par sa persévérance. C'était le chasseur le plus déterminé, et, dans une seule chasse, il abattait sans peine quarante pièces de gibier et plus. Il l'emportait également dans le maniement des armes et dans les jeux militaires, qui, dès le temps de Tacite, étaient le plaisir le plus cher

des Teutschs, et que ces peuples ne négligèrent pas plus tard, même aux époques les plus désastreuses. Bien plus, il donna une attention toute particulière à ces jeux guerriers; car il semble que ses Saxons conservaient encore le système militaire de leurs aïeux, et qu'en particulier ils manquaient encore de cavalerie. L'ancien ordre de bataille germanique, disposé en coin, avait, il est vrai, lutté avec avantage contre les masses épaisses des légions romaines, et les avait dispersées par des coups terribles; mais il était moins favorable contre les Nordmans, qui combattaient en partisans, contre les Slaves, si habiles cavaliers, et contre les Hongrois, insaisissables: il fut surtout sans puissance contre ceux-ci. Heinrich songea à remédier à cet inconvénient par des exercices militaires, auxquels il espérait engager ses sujets par son propre exemple; et il tâcha de la même manière de former une cavalerie qui, par son armement, son agilité, son habileté, et par sa combinaison avec l'infanterie, inspirât aux Hongrois des craintes pour les avantages qu'ils avaient eus jusqu'alors, et pût assurer même à son infanterie une action décisive contre cette race. Il paraît qu'il réussit dans cette tentative comme dans toutes ses autres entreprises, parce qu'il cherchait à atteindre son but non par des ordres, mais, selon l'usage des princes teutschs des anciens temps, par son propre exemple, par ses actes et par ses vertus.

Mais en trouvant ainsi sa position, en augmentant ses forces, en donnant un nouvel essor au génie de son peuple, il crut devoir aussi mettre ses projets à exécution, et, avant tout, mettre un terme, autant que cela serait possible, aux malheureuses querelles avec les peuples slaves sur les frontières orientales du Teutschland. Ces querelles, il est vrai, semblaient ne pouvoir finir que par l'entière soumission des Slaves. Le succès dépendait naturellement de la fortune et des circonstances; mais, en tout cas, les Slaves, qui étaient voisins de l'empire, devaient être mis, pendant la paix avec les Hongrois, hors d'état de faire cause commune avec ceux-ci. L'affaiblissement de leur puissance semblait seule rendre possible de braver les Hongrois et de délivrer à jamais le Teutschland de la honte du tribut.

CHAPITRE VIII.

DERNIÈRES ANNÉES DE HEINRICH Ier. — LES PEUPLES SLAVES DOMPTÉS. — VICTOIRES SUR LES HONGROIS.

De l'an 925 à l'an 936.

On ne nous a transmis que des indications vagues sur les expéditions de Heinrich Ier contre les peuples slaves. On ne nous apprend avec exactitude ni les années où les guerres ont eu lieu, ni le nombre des campagnes; les événements eux-mêmes sont fort peu connus. Il est donc à supposer que ces guerres, à peu d'exceptions près, n'ont offert rien de particulier. Tout ce qui est évident, c'est qu'elles furent faites avec une grande exaspération et avec une cruauté inaccoutumée. Heinrich sentait peut-être que du résultat de ses entreprises dépendait le sort de l'empire, et que la réunion et le rétablissement de celui-ci seraient sans durée, ses établissements et ses institutions sans consistance, si les peuples slaves restaient dans leurs anciennes relations à l'égard du peuple teutsch, et le mettaient ou le menaçaient continuellement de le mettre en danger. Il jugea probablement aussi nécessaire de faire sentir ou de manifester par des victoires la valeur et l'excellence de ses innovations, afin d'y attacher son peuple. Aussi fit-il cette guerre avec vigueur, avec énergie, avec opiniâtreté: il voulait être vainqueur, et il fallait qu'il le fût. Son peuple, se rappelant tous les maux auxquels il avait été si longtemps exposé par le manque continuel de sécurité causé par les incursions et par les brigandages des tribus slaves, aigri surtout par la connivence que les terribles Hongrois avaient trouvée chez ces peuples dans ces derniers temps, profita peut-être de l'ardeur du roi pour venger tant des griefs. De leur côté, peut-être les Slaves reconnurent que maintenant la guerre se faisait d'une autre manière et dans un autre but que depuis le temps de Karl le Grand, et qu'il s'agissait d'être ou de n'être pas. Aussi mirent-ils tout en œuvre pour conserver leur indépendance; ils combattirent avec la dernière énergie, en vinrent jusqu'à la rage du désespoir, et par là excitèrent chez les guerriers teutschs une colère terrible qui les porta trop souvent à faire un insolent et criminel abus de leur fortune. Car les malheureux Slaves avaient perdu du temps; ils n'avaient pas profité des leçons du malheur et du besoin pour créer une puissance

par la réunion de leurs forces. Ils se présentèrent contre le roi Heinrich tout aussi divisés et tout aussi morcelés qu'ils l'avaient été contre Karl le Grand. Aussi, malgré la plus grande bravoure et malgré les derniers efforts, ils furent hors d'état d'arracher la fortune aux Teutschs. Tout le pays slave jusqu'à l'Oder fut soumis et rendu tributaire, bien que beaucoup d'hommes conservassent encore en eux l'ancien esprit national et continuassent, dans les temps suivants, leurs efforts pour rétablir l'indépendance de leur patrie.

Heinrich commença, à ce qu'il semble, son entreprise contre les Hevelles, qui, vraisemblablement, avaient été appelés ainsi par les Teutschs, parce qu'ils habitaient les bords du Havel. Il les fatigua par plusieurs combats. Puis, au milieu de l'hiver, il parut tout à coup devant leur ville de Brennabourg, nommée plus tard Brandebourg, établit son camp sur la glace, et força la ville non-seulement par l'épée, mais aussi par la famine et par le froid. Puis il tourna ses armes contre les Daleminziens, les vieux amis des Hongrois, contre lesquels il avait déjà éprouvé, quelques années auparavant, ses talents militaires et sa bravoure. Ils possédaient la rive gauche de l'Elbe, non loin des frontières de Bohême. Il attaqua leur ville de Grona ou Granna, et la prit par assaut, à ce qu'il semble, le vingtième jour. Et elle eut à subir un sort cruel, cette ville : elle fut livrée au pillage; tous les hommes faits furent massacrés; les enfants des deux sexes furent emmenés en captivité. Il paraît que cette barbarie remplit les autres peuples de crainte et de terreur; car les Abodrites, les Wiltzes, les Redariens (1), se soumirent vraisemblablement sans combat, et consentirent à payer tribut. Les Milzes aussi furent frappés d'un sort bien dur. Le roi fit éclaircir et nettoyer une montagne couverte de bois sur les bords de l'Elbe, dans le pays des Daleminziens; il y bâtit une ville qui, d'une petite rivière qui coule sur le côté septentrional de la montagne, prit le nom de Meissen; et, du sein de cette ville, il dompta les Milzes et les força à payer tribut. On ne dit rien des Sorabes et des Siusles, qui, dans les temps antérieurs, avaient souvent été si dangereux. Peut-être étaient-ils enfin fatigués et reconnaissaient-ils la suzeraineté de l'empire teutsch; peut-être furent-ils intimidés par une expédition que Heinrich entreprit contre les Bohêmes, vraisemblablement à travers leur pays. Car les Bohêmes aussi avaient de nouveau cherché à se soustraire à la domination des Teutschs; et pourtant ils n'avaient pas même su étouffer leurs discordes intestines. Deux frères, Wenceslaw et Bolislaw, régnaient, à ce qu'il paraît, sur les Bohêmes, de telle sorte que le pays en deçà de l'Elbe était soumis au premier, et le pays au delà de l'Elbe, au second : peut-être des officiers appelés sous-rois gouvernaient chaque province. Wenceslaw était chrétien et avait sa résidence à Prague; Bolislaw tenait encore à la religion de ses pères. Ils pouvaient s'accorder dans le désir de se délivrer des Teutschs; mais la différence de religion, la jalousie et d'autres passions les empêchaient de se soutenir efficacement. Il fut d'autant plus facile au roi Heinrich de ramener à la soumission une partie au moins des Bohêmes. Il vint devant Prague avec une nombreuse armée, et le roi se vit forcé de se rendre aux Teutschs avec la ville. Heinrich leva le tribut des Bohêmes; et afin de tenir ceux-ci d'autant plus sûrement dans la dépendance, il se montra humain et doux, et favorisa de toute manière le prince Wenceslaw. Par là il fit que celui-ci resta toute sa vie dans sa fidélité; mais il fit aussi que la discorde des deux frères tourna en une inimitié irréconciliable.

Pendant ce temps, les Redariens semblent avoir profité de l'expédition du roi en Bohême pour essayer de reconquérir leur liberté. Ils se soulevèrent, assaillirent la ville de Wallisleben, s'en emparèrent, en massacrèrent tous les habitants ou les traînèrent en servitude, et enfin ils livrèrent la ville aux flammes. A la vue de cet incendie se soulevèrent aussitôt toutes les tribus slaves, qui, vaincues par les armes des Teutschs ou par leur propre terreur, avaient consenti à payer tribut. Heinrich ne vit peut-être pas sans inquiétude ce mouvement; mais il ne jugea pas à propos de se mettre en campagne, même pour étouffer ces troubles, soit que sa présence fût nécessaire parmi son peuple, soit qu'il regardât comme au dessous de lui d'infliger aux rebelles le châtiment qu'ils semblaient mériter; soit enfin qu'il voulût éviter de faire paraître cette révolte comme importante. Il remit le commandement de l'armée à deux comtes, Bernhard et Thietmar, et leur donna l'ordre d'attaquer et de prendre la ville des Redariens, appelée Lunkini ou Luncin, et que, pour cette

raison, on croit retrouver dans Lenzen; il fit en même temps mettre en marche un corps de troupes qui devait prendre garnison dans la ville une fois prise. L'armée arriva devant la ville et commença le siége. Le cinquième jour, les espions annoncèrent aux généraux qu'une grande armée de barbares approchait dans l'intention de faire, la nuit suivante, une attaque sur le camp. Les Saxons restèrent donc sous les armes, et attendirent l'ennemi. Mais une pluie abondante et une profonde obscurité rendirent impossible aux barbares l'exécution de leur projet. Le lendemain matin, les Saxons reçurent tous la sainte Eucharistie, et s'engagèrent les uns envers les autres, d'abord les chefs, puis le reste de l'armée, par un serment solennel, à ne pas reculer, à ne pas chanceler, mais à se soutenir fidèlement et fermement dans le combat que l'on allait livrer. Ensuite Thietmar, suivi d'une faible escorte, alla examiner la position et la situation de l'ennemi. Il se trouva que celui-ci n'avait que peu de cavalerie, mais une multitude prodigieuse de fantassins; mais que toutefois cette infanterie était en si mauvais état, qu'il fallait que la cavalerie la poussât en avant. On résolut aussitôt une attaque, quoique l'on eût passé la nuit sans sommeil. Bernhard resta devant la ville. Thietmar conduisit l'armée à l'ennemi. La bataille fut rude. Les deux partis essuyèrent des pertes considérables. Les Slaves ne chancelèrent pas; Thietmar fut forcé de demander du secours au comte Bernhard. Celui-ci envoya quelque cavalerie sur les flancs de l'ennemi. Cette attaque inattendue mit le désordre dans les rangs des Slaves. Alors tout fut décidé d'un coup. Une partie des Slaves prit la fuite et fut massacrée; une autre partie chercha à se sauver dans la ville, et fut reçue par les guerriers de Bernhard. Beaucoup trouvèrent la mort dans un lac voisin. Toute l'armée slave fut anéantie. La victoire fut si grande, que deux cent mille hommes y périrent, dit-on. Malheureusement, une assertion qui mérite plus de croyance que celle-ci, c'est que le lendemain tous les prisonniers furent égorgés. Lorsque les défenseurs de la ville de Luncin virent cette affreuse issue, ils reconnurent le sort de leur peuple. Ils sortirent sans armes de la ville, se rendirent avec leurs femmes et leurs enfants comme esclaves des vainqueurs, et abandonnèrent à ceux-ci tout ce qui appartenait soit à eux-mêmes, soit à leur roi; puis toutes les tribus slaves se courbèrent de nouveau sous le destin dont ils n'avaient pu détourner les coups, et les frontières de l'empire teutsch furent reculées à l'est plus loin que ne l'avaient jamais été les frontières de l'empire des Francks.

Mais cette œuvre, nécessaire peut-être dans son principe, probablement salutaire dans ses conséquences, en tout cas sanglante et déplorable en elle-même, avait coûté plusieurs années. Après qu'elle eut été accomplie, Heinrich se sentit assez fort pour résister aussi aux Hongrois, car les autres frontières de l'empire étaient assurées; et sa cavalerie saxonne avait montré tant d'habileté contre les tribus slaves, qu'il pouvait lui accorder toute sa confiance. Il résolut donc de ne pas supporter plus longtemps la honte du tribut. L'historien Witikind lui met dans la bouche les paroles suivantes, qu'il aurait prononcées devant les Saxons assemblés, afin de les gagner et de les réunir pour cette nouvelle guerre; paroles qui, malgré toute leur simplicité, font assez bien connaître l'état des choses : « Combien naguère l'empire était troublé, et de quels grands dangers il vient à peine d'être délivré! c'est ce que vous savez mieux que personne, vous qui avez tant souffert des discordes civiles et des guerres du dehors. Maintenant vous le voyez pacifié et réuni par la bonté de Dieu, par nos efforts, par votre bravoure; vous voyez les barbares vaincus et réduits à la servitude. Mais il reste encore une chose à faire : il est nécessaire de nous lever tous en commun contre nos ennemis communs, les Hongrois. Jusqu'ici je vous ai dépouillés, vous et vos fils et vos filles, pour remplir le trésor de ces Hongrois; bientôt je serai forcé de dépouiller les églises et leurs serviteurs; car que nous reste-t-il encore de plus que la vie dans toute sa nudité? Songez à votre salut, et examinez ce que nous avons à faire. Me faut-il arracher au service de Dieu nos trésors sacrés pour les livrer aux ennemis de Dieu? ou dois-je employer l'argent au plus grand honneur du service de Dieu, afin que nous soyons délivrés par celui qui est notre créateur et notre sauveur? » A ces mots, le peuple éleva avec de grands cris les mains vers le ciel, et promit au roi son appui contre cette race odieuse. Le roi, plein de confiance dans cette alliance, refusa désormais de payer le tribut qu'il avait promis aux Hongrois, et

renvoya chez eux, les mains vides, les députés de ce peuple chargés de venir chercher l'argent. Vraisemblablement ceci eut lieu dans l'été de l'année 932; et cela eut lieu avec l'espérance qu'il serait impossible aux Hongrois de recommencer la guerre avant le printemps de l'année suivante.

Mais celui qui est constamment prêt à la guerre n'a pas besoin de préparatifs. Tandis qu'en l'année 932 des bandes considérables de Hongrois, pillant et détruisant, parcouraient le Teutschland méridional, pénétraient jusqu'au Rhin, traversaient ce fleuve près de Worms, et lançaient leurs essaims à travers la Gaule pour revenir par l'Italie dans leur pays, une autre grande horde se montra dès l'automne de cette même année dans le Teutschland septentrional, pour tirer vengeance du roi des Teutschs, qui osait braver leur colère : ils sentaient peut-être que leur fortune dépendait de la crainte de leur nom. On ne connaît pas le moindre détail de leur expédition; mais ils avaient de grandes forces, et il semble qu'ils dirigèrent leur marche par la Bohême, et par le pays des Daleminziens, des Sorabes et des Siusles, entre l'Elbe et la Mulde. Sans doute les peuples slaves dont ils traversèrent le territoire furent contraints à participer à leur entreprise. Les Daleminziens toutefois, sommés de se joindre à eux, rejetèrent avec mépris les propositions de ces farouches barbares : ils avaient éprouvé combien leur amitié était dangereuse, et la forte ville de Meissen leur rappelait d'une manière terrible la puissance et la colère de Heinrich. Peut-être Heinrich, avec des troupes réunies à la hâte, s'était-il avancé jusqu'à la frontière de la Marche des Sorabes, moins peut-être pour combattre sur ce point les Hongrois que pour les arrêter, s'enquérir de leurs forces et donner aux siens le temps de se préparer et de se réunir. Car on raconte que Heinrich fut battu par les Hongrois; qu'il se réfugia dans la ville de Bichin ou Bickni, et qu'il ne dut son salut qu'à cette ville; mais des savants n'ont pu assigner de place à celle-ci que sur la Mulde, aux environs de Wurzen. Or, si l'assertion de l'évêque Dithmar de Mersebourg est vraie, et si l'explication des savants est exacte, ce fait peut d'autant mieux être placé dans ce temps, qu'il serait difficile de l'expliquer d'une autre manière, et que l'on ne comprendrait pas que Heinrich n'eût rien fait ou rien tenté pour défendre son territoire contre les Hongrois, et qu'il eût attendu tranquillement, et bien loin dans l'intérieur du pays saxon, l'arrivée de ces ennemis pillards, leur laissant en proie la Thuringe, sans tirer même l'épée. La suite des événements s'accorde aussi fort bien avec cette conjecture.

Après la retraite du roi, les hordes des Hongrois se divisèrent en deux armées : l'une prit à gauche et fit irruption dans la Thuringe; l'autre, prenant à droite, descendit la rive gauche de l'Elbe. Evidemment ils avaient le dessein de tourner le Hartz, et de pénétrer en Saxe par deux points différents, pour détruire la puissance du roi dans sa racine. La première de ces bandes, qui s'était portée sur la Thuringe, bouleversa en tout sens le pays par de sauvages dévastations, et partout ces barbares apparurent d'une manière si soudaine, que les vénérables pères réunis alors même par le roi, dans un synode à Erfurt, n'eurent pas le temps de s'éloigner, mais furent forcés d'attendre dans cette ville que l'orage eût cessé. La terreur précédait les Hongrois. La Hesse et la Saxe tout entières furent frappées d'effroi. Bien loin en descendant le Weser la désolation fut générale. Ceux qui ne purent trouver d'asile dans les villes cherchèrent à se sauver par la fuite, eux et leurs biens, et se cachèrent dans les bois, dans les marais et dans les cavernes. La forêt de Sollingen fut pour les moines de Corvei un refuge où ils mirent en sûreté leur vie et leurs trésors. Sur ces entrefaites toutefois, deux comtes saxons, Sigefrid et Hermann, avaient réuni une armée. Avec elle ils repoussèrent les ennemis, attirèrent ensuite à eux des guerriers thuringiens, et livrèrent une bataille. Il est impossible de préciser l'endroit où cette bataille eut lieu; les Teutschs y remportèrent une éclatante victoire. Les chefs des Hongrois furent tués; beaucoup de barbares trouvèrent la mort; tout l'essaim fut dissipé. Alors la confiance revint. Les ennemis dispersés furent poursuivis et pris; beaucoup aussi périrent de faim et de froid. C'est ainsi que la sûreté de la Saxe fut rétablie d'un côté.

L'autre bande des Hongrois, qui s'était dirigée sur la droite, avait pendant ce temps retardé sa marche, parce que le goût du pillage et la cupidité l'avaient arrêtée. Le roi avait une sœur que son père avait eue d'une concubine;

elle avait épousé un Thuringien nommé Wido, et vivait dans une ville appelée Widonsbourg, et qui peut-être est Wittenberg. Les Hongrois entendirent parler de cette princesse et de ses richesses en or et en argent. Ils se détournèrent donc de leur route, se dirigèrent sur Widonsbourg, traversèrent l'Elbe pour prendre la ville comme en passant et s'emparer des trésors. Mais ils rencontrèrent une résistance inattendue et vigoureuse. Cependant le roi Heinrich ne perdait pas de temps. Pour ne pas être entravé par des obstacles, il rassemblait son armée loin de là, dans un endroit qu'on appelle Raden ou Riäde, situé dans le Helingau, et dans le duché de Brunswick actuel. Là il attendait encore les Frisons, pour marcher aussitôt après leur arrivée contre les Hongrois. Ceux-ci venaient de donner en vain un vigoureux assaut à Widonsbourg, lorsqu'ils apprirent la double nouvelle que leurs compagnons qui étaient entrés en Thuringe étaient anéantis, et que le roi Heinrich avait réuni une armée avec laquelle il se proposait d'avancer contre eux-mêmes. Inquiétés par ces nouvelles, ils levèrent aussitôt le siége, passèrent peut-être devant Magdebourg en descendant la rive gauche de l'Elbe, traversèrent ce fleuve au dessus de l'embouchure de l'Ohre, et entrèrent dans le canton de la Thuringe septentrionale. Ils traversèrent ce canton, ainsi que le Mosegau, situé au nord-ouest, de manière à raser aussi la limite du Balsamgau, qui, situé au nord des deux précédents, était séparé par l'Ohre inférieure du canton de la Thuringe septentrionale. C'est ainsi qu'avec leur rapidité habituelle ils se rapprochèrent de Heinrich, avant que celui-ci eût eu connaissance de leur marche. Là ils dressèrent un camp pour mettre en sûreté le butin qu'ils avaient fait jusqu'alors, et ensuite ils coururent à l'attaque.

Heinrich fit sortir les siens du camp, et les rangea en bataille. Il parcourut les rangs, et adressa à tous quelques paroles de confiance et d'encouragement. « Ils devaient songer à leurs ancêtres, à leur patrie et à la liberté. Dieu les protégerait dans cette bataille comme il les avait protégés dans d'autres. S'ils tenaient résolument et fermement les uns aux autres, l'ennemi prendrait la fuite au seul aspect de la cavalerie. Peut-être serait-ce la dernière bataille qu'ils auraient à soutenir contre cet ennemi. » Les guerriers répondirent à ces paroles par des cris de joie; et aussitôt ce que le roi avait dit arriva. Les Hongrois prirent la fuite dès qu'ils virent les cavaliers saxons. Ceux-ci les poursuivirent; mais la course des Hongrois était si rapide, que les Saxons n'en purent tuer ou prendre qu'un petit nombre. Aussitôt les Teutschs se jetèrent sur le camp ennemi. Ils s'attendaient à une lutte opiniâtre; mais les Hongrois laissés à la défense du camp, entraînés par la terreur générale, prirent la fuite et abandonnèrent tout le butin aux vainqueurs. Non-seulement ceux-ci y trouvèrent une multitude de bestiaux et d'autres choses, mais encore ils eurent la joie de délivrer de l'esclavage et de renvoyer à leurs familles un grand nombre de femmes et de jeunes filles teutsches. Le roi engagea les siens à ne pas négliger les avantages du moment, et à ne pas perdre un temps précieux à se partager le butin. Et les Saxons suivirent volontiers ses avis. Une partie resta à la garde du camp; les autres, fantassins et cavaliers, suivirent les traces des ennemis fugitifs. On n'en atteignit toutefois qu'un petit nombre; mais la poursuite autour du Hartz, au delà de la Sale, ne fut arrêtée que lorsque les Hongrois eurent trouvé un abri derrière l'Elbe, dans le pays des Daleminziens.

Ce premier résultat heureux de la nouvelle tactique contre les Hongrois était sans contredit la plus grande importance; mais le roi ne s'en contenta pas. Il avait vu les Hongrois en fuite, mais il ne leur avait pas fait essuyer de défaite; il leur avait repris le fruit de leurs pillages, mais il n'avait pas brisé leur force, et la perte qu'ils venaient d'éprouver pouvait enflammer d'autant plus leur cupidité. L'hiver était venu; il ne pouvait les atteindre, il était hors d'état de pousser plus loin la poursuite; et lors même qu'il l'eût poussée jusqu'au pays qui désormais était la patrie des Hongrois, cette entreprise lui eût peut-être coûté plus cher qu'aux Hongrois eux-mêmes. Mais si les choses restaient dans l'état où elles se trouvaient et où Heinrich était forcé de les laisser, les Hongrois, comme on pouvait le prévoir, reparaîtraient au printemps suivant, et chercheraient au prix des plus grands efforts à ramener l'ancienne terreur de leur nom, qui s'était évanouie si soudainement devant la cavalerie saxonne. Dans ces circonstances, le roi crut nécessaire de tenir son armée rassemblée, afin qu'en présence du danger dont on était menacé, elle fût

à tout moment prête au combat. Il lui assigna des quartiers d'hiver dans la Thuringe septentrionale, et la plaça sous les ordres des comtes Wichmann, Hoger, Otto et Hatto. Quant à lui, il séjourna dans son château de Werla.

Vers le printemps de l'année suivante, 933, Heinrich apprit d'abord par la renommée, et bientôt par des lettres, que les Hongrois s'avançaient de nouveau. Aussitôt il prit ses mesures. Il ordonna aux comtes de renforcer leurs troupes par de nouvelles levées et de réunir toute l'armée dans un lieu fixé. Ensuite il se rendit lui-même à l'armée, la conduisit en avant, dressa un camp dans une position convenable, et attendit l'ennemi. Les Hongrois approchèrent; le roi, toutefois, se tint tranquille dans son camp et évita la bataille. Il voulait avant tout accoutumer de nouveau les siens à la vue et aux manières des Hongrois, en particulier les hommes qui ne s'étaient pas encore trouvés à l'armée l'automne précédent. Pour la même raison, il laissa aussi quelques détachements de cavalerie engager des escarmouches avec les Hongrois, pour se convaincre lui-même et pour convaincre les siens que les ennemis n'avaient aucune supériorité. Enfin il fit sortir l'armée du camp et la rangea en bataille. Puis il envoya un corps d'infanterie thuringienne, soutenu d'un petit nombre de cavaliers, contre l'ennemi, pour le provoquer et l'attirer à attaquer l'armée bien ordonnée dans une position favorable. Pendant ce temps il exhorta les siens à se conduire bravement en leur adressant ces seules paroles : « Pensez à votre ancienne vertu. » Avec cette exhortation commença le combat. Il fut rude et terrible. Plus d'une fois la victoire balança. L'aile gauche des Teutschs, commandée par le comte Hoger, massacra une telle multitude de barbares, que ceux-ci parurent se précipiter dans la fuite la plus désordonnée, et que les vainqueurs les poursuivirent avec trop d'impétuosité jusqu'à une position défavorable. Par là le désordre se mit parmi les Teutschs eux-mêmes; alors les Hongrois se rassemblèrent tout à coup, reprirent leurs rangs, et rétablirent le combat avec une telle fureur, que les Teutschs furent contraints à la fuite. Heinrich toutefois leur envoya le secours dont ils avaient besoin dans cette extrémité. Ainsi la bataille se soutint. Enfin, après une longue lutte, la victoire se décida pour les Teutschs. Les Hongrois pourtant, qui sentaient que cette bataille serait pour eux le commencement de grands désastres, parce qu'elle devait changer la position des peuples à leur égard, combattirent avec une sorte de désespoir. Il arriva donc que leurs chefs furent tués, que leurs enseignes furent perdues, que la plupart trouvèrent la mort, que très-peu restèrent sans blessures. La victoire fut complète, car le camp des Hongrois, avec tout le bagage, tous les équipages, tout le butin et tout le fruit de leurs pillages, tomba entre les mains des Teutschs. L'armée fut saisie d'un tel enthousiasme, qu'elle salua le roi Heinrich empereur. Et à mesure que se répandit la nouvelle de cette victoire, des cris de joie, de reconnaissance et de respect retentirent dans tous les cantons teutschs. Mais lui-même, le roi victorieux, rapporta tout l'honneur à Dieu, qui lui avait aussi donné ce bonheur, et porta les regards d'une reconnaissante modestie sur l'accomplissement de son vœu le plus cher.

Auparavant déjà, lorsque le roi combattait encore les peuples slaves, les Danois semblent s'être mêlés de ces querelles pour soutenir les tentatives des tribus slaves. Les hostilités continuèrent peut-être pendant la guerre contre les Hongrois. Un écrivain, Adam de Brême, qui n'écrivit, il est vrai, que quelques générations après ces événements, mais qui se vante d'avoir lu beaucoup d'ouvrages relatifs à cette époque, assura que les Danois exercèrent de grands ravages en Saxe, au delà de l'Elbe, et à la fin même en deçà de ce fleuve. Ce qui est certain, c'est que maintenant, après avoir vaincu les Slaves et les Hongrois, Heinrich crut nécessaire de faire sentir aux Danois aussi la puissance des Teutschs. Mais, de ce côté, c'était faire peu de chose que de se borner à chasser l'ennemi. La situation et les relations de l'empire teutsch à l'est, au sud et à l'ouest, exigeaient que l'angle septentrional de la Saxe fût mis en sûreté d'une manière durable contre les irruptions des Danois, auxquelles il semblait livré sans défense. Ce but important paraissait ne pouvoir être atteint que par deux choses : d'abord il fallait établir une Marche de l'autre côté de l'ancienne frontière entre les Danois et les Teutschs; car l'expérience de tout un siècle avait appris que l'Eider, avec ses murs et ses retranchements, présentait un rempart trop faible pour que la paix pût se maintenir sur ses bords; en second lieu, il était nécessaire de décider les Danois à

embrasser la foi chrétienne; car l'antagonisme interminable entre le christianisme et le paganisme ne laissait subsister aucun repos ni se former aucunes communications paisibles entre ces peuples voisins et d'une origine commune; et les semences de la doctrine chrétienne, répandues parmi les nations septentrionales par Ansgarius, Rimbertus et d'autres hommes pieux, avaient péri sur un point par défaut de culture; sur d'autres, elles avaient été violemment arrachées du sol. Nulle part elles n'avaient donné de fruits. Heinrich forma la résolution d'instituer la Marche et de fonder le christianisme parmi les Danois.

Il entreprit l'expédition l'an 934. Mais sur ce fait aussi nous n'avons que des renseignements très-vagues; nous ne connaissons pas ses actions. Il fit passer l'Eider à son armée, remporta, dans une bataille livrée près de Schleswig, une grande victoire sur les Danois, brisa par là leur puissance, et les força vraisemblablement à une paix par laquelle ils lui cédèrent le pays depuis l'Eider jusqu'à la Schlei. Le roi fit de ce territoire un margraviat qui prit le nom de Schleswig. Le margrave établit sa résidence à Schleswig même; des guerriers saxons l'entourèrent, et en général on y envoya des colons saxons. Puis Heinrich voulut voir aussi la croix élevée parmi les Danois. Aussitôt, dans l'automne de cette même année, Unni, archevêque de Hambourg ou de Brême, se rendit en personne à Schleswig, afin de ne pas rester, dans son zèle pieux, en arrière de ses vénérables prédécesseurs, et d'étendre aussi loin qu'il serait possible le cercle de son autorité épiscopale. Une grande partie du clergé de Brême, poussée par le même zèle et par son respect pour le pieux pasteur, suivit l'archevêque; beaucoup de moines le suivirent également. De Corvei seulement, neuf religieux entreprirent ce dangereux voyage. Le roi des Danois s'appelait Gaurm. Ce prince, auquel Heinrich avait fait la guerre et avec lequel il avait conclu la paix, était un ardent ennemi du christianisme, sans doute parce qu'il voyait avec dégoût les artifices et les intrigues des prêtres, et parce qu'il ne voyait dans la croix que le signe d'une domination étrangère. Unni essaya en vain sur ce roi son éloquence et son savoir; les menaces même de Heinrich n'eurent aucun succès. Mais le fils de Gaurm, nommé Hariold, se montra plus accessible, parce que sa jeunesse éloignait encore de lui la méfiance qui dominait le cœur de son père. La même lutte se rencontra dans la nation danoise. Toutefois les prêtres chrétiens pénétrèrent partout par les portes que la victoire de Heinrich leur avait ouvertes, et bientôt ils élevèrent sur divers points des églises chrétiennes. L'archevêque Unni nomma des chefs à ces églises, et se rendit ensuite en Suède pour annoncer aussi l'Évangile parmi ce peuple. Là aussi il vit ses travaux réussir, et beaucoup d'hommes confessèrent le nom de Jésus-Christ.

Le roi Heinrich avait désormais achevé son œuvre; il se trouvait dans tout l'éclat d'une gloire sans tache; il était, dans ce siècle, le premier roi du monde. Peu de princes ont atteint autant et de si grandes choses que lui, parce qu'il n'eut qu'une seule pensée, celle d'être utile à son peuple, et parce qu'il ne fit jamais valoir la dignité dans son propre intérêt, pour la domination et la puissance, pour le faste et les jouissances, mais seulement pour la sûreté, l'honneur et le progrès de la patrie. Comme il ne vexa personne, personne ne fut son ennemi. Comme il n'abusa jamais de sa bonne fortune, chacun lui reconnaissait avec plaisir sa gloire. Au milieu de ses victoires, il fut et il resta, distingué par toutes les vertus guerrières, duc des Saxons et des Thuringiens; et son nom de roi n'eut de valeur qu'auprès des autres peuples teutschs, saisis d'une profonde admiration qu'ils ne pouvaient refuser à ses exploits et à ses succès. Il chercha sa puissance dans la confiance, sa splendeur dans l'amour de son peuple; il fut d'autant plus grand, qu'il parut moins connaître son autorité, d'autant plus fort qu'il se montra plus modéré dans sa force. Ainsi il mérita partout les éloges des cœurs nobles et généreux, et il évita l'envie et la malveillance des âmes vulgaires. Ainsi, du champ lointain de ses victoires, sa tête sans tache répandit par tous les cantons du Teutschland un éclat plus pur, que s'il s'était montré dans tous les cantons teutschs le front orné d'une couronne d'or et de pierres précieuses. Il fut le roi de tous les Teutschs, parce qu'il fit naître en tous le désir de l'avoir pour roi.

On raconte que Heinrich, après avoir vaincu les Slaves, les Hongrois et les Danois, songea à une expédition en Italie et à Rome (2). Mais ce récit mérite peut-être peu de foi. Heinrich, qui n'avait pas jugé à propos de recevoir

même la couronne royale, ne désira nullement sans doute la couronne impériale, qui pouvait tout aussi peu augmenter sa gloire que sa puissance. Il avait passé l'âge de l'ostentation, de l'arrogance et de l'exaltation ; sa santé était attaquée : même, pendant ses expéditions militaires, il est plus d'une fois parlé de son état maladif, dont du reste il tint peu de compte tant que le danger menaça la patrie. Il n'est donc pas à supposer qu'il ait pu concevoir la pensée d'une entreprise qui, toujours d'une nature équivoque, aurait pu aisément détruire les événements d'une vie riche en hauts faits. En général, de même qu'il voulait voir respecter et rendre respectable l'indépendance du Teutschland, de même Heinrich respecta l'indépendance des nations étrangères qui n'attaquèrent ni ne menacèrent sa patrie. S'il avait voulu étendre plus loin son nom, il en aurait trouvé tout près une occasion plus commode. Car dans un pays voisin, en France ou dans le royaume occidental des Franks, l'ancienne discorde qu'il avait si heureusement domptée dans le royaume teutsch continuait à déployer ses fureurs. Le roi Rudolf était en lutte continuelle avec ses vassaux. Ceux-ci tentèrent à plusieurs reprises d'impliquer le roi Heinrich dans leurs affaires. En particulier, l'un des plus audacieux et des plus insolents d'entre eux chercha un refuge auprès de lui : c'était cet orgueilleux comte Herbert de Vermandois, qui avait fait prisonnier son roi Karl le Simple, et qui l'avait fait périr dans sa tour si fortifiée. Heinrich ne pouvait se soustraire entièrement aux instances et aux invitations de ces insolents seigneurs, parce que Giselbert, duc de Lotharingie, son gendre et son vassal, ne restait pas étranger à leurs menées. Le roi des Teutschs n'aurait donc eu besoin que de se montrer énergiquement avec une armée, et les serments perfides des fidèles du roi de France ne lui auraient pas manqué ; et, en apparence du moins, il aurait réuni tout l'empire de Karl le Grand de ce côté des Alpes. Mais il dédaigna les tendances vulgaires des rois, et rejeta toute grandeur mensongère. Bien plus, il employa toute son influence et toute son autorité à maintenir nettes les relations entre la Lotharingie et la France, à confirmer l'inconstant Giselbert dans sa fidélité, et à n'apporter dans les malheureuses discordes élevées entre le roi de France et ses vassaux, qu'une médiation paisible et amicale. Une telle conduite inspira, même à des peuples étrangers, d'autant plus de reconnaissance et de respect, qu'elle ne résultait pas d'un sentiment de faiblesse, mais reposait sur la conscience de sa force.

Du reste, quels que soient les projets que Heinrich ait pu nourrir encore dans son âme, il n'aurait pu en exécuter aucun. Il eut le bonheur de quitter la vie dans le récent éclat de ses hauts faits, de telle sorte que nul acte mauvais ne ternit sa gloire, et qu'une vieillesse traînante n'effaça point le souvenir des jours de sa vigueur. Dès l'an 935, il fut frappé de paralysie ; il surmonta, il est vrai, encore une fois ce malheur, et parut de nouveau avec un esprit qui conservait toute sa force. Mais le sentiment de sa fin prochaine resta en lui, le poussa à des pratiques pieuses, et dirigea son esprit vers l'avenir, vers les soins qu'exigeaient l'empire, les siens et le salut de son âme. Il désirait particulièrement assurer, tandis qu'il vivait encore, la succession au trône, pour conserver l'unité et la paix de l'empire. Son fils aîné était Thankmar, que lui avait donné Hatheburch. La position de ce malheureux prince est peu ou point connue. Nous ignorons et la manière dont il avait été élevé, et son caractère, et ses connaissances et ses facultés. Il paraît néanmoins qu'il eut un grand gouvernement, vraisemblablement dans un des pays slaves soumis. Ce ne fut que plus tard qu'on lui reprocha de mener une vie déréglée ; toutefois, comme le prouvent les événements ultérieurs, il ne manquait ni de bravoure, ni de génie militaire. On ignore également quelles dispositions le roi Heinrich pouvait avoir envers ce fils de son amour passionné. Mais il est facile de comprendre que Heinrich n'avait nullement le désir de lui assurer la succession au trône ; sa naissance déjà était souillée d'une tache qu'il était impossible d'effacer ; et lors même que l'autorité royale eût réussi à réduire les princes teutschs au silence au sujet de cette tache, qu'aurait-on gagné ? Thankmar avait grandi à l'ombre du trône que l'épouse de Heinrich, Mathilde, ornait de tant d'éminentes vertus, et qui, par là même, semblait jeter sur sa mère une honte d'autant plus grande. Il est difficile de croire qu'il eût oublié le sort de cette mère ; dans son âme était né peut-être un amer ressentiment, que sans doute il n'aurait pas étouffé sans peine une fois arrivé au trône. Et comment Heinrich aurait-il osé exposer à de telles vexations, à de tels dangers, avec leurs enfants com-

muns, son épouse chérie entourée de tant de respect? Mathilde, outre deux filles, lui avait donné trois fils, tous distingués par leur esprit comme par leur beauté, jeunes gens doués des plus belles vertus et des plus magnifiques qualités, justifiant toutes les espérances. Ils s'appelaient Otto, Heinrich et Bruno. La jeune âme de Bruno se montra de bonne heure disposée aux sciences, aux pratiques pieuses et à la vie contemplative; aussi fut-il destiné à l'état ecclésiastique, avec l'espérance sans doute que, en qualité de prince de l'Église, il contribuerait efficacement à consolider la grandeur de la maison royale. Otto et Heinrich semblaient égaux en génie et en vigueur, et par conséquent également propres à prendre la place de leur père. Otto avait l'avantage d'être né le premier, avantage dont le roi crut devoir tenir compte; car on ne pouvait plus songer à partager l'empire, depuis que la maison qui avait conservé un droit héréditaire au trône avait été anéantie, et qu'une libre élection avait eu lieu. Mais Heinrich qui, comme le plus jeune, était resté plus longtemps auprès de sa mère, et avait partagé ses joies et ses douleurs, jouissait auprès d'elle d'une plus grande faveur; et malgré l'élévation de son caractère, la reine désirait assurer à son favori le trône de son père. Elle justifiait ce désir par cette circonstance qu'Otto était né lorsque Heinrich, son époux, n'était encore que duc, tandis que Heinrich était né lorsque son père était déjà roi. Le roi craignait d'autant plus les suites de ces efforts de sa femme, que celle-ci était plus respectée. Il résolut donc de régler cette affaire avant sa mort, de la manière, il est vrai, qui semblait devoir le moins chagriner Mathilde. Il invita tous les princes ecclésiastiques et laïques de l'empire à une diète indiquée à Erfurt. Là il leur demanda lequel de ses fils ils voulaient élire pour son successeur à l'empire. Et personne ne mit en doute qu'un fils de Heinrich dût être roi, et que ce roi dût être Otto. Satisfait de cette décision, Heinrich régla ses dernières volontés, et prit à l'égard de ses autres enfants des dispositions telles, qu'ils parurent convenablement et honorablement dédommagés.

Cette grande affaire étant terminée, le roi quitta Erfurt et se rendit à Memleben sur l'Unstrut, où il possédait un palais. Là, son ancien mal le frappa de nouveau, et le mit au lit; il ne se releva plus. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il fit appeler sa femme auprès de son lit, lui parla longtemps en secret, puis dit à voix intelligible ces mots : « Je remercie Jésus-Christ de ne pas te survivre. Jamais homme n'a eu une femme d'une plus grande fidélité et d'une piété plus éprouvée. Reçois mes remercîments. Tu as modéré ma colère, tu m'as en toutes choses donné d'utiles conseils, tu m'as retenu dans l'équité, tu as éveillé en moi la compassion pour les opprimés; maintenant je te recommande, toi et nos enfants, ainsi que mon âme qui va quitter mon corps, au Dieu tout-puissant et aux prières des élus de Dieu. » Et au moment où cette femme, profondément émue, courut à l'église et se prosterna devant l'autel du Seigneur, le roi Heinrich Ier expira. Avant même que Mathilde ne sortît de l'église, le prêtre Adeldag, parent de la reine, entonna la messe des morts pour le roi qui venait de quitter la vie. On était au 2 juillet de l'an 936. Heinrich était dans la dix-septième année de son règne, et dans la soixantième de son âge. Ses fils firent porter ses restes à Quedlinbourg, qu'il avait fondé, et il fut enseveli avec une grande solennité. La nouvelle de sa mort fit une profonde impression sur tous les peuples teutschs, et ne fut pas reçue avec indifférence même dans les pays étrangers. Au loin comme de près, bien des larmes coulèrent pour lui. Dans les temps postérieurs, et pour le distinguer des autres rois de son nom, on l'a surnommé l'*Oiseleur*. On suivit en cela le caractère de l'époque où l'on vivait; mais si l'on avait voulu désigner l'action de ce prince sublime par un surnom, il eût fallu l'appeler Heinrich le Saxon l'encourageant et le fondateur.

CHAPITRE IX.

OTTO Ier. — SON COURONNEMENT ET SES RELATIONS. — GERMES DE NOUVELLES DISCORDES.

L'an 936.

Aussitôt après la mort de Heinrich Ier, se manifesta d'une manière éclatante et même extraordinaire tout le respect qu'il s'était acquis, et la profonde impression qu'il avait laissée par ses hauts faits et par ses efforts. Car la solennité inouïe avec laquelle l'empire fut remis par les princes teutschs à son fils Otto s'adressait au grand homme descendu dans la tombe, bien plus qu'à son fils qui n'avait rien pour lui, si ce

n'est la gloire de son père et l'espérance que faisaient naître ses vertus et sa beauté physique; ce fut plutôt une fête de reconnaissance pour le passé, que de fidélité pour l'avenir.

On ignore quels furent les conseillers d'Otto et quels conseils lui furent donnés; on ignore également quelles dispositions et quelles vues il avait à l'égard de l'empire qu'il était destiné à recevoir. Peut-être pensait-il que la dignité royale avait été tellement consolidée par son père, que désormais tous les peuples pouvaient être réellement réunis autour du trône, et qu'il n'était plus nécessaire d'appuyer la puissance royale sur l'autorité ducale chez un seul peuple. Peut-être aussi le défaut d'expérience, la vanité et une exagération de ses forces, naturelles à son âge, l'entraînèrent-ils à de grands et vagues projets. En tout cas, il est certain qu'Otto, élevé d'une autre manière que son père, et nourri des louanges prodiguées aux actions accomplies par celui-ci, ne voulut pas se priver de tout l'éclat de la royauté sans lequel son père avait acquis la plus belle gloire d'un roi. Aussi, après qu'il eut été avant tout reconnu de nouveau comme roi par tout le peuple des Franks et des Saxons, une diète générale fut convoquée à Aix-la-Chapelle, résidence sacrée de Karl le Grand, afin que les autres peuples teutschs pussent aussi le reconnaître et exprimer leur assentiment. A cette diète parurent les ducs et les princes, les chefs d'armée et les dignitaires de toutes les nations teutsches, avec un nombre considérable d'ecclésiastiques. Les premiers étaient accompagnés d'une suite nombreuse de vassaux obligés au service. Probablement il n'y manqua pas non plus de curieux et d'hommes avides de plaisirs. Otto confia la sûreté de la Saxe et la surveillance de son frère Heinrich au comte Sigefrid, son beau-père (1) : c'était sans doute le même homme qui, de concert avec le comte Hermann, avait, quatre ans auparavant, anéanti les Hongrois en Thuringie, et que l'on trouve quelque temps après comte de Mersebourg; puis il se rendit à Aix-la-Chapelle.

Lorsque furent achevés tous les préparatifs de la fête, les ducs, les princes et les dignitaires de l'empire se rassemblèrent tous dans une grande salle attenante à la cathédrale construite par Karl le Grand, pour tenir au fils la parole qu'ils avaient donnée au père. Le jeune duc Otto se montra revêtu du costume francique. Il fut élevé sur un trône par les princes; et ceux-ci, ainsi que les dignitaires de l'empire, s'avancèrent vers lui, et jurèrent entre ses mains fidélité et aide contre tous ses ennemis, comme à leur roi et seigneur (2). Pendant ce temps, les trois archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, s'étaient réunis dans l'église avec tout le clergé et avec une grande multitude. Une discussion s'était élevée entre les archevêques de Cologne et de Trèves pour savoir lequel des deux devait accomplir les cérémonies des actes sacerdotaux, et donner au nouveau roi la bénédiction et la consécration de l'Église. Car Aix-la-Chapelle appartenait au diocèse du premier, et l'autre prétendait que son siége était le plus ancien siége épiscopal, fondé par l'apôtre saint Pierre lui-même : l'un et l'autre croyaient donc avoir de justes droits à cet honneur. Ces hommes vénérables furent toutefois assez sensés pour céder l'un et l'autre, pour ne pas troubler la joie générale par leur discorde : car ils abandonnèrent à Hildebert, archevêque de Mayence, les soins sacerdotaux; et la majesté du siége de Mayence, le premier de l'empire teutsch, et la dignité personnelle de l'homme qui, disciple de l'école de Fulda, ne se distinguait pas moins par son érudition et son génie que par sa piété et sa vertu, augmentèrent encore le prix de cette condescendance.

Lorsque le roi eut reçu le serment de fidélité des princes et des dignitaires de l'empire, l'archevêque Hildebert le fit inviter à se rendre à l'église. Il le reçut à son entrée; de sa main gauche il prit la main droite du roi, et, portant dans sa main droite le bâton pastoral, il le conduisit jusqu'à la nef, de telle sorte qu'il pût être vu de tous les côtés; car tout autour on avait construit des degrés pour qu'il ne manquât pas de place pour la foule. Alors l'évêque, se tournant vers le peuple, dit : « Voici votre roi Otto, élu de Dieu, nommé par Heinrich et reconnu par tous les princes. Si vous êtes satisfaits de cette élection, levez votre main droite. » A ces paroles du prêtre, toutes les mains se levèrent, et un cri de joie général retentit et implora la bénédiction de Dieu sur le nouveau roi. Après ces hommages, l'archevêque mena Otto à l'autel, où étaient placés les insignes de la dignité royale : l'épée avec son ceinturon, le manteau avec les bracelets, la main de justice avec le sceptre et la couronne. Hildebert monta à l'autel, prit l'épée avec le ceinturon, présenta

l'un et l'autre au roi, et dit : « Prenez cette épée; par elle, avec la force que Dieu vous a confiée, et avec la puissance de tout l'empire des Franks, vous devez chasser les ennemis du Christ et les barbares et les mauvais chrétiens, pour la paix durable de la chrétienté. » Puis il prit le manteau et les bracelets, les offrit au roi, et dit : « Les extrémités de ce vêtement tombent vers la terre; ils doivent vous avertir d'être ardent dans votre zèle et de persévérer jusqu'à la fin dans le maintien de la paix. » Puis il lui tendit le sceptre et la main de justice : « Que ces insignes vous le rappellent, vous devez contenir les peuples soumis par une discipline paternelle : avant tout vous devez tendre aux serviteurs de Dieu, aux veuves et aux orphelins, la main de la miséricorde, et l'huile de la compassion doit toujours être sur votre tête, afin que dans cette vie et dans la vie à venir, vous soyiez orné de la couronne immortelle. » Après cette interprétation particulière donnée aux symboles de la dignité royale, ou plutôt après ces avis dictés par de bonnes intentions, et que l'archevêque donna au roi pièce à pièce, comme il lui donnait les insignes de cette dignité, les deux archevêques Hildebert et Wichfrid le sacrèrent avec l'huile consacrée, lui placèrent la couronne d'or sur la tête, et lui donnèrent la bénédiction sacerdotale. Puis le roi, ainsi couronné et accompagné des mêmes princes ecclésiastiques, se dirigea vers un trône magnifique dressé entre de belles colonnes de marbre; et tandis qu'il y fut assis, voyant tout le monde et vu de tous, des actions de grâces et une messe solennelle furent chantées.

Lorsque ces cérémonies ecclésiastiques furent terminées, le roi se rendit dans le palais de Karl le Grand, et la journée se termina par un banquet solennel. Le roi prit place à une table de marbre magnifiquement ornée; en même temps, les trois archevêques; en même temps, tous les vassaux et les seigneurs présents. Les ducs supportèrent les frais de la fête, sans aucun doute d'après une convention faite d'avance; ils voulurent traiter leur roi avec sa suite comme leur hôte commun. Giselbert, duc de Lotharingie, beau-frère d'Otto, eut l'ordonnance et la direction générales; et comme Aix-la-Chapelle était sous son gouvernement, il fournit tout le matériel nécessaire aux besoins essentiels ou à l'ornement de la fête. Eberhard, duc des Franks et comte palatin de Lotharingie, frère du roi Kunrad Ier, s'était chargé de l'achat des vivres, et Hermann, duc des Souabes, qui avait été élevé à la dignité ducale par Heinrich après la mort de Burchard, s'était chargé de l'achat des boissons. Arnolf enfin, ce duc de Bavière dont l'âme impétueuse avait été adoucie par les sages discours de Heinrich, et ramenée de projets ambitieux à une sage condescendance, se chargea de loger et d'entretenir les troupes de cavalerie qui avaient assisté à la fête. Cette répartition des dépenses fit de cette solennité comme une fête générale de tous les peuples teutschs; et l'émulation que les ducs mirent à se montrer dignes de leurs peuples et du jeune roi fut grande probablement, et par suite rien ne manqua en éclat, en luxe et en magnificence. Il semble aussi que le jeune roi prit un singulier plaisir à cette fête. Il congédia la foule avec une grande aménité, fit aux princes de riches présents vraiment royaux, et repassa ensuite le Rhin avec de grands sentiments dans le cœur, et peut-être avec de vastes projets dans l'esprit.

Un tel événement ne pouvait rester sans suites. Aucun des assistants ne quitta peut-être Aix-la-Chapelle dans les mêmes dispositions avec lesquelles il était venu à la fête. Evidemment le génie de Heinrich Ier avait réuni les ducs, les princes et les seigneurs, et produit parmi eux la concorde avec laquelle ils avaient agi. Se rappelant la modération que ce roi n'avait pas démentie même au faîte de sa gloire, et cette égalité où il s'était tenu avec les ducs même dans le plus bel éclat de ses exploits, ils s'étaient dirigés vers Aix-la-Chapelle, et les solennités qui s'y accomplirent avaient suivi le cours ordonné d'avance; il est même possible que cet ordre ait été établi par Giselbert, beau-frère d'Otto, et par les archevêques, sans que les détails en soient venus à la connaissance des ducs et des princes. En tout cas, cette solennité dut laisser une profonde impression dans les esprits de ces grands seigneurs. Dans le jeune roi vivait une âme fière, et une froideur méprisante lui était propre. L'éclat dont on l'entoura dut déjà prouver aux ducs et au monde qu'ils ne se trouvaient pas là comme des égaux à côté d'un égal, mais comme des sujets devant un maître; et la manière dont Otto, d'après son caractère propre, reçut peut-être les hommages qui lui furent adressés, dut augmenter et rendre plus amer le sentiment d'humiliation qui était né en

eux. Les ducs Eberhard et Arnolf surtout se sentirent peut-être vexés. Tous deux étaient âgés, et Otto n'était qu'un jeune homme sans expérience, qui n'avait encore rien fait. Eberhard, probablement par conviction, avait fait un grand sacrifice à la patrie. Sans lui, Heinrich Ier ne serait pas arrivé à l'empire, ou, s'il y était arrivé, ce n'eût été qu'après des luttes opiniâtres, qui auraient épuisé ses forces et celles de la patrie, au point que le titre de roi ne lui eût apporté ni honneur ni gloire. En retour des services qu'il avait rendus à l'empire et à la maison de Saxe, il croyait bien pouvoir travailler à maintenir sa propre grandeur et celle de sa famille. Et maintenant il voyait pâlir l'ancien éclat de cette famille devant l'astre nouveau qui surgissait en la personne du jeune roi. C'était une douleur pardonnable que celle qui remplissait son cœur. Arnolf, de son côté, avait aussi la conscience d'avoir eu entre ses mains les moyens de détruire, ou du moins de compromettre la cause de Heinrich, et il croyait par suite avoir droit de prétendre que sa position restât telle qu'elle avait été convenue entre Heinrich et lui. Plus il pouvait reconnaître que le jeune roi n'était ni disposé ni propre à payer la dette que Heinrich avait contractée envers lui, plus le souvenir de l'ancienne gloire de son peuple devait affecter vivement son âme à la fin de sa carrière. D'ailleurs il n'est pas possible qu'Otto ait congédié d'Aix-la-Chapelle les ducs, ces alliés de son père, de la même manière qu'il s'était présenté à eux avant son couronnement. En tout cas, il est certain que l'enthousiasme qui avait éclaté à Aix-la-Chapelle s'éteignit bientôt, et les ducs revinrent avec indignation et amertume auprès de leurs peuples, qu'ils avaient quittés avec sérénité et espérance; et vraisemblablement ils ne se montrèrent pas à eux sans un sentiment de honte, parce que partout il y avait de la jalousie et de l'envie contre les Saxons.

Le jeune roi, enivré des hommages qu'il avait reçus, ne remarqua peut-être pas les dispositions défavorables dans lesquelles les ducs prirent congé de lui. Mais cette défaveur n'était pas sans danger pour lui, surtout pour deux ou trois raisons. D'abord, dans sa propre maison, avaient été répandues des germes de discorde qui, s'ils étaient entretenus, pouvaient se développer et porter de mauvais fruits. Thankmar, le fils aîné de son père, nourrissait dans son âme un ressentiment implacable, et était certainement toujours disposé à venger la honte de sa naissance sur celui qui avait tout gagné par son infortune et par l'humiliation de sa mère. Heinrich, son frère puîné, avait été bercé dans des idées qui flattaient son jeune esprit: plus Otto lui-même cherchait à placer haut la dignité royale, plus il devait regarder comme élevé l'avantage qui lui était échu d'être né d'un roi et d'une reine. Mais Mathilde, la reine veuve, n'avait certainement pas encore renoncé au vœu de son cœur, parce qu'elle n'avait pas réussi jusqu'alors à le satisfaire. Les ducs mécontents purent donc bien croire qu'il ne leur serait pas difficile de jeter la discorde dans le foyer même de la maison royale, et, dans le cas où les hostilités viendraient à éclater, de paralyser même les plus fidèles partisans de cette maison; car ceux qui s'éloignaient d'Otto ne pouvaient s'attacher qu'à Heinrich, et l'ombre du feu roi semblait pouvoir s'irriter d'autant moins, que sa pieuse et respectable veuve tenait pour ce parti. Mais le sort de Thankmar avait sans doute excité les réflexions de beaucoup de gens de bien.

Puis on pouvait prévoir que les peuples étrangers que Heinrich avait combattus et vaincus ne recevraient pas sans de nouvelles espérances l'annonce de la mort de ce redoutable ennemi. La Marche de Schleswig n'était pas seulement pour les Danois un monument de la honte qu'ils avaient essuyée, et une barrière imposée à leurs exploits et à leur gain; c'était aussi une œuvre menaçante qui leur annonçait de nouveaux malheurs. Ils nourrissaient le désir bien naturel de détruire cette œuvre et de rétablir les anciennes relations. Les Slaves conservaient encore dans toute sa fraîcheur le souvenir des maux infinis que le père d'Otto avait fait peser sur eux; et ils ne pouvaient avoir d'autre désir que de tirer vengeance de ce qu'ils avaient souffert. Quelque divisés qu'ils fussent et quel que fût le désordre qui régnait parmi eux, ils étaient tous d'accord dans leur sentiment de haine contre les Teutschs. Quant aux Hongrois enfin, à peine naturalisés encore dans le pays soumis à leur pouvoir, la vie de brigandage était un besoin pour eux. Leurs premiers succès avaient fait monter jusqu'à la passion leur goût naturel pour les courses sauvages et pour le pillage. Mais il fallait bientôt faire oublier leurs

défaites dans le Teutschland, pour que leur ancienne carrière ne leur restât pas fermée pour toujours : car leurs succès n'avaient été que le résultat d'une folle terreur de leur nom. Ils ne pouvaient donc pas rester en repos, ou il leur fallait entièrement changer leur manière de vivre; et comme ils n'avaient ni penchant, ni mœurs, ni connaissances favorables à un tel changement, ils ne pouvaient y être amenés que par la dure nécessité, à laquelle ils devaient espérer de se soustraire encore. Si donc le Teutschland retombait dans ses anciennes dissensions intestines, il était difficile que les Hongrois, les Slaves et les Danois ne se soulevassent pas de nouveau contre le Teutschland; et les princes de ce pays, qui se sentaient entraînés à montrer au jeune roi qu'ils étaient ses égaux, et qu'en recevant la couronne il n'avait reçu aucune puissance, pouvaient avec certitude compter contre lui sur ces peuples étrangers. S'ils n'apparaissaient pas d'eux-mêmes, il était du moins facile de les mettre en mouvement.

Ajoutons à tout cela que les Saxons eux-mêmes étaient dans une toute autre position envers Otto qu'envers Heinrich son père. Celui-ci était constamment resté leur duc dans l'ancienne simplicité et dans l'ancienne fidélité de sa maison ; il semblait n'avoir accepté le titre de roi que pour prouver au monde que les Saxons étaient le plus puissant peuple du Teutschland, et que si les autres peuples teutschs avaient besoin de leur protection, eux n'avaient besoin de la protection de personne. Cela donnait aux Saxons un sentiment élevé de leur propre valeur; et, sous l'empire de ce sentiment, ils s'attachèrent avec amour et confiance à leur duc royal, et les relations entre Heinrich et son peuple devinrent toujours plus étroites et plus intimes, parce que d'ordinaire d'heureux exploits accomplis en commun sont le lien le plus fort qui unisse les hommes entre eux. Mais Otto, qu'avait-il fait pour les Saxons? Il commença par se les aliéner. En se montrant revêtu du costume francique, il révéla des dispositions qui répugnaient à leurs usages nationaux et héréditaires; et la couronne royale qu'il portait sur sa tête était une preuve qu'il ne voulait pas vivre avec eux et parmi eux, mais s'élever au dessus d'eux.

Il ne pouvait en être autrement : ces relations étaient inquiétantes et dangereuses pour le jeune roi; elles ne pouvaient rester sans effet. Et, dans le fait, elles agirent tantôt séparément, tantôt ensemble, tantôt les unes contre les autres, et de cette action résultèrent de nouveaux et grands troubles. Otto se trouva dans l'embarras, dans une position difficile et dangereuse, et l'empire fut mis à deux doigts d'une nouvelle dissolution. Le roi cependant ne perdit pas sa présence d'esprit même au moment le plus critique, et porta un regard tranquille au milieu des agitations les plus violentes. D'ailleurs son génie était assez riche pour créer des ressources suffisantes alors même que tout semblait épuisé; et la fortune, sans laquelle ni le roi ni l'homme vulgaire n'arrivent à rien, ne lui tourna jamais le dos, bien qu'elle parût s'éloigner quelquefois. C'est ainsi que par son activité et ses succès il aplanit peu à peu la carrière dans laquelle il mérita le surnom de Grand, qu'il a jusqu'à nos jours conservé dans l'histoire.

CHAPITRE X.

PREMIÈRES ANNÉES D'OTTO Ier. — GUERRES CONTRE LES BOHÊMES ET LES HONGROIS. — TROUBLES DANS L'EMPIRE ET DANS LA MAISON ROYALE.

De l'an 936 à l'an 938.

Tandis que dans le Teutschland même l'indignation, qui vivait dans beaucoup d'âmes, s'agitait encore en secret, et n'aboutissait peut-être qu'à des négociations cachées, à des projets confus et à des intrigues de toute nature, le monde des peuples barbares ennemis des Teutschs entra bientôt en mouvement.

En Bohême d'abord, entre les deux rois frères Bolislaw et Wenceslaw, l'inimitié qui, produite par des querelles religieuses, avait été amenée par l'apparition de Heinrich Ier parmi les Bohêmes au point de rendre impossible toute réconciliation, arriva à un éclat. Dès l'année 936, le païen Bolislaw assassina son frère, qui était resté fidèle aux Teutschs et au christianisme. Aussitôt un sous-roi des États de la victime, qui prévoyait sa ruine, s'adressa à Otto, le nouveau roi des Teutschs, et implora son secours contre un si dangereux ennemi. Otto, également inquiet pour sa suzeraineté et pour la religion, ne perdit pas de temps. Il fit entrer en campagne, avec de fortes troupes du Hassegau, la bande de Merseboug, que son père avait formée de voleurs de grands chemins et

d'hommes abrutis, dont il avait fait d'excellents soldats; de plus, il appela aux armes le hériban de Thuringe. Il remit le commandement de cette armée à un Saxon nommé Aesik. L'armée pénétra en Bohême en deux corps, par le nord et par l'ouest. Bolislaw divisa aussi ses troupes. Une double bataille fut livrée. Les Thuringiens, opposés au roi Bolislaw, furent mis en fuite; Aesik, au contraire, remporta une grande victoire avec les hommes de Mersebourg et du Hassegau. Mais, ignorant le malheur des Thuringiens, il se livra à une folle sécurité, et laissa ses troupes profiter sans ordre de la victoire pour voler et piller. Bolislaw, revenant de poursuivre les Thuringiens, vit son avantage, et se jeta tout à coup sur les Teutschs dispersés; son succès fut tel, qu'hommes et chefs furent anéantis. Puis Bolislaw attaqua le sous-roi, qui avait demandé le secours des Teutschs, s'empara de sa ville, le fit lui-même prisonnier et fit raser la ville.

Ces événements déterminèrent Otto à entreprendre lui-même une expédition en Bohême, dans l'été de l'année suivante, avec toute l'armée de Saxe et de Thuringe. Mais il ne garda pas le commandement en chef, soit qu'en sa qualité de roi de tous les Teutschs il regardât comme au dessous de lui de commander l'hériban d'un seul peuple, soit qu'il ne se reconnût pas assez d'expérience pour se charger d'une chose si difficile; mais il donna la conduite de l'armée au comte Hermann, fils de Billung, sans doute le même qui, réuni au comte Sigefrid, avait, cinq ans avant, anéanti les Hongrois en Thuringe. Mais par cette désignation d'un seul homme, qui déviait des usages de son père, et qui sembla aussi aux Saxons prouver qu'il dédaignait d'être leur duc, il éveilla une grande jalousie parmi les princes, qui étaient ou croyaient être les égaux du comte Hermann. Wichmann lui-même, frère de Hermann, se sentit profondément blessé de cette préférence. C'était un puissant et brave seigneur que ce Wichmann, généreux, habile à la guerre, et d'une si grande prudence, qu'on la regardait comme surnaturelle. Prétextant une maladie, il s'éloigna de l'armée. Toutefois Hermann, son frère, justifia la confiance du roi. A son entrée sur le territoire ennemi, il livra bataille aux Bohêmes, et obtint une éclatante victoire. Mais son bonheur ne réduisit pas ses ennemis au silence; bien plus, il devint la source d'une nouvelle envie. Echehard, fils de Liudolf, se sentit dominé par cette passion, au point qu'il jura de faire quelque chose de plus grand que Hermann ou de périr. Pour accomplir sa parole, il ne tint aucun compte de la défense du roi, choisit les hommes les plus braves de l'armée, au nombre de dix-huit, et traversa avec eux un marais qui séparait le camp du roi de la ville ennemie. Arrivé devant la place, il provoqua en termes insultants les ennemis au combat. Probablement il voulait un combat à nombre égal, homme contre homme; mais les ennemis, s'inquiétant peu de sa demande et de leur honneur, se précipitèrent hors de la ville, l'enveloppèrent et l'égorgèrent avec ses compagnons. Toutefois son audacieuse action ne manqua nullement son effet. Car Bolislaw offrit un accommodement et se reconnut de nouveau tributaire du roi des Teutschs. Il semble toutefois qu'Otto, qui avait à diriger ses regards sur divers points, sacrifia le sous-roi au secours duquel il avait précédemment marché; du moins il n'est pas fait mention de lui, et Bolislaw continua à se trouver dans une position équivoque à l'égard de l'empire teutsch. Il paya, il est vrai, chaque année le tribut, pour conserver sa liberté d'action sur son peuple; et ce ne fut qu'après avoir complétement dompté les princes récalcitrants qu'il osa se refuser à l'accomplissement des obligations contractées par lui envers le roi des Teutschs. Treize ans après ces événements, Otto se vit forcé de lui montrer encore une fois sa puissance, et à partir de cette époque seulement Bolislaw lui resta fidèle et lui rendit d'utiles services.

Tandis que ces événements se passaient en Bohême, l'esprit des princes mécontents n'était pas resté tranquille, et partout les mauvaises dispositions avaient empiré. Le comte Sigefrid[1], dont nous avons parlé à diverses reprises, mourut sans héritiers. Une sœur de sa mère avait été la mère de Hatheburch, première femme de Heinrich Ier. Thankmar, fils de Heinrich et de Hatheburch, croyait en conséquence avoir des droits sur les fiefs et sur les dignités de Sigefrid. Peut-être, dans le ressentiment qui remplissait son âme, éleva-t-il ses prétentions avec quelque arrogance. Par là même peut-être Otto hésita d'autant plus à donner à un frère envieux dont il n'était pas sûr une puissance dont il était si facile d'abuser;

car Thankmar possédait déjà de grands domaines. Il refusa donc à son frère les biens et les dignités que celui-ci demandait, et fit d'un comte Gero le successeur de Sigefrid. C'est ainsi que la colère de Thankmar fut excitée de nouveau, et elle fut augmentée encore par une douleur amère. Il ne fit rien, mais il attendit avec impatience l'occasion d'agir.

En même temps que cet événement, qui assurément ne laissa pas le roi sans inquiétude, arriva un autre fait qui, s'il témoigna de l'attention et de l'inquiétude des esprits, ne pouvait non plus rester sans suite. La grande maison franconienne de Hesse, d'où était sorti le roi Kunrad I[er], avait étendu sa puissance féodale jusque sur les cantons saxons voisins, sur la Diemel. Dans les temps antérieurs, lorsque la dignité royale était complétement tombée en décadence, les Saxons avaient supporté patiemment cet arrière-vasselage. Le nom des Franks pesait lourdement sur les Saxons, et leur rappelait l'empire et leur infortune. Même sous Heinrich I[er], personne en Saxe ne s'était élevé contre la puissance féodale des comtes franconiens. Mais maintenant que la couronne de l'empire brillait avec tant d'éclat sur la tête d'Otto, les Saxons commencèrent à s'attrister d'être les vassaux d'hommes qui appartenaient à un peuple moins important : ils ne voulurent dépendre que du roi. Un Saxon, nommé Bruning, refusa au duc Eberhard tout service et tout devoir. Eberhard, irrité, prit aussitôt les armes pour châtier l'audacieux vassal, sans s'inquiéter du roi Otto : dans son orgueil, il dédaigna de chercher auprès d'un roi si fier la justice qu'il pouvait se faire par ses propres forces. Les Franconiens, qui se sentaient humiliés par les Saxons, partagèrent sa colère. Eberhard se présenta devant Elmeri, ville de Bruning, s'en rendit maître, massacra les habitants, et livra la place aux flammes. Mais Otto ne toléra pas ce mépris de la dignité royale. Il assigna vraisemblablement devant un tribunal le duc Eberhard et les complices de son crime. Ils furent déclarés coupables de félonie : le duc dut payer une amende de cent chevaux, et les chefs des guerriers qui avaient commis ces cruautés durent porter des chiens sur leurs épaules depuis le lieu où le jugement avait été rendu jusqu'à la ville de Magdebourg, tandis qu'Otto lui-même transférait dans cette ville les reliques de saint Innocent. Mais ni cette cérémonie pieuse, ni les présents avec lesquels il congédia les hommes qui venaient d'être ainsi punis, pour leur faire sentir la douceur de la puissance royale après leur en avoir fait sentir la sévérité, pour les rattacher et se les rendre favorables, ne purent lui gagner les esprits des Franconiens. Bien plus, ils s'attachèrent à leur duc de toute leur âme : car Eberhard était un homme doux et bienveillant, économe pour lui-même et libéral envers les autres, et lui et les Franconiens étaient animés des mêmes sentiments. Et ces sentiments étaient respectés par ces Saxons eux-mêmes; et les qualités personnelles du duc attirèrent à lui un grand nombre de ces derniers.

Mais avant même que cette occasion d'un acte décisif se fût présentée, le même esprit de mécontentement qui agitait les Franconiens se montra en Bavière. Le vieux duc des Bavarois, Arnolf, qui n'avait rien fait contre le jeune et orgueilleux monarque, peut-être parce qu'il sentait les approches de la mort, avait quitté la vie. Il laissait plusieurs fils, dont l'aîné, Eberhard, prit aussitôt possession du duché, sans s'inquiéter le moins du monde du roi, comme si la souveraineté de ce pays lui appartenait à titre héréditaire. Aussitôt, dès l'automne de cette même année, Otto courut en Bavière, dans l'espérance sans doute de s'entendre facilement avec un homme dont le père avait cédé aux sages discours de son père à lui. Mais il se faisait illusion, et il se vit forcé de retourner en Saxe sans avoir rien obtenu. Il arma donc pour une expédition contre les Bavarois ou contre leurs princes, dont il ne pouvait souffrir les prétentions, et il entra en campagne au printemps de l'année suivante, 938. Peut-être Hermann, duc des Souabes, accompagna-t-il le roi avec son peuple : car ce duc se montra plus que tous les autres princes de l'empire fidèle et dévoué au roi, et ne refusa pas de le suivre à la guerre, soit par une large appréciation de son propre bien et du bien de sa patrie, soit parce que des motifs inconnus, en le brouillant avec sa propre maison, la maison franco-hessoise, lui fissent regarder comme une nécessité de s'attacher au plus grand adversaire qu'elle eût. Il paraît qu'en Bavière la lutte fut opiniâtre; car il n'y eut pas d'arrangement. Mais le roi remporta une victoire complète; il put s'emparer du duché et en disposer. Il paraît qu'Eberhard, fils d'Arnolf,

tomba avec ses frères prisonnier entre les mains du roi. Et Otto ne rendit le duché ni à lui ni à l'un de ses frères; il le donna toutefois à un prince de la même famille, afin que les Bavarois ne vissent pas dans sa juste sévérité une dureté causée par la vengeance. Berthold, oncle des jeunes princes, frère du dernier duc Arnolf, devint duc des Bavarois; mais il ne le fut pas de la même manière que l'avait été son frère. Otto le mit plutôt dans une position telle qu'il resta sans doute l'un des grands dignitaires de l'empire, mais que la pensée de se rendre indépendant de l'empire et du roi ne put s'élever aisément en lui. Il lui laissa, il est vrai, tout le gouvernement du territoire propre des Bavarois, le commandement dans la guerre et la justice dans la paix; mais les pays annexés, les conquêtes faites sur les Slaves et sur les Avares, furent soumis par lui à des princes particuliers, qui suivaient, il est vrai, le duc à l'armée, mais qui devaient dépendre immédiatement du roi et de l'empire. Les domaines, les revenus et les produits casuels de toute nature qui précédemment avaient appartenu au roi en Bavière, et que le roi Heinrich Ier avait, à ce qu'il paraît, abandonnés au duc Arnolf, furent de nouveau réunis à la couronne par Otto, qui établit pour les administrer un comte palatin, auquel, pour affaiblir la puissance ducale, il confia encore d'autres attributions, et dont il fit même jusqu'à un certain point le surveillant et le lieutenant du duc. Il éleva à cette dignité nouvelle le jeune fils du duc Arnolf, qui portait le même nom. En général il semble qu'Otto travailla à conserver dans les vassaux de Bavière la pensée qu'ils n'étaient nullement les vassaux du duc, mais les vassaux du roi. Enfin on reprit au nouveau duc le pouvoir sur les évêchés bavarois, que Heinrich avait accordé à Arnolf; et par cette conduite Otto gagna à toutes ses dispositions le clergé de Bavière. Car, dans ce pays, comme partout, les ecclésiastiques avaient sans mesure et sans bornes exploité à leur profit les troubles du temps; et les évêchés et les couvents avaient attiré à eux des domaines et des immunités par des artifices de toute nature. Mais le duc Arnolf, homme pénétrant, ferme et persévérant, sentant tout ce que cette position du clergé avait de dangereux, avait profité de la tranquillité qui lui était assurée après de grands orages pour rétablir l'équilibre nécessaire et rendre possible une meilleure administration. Sans s'effrayer des menaces que les ecclésiastiques lui faisaient de l'éternité et de l'enfer, et comptant sur le dévoûment de ses guerriers, il avait attaqué de grandes usurpations sur les biens de l'Église : ici il avait arraché à des couvents et à des évêchés des domaines qu'il avait donnés en récompense à ses guerriers comme fiefs séculiers; là il avait enlevé aux églises et inféodé à des seigneurs laïques les dîmes que percevaient les ecclésiastiques (1). Par tout cela il avait excité contre lui la colère des ecclésiastiques à un tel point, que non-seulement ils lui donnèrent le surnom de *Méchant*, mais qu'ils le représentèrent aussi de toute manière au peuple comme tombé au pouvoir du prince des ténèbres. L'entreprise d'Otto contre le fils d'Arnolf, Eberhard, fut donc peut-être favorisée en général par tous les moyens dont les ecclésiastiques pouvaient disposer; et comme il ne laissa pas dégénérer sa victoire en persécution contre la famille ducale, il réconcilia probablement aussi, sans peine, les seigneurs laïques avec ces mesures; il les laissa vraisemblablement sans les inquiéter en possession de ce qu'ils avaient. Il réussit donc à tranquilliser la Bavière.

Mais la joie que le succès de cette œuvre inspira à Otto ne put être sans mélange; car pendant qu'il entreprenait et accomplissait cette tâche, la Saxe, le pays de ses pères et le siége de sa puissance, fut mise en danger et en mouvement, et sa propre maison ne fut pas à l'abri de troubles intérieurs.

Le danger vint du côté des Hongrois. Dès l'année précédente, aussitôt qu'ils avaient appris la mort de Heinrich, ils avaient tenté de recommencer leurs anciennes courses. Mais, à ce qu'il paraît, ils n'étaient venus qu'en petites bandes, comme pour épier et essayer si le nouveau roi égalait ou non son père en vertu et en activité. Aussi n'avaient-ils rien gardé, mais ils étaient repartis après quelques brigandages. Mais maintenant ils reparurent en plus grand nombre. On ne sait rien de leur marche. Vraisemblablement ils avaient traversé la Moravie en descendant l'Oder, et avaient ensuite tourné la Bohême par le pays des Daleminziens et le long de l'Elbe jusqu'au nord du Hartz. Ils dressèrent leur camp sur la Bode, peut-être non loin du lieu où ils avaient été précédemment défaits, et de là ils se répandirent de tous côtés au loin dans la Saxe. Un commandant des Hon-

grois, envoyé de ce camp, vint jusqu'à une forteresse qui est appelée Stedierabourg. Il y arriva par une forte pluie. Lorsque les *burgmannen* saxons virent que les Hongrois étaient fatigués par la marche et par la pluie, ils sortirent de la forteresse avec de grands cris, se jetèrent avec impétuosité sur l'ennemi, lui tuèrent beaucoup de monde et lui enlevèrent un grand nombre de chevaux et quelques drapeaux. Alors ceux qui restaient prirent la fuite. Ils arrivèrent ainsi devant deux villes, Hebesheim et Werla. Les habitants, remarquant la fuite des Hongrois, les attaquèrent, les pressèrent de tous côtés, et les poussèrent enfin dans un marais où périt aussi le chef de la horde. Ce désastre fut encore augmenté par un autre. Une autre horde de Hongrois, conduite par un Slave, marcha vers le Nord, dans la direction de l'Ohra. Mais le Slave, qui s'entendait avec les Saxons, les menait dans un piége. Les Saxons avaient occupé un terrain marécageux et boisé, appelé le Thrimmening (2). C'est là que vinrent les Hongrois, et qu'ils furent cernés et anéantis par les défenseurs saxons. Leur chef fut pris, et dans la suite il ne put racheter sa liberté qu'en payant une forte rançon au roi Otto. Les débris des Hongrois, qui restaient encore dans le camp sur la Bode ou couraient le pays, cherchèrent leur salut dans la fuite à la nouvelle de ce nouveau revers. Et depuis ce temps les Saxons et les Thuringiens ne revirent jamais les armes de cette race redoutable.

Mais ce fut avec moins de rapidité et de bonheur que fut apaisé le mouvement qui, dans le même temps, avait éclaté dans l'intérieur de l'empire, dans la Franconie et en Saxe. La querelle entre le duc des Franks et le Saxon Bruning, que le roi croyait avoir étouffée par le châtiment d'Eberhard et de ses partisans, éclata de nouveau pendant le séjour d'Otto en Bavière, et prit maintenant le caractère d'une bien plus grande fureur, parce que ceux qui avaient été punis voulaient tirer vengeance de la honte qu'on leur avait fait subir. On en vint au parjure et aux attaques ouvertes, à la dévastation des campagnes, à l'incendie des bâtiments; on confondit le bon et le mauvais, le sacré et l'odieux. Mais comme les perturbateurs de la paix publique déclaraient toujours qu'ils ne s'élevaient nullement contre l'autorité royale, mais qu'ils voulaient seulement se maintenir dans leurs droits, Otto conservait encore l'espérance de réussir à calmer les passions et à rétablir l'ordre par des représentations et par de sages paroles. Dans ce but, il convoqua une assemblée générale dans sa *villa* de Stela (3). Et le roi se conduisit avec tant de ménagements, qu'il ne donna même pas cette malheureuse guerre privée comme le véritable motif de l'assemblée, mais il indiqua comme raison une divergence d'opinions qui s'était manifestée sur une question de droit : il s'agissait de savoir si les fils d'un homme mort, dont le père vivait encore, avaient ou non sur l'héritage des droits égaux à ceux de leurs oncles. Mais Otto eut la douleur de voir méconnaître ses bonnes intentions; il vit que les perturbateurs ne voulaient point de réconciliation, et que par conséquent leurs armes n'étaient pas moins dirigées contre lui que contre chacun des partis. Il tint néanmoins la diète aussi bien qu'il le put. Il soumit à sa décision le point de droit en question. Mais afin que cette question ne fût pas dans la suite attaquée par les princes et seigneurs absents, et mise en doute par eux, il ne la mit pas aux voix, mais s'en remit pour elle à un jugement de Dieu. Les deux opinions furent défendues par l'épée; et ce fut le parti des fils qui obtint la victoire. On établit donc comme loi que les fils d'un homme mort hériteraient à parts égales avec leurs oncles.

Pendant ce temps, et au mépris du roi, la guerre privée entre le duc Eberhard et ses adversaires continuait avec une exaspération toujours croissante; et Thankmar, frère d'Otto, prit ouvertement le parti d'Eberhard, avec lequel il s'était peut-être depuis longtemps ligné secrètement. Thankmar attaqua avec une troupe nombreuse une ville nommée Bardiliken, où se trouvait Heinrich, le plus jeune frère d'Otto; et il prit la ville, ce jeune homme habile à la guerre, en abandonna le pillage à ses guerriers, et emmena son frère Heinrich comme prisonnier vulgaire. Par bonheur pour la cause du roi, Gebehard, fils d'Udo, avait succombé à la prise de la ville : cet Udo ou Uto était frère du duc Hermann de Souabe. Ce malheur augmenta la désunion parmi les princes franconiens, de sorte qu'il s'en fallut de beaucoup qu'Éberhard reçût les forces sur lesquelles il avait pu compter, et qu'il aurait eues si tous les membres de sa maison s'étaient accordés. Bien plus, il paraît que lui-même, effrayé du mau-

vais vouloir de ses parents, chancela, et qu'il ne fut pas facile à Thankmar de le conserver à la cause commune. Peut-être cette position explique-t-elle pourquoi Thankmar lui livra son frère Heinrich fait prisonnier. Heinrich devait, à ce qu'il semble, être pour le duc un gage de la fidélité et du zèle de Thankmar, et contre le roi un otage en cas de malheur. Peut-être cette même position explique-t-elle également l'ardeur avec laquelle Thankmar continua la lutte contre son propre peuple, les Saxons, et contre son propre frère le roi Otto. Car Thankmar s'avança dès lors avec ses troupes sur la vieille place d'Eresbourg, et ses guerriers, animés par le butin fait à Bardiliken, attaquèrent la ville, s'en emparèrent et s'y établirent.

Pendant ce temps, Otto avait réuni une forte armée. Bien que, dans le commencement des troubles, quelques Saxons eussent été peu disposés en sa faveur, parce qu'ils voyaient en lui un roi superbe dans lequel ils ne retrouvaient pas leur ancien duc, tout noble cœur fut rempli d'indignation à la vue des cruautés commises sans pitié par des princes de l'empire et par des parents du roi. Wichmann lui-même, le frère d'Hermann, qui, dans la campagne contre les Bohêmes, s'était séparé du roi, étouffa sa jalousie, surmonta son ressentiment, revint auprès du roi, lui jura de nouveau fidélité et dévoûment, et tint ce serment jusqu'à la mort. Grâce à ces dispositions des Saxons, Otto pouvait donc compter sur son armée. Aussi la mena-t-il avec confiance contre ses ennemis, et d'abord contre la ville d'Eresbourg, parce qu'il croyait devoir avant tout dompter son frère Thankmar ou le ramener de son erreur. Et cette expédition ne fut pas inutile. Lorsque les habitants de la ville virent l'armée du roi sous leurs murs, ils montrèrent les mêmes dispositions qui animaient Wichmann et tout noble cœur. Ils ouvrirent les portes, pendant la nuit sans doute, et l'armée entra sans obstacle. Thankmar, surpris et hors d'état de résister, se réfugia dans l'église consacrée à saint Pierre par le pape Léon III, lorsque cent quarante ans auparavant ce pontife était venu chercher aide et protection auprès de Karl le Grand. Il fut poursuivi par les guerriers jusque dans l'église même, et surtout par les hommes de Heinrich : car ceux-ci étaient exaspérés au dernier point contre Thankmar, parce que après avoir fait prisonnier leur seigneur, il l'avait livré traîtreusement à Eberhard, duc des Franks. Dans sa terreur, Thankmar déposa sur l'autel ses armes et sa chaîne d'or, et se plaça près du tabernacle. Personne n'osa l'en arracher ou s'approcher de lui dans ce lieu sacré. Mais on lui lança de loin des traits avec une fureur sauvage, et Thiatbold, bâtard de Kobbo, tout en lui adressant de grossières insultes, lui fit une blessure. Enfin, l'un des guerriers, nommé Mainzia, jeta par une fenêtre voisine de l'autel une lance contre cet infortuné, et l'étendit mort sur la place. Telle fut la fin du fils aîné de Heinrich Ier, jeune homme qui, par les fautes commises par ses parents contre les lois divines et humaines[1], avait été mis dès son enfance dans une position difficile, et qui, par une lutte opiniâtre contre la destinée, fut précipité dans des circonstances tellement compliquées, qu'il devait nécessairement périr. Il n'était pas indigne de l'intérêt et de la compassion des gens de bien. Peut-être, à la nouvelle de la mort de cet infortuné, des pensées pénibles durent s'élever dans l'âme de son frère le roi Otto. L'insolence de ses guerriers l'affligea profondément, et il ne dissimula pas sa douleur : bien plus, il s'exprima ouvertement sur le mérite du mort, vanta hautement ses talents, et le représenta comme une victime de la perfidie et de la séduction. Aussi fit-il traduire devant un tribunal quelques-uns de ceux qui avaient tenu pour Thankmar et qui avaient été faits prisonniers par les siens. Parmi eux on distingue particulièrement un comte Theoderich et trois de ses cousins. Ils furent condamnés à mort et étranglés. C'était une expiation pour le meurtre de son frère ; mais le roi n'osa infliger aucune peine aux criminels qui avaient commis le meurtre, de peur de donner un nouvel aliment au feu cruel des guerres civiles.

CHAPITRE XI.

EXTRÉMITÉ ET BONHEUR D'OTTO Ier. — GRANDE RÉVOLTE DANS L'EMPIRE. — LUTTE AVEC LES PEUPLES SLAVES.

De l'an 938 à l'an 940.

Après la prise du vieil Ehrenbourg, Otto conduisit son armée contre la ville de Larun. Elle était située en Hesse, et les hommes d'Eberhard l'occupaient. Précédemment déjà une

partie de l'armée royale avait fait une tentative sur Larun, mais sans succès et avec perte. Maintenant l'apparition du roi devant la forteresse amena une prompte décision. Au commencement, il est vrai, les *burgmannen*, dirigés par le burggraf, firent résistance; mais ils perdirent bientôt courage. Sans s'inquiéter du comte, ils demandèrent un armistice, sortirent de la ville après l'avoir obtenu, et se soumirent au roi.

La chute de Thankmar avait ébranlé le duc Eberhard ; la défection de ses guerriers à Larun abattit son courage. Il reconnut qu'il succomberait sous les armes des Saxons et des Thuringiens tant que ces deux peuples resteraient fidèles au roi Otto. Dans sa douleur et dans sa colère, la position où il s'était lui-même placé à l'égard de Heinrich, père d'Otto, se présenta de nouveau à son esprit, et le sacrifice qu'il croyait avoir fait au bien général lui semblait peut-être de plus en plus grand plus il s'y arrêtait et le calculait. Le désir de la vengeance s'éleva dans son cœur; il désira ardemment humilier le roi et arracher de la tête de cet orgueilleux jeune homme la couronne qui n'aurait jamais passé aux Saxons si, par une trop grande bonté, il n'avait suivi le conseil insensé de son frère. Mais si une fois la couronne était tombée de la tête d'Otto, quel autre que lui-même pouvait la ramasser? Et pourquoi ne la porterait-il pas maintenant encore aussi bien que vingt ans auparavant? Et pourquoi n'ornerait-elle pas mieux les cheveux gris d'un vieillard plein d'expérience que la blonde chevelure d'un jeune homme?

Peut-être des projets cruels agitèrent son âme. Mais pour pouvoir les accomplir, il devait chercher à gagner du temps et à faire naître de nouvelles discordes entre les Saxons et les Thuringiens. Or Heinrich, frère d'Otto, était encore entre ses mains; et dans l'esprit de ce jeune prince ne s'était pas encore effacée la pensée que la couronne lui appartenait, à lui, fils d'un roi, et qu'Otto, fils d'un duc, lui avait arraché cette couronne. Il semblait facile de gagner beaucoup de Saxons et de Thuringiens à cette pensée, dans laquelle Heinrich avait été bercé et nourri par sa mère : car tous l'avaient partagée ; les qualités personnelles de Heinrich paraissaient d'ailleurs d'autant plus brillantes que le froid orgueil d'Otto blessait davantage les cœurs; de plus, beaucoup avaient à gagner à un changement. Mais Giselbert, duc des Lotharingiens, était aussi ambitieux que remuant; le souvenir d'un royaume indépendant de Lotharingie vivait encore. Giselbert pouvait être séduit par la séparation de la Lotharingie de l'empire teutsch, et par la couronne de ce pays. De plus, Friedrich, archevêque de Mayence, successeur d'Hildebert, était frère de Giselbert; il ne se distinguait ni par son génie ni par sa science, mais sa piété et la position de son siége archiépiscopal lui assuraient un grand poids. Et si enfin l'on ne pouvait pas compter non plus sur les Bavarois, à cause des changements qu'Otto avait introduits dans leur pays, Eberhard pouvait du moins espérer que Hermann, duc de Souabe, songeant à son peuple et à sa famille, finirait par se déclarer pour un roi de sa maison plutôt que pour un Saxon, surtout s'il avait des avantages à espérer plutôt que des pertes à craindre. Comptant sur ces relations, il poursuivit sa carrière.

Il s'adressa à Heinrich, son prisonnier, et s'entendit sans peine avec cet ambitieux jeune homme. Il fut convenu que Heinrich deviendrait roi des Teutschs; qu'il serait aussitôt mis en liberté; qu'il abuserait de la confiance de son frère et lui aliénerait par tous les moyens les esprits des Thuringiens et des Saxons : il devait aussi faire valoir son influence pour amener une réconciliation entre le roi et le duc Eberhard; le vénérable archevêque de Mayence, Friedrich, devait également y travailler; enfin on devait gagner le duc Giselbert et tout préparer pour le moment décisif. Ces conventions une fois jurées, Heinrich se rendit auprès de son frère. Sans doute sa mise en liberté fut représentée comme accordée par Eberhard, dans l'espérance qu'elle aplanirait les voies d'une réconciliation entre le roi et le duc. Otto reçut son frère avec toute la cordialité d'une amitié et d'une joie fraternelles, et Heinrich sut dissimuler le mensonge qu'il portait en lui sous des apparences si trompeuses, qu'Otto crut à la sincérité de sentiments hypocrites, et donna toute liberté au frère qu'il avait retrouvé. Heinrich resta en Thuringe, en partie sans doute pour entretenir plus facilement ses communications avec Eberhard, en partie parce que son frère lui avait cédé dans ce pays, pour son entretien comme prince et à titre de premier dédommagement, de grandes possessions avec des châteaux et des villes. D'ailleurs il avait

précédemment déjà vécu dans ce pays, et il s'y était fait singulièrement aimer. Quant au roi, l'arrivée de son frère chéri avait également adouci son cœur pour Eberhard, le duc des Franks. Et maintenant, au moment où ses dispositions étaient devenues plus douces, l'archevêque Friedrich, gagné par Eberhard et par Giselbert, parut sur la scène, et prononça des paroles de paix qui convenaient à son saint ministère aussi bien qu'elles semblaient sortir du fond de son cœur. Ces paroles ne manquèrent pas leur impression. Eberhard obtint la permission de paraître devant le roi. Il parut comme un suppliant, et se mit sans réserve, avec tout ce qui lui appartenait, à la disposition du roi. Otto, aussi généreux que fier, oublia volontiers tout le passé en voyant le duc dans une telle position devant lui, et conçut l'espérance qu'Eberhard persévérerait désormais d'autant plus dans sa fidélité qu'il y avait manqué davantage jusqu'alors. Il crut, il est vrai, devoir au monde de ne pas laisser de tels crimes entièrement impunis : il l'envoya donc en un exil apparent dans la ville de Hildesheim; mais peu de temps après il leva cet exil, et rétablit le duc dans ses anciens honneurs.

Voilà comment avait réussi la première partie du projet que le duc Eberhard avait formé par indignation, par douleur et par ressentiment, et dans lequel Heinrich était entré par inexpérience, par ambition et par vanité de jeune homme. Le roi Otto était plein de confiance; son âme si fière était incapable de soupçon : il ne croyait pas à des artifices mesquins et à des intrigues secrètes. Les princes conjurés eurent donc le champ libre, et ils en profitèrent, dans l'hiver de l'année 938 et 939, avec autant d'énergie que de prudence : l'impatience de Heinrich ne souffrait pas de trêve, et l'expérience d'Eberhard empêcha un éclat prématuré. Giselbert, duc des Lotharingiens, était devenu suspect au roi précédemment déjà, tandis que la guerre durait encore contre le duc Eberhard. Il s'était placé dans une position équivoque, afin de se déclarer pour l'un ou l'autre parti, selon les circonstances, ou afin de pouvoir aussi se maintenir indépendant. Des envoyés que le roi lui adressa à diverses reprises, furent retenus ou renvoyés par lui au moyen de mille ruses ou de réponses évasives. Cependant la soumission d'Eberhard avait fait oublier cette conduite au roi; du moins aucun changement ne s'était fait remarquer dans les relations de Giselbert avec son beau-frère Otto. Mais maintenant Giselbert n'hésita pas à entrer dans la conjuration : car il ne faisait faute nulle part où il y avait du trouble; et bien qu'il ne détestât pas l'ordre, une agitation désordonnée était devenue une habitude pour lui. Beaucoup d'autres grands seigneurs, grands officiers et vassaux, se montrèrent également bien disposés, parce que chacun espérait gagner, et comptait sur les promesses dont, sans aucun doute, on était fort prodigue. On s'attacha particulièrement à gagner à la cause de la révolte les burggrafs qui commandaient les hommes de guerre dans les villes fortes; et en Thuringe et en Saxe, un bon nombre de ces hommes cédèrent à la tentation. Plus d'un ecclésiastique de haut rang participa aussi à cette œuvre de ténèbres, et Friedrich, archevêque de Mayence, en entraîna probablement plusieurs. Voici, à ce qu'il semble, ce dont il fut convenu : on devait prendre les armes en Lotharingie d'abord; les partisans de Heinrich devaient rester en Saxe et en Thuringe; lui-même toutefois devait se rendre en Lotharingie avec un petit corps de compagnons, afin de faire croire qu'il n'avait pas de parti et que les Thuringiens et les Saxons restaient tous fidèles au roi; Eberhard aussi devait vivre parmi ses Hessois avec les apparences d'un fidèle dévoûment; mais ensuite, lorsque le roi aurait passé le Rhin pour poursuivre son frère et dompter son beau-frère, Eberhard devait se jeter dans la Saxe, et toutes les villes dont les comtes avaient été gagnés devaient ouvrir leurs portes, tandis que tout le pays entrerait en mouvement. On espérait par là anéantir sans peine le roi.

Au printemps de l'an 939, Heinrich prépara une grande fête à Salefeld en Thuringe. Il y appela les plus illustres de ses partisans, sans aucun doute pour s'entendre encore une fois sur tout avec eux, afin que nul malentendu ne pût faire échouer une entreprise qui jusqu'alors avait été si bien disposée; il y invita également les plus distingués de ceux qu'il désirait gagner encore. Et comme il était un puissant seigneur, comme il se montrait libéral de biens et de promesses, les individus réunis s'attachèrent volontiers à lui. La plupart approuvèrent fortement le projet de Heinrich de se rendre en Lotharingie, et de ne pas faire suivre l'éclat en Thuringe et en Saxe. Mais tous se mon-

trèrent bien disposés, affectionnés, zélés. Bientôt après il se rendit lui-même, comme cela avait été convenu, dans la basse Lotharingie, avec son corps de guerriers.

Le bruit de l'éloignement soudain du jeune prince frappa de surprise, d'étonnement, d'inquiétude, tous ceux qui ne connaissaient pas ses projets secrets. Le roi n'en crut pas la première nouvelle; elle lui arrivait d'une manière trop inattendue; elle était trop inconcevable pour lui. Lorsqu'il n'en put plus douter, il sembla pourtant qu'il ne pressentit pas qu'Eberhard, qui avait tenu son frère prisonnier, pouvait avoir fait alliance avec lui, lui qui tout récemment avait été en son pouvoir, et qui devait à sa bonté sa liberté et ses honneurs. Car il rassembla aussitôt une armée et courut sur les traces de son frère, pour arrêter le plus tôt possible sa malheureuse entreprise. Vraisemblablement il ne pensait pas non plus que Giselbert fût déjà prêt et qu'il fût déjà sous les armes. Il dirigea sa marche vers Throtmannen, ville qui fut appelée dans la suite Dortmund. Elle avait pour burggraf Agina, qui avait été chargé de la défendre pour Heinrich : vraisemblablement Heinrich avait gagné ce comte à sa cause lorsqu'il s'était rendu en Lotharingie. Mais les *burgmannen* (garnison du château), qui n'ignoraient pas le sort de Thankmar et de ses partisans, refusèrent de se battre contre Otto; ils sortirent de la ville et se rendirent au roi. Agina, le burggraf, ne resta pas en arrière. Mais le roi fut assez sage pour sentir que la modération valait mieux contre des rebelles que la rigueur; que par la douceur il ramènerait peut-être dans le droit chemin des hommes égarés, tandis que la dureté pourrait les pousser à une résistance désespérée. Il n'infligea donc aucun châtiment. Bien plus, il résolut d'envoyer le comte Agina à son frère pour essayer s'il ne serait pas possible de le ramener à la paix et à la concorde. Il se fit donc jurer par le comte, sous un serment redoutable, qu'il agirait dans ce sens auprès de Heinrich son frère, et qu'en tout cas il reviendrait auprès de lui, le roi. Après qu'Agina eut prêté ce serment, il se mit en route; quant au roi, il marcha en avant avec ses guerriers, et arriva sur le Rhin aux environs de Wesel.

Otto, persuadé qu'en aucun cas il ne pouvait encore y avoir d'armée lotharingienne dans le voisinage du Rhin, commença aussitôt à faire passer le fleuve à ses guerriers, sans avoir réuni un nombre suffisant de bateaux. A peine ce passage était-il commencé, qu'Agina, le comte, parut devant le roi; il venait d'auprès de Heinrich. « Ton frère, dit-il, et mon seigneur, t'offre ses salutations, et désire que tu puisses régner longtemps et au loin. — Veut-il la paix ou la guerre? » lui répliqua Otto; et tout en disant ces mots, il aperçut de grandes lignes de troupes s'avançant, enseignes déployées, contre la petite partie de son armée qui se trouvait déjà sur l'autre bord du Rhin. « Mais qu'est-ce que cela? s'écria-il, et que veut cette multitude? » Agina répondit tranquillement : « C'est mon seigneur ton frère. S'il avait été disposé à suivre mes conseils, il serait venu d'une autre manière. Moi-même je ne viens que pour me dégager de mon serment. » Ces mots firent connaître à Otto le danger où se trouvaient ses guerriers sur l'autre rive du Rhin. Aller à leur secours était chose impossible, parce qu'on manquait de bateaux; sans secours, tout salut semblait également impossible pour eux : car leur nombre était si petit, qu'on ne l'estimait qu'à cent hommes; parmi eux toutefois étaient deux guerriers distingués, les comtes thuringiens Dadi et Wilhelm de Weimar. Le roi fut saisi de la plus profonde douleur, et, dans sa terreur, il descendit de cheval et se prosterna devant la sainte lance que son père avait acquise comme un précieux joyau; et avec lui toute l'armée se jeta à genoux. « Seigneur, s'écria-t-il, aide-moi dans cette extrémité; jette un regard sur ton peuple, dont tu m'as fait roi, et sauve-le de ses ennemis, afin que les peuples reconnaissent que tu es tout-puissant et qu'aucun mortel ne résiste à ta volonté. » Et bientôt il fut évident que, comme l'Apôtre l'a appris, une juste prière peut beaucoup.

En effet, la petite troupe thuringienne qui se trouvait à découvert sur la rive gauche du Rhin comprit dans toute son étendue le danger qu'elle courait dès qu'elle vit s'avancer l'armée ennemie. Elle pouvait aussi peu trouver son salut dans la fuite qu'espérer tirer de l'appui de l'autre côté du fleuve. Il ne lui restait que le choix entre une lâche soumission et une lutte de vie et de mort. Et ce choix fut promptement décidé; car tous n'avaient qu'un sentiment, qu'une pensée. Avec la plus grande rapidité, comme l'exigeaient des circonstances si

pressantes, chacun saisit ses armes et s'élança à cheval. Le bagage, auquel on avait déjà fait passer le fleuve, fut dirigé sur la route de Xanten; les guerriers prirent position près de Birthen. Ils se criaient l'un à l'autre : « Des braves ne se rendent pas ; nous serions un objet de dérision pour notre peuple, si nous voulions éviter la mort et sauver notre vie par une lâcheté. » Ce fut au milieu de ces exhortations mutuelles qu'ils attendirent l'attaque des ennemis.

La petite troupe de héros avait pris position derrière un étang que les bandes ennemies devaient tourner. Celles-ci, commandées par Giselbert et par Heinrich en personne, eurent l'imprudence de se diriger toutes ensemble sur un seul côté de l'étang. Aussitôt la petite troupe s'avança contre eux pour soutenir la lutte; mais quelques Saxons, qui comprenaient jusqu'à un certain point la langue française, se dirigèrent de l'autre côté, firent le tour de l'étang sans être remarqués, et se joignirent aux derniers rangs de l'ennemi. Lorsque le combat eut commencé et se fut échauffé, ces hommes crièrent à haute voix en français : *Sauve qui peut!* Dès que les Lotharingiens, qui parlaient français, entendirent ce cri bien connu, ils crurent qu'ils étaient tombés dans une embuscade, et, saisis d'une terreur soudaine, ils prirent la fuite. La terreur gagna en un moment toute l'armée, qu'elle rendit aveugle et sourde : la confusion fut générale; rien ne put arrêter la fuite. Une grande partie de l'armée ennemie fut massacrée; et parmi les morts se trouva ce Mainzia qui avait tué, dans l'église d'Ehrenbourg, Thankmar, frère du roi, et qui s'était emparé des armes et de la chaine d'or de ce prince comme récompense d'un crime commis au pied de l'autel : un assez grand nombre fut fait prisonnier, et toute l'entreprise des conjurés fut déjouée. Les vainqueurs, outre la reconnaissance de leur roi et leur gloire parmi leur peuple, gagnèrent encore un grand butin par leur acte d'audace. Mais un de leurs chefs, le Thuringien Dadi, eut le bonheur d'étendre le résultat de la victoire bien au delà du champ de bataille. Heinrich, frère du roi, avait été blessé au bras dans le combat. Cet accident donna naissance au bruit que le jeune prince avait trouvé la mort. Dadi courut en Saxe et en Thuringe, et porta dans tous les cantons, dans toutes les villes et dans tous les châteaux, la nouvelle de la mort de Heinrich. Et à cette nouvelle, tous les burggrafs et tous les vassaux qui étaient entrés dans la conjuration et qui avaient promis d'embrasser la cause du jeune prince, changèrent aussitôt de parti, et se déclarèrent hautement pour le roi, en affectant une joie hypocrite de la victoire remportée par la cause la plus juste : car maintenant cette cause semblait seule promettre des avantages. Deux villes toutefois, Mersebourg et Scheidingen, tinrent bon, soit qu'elles n'eussent pas confiance en cette nouvelle, soit que les comtes qui y commandaient eussent des motifs particuliers d'agir contre le roi.

Pendant ce temps, Otto, après la victoire de Birthen, avait passé le Rhin avec son armée, et pénétré jusqu'à la Meuse. Là, il commença le siége de la forteresse de Ziegenberg. Dans le même temps, Heinrich apprit la défection de ses villes en Saxe et en Thuringe. Il ne perdit pas un moment; mais il accourut en Saxe, accompagné seulement de neuf affidés, peut-être à travers la Hesse. Il était poussé par l'inquiétude de son cœur : car son embarras était grand; le sol lui avait manqué sous les pieds. Qu'était-il en Lotharingie, où il n'avait pas de possession, même dans le cas heureux où Giselbert se maintiendrait contre le roi? Mais Eberhard, le duc des Franks, était resté jusqu'à ce moment encore tranquille spectateur des événements, et l'état actuel des choses n'était pas de nature à lui faire jeter le masque. Heinrich n'avait donc rien à espérer de lui, et en conséquence son premier désir devait être de sauver ce qu'il était encore possible de sauver. Giselbert toutefois le pressa peut-être de se retirer, en partie parce que désormais il lui serait devenu à charge, en partie pour éloigner de son pays l'armée d'Otto. Heinrich arriva heureusement en Thuringe, heureusement à Mersebourg; mais il ne put jouir d'aucun repos. Otto laissa, à ce qu'il semble, sur la rive gauche du Rhin, l'armée qu'il avait conduite en Lotharingie; quant à lui personnellement, il courut en Saxe, leva d'autres guerriers, et parut sous les murs de Mersebourg avant que de cette ville Heinrich pût entreprendre quelque chose. Mersebourg fut assiégé; Heinrich chercha à défendre la ville, et il la maintint jusque dans le second mois. Ensuite, reconnaissant qu'une plus longue résistance serait impossible, il fit un traité avec le roi son frère. « Il devait y avoir une trève de

trente jours; pendant cette trève, Heinrich et les guerriers qui tenaient pour lui devaient se soumettre tous ensemble ou séparément au roi, ou, après qu'elle serait expirée, s'éloigner de la Saxe. »

A peine cette convention peu sûre avait-elle été faite entre les deux frères royaux, qu'Otto rejoignit en toute hâte son armée sur la Meuse. Mais maintenant les relations étaient plus confuses, et par suite la position du roi plus difficile que jamais : car il n'avait encore dompté ou gagné aucun ennemi, bien que la conjuration formée contre lui ne se fût développée qu'à moitié; et maintenant non-seulement plusieurs ennemis s'élevèrent contre lui dans l'intérieur de l'empire, mais des peuples étrangers, poussés par la jalousie ou par la haine, se mêlèrent à ces dissensions pour gagner du territoire, pour se rendre libres, pour exercer leur vengeance : les Français, les Slaves et même les Danois.

En France, le roi Rudolf, que l'on avait placé sur le trône de Karl le Simple, était mort depuis trois ou quatre ans. Le plus grand seigneur de France était Hugo, surnommé le Grand, comte de Paris et duc de Neustrie. Le pays entre la Loire et la Seine, le pays entre la Seine et la Meuse, jusqu'aux frontières de la Bretagne et de la Normandie, était sous ses ordres, et il élevait des prétentions sur le duché de Bourgogne. Il était fils du roi Robert, neveu du roi Eudes, beau-frère du roi Rodolf. Par lui et par sa volonté, ce dernier était arrivé à la couronne que lui-même avait dédaignée. Après la mort de Rudolf encore, la couronne lui eût difficilement échappé, s'il y eût aspiré; mais il aimait mieux être, sous le titre de vassal, un seigneur puissant avec des droits héréditaires, qu'un roi électif sans considération et sans puissance. Il résolut donc de rappeler et de placer sur le trône des Français un Karolingien, un fils de Karl le Simple, avec lequel sa mère, lorsque le roi avait été fait prisonnier, s'était sauvée en Angleterre auprès du roi Athelstan, dont elle était sœur. Hugo espérait être confirmé légitimement par ce nouveau roi dans les biens que lui et ses ancêtres avaient attirés à eux par la violence et par d'artificieuses intrigues; il croyait de cette manière préparer une base solide pour un trône dont ses successeurs pourraient prendre possession en toute sûreté. Il n'avait pas à craindre le Karolingien; il était plutôt certain de le tenir dans son entière dépendance. Car ce Karolingien, nommé Ludwig, n'avait pour lui que le nom de sa race et la jalousie qui animait les uns contre les autres les grands vassaux de France. C'était un jeune homme de seize ans environ, qui ne semblait nullement capable de se passer de la main puissante qui l'avait placé sur le trône, et il était si pauvre, que de tous les vastes domaines de sa maison, il lui restait à peine autre chose que la ville de Laon avec sa banlieue. Hugo poursuivit son projet, et Louis IV, surnommé d'Outre-Mer parce qu'il avait été rappelé d'Angleterre, fut roi de France; et les ducs, les comtes et les autres grands seigneurs lui prêtèrent le serment de fidélité, plus par habitude de jouer avec un roi, que par résolution de lui rester effectivement fidèles. Mais le jeune roi Ludwig avait à peine occupé pendant un an un trône déshonoré, que, fortifié et endurci par l'infortune de sa jeunesse, il déploya un génie, une énergie de volonté, une activité que la France n'était plus depuis longtemps accoutumée à voir dans un Karolingien. Sa mère maintenait constamment vivant en lui le souvenir des maux qu'elle avait soufferts et des mauvais traitements que son père avait subis; elle assura son regard et excita son âme. Il pénétra bientôt les plans de Hugo et des autres princes qui, gagnés par Hugo, l'avaient d'abord hypocritement salué roi, et lui avaient mensongèrement juré fidélité; il devint méfiant, soupçonneux, et s'isola. Par là, il tomba en mésintelligence et en querelle avec les grands seigneurs, qui le voyaient avec peine si peu disposé à permettre qu'on abusât de lui, et qui étaient saisis d'inquiétude, parce qu'il trahissait le projet de réclamer les droits et les domaines du trône et de sa maison. Mais la bonne opinion que l'on conçut de ses dispositions, de ses qualités et de ses facultés, lui gagna aussi plus d'un vaillant homme. Quelques évêques, vexés et inquiétés par les grands vassaux séculiers, s'attachèrent à lui; des grands seigneurs séculiers de la France méridionale, toujours jaloux des seigneurs de la France septentrionale, se montrèrent dévoués à sa personne. Il reçut quelque appui d'Angleterre par l'intervention de sa mère; il arriva donc qu'au bout d'un ou deux ans, il parut plus puissant que ne l'avaient paru les derniers rois de sa maison, et que, sur quelques points, l'on conçut l'espérance que Ludwig rendrait à l'ancien trône son brillant éclat.

Dans cet état de choses, Otto, le roi des

Teutschs, avait été amené en Lotharingie avec des forces militaires, par les événements que nous avons racontés. Ses guerriers, également exaspérés par la révolte et par la résistance que leur avait opposée un peuple qu'ils méprisaient à cause de son caractère peu belliqueux, commirent des cruautés et des excès : çà et là les terres furent ravagées par le fer et par le feu. Lorsque Otto était arrivé pour la première fois en Lotharingie, le duc Giselbert était enfermé dans la forteresse de Ziegenberg, et par là même il s'était vu hors d'état d'agir sur les esprits des Lotharingiens et de les maintenir dans sa fidélité. Il ne faut donc pas s'étonner si quelques grands vassaux de Lotharingie, que les armes des Teutschs n'avaient pas encore atteints, se rappelant les usages des anciens temps, eurent recours au roi de France, et l'invitèrent à venir en Lotharingie et à reprendre possession d'un pays qui avait été arraché à son père par le père du roi des Teutschs. Le jeune roi Ludwig était incertain; il avait été salué roi de France presque au même moment où Otto avait été élevé avec une si singulière magnificence par les princes teutschs sur le trône des Teutschs à Aix-la-Chapelle, et les deux jeunes princes s'étaient alors promis paix et amitié. Il se rappelait cette circonstance. Peut-être aussi ne voyait-il pas qu'il y eût de l'intérêt pour un roi d'appuyer l'arrogance des grands vassaux contre un autre roi. Mais sa position en France était dangereuse; ses possessions très-faibles ; la Lotharingie semblait pouvoir lui garantir tout ce dont il avait besoin pour devenir un roi puissant. Sa jeunesse ne put résister à un tel appât. Il reçut l'hommage de plusieurs comtes de Lotharingie, d'Otto de Verdun, d'Isaac de Cambrai, de Théodorich de Hollande. Ces événements ne restèrent pas inconnus au duc Giselbert; il put d'autant moins y remédier, que parmi ses fidèles mêmes il ne manquait pas d'hommes qui se tournaient vers le roi Otto. On fait particulièrement mention, parmi ces hommes, d'un comte Immo, qui avait été conseiller secret de Giselbert, et dans la prudence et l'adresse duquel le duc avait eu une telle confiance, qu'il avait dit, à ce que l'on prétend : Avec Immo, j'ai sans peine tous les Lotharingiens en mon pouvoir; mais avec tous les Lotharingiens, je ne pourrais mettre Immo en ma puissance. Lorsque Otto revint pour la seconde fois en Lotharingie, il ne resta donc au duc Giselbert d'autre ressource, pour n'être pas abandonné de tous, que de se joindre à ceux qui s'efforçaient d'attirer le roi de France en Lotharingie. Alors plusieurs évêques se déclarèrent aussi pour le roi de France, bien que la position de l'armée teutsche les empêchât encore de se mettre ouvertement en avant. Parmi eux étaient l'archevêque Friedrich de Mayence, l'évêque Ruodhard de Strasbourg, et l'évêque Adelbert de Metz. Là-dessus Ludwig fit une expédition en Lotharingie; il se montra devant Verdun, et les portes de cette ville lui furent ouvertes. Il alla aussitôt, pour tourner l'armée d'Otto, plus loin vers l'Alsace, et se rendit maître de ce pays.

Cette attaque de la part du roi de France amena de grands changements. D'une part, les grands seigneurs féodaux de France, qui avaient le roi Ludwig contre eux, s'inquiétèrent de la conquête faite par leur roi; et Hugo, comte de Paris, qui s'était marié l'an 938 avec Hadwig, sœur d'Otto; Herbert, comte de Vermandois; Wilhelm, duc de Normandie; Arnolf, comte de Flandre, entrèrent en relation avec le roi Otto, et lui prêtèrent serment soit de le reconnaître pour leur roi et seigneur, soit du moins de joindre leurs armes aux siennes contre leur roi et seigneur. D'autre part, un nombre de princes teutschs plus grand qu'auparavant prirent les armes. Otto, sans doute, n'avait fait alliance avec les vassaux français, que pour prouver au roi Ludwig de France combien il avait tort de s'engager avec les vassaux teutschs rebelles, et combien il lui serait facile, à lui, roi des Teutschs, de se venger par les mêmes armes dont Ludwig se servait avec tant d'irréflexion. Mais il avait une trop haute idée de la dignité royale, pour pouvoir prendre sur lui de tirer jamais quelque avantage de la révolte des vassaux d'un royaume étranger contre leur propre roi; car il connaissait fort bien le but de ces grands seigneurs : ils voulaient asservir les peuples, et se servir des rois comme d'un instrument pour transformer leurs violences en droit public. Aussi leva-t-il le siége de Ziegenberg; il conduisit son armée en Alsace pour en chasser le roi de France : marche qui était d'autant plus dangereuse, qu'elle éloignait davantage le roi de la Saxe, siége de sa puissance. Certainement il ne méconnaissait pas le danger; mais il devait risquer cette tentative, parce qu'il pouvait prévoir que Hermann, duc des Souabes, qui jusqu'alors lui était resté fidèle, serait forcé de

se tourner contre lui, si les Français n'étaient bientôt repoussés de l'Alsace; et la défection de Hermann pouvait lui faire perdre ses États et sa couronne, parce que le patient Eberhard, duc de Franconie, n'attendait qu'un moment favorable pour éclater. Otto fit, il est vrai, une tentative pour ramener ce duc à la paix et à la concorde; mais cette tentative échoua, et ne servit bientôt qu'à excuser de nouvelles félonies. Il envoya à Eberhard le douteux archevêque de Mayence, Friedrich. Celui-ci conclut, il est vrai, avec l'autre un accommodement que tous deux jurèrent. Les conditions ne nous en ont pas été transmises; mais Otto les trouva si désavantageuses pour l'empire et pour sa dignité royale, qu'il les rejeta, parce que le prêtre avait outrepassé ses pouvoirs. Le duc Eberhard ne resta donc pas seulement dans sa position perfide, mais encore l'essai de réconciliation avait excité de nouvelles ou réveillé d'anciennes passions.

A l'apparition du roi en Alsace, Hermann, duc des Souabes, joignit ses armes aux armes royales; un de ses frères, le comte Udo, et l'un de ses parents, le comte Kunrad le Sage, dont les possessions étaient en Hesse, dans le voisinage du Rhin, furent affermis dans la fidélité du roi. Les Français reculèrent partout devant l'armée teutsche. Otto remonta le Rhin sans résistance : car le roi de France était déjà retourné sur son territoire, parce qu'il avait reçu la nouvelle que l'évêque de Laon était en négociation avec le redoutable comte Herbert de Vermandois, pour lui livrer Laon, la seule ville qui restât encore aux rois karolingiens. La seule forteresse de Vieux-Breisach qui, baignée sur le flanc oriental par un bras du Rhin, était considérée alors comme faisant partie de l'Alsace, n'était pas encore prise. Elle avait une forte garnison. Otto crut nécessaire de la forcer, afin qu'elle ne servît pas d'appui au roi étranger ou aux rebelles du pays. Il commença donc le siége de la forteresse, sans doute dans l'espérance qu'elle tomberait bientôt en son pouvoir. Mais il y trouva une vigoureuse résistance. Il se fit de grands actes de bravoure; la forteresse toutefois ne fut pas prise.

Pendant que ce siége traînait en longueur, tout entrait en mouvement sur les derrières d'Otto. Son frère Heinrich, après l'expiration de la trève, s'était de nouveau rendu en Lotharingie, et employait tous les moyens pour semer de nouvelles discordes parmi les Saxons, et reconstituer son parti qu'un stratagème seul avait amené à la défection. Eberhard, le duc des Franks, croyait qu'enfin était arrivé le moment après lequel il avait soupiré si longtemps, pour mettre ses projets à exécution et tirer enfin cette vengeance à laquelle il se croyait autorisé. Giselbert s'efforça de regagner les Lotharingiens et de joindre ses armes à celles d'Eberhard, dans l'espérance peut-être d'anéantir à la fois les deux rois Otto et Ludwig. Et comme ces princes étaient en grand mouvement pour accomplir de grandes choses, Otto éprouva une nouvelle perfidie, qui aurait profondément ébranlé un homme moins ferme, mais qui ne sembla pas influer sur son cœur énergique. L'archevêque de Mayence, l'évêque de Strasbourg et d'autres évêques des pays lotharingiens avaient dû l'accompagner avec leurs hommes en remontant le Rhin, soit qu'il eût besoin de leur aide, soit qu'il ne se fiât pas à eux. Ils étaient avec lui devant Breisach. Mais tout à coup ces princes ecclésiastiques, conformément à une convention faite avec Giselbert, plièrent leurs tentes pendant la nuit et s'avancèrent en toute hâte dans l'intérieur de la Lotharingie, sur la route de Metz, dont l'évêque était secrètement ligué avec eux. Friedrich, l'archevêque, croyait pouvoir justifier cette trahison aux yeux du monde, sous le prétexte qu'il lui était impossible de tenir pour un roi qui avait rejeté le traité juré par lui, l'archevêque, au nom du roi; et Ruodhart et les autres évêques pensaient que le monde les approuverait d'avoir suivi leur archevêque.

Lorsque la nouvelle de cette trahison des princes ecclésiastiques se répandit dans le camp du roi, beaucoup des siens sentirent chanceler leur courage. Ils jetèrent les yeux sur le petit nombre de l'armée, et s'effrayèrent d'autant plus, que les hostilités commencées déjà sur leurs derrières par Eberhard, duc des Franks, avaient excité de grandes inquiétudes, et qu'on ne pouvait ignorer les intrigues que Heinrich, frère du roi, continuait parmi les Saxons. L'abattement fut général, ainsi que l'opinion qu'il fallait le plus promptement possible retourner en Saxe, afin de conserver au moins ce pays au roi. Cette opinion fut plusieurs fois exprimée devant le roi. Mais Otto savait bien que s'il voulait avoir le tout, il ne devait pas renoncer à la moitié. Il prévoyait les conséquences d'une

retraite qui pouvait aisément se changer en fuite ; les Souabes et les Bavarois, qui étaient restés fidèles jusqu'alors, pouvaient aisément être entraînés dans le tumulte des traîtres, et il lui était impossible de compter sur un bon accueil en Saxe, s'il s'y présentait en fugitif devant le parti de son frère. Il repoussa donc cette proposition. « Non, dit-il, point de retraite! si notre heure a sonné, nous tomberons en hommes, sans ternir notre gloire. Il vaut mieux mourir pour la bonne cause que de prendre la fuite et de vivre honteusement. Les braves ne calculent pas. » Et sa confiance ramena celle de ses guerriers. Ils se déclarèrent résolus à rester avec lui, à vaincre ou à périr.

Mais tous ne donnèrent pas avec une volonté pure leur assentiment à cette grande résolution. Il y avait dans l'armée des hommes qui cherchaient à tirer parti de l'extrémité où le roi se trouvait, et à faire trafic de leurs services comme autrefois. Auprès du roi se trouvait un comte très-riche, dont la troupe guerrière brillait par-dessus toutes dans l'armée. Il se croyait en conséquence nécessaire. Il fit donc prier le roi de lui inféoder l'abbaye de Lauresheim, parce qu'il ne pouvait plus entretenir ses guerriers. Otto répliqua qu'il donnerait verbalement sa réponse au comte. Celui-ci, convaincu qu'il serait impossible au roi de rejeter verbalement sa prière, se rendit sans perdre un instant près de lui. Mais, en présence de nombreux guerriers, Otto l'apostropha ainsi : « Ta prière n'en est pas une dans ce moment; c'est une menace. Je te déclare donc, et ces hommes doivent être témoins de ma déclaration, que tu n'obtiendras jamais de moi ni cette abbaye ni aucune autre chose. Si tu veux partir en traître avec les autres traîtres, pars; le plus vite sera le meilleur. » Ces royales paroles d'une juste colère pénétrèrent profondément dans toutes les âmes. Le comte, ému, se précipita aux pieds du roi, reconnut sa faute, et lui voua une inviolable fidélité, quand même elle ne serait pas récompensée.

Et bientôt le danger passa, et le roi triompha même de ses plus dangereux ennemis. On ne peut nier que des malentendus et le hasard lui assurèrent cette rapide victoire; mais il l'avait bien méritée et peut-être aussi gagnée par sa pieuse confiance aux jours du danger, par sa persévérance dans le malheur et par la force de sa volonté.

Les ennemis étaient convenus de réunir leurs forces en Lotharingie, aux environs de Metz, sans doute pour écraser en même temps le roi de France et pour se placer entre Otto et les vassaux français ligués avec lui. Mais Eberhard ne voulut pas passer le Rhin avant d'avoir dévasté les possessions de ses cousins, Udo et Kunrad, lesquels, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, tenaient pour le roi avec le frère d'Odo, le duc Hermann de Souabe. Pour activer cette œuvre criminelle, Giselbert avait traversé le Rhin près d'Andernach, afin de revenir sur Metz, réuni à Eberhard, une fois qu'elle serait accomplie. Les princes ecclésiastiques qui abandonnèrent l'armée royale devant Breisach n'avaient pas été informés, à ce qu'il paraît, de cette modification des plans. Ils ne trouvèrent donc pas auprès de Metz les princes qu'ils avaient espéré y rencontrer, et tombèrent dans un grand embarras. Quant à Eberhard et Giselbert, ils dévastèrent les domaines des deux comtes : Udo et Kunrad s'étaient retirés avec leurs guerriers, parce qu'ils ne pouvaient se hasarder à résister aux deux ducs. Mais lorsque ceux-ci avaient déjà transporté leur butin sur la rive gauche du Rhin, où se trouvait également déjà une grande partie de leur armée, la nouvelle de cet état de choses fut portée à Udo et à Kunrad par un prêtre qui avait été pillé: les deux comtes accoururent avec la plus grande rapidité contre leurs ennemis. A leur arrivée, les deux princes, avec leurs plus fidèles, étaient encore au dernier repas, où ils se refaisaient des fatigues de leur œuvre déplorable. Ils furent surpris d'une manière si soudaine, qu'ils ne purent se sauver. Eberhard fut poignardé ; Giselbert atteignit, il est vrai, la rive du Rhin, mais il y trouva la mort dans les flots de ce fleuve, soit en voulant le traverser sur son cheval à la nage, soit que le bateau sur lequel il voulut se sauver eût été trop chargé et eût coulé bas. Toute leur suite trouva également sa perte; une partie périt par l'épée, les autres furent faits prisonniers.

Tout fut en réalité terminé par cet événement. La conjuration avait perdu son âme, la révolte son chef; la confusion fut générale parmi les ennemis du roi, et chacun ne songea plus qu'au moyen de se soustraire au ressentiment du plus heureux. Otto lui-même se tenait devant Breisach, le cœur plein de cuisantes inquiétudes, tandis que sa cause se décidait près

d'Andernach. Un jour, de grand matin, il était parti à cheval pour aller, selon son habitude, visiter une église située à quelque distance de son camp. Il fut tout à coup tiré de sa méditation par un courrier qui s'élançait après lui. A la manière dont ce courrier se montrait à lui et aux signes qu'il lui faisait, il reconnut qu'il n'avait pas de malheur à lui annoncer. Que m'apportes-tu? lui cria-t-il. Le courrier, qu'une course précipitée, la joie, la présence du roi, avaient mis hors d'haleine, ne pouvait faire entendre le moindre son. Enfin il prononça ces paroles : Eberhard et Giselbert sont morts. Alors le roi fit signe à cet homme épuisé de n'en pas dire davantage, descendit de cheval, se jeta à genoux, pria avec onction et versa des larmes abondantes. Puis il se releva, remonta à cheval, et continua sa route vers l'église. Lorsque ensuite la nouvelle de la mort des deux ducs fut portée dans la ville de Breisach, les portes furent ouvertes et la garnison se soumit au roi. A peine ce succès fut-il obtenu, que Otto, pour profiter de la première impression, conduisit en toute hâte son armée dans l'intérieur de la Lotharingie, et partout on reconnut, bien que plus ou moins vite, que tout était décidé. Les ennemis du roi, son frère Heinrich et les évêques qui étaient rassemblés près de Metz, perdirent toute contenance et toute résolution, et ne cherchèrent qu'à se sauver ; car il paraît que leurs guerriers s'étaient dispersés. Heinrich espérait trouver un refuge dans la forte place de Ziegenberg ; mais sa sœur Girberge, veuve de Giselbert, le repoussa avec des paroles d'une amère douleur. Il courut en France auprès du roi Ludwig, mais il n'y trouva pas non plus un accueil bienveillant. Il se vit donc forcé de s'humilier devant le roi son frère. L'archevêque Friedrich de Mayence courut vers cette ville, parce qu'il croyait trouver, soit derrière ses remparts, soit dans la sainteté de son siége, un appui contre le ressentiment d'Otto. Mais il trouva les portes fermées, et fut fait prisonnier par les hommes du roi. Roudhard, évêque de Strasbourg, eut le même sort. Otto toutefois montra une grande générosité envers ces malheureux. Il reçut avec joie et bienveillance un frère égaré : il le garda près de lui et ne songea plus au passé. Il permit à l'archevêque Friedrich, qui avait à pleurer la mort d'un frère, de se retirer dans le couvent de Fulda, jusqu'à ce qu'il eût le temps de prendre une résolution plus mûre ; il envoya au couvent de Corvei l'évêque Roudhard de Strasbourg. Mais l'évêque de Metz essaya de résister ; il fut bientôt forcé de se soumettre au roi. Alors tous les Lotharingiens reconnurent Otto pour leur roi et seigneur, et tout le Teutschland se félicita de l'issue de ces malheureuses querelles.

Mais le Teutschland avait encore une raison particulière de se réjouir de cette issue. Car tandis que les événements que nous venons de raconter avaient lieu sur les bords du Rhin et en Lotharingie, et se terminaient avec la fin de l'an 939, une autre lutte s'était élevée, qui certainement n'avait pas peu augmenté l'inquiétude du roi, et dans le fait faisait craindre de grands dangers, mais qui désormais tourna aussi à l'avantage du peuple teutsch, quoique, par sa nature, elle ne pût nullement être menée à une fin prochaine.

Les peuples slaves regardèrent le moment d'embarras où se trouvait le roi des Teutschs comme favorable pour essayer de nouveau de recouvrer leur ancienne liberté, qui était le bien le plus précieux pour eux comme pour tous les peuples qui ont quelque valeur. Il paraît que tous, le long de la frontière de l'empire teutsch, depuis la mer Baltique jusqu'aux montagnes de la Bohême, entrèrent en mouvement, non à la fois, mais les uns après les autres. Les Abodrites commencèrent. Chez eux se trouvait un général, Haika ou Hika, avec une armée saxonne ; mais ils se soulevèrent et anéantirent l'armée et le général. La nouvelle de cette révolte et de son heureux succès se répandit promptement dans les pays slaves, et réveilla parmi les peuples le souvenir de la liberté de leurs aïeux, des hauts faits et des souffrances des anciens jours. Et Otto, le roi, ne pouvait s'inquiéter de ces événements ; il avait confié la défense du pays à ce comte Gero dont nous avons fait mention précédemment. Mais une obscurité profonde règne sur les relations de cet homme. Du sein de cette obscurité s'élèvent, il est vrai, quelques points lumineux, qui prouvent que dans ce siècle il joua un rôle de la plus haute importance et rendit des services du premier ordre. Mais si de ces faibles données l'ami de l'histoire veut passer à des recherches sur lui, sur sa vie et sur ses actes, lorsqu'il est entraîné au désir de tout considérer sous un jour complet, ses recherches le conduisent rarement à quelque

certitude, et souvent ce qui semblait déjà éclairci disparaît de nouveau dans la nuit.

Nous avons raconté plus haut que Thankmar, frère d'Otto, avait élevé des prétentions sur les possessions et les honneurs de Sigefrid, comte de Mersebourg, parce qu'ils avaient appartenu à son grand-père du côté maternel; mais qu'Otto avait repoussé les réclamations de son frère et nommé le comte Gero successeur de Sigefrid. Mais nous ne savons pas à quelle circonstance Gero dut cette préférence; si ce fut à sa parenté ou à ses services. On ne sait pas davantage ce qu'il obtint en réalité. Sigefrid était comte de Mersebourg; mais tout le Hassegau et le Friesenland étaient aussi sous ses ordres, et il paraît qu'il avait en même temps et au loin la surveillance des établissements de défense contre les Slaves. Depuis l'entière soumission des Sorbes, beaucoup de choses avaient été changées sur le côté sud-est de la Thuringe. La Marche sorabe avait disparu, ou plutôt le nom en avait reçu une autre signification plus étendue; car les établissements de la Marche furent reculés jusqu'aux bords de l'Elbe. Depuis la frontière de Bohême jusqu'au delà de Magdebourg et à la Saxe transalbine, il y avait sans aucun doute un grand nombre de comtes qui avaient la mission d'être continuellement en surveillance et prêts à la guerre, soit défensive, soit offensive, contre les Slaves. Mais lorsque on en venait réellement à une guerre, ces comtes étaient, à ce qu'il paraît, placés sous les ordres de généraux en chef, en plus ou moins grand nombre, selon l'étendue du théâtre de la guerre, afin qu'il y eût de l'unité et de la vigueur dans les entreprises. Ces établissements devinrent très-vraisemblablement les bases de nouveaux margraviats. Dans le principe en effet, les généraux en chef reçurent peut-être un nom général, comme ceux de prince de la guerre, de *missus*, de plénipotentiaire du roi, et le territoire soumis à leur commandement, et où ils pouvaient lever des hommes obligés au service, portait peut-être aussi une dénomination générale, comme les anciens cercles des *missi*. Mais dans la suite, lorsque la guerre se prolongea et que le général en chef se maintint, il se peut que l'on donnât à celui-ci le nom plus précis de markgraf, soit officiellement, soit par habitude, ou peut-être lui fut-il attribué par les historiens des temps suivants; et ensuite le territoire soumis à ses ordres reçut sans doute le nom de margraviat (*markgrafschaft*), et fut désigné par une appellation plus prochaine, selon sa position à l'égard des peuples teutschs. Sigefrid paraît avoir eu de pleins pouvoirs royaux de cette nature; Gero les reçut également après la mort de Sigefrid. Or, comme maintenant la guerre contre les Slaves devint grande et générale, tandis que le roi lui-même ne pouvait absolument pas paraître sur le théâtre où elle se faisait, on crut nécessaire de placer tout le pays le long de la frontière slave sous le commandement d'un seul homme, sous celui de Gero. Gero devint en conséquence un puissant seigneur; il était et il resta un officier du roi; mais il fut le chef militaire suprême dans tout le pays situé entre la Saale et l'Elbe, et dans toute la Thuringe septentrionale. Magdebourg ainsi que Meissen étaient dans son cercle. Aussi, par suite de cette grande variété d'attributions, le voit-on figurer sous plusieurs titres : dans le principe, on l'appelle simplement comte ou comte saxon, puis comte de la Marche saxonne orientale, ou markgraf contre les Slaves, enfin duc.

Quant à la guerre de cet homme contre les peuples slaves, nous en sommes assez mal informés. Mais évidemment cette guerre fut faite de la manière la plus terrible, et de part et d'autre on ne recula devant aucun moyen. Les barbares, dit Witikind de Corvei, encouragés par l'embarras où nous nous trouvions, ne s'abstinrent ni de l'incendie, ni du meurtre, ni de la dévastation; et, par suite de l'état intérieur de l'empire et du danger où se trouvait le roi, ces atrocités durent influer sur les Teutschs d'une manière d'autant plus désastreuse, que les Danois, ligués avec les peuples slaves les plus septentrionaux, cherchèrent aussi à profiter des malheureuses relations de l'empire teutsch pour détruire la marche de Scheswig, qui n'était pas seulement une honte pour eux, mais qui semblait aussi les menacer de grands dangers. En de telles circonstances, le markgraf Gero pouvait bien regarder comme excusables beaucoup d'excès contre les Slaves. Mais l'action par laquelle Witikind introduit en quelque sorte sur la scène son héros, Gero, ne trouvera jamais son excuse dans la nécessité des circonstances. Le moine, il est vrai, passe rapidement et en termes équivoques sur ce récit; mais sa brièveté même et ses expressions ambiguës semblent prouver que le fait n'était

pas glorieux. « Les barbares, dit-il, conçurent l'idée d'écraser Gero par la ruse; mais lui, prévenant la ruse par la ruse, anéantit dans une seule nuit près de trente princes des barbares, qui s'étaient enivrés de vin dans un banquet splendide. » Il est difficile de trouver dans ces expressions que Gero ait surpris l'ennemi pendant la nuit; car il n'est pas vraisemblable qu'au milieu de la guerre trente princes des Slaves, qui ne se trouvaient pas pour la première fois et comme de grossiers barbares en contact avec les Teutschs, se soient réunis pour un banquet si près du camp ennemi, sans précaution et sans gardes, de manière à s'exposer sans défense au danger d'une semblable surprise; et ensuite l'entreprise de Gero aurait eu sans doute d'autres résultats encore, que l'historien aurait difficilement passés sous silence. En conséquence, il ne semble rester que l'opinion que Gero lui-même avait réuni les princes ennemis dans un banquet; et cette opinion ne peut se concevoir que par la supposition qu'il les avait invités à des négociations pour la paix, et qu'ensuite il avait honteusement abusé de leur confiance, comme, dans les anciens temps, la confiance des Teutschs avait été trompée d'une manière tout aussi criminelle par les Romains. Gero, dans la suite, n'accomplit pas seulement de grandes actions pour le bien de la patrie; il ne se distingua pas seulement par une sage administration; mais il acquit encore la réputation d'un homme pieux et dévoué à Dieu. On ne peut nier pourtant que dans les relations des peuples entre eux, la vérité et la justice ne sont que trop souvent de vains mots : des crimes sont commis pour la domination et pour le pouvoir; le plus fort regarde le plus faible avec dédain et mépris, représente une lutte énergique pour les plus nobles biens comme une insolente révolte, et maltraite les malheureux qui ne reconnaissent pas servilement pour un grand bonheur une désolante dégradation, comme si lui-même n'avait pas d'avenir à craindre.

Le markgraf Gero ne manqua certainement pas de profiter de l'avantage qu'il avait obtenu. Il pénétra sans doute au milieu des peuples ennemis, et jeta au loin parmi eux le trouble et la terreur. Mais ces peuples, quoique privés de leurs chefs et réduits aux dernières extrémités, luttèrent partout et supportèrent toute espèce de misère pour les idées de liberté et de patrie. Et ils endurèrent avec tant d'héroïsme les maux les plus effrayants, que l'histoire a cru nécessaire de remarquer que les barbares étaient une race dure, habitués à se nourrir de peu; que ce qui était déjà une privation pour les Teutschs était encore pour eux une débauche. Ce fut précisément pour cela que le markgraf ne réussit pas à terminer la lutte. Le roi, après avoir anéanti ou forcé à la soumission les ducs rebelles, accourut sur l'Elbe pour entrer en personne en campagne contre les Slaves. Mais le succès resta douteux : car c'est une chose difficile d'opprimer avec des guerriers contraints au service un peuple qui s'est levé pour ce qu'il a de plus cher, parce que tout combat pour ce peuple, même les plus nobles sentiments du cœur de l'ennemi. Enfin le roi et son markgraf se virent forcés de recourir encore une fois à d'autres moyens qu'aux armes. Le roi Heinrich avait fait prisonnier un prince des Hevelles, nommé Tugumir, qui par sa naissance et par son droit devait devenir le souverain de ce peuple. Il vivait encore en Saxe, et l'on espéra atteindre par lui le but qu'on n'avait pu atteindre par la force des armes. Tugumir fut assez faible pour se charger d'une trahison envers son peuple : son âme s'était brisée dans la captivité, et ce caractère élevé qui ne se développe que chez l'homme qui vit au milieu de sa nation s'était évanoui en lui. A force d'argent, de persuasion et de promesses, il se laissa engager à servir d'instrument pour livrer son peuple au pouvoir du roi des Teutschs. Alors il obtint la liberté, et se montra dans la ville de Brennaburg comme s'il s'était soustrait par la fuite à la captivité. Les Hevelles, remplis de joie par cet heureux événement, le saluèrent aussitôt comme leur prince et seigneur, afin de soutenir sous sa direction la lutte pour la vieille et bonne cause. Tugumir reçut hypocritement les hommages de son peuple. Ensuite il appela près de lui un de ses parents, seul prince du peuple qui restât encore, et qui peut-être avait échappé au massacre dirigé par Gero; il l'appela sans doute sous le prétexte de combiner avec lui les entreprises militaires. Le malheureux se rendit à cette invitation. Mais Tugumir l'assassina, ouvrit ensuite les portes de la ville, et se soumit avec son peuple à la suzeraineté du roi des Teutschs.

Cette atroce trahison ébranla au loin les

peuples slaves et humilia leurs âmes. Jusqu'à l'Oder ils se soumirent à la suzeraineté de l'empire teutsch, et s'engagèrent à payer tribut (2). Mais le souvenir resta en eux, et leur conserva l'espoir de jours meilleurs; et ce ne fut qu'avec les sentiments de la plus vive colère qu'ils présentèrent aux Teutschs ce qui leur avait été arraché par la force et par la crainte.

CHAPITRE XII.

CONJURATION CONTRE OTTO. — ÉTABLISSEMENTS TEUTSCHS DANS LES PAYS SLAVES. — TOUS LES DUCHÉS DU TEUTSCHLAND RÉUNIS DANS LA MAISON DE SAXE. — CAMPAGNES DE FRANCE.

De l'an 941 à l'an 950.

Le danger dont Otto avait été menacé jusqu'à ce moment était passé. Ses ennemis, bien qu'ils eussent été vaincus par la fortune plutôt que par la force, étaient domptés à ses pieds. Il devait, à ce qu'il semble, être un puissant seigneur, dans l'intérieur de l'empire aussi bien que contre les princes et les peuples étrangers; il devait, après des événements comme ceux que nous avons racontés, commander au loin et pouvoir décider partout. Mais l'apparence est trompeuse. Les relations de temps plus modernes nous conduisent aisément à une appréciation inexacte des relations de temps plus anciens, et rendent difficile de juger les faits à leur valeur. Dans la vie des peuples, les mêmes causes ne produisent pas toujours les mêmes effets, parce que l'organisation de la société, les opinions et les tendances des hommes déterminent le cours des événements, et le poussent assez souvent dans une direction contraire à celle qu'on en attendait, ou s'en écartent du moins de beaucoup. Les rois de cette époque pouvaient pour le moment acquérir une force étonnante, mais ils n'acquéraient jamais une puissance durable. C'était un des caractères particuliers du système féodal qu'en lui la souveraineté ne s'affermissait point par les moyens qui la faisaient acquérir. La force des rois reposait sur le bon vouloir des vassaux, et les vassaux avaient au plus haut degré la vertu de la patience. Ils étaient héros; ils ne reculaient devant aucun danger, et se montraient aux jours du danger prêts à tous les sacrifices. Mais on trouvait rarement en eux des sentiments élevés. Même dans les guerres contre des ennemis extérieurs, l'idée de nation et de patrie ne se présentait que rarement à leur âme; et dans les discordes intérieures, ils ne combattaient pas pour l'établissement d'un ordre social solide, qui seul rend la liberté possible, mais ils combattaient pour leur propre avantage, pour leur propre grandeur. Ils assuraient à leur roi la victoire sur ses adversaires, pour s'approprier les domaines et les dignités de ceux qui avaient succombé; et lorsqu'ils y avaient réussi, ils croyaient pouvoir se montrer contre leur roi avec d'autant plus de force qu'ils exagéraient davantage le prix des services qu'ils avaient rendus. Ils parlaient volontiers de droits, mais des leurs; mais ils ne pouvaient entendre parler de lois, et ils n'avaient aucune idée de la souveraineté de la loi et de la véritable liberté, qui consiste dans la soumission à la loi.

Les relations d'Otto étaient sans doute devenues meilleures par la ruine de ses plus rudes ennemis dans l'intérieur de l'empire, et par la soumission des peuples slaves; mais sa position restait toujours difficile. Des hostilités ouvertes continuaient avec le roi Ludwig de France; il n'y avait pas à se fier aux Danois, et les peuples slaves, amenés à peine à la soumission par la perfidie plutôt que par une lutte honorable, nourrissaient un profond et amer ressentiment. Dans l'empire même les armes étaient au repos, mais les passions n'étaient pas calmées. Des vœux raisonnables et insensés se croisaient en mille sens; des prétentions confuses et des exigences insolentes se heurtaient entre elles. La Lotharingie, privée de son duc, était dans un affreux bouleversement; les Franks, qui avaient également perdu leur duc, ne voyaient pas sans douleur pâlir l'ancien éclat de leur nom, et, d'après la marche que le passé avait suivie jusqu'alors, ils ne pouvaient porter sans inquiétude leurs regards dans leur avenir. Et le propre frère d'Otto portait dans son cœur des dispositions hostiles. Il était captif, et non gagné; il avait obtenu son pardon, mais il ne s'était pas réconcilié. La ruine de ses plans pesait de tout son poids sur son âme, et l'éclat de la couronne éblouissait toujours ses yeux. Au milieu de tant de passions qui agitaient encore les peuples teutschs, Otto avait toujours à le craindre; et la mère commune des deux frères tenait peut-être encore à ses anciens désirs,

et ne pouvait en aucun cas être chagrinée.

Otto semble être arrivé bientôt à une résolution au sujet de ses relations avec les peuples étrangers. Les armes devaient décider la querelle avec le roi de France; quant aux Danois et aux Slaves, on devait recourir aux mêmes moyens que Karl le Grand avait employés avec succès pour contenir les Saxons : la croix devait remplacer l'épée; ce que l'on avait acquis par les armes devait être assuré par la puissance de l'Église, et les ecclésiastiques, surveillants rigoureux et juges sévères, devaient servir en même temps Dieu et le roi (1). Ce fut une révolution pleine d'instruction, que maintenant un Saxon, mêlant le divin et le terrestre, mit en usage, pour étouffer la liberté chez un peuple étranger, les mêmes artifices contre lesquels les Saxons avaient invoqué les armes, et sous lesquels ils avaient gémi un siècle et demi auparavant, et qui avaient attiré sur ce peuple de si grands malheurs. Le moyen toutefois était éprouvé. Mais comment assurer dans l'intérieur de l'empire et maintenir sa suprématie reconquise? Comment calmer les peuples et prévenir de nouvelles révoltes des princes? Quelle position donner à son propre frère, pour que désormais il tînt au roi et ne se déclarât plus contre lui? Otto conçut la pensée de faire passer les grands duchés à des membres de sa propre famille. Peut-être ne lui restait-il plus que cette voie pour sortir d'embarras; on ne peut nier toutefois que l'expédient était dangereux. Il pouvait augmenter l'éclat de la maison royale; mais Otto avait déjà éprouvé par lui-même combien peu il y avait à compter, dans les relations de son siècle, sur ses propres beaux-frères, sur ses propres frères. Pouvait-on faire plus de fonds sur les fils et sur les gendres? Dans le fait, ces dernières déceptions pouvaient devenir plus cruelles que les autres.

Lorsque Otto se fut convaincu que pour le moment il n'y avait rien à craindre des peuples slaves, il laissa à son fidèle Gero le soin de la tranquillité de l'empire de ce côté, et revint en Lotharingie au printemps de l'an 940. Dans ce pays régnait une telle confusion, que la présence du roi semblait nécessaire pour le rétablissement de quelque ordre. En effet, après qu'Otto s'était éloigné de la Lotharingie, Ludwig, roi de France, s'était avancé de nouveau, et avait épousé la veuve de Giselbert, sœur d'Otto, certainement dans la vue de gagner par ce mariage, en tout ou en partie, la faction de Giselbert, et de se faire mieux voir du roi des Teutschs par cette proche alliance. Mais cet événement mit encore une fois en mouvement les vassaux français qui s'étaient déclarés contre Ludwig; et une lutte désordonnée du roi contre les vassaux, et des vassaux entre eux, continua sur les provinces frontières de France et de Lotharingie. Mais Otto, à peine arrivé en Lotharingie, nomma son frère Heinrich duc de ce pays. Il espérait, à ce qu'il paraît, atteindre un double but par cette nomination : d'abord il voulait montrer au roi de France et à tout prince ambitieux de Lotharingie et de France, que le pays, dans toute son étendue, resterait réuni à l'empire teutsch; ensuite il voulait que ce beau duché satisfît l'ambition d'un frère si turbulent et le réconciliât avec son sort. Ensuite le roi se mit en marche avec son armée à travers la Lotharingie contre les frontières de France. En chemin, le duc Hugo, son beau-frère, et le comte Herbert de Vermandois, vinrent vers lui. Ils avancèrent jusqu'à Attigny. Mais le roi Ludwig rétrograda, et se retira dans le duché de Bourgogne, dont le duc, Hugo le Noir, tenait pour lui, parce que tous deux avaient les mêmes ennemis. Otto le suivit. Là encore Ludwig n'osa pas marcher contre lui. Mais Otto pénétra jusqu'aux frontières des deux royaumes, réunis alors en un seul royaume, celui d'Arles. Le nom de roi y était porté depuis trois ans par un prince enfant, par Konrad, fils de Rudolf. Le manque de documents nous force à laisser dans l'incertitude si des liaisons existaient entre le roi Ludwig et le royaume d'Arles, ou si le génie d'Otto avait dès lors conçu de grands projets pour l'exécution desquels la tranquillité des Hautes-Alpes était nécessaire. Otto invita le jeune roi Konrad à venir près de lui, et le garda ensuite comme un otage dans son camp et à sa cour. Du reste, cette campagne ne fut pas riche en exploits militaires; bien plus, Otto se vit bientôt contraint de revenir en Lotharingie sans avoir obtenu autre chose qu'un mauvais accommodement avec le duc Hugo. On avait tenté de France de nouvelles incursions dans ce pays. Otto fut obligé de conclure même avec le roi Ludwig et avec le belliqueux archevêque de Reims, Artold, qui avait pris le parti de ce prince, une trêve qui assurait à peine les frontières de l'empire : ces frontières ne furent ré-

tablies que deux ans après, par une paix conclue entre Otto et son beau-frère le roi Ludwig.

Il paraît que les troubles de Lotharingie avaient été la cause du peu de succès obtenu par les armes teutsches. Otto avait nommé son frère Heinrich duc de ce pays. Mais pendant son expédition en France, les vassaux de Lotharingie s'étaient soulevés contre leur nouveau duc, et l'avaient contraint à sortir du territoire. On ne sait pas ce qui avait donné lieu à cette exaspération. Anciennement, on n'avait jamais mis de duc à la tête des peuples de l'empire teutsch sans leur propre consentement; bien plus, les vassaux avaient élu leur duc avant le roi et avec l'assentiment de celui-ci. Ils avaient volontiers fait porter cette élection sur un fils du duc précédent, parce que habituellement celui-ci était le plus riche seigneur du pays, et par là même ils avaient introduit une certaine hérédité de la dignité ducale, avec d'autant plus de plaisir qu'ils s'efforçaient de consolider l'hérédité de leurs propres possessions. Mais maintenant, comme précédemment en Bavière, Otto avait arbitrairement nommé un duc en Lotharingie, sans s'inquiéter ici, comme en Bavière, des moyens qui pouvaient du moins lui assurer un grand parti. Peut-être cet arbitraire blessa-t-il les vassaux lotharingiens, peut-être ne voulurent-ils pas reconnaître un prince étranger pour duc, et moins que tout autre un Saxon, un frère du roi. Mais il est vraisemblable aussi que Heinrich, gâté par une vie tumultueuse, et non encore revenu à la sagesse, qu'il avait perdue dans ses désastreux efforts, se soit présenté avec arrogance et avec un train de cour insultant au peuple confié à sa conduite. Car lorsque ce prince expulsé vint auprès de son frère, le roi Otto, il n'en reçut pas un accueil amical et fraternel, et Otto se montra encore moins disposé à châtier les Lotharingiens, et à le maintenir par la force de ses armes sur le trône ducal. Bien plus, Otto, fils de Rikwin, un Lotharingien, vraisemblablement comte de Verdun, fut élevé à la dignité ducale, et en même temps la tutelle et l'éducation du fils aîné de Giselbert, de Heinrich, jeune enfant qui donnait de belles espérances, furent confiées au nouveau duc. Mais, par ces dispositions, le roi réveilla d'une manière formidable l'ancien ressentiment dans l'âme de son frère. Heinrich, profondément blessé, respira une terrible vengeance; et il crut bientôt avoir trouvé une occasion favorable d'exercer cette vengeance dans toute sa mesure.

Les peuples slaves jusqu'à l'Oder s'étaient soumis sans doute à la suzeraineté du roi des Teutschs. Sans doute aussi la lutte ouverte avait cessé; mais la crainte de nouvelles révoltes ne s'était pas évanouie. Dans beaucoup de forteresses et de châteaux il fallait entretenir des garnisons pour intimider l'esprit remuant des Slaves; on faisait aussi des courses et des marches continuelles, en partie pour montrer à tous les Slaves la puissance de l'empire, en partie pour lever le tribut au paiement duquel ces peuples ne voulaient pas encore se soumettre. En conséquence, le service des vassaux dans ces contrées était fort onéreux et très-fatigant; et le markgraf Gero ne ménageait rien pour accomplir l'œuvre de son bras et de son adresse. Otto était revenu de l'Elbe vers le Rhin sans récompenser convenablement les guerriers qui avaient à supporter tant de fatigues, et qui croyaient avoir fait de si grandes choses pour l'empire; et Gero ne pouvait prendre de quoi les satisfaire sur le tribut que les Slaves devaient payer, parce que ce tribut ne rentrait que lentement, irrégulièrement, et non sans contrainte. Les hommes éminents dans l'armée en conçurent un grand ressentiment contre le markgraf, à qui ils attribuaient la faute d'une telle injustice; mais les accusations qu'ils portèrent contre lui devant le roi ne furent pas prises en considération, parce qu'Otto savait bien qu'il n'avait pas de serviteur plus fidèle que le markgraf Gero, et que les accusations tombaient moins sur le service, qu'elles ne venaient de l'impatience causée par le retard apporté aux distributions de toute nature. Les comtes et les seigneurs subordonnés au markgraf virent peut-être une injustice dans l'amitié d'Otto pour Gero; en tout cas ils furent blessés de ce qu'à cause d'un seul homme Otto ne tenait pas de compte de leurs plaintes. Ils tournèrent donc leur ressentiment contre le roi; et bientôt ce ressentiment s'éleva jusqu'à la haine, jusqu'à la plus violente exaspération.

Cette exaspération des vassaux de la Saxe orientale et de la Thuringe ne resta pas un secret pour le frère du roi, et il crut y voir naître pour lui une nouvelle espérance. L'un ou l'autre des princes et seigneurs mécontents avait peut-être précédemment appartenu au parti de Heinrich, et un petit nombre peut-être lui était

inconnu. Des communications s'établirent donc sans peine entre ce prince et les mécontents; il ne leur fut pas difficile de s'entendre. Des courriers allèrent d'un côté à l'autre; des présents furent donnés et reçus, comme signes d'une loyauté et d'une fidélité réciproques. Bientôt tous les hommes considérés des marches orientales de l'empire furent gagnés au jeune prince. Une conjuration se forma : le jour de Pâques de l'an 941, que le roi voulait célébrer à Quedlinbourg, Heinrich devait se trouver à la cour de son frère; les autres conjurés devaient s'y trouver également comme s'ils voulaient rendre leurs hommages au roi. Pendant la fête, le roi, qui ne soupçonnait rien, devait être surpris et tué, et la couronne devait être aussitôt placée sur la tête de son frère Heinrich. L'âme de la conjuration était le comte Erich, homme qui s'était distingué jusqu'alors par de hautes vertus dans la guerre et dans la paix, et qui, hors de ce crime, ne s'était jamais rendu coupable d'aucun méfait. On nomme comme complices les comtes Bacco, Hermann, Reinward, Wirin, Eserik et Liutward, aïeul de l'évêque Dithmar de Mersebourg, l'historien.

Otto, ne se doutant de rien, se trouva à Quedlinbourg. Les conjurés y parurent aussi. Mais peu avant le jour de Pâques, on découvrit au roi les piéges tendus contre sa vie. Il s'entoura donc d'un certain nombre d'hommes fidèles, qui ne le quittèrent ni jour ni nuit. Ceux qui n'étaient pas dans le secret ne virent dans cette mesure qu'un complément de la magnificence de la dignité royale; mais les conjurés, bien qu'ils ne crussent pas à une révélation, furent hors d'état d'accomplir leur œuvre. Après la fête, Otto convoqua tous les princes de l'empire qui se trouvaient présents et qui avaient prouvé leur fidélité, avant tous les princes franconiens, le duc Hermann de Souabe, son cousin, le comte Udo du Rheingau supérieur, et le comte Kunrad, surnommé le Roux, pour soumettre l'affaire à leur décision. Ils conseillèrent l'emprisonnement et le supplice. Le roi ordonna l'un et l'autre. Mais lorsque le comte Erich vit des hommes armés venir contre lui, il reconnut, dans la conscience de son crime, le danger qui le menaçait. Se rappelant son ancienne vertu et son illustre origine, il aima mieux chercher la mort dans une lutte inégale, que présenter sa tête orgueilleuse au glaive du bourreau. Il saisit ses armes, s'élança sur son cheval, et se plaça en face de ceux qui venaient pour le saisir. Il tomba percé d'un coup de lance, et l'on plaignit généralement son erreur et son infortune, parce qu'il avait été habile à la guerre, et s'était concilié partout l'affection des hommes. Ses complices furent arrêtés et décapités au bout de quelques jours. Liuthar seul, aïeul de Dithmar, obtint son pardon par les prières de ses amis. Il fut envoyé prisonnier en Bavière et confié à la surveillance du duc Berthold; mais, dès l'année suivante, il rentra en grâce auprès du roi, et obtint une riche indemnité pour les biens qu'il avait perdus; Otto d'ailleurs ne retira pas sa bienveillance aux enfants de ceux qu'il avait envoyés au supplice. Heinrich, frère du roi, chercha à se sauver par la fuite; il fut pris pourtant et enfermé dans le vieux palais d'Ingelheim. Enfin l'archevêque de Mayence, qu'Otto avait rétabli dans sa dignité, ainsi que l'évêque Ruodhard de Strasbourg, fut soupçonné d'avoir pris part à la conjuration contre le roi. Ce prêtre, malgré son zèle pieux pour la religion et pour l'Église, avait en général éveillé de mauvais soupçons contre lui. On l'accuse de n'avoir jamais fait faute dès qu'un ennemi s'était levé contre le roi. Mais Friedrich était peut-être meilleur que ne le représentent les partisans de la maison de Saxe. Avant qu'il ne fût arrivé à sa dignité, il y avait eu déjà de mauvaises relations entre cette maison et le siége archiépiscopal de Mayence. Peut-être, à Mayence, n'avait-on pas plus oublié la perte des domaines que Heinrich Ier avait arrachés au siége archiépiscopal, qu'on ne pouvait croire en Saxe que ces domaines y fussent oubliés. Avec l'ancienne amitié entre le siége archiépiscopal et la maison princière de Franconie, l'inimitié entre cette maison et le roi saxon ne pouvait rester étrangère à l'archevêque. Enfin Friedrich fut personnellement ému et entraîné par la lutte et le malheur de son frère Giselbert. Il est donc bien possible qu'Otto n'ait continué à le regarder comme son ennemi que parce qu'il savait bien que ni les relations du siége archiépiscopal ni les sentiments du cœur humain ne lui permettaient d'être son ami. Mais on ne pouvait rien prouver contre cet homme vénérable. Friedrich se justifia devant tout le peuple : il prononça dans l'église la déclaration solennelle qu'il était entièrement étranger au crime; et après cette

déclaration, pour la confirmer et la corroborer, il reçut la sainte eucharistie. De cette manière, il se maintint dans sa dignité comme prêtre, et dans ses honneurs comme prince.

Le roi Otto avait donc échappé à ce danger. La fortune des anciens jours s'était encore une fois montrée pour lui fidèle et favorable. Il était sorti intact des embûches et des intrigues comme de la lutte ouverte, et, d'un côté comme de l'autre, un heureux hasard l'avait servi plus que la vertu et la sagesse. L'impression produite sur le monde par les derniers événements semble avoir été forte et profonde ; car ce siècle, dans ses idées pieuses, voyait dans l'issue de semblables efforts la décision d'une main suprême. Aussi Otto crut-il pouvoir désormais suivre ses projets plus loin et sans de grands obstacles. Il tourna aussitôt son attention sur les contrées slaves soumises, sur lesquelles il fallait assurer la domination de l'empire. Son bien-aimé markgraf et duc Gero, auquel toutes ces contrées étaient subordonnées, reçut la mission de détruire la nationalité des Slaves, de préparer chez eux le christianisme en y introduisant l'organisation teutsche des cantons, en y propageant la manière de vivre, les coutumes et les mœurs des Teutschs, et de rendre, sous tous les rapports, aux Slaves sinon l'obéissance facile, du moins la résistance impossible. L'exécution de ces mesures, à laquelle on employa de préférence des Saxons, tandis que le roi lui-même était Saxon, semble avoir donné lieu à ce que peu à peu on compta tous ces pays comme appartenant à la Saxe, et à ce que l'on parla de Saxe orientale et de marches orientales de la Saxe. Précédemment déjà, depuis que Heinrich Ier avait réuni la dignité ducale en Saxe et en Thuringe, et placé sur ce double titre celui de roi, le nom de Thuringe et de Thuringiens fut d'autant plus aisément rejeté en seconde ligne, que depuis quelque temps il avait brillé moins que les noms des autres peuples teutschs. La brièveté de l'expression put aussi y contribuer : on dit *les Saxons*, au lieu de *les Saxons et les Thuringiens ;* et les hommes de Thuringe, en saluant la famille royale de Saxe comme celle de leurs ducs, négligèrent de tenir à leur nom. Les anciennes limites du territoire sur lequel s'était étendu le nom des Thuringiens se resserrèrent donc de plus en plus, et dès le xe siècle on en vint à ce point, que dans le langage ordinaire on comprit à peine encore sous le nom de Thuringe autre chose que les beaux cantons entre la Sale, la Werra et la forêt de Thuringe.

La tâche dont Gero s'était chargé n'était pas facile. Les égards que l'on devait à Tugumir n'avaient, il est vrai, aucune importance. Sans doute on devait le ménager, ce prince qui occupait Brandebourg et s'intitulait duc des Hevelles ; mais il n'était duc que sous la suzeraineté de l'empire teutsch ; détesté de son peuple à cause de sa trahison, il ne pouvait trouver d'appui que dans le roi teutsch ; et comme il se convertit aussi au christianisme, il est vraisemblable qu'il entrava moins qu'il ne favorisa les institutions qu'Otto voulait introduire parmi les peuples slaves.

En protégeant peut-être son peuple contre l'abus de la puissance auquel le plus fort se laisse entraîner, il livra du moins les autres nations slaves comme une proie, et maintint entre leurs forces une division pernicieuse. De plus, la parole que peut-être il avait fait valoir n'eut pas une longue influence, car il mourut dès l'an 948, et sa mort exposa les Hevelles aussi sans défense à l'arbitraire des Teutschs. Mais le markgraf Gero et ses auxiliaires dans son œuvre malheureuse d'asservissement trouvèrent des obstacles dans le vieil esprit de liberté des nations slaves, dans le souvenir de la vertu des aïeux, dans la profonde douleur que causait la perte de la liberté, et dans la haine infinie contre les Teutschs, haine que ceux-ci avaient excitée par leur perfidie et leur violence. L'esclavage dans un pays étranger, loin de la famille et du foyer domestique, *est un sort* extrêmement déplorable ; mais le plus grand de tous les malheurs dont les hommes peuvent être frappés dans cette vie se rencontre là où l'homme libre, avec sa femme et ses enfants, est contraint à servir en esclave, sur son propre sol et sur son propre territoire, un maître étranger et sans pitié, qui a su, par le glaive ou par la perfidie, s'emparer de sa propriété et arriver à dominer sur lui. Et c'est là le sort cruel dont les nations slaves furent atteintes : car le pays, comme jadis la Gaule, fut peu à peu donné en fief à des vassaux teutschs. Il est vrai que dans le Teutschland même beaucoup d'hommes avaient à subir le même malheur par d'autres Teutschs ; il est vrai que beaucoup de Slaves, assez prudents ou assez adroits pour se joindre à temps aux vainqueurs, sauvèrent leur

liberté et leurs propriétés; il n'est pas moins vrai que les peuples slaves de ces contrées ne furent pas frappés par les Teutschs d'un sort plus affreux que celui dont, quatre siècles auparavant, leurs ancêtres avaient frappé les peuples teutschs qui avaient alors possédé ces pays : mais la cruauté resta la même, et ce fut pour les petits-fils une triste consolation, que la pensée d'expier peut-être les fautes de leurs aïeux.

Mais en même temps que le système féodal teutsch, l'organisation ecclésiastique teutsche devait être fondée parmi les peuples slaves. Le christianisme, avec ses grandes, simples et éternelles vérités, n'était pas plus à cette époque un besoin pour ces peuples qu'il ne l'avait été jadis pour les Saxons, leurs oppresseurs. Ils avaient, à ce qu'il semble, une mythologie complétement formée, un monde de dieux assez grand et assez riche pour leurs souffrances et pour leurs joies, et qui les enveloppait de superstitions compliquées et toutes particulières. Leur âme pouvait se révolter à l'idée de renoncer à ce monde et de s'incliner devant la croix de leurs oppresseurs. Ils devaient d'autant plus résister à la nouvelle doctrine, qu'ils sentaient et reconnaissaient peut-être que, par l'anéantissement de tout ce que leurs pères avaient eu de plus sacré, elle était destinée à servir de sceau à la charte de leur asservissement. Et pourtant la doctrine du christianisme ne leur fut pas exposée dans sa pureté. Ce qu'on leur apportait, c'étaient les usages religieux du xe siècle, avec toutes les institutions de l'Église et du sacerdoce. Leurs propriétés furent déclarées terres de l'Église aussi bien que terres féodales, et la dîme de tout le produit de leurs travaux et de leur sol jadis libre fut exigée pour une institution qui ne pouvait leur apparaître comme un moyen de salut, mais seulement comme une source de calamités.

Cependant le markgraf Gero et ses collègues réussirent, à force d'activité, à mener en peu d'années l'œuvre de la transformation des contrées slaves assez loin pour que, jusqu'à l'année 940, le roi Otto pût fonder deux évêchés, ceux d'Oldembourg (2) et de Havelberg, et partout des couvents et des églises, qui subsistèrent et prospérèrent, et tenir sous le bâton pastoral du christianisme, et par là même sous la suzeraineté de l'empire teutsch, tous les peuples slaves septentrionaux entre la mer Baltique et les frontières du pays sur lequel Tugumir régnait jusqu'à l'Oder. Et en même temps tout fut si bien préparé dans le pays de Tugumir, qu'un an après la mort de ce prince, l'évêché de Brandebourg put aussi être fondé. Et bien que la partie méridionale du pays entre cet évêché et la Bohême, et où demeuraient les Lusaciens, restât encore en dehors du lien ecclésiastique, et par là même de la suzeraineté de l'empire teutsch, cette exception ne dépendit en partie que des projets qu'Otto avait sur Meissen, et en partie de la situation et des relations de ce pays à l'égard des Bohêmes et des Polonais. Il était donc à prévoir qu'ils ne pourraient échapper au sort de la soumission.

Tandis que les frontières de l'empire étaient ainsi étendues et fortifiées, le roi suivait de plus vastes projets et saisissait l'occasion que la fortune continuait à lui offrir pour leur exécution. Il conserva les duchés de Saxe et de Thuringe, à l'exemple de son père, sous son gouvernement immédiat, parce qu'il ne voulait exposer à aucune oscillation la puissance que ces peuples lui assuraient; mais il ne négligea pas de voyager dans les pays de l'empire, de faire tenir des synodes ecclésiastiques, de se ménager des entrevues avec les princes, pour assurer l'ordre dans la société civile et dans l'Église, et de faire sentir ainsi à tous la dignité royale comme bienfaisante pour tous. Par là il gagna les cœurs et leur inspira le respect ou la crainte.

L'an 942, il célébra à Francfort la fête de la naissance de Jésus-Christ. Dès l'aurore de ce jour sacré, il se rendit à l'église. Là un jeune homme se jeta tout à coup à ses pieds, implorant sa miséricorde. C'était Heinrich son frère. A la nouvelle de la présence du roi à Francfort, il s'était secrètement sauvé de sa prison d'Ingelheim, favorisé par Ruodbert, diacre de l'église de Mayence : il voulait essayer, dans la solennité de ce grand jour, de toucher le cœur d'un frère qu'il avait si cruellement offensé. Et cette tentative réussit. Otto, pénétré de sentiments pieux comme devant la face du Sauveur du monde, releva son frère prosterné et lui pardonna pour la troisième fois ses offenses et ses intrigues. Heinrich, de son côté, reconnut, à ce qu'il semble, la grandeur d'âme du roi. Ses anciennes passions continuèrent peut-être à troubler son cœur; mais sa raison, fortifiée par de grandes expériences, fut assez

énergique pour leur imposer un frein. Il se soumit à la sentence prononcée par les événements de six années, et, s'il ne put renoncer au désir de régner, il n'étendit plus du moins la main vers la couronne. Trois ans après cet événement mourut en Bavière le duc Berthold, et il mourut dans l'éclat d'une belle gloire : car l'année précédente il avait livré près de Wels une grande bataille aux Hongrois, qui cherchaient de nouveau à pénétrer dans le Teutschland, et il avait remporté une victoire telle qu'on n'en avait obtenu jamais une pareille sur ce peuple. Mais ce prince, qui avait gouverné le duché de Bavière avec bienveillance et sagesse, expira sans laisser un fils qui pût élever des prétentions sur le duché. En conséquence, Otto, partant encore une fois du principe que la collation des fiefs appartenait à lui et non aux vassaux, donna le duché à son frère Heinrich. Sa digne mère, Mathilde, le détermina, dit-on, à cette résolution; et probablement il se rendit d'autant plus volontiers à ses désirs, qu'ils s'accordaient avec ses projets, et que la Bavière semblait être un apanage digne de son frère. Mais pour ne pas blesser par trop l'orgueil des Bavarois en disposant arbitrairement du duché, Heinrich avait été marié, dès avant la mort de Berthold, à une nièce de ce prince, à Judith, fille d'Arnolf, dont on a célébré la beauté et les grâces.

Deux ans déjà avant l'élévation de Heinrich à la dignité ducale en Bavière, la Lotharingie avait vu mourir non-seulement le duc Otto, mais encore Heinrich, fils de Giselbert et neveu du roi. Le roi Otto, fidèle à son principe, avait alors revêtu de la dignité ducale le fidèle duc Kunrad, surnommé par ses contemporains *le Roux*, et plus tard *de Worms*. Il fit épouser à ce Kunrad, l'an 947, sa fille unique Liudgarda, qui touchait à sa quinzième année : il avait sans doute la confiance que son gendre, par cette distinction, qui était à la fois une récompense et un encouragement, ne pouvait qu'être affermi dans son affection et dans son dévoûment pour lui; mais il ne pressentait pas assurément que Kunrad et Liudgarda deviendraient la souche d'une maison royale qui, dans la suite, sur le trône de l'empire teutsch, devait accomplir de grandes choses et souffrir beaucoup.

Il ne restait donc plus qu'un duché, celui de Souabe, qui ne fût pas encore entre les mains du roi ou entre celles de ses parents : car on n'avait pas donné de ducs aux Franks après la mort d'Eberhard ; et peut-être même, dans leur douleur et dans leur faiblesse, causées par les passions d'Eberhard, n'avaient-ils pas osé demander un duc : bien plus, ils avaient été, à ce qu'il semble, assignés aux princes de l'ancienne maison hessoise qui étaient restés fidèles au roi, à Hermann de Souabe et au comte Udo, sans qu'il soit possible de préciser les limites du territoire que chacun d'eux obtint. L'an 945, il s'éleva entre le duc Hermann et le nouveau duc des Lotharingiens une querelle, vraisemblablement au sujet des possessions de la maison franconienne sur la rive gauche du Rhin, sur lesquelles le nouveau duc formait peut-être des prétentions, et qu'Hermann s'efforçait de conserver. Le roi Otto arrangea cette querelle à Cassel, près de Mayence; et peut-être cette rencontre du roi avec les deux princes fournit-elle l'occasion d'une nouvelle alliance. Hermann était un prince très-sage et très-prudent. Il avait gouverné le duché de Souabe avec tant d'intelligence, que le pays, se relevant des ravages qu'y avaient commis autrefois les Hongrois, florissait déjà autant que ce siècle le permettait, et qu'Hermann lui-même était devenu un seigneur très-riche en propriétés territoriales et en autres biens. Il n'avait pas de fils, mais une fille unique, encore très-jeune, nommée Ida. Il désirait conserver à cette enfant chérie ce qu'il avait lui-même acquis. Or le dessein du roi de réunir dans sa maison tous les duchés du Teutschland ne pouvait lui être inconnu; et en particulier il avait peut-être acquis à Cassel la certitude qu'Otto ne laisserait pas échapper le beau duché de Souabe. Il offrit donc au roi le mariage de sa fille unique Ida avec Ludolf, fils unique d'Otto, jeune homme de seize ans, distingué par ses qualités. Le roi accéda volontiers à cette proposition, parce qu'elle répondait à ses vues et semblait donner le meilleur moyen de gagner les Souabes. Le mariage du jeune couple eut lieu la même année où Liudgarda, fille d'Otto, devint l'épouse de Kunrad, duc des Lotharingiens. Deux ans après, en 949, le duc Hermann descendit au tombeau, et Ludolf, fils d'Otto, devint duc de Souabe.

Voilà comment la maison de Saxe arriva au gouvernement de tous les peuples teutschs; et Otto put être aussi sûr de toute la nation

teutsche, qu'il pouvait l'être de son fils, de son frère et de son gendre. Cependant la fortune, qui semblait lui prodiguer ses faveurs, ne fut pas toujours égale pour lui. En ces jours mêmes d'éclatants succès, le roi fut atteint, dans son empire et dans sa propre maison, de tristes événements, comme si une puissance secrète avait voulu lui rappeler la fragilité des choses humaines. Une comète effraya le monde; un hiver rigoureux tourmenta les hommes; une épizootie causa de grandes pertes. L'an 946, l'épouse de sa jeunesse, la mère de ses deux enfants, de Ludolf et de Liudgarda, avec laquelle son père l'avait marié dix-neuf ans auparavant, lui fut enlevée par la mort. Elle se nommait Edid, et était fille du roi Édouard d'Angleterre, et sœur du roi Athelstan; femme distinguée du reste par sa beauté et ses hautes vertus. Par sa bienveillance et par sa douceur elle avait exercé une heureuse influence et contribué à la concorde de la maison royale. Dans les derniers temps de sa vie particulièrement, elle avait accompli une belle œuvre, qui ne finit pas avec elle.

La reine Mathilde, veuve de Heinrich Ier, avait sa résidence à Quedlinbourg. Son mari lui avait assigné de grands domaines, de grands revenus, parce que, par respect pour le caractère élevé de cette noble femme, et peut-être par méfiance pour la jeunesse de ses fils, il voulait, autant que cela était au pouvoir d'un homme, la soustraire aux vicissitudes de la vie. Mais elle, toujours portée à des œuvres pieuses, détourna entièrement, dans son veuvage, ses regards des choses d'ici-bas, et ne vécut que dans la méditation, dans la prière et dans de saints exercices. Ayant besoin de peu pour elle-même, et se contentant de moins encore, elle donnait tout ce qu'elle avait aux églises, aux ecclésiastiques, aux pauvres. Les éloges par lesquels on exalta une vie si complétement vouée à Dieu lui firent perdre toute mesure; et peut-être des ecclésiastiques et des laïques abusèrent de sa bonté. Peut-être aussi n'écoutait-elle point de sages représentations, parce qu'elle se perdait entièrement dans ses sentiments extatiques. Mais ses prodigalités chagrinaient son fils, le morose Heinrich, qui ne visait pas moins aux richesses qu'au pouvoir. Il excita le roi contre leur mère commune; et les deux frères, qui avaient été si longtemps divisés, se réunirent aisément pour empêcher sa pieuse douceur, qui leur semblait un abus. Et comme elle ferma l'oreille à la demande qu'ils lui firent de renoncer à ses grands revenus et de s'enfermer dans un couvent pour s'y occuper tout entière du salut de son âme, on n'évita pas même des démarches violentes. Aux yeux de la bonne reine, une telle conduite ne pouvait paraître que coupable et cruelle; mais dans son dévoûment à Dieu, elle supporta sans murmurer tous les tourments dont on l'accabla. Elle n'avait pas non plus de colère contre Otto; mais que Heinrich, son fils chéri, pour lequel elle avait vécu et agi, montrât une ingratitude aussi inouïe, c'est ce qui l'affligea jusqu'au fond de l'âme. Elle résolut donc de fuir pour toujours ses fils et l'empire, pour retrouver dans un couvent étranger la paix du cœur, que ses propres enfants lui avaient enlevée avec tant de dureté. Elle se mit en route. Aussitôt la reine Edid se rendit auprès de son mari et lui adressa des paroles d'affection; et à l'instant les sentiments de respect filial et de reconnaissance pour une mère chérie se réveillèrent dans l'âme du fils. Il écrivit à sa mère une lettre pleine de repentir et d'émotion, implora son pardon et la supplia de revenir. Mathilde ne résista point aux prières de son fils. Elle revint. Otto se trouvait dans son château de Grona. Lorsqu'il fut informé qu'elle approchait, il accourut au devant d'elle avec sa femme Edid et une suite nombreuse. A sa vue, il s'élança de cheval, s'approcha d'elle, se jeta à genoux, et implora de nouveau le pardon de sa mère. Et Mathilde, profondément émue de tant d'effusion, pressa en pleurant son fils entre ses bras, et personne ne songea plus à cette malheureuse mésintelligence. Heinrich, lorsqu'il apprit cette réconciliation, sentit aussi son opiniâtreté se briser. Il accourut également auprès de sa mère; il sollicita également son indulgence, et il reçut d'elle l'assurance qu'elle lui avait conservé dans toute sa vivacité et sans altération son ancienne tendresse. A partir de ce moment, la bonne harmonie subsista entre la mère et les fils, et cette belle position ne fut plus troublée, bien que Mathilde revint aussitôt à ses pieuses libéralités.

Mais la série d'heureux événements dont le roi Otto se vit favorisé reçut aussi quelque atteinte d'une ou deux campagnes sans victoires qu'Otto fit en France. Toutefois, il est difficile de dire si le peu de succès de ces campagnes doit être attribué à la fatalité, à une mauvaise

direction, ou peut-être à cette circonstance, qu'Otto, en les entreprenant, ne se proposait pas un but important, mais voulait seulement prévenir de plus grands maux. Et probablement cette dernière conjecture se rapproche le plus de la vérité.

Les hostilités précédentes entre Otto et le roi de France Ludwig avaient été arrangées, comme nous l'avons raconté plus haut, l'an 942. Dans une entrevue des deux rois, Otto s'était efforcé de réconcilier son beau-frère, le duc Hugo, avec le roi Ludwig, qui était également son beau-frère; et il avait réussi à rétablir l'union entre ces deux princes. Mais cet accord, amené par les seules exhortations d'Otto, n'eut pas de durée, et bientôt les relations se brouillèrent de nouveau. Le comte Arnolf de Flandre assassina le duc Guillaume de Normandie. Comme ce Guillaume ne laissait qu'un fils mineur, nommé Richard, et né d'une concubine, le roi Ludwig, qui, dans sa pauvreté, empiétait sur tout, crut qu'il lui serait possible de s'emparer d'une partie au moins du duché, pourvu qu'il rendît son beau-frère, le duc Hugo, complice de cette spoliation. Il ne se trompa point. Les deux princes s'entendirent pour le partage de la Normandie, et s'emparèrent du pays, tandis que Ludwig retenait le jeune Richard prisonnier. Mais à peine en furent-ils maîtres, que le rusé comte nordman, Bernard de Rouen, révéla au roi que les nordmans supporteraient avec moins de chagrin la perte d'un duc de leur nation que leur partage entre deux seigneurs. Cette révélation éveilla en lui l'espérance qu'il pourrait acquérir pour lui seul tout le duché; et comme, vers ce même temps, la mort le délivra de son plus cruel ennemi, du comte Herbert de Vermandois, il s'attacha d'autant plus à cette espérance, que, dans son impuissance et sa pauvreté, il voyait avec jalousie et douleur la fortune, l'éclat et la grandeur de son beau-frère le roi des Teutschs. Il somma donc le duc Hugo d'évacuer la Normandie; et comme Hugo repoussa cette sommation, il se procura quelques secours des vassaux de la France méridionale, rompit ensuite le traité, et commença une guerre privée (*fehde*) désastreuse contre le duc. Il paraît qu'Otto intervint dans ces relations, sans doute pour amener la paix entre ses deux beaux-frères; et probablement il se déclara pour Hugo, parce que cette fois celui-ci était dans son droit. Ludwig en conçut du ressentiment. Il vit avec douleur Otto, qui était devenu si grand et si puissant par l'abaissement et l'anéantissement de vassaux rebelles, s'efforcer de l'empêcher d'humilier aussi ses vassaux et de se tirer de l'état d'impuissance qui le rendait malheureux. Dans sa douleur, il alla jusqu'à tendre des embûches contre la vie d'Otto; et comme cette tentative échoua également et fut découverte, il se livra à de violentes injures contre le roi, qu'il signalait comme un parjure. Otto ne supporta pas tout cela avec indifférence; mais il ne se laissa pas entraîner à une guerre, tout en se prononçant toujours plus énergiquement pour Hugo.

Bientôt, toutefois, une révolution dans la marche de la lutte changea la conduite d'Otto. Les Nordmans n'avaient occasionné ou attiré la querelle entre Ludwig et Hugo que parce qu'elle leur avait semblé le meilleur moyen de rendre au jeune Richard, le fils de leur duc, la dignité de son père, et de se délivrer des deux princes français. Ils avaient secrètement demandé des secours au roi des Danois Harold, qu'en France on appela Haigrold; et Harold se montra avec des forces assez imposantes. Vers le même temps, le jeune duc Richard fut tiré, caché dans une botte de foin, de la prison où Ludwig le retenait. Aussitôt le roi des Danois proposa une conférence au roi de France. Ludwig l'accepta. Pendant l'entrevue, la suite du roi danois engagea à dessein une querelle avec la suite du roi de France. On en vint aux armes. Ludwig échappa par la fuite au massacre; mais en se sauvant il fut pris par le même Bernard de Rouen, qui l'avait excité aux hostilités contre le duc Hugo. Aussitôt la reine Gerberga, femme de Ludwig, éleva la voix; elle appela les princes voisins et éloignés à la délivrance du roi. Elle s'adressa avant tout au roi Otto, son frère, et au duc Hugo, son beau-frère. Celui-ci se déclara de suite pour le roi. Les Nordmans promirent au roi sa liberté s'il garantissait la dignité ducale à leur jeune prince Richard. Ludwig promit. Mais ils demandèrent en otage les deux fils du roi, pour être sûrs que cette promesse serait tenue. Enfin, Gerberga, se refusant à livrer l'aîné, le plus jeune leur fut livré par le duc Hugo, et Wido, évêque de Soissons, se constitua volontairement leur prisonnier en place du fils aîné. En échange de ces otages, les Nordmans remirent

le roi entre les mains de Hugo, duquel ils reçurent les otages. Mais Hugo ne manqua pas de profiter d'une occasion si favorable : il retint lui-même prisonnier le roi son beau-frère; il le mit sous la surveillance de Theobald, comte de Chartres et de Blois, et déclara au roi, à la reine et au monde, que Ludwig n'aurait la liberté qu'en lui livrant le ville de Laon. Le malheureux captif résista à ces honteuses exigences; car Laon était la dernière place forte qui lui restât du riche héritage de ses pères; s'il la livrait, lui, le roi de France, avait à peine une place où il pût avec sûreté reposer sa tête. Et l'insolence des vassaux était telle, que Hugo, inébranlable aux prières et aux supplications, laissa son roi et son beau-frère gémir en prison pendant presque une année.

Otto, roi des Teutschs, crut qu'il ne pouvait rester plus longtemps simple spectateur de ces relations. La douleur de sa sœur, qui se voyait, par une trahison si criminelle, privée tout à la fois de son époux et de son enfant, lui fit résoudre une expédition en France, non pour faire des conquêtes ou de grands exploits, mais pour rétablir son beau-frère dans la position où il se trouvait avant cette double perfidie. Dans l'automne de l'an 946, il se rendit à son armée, qui s'était réunie près de Cambrai : il avait avec lui le jeune Kunrad, roi de Bourgogne ou d'Arles. Mais dans le même temps qu'Otto arrivait en Lotharingie, le roi Ludwig, fatigué de sa longue captivité, et craignant peut-être pour sa vie à l'approche des Teutschs, avait acheté sa liberté par la cession de la ville de Laon. Il accourut au devant du roi Otto, et le peu de partisans qui lui étaient encore restés se réunirent à l'armée teutsche : Arnulf, comte de Flandre, était le plus important. Le duc Hugo essaya d'arrêter par des négociations le roi Otto, mais il fut durement repoussé; il essaya aussi d'effrayer la roi par de grandes rodomontades sur sa prodigieuse puissance, mais il ne reçut que des réponses méprisantes. « Le nombre de ses hommes d'armes (il jurait par la pauvre âme de son père) était si grand, qu'Otto n'en avait jamais tant vu; et les Français étaient si supérieurs aux Saxons, qu'il pouvait avaler d'un seul coup sept javelots saxons. » Otto ne répondit rien à cette vanterie. « Il faut pourtant, dit-il, que je lui montre une fois tous mes chapeaux de foin; son père et lui-même n'en ont pas encore vu autant. » En affet, toute l'armée, composée de trente-deux légions, portait des casques qui avaient la forme de meules de foin, et pour cela on les appelait chapeaux de foin, à l'exception de l'abbé Bovo et de trois hommes de sa suite, parce que ce pieux et savant homme méprisait toute arme et tout ornement.

Les deux rois passèrent la frontière. La ville de Laon était trop bien fortifiée pour être facile à prendre. Reims, au contraire, tomba en leur pouvoir. Cette ville devait être défendue par un évêque, Hugo, que le duc Hugo avait placé par la force sur le siége archiépiscopal, après en avoir chassé par la force le véritable archevêque Hugo; et cet archevêque se laissa effrayer par la menace qu'on lui crèverait les yeux, si la ville était prise par les armes. Il n'osa donc pas défendre la ville, mais il se retira avec ses guerriers. Artald fut replacé sur son siége; puis on passa devant Senlis, et de là on marcha sur Paris. Aucune de ces villes ne fut prise. Mais comme pendant ce temps les Nordmans s'étaient réunis au duc Hugo, le roi Otto tourna ses armes contre la Normandie, et ravagea au loin le pays, comme il avait dévasté les terres du duc Hugo. Cependant Rouen ne fut non plus ni gagné, ni effrayé, ni forcé. Bien plus, la saison contraignit Otto à retourner dans le Teutschland, et Ludwig établit sa résidence à Reims, ville bien fortifiée.

C'était une guerre affligeante; Otto ne la faisait pas avec ardeur, et les vassaux et seigneurs teutschs étaient probablement peu disposés à des expéditions entreprises sans un grand but et simplement pour les relations de famille du roi. Mais les choses ne pouvaient rester dans l'état où elles étaient. La lutte continua en France. Le duc Hugo tourna ses armes contre Arnulf de Flandre, et assiégea en même temps Reims, la seule ville qui restât encore au roi de France comme dédommagement de Laon. La position difficile du siége épiscopal de Reims ne fut pas non plus sans influence et augmenta le désordre en soulevant de grandes passions. Ludwig et sa femme fondaient toutes leurs espérances sur Otto. Ludwig vint lui-même dans le Teutschland, et célébra les fêtes de Pâques à Aix-la-Chapelle avec Otto, son protecteur et son beau-frère. Otto ne pouvait l'abondonner. Et de fait il entreprit dans cette année, 947, une nouvelle campagne en France,

évidemment moins encore que la première fois pour s'illustrer par des exploits guerriers, mais simplement dans la vue de déterminer le duc Hugo à la paix et à une réconciliation avec son roi. Les deux rois s'avancèrent jusqu'à la rivière du Cher. Là, Hugo prit position en face d'eux avec de telles forces, que Ludwig n'osa pas désirer une décision par les armes, et qu'Otto ne se montra pas disposé à courir un tel risque. Otto essaya donc de ménager un accommodement entre ses deux beaux-frères, et les querelles au sujet du siége archiépiscopal de Reims, qui ne pouvaient être décidées que par l'Église et non par le pouvoir temporel, facilitèrent sa médiation. Il fut convenu que l'affaire des évêques Artald et Hugo serait jugée par une assemblée d'évêques et d'abbés, et que jusque-là il y aurait trève entre Ludwig et le duc Hugo. Après la conclusion de cet accommodement, Otto retourna dans le Teutschland.

Là-dessus il se tint, cette année et la suivante, quatre assemblées d'évêques pour étouffer les discussions au sujet de l'archevêché de Reims : à Verdun, à Mouson, à Ingelheim, à Trèves. La première assemblée refusa l'archevêché à Hugo, et reconnut Artald pour évêque légitime. La seconde fut embarrassée et mécontentée par une lettre du pape Agapet, qui, mal informé, avait déclaré Hugo légitime évêque. Mais les prélats assemblés se prononcèrent contre la déclaration du pape, maintinrent leur sentence, et interdirent l'église de Reims, qui avait refusé deux fois de comparaître. La troisième assemblée fut convoquée par Otto, à la demande du pape mieux informé. Tous les évêques teutschs y furent invités, et un grand nombre d'entre eux y assista, ainsi que quelques évêques de France. Marinus, légat du pape, assista pareillement à l'assemblée. La sentence fut encore une fois contraire à Hugo; et comme il ne voulut pas s'y conformer, on le frappa d'excommunication. Dans son danger, Ludwig, roi de France, parut aussi devant les vénérables pères, vraisemblablement dans l'espérance qu'ils s'intéresseraient à lui aussi bien qu'à l'évêque Artald, qu'il avait replacé sur le siége de Reims. Il raconta comment il avait été rappelé d'outre mer pour recevoir la dignité royale, et comment on s'était conduit à son égard de la manière la plus criminelle et la plus impie : lui-même, dit-il, n'avait pas donné lieu au crime dont il avait eu à souffrir ; il soumettait sa vie et ses actes au jugement des évêques et d'Otto, roi des Teutschs, qui était également présent; d'ailleurs il était prêt à soutenir son innocence par l'épée contre quiconque la contesterait. La vénérable assemblée semble pourtant avoir hésité à se mêler aussitôt d'une affaire dont on ne pouvait encore prévoir le développement. Pour cette raison, et parce que Hugo, l'archevêque excommunié, comptant sur le duc Hugo, ne s'inquiétait pas des résolutions du synode d'Ingelheim, le roi Otto chargea le duc Kunrad, son gendre, de faire une expédition vigoureuse contre le vassal rebelle. Kunrad entra en campagne avec ses Lotharingiens, accompagné du roi Ludwig. Il s'empara de Mouson, et Ludwig prit par surprise la ville de Laon, à l'exception toutefois de la partie la plus forte, de la tour. Là-dessus la quatrième assemblée des évêques, qui sans doute ne fut pas réunie sans difficulté à Trèves, prononça l'excommunication contre le duc Hugo, jusqu'à ce qu'il se fût soumis au roi Ludwig et qu'il eût donné satisfaction à l'Église pour les crimes qu'il avait commis contre elle. Le pape Agapet confirma les deux excommunications. Cependant Kunrad se vit encore forcé à deux expéditions contre Hugo. Par la première, l'an 949, il l'amena à une trève; par l'autre, il le contraignit à se soumettre au roi Ludwig, à lui rendre la tour de Laon, et en général à reconnaître les relations qui avaient existé précédemment ou qui furent nouvellement entreprises; de sorte qu'Otto, roi des Teutschs, atteignit complétement le but qu'il s'était proposé en se mêlant à ces querelles.

La même année, il remporta en bien moins de temps, parce qu'il l'avait à cœur, une autre victoire qui fut d'une plus grande importance pour lui et pour l'empire teutsch. Les Bohêmes, comme nous l'avons raconté, avaient été rendus tributaires quatorze ans auparavant. Mais ils s'étaient de mauvaise grâce soumis à cette position, et plus d'une fois peut-être ils furent en retard de payer. Pendant la lutte contre les peuples slaves au nord de la Bohême, Otto ménagea sans doute le roi de ce pays, Bolislaw, pour ne pas compliquer davantage cette lutte. Il paraît même que dans l'intervalle furent conclus entre Otto et Bolislaw de nouveaux traités, que nous ne connaissons pas, mais qui probablement furent tout aussi peu obser-

vés que les précédents. Mais maintenant que tout l'empire était tranquille, la guerre de France terminée, les Slaves septentrionaux soumis, Tugumir mort, et l'évêché de Brandebourg fondé pour l'affermissement du christianisme et de la domination teutsche, Otto crut que le moment était venu de terminer les querelles avec les Bohêmes, et de consommer la soumission de ceux-ci. Les historiens teutschs accusent Bolislaw de s'être révolté contre Otto, roi des Teutschs; mais comme il n'avait point pris part à la lutte sanglante avec les peuples de même origine que le sien pendant qu'Otto était serré de près dans l'empire, il est difficile de croire que maintenant, après la soumission des peuples slaves septentrionaux, après le rétablissement de la tranquillité dans l'empire, il s'en soit volontairement détaché. S'il commença la guerre, c'est que vraisemblablement il était provoqué de tant de façons, qu'il ne pouvait plus s'y soustraire. En tout cas, Otto entreprit l'an 950 une expédition en Bohême. Il pénétra jusqu'à Prague, et fit prendre position à son armée devant la partie de cette ville située sur le côté occidental de la Moldau, et qu'on a appelée la ville Neuve. Elle était défendue par un fils du roi Bolislaw. Otto hasarda contre la ville Neuve un assaut qui promettait un heureux succès. Bolislaw en fut effrayé. Redoutant la perte de son fils et de son peuple, il s'adressa au roi, et implora la paix. Et Otto, qui n'était pas sans inquiétude sur le désordre que la prise de Prague par assaut pouvait mettre dans son armée, suspendit l'action. Là-dessus Bolislaw se soumit. Non-seulement il s'engagea à l'ancien tribut, mais encore il se soumit au service militaire. Otto, pour être sûr, à l'avenir, des Bohêmes, les plaça sous la surveillance et le commandement de son frère Heinrich, duc de Bavière. Car il connaissait l'ambition de celui-ci, et il savait bien qu'il serait pour le peuple soumis des Bohêmes le surveillant le plus sévère.

A cette époque, le roi Otto était dans toute la force de la vie, à l'âge de trente-huit ans. Il avait traversé de rudes épreuves; mais il s'était maintenu inébranlable, et était resté vainqueur de tous ses ennemis. Son empire s'étendait de la Meuse à l'Oder, des Alpes à la Schlei. Les frontières de cet empire semblaient complétement assurées. Les Danois pouvaient bien encore renouveler d'impuissantes tentatives sur la marche de Schleswig et sur les frontières septentrionales de l'empire, mais ils n'étaient pas à craindre. L'espérance même paraissait enlevée aux malheureux Slaves jusqu'à l'Oder; et bien qu'à l'aspect de leur pays dévasté, déchiré, bouleversé, la douleur du désespoir s'élevât en eux, ils pouvaient à peine trouver un appui pour leurs espérances et un foyer pour leurs projets : leur sort paraissait décidé. On avait fait sentir plus d'une fois aux Hongrois la force de l'épée des Teutschs : on ne pouvait s'attendre à ce qu'ils renonçassent déjà à leur vieil esprit de brigandage, pour s'accommoder d'une vie régulière; mais la terreur que leur nom inspirait s'était évanouie, et on ne redoutait plus leurs mœurs sauvages. La France enfin se paralysait elle-même et consumait ses propres forces. Les Français songeaient sans doute encore à la Lotharingie; mais cette idée semblait ne pouvoir enfanter que de vains songes. Dans l'intérieur de l'empire, tout était tranquille. Les duchés étaient tous entre les mains du roi ou de ses parents. Ses plus grands ennemis avaient péri; les princes qui avaient pris parti avec eux contre lui et qui avaient survécu à la tempête devaient bien enfin être revenus à la réflexion. Heinrich lui-même, le frère du roi, paraissait calmé. Oubliant dans l'administration du grand duché de Bavière les désirs de sa jeunesse, il semblait attaché avec fidélité et dévoûment au roi son frère, dont il avait tant de fois éprouvé la grandeur d'âme. Otto pouvait donc se dire à lui-même ce que le monde disait de lui, qu'il n'était pas seulement le plus grand roi de son temps, mais aussi, à l'exception peut-être de Karl le Grand, le plus grand de tous ceux qui avaient occupé le trône depuis la chute de l'empire romain. Il était d'autant plus puissant, que lui-même avait pris confiance en sa fortune, et que le monde ne croyait pas moins à l'homme qu'à sa fortune. En de telles circonstances, le génie de Karl le Grand, que le sien avait plus d'une fois entrevu, se présenta peut-être à lui sous une forme plus déterminée. Il est certain que dans son âme s'éleva l'idée du pouvoir impérial; et la situation de l'Italie était telle, qu'elle devait le provoquer et l'attirer vers la première dignité du monde. Dans le siècle où nous vivons, cette pensée peut nous apparaître comme une folie, la dignité impériale comme une ombre, la couronne impériale comme un vain météore;

nous pouvons nous figurer qu'Otto serait devenu bien plus grand et qu'il aurait exercé sur le monde une influence bien plus puissante, si, libre désormais de toute guerre et débarrassé de toute révolte, il s'était entièrement consacré à son peuple, et s'il avait favorisé le génie dans les relations sociales aussi bien que dans les sciences et dans les arts. Mais le dixième siècle était bien différent du nôtre. Aujourd'hui beaucoup de voies sont ouvertes aux princes des peuples, qui conduisent toutes à un but élevé, et où ils peuvent mériter la reconnaissance de la génération présente et un beau nom dans l'histoire; mais alors il se présentait à peine aux rois, pour déployer leur force et leur vertu, une autre carrière que celle de l'action, de la lutte et de la victoire. Le plus puissant même ne pouvait rien au delà de la nature du système féodal. Tant que ce système se maintint dans sa force, les sciences et les arts ne purent trouver de culture que dans l'Église, qui était indépendante et ne pouvait recevoir aucune direction des rois; la législation, fidèle à cette nature du système féodal, dut d'autant plus enchaîner le génie, qu'elle devint plus complète; et l'administration écrasait au lieu d'élever. Dans le fait, qu'était donc maintenant Otto le Grand avec tout son pouvoir? Il était impossible de réduire le génie au silence, car sa nature est l'activité et le progrès; il ne pouvait toutefois trouver son terrain dans les domaines et dans les châteaux des grands vassaux, mais seulement dans la vive activité et le libre commerce des villes; et l'organisation des villes ne pouvait être complétée et recevoir sa forme par l'épée du roi, mais seulement par les besoins naissants du cœur de l'homme et que le temps devait mettre au jour. Quel que soit le jugement que l'on porte, Otto dirigea désormais ses regards vers l'Italie, ses désirs vers la couronne impériale. Il passa en Italie, et conquit la couronne impériale. Ainsi commença une nouvelle série d'événements qui se continue à travers les siècles suivants et qui ont exercé une immense influence sur la vie du peuple teutsch.

NOTES DU LIVRE XIV.

CHAPITRE Ier.

(1) Le nombre des bâtards de la maison karolingienne est très-grand ; mais on ne voit nulle part qu'ils eussent à élever quelques prétentions sur la couronne. On leur donnait de temps en temps des comtés ou des duchés ; mais habituellement on les destinait à l'église, et on en faisait des abbés ou des évêques. Le puissant Karl lui-même, bien qu'il eût le malheur de perdre tous ses fils légitimes, à l'exception du faible Ludwig, ne songea pas même à tenter de mettre un fils naturel sur la même ligne que ce Ludwig (le Pieux).

(2) Le jour même n'est pas indiqué. *Eodem in loco die Kal....* (ici une lacune) *letarias rex celebrare præcipit.* (*Annal. fuld.*). D'après un diplôme auquel renvoie Pertz (*ad Annal. fuld.*), Arnolf se trouvait le 1er octobre à Maestricht (*Trajecti ad Mosam*). Selon les *Annal. vedast.*, les Nordmans ne se réunirent à Louvain que *mense novembrio*, *ad hiemandum*. Et les *Annal fuld.* disent que le roi célébra déjà les fêtes de Noël à Ulm. Du reste, d'après les *Annal. vedast.*, la victoire ne fut pas si grande que la font les *Annal. fuld.* Car bien qu'Arnolf eût pris le camp des Nordmans, *et non modica multitudo interfecta est*, les battus rentrèrent dans Louvain et s'y maintinrent. *Nortmanni vero qui huc illucque dispersi erant*, *adunati*, *in eodem loco iterum sibi sedem firmant.* D'autre part, Regino s'accorde avec les *Annal. fuld.* Les Nordmans furent si bien battus, *ut ex innumerabili multitudine vix residuus esset*, *qui ad classem adversum nuntium reportaret.*

CHAPITRE II.

(1) C'étaient ces bandes qui, selon les *Annal. vedast.*, s'étaient reformées près de Louvain. Regino, fidèle à sa première assertion, dit que c'étaient des Nordmans, *qui ad naves remanserant.*

(2) Il ne faut pas prononcer *madschares* le mot *mayares*, mais *majares.* La forme *mayarok* n'est sans doute pas slave, mais tirée de la langue du peuple étranger nouveau venu. Seulement, comme les Hongrois asiatiques ont admis et altéré par la prononciation seule tant de mots européens, et particulièrement de mots slaves, il serait possible que cette dénomination leur eût été donnée dans le principe par les Slaves, et qu'ils n'eussent accepté ce nom qu'en Europe, parce qu'ils n'en avaient encore aucun. Le mot slave *mayari* signifiait peut-être ce que ces barbares étaient réellement, des hordes mêlées.

(3) Liutprand déjà appelle les Hongrois *Turci.*

(4) On prétend qu'il se fit ermite, et qu'il disparut même entièrement, de sorte qu'on ne retrouva plus ses traces. Cosmas prag., ad a. 894 ; comparez Æneas Sylvius (*Rer. Boh.*, cap. 13). — Regino : *Rex Maharensium Sclavorum*, *vir inter suos prudentissimus*, *et ingenio callidissimus*, *diem clausit extremum*, *a.* 894.

CHAPITRE III.

(1) Mabillo (*Annal. ord. bened.*, t. 3, append., cap. 35). Le passage est insignifiant par rapport à la peine qui consiste à porter un chien. *Qui* (c'est-à-dire les *comites*) *venientes juxta Wormatiam per milliare unum ab urbe* angarias *ferentes*, *veniam postulantes*, *usque ad pedes Arnoldi episcopi Tullensis*, *qui apud regem erat*, *ipsas* angarias *deposuerunt.* On ne peut préciser ce que veut dire ici le mot *angariæ* ; mais la peine de porter des chiens (*canes portare*) est déjà mentionnée dans la première moitié du siècle suivant, c'est-à-dire du xe ; et comme pourtant il est question ici d'un *dedecus*, d'un *opprobrium*, comme on appelle la peine de porter un chien, et comme le fait est raconté comme on raconte plus tard le port du chien, il est vraisemblable que les quatre comtes furent forcés de porter des chiens.

(2) Cette histoire est racontée d'une manière singulièrement obscure dans les *Annal. fuld.*, a. 898.

(3) Regino, a. 898.... *In quendam tutissimum locum*, *qui Durfos dicitur*, *intravit.* Pertz remarque : *Fortasse Doverem prope Heusden est.*

(4) *Annal. fuld.* : *civitas Mutarensis.*

CHAPITRE IV.

(1) Cependant on voit figurer aussi des *duces* en Lotharingie, comme Reginar, l'ami de Zuentibald.

(2) Si nous admettons qu'il est déjà question des Saxons dans Ptolomée, et des Thuringiens seulement au temps d'Attila, on comprend qu'il ne s'agit que des noms et non des hommes.

(3) Le troisième, également bâtard, n'a du moins aucune importance pour l'histoire.

(4) *Puer, rex et puer*, fréquemment.

(5) On peut bien admettre, d'après Liutprand, que de semblables bruits circulaient. Du reste, on voit se répéter l'idée que l'on avait eue jadis des Hongrois, ensuite des Avares ; et plus tard, on confondit dans la même idée les Huns, les Avares et les Hongrois.

(6) Salomo, *episc. Constantiensis*, un contemporain (selon Hermannus cont., il mourut en 919 ; selon les *Annal. weingart.*, en 920 ; dans Pertz, 1, p. 67),

in versibus ad Dadonem, episc. (*in* CANISII, *lect. antiqq.*, ed. BASNAGE, t. 2, p. 3, 241) :

Hostibus, ecce, Dei qui censebamur amici
Tradimur in prædam...

Et les vers suivants prouvent qu'il s'agit des Hongrois; car on regardait habituellement les Hongrois comme des Huns, et l'on avait toujours aimé donner aux Huns l'épithète injurieuse de *chiens* (*hunde*) :

Ferre canis pretium templo lex prisca refutat :
Nunc canis ipse domum Christi spurcissimus intrat.

(7) Les mêmes qui ont été nommés à plusieurs reprises dans les querelles de Zuentibald. Ce sont eux aussi qui enlevèrent au bon abbé Regino, l'historien, l'abbaye de Prum pour la donner à leur frère Richard. REGINO, a. 892.

(8) Cependant Otto n'est, à ma connaissance, jamais appelé *dux Thuringorum.*

(9) Il devait exister encore sur la fin du jeune roi d'autres renseignements que ceux que nous trouvons dans le misérable *Ludovicus moritur*; c'est ce que semble prouver ADAM DE BREME (*Hist. eccle.*, I, cap. 44) : *Luthewicus puer* DEPOSITUS EST, *et Conradus, Francorum dux, in regem levatus.*

CHAPITRE V.

(1) WITICHINDUS, p. 635. D'abord : *Otto reliquit Henrico* TOTIUS *Saxoniæ ducatum.* Ensuite : *Cunradus veritus est ei* (Henrico) *tradere* OMNEM *potestatem patris.* Or Heinrich, comme nous le raconterons tout à l'heure, prend de force cette *potestas patris*; et ensuite il paraît, ainsi que nous le disons également, non-seulement comme dominant en Saxe et en Thuringe, selon WITIKIND et DITHMAR ; mais LIUTPRAND (lib. 2, cap. 7) l'appelle aussi *Saxonum et Thuringorum dux præpotens.* C'est sur ces passages et sur d'autres qu'est fondée la conjecture qu'Otto, frère de Heinrich, avait aussi déjà été *dux Saxonum et Thuringorum*, bien qu'il ne le fût peut-être pas de tous les Thuringiens, bien qu'Otto lui-même, comme nous l'avons déjà remarqué, ne soit jamais appelé *dux Saxonum et Thuringorum.*

(2) Quelques auteurs modernes supposent que cette *urbs Grona* était la place forte dont on voit encore des traces près du village de Grohne ou de Grohnde, non loin de Gœttingen. Mais comme on ne rencontre que le nom de *Grona*, il est impossible de se former à cet égard une opinion certaine à ce sujet.

(3) EKKEHARDUS. *Episcopo pro partis conspecto, clamativo illo cantu salutant* : HEIL HERRO ! HEIL LIEBO !

(4) Il est impossible d'indiquer la position de cet Altheim.

CHAPITRE VI.

(1) .... *In civitate sua Wilinaburg.*

(2) Selon WITICHIND et l'*annaliste saxon*, il fut enseveli à Weilbourg; selon le *Contin.* REGIN., *in Fulda monasterio honorifica sepultura tumulatus est.* MARIANUS SCOTUS (SCHANNAT., *Hist. fuld.*, p. 118) a également vu à Fulda son tombeau (*tumulus*) et son épitaphe (*epitaphium*). Comment concilier ces assertions?

(3) HERMANN. CONTR., a. 919 : *pugna ad Winterturum* (*Vitodurum*).

(4) Le *continuator* REGINONIS, a. 920, dit simplement : *Henricus, dux consensu Francorum, Almannorum, Bawariorum, Thuringorum et Saxorum* REX ELIGITUR.

(5) WITICHINDUS. *Rex erat in præsidio urbis quæ dicitur Werlaon. Nam rudi adhuc militi, et bello publico insueto, contra tam sævam gentem non credebat.* Le palais de Werla, prononcé sans doute Werlen, d'après la manière dont WITICHIND l'écrit, était à deux milles d'Assebourg, dans l'évêché de Hildesheim, district de Sladen.

CHAPITRE VII.

(3) HROSWITHÆ, *hist.* (MEIBOM., *rer. german.*, t. 1, p. 711) :

Conregnante sua Mathilda conjuge clara,
Cui nunc in regno non compensabitur ulla
Quæ posset meritis illam superare supremis.

(2) Je ne crois pas que les écrivains modernes qui pensent que c'était la lance dont Jésus-Christ fut percé sur la croix, aient raison. Sans doute il est dit dans l'hymne sur cette lance, chanté souvent depuis cette époque pendant la guerre et pendant la paix (KŒLER, *dissert. de imperalia sacra lanceæ*, p. 7) :

Ave, ferrum triumphale,
Intrans pectus tu vitale,
Cœli pandens ostia.

Mais, d'autre part, LUITPRAND (III, cap. 12), qui certainement n'aurait pas manqué de s'étendre sur cette lance si l'on avait cru la posséder, dit que c'était une lance *excepta cæterarum specie lancearum, novo quodammodo opere, novaque laborata figura.... quæ media in spina ex clavis, manibus et pedibus Domini et Redemptoris nostri J.-C. affixis, cruces habet.* L'*annaliste saxon*, a. 925, s'exprime de même. L'autorité du poëte doit-elle être décisive contre ces témoignages?

(3) Les rois sans doute, à l'exemple d'Arnolf, en inféodant les terres à leurs vassaux, leur imposèrent l'obligation d'y construire des villes.

CHAPITRE VIII.

(1) Il est tout aussi difficile de préciser les limites des pays habités par ces peuples que celles des peuples germaniques dont parle TACITE. Les Abodrites demeuraient le plus au nord entre l'Elbe et la mer; les Wilzes plus au sud; les Redariens peut-être jusqu'à l'Oder.

(2) WITICHIND : *postremo Roma proficisci statuit.* Il n'est pas vraisemblable que WITICHIND entende par là un pèlerinage à Rome.

CHAPITRE IX.

(1) WITICHIND (lib. II) : *Sifridus, Saxonum optimus, geerr quondam regis, tunc vero affinitate conjunctus.* Toutefois on a expliqué ces mots de différentes manières.

(2) .... *Manus ei dantes, ac fidem pollicentes, operamque suam contra omnes inimicos spondentes, more suo fecerunt eum regem.*

CHAPITRE X.

(1) *Chron. bavar.* (*Script. austr.*, t. II, p. 73) : *Etiam decimas clericorum concessit militibus.*

(2) *Locus, qui dicitur Thrimmening.* Le Drommling, à ce qu'on a supposé.

(3) Sur la Ruhr?

CHAPITRE XI.

(1) *Contin.* REGIN... *Rex usque ad Caprimontem pervenit.* WITICHIND (p. 641) : *Arx, quæ dicitur Kievermont.* C'est Chèvremont. WEDEKIND, *Noten*, 3. Helft, p. 209.

(2) WITICHIND.... *Quo facto omnes barbaræ nationes usque in Oderam fluvium simili modo tributis regalibus se subjugarunt.*

CHAPITRE XII.

(1) Ils remplaçaient la police et la gendarmerie des temps modernes.

(2) Oldenbourg ou Aldenbourg (*Aldinburg*) est dans le Holstein, sur la pointe qui s'avance vers Femern.

LIVRE XV.

LES DEUX SAXONS : OTTO Ier ET OTTO II. — VAINE GRANDEUR ET MAGNIFICENCE DE L'EMPIRE TEUTSCH. — RÉUNION DURABLE DE LA DIGNITÉ IMPÉRIALE A LA COURONNE DE L'EMPIRE TEUTSCH.

CHAPITRE Ier.

BOULEVERSEMENTS DE L'ITALIE, DEPUIS LA DERNIÈRE CAMPAGNE D'ARNOLF DANS CE PAYS JUSQU'A LA PREMIÈRE D'OTTO Ier.

De l'an 895 à l'an 951.

Il y avait cinquante-cinq ans qu'Arnolf, roi des Teutschs, était venu en Italie avec une armée. A cette époque, la plus violente agitation avait régné dans ce pays. Le roi, en passant les Alpes, avait eu l'espérance de réussir à mettre un terme aux troubles, et d'effacer les dernières traces des factions par la majesté de la dignité impériale et par la crainte des armes des Teutschs. Mais cette espérance l'avait trompé. Son apparition avait excité les passions les plus barbares ; sa conduite avait poussé ces passions à des actes audacieux. Il avait été forcé de rétrograder pour ne pas périr dans le tumulte ; il était revenu dans sa patrie, orné d'une couronne à laquelle était attaché le titre d'empereur, mais que beaucoup regardaient comme une couronne mensongère, et tourmenté d'une maladie qui annonçait la mort. Et derrière lui et sur ses flancs, l'avait accompagné le cri menaçant du ressentiment ; et, après son départ, les princes et les vassaux avaient aussitôt pris position les uns contre les autres avec la plus amère inimitié, lorsqu'ils venaient à peine d'être réunis par une haine commune contre les étrangers venus du Nord.

Depuis ce temps, pendant plus d'un demi-siècle, la discorde n'avait pas cessé de répandre à pleines mains sur l'Italie les semences du malheur. Ces semences étaient tombées sur un sol fertile ; et favorisées par de malheureuses mésintelligences et de singuliers hasards, elles avaient produit une abondante moisson de désastres. Le malheur pesa depuis l'extrémité du pays jusqu'aux montagnes des Alpes. La domination de l'empire romain d'Orient subsistait encore jusque dans le voisinage de Rome ; mais elle n'était maintenue que par des hordes de mercenaires, qui, levés parmi des peuples barbares, sans patrie, sans foyer et sans honneur, étaient un terrible fléau pour les habitants de ces belles contrées. Dans la partie supérieure, aussi loin que l'Italie s'était inclinée devant l'épée de Karl le Grand, ne s'offrait pas un meilleur aspect. Sur les rochers des côtes, à droite et à gauche, les Sarrasins avaient fait leur nid comme des oiseaux de proie, et par leurs incur-

sions et leurs violences, ils tourmentaient et maltraitaient les hommes assez malheureux pour se trouver à leur portée. Depuis la Marche de Frioul jusqu'aux rivages de la Ligurie, le pays était exposé aux insolents brigandages des Magyares, qui, pénétrant tantôt par le Nord, tantôt par le Sud, remplissaient ces régions de cruautés non moins horribles que celles qu'ils avaient fait souffrir au Teutschland.

Et cette désolation ne réunit nullement les Italiens. Il ne s'éleva pas de Heinrich parmi eux. Au milieu des mauvais traitements que leur faisaient subir et les infidèles et les barbares, ils persévéraient dans leur ancienne carrière de malheureuses querelles, sans songer à leur propre salut, à la sûreté de l'Italie, au bien-être des générations à venir. Dans l'Italie supérieure, l'idée d'une patrie commune, qui ne peut s'effacer de l'esprit de l'homme, se réveilla peut-être chez quelques individus, et beaucoup sentirent peut-être le besoin de prévenir un démembrement ; mais à tous il manquait une base, un foyer, un appui. Les chefs des partis trouvèrent leur ruine : Berngar y échappa tout aussi peu que Wido et Lantbert, fils de Wido ; mais le génie des factions resta et poussa incessamment les hommes les uns contre les autres, comme s'ils étaient entraînés hors du droit chemin par un charme qu'il était impossible de rompre. Malgré toute la haine que l'on nourrissait généralement contre l'étranger, on n'hésita pas, sous l'empire d'une crainte mutuelle ou d'un aveuglement universel, à solder même les armes de barbares farouches (1) pour les employer dans la lutte des intérêts de localité ou de personnes ; on n'hésita pas à chercher à l'étranger un chef, et à concéder à ce chef une dignité et une puissance que l'on n'avait pas le courage de concéder à un compatriote plus habile. Par là se maintint et se propagea la grande discorde qui avait d'abord éclaté entre ceux qui s'étaient rangés sous les drapeaux de Wido de Spolète, et ceux qui s'étaient déclarés pour la vertu et le nom de Berngar de Frioul. A cette discorde se mêlèrent une foule de petites querelles qui furent soutenues avec une égale perversité et une égale passion. Individus et communautés perdirent toute mesure et toute direction. Partout, dans les villes et dans les campagnes, on ne vit que pillage et incendie, que meurtres et mutilations. La bravoure se changea en témérité, la résolution en arrogance, l'audace en cruauté.

Mais le spectacle de grands crimes et d'insolentes violences n'est pas ce qui, dans la situation de l'Italie, paraît le plus odieux et excite le plus de douleur dans le cœur de l'homme qui pense : non, c'est la perte des principes desquels dépend la valeur de la vie, des principes de religion et de morale ; c'est l'impudence avec laquelle le vice se pavane, s'exerce et se développe. Il n'est pas douteux (et c'est pour le cœur de l'homme un besoin de le croire) que dans le silence de la famille, dans la cabane du pauvre, dans l'enceinte sacrée du couvent, la vertu et l'amour, la paix et la piété continuèrent à régner, et partout il y eut des faits et des actes où se révéla et se manifesta le véritable esprit d'une noble humanité. Mais dans la vie publique, parmi les hommes et les femmes placés assez haut pour frapper les yeux de l'histoire, on ne voit que rarement ou jamais de grands principes, de grands caractères ou des actions honorables. L'égoïsme et l'intérêt personnel sont ici la base de la vie ; des désirs effrénés de domination, de puissance, de grandeur et d'éclat, sont les mobiles des actions ; la ruse, l'astuce, la perfidie, l'intrigue, préparent les voies et tendent au loin leurs filets : rien ne se fait que par la force brutale et par la cruauté, qui ont pour cortége l'arrogance, le dédain, le mépris et une débauche effrénée, insatiable.

Venise, jeune encore, échappa seule à ces atrocités. Sa position géographique la protégeait contre les tempêtes qui bouleversaient le continent. Les dures épreuves à travers lesquelles elle avait eu à soutenir une lutte longue et difficile avaient produit un esprit de circonspection, d'activité et de simplicité de mœurs qui s'était transmis de génération en génération ; une prospérité universelle en était la récompense, excitait à l'activité, et prévenait encore à cette époque l'oisiveté et l'arrogance. Venise portait ses regards, sinon sans intérêt, du moins sans passion, sur les agitations de l'Italie, tirait de la nécessité un avantage durable, florissait, et dirigeait sa vue au loin pour chercher du gain et des possessions.

Rome, au contraire, la ville éternelle, fut de plus d'une manière entraînée dans le tumulte. Plus le nom de Rome brillait avec éclat dans le monde ; plus étaient grands les souvenirs que les restes des merveilles de l'antiquité évoquaient dans les âmes ; plus étaient grandes les espérances que le siége de saint Pierre avait éveil-

lées, plus aussi, d'un côté, tous les puissants et tous les ambitieux d'Italie devaient diriger leurs regards et leurs désirs vers Rome, et plus, d'un autre côté, devaient être terribles les maux causés à Rome par le choc de leurs intrigues et des efforts des Romains. A Rome, de grandes relations se combinaient d'une manière singulière : le sacré et le profane se touchaient, bien plus, se mêlaient d'une façon que rend assez concevable, il est vrai, le développement historique des choses, mais qui par là ne cesse point de paraître bizarre et malheureuse. A Rome était le foyer de l'Église chrétienne universelle ; à Rome était le sol natal de la dignité impériale, qui ne pouvait trouver sa puissance qu'à l'étranger, et même chez des peuples éloignés. Le siége de saint Pierre reposait sur une base spirituelle, sur la foi et sur les besoins des nations chrétiennes de l'Occident ; mais l'homme qui était placé sur ce siége pour gouverner le navire de l'Église à travers les tempêtes, les rochers et les écueils, n'était pas élevé à cet honneur par le seul clergé romain. Le sénat de la ville éternelle exerçait aussi une grande influence sur ce choix ; les familles éminentes des environs y contribuaient aussi, et la multitude elle-même n'était pas sans importance lors de l'élévation (qu'on appelait élection) d'un prêtre à la dignité papale, parce qu'elle avait le plus de poids et le plus de bras. Et le même homme qui, par une telle élection, était arrivé à la dignité papale, avait ensuite le droit de donner la dignité impériale à tout prince étranger comme à tout prince national qui savait obtenir de lui la couronne d'empereur à force de présents, de flatteries, d'arrogance ou de terreur ; et le même homme auquel le pape avait donné la couronne impériale était non-seulement souverain de Rome et du territoire romain, mais encore on le considérait sans doute aussi, en sa qualité de successeur des anciens empereurs romains, comme ayant des droits légitimes sur tous les pays qui avaient jadis appartenu à l'empire romain d'Occident. Plus d'un Romain qui ne passait pas sans réflexion à travers la vie pouvait donc en venir à croire que, dans la personne de son élu, il participait au gouvernement de son Église, et, par son élu, au couronnement de l'empereur et à l'exercice de la puissance impériale sur Rome et sur d'autres pays.

Devant de si grandes relations, devait, à ce qu'il semble, s'évanouir à Rome l'agitation vulgaire des autres villes; elles devaient éveiller des sentiments tout particuliers et donner aux âmes quelque chose de plus élevé. Par là même il était impossible que Rome restât simple spectatrice des bouleversements de l'Italie ; il était impossible, vu les dangers et les mauvais traitements auxquels elle était exposée de la part des Grecs et des Sarrasins, qu'elle se tranquillisât par la perspective de devenir victime des passions et de la perversité d'étrangers. Bien plus, l'idée dut se développer à Rome de réunir les partis dans la ville éternelle, et de rattacher de nouveau au nom de Rome la domination de toute l'Italie et peut-être du monde. Et, dans le fait, on travailla et on agit à Rome dans ce sens et dans ce but, à ce qu'il semble, dès avant le commencement du xe siècle.

Mais la tâche était grande, et à l'exécution se rattachaient des difficultés prodigieuses. La puissance qui pouvait le plus rapidement tout décider, la puissance du glaive manquait, et l'on ne pouvait ni se la créer ni l'acquérir. Il fallut donc combattre l'intrigue par l'intrigue, opposer la ruse à la ruse. L'immoralité même du siècle exigeait sa satisfaction, et le vice ses victimes. De plus, le siége apostolique se trouvait dans une position qui demandait toute sorte d'égards. Il barrait le chemin, et pourtant de grandes espérances se rattachaient à lui. On ne pouvait le tourner; on n'osait pas le jeter de côté. Si on le gagnait, on exercerait peut-être au loin par lui une grande influence; et pour le gagner, il fallait s'en rendre maître. Peut-être même cette audacieuse pensée ne fut-elle pas étrangère à cette génération, que lorsque l'Italie serait ramenée à la concorde et à l'obéissance par la parole et l'autorité sacerdotales, il serait possible et nécessaire de réunir la puissance temporelle à la puissance spirituelle, pour l'exécution de plus vastes projets.

C'était une entreprise hasardeuse, et le succès même était scabreux. Le saint-siége n'était édifié ni pour Rome ni pour l'Italie, mais pour le monde entier; et les papes avaient dirigé leurs regards et leurs désirs vers l'infini. La vie apostolique des papes consistait en ce qu'ils s'efforçaient d'étendre, comme dans un saint enthousiasme, sur toutes les contrées de la terre l'édifice de l'Église, et de donner à cet édifice une telle perfection, que tous ceux qui pleyaient les genoux au nom de Jésus-Christ

fussent saisis non-seulement d'une seule foi et d'un seul amour, mais aussi d'une seule fidélité et d'une seule obéissance envers le vicaire du Sauveur. Aussi, tant que le saint-siége fut occupé par des hommes d'un esprit pontifical, pénétrés non précisément de l'esprit de la religion de Jésus-Christ, mais de l'idée de l'Église une et universelle, on n'avait pu compter en rien sur eux pour les affaires temporelles de l'Italie, ni pour la cause d'un parti, ni pour celle du pays tout entier, parce que les papes, dans l'intérêt de l'Église, étaient forcés de se prononcer à la fin pour le plus puissant ou pour le plus heureux. Mais lorsqu'on essaya de placer sur le siége apostolique des hommes dénués de l'esprit pontifical, indifférents au but apostolique, il était sans doute à craindre que l'Église ne tombât en décadence, et que la puissance acquise déjà en partie, ou du moins préparée par le saint-siége, ne se perdît ou ne reçût une rude atteinte. Mais l'embarras du moment était le plus urgent, et des hommes qui luttaient pour des choses temporelles, pour la domination et le pouvoir, et peut-être pour un parti, envisagèrent sans doute avec quelque indifférence les suites que l'abus de la puissance papale pourrait avoir dans des temps postérieurs et dans des pays plus éloignés. En Italie d'ailleurs, le pape n'avait pas beaucoup à perdre. Il ne s'agit donc que de trouver des hommes qui, d'un côté, fussent en état d'occuper le siége apostolique, et qui, de l'autre, n'hésitassent pas à servir des projets étrangers au saint-siége, et qui pouvaient aisément lui devenir pernicieux. Et cette difficulté même fut levée. Le parti romain réussit, par ses artificieuses intrigues, à soumettre entièrement le siége papal à son pouvoir. A ce succès contribuèrent surtout, à ce qu'il semble, des femmes de haut rang, qui par leur esprit et par leurs charmes surent gagner sur les âmes un pouvoir que nous ne pouvons comprendre dans nos temps modernes et avec le peu que nous savons des relations sociales de cette époque éloignée; et parmi ces femmes se distinguèrent principalement Théodora et ses deux filles Marozia et Théodora, dont nous pouvons d'autant moins éclaircir ici la position et les relations, que les ténèbres qui couvrent l'histoire de ces femmes sont plus épaisses.

Mais ce plan était trop hasardé. Quelque beau qu'en semblât le succès dans le principe, il fut bientôt confondu par la mort, par des circonstances fortuites, par des passions, par des tendances perverses, et par des discordes de diverse nature, et il finit par se dissoudre en sombres nuages. Si les Italiens étaient restés fidèles à l'esprit que tous les partis avaient montré à l'apparition d'Arnulf en Italie; s'ils avaient persisté dans la résolution de vider leurs querelles par leurs propres forces, il aurait peut-être été possible de contenir l'orage. Mais comme ils ouvrirent encore une fois leurs frontières, et invitèrent de nouveau les étrangers à consumer leurs forces, l'énergie du mouvement fut trop grande, les dispositions des esprits trop amère, pour qu'un temps d'arrêt fût possible, pour qu'on pût songer à une réconciliation. On perdit à Rome peut-être l'espoir du succès, et certainement la direction des efforts. La pensée d'une réunion avec le prince étranger qui s'intitulait roi d'Italie fut le fruit de la nécessité, qui trouve sans doute son excuse dans les circonstances, mais qui devait tout gâter. L'alliance de Marozia avec Hugues, autrefois comte de Provence, maintenant roi d'Italie, petit-fils (2) de ce Lothar et de cette Waldrade dont la vie avait été jadis un scandale pour le monde, fut une démarche dictée par ce désespoir qui porta le dernier coup aux projets formés à Rome, et réduisit l'Italie à un état si malheureux, qu'elle ne pouvait être ramenée à quelque ordre que par une main puissante du dehors.

Ce Hugues, comte ou marquis de Vienne, avait d'abord abusé de l'absence et de l'infortune de son roi et seigneur, l'empereur Ludwig, pour attirer à lui et aux siens la faible autorité dont le roi jouissait dans le royaume de basse Bourgogne. Puis, tout en cherchant par des artifices de toute nature à se faire un parti en Italie, il avait enlevé à Charles Constantin, fils du malheureux Ludwig, sinon le royaume de son père, du moins les derniers restes de la dignité royale. Lorsque après cela l'empereur Berngar fut tombé sous la main d'un meurtrier (3), et que l'adversaire de celui-ci, Rudolf II, roi de la haute Bourgogne, gendre de Burchard, duc de Souabe, eut pris la dignité de roi d'Italie, Hugues s'insinua en Italie, et bientôt, entraîné par une folle confiance dans le succès de l'intrigue et de la cruauté, il trafiqua avec ce prince du royaume

de haute Bourgogne, qui ne lui appartenait pas; il laissa le pays au roi Rudolf, et se para du vain titre de roi d'Italie, que Rudolf, satisfait d'un marché avantageux, lui abandonna volontiers. Il réussit à faire valoir ce titre; il obtint la couronne royale (1), et parut bientôt si puissant dans l'Italie supérieure, que le parti même qui à Rome était en possession du pouvoir spirituel comme du pouvoir temporel, crut absolument nécessaire de gagner son amitié, comme nous l'avons remarqué plus haut. Mais une telle amitié ne pouvait être durable. Les projets de Hugues et les tendances de ce parti s'entrechoquaient trop violemment et chaque parti se croyait trop fort pour qu'il lui fût possible de se résoudre à servir l'autre parti. Cette alliance n'eut donc pour résultat qu'une plus grande confusion et un affaiblissement réciproque. A Rome, on ne regarda pas la partie comme perdue, et l'on jeta toutes les ancres. Hugues chercha à réparer par tous les moyens le dommage qu'il avait éprouvé. La terreur d'une part et la cupidité de l'autre devaient lui assurer la domination. Sa conduite fut terrible contre tous les partisans de ses adversaires; il n'épargna pas même ses propres parents, et disposa sans honte et sans pudeur des évêchés du pays, comme d'un bien vulgaire, pour s'assurer dans les évêques des instruments d'autant plus certains de son pouvoir qu'ils étaient plus indignes de leur place. En même temps il chercha à se mettre en sûreté contre une attaque du côté des Alpes. Il entretint avec le roi Rudolf l'alliance qu'il avait nouée; et enfin, à la mort de Rudolf, il abandonna à son sort Marozia, qui sans doute lui était depuis longtemps devenue à charge, se maria avec Bertha, veuve de Rudolf, et fiança son fils Lothar, qu'il avait pris pour collègue à l'empire, avec Adelheid, fille de Rudolf, enfant de six ans.

Mais tout fut inutile. Peu à peu les esprits s'éloignèrent de lui. Comme personne ne restait sûr, tous devinrent ses ennemis. Les ecclésiastiques réunirent les forces isolées. Bientôt Berngar, marquis d'Ivrée, petit-fils de l'empereur Berngar, en devint l'âme. Enfin Hugues se vit forcé de quitter l'Italie d'une manière aussi honteuse qu'il y était venu. Son fils Lothar, jeune homme qui paraît n'avoir pas été dépourvu de belles vertus, conserva, il est vrai, le titre de roi que son père lui avait donné, et il ne s'en montra pas indigne; mais le marquis Berngar ne voulut pas se contenter de la seconde place dans le royaume, puisqu'il croyait pouvoir arriver à la première. Il est certain que Berngar visait à la souveraineté, et qu'il la saisit d'une main avide dès qu'il crut pouvoir le faire : mais on est forcé de laisser dans le doute jusqu'à quel point il se plongea dans le crime pour atteindre son but.

Vers la fin de l'an 950 mourut le roi Lothar, d'une manière aussi inattendue qu'à propos pour l'ambitieux marquis. Car aussitôt après la mort de Lothar, Berngar paraît comme roi d'Italie, deuxième de son nom. Il avait reçu la couronne auparavant déjà, ou bien il la reçut aussitôt après. En tout cas, tout était si bien préparé, qu'il ne manquait que la mort de Lothar pour l'élévation de Berngar sur le trône. Aussi, dans ce siècle de grands crimes, s'éleva aisément le soupçon que Berngar n'était pas arrivé à la couronne sans un terrible attentat contre son roi et seigneur; et bien que les documents historiques ne fournissent aucune preuve à l'appui de ce soupçon, le critique non prévenu doit reconnaître que ni les relations ni les principes et les actes du nouveau roi ne sont de nature à détruire cette terrible accusation. Du reste, Adalbert, fils de Berngar, fut couronné roi en même temps que son père.

Trois ans avant la mort de Lothar avait eu lieu le mariage de ce prince avec Adelheid, fille de Rudolf, alors âgée de seize ans. Cette princesse, arrivée maintenant à sa dix-neuvième année, se distinguait par sa beauté et par ses grâces, ainsi que par sa vertu, sa piété et son esprit. Aussi, et à cause du malheur qui l'avait frappée dans une si grande jeunesse, tous les hommes dans le cœur desquels vivaient encore de nobles sentiments (et à cette époque ces hommes ne manquaient pas plus qu'à aucune autre) s'attachèrent peut-être à elle; et par suite, le roi Berngar ne put la considérer comme sans importance, qu'il fût ou non cause de son malheur. Si elle se mariait avec l'un des grands princes de l'Italie, elle veuve de l'homme sur le cadavre duquel il avait passé pour s'élever au trône, elle pouvait facilement le précipiter de ce trône. Berngar désira donc marier cette belle femme avec son fils Adalbert, afin d'attirer de ce côté, par cette union, non-seulement tous ceux qui avaient été fidèles

à Lothar, mais encore tous ceux qu'après la mort de son époux, Adelheid avait gagnés ou semblait devoir gagner. Mais Adelheid, dans sa douleur, repoussa les offres et la recherche d'Adalbert, soit qu'elle eût de l'antipathie pour ce jeune homme, soit qu'elle ne pût se familiariser avec la pensée de devenir la femme d'un homme dont elle regardait le père comme le meurtrier de l'époux de sa jeunesse, du père de sa fille.

Les refus d'Adelheid irritèrent Berngar : car ils anéantissaient pour lui une grande espérance et le prix de son crime, ou du moins ils l'inquiétaient à cet égard. Sa femme, Willa, partagea sa colère. Il s'empara d'Adelheid, et l'enferma dans une tour bâtie, à ce qu'il semble, sur un rocher dans le lac de Garda. Là elle éprouva sans doute de durs et indignes traitements; comme elle avait rejeté une recherche amicale, il fallait par des privations et par le besoin lui faire désirer une délivrance possible seulement par son mariage avec l'odieux Adalbert. Aussi ne lui épargna-t-on probablement ni grossiers traitements ni paroles blessantes. Mais l'histoire de sa captivité et des mauvais traitements qu'elle y souffrit a été défigurée jusqu'au fabuleux par les bruits et les récits populaires et par la poésie : les chroniqueurs ont également trouvé plaisir à mettre en opposition tranchée les humiliations auxquelles cette malheureuse femme dut se soustraire et l'éclat et la grandeur auxquels elle fut élevée bientôt après, afin de faire paraître d'autant plus grande et plus belle la récompense que la justice éternelle assure à la vertu persévérante. Voici tout ce qu'il y a peut-être de vrai dans ces indications :

La reine Adelheid fut délivrée de sa captivité par un ecclésiastique nommé Martin, qui sut tromper ou déjouer la vigilance de Berngar. Après sa délivrance, et avant d'avoir trouvé un asile, accompagnée d'une seule domestique, elle eut à supporter des aventures dangereuses : elle fut réduite à se cacher pendant le jour dans les roseaux et dans les blés, n'osant aller plus loin que pendant la nuit; il lui fallut souffrir la faim et la soif; elle ne trouva de soulagement et de salut que dans une misérable cabane de pêcheur. Pendant ce temps, l'évêque Adelhard de Reggio, qui lui était très-dévoué, et en qui elle avait une grande confiance, fut instruit de sa position. L'évêque s'entendit avec le marquis Atto ou Azzo, qui tenait le château de Canossa en fief de l'église de Reggio. Ce château était bâti sur un rocher escarpé et isolé, sur la lisière d'une montagne. L'habileté d'Azzo avait mis la nature à profit; et il avait fait de Canossa une forteresse qui passait pour imprenable (5), C'est dans ce château que la reine Adelheid fut secrètement introduite, et qu'elle trouva les premières consolations après de grandes souffrances.

Toutefois, elle n'était pas en sûreté. Son séjour à Canossa pouvait bien durer quelque temps, mais non toujours; il ne pouvait pas non plus rester longtemps caché. L'évêque de Reggio et le marquis Azzo, qui par humanité et peut-être par reconnaissance avaient procuré et assuré un asile à cette femme malheureuse, devaient craindre d'être victimes de leur générosité, si la chose venait à la connaissance du roi Berngar. Pour sauver la reine, il fallait lui trouver un appui plus fort; pour échapper eux-mêmes à la vengeance du roi Berngar, ils devaient s'efforcer de remettre le plus promptement possible leur protégée en des mains assez puissantes pour que Berngar lui-même fût forcé de les respecter. Il n'y avait en Italie aucun prince qui, lors même qu'il eût osé se confier à lui, fût assez fort pour braver le roi Berngar, ou assez résolu pour mettre en jeu terres et hommes, afin de sauver une femme malheureuse. Il n'y avait également aucun secours à attendre de la patrie de la reine Adelheid, de la Bourgogne. Dans ce pays, Kunrad, frère d'Adelheid, jeune homme sans volonté, portait le titre de roi; c'est le même que nous avons vu précédemment déjà dans le camp et au pouvoir d'Otto, roi des Teutschs. Cet Otto, au contraire, avait, vers ce temps, acquis un grand renom par ses exploits et par son bonheur: c'était le roi le plus puissant du monde chrétien; de plus, son empire touchait à l'Italie, et son fils et son frère gouvernaient les duchés les plus voisins. Vers lui devaient donc se tourner les regards et les vœux des deux hommes qui, par leur grandeur d'âme, avaient sauvé la reine Adelheid de la situation la plus dure.

Il est possible, il est même vraisemblable que ce prêtre Martin, qui avait tiré la reine de prison, se chargea de plaider sa cause auprès du roi Otto; mais il n'est pas vraisemblable qu'Adelheid elle-même ait écrit à Otto. Si elle

lui écrivit, ce ne fut certainement qu'à la demande des deux hommes, de l'évêque et du marquis, sous la protection desquels elle se trouvait; et certainement elle ne se présenta à Otto que comme suppliante. Mais si (ce qui paraît plus conforme à l'état des choses) ces hommes, tous deux, ou un seul, s'adressèrent eux-mêmes à Otto, il serait bien possible qu'ils eussent profité de cette occasion pour parler aussi de l'Italie et du pouvoir impérial, de la désolation du peuple, de la nécessité d'un secours étranger, et de la facilité avec laquelle un roi des Teutschs aussi puissant pouvait se mettre en possession du territoire et de la dignité impériale. Ces hommes étaient dans une position incertaine, bien plus, dans une position dangereuse; et, dans le fait, qu'y avait-il encore à espérer de l'Italie pour l'Italie?

Otto était dans la plus grande force de la vie. Ses exploits et la fortune l'avaient élevé à la plus grande puissance que l'on pût atteindre sous le poids du système féodal. Pour affermir cette puissance, il put bien juger nécessaire une grande entreprise contre un pays étranger, afin de calmer dans le Teutschland les passions qui avaient été réduites au silence par les guerres intérieures, mais non étouffées. Le succès qui jusqu'alors avait couronné ses entreprises put également l'entraîner et élever son âme à de plus grandes idées; et les instances de ceux qui avaient vu et partagé ses actes dans la bonne et dans la mauvaise fortune, et qui, accoutumés à une vie agitée, ne pouvaient souffrir le repos, ne firent sans doute pas faute non plus. La pensée de l'Italie n'était pas restée étrangère à son génie, et l'éclat de la couronne impériale avait séduit ses yeux. Depuis plus de dix ans, dans un temps où sa cause était singulièrement incertaine dans le Teutschland, il s'était mêlé des affaires d'Italie, et n'était pas resté sans prendre part particulièrement aux querelles entre le marquis Berngar d'Ivrée et le roi Hugues : il avait d'abord protégé le premier, puis favorisé le second, enfin soutenu de nouveau et appuyé l'autre. Bien qu'en agissant ainsi il n'eût pas l'intention de maintenir l'Italie dans un état de troubles et d'empêcher les forces des peuples italiens de se réunir en une puissance compacte, afin de pouvoir en des jours plus heureux, s'emparer de ce pays avec un succès d'autant plus facile, on peut toutefois admettre comme certain qu'il aurait entrepris maintenant une expédition dans un pays aussi beau que malheureux, lors même que Lothar ne serait pas mort, et qu'Adelheid, veuve de ce prince, ne se serait pas vue malheureuse et en danger. Mais dans la position où il se trouvait actuellement, et avec les projets qu'il avait conçus, il dut recevoir avec plaisir l'invitation de venir en Italie, de délivrer la reine opprimée, et de recevoir cette puissance et cette dignité dont le souvenir ne s'était jamais perdu dans le Teutschland. Cette invitation lui ouvrait la perspective d'un grand parti à se former; et pour cela même, ses espérances s'élevèrent peut-être plus haut. Il se peut aussi qu'à sa cour, où la beauté et les vertus d'Adelheid n'étaient nullement inconnues, la nouvelle des vicissitudes de la jeune veuve ait excité une grande attention, et que l'imagination de plus d'un homme audacieux et énergique se soit formé des chimères de plus d'une espèce, de sorte que légèrement et sérieusement des plans et des propositions furent soumis et exposés au roi, qui lui-même était veuf. Mais le roi Otto entreprit l'expédition en Italie, qu'il avait résolue, non point pour suivre une de ces aventures auxquelles on donne si singulièrement le nom de chevaleresques, mais pour l'honneur, la puissance, la gloire et la tranquillité du Teutschland. Et si peut-être il hâta l'exécution à la nouvelle du danger que couraient Adelheid et ses protecteurs, cela même ne se fit que pour ne pas perdre un avantage qu'une occasion aussi belle que fugitive lui présentait alors.

CHAPITRE II.

PREMIÈRE EXPÉDITION D'OTTO EN ITALIE. — L'ITALIE, FIEF DE L'EMPIRE TEUTSCH. — GERMES DE NOUVELLES DISCORDES.

De l'an 951 à l'an 952.

Aussitôt que l'expédition eut été résolue, les princes appelés à y prendre part rassemblèrent leurs guerriers. Otto accorda cet honneur à son fils Liudolf, duc de Souabe, à son frère Heinrich, duc de Bavière, et à son gendre Kunrad, duc de Lotharingie. Tous montrèrent le plus grand empressement et le plus grand zèle; car il s'agissait d'un grand but, et leur fortune semblait attachée à la cause du roi. Mais l'œuvre ne fut pas accomplie avec la même union

qui avait présidé à ses commencements. Les documents très-pauvres qui nous sont parvenus sur ces événements laissent, il est vrai, beaucoup de choses dans l'incertitude; voici toutefois ce qui, en général, semble réellement s'être passé.

Le duc Heinrich de Bavière, frère d'Otto, avait, il est vrai, renoncé à ses anciens efforts pour supplanter le roi et se placer lui-même sur le trône de l'empire teutsch, et il semblait se contenter enfin de l'administration de son vaste et beau duché. Mais de temps en temps l'ancien poison de la jalousie et de l'ambition, qu'il avait sucé si longtemps et à si longs traits, agissait encore sur son âme. Les projets qui avaient échoué contre son frère pouvaient cependant réussir encore si Otto quittait de bonne heure la vie. Cette pensée toutefois rencontrait déjà un obstacle, qui, s'il n'était écarté, pouvait en rendre l'exécution difficile, et peut-être impossible. Otto, dans la première douleur que lui avait causée la mort de sa femme, avait nommé le seul fils qu'elle lui eût donné, Luidolf, son collègue à la couronne et son successeur, avec l'assentiment des princes de l'empire; et par cette nomination, il avait enfoncé un aiguillon dans le cœur de Heinrich. La colère de celui-ci fut encore augmentée par la nomination de Luidolf comme duc de Souabe; et Heinrich n'avait pas cessé de donner cours, par des railleries de toute espèce, à cette colère contre le jeune prince son neveu, qui maintenant était devenu son voisin. De cette manière, il s'était élevé entre l'oncle et le neveu une animosité qui devait tôt ou tard amener un éclat.

Or, dans l'expédition actuelle en Italie, comme les deux princes, Heinrich et Luidolf, étaient les plus voisins de ce pays, ils reçurent, à ce qu'il semble, l'ordre d'ouvrir la marche. Ils se chargèrent de cette mission. Heinrich franchit les Alpes de Carinthie, prit Aquilée, et pénétra plus avant en Italie. Mais en même temps, et sans doute avant la véritable marche de l'armée, il envoya des émissaires aux villes d'Italie sur lesquelles Luidolf, conformément aux conventions, devait se porter; il les avertit et les informa de ses mouvements. Lors donc que l'armée allemanique ou souabe descendit des Alpes rhétiennes et pénétra en Italie, elle trouva chaque ville fermée, rencontra partout des obstacles inattendus, et Luidolf somma vainement les Italiens de se soumettre à son père. Le jeune prince, qui était mis pour la première fois à l'épreuve et à même de faire plaisir à son père, et qui voulait prouver que le génie de son père et de son aïeul ne lui manquait pas, tomba dans la plus grande perplexité. Son échec lui fut d'autant plus douloureux, qu'il lui était peut-être plus facile de reconnaître la main qui le lui avait préparé. Mais il dut s'incliner et se vit forcé de rétrograder, tandis que son oncle, qui l'avait trahi, restait en possession de ce qu'il avait gagné.

Pendant ce temps, le roi lui-même avançait avec l'armée principale, qui probablement se composait de Saxons, de Thuringiens, de Franconiens et de Lotharingiens: avec lui revenait en Italie son fils, le jeune prince qui avait été si profondément blessé; et tout fut aussitôt décidé par son arrivée. Berngar, effrayé par les forces du roi qui autrefois avait été son protecteur, recula et se retira à l'Ouest dans les montagnes. Les villes ouvrirent leurs portes sans résistance. Pavie elle-même, que l'on regardait comme la capitale du royaume des Langobards, reçut paisiblement l'armée teutsche. Milan seul paraît avoir été prise à la pointe de l'épée; aussi Otto, pour donner aux Milanais un avis dont le souvenir fût durable, fit frapper de nouvelles monnaies à son effigie: on les appela *ottelini*. Au commencement du mois d'octobre de l'an 951, Otto fit son entrée à Pavie, qui avait été abandonnée peu de jours auparavant par Berngar et son fils Adalbert. Successivement toute la haute Italie tomba au pouvoir des Teutschs.

Mais en même temps que ces succès la discorde se répandit dans l'armée teutsche, et y trouva de nouveaux et riches aliments. Le roi n'avait pas vu sans chagrin son fils échouer dans son entreprise. Il attribua peut-être cet échec à la légèreté et à l'inexpérience, et pour cette raison montra-t-il peut-être à Luidolf un front plus sévère. Luidolf essaya de rejeter la faute sur son oncle; mais Otto ne l'écouta pas, soit qu'il voulût ménager son frère pour ne pas ressusciter les anciennes inimitiés, soit que Luidolf eût commis des fautes évidentes, soit enfin que le rusé et adroit Heinrich sût réduire le jeune duc au silence par des assertions vraies ou fausses. Luidolf, auquel son père parut dur et injuste, devint sombre et méfiant; et tandis qu'il rongeait sa colère, il arriva que, sur l'invi-

tation d'Otto, la reine Adelheild vint de Canossa à Pavie. A son approche, le roi envoya au devant d'elle son frère Heinrich avec une garde d'honneur. C'est ainsi qu'elle fut introduite dans Pavie, et reçue de la manière la plus magnifique et la plus solennelle. Et bientôt il fut décidé que le roi l'épouserait.

Cette circonstance porta au dernier point la colère de Luidolf. Ce prince regarda comme désavantageux, inquiétant, dangereux, le mariage de son père avec une jeune femme. Il paraît que l'empressement de son oncle, qu'il haïssait, à l'arrivée d'Adelheid lui fit penser que toute cette affaire avait été conduite par cet oncle, et que celui-ci, qui déjà l'avait blessé dans son honneur et qui lui avait aliéné le cœur de son père, avait le projet de le supplanter entièrement et de l'anéantir. Et certainement l'inquiétude du jeune prince n'était pas vaine. Non-seulement le caractère et les habitudes du duc Heinrich semblaient la justifier, mais aussi l'absence de lois précises et de coutumes solidement établies : car cette absence rendait l'avenir incertain pour chacun. Luidolf ne pouvait réclamer une préférence légitime dans la succession à l'empire en sa qualité de premier-né. Cette succession lui avait été assignée d'après le vœu de son père; elle pouvait lui être retirée par la même volonté. L'exemple de son malheureux oncle, Thankmar, vivait encore dans la mémoire de beaucoup d'hommes, et l'on n'avait pas encore oublié les motifs que son autre oncle, Heinrich, avait fait valoir pour justifier ses prétentions à la couronne. Otto, son père, était entré dans des relations entièrement nouvelles. A sa naissance, son père n'était pas encore roi; maintenant il n'était pas seulement roi des Teutschs, mais aussi roi d'Italie, et sa nouvelle épouse pouvait lui donner deux fils qui naîtraient ainsi pendant qu'il était roi de deux royaumes. Les motifs que Mathilde, mère d'Otto, avait fait valoir contre celui-ci en faveur de son plus jeune fils, Heinrich, pouvaient aisément être avancés avec un plus grand succès contre lui, Luidolf, par une belle-mère jeune et pleine de charmes, d'autant plus que l'on pouvait prévoir que l'intrigant duc Heinrich, son oncle, appuierait les efforts d'Adelheid par tous les artifices de l'adresse et de la ruse.

L'examen de toutes ces choses pesait sur le cœur du jeune prince, qui se croyait abandonné et trahi. Car son oncle Heinrich continuait ses railleries contre lui, et ménageait d'autant moins un jeune homme qui lui était odieux, que la beauté de l'adroite Adelheid effaça bientôt du cœur de son père l'image de sa mère. De plus, il ne manqua probablement pas non plus d'hommes qui, par intérêt ou par hypocrisie, alimentèrent et attisèrent le feu du soupçon et de la colère qui le consumait. Dans l'impatience de la jeunesse, il forma donc une résolution malheureuse : sans permission et sans congé, il quitta l'Italie avec ses Allemanni, et repassa les Alpes pour rentrer dans sa patrie. Et il ne partit pas seul. Il fut accompagné par plusieurs princes de l'empire, parmi lesquels on nomme particulièrement l'archevêque Friedrich de Mayence. Entre ce prince de l'Église et de l'empire et le roi Otto, les anciens différends avaient, il est vrai, été arrangés à l'amiable; mais le souvenir en subsistait certainement encore chez tous deux; et bien que de part et d'autre l'on se rendît les services qu'on était obligé de se rendre, il n'y avait pourtant ni confiance, ni bienvaillance, ni dévoûment. Peut-être aussi Friedrich avait-il été blessé de nouveau. On raconte qu'Otto, en partant pour l'Italie, avait exprimé le dessein d'aller à Rome : si cela est vrai, son projet n'était certainement pas de prier sur les tombeaux des apôtres, mais bien de recevoir la couronne impériale. On raconte aussi que le roi avait envoyé au pape (et ce pape était Agapet II), au sujet de sa réception, une ambassade composée de l'archevêque Friedrich de Mayence, et de l'évêque Harpert de *Coire; mais* que le pape déclina les propositions du roi. Si ce récit est vrai, Agapet avait probablement de bons motifs pour ne se laisser engager dans aucune négociation avec le roi étranger; car le patrice Alberich, fils de cette Marozia dont il a été question plus haut, exerçait encore une domination redoutable sur Rome, et le pape était en son pouvoir. La moindre intelligence avec le roi Otto l'aurait exposé aux plus cruelles violences et à de mauvais traitements; et la délivrance de Rome de la tyrannie d'Alberich, par le tranchant du glaive, pouvait seule avoir pour suite une alliance entre Otto et le saint-siége. Pourtant il est possible qu'Otto, fier de sa fortune, ait été mécontent de la non-réussite de ses projets, que, dans son mécontentement, il ait attribué à ses ambassadeurs une faute qu'ils

n'avaient pas à se reprocher ; que l'archevêque Friedrich s'en soit senti blessé ; que cette nouvelle vexation ait rouvert les anciennes blessures de son cœur, et qu'il ait en conséquence suivi le duc Luidolf dans son insolente retraite vers le Teutschland.

Mais le jeune prince perdit, à ce qu'il semble, son arrogance, déjà pendant le passage des Alpes. En se mettant en route, il n'avait vraisemblablement arrêté encore aucun plan déterminé, et plus il s'éloigna, plus la réflexion lui revint, plus aussi il lui fut difficile de former un plan précis. Sans doute il ne songeait pas à une révolte ouverte contre son propre père ; probablement il ne voulait que s'éloigner d'un cercle au milieu duquel il ne trouvait pas de position convenable, et sur le sol brûlant duquel il n'y avait pas de place pour lui : il voulait peut-être prouver par une démonstration énergique à son père, dont l'affection pour lui avait été si vive autrefois, qu'il était profondément blessé, et qu'une grande inquiétude pesait sur son cœur. Ceux qui s'étaient attachés à lui par un mécontentement quelconque, ne manquèrent probablement pas d'exciter et d'aiguillonner le jeune prince ; mais on ne voit pas qu'après son arrivée dans le Teutschland il ait entrepris quelque chose d'hostile contre son père. Il ne séjourna pas longtemps dans son duché de Souabe, mais il se rendit en Saxe. Là, il agit en associé à l'empire et en lieutenant de son père absent, et donna ses soins à des choses qu'il devait être agréable au roi de voir terminées. Il paraît qu'il espérait effacer, par l'activité qu'il déploierait en Saxe, l'impression que son insolente retraite d'Italie pouvait avoir faite sur l'esprit de son père. Mais il fut malheureux même dans cette tentative, et il donna à ses ennemis de nouveaux moyens de lui nuire. Il célébra la fête de Noël à Salefeld avec une magnificence royale, comme cela semblait convenir au fils et au successeur d'un si grand roi, et il appela à cette solennité l'archevêque Friedrich de Mayence et tous les princes de l'empire qui n'étaient pas avec Otto en Italie. On ne trouve absolument aucun indice que cette fête ait été autre chose qu'une fête de cour habituelle, comme on avait coutume d'en donner en des temps tranquilles, aux jours solennels. Mais le nom de Salefeld était un nom odieux, ce que le jeune prince ne savait peut-être nullement. Salefeld était considéré comme un lieu d'intrigues, parce que autrefois Heinrich, duc de Bavière, avait cherché à y faire éclater une conjuration contre son frère, le roi Otto, père de Luidolf. Cette circonstance, que naturellement on aurait dû interpréter à l'avantage du jeune homme, fut tournée contre lui ; et comme peut-être il avait déployé un luxe qui semblait ne convenir qu'au roi lui-même (2), il fut assez facile à ceux qui cherchaient à s'insinuer entre lui et son père, de jeter par des indications vagues, par des allusions et par une inquiétude affectée, de nouveaux soupçons dans l'âme de ce dernier.

Le roi Otto passa tout l'hiver à Pavie, et employa ses forces à se mettre en possession des villes d'Italie. Il célébra son mariage avec la reine Adelheid avec tout l'éclat d'un conquérant heureux, et sembla trouver son bonheur dans la possession d'une femme si belle et si gracieuse. Mais tandis que ses jours paraissaient s'écouler dans la magnificence et dans la joie, son cœur était certainement en proie à de grandes inquiétudes. Il n'est pas douteux que sa pensée ne se reportât vers Rome et vers la couronne impériale : mais pouvait-il se hasarder à continuer sa marche vers la ville éternelle ? Les Italiens s'étaient, comme autrefois, soumis aux armes des Teutschs ; beaucoup aussi, comme cela arrive d'ordinaire, avaient sans doute poussé des cris de joie à l'approche de ces armes ; et par son mariage avec la reine Adelheid enfin, Otto avait certainement gagné à sa cause un assez grand nombre d'hommes influents, ecclésiastiques et laïques. Pourtant il ne pouvait avoir de confiance. Sa cause était et resta la cause d'un parti ; plus les hommes s'étaient abrutis dans cette longue et tumultueuse agitation, plus il était difficile de les gagner. Il était impossible que les barbares du Nord s'entendissent avec les Italiens. La multitude dut bientôt se persuader qu'elle n'avait fait que changer un joug contre un autre non moins pesant. Les mœurs des Franks n'étaient agréables à personne, et les grands besoins de ces hommes d'une si haute taille excitaient d'autant plus la répugnance de tous, que tous étaient forcés de les satisfaire. Les princes et les seigneurs étaient blessés de l'orgueil que les Teutschs, dans le sentiment de leur supériorité, montrèrent peut-être assez souvent, et que l'on croyait trouver même dans des choses qui ne

venaient que du défaut de civilisation ; comme la rudesse de la langue et la négligence du maintien. De plus, il y eut certainement aussi plus d'un malentendu, plus d'une querelle, plus d'un acte de violence individuelle, qui rappelaient constamment aux Italiens leur assujétissement. Alberich, le patrice, était seigneur de Rome, et probablement il était résolu à défendre cette ville jusqu'à la dernière extrémité : Berngar et son fils Adalbert se tenaient en armes dans les montagnes, et ne manquaient pas, assurément, tantôt d'inquiéter les Teutschs, tantôt d'exciter les Italiens à profiter de toute occasion que le hasard offrirait ou que leur adresse ferait naître. L'armée d'Otto, au contraire, était affaiblie par la retraite de Luidolf, et les nouvelles vraies ou fausses qui venaient de la patrie étaient de telle nature, qu'il était très-incertain si la tranquillité du Teutschland serait durable, et plus incertain encore si le roi pouvait compter sur les renforts de ce pays.

Dans ces circonstances, Otto résolut d'ajourner son expédition sur Rome, et de revenir en personne dans le Teutschland. Mais il ne pouvait abandonner ce qu'il avait gagné en Italie. Il laissa donc une partie de son armée dans ce pays, nomma son gendre Kunrad duc de Lotharingie, son vicaire, lui donnant pour instruction de s'abstenir de toute entreprise sur Rome, mais de continuer la guerre contre Berngar. Quant à lui, avec l'autre partie de son armée, et accompagné de sa jeune épouse, il repassa les Alpes au printemps de l'an 952, pour retourner dans le Teutschland.

Il y trouva tout tranquille et dans le même ordre où il avait laissé le royaume lors de son départ. Il le traversa du sud au nord ; il ne trouva nulle trace de conjuration, d'intrigues hostiles, ni même de dispositions ennemies. Il ne paraît pas toutefois qu'il vit son fils Luidolf : la colère et la méfiance déterminèrent peut-être le roi à l'éviter, et Luidolf n'était peut-être pas non plus disposé à faire sa cour à sa jeune belle-mère. Otto eut donc certainement d'un côté des motifs de satisfaction, mais de l'autre il eut tout aussi certainement une véritable douleur d'être contraint de suspendre ses travaux en Italie. Son humeur resta donc aigrie.

Cependant il paraît qu'aussitôt après le départ d'Otto, la guerre recommença en Italie. Berngar sortit sans doute des montagnes avec des forces militaires, afin de tenter, pour reconquérir son royaume, le sort des armes contre le duc Kunrad, homme dont autrefois il s'était concilié l'amitié en des temps malheureux. Kunrad, dont la position dans un pays étranger et ennemi n'était assurément pas sans danger, crut impossible de soutenir la lutte avec succès. Comptant sur les relations amicales qui avaient existé jadis entre lui et Berngar, il s'adressa à ce roi, et lui proposa un accommodement. Berngar, qui n'était pas non plus disposé à tout jouer d'un coup, réfléchissant que lors même qu'il réussirait maintenant à triompher du lieutenant du roi des Teutschs, celui-ci ne serait pas vaincu ; que, bien plus, Otto, dans ce cas, reviendrait certainement pour obtenir vengeance, ne repoussa pas ces propositions. Les deux princes conclurent donc un traité, justifié si non forcé par l'état des choses. Berngar promit de se rendre dans le Teutschland avec son fils, de reconnaître la suzeraineté du roi Otto, de recevoir de lui en fief la couronne d'Italie, et d'être ensuite le fidèle vassal de l'empire teutsch : Kunrad, de son côté, s'engagea, peut-être par serment, selon les mœurs de ce siècle, à insister pour que le voyage dans le Teutschland ne tournât pas au désavantage du roi Berngar, pour qu'au contraire Otto le reçût amicalement, et que, sous les conditions indiquées, il fût remis en possession du royaume d'Italie.

On ne peut douter que si Otto, en quittant l'Italie, n'avait pas chargé son gendre, le duc Kunrad, de conclure un semblable traité avec Berngar, il ne lui eût pourtant donné en général le plein pouvoir d'agir selon les circonstances ; et l'on ne peut pas douter davantage que Kunrad n'ait informé immédiatement le roi de la conclusion du traité avec Berngar. Il avait donc vraisemblablement la ferme conviction qu'Otto, lors même que la tournure que les choses avaient prise ne lui serait pas très-agréable, accepterait pourtant dans son entier un accommodement qui sauvait l'honneur, tenait l'Italie ouverte et faisait heureusement éviter un grand danger. Mais il se trompait.

Berngar se rendit avec son fils dans le Teutschland. Le roi se trouvait à Magdebourg. A l'arrivée de Berngar, un grand nombre de princes et de seigneurs de la cour d'Otto vinrent, il est vrai, à sa rencontre, comme si l'on voulait le recevoir en roi ; mais au lieu de le

conduire vers Otto, ils le menèrent dans un logement préparé d'avance pour lui, en lui intimant l'ordre d'y rester. Otto ne pouvait vaincre son ressentiment. Sa jeune épouse, incapable d'oublier les mauvais traitements que Berngar et les siens lui avaient fait souffrir, influa peut-être sur ses actes. Mais Heinrich, frère d'Otto, semble avoir déployé une activité particulière. Il était sur son terrain. Voyant que les relations se compliquaient de plus en plus, et que la mésintelligence augmentait, il resta près du roi, pour garder dans sa main les fils de cette trame embrouillée, et pour essayer s'il ne pouvait obtenir d'Otto par l'adresse des avantages qu'autrefois il avait vainement voulu lui arracher par la force. Dès l'expédition d'Italie, son duché de Bavière avait été gouverné en son nom par le comte palatin Arnulf, le dernier prince de la précédente maison ducale de Bavière, dont il a été parlé plus haut. Ce fut lui surtout qui empêcha le roi de donner audience à Berngar et à son fils. Pendant trois jours le roi d'Italie attendit en vain dans son logement. Enfin il éleva probablement la voix, et réclama avec un juste mécontentement l'exécution du traité. Alors on lui annonça qu'il pouvait aller où bon lui semblerait et remercier Dieu et la grâce d'Otto de ce qu'on lui laissait la vie et la liberté. Berngar, l'âme agitée par le plus violent ressentiment, revint en toute hâte en Italie.

Lorsque Kunrad, duc de Lotharingie, apprit ce dénoûment (3), il entra dans une extrême colère. Lui, gendre d'Otto, à la tête d'une armée de l'empire, conformément aux pleins pouvoirs qui lui avaient été donnés, conformément aussi à la situation où il s'était trouvé avec son armée, il avait conclu un traité honorable et loyal qui assurait tout ce que l'on pouvait raisonnablement désirer; et ce traité avait été déloyalement et brutalement foulé aux pieds par son beau-père, par son roi, au nom duquel il avait agi. Il se crut insulté et déshonoré aux yeux des princes étrangers, aux yeux des peuples d'Italie, aux yeux de tout le peuple teutsch, aux yeux du monde entier. Il dédaigna donc de se plaindre au roi perfide, mais il conçut de grands projets. Il entretint son ancienne amitié avec le roi Berngar, qui ne doutait pas de sa loyauté, et le gagna à ses vues. Il se mit en communication avec le duc Luidolf, fils d'Otto, et entraîna aisément de son côté ce malheureux jeune homme, dont l'esprit flottait dans l'incertitude. Enfin il s'entendit aussi avec Friedrich, archevêque de Mayence, avec lequel il avait toujours vécu en mauvaise intelligence depuis les anciens troubles : et ce n'était pas assurément une chose peu importante que d'avoir gagné le premier des princes ecclésiastiques de l'empire.

Mais, au moment où l'on s'y attendait le moins, l'affaire prit une autre tournure, et l'orage amoncelé n'éclata pas. Le roi fut bientôt amené à des pensées plus douces, soit que la justice et l'honneur triomphassent en lui des passions, soit qu'il redoutât les suites qui devaient nécessairement résulter du renvoi aussi grossier qu'irréfléchi du roi Berngar. Il n'hésita donc pas à faire un grand sacrifice; car ce fut certainement un grand sacrifice pour lui que d'accourir en personne en Italie pour réparer lui-même ce que lui-même avait gâté. Sans doute on ignore ce qui se passa à Pavie entre lui, son gendre Kunrad et le roi Berngar; mais les événements qui suivirent ces conférences le font suffisamment deviner. Ils prouvent que Kunrad insista sur ce que son honneur fût rétabli, et que cela ne put se faire que par la reconnaissance solennelle du traité conclu entre lui et Berngar, dans tout son contenu. Car vers le milieu du mois d'août, le roi assembla à Augsbourg une diète où furent appelés les princes et les seigneurs de toutes les nations teutsches. A cette diète parut aussi le duc Kunrad; on y vit venir le roi Berngar et son fils Adalbert, ainsi que les princes et les seigneurs de l'Italie supérieure. En présence de toute cette grande assemblée, Berngar et Adalbert prêtèrent serment de fidélité entre les mains du roi, comme vassaux de l'empire teutsch, solennellement investis du royaume d'Italie. Toutefois les Marches d'Aquilée et de Vérone furent ôtées au roi Berngar et assignées au duc Heinrich de Bavière. Le défaut de documents ne permet pas de dire si cette diminution de territoire avait déjà été convenue précédemment, ou si alors seulement, et pour la première fois, on extorqua ces deux Marches pour satisfaire ce duc si avide de possessions, et pour ne pas exposer l'exécution du traité à de nouvelles difficultés. Peut-être est-il certain qu'Otto chercha à justifier la réclamation de ces Marches par le prétexte qu'il convenait à un vassal de donner à son suzerain un gage matériel de sa

fidélité, et qu'un gage de cette nature, donné par un roi à un roi, ne pouvait consister que dans la cession d'une partie du territoire de son royaume. Il est peut-être tout aussi certain que le duc Kunrad ne vit pas sans plaisir l'abandon de ces deux Marches d'Italie à l'odieux Heinrich, parce qu'il pouvait prévoir qu'elles deviendraient une cause de discorde et de querelles dangereuses entre Berngar et Heinrich, et que par là même l'influence de Heinrich dans l'empire teutsch serait nécessairement affaiblie.

C'est ainsi que l'Italie, c'est-à-dire la partie de ce pays qui avait formé le royaume des Langobards, devint un fief de l'empire teutsch; c'est ainsi que se nouèrent de malheureuses relations qui, bien que la marche des événements les ait amenées si nécessairement qu'elles ne peuvent être reprochées à aucun de ceux qui y entrèrent, étaient pourtant en elles-mêmes contraires à toutes les lois qui résultent de la nature des pays et de la nationalité des peuples; et, pour cette raison même, ces relations, lorsqu'elles subsistèrent et se développèrent dans tout ce qu'elles avaient de contraire à la nature, ne purent attirer que des malheurs et des désastres sur le Teutschland comme sur l'Italie.

CHAPITRE III.

GUERRE ENTRE OTTO Ier ET LES DUCS LUIDOLF ET KUNRAD. — EMBARRAS DU ROI.

De l'an 952 à l'an 953.

La diète d'Augsbourg avait maintenu la tranquillité extérieure, mais la paix intérieure n'avait pas été rétablie. Les passions continuèrent à s'agiter et à étourdir les hommes. Celui qui avait éprouvé des pertes reportait des regards de douleur sur ses anciennes espérances ou sur ses anciennes possessions; celui qui avait gagné n'était pas satisfait et s'efforçait d'atteindre plus encore. Personne n'oubliait les vexations souffertes, et le soupçon se maintenait avec force dans les cœurs où il s'était une fois fixé.

Berngar avait dû sacrifier la moitié du fruit de ses crimes, et l'autre moitié n'avait été sauvée que par une humiliation qui oppressait son cœur. Tout en continuant à se donner le titre de roi, tout lui rappelait incessamment que sa dignité était une vaine ombre, son manteau royal un voile mensonger qui ne pouvait couvrir sa honte, et s'il portait ses regards sur son royaume mutilé, qui n'était pas un royaume, et s'il voyait l'étranger qui l'avait saisi à la gorge par ses intrigues et par son ambition territoriale, il lui était impossible de prévoir sans serrement de cœur son avenir, comme de revenir sans inquiétude et sans crainte sur son passé. Et c'étaient des princes d'Italie qui l'avaient repoussé si loin du but qu'il avait déjà touché de si près; c'était par ses vassaux ecclésiastiques et laïques que les étrangers avaient été appelés, et que lui-même avait été forcé de devenir vassal du roi des Teutschs. Son âme opiniâtre ne supporta point ces pensées; son cœur se remplit de ressentiment; il méprisa la voie de la modération et de la sagesse, qui lui aurait peut-être concilié les esprits, et assuré l'Italie contre de nouveaux dangers. Il tendit des piéges à ceux qui, dans sa pensée, lui en avaient tendu; et comme il avait perdu toute confiance dans les hommes et ouvert son âme au soupçon, il se livra sans ménagement à tous les excès, et souleva tous contre lui, parce qu'il sembla altéré du sang de tous. C'est ainsi qu'il attira sur l'Italie toute sorte de malheurs, et ne laissa aux hommes d'autre espérance que la plus pernicieuse de toutes, l'espérance en l'étranger.

Le Teutschland ne resta pas non plus longtemps dans la tranquillité qu'Otto avait cherché à rétablir. Les ducs Luidolf et Kunrad, fils et gendre du roi, avaient peut-être éprouvé de nouveau à la diète d'Augsbourg les mépris du duc Heinrich de Bavière; peut-être aussi s'étaient-ils entendus pour ne point souffrir l'influence de cet homme sur le roi, son frère et leur père. Comme ils n'étaient pas hostiles au roi, ils ne voulaient rien faire contre lui, mais l'arracher des mains d'un homme qui ne rougissait pas de troubler et de bouleverser tout, même les relations les plus sacrées de la vie. En cas de besoin, et comptant sur la participation de beaucoup de princes de l'empire, ils voulaient recourir à la force des armes, afin d'atteindre un but qui, sans aucun doute, leur paraissait juste et louable. Ils armèrent en silence; il fortifièrent châteaux et villes; ils attirèrent dans leur parti une foule de jeunes gens de Franconie, de Saxe et de Bavière, et n'attendirent qu'une occasion favorable pour commencer l'œuvre ainsi préparée. Il est très-vraisemblable qu'ils entretinrent des

communications continuelles avec le roi Berngar d'Italie.

Au printemps de l'an 953, le roi Otto visita l'empire, comme il avait coutume de faire (1). Il vint en Alsace, où il donna à sa belle-mère, la reine Bertha, l'abbaye d'Ehrenstein. Ensuite il descendit le Rhin, pour célébrer la fête de Pâques à Ingelheim. Kunrad et Luidolf, bien au courant des intentions du roi, avaient rassemblé des bandes armées aux environs d'Ingelheim pour s'emparer de la personne du roi, qui ne voyageait qu'avec une faible escorte. Otto toutefois échappa à l'embuscade dressée contre lui. Il fut averti, rétrogada, et se dirigea vers Mayence, pour chercher de l'appui dans cette ville. L'archevêque Friedrich, qui était destiné à se trouver toujours le premier dans l'embarras, pour quelque parti qu'il se déclarât, ne tomba point dans une médiocre perplexité. Il était complice de la conjuration; mais il n'avait pas prévu que le roi échapperait aux ducs et se dirigerait sur Mayence. Lorsque Otto parut aux portes, il n'osa pas le laisser entrer; il osa tout aussi peu le repousser : car il ne savait pas si le roi venait en fugitif ou en vainqueur; il vit seulement que le plan des ducs avait échoué. Dans cette incertitude, il fit attendre quelque temps le roi hors des portes; enfin il les lui fit ouvrir. Il ne gagna nullement par là la faveur du roi, il éveilla au contraire dans son esprit le soupçon qu'il était réellement complice de la conjuration; et lorsqu'il voulut se justifier en prétendant qu'il s'était trouvé absent et tout occupé de pratiques pieuses aux approches de la fête de Pâques, il ne fit pas sur l'esprit d'Otto une impression bien profonde.

Lorque les deux ducs virent que le roi leur avait échappé, ils se rendirent auprès de lui à Mayence. L'archevêque, qui croyait devoir par prudence persévérer dans la position équivoque où il était tombé, se posa en médiateur. Otto reçut son gendre et son fils. Ils parurent devant lui avec toutes les marques de respect qui convenaient à des fils envers leur père, à des vassaux et à des dignitaires de l'empire envers leur roi et seigneur. Ils déclarèrent au roi qu'ils n'avaient pas levé contre lui l'étendard de la révolte, mais qu'ils avaient pris les armes contre Heinrich son frère; que celui-ci, s'il était venu à Ingelheim, aurait été fait prisonnier par eux. Comme Otto ne se fiait pas plus à l'archevêque qu'aux ducs, il crut qu'il ne lui restait qu'à céder pour sortir des murs de Mayence et revenir parmi ses fidèles Saxons, où il pouvait agir librement et commander en roi. Les réclamations que les ducs lui soumirent ne nous ont pas été transmises : mais vraisemblablement ils demandèrent que Heinrich fût éloigné des conseils du roi, et sans doute aussi que sa puissance fût restreinte, afin qu'ils eussent tous une considération égale dans l'empire, et qu'ils pussent jouir, comme jadis, de la faveur du roi. Il n'est pas non plus douteux que Luidolf n'ait insisté sur la succession au trône, qui lui avait été accordée, et sur les droits de son association au pouvoir royal. Et par la médiation de l'archevêque, Otto leur accorda toutes leurs demandes. Il paraît aussi que, pour donner un gage de confiance, et pour mettre en quelque sorte le sceau à ce changement de relations, il fit aux ducs la promesse de célébrer avec eux la fête de Pâques à Aix-la-Chapelle, sur le territoire du duc de Lotharingie, où, comme cela était à supposer, le duc Heinrich de Bavière ne viendrait pas, et où, par cette raison, l'on pourrait publiquement confirmer les conventions faites secrètement à Mayence et sanctionnées, à ce qu'il paraît, par des cérémonies religieuses. Car il quitta Mayence et alla plus loin, en descendant le Rhin, accompagné vraisemblablement de son fils Luidolf, tandis que Kunrad courait en avant pour faire à Aix-la-Chapelle les préparatifs nécessaires à sa réception. Il alla jusqu'à Cologne. Mais là il ne prit pas à gauche, mais, en trompant toute surveillance, à droite, vers la Saxe. Il atteignit heureusement Dortmund, et y trouva la sécurité nécessaire pour célébrer la sainte fête de l'église.

A peine Otto s'était-il soustrait au danger qui l'avait sérieusement menacé, ou que du moins il avait redouté, qu'il recourut à un moyen qu'anciennement comme dans les temps modernes, beaucoup de princes n'ont pas rougi d'employer, souvent avec succès, rarement à leur honneur : il déclara que le traité conclu par lui avec les ducs à Mayence était nul, parce qu'il n'avait pas été libre, mais contraint à le conclure. Il intima aussi à son fils et à son gendre l'ordre de livrer les auteurs et les fauteurs de ce crime, avec la menace que, s'ils n'obéissaient pas à cet ordre, on les considérerait et on les combattrait comme rebelles. L'archevê-

que Friedrich de Mayence éleva, il est vrai, la voix contre cet ordre et contre cette menace : il soutint que le traité était une convention libre; que lui-même en avait été le médiateur; que le roi n'avait ni souffert ni eu à craindre de contrainte; que la religion avait donné à la conclusion son inviolable consécration; que toutes les formes avaient été observées. Mais en se mêlant de cette affaire, le malheureux prêtre ne fit qu'augmenter les soupçons qu'Otto avait conçus sur sa propre fidélité, et l'on ne tint nul compte de ses paroles. Bien plus, le roi convoqua une diète à Fritzlar, pour délibérer sur cette malheureuse affaire avec ses fidèles, et plus encore pour apprendre à connaître ses fidèles et les mettre à l'épreuve. Dans cette diète, où vinrent, à ce qu'il paraît, beaucoup de Saxons, de Thuringiens et de Franconiens, le duc Heinrich, frère du roi, éleva des plaintes graves et amères contre l'archevêque Friedrich, et des accusations non moins graves et non moins amères contre d'autres hommes éminents et distingués. Ces accusations mirent le roi dans la colère la plus violente; toute l'assemblée fut remplie d'indignation. Sous l'influence d'une passion sauvage, on déclara l'archevêque coupable de haute trahison, sans l'avoir entendu. Quant aux autres personnages dont Heinrich s'était fait l'accusateur, tous ceux qui ne purent sur-le-champ se justifier complétement furent dépouillés de leurs honneurs et de leurs dignités et envoyés en exil. Ce sort fut nommément infligé à deux comtes thuringiens, Dadi et Wilhelm, contre lesquels Otto aurait écouté le témoignage de son frère moins que celui de tout autre, s'il avait pris le temps de la réflexion. Car ces deux hommes (ainsi que nous l'avons raconté plus haut) étaient restés fidèles au roi dans ces temps difficiles où Heinrich était en révolte contre son frère et seigneur; ils avaient rendu au roi d'importants services, et avaient acquis sa bienveillance de la manière la plus noble. Mais les princes ne sont pas moins ingrats que les peuples pour les sacrifices qu'on a faits pour eux, et tout un passé digne d'éloges s'écroule devant la violence d'un seul jour d'orage. Du reste, l'assemblée résolut de combattre par les armes, et de forcer à la soumission les rebelles Kunrad, Luidolf et leurs adhérents.

Pendant que se rassemblait l'armée destinée à cette lutte, Otto se rendit dans les contrées orientales de ses États, sans doute afin de s'assurer de l'état des cantons slaves, et probablement aussi pour prendre les mesures nécessaires avec ses fidèles le markgraf Gero et le comte Hermann Billung, auquel, à ce qu'il paraît, il avait confié l'administration de la Saxe (2). Puis il revint en toute hâte à l'armée, avec laquelle il passa le Rhin pour se rendre à Cologne, dans les derniers jours du mois de juin. Là les fidèles de Lotharingie devaient se joindre à lui; mais vers ce temps on en était déjà venu aux armes en Lotharingie.

Après la diète de Fritzlar, Otto avait sommé les Lotharingiens d'abandonner leur duc, un rebelle contre l'empire et contre son seigneur, et de se déclarer pour leur roi en fidèles vassaux. Kunrad n'avait jamais eu pour lui les cœurs des Lotharingiens : car il était étranger dans ce pays, et avait été imposé au peuple en des temps orageux. La plupart ne l'avaient suivi que par crainte de la puissance et de la fortune du roi, dont Kunrad avait épousé la fille. La proclamation du roi amena donc aussitôt une grande divison parmi les Lotharingiens; et beaucoup d'entre eux se déclarèrent prêts à réunir leurs armes aux armes du roi. L'évêque de Metz lui-même, Adelbert, en qui Kunrad et Luidolf avaient mis la plus grande confiance, prit le parti d'Otto; ce comte Ragenar de Hainaut, qui jadis avait combattu pour Giselbert, son oncle, contre le roi, se prononça également alors contre Kunrad pour Otto. Kunrad, aigri par la défection de tant de Lotharingiens, qui était à ses yeux une indigne trahison et qui menaçait de ruiner entièrement sa cause, résolut de ramener par l'épée les défectionnaires sous ses drapeaux, avant qu'Otto pût arriver en Lotharingie avec l'armée teutsche. Ragenar assiégeait une place forte sur la Meuse (3). Kunrad voulut la sauver. Il rassembla donc ses troupes aux environs; ses ennemis y réunirent aussi leurs forces. Une bataille terrible fut livrée, à ce qu'il paraît, peu de temps avant qu'Otto passât le Rhin. Cette bataille dura du matin au soir avec un égal acharnement ; car des deux côtés les troupes arrivaient à mesure qu'on se battait, et entraient toutes fraiches dans la lutte. Kunrad montra la fureur d'un lion, et beaucoup de braves tombèrent sous son épée; car son parent et son ami, qui portait aussi son nom, et qui était fils du duc Eberhard, succomba dans cette bataille, victime de malheu-

reuses discordes, et cette perte lui causa une douleur inexprimable. Mais le sang coula en vain. La nuit sépara les combattants, et rien ne fut décidé.

L'arrivée du roi amena d'autres relations. Otto s'avança de Cologne en remontant le pays entre le Rhin et la Meuse. Les villes situées sur son chemin se soumirent, ou furent forcées aisément. Pendant sa marche, les Lotharingiens qui lui étaient restés fidèles se joignirent à lui, à l'armée, et continuèrent la route avec elle. Pendant ce temps, Luidolf, duc de Souabe, avait descendu le Rhin jusqu'à Mayence. L'archevêque Friedrich, prétextant ses saintes fonctions, avait quitté la ville et s'était rendu dans la forteresse de Brisach, qui depuis longtemps était odieuse au roi comme un repaire de rebelles et de perturbateurs (4). Il y attendit dans une pieuse retraite la décision de ces troubles. On ne sait s'il livra la ville de Mayence au duc Luidolf ou si celui-ci s'en rendit maître; mais il est certain que Luidolf en était en possession, et que, bien munie de vivres, elle se trouvait dans le meilleur état de défense. Aussi le duc Kunrad, reculant devant le roi, se retira-t-il vers Mayence; il y réunit les débris de son armée à celle du duc Luidolf de Souabe. Les deux princes résolurent de conserver cette forteresse, et de tenter pour sa défense tous les moyens que fourniraient la nature et l'art.

Le roi parut devant la ville avec son armée. Jusqu'alors tout s'était humilié à son aspect; il pouvait en conséquence s'attendre d'autant plus sûrement à la prochaine reddition de Mayence, que le duc Heinrich son frère opéra sa jonction avec lui à la tête des Bavarois. Mais il se trompait. On vit commencer une lutte désolante, plus féconde en cruautés que ne le sont d'ordinaire les guerres civiles elles-mêmes. Les assiégeants dressèrent des tours, des machines propres à lancer des projectiles, et d'autres instruments de destruction; les assiégés faisaient des sorties et anéantissaient et brûlaient les ouvrages de leurs ennemis. Souvent leurs sorties réussissaient; rarement l'attaque arrivait à un résultat. Mais un mal particulier, c'est que, dans les deux armées, beaucoup d'hommes, tout en prêtant leurs mains à de tels crimes, ne sentaient en eux-mêmes aucun enthousiasme qui eût pu leur faire oublier ce qu'ils faisaient. Plus l'homme sentait et pensait noblement, plus son cœur était déchiré; et même des natures vulgaires étaient tiraillées en tous sens par leurs vœux et par leurs inquiétudes. Car c'était une lutte entre un père et ses fils. Celui qui tirait l'épée pour le roi se trouvait l'ennemi du successeur de celui-ci, et celui qui se battait pour ce dernier portait les armes contre le roi. Ni d'un côté ni de l'autre il n'y avait ici à remporter de victoire qui promît un avantage durable. Ce qui peut-être aussi donna beaucoup à réfléchir à plus d'une personne, c'est que Viegfried, archevêque de Cologne, étant venu à mourir vers ce temps, Otto ne se contenta pas d'élever Brun, son plus jeune frère, à ce siége archiépiscopal, mais le nomma même duc de Lotharingie, déposant par là son gendre Kunrad, au moment où sa fille Luidgarda, femme de ce prince, venait à peine de descendre au tombeau. Les liens de famille semblaient avoir évidemment plus de prix à ses yeux que les vertus et les services qu'un très-grand nombre de personnes se croyaient en droit de faire valoir, tandis qu'il faisait maltraiter son propre fils et le combattait cruellement les armes à la main.

La lutte dura seize jours; elle épuisa les forces des deux partis, mais elle ne fit taire les passions dans aucun. Le roi cependant perdit l'espoir de prendre la ville. C'était une idée dangereuse d'abandonner le siége après tant de tentatives inutiles, sans avoir pris la ville, sans avoir, jusqu'à un certain point, sauvé l'honneur par un accommodement. Il offrit la paix aux assiégés. Les ducs se montrèrent disposés à venir dans son camp et à négocier avec lui; mais ils demandèrent des garanties pour leur sûreté. Le roi, dans son embarras, se soumit à cette humiliation; il donna des otages, et parmi eux son cousin, nommé Ekbert. Lorsque ces otages furent arrivés dans la ville, les ducs se rendirent dans le camp royal. A la vue du roi, ils se jetèrent à ses pieds, reconnaissant en lui leur père et seigneur; et Otto les reçut comme ses enfants, avec grâce et bonté. Tout le camp manifesta sa joie et sa satisfaction; car l'on croyait que la fin de ces troubles était venue, et que les princes ne se seraient pas rendus auprès du roi, si tout n'avait pas été arrêté et terminé d'avance. Mais l'attente de l'armée fut déçue, et les cris de joie se changèrent encore une fois en douleur.

Les ducs déclarèrent qu'ils étaient prêts à se soumettre au roi et à faire oublier le passé par

tous les moyens; ils ne demandaient qu'une seule chose, qu'on ne fît souffrir à leurs amis et à leurs compagnons aucune vexation et aucun dommage pour la fidélité qu'ils leur avaient montrée. Otto, au contraire, peut-être parce qu'il croyait nécessaire de venger l'autorité royale méconnue, insista sur ce que, puisqu'il ne pouvait infliger de châtiment à son fils et à son gendre, on fît du moins subir aux auteurs et fauteurs de leur rébellion la peine qu'ils avaient méritée : car c'est chez les princes un préjugé aussi ancien qu'insensé, de croire qu'ils peuvent purifier leurs parents aux yeux du monde, en rejetant les fautes qu'ils peuvent commettre sur ceux dans lesquels ils prétendent voir leurs séducteurs et leurs instigateurs. Mais Luidolf et Kunrad méprisèrent cette voie vulgaire ; ils ne voulurent pas acheter les bonnes grâces de leur père et seigneur par une perfidie envers leurs amis ; et par cette honorable fermeté, ils gagnèrent un grand nombre d'hommes dans l'armée du roi. Tous ceux qui jusqu'alors étaient restés indécis, irrésolus ou chancelants, commencèrent à déclarer que leur cause était juste, et se sentirent disposés à leur vouer leurs bras. Le roi lui-même ne put s'empêcher d'honorer les sentiments qu'il reconnaissait dans les jeunes princes ; peut-être aussi fut-il effrayé des suites que pouvait entraîner la rupture de ces négociations. Il commença à faiblir.

En ce moment, le duc de Bavière, Heinrich, craignant de perdre à la fin le fruit de tant de peines, s'éleva contre ces dispositions ; et pour raviver la flamme qui s'éteignait, il lui jeta de nouveaux aliments. « Comment peux-tu, dit-il en se tournant vers son neveu, le jeune duc Luidolf, fils du roi, comment peux-tu assurer que tu ne t'es pas révolté contre mon seigneur, le roi ? Toute l'armée sait bien que tu veux renverser le roi du trône, et te rendre maître de l'empire. Tu m'accuses d'être l'auteur de ton crime : pourquoi donc n'as-tu pas conduit tes troupes contre moi ? pourquoi maintenant encore ne lèves-tu pas contre moi tes étendards? Comment peux-tu, les armes à la main, demander compte de ma faute à ton père ? Mais toi, enfant, tu sais bien que tu ne peux pas m'attaquer plus que cela (et en disant ces mots, il ramassa un brin de paille et le jeta au visage du jeune duc). Tu es un rebelle contre Dieu, comme contre ton père et seigneur. »

Ni Luidolf ni Kunrad ne répondirent à ces paroles venimeuses ; mais ayant remarqué l'impression que la voix de Heinrich avait faite sur le roi son frère, ils rompirent les négociations et retournèrent dans la forteresse. Cette malheureuse issue saisit de douleur toute l'armée du roi ; chacun en rejeta toute la faute sur la haine avec laquelle le duc Heinrich, oubliant l'extrémité où lui-même avait été réduit autrefois, s'était emporté sans pudeur et sans ménagement contre Luidolf, et sur l'aveuglement du roi, lequel se fiait à un frère qui avait prouvé au monde et à la postérité, par une révolte trois fois répétée, que par ambition et par jalousie il aspirait à la couronne. La première preuve de la douloureuse impression que cette scène avait produite dans le camp royal sur toute âme noble, fut donnée par Ekbert et par les hommes qui avaient été envoyés avec lui comme otages dans la ville de Mayence. Ils refusèrent de venir auprès du roi ; ils restèrent à Mayence, se déclarèrent dégagés de tout lien envers Otto, et embrassèrent hautement la cause des ducs. La nouvelle d'un autre événement qui, par un hasard singulier, arriva le même jour encore à Mayence, changea soudainement et d'une manière remarquable l'état des choses.

Nous avons raconté précédemment que, seize ans auparavant, après la mort d'Arnolf de Bavière, surnommé communément *le Méchant*, le roi Otto enleva la dignité ducale aux fils de ce duc ; mais que, pour rendre cet acte arbitraire moins choquant, il avait investi de cette dignité Berthold, parent de la maison ducale, et nommé comte palatin de Bavière le plus jeune fils d'Arnolf, qui s'appelait également Arnolf. Cet Arnolf était ensuite resté comte palatin de Bavière, lorsque, cinq ans auparavant, après la mort de Berthold, Otto donna le duché de Bavière à son frère Heinrich. Arnolf avait su se mettre en grande faveur auprès de Heinrich, son nouveau seigneur partiaire, et il avait à un si haut degré gagné sa confiance, que le duc, comme nous l'avons également raconté, lui remit l'administration du duché en partant pour l'expédition d'Italie. Arnolf avait conservé cette administration même après le retour de Heinrich d'Italie, et évidemment à la plus grande satisfaction de celui-ci. Mais lui, Arnolf, n'avait jamais cessé de considérer la donation du duché, d'abord à Berthold, ensuite à Heinrich, comme un vol commis violemment à son détriment et à celui ses frères ; il avait conservé

au fond de son âme la conviction que le duché de Bavière, selon le bon vieux droit, appartenait à sa famille. Et les Bavarois partageaient, à ce qu'il semble, cette conviction. Ils avaient été jadis un peuple particulier, indépendant; ils avaient formé un royaume à part; ils s'étaient enorgueillis de leurs princes héréditaires, nationaux. Ils n'avaient pas oublié non plus que l'empire teutsch avait pris naissance en Bavière; que la Bavière avait été le noyau autour duquel les autres peuples teutschs s'étaient réunis en un empire, et que l'antique Ratisbonne, deux fois la résidence des rois, avait été considérée comme la capitale de cet empire. Aussi ne s'étaient-ils pas vu sans douleur imposer pour duc Heinrich, un étranger, un Saxon; ils ne s'étaient soumis qu'à la force et aux circonstances, et le caractère et la conduite de Heinrich n'avaient pu les gagner. Au milieu de telles relations, le comte palatin Arnolf avait administré le pays avec une prudence d'autant plus admirable, que non-seulement en Bavière l'esprit national fut tout à la fois entretenu et contenu, mais qu'il conserva encore la confiance toujours croissante de Heinrich. Mais le moment présent lui parut favorable pour recouvrer l'indépendance de la Bavière, et pour remettre sa famille en possession du trône princier de son peuple. La lutte sanglante du roi contre son fils et son gendre, les esprits s'éloignant de la cause d'Otto, la haine et les instigations de Heinrich, tout enfin semblait annoncer plus que jamais un heureux succès, si on tentait de renverser la domination saxonne en Bavière.

Cette tentavive, le comte palatin Arnolf résolut de la faire. Il rappela dans leur pays les Bavarois qui se trouvaient devant Mayence sous les drapeaux du roi et du duc Heinrich. Les Bavarois, préparés depuis longtemps, reçurent cet appel dans le moment même où la douleur et l'indignation qu'avait causées la rupture des négociations par le fait de leur duc se manifestaient avec leur première vivacité. Ils furent donc bientôt décidés. Ils communiquèrent leur résolution aux ducs. Luidolf ne crut pas devoir négliger cette occasion de répondre aux provocations méprisantes de son oncle. Il laissa à son beau-frère la défense de la ville de Mayence, se joignit aux Bavarois qui abandonnaient leur duc, traversa le Rhin avec eux dans la même nuit encore, et les conduisit tout droit à Ratisbonne. Arnolf les attendait; il les reçut avec la joie la plus vive; et non-seulement Ratisbonne, mais aussi les autres villes et places fortes ouvrirent presque toutes leurs portes. Tout ce que l'on trouva dans le palais du duc Heinrich à Ratisbonne fut partagé entre ceux qui se regardaient comme vainqueurs; la femme et les enfants de Heinrich, et tous ceux que l'on croyait dévoués à sa personne furent chassés du pays, et dans toute la Bavière, à ce qu'il paraît, la domination do l'odieux Saxon eut un terme.

Le départ subit des Bavarois, avec le duc Luidolf à leur tête, mit certainement dans une perplexité mêlée de honte le roi Otto et son frère Heinrich. Le mal dont Heinrich avait été l'auteur et qu'Otto n'avait pas empêché ne pouvait plus être réparé. Ils ne pouvaient continuer le siége de Mayence; ils ne pouvaient laisser dans l'inaction, sans s'exposer au danger de les perdre toutes jusqu'au dernier homme, les troupes composées de Saxons, de Franconiens et de Lotharingiens qui étaient encore sous leurs drapeaux. Dans cet embarras, ils résolurent de lever le siége de Mayence, de marcher aussi rapidement que possible sur la Bavière pour sauver ce qui pouvait encore être sauvé, et en même temps de renforcer leur armée en ordonnant de nouvelles levées en Saxe. A peine toutefois s'étaient-ils mis en route, que le duc Kunrad, laissant une garnison dans Mayence, se rendit en toute hâte dans l'intérieur de la Lotharingie pour y rétablir son autorité et punir ceux qui avaient passé du côté de ses ennemis et cherché à ruiner sa cause. Il se dirigea sur Metz pour châtier cette ville de la conduite équivoque par laquelle l'évêque avait trompé sa confiance et ses espérances. Il s'empara de la ville, et se vengea. Et s'il ne fut pas assez fort pour contraindre toute la Lotharingie à reconnaître de nouveau son autorité ducale, il gagna du moins de nouvelles forces, et répandit de telles inquiétudes, que le roi ne put tirer aucun secours de ce pays.

En général, le roi ne tira ni honneur ni satisfaction de son expédition en Bavière. L'armée qui le suivait, ainsi que son frère, était découragée, du moins elle avait perdu l'esprit qui l'animait lorsque, trois mois auparavant, elle était entrée en campagne. Les revers essuyés devant Mayence n'étaient pas oubliés; la défection des Bavarois avait produit une profonde impression; la cause du duc Heinrich,

que personne n'aimait, que personne ne respectait, n'excitait aucun intérêt; l'hiver approchait et menaçait ces hommes épuisés de nouvelles fatigues qu'ils pourraient à peine supporter. Aussi les vassaux demandaient de plus en plus la permission de retourner dans leurs foyers; et comme le temps durant lequel ils étaient obligés au service était expiré, le roi ne pouvait refuser cette permission; chaque jour les frères royaux se voyaient à la tête d'un moindre nombre d'hommes d'armes. Cependant ils se hasardèrent à continuer l'expédition, parce qu'ils comptaient sans doute sur un parti en Bavière, qui se lèverait et se déclarerait pour eux dès qu'ils paraîtraient. Ce calcul n'était pas entièrement faux; des vassaux bavarois, particulièrement les ecclésiastiques, parmi lesquels Udalrich, évêque d'Augsbourg, était le plus considérable, embrassèrent leur cause, et leur amenèrent leurs troupes. Mais cet avantage fut d'autant plus insuffisant, que ces hommes venaient avec des dispositions incertaines. Les frères royaux étaient hors d'état de prendre Ratisbonne, aucune forteresse, aucune ville; ils pouvaient tout au plus donner cours à leur colère contre des villages et des hameaux. Bien plus, il paraît qu'ils furent bientôt contraints de repasser les frontières de la Bavière; car ils durent voir dans l'inaction Luidolf quitter la Bavière parce que sa présence n'y était plus nécessaire, et revenir dans son duché pour augmenter ses forces; ils ne purent pas non plus empêcher le comte palatin Arnolf d'entreprendre une expédition sur Augsbourg pour punir l'évêque Udalrich d'avoir abandonné les Bavarois et embrassé le parti des Saxons. Il attaqua la ville, la prit, la pilla, et la garda en son pouvoir.

La seule espérance des frères royaux, dans cet état de choses, se fondait sur les renforts qu'ils attendaient de Saxe; cette espérance fut également trompée. Hermann, le duc de Saxe, avait exécuté avec zèle et dévoûment l'ordre du roi de faire de nouvelles levées. Deux comtes, Dietrich et Wichmann, devaient amener les recrues au roi. Mais leurs préparatifs n'échappèrent pas à la vigilance de leurs ennemis. Les deux ducs, Luidolf et Kunrad, accoururent, le premier de la Souabe, le second de la Lotharingie. Ils réunirent leurs forces et attendirent l'armée saxonne. Lorsque celle-ci atteignit les frontières de la Franconie, elle fut surprise par les troupes des ducs, cernée et forcée de se jeter dans une forteresse abandonnée, pour trouver quelque abri (5). Mais cette forteresse aussi fut attaquée et réduite à une telle extrémité, que les comtes, avec tous leurs hommes, semblaient n'avoir plus que le choix entre la mort et la captivité. Toutefois, un porte-étendard eut le bras brisé par la chute d'une roue; cet accident, dans lequel on vit un mauvais présage, décida les ducs à accorder aux comtes un armistice de trois jours, à condition toutefois qu'ils ramèneraient leurs troupes en Saxe. A peine cet armistice fut-il conclu, que les ducs s'efforcèrent de détacher ces comtes de la cause du roi et de les gagner à la leur. Ils furent écoutés d'autant plus facilement, que la position d'Otto, comparée à celle de son fils si jeune et si actif, semblait désespérée, et que ce prince s'était aliéné les esprits par les odieuses passions du duc Heinrich. Le jeune prince prodigua aussi de grandes promesses; car il se croyait destiné à de grandes choses. Le comte Dietrich eut de fortes tentations; mais le comte Wichmann passa du côté de Luidolf, quoique le roi se fût chargé de lui comme d'un orphelin et eût pourvu à son éducation. Car il prétendait que son oncle, Hermann, duc de Saxe, l'avait dépouillé de son héritage paternel et lui avait enlevé sa fortune; et il croyait pouvoir, par cette prétention, se justifier d'avoir abandonné le roi, sinon à ses propres yeux, du moins à ceux du monde. Aussitôt se joignit à lui son beau-frère, ce comte Ekbert, cousin du roi, qui avait été à Mayence comme otage, mais qui, au lieu de revenir auprès du roi, était resté avec Luidolf. Et les deux comtes entrèrent en Saxe, fermement résolus à combattre le duc Hermann et à allumer en Saxe aussi la guerre civile. Le duc Hermann toutefois était un homme distingué par son esprit et son énergie. Les vues du comte Wichmann pouvaient d'autant moins lui rester cachées, qu'il s'était lié avec Ekbert, l'ennemi public du roi. Il agit contre lui avec fermeté et résolution, et prit avec prudence et vigueur des mesures telles, que la révolte n'éclata pas. Le roi Otto était désormais hors d'état de se tenir plus longtemps en Bavière. A la nouvelle du sort de l'armée saxonne, sur l'arrivée de laquelle il avait fondé ses projets ultérieurs, et de la défection du comte Wichmann, il jugea à propos de quitter la Bavière et les frontières de ce pays.

Dans les derniers jours de l'an 953, il revint dans le pays de ses pères avec moins de gloire, et peut-être avec d'autres sentiments que ceux avec lesquels il était parti six mois auparavant.

CHAPITRE IV.

COURS ET ISSUE DE LA GUERRE ENTRE OTTO ET LES DUCS LUIDOLF ET KUNRAD. — BONHEUR D'OTTO. — BRIGANDAGES DES HONGROIS.

L'an 954.

Trois ans auparavant, Otto, roi des Teutschs, s'était trouvé grand et puissant, redouté des étrangers, respecté dans l'empire, honoré et aimé des siens; maintenant tout était changé. L'expédition d'Italie avait eu des suites effrayantes, sorte d'avertissement donné pour tout l'avenir aux rois et aux peuples teutschs. Cette campagne lui avait valu une épouse jeune et belle et le vain titre de seigneur suzerain de l'Italie supérieure; mais il s'était aliéné un fils chéri, il s'était fait un ennemi d'un gendre fidèle, il avait lancé de nouveau dans le labyrinthe des passions un frère qu'il venait à peine de forcer à la tranquillité, il avait éloigné de lui d'autres parents. Son autorité dans l'empire était très-affaiblie. Toute la Bavière et toute la Souabe étaient perdues; une grande partie de la Franconie et de la Lotharingie était entre les mains de ses ennemis; en Saxe même une révolte n'avait été étouffée qu'avec peine. Tout ce qui auparavant reposait sur une base solide était devenu chancelant, et tout ce qui semblait décidé avait été remis en doute. Quelque grande que pût être la confiance d'Otto dans la fortune, qui précédemment l'avait plus d'une fois sauvé de grands dangers, il est difficile de croire qu'il ait franchi sans agitation et sans inquiétude le seuil de l'année nouvelle.

Et dans le fait le danger où Otto se trouvait, menaçait, au commencement de l'année, d'une manière plus formidable qu'auparavant, bien que sourdement. Le roi réussit, il est vrai, à maintenir la tranquillité en Saxe et à ramener tous les vassaux dans sa foi; et il y réussit par la modération, par des manières bienveillantes, et particulièrement par la douceur et l'indulgence qu'il montra envers le comte Wichmann et envers tous les jeunes hommes qui avaient chancelé dans leur fidélité. Il entendit dans une séance publique le duc Hermann et ses neveux au sujet des accusations que ceux-ci avaient portées contre le premier. Hermann parut justifié; et, en conséquence, ses neveux Wichmann et Ekbert furent condamnés pour la guerre privée (*fehde*) qu'ils avaient suscitée. Le roi toutefois remit à tous le châtiment, et se contenta de faire garder le comte Wichmann dans son palais. Mais son propre frère, Bruno, archevêque de Cologne, songeait à se détacher de lui et à passer du côté de ses ennemis. Les indications que nous avons sur cette affaire sont assurément très-vagues, car l'on a cherché évidemment à dissimuler tout ce qui a pu être dissimulé; mais on ne peut douter de la chose elle-même. Bruno en effet fit alliance avec ce même Kunrad auquel Otto avait ôté le duché de Lotharingie pour le revêtir lui-même de la dignité ducale. Peut-être Bruno regardait-il la conduite de son frère envers Kunrad comme injuste; peut-être voyait-il lui-même dans l'embarras d'Otto une preuve de cette injustice, de sorte qu'en sa qualité d'ecclésiastique, de prince de l'Église, il hésitait à en recueillir les fruits; peut-être aussi Kunrad le mit-il dans une situation tellement difficile, qu'il lui fut impossible de s'en tirer, puisqu'il ne pouvait recevoir aucun secours de son frère Otto : il fut convenu entre les deux princes que le second jour de Pâques, Bruno, de sa pleine volonté et par un engagement formel, couronnerait roi le duc Kunrad. Sans doute il s'agissait de rétablir le royaume de Lotharingie. Il est encore à supposer, à cause de l'étroite alliance qui existait entre le duc Kunrad et le duc Luidolf, que celui-ci ne fut pas étranger à cette convention, mais qu'il l'approuva afin de s'assurer d'autant plus que son beau-frère et son allié resterait attaché à sa cause. Le silence des documents nous empêche de décider si l'on considérait déjà la chute du roi comme prochaine, ou si l'on réservait au duc Luidolf d'autres avantages et d'autres honneurs. Mais cette convention resta aussi sans résultats; car un nouvel événement, auquel les ducs confédérés ne s'attendaient pas, changea la marche des choses, fit peser sur le Teutschland un nouvel et grand malheur, mais fut adroitement tourné contre les ducs et à l'avantage du roi et de son frère Heinrich. Les Hongrois firent une irruption dans le Teutschland au milieu de l'hiver, et avant Pâques, ils se trouvèrent déjà sur le Rhin.

En racontant cet événement, les écrivains se prononcent aussi pour celui qui fut à la fin le plus heureux et le plus fort, moins assurément par affection pour la patrie commune qui ne pouvait trouver que dans le roi son unité et son union, que par admiration pour l'homme, ou parce que dans la décision finale ils respectaient un jugement de Dieu. Ils ne disent pas quelle fut l'occasion de cette irruption des Hongrois : les Hongrois paraissent comme ils avaient paru aux époques précédentes. Mais les ducs Luidolf et Kunrad étaient convaincus que le duc Heinrich, frère d'Otto, avait excité ces barbares et les avait décidés à prix d'argent à de nouveaux brigandages. Et bien que l'on ne puisse nier que les Hongrois, qui n'avaient encore nullement perdu le goût du pillage et du butin, et qui n'avaient pas encore oublié le riche produit de leurs anciennes courses, aient fort bien pu venir d'eux-mêmes à l'idée d'une nouvelle entreprise en voyant les troubles du Teutschland, le caractère envieux, vindicatif, intrigant de Heinrich ne rend nullement invraisemblable qu'il mit tout en œuvre pour inquiéter son neveu Luidolf dans le duché qu'il n'avait pu défendre contre lui, et pour le lui arracher, ainsi que pour tirer de l'infidélité des Bavarois à son égard une vengeance terrible, même en recourant à des barbares aussi féroces que les Hongrois. Quoi qu'il en soit, Luidolf agit d'abord selon sa croyance, et plus tard Kunrad; et comme ils agirent au grand jour tandis que Heinrich avait su cacher son jeu, on put sans peine et avec une apparente justice leur faire un nouveau crime de leur conduite.

Les Hongrois se jetèrent sur la Bavière avec une férocité et une rage qui ne s'étaient pas exercées depuis longtemps. Ils déployèrent la même cruauté contre les grands et contre les petits, traitèrent avec le même mépris le sacré et le profane. Des milliers de familles furent traînées en esclavage; le fer et le feu à la main, tous les crimes furent commis, et tout ce qui valait la peine d'être pris fut enlevé. Luidolf rassembla les Bavarois et les Souabes pour marcher contre ces redoutables ennemis et mettre un terme à leurs crimes; et comme jadis les Saxons seuls avaient opposé une glorieuse résistance aux Hongrois invaincus, les barbares, accoutumés maintenant aux défaites, auraient certainement été repoussés par les forces réunies des Bavarois et des Souabes, si on avait permis au duc Luidolf de porter de ce seul côté toute son attention. Mais dans le moment même où la lutte avec les Hongrois était à peine commencée, dans les premiers jours du mois de février, le roi Otto se mit aussi en mouvement avec une armée de la Saxe vers le Teutschland méridional. On dit, il est vrai, alors même ou dans la suite, que son intention était ou avait été de combattre les Hongrois, ennemis de l'empire : mais la grande hâte avec laquelle Otto avait réuni l'armée en hiver, l'époque singulièrement prématurée où elle se mit en marche, et qui coïncida presque exactement avec l'irruption des Hongrois, étaient si frappantes à cause de l'inimitié qui existait entre le roi et les Bavarois, que Luidolf put bien être confirmé dans la pensée que, par l'entremise de Heinrich, Otto s'était entendu avec les Hongrois, et que l'expédition d'Otto n'était pas dirigée contre les Hongrois, mais contre lui-même. De plus, il y eut certainement aussi des menées et des intrigues en Bavière même; il est difficile de croire que les partisans de Heinrich soient restés inactifs; ils tâchèrent sans doute de gagner d'abord les indécis et les irrésolus; puis de détacher les autres vassaux de Luidolf par des entraves, par des obstacles et par la séduction. Toutes ces choses décidèrent le duc Luidolf à renoncer complétement à la résistance contre les Hongrois, qui ne pouvait qu'amoindrir ses forces et le pousser plus avant dans les piéges de ses ennemis; à faire avec les barbares un accommodement, et, afin qu'ils le ménageassent, lui et ses partisans, à leur offrir volontairement ce qu'ils lui auraient aussi bien arraché par la force dans les malheureuses circonstances qui le dominaient. Les Hongrois, moins avides de combats que de butin, aimèrent mieux recevoir sans effusion de sang ce qu'ils n'auraient pu obtenir qu'en en faisant couler beaucoup. Luidolf leur promit une grande somme d'argent; ils s'engagèrent à leur tour à épargner ses possessions et celles de ses fidèles, et de ne traiter hostilement que ses adversaires et ses ennemis. Puis Luidolf donna aux Hongrois des conducteurs et des guide. Sous leur direction, beaucoup de crimes furent sans doute commis par les Hongrois contre les ennemis du duc et des siens. Mais de cette manière les Hongrois arrivèrent jusqu'au Rhin et passèrent ce fleuve. Le dimanche avant Pâques, ils étaient à Worms. Cependant l'argent avait étéréuni, et non sans

beaucoup de peine, parmi les ecclésiastiques et parmi les laïques : Herolf, archevêque de Salzbourg, alla jusqu'à vendre, comme on l'en accusa plus tard, les vases sacrés de son église pour contenter les ennemis du Christ et de l'empire. A Worms, les Hongrois reçurent l'hospitalité et la rançon convenue. Ensuite le duc Kunrad remplaça Luidolf. Il conduisit les Hongrois dans l'intérieur de la Lotharingie, contre ses ennemis, particulièrement contre Bruno, archevêque de Cologne, qui, depuis que la situation était changée, s'était retiré de son alliance, et contre le comte Regnar, qu'il regardait comme son plus dangereux antagoniste, et qu'il n'avait pas encore pu châtier lui-même. Sur les terres de ces princes, les Hongrois commirent de terribles dévastations, et exercèrent des cruautés inouïes. Kunrad, attiré ailleurs par un autre danger, les laissa sur la Meuse; ils traversèrent avec la même barbarie les cantons de Cambrai, de Vermandois, de Laon, de Reims et de Châlons. Et quoique dans le royaume de Bourgogne les maladies et le fer leur fissent éprouver de grandes pertes, leurs débris, chargés du pillage de tous ces pays, revinrent par l'Italie dans le pays que désormais ils regardaient comme leur patrie (1).

Ces événements firent sur les esprits une impression qu'il est impossible de décrire. Le malheur inouï qui avait frappé tant de milliers d'hommes fut attribué à ceux qui avaient favorisé l'œuvre des barbares. On pouvait mettre en question ce qu'avait pu faire le duc Heinrich ; mais l'alliance de Kunrad et de Luidolf avec les Hongrois ne pouvait être niée. Et le duc Heinrich et le roi Otto lui-même ne cessèrent pas de représenter les ducs et leurs adhérents comme les auteurs de cet affreux désastre, quoiqu'ils n'eussent fait que détourner d'eux le mal et le rejeter sur ceux qui, dans leur conviction, l'avaient fait naître. Mais il était impossible que la fureur une fois déchaînée fût contenue dans certaines limites, et les passions des ducs et de leurs fauteurs ne savaient pas toujours respecter de justes bornes. Cette fois encore les peuples durent expier les fautes des princes. Une grande colère s'éleva contre les ducs, alliés avoués des Hongrois; aux yeux de beaucoup, ils ne furent plus seulement les ennemis du roi et de son frère, mais aussi les ennemis de Dieu et de son fils. Beaucoup, et surtout des ecclésiastiques que jusqu'alors l'incertitude du dénoûment avait tenus dans une position équivoque, crurent maintenant trouver dans la désolation de tant de ruines un motif convenable de se réunir avec sécurité au parti du roi ; ils rappelèrent les églises détruites, les croix brisées, les serviteurs de Dieu maltraités, et, comme entraînés par un zèle pieux, ils élevèrent avec force leur voix contre les scélérats qui avaient causé et favorisé un tel malheur.

Pendant qu'ainsi beaucoup d'esprits étaient profondément agités, la guerre interrompue à la fin de l'année précédente entre le roi et les ducs Luidolf et Kunrad reprit son cours. Otto avait, à ce qu'il semble, pris quelque repos avec l'armée qu'il avait rassemblée en Saxe. L'accord inattendu de ses ennemis avec les Hongrois avait peut-être jeté quelque trouble dans ses projets. S'il avait marché en Bavière, Kunrad aurait peut-être fait repasser le Rhin aux Hongrois pour les mener en Saxe. Il crut donc nécessaire de rester en Saxe afin de mettre à l'abri ce pays, le seul sur lequel il pût compter. Mais lorsque l'orage eut éclaté dans une autre direction, il dirigea sa marche vers le Teutschland méridional, sans doute dans le dessein d'écraser son fils Luidolf, avant que Kunrad, qui accompagnait les Hongrois, eût pu lui amener des secours : car le markgraf Gero lui-même l'accompagna dans cette expédition, quoique les pays slaves exigeassent certainement encore sous tous les rapports une active surveillance. D'autre part, non-seulement les forces des deux ducs étaient divisées, mais celles de Luidolf surtout étaient singulièrement affaiblies. Le premier choc des Hongrois, qui avait porté un coup si rude à la Bavière, laissa encore derrière lui ses effets, et leur marche ultérieure elle-même, bien qu'ils continuassent leur expédition comme amis de Luidolf, avait nécessairement entraîné toute sorte de désordres, et enlevé des hommes et des ressources dont le duc aurait pu disposer. Le duc avait essuyé un autre revers encore qui semblait pouvoir devenir pernicieux pour lui-même.

Lorsque, vers la fin de l'année précédente, le roi Otto avait quitté le Teutschland méridional, Udalrich, évêque d'Augsbourg, s'était hasardé à revenir dans son évêché avec ses troupes. Il s'y était rendu maître d'un château nommé

Mandichinda (2), et il avait cherché à le fortifier et à s'y retrancher par tous les moyens. Luidolf et son ami, le comte palatin Arnulf, furent peut-être empêchés d'abord par la poursuite des Saxons de mettre obstacle à l'entreprise de l'évêque, et ensuite par l'arrivée des Hongrois. Mais dès qu'ils eurent fait un accommodement avec ceux-ci, le comte palatin Arnulf, avec un corps de troupes qui paraissait suffisant, se présenta devant le château pour détourner l'évêque, par la persuasion ou par la force, du parti d'Otto et le faire entrer dans celui de Luidolf. L'évêque ayant d'abord éludé et ensuite formellement repoussé des propositions pacifiques, Arnulf attaqua le château par la force des armes. Mais tout à coup ses troupes furent surprises par deux princes qui accouraient au secours de l'évêque et cherchaient à le sauver. C'étaient les comtes Teutbald et Adalbert : le premier était frère de l'évêque Udalrich ; le second un Allemann, le seul des Souabes qui ne tînt pas avec fidélité au duc Luidolf. Arnulf essuya une perte considérable, et fut forcé de chercher son salut dans la fuite ; il se sauva en Bavière. Son frère Hermann était tombé au pouvoir de ses ennemis, et ce fut certainement une faible consolation pour lui de voir un seul de ses ennemis, le comte Adalbert, mortellement blessé.

Dans ces circonstances, le roi Otto s'avança avec son armée contre son fils. Mais Luidolf ne faiblit pas. Comptant sur la prochaine arrivée de son ami Kunrad, il marcha à la rencontre du roi avec l'armée qu'il lui avait été possible de rassembler. Il prit position en face de son père ennemi à Tussa sur l'Iller (3). Une bataille qui devait être décisive semblait inévitable. Cependant elle fut évitée. Udalrich, évêque d'Augsbourg, s'interposa entre les armes du père et du fils. Cet homme devait être plus disposé que tous, comme il était plus propre que tous à faire entendre des paroles de paix et de réconciliation. Il avait profondément senti tout ce qu'il y avait de déplorable dans cette guerre, qui était à la fois une guerre civile et une guerre de famille : la ville d'Augsbourg avait été pillée, parce qu'il n'avait pas tenu pour les Bavarois, et il n'avait échappé que par hasard et par bonheur à la captivité ou à la mort. Il n'était pas suspect au roi : car il ne pouvait être accusé d'avoir violé sa foi, et il pouvait élever la voix devant les Bavarois, parce qu'ils n'avaient pu forcer son château. A lui se joignit un autre évêque, Hartpert de Coire, qui n'était pas plus suspect au duc Luidolf qu'Udalrich ne l'était au roi. Et les paroles de ces deux hommes vénérables trouvèrent accès des deux côtés. Il est incertain si la force de leur parole eut une telle influence, ou si l'état des choses fut plus efficace ; on vit toutefois par la suite que du moins les deux parties n'étaient pas animées de dispositions pacifiques ; aussi est-il vraisemblable que toutes deux ne cédèrent qu'à l'empire de leur position particulière. Le roi Otto ne se montra peut-être disposé à un accommodement pacifique, que parce qu'il craignait l'arrivée du duc Kunrad, qui accourait de Lotharingie ; et Luidolf peut-être seulement parce qu'il ne savait pas que Kunrad approchait, ou parce qu'il ne voulait pas s'exposer seul au danger. En tout cas, il est certain que l'on conclut une trêve qui devait durer jusqu'au 15 juin, et l'on convint que jusque-là tout serait arrangé dans une diète à Zenn (4). On ne peut fixer le temps durant lequel cette trêve, à laquelle sans doute Kunrad accéda, interrompit la guerre ; mais on peut supposer, d'après les mouvements des armées, qu'elle a dû être conclue dans le mois d'avril.

L'intervalle ne s'écoula certainement pas sans menées de toute nature. Il est vraisemblable que des tentatives furent faites pour opérer une réconciliation ; mais elle n'eut pas lieu. Otto exigea, à ce qu'il semble, que son fils et son gendre se soumissent sans condition : il crut devoir insister sur cette prétention par égard pour son autorité et pour sa dignité comme roi et comme père. Mais Luidolf n'eut pas de confiance en lui : il était trop profondément blessé dans ses sentiments, et il avait perdu toute foi dans le cœur de son père, dans lequel, à ce qu'il pensait, le duc Heinrich avait versé le venin du serpent. On ne sait si Kunrad pensait d'une autre manière. Il se conduisit autrement à la diète de Zenn, sans que l'amitié qui existait entre lui et Luidolf paraisse en avoir souffert. Il serait donc possible qu'ils se fussent entendus pour agir d'une manière différente, parce qu'ils regardaient cette différence de conduite comme la chose la plus avantageuse à leurs intérêts réciproques. En tout cas, il est certain que, durant la trêve, les passions se réveillèrent et furent peut-être soulevées à dessein ; il est également certain que si

Luidolf et Kunrad s'étaient entendus, ils ne tirèrent aucun avantage de la différence qu'ils mirent dans leurs paroles et dans leurs actions.

La diète fixée à Zenn arriva. Le roi y parut avec une grande armée ; les ducs y vinrent avec une contenance pacifique, accompagnés seulement d'un petit nombre de fidèles, comme leur dignité princière semblait l'exiger. L'archevêque Friedrich de Mayence s'y rendit également : il était sorti de son asile, de la forteresse de Brisach, soit que, fatigué de la solitude, il désirât reprendre ses travaux archiépiscopaux, soit que les ducs l'eussent attiré, comme le seul homme qui pût rendre témoignage pour eux au sujet du traité de Mayence. A peine l'assemblée fut-elle ouverte, que le roi Otto, sans doute pour amener son fils Luidolf à faire des excuses et à se soumettre, s'exprima en termes si durs, que Luidolf ne fut pas ému, mais aigri, et qu'il se sentit de nouveau blessé d'une manière terrible.

« Si le ressentiment de mon fils, dit le roi, et des autres qui en veulent à ma vie, n'avait eu que moi en vue, je le supporterais ; mais ils ont mis en confusion tout le peuple du nom chrétien. S'ils n'avaient fait qu'attaquer mes villes, comme des voleurs de grand chemin, et s'ils n'avaient voulu qu'arracher les pays à mon pouvoir, ce serait peu de chose ; mais ils ont eu soif du sang de mes parents et de mes plus chers compagnons. Voyez, me voilà sans enfants. Le fils que j'ai aimé par-dessus tout, que j'ai élevé au plus haut degré des honneurs, est mon plus cruel ennemi : mon fils unique est mon ennemi. Et pourtant tout cela serait supportable s'ils n'avaient pas attiré les ennemis de Dieu et des hommes. Mon empire est dévasté, le peuple captif et égorgé, les villes sont détruites, les églises brûlées, les prêtres assassinés. Le sang ruisselle encore sur les routes ; et l'or et l'argent avec lesquels j'avais enrichi mon fils et mon gendre ont été entraînés hors du pays par les ennemis du Christ. Peut-on imaginer un plus grand crime, une plus grande trahison »

Le roi se tut. Heinrich, son frère, loua ses sentiments, l'aiguillonna, et à ces dures paroles en ajouta de plus dures encore. Alors Luidolf s'avança. « Les Hongrois, dit-il, sont payés contre moi. J'avoue que lorsqu'ils ont été dans le pays, j'ai obtenu d'eux, à prix d'argent, qu'ils me ménageraient, moi et ceux qui tenaient pour moi. Mais tout le peuple doit savoir que je ne l'ai fait que sous l'empire de la plus cruelle nécessité. » A ces mots, il tourna le dos et sortit. Aussitôt l'archevêque Friedrich prit la parole, soit que cela eût été convenu d'avance, soit par prudence et par bonne volonté, pour arrêter la colère du roi, et prévenir une sentence précipitée. Il déclara qu'il n'avait jamais rien pensé, ni voulu, ni fait contre le roi. Il s'engageait à le prouver devant quelque tribunal que ce fût. Seulement, comme il avait su qu'on avait élevé contre lui des accusations graves, quoiqu'il se sentît innocent, il avait mieux aimé se soustraire à la colère du roi. A cette déclaration, le roi, que cet incident avait ramené à des dispositions plus douces, ou peut-être un peu troublé par ce qui venait de se passer, répondit : « Je ne vous demande pas de serment ; travaillez seulement avec moi au rétablissement de la paix et de l'union. » L'archevêque fit cette promesse, et le roi le congédia en paix. Le duc Kunrad enfin se soumit désormais sans condition à la clémence royale, et renonça à son duché. Otto, satisfait de cette soumission, lui donna la liberté et toute sûreté, et le laissa en possession du pays de ses aïeux et de ses biens héréditaires.

Mais bientôt on donna au roi l'avis que son fils Luidolf avait quitté Zenn avec les siens. Il avait pris le chemin de Ratisbonne, et arriva heureusement dans cette ville royale. Otto, sinon surpris, du moins irrité de nouveau de l'opiniâtreté de ce jeune homme, ne crut pas devoir lui laisser de relâche. Il se mit aussitôt à sa poursuite, sans doute dans l'espérance qu'il lui serait facile de triompher en peu de temps de ce prince, qui désormais était seul. Sur sa route, il rencontra le château de Horsedal, qui était occupé par des partisans de Luidolf. Il crut pouvoir prendre ce château par un coup de main. Il l'attaqua donc ; mais il y trouva une résistance terrible. Une lutte sanglante s'engagea (5) ; l'armée d'Otto essuya une grande perte et ne s'empara pas du château. Car il ne voulait pas s'arrêter, parce que tout le succès de son expédition semblait dépendre de la rapidité de ses mouvements. Après trois jours de marche, il était devant Ratisbonne. Aussitôt la ville fut cernée. On fit des retranchements, des machines de siége et des préparatifs d'as-

saut. Mais les attaques, faites avec vigueur, ne réussirent pas, et il fut impossible aux assiégeants d'approcher leurs machines des murs de la place. La lutte fut longue et sanglante; le siége traina en longueur. Toutefois la ville n'était pas suffisamment pourvue de subsistances. La famine menaça les assiégés. Mais ils pensaient qu'il est plus honorable de mourir en combattant que de se laisser ronger par la faim. Ils résolurent donc une sortie décisive. Leur plan était bon : une partie des guerriers devait commencer le combat à cheval; une autre partie, embarquée sur le Danube, devait s'approcher du camp des ennemis, et tandis que ceux-ci résisteraient aux premiers corps, se rendre maîtresse du camp. Deux choses toutefois firent échouer ce plan. D'abord le signal de la sortie devait être donné au son de la cloche; et le secret de ce signal fut livré aux assiégeants : on ne put donc les surprendre; mais ils se tinrent tout armés et attendirent l'ennemi. Ensuite la double attaque ne se fit pas en même temps; ceux qui vinrent par le fleuve arrivèrent trop tôt. Ils furent donc facilement repoussés, massacrés, ou rejetés en désordre dans les bateaux, de sorte que beaucoup trouvèrent leur tombeau dans le fleuve, parce que les bateaux surchargés chavirèrent ou coulèrent bas. Après cet échec, le combat de cavalerie ne réussit pas non plus. Les assiégés furent repoussés dans la ville avec une grande perte, et, selon l'habitude des vainqueurs, l'armée royale se vanta que cette victoire ne lui avait pas coûté de sang. Mais ce dénoûment fut d'autant plus malheureux pour les assiégés, qu'un troupeau de bestiaux, que l'on avait amené sur l'autre rive du Danube pour l'approvisionnement de la ville, fut surpris et enlevé par le duc Heinrich.

Dans cette extrémité, Luidolf résolut de se rendre avec les principaux de ses partisans dans le camp de son père pour négocier avec l'ennemi. Il sortit de la ville. Mais Otto ne voulut pas entendre parler de négociation, et insista sur une soumission pure et simple. Luidolf revint donc dans la ville sans avoir rien obtenu; et dans leur désespoir, les assiégés firent aussitôt une nouvelle sortie par la porte de l'Est, pour prouver du moins à l'ennemi que s'ils avaient tendu les mains à la paix, ce n'était point par manque de courage et de force. Du côté de cette porte, le commandement en chef avait été donné au markgraf Gero, homme dont chaque bataille accroissait la renommée. Dans ce jour encore il se montra digne de la gloire qu'il avait acquise. Le combat dura depuis trois heures jusqu'à neuf heures. La nuit seule y mit un terme. Les assiégés revinrent sinon vainqueurs, du moins en hommes braves et honorables, dans la ville où régnaient la disette et la misère. Mais Arnulf, le comte palatin, et le plus fidèle ami de Luidolf, manquait parmi ceux qui revinrent. Il s'était perdu dans le tumulte; personne ne l'avait vu. Deux jours après, une pauvre femme, poussée par la faim, sortit de la ville pour chercher quelque nourriture : elle trouva le malheureux prince étendu sur la terre, dépouillé de ses armes et percé de traits. Cette femme rendit compte de ce qu'elle avait découvert, et cette nouvelle répandit partout une grande douleur et fit une vive impression sur Luidolf. Il se rendit de nouveau avec quelques compagnons dans le camp de son père. Personne ne sait ce qui put se passer dans ce camp entre le père et le fils. L'historien Witikind dit seulement : « Luidolf obtint la paix jusqu'à la tenue d'une diète indiquée à Fritzlar, et où l'on devait prendre une décision sur ces affaires. » Ces expressions peuvent s'interpréter de plusieurs manières. Il est possible que des négociations aient eu lieu entre le père et le fils, et que la décision indiquée ait été prise d'un commun accord; mais il est possible aussi que le roi ait retenu le duc Luidolf prisonnier avec ses compagnons, et exprimé arbitrairement cette décision. Avec quelque force que les plus nobles sentiments de notre cœur se soulèvent contre cette dernière interprétation, parce qu'elle fait supposer une perfidie de la part du roi, on ne peut nier qu'elle ne soit la plus vraisemblable. Ce qui frappe déjà, c'est que l'historien ne parle pas de négociations; mais ce qui frappe encore davantage, c'est qu'il ne dit pas un mot de ce qui fut convenu à l'égard de Ratisbonne, ni du lieu où resta Luidolf. Mais Luidolf ne revint pas dans la ville; et Ratisbonne ne se soumit pas au roi et à son frère. Il n'y a pas non plus d'indice que Luidolf ait été accusé de trahison par ses partisans dans la ville, ce qui aurait certainement eu lieu s'il les avait abandonnés à leur sort, et si, en concluant un traité, il n'avait songé qu'à lui et à ses principaux adhérents : bien plus, il fallut assiéger une seconde fois la ville, comme nous le dirons en son lieu; elle fit une

résistance opiniâtre et ne céda qu'à la supériorité du nombre ; elle ne céda pas, elle succomba. Enfin tout ce que nous savons encore de la vie de ce jeune et malheureux prince jusqu'à sa mort mystérieuse, et ce que nous raconterons plus tard, s'accorde complétement avec l'opinion exprimée ici, et il serait difficile de l'expliquer autrement. Otto justifia probablement sans peine à ses propres yeux sa conduite comme père et comme roi, avec l'assentiment des prêtres ; il la justifia peut-être d'autant plus aisément, que vers ce temps un nouveau danger le menaça. Car parmi les peuples slaves, que la rigoureuse surveillance de Gero avait seule pu contenir dans la soumission, avaient éclaté des troubles qui nécessitaient sinon sa présence, du moins celle de son markgraf.

En conséquence, Otto, aussitôt après la soumission de son fils, qui eut lieu six semaines après le commencement du siége, accourut en Saxe, accompagné de son markgraf Gero. Le duc Heinrich, soutenu peut-être par une partie des guerriers saxons, resta en Bavière pour soumettre ce pays autant que cela serait possible. Et s'il ne prit pas Ratisbonne, malgré un grand incendie qui augmenta le malheur de cette ville, il réussit du moins à rétablir son pouvoir dans le reste du pays ; mais en même temps, insatiable dans sa vengeance, il exerça d'épouvantables cruautés. Il fit crever les yeux à Herolf, archevêque de Salzbourg, qui avait tenu avec zèle pour Luidolf, et il fit mutiler le patriarche d'Aquilée, probablement pour le même motif. C'est ainsi qu'il croyait forcer les hommes à la fidélité et à l'obéissance pour l'avenir, sans pressentir que ses jours étaient comptés.

Pendant ce temps, le markgraf Gero avait marché contre les Slaves, qui, profitant de son absence, avaient fait une nouvelle tentative pour recouvrer leur liberté. C'étaient les Uckères, qui n'avaient pu contenir leur ressentiment. Le roi envoya le duc Kunrad au secours du markgraf. Peut-être soupçonnait-on Kunrad d'avoir suscité les Uckères, afin de faciliter les mouvements de son ami et allié, le duc Luidolf : en tout cas, on voulait de lui des preuves de sa nouvelle fidélité. Aucun monument de cette époque ne dit d'où Kunrad tira les hommes avec lesquels il devait aller soutenir le markgraf Gero, et avec lesquels il y alla réellement : il avait perdu le duché de Lotharingie, qui jadis lui avait été donné par Otto ; quant à ses possessions héréditaires, c'est-à-dire tout ce qu'il ne devait pas à la générosité du roi Otto, mais ce qui avait appartenu antérieurement déjà à sa famille, elles lui étaient restées. Mais ces possessions étaient, ou plutôt à ces possessions appartenaient les pays franciques de la rive droite du Rhin qui autrefois avaient été soumis au duc Eberhard. Mais sans doute, comme nous l'avons remarqué plus haut, quelques lambeaux de ces pays avaient été réunis en partie à l'Allemannie, en partie à la Saxe ; mais la plus grande partie, le pays situé entre la Diemel et le Mein, la Werra et le Rhin, était restée indivise, bien que le titre de duc des Franks eût cessé d'exister. Or ce pays, à ce qu'il semble, avait été laissé ou rendu au prince Kunrad ; et le titre ducal, que Kunrad avait porté, fut appliqué à ce territoire, non sans doute par un acte solennel, mais dans la langue vulgaire, qui se rattachait à d'anciens souvenirs et au respect dû à l'homme. Et ce respect s'augmenta même par l'expédition contre les Slaves. Dès avant la fin de l'an 954, Kunrad et Gero repassèrent l'Elbe en vainqueurs. La joie que manifesta la Saxe prouva que le soulèvement des Slaves avait inspiré de grandes inquiétudes, et par le riche butin qu'ils apportèrent avec eux, ils donnèrent au monde un témoignage de la manière dont ils avaient fait cette guerre, manière qui pouvait bien effrayer les Slaves, mais non les gagner jamais.

Mais la fortune, qui avait si longtemps été orageuse pour le roi, se montra à cette époque agitée d'une autre manière à son égard. Le roi se trouvait à la chasse dans un endroit appelé Suveldun. Là son fils Luidolf parut devant lui comme un pénitent, pieds nus, se prosterna à terre et versa des larmes amères. C'était ainsi qu'autrefois son frère Heinrich, échappé de sa prison, s'était montré devant lui. Le cœur d'Otto était tendre ; il se montrait favorable à tous ceux qui cherchaient protection à l'ombre de sa puissance. Il n'était dur que pour les rebelles ; les grandes épreuves qu'il avait subies l'avaient seules rendu soupçonneux : aussi se laissait-il exciter par des insinuations étrangères, et il ne pouvait souffrir que qui que ce fût travaillât contre la suprématie qui lui avait apparu si brillante lors de son couronnement à Aix-la-Chapelle. Dans un jour de plaisir, il ne put supporter les larmes de

son fils humilié, qui avait été jadis son favori, et plus tard un fier adversaire. Il fondit lui-même en larmes à son aspect, et releva de terre celui qu'il avait regardé comme perdu. Toute la suite du roi fut émue de cette scène. Le roi et le fils qu'il avait retrouvé furent réconciliés pour le moment, quoique les suites fussent autres que Luidolf les avait espérées, et qu'Otto les avait sans doute voulues, en cet instant d'émotion paternelle.

Cette réconciliation du roi avec son fils et un autre événement arrivé dans le même temps empêchèrent l'assemblée indiquée à Fritzlar d'avoir lieu. L'archevêque Friedrich de Mayence, épuisé et usé par le tumulte de la vie où il avait été entraîné par sa faute ou par la fatalité, mourut au mois d'octobre de cette année; et le roi désira élever sur le siége archiépiscopal de Mayence et à la première dignité ecclésiastique de l'empire teutsch son fils Wilhelm, qu'il avait eu soit de son mariage, soit d'une maîtresse. Pour arriver à ce but, il fallait quelques dispositions préparatoires et quelques négociations. Le but fut atteint. Dans une diète tenue à Arnstadt, au mois de décembre, Wilhelm fut nommé archevêque de Mayence. Dans cette même diète, la querelle entre le roi et son fils fut jugée, non comme on devait s'y attendre après la scène de Suveldun, mais avec la plus grande dureté envers le duc. Car Luidolf fut déclaré entièrement déchu de son duché de Souabe, quoique ce duché fût comme l'héritage de sa femme, et rien ne nous montre que le père ait fait la moindre promesse de le consoler de cette perte. Du reste, un homme nommé Burchard fut élevé au duché de Souabe en place de Luidolf. Ce Burchard n'a pas encore figuré jusqu'ici sur la scène de l'histoire : il est d'autant plus vraisemblable qu'il était fils de ce duc Burchard de Souabe, dont il a été fait mention à plusieurs reprises; on n'avait peut-être pas tenu compte de lui à la mort de son père, par la seule raison qu'il était encore enfant.

CHAPITRE V.

DERNIÈRE IRRUPTION DES HONGROIS DANS LE TEUTSCHLAND. — BATAILLE DU LECHFELD. — GUERRE AVEC LES SLAVES, ET TRANQUILLITÉ RÉTABLIE DANS L'EMPIRE.

De l'an 955 à l'an 960.

Ces troubles si longs et si orageux étaient enfin terminés. La maison royale était, si non réconciliée, du moins en paix avec elle-même; la tranquillité était rétablie dans tout l'empire, à l'exception peut-être d'une partie de la Bavière où le nom de Heinrich excitait toujours encore de la répugnance et de l'aversion. Le roi avait donc assurément salué la nouvelle année 955 avec des sentiments et des espérances tout autres que ceux avec lesquels il avait commencé l'année qui venait d'expirer. Mais il allait au devant d'un danger non moins grand, et toutefois d'une lutte plus noble et d'une gloire plus belle.

Au mois de mars de l'an 955, le roi ramena avec une armée son frère Heinrich en Bavière, afin de mettre, dans cette contrée aussi, un terme à la résistance et au désordre. Les deux frères se montrèrent devant Ratisbonne vers le temps de Pâques, et se virent forcés d'assiéger encore une fois cette ville avec toutes les ressources de l'art connues dans ce siècle. Mais si la résistance ne fut pas moins vigoureuse que la première fois, elle dura moins longtemps. La ville, désolée, épuisée par la disette et par le fer, succomba à la puissance du roi après une lutte opiniâtre. Otto punit de l'exil les chefs, anciens amis de Luidolf; la multitude seule fut traitée avec miséricorde. Heinrich fut rétabli dans son duché, et le roi revint en Saxe vers la fin du mois de juin.

Il ne trouva pas en Saxe toutes choses dans l'état où il les avait laissées. Ce Wichmann qui deux ans auparavant avait abandonné la cause d'Otto, s'était uni à Luidolf et à Kunrad, et avait cherché à exciter des troubles en Saxe contre son oncle, le duc Hermann, tandis que le roi se trouvait en Bavière, avait été déclaré digne d'un châtiment par les princes saxons; mais le roi Otto l'avait gracié. Depuis ce temps toutefois on l'avait tenu en prison. Lorsque le roi voulut entreprendre avec son frère l'expédition de Bavière, il somma le comte Wichmann de le suivre. Wichmann dit qu'il était malade. Cette assertion pouvait être vraie; mais Otto, qui avait perdu toute confiance en cet homme, ne le crut pas. Il ne se contenta pas de rappeler au comte un devoir que beaucoup d'hommes ne se rappellent qu'avec répugnance, la reconnaissance, il le remit de plus à la garde et à la surveillance du comte Ibo. Le comte Wichmann en fut blessé. A peine le roi fut-il parti, que Wichmann demanda à

son gardien, le comte Ibo, la permission d'aller à la chasse. Il l'obtint. Quelques-uns de ses amis s'étaient cachés dans la forêt. Il se rendit en toute hâte avec eux dans sa patrie ou dans le comté qu'il avait précédemment administré, et qui était évidemment dans le nord-ouest de la Saxe, entre le Wéser et le Rhin. Là son beau-frère Ekbert se réunit aussitôt à lui. Ils se rendirent aisément maîtres de quelques châteaux et se mirent en révolte ouverte contre le roi. Le duc Hermann ne leur laissa toutefois pas le temps de continuer et de consolider ce qu'ils avaient commencé. Il s'avança avec célérité, et les força à la fuite. Ils se rendirent au delà de l'Elbe dans les pays slaves, et vraisemblablement chez les Abodrites. Là ils gagnèrent deux princes, Nako et Stoinef, qui étaient frères. Le duc Hermann, craignant les conséquences de cette liaison, courut à leur poursuite. Il essaya de surprendre une ville appelée Suithleiskranne (1). Mais cette tentative échoua, et le duc se vit contraint de repasser l'Elbe, probablement avec une perte considérable; car bientôt après Pâques, les Slaves, conduits par Wichmann et Ekbert, le suivirent après avoir passé l'Elbe. Hermann se trouva dans un grand embarras. Le roi se trouvait avec une grande partie des Saxons en Bavière devant Ratisbonne; lui-même, le duc, n'avait que peu de troupes à sa disposition, et il ne pouvait les employer inconsidérément contre les Slaves, parce qu'il devait craindre sur ses derrières des troubles excités par les partisans de Wichmann. Il résolut donc de ne hasarder aucun mouvement décisif avant le retour du roi. Une multitude considérable de la contrée où les Slaves s'étaient jetés s'était réfugiée dans une ville appelée Kokaressem (2). Les Slaves tournèrent leurs armes contre cette ville. Dans cette extrémité, les habitants demandèrent au duc Hermann de les secourir et de les sauver. Dans l'armée du duc, beaucoup d'hommes soutinrent qu'il fallait secourir ces malheureux. Mais le duc ne changea rien à sa résolution, et déclara aux assiégés qu'ils eussent à se tirer d'affaire le mieux qu'ils pourraient par un accommodement. Là-dessus ils conclurent avec les Slaves et leurs alliés un traité en vertu duquel ils devaient laisser dans la ville tout ce qu'ils possédaient, ouvrir les portes, et se placer librement, mais désarmés comme des esclaves, avec leurs femmes et leurs enfants, sur les murailles. Ce traité fut exécuté. Les Slaves occupèrent la ville. Mais l'un d'eux reconnut son esclave dans la femme d'un affranchi saxon. Il voulut s'en emparer; le Saxon, pour sauver sa femme, frappa du poing le Slave. Alors les Slaves déclarèrent que les Saxons avaient rompu le traité, que celui-ci était nul. Ils se précipitèrent donc sur cette multitude désarmée, massacrèrent tous les adultes, et emmenèrent les femmes et les enfants en esclavage.

Ces malheureux événements semblent avoir déterminé le roi Otto à hâter son retour de Bavière, pour prévenir de plus grands malheurs et tirer vengeance de ce qui s'était fait. En route, au moment où il venait d'atteindre la frontière saxone, à la fin du mois de juin, une ambassade de Toxis, duc des Hongrois (3), vint vers lui, afin de rétablir, disait-on, les anciennes relations amicales. Ce prétexte ne manquait peut-être pas de vérité. Les Hongrois avaient été sans aucun doute séduits de nouveau par le produit de leurs pillages de l'année précédente, et leur ancien désir de prouver par une grande entreprise contre le Teutschland, dans un but de pillage et de vengeance, qu'ils étaient encore les mêmes, s'était réveillé en eux. Mais ils avaient certainement appris aussi que les discordes étaient étouffées dans le Teutschland, qu'Otto était réconcilié avec son fils et son gendre. Cette nouvelle et l'arrivée d'Otto et de son frère en Bavière les décidèrent peut-être à ajourner leurs projets; et ensuite la prompte et complète soumission de la Bavière leur inspira peut-être de telles inquiétudes, qu'ils aimèrent mieux tendre la main en signe de paix que s'exposer au danger d'une attaque. Aussi Toxis, leur duc, envoya-t-il au roi victorieux ces ambassadeurs avec des propositions pacifiques. Otto, bien informé de l'état des choses en Saxe, reçut ces ambassadeurs avec faveur et bienveillance, les retint quelques jours près de lui, et les congédia, selon l'usage de ce temps, avec des présents, en signe de paix et d'amitié. Mais ces ambassadeurs revinrent auprès de leur prince et de leur peuple non-seulement avec ces présents, mais aussi avec la nouvelle de l'irruption des Slaves et d'une nouvelle guerre civile en Saxe; et cette nouvelle, à laquelle les Hongrois donnèrent peut-être plus d'importance qu'elle n'en avait, les détermina à reprendre le plus rapidement possible leur première résolution, de hasarder

une grande entreprise contre le Teutschland.

Otto arriva en Saxe. A la seule nouvelle de son retour les Slaves semblent avoir repassé l'Elbe. Il fit les préparatifs d'une invasion dans leur pays, pour les punir de leurs crimes et les faire rentrer dans la soumission. Mais avant de pouvoir rien entreprendre, il reçut un message de son frère Heinrich, duc de Bavière : il lui annonçait qu'une multitude innombrable de Hongrois s'avançait, qu'il eût à venir en toute hâte sauver son empire ; que sa présence était d'autant plus nécessaire, que lui-même, Heinrich, était malade. Aussitôt Otto renonça à son expédition contre les Slaves, laissa en Saxe, pour continuer la guerre, la plus grande partie des vassaux saxons, et se rendit de nouveau avec un corps de volontaires dans le Teutschland méridional. En même temps il somma les Franconiens et les Souabes de se joindre à lui avec toutes les forces qu'ils pourraient réunir, pour secourir les Bavarois et l'empire. Personne ne perdit de temps devant un si grand danger. De la Bohême même, un corps de mille hommes vint se réunir au roi.

Avant que le roi ne pût arriver, les Hongrois avaient inondé la Bavière ; ils avaient pillé le pays d'une horrible manière ; ils l'avaient ravagé et souillé par le fer et par le feu. Les guerriers bavarois, sans duc et sans chef, s'étaient retirés derrière le Lech devant ces hordes sauvages. Les Hongrois, selon leurs écrivains nationaux, les avaient suivis en trois bandes : deux de ces bandes avaient campé devant Augsbourg, pour attaquer cette noble ville ; la troisième s'était avancée plus à gauche, le long du Danube. Le roi prit position à une distance convenable sur la rive occidentale du Lech. Bientôt après arriva le duc Kunrad, avec les troupes franconiennes, et particulièrement avec une forte cavalerie. A son apparition, toute l'armée poussa des cris de joie ; car Kunrad était un homme d'un génie audacieux et d'une vigueur infatigable, prudent dans le conseil et résolu dans l'action, également irrésistible dans le combat à pied et à cheval, et généralement aimé, parce qu'il était partout un exemple et un modèle. L'armée demanda d'être conduite aussitôt au combat. Mais le roi Otto, calculant la masse immense de farouches ennemis en face de laquelle il se trouvait avec sa petite armée, ne voulut pas entreprendre cette grande œuvre sans cérémonies religieuses pour implorer la bénédiction de celui qui donne à son gré la victoire. C'était le 10 août, fête du saint martyr Laurent. Au moment du départ, dès l'aube du jour, chacun promit avec serment, d'abord à son duc, ensuite à ses compagnons d'armes, de tenir ferme avec eux. Le roi disposa ses troupes sur huit lignes. Les Bavarois, commandés par les lieutenants du duc Heinrich, formaient les trois premières : on leur devait cet honneur, puisqu'il s'agissait avant tout de leur patrie. A la quatrième ligne étaient les Franconiens, le duc Kunrad à leur tête. La cinquième était la plus forte ; on l'appela la royale. Là se trouvait le roi, entouré de belliqueux jeunes hommes choisis dans bien des milliers. Sur le front de cette ligne s'élevait le drapeau de l'empire ; au milieu était la sainte lance, à laquelle s'attachait la confiance dans la victoire. Les deux lignes suivantes étaient formées de Souabes ; elles étaient commandées par le duc Burchard, gendre du duc Heinrich. A la fin, venaient les Bohêmes, au nombre de mille hommes d'élite, parfaitement armés. Ils servaient d'escorte aux bagages et aux équipages ; car, comme si l'on avait ignoré les habitudes et le caractère pillard des Hongrois, on avait relégué toutes ces choses aussi loin que possible derrière l'armée, dans la persuasion que la dernière place était la plus sûre. Voilà dans quel ordre l'armée s'avança avec précaution.

Les Hongrois, dont toute la force consistait dans la rapidité de leurs mouvements, dans leur adresse à envelopper et à fatiguer l'ennemi, n'attendirent pas le choc de l'armée teutsche. Ils franchirent le Lech, passèrent à une certaine distance devant l'armée teutsche sans en être vus, et se précipitèrent soudainement avec des hurlements sauvages sur l'arrière-garde, que formaient les Bohêmes. Une partie de ceux-ci fut massacrée et le reste mis en fuite. Tout le bagage tomba entre les mains des Hongrois. Ceux-ci, ravis de la victoire et du butin, se jetèrent sur les derrières et sur les deux flancs des Souabes, qui formaient les septième et huitième lignes ; la confusion, le désordre, la fuite, se mirent aussi parmi les Souabes. Lorsque le roi apprit que le combat avait commencé sur le point où l'ennemi ne pouvait rencontrer que les moindres forces, et que pour cette raison le mal et les pertes étaient déjà considérables, il ordonna au duc Kunrad de mener

à l'ennemi ses Franconiens, c'est-à-dire la quatrième ligne, et de commencer une attaque régulière contre ces hordes sauvages. L'état du combat était critique; de vieux guerriers, accoutumés aux batailles et à la victoire, jetaient des regards inquiets et découragés sur ce tumulte. Les troupes de Kunrad se composaient de jeunes gens qui avaient à peine vu la guerre; mais ce prince audacieux sut communiquer son esprit héroïque aux hommes placés sous ses ordres. Il se précipita tellement à l'improviste et d'une manière si terrible sur ce ramas de brigands, qu'il les dissipa complétement, délivra tous les prisonniers, et reprit tout le bagage, au grand chagrin des Hongrois. Ceux-ci prirent à leur tour la fuite, et cherchèrent à regagner l'autre rive du Lech, d'où ils étaient venus. Mais comme ils étaient forcés de passer devant l'armée teutsche pour arriver au fleuve, ils furent arrêtés et pris en flanc par les quatre premières lignes, et le duc Kunrad les poursuivit avec la plus grande ardeur. Le roi lui-même, l'épée d'une main et la sainte lance de l'autre, et plein d'enthousiasme, adressa à ses guerriers quelques paroles pour les enflammer, et à la fois général et soldat, il s'élança en avant contre l'ennemi. Ses troupes le suivirent. Les Hongrois tombèrent au milieu des rangs des Teutschs. D'un côté une résistance inutile, de l'autre une fuite désordonnée, partout la terreur, la crainte, l'abandon, le danger, le désespoir, un tumulte infini. Une grande multitude fut massacrée; d'autres, qui arrivèrent jusqu'au fleuve, s'y jetèrent pour gagner l'autre rive à la nage; mais hommes et chevaux étaient trop épuisés; ils trouvèrent tous la mort dans les flots. D'autres encore cherchèrent à se cacher dans les villages voisins; mais on incendia les villages, et tous périrent dans les flammes. Le soir tout était décidé sur la rive droite du Lech. Le lendemain matin l'armée teutsche passa le fleuve, s'empara du camp des Hongrois devant Augsbourg, mit en liberté tous les prisonniers qui s'y trouvaient encore, poursuivit les Hongrois fugitifs qui s'étaient échappés du champ de bataille et du camp, ou qui, sur les derrières de leur armée, s'étaient arrêtés dans les villes et en d'autres lieux de Bavière, et les massacra ou les fit prisonniers, de sorte qu'il ne s'en sauva qu'un petit nombre qui portèrent à leur peuple la nouvelle de ce désastre. Dans ce malheur général ne fut peut-être pas enveloppée cette troisième bande de Hongrois qui doit s'être trouvée plus au nord, loin du champ de bataille. On prétend que cette bande fit encore bien du mal aux Teutschs, et retourna ensuite honorablement en Hongrie. Mais les écrivains teustchs ne parlent pas d'une armée hongroise distincte qui aurait échappé à la défaite générale, et ils parlent encore moins d'exploits accomplis après la bataille par les Hongrois contre les Teutschs. Il n'est donc pas invraisemblable que cette assertion d'écrivains hongrois n'a pris naissance que dans des contes et des bruits populaires fondés eux-mêmes sur le désir de présenter sous le jour le plus faible la honte et les pertes des Hongrois. D'autre part, ce qui n'est pas douteux, c'est que le duc Heinrich couronna cruellement, selon son habitude, l'œuvre sanglante exécutée contre les Hongrois. Trois princes hongrois avaient été faits prisonniers; ils furent amenés au duc malade; et celui-ci, soit qu'il les eût connus autrefois et qu'il eût à venger sur eux quelque perfidie particulière, soit qu'il voulût seulement se dédommager de n'avoir pas assisté à la bataille, les fit pendre et mourir ainsi d'une mort ignominieuse.

Telle fut la bataille du Lechfeld. Les Teutschs y avaient également essuyé de grandes pertes, et beaucoup de braves y avaient trouvé une mort glorieuse pour leur patrie et pour leur roi, pour la religion et pour leur peuple. Mais parmi tous ceux dont on eut à déplorer la perte, aucun ne fut autant et aussi généralement regretté que Kunrad, le vaillant duc, auquel on devait réellement la gloire de ce jour et la palme de la victoire. Épuisé par la chaleur de cet affreux combat, il détacha sa cuirasse pour respirer un instant un air frais; et dans ce moment même le javelot d'un Hongrois l'atteignit à la gorge : il tomba de cheval et expira. Le roi Otto, reconnaissant combien il lui était redevable, ordonna que ses restes fussent portés à Worms, où il les fit ensevelir avec une magnificence royale. De semblables scènes et beaucoup de souvenirs amers tempérèrent la joie et y mêlèrent des sentiments pénibles. Le roi ordonna que dans toutes les églises de l'empire on célébrât un service solennel, pour rendre grâce à Dieu de lui avoir donné la victoire. Dans la joie de son cœur, il fit aussi annoncer au saint-siége de Rome, que le pape Agapet II occupait alors, ce triomphe, qui n'avait pas été obtenu pour le

seul Teutschland, mais pour tous les peuples chrétiens d'Occident. Parmi les peuples, il fut reconnu que la victoire du Lechfeld était la plus grande qu'aucun roi eût remportée depuis deux siècles ; et tel fut l'enthousiasme des vainqueurs eux-mêmes, qu'ils saluèrent le roi des titres d'empereur et de père de la patrie. Et dans le fait, cette victoire eut des résultats de la plus haute importance. Par elle, les relations entre les Teutschs et les Hongrois prirent un tout autre caractère. Les Hongrois, il est vrai, ne perdirent pas aussitôt leur ancien amour du pillage, qu'ils avaient hérité de leurs aïeux nomades ; il y eut plus d'une fois encore des hostilités ; mais jamais, après la journée d'Augsbourg, ils n'osèrent mettre le pied comme peuple et en masse sur le sol teutsch. Ils cherchèrent au sud et à l'est d'autres théâtres pour leur ardeur belliqueuse ; mais les Teutschs, par leur bravoure et leur habileté, avaient fait une telle impression sur les Hongrois, que ceux-ci ne s'attachèrent plus qu'à s'instruire par leur exemple, et à adopter ce qui leur était particulier dans les choses de la guerre et de la paix, autant que le permit l'ancienne barbarie. A peine un quart de siècle se fut-il écoulé, que déjà beaucoup de Hongrois s'inclinaient devant la croix, et avant la fin du xe siècle, les princes du peuple reconnurent déjà que pour le bonheur et le progrès de celui-ci, il n'y avait rien de plus salutaire que la religion chrétienne, l'église universelle, et l'organisation teutsche pour la paix et pour la guerre. Voilà les grandes conséquences qu'eut la grande journée du Lechfeld.

Le roi Otto, auquel on rapporta la gloire de cette bataille, revint en toute hâte en Saxe. Il y fut reçu avec une joie inexprimable. Car pendant son absence, les Saxons avaient été en proie à la crainte et à de grandes inquiétudes. La guerre avec les peuples slaves avait continué et s'était étendue ; car les Redariens s'étaient aussi révoltés. Et cette guerre avait été faite sans succès. Le comte saxon Dietrich, qui avait le commandement d'un corps d'armée, pénétra témérairement dans le pays des Redariens. Il parvint à prendre une ville forte. Il la fit piller et brûler ; tout, aux environs, fut enlevé, détruit ou brûlé. Mais, dans sa retraite, une partie de son armée fut poussée par les Slaves dans un marais qui touchait à la ville, et l'attaque fut si vigoureuse, que beaucoup trouvèrent la mort, et que le reste prit honteusement la fuite. Des événements de cette nature, qui se passaient pendant que le roi était absent et allait au devant d'un danger dont personne ne pouvait calculer l'étendue, avaient ébranlé les âmes ; et en même temps des phénomènes extraordinaires les avaient effrayées et avaient été regardés comme de mauvais présages. Une terrible tempête avait renversé plusieurs églises ; des ecclésiastiques avaient été frappés de la foudre, et d'autres choses de cette espèce avaient eu lieu en grand nombre. L'arrivée du roi dissipa aussitôt toute inquiétude ; il ne fut pas seulement salué comme victorieux, mais aussi comme sauveur et protecteur. Les peuples slaves eux-mêmes perdirent la confiance qu'ils avaient eue jusqu'alors, lorsqu'ils apprirent que le roi était de retour et que la victoire l'avait ramené.

Otto appela aussitôt à une diète les vassaux saxons. On y résolut que les comtes Wichmann et Ekbert seraient considérés et traités comme ennemis publics ; qu'on épargnerait ceux qui s'étaient joints à eux s'ils s'en séparaient et rentraient dans le devoir, et qu'une expédition était nécessaire contre les Slaves. On vit venir une ambassade de ces Slaves. Ils voulaient (déclarèrent leurs députés) payer comme autrefois le tribut habituel ; mais on devait leur laisser à eux-mêmes l'organisation de leurs relations sociales. A ces conditions, ils étaient tout disposés à la paix. Otto répondit qu'il leur accordait volontiers la paix ; mais que les crimes commis devaient être expiés comme ils le méritaient, et que toutes choses devaient être rétablies dans l'ordre où elles étaient avant que la révolte n'éclatât. Dans ce cas, répondirent les Slaves, nous tenterons le sort des armes pour la liberté.

Là-dessus Otto franchit l'Elbe avec une armée qu'il conduisit dans le pays des Slaves. Une cruelle destruction signala sa route. Il arriva à la Dosse ; mais comme il dut perdre quelques jours en préparatifs pour passer cette rivière, il se trouva dans un assez grand danger. Devant lui, le fleuve ; sur l'autre rive, une grande armée ennemie ; sur ses flancs, un marais ; derrière lui, des bandes ennemies, rendaient tout incertain, faisaient des abattis, et coupaient les communications du roi avec les pays de l'autre côté de l'Elbe, avec la Saxe. Il se trouva fort embarrassé. Il aurait volontiers fait un accommodement, d'autant plus que son armée man-

qua bientôt de vivres, et que la disette et l'air de ces contrées marécageuses produisirent des maladies contagieuses. Son markgraf Géro fit une tentative. Il envoya vers le prince Stoineff, dont nous avons déjà parlé, et lui proposa une conférence. Le prince se montra sur la rivière. Gero lui proposa : ou que les Slaves rétrogradassent pour que l'armée teutsche pût passer la rivière sans obstacle ; ou que l'armée teutsche rétrogradât pour que les Slaves pussent venir de ce côté, et qu'ensuite on cherchât une décision en pleine campagne, comme il convenait à des gens de cœur. Le prince slave lui répondit par un rire de mépris et lui tourna le dos. Alors Gero lui cria : « Demain tu apprendras, je te l'assure, à qui tu as affaire! » Ces paroles eurent leur effet, et comme dès avant l'aube du jour suivant le roi fit prendre des dispositions qui semblaient prouver que son intention était réellement de forcer le passage de la rivière, les Slaves dirigèrent sur cette position toute leur attention et toutes leurs forces, afin de défendre l'autre rive. Pendant ce temps, le markgraf Gero, soutenu par des Slaves amis, réussit à jeter sur un autre point trois ponts sur la rivière sans être aperçu. L'armée teutsche quitta ensuite la position qu'elle avait occupée jusqu'alors, et arriva sur l'autre rive avant que les Slaves eussent pu comprendre son mouvement. Alors les Slaves se précipitèrent au devant d'elle, mais fatigués et en désordre. On en vint à une bataille. Une grande partie des Slaves furent tués; une partie plus grande encore mise en fuite. Stoineff lui-même chercha son salut en fuyant. Un Saxon nommé Hosed le trouva dans un bois; il le tua, et fit prisonnier l'un de ses deux compagnons. Puis il prit les armes du prince, lui coupa la tête, chargea son prisonnier de ce fardeau, et l'amena au roi Otto. Hosed, l'auteur d'un tel exploit, fut célébré, honoré et récompensé comme un héros. Le jour suivant, la tête du malheureux prince fut exposée dans le camp, et autour d'elle les têtes de soixante-douze prisonniers, et au milieu de cette scène atroce on laissa vivant un conseiller du prince, après lui avoir coupé la langue et crevé les yeux : tant cette race avait oublié les maux et les cris infinis de douleur de ses aïeux, qui, comme maintenant les Slaves, avaient combattu pour ce qu'ils avaient de plus sacré, pour la liberté, pour leurs mœurs et pour leur religion, contre le système destructeur de la féodalité et contre l'Église avide de dîmes; tant elle avait oublié le massacre de Verden, que l'oppresseur des Saxons, un grand guerrier, avait ordonné cent soixante-treize ans auparavant. Et la religion chrétienne ne détournait pas de tels crimes, et le moine Witikind de Corvei les raconte avec la même tranquillité que des événements ordinaires.

Du reste, l'esprit national des Slaves, un instant réveillé, fut étouffé par le désastre arrivé sur la Dosse. Ils se courbèrent encore une fois sous le joug de l'Église et de la féodalité, et se soumirent à la servitude. Wichmann et Ekbert s'enfuirent en France auprès du duc Hugo, et dans les pays slaves il n'y eut pas de paix ; mais on y vit des mouvements convulsifs ou la tranquillité d'un cimetière. Dans les quatre ou cinq années suivantes, Otto se vit de nouveau forcé, tantôt d'y faire en personne une expédition, tantôt d'y envoyer une armée : sa conduite fut toujours la même, ainsi que les résultats ; le sort des malheureux Slaves devint toujours plus dur. Wichmann et Ekbert essayèrent aussi d'exciter de nouveaux troubles en Saxe; mais là encore la fortune favorisa Otto. Enfin Ekbert et Wichmann prirent le parti de solliciter la clémence du roi, le premier par l'intercession de l'archevêque Bruno, le second par celle du markgraf; et Otto leur pardonna, parce que, occupé de nouveaux et grands projets, il voulait maintenir la tranquillité en Saxe et dans tout l'empire.

CHAPITRE VI.

FIN DE LUIDOLF. — SECONDE EXPÉDITION D'OTTO EN ITALIE. — OTTO, EMPEREUR ROMAIN.

De l'an 956 à l'an 962.

Par son bonheur et par son énergie, par la fidélité des Saxons et par les vertus héroïques de quelques hommes, tels que Gero, Hermann et Kunrad, Otto avait encore une fois triomphé de tous ses ennemis. Comme dix ans auparavant, il se trouvait maintenant à un haut degré de grandeur et de puissance. La tranquillité était rétablie dans l'empire ; les frontières étaient assurées; une belle victoire avait été remportée sur les Hongrois, et l'on avait tiré des Slaves, qui avaient essayé de nouveau de reconquérir leur liberté, une vengeance si terrible, que l'on devait s'attendre à ce que ces

infortunés, s'ils ne se réconciliaient pas avec leur sort, s'y soumettraient du moins. Un grand éclat entourait le nom de l'heureux monarque, et les princes et les peuples étrangers, lointains et voisins, lui envoyèrent des ambassades, recherchèrent son amitié, et lui offrirent les produits les plus rares ou les plus remarquables de leur pays pour lui témoigner leur admiration. On semblait revenu au temps de Karl le Grand.

Mais il avait fallu neuf années de désastres de toute nature et de désolation indicible pour que le roi réussit à rétablir un ordre de choses semblable jusqu'à un certain point à celui qu'il avait anéanti et même détruit par son expédition en Italie. Si les guerres civiles résultent quelquefois de malheureux malentendus, et habituellement de désirs effrénés et de passions déchaînées, elles ne se terminent jamais sans laisser des traces terribles de la folie qui trop souvent les dirige et qui presque toujours les accompagne; et le premier monument, même de la plus belle victoire remportée sur l'ennemi du dehors sur le sol de la patrie, est la destruction, le besoin, la misère et une sanglante désolation.

Si le roi jetait les yeux sur sa propre maison, il y voyait de grandes et sombres lacunes. Son gendre Kunrad, duc de Lotharingie, avait, il est vrai, trouvé la mort d'un héros dans un glorieux combat pour sa patrie et pour son roi; mais il n'avait pas moins péri, et le roi et la patrie avaient perdu en lui un vaillant et illustre général. Son frère Heinrich, duc de Bavière, ne s'était pas relevé du lit de douleur où il avait été forcé de rester spectateur inactif des horribles ravages exercés par les Hongrois dans son duché. Il mourut deux mois après la victoire des Teutschs au Lechfeld; et il mourut comme il avait vécu, la méchanceté dans le cœur. Sur les observations du prêtre, il confessa qu'il avait péché en faisant mutiler le patriarche d'Aquilée; mais en face même de l'éternité, on ne put le faire repentir du crime qu'il avait commis sur le malheureux Herolf, archevêque de Salzbourg. Il est difficile de dire si sa mort fut une perte pour Otto, son frère, comme roi des Teutschs; mais le duc Heinrich n'avait pas manqué de génie, de vigueur et d'activité. Les anciennes discordes entre les deux frères avaient été apaisées; Heinrich avait reçu, dans le duché de Bavière, une possession réelle qui sans doute, avec les années, lui fit oublier peu à peu la grandeur qu'il avait rêvée et qu'il avait poursuivie dans sa jeunesse; l'expédition d'Italie et la perspective d'un nouveau monde d'espérances ouverte par elle avaient seules réveillé en lui ses anciennes passions, et l'avaient entraîné de nouveau dans des troubles malheureux et sanglants. Otto n'était pas sans reproche au sujet des dernières erreurs de Heinrich; et dans les larmes de sa vénérable mère, qui certainement ne vit pas sans une profonde douleur l'ancien favori de son cœur descendre avant le temps au tombeau, il y avait sans doute un avertissement sévère pour le fils qui lui restait. Enfin Otto avait perdu son propre fils Luidolf. Celui-ci, qu'il avait jadis aimé de toute son âme, avait péri, comme nous allons le raconter, en des circonstances équivoques; et si Otto réfléchissait au sort cruel de ce malheureux jeune homme, et si en même temps il recherchait les causes de l'opiniâtre fatalité qui l'avait entraîné, il devait tout au moins rester dans l'incertitude si le fils s'était criminellement détaché du cœur de son père, ou si le père avait brutalement et durement repoussé le fils. Il pleura sur lui, comme David avait pleuré sur Absalon, et il pleura avec raison.

Au milieu de tant de malheurs domestiques, il restait sans doute au roi sa belle et jeune épouse, et le fils, nommé Otto, qu'elle lui avait donné cinq ans auparavant; et peut-être ce prince trouva-t-il dans les embrassements de sa femme et dans la vue de son enfant, sinon l'oubli, du moins un adoucissement et une consolation. Mais que s'offrait-il à ses regards, s'il les détournait de sa famille pour les reporter sur les cantons de la patrie, et s'il examinait la situation de l'empire? Une grande partie de cet empire avait été pillée et ravagée par des barbares farouches et exaspérés; le système de l'Église était ébranlé; le sacré avait été profané de mille manières: ici des villes avaient été brûlées et détruites, là entravées et arrêtées dans leurs progrès; le commerce et le négoce interrompus et paralysés par l'incertitude et la misère générale; beaucoup de vaillants hommes du nord et du sud du Teutschland avaient péri; beaucoup de sang teutsch avait été répandu par des mains teutsches; de grands malheurs et une misère infinie avaient atteint des milliers d'hommes, non-seulement par la main des hommes, par

la fer et par le feu, mais aussi par la famine et les maladies qui suivent d'ordinaire les guerres intestines et celles du dehors. Les ecclésiastiques pouvaient trouver les consolations dont ils avaient besoin dans la piété et dans la superstition de la multitude, comme dans la libéralité et dans les faveurs des rois et des autres princes et seigneurs; les victoires remportées sur les Hongrois et sur les Slaves pouvaient faire oublier beaucoup de choses aux belliqueux vassaux, qui voyaient dans leur épée un moyen certain de réparer leurs pertes et d'agrandir leurs domaines; mais quelle voile ou quelle ancre restait aux classes inférieures? Pour ceux qui, dépouillés de leur liberté, vivaient sur les terres féodales des vassaux, comme serfs absolus, ou comme soumis au cens et au service, il ne s'offrait encore aucune perspective : leur sort dépendait de celui des villes. Et ces villes, grâce aux besoins toujours croissants de l'esprit humain, auraient pu, par un développement rapide, arriver à une existence libre, à la considération et à la puissance, si le roi Otto, fidèle à l'esprit de son père, leur avait accordé des soins assidus. Ces encouragements, qui supposaient le maintien de la tranquillité, l'union dans l'empire, et la répression de vassaux, pouvaient seuls leur faire oublier les maux qu'elles avaient soufferts.

Toutes ces considérations auraient dû, à ce qu'il semble, inspirer au roi Otto la résolution de consacrer désormais sans partage toutes ses forces à l'empire, de réparer ce qui pouvait être réparé, et d'essayer par tous les moyens de mériter le titre de père de la patrie, dont on assure qu'il avait été salué sur le champ de bataille d'Augsbourg. Il semble qu'avant tout son âme aurait dû frissonner à l'idée d'une seconde expédition en Italie, après que la première lui avait coûté si cher ainsi qu'au peuple teutsch. Mais Otto avait toujours nourri cette idée, et les troubles du Teutschland l'avaient seuls détourné d'une nouvelle entreprise contre l'Italie, parce qu'ils lui en rendaient l'exécution impossible. Et quel roi aurait alors renoncé, pour le bonheur de son peuple, à la domination sur un peuple étranger, s'il se sentait assez fort pour le vaincre et pour le soumettre? Et Otto avait sans doute, outre les tendances ordinaires aux rois, des motifs particuliers qui l'excitaient et le pressaient.

Avant tout il se faisait un point d'honneur de ne pas laisser inachevé ce qui était une fois commencé. Il semblait indigne d'un grand prince de renoncer à la couronne impériale, le plus bel ornement du monde, après avoir étendu la main vers elle. Mais pour conquérir cette couronne, il n'y avait pas un instant à perdre. Le temps pressait; les années où l'homme est dans la force s'écoulaient. Une grande expédition contre l'Italie pouvait être salutaire même pour la tranquillité du Teutschland. Ce qui était resté inachevé dix ans auparavant pouvait maintenant être plus facilement accompli : Otto ne trouvait plus dans son chemin de fils jaloux; il n'avait plus de frère envieux qui semât la discorde. Si l'œuvre réussissait, toutes les passions soulevées devaient se dissiper dans l'ivresse de la victoire; et qui oserait élever un regard d'insolence et de bravade vers l'éblouissant éclat de la dignité impériale? De plus, Adelheid, l'épouse d'Otto, désirait peut-être revoir le pays de sa jeunesse. La première joie qu'elle avait ressentie de se voir sauvée des mains d'un prétendant aussi odieux qu'emporté s'était évanouie; depuis qu'elle se trouvait dans le Teutschland, elle avait rarement joui de la présence de son époux, et la querelle qu'elle avait causée entre le père et le fils était un mauvais passe-temps. Il n'y avait non plus rien d'agréable à séjourner entre les épaisses murailles des châteaux fortifiés, et les solitudes, les bruyères, les marécages, les tourbières de la Saxe étaient un triste dédommagement pour les magnificences perdues, pour la splendeur et les jouissances, le ciel et l'amour du Midi. Sans aucun doute elle poussa Otto vers l'Italie; sans aucun doute elle entretint des relations constantes avec l'Italie; et l'état de ce malheureux pays, et les cris de douleur qui traversaient incessamment les Alpes, éveillèrent peut-être aussi de plus nobles sentiments dans son cœur et dans celui de son époux.

Dans l'Italie supérieure, en Langobardie, les relations sociales étaient tellement bouleversées et confondues, qu'au milieu du pays et au sein du peuple on ne pouvait trouver aucun moyen de tout faire rentrer dans une voie qui aboutît à l'ordre. Le roi Berngar, dans la dévorante fureur que lui inspirait la ruine de ses projets, tâchait, par la dureté et la violence, d'abord de tirer vengeance de ses adversaires, et ensuite de forcer tout le monde à l'obéissance.

Mais chacun de ses actes de dureté et de violence excitait l'exaspération, la résistance, et faisait naître des plans pour appeler le secours de l'étranger; et la connaissance de ces sentiments, la découverte de ces plans, aigrissaient encore son âme et le poussaient à une dureté plus grande, à des violences plus cruelles. Dans ces déplorables vicissitudes, on se rendait mutuellement la vie toujours plus amère, et chaque jour il devenait plus difficile, d'un côté d'être roi, et de l'autre d'être vassal ou sujet. Le roi cherchait à mettre immédiatement sous sa main toutes les forteresses du pays; peut-être en prit-il de force la plupart: Canossa toutefois, qui lui était odieuse comme l'ancien asile de l'odieuse Adelheid, résista trois ans et demi à ses armes. Aux anciens châteaux il en ajouta de nouveaux pour appuyer son pouvoir; et ses adversaires, qui ne voyaient dans ces fondations que des moyens de contrainte et des chaînes destinées à les contenir, et auxquels la puissance manquait, leur opposèrent la force des intrigues et des menées secrètes. Otto, roi des Teutschs, qui, sans avoir causé cette désolation, l'avait du moins accrue, ne la voyait certainement pas avec indifférence ni sans colère. L'entier mépris de Berngar pour ses droits de suzeraineté devait l'aigrir, et les souffrances de ceux qui s'étaient joints à lui ou qui avaient été attachés à sa femme semblaient assurément lui faire un devoir de les secourir. Ce qui devait l'affliger doublement, c'est qu'il devait souffrir ces monstruosités à cause de l'état des choses dans le Teutschland, et qu'il ne pouvait donner à ses amis que des promesses, tandis qu'il pouvait reconnaître que la puissance de Berngar, qui avait contre elle les plus nobles sentiments du cœur humain, et ne satisfaisait pas même des passions vulgaires, ne serait pas difficile à briser et à anéantir. Et il eut en faveur de cette opinion une preuve d'une nature toute particulière; mais il est difficile de dire si elle lui fit plaisir ou si elle l'affligea.

Tandis que dans les pays situés entre l'Elbe et l'Oder il combattait les peuples slaves rebelles, son fils Luidolf voulut faire une irruption en Langobardie. Les auteurs contemporains ou voisins de cette époque parlent à peine d'une manière intelligible de cette entreprise de Luidolf. Tantôt par ignorance, tantôt par défaut de talent, peut-être aussi par passion noble ou vile, ils sont toujours obscurs ou embrouillés; il est difficile de trouver ailleurs, chez eux, plus de brièveté et de sécheresse que dans le récit de cet événement. Suivant l'un, Luidolf avait été envoyé par son père en Italie pour mettre un terme aux usurpations et à la domination violente de Berngar; suivant l'autre, il s'était révolté de nouveau, poussé par de mauvais conseillers, et il avait marché sur l'Italie pour ne pas abandonner ses amis. Ceux qui parlent dans ce dernier sens n'ont pas seulement plus de poids par eux-mêmes, mais encore toutes les relations d'Otto et de son fils sont favorables à leur assertion. Luidolf figure partout comme un jeune homme qui ne connaissait pas *de plus* grand honneur que la fidélité envers ses amis, avec tous ceux qui avaient loyalement tenu à lui et qui s'étaient dévoués pour sa personne. C'est ainsi qu'il s'était montré et dans le camp de son père devant Mayence, et à la diète de Zenn, et sous les murs de Ratisbonne. Nous ne savons pas, il est vrai, ce qui se passa devant Ratisbonne lorsqu'il parut pour la seconde fois dans le camp de son père, mais il est vraisemblable que l'on agit envers Luidolf avec plus de violence que de bienveillance et de loyauté. La tentative de Luidolf d'émouvoir son père, comme un fils pouvait le faire, par la dernière humilité, avait réussi pour un instant dans la partie de chasse de Suveld; le cœur d'Otto avait été ébranlé, mais non changé. A la diète d'Arnstadt, Otto avait élevé un fils né d'une passion impure à la première dignité de l'empire après la dignité royale; mais lui, le duc Luidolf, le seul fils de son premier et honorable mariage, que jadis il avait *désigné* pour son successeur et son collègue à *l'empire*, il l'avait dépouillé de son duché, dont il était entré en possession comme en vertu d'un traité. Et après la prise de Ratisbonne, Otto avait sans pitié envoyé les amis de Luidolf en exil, et ces amis erraient sur la terre étrangère, et tournaient leurs regards vers lui, et lui rappelaient la foi promise. Enfin, la seconde femme du roi lui avait donné un fils; il avait donné à cet enfant son nom, celui d'Otto, et par là même il avait peut-être étouffé dans l'âme de Luidolf ses dernières espérances. Toutes ces choses rendent sans doute vraisemblable que ces écrivains ont raison, qui prétendent que l'expédition de Luidolf en Italie fut entreprise contre la volonté de son père, et qu'elle fut en conséquence considérée par ce-

lui-ci comme une nouvelle révolte; car on comprend par là que Luidolf, dans son désespoir, ait profité de la lutte de son père contre les Slaves, qu'il ait rassemblé autour de lui ses amis, malheureux comme lui-même, et qu'à leur tête il ait résolu ou tenté de frapper un dernier coup. Pourtant il est possible et même vraisemblable qu'en Italie, Luidolf, pour augmenter son autorité et inspirer plus de confiance aux vassaux italiens, se soit présenté comme lieutenant de son père; et cette conjecture n'explique pas seulement le grand succès de son entreprise, mais aussi la différence d'assertions chez les écrivains dont nous avons parlé. Ce ne serait peut-être même pas une pensée trop hasardée, parce qu'elle semble répondre à la nature du cœur humain, que Luidolf, lorsqu'il vit le succès de ses desseins, revint à son père pour déposer ces succès à ses pieds, comme dernière expiation, et qu'Otto accepta cette soumission, et approuva ce qui s'était fait, par crainte ou par contentement (1).

Bien qu'il faille laisser dans l'incertitude ce que le manque de documents empêche d'affirmer, il est certain que l'an 956 Luidolf, fils d'Otto, se présenta en Italie avec des troupes, et que son arrivée suffit pour faire écrouler l'édifice mensonger de la puissance de Berngar. Il s'empara de Pavie, capitale du royaume, passa le Pô sans trouver de résistance, et força Berngar à lever le siége de Canossa, mais sans pouvoir l'amener à une bataille. Telle était l'indignation ou la trahison, que Berngar fut saisi et livré au prince teutsch par quelques-uns de ceux qu'il regardait comme ses amis et avec lesquels il voulait défendre le pays. Mais Luidolf, jeune homme d'un esprit élevé, éprouvé par le malheur, plein de dégoût pour les intrigues et les menées secrètes dont il était lui-même devenu victime, dédaigna de se trouver en face d'un ennemi enchaîné : il donna la liberté au roi, et le somma de tenter contre lui le sort des armes en pleine campagne. Mais Berngar ne trouva point d'hommes disposés à prendre les armes pour lui, point d'hommes auxquels il eût osé se fier. Il se priva lui-même de la liberté que son ennemi lui avait rendue : il s'enferma dans une forteresse imprenable du lac d'Orta, appelée l'île Saint-Jules, mit sa confiance en d'autres ressources, et abandonna tout le pays au duc Luidolf. Luidolf y resta maître pendant près d'une année entière; mais aucun document ne nous fait connaître ce qu'il fit durant ce temps, quelle position il prit, comment il gouverna. On ne nous a conservé quelques misérables détails que sur sa mort. Il mourut le 6 septembre de l'année 957; il sortit de la vie par une mort prématurée, près de Piombino; il fut emporté par la fièvre; on prétend que les perfides Langobards l'empoisonnèrent : voilà ce que disent les récits que l'on trouve dans les anciens auteurs. Ils s'accordent, au contraire, à assurer que les restes du prince furent transportés et ensevelis à Mayence. On accorda du moins à son corps inanimé une sépulture convenable sur le sol de la patrie, où on lui avait refusé une vie digne de lui. Du reste, il avait eu de sa femme Ida, fille du duc Hermann de Souabe, deux enfants qui lui survécurent : un fils, qui portait son nom, et qui devint dans la suite duc de Souabe; et une fille, nommée Mathilde, comme sa vénérable aïeule.

Par la mort de Luidolf, toute l'entreprise fut terminée. Ses compagnons avaient perdu leur âme; ils rapportèrent le cadavre; on ignore ce qu'ils devinrent ensuite. La situation de l'Italie est inconnue, sinon dans les généralités, du moins dans les détails. Il est certain que Berngar reprit le pouvoir dans ce pays, et que, poussé encore par l'avarice et la soif de vengeance de sa femme Willa, il exerça ce pouvoir comme il l'avait exercé auparavant, mais avec plus de dureté encore. L'histoire toutefois ne dit pas quels moyens il employa, ni contre qui il les employa tout d'abord. La seule chose qui soit hors de doute, c'est qu'il ménagea moins encore les ecclésiastiques que les laïques. Les anciens principes de l'Église furent méprisés par lui : il déposa quelques évêques de leurs siéges, et y plaça des hommes dévoués à sa volonté. Quant à ceux auxquels il laissa leurs places, il exigea des otages de leur fidélité, peu touché de cette vérité, que des ecclésiastiques qui ne tenaient pas exactement par la seule crainte de Dieu la parole donnée, ne seraient pas non plus décidés à la tenir par inquiétude sur le sort de leurs otages. La malheureuse position des ecclésiastiques était encore particulièrement aggravée par le désordre qui régnait en ce temps dans tout le système de l'Église. L'autorité du saint-siége, qui, à une époque plus ancienne, aurait protégé les ecclésiastiques, repoussé le crime et ramené l'ordre dans la société, avait reçu de profondes atteintes de la

situation de Rome, telle que nous l'avons indiqué. Cette décadance se fait moins remarquer au nord des Alpes. Là on tenait fermement à la pensée de l'Église universelle; on considérait l'Église apostolique comme la mère commune de toutes les Églises, et l'on tournait ses regards avec une pieuse humilité vers le pape, comme vers une divinité puissante, qui gouvernait mystérieusement du fond du sanctuaire. Mais l'Italie, qui avait sous les yeux la réalité, n'avait jamais ressenti ce charme, ou bien il s'était depuis longtemps perdu dans l'agitation sauvage de deux générations. Le pape était devenu un homme ordinaire, le siége apostolique un siége vulgaire, et le voile du sanctuaire avait été souillé par les taches de tant de basses passions et de tant de vices, que dans beaucoup de cœurs s'élevèrent le mépris et le dégoût, et dans aucun le respect et la confiance. Et par un singulier hasard, vers le même temps où Luidolf mourut, et où le pouvoir retomba entre les mains de Berngar, le pape s'était mis dans une telle position, qu'il semblait devoir périr sous la violence, et périr sans laisser de regrets, si une main puissante ne l'arrachait à sa ruine. Car à Rome la grande pensée primitive, qu'avaient fait naître de vieux souvenirs et le danger du présent, la pensée de réunir toute l'Italie, de conquérir pour Rome la domination et peut-être le pouvoir impérial, et de faire du siége papal le protecteur du trône temporel, avait complétement échoué par suite des événements que nous avons racontés; d'autre part, il s'était formé une position singulière, qui apparait comme un misérable fantôme de la pensée primitive, et qui menaçait tout d'une commune ruine, le pouvoir spirituel comme le pouvoir temporel. La puissance séculière et la puissance pontificale étaient réunies dans la même main; mais la première était restreinte à Rome et au territoire le plus voisin de cette ville; et pour cela même, la seconde ne dépassait pas non plus ces mêmes limites.

L'an 954 était mort à Rome Alberich, fils de Marozia, qui, sous les titres de patrice et de sénateur, avait pendant vingt-deux ans exercé l'autorité temporelle, et dont nous avons parlé à plusieurs reprises. A sa mort, son fils, à peine âgé de dix-sept ans, avait succédé à cette autorité. Alberich avait évidemment destiné ce fils à de grandes choses, car il lui avait donné le nom d'Octavien, sans aucun doute dans l'espérance qu'il deviendrait un jour un nouvel Auguste; mais il l'avait aussi consacré à l'état ecclésiastique, sans aucun doute parce qu'il nourrissait le projet de l'élever au siége de saint Pierre. Vraisemblablement il avait compté pour lui-même sur une vie plus longue; mais la mort avait interrompu ses desseins. Pourtant son fils Octavien lui avait succédé sans difficulté, et sa qualité d'ecclésiastique n'avait pas été un obstacle. Deux ans après mourut le pape Agapet II, qui pendant neuf ans et sept mois avait occupé le saint-siége non sans dignité dans des circonstances très-difficiles. Alors le patrice Octavien, si jeune, qu'Otto, le roi des *Teutschs*, l'appelait un enfant, se plaça sur le trône pontifical. On ne sait point par quels moyens ce jeune prince ou les partisans de sa famille réussirent à opérer cette réunion de la plus haute puissance dans l'Église à la plus haute puissance à Rome; cependant on ne voit pas qu'il y ait eu des violences, ou que l'on ait dévié de la marche ordinaire. Aucun reproche ne fut non plus élevé contre l'illégalité de l'élection, malgré la grande jeunesse du nouveau pape. A Rome, où le pape avait été depuis longtemps sans autorité, on fut, à ce qu'il paraît, indifférent; dans le reste de l'Italie, on n'y fit pas attention, à cause du bouleversement de la vie sociale; de l'autre côté des Alpes, on ignora le fait, ou l'on ne s'en inquiéta pas; on ne songeait qu'au saint-siége, et non à l'homme qui l'occupait. Le nouveau pape fut le premier qui changea de nom; il s'appela Jean XII, et exerça sous ce nom son saint ministère de la manière la plus indigne, ou plutôt il ne gouverna pas du tout. Sa vie fut ignominieuse. Bien que la foi dans la noblesse de la nature humaine nous fasse répugner à croire possibles les ordures dont il se souilla, dit-on, il ne peut être douteux que le pouvoir réuni du pape et du prince n'ait été un poids trop lourd pour un homme si jeune, et que Jean XII, succombant aux attraits et aux séductions du monde et de sa position, n'ait fait de ce pouvoir un déplorable abus. Mais par là précisément il confondit tout; les intérêts spirituels durent souvent céder aux intérêts temporels: de même que Berngar rabaissait l'Église au dessous du pouvoir temporel, de même, à Rome, le prince Octavien s'éleva au dessus du pape Jean XII, et l'homme le plus noble comme le plus vulgaire perdit tout appui et toute di-

rection. Berngar gagna à cet état de choses. Il était l'homme le plus adroit, l'esprit le plus fort, le prince le plus puissant. Il n'avait pas besoin de ménager la puissance de Rome, et il ne la ménagea pas ; il n'avait pas besoin d'attaquer le pape, il n'avait qu'à combattre dans le prince son ennemi. Si de la tête du seigneur de Rome il faisait tomber la couronne de prince, la tiare pontificale tombait à terre du même coup. Et dans le fait, Octavien-Jean fut en danger de perdre l'une et l'autre. L'embarras où il fut réduit par Berngar ne fut pas moindre que celui où jadis Haistulf, roi des Langobards, avait mis le pape Étienne II ; et, comme celui-ci, il ne pouvait espérer de salut que de l'autre côté des Alpes.

Dans ces circonstances, l'an 960, Jean XII envoya le cardinal-diacre Jean et son secrétaire (2) Azo comme ambassadeurs à Otto, roi des Teutschs, avec l'instante prière de le sauver, lui et la sainte Église romaine, des serres de ses ennemis, et de leur rendre leur ancienne liberté. Lorsque ces hommes exposèrent au roi les plaintes du pape, arriva aussi Waltberg, archevêque de Milan, qui avait été chassé par Berngar et par les siens, et il représenta comme intolérable et affreuse sa tyrannie et celle de son fils et de sa femme. Waldo, évêque de Cumes, qui avait subi le même sort, vint également avec les mêmes plaintes. Il vint aussi des hommes de l'ordre laïque, qui confirmèrent toutes les accusations des ecclésiastiques contre Berngar. Parmi eux se trouvait le marquis Otbert, l'auteur de la noble maison d'Este, ancêtre de rois puissants qui devaient paraître dans les siècles à venir. D'autres envoyèrent des émissaires au roi. De plus, presque tous les évêques et les comtes avaient adressé et adressaient encore à Otto des lettres où ils exprimaient unanimement la prière de venir avec une armée en Italie, et de mettre un terme à ces calamités ; il ne manquait pas non plus de fugitifs de toute espèce.

Aussitôt Otto résolut de faire en Italie une expédition, à laquelle ne l'appelaient plus seulement des intérêts mondains, mais aussi des intérêts sacrés, c'est-à-dire le salut de toute l'Église chrétienne, que Berngar avait mis en danger. Mais également familiarisé avec les vicissitudes de la guerre et avec les artifices de la perfidie, que les Italiens employèrent si souvent et avec tant d'adresse, il ne voulut pas commencer cette campagne avant d'avoir assuré l'empire teutsch à sa famille. Il célébra donc la fête de Noël à Ratisbonne. Comme il pouvait compter sur les Saxons et sur ses Thuringiens, il voulait sans aucun doute gagner à ses projets et affermir dans sa foi les Bavarois, auxquels il avait donné pour duc son neveu Heinrich, fils de son frère Heinrich. Puis, au printemps de l'an 961, il convoqua ses fidèles de tous les peuples teutschs, Saxons, Thuringiens, Franconiens, Bavarois, Souabes, à une diète indiquée à Worms : il voulait aussi honorer et gagner les Souabes. Cette assemblée élut d'une voix unanime son fils Otto, enfant de six ans, pour son successeur à l'empire. Ensuite le roi Otto conduisit son fils à Aix-la-Chapelle pour le faire élire ou reconnaître aussi comme son successeur par les Lotharingiens. Les princes et les seigneurs du pays s'assemblèrent, accédèrent unanimement au désir du roi et à la résolution des autres Teutschs, et les oncles du petit Otto, les archevêques Bruno et Wilhelm, placèrent une couronne sur sa jeune tête, comme en présence de Karl le Grand, et à la même place où, vingt-cinq ans auparavant, le roi Otto lui-même avait reçu la couronne au milieu de grandes et imposantes solennités. Le roi confia ensuite la garde et l'éducation de l'enfant royal aux deux prélats, revint encore une fois en Saxe pour régler ce qui pouvait encore être à régler, et se rendit enfin à son armée, qui s'était rassemblée pendant ce temps, pour commencer l'expédition d'Italie, qui sans doute avait été résolue ou approuvée dans les diètes de Ratisbonne, de Worms et d'Aix-la-Chapelle.

Au mois d'août, Otto, accompagné de sa femme, partit de la Saxe, et rejoignit son armée près d'Augsbourg. Elle était très-considérable, et un grand nombre de princes ecclésiastiques et laïques, non-seulement du Teutschland, mais aussi d'Italie, se réunirent au roi. L'expédition passa les Alpes du côté de Trente. Berngar avait rassemblé une armée que l'on porte à soixante mille hommes. Son fils Adalbert la commandait, et devait défendre les défilés de la vallée de l'Adige. Lui-même était resté à Pavie. Mais à la nouvelle que le roi Otto approchait, beaucoup de comtes et seigneurs déclarèrent à Adalbert : « Que la domination de son père ne pouvait se supporter plus longtemps ; qu'il eût donc à se rendre à Pavie pour

l'engager à lui remettre la couronne; que si cela se faisait, ils étaient prêts à combattre avec toutes leurs forces quiconque viendrait en Italie pour la lui arracher; mais que si cela ne se faisait pas, ils se soumettraient au roi des Teutschs sans donner un seul coup d'épée; car ils voulaient être délivrés du joug qui pesait sur eux. » Adalbert alla à Pavie. Son père était assez disposé à plier sous la force des choses; mais Willa, sa mère, toujours poussée par des passions opiniâtres, aima mieux périr sous les ruines du trône que d'y renoncer de sa libre volonté; et son entêtement retint aussi le roi. Aussitôt l'armée se sépara, et chaque prince retourna chez lui avec ses hommes. En conséquence, l'armée teutsche ne rencontra point de résistance. Vérone fut prise sans effusion de sang, et de cette ville le pays fut soumis dans toutes les directions. De tous côtés, les évêques, les comtes et d'autres vassaux et seigneurs se pressèrent au devant du roi des Teutschs pour lui rendre hommage et trouver près de lui protection et sûreté. Berngar quitta en fugitif Pavie, la capitale du royaume; les siens prirent également la fuite, effrayés de cette grande ruine. Berngar se rendit dans le château fort de Saint-Léon de Montelfetro, dans l'Ombrie; Willa, sa femme, trouva un asile dans l'île Saint-Jules, dans le lac d'Orta, où elle avait déjà été une fois en sûreté, lorsque, cinq ans auparavant, Luidolf avait passé les Alpes; ses fils, Adalbert et Wido, s'efforcèrent d'arriver par des sentiers cachés et impraticables jusqu'aux lacs du Nord, afin d'essayer, à la première vicissitude, le succès de leurs armes sur les derrières de l'ennemi avec le petit nombrede fidèles qui s'attachèrent à leur sort. Quant à Otto, il entra dans Pavie, et gouverna et ordonna comme maître du pays.

Pendant ce temps, les princes et seigneurs ecclésiastiques et laïques d'Italie s'assemblèrent à Milan. L'archevêque Waltbert, qui avait repris possession de son siége, les avait convoqués. Il présida l'assemblée et la conduisit à son gré. Elle déclara, sur la proposition du prélat, que Berngar, à cause de la tyrannie intolérable qu'il avait exercée, était exclu à tout jamais, avec toute sa race, de la couronne d'Italie, et que l'on reconnaissait comme souverain immédiat le roi Otto, auquel on jurerait la fidélité dont Berngar s'était montré indigne Après cette déclaration solennelle, Otto fut invité à venir à Milan pour recevoir des vassaux d'Italie le serment de fidélité, et des mains de l'archevêque la couronne de fer du royaume des Langobards. Otto se rendit à cette invitation. On ne peut préciser le jour où il vint à Milan; mais probablement la solennité qui l'y avait amené eut lieu dans le mois de décembre. Elle fut célébrée avec une rare magnificence dans l'église de Saint-Ambroise. Elle fut le pendant du couronnement d'Otto à Aix-la-Chapelle, mais elle surpassa ce jour en éclat. Car non-seulement tous les princes et seigneurs qui étaient venus avec le roi en Italie étaient présents, mais aussi tous les Italiens qui, dans l'ordre ecclésiastique et dans l'ordre laïque, étaient riches et considérables, influents et puissants; et ce que la religion chrétienne a de plus grand et de plus imposant fut mis en œuvre pour donner plus de force à l'impression de cette fête. L'archevêque Waltbert fit le sacre et le couronnement; et personne en ce moment ne sembla remarquer ce qu'il y avait de contraire à la nature et de violent dans les relations où l'on entrait. La désolation intérieure fut étourdie par les cris de joie du dehors. Les Teutschs, entraînés par la victoire et par la conquête, et ne regardant dans l'avenir qu'avec de grandes espérances, ne furent pas choqués de voir leur roi déposer sur l'autel de cette église d'un pays étranger les insignes consacrés de l'empire teutsch, la sainte lance, l'épée royale, la hache d'armes, le ceinturon et le manteau; et les Italiens, ravis de l'éloignement du prince dont ils avaient si durement senti la main de fer, ne réfléchirent pas que cet homme que l'archevêque ornait des insignes de leur royauté était venu avec des bandes guerrières du nord lointain, non pour se sacrifier pour eux avec les siens, mais seulement pour leur demander des sacrifices.

Otto resta à Milan jusqu'après Noel; et sans doute il rendit alors aux vassaux de Lombardie les honneurs et les biens que Berngar leur avait arrachés. Probablement il leur avait promis d'avance cette restitution. Pendant ce temps, il envoya à Rome l'abbé de Fulda, Hatto, pour annoncer au pape Jean XII sa prochaine arrivée, et prendre les mesures nécessaires pour la réception de son armée. Les envoyés du pape étaient sans doute encore auprès du roi. Il avait négocié avec eux au sujet de son expédition à Rome et de son couronnement comme

empereur, et il était convenu de tout ce qui semblait nécessaire pour que cette solennité eût lieu sans obstacle. Pour ne pas entrer en querelle avec le saint-siége avant le couronnement, et pour ne pas se voir une seconde fois frustré de la plus haute dignité temporelle, le roi jura au pape un serment solennel dont le contenu était tel, que l'on reconnaît de la manière la plus évidente que le pape Jean redoutait beaucoup plus encore les armes des Teutschs, qu'Otto ne craignait des discussions avec le pape au sujet de la couronne impériale. Le roi promit : « De chercher à favoriser selon ses facultés la sainte Église romaine et le directeur de celle-ci, le pape Jean; que le pape ne perdrait pas la vie, et ne serait ni mutilé ni déposé par la volonté, par le conseil, avec l'assentiment et à l'instigation du roi; que dans la ville de Rome il ne tiendrait aucune assemblée, et ne publierait aucune ordonnance concernant le pape ou les Romains, sans en délibérer avec le pape; qu'il rendrait au pape tout ce qui pourrait tomber en son pouvoir du territoire de saint Pierre; enfin que, quel que fût celui auquel il remettrait le royaume d'Italie, il jurerait d'aider de toutes ses forces le pape à défendre le territoire de saint Pierre. » Sur cette assurance, Otto se mit en marche pour Rome au mois de janvier 962. Il entra à Rome le 1er février. Il était dans tout l'éclat de sa magnificence, et fut reçu de la manière la plus magnifique et la plus solennelle; et le jour suivant, il fut sacré, couronné et salué empereur par le pape au milieu des cris de joie sans fin de la multitude.

Depuis la mort d'Arnulf, dont on a souvent regardé le titre d'empereur comme non authentique, aucun prince étranger n'avait été orné de la couronne impériale; depuis la mort de Berngar, par conséquent depuis trente-huit ans, personne n'avait porté cette couronne : Otto Ier renouvela cette dignité presque oubliée, et réunit pour toujours ce qu'il y a de plus brillant au monde à la couronne du premier empire de l'Europe. Après lui, les rois teutschs devinrent seuls empereurs, jusqu'à ce qu'enfin, au milieu de prodigieuses vicissitudes, l'empire teutsch se fût dissous sous nos yeux, et que la couronne impériale de Rome eût été déposée avec si peu d'éclat, que personne ne crut qu'elle valût la peine d'être ramassée.

CHAPITRE VII.

SÉJOUR DE L'EMPEREUR OTTO EN ITALIE. — LES PAPES JEAN XII, LÉON VIII, BENOÎT V. — ÉTAT DU TEUTSCHLAND. — COMBATS AVEC LES SLAVES. — FIN DU MARKGRAF GERO.

De l'an 962 à l'an 965.

L'empereur Otto séjourna quelques semaines à Rome. Si ce prince, le second restaurateur de la dignité impériale en Occident, fut peut-être moins susceptible que Karl le Grand d'éprouver la puissante impression que la ville éternelle produit encore sur tous les esprits, elle lui offrit néanmoins tant de choses belles, sublimes et merveilleuses, que son génie s'éleva sous plus d'un rapport et se remplit de pensées nouvelles. Peut-être aussi prolongea-t-il son séjour à Rome par égard pour son armée; car elle avait besoin de repos. Mais il est à peine resté quelques indications certaines sur sa vie, sur son action, sur son gouvernement et sur sa conduite. Il resta dans des relations amicales avec le pape; il fit aussi au saint-siége de grands et riches présents, tels que sa puissance et sa dignité semblaient l'exiger, en or, en argent et en pierres précieuses. Il est également vraisemblable qu'il laissa ou rendit à l'Église romaine tous les biens, les possessions et les droits qu'elle avait déjà possédés, ou que Berngar lui avait arrachés, et que même il augmenta et étendit ces possessions et ces droits : car Jean XII ne resta que pape et perdit la puissance temporelle qu'il avait exercée comme prince temporel, sous le nom d'Octavien, sur Rome et sur le territoire romain; et pour cette raison peut-être chercha-t-on à le dédommager comme chef de l'Église; mais toutes les donations et les investitures ne furent faites que selon les usages féodaux, et sous la réserve de tous les droits de souveraineté qui appartenaient à l'empereur comme haut suzerain. Et dans les détails, on ne peut rien décider avec certitude; car un grand diplôme de donation ou de confirmation, qui a été mis au jour six cents ans après ces événements, et dans lequel l'empereur Otto promet d'assurer et de maintenir à saint Pierre et au pape, son vicaire, une foule de provinces et de terres, de villes, de villages, de châteaux et de forteresses, d'îles et de domaines, de revenus et de produits, en Italie et hors d'Italie,

et que lui-même ne possédait pas tous, ou qu'il ne pouvait espérer acquérir, absolument dans la même forme que Ludwig le Pieux avait, dit-on, fait autrefois une donation tout aussi prodigieuse; ce diplôme paraît tout au moins extrêmement suspect. Quiconque réfléchit aux relations et s'est fait un jugement sur le caractère et les tendances d'Otto sera fort peu disposé à croire à l'authenticité de cette pièce. Et ce diplôme réserve à l'empereur ses droits de souveraineté comme suzerain féodal; ces concessions ne sont faites au pape que dans la même forme sous laquelle on concédait des terres et des hommes aux autres évêques comme princes et vassaux de l'empire; et Otto ne se désiste nullement des anciens droits impériaux au sujet de l'élection du pape, qui désormais ne devait plus se faire que conformément aux principes de l'Église.

Il est difficile de croire qu'Otto, quelque importance qu'il attachât au maintien de l'unité dans l'Église, ait eu pour ce pape des dispositions réellement amicales et bienveillantes. Les bruits répandus en Italie sur la vie immorale et dégoûtante de la famille dont Jean XII était sorti ne pouvaient lui être inconnus, et devaient exciter sa répugnance et son horreur; les bruits répandus sur les indignités auxquelles se livrait le pape lui-même étaient probablement venus à ses oreilles; et lors même qu'il eût été fort disposé à pardonner beaucoup à la jeunesse du pontife, il lui était impossible de voir avec plaisir la tiare sur la tête d'un adolescent qui avait souillé sa minorité pas des vices si odieux. Il ne pouvait y avoir rien de commun entre cet adolescent et lui, le glorieux héros de ce siècle. Et qu'y avait-il de commun entre Otto avec ses Teutschs, et les Romains, qui ne différaient pas seulement des barbares du Nord par leurs mœurs et leurs usages, mais qui de plus, par de longues et cruelles agitations de parti, étaient tombés dans la situation la plus violente et étaient devenus étrangers à toute vie tranquille et régulière? Les forfaits et les cruautés se reproduisaient chez eux si souvent et sous tant de formes, que le crime avait perdu son horreur et les désordres leur honte. Dans le fait, Otto n'était pas entré sans méfiance dans la sainte ville des crimes. Lors de son couronnement déjà il avait pris des précautions pour la sûreté de sa personne', comme s'il n'avait pas jugé invraisemblable une attaque contre sa vie même dans cette grande solennité; et le séjour prolongé de son armée à Rome ne fut sans doute pas de nature à faire naître la confiance qui y manquait. L'empereur et son armée vécurent aux dépens des Romains; bien que peut-être leurs prétentions ne fussent pas exorbitantes, ils étaient en tout cas à charge, et la mesure des Teutschs différait assurément beaucoup de celle des Romains. Il dut y avoir nécessairement des brouilleries et des malentendus, des rixes et des désordres; et toutes ces choses furent des semences fécondes pour le sol des passions, qui, à *Rome*, avait été profondément remué. Un étranger armé est toujours un ennemi. Mais les chefs des deux côtés, l'empereur et le pape, tenaient naturellement chacun de son côté pour les hommes de leur peuple.

Et au pape, aux Romains et à tous les Italiens, il restait toujours encore un appui, sinon pour leurs espérances, du moins pour leur mécontentement; appui auquel on se rattachait volontiers dans le moment du danger, quelque faible et quelque peu agréable qu'il fût. Berngar, en effet, se tenait dans son château fort, et ses fils s'étaient emparés de quelques places fortes sur les lacs du Nord. Depuis qu'Otto avait quitté Milan, une grande multitude d'hommes armés avait rejoint ces princes. Sans doute c'étaient en partie les anciens partisans de Berngar, qui, revenus de leurs premières terreurs, accoururent auprès de lui, parce que leur fortune ne semblait pouvoir prospérer que par son maintien; car Otto leur avait enlevé les biens que Berngar leur avait inféodés, pour les rendre à ceux auxquels ce prince les avait ôtés; mais en partie ce furent peut-être aussi d'autres mécontents qui, poussés par des passions tantôt nobles, tantôt vulgaires, avaient pris la résolution de se déclarer pour un prince national, quelque dur qu'il fût, plutôt que de se montrer fidèles et obéissants à un prince étranger, quelle que fût sa douceur. Il paraît que toute l'Italie septentrionale devint successivement inquiète et incertaine; et le pape et les Romains durent déjà chercher à augmenter ces mouvements, parce qu'ils y voyaient un moyen de se débarrasser de leurs hôtes incommodes. Ces relations pouvaient d'autant moins échapper à l'empereur, qu'elles étaient plus fondées sur l'ordre des choses humaines. Il fit donc les préparatifs

d'une expédition contre Berngar et ses adhérents; mais avant de la commencer, il se fit prêter par le pape Jean et par les principaux de la ville, sur le corps de saint Pierre, le serment de lui rester constamment fidèles, et en particulier de ne soutenir et ne favoriser jamais la cause de Berngar et de son fils Adalbert. Ce serment exigé par l'empereur est assurément une preuve des soupçons qu'il avait conçus; mais on ne sait dans quel but il le demanda. Il est difficile de croire qu'il espérât amener ce pape et les Romains de cette époque à la fidélité par un serment; et l'on se défend avec peine de la pensée qu'il cherchait un prétexte pour agir contre eux.

L'empereur célébra les fêtes de Pâques à Pavie. Il y récompensa de diverses manières le dévoûment de ceux qui lui avaient rendu des services, et chercha à s'assurer le dévoûment de quelques autres par des faveurs et des concessions de fiefs (1). Puis il tourna d'abord ses armes contre Saint-Jules, dans le lac d'Orta, où s'était sauvée la reine Willa. Cette femme eut les honneurs de la première attaque, soit qu'Otto, connaissant son avarice, fût persuadé qu'elle avait avec elle de grands trésors, soit qu'il espérât, en la faisant prisonnière, ébranler le courage de son mari. Après un siége de deux mois, elle fut forcée de se rendre à l'empereur. Otto lui donna la liberté. Peut-être l'empereur crut-il indigne de lui de retenir une femme prisonnière; peut-être eut-il compassion de son infortune; toutefois il se peut encore qu'il lui ait imposé pour condition de se rendre au château de Saint-Léon, et de persuader à son mari de se soumettre. Si cette opinion est juste, Otto se trompa de beaucoup sur le caractère de Willa. Elle se rendit, il est vrai, à Saint-Léon auprès de son mari; mais elle mit tout en œuvre pour l'encourager à la persévérance et pour éloigner de lui toute idée de renonciation et de concession. Et Otto était hors d'état même de tenter le siége du mont escarpé de Feltro, fortifié par la nature et par l'art. Il revint à Pavie, et là, au milieu d'un peuple étranger, loin de sa patrie et de son empire, il perdit les deux tiers d'une année en projets et en préparatifs.

Pendant ce temps, du reste, il fit, à ce qu'il paraît, reconnaître pour son successeur dans le royaume de Lombardie son fils Otto, que les vassaux teutschs, ecclésiastiques et laïques, avaient déjà élu pour son successeur dans l'empire; et les Italiens, qui s'étaient une fois déclarés pour lui, furent certainement assez disposés à reconnaître le jeune prince, parce que cette solennité leur promettait de nouveaux fiefs, des dons, des honneurs et des dignités, dont il n'étaient pas moins avides et même plus avides encore que les vassaux du Teutschland : mais un petit nombre seulement étaient fidèles de cœur, tout en jurant fidélité du bout des lèvres.

Ce ne fut qu'au printemps de l'année suivante, 963, que l'empereur marcha avec une armée contre le rocher du haut duquel Berngar le bravait. Mais ce rocher était inattaquable. Otto dressa son camp au pied de la montagne, et chercha à couper toutes les communications entre elle et les campagnes d'alentour, pour forcer par la famine à la soumission ceux qu'il ne pouvait vaincre par les armes. Tout l'été se passa dans ces travaux ennuyeux et décourageants, qui ne promettaient ni honneur ni gloire. Pendant ce temps, les ennemis de l'empereur ne se reposaient pas. Adalbert, fils de Berngar, qui continuait à s'intituler roi d'Italie, se rendit dans l'île de Corse, pour y nouer plus commodément des négociations avec le pape ou les amener à une conclusion.

Et il gagna très-aisément le pape. Car, dans l'intervalle, Jean XII avait été personnellement blessé par l'empereur : peut-être, pendant qu'Otto se trouvait à Rome, avait-il été exhorté à prendre une vie plus apostolique; peut-être avait-il promis de mettre un terme aux fautes de sa jeunesse et de faire tous ses efforts pour les réparer. Et l'empereur, à ce qu'il paraît, lui avait rappelé cette promesse avec assez de sévérité. D'autre part, il s'était plaint à Otto de violations de leur traité, et il n'avait pas été écouté, parce que, disait-on, ses plaintes étaient sans fondement. Dans sa colère, il avait envoyé des ambassadeurs à Constantinople et aux Hongrois, sous prétexte de propager la religion chrétienne. Il voulait d'un côté impliquer l'empereur dans des querelles avec les Grecs, et de l'autre exciter les ennemis du nom chrétien et du peuple teutsch à une nouvelle irruption dans le Teutschland. Cette tentative avait échoué; ses menées furent découvertes et ses émissaires arrêtés. Jean XII était donc très-irrité, et dans cette irritation, il passa volontiers du côté d'Adalbert. Celui-ci

se rendit en personne à Rome, et fut reçu par le pape comme roi d'Italie. On ne peut dire avec certitude en quoi consistaient réellement les projets immédiats du pape et d'Adalbert; mais sans doute ils voulaient allumer à Rome et sur le territoire romain un nouvel incendie, que probablement Otto se hâterait de venir éteindre : ils espéraient dégager ainsi le roi Berngar et causer de plus grands mouvements dans l'Italie supérieure; ils pensaient tirailler de cette manière l'empereur en tous sens, le fatiguer, lui inspirer des inquiétudes au sujet de ses communications avec le Teutschland, et enfin le contraindre à repasser les Alpes. Mais ils se trompèrent dans leurs calculs.

Otto, à la première nouvelle de l'arrivée d'Adalbert à Rome, accourut dans cette ville avec une partie de son armée; mais, pénétrant le plan de ses ennemis, il ne leva pas le siége de Montefeltro, et laissa en arrière une autre partie de son armée pour le continuer. Lorsqu'il approcha de Rome, une grande division y éclata. Une partie des habitants voulurent se mettre sous les armes et faire une résistance désespérée; cette entreprise parut trop téméraire à d'autres, et quelques-uns en voulaient à la vie et au pouvoir du pape avec tant de haine, que le pouvoir du dominateur étranger leur semblait encore plus supportable : aussi cherchèrent-ils à empêcher toute résistance. Dans ces circonstances, le pape et Adalbert pensèrent que le parti le plus sûr était d'évacuer Rome; et à peine eurent-ils quitté la ville, que les Romains se réunirent tous pour se soumettre à l'empereur, lui donner des otages pour garantir la sincérité de cette soumission et le recevoir comme leur seigneur et maitre. Otto dressa son camp devant la ville. Les Romains, effrayés de cette position menaçante, firent des propositions de paix et de soumission. Ils s'engagèrent de plus solennellement à ne jamais élire un pape sans l'assentiment et la confirmation de l'empereur Otto et du roi Otto son fils. Puis l'empereur fit son entrée dans Rome, prenant sans doute la promesse des Romains pour ce qu'elle était, pour un engagement arraché par la nécessité, sans consistance et sans vérité.

Trois jours après, il convoqua une grande assemblée dans l'église de Saint-Pierre. Presque tous les évêques du territoire romain et de la Lombardie s'y réunirent; on y vit aussi quelques princes teutschs de l'Église, les archevêques Adaldag de Brême et Heinrich de Trèves, ainsi que les évêques Lantward de Minden et Otgar de Spire. De plus, un grand nombre de laïques éminents assistèrent à l'assemblée. L'empereur y présida. Il parla en latin, mais avec la prononciation saxone, de sorte que les Romains ne le comprirent pas; aussi prit-il pour interprète, afin de rendre ses paroles intelligibles aux Romains, l'historien Liutpand, qui, par sa faveur, était devenu évêque de Crémone. Lorsqu'il demanda à l'assemblée pourquoi le seigneur pape Jean n'était pas présent, plusieurs ecclésiastiques s'avancèrent, et, pour réponse à cette question, élevèrent les plus graves accusations contre le pape : « Il avait, comme ils en rendirent témoignage, méprisé les pratiques religieuses, foulé aux pieds avec dédain l'ordre de l'Église, invoqué des divinités païennes; il était allé à la chasse, avait porté les armes, avait joué, s'était enivré; il s'était livré à l'adultère, à la prostitution, au viol; enfin, il avait commis les plus horribles cruautés, des mutilations, des meurtres et des incendies. » Le témoignage de quelques hommes parut douteux à l'empereur. Alors tous les évêques et les diacres, tous les ecclésiastiques et les laïques s'élevèrent comme un seul homme, et jurèrent par le serment le plus redoutable que le pape Jean avait fait des choses bien plus infâmes encore que celles dont il était accusé. Là-dessus l'accusation fut envoyée au pape, avec la sommation de comparaître et de se justifier. Jean répondit : « Si vous nommez un autre pape, je vous *frappe* tous d'excommunication. » Une seconde sommation ne put lui être remise, parce qu'il fut impossible de le trouver. L'empereur alors exposa de son côté au synode comment lui-même n'avait rencontré chez le pape qu'ingratitude et trahison. Et lorsqu'à la fin il demanda quelle était la résolution du synode dans cet état de choses, les pères assemblés répondirent : « Il ne faut pas craindre l'emploi du feu pour des plaies immondes : Jean doit être déposé, et un homme digne être élevé à sa place. » Cette proposition fut approuvée par l'empereur. Ils déclarèrent comme l'homme le plus digne le protoscrinaire de l'Église romaine, Léon, bien que ce fût un laïque. Léon, huitième de son nom, fut donc élevé sur le siége apostolique avec l'assentiment de l'empereur. Cela se fit le 6 décembre.

On ne peut le nier : à Rome, depuis plus de deux générations, tout ordre ecclésiastique et toute légalité avaient été bouleversés si souvent et d'une manière si terrible, que les événements au milieu desquels Léon VIII arriva à la dignité pontificale peuvent à peine paraître plus que d'autres contraires aux lois et criminels ; et en particulier, Jean XII n'avait assurément pas à se plaindre, s'il se rappelait les moyens par lesquels il était arrivé au pouvoir. On ne peut nier non plus que ces événements fondèrent des relations violentes, qui ne pouvaient absolument se développer d'une manière pacifique et progressive, et qui durent plutôt entraîner nécessairement de nouvelles violences après elles. On peut laisser dans l'incertitude dans quel esprit le clergé romain accusa et condamna le pape Jean, et élut ou reconnut un autre pontife, Léon VIII ; mais ce ne fut assurément que la haine dans le cœur que le peuple romain s'abaissa devant les armes de l'empereur : ce peuple n'eut certainement pas de plus ardent désir que d'être délivré du fardeau de l'armée teutsche. Otto sentait aussi fort bien combien ses guerriers devaient être à charge aux Romains. Aussi, peu de temps après l'exaltation de Léon, en fit-il partir une partie avec d'autant plus de plaisir, que Jean et Adalbert s'étaient séparés, peut-être pour lui donner le change plus aisément, et qu'Adalbert était retourné en Corse. Quant à lui, il resta entouré seulement d'une faible garde, pour célébrer, à l'entrée de la nouvelle année, la fête de Noël à Rome. Mais à peine les troupes teutsches s'étaient-elles éloignées, que le parti du pape expulsé trama à Rome une conjuration dont le but final était sans doute l'anéantissement du pape Léon, de l'empereur et de ses fidèles. Les garnisons de plusieurs forteresses de la Romagne prirent aussi part à cette conjuration, et elle fut mûrie avec autant de rapidité que de mystère. Tout à coup, le 3 janvier de l'an 964, un signal fut donné à son de trompe. Aussitôt conjurés et non conjurés se précipitèrent en armes et remplirent les rues. Otto avait son camp sur la rive droite du Tibre, sur le Monte-Martio. Dès qu'on lui annonça ce qui se passait, il ne calcula et ne compta rien ; il s'élança sans retard à la tête de ses belliqueux guerriers toujours prêts au combat, pour aller étouffer cette trahison. Le pont du Tibre, appelé pont Saint-Ange, avait déjà été barricadé par les Romains avec des voitures et d'autres objets. Mais les guerriers teutschs, renversant promptement ces obstacles, se précipitèrent au milieu des rebelles « comme des oiseaux de proie au milieu d'une multitude de petits oiseaux. » Les Romains, lâches et effrayés, prirent la fuite ; ils furent poursuivis dans les rues de la ville, et moissonnés par la lourde épée des Teutschs exaspérés. Enfin l'empereur, ému de cette scène affreuse et sanglante, mit un terme à cette boucherie ; et cédant aux supplications des Romains, il leur accorda sûreté et pardon. Toutefois il se fit de nouveau jurer fidélité par les Romains, et exigea cent otages pour garantir que ce serment serait tenu. Mais il paraît que l'empereur ne savait pas, ou ne se rappela pas dans sa colère, que des relations qui sont contraires à la nature des choses humaines ne peuvent être consolidées par des serments et par des victimes. La vie sociale des hommes repose sur des bases intellectuelles et morales ; quiconque établit sa volonté et ses projets à côté de ces bases, et non sur elles, ne peut les soutenir que par la violence. Il peut contraindre à la soumission les individus qui lui sont opposés, mais il ne peut gagner les âmes ; il ne peut rien faire de durable, rien qui soit capable de prospérer : car au dessus de toute la volonté et de tous les projets de l'individu, qu'il soit empereur ou homme obscur, il y a quelque chose d'éternel et d'ineffaçable. Otto revint bientôt aussi de sa dureté. Le pape Léon le supplia de se fier plutôt à la simple promesse, et il rendit les otages qu'on lui avait livrés. Mais par cette conduite il ne changea pas l'état des choses. Les Teutschs et les Romains ne sentirent naître en eux aucune affection les uns pour les autres ; on ne pouvait faire que le passé n'eût pas eu lieu ; le sang qui avait été répandu dans les rues de Rome par la main d'insolents étrangers criait vengeance ; et la restitution même des otages put aisément être regardée par des hommes passionnés comme une preuve de la faiblesse de l'empereur, aussi bien que comme une preuve de la douceur de son caractère.

Cependant il se hasarda à quitter Rome, et peut-être jugea-t-il nécessaire de se retirer de cette ville pour se diriger sur Camerino et sur Spolète, où Adalbert avait dû se rendre, à ce qu'on lui avait annoncé. Le vénérable pape Léon resta dans la ville, laissé à la fidélité des Romains, qu'il avait défendus avec tant de suc-

cès devant l'empereur. Mais il fit bientôt une dure expérience, et l'empereur ne tomba pas dans un médiocre embarras. Otto se trouva dès le mois de février de l'année indiquée dans la Marche de Camérino. Là le pape Léon vint à l'improviste le trouver dans son camp, nu et dépouillé de tout, et accompagné seulement d'un petit nombre d'hommes. Il apprit à l'empereur que le pape déposé, Jean XII, était revenu à Rome, qu'il avait été reçu avec des cris de joie par les Romains, et que lui, le pape Léon, n'était parvenu qu'à travers mille dangers à se sauver des mains de ces hommes perfides. Et d'autres nouvelles importantes suivirent celle-là. Dès le 26 janvier, Jean rassembla un grand nombre d'évêques et d'autres ecclésiastiques dans l'église de Saint-Pierre; et après l'apparition de cette assemblée, il déclara que l'assemblée par laquelle le parjure Léon, l'un de ses officiers, avait été élu pape, n'était point un synode ecclésiastique, mais une entremetteuse qui avait uni un adultère à l'Église, son épouse; il maudit toute l'assemblée et tout ce qu'elle avait fait; il maudit particulièrement les ecclésiastiques qui avaient consacré Léon et prié pour lui, et il les condamna à de blessantes humiliations; il maudit tous ceux qui avaient été consacrés par Léon; il maudit Léon lui-même et l'excommunia; il maudit même, non pas, il est vrai, nominativement, mais d'une manière bien claire, l'empereur, par les années duquel il datait, car il prononça ces paroles: « Celui qui aidera toujours ce Léon de ses conseils ou de ses secours pour revenir à la dignité suprême de l'Église, dont il a été dépossédé, sera damné. » Après tout cela, le pape ne rougit pas de commettre d'affreuses cruautés contre les hommes qu'il regardait comme ses ennemis. Il n'épargna pas même les Teutschs qui étaient tombés entre ses mains. Il fit flageller Otgar, évêque de Spire, et après ce traitement ignominieux, il le renvoya dans le camp de l'empereur, son seigneur.

Otto se trouvait évidemment dans une position pénible, et même dans un grand embarras. Ses troupes étaient dispersées; elles s'étaient fondues en quelque sorte; peut-être aussi n'avaient-elles plus cette même fierté de courage avec laquelle elles avaient passé les Alpes deux ans et demi auparavant. La meilleure preuve qu'il ne savait s'il devait se diriger à droite ou à gauche, au nord ou au midi, se trouve dans cette circonstance, qu'il resta sans bouger dans la Marche de Camerino jusqu'au mois de mai, qu'il resta spectateur inactif des événements de Rome, et qu'il ne songea qu'à renforcer son armée. Mais la fortune, qui lui avait si souvent tourné le dos sans jamais l'abandonner, ne lui retira pas non plus cette fois son ancienne faveur. Deux événements changèrent bientôt l'état des choses, au point qu'il put espérer que ce chaos se débrouillerait d'une manière honorable.

D'abord, dans la haute Italie, la guerre cessa entièrement, ou du moins elle perdit tout caractère dangereux. On ne sait pas comment la forteresse de Saint-Léon, où Berngar s'était défendu, tomba au pouvoir des Teutschs; il ne paraît pas qu'elle fut prise par les armes, mais bien par d'autres moyens. Ce qui n'est pas douteux, c'est que le roi Berngar II et Willa sa femme furent faits prisonniers par les troupes impériales, et leurs filles eurent le même sort. Otto fit conduire dans le Teutschland le roi captif et son épouse. On les enferma dans la forteresse de Bamberg. Berngar y mourut au bout de deux ans; la reine Willa prit le voile pour s'occuper tout entière, dans l'enceinte d'un monastère, de son salut, auquel peut-être elle avait rarement songé au milieu des orages du monde. L'impératrice Adelheid prit auprès d'elle les deux filles de ces infortunés et les traita en princesses.

Ces événements, qui rétablirent la tranquillité dans l'Italie supérieure, déterminèrent l'empereur à marcher sur Rome pour y rétablir son autorité et châtier cette population parjure de sa criminelle insolence. Mais avant qu'il pût exécuter cette résolution, le pape Jean XII mourut à l'improviste, d'une mort soudaine et mystérieuse, mais probablement bien à propos pour l'empereur. Otto, ravi de cet incident, hâta sa marche pour ne pas laisser échapper l'avantage qui semblait s'offrir à lui. Mais il se trompa dans son attente; car la perfidie des Romains n'avait pas été, comme il paraissait le croire, l'œuvre du pape Jean, ou d'une faction attachée à ce pontife, mais elle avait sa raison dans ce qu'avaient de contraire à la nature les relations où ils devaient se trouver à l'égard de l'empereur. Il était encore en marche sur Rome, lorsqu'il reçut la nouvelle que les Romains, ne tenant aucun compte de lui ni de son pape Léon, avaient

aussitôt élu pape et placé sur le siége de saint Pierre le cardinal-diacre Benoit; qu'ils avaient aussi juré au nouveau pape de ne jamais l'abandonner, mais de le défendre contre la puissance de l'empereur. Du reste, ce Benoit n'avait pas seulement contribué précédemment à l'élection du pape Léon, mais il avait encore été l'un des accusateurs du pape Jean XII : les serments des Romains ne pouvaient être que mensonges, et leur fidélité que déception.

Otto parut devant Rome. Il trouva la ville préparée à la résistance, et sa patience fut soumise à une rude épreuve. Il fallut bloquer la ville de tous côtés. Le nouveau pape sut, sinon enthousiasmer les Romains, du moins les animer à un mouvement bruyant, qui prit les dehors d'un courage incapable de terreur. Benoit se montra lui-même avec magnificence et orgueil sur les murs de la ville, et de là il lança avec arrogance l'excommunication sur l'empereur et sur son armée. La ville tint plus de six semaines, à son propre désavantage ainsi qu'à celui de l'armée impériale; elle ne se soumit pas à la force des armes, mais elle fut fatiguée et domptée par la famine. Enfin, des députés des Romains vinrent vers l'empereur; ils reconnurent leurs torts et exprimèrent leur repentir, implorant le pardon d'Otto. Celui-ci se fit livrer le pape Benoit, cinquième du nom, puis le 23 juin il fit son entrée dans la ville, médiocrement satisfait de cette triste victoire.

Aussi bien elle ne lui fit rien gagner. Le pape Léon VIII tint, il est vrai, un synode qui prit, dit-on, des résolutions de la plus haute importance; mais comme ce synode fut tenu dans une ville récemment prise, à l'ombre des armes de l'empereur et au milieu de passions brutalement soulevées, aucun de ceux à qui ces résolutions furent nuisibles ne put jamais les considérer comme obligatoires. D'abord ce synode fit contre Benoit V ce qui avait été fait contre Léon VIII par le synode que Jean XII avait assemblé quatre mois auparavant; avec cette seule différence que Léon, échappé par hasard aux mains de ses ennemis, entendit de loin, sous la protection des armes impériales, le tonnerre de sa damnation; tandis que Benoit, qui était tombé au pouvoir de ses ennemis, fut personnellement soumis à des humiliations sanglantes. Revêtu de tous les ornements de la dignité pontificale, il fut conduit à l'assemblée, et se vit attaqué et maltraité par les vénérables pères, au point que l'empereur lui-même, touché de son infortune, intercéda pour lui et fit un appel à la douceur et à la pitié. Cependant, après qu'il eut déposé le manteau papal, Léon VIII brisa sous ses yeux le bâton pastoral, et en jeta les morceaux à terre; il lui permit de rester comme diacre dans la communion de l'Église, mais en le condamnant à l'exil. En second lieu, le pape accorda, dit-on, à tout le clergé et au peuple romain, au roi des Teutschs et à ses successeurs au trône d'Italie, le droit de lui donner un successeur comme pape, d'ordonner les archevêques et les évêques, de sorte que ceux-ci fussent d'abord investis par eux, et consacrés ensuite seulement. Sans doute on a souvent, et non sans raison, révoqué en doute l'authenticité de cette ordonnance pontificale; toutefois elle n'est pas contredite par les relations. Mais lors même que l'authenticité n'en serait pas contestée, l'empereur n'y aurait pas plus gagné que le saint-siége n'y aurait perdu. Car elle aurait été aussi l'œuvre des circonstances, et il eût été difficile qu'un homme de sens osât compter sur elle.

Et combien toutes les résolutions prises à Rome auraient été différentes, si le pape Benoit V avait réussi à enflammer les Romains pour la défense de la ville, seulement pendant quelques jours encore, au mépris de la disette! Vraisemblablement l'empereur aurait été contraint à lever le siége et à battre en retraite. Car l'armée de l'empereur était dans une si mauvaise situation, qu'il n'osa séjourner que quelques jours dans la ville qu'il venait de prendre. D'une part, les fatigues et les privations; de l'autre, des jouissances immodérées, avaient propagé parmi ses troupes des maladies qui causèrent une grande mortalité. Emmenant avec lui Benoit, le pape déposé, il revint en toute hâte dans l'Italie supérieure, soit que par sa prompte retraite il ne cherchât qu'à se sauver avec quelque honneur de la perfide Rome, abandonnant à leur sort le pape Léon et tous ses partisans, soit qu'il espérât se soustraire à la maladie et assurer d'autant mieux le salut d'une partie de son armée. Mais le mal sévissait avec une fureur si terrible, qu'aucun homme bien portant n'osait espérer le matin vivre jusqu'au soir, ni le soir vivre jusqu'au matin (2). Et ces ravages ne déci-

mèrent pas seulement la multitude ; des hommes éminents furent également victimes de la contagion. Ainsi succomba Heinrich, archevêque de Trèves ; ainsi Gerrich, abbé de Wurtzbourg ; ainsi Godefrid, auquel peut-être on ne donna le titre de duc de Lotharingie que parce qu'il commandait les troupes de ce pays qui prirent part à cette expédition ; ainsi beaucoup d'autres personnages qui occupaient une position importante dans la société. Otto arriva en Ligurie au milieu de grandes misères, mais il se vit forcé d'y passer tout l'automne. Pendant ce temps, la maladie cessa, soit qu'elle eût réellement perdu sa force, soit qu'elle ne trouvât plus personne à saisir. Enfin il se rendit à Pavie, vraisemblablement lorsque le reste de ses troupes qui avaient combattu dans l'Italie supérieure s'y fut rassemblé. Sans doute il revint dans cette ville avec de tout autres sentiments que ceux avec lesquels il y était entré trois ans auparavant. Il se convainquit bientôt aussi qu'avec l'armée qui lui restait encore, il serait hors d'état de se maintenir en Italie, ou du moins d'y rien entreprendre. Cette certitude fut le véritable motif qui décida Otto à revenir le plus promptement possible dans le Teutschland. Il régla ses affaires d'Italie le mieux qu'il put, chercha à affermir dans leur fidélité les vassaux dont le sort semblait dépendre de sa domination en Italie, célébra encore la fête de Noël le premier jour de la nouvelle année 965, et se mit ensuite en route pour le Teutschland au milieu de l'hiver, au commencement du mois de janvier.

Les Teutschs avaient avec de joyeuses acclamations surnommé Otto le Père de la patrie, lorsqu'il avait conquis pour son peuple une défense contre les pillages et les dévastations que commettaient des barbares farouches. Quelle reconnaissance lui aurait témoignée ce peuple fidèle, s'il avait su l'encourager et le favoriser dans son développement aussi bien que le défendre ! Mais il avait pour ainsi dire traité la patrie en beau-père. Poursuivant la gloire la plus brillante mais non la plus noble et une vaine grandeur, il s'était éloigné trois ans et demi du Teutschland, et avait abandonné le peuple teutsch à lui-même ; il avait perdu beaucoup d'hommes habiles, et impliqué la patrie avec l'Italie et le siége pontifical dans des relations qu'il était désormais tout aussi difficile de rejeter que de supporter ; enfin il n'avait pas rendu le repos à l'Italie ; mais bien que plus d'un homme sans vertu et sans doute à juste titre eût péri par son épée ou par sa colère, il avait rempli ce malheureux pays de nouvelles discordes et de nouvelles calamités. Et qu'avait-il rapporté de cette terre étrangère ? Que rapportait l'armée dont les débris revenaient avec lui ? Lui, roi des Teutschs, il était parti avec une seule couronne, avec la couronne de l'empire teutsch, aimé, respecté et redouté ; il revenait dans sa patrie avec deux nouvelles couronnes, mais il était difficile qu'il eût gagné en affection et en respect, et la crainte de son nom n'était pas devenue plus grande. Les trois couronnes ne trouvaient pas de place sur une seule tête ; placées l'une sur l'autre, elles formaient un poids écrasant ; à côté les unes des autres, elles se faisaient réciproquement ombrage. Par respect déraisonnable pour le titre d'empereur, on l'appela le chef de tout le globe terrestre ; mais à Rome même, d'où ce titre venait, il n'avait pas trouvé d'obéissance, et partout où il allait ailleurs, il valait ce qu'il avait valu comme roi des Teutschs, c'est-à-dire ce qu'il valait en génie, en puissance, en bonheur. Mais ceux qui l'avaient suivi, et qui cherchaient en vain du regard beaucoup de leurs compagnons, étaient peut-être devenus, comme l'empereur lui-même, plus riches de connaissances, d'idées et de pensées ; mais il était difficile qu'ils eussent gagné en honneur et en fidélité, affermis par ceux qui revinrent dans la patrie.

Otto trouva l'état des choses dans le Teutschland meilleur qu'il n'était en droit de s'y attendre. Les Bavarois, désormais à l'abri des brigandages des Hongrois, s'efforçaient de réparer successivement les ravages que ce peuple féroce avait commis dans leur pays ; et le duc Heinrich II, au nom duquel ce pays était gouverné, faisait naître de belles espérances, et gagnait sans peine les cœurs par sa jeunesse et par sa beauté ; car il n'avait pas encore développé ce caractère obstiné et maussade qui, même après un prédécesseur tel qu'avait été son père Heinrich Ier, lui fit donner le surnom de Querelleur. En Allemannie, le duc Burchard II se conduisait avec prudence et modération ; ce beau pays, assuré contre le dehors, puisqu'il n'y avait rien à craindre, ni de l'Italie, ni du royaume de Bourgogne, était florissant. Les couvents, il est vrai, prospéraient par-dessus

tout, mais aussi c'était aux moines que l'agriculture devait presque tous ses progrès. Et si là, comme partout, ceux qui étaient obligés de travailler à la vigne ne pouvaient boire le vin recueilli sur leurs anciennes propriétés, sur lesquelles ils vivaient maintenant comme des étrangers; si, bien plus, le produit de leur travail ne profitait qu'aux seigneurs laïques et ecclésiastiques auxquels ils devaient leurs services, l'aspect du pays n'en souffrait point, et le mouvement ascendant des villes annonçait en tout cas une ère de plus grande liberté. La Lotharingie balançait moins qu'autrefois entre la droite et la gauche; elle reconnaissait sans réserve et sans murmure l'empire teutsch; et Lothar, le roi de France, était trop embarrassé dans son pays, pour qu'il pût songer à acquérir la Lotharingie. Mais l'intérieur du pays n'était jamais tranquille. Ce peuple mobile ne pouvait supporter le repos; et, par suite de leur nature mixte, les Lotharingiens se laissaient très-aisément impliquer dans les affaires des Français, leurs voisins. Bruno toutefois, frère de l'empereur, archevêque de Cologne et duc de Lotharingie, avait, comme membre de la famille impériale, par sa propre dignité, et par la réunion de l'autorité spirituelle avec l'autorité temporelle, une trop grande influence, pour que les guerres privées et les mouvements pussent entraîner des conséquences bien graves. Les Franks (Franconiens) aussi suivaient tranquillement leur voie. L'empire, qui avait si longtemps porté leur nom, le perdit vers cette époque : on ne l'appela plus l'empire des Franks ou des Franks orientaux, mais l'empire des Teutschs, et Otto ne s'intitula plus roi des Franks, mais roi des Teutschs. Il paraît que les Franks remarquèrent à peine ce changement. Ils avaient eu leur temps. L'ancien esprit héroïque qu'ils avaient manifesté aux anciens jours sous le nom de Chattes, et plus tard sous celui de Franks, vivait encore dans quelques hommes, et le duc Kunrad avait tout récemment renouvelé avec éclat une gloire bien méritée. Mais depuis que la couronne dut passer de leur maison dans la maison de Saxe, ils avaient perdu leur éclat; ils avaient la position d'un peuple teutsch parmi des peuples teutschs, et leur multitude se comptait, et leur pays se mesurait. Les Saxons enfin, qu'avaient coutume de suivre les Thuringiens, aussi vaillants que faciles à contenter, tenaient fermement à leur fidélité habituelle, et voyaient avec fierté la grandeur du roi qui était issu de leur race. Et pourtant, tandis qu'Otto se trouvait en Italie, il y eut en Saxe des mouvements qui parurent avoir quelque importance, parce que non-seulement il existait dans ce pays des restes d'anciennes discordes, mais aussi parce que la Saxe était fatiguée par les peuples slaves, que l'on n'avait pas encore habitués à la soumission, et parce qu'en même temps elle confinait avec les Danois, qui n'avaient pas encore pu être de fidèles voisins.

Ce comte Wichmann, qui, gagné d'abord par les ducs Luidolf et Kunrad, était allé chez les Slaves, s'était enfui en France après la bataille de la Dosse, et n'avait enfin obtenu que par la médiation du markgraf Gero la paix et la permission de vivre sans fonctions publiques sur les terres de sa femme; Wichmann, abandonné de la fortune, n'avait ni renoncé à son ressentiment, ni perdu courage. Le roi lui avait promis, il est vrai, qu'un jour il le rétablirait dans ses honneurs, s'il expiait ses anciens crimes par une fidélité inviolable; mais l'expédition du roi en Italie obscurcit son horizon, et éloigna l'accomplissement de cette promesse; et l'oisiveté était insupportable à son esprit belliqueux. On ne sait si la nouvelle des embarras d'Otto en Italie l'encouragea, ou s'il fut de nouveau vexé par son oncle, le duc Hermann de Saxe; mais il est certain que tandis qu'Otto était en Italie, Wichmann forma la résolution de tenter encore une fois la fortune. Et comme peut-être il ne pouvait espérer gagner encore une fois la confiance des peuples slaves, il s'adressa à Harald II, roi des Danois, pour le décider à faire une irruption en Saxe. Lui-même, avec d'anciens ou de nouveaux amis, il commença aussitôt une petite guerre sur la frontière de Saxe, pour entraîner d'autant plus sûrement ce roi dans la lutte. Mais Harald n'eut pas de confiance en lui. Il ne voyait en lui qu'un traître ou un aventurier. Il demanda donc comme garantie une action difficile. Wichmann, dit le roi, devait tuer le duc Hermann ou un autre prince, et prouver par ce meurtre qu'il avait entièrement rompu avec les Saxons, avec les Teutschs, et que son sort était lié à celui des Danois; autrement il ne pouvait y avoir rien de commun entre lui et Wichmann. Mais pendant la négociation, le duc Hermann fut informé par un marchand voyageur de ce qui

se passait sur la frontière danoise. Aussitôt il prit ses mesures. Quelques-uns des partisans de Wichmann tombèrent entre ses mains, et il les fit pendre sans autre formalité. Wichmann en fut effrayé. Il n'avait pas gagné le roi Harald; il voyait clairement ce qu'il pouvait attendre de son oncle, le duc Hermann. Dans son désespoir, il eut recours au markgrave Gero, qui, par son intervention bienveillante, l'avait une fois déjà tiré d'embarras. Et Gero ne repoussa pas cet homme, dont il était le beau-frère. Dur, farouche et cruel, Gero n'était pas moins prudent et adroit; il savait tirer parti de tous les moyens qui se présentaient pour accroître sa renommée et sa puissance, et par là même pour avancer d'orgueilleux projets qu'il semble avoir poursuivis. Il se servit donc du comte Wichmann pour gagner les peuples slaves, chez lesquels il était allé autrefois. Wichmann se rendit chez ses anciens amis, et ceux-ci, qui avaient éprouvé son habileté et ne suspectaient pas ses intentions, le reçurent encore une fois avec bonté et confiance. Et par Wichmann, ces peuples furent déterminés à s'attacher avec dévoûment à Gero; maintenant qu'ils avaient perdu tout espoir d'indépendance et de liberté.

Cette alliance était d'une haute importance pour Gero. Elle lui donnait les moyens et l'occasion de nouvelles victoires et de nouvelles conquêtes. Mais l'histoire de ces conquêtes, que Gero fit de concert avec Wichmann et avec les Slaves, ne nous a pas été transmise. On dit que dans de nombreux combats il battit les barbares dont les demeures étaient plus éloignées; mais on ne donne aucun nom. Et bien que dans l'état actuel des choses, il soit presque impossible de penser que ce fût un autre peuple que les Poméraniens, ce n'est toujours là qu'une conjecture. Et après qu'il eut dompté ces barbares, il tourna enfin ses armes contre les Lusaciens, qui seuls des peuples slaves en deçà de l'Oder jouissaient encore d'une indépendance incertaine. Gero eut à soutenir une lutte très-rude contre ce peuple; car Miska ou Miseco, Mjesko, Miczislav, roi des Poléniens ou des Polonais, leur porta secours. Ils sortit également victorieux de cette dernière guerre; Mjesko fut deux fois battu par Gero. Un de ses frères fut tué, et tout le peuple polonais jusqu'à la Warta, dont il était roi, fut pillé. Les Lusaciens furent domptés et réduits au plus dur esclavage. Mais la victoire et la vie de ces orgueilleux héros furent en même temps empoisonnées. Gero lui-même fut grièvement blessé dans cette guerre, et Siegfrid, son fils unique, auquel il espérait transmettre l'héritage de sa gloire et le fruit de ses exploits, afin qu'il pût par l'un et l'autre s'élever à un éclat plus grand encore, y trouva la mort. Aussitôt le vieux héros reconnut le néant des efforts de l'homme. Il passa sa vie en revue, et une longue série de désirs et de projets, d'exploits et de crimes, se présenta à son esprit. Il fut effrayé des sanglantes horreurs dont il avait rempli les pays slaves, et du malheur infini qu'il avait fait peser sur les peuples opprimés et foulés aux pieds, sans voir d'autre perspective que son propre tombeau. Il fut saisi d'un profond repentir. Les forteresses construites sur les terres des Slaves pour les contenir, et pour river à tout jamais les chaînes de l'esclavage, il ne pouvait les détruire; les milliers d'hommes qui avaient été égorgés dans les combats ou qui avaient péri victimes de la perfidie et de l'intrigue, de la peur et de la misère, il ne pouvait les rendre à la vie; la liberté assassinée des Slaves, il ne pouvait la ranimer; mais il espérait trouver du repos pour sa propre âme et se réconcilier avec Dieu par des pénitences, des expiations et des œuvres pieuses. Il résolut donc de se rendre à Rome, de déposer sa vieille épée de héros sur l'autel de saint Pierre, de prier sur le tombeau des apôtres, de solliciter du saint père la sanctification des fondations qu'il avait faites, d'entrer ensuite lui-même dans un ordre monastique, de donner ses biens à son couvent de Gernrode, de faire vivre son nom d'une autre manière qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, et de recommander à jamais le salut de son âme aux prières des hommes consacrés à Dieu. Et dans le même temps où l'empereur Otto, revenant d'Italie après un séjour si agité, saluait avec douleur les frontières de la patrie, Gero, son conseiller le plus dévoué, sinon peut-être son vassal le plus loyal, entra humblement dans Rome en pèlerin repentant.

CHAPITRE VIII.

SÉJOUR D'OTTO LE GRAND DANS LE TEUTSCHLAND ET SA DERNIÈRE EXPÉDITION EN ITALIE. — GUERRE AVEC LES GRECS. — COURONNEMENT D'OTTO II COMME EMPE-

REUR, ET SON MARIAGE AVEC LA PRINCESSE GRECQUE THEOPHANO.

De l'an 965 à l'an 972.

L'empereur Otto, accompagné de sa femme Adelheid, revint dans sa patrie par Coire dans le pays des Grisons, et par Reichnau sur le lac de Constance : il laissa sous la surveillance d'Adeldag, archevêque de Hambourg, le pape Benoît V, qu'il emmenait avec lui, ou qu'il avait précédemment déjà envoyé dans le Teutschland. Son fils, le jeune roi Otto, et Wilhelm, archevêque de Mayence, vinrent au devant de lui à Heimshiem (1). Accompagné d'eux, il se rendit à Worms. Là se trouva aussi son frère Bruno. Il passa l'hiver de ce côté du Rhin, soit que lui-même, comme ses compagnons, eût besoin de quelque repos après tant de fatigues et après la pénible expédition au delà des Alpes, soit qu'il fallût des dispositions préalables pour montrer avec une magnificence convenable aux vassaux de l'empire la dignité impériale, la seule chose qu'il pût présenter comme le fruit de ses travaux en Italie. Il célébra la fête de Pâques dans le vieux palais de Karl le Grand à Ingelheim. De là il descendit le Rhin jusqu'à Cologne. Là il trouva sa mère, la vénérable reine Mathilde, qui ne semblait plus appartenir à la terre que par ses enfants et ses petits-enfants. Elle lui amenait son fils, le jeune roi Otto, et son neveu, le jeune Heinrich II, duc de Bavière, qu'elle aimait avec toute la prédilection qu'elle avait eue autrefois pour son père, et qu'elle aimait avec d'autant plus de force, qu'elle parait avoir eu des pressentiments plus sombres sur l'avenir de ce prince, en réfléchissant à la naissance, à la vie, à la mort de son fils Heinrich. Enfin la reine douairière de France, sœur d'Otto, vint aussi saluer l'empereur son frère. Avec elle arrivèrent ses deux fils, Lothar et Karl, dont le premier était roi de France. Ainsi tous les membres de la famille impériale se trouvèrent réunis, et célébrèrent une grande fête de famille, qui fut embellie par les fiançailles de Lothar, roi de France, avec Emma, fille que l'impératrice Adelheid avait eue de son premier lit. Cette fête fut aussi relevée par la présence des premiers princes de l'empire teutsch, qui accoururent en grand nombre pour témoigner à l'empereur leur respect et leur fidélité, pour lui rendre compte de l'état de la patrie, et peut-être aussi pour délibérer avec lui sur les affaires publiques. Et certainement il y eut aussi beaucoup d'inféodations et d'investitures, de concessions d'honneurs, de droits, de dignités. Tous les regards se tournaient vers la dignité impériale, et Otto ne pouvait la montrer vaine ni aux seigneurs laïques, ni aux seigneurs ecclésiastiques.

De Cologne, l'empereur se rendit en Saxe, le pays de son père et de sa jeunesse. Avant tout il visita Magdebourg. Cette ville, célèbre depuis plusieurs générations par son commerce et son industrie, lui était singulièrement chère. Il lui donna tant de faveurs temporelles et spirituelles, qu'il en fut célébré comme le fondateur; et dans le fait on pouvait bien le regarder comme son fondateur, non comme le premier, mais comme le second, puisqu'il avait arraché cette ville aux Slaves, et puisque, non content d'en faire le siége d'une abbaye, il avait encore résolu d'y établir un archevêché. Puis il parcourut la Saxe, y rétablit l'ordre, la concorde, l'union. Il arriva ainsi à Quedlinbourg, où reposaient les restes immortels de son père, dont la sagesse et l'activité avaient fondé sa grandeur, comme il le reconnaissait sans aucun doute. Dans le cours de l'été de l'an 965, il séjourna en général plus longtemps aux environs du Hartz; et il n'est pas invraisemblable que, stimulé et éclairé par ses expéditions d'Italie, il ait mis le temps à profit pour faire explorer ces montagnes. Car à cette époque on découvrit que le Hartz renfermait de l'argent dans son sein, et cette découverte a été attribuée, du moins dans les siècles suivants, aux soins de l'empereur Otto. Il est possible et vraisemblable qu'antérieurement déjà l'on ait cherché dans d'autres parties du Teutschland à tirer des métaux précieux des montagnes et des fleuves, et que l'on y soit parvenu : mais ces tentatives ne paraissent pas avoir eu de résultat important. La découverte des veines d'argent dans les montagnes du Hartz (et d'après l'opinion très-vraisemblable des siècles postérieurs, les premières veines du Rammelsberg, près de Goslar, furent découvertes par les efforts d'Otto) dut donc exercer une puissante influence sur la vie du peuple teutsch. Les efforts tentés pour tirer ces trésors de leur antique nuit, afin de les faire paraître à la lumière du soleil, durent déjà exciter de plusieurs manières le génie : car le travail des mines exige et fait naître une foule de connais-

sances, et donne aux hommes qui s'y livrent un sentiment tout particulier d'eux-mêmes. Le résultat de ce travail devait agir sur les relations des hommes, augmenter le commerce, et, avec le temps, donner de la force à la vie et l'ennoblir : mais les places de marché n'avaient pas perdu leurs droits, et les besoins toujours croissants poussèrent les juifs et les chrétiens à exploiter ces droits de toutes manières, dès que le temps le permit jusqu'à un certain point. Depuis Heinrich Ier, les villes avaient trouvé protection et encouragement, et partout des commerçants s'étaient établis. Otto avait eu sous les yeux l'image des villes italiennes. Il ne paraît pas cependant qu'il ait senti naître en lui une affection particulière pour l'industrie des villes; mais ce fut un très-grand avantage pour les villes et pour leur commerce qu'Otto, quoique peut-être il n'y fût décidé que par sa piété, recommandât les marchés et le commerce à la protection des ecclésiastiques, et inféodât à des églises et à des couvents les péages et les revenus des places de commerce. Dès le siècle suivant, Magdebourg et Brême en donnent une grande preuve; car ces villes, comme beaucoup d'autres, durent sans aucun doute leur rapide prospérité à la protection du clergé.

Tandis qu'Otto se livrait à ces soins pacifiques et paternels au milieu de ses fidèles Saxons, il ne resta pas sans subir de tristes épreuves, comme cela est ordinaire aux hommes. Il se passa des événements dont les uns l'affectèrent douloureusement, et dont les autres lui causèrent du chagrin. Ceux-là eurent lieu dans le Teutschland, ceux-ci en Italie.

D'abord, peu après l'arrivée de l'empereur en Saxe, le markgraf Gero, à peine revenu de son voyage au tombeau des apôtres, mourut persuadé qu'il s'était réconcilié avec Dieu. La mort du vieux héros ne pouvait surprendre l'empereur; car Gero était arrivé au terme de la vie humaine, et ses derniers actes avaient prouvé qu'il avait perdu toute valeur pour les affaires publiques. Mais sa mort amena pourtant un grand changement dans les relations de l'empire. Gero avait eu un gouvernement d'une étendue inaccoutumée; presque tous les pays slaves jusqu'à l'Oder avaient été soumis à son épée et à sa volonté. On ne sait si Gero avait administré d'après les ordres du roi; mais il paraîtrait presque qu'on l'avait laissé entièrement libre dans ses actes. Peut-être aussi la position des peuples slaves exigeait-elle une certaine indépendance pour le gouverneur général de ces contrées, et Gero sut faire valoir cette indépendance. Il n'était donc pas facile de remplir sa place, et Otto pouvait à peine désirer remettre encore une fois entre les mains d'un seul homme le même pouvoir que Gero avait acquis de degré en degré par des victoires et par des conquêtes. Gero n'avait pas encore abusé de ce pouvoir contre le roi et contre l'empire; mais aussi les forces de l'empire lui avaient été constamment nécessaires pour combattre les Slaves; son successeur, au contraire, dans le cas où la lutte contre les Slaves cesserait, pouvait être aisément tenté de posséder un empire à côté de l'empire. Ce qui est certain, c'est que les pays qui jusqu'alors avaient été placés sous les ordres de Gero furent désormais partagés entre cinq markgrafs, soit par la propre volonté de Gero, soit par une disposition de l'empereur Otto; ou bien cinq princes, soumis jusqu'alors au commandement suprême de Gero, furent soustraits à cette surveillance, et passèrent tous sous l'autorité immédiate de l'empire et du roi, et continuèrent tous à porter le titre de markgraf, dont Gero avait été revêtu, soit par suite d'une investiture formelle, soit par un effet de l'habitude et du langage usuel (2). Ce partage de la dignité et du territoire, avec lequel fut certainement en rapport la fondation des trois évêchés de Meissen, de Zeitz et de Mersebourg, qui, créés vers ce temps, devaient être soumis au siége archiépiscopal de Magdebourg, détourna sans doute le danger que présentait la réunion en un seul tout de si vastes pays habités par des peuples non teutschs; mais, d'un autre côté, il affaiblit aussi la puissance avec laquelle Gero avait fait de si grandes choses. Par là dut se réveiller chez les peuples slaves le souvenir de l'ancienne liberté, qui pourtant ne pouvait qu'attirer sur eux de nouveaux malheurs. Car de tout temps ç'a été le sort cruel de cette race d'hommes de ne pouvoir oublier la liberté, de ne pas hésiter à faire pour elle les plus grands sacrifices, d'être prêts à souffrir pour elle les plus grands maux, et de se voir pourtant toujours hors d'état de conserver cette liberté. Mais l'histoire des peuples de ces contrées est singulièrement obscure dans les temps les plus rapprochés de ceux-ci, et l'obscurité même qui l'environne est peut-être une preuve des nouveaux bouleversements qui eurent lieu.

Quelques mois après la mort de Gero, l'empereur apprit celle de son frère l'archevêque et duc Bruno. Cet homme vénérable se trouvait en voyage pour Compiègne; il voulait essayer d'arranger des discussions élevées entre ses neveux, dans une entrevue convenue vraisemblablement à Cologne, et en général faire tout ce qu'il était possible de faire pour maintenir la dignité royale et l'honneur de l'Église. En chemin, à Reims, il fut saisi d'une fièvre violente; il se vit forcé de rester dans cette ville. Il y mourut le 11 octobre, à la grande douleur de beaucoup d'hommes nobles et vertueux; car Bruno, ami zélé des sciences et des arts, avait su se faire aimer et respecter comme homme et comme prince. La mort de Bruno décida vraisemblablement l'empereur à se rendre, dans l'hiver de cette année, sur les bords du Rhin, et particulièrement à Cologne. Il fallait donner le siége archiépiscopal à un homme qui, bien qu'il ne pût remplacer son frère, fit supposer pourtant qu'il était résolu à agir dans le même esprit et dans le même sens que lui. Comme Bruno avait été en même temps duc de Lotharingie, il y avait sans doute aussi beaucoup de choses à ordonner et à résoudre. Otto éleva à la dignité d'archevêque le diacre Folkmar, ami et admirateur de son frère; il ne donna point de nouveau duc au pays, mais le retint sous sa propre surveillance. Il le fit administrer, à ce qu'il semble, à la manière de Karl le Grand, par des comtes; il nomma toutefois vraisemblablement un prince Friedrich son vicaire ou son délégué; homme auquel son frère Bruno avait déjà confié, huit ans auparavant, plusieurs parties de l'administration ducale, dont probablement il n'avait pu se charger lui-même en sa qualité d'ecclésiastique.

Dans l'année qui s'écoula pour l'empereur avec ce mélange de joie, de douleur et d'affaires, il se passa en Italie des changements qui réclamèrent son attention sous plus d'un rapport. A Rome mourut le pape Léon VIII, qu'Otto avait imposé aux Romains. Sans doute cette mort si prompte est singulière; on ne voit pas cependant qu'Otto ait eu des soupçons contre les Romains. Aussitôt ceux-ci envoyèrent une ambassade à Otto pour lui annoncer cette nouvelle. Mais il est difficile de dire quelle tournure prit réellement cette ambassade : d'un côté, l'on dit que les Romains remirent à l'empereur le soin de nommer un pape selon son bon plaisir; et cette entière soumission à la volonté de l'empereur était, à ce qu'il paraît, conforme aux prescriptions que Léon VIII avait, dit-on, laissées. Mais d'autre part on dit que les Romains prièrent l'empereur de leur rendre le pape Benoît V, qu'il leur avait ôté; et cette assertion paraît répondre beaucoup mieux à l'état des choses. Car les Romains n'auraient sans doute que difficilement donné suite, dans la situation des affaires en Italie, même aux injonctions les plus impérieuses de Léon VIII, pape intrus; et non-seulement Benoît V était regardé par eux comme pape légitimement élu, mais encore il avait une grande réputation de savoir et de piété; et dans le Teutschland même il avait gagné beaucoup d'esprits et édifié beaucoup de cœurs. Mais lors même que les Romains, comme cela est vraisemblable, eussent demandé la délivrance de Benoît; lors même qu'Otto lui-même eût peut-être été disposé à se rendre à leurs prières, il arriva un événement devant lequel s'évanouirent et les prières et leur accomplissement. Avant qu'Otto pût prendre une résolution, Benoît V mourut dans son exil à Hambourg, succombant sans doute sous le poids des malheurs qui avaient pesé sur le saint-siége, sur l'Italie, sur Rome et sur lui-même. Cet événement tira peut-être l'empereur d'un assez grand embarras. Alors il congédia les ambassadeurs des Romains, et envoya avec eux deux évêques fidèles et dévoués, Otgar de Spire et Liutprand de Crémone, l'historien. Ils devaient diriger à Rome l'élection d'un nouveau pape. Dans le fait, avec l'assentiment de ces deux envoyés, et, comme on le dit, par l'élection de tout le peuple romain, Jean, évêque de Narni, fut choisi pour pape, et, le treizième de son nom, élevé sur le siége apostolique. Mais il n'y fut pas longtemps tranquille, soit qu'il s'élevât contre lui un parti dirigé par d'autres vues que les siennes, soit que, comme on l'en accusa, il eût agi avec orgueil et arrogance envers les grands de Rome. Il fut saisi par des hommes à la tête desquels se trouvait le préfet de la ville, entraîné au dehors, et enfin retenu en prison en Campanie.

L'ordre ne resta pas non plus, dans l'Italie supérieure, tel que l'empereur l'avait laissé lors de son retour dans le Teutschland. A peine les Lombards virent-ils Otto de l'autre côté des Alpes, que beaucoup d'entre eux espérèrent qu'il serait possible de se délivrer des étrangers

dont ils avaient éprouvé la domination arbitraire. L'indignation qu'ils ressentaient leur fit illusion sur leurs forces, et, dans leur colère, ils ne songèrent pas à calculer les moyens dont ils pouvaient disposer. Ils rappelèrent le roi Adalbert, fils de Berngar, qui se trouvait encore en Corse, le saluèrent roi, et la plus grande partie des Lombards se réjouit, à ce qu'il semble, du retour d'un prince national. Otto, informé de tout par ses amis, ne perdit pas de temps pour agir contre les menées de ses ennemis, avant que ceux-ci pussent réunir leurs forces, triompher des obstacles qu'élevaient les Teutschs laissés en Italie et leurs partisans, et prendre les mesures de défense nécessaires. Vraisemblablement il avait prévu ce qui arriverait. Aussi il s'était probablement entendu à ce sujet, lors de son passage par l'Allemannie, avec Burchard, duc de ce pays. Burchard était donc prêt à passer promptement les Alpes, et il entreprit cette expédition dès que le roi lui eut fait connaître qu'elle était nécessaire. Lorsque Burchard fut descendu des Alpes, ceux d'entre les Lombards dont les Teutschs vantaient la fidélité, mais que leurs compatriotes regardaient sans doute comme des traîtres, se réunirent à lui et accrurent ses forces. Burchard descendit le Pô en bateau, pour arriver plus vite à l'ennemi. Lorsque enfin il vit l'armée d'Adalbert rangée sur la rive, il résolut de débarquer aussitôt. Adalbert l'attaqua en ce moment; mais ses efforts furent vains. Les Allemanni prirent terre sans qu'on pût leur résister; Wido, frère d'Adalbert, tomba sous leurs coups; les Lombards, appelés rebelles par les Teutschs, reculèrent, renoncèrent au combat, et se dispersèrent; et il ne resta au malheureux roi Adalbert qu'à sauver encore une fois par la fuite sa vie et sa liberté. Il se retira dans des montagnes inaccessibles. Alors Burchard, non assurément sans de nouvelles cruautés, rétablit l'ordre détruit, et se mit en route pour repasser les Alpes, afin de porter au roi la satisfaisante nouvelle d'une victoire aussi prompte que complète. Mais plus tout parut décidé promptement, moins les âmes furent gagnées. Les châtiments ne manquèrent certainement pas à un soulèvement si pardonnable; bien plus, des hommes qui désirèrent se justifier auprès de l'empereur de la part qu'ils y avaient prise ne furent pas écoutés. Wido, évêque de Modène, se rendit en personne dans le Teutschland pour prouver à l'empereur qu'il n'avait pas violé sa fidélité; mais Otto ne se contenta pas de le renvoyer, il le fit arrêter en route, et conduire en prison dans le pays des Slaves.

Il n'est pas douteux qu'Otto n'avait quitté l'Italie qu'avec la résolution d'entreprendre le plus tôt possible une nouvelle expédition avec des troupes toutes fraîches, afin de conserver ce qu'il avait gagné et de consolider ce qu'il avait fondé. Mais il avait bien senti la nécessité de ranimer les bonnes dispositions des princes et des peuples teutschs par sa sollicitude, par des grâces et par une administration bienveillante, avant de leur proposer une nouvelle expédition dans un pays où ils trouvaient à la fois de la gloire, des jouissances, et leur perte. Toutefois les événements de Rome et de la Lombardie lui prouvèrent peut-être qu'il ne pouvait ajourner l'expédition après un autre hiver; et les dispositions favorables que partout il avait trouvées ou ranimées lui avaient probablement aussi donné la certitude que cet ajournement ne lui serait plus nécessaire. Otto convoqua donc une diète à Worms, et jusqu'au moment de sa réunion, au printemps de l'an 969, il se rendit de nouveau en Saxe et en Thuringe. Il visita les villes et les cantons, et, s'arrêtant de côté et d'autre, il agit partout de la manière la plus amicale et la plus encourageante. Enfin il fit une visite à sa vieille mère à Nordhausen. Ce séjour était plus cher que beaucoup d'autres à la pieuse reine Mathilde. Elle y avait fondé un couvent de femmes, et désirait intéresser son fils à l'entretien et à la dotation de ce monastère. L'empereur resta sept jours auprès de sa vénérable mère: ce furent des jours d'effusion et de tendresse réciproque. L'un et l'autre sentaient ou reconnaissaient que leur séparation serait la dernière. Le jour où ils se séparèrent, la mère se rendit de grand matin avec son fils à l'église pour assister à la messe. Après la cérémonie, Mathilde adressa ces paroles à l'empereur: « Mon cher fils, je te répète ma prière: c'est dans cette ville que j'ai donné le jour à ton frère Heinrich, que j'ai beaucoup aimé, parce qu'il portait le nom de votre père; c'est également ici qu'est née ta sœur Gerbirg. Voilà pourquoi j'ai fondé ce monastère, surtout pour le salut de l'âme de ton père et de ton frère. Prends-en soin. Nous nous parlons pour la dernière fois: que le souvenir du dernier regard de ta mère soit constamment pour toi un

souvenir de ce monastère. » Otto promit. Alors elle embrassa son fils en versant des larmes brûlantes, et l'accompagna hors des portes de l'église. Otto monta à cheval. En ce moment, on lui dit que sa mère était retournée dans l'église, s'était jetée à genoux, et couvrait de baisers et de larmes les traces de ses pas. Cette nouvelle fit sur cet homme si fort une si vive impression, que, fondant lui-même en larmes, il s'élança de son cheval, courut dans l'église, se jeta encore une fois dans les bras de sa mère, et ne put qu'avec peine s'arracher à ses étreintes.

Le 10 août, Otto était encore à Mersebourg; le 15 il était à Worms. Les princes de l'empire s'étaient assemblés dans cette ville, où ceux qui étaient disposés ou résolus à assister à l'expédition d'Italie, se trouvaient au milieu de leurs guerriers. Les troupes que l'empereur voulait garder immédiatement sous ses ordres y étaient aussi réunies, de telle sorte que l'empereur se trouva en état d'entrer en campagne aussitôt qu'il aurait terminé ses délibérations avec les princes. Il prit, en passant par Coire et par le pays des Grisons, le même chemin qu'il avait suivi pour revenir dans sa patrie. Arrivé en Italie, il se mit aussitôt à poursuivre ceux qui, l'année précédente, avaient rappelé le roi Adalbert ou s'étaient déclarés en sa faveur. Sigolf, évêque de Plaisance, et plusieurs comtes du pays furent arrêtés et conduits au delà des Alpes pour expier leurs crimes dans le Teutschland. Sans doute aussi des hommes d'une condition inférieure n'échappèrent point à la vengeance du fier empereur, quoique, selon l'habitude, les historiens n'en fassent aucune mention; et l'armée teutsche traita vraisemblablement avec insolence les Italiens, sans aucune distinction; car l'insolence cause d'ordinaire un misérable plaisir aux vainqueurs et aux conquérants, dans les temps civilisés comme dans les temps barbares.

La conduite de l'empereur effraya Rome, qui prévoyait sa prochaine arrivée. On voulut conjurer l'orage ou du moins en diminuer la violence. La terreur fit naître la désunion. Le préfet de la ville, nommé Pierre, se vit contraint à la fuite; un comte Rotfred, qui avait principalement contribué à l'expulsion du pape Jean XIII, fut tué par Jean, fils de Crescentius, petit-fils de Théodora la jeune, dont il a été question plus haut; puis le pape Jean fut ramené et rétabli sur le saint-siége de l'apôtre. C'est ainsi que, par des sacrifices et des expiations, les Romains crurent avoir réparé ce qu'ils avaient fait contre la volonté de l'empereur; car la faute de tout semblait retomber maintenant sur le préfet expulsé et sur le comte tué, ou du moins pouvoir être rejetée sur eux. Mais ils ne réussirent pas à apaiser la colère d'Otto. Il partageait l'erreur commune des puissants, ou bien il se laissa persuader par des conseillers avides et égoïstes, que la douceur envers des sujets les provoquait à une nouvelle audace; que la dureté, au contraire, faisait naître la crainte, que devait nécessairement suivre l'obéissance. Et sous l'empire de cette erreur, sa conduite fut à la fois cruelle et insensée.

Otto était à Rome le jour de Noël. Il célébra cette fête avec le pape Jean XIII. Mais aussitôt commencèrent les persécutions contre ceux qui avaient pris part à l'expulsion du pontife. Les historiens se taisent sur la manière dont l'enquête fut dirigée, et quels crimes furent prouvés en détail; mais il n'est pas douteux qu'il n'y ait eu de nombreux et terribles châtiments. Treize Romains des plus illustres furent pendus; d'autres périrent par le glaive; d'autres eurent les yeux crevés; d'autres enfin furent exilés. Le cadavre même de Rotfred assassiné ne fut pas à l'abri des plus affreuses mutilations. Les amis et les flatteurs d'Otto en Italie défendirent une telle conduite, conseillée peut-être et provoquée par eux. Elle était conforme, disaient-ils, aux édits des empereurs romains, dont ils représentaient Otto comme le successeur; elle était en particulier conforme aux édits de Justinien, de Valentinien et de Théodose. Selon eux, si l'empereur eût agi différemment, il eût été lui-même un tyran impie, injuste et cruel. Par de tels discours, ils cherchaient peut-être à étouffer les sentiments plus nobles qui vivaient évidemment dans Otto. Et dans le fait, on arriva à ce résultat, que désormais Otto fut craint, sinon respecté parmi les peuples d'Italie. La terreur de son nom se manifesta par des faits. Celui qui ne pouvait se résoudre à rechercher et à gagner la faveur du dominateur étranger par des services d'abnégation contre sa propre patrie s'effaça du moins, renferma ses sentiments dans son cœur, et ménagea son esprit et ses forces, dans l'espérance de jours plus heureux. Tant qu'Otto séjourna en Italie, on vit régner partout, sinon la tranquil-

lité intérieure, du moins le silence extérieur.

Mais l'empereur Otto lui-même se faisait peut-être illusion sur cette soumission des Italiens. Ignorant les lois naturelles de la vie humaine, il méconnut la puissance indestructible qui réside dans le caractère national; et comme aucun empire voisin, aucun peuple menaçant ne lui fit obstacle dans la soumission de l'Italie, il ne regarda pas comme impossible une réconciliation des Italiens avec les Teutschs, et la réunion éternelle de l'Italie au Teutschland sous un maître commun. Le ciel et la terre d'Italie lui plaisaient; et quoique peut-être lui, prince Saxon, continuât à aimer par-dessus tout le pays où il était né, Adelheid, son épouse chérie, l'attirait pourtant avec une force irrésistible vers le soleil et l'air du Midi. Si une fois les hommes étaient gagnés ou soumis à l'habitude, tout semblait atteint. Dans le Teutschland était la puissance, en Italie les jouissances : la réunion des deux pays semblait rendre possible pour les générations à venir une vie grande, riche et heureuse. En Italie, les hommes d'armes avaient trop souvent éprouvé leur propre faiblesse pour être encore à craindre; les hommes de la parole, au contraire, les ecclésiastiques, le pape à leur tête, qui appartenaient au monde entier et non exclusivement à tel ou tel pays, paraissaient forcés de tenir fidèlement pour celui qui leur donnait la plus grande sécurité et les plus grands avantages. Ces pensées ou des pensées analogues traversèrent peut-être l'esprit d'Otto, et peut-être fonda-t-il sur elles ses projets ultérieurs : il voulait rattacher fermement à son trône le pape et le clergé par des immunités, des inféodations, des faveurs de toute espèce; faire aussitôt placer la couronne impériale sur la tête de son fils, pour la conserver d'autant plus sûrement dans sa famille; contraindre la cour impériale de Constantinople, qui parlait toujours encore avec dédain des empereurs d'Occident, à reconnaître l'empire d'Occident, et obtenir une princesse grecque comme épouse pour son fils, en partie pour prouver d'une manière d'autant plus décisive au monde l'égalité des deux empires, en partie pour élever d'une manière d'autant plus évidente sa famille au dessus de toutes les maisons princières du monde germanique. Assurément il devait désirer aussi et chercher à délivrer entièrement l'Italie de toute domination étrangère, non-seulement des Sarrasins, mais aussi des Grecs; mais, sans aucun doute, ce plan était plus éloigné dans sa pensée. D'autre part, il n'est pas invraisemblable qu'il ait eu le projet de fixer sa résidence à Ravenne, ville que sa position favorable avait déjà fait préférer à toutes les autres par les empereurs romains pour le siége de la souveraineté. Certainement Otto était un homme d'une grande piété; on ne peut pas plus lui refuser un esprit héroïque et de la force d'âme qu'une certaine tendresse de cœur : mais la fierté et l'orgueil, l'ambition et la vanité régnaient également en lui, l'entraînaient par-dessus les sentiments les plus sacrés et les qualités les plus nobles, et obscurcissaient ses vertus.

Au commencement de l'an 962, Otto marcha sur Bénévent, non toutefois, à ce qu'il semble, avec un appareil guerrier, mais paisiblement et avec une faible escorte. Lorsque les Langobards avaient fondé leur royaume en Italie, ils n'avaient pu prendre possession de toute l'Italie inférieure; mais aux environs de Capoue et de Bénévent, il s'était formé un duché qui portait le nom de cette dernière ville, et dont il a souvent été parlé dans cet ouvrage. Les princes de ce pays, tout en reconnaissant leur dépendance du royaume de Lombardie, et en s'appelant vassaux des rois franks sous la domination de ceux-ci, étaient habituellement restés abandonnés à eux-mêmes, et avaient joui d'une certaine indépendance. Dans leurs luttes variées et compliquées, d'abord contre les Grecs seuls, qui s'étaient encore maintenus çà et là sur des rochers, dans des forteresses, sur certaines angles de terre et sur des promontoires, et qui, de ces positions, avaient défendu des portions importantes de territoire; puis avec les Grecs et les Sarrasins, dont les derniers se montrèrent d'abord en pirates pour disparaître aussitôt, mais qui bientôt s'établirent solidement, ils avaient rarement été secourus; et bien que quelques rois, comme l'empereur Ludwg II, eussent porté leurs armes dans ces contrées, leur apparition n'avait pas eu d'action durable. Dans le temps enfin où Hugues s'intitulait roi d'Italie, ces pays étaient retombés sous la souveraineté de l'empire grec, et leurs princes étaient considérés à Constantinople comme sujets ou serviteurs de l'empereur romain d'Orient. A cette époque, Paudulf, surnommé *Tête-de-Fer*, fils de Landulf II, était prince de Ca-

poue, et, à côté de lui, son frère Landulf III était prince de Bénévent. L'empereur Otto se rendit auprès de ces princes pour les engager à se détacher de l'empereur d'Orient, et à revenir sous sa foi. Il espérait aussi gagner Gisulf, prince de Salerne, parent d'Adelheid, sa femme. Toutefois Gisulf résista à toutes les séductions, et resta dévoué aux Grecs, tout en faisant peut-être à l'empereur Otto des promesses amicales; Pandulf et son frère, au contraire, étaient prêts à jurer fidélité à l'empereur; mais comme une guerre avec les Grecs semblait devoir en résulter nécessairement, Pandulf demanda les forces que la résistance exigerait; et Otto, que la demande du prince répondit ou non à ses projets, n'hésita pas à investir Pandulf, indépendamment des terres qu'il possédait déjà, du duché de Spolète et de la Marche de Camerino. Pourtant il parait que Pandulf ne fut pas aussitôt mis en possession de ces pays.

A cette même époque, Nicéphore Phocas occupait le trône de l'empire grec. Il n'y était pas arrivé sans intrigues de femmes, sans artifices de prêtres, et sans quelque violence; mais c'était un homme de beaucoup d'énergie et d'une grande intelligence, et il avait mérité le trône de cet empire en décadence par les glorieux et heureux exploits qu'il avait faits avec son frère Léon, en Asie et dans l'île de Crète, contre les Mahométans. Un tel homme ne se laissait pas effrayer, comme Otto l'avait espéré. Dès qu'il eut quelque indice des intrigues nouées dans l'Italie inférieure, il fit de grands armements, surtout en Sicile, bien que sa position à l'égard des Mahométans fût très-difficile, pour maintenir dans la soumission ceux qui avaient une fois reconnu la souveraineté de son empire. Aussitôt Otto, qui ne s'attendait nullement à une guerre, ou pour qui du moins une guerre si prompte arrivait mal à propos, envoya un ambassadeur à Nicéphore pour l'assurer de ses vues pacifiques. Nicéphore parut tranquillisé, et résolut d'envoyer à son tour une ambassade à Otto, soit pour tout régler paisiblement, soit pour se faire instruire de l'état des choses.

Pendant ce temps, Otto s'était rendu à Ravenne, où il célébra la fête de Pâques. Le pape Jean XIII y vint également, ainsi qu'un grand nombre d'évêques italiens. Dans une assemblée de ces hommes vénérables, sous la présidence de l'empereur et du pape, furent examinées et réglées diverses affaires de l'Église; mais ce qu'il y eut de plus important, c'est que l'empereur remit le pape en possession de la ville et du territoire de Ravenne, c'est-à-dire de l'Exarchat, de la même manière dont ce pays avait été jadis concédé au saint-siége comme domaine de l'Église: ce qu'Otto avait promis au pape à son couronnement fut exécuté; et le pape Jean ressentit une grande joie de cet accomplissement des promesses impériales. C'est à Ravenne aussi qu'arriva l'ambassade envoyée par l'empereur Nicéphore. Elle était chargée d'une mission pacifique et amicale, et apportait des présents, selon l'usage de ce siècle. Otto la reçut avec prévenance et joie. Et vraisemblablement il fit d'abord à ces ambassadeurs la proposition d'un mariage entre son fils et la fille de l'empereur Romain II, belle-fille de l'empereur Nicéphore, qui avait succédé à Romain sur le trône et qui avait épousé Theophano, sa veuve. Sans doute ce mariage fut présenté comme un moyen de concilier à tout jamais les prétentions réciproques. Les ambassadeurs toutefois, qui vraisemblablement n'avaient point de pleins pouvoirs pour une négociation de cette nature, reçurent peut-être ces offres avec une prévenante politesse, se réservant d'en informer leur maître, l'empereur Nicéphore. Car Otto les congédia avec amitié et bienveillance, et envoya bientôt après à Constantinople d'autres députés chargés de suivre la négociation. L'empereur et le pape écrivirent dans le Teutschland que le jeune roi Otto, fils de l'empereur, eût à venir en Italie et à Rome, afin de recevoir avec la couronne impériale le titre d'empereur: car Otto croyait peut-être qu'il serait plus facile d'obtenir la princesse grecque et de faire reconnaître l'empire romain d'Occident, si le fiancé, son fils, qui du reste n'était âgé que de dix-sept ans, se présentait orné de la couronne impériale.

Tandis qu'après cela Otto passait en Italie l'été de cette année, rendant la justice, ordonnant et administrant; pendant qu'il mettait Pandulf, prince de Capoue, en possession de Spolète et de Camerino, le jeune roi son fils faisait les préparatifs de son voyage d'Italie. En son nom, et vraisemblablement par son frère Wilhelm, archevêque de Mayence,

fut convoquée à Worms une assemblée des princes et des seigneurs de l'empire, où le jeune roi parut en personne. Sans doute on voulait présenter aux princes de l'empire celui qu'ils avaient élu roi, et leur rappeler la fidélité qu'ils lui avaient promise. On pouvait prévoir aussi que l'aspect du jeune prince ferait une bonne impression sur les esprits. Car c'était un bel adolescent, qui faisait naître de belles espérances. Son jeune esprit avait été formé par son oncle, l'archevêque Bruno, qui avait aimé les sciences par-dessus tout, et probablement sa mère Adelheid avait veillé à ses mœurs et à tout ce qui tient aux convenances. Il se mit en route pour l'Italie au commencement du mois de septembre. Son frère, l'archevêque Wilhelm, l'accompagnait. A sa suite venaient beaucoup d'évêques, d'abbés, de comtes et d'autres seigneurs de l'empire. D'Augsbourg il se dirigea par Trente sur Vérone. C'est là que l'attendait l'empereur son père, qui, en s'arrêtant sur divers points en route, le conduisit à Rome. Le soir avant Noël, le dernier jour de l'année, comme on la comptait alors, le père et le fils firent leur entrée dans la ville éternelle; on avait eu recours à toutes les ressources de la magnificence pour les recevoir avec solennité. Le jour suivant, le jeune Otto reçut la couronne impériale des mains du pape Jean XIII, et le peuple, en poussant des cris de joie, le salua du titre d'Otto II, empereur.

Cet événement combla assurément de joie l'âme si fière d'Otto I[er]. Peut-être néanmoins cette joie fut-elle un peu troublée, parce que, si l'un de ses désirs les plus chers s'accomplissait, un autre désir non moins cher ne pouvait se réaliser aussi vite. Ses ambassadeurs étaient revenus de Constantinople sans avoir atteint le but de leur mission, ou plutôt ils avaient obtenu ce qu'ils avaient demandé, mais sous des conditions auxquelles Otto ne pouvait accéder. Nous ne connaissons pas les propositions qu'Otto avait faites à l'empereur Nicéphore. Il n'est pas croyable qu'il ait demandé, ainsi qu'on l'a supposé quelquefois, la cession de toute l'Italie inférieure, comme dot de la princesse impériale. Le désir de ce mariage n'était pas venu de Nicéphore, mais de l'empereur Otto; et par conséquent ce n'était pas le premier, mais le second qui avait des sacrifices à faire. Une demande de la cession de toutes les possessions d'Italie, faite par Otto, ne prouverait pas seulement une grande ignorance des usages et des habitudes de l'empire romain d'Orient, mais elle eût encore blessé profondément tous les sentiments à Constantinople, puisqu'on y regardait toujours l'Italie comme appartenant à l'empire, et les Teutschs, qu'ils s'appelassent Langobards, Franks ou Saxons, comme des intrus qui étaient, il est vrai, de fait en possession du pays, mais n'y avaient aucun droit légal. Bien plus, cette supposition est même en contradiction manifeste avec les renseignements qui nous ont été transmis sur ces négociations. Car, d'après ces renseignements, Otto promit probablement à l'empereur Nicéphore la tranquille possession des pays qui étaient restés au pouvoir des Grecs, et très-vraisemblablement aussi la possession des principautés de Capoue et de Bénévent, dont ils étaient maîtres à son arrivée en Italie. D'autre part, Nicéphore demanda à l'empereur Otto la restitution de toutes les terres d'Italie qui appartenaient encore à l'empire romain d'Orient à l'époque où les Franks étaient venus en Italie, c'est-à-dire, la restitution de Rome avec son duché, et de Ravenne avec tout l'exarchat. En somme l'ardent guerrier, l'empereur Nicéphore, ne ressentait peut-être pas une grande joie d'un mariage entre sa belle-fille et cet enfant, l'impubère Otto, qu'on appelait roi et empereur. En tout cas, il était naturel qu'il vît avec une grande méfiance Otto, tout en négociant avec lui et en paraissant chercher à nouer avec lui des relations de famille, séduire et engager à la défection des princes de son empire, et mettre à leur disposition assez de forces pour qu'il fût très-difficile, sinon impossible, de les soumettre et de les châtier. On conçoit donc que Nicéphore fit des conditions qui devaient peu plaire à Otto, que ses ambassadeurs les eussent acceptées ou non.

L'empereur, que cette tournure prise par les négociations chagrinait, résolut de faire sentir aux Grecs la force de ses armes, et de prouver à l'empereur Nicéphore qu'il était hors d'état de défendre ses possessions d'Italie, et qu'en conséquence il ferait fort bien d'assurer ces possessions par un accommodement équitable et par une alliance amicale avec lui, Otto. Il entra en Apulie à la tête d'une armée composée sans doute en majeure partie

d'Italiens levés dans les pays soumis au duc et marquis Pandulf. Là, il paraît qu'il rencontra d'abord les Sarrasins et les combattit avec bonheur ; puis il dirigea ses armes contre les possessions grecques sur la mer Adriatique, dont la ville de Bari était la capitale et l'appui. Il s'empara sans peine des campagnes; mais il trouva devant Bari une résistance inattendue. Il ne put prendre cette place ; mais, pendant le siége, il en ravagea cruellement les environs, moins peut-être par goût que par nécessité, parce que cette même année, 968, il y eut partout une grande disette; mais le mal n'en fut pas moindre. Adalbert, fils de Berngar, conçut d'autant plus naturellement de nouvelles espérances. Il pouvait toujours compter sur la sympathie de beaucoup d'Italiens, et l'empereur Nicéphore, auquel il s'adressa, ne pouvait se dispenser de l'attirer et de l'encourager.

Et au milieu de ces malheureux événements, Otto, comme s'il était voisin ami ou ennemi victorieux, envoya une nouvelle ambassade à Constantinople pour poursuivre les négociations qui avaient été conduites jusqu'alors avec si peu de succès. Et il fut malheureux dans le choix de son ambassadeur: car il choisit l'évêque Liutprand, l'historien, dont nous avons parlé à diverses reprises. On ne peut nier que Liutprand ne surpassât peut-être tous ses contemporains d'Italie en connaissances, particulièrement en connaissances ecclésiastiques, qui, dans ce cas, paraissaient aisément les plus importantes; il avait aussi été une fois déjà à Constantinople comme ambassadeur de Berngar; il savait le grec ; il avait une grande présence d'esprit, et il était, sinon éloquent, du moins disert ; de plus, Otto, dans la faveur duquel il s'était insinué par artifice, par adresse et par flatterie, toutes choses auxquelles l'empereur n'était pas insensible, pouvait compter sur son attachement. Mais aussi Liutprand était un homme d'un grand orgueil et d'une grande vanité; bavard insupportable, et mordant jusqu'à l'insolence dès qu'il dédaignait de ramper. Il adressa sur son ambassade à Constantinople, aux deux empereurs Otto, père et fils, un rapport qui existe encore. Si ce rapport était écrit avec simplicité et avec amour de la vérité, ce serait un document instructif sur Nicéphore et sur la cour impériale de Constantinople, et d'autant plus important que d'ailleurs nous avons moins de renseignements sur cette cour; mais il est écrit avec venin et avec fiel contre l'empereur et les Grecs; un bavadarge insipide a tout altéré et tout présenté sous un faux jour; l'amour-propre de l'ambassadeur ressort à chaque ligne; et dans cet écrit, tout le but de l'évêque n'est que de rendre évidente à l'empereur sa supériorité sur les Grecs, de se présenter comme un homme qui, dans l'intérêt de cette supériorité, a souffert des choses intolérables sans s'abaisser et sans rien relâcher de sa dignité, et de prouver en cette occasion encore à son gracieux maître une adulation servile. Il est peut-être vrai que Liutprand trouva à Constantinople un accueil peu amical, et l'on conçoit aisément qu'il n'en pouvait trouver d'autre; mais un homme tel que lui n'était pas propre à arranger des relations troublées, et les mauvais traitements qu'il croit avoir éprouvés ensuite, tandis que les envoyés d'Adalbert étaient favorisés, furent probablement en majeure partie la suite de son arrogance, quoiqu'une maladresse du pape Jean XIII paraisse aussi y avoir contribué. Après l'avoir retenu pendant quatre mois, on le congédia, et sans avoir obtenu la moindre chose, il revient en Italie.

Et pendant ce temps, l'empereur Otto n'avait pas non plus obtenu de grands résultats, bien que dans toutes les circonstances les Italiens lui donnassent habituellement le surnom de *Grand*. Sans doute l'on put combattre avec bravoure dans l'Italie inférieure ; mais ces combats, petits dans leur origine et cruels dans leur nature, ne firent que causer la désolation et la misère de bien des hommes, sans fortifier l'esprit humain et sans avancer la vie sociale. Otto ne pouvait assurément oublier le Teutschland, le pays qui lui avait donné le jour; mais il lui était impossible de se dissimuler qu'il le négligeait. Quelques avertissements énergiques ne lui manquèrent pas non plus. En ce temps, comme nous le raconterons plus tard, des guerres nouvelles et malheureuses furent faites aux nations slaves; sans doute la marche de ces hostilités ne pouvait inquiéter Otto; mais il reçut aussi la nouvelle de la mort de son fils, l'archevêque Wilhelm, et de celle de sa vénérable mère, qui n'expira que douze jours après le prélat (3); et, s'il réfléchissait à sa situation et se rendait compte du résultat de son long

séjour en Italie, cette nouvelle dut certainement faire sur lui une impression profonde. La mort de Bernhard, évêque de Halberstadt, qui termina sa carrière à un âge très-avancé, lui fit peut-être plaisir, parce qu'avec Wilhelm il l'avait entravé dans son désir d'ériger Magdebourg en archevêché. Maintenant cette érection fut consommée à Ravenne, en présence et avec l'assentiment du pape et de plusieurs princes ecclésiastiques teutschs et lombards, et en même temps on détermina et on ordonna l'organisation ecclésiastique et les relations respectives des nouveaux évêchés fondés dans les pays slaves. Hatto et Hildiward, les deux princes ecclésiastiques nouvellement élus, le premier à l'archevêché de Mayence, le second à l'évêché de Magdebourg, se prêtèrent aux projets de l'empereur pour obtenir de lui leur investiture et du pape leur confirmation : Hatto renonça en faveur de l'archevêque de Magdebourg aux évêchés de Havelberg et de Brandebourg, et Bernhard renonça, en partie en faveur de l'archevêque de Magdebourg, en partie en faveur de l'évêque de Merseburg, à plusieurs terres situées sur l'Elbe et la Saale, et qui jusqu'alors avaient appartenu à son diocèse. L'empereur nomma pour premier archevêque de Magdebourg Adalbert, abbé de Weissenbourg ; Boso fut évêque de Merseburg, Hugo de Zeitz, et Burchard de de Meissen, et l'on détermina les limites de ces diocèses. En général Otto ne cessa point de préparer et de résoudre en Italie des ordonnances et des prescriptions pour le Teutschland ; mais la lettre morte, quelque sonore qu'elle fût, n'arrivait qu'à peu de chose, et elle n'aurait pu recevoir de force et de vie que de la présence de l'empereur dans sa patrie.

Pendant ce temps, Otto, tantôt en personne, tantôt par ses généraux, continuait une guerre malheureuse dans l'Italie inférieure (4). Cette guerre fut faite d'un côté avec ruse et astuce, de l'autre avec ardeur et avec des forces supérieures, de part et d'autre avec une égale cruauté. Les vagues s'élevaient et s'abaissaient, et si la barque d'Otto finit par couler bas en apparence, il ne réussit nullement à chasser les Grecs des côtes de l'Italie inférieure, et tout resta indécis et incertain. L'empereur assurément n'était pas dans un médiocre embarras ; car il est très-vraisemblable qu'il n'aurait pas té en état de continuer longtemps encore la guerre ; et y renoncer comme vaincu, c'eût été s'exposer à des suites incalculables. Mais la fortune et le hasard, qui lui avaient été si favorables dans sa jeunesse, lui rendirent possible aussi, sur le retour de l'âge, de se retirer, sinon avec un honneur particulier, du moins d'une manière convenable, de ce théâtre d'exploits et d'efforts aventureux.

A Constantinople, l'empereur Nicéphore, ennemi d'Otto, fut assassiné (5), et Jean surnommé Tzimiszès, devint maître de l'empire ; homme doué de grandes qualités, général très-distingué, digne sous tous les rapports du trône impérial, s'il n'y était monté par des intrigues de femmes et en passant sur un cadavre. Le nouvel empereur se trouvait dans une position difficile. Il ne pouvait ni ne voulait suivre les voies de son prédécesseur ; il ne voulait pas continuer la trame des passions de celui-ci ; il devait plutôt faire oublier par ses actes et par ses vertus les moyens par lesquels il avait obtenu le souverain pouvoir : et deux guerres difficiles, contre les Arabes et contre les Russes, devaient, dans sa position et dans celle de l'empire, le dégoûter d'une troisième guerre avec Otto. Jean était d'ailleurs assez sage pour apprécier la position d'Otto. Si le désir singulier de ce prince de marier son fils avec une princesse grecque était accompli, on pouvait prévoir que toutes les autres relations resteraient indécises. Et le rétablissement de la paix semblait bien valoir un tel sacrifice, si du reste c'était un sacrifice.

Ce Pandulf, prince de Capoue, auquel Otto avait donné le duché de Spolète et *la Marche* de Camerino, avait été fait prisonnier par les Grecs au siége de Bovino en Apulie, l'an 968, et se trouvait à Constantinople. L'empereur Jean Tzimiszès, dès qu'il se crut solidement assis sur un trône ensanglanté, donna la liberté à ce prince, et fit faire par lui à l'empereur Otto des ouvertures qui devaient amener une paix définitive. Aussitôt Otto cessa cette guerre onéreuse, l'an 970. Puis il y eut sans doute des deux côtés des communications secrètes. Dans l'été de l'année suivante, une brillante ambassade qui devait tout terminer se rendit à Constantinople : à sa tête était un homme vénérable, Gero, archevêque de Cologne, successeur de Folkmar, neveu de ce markgrave Gero, le dompteur des Slaves, dont nous avons raconté les exploits et la fin,

L'ambassade fut reçue avec honneur à Constantinople, et les négociations aboutirent enfin à une solution. Mais il parait que tout se fit en secret. On ne connait donc pas la marche des négociations, ni les conditions du traité. Ce qui est certain, c'est que l'empereur Jean promit d'envoyer, au printemps suivant, une princesse grecque en Italie, afin qu'elle fût mariée au jeune empereur Otto; mais il ne voulait pas envoyer cette princesse, fille de l'empereur Romain, belle-fille de l'empereur Nicéphore, qu'Otto avait si longtemps recherchée, mais, peut-être parce qu'il n'avait aucun droit sur cette princesse, une de ses nièces, Théophana ou Théophanie : on ne sait ce qui fut décidé au sujet des provinces de l'Italie inférieure, ni comment les frontières furent fixées. Par suite du silence absolu de tous les écrivains de cette époque, les savants modernes ont cherché à faire valoir diverses opinions. Mais toutes leurs conjectures ne se fondent que sur la faible base d'expressions vagues et sur une chronologie embrouillée. On est presque tenté de croire qu'Otto laissa réellement aux Grecs tout le territoire dont ils étaient en possession à son arrivée en Italie; et il est hors de doute que les Grecs conservèrent une partie importante de l'Italie inférieure; aussi l'ancien état de choses, l'ancienne confusion continua dans ces contrées.

Au commencement du mois d'avril 972, la fiancée impériale débarqua en Italie, avec une riche dot et avec une suite brillante. Il paraît qu'alors seulement les seigneurs teutschs qui se trouvaient avec l'empereur en Italie apprirent que cette fiancée n'était pas la fille de l'empereur Romain. Peut-être se crurent-ils dupes d'une nouvelle ruse de Grecs. Ils cherchèrent du moins à reculer le mariage, et insistèrent auprès d'Otto le père, pour qu'il renvoyât la princesse grecque à Constantinople. L'empereur néanmoins résista à toutes leurs instances. Bien plus, il envoya de Rome au devant de la fiancée impériale une brillante ambassade, qui la salua à Bénévent, et l'accompagna solennellement jusqu'à la ville éternelle : Théoderich, évêque de Metz, homme distingué et vénérable, allié à la maison impériale, était le chef de cette ambassade. Theophanie, à son apparition, dissipa aussitôt toutes les préventions qui s'étaient élevées contre elle. Sa jeunesse, sa beauté, la belle culture de son esprit, ses grâces et son affabilité, lui gagnèrent aussitôt non-seulement les cœurs des Italiens, mais aussi, et plus encore peut-être, ceux des Teutschs. Le dimanche après Pâques, le quatorze avril, le mariage fut accompli au milieu de grandes solennités; le pape Jean XIII lui donna la bénédiction sacerdotale et apostolique. Le même jour, le jeune empereur émit un diplôme par lequel il assurait comme *Morgengab* réellement impérial, à sa jeune épouse, une foule de domaines, de terres et de palais, en partie en Italie, en partie dans le Teutschland. Peu de jours après ces fêtes, le vieil empereur se mit en route pour la Lombardie avec ses enfants. Il y séjourna partout encore, pour ordonner et administrer. Puis il continua sa route par les Alpes vers le Teutschland. Au milieu du mois de septembre, il se trouvait dans le palais impérial d'Ingelheim sur le Rhin.

CHAPITRE IX.

NOUVELLES QUERELLES AVEC LES SLAVES ET LES DANOIS. — POSITION OU OTTO LE GRAND MIT LE TEUSCHLAND. — DERNIERS JOURS ET MORT D'OTTO.

De l'an 966 à l'an 973.

Durant le séjour d'Otto le Grand en Italie, il y eut dans les pays slaves de nouveaux mouvements auxquels le comte Wichmann, qui ne pouvait jamais et nulle part trouver de repos, prit encore une fois une grande part. Sous les ordres du duc Hermann de Saxe étaient deux princes slaves: Selibur, prince des Wagriens, et Mistaw, prince des Abodrites. Des discussions s'élevèrent entre eux. Ils s'accusèrent mutuellement auprès du duc. Hermann décida en faveur de Mistaw, et condamna Selibur à une forte amende en argent. Selibur, irrité, résolut de tenter le sort des armes contre le duc; et pour exécuter cette résolution, il demanda secours et appui au comte Wichmann, qui paraît avoir eu un gouvernement subordonné dans l'ancienne domination de Gero. Wichmann portait encore dans son âme sa vieille haine contre son oncle, ou bien il avait reçu de lui de nouvelles vexations; il accourut donc aussitôt avec une bande de fidèles hommes d'armes (1) vers l'ennemi de Hermann, et Se-

libur le reçut avec joie. Mais Mistaw était sur ses gardes. Il s'avança, et cerna la ville où Wichmann se trouvait avec Selibur. Néanmoins il ne put s'emparer de la place. Le duc, de son côté, ne perdit pas de temps. A son approche, Wichmann quitta la ville avec une faible escorte ; il convint avec Selibur que celui-ci défendrait la ville aussi longtemps qu'il le pourrait ; que lui-même se rendrait chez les Danois pour les exciter à une attaque sur la Saxe, afin que le duc fût contraint à battre en retraite. Mais avant que Wichmann pût lui porter aucun secours, Selibur fut forcé par la famine et par la misère à se rendre au duc. Hermann infligea de rigoureux châtiments aux guerriers de Wichmann ; il livra la ville prise au pillage. Lorsque Selibur fut amené prisonnier devant lui, il lui adressa de dures paroles, et lui reprocha sa trahison et sa honte. Selibur répondit : « Ne parle pas de ma trahison. Dans cette trahison, sont ici des hommes sans armes que toi et l'empereur ton maître vous n'avez pu dompter. » Ces paroles du Slave firent taire le duc ; mais il dépouilla le prince de son territoire, et le donna au fils de Selibur, qu'il avait reçu autrefois en otage, et qu'il croyait sans doute avoir formé à des principes de soumission. Dans le fait, il y avait même parmi les Saxons des hommes auxquels la marche de cette guerre parut si inconcevable, qu'ils en vinrent à penser que le duc l'avait perfidement amenée et faite pour perdre entièrement son neveu.

Ce neveu toutefois, le comte Wichmann, ne regardait encore rien comme perdu. Lorsqu'il apprit la prompte issue de la guerre dans les pays slaves, et qu'il put prévoir que toute tentative serait vaine auprès des Danois, il se tourna de nouveau vers l'est, et s'adressa aux Slaves païens. Il réussit cette fois encore à trouver de la confiance et des amis prêts à marcher avec lui contre Mjesko, roi des Polonais. Car Wichmann, soit qu'il fût entraîné par le sentiment de l'injustice dont il avait souffert, soit qu'il fût poussé par une passion que chaque échec rendait plus violente, oubliait de plus en plus sa patrie dans sa haine contre son oncle. Il voulait réunir le monde des peuples slaves contre les Teutschs ; et sans doute il justifiait aisément ce désir par les sentiments les plus sacrés du cœur humain. Mjesko semblait être le plus grand obstacle à cette réunion : car il tenait fidèlement à l'empereur Otto ; et par sa position envers ses compatriotes, il était forcé à cette fidelité, parce qu'il avait épousé une princesse bohème, Bobranna, sœur du duc Boleslav, et s'était converti à la foi chrétienne. Mais Wichmann était arrivé au terme de ses erreurs et de ses infortunes. Boleslav, duc ou roi des Bohêmes, envoya deux corps de cavalerie au secours du duc ou roi Mjesko ; et il paraît que le comte Wichmann ignora l'arrivée de ce renfort. Wichmann attaqua les Polonais. Ceux-ci reculèrent, comme s'ils fuyaient. Wichmann les poursuivit avec impétuosité. Alors la cavalerie bohême tomba sur ses derrières. Les fuyards firent volte-face, et se précipitèrent sur l'ennemi qui les poursuivait. Pressé ainsi de deux côtés, Wichmann chercha à se sauver. Et personnellement il y eût réussi sans peine ; mais ses alliés slaves, rejetant le malheur du combat sur lui, sur l'homme qui les avait excités à la guerre, le contraignirent à descendre de cheval, afin qu'il fût forcé de partager leur sort. Il combattit bravement jusqu'au soir. Dans la nuit il commença la retraite avec ses compagnons. Mais cet homme si fort, privé de nourriture et accablé par le poids de ses armes, fut épuisé par la marche. Ses compagnons se perdirent dans l'obscurité : avec un petit nombre seulement, misérable et désespéré, il entra le matin dans une ferme. C'est là que le trouvèrent les ennemis qui le poursuivaient. Lorsque leur chef l'aperçut de loin, il lui fit demander qui il était : « Je suis Wichmann, » répondit le comte. On le *somma* de mettre bas les armes. Il demanda d'être conduit devant Mjesko ; devant ce prince, dit-il, il mettrait bas les armes. On l'y envoya. Mais dans l'intervalle, un plus grand nombre d'ennemis se rassembla et commença l'attaque. Wichmann se défendit d'une manière terrible avec la petite troupe qui l'entourait encore. Enfin, épuisé de fatigue, il tendit son épée au plus éminent de ses ennemis. « Prends, dit-il, cette épée, et envoie-la à ton maître. Ce sera un signe de sa victoire. Il peut l'envoyer à son ami, l'empereur, afin que celui-ci puisse rire de la chute d'un ennemi, ou pleurer la perte d'un parent. » Puis il se tourna vers le lever du soleil, recommanda au Seigneur, dans la langue de sa patrie, son âme brisée par l'inquiétude et le malheur, et rendit le dernier soupir.

Les armes de ce vaillant homme furent présentées à l'empereur Otto en Italie. Vers ce même temps, son fils Otto II recevait la couronne impériale. Dans sa joie, il n'avait peut-être pas appris sans satisfaction la fin de Wichmann, que rien n'avait pu contenir. Il écrivit à ses markgrafs et à ses généraux, dans le style d'un conquérant plein d'espérance : « Vous ne donnerez point de paix aux Wagriens, dit-il ; s'ils ont essuyé une défaite aussi grande qu'on nous l'annonce, vous savez combien de fois ils ont violé leur fidélité, de combien d'offenses ils se sont rendus coupables. Entendez-vous avec le duc Hermann ; mettez toutes les forces sur pied, et terminez l'œuvre par l'anéantissement de ce peuple. » Il ne parla point du comte Wichmann, mais il annonça le couronnement de son fils; et quant à sa position à l'égard des Grecs, il jugeait que ceux-ci seront forcés, cette année encore, de donner une épouse à son fils, ou de lui abandonner la Calabre et l'Apulie.

Cette lettre impériale fut lue publiquement dans une assemblée des Saxons à Werla. L'assemblée toutefois ne suivit pas la volonté de l'empereur. Elle résolut que la paix accordée aux Wagriens serait loyalement maintenue; car on était menacé d'une guerre avec les Danois, et l'on n'avait pas assez de forces pour soutenir deux guerres à la fois. Mais on ne sait pas comment les choses se passèrent à propos de cette guerre dont les Danois menaçaient. En général, les relations entre les Teutschs et les Danois sont très-incertaines. Les écrivains teutschs ne parlent que superficiellement des Danois, et l'on ne peut non plus trouver aucun éclaircissement dans les auteurs danois. Les premiers, ne considérant, dans leur chronique, que les faits les plus voisins et les plus importants, s'inquiètent peu d'un peuple éloigné qui n'était pas dangereux; les derniers, dans leurs récits populaires, ne relevèrent que quelques traits : on ne trouve d'ordre nulle part, mais partout une confusion continuelle de temps et d'hommes, particulièrement des deux Otto, du père et du fils. Depuis que le père d'Otto le Grand, le roi Heinrich Ier, avait porté ses armes au delà de l'Eider, il est sans doute de temps en temps question des Danois, comme aussi nous en avons parlé à plusieurs reprises dans cet ouvrage; ils se montrent dans le lointain dans une position telle, que les peuples slaves, dans leurs guerres diverses contre les Teutschs, tournaient vers eux leurs regards, comme vers leur dernière espérance; il paraît aussi qu'à diverses reprises ils firent des mouvements, comme si la ruine de l'indépendance slave leur avait inspiré des craintes pour leur propre liberté; mais les contemporains d'Otto ne disent rien de certain et rien de précis, de sorte qu'on est forcé de supposer que les relations restèrent constamment douteuses, et qu'il n'y eut ni guerre décisive ni paix durable : mais, grâce au zèle infatigable d'hommes pieux, le christianisme faisait des progrès toujours plus grands dans les pays du Nord. Adam de Brême, écrivain qui vécut cent ans après Otto le Grand, parle le premier d'une guerre entre Otto et les Danois, guerre qui, dit-il, eut de grands résultats ; et Adam invoque des diplômes conservés dans l'église de Brême. Il est assurément difficile de préciser l'époque où Otto fit cette expédition ; mais il paraît que, dans le cas où il l'aurait réellement faite en personne, elle eut lieu peu de temps avant sa première expédition en Italie, ou peu après son retour, l'an 949 ou 952. Toutefois, il serait possible aussi qu'Otto n'y eût pas assisté en personne, avec quelque assurance que l'écrivain assure le contraire. Les Danois, selon ce récit, massacrèrent dans la Marche de Heidaba des envoyés d'Otto, ainsi que le markgraf, et détruisirent tous les établissements des Saxons. Pour se venger, le roi entra dans le Danemarck avec une armée. Il franchit près de Schleswig les frontières des Danois, détruisant tout par le fer et le feu, et pénétra jusqu'à la mer qui sépare les Nordmans des Danois. On l'appelle encore à présent Ottinsunt, à cause de la victoire du roi. Mais pendant qu'il s'en retournait, Harold vint à lui dans le voisinage de Schleswig. On en vint à une bataille. Les Saxons furent vainqueurs et repoussèrent les Danois sur leurs embarcations. Là-dessus Harold se soumit au roi Otto, reçut de lui le royaume, et promit d'accueillir le christianisme en Danemarck. Harold lui-même, sa femme Gunhild, et leur fils encore enfant, reçurent le baptême. Le roi Otto tint l'enfant sur les fonts sacrés, et lui donna le nom de Suen-Otto. A cette époque, le Danemarck de ce côté de la mer, appelé Jutland, fut divisé en trois évêchés et soumis à l'archevêché de Hambourg. Les choses furent ainsi réglées par

le roi Otto. Le pape Agapet donna à l'archevêque de Hambourg la permission de consacrer les évêques pour le Danemarck ; et l'archevêque Adaldag consacra d'abord pour le Danemarck les trois évêques de Schleswig, de Riepen et d'Arhus.

On ne peut le nier ; il est difficile de concilier ce récit avec ce qui a été dit précédemment dans ce livre des efforts du roi Heinrich en faveur du christianisme dans le Danemarck ; il est difficile aussi de le concilier avec les traditions que Witikind de Corvei et Dithmar de Mersebourg ont consignées dans leurs ouvrages au sujet de la prompte et merveilleuse conversion de Harold, roi des Danois, tandis que Wichmann cherchait à l'exciter contre Hermann, duc de Saxe ; on peut tout aussi peu le concilier avec les relations et les actes du roi et empereur Otto, tels que nous les avons racontés jusqu'ici. Mais il est hors de doute que depuis le temps de Heinrich Ier, le christianisme s'était de plus en plus répandu dans les pays du Nord, lors même qu'il n'y jetait pas de profondes racines, quelque rude que fût la lutte que le paganisme soutenait pour son existence. Il est hors de doute que vers ce temps les trois évêchés de Schleswig, de Riepen et d'Arhus furent fondés et placés sous la juridiction de l'archevêché de Hambourg. Il est hors de doute aussi que cette complication même des relations ecclésiastiques donna lieu à des querelles, pour des intérêts temporels, et nourrit l'esprit d'hostilité qui poussa si souvent les uns contre les autres les Teutschs et les Danois. Assurément l'absence de documents nous empêche de décider si l'on en vint ou non à des démonstrations de guerre dans les dernières années ; mais il résulte incontestablement des tentatives de Wichmann auprès du roi Harold et des espérances qu'il fondait sur lui, que les dispositions restaient hostiles des deux côtés, et les princes saxons qui s'étaient assemblés à Werla, firent bien de ne pas s'endormir. Leur méfiance d'ailleurs fut bientôt suffisamment justifiée, et Otto, l'empereur, n'eut pas à se plaindre à son retour de ce que les ordres que, dans son éloignement, dans son aveuglement, ou dans son erreur, il avait dictés, étaient restés sans exécution.

En général, Otto, à son arrivée dans le Teutschland, trouva un ordre de choses auquel il n'avait pas le droit de s'attendre. Partout régnaient l'ordre et la tranquillité. Il y avait sans doute des querelles entre les grands seigneurs laïques et ecclésiastiques : on avait aussi porté devant lui, en Italie, des accusations d'empiétement et d'injustice ; mais il ne paraît pas qu'il y ait eu d'éclats graves ou dangereux. Le souvenir de l'ancienne activité et de la constante fortune du roi semble avoir retenu les épées dans le fourreau ; le bruit de ses conquêtes et de ses victoires en Italie inspirait une crainte salutaire à des hommes éblouis d'ailleurs par l'éclat de la *couronne* impériale. Mais il est difficile de dire si cet ordre et cette tranquillité furent un bonheur. Sans doute, au milieu des vieilles semences d'insolentes violences, base de la féodalité et nécessitées par elle, avaient été jetés des germes plus nobles de liberté et de civilisation ; mais ils avaient besoin de surveillance et d'attention, et Otto ne s'en était pas inquiété. Depuis six ans, la patrie, délaissée de son roi, avait encore une fois ressemblé à une jeune orpheline laissée sans conseil et sans direction. Ceux qui devaient être les tuteurs du pays se faisaient de plus en plus les maîtres des provinces, et ceux qui cherchaient *le foyer* de l'empire trouvaient une place vide. On avait enfin triomphé de l'ancienne habitude au nom frank, et l'on ne craignait plus de donner à l'empire et au peuple qui était et subsistait dans cet empire leur véritable nom, celui d'empire et peuple teutsch. Toutes les nations se seraient aisément réunies sous ce nom ; elles se seraient identifiées les unes avec les *autres*, et auraient acquis un esprit national et une seule patrie, si Otto avait su être roi des Teutschs : car si jamais un fleuve ne remonte vers sa source, l'homme reporte volontiers son esprit vers la souche et vers la racine d'où il tire sa vie et sa force. Otto assigna les cantons à leurs comtes, et les cercles à leurs ducs et à leurs markgrafs. Aussi l'esprit de patrie ne put-il prévaloir sur l'esprit de canton, et le nom de Teutsch ne venait qu'en seconde ligne après ceux de Bavarois, de Saxons, de Souabes. Pendant ce temps, le roi lui-même s'efforçait, en pays étranger, au milieu de misères et de dangers, à travers des scènes de sang et d'horreur, accompagné de haines et de malédictions, d'acquérir une folle gloire et un vain éclat, et il impliquait ses successeurs et son

peuple dans des relations inextricables. Sa femme Adelheid, qu'il avait ramenée de sa première expédition, appartenait à une race d'origine teutsche, et pourtant il lui fut difficile de s'acclimater dans le Teutschland : tous ses désirs la reportaient vers la beauté et les jouissances de l'Italie. Quant à la princesse grecque, qu'il avait comme extorquée pour son fils, que pouvait-elle être dans le Teutschland et pour le Teutschland ? Elle put se distinguer par sa beauté, par ses grâces, par ses vertus ; mais ses mœurs et ses habitudes étaient étrangères à celles des Teutschs ; et par toutes les habitudes qu'elle avait prises à Constantinople, elle dut mêler au caractère des princes et des seigneurs du Teutschland de la courtisanerie, de la fausseté, de la singerie en quelque sorte et un vain luxe, qui avec la rudesse féodale, la lourdeur et la gaucherie des Teutschs, devaient nécessairement apporter de grands et nouveaux obstacles au libre développement national. Il est possible que dans le Teutschland on n'ait rien pressenti des suites du mariage du jeune roi avec la princesse grecque ; il est même possible que l'on ait poussé des cris de joie au sujet de l'honneur qui tombait en partage à la maison royale ; mais pourtant il est difficile de croire que, dans la patrie, les hommes les plus intelligents se soient sincèrement réjouis des entreprises de l'empereur Otto et de leur résultat. Et dans le fait, non-seulement les événements qui suivirent la mort d'Otto le Grand prouvent que le mécontentement avait été grand, mais aussi une expression de Witikind l'historien donne à penser qu'en Saxe même on songeait à rompre tout lien avec un roi qui semblait avoir renoncé à son peuple. Toutefois le respect du bon moine pour le puissant prince est trop grand, pour qu'il ose raconter ce qu'il sait. Peut-être Otto revint-il tout juste à temps dans sa patrie.

Mais ses jours étaient comptés; et si peut-être il était désormais résolu à vivre tout entier pour son peuple, l'exécution de ses desseins lui fut rendue impossible par le destin qui domine les rois comme le vulgaire des hommes. Il tint une grande assemblée à Ingelheim. Tous les archevêques de l'empire, beaucoup d'évêques, de princes, de ducs, de comtes et de seigneurs, y assistèrent. On délibéra sur les affaires publiques ; on décida des discussions ; on régla diverses choses. Le roi passa dans les pays du Rhin ou en Franconie la plus grande partie de l'année 972. Il célébra la fête de Noël à Francfort. Au commencement du printemps de l'an 973, il se rendit à Magdebourg avec les siens, afin de saluer sa fondation archiépiscopale, placée sous l'invocation de saint Maurice. Le clergé reconnaissant de cette ville, ayant à sa tête l'archevêque Adalbert, fêta son pieux bienfaiteur avec toute la magnificence que l'Église chrétienne pouvait déployer. Otto se livra, dans sa piété et dans son dévoûment, à d'édifiantes prodigalités, et par reconnaissance, il accumula sur l'église de Magdebourg tout ce qu'il put rassembler en présents et en donations. Il alla, pour les fêtes de Pâques, à Quedlinbourg, où reposaient les dépouilles mortelles de son père. Il y avait donné rendez-vous à tous les princes de l'empire, sans doute pour se montrer encore une fois à eux dans toute sa magnificence impériale, et pour gagner leurs esprits à son fils et successeur. Et les princes ne manquèrent pas de venir à la dernière cour plénière de l'homme qui avait traversé avec bonheur des situations si difficiles, et qui maintenant touchait aux portes de l'éternité. Les princes slaves eux-mêmes, Mjesko de Pologne et Boleslav de Bohême, assistèrent à cette assemblée, afin d'offrir à l'empereur l'hommage de leur fidélité. On y vit aussi des ambassadeurs de peuples étrangers voisins et éloignés. Mais la joie de la fête fut troublée par la mort inattendue qui y frappa, le 1er avril, Hermann, duc de Saxe. Cette mort du premier prince laïque de l'empire, ami fidèle et dévoué d'Otto, qui avait fait beaucoup pour lui et qui lui avait de grandes obligations, parait avoir fait une profonde impression sur l'esprit de l'empereur. Il congédia bientôt les princes de l'empire, ainsi que les ambassadeurs étrangers, et chacun eut à se louer de la libéralité du souverain. Quant à lui, il se rendit à Mersebourg, où l'appelait un vœu que jadis il avait fait à saint Laurent dans un grand danger, sur le Lechfeld. Il accomplit religieusement ce vœu. Puis, comme s'il avait senti que sa dernière heure approchait, il remonta la Saale, ensuite l'Unstrut, à travers des plaines dorées, jusqu'à Memleben, où son père avait terminé sa vie. Il y arriva le 16 mai. Il paraissait bien portant. Le jour suivant il se mit encore gaîment à table. Après le repas, il alla entendre

vêpres à l'église. Pendant le service divin, on remarqua que sa tête retombait sur sa poitrine. On le porta au dehors pour le secourir; mais son âme l'avait quitté. Ses intestins furent conservés à Memleben, dans l'église de Notre-Dame; son corps fut embaumé, et, comme il l'avait ordonné, transporté à Magdebourg, où, au milieu de grandes solennités et de larmes abondantes, on le rendit au repos éternel dans l'église de Saint-Maurice, à côté de sa première femme Edid.

Otto Ier était âgé de soixante-deux ans : il avait été roi des Teutschs plus de trente-six ans, et il avait porté près de douze ans la couronne impériale. La longue durée de son règne, et la fortune qui revenait constamment à lui et le fit à la fin triompher de tous ses ennemis, avaient rendu son nom redoutable et donné à son trône un éclat qui resplendissait au loin et éblouissait beaucoup d'hommes. Ses contemporains n'ont pas seulement admiré l'homme; ils ont encore vanté la prospérité de l'empire sous son règne, de sorte que bien plus tard on reporta encore vers son siècle des regards de regrets et de désir, comme vers l'âge d'or du peuple teutsch (2).

Dans le fait, il n'est personne qui puisse considérer sans étonnement les événements qui remplissent la vie d'Otto. Il fut à plusieurs reprises mis dans la position la plus critique par les princes de sa propre maison, tantôt par la force ouverte, tantôt par des intrigues secrètes; et toujours, des bords du précipice auquel il semblait ne pouvoir échapper, il s'était élevé à une nouvelle splendeur. Les frontières de l'empire teutsch furent assurées par lui ou en son nom. La Lotharingie fut plus solidement rattachée à l'empire; les Danois furent tenus au loin, et les armes des Teutschs inspirèrent du respect aux Sarrasins. Les pays slaves jusqu'à l'Oder furent soumis au nom teutsch et à la domination du christianisme, et la belle Bohême fut gagnée à l'empire. Quant aux Hongrois, qui, jusqu'à Heinrich Ier, avaient été le fléau du Teutschland, et qui en étaient encore le tourment, on leur inspira du nom teutsch une terreur que la religion et une civilisation plus égale purent seules effacer dans la suite du temps. Enfin les Alpes perdirent tout ce qu'elles avaient de formidable, et le royaume d'Italie fut soumis à la suzeraineté de l'empire teutsch d'une manière si décisive, que des siècles se sont écoulés sans que jamais ce pays ait pu se soustraire complétement au nom teutsch. Le saint-siége de Rome, auquel se rattachait l'Église de tout l'Occident, ne fut pas, il est vrai, consolidé par Otto, mais du moins il fut arraché par lui à ce terrible tourbillon d'horreurs et d'ignominies qui semblait devoir l'engloutir à la fin. Toutes ces choses ont sans contredit rendu grand le nom teutsch, fait de l'empire teutsch le premier empire, et du roi des Teutschs le premier roi du monde chrétien; par toutes ces choses, Otto Ier a mérité et acquis le surnom de *Grand*, dont ses contemporains l'ont salué et que les générations suivantes lui ont conservé.

Mais le jugement de ses contemporains sur lui et sur son gouvernement est pourtant, à ce qu'il semble, suspect de partialité et de corruption. Le tumulte barbare qu'excite un prince guerrier frappe les yeux du grand nombre plus que la sagesse du législateur et de l'administrateur; et une victoire sanglante, lors même qu'elle est remportée par des mains injustement armées, trouve plus aisément des éloges que les encouragements sans éclat donnés au génie et à la civilisation. Depuis Karl le Grand, le monde occidental n'avait pas vu beaucoup de rois qui eussent fait quelque chose de grand, de décisif, de durable. Les morcellements et la confusion infinis, les attaques et le mépris d'ennemis aussi faibles qu'audacieux, les mauvais traitements essuyés et une misère sans bornes, avaient fatigué les âmes. Le jugement fut trompé d'autant plus aisément par un homme auquel la victoire restait fidèle, qui maintenait l'État en sûreté contre les ennemis du dehors, qui donnait quelque repos à son propre pays et en reculait les frontières. Le jugement porté sur Otto nous vient d'ecclésiastiques, et son règne avait été l'âge d'or des églises et des couvents.

Un observateur impartial des temps passés sera toujours disposé à se prononcer avec ménagement et modération sur les hommes que le destin a placés dans les hautes régions de la société, et que par là même il a le plus exposés aux orages de la vie; il sera disposé, dans sa foi en la noblesse de la nature humaine, à ôter à celui qui agit beaucoup de choses qu'il doit blâmer ou qu'il ne peut approuver, et à les rejeter sur les circonstances où elles ont été accomplies. Mais, quelque gloire que mérite Otto le Grand,

son caractère et son règne embarrasseront plus d'une fois même le plus juste.

On ne peut refuser à Otto le Grand trois vertus ou qualités : une piété solide, une haute bravoure et une sage persévérance. Elles lui suffirent pour de si longues années et pour des circonstances si difficiles. Mais toutes les autres qualités, toutes les autres vertus de l'homme ou du prince, se présentent en lui avec des modifications qui les faussent, ou font contraste avec des défauts devant lesquels elles disparaissent. Ces modifications et ces défauts résultèrent peut-être tous de cette seule circonstance, que l'on tint compte à Otto, alors jeune homme énergique, mais ignorant, de tous les services de son illustre père, et que, sous l'influence de cette idée, on lui donna, sur le tombeau de Karl le Grand, la couronne de l'empire teutsch avec une solennité, avec un dévoûment qui semblaient toucher à la servilité. De tels hommages, qui n'étaient le prix d'aucuns exploits, d'aucunes vertus, mais qui furent reçus comme une reconnaissance solennelle d'une plus haute naissance, troublèrent, à ce qu'il semble, les pensées du jeune prince, et jetèrent dans son âme cet orgueil, cette hauteur, cette vanité, qui étouffèrent en lui tant de nobles germes, qui dégénérèrent si souvent en dureté et en cruauté, et qui le poussèrent à suivre opiniâtrément des projets de domination et de grandeur personnelles, en l'éloignant de son peuple et de sa patrie.

Un grand nombre des années de son règne s'écoulèrent en guerres civiles et en guerres de familles, et des mains teutsches couvrirent les cantons de la patrie de terreur, de misère, de sang et d'atrocités de toute espèce. Il en passa près d'un tiers au delà des Alpes, abandonnant sa patrie à elle-même. Quant au surplus, qu'il semblait pouvoir consacrer en repos aux relations intérieures du Teutschland, une grande partie en fut encore consumée en préparatifs pour les expéditions d'Italie. Il n'est donc pas facile de voir comment il serait possible qu'Otto eût fait quelque chose d'important pour les progrès de son peuple ; il est tout aussi difficile de voir en quoi a pu consister l'âge d'or dont le Teutschland, selon beaucoup d'écrivains, jouit sous Otto le Grand, si ce n'est peut-être dans cet éclat que la soumission de peuples étrangers répandit sur lui et sur sa couronne. Sans doute, au temps d'Otto, l'activité se déploya sous plus d'une forme dans le Teutschland, et la civilisation fit des progrès qu'il ne faut pas dédaigner ; mais cette activité résulta de la nature même de l'esprit humain, dont l'essence est de se développer de plus en plus, et ces progrès furent le résultat de commencements antérieurs. Tout se fit sans lui et en dehors de lui, non par lui ni par son impulsion, tout au plus sous la protection qu'il assura aux frontières teutsches, et grâce à la confiance qu'inspirait le succès de ses armes. Rien ne nous apprend qu'il ait compati au sort des classes inférieures, ou qu'il ait montré de la sympathie pour leurs souffrances infinies. Les institutions de Karl le Grand et les établissements de Heinrich I[er] reçurent une vie nouvelle et prospérèrent par les soins de l'Église. Ce fut un bonheur qu'Otto, dans sa pieuse dévotion, fit tant de concessions aux ecclésiastiques. Pour leur procurer un plus grand revenu en péages et en casuel, beaucoup de villes obtinrent des immunités de marchés et d'autres privilèges ; et, si les ecclésiastiques connaissaient leur intérêt, les villes surent bien aussi calculer le leur. Mais il paraît qu'Otto avait peu de goût pour les sciences et pour les arts. Il avait à peine goûté à leur source sacrée, dont la vertu disparut sans peine chez lui au milieu de ses travaux guerriers.

C'est sur ses travaux militaires que se fonde sa plus grande gloire. Il dut une grande partie de ses victoires et de ses succès à ses généraux, à des héros comme Kunrad, Gero, Hermann ; mais il lui reste le mérite d'avoir distingué et apprécié de tels hommes. L'humanité gémit souvent aussi de ses guerres et de l'usage qu'il fit de ses victoires, et son triomphe sur les Hongrois est le seul de ses hauts faits qui inspire une joie complétement pure. Sans doute il serait injuste de juger les projets, les entreprises et la conduite d'Otto d'après les opinions et les mœurs de notre siècle. La sanglante dévastation des contrées slaves, la cruelle oppression et l'anéantissement des peuples slaves excitent l'horreur et l'indignation ; mais la position était violente ; les choses ne pouvaient rester comme elles étaient ; de plus, il est difficile de dire si ces petites peuplades auraient fait des progrès par elles-mêmes, et s'il eût été possible de remédier d'une autre manière à un mal qu'on ne pouvait tolérer. La Bohême, assurément, rend un témoignage favorable pour Otto,

pour ses ducs et pour ses markgrafs. Dans la suite du temps aussi la croix élevée par le fer et le feu au milieu des larmes et de la désolation, répandit graduellement tant de lumière et de bonheur, que l'homme réfléchi, qui tient compte de la position des pays et se rappelle l'histoire des temps antérieurs, n'osera exprimer son jugement qu'avec une grande modération. Les expéditions d'Otto en Italie trouvent aussi, comme nous l'avons montré, dans les relations et dans les opinions de ce siècle, sinon leur justification, du moins peut-être leur excuse. Les mauvais traitements que l'Italie avait à souffrir ne peuvent également se mesurer sur la mesure des mœurs de notre siècle. Ils étaient la suite de l'asservissement que les Italiens ne savaient pas éviter et qu'ils ne pouvaient pas non plus supporter. Depuis une suite de générations, l'Italie s'était d'ailleurs trouvée dans un tel état de dissolution, de bouleversement et de décadence, que dans le fait il est difficile de dire si le malheur des peuples de ce beau pays eût été moindre sans l'intervention des Teutschs, et si ces peuples auraient jamais réussi à se relever de cette décadence par leurs propres forces. Mais ce qui ne souffre aucun doute, c'est que, par la soumission de l'Italie, Otto le Grand ouvrit pour le Teutschland une source féconde de calamités dans ses alliances avec le royaume des Langobards, avec le saint-siége, et enfin avec les Grecs. Il laissa à ses successeurs un legs déplorable, et il impliqua le peuple teutsch dans des relations qui devaient réclamer ses plus belles forces, et avoir des inconvénients inexprimables pour le libre développement de son caractère propre et pour la formation d'une véritable nationalité.

CHAPITRE X.

OTTO II. — POSITION DE L'EMPIRE A L'AVÉNEMENT DE CE PRINCE.

L'an 973.

Aussitôt après la mort d'Otto le Grand, son fils, l'empereur Otto II, surnommé aussi le *Roux* (1), prit les rênes de l'empire, ou plutôt des royaumes dont il avait depuis longtemps reçu les couronnes. Le nouvel empereur était un aimable jeune homme de dix-huit ans. Il surpassait de beaucoup son père en connaissance et en culture; son esprit aussi n'avait pas de peine à être plus riche que celui de son père. Mais il lui manquait cette force morale qui résultait chez celui-ci d'une inébranlable confiance en Dieu, et le fardeau de deux royaumes était trop lourd pour ses jeunes épaules.

Otto le Grand aussi était arrivé fort jeune à la royauté; mais cependant, ce qui avait fait une très-grande différence, il avait sept ans de plus, et les circonstances étaient tout autres. Son éducation s'était faite par la pratique, et il avait passé les années de sa jeunesse au milieu des embarras et des dangers. Le génie de son père était devant lui comme une sublime et belle figure de héros. Heinrich Ier avait, par ses exploits et par ses vertus, gagné l'affection des Saxons, auxquels il était attaché de corps et d'âme en fils fidèle de la patrie; et par sa sagesse et sa modération, il s'était concilié le respect des autres Teutschs, des peuples comme des princes, et la considération des nations voisines. Sur cette affection, sur ce respect et sur cette considération, il avait, si cette expression est permise, tiré au moment de sa mort, en faveur d'Otto Ier, son fils, une lettre de change que les peuples et les princes du Teutschland avaient aussitôt acquittée volontairement et intégralement en loyaux débiteurs. De plus, autour du jeune roi se rangea un cercle d'hommes héroïques et éprouvés, animés d'un esprit élevé, parce qu'ils n'avaient combattu et vaincu que pour la patrie, pour son salut et sa liberté, pour sa sûreté et sa conservation, et qui se plaisaient à espérer du fils tout ce que le père avait garanti. Enfin à la couronne placée sur la tête d'Otto Ier tenait un empire national qui n'avait pas même encore atteint ses *frontières* naturelles; on songeait à peine à l'Italie bouleversée et abreuvée de sang; la couronne impériale était tombée dans l'oubli, et le siége apostolique excitait sans doute encore des désirs mêlés de curiosité dans des âmes pieuses, mais ne provoquait aucun appui et aucun sacrifice.

Otto II, au contraire, avait été placé dès sa naissance dans une tout autre position. Femmes et ecclésiastiques l'avaient élevé, instruit, dirigé: Mathilde, sa pieuse aïeule, Adelheid, sa tendre mère, Bruno, son savant oncle, son frère naturel Wilhelm, moines et prêtres. Il ne fut pas tenu comme un jeune prince qui devait mériter de devenir un jour roi des Teutschs, mais il fut nourri dans la pensée que la royauté et l'empire lui étaient dus. On l'avait rendu étran-

ger aux mœurs et aux usages de son peuple, et on l'avait amené à se faire une telle idée de sa souveraineté et de son illustration, qu'il se croyait au dessus de tous, et ne pensait pas avoir d'égal dans le monde germanique. Il n'était encore qu'un enfant lorsqu'on avait placé sur sa tête la couronne de l'empire teutsch; qu'un adolescent, lorsqu'il avait reçu la couronne impériale; et l'une et l'autre de ces cérémonies firent sans aucun doute une profonde impression sur son jeune cœur. Enfin l'insolent projet de son père de ne lui faire épouser qu'une princesse grecque, parce qu'il ne se trouvait dans l'Occident aucune princesse qui parût digne d'un si haut mariage, n'avait certainement pas éveillé dans son cœur des sentiments de patriotisme et de nationalité; et l'épouse grecque qu'il avait ramenée avec lui, et son cortége grec, et ses opinions, ses mœurs et ses habitudes étrangères, l'enveloppèrent tellement d'un réseau magique d'éclat et de magnificence, de manières recherchées et de formes courtisanesques, qu'il lui fut impossible de briguer l'affection de son peuple. Et il fallait rechercher cette affection, si l'on voulait maintenir l'ordre dans l'empire et la sûreté sur les frontières, et conserver au trône sa considération et son honneur. Car Otto le Grand s'était aliéné les cœurs, à lui et à sa maison; la fortune, qui l'avait accompagné dans sa longue carrière, avait fait naître la jalousie et l'envie; par son orgueil et son arrogance, il avait excité chez beaucoup l'indignation, le dégoût, la répugnance, la colère; et le souvenir de l'ancienne égalité avec les ancêtres de cette insolente race, s'était élevé en eux; enfin la longue durée de ses expéditions en pays étranger, entreprises, non pour le bien du peuple teutsch, mais pour une vaine grandeur de sa famille, avait produit une certaine indifférence et une certaine froideur qui s'étendait sur tout l'empire. Otto le Grand ne laissait pas même à son fils un certain nombre d'hommes de génie, d'énergie et d'activité, fidèles et dévoués, capables de lui concilier de nouveau le peuple teutsch. Car les compagnons de sa jeunesse, dont il avait conquis l'affection, qui étaient devenus grands avec lui, et qui par là même lui avaient montré un attachement inébranlable aux jours de bonheur et aux jours d'orage, étaient presque tous morts avant lui, et le petit nombre de ceux qui pouvaient vivre encore pensaient, dans leur vieillesse, à l'éternité bien plus qu'aux choses du monde. Otto n'avait pas songé à remplacer par des hommes plus jeunes ceux qui lui manquèrent successivement; car ceux qu'il gagna peut-être avaient été jetés, par ses malheureux efforts en Italie, dans une direction entièrement fausse qui les éloignait de leur peuple et de leur patrie, et ne leur présentait pour but que la domination, le pouvoir, et une vaine grandeur personnelle. Parmi eux aussi, ceux qui ne s'étaient insinués dans la faveur de l'empereur qu'à force d'adresse, de finesse, de perfidies et de flatterie, étaient peut-être plus nombreux que ceux qui devaient leur élévation à leur caractère, à leur génie, à leurs connaissances et à leurs services. Ainsi l'état de l'empire dont Otto II prit possession offrait peu de motifs de satisfaction au jeune empereur. Il se trouvait comme un étranger au milieu des Teutschs; pas d'âme dans le peuple pour lui. On pouvait prévoir de nouvelles tempêtes dans l'empire et de nouvelles attaques contre lui.

En Saxe, tout récemment, aussitôt après la mort d'Hermann le Billinger, son fils Bernhard avait pris possession du duché, comme par droit héréditaire. Le nouveau duc s'est signalé dans la suite du temps comme un homme d'une grande bravoure, qui ne perdait pas l'esprit même dans les dangers du combat. Mais c'était encore un jeune homme, et il n'avait pas encore révélé son génie et son caractère. Son autorité sur son peuple reposait, comme autrefois celle d'Otto le Grand, sur l'impression qu'avaient laissée la vie et les exploits de son père.

Les Franconiens n'avaient pas de duc, pas plus que les Thuringiens. Le pays était administré par des comtes. Aussi ses relations sont-elles peu connues, ou même entièrement ignorées, parce que l'histoire descend rarement aussi bas. Il paraît toutefois que, dans les derniers temps, le fils d'Otto le Grand, Wilhelm, archevêque de Mayence, exerça une sorte de pouvoir ducal dans les pays du Rhin, du Mein, de la Lahn et de la Diemel, qu'on appelait *Franken*; et ce pouvoir, soutenu par l'autorité sacerdotale, passa peut-être, en tout ou en partie, au successeur de Wilhelm. Mais le souvenir de l'ancienne gloire du nom frank se perdait tout aussi peu parmi ce peuple énergique que le souvenir de cette grande maison de Hesse, de laquelle était sorti le roi Kunrad Ier;

et bien que les branches principales de cette race eussent été détruites ou desséchées par les orages du temps, Kunrad le Sage, duc de Lotharingie, gendre d'Otto le Grand, avait ravivé pour toujours la mémoire des hommes par sa lutte si longue et si virile, par sa mort déplorable au sein d'une glorieuse victoire remportée sur les plus odieux ennemis de la patrie.

En Lotharingie, la dignité ducale n'avait pas non plus été rétablie après la mort de Bruno, archevêque de Cologne. Le pays fut également administré par des comtes ou soumis aux évêques, qui, là comme partout, exerçaient chaque jour davantage l'autorité de princes temporels. Sans doute, dans la partie inférieure de ce beau royaume, sur la Meuse, comme dans la partie supérieure, sur la Moselle, un comte puissant put s'élever au dessus des autres, parce que peut-être, par ordre ou par mission de l'empereur, il tenait la première place dans des affaires communes, suivant l'exemple donné par Bruno; et ensuite on n'eut probablement pas de peine à saluer ces comtes du titre honorifique de duc: mais, comme nous l'avons déjà fait observer, une véritable collation du titre ducal avec une autorité suprême sur les comtes ne paraît avoir eu lieu ni pour le pays tout entier ni pour une de ses parties. Il était devenu d'autant plus facile aux vassaux et aux seigneurs ecclésiastiques et laïques de suivre leurs projets particuliers, et de tendre au but de leur ambition personnelle, et de conserver en eux cet esprit d'inquiétude et de mobilité qui semble être dans la nature d'un peuple mélangé.

En Souabe, Burchard II était encore duc au moment de la mort d'Otto le Grand. Mais il était très-avancé en âge et sentait approcher sa dernière heure. Son épouse, Haduwig ou Hedwig, fille du premier Heinrich, duc de Bavière, était encore dans tout l'éclat de sa jeunesse, et c'était une femme distinguée par sa beauté et par ses charmes. Elle était aussi pleine d'esprit et de vivacité, et l'on vantait la sévérité de ses mœurs. Mais elle n'avait pas donné d'enfant à son mari. Burchard, surtout sur la fin de ses jours, chercha à faire oublier la privation des plaisirs maternels à cette nièce du puissant empereur, en lui laissant une grande influence sur les affaires publiques et en écoutant volontiers ses conseils. Toutefois, elle tourna son âme vers le ciel, et son esprit vers les sciences. Aussi les couvents du pays obtinrent-ils particulièrement de grandes donations en terres ou en objets précieux, immédiatement de sa main ou par son intervention : car les couvents étaient à ses yeux les asiles de la piété et de la science tout ensemble. Sa prévoyance assura de beaux jours à St-Gall et à Reichenau ; d'autres monastères aussi eurent à se féliciter de sa bonté. Mais personne ne savait ce que l'on voulait faire du duché après la mort de Burchard. La duchesse Haduwig ne semblait pas disposée à renoncer à un pays qu'elle avait sous tant de rapports favorisé et même administré. Mais il vivait encore un Otto, petit-fils d'Otto *le* Grand, fils de l'infortuné duc Luidolf; ce prince, âgé de dix-neuf ans, avait assurément les droits les plus immédiats sur le duché. Ce qui n'est pas douteux non plus, c'est que les cœurs des Souabes étaient dévoués à ce jeune homme, dont le père, victime d'intrigues passionnées, n'avait pas seulement perdu la perspective de la première dignité du monde occidental, mais même la vie, et qui lui-même, orphelin dès sa première jeunesse, s'était trouvé à l'ombre d'un oncle plus jeune que lui. Mais il était peut-être aussi dangereux de l'éliminer que de l'élever. Son élimination *pouvait* exciter le mécontentement des Allemanni, dont le duché devait continuer de subsister fort et uni par cela même que la conservation de l'Italie semblait en dépendre immédiatement; son élévation, au contraire, pouvait aisément contribuer à ranimer d'anciennes passions. Il fallait tenir compte de deux circonstances. D'abord, si quelque prétention par droit d'*hérédité sur* la couronne teutsche pouvait valoir, Otto pouvait bien soutenir qu'il avait un droit plus direct sur la couronne qu'Otto II, qui s'intitulait déjà roi et empereur; si, au contraire, cette couronne ne devait être donnée que par l'élection des princes teutschs, la validité de l'élection d'Otto II pouvait bien être contestée, parce qu'elle n'avait pas été libre, mais forcée par la volonté de son père. En second lieu, la position du nouveau duc des Souabes à l'égard des Bavarois et de leur duc pouvait devenir très-dangereuse, lors même que la couronne ne serait pas mise en question.

Les Bavarois avaient pour duc Heinrich II, fils de ce Heinrich qui n'avait pas cessé de persécuter le duc Luidolf, père du jeune Otto de Souabe, et de se placer jusqu'à sa mort entre

lui et Otto le Grand, pour empêcher une entière et confiante réconciliation entre le père et le fils. Si donc les fils de deux pères qui avaient été divisés par la discorde, par la haine et par une inimitié irréconciliable, devenaient princes de deux grands duchés voisins, il était à craindre que le souvenir du passé ne fît naître entre eux de nouvelles discordes, ne stimulât les passions humaines et n'entraînât des troubles incalculables. Mais Heinrich, duc de Bavière, se trouvait lui-même dans une position difficile à l'égard du roi. Dans les grandes familles bavaroises vivait encore ce souvenir que jadis la Bavière avait formé un royaume particulier; elles n'avaient pas encore oublié que l'empire teutsch avait pris naissance en Bavière, et que le premier roi de cet empire avait eu sa résidence au milieu d'eux : elles ne voyaient donc pas sans indignation et sans jalousie l'orgueil des Saxons, de ce peuple le plus jeune de l'empire et du christianisme. Elles n'avaient pas eu d'affection pour le duc Heinrich Ier, le Saxon, parce qu'elles ne voyaient en lui qu'un étranger qui leur était imposé, et parce que sa dureté et sa roideur l'avaient empêché de les gagner. Mais le second Heinrich était un fils de la Bavière; il était né au milieu du peuple d'une princesse bavaroise, de la charmante Juditta, fille du duc Arnulf. Après la mort de son père, Otto le Grand, son oncle, lui avait donné le duché de Bavière : il n'était alors qu'un enfant de quatre ou cinq ans. Le duché avait été gouverné en son nom par Juditta, sa mère, avec douceur, prudence et bonne volonté. Elle avait eu pour conseiller et pour collègue Abraham, évêque de Freisingen : c'était un homme très-prudent, plein d'adresse et de finesse de société, de sorte que partout il était très-aimé des femmes. Et bien qu'un monde soupçonneux supposât que dans les entretiens confidentiels de l'évêque avec la duchesse il n'était pas toujours question des affaires publiques, personne ne niait que ces affaires ne fussent dirigées avec intelligence et adresse, d'une manière bienfaisante et heureuse. Le duc Heinrich II lui-même était, à la mort de son oncle Otto le Grand, un beau jeune homme, de quatre ou cinq ans plus âgé qu'Otto II. Pour son temps et pour sa position, il était bien élevé et ne manquait pas de culture. Il y avait en lui beaucoup de l'esprit et du caractère de son père; il avait surtout cet amour de la grandeur et du pouvoir qui avait entraîné Heinrich Ier à tant de projets désastreux. Il ne le cédait en hauteur à aucun membre de son orgueilleuse race, et il n'ignorait pas les efforts que son père avait faits pour s'emparer de la couronne. Peut-être même son aïeule Mathilde, cette reine aussi respectable que faible, entraînée par la prédilection que lui inspiraient sa qualité de fils de son enfant chéri et son nom de Heinrich, avait-elle fait germer, dès son enfance, de grands projets dans son âme et nourri en lui de hautes espérances. Quoi qu'il en soit, il semble certain que l'idée d'élever le duc Heinrich à la royauté avait été conçue en Bavière déjà avant la mort d'Otto le Grand; que Heinrich vivait lui-même dans cette pensée; que Juditta, la duchesse mère, et l'évêque Abraham, agissaient dans cette idée, et que d'autres vassaux et seigneurs de Bavière la partageaient et la favorisaient.

Il n'y avait pas à compter sur les pays slaves qui appartenaient à l'empire. Les peuples slaves ressentaient encore péniblement la douleur de leur liberté perdue, et la puissance sous laquelle cette liberté avait succombé avait perdu beaucoup de sa force par le partage du pouvoir. Car chacun des cinq markgrafs aurait volontiers, comme cela est naturel à l'homme, possédé toute la puissance de Géro; aussi non-seulement ils jetaient des regards attentifs sur les pays slaves, mais encore ils s'examinaient les uns les autres avec envie. Les deux princes slaves, roi ou ducs, Bolislaw de Bohême et Miesko de Pologne, n'avaient plié qu'avec répugnance sous le joug d'Otto le Grand; et peut-être n'attendaient-ils qu'une occasion pour reprendre leur ancienne indépendance. D'un côté, ils excitaient les âmes des Slaves dans les Marches teutsches, et de l'autre on les considérait comme les colonnes sur lesquelles reposaient les dernières espérances de ces Slaves.

Harald, roi des Danois, était en hostilité manifeste avec l'empire teutsch, ou plutôt avec la Marche saxonne, qui menaçait la liberté de son peuple. Le prompt retour de l'empereur d'Italie l'avait seul empêché de commencer aussitôt la guerre. Le changement amené par la mort d'Otto le Grand semblait devoir l'exciter à la résolution et à l'action. Ce n'était pas un ennemi dangereux pour le peuple teutsch; mais la situation et la nature de son pays pouvaient le rendre très-incommode, si les forces

de l'empire étaient divisées et affaiblies par d'autres guerres et par des troubles intérieurs.

La France, voisine occidentale de l'empire, n'était pas non plus à craindre, à cause de ses ébranlements intérieurs et de la faiblesse de son roi. Mais la conquête de la belle Lotharingie était une idée favorite des Français. Les rois espéraient y trouver la puissance qui leur échappait en France même, et les vassaux s'en promettaient de grands avantages. Plus Otto le Grand semblait avoir tenu à réunir ce riche territoire au Teutschland, plus était devenu vif chez les Français le désir de s'en mettre en possession. Dans le fait, des inquiétudes de plus d'une sorte pouvaient bien naître en eux, s'ils calculaient leur propre puissance, et s'ils reportaient ensuite leurs regards sur le monde qui maintenant était soumis aux Teutschs.

L'Italie était remplie de colère et de ressentiment, en même temps que de crainte et de lâcheté. Les forces étaient paralysées, le sentiment national engourdi, tout confondu et en dissolution. Mais Rome restait Rome. Tous les maux que la ville éternelle avait soufferts n'étaient pas capables d'effacer les sentiments que le nom de Rome produisait et entretenait dans les cœurs; et la mort du pape Jean XIII, qui coïncida presque avec celle de l'empereur Otto le Grand, arriva très à propos pour donner à ces sentiments une nouvelle force et une nouvelle vie.

Voilà la confusion et les passions qui dominaient l'état intérieur de l'empire, et l'incertitude et l'indécision qui présidaient à sa position à l'égard des pays voisins. Il fallait la moindre occasion, et, selon toutes les prévisions humaines, pouvait arriver un éclat qui troublât et déchirât tout, et remît en doute tout ce que l'on avait gagné pour la sûreté, la liberté, la grandeur et la gloire de l'empire. Le jeune roi Otto II se trouvait au milieu de cette position, sans expérience, sans connaissance des circonstances, sans préventions, sans soupçon, et plein de confiance en la souveraineté qu'il tenait de sa naissance, et en la fortune de sa jeunesse. Mais trois ou quatre choses semblaient pouvoir le sauver des dangers qui le menaçaient de toutes parts, de loin comme de près. D'abord la féodalité avait donné naissance à un certain égoïsme, fils dégénéré de l'épée et de l'honneur. Cet égoïsme, qui se jouait de la foi et qui savait même présenter la trahison sous un beau jour, poussait d'un côté sans peine les vassaux contre le trône; mais d'autre part aussi, il rendait impossible entre eux une union solide. Il produisait des conjurations, et les détruisait; il n'entrait d'habitude que dans la voie au bout de laquelle semblaient être les plus grands avantages. Otto le Grand l'avait bien éprouvé; Otto II pouvait s'y attendre avec confiance. En second lieu, il y avait une grande jalousie entre le clergé et les vassaux laïques. Cette jalousie, qui remontait aux époques antérieures, était devenue plus grande encore dans les derniers temps. Otto le Grand avait singulièrement étendu les domaines et les droits des ecclésiastiques. Sans aucun doute il avait été déterminé tout d'abord à cette faveur par sa piété; mais ce qui probablement y avait aussi contribué, c'est cette circonstance qu'il avait la conscience de pouvoir faire valoir sa volonté dans la nomination aux archevêchés, aux évêchés et aux abbayes, tandis que pour les dignités et les honneurs séculiers de l'empire, l'hérédité, si elle n'avait pas été établie légalement, avait du moins été réclamée traditionnellement, et ne pouvait être contestée qu'à la faveur d'une occasion particulière, qui fût de nature à justifier un empiétement par la violence. Le clergé s'attacha donc au trône tantôt par reconnaissance pour les bienfaits reçus, tantôt par espérance d'en obtenir de nouveaux. Et les grands vassaux laïques, qui convoitaient les domaines de l'Église, virent avec une indignation toujours croissante les biens ecclésiastiques s'étendre de plus en plus : car ils croyaient qu'on leur enlevait tout ce qui venait en partage à *l'Église*. Mais, grâce à la puissance de la parole, à la foi profonde et à la terrible superstition de ce siècle, les ecclésiastiques étaient d'autant plus forts, qu'Otto le Grand avait aussi rétabli les liens du clergé teutsch avec le siége apostolique de Rome, et par là renouvelé l'unité de l'Église. En troisième lieu, l'esprit de canton et de peuplade était, il est vrai, bien plus développé dans le Teutschland que l'esprit de nationalité et de patriotisme commun; mais pourtant l'idée de l'unité de l'empire et de la nation teutschs s'était éveillée, et partout, sur les côtes de la mer du Nord comme au pied des Alpes, on sentait le désir d'une patrie teutsche. Et ce désir ne trouvait nulle part d'appui et de foyer que dans le trône royal. Enfin le jeune roi Otto II fut assez heureux pour que ni dans

le Teutschland ni dans les pays voisins il ne se trouvât un grand homme qui pût gagner le cœur des peuples teutschs. Partout régnaient l'irréflexion de la jeunesse, des forces sauvages ou une inconstante faiblesse.

CHAPITRE XI.

TROUBLES DANS L'EMPIRE. — EXPÉDITIONS D'OTTO II CONTRE LES DANOIS, LES BOHÊMES ET LES FRANÇAIS.

De l'an 973 à l'an 980.

Il semble qu'Otto II ne pressentait pas les dangers dont il était entouré, et qu'il ne fit rien non plus pour se concilier le respect et l'amour. A ses yeux, le souverain pouvoir lui était dû parce qu'il lui avait été transmis. Son épouse le considérait comme elle considérait l'empereur de Constantinople, et les serviteurs et la tourbe de ceux qui voulaient faire fortune étaient d'une souplesse admirable. L'empereur prenait plaisir à ces usages étrangers, auxquels le despotisme militaire et une déplorable servilité avaient donné naissance dans un pays lointain. Et tout restait tranquille. On pouvait être étonné de ces innovations, mais on en restait spectateur impassible. La mort d'Otto le Grand avait été trop inattendue; aussi fallait-il à ses ennemis et à ceux de son fils quelque temps pour montrer leur mauvais vouloir et mettre leurs projets à exécution. Il paraît aussi que le jeune empereur suivit dans le principe les conseils de l'impératrice Adelheid, sa mère. Fidèle aux idées de son père, il donna de nouveaux droits et de nouveaux domaines à l'archevêché de Magdebourg et à l'évêché de Merdebourg ; et après la mort de Burchard, duc de Souabe, il investit de ce duché son neveu, le jeune Otto, fils de Luidolf; de sorte toutefois que la duchesse douairière Haduwig, sœur de Heinrich, duc de Bavière, conserva la libre administration des grands domaines de la maison ducale, qui avaient appartenu à elle-même ou à son mari; on mit ou on laissa particulièrement sous sa surveillance et sous sa garde et protection les riches convents du pays. Vraisemblablement Otto fit tout cela à l'instigation de sa mère, qui, par la douleur qu'elle montrait de la mort du père, devait l'émouvoir et le disposer à l'accomplissement de sa volonté et de ses désirs. Mais bientôt tout changea. L'empereur sut se soustraire à la direction de sa mère et s'abandonna à ses goûts et à ses caprices. Adelheid en accusa la jeune impératrice Theophano; soit que l'affection de son fils fût un besoin pour son cœur, et qu'en conséquence elle vît d'un œil envieux la jeune épouse qui semblait lui enlever entièrement cette affection ; soit qu'elle connût l'antipathie qui s'élevait parmi le peuple teutsch contre les Grecs et contre leurs mœurs, et qu'elle pressentît les suites que les habitudes étrangères d'un si jeune empereur pouvaient avoir pour lui. Dans l'état actuel des choses, il paraît que de graves mésintelligences s'élevèrent à la cour impériale, et entraînèrent des scènes fâcheuses. Avant qu'une année se fût écoulée, l'impératrice Adelheid crut nécessaire ou convenable de se retirer. Elle quitta la cour de son fils, et se rendit auprès de son frère Kunrad, roi de Bourgogne, surnommé le Pacifique, qui porta cinquante-sept ans le titre de roi, et qui, pendant tout le temps de sa vieillesse ou plutôt de sa longue enfance, attira une fois à peine sur lui l'attention du monde. Kunrad résidait habituellement à Lyon, et se livrait, dans un commode repos, à des plaisirs matériels, tantôt grossiers, tantôt raffinés.

Vers le même temps, des troubles s'étaient déjà élevés en Lotharingie. Quatorze ans auparavant, Bruno, archevêque de Cologne, avait chassé le comte rebelle Raginer ou Rainer, surnommé *au Long-Cou*, de son comté de Hainaut, et donné l'administration du pays à deux autres comtes, Warner et Rainald. Raginer était mort; mais ses deux fils, Raginer et Lantbert, avaient vécu en France. Ces deux frères, considérant combien le moment était favorable, réunirent un corps de compagnons belliqueux, franchirent la frontière française pour reprendre possession du Hainaut comme de leur patrimoine. Les deux comtes, Warner et Rainald, leur livrèrent bataille près de Péronne, et furent tués l'un et l'autre. Alors les vainqueurs s'emparèrent du château fort de Bossut, augmentèrent leurs forces, et poussèrent plus loin leurs hostilités. Lorsque Karl, frère de Lothar, roi de France, et petit-fils de Heinrich Ier, roi des Teutschs, vit le succès de cette entreprise, il crut qu'il réussirait aussi à se créer en Lotharingie une position meilleure et plus solide. De fait, il se trouvait dans une triste situation. Les vassaux, avides et pillards, avaient peu à peu, par leurs intrigues, leur arrogance et leur

violence, appauvri tellement la maison de Karl le Grand, qu'un prince puîné ne pouvait obtenir qu'une très-petite part des faibles débris de domaines immenses; mais Giselbert, duc de Lotharingie, avait jadis donné, comme en Morgengab, des domaines assez importants en Lotharingie à Gerberga, sa femme, sœur d'Otto le Grand, qui avait eu de son second mariage le roi Lothar et ce prince Karl : celui-ci crut pouvoir, dans les circonstances présentes, élever des prétentions sur ces domaines et les soutenir par les armes. Il trouva sans peine des partisans prêts à défendre sa cause, pourvu qu'il y eût du profit et du pillage. Il entra donc aussi en Lotharingie. Ces événements et la retraite de l'impératrice Adelheid de la cour de son fils semblent avoir stimulé toutes les passions et mis en mouvement tous les ennemis de la maison impériale et tous ceux de l'empire teutsch.

La pauvreté des documents rend impossible de reconnaître l'enchaînement et la marche des choses. Ce qui est certain, c'est qu'à la cour de l'empereur on conçut le soupçon que le duc Heinrich avait le projet d'arracher la couronne de la tête d'Otto; et, comme nous l'avons fait voir plus haut, ce soupçon n'était pas tout à fait dénué de fondement, bien que ni Heinrich ni d'autres n'eussent rien fait de particulier pour le justifier. Les mesures que l'on prit pour prévenir toute tentative semblent également témoigner que l'on était fermement convaincu des projets de Heinrich, et que l'on n'avait pourtant entre les mains aucune preuve contre lui. Heinrich, en effet, fut invité à se rendre à la cour de l'empereur à Grona pour les fêtes de Pâques de l'an 974, ou bien il s'y rendit de son propre mouvement, selon l'usage des princes et des grands vassaux de l'empire. Quoi qu'il en soit, il s'y montra, ce qui paraît indiquer qu'il ne se sentait encore coupable d'aucun acte qui pût le mettre en danger. Mais à peine y fut-il arrivé, que son cousin, l'empereur Otto, le fit arrêter et conduire sous une sûre escorte à Ingelheim. Cette conduite, quelque fondée qu'elle pût être, dut nécessairement sembler arbitraire aux ennemis de l'empereur, et aigrir davantage les passions des amis de Heinrich. Peut-être même fut-ce là seulement ce qui mûrit décidément en lui la résolution de suivre désormais sans ménagement sa route dès que la liberté lui serait rendue.

Otto, après avoir ainsi enlevé à ses adversaires dans l'empire sinon leur âme, du moins leur soutien, entreprit, au printemps de l'année suivante, une expédition en Lotharingie. Il prit la place forte de Bossut (1), et chassa peut-être du pays les deux comtes et son cousin Karl : mais en réalité il n'obtint aucun résultat. L'empereur se vit contraint de quitter la Lotharingie pour marcher contre un autre ennemi, contre Harald, roi des Danois, qui avait franchi la frontière de l'empire. Ce fut peut-être cette nécessité qui le détermina à placer sur le siége archiépiscopal de Mayence, qui venait de devenir vacant, un homme odieux à beaucoup de grands seigneurs ecclésiastiques et laïques, mais qui avait sa confiance et sur la fidélité duquel il comptait sans réserve. C'était son chancelier Willigis, personnage né, il est vrai, dans la dernière classe de la société, mais élevé par Bolcold, depuis évêque de Meissen, et qui, par sa modestie, sa piété, son esprit et sa fermeté de caractère, semblait briller à l'égal du soleil, tellement que l'on croyait devoir regarder sa naissance comme un signe et comme un miracle. L'empereur le connaissait depuis longtemps; car Willigis avait été l'un de ses instituteurs, et probablement il était convaincu que cet homme était capable d'exercer la plus grande influence sur la Lotharingie, et de sauver, sinon tout, du moins une partie.

L'expédition contre les Danois fut entreprise dans l'automne. Elle ne fut pas malheureuse. Les Danois s'étaient déjà rendus maîtres des fortifications élevées par les Teutschs pour la défense de la patrie. Mais auprès de l'empereur se trouvaient deux hommes qui insistèrent sur la nécessité d'arracher ces ouvrages aux mains de l'ennemi : ces hommes étaient Bernhard, duc de Saxe, et Heinrich, comte de Stade. On hasarda l'attaque; les Danois furent chassés, et les frontières de l'empire assurées, bien que des querelles se fussent élevées, à ce qu'il paraît, entre les guerriers des princes laïques et ceux des princes ecclésiastiques. Le jeune empereur revint en vainqueur : il célébra la fête de Noël à Heerstein, et celle de Pâques à Alstedt.

Heinrich, duc de Bavière, était toujours prisonnier à Ingelheim. Lorsque, l'année précédente, l'empereur avait été forcé de laisser la Lotharingie dans une position incertaine, pour préparer et exécuter une nouvelle campagne

contre les Danois, il avait aussi songé au duc; et certainement, au moment de l'invasion d'un ennemi étranger, il avait désiré se réconcilier avec ce prince. On négocia. L'empereur lui donna, par un diplôme, la ville de Bamberg avec une certaine étendue de territoire environnant. Mais il semble que la négociation fut interrompue, et probablement les succès d'Otto contre les Danois firent naître en lui d'autres idées. Heinrich resta dans sa prison; mais il paraît qu'il réussit à s'en échapper vers le printemps de l'an 976. Il accourut en Bavière. Aussitôt ses partisans se mirent en mouvement. Parmi eux, les plus importants étaient, avec Abraham, évêque de Freisingen : Heinrich, évêque d'Augsbourg, et le comte Heinrich le jeune, fils du comte Berthold, rejeton de cette race de Bamberg, que de si grands malheurs avaient frappée au temps de Ludwig l'enfant; homme d'un esprit héroïque, et qui, de tous les partisans de Heinrich, savait le mieux faire la guerre. Le duc se rendit à Ratisbonne, et l'évêque Abraham ne craignit pas de lui placer sur la tête la couronne royale dans l'église de Saint-Emmeramm.

Mais le moment était mal choisi. Otto était au centre de l'empire et pouvait employer les forces de la plus grande partie du Teutschland pour étouffer promptement la révolte. Le duc de Souabe lui-même, le jeune Otto, se montra, à ce qu'il semble, prêt avant tous les autres à soutenir la cause de son oncle contre son cousin le duc Heinrich : le sort de son père, toujours présent à son âme, était peut-être pour lui un grand avertissement, et la position incertaine où il s'était trouvé dans sa jeunesse l'avait rendu circonspect; d'ailleurs il était impossible qu'il vît un avantage pour lui dans la réussite des projets de Heinrich. Avant que les Bavarois eussent pu prendre les mesures nécessaires pour défendre leur œuvre trop hâtive, l'empereur Otto s'avança avec une armée. Ce ne fut pas le courage qui manqua à la résistance, mais les moyens et les préparatifs. Les partisans du nouveau roi, inférieurs en nombre, se dispersèrent çà et là; les chefs cherchèrent à se sauver de tous côtés. Heinrich, évêque d'Augsbourg, tomba prisonnier au pouvoir de l'empereur; Abraham, évêque de Frisingen, chercha et trouva un asile dans les montagnes; le duc Heinrich, qui prenait le titre de roi, et le comte Heinrich le jeune, accompagnés d'un certain nombre de vaillants hommes qui ne croyaient pas encore tout perdu, ou qui ne se fiaient pas au vainqueur, se retirèrent vers la Bohême, pour se réunir au duc Bolislav, avec lequel ils avaient sans doute noué des intelligences déjà précédemment, et pour continuer la guerre de ce pays. Ils comptaient vraisemblablement aussi sur Miesko, prince des Polonais, beau-frère de Bolislav.

L'empereur Otto, maître désormais de la Bavière, déclara sans autre formalité le duc Heinrich, qui avait osé s'élever contre lui et prendre le titre de roi, déchu de ses dignités et de ses fiefs, et investit du duché de Bavière son neveu, le duc Otto de Souabe, qui paraît avoir prouvé son fidèle dévoûment au point que l'empereur n'hésita pas à mettre entre ses mains la puissance de deux grands duchés. L'empereur poursuivit ses ennemis jusque sur le territoire des Bohêmes. La marche se fit sur deux colonnes, pour diviser les forces des Bohêmes. Otto lui-même, à ce qu'il paraît, pénétra dans le pays en partant de Ratisbonne et en traversant Eichstædt; le second corps d'armée, qui se composait, dit-on, de Bavarois, passa la frontière plus au nord, aux environs de Pilsen. Tout sembla réussir d'abord; ce qui rendit négligents les Bavarois, qui formaient le second corps d'armée. Ils se laissèrent surprendre sans armes, au bain et au jeu, près de Pilsen, et un petit nombre seulement se sauva la vie. Le revers eut d'autres suites. L'empereur se vit contraint de battre en retraite sur la ville de Chamb. Le duc Heinrich ne le poursuivit pas dans cette direction; mais, tournant à gauche, il arriva au Danube, qu'il passa, et se rendit maître de la ville de Passau, assurément avec l'espérance de se remettre bientôt en possession de toute la Bavière. Mais il se trompait. Otto s'avança; et tandis qu'à ce qu'il paraît, il négociait avec les princes slaves Bolislav et Miesko, pour les gagner ou du moins les paralyser, il bloqua Passau et assiégea la ville. Le duc et les siens opposèrent aux attaques de l'empereur une longue et vigoureuse résistance. Le siége se prolongea jusque dans l'année suivante, 977; enfin Heinrich se vit réduit à remettre la ville à l'empereur et à se rendre prisonnier avec ses adhérents. Traduit en jugement à Magdebourg, il fut condamné à l'exil; Otto néanmoins le confia à la surveillance de l'évêque d'Utrecht. Telle fut l'issue de cette malheureuse entre-

prise ; et les princes slaves se retirèrent volontiers alors, parce qu'on avait laissé échapper l'occasion favorable.

Mais déjà armait un nouvel ennemi qui se faisait illusion sur les troubles de l'empire, qu'il ne paraît pas s'être attendu à voir finir sitôt. C'était Lothar, roi de France. L'empereur en effet n'avait pu terminer sa petite guerre avec les comtes Raginer et Lautbert et avec le duc Karl, frère du roi de France, parce qu'il avait cru nécessaire d'entreprendre contre le roi de Danemarck l'expédition dont nous avons parlé. Ces trois princes s'étaient en conséquence attachés plus étroitement les uns aux autres, et avaient cherché à augmenter leurs forces. Raginer avait épousé Haduwig, fille de ce Hugues Capet qui plus tard renversa du trône de France le dernier descendant de Karl le Grand pour s'y placer lui-même ; Lautbert, de son côté, avait épousé Gerberga, fille du duc Karl. Ainsi unis et renforcés, ils avaient continué la guerre. Mais l'empereur Otto, tout occupé de ses querelles avec le duc Heinrich, dont il ne pouvait prévoir les complications et la durée, avait trouvé cette petite guerre sur une frontière éloignée de l'empire onéreuse et dangereuse tout à la fois. Il avait donc cherché à l'étouffer ; il y avait réussi, mais par une condescendance dangereuse. Vers le temps probablement où le roi de Bohême commença à prendre intérêt à la cause de son cousin, il avait abandonné aux deux frères le comté de Hainaut, et donné en fief au duc Karl, son cousin, la basse Lotharingie, le pays occidental sur la Meuse. En France on blâma le descendant de Karl le Grand comme s'il avait fait un acte indigne de son extraction royale, en acceptant d'un suzerain saxon un pays que l'on considérait si volontiers comme appartenant à la France : mais on oubliait que ce Karolingien était dans une si triste position, qu'il ne lui restait d'autre ressource que de chercher les moyens de s'entretenir d'une manière convenable. Otto peut-être serait blâmé avec bien plus de raison d'avoir donné à un prince français le gouvernement d'un pays dépendant de l'empire teutsch, de ce que par là il amenait, selon toutes les probabilités, des complications dangereuses, si d'ailleurs sa position dans l'empire et à l'égard des Slaves et des Danois ne justifiait et n'excusait bien des choses. Quoi qu'il en soit, il paraît que ces événements portèrent le roi Lothar à croire que l'empereur Otto était dans un grand embarras, parce qu'autrement il n'aurait pas consenti à de telles transactions avec des princes sans terres et sans hommes ; et que pour cela même on réussirait à réunir encore une fois à la France la Lotharingie, que les Français désiraient tant. Et de fait, il aurait fait sans peine de grands progrès en Lotharingie, et salué peut-être le Rhin antique, s'il eût pu disposer de forces capables d'inspirer quelque confiance. Mais lui, ce roi dépouillé par ses vassaux, était hors d'état de hasarder aucune entreprise militaire : il n'avait de moyens que pour une course aventureuse.

Dans l'été de l'an 978, l'empereur Otto se rendit en Lotharingie, sans aucun doute pour concilier et ordonner, et probablement aussi pour recevoir en personne le serment de fidélité des nouveaux princes de son empire. Sa femme était avec lui ; mais sa suite était peu nombreuse, telle qu'il la fallait pour soutenir l'éclat de la dignité impériale, mais non pour une opération militaire. Il se trouvait sans inquiétude à Aix-la-Chapelle, dans le palais de Karl le Grand. Là on lui annonça tout à coup que son cousin Lothar, roi de France, accourait avec des troupes pour le surprendre, et qu'il n'était plus qu'à une journée de marche. A cette nouvelle, l'empereur partit aussitôt et se retira vers Cologne. Lothar occupa Aix-la-Chapelle, et fit retourner l'aigle placé au haut du sacré palais du côté de la France, au lieu du côté du Teutschland, qu'il avait regardé jusqu'alors : il voulait montrer par là que c'était en France désormais qu'il fallait chercher le souverain de la Lotharingie. Bien qu'à son arrivée Lothar fût solennellement reçu et salué roi par beaucoup de grands seigneurs de Lotharingie, selon la vieille coutume des vassaux de tenir toujours pour celui qui a ou semble avoir la force, il fut cependant bientôt mal vu de cette race inconstante. Il vit bientôt que les visages de ces seigneurs n'avaient plus pour lui la même expression que dans le principe, parce que dans l'intervalle ils avaient compté ses troupes et mesuré leurs forces. Il crut donc nécessaire de retourner le plus vite possible d'où il était venu. Il fit donc dévaster et piller Aix-la-Chapelle et les campagnes environnantes, semblable au chef d'une bande de brigands vulgaires qui est contraint de prendre la fuite.

Et dès trois jours après son orgueilleuse entrée, il quitta la ville et revint en France, méprisé et maudit. Un hérant de l'empereur Otto se présenta à lui, et lui apporta le menaçant avis que l'empereur arriverait le 1er octobre avec une armée, lui demanderait compte en plaine campagne, et tirerait vengeance d'une conduite si lâche et si perfide.

Otto tint parole. A son appel, les princes teutschs accoururent avec leurs hommes obligés au service, moins assurément pour venger l'honneur de leur roi, de l'empereur Otto, que pour châtier l'insolence des Français, sur lesquels ils s'étaient accoutumés depuis longtemps à laisser tomber des regards de mépris. La force de l'armée mit le monde dans un tel étonnement, que les écrivains et français et teutschs trouvent à peine des expressions pour en donner une idée ; on dit même, et sans aucun doute avec beaucoup d'exagération, que l'armée était forte de plus de soixante mille hommes. Quoi qu'il en soit, l'empereur passa avec ses troupes rassemblées la frontière française au jour fixé, le 1er octobre, et il ne trouva nulle part de résistance. Les diocèses de Reims, de Laon, de Soissons, furent occupés, soumis à de lourdes contributions et livrés à d'affreux ravages; toutefois, les églises furent non-seulement épargnées, mais aussi comblées de riches présents. L'armée pénétra jusqu'à Paris et campa à Montmartre. Le comte Hugues Capet, qui depuis devint roi, avait établi sa résidence à Paris; homme très-versé dans l'intrigue et les sourdes menées, mais qui n'a pas encore paru sur la scène comme un héros, et qui n'avait encore fait entrer son nom dans l'histoire par aucune action d'éclat. L'empereur Otto était hors d'état d'assiéger la ville, à cause de la saison avancée. Mais il désirait provoquer le comte Hugues, pour le décider à une sortie. Il fit donc dire au comte : « que Hugues eût à faire attention ; que lui, l'empereur voulait lui faire chanter un alleluia si haut, que certes il n'en avait entendu de pareil. » Le comte toutefois ne se laissa pas troubler. L'alleluia fut chanté; Hugues l'écouta tranquillement, et tout Paris admira le méprisant chant de victoire de l'armée teutsche.

Immédiatement après, l'empereur leva le camp sur la fin de novembre, afin d'arriver le plus tôt possible, à l'entrée de l'hiver, dans sa patrie. Pendant ce temps, le roi Lothar avait rassemblé quelques troupes en Bourgogne, où Henri, frère de Hugues Capet, était duc. Avec elles il s'avança sur les flancs de l'armée de l'empereur qui se retirait. Otto arriva sur l'Aisne. La rivière était grossie. Un homme de sens conseilla à l'empereur de la faire traverser en toute hâte à l'armée, parce que les eaux devaient monter beaucoup plus haut jusqu'au lendemain. Otto suivit ce conseil. La plus grande partie de l'armée passa la rivière. Mais avant que les charrois et les bagages eussent atteint l'autre rive, la nuit arriva, et une partie de l'armée resta en arrière pour couvrir les équipages. Dans la nuit, les eaux de l'Aisne montèrent réellement à un point tel, que la communication entre les deux rives fut entièrement interrompue ou du moins rendue très-difficile. Dans cet état de choses, Lothar arriva avec ses troupes, se jeta sur les hommes qui étaient encore de l'autre côté de la rivière, les dispersa sans peine, et s'empara de la plus grande partie des charrois et du bagage. Otto fut transporté de douleur et de colère par cet événement, qui se passait sous ses yeux, sans qu'il eût pu secourir ou sauver les siens. Il fit donc repasser la rivière en bateau à quelques hommes, parmi lesquels était le comte Godefrid, et fit faire au roi Lothar, son cousin, cette proposition : « Si Lothar se sent le courage de soutenir un combat honorable, qu'il reçoive des otages de l'empereur, pour sa sûreté, et passe le fleuve sans obtacle avec ses troupes; ou bien il donnera des otages, et laissera l'armée teutsche passer sans obstacle sur l'autre rive : ensuite il soutiendra un combat, et le vainqueur restera souverain de la Lotharingie. » A peine ce message eut-il été signifié, que le comte Goisfrid, qui se trouvait parmi la suite de Lothar, s'écria : « Pourquoi faire périr tant d'hommes? Les deux rois peuvent se rencontrer et combattre seuls. Nous autres, nous nous soumettrons au vainqueur. » Aussitôt le comte teutsch Godefrid répondit au Français avec une colère méprisante : « Nous avons appris depuis longtemps que vous tenez peu de compte de votre roi. Maintenant nous pouvons le croire, car nous l'avons entendu de votre bouche. Mais nous ne resterons jamais en repos si notre empereur se bat; nous ne nous tiendrons jamais à l'abri si nous voyons notre empereur en danger. » Ces paroles firent rougir les Français; mais le roi Lothar n'accepta pas la propo-

sition d'Otto, et il ne pouvait l'accepter; du reste, elle n'avait peut-être pas été faite sérieusement, mais seulement par mépris et par arrogance.

Ce trait aventureux termina toute l'entreprise. On ne nous a transmis aucun renseignement sur ce qui a pu arriver après. Vraisemblablement des négociations furent suivies entre l'empereur et le roi de France, pour apaiser ces discordes aussi inutiles que pernicieuses. Mais ces négociations nous sont inconnues. En général, on ne fait mention, pour cette année 979, que d'un seul événement, qui n'eut pas précisément d'influence sur les relations sociales, mais qui n'est pas sans importance pour déterminer l'état de ces relations. Un comte Gero fut accusé auprès de l'empereur par un comte Waldo, d'un crime qu'on ne fait pas connaître; il fut, de plus, fait prisonnier par son adversaire à Sœmmeringen en Thuringe, et remis à la garde du comte Sigefrid et de Liuthar, l'un père et l'autre oncle de Dithmar, l'historien. Ensuite, dans une diète de Magdebourg, les princes de l'empire condamnèrent les deux comtes à un duel pour décider leur affaire. Le duel eut lieu dans une île de l'Elbe. Waldo, blessé deux fois au cou, porta à son adversaire un coup si fort à la tête, qu'il tomba à la renverse. Puis il demanda au comte Gero s'il était en état de combattre plus longtemps. Gero répondit que non. Waldo s'éloigna et quitta ses armes pour se laver: Gero se releva, et le tua par derrière tandis qu'il était ainsi sans défense. Ce crime détermina le tribunal de l'empereur et des princes à condamner Gero à être décapité par la main d'un bourreau. Et il fut décapité le 11 août, mais non avec l'assentiment général.

Il dut y avoir des négociations entre l'empereur et le roi de France Lothar; l'issue de leurs querelles semble le prouver. L'an 980, les deux princes eurent une entrevue sur la petite rivière de Chier. Otto s'y rendit d'Ingelheim, où il avait célébré la fête de Pâques. Lothar parut devant lui avec des présents de réconciliation. Otto, occupé d'autres pensées, accepta les présents et accorda au roi la paix qu'il cherchait; Lothar toutefois dut renoncer avec serment à ses prétentions sur la Lotharingie. Au sujet de cette renonciation, les écrivains français ont de bonne heure faussé l'histoire. La paix, ont-ils dit, fut conclue à Reims, et l'on y accommoda les différends au sujet de la Lotharingie, en ce qu'Otto reconnut la suzeraineté du roi de France sur la Lotharingie, et que Lothar donna la Lotharingie à l'empereur Otto II comme fief de la couronne de France; et cet accommodement même blessa profondément les princes et les seigneurs de France, et Hugues Capet et son frère Henri s'y opposèrent. Mais cette assertion est dans une contradiction si évidente avec la marche des choses, avec l'état des relations, avec la puissance et la dignité des deux princes, qu'elle ne mérite aucune attention. D'abord elle a peut-*être* été introduite dans l'histoire pour attribuer au moins un service à Hugues Capet, qui n'en avait rendu aucun lorsque, peu d'années après ces événements, il se fut attribué le titre de roi de France, et pour jeter une tache de plus sur la malheureuse race des Karolingiens. Plus tard, les écrivains français l'ont également maintenue, bien qu'ils fussent mieux informés, parce que les Français ont toujours prétendu faire du cours du Rhin la limite de leur empire.

CHAPITRE XII.

NOUVEAUX TROUBLES EN ITALIE. — EXPÉDITION D'OTTO II DANS CE PAYS. — SON MALHEUR, SON SALUT ET SA MORT.

De l'an 973 à l'an 983.

Il y avait huit ans que l'empereur Otto le Grand avait quitté l'Italie. Ses actes dans ce pays si beau et si malheureux avaient fait une profonde impression sur les esprits. *On* redoutait l'homme qui savait diriger d'une main si forte les affaires de la société, et qui n'hésitait pas à faire valoir partout la puissance qui était à sa disposition. On ne donnait jour à sa haine que par des railleries et des insultes secrètes. Otto d'ailleurs, au moment de sa retraite, avait pourvu au maintien de la tranquillité. Les fonctions publiques, ecclésiastiques et séculières, avaient été confiées par lui à des hommes sur lesquels il croyait pouvoir compter. Le saint-siége était occupé par Jean XIII, pontife qui lui était fidèlement dévoué, soit qu'il crût devoir être reconnaissant des services rendus par Otto à l'Eglise et particulièrement au siége apostolique, soit que sa raison lui fît apprécier le caractère du siècle et qu'il cherchât à se conformer à l'état des choses. Les archevêchés,

les évêchés et les abbayes, qui presque tous avaient reçu de l'empereur de nouvelles immunités, de nouveaux droits, de nouveaux domaines, étaient en partie occupés par des Teutschs, et en tout cas par des hommes qui, s'ils n'étaient pas Teutschs, semblaient du moins, dans l'intérêt de l'unité de l'Église ou pour leur propre avantage, devoir tenir loyalement ou fermement à sa cause. Parmi ces hommes, se distinguait au premier rang Gerbert, l'esprit le plus éclairé de son siècle, et qui dans la suite monta dans la chaire de saint Pierre. Né en France, doué par la nature de belles qualités, ballotté par les caprices du sort, ce personnage, jugé d'après son siècle et d'après les relations de son époque, avait acquis de hautes lumières; il n'avait négligé aucune occasion d'étendre ses connaissances et chez les fidèles et chez les infidèles, de faire l'épreuve de ses facultés innées, et de déployer son génie inventif. Durant le dernier séjour d'Otto le Grand en Italie, Gerbert était venu aussi dans cette contrée, et s'y était fait connaître de l'empereur. Otto l'avait décidé à donner des leçons à son fils, le jeune empereur Otto II; et par reconnaissance, il l'avait investi de la riche abbaye de Bobbio, où il fit de grands efforts pour les sciences et pour les arts, en même temps que pour la cause de son impérial bienfaiteur. Enfin Otto avait également donné les dignités séculières à des hommes qui ne se distinguaient pas seulement par leur bravoure et par leur énergie, mais qui semblaient aussi avoir attaché leur fortune à la sienne.

Et de fait, tant qu'Otto vécut, toutes choses restèrent en Italie dans l'ordre où il les avait laissées. Le pape Jean XIII mourut l'année même où l'empereur revint dans le Teutschland : un nouveau pape, Benoît VI, fut élu à sa place, et on demanda, à ce qu'il semble, sa confirmation à l'empereur. Il en était de même partout. Mais à peine la nouvelle de la mort d'Otto le Grand eut-elle retenti en Italie, qu'il devint manifeste que la crainte de son nom avait seule contenu toutes les autres passions, nobles et basses. Partout mouvement, désordre, violence. Gerbert se vit contraint à la fuite pour ne pas être victime de la haine qui éclata contre les Teutschs et contre leurs adhérents. Bientôt Adalbert reparut dans l'Italie supérieure, et fit de nouvelles tentatives pour recouvrer la couronne qu'Otto lui avait arrachée; et si ce malheureux prince ne réussit pas à remonter sur l'ancien trône ou à en élever un nouveau, son apparition fit du moins impression au loin, et réveilla chez beaucoup d'hommes le souvenir du passé. Il rendit beaucoup de choses incertaines, et mit tout, sinon en confusion, du moins en émoi. Comme les freins de l'ordre, imposés par Otto, furent brisés, chacun chercha à se mettre en sûreté de son mieux. Non-seulement le nombre des châteaux forts s'accrut, mais au sein même des villes on transforma des maisons en tours fortifiées, afin qu'en cas de troubles et de factions, l'habitant fût en état de se défendre contre toute surprise. Ces inquiétudes et ces précautions s'étendirent successivement sur tout le pays, aussi loin qu'il reconnaissait l'autorité impériale; et si ces mesures sont d'un côté un grand témoignage de l'ébranlement des relations sociales, elles ne contribuèrent pas peu non plus, dans la suite du temps, à entretenir et à augmenter cet ébranlement : car l'homme livré à ses propres forces pour se défendre contre les autres, risque d'autant plus qu'il croit pouvoir compter davantage sur sa force, et il emploie facilement, dans son arrogance, pour l'attaque, ce qu'il avait simplement préparé pour la défense. Alors, comme toujours, les classes inférieures furent tantôt les victimes, tantôt le prix des nouvelles discordes qui s'appesantirent sur la société; en tout cas, se trouvant sans défense, elles durent vider jusqu'à la lie le calice du malheur préparé par les classes supérieures, qui étaient poussées par des passions mauvaises plutôt que nobles. Mais il y eut aussi plus d'un homme éminent qui ne put échapper à la tempête. Teutschs et partisans des Teutschs, ecclésiastiques et laïques, qui devaient à l'empereur de hautes dignités ou de riches bénéfices, durent s'enfuir en toute hâte pour se soustraire au ressentiment des Italiens ou périr; et Gerbert ne fut pas le seul qui chercha de ce côté des Alpes un rempart contre la vengeance d'un peuple humilié et opprimé (1).

Toutefois, le plus horrible tableau de la confusion causée par les passions fut présenté par Rome, la ville éternelle. Là, tout tomba en dissolution. Il existait encore des restes de ce parti d'où étaient sorties ces deux Theodora et cette Marozia dont il a été parlé, parti qui semble avoir été, dans l'origine, animé de sen-

timents patriotiques, mais qui, dans la tourmente du temps, avait perdu peu à peu toute consistance et toute direction, et n'avait conservé que l'intrigue, la perfidie et les menées vagues et souterraines. A la tête de ce parti se trouvait maintenant un homme dur et rusé, nommé Crescentius ou Cencio, et fils, dit-on, de Theodora la jeune (2). Mais plus Otto le Grand, depuis ses querelles avec le pape Jean XII, avait tenu sévèrement ce parti sous sa surveillance, plus il l'avait tenu durement sous son fouet, plus la faction avait agi mystérieusement, et concentré jusqu'au venin son ressentiment et sa haine. Mais dans ces entrefaites, et pendant le temps de son abaissement, d'autres maisons, éclipsées jadis ou comprimées par ce parti, s'étaient élevées contre lui avec d'autant plus de force et d'opiniâtreté, que probablement il les avait plus blessées par son arrogance et sa puissance. Ces maisons formèrent contre cette faction d'autres factions qui n'étaient pas unies entre elles, mais qui s'accordaient contre l'ennemi commun. Tous ces éléments d'une terrible fermentation furent en quelque sorte mis au jour et en liberté par la nouvelle de la mort d'Otto le Grand, dont la main les avait durement contenus et comprimés. Ils éclatèrent et se précipitèrent les uns contre les autres. Le nouveau pape, Benoit VI, fut assassiné par Crescentius ou par les siens; puis vint une telle confusion, qu'il est impossible à l'histoire de suivre les événements et de les classer dans leur ordre; bien plus, elle peut à peine donner avec certitude la suite des papes qui arrivèrent alors au siége pontifical, ou qui en furent précipités (3).

Ces choses ne restèrent pas inconnues dans le Teutschland. Assurément le jeune empereur fut stimulé et pressé, non-seulement par son précepteur, l'abbé Gerbert, mais encore par beaucoup d'autres, de marcher sur l'Italie et de ne point permettre que l'œuvre de son père tombât en ruines. Car les Italiens ne se le cédaient pas, il est vrai, les uns aux autres, en haine contre les Teutschs; mais la cupidité, l'envie et la jalousie contre leurs voisins nationaux fit oublier plus d'une fois cette haine contre les étrangers lointains. Quiconque était devenu grand sous les armes des Teutschs, et voyait du danger pour sa grandeur; quiconque désirait devenir grand et avait quelque perspective; en général, quiconque se trouvait en présence d'un plus fort, qu'il fût seul ou qu'il appartînt à un parti, tournait ses regards vers les Alpes et soupirait après l'arrivée d'une armée impériale : le pape lui-même pria, dit-on, l'empereur de venir au secours de l'Église. Dans le Teutschland, probablement, on était en général peu disposé aux expéditions d'Italie; mais une foule de jeunes gens désirait les jouissances et les magnificences du Midi; plus d'un indomptable guerrier aimait mieux trouver dans la basse Italie une carrière où il pût déployer sa force et son activité, que de combattre dans les sauvages et incommodes pays des Slaves et des Danois; le jeune empereur lui-même était appelé en Italie et à Rome par de grands souvenirs, par l'honneur impérial, par ses devoirs de fils et par l'humilité religieuse, qui, dans ces temps, ne quittait jamais même les hommes les plus arrogants. Toutefois, les événements qui s'accomplirent dans le Teutschland ou sur ses frontières, et dont nous avons parlé, avaient pendant sept ans rendu impossible pour l'empereur une expédition en Italie. Mais après que les ennemis qu'il avait dans l'empire eurent été vaincus et que les frontières de l'empire semblèrent en sûreté, il crut ne pouvoir tarder plus lontemps pour sauver ou rétablir l'autorité de sa couronne, partout chancelante, et sur bien des points entièrement méprisée, et pour arracher le saint-siége de Rome, auquel se rattachait l'unité de l'Église, aux cruautés dont il était de nouveau l'objet et la victime. Et dans le fait, on ne peut faire un grand crime à ce jeune prince d'avoir préféré la carrière brillante des expéditions guerrières à la voie silencieuse de la sagesse et de la législation, lorsque des hommes âgés, dont la volonté donne l'impulsion aux mouvements de la vie sociale, aiment trop souvent mieux courir dans cette carrière après une vaine gloire que de chercher dans l'autre voie une renommée durable.

Les monuments de cette époque ne nous apprennent rien des actes qui sans aucun doute précédèrent cette entreprise, et des préparatifs qu'elle occasionna. Bien plus, l'histoire nous montre l'empereur se mettant en route pour l'Italie aussitôt après son entrevue avec Lothar, roi de France, l'an 980. Il est de suite dans l'Italie même; et il paraît que nulle part il ne fut contraint à se servir des armes. A la vue d'une armée teutsche, toute division disparut

pour le moment parmi les Italiens. Tous s'abaissèrent devant la force; car dans le sentiment de leur désunion et de la faiblesse qui en résultait, ils n'avaient plus de courage que les uns contre les autres. Pourtant il paraît que la réconciliation de l'empereur avec sa mère contribua beaucoup au prompt succès de l'entreprise. Adelheid avait encore un grand parti en Italie, pays de sa jeunesse et de son malheur. Malheureuse encore une fois par ses querelles avec son fils, elle était venue deux ans auparavant en Italie, et, se présentant comme une mère repoussée, elle avait sans peine répandu une vie nouvelle parmi ses anciens amis. Or, soit que l'empereur Otto, son fils, ait été pénétré de douleur à l'idée de sa déplorable position, soit que ses conseillers et ses amis eussent reconnu l'avantage qui résulterait pour lui de l'appui et de la coopération de sa mère, il est certain qu'Otto sollicita le pardon de sa mère, et chercha à amener et à maintenir une entière réconciliation avec elle; et l'on réussit aisément, par l'intervention d'hommes sensés, à toucher le cœur maternel d'Adelheid. Cette princesse vint à Pavie auprès de son fils; elle l'accompagna dans le reste de son expédition, et si elle ne lui gagna pas beaucoup de cœurs, elle entraîna du moins beaucoup d'hommes de son côté. Il fut également accompagné de sa femme Théophano, qui, quelques mois avant leur départ du Teutschland, lui avait donné un fils que l'on appela également Otto, et qui, troisième du nom, obtint dans la suite la dignité impériale et royale. L'empereur Otto se trouva pour les fêtes de Noël à Ravenne; de là il se dirigea sur Rome dans les premières semaines de l'an 981.

Vers ce temps, le siége apostolique était occupé par le pape Benoît VII; car Boniface VII, qui s'était emparé du trône papal après le meurtre de Benoît VI, avait été forcé de s'enfuir devant la colère qu'inspira à tout le peuple cette nouvelle violation de ce qu'il regardait comme sacré : il avait pris les trésors des églises et s'était rendu avec eux à Constantinople. Benoît VII était devenu pape peu de temps après. Cet homme, précédemment évêque de Sutri, appartenait au parti opposé à Crescentius, et dont les comtes de Tusculum étaient l'âme. Otto II avait confirmé son élection, parce qu'alors, menacé de tous les côtés, il ne pouvait heurter tous les partis à Rome, sans voir publiquement rejeter son autorité impériale. Pendant les cinq années pourtant qui s'étaient écoulées depuis ce temps, il ne paraît pas qu'il y ait eu de communications bien actives entre l'empereur et le pape. On ne trouve pas non plus que l'on ait remarqué dans les documents de ce temps que l'empereur ait établi des rapports de plus grande confiance avec le pape.

Sans doute entre eux il se fit des actes au sujet des intérêts ecclésiastiques, et des affaires se décidèrent; mais cela se fit de la manière habituelle et sans confiance réciproque. C'est ainsi qu'après la mort d'Adelbert, archevêque de Magdebourg, le pape Benoît VII, avec l'assentiment de l'empereur, déclara dissous l'évêché de Mersebourg, qu'Otto le Grand avait fait vœu de fonder dans de graves circonstances, et que dans la suite il avait effectivement fondé avec une pieuse fidélité à sa promesse : le diocèse fut partagé entre Halberstadt, Zeitz et Magdebourg, et Giseler, évêque de Mersebourg, fut élevé au siége archiépiscopal de Magdebourg. Mais ce fait n'était que le résultat de perfides intrigues et de longues menées. L'assentiment de l'empereur lui fut arraché par le rusé évêque Giseler, qui se trouvait près de lui; et à force d'argent ou d'adresse, on persuada au pape, ou du moins aux grands dignitaires ecclésiastiques de Rome, des conseils et de la volonté desquels le pape dépendait, que l'évêché de Mersebourg n'avait pas été fondé en vertu de droits valables, et que d'ailleurs il n'avait pas été doté dans les intérêts de l'Église et de la religion.

On ne nous a pas dit non plus comment l'empereur Otto fut reçu par les Romains, ni quelle position il prit à leur égard. A une époque postérieure, on a parlé, il est vrai, d'actes de dureté et même de cruautés qu'Otto II aurait exécutés ou ordonnés à Rome; mais il paraît que tantôt on a confondu les temps, et que tantôt l'on s'en est rapporté à des bruits populaires qui, nés du sentiment de la position peu naturelle des Teutschs à l'égard des Italiens, furent peut-être répandus à dessein, par colère et par haine. Le silence des écrivains sur l'arrivée d'Otto à Rome aussi bien que sur son séjour dans cette ville, semble plutôt fonder cette conjecture, que tout se passa dans un calme profond, et qu'il n'y eut pas plus de peines et de châtiments que de cris de joie et

d'enthousiasme. Mais on peut conclure des entreprises ultérieures d'Otto II, que le séjour de Rome ne fut pas un repos pour lui, et qu'il s'y occupa surtout des préparatifs de grands actes militaires.

Son but était évidemment de réunir l'Italie tout entière à l'empire d'Occident et de chasser tout à fait les Grecs et les Sarrasins de la partie inférieure de ce pays. Cette pensée était fort naturelle, et quiconque étudie les relations de l'empereur, comprendra complétement cette entreprise dans l'état où se trouvaient les choses. Avant tout, ce jeune prince, âgé de vingt-six ans, devait tenir à ne pas le céder à son père et à son aïeul en brillants exploits et en gloire guerrière. Jusque-là il n'avait fait que défendre et protéger; il devait désirer d'augmenter et de conquérir. En second lieu, il devait être préférablement entraîné à la conquête de l'Italie inférieure par le souvenir des circonstances qui avaient précédé son mariage. Son père n'était pas tout à fait sorti avec honneur de ces négociations. C'était une chose extrêmement délicate. Le pays avait été livré ou abandonné aux Grecs, et le prix n'en avait pas été payé en la monnaie convenue. Otto le Grand n'avait cédé que parce que la situation de l'empire teutsch et peut-être aussi le sentiment du déclin de ses forces l'avaient rappelé et repoussé vers sa patrie; ce semblait un devoir pour le fils d'accomplir ce que le père n'avait pu achever. En troisième lieu, il n'est pas douteux que si quelque chose pouvait consoler les Italiens de la perte de leur indépendance, c'était, plus que tout le reste, la réunion de toutes les provinces et de toutes les villes de ce pays, depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile, sous un seul roi et souverain. Car la division de l'Italie ne produisait pas seulement des luttes et des querelles continuelles, dont l'action se faisait sentir au loin, qui permettaient aux Sarrasins de diriger contre l'Italie leurs courses et leurs brigandages; mais elle bouleversait encore de plus d'une manière les communications des hommes, empêchait tout concert dans les institutions ecclésiastiques et civiles, et arrêtait par là même le développement de toute civilisation nationale. Enfin, à cette époque même, la conquête de ces contrées semblait plus facile qu'elle ne l'avait été antérieurement. Le puissant guerrier, l'empereur Jean Tzimiscès, n'était plus le chef du malheureux empire d'Orient; après avoir, par de glorieux exploits contre des ennemis voisins et éloignés, tâché d'inspirer une âme nouvelle à ce corps usé, il avait dû payer de la vie ses efforts, et les deux fils de l'empereur Romain, Basile et Constantin, jusqu'alors collègues de Jean, avaient pris les rênes de l'État. Ni l'un ni l'autre ne l'égalaient. Et bien que Basile ne fût nullement un prince sans mérite, il était pourtant tellement occupé, non peut-être par son frère et collègue, mais par des guerres contre les ennemis du dedans et du dehors, qu'il ne pouvait songer à l'Italie.

Dans ces circonstances, Otto II, sans négociations préalables, sans occasion particulière, et par là même sans que les Grecs s'y attendissent, s'avança vers l'Italie inférieure dans l'automne de l'année indiquée. Nulle armée grecque ne s'opposa à lui : les murailles seules résistèrent. Otto arriva jusque devant la ville de Salerne; on ne sait s'il la prit, mais il ne la garda pas. Et peut-être cette interruption inattendue de son entreprise le décida-t-elle à ne pas continuer la guerre, mais à attendre les renforts de la Bavière et de la Souabe, que devait lui amener son neveu Otto, duc des deux peuples. Cependant l'empereur grec Basile envoya à Otto une ambassade pour lui faire des représentations au sujet de cette irruption injuste et non méritée sur son territoire, et pour détourner, s'il était possible, cette guerre si gênante pour l'empire grec. Cette tentative échoua complétement. Il prit alors non-seulement pour la résistance toutes les mesures que les circonstances lui permettaient, mais encore il n'hésita pas à s'entendre et à s'allier avec les Musulmans, surtout avec ceux qui s'étaient établis en Sicile. Les Sarrasins, comme les Grecs, voyaient dans Otto un ennemi dangereux. S'il réussissait à se rendre maître de l'Italie inférieure, non-seulement une riche source de butin était fermée pour eux, mais ils ne pouvaient même plus compter sur la conservation de leurs possessions en Sicile. Ils accédèrent donc volontiers aux propositions que Basile leur fit, reçurent l'argent qu'il leur offrit, et se joignirent aux Grecs pour combattre l'ennemi commun.

Au commencement de l'année suivante, 982, Otto, duc des Souabes et des Bavarois, se reunit à l'empereur avec ses hommes belliqueux et exercés à la guerre. Aussitôt Otto,

comptant sur ces renforts, s'avança de nouveau par Capoue vers Tarente. Il enleva cette ville. Pendant ce temps arrivèrent les Sarrasins. Otto sortit pour chasser aussi ou anéantir ces ennemis. Il les repoussa dans une ville, peut-être dans Basientello. Mais bientôt on les vit revenir, forte armée, disposée en plaine campagne. Otto marcha contre eux le 13 juillet. Il s'engagea une rude bataille. Une grande multitude de Sarrasins tomba sous l'épée des guerriers teutschs et italiens. La bataille semblait décidée, et la victoire, une belle victoire assurée. Mais tout à coup un malheur infini s'appesantit sur l'empereur et sur son armée. Les Sarrasins avaient-ils dressé une embuscade d'où ils sortirent avec des troupes fraîches sur l'armée impériale, qui, fatiguée par de grands efforts, se livrait à la joie de la victoire? l'armée impériale, éblouie par son succès, et rendue téméraire par le bonheur qu'elle avait eu jusqu'alors, s'était-elle imprudemment dispersée pour s'emparer du butin que pourtant personne n'aurait pu lui enlever si la victoire avait été assurée? les guerriers italiens, voyant dans les Teutschs moins des amis et des alliés, que d'insolents oppresseurs, considérèrent-ils et soutinrent-ils la cause commune avec indifférence et répugnance? ou bien toutes ces choses et d'autres encore influèrent-elles ensemble? voilà ce que la pauvreté et les contradictions des monuments nous forcent à laisser dans l'incertitude. Mais ce qui est certain, c'est que les Sarrasins se jetèrent de nouveau sur l'armée impériale, la rompirent, en firent un grand massacre et la mirent en déroute complète. La plus grande partie des guerriers impériaux trouva la mort ou tomba entre les mains de l'ennemi. Parmi les morts se trouvèrent Werner, abbé de Fulda, et Heinrich, évêque d'Augsbourg : celui-ci avait été condamné à la prison, à cause de ses liaisons avec Heinrich, duc de Bavière; mais l'empereur lui avait rendu la liberté. Parmi les morts se trouva aussi une longue suite de comtes et de seigneurs dont les noms sont insignifiants, parce que l'histoire a conservé à peine quelques indications sur la valeur de leur vie. Plus d'un peut-être s'échappa; mais aucun sans le pénible sentiment de cet immense malheur. C'est ainsi qu'Otto, duc de Souabe et de Bavière, neveu de l'empereur, évita sa perte; mais il ne revit pas sa patrie, car il trouva la mort à Lucques.

L'empereur Otto lui-même ne fut sauvé que par hasard, et à force de fermeté, et encore d'une manière romanesque. Selon le récit de Dithmar, évêque de Mersebousg, il atteignit la mer, sans escorte, à ce qu'il semble. Sur la mer il vit deux grands vaisseaux. Ceux-ci étaient envoyés de Constantinople pour chercher le tribut annuel que la Calabre devait payer; mais lors de la conquête de la Calabre, ils étaient tombés au pouvoir de l'empereur Otto; et, comme ils avaient à bord du feu grégeois, Otto les avait envoyés incendier les vaisseaux des Sarrasins. Un juif, nommé Calonim, donna un cheval à l'empereur, qui se jeta à la mer avec sa monture pour atteindre le premier vaisseau. Mais le navire continua sa route sans faire attention à ses cris. Il se vit forcé de revenir sur le rivage. Mais à l'approche de l'ennemi il s'élança une seconde fois dans la mer pour atteindre l'autre vaisseau. Un guerrier slave de ce vaisseau, qui s'appelait Zolunta, et auquel les Teutschs donnaient le nom de Heinrich, aperçut cet homme qui demandait du secours, et le fit recevoir sur le bâtiment. Alors le Slave crut reconnaître Otto, et lui demanda s'il n'était pas l'empereur? Otto se tut. Il le nia. Mais bientôt il vit le danger où il se trouvait; et il vit bien qu'il ne pouvait que l'augmenter par son silence et ses dénégations. Il dit donc : « Oui, je suis l'empereur. Mes péchés m'ont fait tomber dans cette infortune. Mais écoutez ce que nous avons maintenant à faire en commun. J'ai perdu les hommes les plus éminents de mon empire. Dans la douleur que me cause cette perte, je ne veux et ne peux reparaître dans ces pays et revoir les amis de ceux qui ont succombé. Mais ma femme se trouve à Rossano. Elle a avec elle tout mon argent. Allons à Rossano chercher ma femme et mes trésors. Ensuite nous mettrons à la voile pour Constantinople, et nous ferons une visite à l'empereur, mon frère. Il se montrera certainement mon ami dans mon malheur. » Et le capitaine du navire accepta la proposition de l'empereur, d'autant plus volontiers qu'il y avait ajouté la promesse d'une récompense considérable. Lorsqu'on fut près de Rossano, l'empereur envoya à terre le Slave Zolunta à Heinrich, avec une lettre pour sa femme et pour l'évêque de Metz, Thiedrich; il leur faisait connaître sa position, et leur donnait la mission d'envoyer sur le rivage un certain

nombre de chevaux chargés d'argent en apparence ; l'évêque Thiedrich d'abord, puis l'impératrice, devaient passer du rivage sur le vaisseau avec toute la précaution convenable. Tout cela se fit ; on convint de tout, et Thiedrich retourna à terre. Le vaisseau s'approcha du bord lorsqu'on aperçut l'impératrice et les chevaux de bât. On jeta l'ancre. L'empereur se tenait sur l'avant ; autour de lui étaient le peu de fidèles qui avaient pu venir de terre sur le bâtiment. Tout à coup, comptant sur ses forces et sur son adresse à nager, il se jeta dans la mer. Un Grec le saisit par ses vêtements, pour le retenir ou l'empêcher de s'échapper ; mais Liuppo, un Saxon, poignarda ce Grec et dégagea l'empereur. Les Grecs, épouvantés de ce trait d'audace, s'enfuirent sur l'arrière du vaisseau. Aussitôt tous ceux qui faisaient partie de la suite de l'empereur sautèrent dans la mer, et tous, comme l'empereur lui-même, atteignirent heureusement le bord. Otto resta debout sur le rivage, dans le dessein de récompenser en empereur le service que les Grecs lui avaient rendu. Mais les Grecs, surpris par ce dénoûment inattendu, levèrent promptement l'ancre et cherchèrent à gagner la haute mer.

C'est ainsi que l'empereur évita et la mort par le fer ennemi et la captivité ; mais il n'échappa point à l'impression que laissa cet événement, à la douleur, à la honte, à la colère et au désir de la vengeance ; et ces passions continuèrent à consumer ses forces et à miner sa santé. Beaucoup de vaillants hommes partageaient ses sentiments. A la joie causée par le salut de l'empereur, qui semblait avoir expié par son infortune toutes les fautes qu'il avait pu commettre, se mêlèrent les regrets donnés aux frères morts et la douleur qu'inspirait la perte de la victoire. L'impératrice Theophano seule, quelque joie qu'elle éprouvât d'avoir retrouvé son jeune époux, ne put contenir certaines expressions malicieuses sur la défaite des Teutschs par des armes qui servaient sa patrie. Peut-être ne se permit-elle que quelques petites railleries contre les vassaux et les seigneurs teutschs, dont elle avait eu à supporter assez souvent l'orgueil, puisé dans leur gloire militaire et le mépris qu'ils faisaient de toutes les autres nations : mais ces plaisanteries causèrent un grand mécontentement parmi les Teutschs, et peut-être aussi parmi les Italiens. Les premiers, en particulier, virent de nouveau ce qu'ils avaient vu depuis longtemps, que l'impératrice, élevée dans des mœurs et dans des habitudes étrangères, n'avait pas d'affection pour le peuple teutsch ; aussi détournèrent-ils leurs cœurs de cette femme d'un autre climat et d'un autre caractère. Sans aucun doute ce mécontentement excita plus encore les esprits ; et de la réunion de tant de passions diverses sortit le zèle empressé avec lequel les princes et les vassaux teutschs offrirent leurs secours à l'empereur pour venger la honte qui était tombée sur leurs armes.

Lorsque la nouvelle du malheur et *du salut* d'Otto arriva dans le Teutschland, tous les princes saxons s'assemblèrent aussitôt ; et dans leur douleur, ils s'accordèrent pour envoyer une lettre commune à l'empereur, et pour le prier de leur permettre de venir auprès de lui et de prendre part à la lutte qui leur semblait désormais nécessaire pour sa vengeance et pour sa gloire. L'empereur reçut cette lettre avec satisfaction et assigna la ville de Vérone pour rendez-vous (4). En même temps il appela des autres pays teutschs à Vérone le nombre d'hommes dont il croyait avoir besoin, et il y invita également les vassaux et seigneurs italiens. Kunrad, roi de Bourgogne, oncle d'Otto, fut lui-même décidé à prendre part à la guerre. Et tous les princes teutschs qui avaient reçu la permission ou l'invitation de l'empereur, se mirent en route l'année suivante, 983, et passèrent les Alpes. Kunrad se dirigea également vers l'Italie. Bernhard, duc de Saxe, interrompit seul sa marche. Les Danois avaient surpris une ville forte sur la frontière de Saxe, massacré la garnison et brûlé la ville : le duc crut donc nécessaire de retourner chez lui, afin qu'à la faveur de la guerre d'Italie la patrie ne fût pas exposée aux dévastations d'autres barbares. Les margkrafs saxons Thiedrich et Rikdag ne purent pas non plus quitter le pays, parce que les peuples slaves s'étaient encore une fois soulevés, comme nous le dirons ailleurs. Une troupe de Bohêmes, envoyée par Bolislav, arriva aussi en Italie.

L'empereur Otto semble avoir été surpris de l'arrivée de tant de princes et de seigneurs avec leurs hommes, après un tel désastre. Il n'est pas invraisemblable qu'à la vue de cette nombreuse armée, qui s'augmentait tous les jours, il ait passé tout à coup, comme cela est

naturel à l'homme, du découragement à l'orgueil, et qu'il ait conçu des projets d'autant plus grands, que son esprit avait été plus tendu par l'ébranlement de sa santé. Mais ce qu'il est difficile de croire, c'est que, comme on l'assure, il ait songé, second Xerxès, à construire un pont sur le détroit qui sépare la Sicile de l'Italie, pour chasser les Sarrasins de cette île. Sans doute il pouvait prévoir que l'Italie inférieure ne serait jamais en sûreté contre les Sarrasins tant que ces hommes audacieux posséderaient en Sicile des retraites fortifiées; et Otto, dans l'orgueil de ses espérances, fit peut-être la menace de les expulser de cette île. Au delà, il est difficile qu'il ait été sérieusement question de cette île.

Dans la diète de Vérone, qui fut ouverte au mois de juin, on délibéra sur les affaires d'Italie aussi bien que sur celles du Teutschland. On approuva et on résolut probablement plusieurs mesures pour l'Italie; les lois langobardes en particulier reçurent, sinon des améliorations, du moins des changements et des additions, qui pouvaient bien être nécessaires lorsqu'on voyait partout tant de perfidie. Quant au Teutschland, on prit pour l'administration de l'empire des mesures qui semblent prouver qu'Otto avait le pressentiment d'une mort prochaine. Il fit élire son fils Otto, enfant de trois ans, pour son successeur à l'empire, ou du moins il le fit reconnaître en cette qualité, et le renvoya dans le Teutschland, sous la conduite de Willigis, archevêque de Mayence, et de Jean, archevêque de Ravenne. Quoi qu'il en soit, Otto fut décidé à terminer promptement cette affaire en réfléchissant à la fragilité des choses humaines, et les princes et seigneurs des deux royaumes, du Teutschland et de l'Italie, se conformèrent sans doute au désir de l'empereur, par le même intérêt pour son malheur qui les avait engagés à se rendre avec tant de zèle sous ses drapeaux. Mais une autre mesure se rattachait à l'élection du jeune Otto. En effet, Heinrich, duc de Bavière, fils de Heinrich, neveu d'Otto le Grand, se trouvait encore en prison à Utrecht, sous la surveillance de l'évêque Poppo. Après la tentative que ce prince avait faite autrefois, à l'exemple de son père, pour s'emparer de la couronne teutsche, il était à craindre que, dans le ressentiment que lui avait causé le mauvais succès de cette tentative, il n'aspirât à l'empire avec plus de passion qu'auparavant, et qu'il ne cherchât à supplanter l'enfant royal, si son père, Otto II, quittait réellement la vie. L'empereur voulait aller au devant de cette inquiétude. Son neveu Otto, fils de Luidolf, duc de Souabe et de Bavière, était mort. L'empereur donna l'un de ces duchés, la Souabe, à Kunrad, de la race franco-hessoise, neveu de Hermann Ier, duc de Souabe, dont la fille Ida avait épousé Luidolf, fils d'Otto le Grand, et que lui avait donné ce duc Otto. Kunrad, le nouveau duc, avait pour père le comte Udo de Hesse, et un frère de Kunrad, qui se nommait également Udo, est appelé duc, soit parce qu'il commandait les Franconiens qui avaient accompagné l'empereur en Italie, soit parce que c'était une ancienne habitude d'honorer du titre de duc les princes de la grande maison franco-hessoise. Quant au duché de Bavière, l'empereur le donna à Heinrich le Jeune, fils de Berthold, qui, comme nous l'avons raconté, avait tenu pour le duc Heinrich lors de la révolte de celui-ci contre l'empereur, et qui avait été fait prisonnier avec lui près de Passau. Mais vraisemblablement, lors de cette nomination, la Carinthie fut détachée de la Bavière, et donnée, avec le titre de duché, ainsi que la Marche de Vérone, à Otto, fils de ce duc Kunrad de Franconie, qui, vingt-huit ans auparavant, avait péri dans la bataille du Lechfeld contre les Hongrois : il était neveu de l'empereur, fils de Lindgarde, fille d'Otto le Grand, et, après la mort de son père, son parent, Kunrad, évêque de Constance, l'avait pris sous sa protection et l'avait instruit. Et afin que le nouveau duc de Bavière, Heinrich le Jeune, pût avoir la main entièrement libre dans l'intérieur de l'empire, et ne fût pas gêné par des ennemis étrangers, la Marche orientale, appelée plus tard Autriche, qui avait été si longtemps et si cruellement dévastée par les Hongrois, mais qui depuis une génération avait repris de la force, fut vraisemblablement confiée au markgraf Léopold, oncle de Heinrich, le nouveau duc de Bavière. Enfin Liuthar, oncle de ce duc Heinrich du côté maternel, oncle aussi de Dithmar l'historien, évêque de Mersebourg, du côté paternel, obtint le margraviat de Brandebourg, après des événements malheureux accomplis dans ce pays, et dont il sera question plus tard. C'est ainsi que l'empereur Otto II et ses conseillers crurent avoir réconcilié entre elles et gagné à son fils, le jeune

Otto, deux grandes familles, celle de Babenberg, de laquelle descendait Heinrich le Jeune, le nouveau duc de Bavière, et celle de Hesse, à laquelle appartenaient les ducs Kunrad de Souabe et Otto de Carinthie; deux maisons qui jadis avaient été tantôt ennemies l'une de l'autre, tantôt ennemies de sa propre famille. Il espérait qu'ainsi les intrigues, les trames et les tentatives que pourrait essayer son cousin Heinrich, l'ancien duc de Bavière, ne seraient pas à craindre. Du reste, on vit paraître à cette diète de Vérone un jeune homme d'environ vingt ans, qui dans la suite, par un admirable enthousiasme et par un impétueux désir de mériter la couronne du martyre, causa de grands troubles dans sa patrie, et qui après sa mort, bien qu'il n'eût rien fait de grand ou de glorieux (à moins que l'on n'estime outre mesure le mérite du dévoûment à une idée fixe), reçut des honneurs extraordinaires sous le nom de saint Adalbert. Il était Bohême et se nommait Woythiech; il était fils de Zlavnik, homme éminent et riche, et avait suivi les leçons du savant Othrich à Magdebourg. Le nom d'Adalbert lui avait été donné, lors de sa confirmation, par Adalbert, archevêque de Magdebourg, qui l'affectionnait. A son retour à Prague, la piété extraordinaire que l'on admira dans ce jeune homme et le zèle qu'il montra pour les sciences, excitèrent un grand enthousiasme. Aussi, malgré sa jeunesse, fut-il élu évêque après la mort de l'évêque Dethmar. Le duc Boleslav l'envoya à Vérone, afin que l'empereur confirmât cette élection. Otto, en signe de cette confirmation, présenta à Adalbert l'anneau et la crosse, et l'archevêque de Mayence, Willigis, dont l'évêque de Prague était suffragant, lui donna la consécration.

Après que l'assemblée de Vérone fut terminée, l'empereur eut encore à apaiser une querelle sérieuse et même une guerre ouverte, entre Landulf, archevêque de Milan, et les bourgeois de cette ville. Il fit sentir sa force aux Milanais et atteignit son but. Puis il se mit en route vers Rome. Theophano, sa femme, l'accompagna; Adelheid, sa mère, resta à Pavie. Lorsque l'empereur entra dans Rome, le pape Benoit VII venait de mourir, à ce qu'il paraît; Otto fit élever sur le saint-siége son archichancelier dans le royaume d'Italie, Pierre, évêque de Pavie, qui, comme pape, prit le nom de Jean XIV. Mais Otto II fut subitement attaqué d'une maladie dangereuse, qui interrompit l'exécution de tous ses projets. Il sentit bien que cette maladie devait se terminer par la mort. Il disposa donc de ses biens. Il en assigna le quart à l'Eglise, un autre quart aux pauvres, un quart à sa mère et à Mathilde, sa sœur unique, qui était abbesse de Quedlinbourg; un quart enfin aux guerriers qui formaient sa garde, *et qui* avaient préféré leur obéissance envers lui à la vie et à la patrie. Enfin il se confessa en latin (3) au pape et aux autres évêques et prêtres, et mourut le 7 décembre de l'an 983, loin de sa patrie et des siens.

NOTES DU LIVRE XV.

CHAPITRE Ier.

(1) Les Magyares.

(2) Du côté maternel. Sa mère s'appelait Berthe; son père était le comte Teutbold.

(3) Berngar Ier obtint, l'an 916, du pape Jean X la couronne impériale. L'an 923, il fut vaincu par Rudolf II, roi de la Haute-Bourgogne, que l'on avait appelé contre lui, et l'année suivante, il fut assassiné par l'un de ses fidèles, nommé Flambert, qu'il avait comblé de bienfaits.

(4) Vraisemblablement en 930.

(5) HROSWITHA : *Berengarius....*

Hic quoque continuo nimiam conversus in iram
Circumquaque suos subito mittebat alumnos,
Præcipiens illos nullum transire locellum,
Sed caute cunctas jam perlustrare tenebras;
Si forsan latebris regina lateret in ullis,
Ipseque cum fortis sequitur turba legionis...
Non tamen invenit, Christi quam gratia texit.

CHAPITRE II.

(1) Selon la *Vita S. Uldarici, auct.* GERARDO, cette inimitié eut lieu entre eux *propter confinia regionum.*

(2) *Continuat.* REGIN., a. 952 : *regali ambitu natalem domini Salefeld celebravit.*

(3) Kunrad, comme cela résulte de tout l'ensemble des événements, n'était pas avec Berngar à Magdebourg. On l'a conclu des expressions de Witikind : *quod ægre ferens Chunradus, qui eum adduxerat.* Ces mots, répétant le *suadere* employé plus haut, signifient seulement : *qui l'avait engagé à s'y rendre.* Le *Continuat.* REGIN. ne laisse pas non plus de doute.

CHAPITRE III.

(1) *Continuat.* REGIN. *Erestein.* PERTZ : *ad fluvium Illam, inter Argentoratum et Scladistatum sita.*

(2) A partir de ce moment, Hermann est appelé *dux.*

(3) FRODOARDUS, a. 953. C'était *quoddam munitissimum castrum;* mais il n'en donne pas le nom.

(4) *Contin.* REGIN.... *Brisaca castellum, latibulum semper Deo regique rebellantium.*

(5) On ne donne pas le nom du château (*desertum castellum*); on n'indique pas non plus positivement la contrée. *Attingentes terminos Francorum*, dit WITIKIND, et rien de plus.

CHAPITRE IV.

(1) FRODOARDUS, a. 954 : *Burgundiam intrant; quorum non parva manus tam prœliis quam morbis interiit; cœteri per Italiam revertuntur in sua.* JEAN DE MULLER dit des choses singulières dans son *Histoire de la Confédération suisse*, t. I, p. 250.

(2) C'est le nom donné au *Castellum*, dans HERMANNUS CONTR., ad a. 953.

(3) .... *Juxta fluvium Hilaram, et villam vocabulo Tussam.* Sans doute Illerdissen.

(4) WITIKIND.... *factumque est, ut pax daretur usque in XVII Cal. Jul. et locus esset apud Cinnam rationis dandæ et responsionis reddendæ.*—WEDEKIND (*Noten*, I, p. 20, n. IV) : « Es war Zenn an einem Flusse dieses Namens, im Amte Cadolzburg, im baierischen Rezatkreise, was jetzt unter dem Namen des Stadtchens Langenzenn bekannt ist. » Et cela est très-vraisemblable.

(5) WEDEKIND. « Rossthal, eine bekannte alte Feste in dem Amte Cadolzburg, am rechten Ufer der Bibert. »

CHAPITRE V.

(1) Selon WEDEKIND (*Noten*, I, p. 20), Suithleiscranne est Sud-Landskron. Et c'est l'ancien nom de Schwedt, à ce qu'assure MART. ZEILLER.

(2) *Cives Cocarescemiorum.* Ce lieu est inconnu; il était vraisemblablement sur la rive gauche de l'Elbe.

(3) WITIKIND ne nomme pas ce duc; mais Toxis était duc des Hongrois.

CHAPITRE VI.

(1) HROSWITHA elle-même laisse supposer quelque chose de semblable (MEIBOM., p. 725). Il est question de Luidolf :

Tangitur interni jaculis secreto doloris...
Deceptusque malis per multorum suadelis
Pertimuit (fragilis pro consuetudine mentis)
Quod post non ubi donis deberet honoris
Condigni, sed forte locum subire secundum...
Sensit deceptum serpentis fraude dolosi :
Sed quo legalem patris hinc augeret honorem.
His rex compertis ex prosperitate fidelis
Lætatus protis tota dulcedine mentes
Hæc illi mandat scriptis extempto remissis :
« In sectum secli maneat laus omnipotenti,
» Qui dedit in tantis temet gaudere secundis :
» Grates atque tibi dentur, carissime fili,
» Quem constare quidem penitus cognosco fidelem.
» Haud obscura tuæ fidei quia signa dedisti :
» Cum per te regnum cupiens augescere nostrum
» Signasti nobis proprii decus omne laboris.
» Hinc ego gratanter quæ fecisti sapienter
» Accipiens vice conversa condigna rependo,
» Hoc ipsumque tibi regnum committo regendum,
» Imperio subdi nostro quod constituisti... »

(2) *Scriniarius*, archiviste.

CHAPITRE VII.

(1) Ce fut vraisemblablement à cette occasion que Liutprand fut nommé évêque de Crémone. MURATORI, *Annali d'Italia*, V, p. 402. Azzo, seigneur de Canossa, auquel l'impératrice avait tant d'obligations, fut aussi récompensé richement, et reçut *nonnullos comitatus*. Aussi DONIZO ne s'étonne-t-il nullement qu'Azzo ait été dévoué à l'empereur :

Per quem regnabat, nil mirum, si peramabat.

(2) *Contin.* REGIN. : *Tanta exercitum imperatoris pestis et mortalitas invasit, ut vix vel sanus quis à mane usque ad vesperam vel à vespera usque ad mane se victurum speraverit.*

CHAPITRE VIII.

(1) *Contin.* REGIN. : *in villa Heimbodesheim.* — PERTZ : *hodie Heimsheim seu Heimsen, medio itinere inter Stuttgardiam et Pforzheimum.*

(2) Alors se formèrent les cinq marches appelées Marche du Nord, Lusace (celle-ci ne fut désignée que plus tard sous ce nom), Merseboug, Zeitz et Misnie. Cette dernière absorba dans la suite celles de Mersebourg et de Zeitz.

(3) Bruno mourut le 2 mars 968, et Mathilde le 14.

(4) Parmi ces généraux, on nomme particulièrement Gunthard et Sigefrid. (WITICHIND, p. 661 ; DITHMAR, p. 27.)

(5) Le 10 décembre 969.

CHAPITRE IX.

(1) *Socii.* Sans doute les mêmes Slaves qui précédemment avaient tenu pour lui. Mais le peuple ne marcha certainement pas. Plus tard, ces *socii* sont appelés *milites Wigmanni.*

(2) Ce récit est tiré de WITIKIND et de DITHMAR ; particulièrement de ce dernier. Selon le *chronograph. saxo* (LEIBN. *access. Hist.*, I, p. 188), l'inscription suivante fut placée sur le tombeau d'Otto :

Tres luctus causæ hoc sunt sub marmore clausæ :
Rex, decus ecclesiæ, summus honor patriæ.

CHAPITRE X.

(1) *Annal. S.*, a. 974 : *cognominatus Rufus.*

CHAPITRE XI.

(1) DITHMAR, p. 50 : *Buschuth civitatem cepit.* L'*Annal. S.* a la même expression, ad a. 975. Dans le *chronic.* BALDERICI (BOUQUET, VIII, p. 282), ce lieu est appelé *Castrum Bussud.* Note de WAGNER sur DITHMAR : *Bossut villa cum arce comitis cujusdam in comitatu Hannoniæ* (le Hainaut).

CHAPITRE XII.

(1) Pour tout ce qui, dans ce chapitre, se rapporte à l'Italie, voyez BARONIUS, PAGI et MURATORI.

(2) C'est ce que dit HERMANN. CONTRACT. ad a. 974.

(3) A Benoît VI succéda Boniface VII ; après celui-ci, vraisemblablement au bout de quelques semaines, vint Domus ou Domnus II ; ensuite, l'an 975, Benoît VII. Selon quelques auteurs, Benoît VI aurait été assassiné par Boniface VII lui-même.

(4) DITHMAR. *Ponitur in* BERNA *civitate conventus.* Un peu plus bas : *Imperator* VERONÆ *placitum habuit.*

(4) *Latialiter*, selon l'expression de DITHMAR.

LIVRE XVI.

LES DERNIERS EMPEREURS SAXONS : OTTO III ET HEINRICH II (1).— FAIBLESSE DE L'EMPIRE TEUTSCH ET MAUX DU PEUPLE TEUTSCH SOUS LE POIDS ET L'ÉCLAT DE LA DIGNITÉ D'EMPEREURS ROMAINS PORTÉE PAR LES ROIS TEUTSCHS. — DÉMÊLÉS AVEC LES PEUPLES SLAVES, AVEC LA BOURGOGNE, AVEC L'ITALIE ET LE SAINT-SIÉGE.

CHAPITRE Ier.

LE TEUTSCHLAND A LA MORT D'OTTO II ET PENDANT LA MINORITÉ D'OTTO III. — GRANDES DISSENSIONS DANS L'EMPIRE, CAUSÉES PAR HEINRICH II DE BAVIÈRE. — COMBATS MALHEUREUX AVEC LES PEUPLES SLAVES ET AVEC LES DANOIS.

De l'an 983 à l'an 996.

L'empereur Otto II, comme on peut bien le supposer, était mort à propos pour sa propre gloire ; car il est très-vraisemblable qu'à peine arraché d'une manière si romanesque à sa perte, il serait bientôt, en poursuivant ses ambitieux projets, tombé dans un nouvel et plus grand malheur ; et ce jeune prince de vingt-huit ans, qui ne jouissait pas d'une grande considération, l'aurait difficilement surmonté encore une fois. Mais pour le Teutschland aussi sa mort arriva peut-être à propos. Car si Otto avait pu suivre ses projets, s'il avait continué dans l'Italie inférieure la guerre contre les Grecs, et si peut-être même, à la suite d'événements heureux, il l'avait portée de l'autre côté du détroit, en Sicile, beaucoup de vaillants hommes du Teutschland auraient sans aucun doute trouvé par l'épée une mort inutile, ou auraient péri victimes d'un climat et d'une manière de vivre étrangers. Et les relations intérieures et extérieures du Teutschland étaient telles, que la patrie avait besoin des forces de tous ses enfants. Car la nouvelle de la défaite de l'empereur par les Sarrasins ne manqua pas son effet sur les ennemis du peuple teutsch. Chez les Danois comme chez les peuples slaves, depuis l'Elbe inférieur jusqu'aux sources de ce fleuve, le génie national se réveilla, et poussa ceux-là à la vengeance, et ceux-ci à la liberté. Il était impossible de trouver un moment plus favorable. L'empereur, jeune homme irréfléchi et peu aimé, avait attiré une grande honte sur les armes teutsches au moment où il venait à peine de triompher dans l'empire d'une puissante faction : et il avait été forcé d'enlever au grand corps de

l'empire teutsch ses membres les plus vigoureux pour faire dans un pays hostile aux Teutschs sous tous les rapports, dans un coin reculé de l'Europe, une guerre destinée à effacer cette honte; son fils, enfant de trois ans, était plutôt un fardeau qu'un appui pour l'empire; en face de lui, Heinrich, l'ancien duc de Bavière, épiait l'occasion dans sa prison d'Utrecht, d'où il lui était facile de s'évader: homme de talent et d'énergie, chez lequel le désir effréné d'obtenir la couronne s'était transmis avec le sang, comme une mauvaise maladie. Et s'il n'y avait rien à espérer ni à craindre des Hongrois, on pouvait s'attendre du moins à ce que les Français n'oublieraient pas la Lotharingie et tendraient de nouveau à saisir la couronne de ce royaume si désiré. Danois et Slaves durent reconnaître que le moment était important pour eux; et ils ne le laissèrent pas échapper. Mais, comme toujours, ils agirent isolément, sans union, sans concert, sans ordre.

Dès le printemps de l'an 983, les Danois éclatèrent, comme nous l'avons raconté, avec des succès rapides et avec une fureur qui ne ménageait rien. Mais ils commencèrent leur œuvre trop tôt, et par là peut-être ils gâtèrent, pour le bonheur du Teutschland, leur cause et celle de leurs alliés. Sans doute ils supposèrent que l'armée saxonne, à la tête de laquelle était le duc Bernhard, avait déjà passé les Alpes; mais Bernhard se trouvait encore dans le Teutschland, et était à même de faire soudain volte-face pour marcher contre eux. Pourtant les peuples slaves persistèrent dans leur résolution. Vers le même temps où l'empereur Otto tint à Vérone l'assemblée de vassaux teutschs et italiens, dont nous avons parlé, au mois de juin de l'année indiquée, les Slaves placés sous la domination du markgraf Thiedrich se soulevèrent comme un seul homme, et montrèrent une colère d'autant plus barbare, que les exactions qu'ils avaient eu à souffrir du markgraf avaient été plus fortes. Le 29 juin, la garnison de Havelberg fut surprise et massacrée et l'église épiscopale entièrement détruite. Trois jours après ces atrocités, cette multitude exaspérée parut déjà devant Brandebourg. L'évêque Volkmar, le général Thiedrich, tous les guerriers prirent aussitôt la fuite, et Brandebourg tomba sans résistance entre les mains des Slaves. Pourtant beaucoup d'hommes périrent par le glaive; les trésors des églises furent saccagés; tout fut pillé et dévasté; les tombeaux eux-mêmes subirent de criminelles profanations. Et aussitôt tout ce qui rappelait le christianisme fut anéanti; à la place de la croix, païens et chrétiens relevèrent les anciens autels. Le soulèvement se répandit au loin. La victoire appelait chaque jour de nouvelles troupes sous la bannière de la liberté. Cette masse croissante était étrangère à tout ménagement, parce qu'elle faisait jour à la haine qu'elle avait si longtemps contenue. Tous les prêtres et les serviteurs des églises furent maltraités et égorgés (1). Bientôt pourtant les vainqueurs, dans l'orgueil de leurs premiers succès, oublièrent la prudence dont ils avaient besoin. Plus de trente corps d'armée, à cheval et à pied, s'avancèrent jusqu'à l'Elbe au milieu de grandes dévastations, passèrent ce fleuve au son de la trompette, vinrent jusqu'à la Tanger, et se livrèrent à tout leur ressentiment et à leurs vagues espérances.

Pendant ce temps, le vieux cri: « Malheur et aux armes! » retentit dans les cantons de la Saxe. Giseler, archevêque de Magdebourg; Hilliward, évêque de Halberstadt; le markgraf Thiedrich, ce dur oppresseur des malheureux Slaves; les comtes Rikdag, Hodo, Binizo, Friederich, Dudo, Sigefrid, père de l'historien Dithmar, et beaucoup d'autres se rassemblèrent avec leurs troupes. L'imprévoyance et le fol orgueil des ennemis ne leur échappa point. Ils prirent leurs mesures. Un dimanche, dès le point du jour, ils entendirent la messe et reçurent tous la sainte eucharistie. Après avoir ainsi retrempé leur courage, ils marchèrent à la rencontre de l'ennemi, bien qu'ils fussent de beaucoup inférieurs en nombre. A peine le combat fut-il engagé, qu'ils firent volte-face comme pour prendre la fuite. Les ennemis, trompés par ce mouvement, les poursuivirent dans un sauvage désordre. Mais les Teutschs, comme on en était convenu, prirent une position ferme sur une éminence dans le Balsamgau. Les ennemis s'avancèrent sans ordre et sans ensemble. Alors les Saxons infligèrent à ces masses débandées une si grande défaite, que, d'après les traditions populaires qui circulèrent plus tard, plus de trente mille hommes trouvèrent la mort dans cette terrible bataille. Le même jour le pays de la rive gauche de l'Elbe fut sauvé et délivré; la terreur se changea en un immense cri de

victoire; mais les vainqueurs ne se hasardèrent pas à passer l'Elbe. Trop faibles pour profiter de leurs succès, ils s'en remirent, pour la continuation de leur œuvre, à un vieil allié qui avait toujours prouvé sa fidélité, à l'invincible discorde, qui jusqu'alors s'était montrée parmi les Slaves après chaque revers.

A ces événements se rattacha, à ce qu'il semble, un autre fait, ou du moins ces événements en furent-ils l'occasion la plus proche : quoi qu'il en soit, il donne une nouvelle preuve de la décadence de la domination teutsche sur les pays slaves et du peu de considération que les peuples de ces contrées avaient à cette époque pour la puissance des Teutschs. Mjesko, duc de Pologne, avait été marié, comme nous l'avons déjà remarqué, avec Bobrawa, sœur de Bolislav, duc de Bohême, et la sagesse et la vertu de cette princesse l'avaient converti au christianisme. La duchesse Bobrawa était morte; et ensuite le duc Mjesko avait recherché Oda, fille du markgraf Thiedrich. Le markgraf lui avait refusé sa fille, peut-être parce qu'il regardait le mariage d'une princesse teutsche avec un prince slave comme inégal, inconvenant, indigne; il l'avait conduite dans le convent de Calbe sur la Sale. Maintenant que la puissance du markgraf était brisée et que toute la Saxe était dans l'agitation et dans la crainte, une bande armée pénétra de la Bohême dans la Marche teutsche, surprit Zeitz, volant et pillant, se dirigea ensuite sur Calbe, s'empara de la religieuse Oda, l'enleva et la remit au duc Mjesko. Cette bande pillarde fut conduite par un comte teutsch, homme distingué par son esprit et son énergie, qui, plus tard, sous Otto III, arriva à de grands honneurs, et dont les descendants sont montés, dans la suite du temps, à un éclat et à une grandeur dont il n'avait pas eu lui-même le pressentiment (2). Il s'appelait Dedi; son père se nommait Thiedrich, et montra, dit-on, sous Otto le Grand, une liberté remarquable; on ne peut démêler avec quelque certitude ses ancêtres. Il avait servi, dès sa jeunesse, sous Rikdag, markgraf de Meissen, son parent. On ne sait ce qui le détermina maintenant à se mettre à la tête de Bohêmes pour enlever une religieuse. Mais la religieuse Oda était sa belle-sœur; car il avait épousé une autre fille du markgraf Thiedrich, Thiedburga, et il pouvait par conséquent être instruit de la répugnance de la jeune fille pour la vie monastique, et des négociations entre le père d'Oda et le duc Mjesko. Il est possible qu'il ait été déterminé par de nobles sentiments, et qu'il prépara lui-même l'enlèvement de la religieuse, tandis que le markgraf Rikdag se trouvait de l'autre côté du Hartz pour combattre les Slaves révoltés. On ne peut pas dire non plus pourquoi Zeitz fut également surprise; mais la propre mère de Dedi s'y trouvait, et il l'emmena aussi avec lui, peut-être parce qu'il croyait nécessaire de la soustraire aux orages et aux persécutions qu'il prévoyait. En tout cas, il est certain que la religieuse Oda vit dans l'entreprise de Dedi et de ses compagnons un acte non de violence, mais de délivrance; elle les suivit volontiers et ne désira pas de retourner dans les murs sacrés; elle vécut heureuse avec son mari, lui donna trois fils, et agit d'une manière si bienfaisante pour le christianisme et pour son ancienne comme pour sa nouvelle patrie, que les ecclésiastiques eux-mêmes, avec quelque sévérité qu'ils l'eussent peut-être jugée dans le principe, arrivèrent à la conviction que Dieu lui pardonnerait la faute d'avoir préféré un belliqueux époux au fiancé céleste. Il ne paraît pas non plus que Dedi ait perdu dans l'opinion des hommes. Mais le père d'Oda, le markgraf Thiedrich, eut une fin malheureuse. La perte de la Marche et le malheur que les Slaves y avaient fait peser sur les Teutschs, surtout sur les ecclésiastiques, furent attribués à la dureté de son administration; on le destitua donc de ses honneurs et de ses dignités, et la Marche fut donnée à Luithar, oncle de Dithmar l'historien. Depuis lors, Thiedrich mena une vie inquiète, et mourut sans que l'on fît presque attention à lui.

Au milieu de ces événements, les deux archevêques Willigis de Mayence et Jean de Ravenne arrivèrent dans le Teutschland avec le fils enfant d'Otto II, qui avait été élu à Vérone successeur de son père. Le jour de Noël ils couronnèrent cet enfant roi des Teutschs, à Aix-la-Chapelle, sous le nom d'Otto III. Mais à peine cette solennité fut-elle passée, qu'arriva un courrier de Rome avec la nouvelle de la mort de son père, de l'empereur Otto II. Tout le Teutschland fut saisi de frayeur à cette nouvelle. Les Slaves en révolte, les Danois dans une position hostile; en France, un ardent désir de s'emparer de la Lotharingie; en Italie, la

discorde, la haine, et une guerre ouverte; dans l'empire même, la désunion, la terreur, la misère, et de grands changements qui, n'étant pas encore consolidés, faisaient craindre une grande discorde; le roi, enfant de trois ans, élu non avec conviction, mais seulement par complaisance et non sans contradiction; son aïeule, une femme étrangère dont le cœur était à l'Italie, le pays où elle avait passé sa jeunesse; sa mère, une Grecque éloignée des Teutschs par la langue, par les mœurs et par les habitudes, n'ayant trouvé ni intérêt ni affection, mais ayant plutôt, par la joie qu'elle montra maladroitement du malheur des Teutschs, excité contre elle une colère qui était encore toute récente; son plus proche parent, un homme distingué, ambitieux et orgueilleux, retenu depuis cinq ans dans une prison gênante : tout cela se présenta à l'esprit des hommes sensés et leur fit sentir que le moment était difficile et plein de dangers menaçants. A beaucoup aussi la source de si grands maux ne resta sans doute pas inconnue : car ces maux résultaient tous, comme il était difficile de le méconnaître, de ce qu'Otto le Grand avait quitté les voies de son père et jeté le Teutschland dans ces déplorables rapports avec l'Italie, qui enlevèrent à l'Italie toute nationalité et empêchèrent le Teutschland d'établir l'unité de ses cantons et de ses provinces. Cependant on ne trouve pas que nulle part on ait songé à la nécessité de rompre les liens qui enchaînaient l'un à l'autre le Teutschland et l'Italie, et de rétablir des relations légitimes comme entre deux peuples égaux et indépendants. Mais on gémissait sur ce malheur, et Otto II qui, pendant sa vie, n'avait pas inspiré une affection particulière, fut maintenant, après sa mort, et sous l'empire des circonstances, regretté pour plusieurs raisons.

Cependant les deux archevêques, Willigis et Jean, se conformant aux prescriptions du défunt empereur, remirent l'enfant couronné à Warin, archevêque de Cologne, chargé de l'élever, de le surveiller et de l'instruire. Mais peu de temps après, Heinrich, l'ancien duc de Bavière, cousin du roi mineur, parut à Cologne. Il y avait dans le Teutschland beaucoup d'hommes qui alors encore étaient dans l'opinion qu'un enfant de trois ans n'était pas un roi qui convînt au Teutschland dans un tel temps; un plus grand nombre peut-être désiraient que du moins la tutelle du roi mineur fût confiée à un homme énergique, et non à la princesse grecque sa mère. Poppo, évêque d'Utrecht, appartenait sans doute aux uns ou aux autres; et comme en général le duc Heinrich ne manquait pas de partisans, il se peut que Poppo particulièrement ait été gagné par lui dans les cinq années durant lesquelles il avait été soumis à sa surveillance. Aussi, dès que l'évêque eut reçu l'avis de la mort de l'empereur, il mit le duc en liberté, et l'accompagna lui-même à Cologne, avec le comte Ekbert *le Borgne*, frère de ce comte Wichmann dont nous avons fait connaître plus haut les menées inquiètes et la triste fin. Heinrich se présenta comme tuteur légitime du jeune roi, et demanda que celui-ci lui fût livré par l'archevêque Warin. Le prélat le lui remit soit par crainte, soit qu'il désirât aussi enlever la tutelle aux mains d'une étrangère; il lui promit de plus son assistance. Heinrich crut désormais avoir tout gagné. Avec le jeune roi, accompagné de l'archevêque Warin et du reste de son entourage, il se rendit à Corvei, dont son ami, le comte Ekbert, était avoué. Là, vinrent deux comtes, les frères Thiedrich et Esik, pour obtenir de lui leur pardon. Ces hommes sont tout aussi inconnus que les torts qu'on leur reprochait. Mais comme ils parurent pieds nus devant Heinrich, il n'est pas invraisemblable qu'ils avaient tenu à son égard, lors de sa précédente entreprise contre Otto II, une conduite qu'il pouvait considérer comme une trahison : ils pouvaient donc bien concevoir des inquiétudes sur leur avenir, maintenant qu'il semblait être arrivé au souverain pouvoir. Mais Heinrich, incapable de triompher d'un vieux ressentiment, ne jugea pas les comtes dignes d'un entretien. Irrités de cette arrogance prématurée, précurseur de vengeances ultérieures, les comtes mirent tout en œuvre pour avertir et exciter leurs parents, leurs amis, tout le monde, pour faire au duc des adversaires et des ennemis. Cependant Heinrich se rendit avec le roi et sa suite à Magdebourg, pour y célébrer le dimanche des Rameaux. Il avait appelé à cette fête tous les princes du pays, les uns par prières, les autres par ordres exprès. Il travailla auprès d'eux pour les décider à reconnaître sa souveraineté et à l'élever sur le trône de l'empire. Le plus grand nombre se laissa gagner. Mais comme

ces princes avaient déjà juré fidélité au jeune roi Otto III, ils voulurent du moins dissimuler jusqu'à un certain point le parjure, soit pour tromper leur propre conscience, soit pour donner le change au monde. Ils sollicitèrent donc du royal enfant la permission de servir son cousin en loyaux vassaux et officiers. Ils reçurent cette permission d'un enfant de trois ans, et ils agirent comme s'ils s'étaient crus dégagés de leur serment. Toutefois quelques hommes plus nobles, indignés de cette lâche hypocrisie, s'éloignèrent de Magdebourg, et cherchèrent les moyens d'opposer l'intrigue à l'intrigue et de déjouer ces insolents projets.

De Magdebourg, le duc se rendit avec ses partisans à Quedlinbourg. Là vinrent encore beaucoup de princes d'autres parties de l'empire; plusieurs toutefois envoyèrent aussi des députés pour tout observer de près. Heinrich célébra en roi la fête de Pâques avec cette cour. Les siens aussi l'appelaient publiquement roi, et l'élevaient au dessus de tous. Les ducs des Polonais, des Abodrites et des Bohêmes, Mjesko, Mistuin et Bolislav, qui étaient venus également, lui promirent avec serment, comme beaucoup d'autres, de le soutenir comme leur roi et seigneur. C'est ainsi que Heinrich semblait enfin assuré de toucher le but auquel il visait depuis si longtemps.

Mais dans le même temps où ces choses se passaient à Quedlinbourg, les adversaires du duc Heinrich, qui maintenant se faisait appeler roi, se rassemblèrent à Assebourg dans le Derlingau; c'étaient des hommes de tous les pays saxons, de la Westfalie et de l'Ostfalie, fermement résolus à prévenir ou à punir ce crime l'épée à la main. Le nombre de ceux qui vinrent à cette réunion fut considérable. A leur tête était le duc Bernhard de Saxe (3). Ceux qui à Magdebourg et à Quedlinbourg avaient ressenti une sainte indignation de la manière insolente dont on se jouait de la fidélité et des serments, se rendirent à Assebourg, et fortifièrent l'assemblée dans sa résolution.

Heinrich ne tenait pas un compte médiocre de ses adversaires. Il congédia ceux de ses partisans qui n'étaient pas prêts à la guerre, sans doute avec l'injonction de se tenir prêts à tout événement. Il envoya l'évêque Poppo pour diviser ou pour gagner ses ennemis d'Assebourg, et il se mit lui-même en route avec une forte troupe pour s'emparer de la vieille forteresse de Werla et donner par là du poids aux négociations de l'évêque. Mais Poppo était encore en chemin lorsqu'il rencontra les ennemis qui marchaient contre Heinrich. Pourtant, comme ils désiraient éviter le combat, il obtint d'eux qu'un jour fixé ils se rencontreraient à Seesen (4) avec le duc, et négocieraient la paix. Toutefois, Heinrich ne pouvait absolument pas accepter ce traité. Il sentit bien qu'il ne possédait pas de forteresses dans la Saxe propre, et que s'il n'avait pas une armée toujours disponible, il était perdu. Il se résolut donc à renoncer à la Saxe, à se rendre en Bavière, et à tenter d'attirer dans ses intérêts ce peuple, dont jadis il avait été duc, où il avait eu beaucoup d'amis et de partisans parmi les vassaux et seigneurs ecclésiastiques et laïques. Il occupa donc avec une partie de ses fidèles quelques villes sur la Saale et sur l'Elbe, et se dirigea réellement vers la Bavière, emmenant vraisemblablement avec lui le jeune roi, mais laissant sa femme à Mersebourg. Mais aussitôt ses ennemis en Saxe tournèrent les armes contre les domaines du comte Ekbert *le Borgne*, qu'ils soupçonnaient d'avoir excité le duc Heinrich à cette déplorable tentative. Ils renversèrent les murs de sa forteresse d'Albourg, s'emparèrent de la fille de l'empereur Otto II, nommée Adelheid, qui était élevée en cet endroit, et enlevèrent les trésors qu'Ekbert avait accumulés. Son château de Hassem, qui alors s'appelait Hebesheim, situé dans le Derlingau, fut détruit de fond en comble (5).

En Bavière, tous les évêques et quelques comtes prirent le parti de Heinrich : le nouveau duc de Bavière, Heinrich le jeune, n'était pas encore revenu d'Italie, ou bien, par suite de sa conduite équivoque envers son ami, l'ancien duc Heinrich, il n'avait pas encore réussi à gagner les cœurs; ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que ces deux causes se firent sentir. Comptant sur ce renfort, Heinrich se hasarda à passer de la Bavière dans la Franconie. Là vint à sa rencontre une nouvelle armée où se trouvaient Willigis, archevêque de Mayence, et Kunrad, le nouveau duc de Souabe. Heinrich dressa donc son camp dans une prairie près de Wissenstedt, endroit dont on ne peut préciser la position (6). Il se vit embarrassé, et demanda une conférence avec les chefs ses ad-

versaires. Elle lui fut accordée. Il fit tout pour les gagner à sa cause ; mais il avait gâté celle-ci en abusant de son droit à la tutelle du jeune roi pour chercher de nouveau à s'emparer de la couronne. L'archevêque Willigis, le duc Kunrad et leurs compagnons répondirent unanimement à ses offres qu'ils ne renonceraient qu'avec la vie à la fidélité qu'ils avaient jurée au roi. Heinrich se vit donc forcé, pour sortir de sa dangereuse position, de consentir à un traité par lequel il promettait qu'à un jour fixé, le 29 juin, à Rohrheim, il remettrait le jeune roi à sa mère et à eux, ses adversaires. Puis les deux partis se séparèrent, l'un extrêmement satisfait, l'autre profondément découragé dans ses espérances.

Heinrich toutefois ne renonça pas à tout espoir. Son beau-père lui-même, Kunrad, roi de Bourgogne, frère de l'impératrice Adelheid, avait, il est vrai, pris parti contre lui; mais Bolislav, duc de Bohême, était son ancien ami, et, comme il l'espérait, il n'avait pas perdu ses partisans dans le Teutschland septentrional. Giseler, archevêque de Magdebourg, avait favorisé sa cause, et Wilhelm, comte de Weimar, lui était dévoué. Il se rendit en Bohême, et Bolislav ne démentit pas son ancienne alliance. Il n'entreprit pas, il est vrai, de marcher avec toutes ses forces pour la cause de Heinrich; mais, en hôte fidèle, il veilla à sa sûreté, et lui donna une armée qui devait l'accompagner à travers le pays des Daleminziens, en descendant l'Elbe, jusque auprès de ses fidèles sur la Saale. Elle l'accompagna réellement jusqu'à Mügeln, où ces hommes vinrent à sa rencontre ; puis elle revint en Bohême, et s'empara, dans sa retraite, par la perfidie et par le crime, de la ville de Meissen. Dans le même temps où Heinrich arrivait sur l'Elbe et sur la Saale, les partisans du roi Otto III assiégeaient le comte Wilhelm dans Weimar. A la nouvelle de son arrivée, ils levèrent le siége, coururent au devant de lui, et le rencontrèrent non loin d'un lieu nommé Iteren (7), avant qu'il eût pu rassembler les siens. Toutefois l'archevêque Giseler l'avait rejoint. Les ennemis prirent leurs mesures pour l'attaquer le jour suivant; il regardait une retraite, qui devait devenir une fuite, comme tout aussi dangereuse qu'un combat. Il envoya donc vers les ennemis l'archevêque Giseler, pour obtenir un arrangement. Les ennemis déclarèrent que Heinrich eût à promettre par serment de remettre le jeune roi au jour fixé, et de renoncer à tout ce qu'il occupait encore, à l'exception des trois places de Mersebourg, de Walbek et de Frohla; qu'ensuite on lui accorderait une libre retraite ; que s'il refusait de prendre cet engagement, on ne lui laisserait aucune occasion de s'échapper. La nécessité força le duc à faire le lendemain matin cette promesse dans la forme exigée. Puis il se rendit à Mersebourg, où sa femme Gisla attendait dans la solitude, dans la tristesse et dans la crainte, l'issue de ses tentatives aventureuses. Ému par les prières de sa femme, décidé par les conseils de ses amis, instruit par les grandes épreuves qu'il avait lui-même subies, il se résolut enfin, par crainte de Dieu et pour le salut de la patrie, à renoncer franchement et loyalement à tous ses vains projets, à rendre le jeune roi et à lui rester fidèle toute sa vie. Il voulut seulement réclamer son duché de Bavière comme prix d'une complète réconciliation.

A l'assemblée de Rohrheim parurent les deux impératrices douairières, Theophano et Adelheid, mère et aïeule du roi enfant, accompagnées de vassaux et de seigneurs d'Italie: on y vit venir le frère d'Adelheid, Kunrad, roi de Bourgogne, avec une suite nombreuse; de France vint aussi avec un corps d'hommes d'armes, Béatrix, sœur de ce Hugues Capet qui dans la suite osa placer sur sa tête la couronne de France; et l'arrivée de cette nièce d'Otto le Grand se rattachait, à ce qu'il semble, à cette circonstance que le roi de France Lothar avait fait irruption en Lotharingie et pris possession de la ville de Verdun, sans doute dans l'espérance qu'il réussirait enfin à conquérir maintenant tout ou partie de la Lotharingie, et que Karl, frère de Lothar, duc de Lotharingie, n'était pas resté étranger à la faction qui avait cherché à supplanter le jeune Otto. Quant au Teutschland, tous ses princes et tous ses seigneurs se réunirent, qu'ils tinssent pour l'un ou pour l'autre parti. On ne connaît pas les discussions qui eurent lieu à Rohrheim; on n'en sait même pas l'issue. Évidemment on ne décida pas toutes les questions sur lesquelles on avait besoin de s'entendre, car on fait encore mention d'une réunion ultérieure à Francfort; il resta aussi des dissentiments qui semblent avoir amené une prise d'armes en Bavière même. On ob-

tint toutefois le point le plus important, soit par les discussions de Rohrheim, soit à leur suite. Le duc Heinrich *le Querelleur* remit le jeune roi à sa mère et à son aïeule, et son éducation fut confiée à l'impératrice Adelheid, en qui les Teutschs avaient plus de confiance qu'en l'impératrice Theophano; elle devait être assistée par le comte Hoiko; Heinrich reconnut le jeune Otto pour son roi et seigneur et lui jura solennellement fidélité et dévoûment. On lui rendit le duché de Bavière, dont toutefois la Carinthie et la Marche de Vérone restèrent détachées. Quant à Heinrich *le Jeune*, fils du comte Berthold, qui avait été nommé duc par Otto II, mais qui était à peine arrivé jamais à la puissance ducale, il se vit forcé d'accepter en indemnité un margraviat sous la suzeraineté du duc. Lothar enfin, roi de France, rendit Verdun à l'empire teutsch.

Toutes ces choses furent tout au moins terminées avant le printemps de l'année suivante, 985. Car à Pâques de cette année, fut célébrée à Quedlinbourg, où se trouvaient les deux impératrices avec le roi, une grande fête qui devait être comme une fête nationale de réconciliation et de réunion générales. Comme le roi était un enfant, et comme les femmes auxquelles son éducation était remise ne pouvaient s'occuper de l'ordre de la fête, les ducs de l'empire se chargèrent, comme ils l'avaient fait un demi-siècle auparavant (bien que pour un motif tout différent), lors du couronnement d'Otto le Grand à Aix-la-Chapelle, de faire aux hôtes nombreux, ecclésiastiques et laïques, les honneurs de la cour, et de soutenir la dignité de l'empire, en montrant également au monde leur union et leur fidèle dévoûment : c'étaient, à ce qu'il semble, les deux Heinrich, *le Querelleur* et le *Jeune*, Kunrad de Souabe et Bernhard de Saxe. Parmi les hôtes dont la présence releva l'éclat de la fête, se trouvèrent aussi les ducs Bolislav et Mjesko, de Bohême et de Pologne, qui étaient venus pour reconnaître de nouveau qu'ils dépendaient de la suzeraineté de l'empire teutsch : Mjesko, entre autres présents, offrit un chameau au roi Otto III, et Bolislav rendit vraisemblablement à cette occasion Meissen, qu'il avait si mal acquis. A partir de cette époque, le duc Heinrich, l'auteur de tant de discordes, vécut en paix et avec piété au milieu de ses Bavarois, dévoué avec de bons conseils au roi et au gouvernement de l'empire, mais s'inquiétant peu des autres relations du Teutschland. Bien que peut-être il n'oubliât pas les ambitieux projets qui jusqu'alors l'avaient tantôt entraîné à des courses aventureuses et tantôt mis dans l'embarras et en danger, il chercha du moins à les faire oublier aux Bavarois par une administration bienfaisante. Dans les dix années de son règne ou de son gouvernement, le pays prospéra. Les évêchés de Saltzbourg, de Ratisbonne, de Passau, de Freisingen, d'Augsbourg, d'Eichstædt, depuis longtemps richement dotés de domaines, d'immunités et de droits, obtinrent de sa faveur de nouveaux biens et de nouvelles richesses. La puissance de tant de princes ecclésiastiques, ainsi augmentée en Bavière, resserra ou affaiblit sans doute l'autorité ducale; mais ce partage du pouvoir tourna d'autant plus sûrement à l'avantage des classes inférieures, que les évêques, sous les yeux d'un duc si bienveillant, pouvaient difficilement avoir d'autres principes que ceux de fonder, de cultiver, d'encourager. Et de fait, l'agriculture et l'industrie des villes elles-mêmes firent des progrès sous la conduite du bâton pastoral du clergé; et des hommes tels que les évêques Piligrin de Passau, et Wolgang de Ratisbonne, distingués par leurs vertus, leurs mœurs, leur instruction et leur pieuse humilité, agirent au loin et d'une manière durable pour la religion, la science, l'agriculture et l'ordre. Quant au duc Heinrich lui-même, ses louables efforts inspirèrent une telle reconnaissance, que ce prince, qu'on appelait autrefois le *Querelleur*, reçut le surnom de *Pacifique*, et fut salué par les Bavarois comme père de la patrie.

En Saxe, on entreprit, aussitôt après la réconciliation entre le jeune roi et le duc Heinrich, de châtier les Slaves, qui avaient osé briser en même temps le joug de la domination teutsche et celui des prêtres chrétiens. Une guerre terrible s'éleva entre l'Elbe et l'Oder. Les Teutschs, qui croyaient devoir venger le sang de leurs frères égorgés, la mutilation des croix et le meurtre des ecclésiastiques, firent cette guerre sans pitié et avec cruauté, employant sans hésiter tous les moyens qui se présentaient à eux. Ce brutal mépris que, dans le sentiment de leur supériorité, ils avaient depuis long-

temps ressenti contre les malheureux Slaves, semblait désormais complétement justifié, et les ecclésiastiques, qui avaient eu tant à souffrir, ne manquèrent probablement pas de réclamer de dures expiations pour la profanation des choses saintes, et de stimuler de toutes manières les plus nobles comme les plus basses passions du cœur de l'homme. Mais cette guerre montra de la manière la plus évidente la décadence de l'empire, la véritable nature du système féodal, et la faiblesse de la relation qui obligeait les vassaux au service militaire. Elle fit voir que l'empire teutsch, avec son organisation vassalitique, n'était fort que si le trône était occupé par un homme fort qui sût gagner ou effrayer les seigneurs féodaux, mais qu'il n'avait plus ni forme ni beauté dès qu'il lui manquait un roi habile. Toute cette guerre semble avoir pesé sur les seuls markgrafs, qui, comme jadis, entraient en campagne avec des corps de volontaires composés de jeunes gens et d'hommes qui cherchaient à faire leur fortune par la victoire et par la conquête : on ne considérait pas la sûreté, la grandeur et l'honneur de la patrie. Il paraît que dans le Teutschland méridional on ne s'inquiéta nullement de cette lutte. Le duc de Bavière Heinrich fournit peut-être quelques secours dans des moments d'extrême danger; mais on ne trouve aucun indice que Kunrad, duc de Souabe, y ait participé. En Lotharingie, personne ne songeait à la guerre qui se faisait sur l'Elbe. Bernhard lui-même, duc de Saxe, est à peine nommé; et le comte Luithar, auquel le comté de Thiedrich avait été inféodé, disparaît presque entièrement de l'histoire, peut-être parce qu'il n'était pas en possession de la Marche, et qu'en conséquence il n'avait rien à offrir. D'autre part, les Slaves, qui s'étaient levés pour leur liberté, c'est-à-dire les Slaves des diocèses de Havelberg et de Brandebourg, combattirent en peuple comme un homme. Ils sentaient qu'il ne leur restait que le choix entre la mort et l'esclavage, entre leur ruine et la croix. Ils recoururent donc aux moyens extrêmes pour se sauver d'une position si déplorable. L'ancien fléau des Slaves se fit, il est vrai, de nouveau sentir. Ceux qui avaient entrepris l'œuvre de la liberté, abandonnés dans le principe par leurs compatriotes, se virent encore une fois seuls pour l'accomplir ou pour périr. Les peuples qui habitaient le plus au nord, les Abodrites et les Poméraniens, restèrent longtemps spectateurs de cette lutte prodigieuse, attendant le moment, et vraisemblablement trompés ou séduits par les artifices des prêtres chrétiens; ou du moins ils ne la favorisèrent qu'en silence et en secret. Mjesko, duc des Polonais, décidé sans doute par sa croyance chrétienne, et dirigé peut-être par Oda, sa jeune épouse, soutint lui-même l'entreprise des Teutschs par des secours importants. Bolislav, duc des Bohêmes, paraît assurément avoir été dans d'autres dispositions; mais il était impliqué dans des querelles si violentes avec Mjesko, qu'il se voyait paralysé, et ne pouvait rien faire ni pour sa propre liberté *ni pour* le bien de ses malheureux compatriotes. Il se vit même contraint à fournir des secours aux Teutschs contre les Slaves. Mais après quelques campagnes faites avec bonheur sans que les Teutschs eussent pu réussir à se rendre maîtres d'un territoire dévasté, l'intérêt devint plus grand parmi les peuples slaves, et l'esprit de liberté se répandit de tous côtés (8).

L'an 992, Brandebourg fut livré par trahison aux Teutschs. Un Saxon, nommé Kiza, maltraité par le markgraf Thiedrich, s'était enfui chez les Slaves, et avait si bien su s'insinuer auprès d'eux, qu'ils lui avaient confié la *défense* de Brandebourg. Mais il se laissa gagner par des hommes adroits et artificieux, et livra au roi des Teutschs et sa personne et la ville. Indignés de cette perfidie, les Luziziens, qui les premiers l'avaient accueilli et soutenu, marchèrent par grandes troupes contre Brandebourg. Aussitôt l'on envoya de Magdebourg sur cette ville toutes les forces qui se trouvaient réunies, au secours de Kiza. Ekkihard, markgraf de Meissen, successeur de Rikdag, les commandait. Parmi elles se trouvaient aussi *trois* fils du comte Heinrich de Stade, Heinrich, Udo et Sigiferid, oncles de Dithmar l'historien, avec le comte palatin Friedrich et le markgraf Luithar. Les ennemis se précipitèrent sur cette armée et la dispersèrent tellement, qu'une partie atteignit, il est vrai, la ville, mais que l'autre partie fut presque entièrement massacrée. Alors on réunit en toute hâte de tous côtés à Magdebourg de nouvelles forces pour sauver la ville. Ces troupes réussirent à atteindre, à occuper et à fortifier Brandebourg, de telle sorte qu'elles crurent pouvoir en laisser la défense à Kiza. Mais l'année suivante, Kiza ayant quitté Brandebourg et étant venu à

Quedlinbourg, sans doute pour recevoir à la cour impériale le prix de ses honteux services, une révolte éclata, à ce qu'il semble, dans la ville; du moins les Slaves s'emparèrent du pouvoir et firent prisonniers tous les Teutschs qui se trouvaient à Brandebourg. Kiza, qui accourut dans l'espoir de réussir, par de nouvelles intrigues, à rentrer en possession de la place, trouva la mort dans cette tentative, et la rive orientale de l'Elbe resta au pouvoir des Slaves.

Ces revers, non moins honteux pour l'empire teutsch que malheureux pour des milliers d'hommes, s'augmentèrent encore d'une manière déplorable. Le christianisme, qui avait enfin été fondé dans le Danemarck par le zèle de moines teutschs et par les efforts d'Otto le Grand, mais qui n'était pas encore devenu un besoin pour le peuple, avait causé parmi les Danois de grandes discordes et de grands ébranlements. Le roi Harold, qui, converti par une vision miraculeuse ou par l'épée d'Otto, s'était fait baptiser, resta durant toute sa longue vie fermement attaché à la foi qu'il avait une fois embrassée. La justice et la sagesse de ce prince furent vantées dans le Teutschland (peut-être parce qu'il favorisa et exalta partout le christianisme et le clergé) au point que des institutions qu'il avait créées furent, dit-on, adoptées et introduites dans la Saxe septentrionale et chez les peuples de la Frise. Mais chez les Danois, sa sagesse et sa justice ne prévalurent pas contre le vieil esprit païen. Il fut engagé dans diverses querelles et dans de graves dangers. Enfin son propre fils se souleva contre lui: c'était ce Suen-Otto qui, dit-on, avait été tenu dans son enfance sur les fonts baptismaux par Otto le Grand. Dans une guerre entre le père et le fils, le premier succomba et se vit forcé de chercher son salut dans la fuite; il se rendit dans la ville slave si admirée de Julinum, le grand marché des peuples septentrionaux, où le commerce et l'industrie avaient donné naissance à une liberté qu'on ne pouvait considérer sans étonnement. Il y trouva la mort au milieu de grands projets. Suen travailla à rétablir le paganisme parmi les Danois; et bien que le christianisme, qui, préparé longtemps d'avance, avait été favorisé de toute manière depuis une génération, eût déjà jeté des racines trop profondes pour qu'il eût pu l'extirper, il fut pourtant interrompu dans sa marche, ce qui produisit une grande et générale confusion. En Danemarck, et surtout dans l'île de Seeland, il y avait toujours encore beaucoup d'individus qui se livraient à la piraterie; ils payaient, pour la permission de faire ce métier, un impôt au roi, et étaient protégés dans le produit de leurs entreprises. Depuis un assez long temps, ils étaient restés éloignés des côtes teutsches, et ils s'étaient bornés à la mer Baltique et aux peuples barbares qui habitaient les bords de cette mer. Mais, dans les relations actuelles, ils crurent qu'ils pourraient ne pas ménager non plus les Teutschs. Parmi les Danois ces pirates s'appelaient *Withingen*; le Saxons leur donnaient le nom d'*Askomannen*, c'est-à-dire guerriers de mer, pirates (9).

En 994, une flotte de ces *askomannen* dirigea ses entreprises contre l'angle de la Saxe compris entre l'Elbe et le Weser. Une partie entra dans l'Elbe, une autre dans le Weser. Les premiers débarquèrent près de Stade. Quelques princes, vassaux et seigneurs saxons, suivis seulement d'un petit nombre d'hommes se mirent en devoir de leur résister. Un combat fut livré le 24 juin. Les Saxons furent complétement battus après une courageuse résistance. Des trois fils du comte Heinrich de Stade, l'un, Udo, fut massacré; les deux autres, Henrich et Sigifrid, furent entraînés prisonniers sur les navires. Le même sort atteignit plusieurs autres braves. Aussitôt Bernhard, duc de Saxe, envoya un député aux pirates pour demander la délivrance des prisonniers. Les pirates demandèrent une rançon considérable. On ne put réunir aussitôt l'argent nécessaire, bien que le jeune roi Otto y contribuât, bien que les parents des prisonniers fissent tout leur possible et que l'intérêt ne manquât nulle part. Les pirates prirent ce qu'on leur apporta et demandèrent des otages pour le reste. Ces otages furent successivement fournis et les prisonniers mis en liberté. Kunigunde, fille de Heinrich, comte de Stade, veuve de Sigifrid, comte de Walbek, qui avait trouvé la mort dans les guerres contre les Slaves, se décida, dans la douleur que lui causait le sort de trois frères, à faire chercher dans l'école du monastère de Magdebourg son fils Dithmar, qui dans la suite devint célèbre comme évêque de Mersebourg et comme historien, et elle le livra en otage pour son frère Sigifrid,

qui se trouvait encore prisonnier. Mais le jour même où le jeune Dithmar devait être livré, son oncle Sigifrid parvint à échapper aux pirates, qu'il avait enivrés, et à se sauver dans une ville appelée Harseveld. Aigris par cet événement, les pirates se vengèrent d'abord sur les otages, en les mutilant d'une manière atroce. Ensuite ils pénétrèrent dans Stade, pillèrent et souillèrent cette ville, et répandirent au loin dans le pays la terreur et la dévastation. Enfin ils quittèrent cette contrée, soit qu'ils fussent rassasiés de brigandage, soit que, comme on l'assure, le duc Bernhard et le markgraf Sigifrid leur eussent fait essuyer une défaite.

L'autre partie des *askomannen*, qui était entrée dans le Weser, pilla tout le pays le long de ce fleuve, en remontant depuis le territoire de Hadeln jusqu'à Leesum, dans le voisinage de Brême. Ce corps toutefois eut un autre destin. Les *askomannen* avaient fait prisonnier un cavalier saxon, Heriward. Ils en firent leur guide. Dans une de leurs courses dans l'intérieur des terres, ils jugèrent à propos de reculer devant une troupe de Saxons qui s'étaient rassemblés; peut-être voulaient-ils mettre leur butin en sûreté; Heriward les conduisit dans le marais de Glinster. Là ils furent cernés par les Saxons, attaqués et massacrés jusqu'au dernier. On porte leur nombre à vingt mille. Leur destruction sauva le pays; mais le malheur de beaucoup d'hommes fut grand, la terreur générale; Brême fut fortifiée par d'épaisses murailles; l'archevêque Libentius (10) emporta les objets sacrés de l'église de Hambourg pour les mettre en lieu de sûreté: et la suite prouva qu'une telle prévoyance n'était pas inutile.

Tous ces événements, qui rendirent l'état de la Saxe malheureux, eurent lieu au milieu de phénomènes surprenants dans le ciel et sur la terre. Il parut une comète, qui, selon les croyances du temps, annonçait quelque chose de terrible ou de grand; il y eut une éclipse de soleil qui épouvanta les âmes; une aurore boréale illumina l'horizon et changea la nuit en jour; on vit trois soleils et trois lunes en lutte entre eux et avec des étoiles; en Saxe, une femme accoucha d'un monstre sans jambes, et dont le corps était celui d'un homme par le haut et celui d'une oie par le bas. Et si, d'un côté, ces phénomènes témoignent de la surexcitation des imaginations à cette époque, ils contribuèrent d'autre part à augmenter encore cette surexcitation, et accrurent ainsi la misère et la désolation. Mais la superstition des hommes trouva aussi plus d'un aliment dans les maux réels, et non-seulement dans les revers de la guerre, mais en même temps dans d'autres désastres. Pendant plusieurs années, la température fut extraordinairement défavorable pour les travaux et les espérances des hommes. Des sécheresses et une extrême humidité, les chaleurs et le froid se succédèrent d'une manière si pernicieuse, que les moissons manquèrent et qu'il y eut cherté et disette. Cette température et cette disette produisirent d'abord parmi les bestiaux, surtout parmi les bœufs, puis parmi les hommes, des maladies et des pestes si dangereuses, qu'en Ostfalie on vit périr non-seulement des familles, mais même les habitants de certaines localités tout entières. Et comme, au milieu de ces tristes circonstances, les Slaves, depuis l'an 992, ne cessèrent pas de passer l'Elbe, et de parcourir le territoire saxon et de le dévaster par leurs brigandages, on dit en Saxe avec terreur et en tremblant, avec les expressions du prophète: Le Seigneur a envoyé sur le peuple ses trois fléaux les plus lourds, la guerre, la peste et la famine. Mais la nature revint à son ordre, et remplaça par une vie nouvelle ce qui avait été détruit; enfin aussi on conclut avec les Slaves, au printemps de l'an 996, une paix qui n'effaça pas, il est vrai, la honte soufferte, mais qui présentait du moins la perspective de quelque repos. On ne nous a pas transmis les conditions de cette paix; mais dans l'état des choses il est difficile de ne pas supposer que le pays de la rive droite de l'Elbe fut en majeure partie abandonné aux peuples slaves.

CHAPITRE II.

L'EMPIRE TEUTSCH PENDANT LA MINORITÉ D'OTTO III. — ÉDUCATION DE CE ROI. — LES KAROLINGIENS RENVERSÉS EN FRANCE PAR HUGUES CAPET. — L'ITALIE, ROME ET LE SAINT-SIÉGE.

De l'an 985 à l'an 996.

Depuis que Heinrich II, duc de Bavière, avait reconnu la dignité royale d'Otto III, il s'était écoulé plus de dix ans avec les évé-

nements que nous venons de raconter. Dans cet espace de temps, le Teutschland était sans doute considéré comme un seul empire; mais en fait et en réalité il ne pouvait être considéré comme tel, que parce qu'en opposition avec le roi Otto III, personne ne s'attribuait le titre de roi, et que personne n'était amené à se détacher publiquement du jeune roi. On ne trouve aucune trace d'un gouvernement de l'empire, d'une action de la puissance royale, soit dans tout l'empire, soit dans quelqu'une de ses parties. Ce que purent faire isolément les princes de l'empire, les ducs, markgrafs et comtes, comme les archevêques, évêques et abbés, de manière à ce que leurs actes tournassent à l'avantage de tout le peuple teutsch, ne se fit point parce que ces princes étaient membres de l'empire teutsch, et restaient fidèles à un roi commun, mais cela se fit pour leur propre sûreté et pour leur propre agrandissement. La seule chose qui témoigne de l'existence de la royauté, ce sont des diplômes qui créent, concèdent ou confirment des donations, des droits et des immunités aux églises et aux couvents. Dans ces diplômes, le roi Otto III, malgré son bas âge, figure comme seigneur indépendant : il est déterminé à ces actes tantôt par sa mère, l'impératrice Theophano, tantôt par son aïeule, l'impératrice Adelheid, tantôt par toutes deux, et par d'autres encore; et Willigis, archevêque de Mayence, les signe en sa qualité d'archichancelier de l'empire; un autre les signe en son absence, par exemple le chancelier Hildibold. Dans le fait, l'archevêque Willigis, assistant les deux femmes, semble particulièrement avoir travaillé à conserver quelque apparence de la puissance et de l'administration royales. À côté de lui peut-être, Giseler, archevêque de Magdebourg, quoiqu'il se fût conduit d'une manière très-équivoque dans les querelles avec Heinrich, duc de Bavière, eut une grande influence; du moins, à cause de sa position, il dut être toujours traité avec douceur. De temps en temps on put convoquer aussi les autres évêques de Saxe et de Thuringe, ainsi que Bernhard, duc de Saxe, les markgrafs, les comtes et d'autres grands vassaux, afin que par une délibération commune on pût faire quelque chose de commun, pour que le trône ne se trouvât pas tout à fait abandonné, et pour qu'en apparence du moins il y eût toujours un foyer de l'empire.

Un événement particulier, que signalent du moins les monuments de cette époque, peut indiquer dans quelles relations le roi se trouvait à l'égard de l'empire. Heinrich, duc de Bavière, était venu auprès du roi l'an 995, lorsque fut entreprise la dernière expédition contre les Slaves, dans le pays des Abodrites. Au retour, il eut avec le roi et les autres princes, à Magdebourg, une entrevue où fut apaisée une discussion entre lui et Gebehard, évêque de Ratisbonne. Ensuite il se rendit à Gandersheim, dont sa propre sœur Gerberga était abbesse. Aussitôt il fit appeler près de lui son fils, nommé également Heinrich, et qui, dans la suite, devint roi et empereur. Il exhorta, il est vrai, ce fils, à ne jamais se soulever contre son roi, car il se repentait lui-même beaucoup de l'avoir fait; mais en même temps il le somma de se rendre en toute hâte en Bavière, et de s'y assurer sur-le-champ la souveraineté. Le fils se rendit en Bavière; et lorsque arriva dans ce pays la nouvelle que le père, le duc Heinrich II, était mort le 28 août, le fils se fit élire par les Bavarois pour son successeur dans le duché aussi bien que dans ses domaines, et il reçut des vassaux et des seigneurs la promesse de le soutenir pour faire valoir la légitimité de cette élection. Il ne resta au roi, ou, si l'on peut s'exprimer ainsi, au souverain pouvoir de l'empire qu'à approuver ce qu'il ne pouvait changer; mais la concession qu'il fit, en conséquence, de la dignité ducale à Heinrich ne fut qu'une vaine formalité, et peut tout au plus être regardée comme un misérable rappel de la relation légitime qui devait exister entre le trône et les duchés de l'empire.

Cependant le jeune roi Otto grandissait. Sa résidence habituelle était Quedlinbourg, dont Mathilde, la sœur de son père, était abbesse. Toutefois, on le voit séjourner aussi dans d'autres villes et palais royaux de Saxe et de Franconie. La nature ne l'avait pas maltraité. Il y avait en lui beaucoup du génie de ses pères; même des ecclésiastiques flatteurs ne l'ont pas seulement représenté comme doué de belles facultés, mais encore comme une merveille de dispositions et d'intelligence. Toutefois il reçut une culture soignée, mais soumise à une fausse tendance. Il vivait dans la société de sa mère et de son aïeule. Il paraît que ces deux impératrices étaient rarement d'accord sur l'édu-

cation du jeune roi comme sur d'autres choses. Assurément elles n'épargnèrent ni peine ni soins : elles lui donnèrent pour maîtres les hommes les plus habiles et les plus distingués. Un homme tel que Meinwerk, qui dans la suite devint évêque de Paderborn, mais qui alors vivait à la cour comme chapelain, semblait ne pouvoir exercer qu'une influence bienfaisante sur le jeune esprit du roi. Car Meinwerk, très-bien instruit à l'école de Hildesheim avec le duc Heinrich II, ne se distinguait pas moins par une grande habileté que par sa sagesse et par sa science; par la vérité et la douceur de son langage que par sa piété et la douceur de son cœur; par la modestie et la bienveillance de sa conduite que par des mœurs d'une aménité rare. Et ces vertus lui valurent d'autant plus de reconnaissance et de respect à la cour, que lui-même il se vantait d'être issu de race royale; car en général, à partir de cette époque des fiers rois saxons, dont l'orgueil s'éleva jusqu'à la folie, non sans que l'influence des Grecs et de leurs partisans y ait contribué, on oublia rarement de s'informer de l'origine d'un homme, et, par suite du rapide développement de l'absurdité, ce fut souvent un point plus important que de s'informer de son génie et de son intelligence, de ses vertus et de son mérite. Mais à partir de l'âge de sept ans, et vraisemblablement sur la recommandation de l'archevêque Willigis, le roi eut pour maître principal le prêtre Bernward, qui obtint dans la suite le siége épiscopal de Hildesheim, où il avait été élevé et instruit particulièrement par Tankmar, qui a écrit sa vie. Cet homme, fils d'un comte, petit-fils d'un comte palatin, ne le cédait en aucune vertu à Meinwerk; il le surpassait en science, et probablement aussi en zèle, en sévérité et en fermeté de caractère. De plus, il n'était pas seulement curieux et habile connaisseur en travaux mécaniques ou en œuvres de beaux-arts, mais lui-même il était parvenu, en deux branches de nature diverse, à un tel degré de perfection, que ses ouvrages ont obtenu l'admiration de ses contemporains et de la postérité. A ces maîtres du jeune roi, se joignit enfin l'homme le plus célèbre de ce siècle, le Français Gerbert : nous avons déjà vu comment il avait recherché, obtenu et conservé la faveur d'Otto le Grand. Pour l'étendue de ses connaissances, son génie inventif et l'habileté avec laquelle il savait appliquer ses vues et ses inventions, il n'avait pas d'égal; aussi un siècle superstitieux et soupçonneux crut-il qu'il ne devait sa science et ses inventions qu'à la magie; mais en mathématiques, en philosophie, dans toutes les langues et dans toutes les sciences, on ne pouvait apprendre auprès de personne autant qu'auprès de lui.

Assurément c'est un honneur pour les impératrices que d'avoir appelé ces hommes et d'autres personnages d'esprit et de science pour instruire le jeune roi. Et elles ne se bornèrent pas à ce soin. Dès l'âge de six ans, Otto assista à une campagne contre les Slaves; et *il paraît* qu'il assista aussi aux expéditions suivantes. Sans doute on prit toutes les précautions nécessaires pour sa sûreté; mais en tout cas il fut exposé à un grand danger, et sa mère et son aïeule ne firent probablement qu'en tremblant un tel sacrifice. On avait incontestablement en vue d'un côté de maintenir vivant chez les princes et les seigneurs féodaux qui faisaient la guerre, le souvenir du roi et de la patrie, et de les fortifier dans leur fidélité et dans leur activité; mais de l'autre côté on voulait assurément aussi montrer la guerre à l'enfant royal; on voulait le familiariser avec le langage et les habitudes du camp, et l'habituer aux difficultés et aux fatigues de la marche et du combat, afin que, devenu homme, il ne le cédât pas à ses prédécesseurs en habileté militaire et en esprit héroïque, s'il les surpassait en connaissances, en savoir et en lumières. Il n'est donc pas douteux que les impératrices, aux mains desquelles le roi était remis, n'aient eu les meilleures intentions, et n'aient voulu faire de leur pupille un homme habile et distingué, le premier homme de son siècle.

Cependant il y eut bien des fautes par lesquelles le roi fut ébranlé, tiraillé dans sa nature la plus intime et complétement gâté pour sa haute destination. Déjà le poids des choses qu'on lui faisait apprendre était trop fort pour ses jeunes forces; son esprit ne put s'en rendre maître ni arriver à travers cette masse à la lumière et à la clarté. De plus on lui concéda, on lui laissa faire, on lui permit beaucoup de choses qu'il eût mieux valu lui interdire et lui défendre. On le fit par bonté, par crainte de perdre cet unique enfant, par faiblesse féminine et par tendresse maternelle; mais tout cela ne fut pas sans influence sur le

cœur du roi. En même temps, on alimenta en lui une étonnante vanité de sublimité et de grandeur, qui faussa, si elle ne les anéantit pas, les plus nobles sentiments. Sa mère, habituée dans sa jeunesse aux hommages serviles et à l'adoration, et goûtant peu la simplicité et la rudesse des mœurs et des usages teutschs, chercha à exalter la royauté de son enfant chéri, qui était comme né dans la pourpre, par la roideur du cérémonial, par des grimaces de cour, par le vain éclat de mots sonores, et elle s'y attacha avec d'autant plus de zèle, qu'il était moins en état de faire valoir lui-même cette royauté par ses vertus et par ses actes. Par ces efforts, que les circonstances peuvent faire pardonner à une princesse grecque, elle n'inspira pas seulement au roi son fils une fausse idée de sa position et de sa dignité; mais encore, comme elle trouva particulièrement parmi les ecclésiastiques des hommes dociles et souples, elle encouragea le mal, et introduisit dans la société un mensonge dont l'action s'est fait sentir jusqu'à nos jours, parce qu'avec le temps on le considéra insensiblement comme une vérité. Le plus grand mal peut-être pour le jeune roi fut que sa mère le rendit étranger à sa patrie et à son peuple. On lui inspira la pensée qu'il était un homme plus noble qu'aucun autre teutsch, parce qu'il était né d'une mère grecque, et qu'ainsi le sang grec coulait dans ses veines; on fit naître en lui une répugnance et même un certain mépris pour la grossièreté saxonne et peut-être même pour le nom teutsch. Le noble Bernward s'opposa, il est vrai, à ces tendances, et se jeta tantôt à droite, tantôt à gauche, pour maintenir le jeune roi dans la véritable voie ou pour l'y ramener. Mais le germe de la vanité, jeté en un moment par la folie dans un jeune cœur, ne peut être effacé en des années par la sagesse de bonnes doctrines. Lorsque Otto eut atteint sa onzième année, sa mère mourut, fatiguée peut-être elle-même de vivre au milieu d'un peuple auquel elle était odieuse et dont les mœurs et les usages lui répugnaient; elle mourut à Nimègue, presque oubliée et non regrettée, quoiqu'on ne pût refuser à sa conduite l'éloge de la vertu, et que l'on fût forcé de vanter son affabilité et sa douceur. Mais sa mort ne détruisit pas l'éloignement pour le peuple teutsch qu'elle avait fait naître dans l'âme de son fils. Adelheid, aïeule du roi, était vieille, et les vœux de cette femme aussi se rapportaient moins au Teutschland qu'à l'Italie et à Rome. Elle avait à peine le désir, et assurément elle n'avait pas la force, de ramener l'enfant, depuis longtemps égaré, dans la seule voie qu'il aurait dû suivre. Enfin, il est difficile que le nouveau et le plus grand instituteur du jeune roi ait exercé sur lui une influence bienfaisante. Gerbert sans doute était, pour son siècle, un homme très-instruit; mais sa vie inconstante avait nui à son jugement. Le vaste cercle de son génie présentait des points faibles: il était flexible au point d'être équivoque. Comme il avait passé ses plus belles années dans la France méridionale, en Espagne, en Italie, il ne put se faire une prédilection pour la Saxe ni par conséquent pour le Teutschland. Assurément il était très-dévoué à la maison impériale, mais non sans calcul. La reconnaissance, l'espérance et l'attente contribuaient autant et plus peut-être que le dévoûment, la fidélité et l'amour, à son attachement, qu'il ne cessait pas de mettre en évidence par la flatterie. Il s'était tiré lui-même, à force de travail et de science, de la position la plus basse de la société, mais non sans s'attacher prudemment aux puissants et à leurs projets. Et comme une fois il s'était élevé jusqu'au siége archiépiscopal de Reims, d'où ensuite il avait été précipité par les orages qui agitèrent le France à cette époque, ses vues ne pouvaient tendre qu'à la plus haute puissance ecclésiastique du monde chrétien, c'est-à-dire au saint-siége. Et comment ce désir pouvait-il être satisfait, si ce n'est par le jeune roi des Teutschs et par son avénement à la couronne impériale?

Dans ces circonstances, et sous ces influences, le jeune esprit d'Otto nourrissait peut-être depuis longtemps la pensée d'une expédition en Italie, pour voir Rome et recevoir la couronne impériale. Car il ne trouvait pas dans le Teutschland ce qu'il eût regardé comme digne de son illustre origine. Gerbert l'y encouragea certainement autant qu'il le put; et sans doute il ne manquait pas d'hommes qui soupiraient après des exploits plus riches en résultats que ne l'étaient les exploits contre les Slaves et les Danois, après des plaisirs plus raffinés que n'en pouvait offrir la Saxe dévastée, et qui par cela même les excitaient, les sédui-

saient ou les pressaient. Des hommes même qui voyaient les relations d'une position plus élevée, et dont les pensées et les sentiments étaient pour la patrie, regardaient peut-être une grande expédition au delà des frontières de l'empire comme nécessaire pour replacer à la tête de l'empire, de ses princes et de ses peuples, le roi dont l'autorité avait sommeillé depuis douze ans. Mais d'après l'état des choses, la position des peuples et la marche du passé, d'après les vieux souvenirs et les événements nouveaux, cette entreprise ne pouvait être dirigée que contre l'Italie. Il se peut que deux autres faits, de conséquences incalculables, contribuèrent peut-être réellement à la hâter : ces faits sont d'abord une grande révolution accomplie en France; ensuite la situation de l'Italie et les nouvelles relations où le saint-siége fut impliqué.

En France, dans le temps de la minorité d'Otto III, les derniers descendants de Karl le Grand périrent, et une nouvelle famille arriva, sinon de suite à la puissance royale, du moins au titre de roi. Lothar, fils de Ludwig d'Outre-Mer, petit-fils du roi teutsch Heinrich Ier par sa mère Gerberga, mourut l'an 986. Après lui, son fils Ludwig, jeune homme de vingt ans, qu'il avait eu d'Emma, fille de l'impératrice Adelheid, obtint la couronne. Puis suivit un singulier mélange de cabales et d'intrigues, de prises d'armes et de violences; la maison royale de France se divisa en deux branches, et ces menées ne restèrent pas plus étrangères aux deux impératrices, Adelheid et Théophano, qu'à Heinrich II, duc de Bavière. Béatrix, sœur de Hugues Capet, et petite-fille du roi teutsch Heinrich Ier, essaya, il est vrai, de calmer et de concilier les passions et les tendances ennemies par une réunion de tous les membres de la famille royale et de la sienne; mais en vain. Chacun suivit sa propre voie. L'un chercha à éblouir, à supplanter, à tromper l'autre, sans foi, sans confiance et sans vérité. Moins que tous les autres se montra sur la scène de ces menées celui qui les dirigeait, les animait et savait en profiter, Hugues Capet, duc de France, comte de Paris et d'Orléans; homme qui ne se distinguait ni par son génie, ni par son énergie, mais rusé, épiant tout, flatteur, cher et précieux à beaucoup d'ecclésiastiques par une piété sincère ou hypocrite. Et lorsque cette grande chose, comme s'exprime Gerbert, eut été menée avec ardeur et convenablement préparée, le jeune roi Ludwig, *qui n'avait encore rien fait* (1), mourut dès la première moitié de l'an 987, si subitement, que l'on soupçonna sa femme Blanca de l'avoir empoisonné : Hugues-Capet, à ce qu'il paraît, l'avait gagnée à sa cause en lui promettant de l'épouser.

Le roi Ludwig avait été fils unique de son père, et lui-même ne laissa pas d'enfant. Selon le droit que l'on avait reconnu en France, et que l'on y avait suivi depuis Karl le Chauve, son oncle Karl, qui était duc de la basse Lotharingie, aurait dû lui succéder au trône; et personne ne pouvait révoquer ce droit en doute. Beaucoup de grands ducs de la France septentrionale et méridionale mirent aussitôt le royaume sous son nom, et le considérèrent comme roi de France. Mais Karl n'était pas aimé à la cour du roi des Teutschs : car il avait pris le parti de Heinrich de Bavière contre le petit Otto, et il avait maltraité la reine douairière Emma, fille d'Adelheid; d'un autre côté, sa dureté, sa rudesse et son incapacité l'avaient, dit-on, fait haïr de beaucoup. Ses ennemis prétendaient qu'il avait perdu ses droits à la couronne de France en recevant un duché du roi des Teutschs. En tout cas, il était absent et ne pouvait profiter du moment. Hugues Capet avait donc pleine liberté pour mettre la dernière main à la grande chose qu'il avait poussée avec tant d'ardeur. Dix jours après la mort de Ludwig, il se fit saluer roi de France à Noyon par ses vassaux; son frère Heinrich, duc de Bourgogne, et son beau-frère Richard, duc de Normandie, le reconnurent; Adalbero, archevêque de Reims, lui plaça la couronne sur la tête, et bientôt après il couronna également son fils Robert. Le duc Karl laissa s'écouler neuf ou dix mois avant d'oser faire valoir ses droits au trône. Ce ne fut sans doute point par indifférence ou par mollesse, mais par impuissance. La mort de Ludwig avait été trop subite et l'avait surpris à l'improviste; ses ressources, comme duc de Lotharingie, étaient trop faibles, parce qu'il ne pouvait lever les vassaux du pays teutsch qu'il administrait : il devait auparavant s'entendre avec les vassaux français. Au printemps de l'année 988, il se montra enfin à la tête d'une armée, soutenu par quelques comtes de France, qui embrassèrent sa cause. La ville de Laon, où son père, son frère et son neveu avaient eu leur résidence royale, fut

aussitôt enlevée par surprise ; la ville de Reims, où, sur ces entrefaites, son neveu, Arnulf, fils naturel du roi Lothar, était monté sur le siége archiépiscopal en vertu d'un traité avec Hugues Capet, lui fut livrée : il est vraisemblable, toutefois, que ce ne fut pas par le nouvel archevêque Arnulf, bien que les plus graves soupçons s'élevassent contre celui-ci, comme on le conçoit sans peine ; et ainsi il se vit en possession de tout le petit territoire que les derniers Karolingiens avaient pu défendre contre l'avidité spoliatrice de vassaux insatiables. Il conserva deux années entières cette possession, sans y être troublé par Hugues Capet, mais aussi sans oser tenter, les armes à la main, de mieux fonder ou d'étendre davantage son autorité royale. Enfin Hugues arriva avec une armée. Karl le repoussa avec vigueur. Mais ce que Hugues n'avait pu obtenir par les armes, il l'obtint par les artifices de son astuce bien connue. Adalbero, évêque de Laon, sur lequel pesaient d'anciens soupçons de relations impures avec la reine Emma, fut entraîné, par un désir de vengeance personnelle et par les intrigues de Hugues, à abuser de la confiance que Karl lui montrait. Il fit garrotter le malheureux roi au milieu de son sommeil ; il se rendit aussi maître de sa femme, alors enceinte, et d'Arnulf, archevêque de Reims, et les livra tous à Hugues Capet. Le fils de Karl, Otto, né d'un premier mariage, devint duc de la basse Lotharingie. Deux autres fils jumeaux, que sa seconde femme mit au monde dans la tour d'Orléans, et deux filles, continuèrent encore durant quelques générations, et dans une position secondaire, la race jadis si illustre et plus tard si déplorablement dégradée des Karolingiens, jusqu'à ce qu'enfin elle s'évanouit entièrement aux yeux de l'histoire. Le malheureux Karl lui-même, le dernier Karolingien qui ait porté le titre de roi, mourut dans une tour d'Orléans l'an 991, et Hugues, non par d'audacieux exploits ou par une éclatante sagesse, mais par sa patience, sa persévérance et son adresse à profiter de la confusion que le système féodal avait introduite dans les idées et dans les actions des hommes, fonda une nouvelle maison royale, celle des Capétiens, qui, à travers des vicissitudes diverses, s'est maintenue jusqu'aujourd'hui.

On ne peut le nier ; Hugues Capet n'arriva au trône de France que par la spoliation la plus manifeste. Il n'obtint pas la couronne par de grands services rendus à la patrie, ni par la libre élection du peuple français, ni par la puissance de l'Église, qui aurait pu regarder un changement de famille royale comme salutaire à la religion ; mais il l'obtint par une usurpation téméraire, qui ne pouvait réussir que grâce à l'entière dissolution de l'empire français à cette époque ; et le temps et l'habitude, qui consacrent tant de choses, ont aussi consacré cet acte hardi. Par suite de cette dissolution de l'empire, à la faveur de l'égoïsme, de la violence et de la perfidie des vassaux, la chute d'une ancienne maison royale et l'élévation d'une maison nouvelle, au milieu d'intrigues, de violences et de trahisons, n'entraînèrent point cet ébranlement auquel nous croyons devoir nous attendre d'après nos idées des relations sociales, de peuple et de patrie, d'honneur et de fidélité. Bien plus, il semble que dans une grande partie de la France on ne s'inquiéta nullement de ce changement. Les écrivains qui ont vécu à cette époque, ou peu après, parlent du moins de cet événement avec la même sécheresse, avec la même tranquillité, la même indifférence et la même froideur qu'ils mettent d'ordinaire à raconter des faits vulgaires. Il paraît que dans le Teutschland on y fit à peine attention ; du moins on ne voit pas qu'il y ait occasionné le moindre mouvement. Et pourtant il est difficile de croire qu'une semblable révolution, accomplie dans un État voisin qui avait eu si longtemps une destinée commune avec le Teutschland, qui avait été soumis avec lui à un seul et même roi, à un seul et même empereur, n'y ait pas été étudiée et appréciée, à cause de ses conséquences possibles. En tous cas, deux circonstances durent exciter l'attention dans le Teutschland, et ne pas être sans influence sur ce pays. D'abord le Teutschland ne devait plus désormais concevoir d'inquiétudes au sujet de la Lotharingie, et être pour longtemps à l'abri de toute attaque de la part de la France. Car avec la chute des Karolingiens en France, s'étaient entièrement éteintes les anciennes prétentions de droits héréditaires que ces Karolingiens avaient fidèlement maintenues et cherché à faire valoir en toute occasion ; et le nouveau roi, Hugues Capet, n'était pas plus poussé par son génie à une grande entreprise, qu'il ne pouvait s'y hasarder dans sa dangereuse position. Lors donc même qu'un Karolingien, Otto, fils de Karl,

n'eût pas été duc de la basse Lotharingie, la nouvelle race des Capétiens aurait volontiers encore respecté les frontières de l'empire teutsch. En second lieu, le nouveau roi de France, et en même temps le clergé français, eurent avec le saint-siége de Rome des querelles qui étaient d'une grande importance pour le Teutschland, par rapport aux relations qui existaient entre ce saint-siége et la dignité impériale, et par rapport à la position du clergé du Teutschland à l'égard de toute l'Église et du trône impérial; ces querelles aussi devinrent dans la suite très-fécondes en conséquences pour tout le monde chrétien d'Occident, et en particulier pour le Teutschland. Le pape ne pouvait pardonner ni au roi ni au clergé de France de s'être passé de lui, et d'avoir agi comme s'il n'était rien dans le monde. L'autorité papale, et avec elle l'unité de l'Église, était de nouveau mise en question. Et plus l'une et l'autre, depuis un siècle, avaient été profondément et souvent tantôt négligées, tantôt ébranlées, moins le pape pouvait souffrir que son siége fût méprisé dans une si grande circonstance. La discussion elle-même et sa marche devaient nécessairement, à ce qu'il semble, exciter une grande attention dans le Teutschland. Le roi des Teutschs, une fois arrivé à la couronne impériale, pouvait perdre beaucoup à ces discussions, s'il négligeait l'autorité impériale; et il pouvait espérer de grands avantages si, comme empereur et souverain de Rome, il savait régler convenablement et consolider sa position envers le saint-siége. Toutes ces circonstances nous imposent l'obligation de reporter nos regards sur l'Italie et sur Rome.

Mais nous savons bien peu de choses sur l'état de l'Italie dans le temps qui s'était écoulé depuis la mort d'Otto II, et ce peu même a d'autant moins d'intérêt, qu'ordinairement il est impossible de s'en faire une idée bien nette. En somme, les documents de cette époque prouvent que, tandis que les Grecs s'emparaient de nouveau de toute l'Italie inférieure et y dominaient à partir de Bari, on voyait, dans le reste de ce pays comme partout, les seigneurs ecclésiastiques et laïques opposés les uns aux autres avec un égal égoïsme, et que là aussi on s'efforçait d'arriver à la puissance et à la grandeur par la violence, par l'intrigue et par toute sorte de moyens. Ils prouvent que le système monacal gagnait du terrain avec une rapidité extraordinaire, soit par la vigoureuse impulsion de saint Maïol, soit parce que les puissants, lorsqu'ils se voyaient aux portes de l'éternité et sur le point de rendre compte de leur vie, désiraient expier leurs péchés par la fondation d'un couvent, et parce que les faibles cherchaient un refuge contre les désordres du siècle. Ils prouvent aussi que dans les villes de la Langobardie le génie se remuait déjà fréquemment, parce que les chaînes de la féodalité lui devenaient trop pesantes, et qu'il n'était pas rare de voir les bourgeois aux prises avec leurs seigneurs, ecclésiastiques ou laïques. Mais ils ne nous montrent pas que quelque part se soit élevée l'idée d'une Italie, d'une patrie commune et d'un roi national. Les deux empereurs Otto, le père et le fils, avaient exercé une influence trop profonde; la crainte inspirée par les armes des Teutschs était trop grande; les changements qui avaient eu lieu dans la propriété territoriale et dans l'inféodation des charges et des dignités étaient trop forts; et par là l'intérêt des vassaux s'identifiait trop avec l'intérêt de la maison impériale, pour que l'on pût désirer et vouloir une séparation de l'Italie d'avec l'empire teutsch. De plus, il ne se trouvait aucun homme qui eût ou qui pût prétendre des droits à la couronne d'Italie, aucun qui se trouvât dans une position assez élevée pour attirer sur lui tous les regards. Otto III n'était pas, il est vrai, considéré comme roi d'Italie, parce qu'il n'avait pas été couronné en cette qualité : on ne datait jamais ou rarement d'après les années de son règne; mais il était généralement regardé comme un prince ayant des droits sur la couronne d'Italie, et qui devait devenir roi de ce pays dès qu'il le pourrait et le voudrait. Les deux impératrices, Adelheid et Théophano, veillèrent aussi à ce que le souvenir du jeune roi ne pût s'effacer. La première se rendit en Italie l'an 988, établit sa résidence à Pavie, et donna une vie nouvelle à ses partisans et à ceux de son petit-fils; la seconde entreprit, l'an 989, un voyage en Italie, vint jusqu'à Rome, et maintint l'opinion du droit et de la puissance de son fils. Peut-être des circonstances particulières occasionnèrent-elles les voyages de ces deux princesses; peut-être même la passion fut-elle pour quelque chose dans leur entreprise; en tout cas, l'essentiel était de maintenir les affaires d'Italie dans un état misérable, jusqu'au mo-

ment où Otto III serait en état d'en prendre lui-même la direction.

C'est sur Rome qu'à cette époque, comme aux époques précédentes, l'histoire jette le plus de lumière. Sans doute cette lumière ne répand pas de clarté; mais à son éclat incertain, il est facile de reconnaître que Rome, aussitôt après la mort d'Otto II, retomba dans les dernières convulsions des passions, que les anciennes scènes se répétèrent, et que le sacré et le profane furent encore une fois confondus. A peine, après que l'empereur eut cessé de vivre, l'armée teutsche se fut-elle dissoute ou eut-elle repris le chemin de sa patrie, que Crescentius réussit à se rendre maître du château Saint-Ange, et à donner, par l'occupation de cette forteresse, une prépondérance durable au parti dont il était le chef. Vers le même temps reparut à Rome l'homme qui, sous le nom de Boniface VII, s'était violemment élevé sur le saint-siége en passant sur le cadavre de Benoît VI. Il avait fait de l'argent à Constantinople avec les objets précieux de l'Église, qu'il avait volés; il apportait avec lui cet argent, et fut en conséquence un hôte bien venu pour Crescentius. Le pape Jean XIV, qui était arrivé au pontificat par la faveur d'Otto II, fut arrêté au mois de juillet de l'an 984; on le mit à mort dans le château Saint-Ange. Boniface, sur lequel Benoît VII avait lancé une malédiction terrible, reprit possession du saint-siége, et lui et son associé Crescentius exercèrent à Rome la toute-puissance spirituelle et temporelle. Heureusement la mort délivra Rome et le monde de ce pape éhonté, dès le mois de mars de l'année suivante; alors le ressentiment du peuple éclata avec la dernière fureur contre le réprouvé, et la multitude se livra contre le cadavre du pape à des traitements si horribles, que Crescentius n'osa pas forcer la consécration d'un pontife qui eût pu être considéré comme sa créature. Le prêtre Jean, fils de Léon et XVe de son nom, arriva donc à la dignité papale; sa vie et ses pensées étaient assez conformes aux principes de l'Église, pour que le peuple ne le haït pas, et il était assez souple pour ne pas déplaire tout à fait à Crescentius; bien qu'on l'ait accusé de corruption et d'un caractère ignoble, il sut conserver sa considération, et sentir les avantages qui pouvaient résulter des relations pour lui et pour son siége. A Rome, toute la puissance se trouva désormais entre ses mains et entre celles de Crescentius, qui prit les titres de patrice, de consul, de duc; et, s'ils ne l'exercèrent pas sans querelles, sans conflit, ni peut-être sans se préparer des dangers l'un à l'autre, ils l'exercèrent du moins avec tant de ménagements réciproques et avec tant de modération, que non-seulement un certain ordre se rétablit, mais qu'il dut même rester incertain pour le roi des Teutschs et pour ses partisans, qui était pour lui et qui était contre lui.

Sur ces entrefaites s'offrit au pape une belle occasion de rappeler encore une fois au monde l'Église une et universelle, qui depuis trois ou quatre générations était presque entièrement tombée en oubli, et de lui prouver que le pape était le chef de cette église, investi d'une grande puissance, dont personne ne pouvait calculer la portée, parce qu'elle était d'une nature toute spirituelle. Jean XV saisit cette occasion avec un zèle heureux, et il en profita avec une telle adresse, que non-seulement il rappela dignement Nicolas Ier, mais que le saint-siége aussi en tira enfin un avantage qui, étendu avec intelligence, semblait devoir suffire pour des siècles.

Le nouveau roi de France, Hugues Capet, soupçonnait Arnulf, archevêque de Reims, d'avoir livré cette ville à son adversaire Karl, le Karolingien. Comme il ne pouvait par lui-même châtier le prélat de cette trahison, parce qu'Arnulf était protégé par les armes de Karl, et comme, sentant l'injustice de sa cause, il voulait éviter aussi d'agir contre le premier ecclésiastique du royaume, il s'adressa au pape avec une flatteuse humilité: « Le pape seul, dit-il, avait le droit de juger les évêques; il le priait donc de prononcer sur le nouveau Judas. » Plusieurs ecclésiastiques de France, partisans de Hugues, appuyèrent sa prière par le même motif. Le pape vit avec plaisir qu'on lui reconnût ainsi le pouvoir exclusif de juger; mais il ne rendit pas la sentence. Il ne vit pas clair dans cette affaire; le crime d'Arnulf n'était pas prouvé; la victoire entre Hugues et Karl n'était pas décidée; d'ailleurs Karl et Arnulf ne manquèrent pas d'opposer leurs sollicitations à celles de Hugues auprès du pape. Tandis que Hugues et les ecclésiastiques de son parti s'affligeaient vivement du long et équivoque silence du pape, le nouveau roi, comme nous l'avons vu, parvint à se rendre maître, par tra-

hison, des deux Karolingiens, Karl et Arnulf, ses ennemis. Aussitôt il convoqua à Reims un synode où parurent deux archevêques, onze évêques, et un grand nombre d'abbés. Mais le synode se laissa dominer par un violent esprit d'aigreur, qui se manifesta avec d'autant plus d'audace, que quelques hommes de l'assemblée se distinguaient davantage par leur finesse et par leur instruction. Le souvenir de Rome fut rappelé, il est vrai; on parla de quelques papes qui avaient décidé dans les affaires d'évêques; on cita même les décrétales du (faux) Isidore, et l'on rappela ce que précédemment on avait soi-même accordé au siége apostolique. Mais les hommes prévoyants qui parlèrent ainsi le langage de la prudence furent combattus avec l'éloquence de la passion : bien que personne, à ce qu'il paraît, ne se doutât de la falsification des décrétales d'Isidore, on opposa avec indignation et colère des raisonnements aux raisonnements, des papes aux papes; et des hommes comme Jean XII et Boniface VII n'avaient besoin que d'être dépeints d'après leur vie et leur conduite, pour exciter un mépris général, et montrer le danger qu'il y avait à reconnaître qu'un seul homme, et un homme de cette espèce, avait le droit de juger les évêques et les archevêques, par cela seul qu'il avait pris possession du siége apostolique de Rome, n'importe de quelle manière. On arriva donc à ce principe que les évêques devaient être jugés par une assemblée d'évêques et non par le pape. Et en conséquence de ce principe, Arnulf, archevêque de Reims, fut déclaré coupable et dépouillé de sa dignité archiépiscopale, soit qu'il eût avoué le crime de trahison, soit, ce qui est plus vraisemblable, que l'on eût interprété contre lui ses expressions et des témoignages suspects. On le remit au roi Hugues contre la promesse qu'on lui laisserait la vie. A sa place, on élut le célèbre Gerbert.

Le pape Jean XV sentit toute l'importance de cet événement. Tout ce que le siége apostolique avait gagné dans les temps antérieurs, et ce qui lui semblait officiellement assuré dès le IXe siècle par l'altération des décrétales sous le nom d'Isidore, était maintenant en partie officiellement rejeté, en partie révoqué en doute. L'Église universelle était menacée d'une décadence universelle. Il était à craindre que cette Église, une et universelle, ne se démembrât en églises nationales; que les églises nationales ne se séparassent en églises provinciales, et ainsi de suite (puisqu'elles n'étaient plus tenues réunies par aucun autre lien que la foi et la doctrine, et puisque les opinions des hommes, relativement à la foi et à la doctrine, diffèrent d'ordinaire et poussent à toutes sortes de passions) en évêchés, puis en communautés isolées. Et, dans un tel démembrement de l'Église, que pouvait; que devait devenir la religion du Christ elle-même? Nulle nationalité caractérisée, nul ordre dans les relations sociales, nulles lois solides et nul respect pour elles; point de patrie, point d'esprit de communauté, point d'honneur public, si ce n'est la vanité d'un bras vigoureux et d'un fouet aigu; nulle fidélité à la foi jurée, nul attachement aux princes héréditaires; et puis des rois sans puissance, des princes sans pouvoir, des vassaux arrogants, cupides, toujours prêts à conspirer, des villes détruites ou naissantes sans bourgeois libres, sans industrie libre, sans commerce assuré, et une multitude dégradée, ignorante, ébranlée, asservie : voilà le tableau de ce siècle, abstraction faite des relations religieuses. Et comment, sur un tel siècle, la religion pouvait-elle exercer une influence bienfaisante, modératrice, ordonnatrice, capable de le moraliser, de le civiliser et de lui donner une forme, s'il n'y avait pas de pouvoir ecclésiastique? Et comment un pouvoir ecclésiastique était-il possible sans unité de l'Église, sans unanimité du clergé dans la doctrine, dans les pratiques, dans les habitudes et dans la conduite? Assurément il est permis de croire que les ecclésiastiques, s'ils n'avaient pas formé un clergé, mais *s'étaient* trouvés isolés, sans autres armes qu'une voix impuissante, auraient bientôt péri et se seraient eux-mêmes abrutis dans ce monde abruti; il est permis de croire qu'avec la religion aurait également péri, dans ce siècle de fer, la science qui était déjà tombée si bas. L'unanimité de croyances bonnes et mauvaises pouvait seule briser peu à peu ces forces brutales et contenir ces passions sauvages; et pour la grande masse d'hommes, ce fut un bien que tous les puissants de la terre, ecclésiastiques et laïques, eussent à redouter une puissance qui, incompréhensible à tous, les menaçait tous.

Il est incertain si le pape Jean XV prévit ou non toutes les grandes conséquences qui pouvaient résulter des événements de France; on ne sait pas plus ce qu'il saisit le mieux de

ces conséquences, le côté intellectuel ou le côté vulgaire. Mais sa conduite prévoyante prouve qu'il regardait la chose comme de la plus haute importance, et qu'il ne méprisait pas ses adversaires. Dans le fait, la lutte avec ces adversaires dut lui sembler très-dangereuse. Ils étaient bien au dessus de lui en génie et en savoir : devant Gerbert seul il disparaissait lui-même avec tous ses partisans; et à la puissance temporelle que le roi Hugues semblait assurer à de tels adversaires, lui, ce pape qui trouvait à peine à Rome quelque sûreté pour sa propre vie, il n'avait rien à opposer. Mais il pouvait compter sur d'autres choses qui balançaient tout. Le roi Hugues était un nouveau parvenu; son trône ne s'appuyait pas sur une base solide, mais il était fondé sur la violence, le mensonge et la déception; plusieurs grands vassaux de France ne l'avaient pas encore reconnu; personne ne pouvait être enthousiasmé pour sa cause par un noble sentiment. D'ailleurs les seigneurs laïques, par jalousie, par envie, et par d'autres mauvaises passions, étaient fort souvent en hostilité avec les ecclésiastiques, et ils ne pouvaient pas voir sans plaisir que l'on inquiétât ces ecclésiastiques dans le droit de juger qu'ils s'arrogeaient d'ordinaire. De plus, les ecclésiastiques eux-mêmes n'étaient pas d'accord; tous les évêques n'avaient pas assisté au synode de Reims; tous n'avaient pas été du même avis; et plusieurs même de ceux qui avaient reconnu et arrêté le principe qu'un évêque ne pouvait être jugé par le pape seul, étaient peut-être rentrés en eux-mêmes dès qu'ils s'étaient trouvés seuls, en réfléchissant aux conséquences qui découlaient de ce principe. Enfin il y avait assurément beaucoup d'hommes qui voyaient très-bien, et un petit nombre seulement qui ne sentaient et ne se doutaient pas qu'il était bon pour chacun en particulier que le seigneur dont on était près eût encore dans le lointain un seigneur qui pût agir mystérieusement en tous lieux, pour la vertu, la morale et l'humanité, lors même qu'il n'agirait pas toujours, et qu'il ne serait pas lui-même exempt de vices et de fautes. Toutes ces forces devaient se développer peu à peu et se faire valoir, et le pape pouvait compter sur leur concours.

L'an 992, Jean XV parut sur la scène. Il condamna les conclusions du concile de Reims; il frappa d'excommunication les évêques qui y avaient assisté, dans le cas où ils refuseraient de se rétracter; dans l'intervalle, il leur interdit tout acte du culte; il déclara cet Arnulf qu'on avait déposé légitime archevêque de Reims, et l'élection de Gerbert nulle et de nul effet. Cette sentence, que le pape chercha à répandre par tous les moyens qui étaient à sa disposition, fut en France un objet de dérision, d'ironie, de plaisanterie et de mépris. Le pape suivit en silence son effet. Deux années s'écoulèrent. Dans l'intervalle, les forces sur lesquelles il avait compté commencèrent à manifester leur puissance. Hugues Capet fut fort embarrassé; il craignit de perdre soudain le prix de tant d'intrigues et de travaux, la couronne de France. Dans son anxiété, il écrivit humblement au saint-père, pour excuser sa conduite; il reconnut l'autorité judiciaire du pape, et le supplia de venir lui-même en France, et de faire une enquête complète sur toute l'affaire avant de prononcer sa sentence définitive. Le pape, voyant bien qu'il avait attaqué le roi et ses évêques par leur côté faible, dédaigna d'accéder à la demande de Hugues; mais il envoya en France un légat qui devait chercher à terminer l'affaire dans le sens du pape. Le légat indiqua un synode à Mouson, et y invita non-seulement les évêques et les abbés français, mais aussi des évêques de la Lotharingie et du Teutschland. Cette tentative toutefois échoua. On vit venir, il est vrai, quelques abbés et quelques laïques, mais seulement trois évêques de Lotharingie, un du Teutschland, et aucun de France, à l'exception de Gerbert. Gerbert défendit sa personne dans un discours plein d'énergie et d'éloquence; et pourtant il se vit forcé de promettre de s'abstenir des plus importantes fonctions sacerdotales jusqu'à un nouveau synode, qui devait s'ouvrir à Reims le 1er juillet, et où devait être rendue la sentence. Et dans ce second concile, dont les actes ne sont pas parvenus jusqu'à nous, le pape obtint ce qu'il désirait. Les évêques rétractèrent la déclaration qu'ils avaient faite dans le premier concile de Reims quatre ans auparavant; ils déclarèrent Arnulf, ce prélat déposé, légitime archevêque de Reims, et enjoignirent au nouvel archevêque Gerbert de quitter le siége archiépiscopal.

Mais les passions étaient trop violemment excitées. Aussi l'exécution de la résolution du concile rencontra-t-elle des difficultés. Hugues

Capet ne voulut pas s'y conformer; il craignait que le parti karolingien ne devînt trop puissant, si le Karolingien Arnulf, si maltraité par lui, obtenait le premier siége archiépiscopal de France. Il ne laissa donc pas sortir le prélat de la prison où il le retenait à Orléans; et l'on peut en conséquence supposer qu'il excita Gerbert, l'archevêque déposé, à tenir bon. Gerbert toutefois se vit bientôt dans le plus grand embarras. Ses propres vassaux conspirèrent contre lui, et son propre clergé prit part à la conjuration. Personne n'assistait au service divin lorsqu'il le célébrait; personne ne voulait manger avec lui; chacun lui faisait sentir son mépris; on le vexait et on l'insultait publiquement. Peut-être crut-il que sa vie même n'était plus en sûreté; car il quitta Reims, et s'enfuit dans le Teutschland, éclairé d'une manière terrible sur la mystérieuse puissance qui résidait dans le saint-siége et que le pape exerçait sur les âmes. Il trouva un asile à la cour d'Otto III, y excita sans doute puissamment les esprits, et y répandit de nouvelles lumières et une nouvelle vie.

Les choses en étaient là, lorsque mourut le roi de France, Hugues Capet. Son fils Robert prit aussitôt les rênes de l'État qu'il avait possédé. Ce prince ne laissa pas seulement l'archevêque Arnulf en prison, mais il se maria encore avec Berthe, nièce de l'impératrice Adelheid, mère de six enfants, et veuve d'Eudes, comte de Blois: elle était doublement parente du roi. Ce mariage amena une nouvelle complication dans les relations. On ne pouvait le comprendre. Et comme deux ans auparavant le père de Berthe, frère de l'impératrice Adelheid, Kunrad le Pacifique, roi de Bourgogne, était mort après s'être vu dépouillé de toute sa puissance et de toute sa fortune par ses vassaux ecclésiastiques et laïques, qui avaient odieusement abusé de sa bonté et de sa douceur; comme ensuite Rudolf, son fils, prince sans génie, sans vigueur, sans courage, porta le titre de roi, tandis que son royaume semblait tomber dans une dissolution générale, on dut aisément, dans le Teutschland, arriver à l'idée que Robert, roi de France, nourrissait des projets contre un pays qui était de la plus haute importance pour les Teutschs, à cause de leurs relations avec l'Italie.

Le pape Jean XV sentait ou prévoyait aussi que sa mort était prochaine. Ce fut vraisemblablement pour cette raison que dans l'automne de l'an 995, à ce qu'il paraît, il envoya une ambassade au roi Otto III, pour l'inviter avec instance à une expédition en Italie et à Rome. La puissance que Crescentius exerçait à Rome lui faisait peut-être prévoir que tous ses efforts seraient inutiles, si le roi des Teutschs ne maintenait pas l'ordre; et l'importance du moment ne pouvait être méconnue sous ce rapport dans le Teutschland. Car si Jean XV mourait avant que sa grande querelle avec le roi de France et les évêques français ne fût terminée, cette affaire, comme nous l'avons déjà indiqué, pouvait avoir pour les églises chrétiennes de tous les pays, et particulièrement pour le Teutschland, des suites que personne ne pouvait calculer, que le nouveau pape fût un homme énergique ou un homme faible, un homme apostolique ou un homme vulgaire, une créature ou un ennemi de Crescentius. En tout cas on devait, dans le Teutschland, considérer comme une chose nécessaire que le roi des Teutschs se présentât à Rome en souverain, qu'il reçût la couronne impériale et cherchât à placer sur le saint-siége, dont on avait appris à connaître la formidable puissance, un homme sur lequel on crût pouvoir compter. Aussi ne doit-on pas s'étonner que l'on ait entrepris en toute hâte une expédition en Italie, dès que l'on eut conçu quelque espérance de tranquillité du côté des Slaves. Avant même la conclusion d'un arrangement dont l'incertitude était évidente, le jeune roi se trouvait déjà en route pour le pays de ses espérances, de son amour et de ses rêves.

CHAPITRE III.

EXPÉDITIONS DE L'EMPEREUR OTTO III EN ITALIE. — OCCUPATION ARBITRAIRE DU SAINT-SIÉGE. — VIOLENCES A ROME; LE POUVOIR SPIRITUEL SUBORDONNÉ AU POUVOIR TEMPOREL.

De l'an 996 à l'an 998.

Le roi, adolescent de quinze ans, se mit en marche dans les premiers mois de l'an 996. Les documents sur cette entreprise sont singulièrement pauvres. Toutefois Otto ne paraît pas avoir douté le moins du monde du succès: car avant son départ, il envoya les évêques Bernward de Wrützbourg et Jean de Plaisance

comme ambassadeurs à Constantinople, avec la mission de demander pour lui une princesse grecque en mariage, parce que nulle jeune fille du monde germanique ne lui semblait digne de son illustre origine. On assure aussi qu'il fut accompagné d'une grande armée; mais personne ne dit comment et de quelles parties de l'empire cette armée fut rassemblée. La Saxe, la Thuringe et la Lotharingie, à cause de la situation où se trouvaient ces pays, ne purent sans doute fournir un contingent considérable; mais il est vraisemblable que les ducs du midi, Heinrich de Bavière, Kunrad de Souabe et Otto de Carinthie, prirent part à l'expédition, et formèrent avec leurs vassaux le noyau de l'armée. On peut dire avec plus de certitude que l'archevêque Willigis était avec le roi; que celui-ci, dans une saison encore rigoureuse, passa les Alpes sans accident et sans obstacle, et qu'il célébra les fêtes de Pâques à Pavie, où peut-être il fut aussi reconnu comme roi d'Italie (1).

De Pavie, Otto se dirigea sur Ravenne. Pendant qu'il était campé devant cette ville, la nouvelle se répandit que le pape Jean XV était mort. Aussitôt on vit arriver une ambassade de Rome, du sénat et des hommes les plus éminents de cette ville; elle témoigna au jeune roi leur ardent désir de le recevoir; elle l'assura de leur fidèle dévoûment, et le pria de leur indiquer l'homme qu'ils devaient placer sur le siége apostolique. On ne sait quelle part Crescentius eut à l'envoi de cette ambassade; mais comme il paraît qu'il resta à Rome, on doit presque supposer qu'il approuva cette démarche, et que même il la provoqua. Comme depuis dix ans les Italiens n'avaient pas vu d'empereur, et que le clergé de Rome avait sans doute été actif, l'arrivée inattendue du roi des Teutschs avait peut-être produit sur divers points un certain enthousiasme, et réveillé partout les esprits, qui attendaient du moins quelque chose de nouveau, et probablement aussi quelque chose de meilleur. Et devant cet enthousiasme, devant ce réveil, devant la puissance réelle dont le roi disposait, Crescentius sentit peut-être que ce qu'il avait de mieux à faire était de s'effacer, de rester tranquille, de montrer de la fidélité et du dévoûment, soit pour arriver par l'empereur à la puissance et à la grandeur, soit pour attendre un moment plus favorable. Mais le roi était prévenu. Près de lui se trouvait un ecclésiastique jeune, énergique et habile, qu'il avait emmené avec lui en qualité de chapelain, et que probablement il avait destiné d'avance au siége papal. C'était son cousin Bruno, fils d'Otto, duc de Carinthie et comte de la Marche de Vérone, et petit-fils du duc Kunrad, qui était mort dans la bataille des Huns, près d'Augsbourg, et de Luidgarde, fille d'Otto le Grand. Il envoya ce jeune homme à Rome avec Willigis, archevêque de Mayence, et Adalbold, évêque d'Utrecht, accompagnés de quelques princes et seigneurs laïques; il désirait que les Romains l'élevassent sur le saint-siége par une élection libre: lui-même ne tarda pas à le suivre, avec son armée, pour être en état de prouver plus efficacement aux Romains que le choix de Bruno serait le meilleur. Les Romains furent aisément convaincus. On vit une chose inouïe: Bruno, un jeune Teutsch, cousin du roi des Teutschs, fut d'une voix unanime élu pape (3). Bruno prit le nom de Grégoire, et fut le cinquième pape de ce nom. Puis Otto III entra aussi à Rome, et fut reçu avec des cris de joie par toutes les classes d'habitants: le 21 mai, il reçut du nouveau pape la couronne impériale, et fut, non sans intention, déclaré avoué de l'église de St-Pierre.

Cela ne souffre aucun doute: bien qu'en apparence Grégoire V ait été élevé à la dignité pontificale de la manière considérée comme la légitime, c'est-à-dire par l'élection du clergé, du sénat, des dignitaires, des vassaux et du peuple du territoire romain, il est pourtant vrai que, sous cette apparence, il fut, dans toute la force du terme, placé par la volonté d'Otto III sur le saint-siége. De quel droit le roi des Teutschs, avant même d'être empereur, agit-il ainsi? C'est une question superflue. Son droit à cet empiétement était dans les circonstances; il était dans la supériorité de ses armes. Toutes les scènes de désordre et de violence dont, depuis un siècle, Rome et le monde avaient été témoins à l'occasion de la nomination au saint-siége, étaient d'une nature telle, que le jeune roi et ses plus sages conseillers pouvaient à peine hésiter. Il faut plutôt s'étonner de ce qu'Otto et les siens, dans la position où ils se trouvaient, aient tenu des relations le compte qu'ils en tinrent, et qu'ils aient laissé aux Romains l'apparence d'une élection libre. Mais, précisément pour cette raison, on peut croire avec

confiance que Grégoire V n'obtint le souverain pontificat que dans le but et à la condition que lui, un Teutsch, n'emploierait pas seulement tous les moyens dont il pouvait disposer pour maintenir, favoriser et consolider la domination des Teutschs sur Rome et sur l'Italie, mais qu'en général aussi il userait de toute son influence sur les relations du monde chrétien dans les intérêts de la maison royale, de la dignité impériale de l'empire teutsch, et pour l'union durable de la dignité impériale avec la royauté dans cet État. On ignore, il est vrai, ce qui fut réellement convenu entre le jeune empereur et le nouveau pape; on ne sait pas même s'ils firent des conventions formelles et précises. Mais il était dans les relations de la nature humaine, il était aussi dans la position respective de l'empereur et du pape, qu'ils agissent dans un même sens et se soutinssent mutuellement. Peut-être même le jeune empereur sentit-il naître en lui la pensée de faire désormais et pour toujours de Rome sa résidence impériale, et de gouverner, du sein de cette ville, l'empire romain dans ses plus vastes limites. Il ne faut donc pas s'étonner qu'après le cours de quelques générations, on ait rapporté au pape Grégoire V des institutions remarquables que le temps avait produites et perfectionnées, et qu'en particulier on lui ait attribué cette disposition, en vertu de laquelle le roi des Teutschs devait exclusivement avoir droit à la couronne impériale, et de plus être élu par les princes de l'Empire et même par sept de ces princes seulement.

Dans le fait, il n'est pas invraisemblable que le pape Grégoire V eût publié une bulle en vertu de laquelle la dignité impériale devait être à jamais réunie au titre de roi des Teutschs, bien qu'il n'eût pu être question de sept princes électeurs, si l'empereur avait pu prolonger son séjour à Rome. Mais Otto III ne resta que peu de temps dans cette ville. Pendant son séjour, il y exerça tous les droits d'un souverain. Il convoqua une assemblée avec laquelle il délibéra sur les affaires publiques. Son but était, dit-on, de faire juger aussi par cette assemblée le consul Crescentius et de le faire condamner à l'exil; mais on prétend qu'à la prière du nouveau pape, tous les anciens crimes de cet homme audacieux lui furent pardonnés. On ne sait si Otto et ses conseillers montrèrent une telle indulgence par douceur naturelle ou par nécessité; mais il paraît certain que Crescentius resta à la tête du sénat de Rome, et que par conséquent il resta le chef de la ville. Vraisemblablement les Teutschs n'osèrent pas soulever de nouveau les passions, et l'impatience de l'empereur les forçait à attacher du prix à essayer si l'on pourrait concilier les Romains à un pape teutsch. Dès le 1er août, l'empereur était de retour à Pavie. Il resta encore quelque temps en Langobardie. En l'automne, il revint dans le Teutschland. Il célébra les fêtes de Noël à Cologne.

On ne peut indiquer avec probabilité les motifs qui déterminèrent Otto III à quitter si vite Rome et l'Italie, auxquelles pourtant il *tenait* tant. On ne trouve dans les documents aucune indication à ce sujet. Peut-être jugea-t-on convenable de laisser une action libre au nouveau pape dans la grande querelle où le siége apostolique était engagé avec le roi de France et le clergé français, et que Grégoire V prit sur lui de continuer, afin qu'il ne parût pas que le souverain pontife agit sous l'influence de l'avoué de l'Église romaine, c'est-à-dire de l'empereur Otto. Mais ce qui contribua sans doute plus encore à cette détermination, ce fut la nouvelle que les peuples slaves, profitant de l'expédition d'Otto en Italie, avaient rompu une *paix qui* n'était pas une paix, et s'étaient jetés sur la Saxe avec une nouvelle force et avec plus de cruauté que jamais. On sait peu de chose de cette irruption; mais la guerre avec les Slaves paraît avoir été singulièrement difficile l'année suivante, 997. L'empereur assista lui-même à une expédition dirigée au delà de l'Elbe, en partant de Magdebourg. Il pénétra dans les contrées riveraines du Havel, que l'on appelait Stöderania, et sans doute aussi Hevellim ou Heveldun. Ce pays fut, selon l'ancienne habitude, dévasté par le fer et par le feu. On dit aussi que l'empereur revint à Magdebourg chargé d'un riche butin. Mais le résultat fut sans importance; il semble même que la nécessité seule contraignit l'empereur à la retraite. Car dans le temps même où Otto accomplissait ces faits, sinon glorieux, du moins vantés, des bandes régulières de Slaves passèrent un peu plus loin l'Elbe, et exercèrent dans le Bardengau les mêmes cruautés dont les Teutschs se rendaient coupables dans le Havelfield. Des Westfaliens marchèrent contre ces bandes slaves et leur livrèrent deux batailles en un jour, peu d'hommes contre beaucoup, dit-on.

Les Teutschs remportèrent la victoire. Beaucoup de guerriers slaves furent massacrés; le reste fut forcé de repasser l'Elbe. Au succès de ce combat contribua réellement Ramward, évêque de Minden; en effet, il marchait, la croix à la main, en avant des drapeaux, et soutint par sa confiance la confiance des Saxons. Il échappa heureusement à la mort; mais le comte Gardulf périt dans cette journée avec d'autres braves. On ne connaît pas l'issue de la guerre. Il semble que tout resta, comme autrefois, dans une position incertaine et hostile, de sorte que l'Elbe fut la ligne de démarcation entre les Teutschs et les Slaves. Otto ne put continuer la guerre; il prit peut-être quelques mesures pour la sûreté du pays; quant à lui, il crut nécessaire de retourner le plus tôt possible en Italie, pour réprimer les désordres qui avaient éclaté à Rome.

A peine le pape Grégoire V était-il monté sur le siége apostolique, qu'il continua avec la France les querelles que Jean XV n'avait pu terminer, et il leur donna bientôt une extension remarquable. Il exigea du roi de France, Robert, l'exécution de la résolution du concile de Reims, et la réintégration de l'archevêque Arnulf, qui était toujours encore retenu en prison : il menaçait de frapper d'excommunication la France entière, si cette résolution n'était aussitôt exécutée. Robert, homme pieux et sensé, mais faible, qui ne manquait pas de connaissances, mais qui préférait pourtant le plain-chant et la musique aux travaux auxquels poussait la vie sociale, Robert fut épouvanté de ces menaces. Il donna la liberté au prélat captif, et, pour terminer d'une manière convenable cette malheureuse affaire, il envoya à Rome l'abbé de Fleury qui, malgré son embonpoint, semblait être, par son instruction et sa piété, l'homme propre à cette mission. Mais l'habile pontife gagna sans peine le vaniteux abbé, qui songeait avant tout à l'illustration de son monastère. Il insista d'autant plus fermement sur ses exigences, il demanda de plus que le roi Robert se séparât de Berthe, sa femme, parce que ce mariage déréglé était inconciliable avec les lois de l'Église. L'adroit abbé rapporta exactement au roi tout ce que le pape demandait, sans rien omettre, sans rien ajouter, sans rien changer, mais avec tant d'habileté, que le bon roi fut trompé ou se trompa lui-même. Robert en vint à penser qu'il s'engagerait dans des querelles affligeantes au sujet de son mariage, s'il résistait plus longtemps au pape dans l'affaire de l'archevêque Arnulf, mais qu'il éviterait ces querelles, conserverait sa chère Berthe, et ne serait pas troublé dans ses relations domestiques, s'il cédait. Cet homme tendre et sans méfiance céda donc; et les évêques français, depuis longtemps incertains et inquiets, cédèrent également. Arnulf revint dans son archevêché; la victoire du pape fut complète, et par elle il gagna d'autant plus, que dans la lutte il ne s'était absolument appuyé que sur les décrétales du faux Isidore. Ce ne fut pas à ces décrétales qu'il dut la victoire, mais c'était une chose importante pour les cas à venir qu'en France elles fussent reconnues pour décisives, comme si elles contenaient le droit écrit de l'Église.

Pendant que le pape Grégoire V se montrait si puissant dans un pays étranger, il avait beaucoup moins de bonheur à Rome. Aussitôt que Otto eut quitté l'Italie avec ses Teutschs, et que l'on put espérer à Rome qu'il ne reviendrait pas de quelque temps, Crescentius se déclara ouvertement l'ennemi des Teutschs et du pape impérial. Tout renseignement raisonnable nous manque sur ces événements. Il est possible que Crescentius se soit fait illusion lors de sa soumission, et que, comptant sur des honneurs et des dignités, il ne se soit pas contenté du simple pardon que l'empereur lui avait accordé; il est possible qu'il ne se soit même pas fié à ce pardon, et qu'il l'ait attribué à l'embarras où se trouvait l'empereur plus qu'à son désir de livrer le passé à l'oubli; il est possible aussi que Crescentius ait cherché maintenant à mettre à exécution d'anciens projets, parce qu'il pouvait croire que, dans le moment présent, après la nouvelle apparition des odieux Teutschs, il serait plus facile de mettre en mouvement les esprits des Italiens, qu'il ne l'avait été précédemment, et qu'en particulier un mécontentement général devait avoir été causé par la manière dont on avait élevé sur le saint-siége un étranger qui devait être entre les mains de ses compatriotes un instrument pour l'oppression de l'Italie. Ce qui est certain, c'est qu'il agit avec passion, et qu'il manqua son but, parce que sa vie n'était pas pure, et parce que son caractère n'inspirait pas de confiance. Il s'empara de nouveau du château Saint-Ange, et força ainsi le pape à quitter Rome en toute

hâte et à s'enfuir à Pavie, soit qu'il eût pour lui la majorité des Romains, soit que, dans ce monde étranger, le saint-père eût perdu trop tôt toute résolution. Ainsi Crescentius devint maître de la ville, et cette révolution, à ce qu'il paraît, causa une grande joie aux Romains.

Au commencement de l'année 997, Grégoire assembla, dans un concile, à Pavie, un grand nombre d'évêques, et fulmina l'excommunication contre Crescentius. Mais cette excommunication n'arracha point à l'audacieux consul la puissance que le pape lui avait laissée à Rome par sa fuite : elle l'excita plutôt à faire un pas de plus. Nous avons dit précédemment que le jeune empereur avait envoyé des ambassadeurs à Constantinople pour demander la main d'une princesse grecque. On ne nous a pas appris le résultat de ces négociations; il paraît néanmoins que les ambassadeurs furent bien accueillis par les empereurs Basile et Constantin, puisque ceux-ci envoyèrent à Otto III une ambassade pour continuer les pourparlers. Pendant leur retour, Bernward, évêque de Würtzbourg, mourut; Jean, évêque de Plaisance, revint à Rome. Ce prélat était né en Calabre; il passait donc pour Grec, et son nom grec était Philagatus. Il s'était élevé à force de travail et de talents des plus basses classes de la société, et, par ses connaissances et son adresse, il avait gagné la faveur des grands qu'il avait pu approcher. Il avait paru à la cour impériale du temps d'Otto II, et l'impératrice Théophanie l'avait soutenu et favorisé, sans doute parce qu'il possédait la langue grecque. C'était par sa protection qu'il avait été élevé à l'évêché de Plaisance; et cette circonstance que, longtemps même après la mort de sa protectrice, il avait été choisi pour l'ambassade envoyée à Constantinople, semble attester que l'on regardait sa fidélité comme éprouvée. Peut-être aussi était-il encore fidèle lorsqu'il revint à Rome. Mais là il trouva les choses tout autres qu'il ne s'y était attendu. Aucun auteur ne parle de l'état de la ville éternelle à cette époque. Il est possible que l'excitation des esprits, que l'enthousiasme causé par la fuite de Grégoire V, cet ennemi imposé, aient été très-grands à Rome; que l'évêque Jean ait été saisi et entraîné par cette excitation et par cet enthousiasme, et qu'il ait partagé la conviction qui animait les Romains les plus sensés; qu'il ait cru avec eux que dans l'intérêt de l'Église et pour l'honneur de Rome, il ne fallait pas souffrir que le monarque étranger, qui s'efforçait de dominer l'Italie, plaçât arbitrairement sur le siége apostolique sa créature et son instrument, et que par cette violence il enlevât à la ville éternelle la dernière grande prérogative qui lui restât comme unique dédommagement de son ancienne majesté. Ce qui est certain, c'est que Jean, évêque de Plaisance, fut élu pape par les Romains, sous la direction du duc Crescentius; et ce prélat accepta cette élection, et prit sans aucun doute le nom de Jean XVI. Quelle raison détermina Crescentius et les Romains à donner la dignité pontificale précisément à ce Jean, que le clergé romain devait pourtant regarder aussi comme un étranger? C'est ce que nous laissent ignorer les monuments de cette époque. Ce ne serait peut-être pas trop hasarder que de penser que l'on préféra ce personnage, dans l'espérance que l'empereur rejetterait moins que tout autre cet homme, qui l'avait même tenu sur les fonts baptismaux. Car Jean avait joui sans réserve de la faveur de la cour, et il avait le secret de la négociation avec les empereurs de Constantinople, afin d'obtenir pour Otto III la main d'une princesse grecque. Il était difficile de croire qu'Otto, fait aux idées grecques et désirant une épouse grecque, romprait cette négociation pour quelque motif que ce fût. Voici un fait qui appuie cette conjecture. Il arriva à Rome des ambassadeurs que les empereurs grecs avaient envoyés pour répondre à l'ambassade du roi des Teutschs, afin de poursuivre les négociations au sujet des propositions qui leur avaient été faites. Ces envoyés furent reçus à Rome, avec les plus grands honneurs, par Crescentius et par le pape. On les engagea, à ce qu'il paraît, à ne pas aller plus loin, parce qu'on ne voulait pas perdre le fil des négociations, afin d'obtenir plus facilement, dans tous les cas, un arrangement avec l'empereur.

Mais, quelles que fussent les pensées à Rome, quels que fussent les calculs, tous les plans furent neutralisés par le caractère sévère du pape Grégoire V. Il ne pardonnait pas et ne pouvait pardonner qu'on l'eût chassé de la plus haute position du monde chrétien, et qu'un homme qui lui était inférieur eût osé prendre cette position. L'empereur et ses conseillers ne pouvaient pas non plus tolérer ce qui s'était passé. Tout ce bel édifice que l'on croyait avoir fondé par la première expédition

à Rome, et par l'élévation d'un Teutsch sur le siége apostolique, se serait écroulé, et les espérances de plus d'un individu tel que Gerbert, auraient été anéanties pour toujours. Enfin on ne peut nier que la conduite de Crescentius ait eu les caractères de la violence et de la rébellion, et celle de l'évêque Jean avait toutes les apparences de l'infidélité et de la trahison. Dans le fait, beaucoup d'hommes attribuaient à l'un et à l'autre le projet de détacher Rome de l'empire des Teutschs et de la ramener sous la suzeraineté de l'empereur grec. Le séjour de Jean à Constantinople, et l'inconvenante solennité avec laquelle les ambassadeurs grecs avaient été reçus à Rome, semblaient justifier de pareils soupçons. On crut donc d'autant plus nécessaire dans le Teutschland que l'empereur, dès qu'il aurait quelque liberté, entreprît sans retard une nouvelle expédition en Italie pour étouffer ce levain. Le Teutschland, si durement pressé sur ses frontières, si ébranlé dans son intérieur, se vit encore une fois enlever ses meilleures forces, les plus nécessaires à sa conservation et à ses progrès, afin que le roi pût exercer en Italie une domination odieuse.

Otto III nomma régente de l'empire pendant son absence la sœur de son père, Mathilde, abbesse de Quedlinbourg; car son aïeule, Adelheid, était vieille; d'ailleurs les grandes vicissitudes qui avaient rempli son existence l'avaient profondément émue : elle songeait plus à la vie à venir qu'à la vie présente, et, dans sa dévotion toujours croissante, elle consacrait aux églises et aux couvents les biens temporels dont elle pouvait disposer, avec d'autant plus de prodigalité qu'elle approchait davantage des portes de l'éternité ; il paraît d'ailleurs qu'elle n'était pas alors dans le Teutschland, mais dans le pays où elle était née, en Bourgogne, afin d'essayer de conserver au faible souverain de ce royaume, à son neveu, quelque autorité contre l'arrogance de ses vassaux. Dans l'automne de cette année, l'empereur commença sa seconde expédition en Italie. Heinrich, duc de Bavière, l'y accompagna. Mais il paraît que le plus grand nombre de ses soldats lui fut amené par le duc Otto, père du pape Grégoire V, qui ne désirait pas seulement de tout son cœur maintenir son fils sur le siége apostolique, mais qui avait aussi éprouvé déjà combien cette position pouvait lui être avantageuse pour l'accroissement de sa propre puissance. Gerbert, l'archevêque expulsé de Reims, accompagnait aussi l'empereur. Otto célébra la fête de Noël à Pavie, avec son pape Grégoire V, puis il se rendit à Ravenne. Pendant que les vassaux d'Italie se rassemblaient, ce jeune prince alla visiter Venise dont la prospérité augmentait de jour en jour, et il admira cette ville admirable ; puis il marcha sur Rome avec une forte armée. Il se trouvait dans cette ville dans les derniers jours du mois de février de l'an 998.

Mais on ne peut déterminer ce qui précéda ni ce qui suivit l'occupation de Rome. Ce qui n'est pas douteux, c'est que d'épouvantables cruautés furent commises ; le pape Jean (XVI) et le consul Crescentius furent horriblement traités en punition de leur crime ou du moins de leur conduite équivoque. Mais on sait beaucoup moins sur qui doit surtout retomber la faute des cruautés contraires à la nature humaine exercées contre eux et contre les chefs de leurs adhérents. Les écrivains teutschs, sans être d'accord entre eux, diffèrent infiniment des auteurs italiens ; et l'homme compatissant, qui étudie l'état des choses, ne peut s'empêcher de croire que la force de la vérité est du côté des Italiens ; il le peut d'autant moins, que des écrivains français s'accordent avec les premiers plus qu'avec les derniers, et que d'ordinaire des situations violentes produisent des actes violents.

Selon le récit des auteurs teutschs, Jean, le pape intrus, chercha à se sauver par la fuite, lorsque l'empereur approcha de Rome. Mais quelques hommes, amis du Christ plus encore que de l'empereur, le poursuivirent et se rendirent maîtres de sa personne; puis, craignant qu'il ne restât impuni, si on le livrait à Otto, ils lui coupèrent la langue et le nez, et lui crevèrent les yeux. Voilà par quelles indications peu étendues ces auteurs font disparaître le malheureux Jean de la scène de l'histoire. Personne ne nous dit quels étaient ces amis du Christ qui tenaient tant à ce châtiment, et l'empereur et les Teutschs ne sont en rien accusés de ce crime. Les autres racontent le fait autrement. Selon eux, Jean souffrit cette horrible mutilation par l'ordre du pape Grégoire V, avec l'approbation, au moins tacite, de l'empereur. Les mauvais traitements infligés à cet infortuné ne s'arrêtèrent pas là. Dans le même temps, l'abbé grec Nilus, qui gouvernait le monastère de Vallis-Lucis, non loin de Gaëte, et qui, par

son savoir, ses vertus et sa piété, s'était acquis une grande vénération en Occident comme en Orient, était âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. Autrefois, dit-on, ce personnage, prévoyant le danger où se précipiterait l'archevêque Jean, lui avait écrit, et lui avait donné le conseil de renoncer au saint-siége et au monde, et à jeter sur son audace le voile de l'oubli, en se réfugiant dans la solitude du cloître. Jean n'avait pas écouté ce sage avis. Le vieillard, à la nouvelle de la mutilation de cet infortuné, fut saisi de douleur; il oublia son âge, ses infirmités, les rigueurs de la saison : il se mit en route pour Rome, afin de faire entendre à l'empereur et au pape le langage de l'humanité. A Rome, l'empereur et le pape le reçurent avec les plus grands honneurs. Tous deux lui baisèrent les mains et le firent asseoir au milieu d'eux. Il leur dit; « Pardonnez à un vieillard. Je ne suis pas digne d'un tel honneur. D'ailleurs je ne suis pas venu auprès de Vos Majestés pour chercher des honneurs ou des présents, mais bien afin de demander grâce pour l'homme qui vous a rendu des services à tous deux, et que tous deux vous avez maltraité; car il vous a tenus tous deux sur les fonts baptismaux, et vous lui avez crevé les yeux. Je vous en supplie, ayez de la miséricorde. Laissez sortir cet homme de sa prison, et donnez-le-moi, afin que désormais nous nous repentions en commun de nos péchés. » A ces mots du vénérable vieillard, le jeune roi fondit en larmes, car tout ne s'était pas fait d'après ses ordres : il lui accorda sa demande. Mais le pape, l'inflexible Grégoire V, n'était pas encore satisfait par les maux que l'évêque Jean avait soufferts; il ordonna qu'on l'amenât devant lui; il lui arracha publiquement les vêtements sacerdotaux, puis il le fit monter, le dos tourné, sur un âne, et traîner ainsi par les rues de Rome, voulant à la fois l'insulter et effrayer par cet exemple ceux qui auraient voulu l'imiter. Cette nouvelle cruauté affligea profondément le vieux Nilus. Pour consoler et tranquilliser le vénérable abbé, le jeune empereur envoya près de lui un archevêque éloquent (3). Mais Nilus ne l'écouta pas. « Va-t'en, dit-il, et annonce à l'empereur et au pape : Voici ce que dit le vieillard : Vous m'avez donné en présent cet homme aveugle; vous ne l'avez pas fait par crainte de moi ni de mon propre pouvoir, mais par crainte de Dieu. Ce que vous lui avez fait depuis ce moment, vous l'avez fait non à lui, mais à moi, mais à Dieu lui-même. Sachez-le donc : de même que vous ne l'avez point épargné et que vous n'avez pas eu pitié de lui, de même le Père qui est aux cieux ne vous épargnera pas. » Et la nuit suivante il retourna dans son monastère.

Telle fut la fin du pape Jean. Quant à Crescentius, il s'était retiré dans le château Saint-Ange (sans le pape Jean, on ne sait pourquoi) à l'arrivée de l'empereur. Il y fut assiégé après les fêtes de Pâques; et, selon les auteurs teutschs, il y fut serré de près, surtout par Ekkihard, margrave de Misnie. Cet Ekkihard parvint enfin à s'emparer du château en faisant une brèche aux murs ou par escalade. Il fit aussitôt trancher la tête à Crescentius captif; puis, sur l'ordre de l'empereur, il le fit pendre par les pieds devant la ville avec douze de ses partisans. Selon les auteurs italiens, au contraire, Crescentius conclut un traité avec l'empereur. La vie lui fut assurée par serment. Là-dessus il livra à l'empereur et sa personne et le château. Otto le fit décapiter, et contraignit sa femme à servir à d'ignobles plaisirs.

Quelle que soit, dans ces assertions, la part de la vérité et celle des bruits populaires, il se passa des choses qui remplirent les Italiens de colère, de ressentiment et de toutes sortes de passions, et qui devaient rendre leur position à l'égard des Teutschs de plus en plus malheureuse, de plus en plus déplorable. Le pape et l'empereur paraissent n'avoir rien redouté de ces relations, ou du moins il ne semble pas qu'ils aient jugé nécessaire de rien faire pour apaiser, réconcilier, gagner les esprits. Le succès de leurs entreprises leur fit illusion, et ils pensèrent, à ce qu'il paraît, que sur le sol de la crainte dont ils croyaient avoir vigoureusement frappé les âmes, il leur serait possible d'élever un édifice durable qui, sous la protection des armes des vassaux impériaux, serait au dedans et au dehors à l'abri de toute secousse. Ils gouvernèrent et dominèrent à leur gré, et tout répondit à leurs espérances et à leurs désirs. Ils élevèrent sur le siége archiépiscopal de Ravenne, qui venait de devenir vacant, leur habile conseiller et fidèle ami Gerbert, qui semblait devoir être en toute circonstance une forte colonne pour le siége pontifical aussi bien que pour le trône impérial. Le pape Grégoire V tint à Rome, en présence de l'empereur, un concile où il fit adopter des

résolutions qui ne tendaient qu'à accroître la puissance de son siége. En particulier, il reprit la querelle que Robert, roi de France, avait follement cru terminer par de promptes concessions dans l'affaire d'Arnulf, archevêque de Reims : Robert ne comprit pas que le pape ne pouvait laisser tomber une affaire dont il s'était une fois saisi, et il ne sentit pas combien le saint-père devait tenir à forcer un roi à s'humilier devant lui, même dans ses affaires domestiques, après s'être humilié devant lui avec le clergé de son pays dans des affaires ecclésiastiques. L'assemblée de Rome prononça cette sentence : « Le roi Robert doit quitter Berthe, parce qu'elle est sa parente, et qu'il s'est marié avec elle contrairement aux lois ; il doit faire pénitence pendant sept ans, selon les degrés ecclésiastiques ; s'il refuse d'obéir, il sera maudit. » Berthe se vit notifier et prescrire le même ordre et la même pénitence, et menacer de la même malédiction. L'archevêque Erchembold de Tours, qui avait béni le mariage, et tous les évêques qui avaient assisté à cette solennité, furent exclus de la communauté des fidèles jusqu'à ce qu'ils fussent venus rendre satisfaction au siége apostolique. Cette sentence assurément sembla bien dure au roi Robert et bien douloureuse aux évêques ; mais le même esprit et les mêmes artifices qui précédemment avaient donné la victoire au pape exercèrent cette fois aussi leur influence, et le saint-siége obtint enfin un triomphe complet. Otto sembla se réjouir de la grandeur du pape : n'était-ce pas sa grandeur à lui ? le pape n'était-il pas un évêque de son empire ? n'était-il pas lui-même l'avoué de l'église romaine ? et, par elle, celui des églises de tous les pays chrétiens, celui de l'Église universelle ? n'avait-il pas nommé le pape ? Grégoire, son parent et son ami, n'était-il pas sa créature et son instrument ? Dans le fait, les relations étaient bien de nature à troubler la tête d'un prince jeune et vaniteux, qui n'avait jamais vu les choses clairement. Il paraît aussi qu'Otto avait entièrement oublié le Teutschland. Il se complaisait dans sa majesté, soit qu'il séjournât à Rome ou qu'il parcourût l'Italie ; et certes il trouvait partout des génuflexions et des platitudes. Aussi renonça-t-il tout à fait aux mœurs de sa nation, et chercha-t-il à ramener les usages des anciens empereurs autant qu'on les connaissait et qu'on pouvait les imiter, de même que d'habitude il mangeait seul à une table demi-circulaire élevée sur une estrade.

CHAPITRE IV.

EMBARRAS, COURSES ET MORT D'OTTO III.

De l'an 999 à l'an 1002.

Le jeune empereur Otto III n'avait pas été troublé dans l'heureuse illusion qui le fascinait depuis sa victoire sur le consul Crescentius, par les phénomènes qui, dans le Teutschland, annonçaient des malheurs ; mais bientôt il y fut troublé, et certainement d'une manière douloureuse, par la mort soudaine de son cousin et ami, le pape Grégoire V. Ce pontife expira le 18 février de l'an 999, à la fleur de l'âge, et par là même à l'improviste. On assure formellement que Grégoire fut empoisonné ; et l'état des choses et la surexcitation des passions rendent cette assertion assez croyable. Sans doute la plupart des écrivains ont gardé un profond silence sur les circonstances dans lesquelles arriva la mort du pape, et ils ont simplement consigné son décès comme un événement vulgaire. Mais peut-être ce silence même est-il un aveu du crime qui avait été commis, et qu'ils regardaient comme inutile de signaler, parce qu'il était connu du monde entier. Peut-être aussi ont-ils espéré échapper ainsi à un autre embarras. Ces écrivains sentaient peut-être ou prévoyaient que la mort prématurée de Grégoire était un bonheur pour le siége apostolique et pour l'unité de l'Église. Car on ne peut nier que si Grégoire était arrivé par des voies dangereuses au saint-siége, il le mettait aussi dans une position dangereuse ; et si les deux jeunes parents, Otto et Grégoire, avaient agi longtemps encore de concert, il aurait pu en résulter une déplorable confusion du sacré et du profane. Il se peut enfin que les écrivains passent si sèchement sur la vacance du siége apostolique, parce que la manière dont il fut ensuite occupé leur déplaisait, et qu'ils avaient peine à en parler. Car Gerbert devint pape ; il y avait à peine un an qu'il avait été nommé archevêque de Ravenne, et il prit le nom de Sylvestre II. Bien qu'il soit parlé d'une élection, on ne sait pas comment se fit l'élévation de cet homme, dont le nom répugnait à bien des gens. De toute manière, il n'est pas douteux que cette fois encore cette élection n'ait été arbitrairement décidée par le pouvoir tem-

porel. Le monde fut peut-être effrayé ; le jeune empereur toutefois, auquel plaisaient les agréables paroles de cet homme adroit, avait peut-être conçu de nouvelles et ambitieuses pensées.

Dans le même temps se répandit une autre nouvelle qui causa d'autres douleurs. Onze jours avant le pape Grégoire, et lorsque Gerbert n'était pas encore monté sur le siége apostolique, était morte Mathilde, fille d'Otto le Grand, abbesse de Quedlinbourg, à laquelle, ainsi que nous l'avons remarqué, l'administration de l'empire avait été confiée pendant l'absence du jeune empereur. Il paraît que cette princesse était une noble femme, distinguée non-seulement par sa piété et par ses modestes vertus, mais aussi par sa pénétration et par son intelligence. Elle avait rempli avec prudence et sagesse la mission dont on l'avait chargée. Il ne paraît pas, il est vrai, que sa vigilance se soit étendue au delà des frontières de la Saxe ; mais dans ces limites l'absence de l'empereur avait à peine été sentie. La guerre avec les peuples slaves avait continué sur les rives de l'Elbe, tantôt en deçà tantôt au delà, avec les mêmes vicissitudes que dans les temps antérieurs. La régente avait su, par de fréquentes assemblées des princes, par des paroles amicales, par la douceur naturelle aux femmes, et par son zèle religieux, tenir en haleine, exciter et enflammer l'esprit des vassaux, et par là elle avait réussi à augmenter ou à défendre le bien qu'on lui avait confié. Mais il y avait eu plus d'un sujet de chagrin. Habituellement, il est vrai, ces hommes arrogants s'étaient conformés aux paroles amicales de la noble femme ; mais souvent aussi ils avaient écouté leurs sauvages passions, et ils lui avaient fait sentir que sa main était faible et que ses ordres étaient sans force. Les archevêques, tels que Gisler de Magdebourg et Willigis de Mayence, avaient usurpé partout où l'occasion s'était présentée, et les seigneurs laïques, poussés par la cupidité, par l'ambition ou par l'amour, n'avaient pas rougi de prendre les armes les uns contre les autres, et d'anéantir dans les désordres des guerres privées la force qu'ils n'auraient dû employer que pour la défense de l'empire. L'abbesse Mathilde trouva peut-être trop lourd, dans ces circonstances, le poids qu'on lui avait imposé ; elle y succomba le 7 février de cette année.

La nouvelle de sa mort elle-même ne détermina pas son neveu, le jeune empereur Otto, à revenir dans sa patrie, qu'il semblait à peine encore regarder comme telle. Vers la fin de l'année mourut aussi sa vieille aïeule Adelheid, fille d'un roi, épouse, mère et aïeule d'empereurs, femme dont les destinées avaient été dures et les épreuves diverses. De la Bourgogne, où elle s'était rendue pour rétablir la paix entre son faible neveu et ses indomptables vassaux, elle n'était pas revenue en Saxe, mais elle expira à Seltz sur le Rhin, où elle avait fondé un couvent. Cette nouvelle mort semble avoir causé une profonde douleur à l'empereur Otto, dont sans doute le cœur saignait encore de la double perte qu'il venait de faire. Ils étaient tous morts, ceux qui avaient veillé sur son enfance, et dont l'affection lui était assurée. Il ne lui restait plus que deux sœurs, Adelheid et Sophie, qui toutes deux avaient pris le voile, et qui, par leur position et leur jeunesse, ne pouvaient être beaucoup pour lui. Lui-même était un jeune homme de dix-huit ans, placé dans des circonstances difficiles et singulièrement compliquées, et sur son cœur retombait un poids bien lourd de cruautés et d'atrocités exercées en son nom. Maintenant que des coups si répétés et à de si courts intervalles rappelaient l'éternité à son esprit, il se sentit peut-être seul et abandonné ; l'esprit d'orgueil avec lequel il s'était jusqu'alors élancé vers l'infini, sans considération et sans ménagement, semble s'être soudainement affaissé ; il paraît que le sentiment d'humilité, le besoin d'une réconciliation avec Dieu et avec les hommes, s'élevèrent dans son jeune cœur, quelque peu pur que fût peut-être ce sentiment, quelque peu clair que pût être ce besoin avec son caractère désordonné. Peut-être même l'an 1000 après la naissance de Jésus-Christ fit-il une grande impression sur lui. Car à cette année se rattachaient des idées merveilleuses; plus d'un homme en approchait avec terreur, plus d'un homme avec espoir, aucun avec indifférence, tous dans l'inquiète attente des choses qui devaient alors arriver. Ce qui est certain, c'est qu'Otto tomba dans une disposition d'esprit où il ne put se conseiller lui-même, d'où il ne put se tirer par lui-même. Et dans cette disposition, il résolut de faire un voyage dans sa patrie, de visiter les lieux où il avait passé sa jeunesse, et d'autres encore où l'attiraient de grands ou de pieux souvenirs. Il est difficile de croire qu'il ait eu en vue un but

politique ; il est plutôt vraisemblable qu'il chercha tantôt le repos de l'âme, tantôt son édification, tantôt des distractions, et que pour cela même sa route ne fut qu'un labyrinthe qui le ramena à la fin au point d'où il était parti, parce qu'il ne pouvait repousser ce que l'éducation et toute sa vie avaient fait entrer dans sa nature.

Otto parut dans le Teutschland au printemps de l'an 1000. Aussitôt les vassaux accoururent de tous côtés pour le voir et le saluer; ses deux sœurs, accompagnées des princes saxons, vinrent également au devant de lui. Parmi ces princes était Giseler, archevêque de Magdebourg, qui était dans des relations peu amicales avec l'empereur : car Otto avait conçu la pensée de rétablir l'évêché de Mersebourg, que les intrigues de Giseler avaient déterminé son père à supprimer, et Giseler ne voulait pas renoncer à l'avantage qu'il avait saisi. Dans la disposition où se trouvait actuellement l'empereur, cet homme adroit réussit aisément, sinon à le gagner, du moins à le tranquilliser. Otto se rendit sans s'arrêter à Zeitz, puis, par Meissen, à Gnesne en Pologne.

Cet Adalbert, évêque de Prague, que, dans la diète de Vérone, Otto II avait investi de son évêché par la crosse et l'anneau, avait rempli ses saintes fonctions avec un zèle mal entendu. Les excellents Bohêmes, qui presque tous avaient à peine élevé la tête au dessus des marais du paganisme, et qui sentaient ou reconnaissaient encore le poids de l'Église chrétienne bien plus que la vérité de la doctrine de Jésus-Christ, devaient, d'après ses vœux et sa volonté, devenir déjà des saints et un peuple vraiment sacerdotal. Dans sa turbulente piété, il eût volontiers transformé le monde entier en un monastère, imposant aux hommes privations et renonciations, mortifications de la chair et pénitences de toute espèce, leur donnant la terre pour lit et une pierre pour oreiller. Mais Prague et la Bohême n'étaient pas susceptibles de ce degré de perfection, et bientôt les cœurs s'éloignèrent de cet homme rigide que dans le principe on avait reçu avec tant d'affection et de joie. Mais Adalbert, au lieu de revenir à l'humanité et à la douceur, au lieu de labourer et de cultiver le sol où il voulait jeter les semences de la doctrine chrétienne, s'endurcit dans son fanatisme; il maudit l'arbre parce qu'il ne portait pas de figues en hiver. Deux fois, comme un berger infidèle, il se sauva du troupeau qui lui avait été confié, parce qu'il se détournait du chemin qu'il lui avait assigné, et deux fois il fut ramené par l'ordre du pape ou par des instances étrangères. Mais il n'y avait pas d'affection entre lui et sa communauté. Il avait causé une émeute à Prague, parce qu'il s'était opposé aux mœurs du peuple; les habitants de Prague s'étaient vengés en assassinant quelques-uns de ses frères : il ne pouvait y avoir de confiance entre le prêtre et sa communauté. Lui, cet homme qui, s'il faut en croire les fables racontées dans les siècles suivants, se faisait écouter par son éloquence des bêtes féroces elles-mêmes, comme autrefois Orphée par les sons de sa lyre, il déclama vainement ses sermons aux oreilles épaisses des Bohêmes. Mais ce qu'Adalbert avait désiré et cherché, mourir martyr par la main des réprouvés, il n'y arriva pas; il fut insulté et raillé, mais on épargna ses jours. Alors il résolut d'abandonner le peuple endurci des Bohêmes, d'annoncer la parole du salut parmi des nations païennes, et d'essayer de trouver, dans cette entreprise, la couronne qui lui était refusée et comme enviée dans le pays du péché, dans sa patrie. Après des courses aventureuses parmi les Hongrois et les Polonais, protégé par Bolislav, fils de Mjesko, prince de ces derniers, et accompagné de son frère Gaudentius et d'un prêtre nommé Bénédict, il se rendit par mer, en descendant la Vistule par Dantzig, dans le pays des Prussiens. A peine fut-il descendu à terre et eut-il annoncé aux habitants le motif de sa venue, qu'on lui intima l'ordre de s'en retourner aussitôt; car, lui dit-on, il n'y avait chez cette nation qu'une seule loi, une seule constitution, qu'il ne devait ni bouleverser ni détruire. Il remonta sur son navire avec ses compagnons, mais débarqua de nouveau sur un autre point. Comme ici Adalbert et ses compagnons profanèrent, sans le savoir, à ce qu'il paraît, un bois sacré, on le jugea digne enfin de mourir pour le Dieu crucifié, avant de lui avoir gagné une seule âme. Il tomba percé de sept coups de lance, et expia par la mort son prétendu crime. Ses compagnons furent renvoyés sains et saufs en Pologne. Ils apportèrent au duc Bolislav la nouvelle de ce malheur. Le duc Bolislav fit aussitôt réclamer aux Prussiens le corps du pieux martyr. On le lui donna en échange d'une

forte rançon, qui toutefois, selon la tradition populaire, se réduisit à presque rien par un miracle (1). Il fit solennellement ensevelir le corps dans l'église principale de Gnesne. C'était l'an 997.

Le monde était en éveil. La menaçante année qui s'approchait, l'an 1000 après la naissance de Jésus-Christ, tendait et effrayait l'imagination. On éprouvait partout le besoin de s'édifier et de se livrer à des pratiques pieuses. Mais le siècle était devenu plus pauvre en héros de la foi, et l'on recherchait moins qu'autrefois la couronne du martyre. Les âmes se tournèrent d'autant plus aisément vers l'homme qui s'était sacrifié pour celui au nom de qui tous devaient plier les genoux; il s'éleva d'autant plus rapidement des récits de miracles sans nombre accomplis sur le tombeau du nouveau saint, et nulle part on ne refusa de croire à ces récits. Adalbert n'était pas resté inconnu à l'empereur Otto. Il avait été en communication avec lui lors de son premier séjour à Rome; alors Adalbert, qui s'était sauvé de son évêché, vivait dans un couvent de cette ville. Après que l'empereur fut revenu d'Italie, Adalbert, renvoyé en Bohême, avait encore une fois paru devant lui à Mayence, et par son admirable humilité, non moins que par ses mystérieuses paroles, par ses leçons et ses exhortations, il avait excité l'attention générale. Or Otto reçut la nouvelle de la mort d'Adalbert au moment où il se trouvait dans la disposition d'esprit pénible où devait se trouver un jeune homme longtemps orgueilleux et tout à coup abattu. Alors sans doute l'image de cet homme singulier, qui semblait vivre dans un autre monde plutôt que sur cette terre où s'étaient concentrées jusqu'à ce moment les espérances de l'empereur, dut se présenter à son âme, et les sombres paroles auxquelles jusqu'alors il avait donné peu d'attention retentirent peut-être dans son cœur. De là sa résolution d'aller à Gnesne, de pleurer et de chercher des consolations sur le tombeau de saint Adalbert. Otto arriva heureusement dans cette ville. Le duc Bolislav, qui se regardait comme très-honoré d'une telle visite, le reçut avec la plus grande solennité et la plus grande magnificence. L'empereur se dirigea pieds nus vers le lieu saint, et s'y livra à une édifiante méditation. Pénétré de tous les sentiments religieux, sans se concerter avec l'évêque de Posen, du diocèse duquel Gnesne dépendait, mais comptant sans aucun doute sur son ami le pape, il érigea Gnesne en archevêché, et Gaudentius, frère d'Adalbert, fut le premier évêque placé sur ce siége. L'empereur et le duc, au milieu de fêtes et de joyeux banquets, vécurent dans une telle familiarité, que non-seulement ils se firent mutuellement don de reliques précieuses, mais que plus tard on ajouta foi à un conte populaire, suivant lequel l'empereur aurait ôté sa propre couronne pour la placer sur la tête du duc et le déclarer roi (2); bien plus, il aurait, pour consolider leur amitié, donné une de ses sœurs en mariage au nouveau roi.

En revenant de Gnesne avec une escorte d'honneur de trois cents guerriers polonais, l'empereur se rendit à Magdebourg, où il célébra les fêtes de Pâques. Il fut extraordinairement gracieux et libéral. Il réunit aussi un concile pour terminer ses différends avec Giseler, archevêque de Magdebourg, au sujet du rétablissement de l'évêché de Mersebourg; mais l'adroit prélat se dispensa de paraître, comme plus tard à Aix-la-Chapelle; et une maladie sembla l'excuser jusqu'à ce qu'il pût recourir à d'autres moyens. Puis Otto alla à Quedlinbourg, où il avait passé son enfance. Le jour de Pentecôte il était à Aix-la-Chapelle avec sa sœur Adelheid. Dans son admiration pour Karl le Grand, il voulut voir le tombeau du puissant empereur; et comme les lois de l'Église s'opposaient à ce désir, il fit secrètement ouvrir le tombeau. Il y trouva des choses remarquables. Il y prit une croix d'or, suspendue au cou du grand empereur, et une partie des vêtements qui étaient encore intacts. Il remit consciencieusement le reste dans le tombeau. Mais le crime qu'il avait commis en troublant le sommeil des morts eut ses suites. La figure héroïque de Karl le Grand lui apparut en songe et lui annonça avec colère qu'il mourrait sans postérité. Cette vision menaçante troubla peut-être davantage encore l'esprit déjà agité de ce jeune prince, d'autant que des signes et des merveilles accompagnèrent cette année mystérieuse, et qu'un violent tremblement de terre et une grande comète effrayèrent des hommes plus fortement trempés que ne l'était Otto III. Il n'avait trouvé sa tranquillité ni dans le Teutschland ni en Pologne; il lui fallait aller plus loin. Il prit avec chagrin congé de sa pieuse sœur Adelheid, et lui fit promettre de venir le visiter à Rome. Puis il

repassa en toute hâte les Alpes, sans être averti ou sans faire attention que le Teutschland était pressé et menacé de malheurs et de dangers; que les Danois avaient détruit en partie les fondations de ses pères et se préparaient à détruire le reste; que les conquêtes de ses pères dans les pays slaves de l'autre côté de l'Elbe, qui avaient coûté tant de sang et de larmes, étaient perdues et le christianisme presque entièrement anéanti; que bien plus dans les pays saxons au delà de l'Elbe il était tout aussi compromis que la liberté même du peuple saxon; que dans ce moment même, après la mort du duc Bolislav de Bohême, la Bohême et la Pologne entraient dans une lutte qui pouvait facilement aboutir à la formation d'un grand et dangereux empire de peuples slaves; que, dans l'intérieur du Teutschland, le plus grand mécontentement régnait partout, au point que bientôt, dans la Saxe même, il se forma contre lui une grande conjuration entre des princes ecclésiastiques et laïques, et qui n'éclata pas par cette seule raison qu'elle était inutile; que les seigneurs laïques, par embarras, par passion ou par nécessité, faisaient ce qu'ils voulaient, selon leur pouvoir, et que les ecclésiastiques empiétaient partout : en effet, comme nous allons le raconter, il s'éleva entre Willigis, archevêque de Mayence, qui se croyait tout permis à cause de ses services et de son autorité, et Bernward, évêque de Hildesheim, qui avait été précepteur d'Otto, une violente querelle au sujet de l'abbaye de Gandersheim. Cette querelle, occasionnée, attisée, alimentée par Sophie, sœur de l'empereur, femme très-pieuse, mais aussi princesse vaniteuse, fière, intrigante et légère, dégénéra en indignes violences. Otto arriva heureusement en Italie, où les ducs de Bavière et de Carinthie, et peut-être aussi le duc de Souabe, étaient restés pendant son absence. Il séjourna quelque temps en Lombardie; il célébra la fête de Noël à Rome.

Sauf peut-être quelques excursions, il passa dans cette ville ou aux alentours toute l'année suivante 1001. Mais l'histoire de cette année est singulièrement obscure, et l'on ne nous donne que des indications décousues et confuses sur la position, la vie et les actes d'Otto. Deux ou trois choses toutefois résultent clairement des documents. Le jeune empereur se trouvait dans un état maladif, et son esprit était très-surexcité. Il faisait tous ses efforts pour paraître gai et bienveillant aux yeux du monde, mais il fondait en larmes dès qu'il était seul. Son occupation favorite était de faire du bien par l'aumône, et d'édifier son âme par la prière, le jeûne et la mortification. Il vécut avec le pape dans une bonne intelligence que rien ne troubla, bien plus sans doute parce que, soit respect, soit faiblesse, il obéissait constamment au prudent Gerbert, que parce que Gerbert cédait à sa volonté. Enfin, tandis que le Teutschland était livré à une grande confusion, Otto fut impliqué dans de mauvaises querelles et dans des embarras, tantôt à Rome, tantôt par les Romains; et quelque soin qu'il mît à flatter les Romains, il ne voyait chez eux que désunion, opposition, ressentiment, haine et sédition, de sorte que plus d'une fois il tomba en de grands dangers, et qu'enfin il périt au moment où l'année était à peine écoulée.

Dès le commencement de l'année, le vénérable Bernward, évêque de Hildesheim, vint à Rome pour invoquer l'appui de l'empereur et du pape contre l'arrogance dont Willigis, archevêque de Mayence, se rendait coupable dans la querelle au sujet de Gandersheim. Cette querelle avait déjà pris naissance depuis plusieurs années, avant que Bernward eût été élevé au siége épiscopal. L'occasion s'en était trouvée dans cette circonstance, que Sophie, sœur d'Otto III, qui songeait à se vouer au Seigneur, insistait, dans l'arrogante vanité particulière à sa maison, sur ce qu'elle ne voulait être consacrée que par un homme décoré du pallium, par un archevêque. Mais l'abbaye de Gandersheim, où elle voulait prendre le voile, dépendait de l'évêché de Hildesheim. Elle s'adressa donc à Willigis, archevêque de Mayence; et Willigis, comptant sur la grande influence que sa position lui assurait, n'hésita pas à se rendre à ses désirs, en soutenant que Gandersheim dépendait de l'évêché de Mayence. Cependant ce plan échoua contre la conduite bien simple d'Osdag, qui était alors évêque de Hildesheim. L'archevêque en fut blessé ainsi que la jeune religieuse, à laquelle sa haute naissance donnait d'autant plus de pouvoirs sur les sœurs du monastère, que l'abbesse, Gerberga, sœur de Heinrich II, duc de Bavière, souffrait d'une maladie de langueur et ne pouvait s'inquiéter de l'ordre et de la discipline. De là de continuelles intrigues et une agitation singulière. Sur ces entrefaites, Bernward devint évêque de Hildesheim. Willi-

gis nourrissait contre lui une vieille jalousie, parce qu'il était très-respecté et très-aimé du jeune roi, et que Willigis redoutait tout rival. En conséquence, il porta ses prétentions toujours plus loin, s'immisça en tout, et afin de pouvoir compter sur la sœur de l'empereur, il chercha à lui procurer toute sorte de liberté, et par là il ne s'exposa pas seulement avec elle à de mauvais bruits, mais il affaiblit aussi la discipline monastique. Et comme enfin il assigna arbitrairement un concile à Gandersheim, sans l'assentiment de Bernward, et même sans l'en avoir instruit d'avance; comme il y appela aussi des évêques étrangers qui dépendaient de lui, et qu'à toutes les protestations que Bernward fondait sur des diplômes et sur les principes de l'Église, il n'opposait que des menaces passionnées, le vénérable évêque crut qu'il ne lui restait d'autre ressource que de se rendre à Rome, où se trouvaient le pape et l'empereur. A son arrivée, Bernward fut reçu par tous deux avec dignité, amitié et affection; et, d'après ses griefs, d'après la nouvelle récente que l'archevêque, persistant dans l'arbitraire, avait réellement tenu le concile qu'il avait indiqué, après le départ de Bernward, un concile fut convoqué à Rome pour décider cette affaire. Les évêques du territoire de Rome et d'autres parties de l'Italie se réunirent. Trois évêques teutschs qui se trouvaient en Italie furent aussi présents : Sigefrid d'Augsbourg, Heinrich de Würtzbourg et Hugo de Zeitz. Le pape et l'empereur présidèrent à l'assemblée; le duc Heinrich de Bavière y assista, ainsi que les abbés, les prêtres et les diacres et tous les grands fonctionnaires laïques de Rome. Le concile prononça contre Willigis; et le pape envoya comme légat dans le Teutschland le cardinal-prêtre de l'Église romaine, Friderich, Saxon de naissance, qui devait tenir un synode à Pölden et rétablir la paix dans l'Église. Le légat arriva et tint le concile. Mais l'archevêque Willigis lui témoigna, ainsi qu'à son concile, le dernier mépris. D'abord il chercha à troubler et à intimider les vénérables pères par le bruit d'hommes armés introduits dans le lieu de la réunion; et comme cela ne lui réussit pas, il quitta Pölden et retourna à Mayence, sans s'inquiéter du légat et des ordres du pape et de l'empereur, qu'il avait apportés. Cette insolence détermina le légat à indiquer un concile qui devait se tenir le jour de Noël en présence du pape lui-même; il écrit en ces termes à l'archevêque : « Comme tu t'es soustrait au concile et que tu as désobéi aux ordres du pontife romain, je t'interdis, au nom des apôtres Pierre et Paul, et de leur vicaire le pape Sylvestre, tout acte de sacerdoce, jusqu'à ce que tu aies comparu devant le pape. » Après que le légat, sans avoir terminé cette affaire, fut revenu en Italie et eut rendu compte de sa mission, le pape et l'empereur, indignés de la conduite de Willigis, envoyèrent à tous les évêques teutschs l'ordre de comparaître devant eux vers Noël, non-seulement pour un concile, mais encore prêts avec leurs vassaux pour entrer aussitôt en campagne sur l'ordre de l'empereur : car les forces dont l'empereur pouvait encore disposer en Italie, et sur lesquelles seulement le pape pouvait s'appuyer, étaient très-peu considérables, comme nous le verrons bientôt; et sans doute tous deux espéraient réussir à maintenir et à augmenter leur autorité réciproque, en se favorisant mutuellement. Mais ils se virent déçus. Willigis savait bien que les évêques teutschs n'étaient pas disposés à se conformer aux ordres d'un pape qui semblait s'être fait l'esclave de la puissance temporelle, ni à amener leurs vassaux à un jeune empereur qui avait renoncé à sa patrie, et qui était déjà presque entièrement abandonné des princes laïques du Teutschland. Il persévéra donc dans la voie où il était entré, sans s'inquiéter de l'empereur ni du pape. Des évêques teutschs cherchèrent, il est vrai, à arranger l'affaire dans un concile de Francfort; mais comme cette tentative échoua, ils abandonnèrent tous également l'affaire à elle-même. Willigis et Sophie, sœur de l'empereur, continuèrent tantôt à insulter, tantôt à braver le vénérable évêque Bernward par tous les moyens, même avec des bandes armées, jusque dans Hildesheim et dans son palais épiscopal. Lorsque enfin la fête de Noël arriva, pas un seul de tous les évêques teutschs ne parut devant le pape et devant l'empereur : l'évêque Bernward seul envoya son maître et son ami, le prêtre Tangmar, qui a écrit sa vie, à Rome, et pour excuser son absence motivée par de grandes infirmités, et pour rendre compte de l'état des choses et solliciter encore une fois une intervention efficace.

Assurément, les renseignements que Tangmar, témoin oculaire, nous a laissés sur ces événements sont très-remarquables. Les chro-

niques sont pauvres et donnent rarement l'ensemble des choses. Mais ces monuments nous révèlent l'état intérieur de l'empire teutsch et montrent la décadence totale de l'autorité royale. Cette querelle elle-même offre encore un intérêt particulier, si on la compare aux discussions élevées en France au sujet de l'archevêché de Reims. Quelque différents que pussent être les deux cas dans leur origine, ils se ressemblent en ce que dans l'un et dans l'autre le pape réclama le droit de juger. Dans la querelle française, le roi de France faisait cause commune avec le clergé de ses États contre le pape, et celui-ci n'avait, en dehors du pouvoir spirituel, à sa disposition pour mettre ses prétentions en pratique, d'autres forces que celles que le roi des Teutschs aurait pu ou voulu lui prêter; dans la querelle teutsche, les ecclésiastiques du Teutschland étaient divisés, et le roi des Teutschs agissait de concert avec le pape. A la fin de l'an 1001, les choses étaient arrivées au point que si le pape et l'empereur n'osèrent pas encore prendre une résolution vigoureuse dans le concile de Todi, auquel Tangmar donna lieu, ils devaient nécessairement frapper un coup décisif; et ce coup, de quelque manière qu'il tournât, semblait devoir entraîner de grandes conséquences. Mais les événements dont nous allons parler interrompirent la marche de cette affaire et amenèrent une solution inattendue.

Dans le même temps où l'évêque Bernward se trouvait à Rome, peut-être au printemps de cette année, l'empereur fit assiéger la ville de Tivoli. La raison de ces hostilités est inconnue; mais évidemment les habitants avaient refusé de reconnaître l'empereur pour leur souverain. Tivoli fut serrée de près, mais l'empereur ne put la prendre. L'exaspération était grande des deux côtés. L'empereur se rendit en personne devant cette ville opiniâtre. Alors le pape et l'évêque Bernward jouèrent le rôle de médiateurs. Ils déterminèrent les habitants de Tivoli à se livrer humblement à la discrétion d'Otto, et décidèrent celui-ci à leur accorder un entier pardon. Mais l'empereur ayant voulu retourner à Rome, il trouva aussi cette ville en rébellion ouverte; les portes étaient barricadées; l'entrée lui en fut refusée. Les Romains, dit-on, étaient mécontents de ce que l'empereur n'eût pas détruit Tivoli; mais comme plusieurs amis de l'empereur furent assassinés à Rome, il est vraisemblable que les Romains avaient cherché à profiter de l'absence de l'empereur et du pape pour secouer le joug étranger qui pesait sur eux. On en vint aux armes: le combat fut rude. Bientôt toutefois les Romains virent qu'ils succomberaient. Ils demandèrent donc la paix, également par la médiation de Bernward, et promirent encore une fois d'être fidèles et dévoués à l'empereur. Otto monta sur une tour élevée pour faire une brèche aux fortifications, et adressa aux Romains un discours qui n'est pas indigne d'attention, non comme discours, mais comme aveu des fautes du roi des Teutschs: le prêtre Tangmar l'a entendu, et nous l'a conservé:

« Écoutez, dit-il, les paroles de votre père, et gravez-les dans vos âmes. N'êtes-vous pas mes Romains? Pour vous j'ai quitté ma patrie et mes parents. Par amour pour vous, j'ai dédaigné mes Saxons, tous les Teutschs, mon propre sang. Je vous ai conduits dans les contrées lointaines de mes États, où vos pères, lorsqu'ils tenaient le monde sous leur domination, n'avaient jamais mis le pied, pour étendre votre nom et votre gloire jusqu'aux extrémités de la terre. J'ai fait de vous mes fils; je vous ai donné la préférence sur tous. Pour vous, j'ai excité contre moi une haine universelle; et en reconnaissance de tout cela, vous m'avez rejeté, moi, votre père, et vous avez cruellement assassiné les amis investis de ma confiance. Vous m'avez exclu, bien que vous ne puissiez m'exclure; car je vous porte dans mon cœur paternel, et je ne souffrirai pas que vous soyez arrachés à mon affection. Mais, je le sais, vous êtes innocents; quelques misérables vous ont abusés. Je les vois de mes yeux; vous tous, vous les voyez: car ils ne rougissent pas de souiller de leur présence votre innocence. »

A ces mots, la multitude fondit en larmes, et promit satisfaction à l'empereur. Dans le fait deux chefs de l'entreprise furent arrêtés, cruellement maltraités et jetés comme victimes expiatoires du crime de tous au pied de la tour où se trouvait Otto. Puis celui-ci entra dans Rome. Mais les choses restèrent dans le même état, et les sentiments ranimés par un moment d'enthousiasme ne purent en changer la nature.

Il paraît toutefois que le jeune empereur compta sur la durée de ces relations amicales, s'il est vrai que dans le cours même de cette année

il envoya une nouvelle ambassade à Constantinople pour renouer les négociations au sujet de son mariage, que les événements de Rome avaient interrompues. Mais avant même que le premier mois de l'année suivante, 1002, se fût écoulé, Otto, ce jeune homme de vingt et un ans, n'était plus qu'un cadavre. Il mourut à Paterno le 23 janvier. Les indications relatives à sa mort sont tout aussi diverses que celles qui ont trait à beaucoup de circonstances de sa vie. Selon quelques auteurs teutschs, il mourut de la fièvre ou de la fièvre pourprée; selon d'autres, il avait fait sa concubine de Stéphanie, veuve de Crescentius, et cette femme vengea par le poison l'assassinat de son mari. On ne peut démêler la vérité. Ce qui est certain, c'est que depuis deux ou trois ans Otto avait été maladif. Tant de douleurs avaient fondu à la fois sur le jeune prince, que le poids en pouvait bien briser ses forces. S'il a été empoisonné, ce ne fut vraisemblablement pas maintenant, aux jours de sa souffrance et de son abattement, mais précedemment, aux jours de sa prospérité et de son arrogance, et le poison mina peu à peu et détruisit sa santé. Quoi qu'il en soit, cette assertion d'empoisonnement contient un grave témoignage sinon contre le jeune empereur lui-même, du moins des relations violentes et malheureuses où le roi des Teutschs s'était placé à l'égard des Romains et des Italiens en général. Et les événements qui se passèrent aussitôt après la mort d'Otto III prouvent aussi combien cette position était contraire à la nature, et à quel point étaient arrivées la haine et la fureur des Italiens contre les Teutschs.

Les princes teutschs qui, à cette époque, se trouvaient auprès du malheureux empereur, connaissant bien la situation défavorable où ils se trouvaient, la faiblesse des Teutschs en Italie et le bouillant ressentiment des Italiens cherchèrent à cacher la mort d'Otto. Ils craignaient qu'il n'y eût un soulèvement, qu'on ne leur arrachât le corps de l'empereur, et que celui-ci ne fût, même après sa mort, l'objet d'insultes et de mauvais traitements. Ils crurent nécessaire de rassembler en une seule masse les soldats teutschs disséminés dans la ville, afin de réunir des forces sous les armes desquelles les restes mortels d'Otto III pussent être arrachés à un pays ennemi qu'il avait tant aimé, et être amenés dans un tranquille tombeau, au sein de sa patrie qu'il avait dédaignée. Bientôt toutefois le bruit de sa mort se répandit. Aussitôt tout se mit en mouvement. Effrayés de cette agitation, les Teutschs crurent nécessaire de se hâter avant que les masses soulevées n'eussent pu réunir leurs forces. Mais ils furent forcés d'abandonner à leur sort beaucoup de leurs compatriotes qui manquaient de chevaux. Et bientôt il fut évident qu'ils n'avaient pas un instant à perdre. Dans le même moment, en effet, où le convoi funèbre se mettait en marche, la sédition éclata. Trois fois l'escorte fut assaillie; à la troisième attaque seulement elle réussit à s'ouvrir une issue, à échapper et à sauver le cadavre. Mais le danger n'était point passé. Pendant sept jours il fallut se faire un passage les armes à la main, et le convoi continua sa route en soutenant des combats continuels. Ce ne fut qu'à Vérone que l'on trouva quelque sûreté. Sur les frontières de Bavière, le duc Heinrich reçut le lugubre cortége en versant des larmes, mais aussi en méditant de vastes projets. Le corps d'Otto fut conduit par Augsbourg et Cologne à Aix-la-Chapelle, où on l'ensevelit enfin dans l'église de la Ste-Vierge-Marie.

CHAPITRE V.

ÉTAT DE L'EMPIRE TEUTSCH APRÈS LA MORT D'OTTO III. — LE DUC DE BAVIÈRE HEINRICH III ET SES CONCURRENTS A LA COURONNE TEUTSCHE.

L'an 1002.

En parlant de la mort d'Otto II, nous avons exprimé l'opinion qu'il était mort à *propos*, parce que, s'il avait vécu plus longtemps, il se proposait de se jeter lui-même et d'entraîner sa patrie dans un labyrinthe dont on ne pouvait voir l'issue. Nous pouvons répéter avec bien plus de force cette opinion à l'occasion de la mort d'Otto III, bien que pour d'autres motifs. Ce malheureux jeune homme, poussé par son éducation à des vues et à des tendances essentiellement fausses, avait évidemment perdu toute contenance et toute direction. Dédaignant, dans son orgueil, sa patrie, oublié ou méprisé par elle, il avait élevé un trône sans éclat sur un rocher miné dans sa base et qui avait à peine encore assez de force pour briser les vagues d'une mer violemment soulevée. Les outrages auxquels son cadavre fut exposé sont de graves indices de ce que l'on aurait fait contre

lui, s'il avait vécu plus longtemps; et il n'est pas facile de comprendre quel bien aurait pu résulter de ces événements pour l'Italie, pour le Teutschland, pour le monde.

Mais dans quel état Otto III laissa-t-il ses royaumes? L'homme qu'il admirait et qui avait sa confiance, l'homme qu'il avait placé sur le trône apostolique, le pape Gerbert était déjà entre les mains de la mort, et s'il n'avait pas encore cessé de respirer, il avait du moins cessé d'agir. Le grand plan que sans doute l'on avait conçu dans le Teutschland, de consolider, de fortifier, avec l'aide du premier prêtre du monde chrétien, et en subordonnant la plus haute puissance spirituelle à la plus haute puissance temporelle, l'empire romain réuni à la couronne teutsche, de l'étendre et de l'accroître incessamment, ce grand plan se réduisit à rien; et dévoilé désormais et connu de tous, il fut, sinon abandonné, du moins perdu. Comme nous l'avons déjà dit, la torche des funérailles d'Otto III fut pour toute l'Italie un brandon qui enflamma aussitôt les matériaux accumulés par le mécontentement et la haine de l'étranger. Si les Italiens n'arrivèrent pas alors plus que jadis à la concorde et à l'unité, tout le pays fut du moins encore une fois perdu pour les Teutschs, et tous les efforts faits depuis cinquante ans, moins pour le conquérir que pour le conserver, parurent tentés en vain, et toutes les cruautés commises, tantôt par nécessité, tantôt par arrogance, semblèrent avoir été vainement accomplies.

Quant au Teutschland lui-même, il n'était plus un empire que par la communauté d'origine, de langue et de mœurs de ses habitants, par d'anciens souvenirs, et peut-être aussi par les relations ecclésiastiques et par les liens du sang qui unissaient de grandes maisons du Nord et du Midi; mais ce n'était plus un empire par l'union civile et par l'unité du pouvoir et du gouvernement. Dans le demi-siècle qui venait de s'écouler, et dans lequel les rois avaient partagé leur attention entre le Teutschland et l'Italie, il avait été souvent impossible de trouver le foyer de l'empire: tantôt le trône royal avait en quelque sorte disparu, tantôt il avait reparu sans dignité, orné de vaines décorations; la couronne était comme brisée, de sorte qu'il fallait en recueillir les morceaux chez les divers peuples teutschs. Une puissance établie sur une base solide, qui repose sur les besoins d'un vieux peuple et qui est consacrée par une habitude immémoriale, peut dormir longtemps sans se perdre ou sans être oubliée; mais une souveraineté nouvelle chez un peuple qui n'est pas encore fait, doit avoir une activité non interrompue et chercher à se maintenir et à s'accroître par les mêmes moyens qui lui ont donné naissance; autrement, elle ne s'appuie pas sur le respect, elle n'est pas soutenue par la crainte, et elle retombe sur elle-même. Dans le Teutschland on avait été forcé de se tirer d'affaire sans roi : il était donc impossible que la royauté conservât l'autorité dont elle ne pouvait se passer. Il avait été rarement question d'affaires communes à tout le pays; les diètes générales elles-mêmes étaient tombées dans l'oubli. Tous les liens étaient dissous. Ceux qui, en leur qualité de grands dignitaires de l'empire, devaient agir dans un seul esprit, étaient devenus des princes puissants qui suivaient leurs voies particulières pour atteindre un but particulier : les membres vigoureux vivaient de leur propre vie, et une âme commune n'en faisait pas, en les réunissant, un corps bien organisé. Les limites de l'empire elles-mêmes n'étaient nulle part assurées, si ce n'est sur les points où la faiblesse des voisins faisait leur sûreté.

Toutefois rien n'était encore perdu sans retour. La nationalité teutsche, si jeune encore, tendait à sa forme et à sa beauté, et ne pouvait trouver que dans le trône royal l'appui qu'elle désirait et cherchait. La nature bizarre de la féodalité, qui ne souffrait pas de propriété pure, et ne connaissait pas de véritable liberté; la jalousie entre les seigneurs laïques et les seigneurs ecclésiastiques; l'envie que les uns et les autres se portaient entre eux; le danger dont menaçaient des peuples étrangers; enfin le génie opprimé des grandes masses, qui ne demandait que de l'air et de l'espace pour se développer énergiquement : tout cela offrait à la royauté des ressources inépuisables pour donner à l'empire de la grandeur et de la force, et pour se rendre elle-même irrésistible. Mais ce qui est certain, c'est que ces moyens ne pouvaient être mis en œuvre et employés pour le progrès mutuel de la royauté et de l'empire que par un homme d'un génie profond, de vues nettes et d'une fermeté inébranlable; et, après la mort d'Otto III, le Teutschland reçut un roi qui ne manquait pas, il est vrai, de connaissances et de lumières

qui se distinguait aussi, il est vrai, par sa piété, par ses bonnes mœurs et par un caractère doux et bienveillant; mais à qui manquaient la force du coup d'œil, une attitude ferme et une volonté énergique; qui de plus ne jouissait pas d'une bonne santé, et qui par là même tombait tantôt dans une certaine pesanteur d'esprit, et tantôt se laissait dominer par la colère, par l'entêtement et par d'autres passions. Ce fut Heinrich III, duc de Bavière, dont le père et l'aïeul avaient cherché par tant d'efforts et par tant de querelles à arriver à la couronne, avec autant de persévérance que de mauvais succès. Et cet Heinrich, second roi et premier empereur du nom, occupa pendant toute une génération le trône de l'empire teutsch.

Lors de la conjuration formée par des princes teutschs contre Otto III, ces princes s'étaient adressés au duc Heinrich, et lui avaient offert la couronne teutsche, dont Otto semblait faire si peu de cas, ébloui qu'il était par l'antique splendeur de Rome : mais Heinrich, à ce qu'on raconte, avait rejeté cette proposition, parce qu'il se rappelait les paroles que lui avait adressées son père mourant. Mais la dignité royale ne lui était pas indifférente. Sa femme Kunigunde, fille de Sigefrid, comte de Lützelbourg, ne manquait pas non plus d'ambition, malgré toute sa piété; et comme le duc Heinrich, son époux, n'avait plus dès lors grand espoir de lui donner les plaisirs de la maternité, quoiqu'il ne fût que dans la trentième année de son âge, il montrait d'autant plus de condescendance pour ses désirs et pour sa volonté. Tandis qu'aux yeux du monde elle se donnait à elle-même, ainsi qu'à son mari, le mérite chrétien de garder la virginité dans le lit conjugal, sans toutefois échapper entièrement aux traits de la calomnie, elle s'occupait sans doute de préférence de pratiques pieuses, mais elle n'oubliait pas non plus les choses d'ici-bas, et elle s'efforçait tout au moins d'assurer par l'influence de son chaste époux à son frère et à ses parents des honneurs et des dignités qu'elle ne pouvait pas même reporter sur ses propres enfants. Il n'est donc pas invraisemblable qu'elle ait nourri et enflammé chez son mari le désir d'arriver à la couronne.

Dans l'empire des Franks, la dignité royale avait été, de toute antiquité, regardée comme héréditaire. Même après la dissolution de cet empire, l'hérédité avait à peine été révoquée en doute dans l'empire des Teutschs, ou des Franks orientaux, selon le langage de l'époque, tant que des Karolingiens légitimes purent élever des prétentions sur la dignité royale. Mais depuis qu'Arnulf le Bâtard avait obtenu la couronne, l'incertitude s'était fait jour. On avait été forcé d'élire ou de reconnaître un roi, et personne ne doutait que le droit d'élire ou de reconnaître et de rejeter n'appartînt aux princes et aux vassaux ecclésiastiques et laïques de l'empire. Mais on fut dans le doute. L'élection du roi d'un État est toujours dangereuse pour un peuple, surtout par deux raisons : d'abord l'action du pouvoir suprême se trouve interrompue par elle, quelquefois même pour longtemps, et une large porte est ouverte à l'illégalité; en second lieu, elle donne à des passions nobles et basses l'occasion de se déchaîner, et elle produit les factions et les guerres civiles. Cette vérité s'était déjà révélée aux Teutschs par leur propre expérience; aussi se tournaient-ils toujours avec plaisir vers la famille qui était une fois arrivée au trône. Il n'est donc pas douteux que la couronne teutsche ne fût devenue héréditaire comme l'était devenue celle de France, si à travers une longue suite de générations le fils avait succédé sur le trône à son père. Mais la Providence avait autrement disposé le sort du Teutschland. A peine deux ou trois hommes de la même famille étaient-ils arrivés à l'empire, qu'il ne restait qu'un mineur; et à peine celui-ci et un ou deux princes après lui avaient-ils porté le titre de roi, que la famille s'éteignait. Par là les princes et les seigneurs teutschs étaient tantôt rappelés à leur droit d'élection, tantôt forcés de l'exercer. Les choses se passèrent maintenant comme plus tard. La race royale de Saxe était encore jeune, et n'avait pas encore projeté ses racines dans tous les cantons de tout ce grand peuple. Elle avait grandi sous la lumière de l'histoire, bien plus, sous les yeux d'hommes encore vivants. Il y avait encore dans le Teutschland des hommes qui, dans leur enfance, avaient vu la sage grandeur de Heinrich Ier, la brillante jeunesse d'Otto le Grand, ses luttes et ses combats, ses dangers et sa fortune. Il y en avait beaucoup encore que l'orgueil et l'arrogance d'Otto avaient blessés et détachés de lui et de sa maison. Les mœurs étrangères adoptées par Otto II et son indifférence pour la patrie se retraçaient en général à des mémoires récemment frappées; et à sa mort

la pensée s'était élevée chez beaucoup d'hommes même bien intentionnés que l'on ne devait pas laisser le titre de roi à son fils mineur, quoiqu'on lui eût déjà juré fidélité. L'idée de l'hérédité de la couronne était donc sinon tout à fait détruite, du moins très-ébranlée.

Heinrich, duc de Bavière, savait tout cela; et quoiqu'il fût fier de descendre de Heinrich Ier et d'être lié par le sang à Otto le Grand, quoiqu'il parlât volontiers comme ses amis du droit héréditaire qu'il avait à la couronne (1), sa conduite prouve de la manière la moins équivoque qu'il attendait beaucoup plus de succès d'une action raisonnable et de l'adresse que sur ses prétentions héréditaires. Il paraît que dans le principe il regarda Otto, duc de Carinthie, père du pape Grégoire V, comme son concurrent le plus dangereux, et peut-être comme son seul concurrent à la couronne; car Otto descendait également, par sa mère, de la maison de Saxe, et il jouissait d'une très-grande considération à cause de son âge et de ses exploits, et peut-être aussi parce que son fils avait été le chef de l'église chrétienne d'Occident. Aussi, dès que Heinrich eut appris la mort d'Otto III, il engagea le duc Otto à rechercher la couronne; il promettait de soutenir lui-même sa cause avec force et fidélité. Le duc Otto, toutefois, déclina la proposition de Heinrich. Peut-être ne se fiait-il pas au désintéressement de son parent et voisin, dont le nom seul rappelait déjà de pénibles souvenirs; peut-être aussi, comme il gouvernait en même temps le marquisat de Vérone, et qu'il connaissait bien les relations de l'Italie, craignait-il d'être forcé de renoncer à des possessions réelles ou de les perdre pour un bien incertain qui donnait plus d'éclat que de puissance. D'autre part, soit par reconnaissance et par bienveillance, soit pour d'autres raisons, il se déclara pour le duc Heinrich, dont il soutint et favorisa de toute manière la cause.

Mais le duc Heinrich craignait encore un autre personnage, sinon comme concurrent à la couronne, du moins comme un dangereux adversaire : c'était ce markgraf Heinrich le jeune, fils de Berthold, qui jadis avait été le complice de son père, mais qui avait ensuite fait un arrangement avec Otto II, et avait été élevé par cet empereur au duché de Bavière. Le markgraf se distinguait par sa bravoure, par ses goûts belliqueux et par ses talents militaires; il avait encore un parti considérable parmi les Bavarois, et le ressentiment que lui avait inspiré la perte de ce duché vivait encore dans son âme. Il avait une fois déjà causé des inquiétudes au duc Heinrich, dans le temps où son père était mort à l'improviste loin du pays des Bavarois. Alors il avait réussi à prévenir tous les projets que le markgraf pouvait nourrir; mais maintenant qu'il recherchait la couronne, l'inimitié du markgraf pouvait lui être aussi nuisible que son amitié lui était désirable. Aussi chercha-t-il à le gagner. Et il y parvint : car il lui promit l'investiture du duché de Bavière s'il arrivait lui-même au trône; et le markgraf, satisfait de l'étendard, n'envia plus la couronne à son ancien ennemi. C'était certainement une chose tout aussi peu fondée sur une loi que sur les idées de cette époque, que le roi des Teutschs ne pût et ne dût être en même temps le duc d'un pays teutsch; Otto le Grand seul avait donné un exemple que l'on citait, et qui provoquait l'imitation. Mais c'était un exemple dangereux, et ce qui chez Otto avait été sagesse ou nécessité pouvait aisément devenir folie chez d'autres. Un roi des Teutschs, qui voulait être en même temps empereur romain et régner en Italie non moins que dans le Teutschland, ne pouvait rester duc de Saxe, d'un pays forcé d'être constamment sous les armes contre les Slaves et les Danois. Mais il en était tout autrement d'un duc de Bavière arrivant au trône de la nation teutsche. Dans le cas même où il s'attachait à la malheureuse idée de dominer aussi sur l'Italie, non-seulement il pouvait raisonnablement garder le duché de Bavière, mais encore il semblait dans la nécessité de le garder, à cause de sa position relativement à l'Italie, afin de donner à sa souveraineté sur ce pays de la considération et de la consistance. Et, à cette époque, la Bavière n'était menacée par aucun ennemi qui nécessitât le séjour continuel du duc dans le pays. Car les Bohêmes, amenés d'ailleurs par l'introduction du christianisme et par la reconnaissance de la suzeraineté du roi des Teutschs à une position et à des idées plus pacifiques, étaient serrés d'assez près par les Polonais; et en Hongrie l'on ne songeait plus à se jeter de nouveau sur le Teutschland pour y chercher le pillage et le butin. Les leçons données aux Hongrois par Heinrich Ier et par Otto le Grand dans le Hartz et sur le Lech n'avaient pas encore

perdu leur impression; le jeune duc des Hongrois, Waik, fils de Geisa, avait été décidé, par des prêtres teutschs, par le concours et la protection d'Otto III et du duc Heinrich, à reconnaître le Dieu crucifié; il occupait maintenant, sous le nom de roi Étienne, le trône chrétien de son peuple encore presque tout païen; il avait épousé Gisla, sœur du duc Heinrich, et, à cause de tout cela, il se trouvait à l'égard de son peuple dans une position telle, qu'il devait penser à obtenir le secours du Teutschland, en cas de besoin, bien plus qu'à inquiéter les frontières de l'empire teutsch. Le duc Heinrich n'aurait donc pas dû ouvrir son esprit à l'idée de renoncer à la Bavière, dans le cas où il obtiendrait la couronne. Il se peut toutefois que dans ce moment il n'ait pas encore songé sérieusement à cet abandon, mais qu'il cherchait seulement à en flatter le markgraf pour le gagner à ses intérêts; c'était pourtant peut-être un mal qu'il parlât d'un tel projet, et que par conséquent il fit entrevoir la possibilité d'une cession de la Bavière.

Après qu'il se fut ainsi entendu avec le duc Otto et avec le markgraf Heinrich, le duc Heinrich de Bavière pouvait être assez sûr de son but, et sans doute il attendit avec tranquillité le convoi funèbre d'Otto III. Mais on vit bientôt que d'autres princes de l'empire teutsch désiraient la couronne, ou étaient résolus à y prétendre. Parmi eux, Ekkihard, markgraf de Misnie, et Hermann II, duc d'Allemannie et d'Alsace (2), étaient les plus considérables.

Ekkihard était un homme doué de toutes les vertus que dans ce siècle on prisait le plus. Il avait acquis une grande autorité dans les conseils et sur les champs de bataille. Par une longue série de glorieux exploits il avait inspiré une haute confiance aux hommes de tout rang, et on le considérait généralement comme l'une des plus fortes colonnes de l'empire chancelant. Issu d'une illustre famille de la Thuringe orientale, fils du brave comte Gunther, il avait appris de bonne heure, sous la direction de son père, à manier les armes.

Elevé au margraviat de Meissen, il commença son œuvre par la prise de cette ville, dont Bolislav, duc de Bohême, s'était emparé par trahison durant les troubles excités contre Otto III par Heinrich le Querelleur, duc de Bavière, et père du duc actuel; puis il mit ce duc Bolislav dans un tel embarras, qu'il le força à se reconnaître son vassal, obligé envers lui au service militaire: car l'empire en était venu à ce point de décadence, que les victoires des grands dignitaires, des ducs et des markgrafs ne tournaient pas à l'avantage de l'empire, mais à l'avantage personnel de celui qui les remportait. Ensuite les Wiltzes, peuple récalcitrant, et qui tenait opiniâtrément à sa liberté, avaient été soumis au joug par le markgraf Ekkihard. Bolislav, duc de Pologne, effrayé des succès de cet homme puissant, fut tellement circonvenu tantôt par des flatteries, tantôt par des menaces, qu'il ne crut pouvoir mieux faire que de s'attacher à lui, de rechercher et de mériter son amitié. Sans Ekkihard, Otto III, en l'an 1000, n'aurait pu ni entreprendre son voyage à Gnesne, ni jouir de la réception qui lui fut faite. Toutes ces choses avaient assuré au markgraf une confiance si générale, que presque tous les comtes de la Thuringe, et ceux des anciennes Marches de ce pays, qui, dans l'état où se trouvaient la Saxe et l'empire, pouvaient à peine savoir à qui ils appartenaient, et qui pourtant, dans leur position à l'égard des peuples slaves établis du Danube à la mer Baltique, sentaient sans doute le besoin de l'union, s'étaient volontairement réunis sous son commandement suprême; aussi le considérait-on comme duc de toute la Thuringe. Enfin, en Italie, et dans un moment de grand danger, Ekkihard avait déployé dans tout leur éclat sa bravoure et ses talents militaires, et par là, même dans les derniers temps, il avait donné un nouveau lustre à son nom. Et comme de plus il avait épousé Suanehild, sœur de Bernhard, duc de Saxe, habituellement appelé Benno; comme aussi le markgraf Gero, son voisin au nord-est, était fils de sa femme, né du premier mariage de celle-ci avec le markgraf Thietmar; comme par conséquent il semblait pouvoir compter sur les secours de son beau-frère et de son beau-fils, il se peut qu'il n'ait nullement regardé comme une chose trop hasardée d'étendre la main vers la couronne. Mais Ekkihard oubliait que la gloire se trouve presque toujours en face de l'envie, que la puissance éveille la jalousie, et que rarement la vertu reste sans ennemis. Les hommes supportent bien une grandeur à laquelle ils sont habitués, mais ils ne pardonnent pas aisément une élévation soudaine. Ekkihard d'ailleurs ne se rappelait peut-être plus qu'il

avait profondément blessé son voisin au nord, le markgraf Luithar; car, aux jours de sa grandeur, il avait refusé au fils de celui-ci, à Wirinhar, sa fille, la belle Luidgarde, bien que précédemment elle eût été promise à ce bouillant jeune homme.

Le second concurrent à la couronne, Hermann II, duc de Souabe, ou, comme on le nommait d'habitude, le duc d'Allemannie et d'Alsace, était également un homme distingué. Il était fils du duc Udo, qui avait péri dans la bataille contre les Sarrasins, où Otto II se sauva d'une manière si romanesque, et, depuis quelques années, il était arrivé au duché de Souabe après la mort de Kunrad son oncle (3). On connait peu ses actes jusqu'à ce moment; mais il s'était signalé en Italie; il était considéré pour sa prudence, et on l'aimait pour sa bienveillance et son affabilité; il avait aussi la réputation d'être inébranlable dans sa volonté. Les Souabes lui étaient dévoués, à peu d'exceptions près, et il croyait pouvoir compter sur les Franconiens. Car ceux-ci n'avaient pas oublié que l'empire avait porté le nom de Frank, ni la manière dont Heinrich le Saxon était arrivé à la couronne, ni le sort qui avait frappé le duc Eberhard. De plus, le duc Hermann était marié avec Gerberga, nièce de l'impératrice Adelheid, fille de Kunrad, roi de Bourgogne, dont le frère portait maintenant le titre de roi dans ce pays. Ce mariage lui avait apporté de grands biens (4), et le frère de sa femme semblait devoir soutenir utilement ses intérêts.

CHAPITRE VI.

CAMPAGNES DE HEINRICH POUR S'ASSURER LA COURONNE; SA VICTOIRE SUR SES COMPÉTITEURS. — CHACUN DES PEUPLES TEUTSCHS LE RECONNAIT POUR ROI, SOUS LE NOM DE HEINRICH II.

L'an 1002.

Le duc Heinrich n'égalait pas en énergie, en vertu et en génie les hommes qui, comme lui, visaient à la couronne; mais le hasard et la fortune le favorisèrent. Le convoi funèbre d'Otto III traversa la Bavière, soit par nécessité, soit parce que le duc était parent d'Otto, soit parce que Heinrich présentait avant tout autre une protection armée. Le duc reçut le cortége en versant des larmes abondantes, et accomplit envers le mort les pieux devoirs d'un proche parent; il rendit toutes sortes d'honneurs aux restes de l'empereur, et assigna cent manses de terre au couvent de Sainte-Afra à Augsbourg, où il fit déposer les intestins d'Otto III, afin que l'on y fît un service perpétuel pour le repos de l'âme du défunt. Il attendrit par tant de piété le cœur de ceux qui en furent témoins. En même temps il s'attacha à faire reconnaître, à force de grandes promesses, son droit héréditaire à la couronne par les princes et les seigneurs qui accompagnaient le cadavre. Les princes toutefois hésitèrent tout autant à lui accorder sa demande qu'à la rejeter. Sigefrid, évêque d'Augsbourg, se prononça seul sans détour pour le duc; les autres déclarèrent tous qu'ils lui donneraient volontiers leurs voix, si la plus grande et la meilleure partie du peuple se décidait pour lui. Surpris peut-être de cette déclaration, Heinrich s'empara par la force de tous les insignes de la dignité impériale, que l'on a appelés les joyaux de l'empire, comme si en les tenant il gagnait sa cause. Mais, parmi ces insignes, manquait cette sainte lance, que jadis Heinrich Ier avait acquise de Rudolf, roi de Bourgogne, et que depuis ce temps, à la joie et à l'édification de beaucoup de gens, les rois des Teutschs avaient portée dans toutes leurs guerres. Heribert, archevêque de Cologne, qui revenait d'Italie avec le cortége, l'avait secrètement envoyée en avant, soit qu'il nourrît d'autres projets, soit qu'à cause de la sauvage inimitié des Italiens, il voulût exposer moins que tout autre ce saint joyau. Heinrich conçut des soupçons, et fit arrêter l'archevêque Heribert. Celui-ci toutefois lui remit son frère en otage, partit, et envoya ensuite la lance à Heinrich, duc de Bavière.

Tandis que le corps de l'empereur continuait lentement sa route au milieu de toute sorte de cérémonies et de solennités religieuses, et qu'on le transportait par Cologne à Aix-la-Chapelle; tandis que d'autre part le duc Heinrich armait pour se faire placer la couronne sur la tête au milieu des bénédictions de l'Église, tout le Teutschland, à l'exception peut-être de la Lotharingie, entra en mouvement. Hermann, duc de Souabe, réunit les siens, afin d'accomplir, en cas de besoin, les armes à la main, les espérances que l'état des choses et la dispo-

sition des esprits avaient éveillées en lui. En Saxe, une diète fut indiquée à Werla, pour l'élection d'un nouveau roi : toutefois, les premiers princes ecclésiastiques et laïques des Saxons tinrent préalablement une réunion dans le château royal de Frose (1), sans doute pour s'entendre afin que l'élection eût lieu d'autant plus aisément. Les chefs de cette réunion étaient Giseler, archevêque de Magdebourg, le duc Bernhard, et les markgrafs Luithar, Ekkihard et Géro. Pendant l'assemblée, le markgraf Luithar découvrit qu'Ekkihard poursuivait le plan de s'élever sur le trône des Teutschs. Dans sa colère, il convoqua à la nuit les plus marquants des princes; il parla contre l'arrogance du markgraf Ekkihard, et décida les princes à se promettre réciproquement sous serment de ne donner ni individuellement ni en commun leurs voix à aucun roi, mais d'attendre en tout la diète de Werla. Cette convention ne resta pas cachée au markgraf Ekkihard. « O comte Luithar! s'écria-t-il le lendemain, pourquoi m'as-tu fait cela? — Ne vois-tu donc pas, répliqua Luithar, que la quatrième roue manque à ta voiture? » Là-dessus l'assemblée se sépara sans avoir rien terminé.

Le markgraf Luithar ne voulut pas avoir travaillé inutilement. Rikbert, frère de son père, avait été destitué de son comté par l'empereur Otto III; le moment semblait favorable pour le rétablir dans la dignité qu'il avait perdue, et peut-être pour obtenir quelque chose de plus. Il se rendit donc avec son oncle, et dans le plus grand mystère, à Bamberg, où il trouva le duc Heinrich. Son neveu, le markgraf Heinrich le jeune, facilita la négociation. Luithar, il est vrai, par une hypocrite composition avec sa conscience, hésita, à cause de son serment, à promettre au duc Heinrich de ne reconnaître que lui pour roi; mais il se fit promettre par le duc, pour son oncle et pour lui, ce qu'ils désiraient obtenir; il lui donna le conseil d'envoyer à Werla un délégué fidèle qui soutînt ses intérêts avec ses parentes, les abbesses Adelheid et Sophie, sœurs d'Otto III, puisque ni lui-même ni aucun autre prince saxon ne pouvait agir pour lui. Peut-être même ajouta-t-il un autre conseil à celui-ci; à savoir que Heinrich entrât en alliance avec Bolislav, duc de Pologne, et engageât ce prince à prendre une position menaçante pour les Marches teutsches, afin qu'Ekkihard fût empêché de faire usage de sa puissance dans l'empire : Heinrich ne manqua pas de suivre ce double conseil. A la diète de Werla, son délégué se présenta devant l'assemblée avant que le markgraf Ekkihard ne s'y fût montré, et il promit des monts d'or à tous ceux qui élèveraient son maître sur le trône. Entraînée par ces promesses, la multitude, bien travaillée d'avance, empêcha toute délibération raisonnable. Elle s'écria, comme d'une seule voix : « Avec l'aide du Christ et par son droit héréditaire, Heinrich doit être notre roi; nous sommes prêts à exécuter sa volonté. » Et tous confirmèrent cette acclamation en levant la main droite.

Ainsi se termina, comme en tumulte, la discussion à peine commencée. Tout était décidé à Werla; et les cousines de Heinrich, Adelheid et Sophie, cherchèrent à tenir la multitude dans l'étourdissement par des fêtes et des banquets. Ekkihard avait pour lui son beau-frère, le duc Bernhard, et d'autres des premiers hommes de Saxe, ecclésiastiques comme laïques. Ces hommes partagèrent son chagrin, et firent connaître leur ressentiment aux nones royales d'une manière sévère, en troublant les fêtes préparées (2). Mais ils n'obtinrent aucun résultat, et jugèrent à propos de quitter Werla le plus promptement possible. Ekkihard, après avoir salué ses amis et signalé ses ennemis, se rendit avec l'évêque Bernward à Hildesheim; et Bernward, à cause de l'arrogance de la maison de Saxe, et en particulier de l'abbesse Sophie (3), portait en lui un ressentiment implacable contre cette famille, à laquelle autrefois il avait été dévoué du fond de son âme; et, dans ce ressentiment, il avait reconnu que rien n'est plus intolérable et plus subversif dans le développement de la vie, que la vanité d'une plus haute naissance, et qu'il n'y a de respectable et d'avantageux que le génie et la vertu. De Hildesheim, où Ekkihard fut reçu comme roi des Teutschs, il paraît s'être mis en relation avec Hermann, duc de Souabe. Probablement il n'avait su que faire; sans aucun doute, comme markgraf et duc des Thuringiens, il aurait pu entrer en campagne avec des forces imposantes; mais il ne voulait pas, à ce qu'il semble, découvrir les frontières de l'empire ni détruire l'œuvre que lui-même avait accomplie : car Bolislav, duc de Pologne, excité par Heinrich, duc de Bavière, se tenait en armes sur les limites des Marches

teutsches, et les dispositions militaires d'Ekkihard empêchèrent toute entreprise de sa part contre l'empire teutsch. Peut-être aussi avait-il horreur de la guerre civile, et nourrissait-il l'espérance de se tirer par des voies pacifiques de cette malheureuse complication. On ignore ses conventions avec Hermann, duc de Souabe; mais vraisemblablement une entrevue fut fixée à Duisbourg, où l'on devait convoquer les Lotharingiens. Escorté d'un petit corps d'hommes dévoués, Ekkihard se mit en route pour Duisbourg. Il vint jusqu'à Paderborn. Là il apprit de l'évêque Rethar que l'entrevue ne pouvait avoir lieu, sans doute parce que le duc Hermann devait se tenir prêt à résister par les armes au duc Heinrich. En général, l'évêque pensait qu'Ekkihard était entré dans une voie qui ne pouvait le mener à une heureuse issue. Cette nouvelle et cette opinion déterminèrent le malheureux markgraf à la retraite. Vraisemblament il voulait se rendre auprès de son beau-frère, le duc Bernhard, en tout cas chez les Saxons orientaux, pour tenter les moyens extrêmes. Il arriva à Nordheim. Tandis que là, sur les domaines du comte Sigefrid, il jouissait de quelque repos avec les siens, la comtesse Ethelinde, qui déplorait le sort de ce héros, lui révéla en confidence que les deux fils que son mari avait eus d'un premier lit, Sigefrid et Benno, avaient formé avec les frères Heinrich et Udo, et d'autres encore, un complot pour l'assassiner; elle le pria donc instamment de rester jusqu'au lendemain à Nordheim, ou du moins de prendre une autre route que celle qu'il avait annoncée, afin d'échapper à sa perte. Ekkihard remercia la noble femme; mais il ne suivit pas ses bienveillants conseils, soit que son impatience lui rendit tout retard insupportable, soit que, pour tenir sa parole, il voulût arriver au moment fixé dans un lieu convenu, soit que cet homme, qui n'avait jamais reculé devant aucun danger, regardât comme au dessous de lui de reculer devant des assassins; peut-être aussi sentait-il trop profondément la noblesse de la nature humaine dans son propre cœur, pour croire à la possibilité du crime que lui révélait une femme épouvantée. Il continua donc sa route tranquillement, mais avec prudence; et le soir de ce jour, le 29 avril, il arriva heureusement à Pœlden, sur le chemin de Nordhausen. Lui et les siens étaient également épuisés.

Le markgraf se croyait en sûreté à Pœlden. Il se livra au sommeil ainsi que ses compagnons. Alors les conjurés[1], poussant des cris et des hurlements sauvages, se jetèrent sur la maison où se trouvait l'infortuné. Ses compagnons, effrayés par le bruit, n'osèrent pas quitter leurs places dans l'obscurité. Deux vaillants hommes, Hermann et Athulf, qui accoururent à son secours, furent tués devant la chambre d'Ekkihard. Lui-même, sautant à bas de son lit, avait saisi ses armes. Pour voir ce qui se passait, il ouvrit une fenêtre. Au moment où il se retournait, Sigefrid lui poussa sa lance dans la nuque. Ekkihard tomba à terre. Aussitôt les meurtriers entrèrent, lui détachèrent la tête du tronc, enlevèrent le cadavre, et retournèrent chez eux en poussant des cris de joie, comme s'ils avaient remporté une glorieuse victoire.

Telle fut la fin déplorable du célèbre héros Ekkihard, pour le génie duquel la pensée de devenir roi des Teutschs et empereur romain n'avait pas été trop grande. L'histoire ne dit pas quels motifs poussèrent ses meurtriers à un crime si infâme; mais, en signalant ce fait, elle nous a conservé un grand témoignage des passions farouches qui dominaient dans le monde des vassaux en l'absence d'un pouvoir modérateur. Toutefois, en présence même de ces passions, il ne manquait pas non plus de fidélité et d'amour. Quant à la comtesse Ethelinde, on peut douter assurément si elle agit par humanité ou par cette haine trop commune chez les belles-mères; mais Hermann et Athulf moururent pour leur seigneur. Et lorsque le bruit du trépas du héros se répandit, sa femme Suanehild, méprisant tout danger dans sa profonde douleur, accourut pour rechercher son cadavre mutilé; Hermann, le fils qu'elle avait eu d'Ekkihard, oublia entièrement la victoire qu'il venait de remporter dans une guerre privée contre Wilhelm, comte de Weimar; il se joignit à sa mère, et tous deux, versant des larmes amères, relevèrent le cadavre de l'homme qui leur était si cher, l'emportèrent, et l'ensevelirent avec la plus grande solennité dans leur ville d'Iena, située à l'embouchure de l'Unstrut dans la Saale (4).

La mort d'Ekkihard sembla décider de la cause de Heinrich, duc de Bavière, dans le Teutschland septentrional. Ce duc avait été délivré par le hasard et par la fatalité, sans

avoir rien fait et sans y avoir pris part, de l'un de ses adversaires, de celui qu'il devait craindre le plus. L'autre, Hermann, duc de Souabe, s'opposait encore à lui les armes à la main. Heinrich tourna désormais ses forces contre lui, et sans doute il sentit redoubler sa confiance. Au mois de mai, il s'avança vers le Rhin avec une armée levée en Bavière et dans la France orientale. Il songeait à passer ce fleuve près de Worms, et vraisemblablement à se porter ensuite sur Aix-la-Chapelle, afin de recevoir la couronne sur le tombeau de Karl le Grand ; mais sur l'autre rive du Rhin le duc Hermann se tenait avec une armée d'Allemanni, d'Alsaciens et de Franconiens levés dans la partie occidentale du territoire francique, pour empêcher le passage. Les tentatives de Heinrich, en remontant ou en descendant le fleuve, échouèrent. Alors il feignit de désespérer du succès et de vouloir retourner en Bavière, d'où il était venu. Il rétrograda jusqu'à Loersheina (5). Mais là il se tourna rapidement vers le nord-ouest, passa promptement le Rhin près de Mayence, se fit élire ou reconnaître roi à Mayence, pour saisir au moins l'empire d'un côté, et fut sacré et couronné par l'archevêque Willigis, le 7 juin. Mais Heinrich n'avait obtenu que le cercle de la couronne ; il y manquait les garnitures d'or et les plus belles pierres précieuses. On n'avait vu à Mayence que les évêques, les comtes et les seigneurs de la Bavière et d'une partie de la Franconie : tout au plus des particuliers des autres parties de l'empire y étaient venus ; et si même les vassaux de la haute Lotharingie, de la Moselle et de la Franconie (6) s'y montrèrent et jurèrent fidélité au nouveau roi, les Souabes étaient encore sous les armes comme ses ennemis, et la Thuringe, la Saxe, et la plus grande partie de la Lotharingie ne reconnaissaient pas encore son autorité.

Le nouveau roi vint sur la rive droite du Rhin. Il voulait éviter les armes de Hermann ; il voulait avant tout rechercher la faveur des peuples teutschs et tâcher de réunir en un corps les membres de l'empire. Les Franks orientaux, qu'il visita les premiers, furent gagnés ; ils le saluèrent roi. Il ne poussa pas sa marche en Thuringe et en Saxe ; mais, déterminé peut-être par des nouvelles que nous ne connaissons pas, il se dirigea vers le sud, et entra dans le pays des Allemanni. Ce pays fut dévasté comme un territoire ennemi. Sans doute le roi espérait que le duc Hermann s'humilierait s'il voyait de l'autre côté du Rhin ces dévastations. Il remonta jusqu'au Zellersee, jusqu'à Reichenau ; mais le duc ne s'humilia pas. Dans la douleur que lui causèrent les mauvais traitements que faisait essuyer à son peuple un homme qui demandait de devenir roi de tous les Teutschs, il conduisit son armée contre Strasbourg, dont l'évêque Wicelin avait assisté à Mayence au couronnement de Heinrich, pour châtier l'audacieux prêtre, et pour faire repentir le roi de la manière dont il se permettait de traiter les Allemanni. Et les remparts furent forcés, et la ville fut prise, pillée et souillée, et le sacré ne fut pas plus respecté que le profane : la maison de Dieu fut livrée aux flammes. Le roi Heinrich eut l'âme assez noble pour rejeter le conseil de ceux qui l'engageaient à se venger sur la ville de Constance des crimes commis à Strasbourg ; mais il n'avait aucun autre moyen d'avancer ses affaires. Lui-même n'osait ou ne pouvait franchir le Rhin, et Hermann évitait également de passer ce fleuve. Cependant on perdait du temps, et tout restait incertain. Enfin, au commencement du mois de juillet, le roi partit, retourna vers la Franconie, d'où il était venu, et laissa derrière lui l'ennemi qu'il n'avait pu dompter.

Dans cette campagne, le markgraf Heinrich le Jeune, fils de Berthold, fit adresser au roi, par les principaux personnages de l'armée, la prière de mettre désormais à exécution la promesse qu'il lui avait faite de lui donner le titre de duc dans le royaume de Bavière (7). Le markgraf regardait sans aucun doute l'embarras où le roi se trouvait comme une occasion favorable pour arriver au terme de ses vœux. Mais soit que les mêmes motifs qui faisaient espérer au markgraf l'accomplissement de ses espérances fissent juger convenable au roi de lui refuser sa demande, soit que dès le principe le roi eût joué le markgraf et formé déjà d'autres projets pour la Bavière, il répondit ainsi qu'il suit aux personnes qui lui soumirent la prière du markgraf : « Vu l'entreprise où nous sommes engagés, cela ne peut se faire. Les Bavarois ont eu de toute antiquité le droit d'élire librement leur duc ; il n'est pas possible de les dégrader si vite ou de changer sans leur assentiment le droit

de leur ancienne constitution. Le markgraf peut attendre que je vienne moi-même dans le pays, et que je puisse consulter l'avis et la volonté des princes. » Cette adroite réponse blessa profondément le markgraf; cependant il contint sa colère, et n'abandonna pas le roi; peut-être redoutait-il l'impression que la séduisante déclaration du roi pouvait avoir faite sur les Bavarois, ou croyait-il être sûr des Bavarois, si on leur accordait réellement la libre élection de leur duc. Quoi qu'il en soit, il continua à suivre le roi dans son expédition.

Le roi se rendit par la Franconie en Thuringe. Le plus puissant prince de ce pays était Wilhelm, comte de Weimar, également respectable par son âge et par son caractère héroïque. Il reconnut aussitôt Heinrich comme roi et suzerain. L'exemple de Wilhelm exerça une influence décisive sur tous les Thuringiens: ils reconnurent Heinrich comme leur roi et leur souverain seigneur. Et les Thuringiens le firent avec d'autant plus de joie, que le nouveau roi leur remit un ancien tribut qui était moins pour eux une charge qu'un affront. Depuis près de six siècles, c'est-à-dire depuis la soumission des Thuringiens à l'empire des Franks, ils avaient été forcés de livrer chaque année un certain nombre de porcs au fisc royal. Probablement les vicissitudes du temps interrompirent bien souvent la livraison de ce tribut; mais l'obligation de le payer n'en pesait pas moins encore sur les Thuringiens. A cette époque, Heinrich II, à la prière du comte Wilhelm et des autres vassaux, les dégagea pour toujours de cette obligation, et gagna par là leurs cœurs pour lui et pour sa cause.

De là il se rendit à Mersebourg. Dans le temps déjà où le markgraf Ekkihard espérait arriver au trône, le comte Esiko avait défendu pour Heinrich cette ville et les palais royaux d'Alstaedt et de Thornbourg sur la Saale (8). La réception que ce comte et l'abbé Heimon avaient préparée au roi fut d'autant plus cordiale. A Mersebourg se rassemblèrent les grands seigneurs ecclésiastiques et laïques de la Saxe et des Marches. On y vit paraître les archevêques Libentius de Brême et Giseler de Magdebourg; les évêques Rethar de Paderborn, Bernward de Hildesheim, Arnulf de Halberstadt, Ramward de Minden, Hugo de Zeitz; les ducs Hermann de Saxe, et Bolislaw de Pologne; les markgrafs Luithar et Gero, le comte palatin Friedrich, et une multitude d'autres évêques et comtes.

Ces seigneurs n'étaient sans doute pas tous animés des mêmes dispositions. Toutefois personne peut-être dans l'assemblée n'était plus équivoque que Bolislav, duc de Pologne. Dès que ce prince avait reçu la nouvelle de la mort du markgraf Ekkihard, qui l'avait jusqu'alors maintenu dans une paisible inaction, il se jeta avec une grande armée sur les Marches que les Teutschs avaient établies parmi les Slaves et contre les Slaves. Il se rendit maître de toute la Marche de Gero, à peu près le même pays qui plus tard a été appelé la Basse-Lusace. Il s'empara par surprise de la ville de Budissin, et prit sans résistance possession de Strehla. Il atteignit l'Elbe et jeta ses regards de l'autre côté de ce fleuve. Son apparition sur ce fleuve réveilla des sentiments de nationalité chez les habitants slaves de Meissen, au point que leurs maîtres, les Teutschs, tombant dans l'illusion habituelle des oppresseurs, crurent que Bolislav les avait fait exciter et corrompre par des émissaires secrets. Un jour qu'une grande partie des *burgmannen* teutschs était sortie de la forteresse pour aller au fourrage, la révolte éclata sous la conduite d'un comte Gunzelin, qui vraisemblablement était frère du markgraf Ekkihard, et cherchait à profiter de ce soulèvement pour se rendre maître du margraviat de Misnie. Et le petit nombre de guerriers teutschs qui se trouvait à Meissen ne réussit pas à étouffer ce terrible orage; tout ce qu'ils purent obtenir après quelque effusion de sang, ce fut une libre retraite. Puis les vainqueurs appelèrent à Meissen le duc Bolislav, et le saluèrent pour leur libérateur avec une joie enivrante. Mais Bolislav ne s'arrêta pas à Meissen : il pénétra plus avant, et s'empara du pays jusqu'à l'Elster. Et lorsque enfin des Teutschs marchèrent contre lui pour effacer leur honte, Bolislav leur envoya le message suivant : « Tout ce qu'il avait fait, il l'avait fait à l'instigation de Heinrich, duc de Bavière, et en faveur de ce prince. Il ne fera aucun tort aux habitants. Si Heinrich arrive au trône, il se soumettra à sa volonté ; si Heinrich n'arrive pas au trône, il se conformera aux résolutions des Teutschs. »

Dithmar, évêque de Mersebourg, qui nous fait connaître ces événements, ne voit que

mensonge et hypocrisie dans toutes ces assertions du prince polonais. Il déplore la décadence de l'empire, et rejette la faute de cette honteuse soumission des Marches teutsches sur l'empereur Otto III, qui avait pardonné à Bolislav, et qui d'un Slave humble et tributaire avait fait un arrogant seigneur. Dithmar n'a certainement pas tort en ce qui concerne les dispositions du prince slave : car Bolislav ne pouvait tenir loyalement pour les Teutschs. Ceux-ci ne pouvaient attendre de lui que la fidélité d'un valet ; il ne pouvait se croire engagé à rien de plus qu'à cette fidélité d'un valet qui cherche à étourdir son maître en le servant à son premier regard, pour le voler ensuite et chercher la liberté avec le fruit du vol. Mais l'alliance de Bolislav avec le duc Heinrich ne saurait être révoquée en doute, bien qu'il puisse être certain que Heinrich excita Bolislaw à l'attaque des pays teutschs dans des intentions autres que celles dans lesquelles Bolislav usa du plein pouvoir qui lui avait été donné ; Heinrich voulait paralyser le markgraf Ekkihard, et Bolislav n'arriva qu'après la chute d'Ekkihard. Trois ou quatre motifs semblent justifier cette opinion. D'abord il était dans la nature des choses que Heinrich mît tout en œuvre pour occuper et affaiblir son adversaire, et nous avons montré qu'il ne dédaignait pas la ruse. En second lieu, les guerriers teutschs qui voulurent s'opposer aux progrès du Polonais crurent si bien à son assertion qu'il agissait d'après les instructions du duc Heinrich, que non-seulement ils renoncèrent à toute résistance, mais que de plus ils se joignirent à lui et le saluèrent comme leur seigneur. On ne peut admettre qu'ils aient cru et agi ainsi sur un seul mot de l'étranger ; il est bien plus vraisemblable qu'ils furent convaincus par la vue de lettres et de sceaux. D'ailleurs Bolislav paraît à la diète de Mersebourg paisiblement et en allié au milieu des princes saxons ; il y est reçu et traité comme un fidèle par les princes aussi bien que par le roi Heinrich II. Il est difficile de croire qu'il s'y serait montré, qu'il y aurait été reçu, si on ne l'avait pas considéré comme un partisan du roi. Et enfin, il obtint aussi du nouveau roi des concessions qui ne peuvent être considérées que comme des récompenses pour des services rendus.

A la diète de Mersebourg, le 23 juillet, Heinrich II fut reconnu et salué roi par les princes et seigneurs assemblés ; il reçut aussi la promesse de fidélité ; mais ni l'une ni l'autre de ces choses ne se fit sans discussions, sans conditions, sans concessions, ni sans promesses de son côté. Bernhard, duc de Saxe, fut chargé par l'assemblée de porter la parole au nom de tous. Bernhard se présenta devant le roi, et lui exprima la volonté de la nation. Il montra au roi ce que voulait la nécessité ; il développa la loi des Saxons, et à chaque disposition, il demanda au roi ce qu'il promettait, ce qu'il pensait faire sous ce rapport? Les réponses de Heinrich satisfirent les assistants. En général, il remercia Dieu et l'assemblée de leur bienveillance ; il reconnut, à la demande de l'assemblée et pour l'honneur de l'empire, qu'il se montrait revêtu de la dignité royale non contre leur désir et avec leur refus, mais seulement sur leur invitation et d'après leur volonté. Aussi promit-il de maintenir tous et chacun dans leursdignités et leurs honneurs, et de chercher à lesfavoriser de toute manière pour la prospérité de l'empire et pour leur propre avantage ; il assura enfin qu'il ne transgresserait jamais la loi des Saxons, mais qu'il l'exécuterait tant qu'il vivrait, et qu'il consacrerait toutes ses forces au bien public. A ces mots du roi, toute l'assemblée répondit par des acclamations. Le duc Bernhard prit la sainte lance et la présenta au roi en signe que le gouvernement de l'empire lui était remis avec l'assentiment de tous. Les acclamations et les cris de joie recommencèrent, et tous les assistants prêtèrent entre les mains du roi le serment de l'assister fidèlement.

L'assemblée ne se sépara pas avec une joie sans mélange, car les semences de nouveaux malheurs y furent jetées. Il paraît que Heinrich, lorsqu'il avait cherché à exciter le duc Bolislav contre le dangereux markgraf Ekkihard, lui avait promis tout le territoire dont il se rendrait maître : car Heinrich n'avait sans doute pas pensé que Bolislav arriverait jusqu'à l'Elbe, et bien moins encore qu'il pénétrerait jusqu'à l'Elster. Peut-être à Mersebourg Bolislav demanda-t-il l'exécution de cette promesse et l'investiture des pays qui étaient en son pouvoir. Le roi lui répondit par un refus. Il crut faire assez que de tenir sa parole suivant le sens dans lequel il l'avait donnée ; et dans le fait, il ne pouvait et ne devait pas faire plus. Il laissa donc au prince des Polonais le territoire des Luisiztes et des Miltzes ;

mais il insista pour que Bolislav évacuât le territoire de la rive gauche de l'Elbe, y compris la ville de Meissen. Bolislav essaya de déterminer le roi à lui laisser Meissen à prix d'argent; mais Heinrich résista, et consentit seulement à laisser ce comte Gunceliu, qui avait dirigé le soulèvement de Meissen, en possession de cette ville et du margraviat. Bolislav se montra très-blessé de ces choses : il se crut joué, et son mécontentement s'augmenta encore, parce qu'il vit se joindre à lui un prince teutsch distingué, qui se croyait également trompé par le roi Heinrich, et qui en éprouvait une grande colère: c'était le markgraf Heinrich le Jeune. Il se dit et il se fit sans doute bien des choses dont l'histoire ne parle pas. Enfin Bolislav fut congédié avec de riches présents, dit-on; le markgraf Heinrich voulut l'accompagner. Au moment du départ, il fut traîtreusement attaqué avec les siens par des bandes armées, et mis dans le plus grand danger. Le duc Bolislav, peut-être avec une partie de sa suite, fut sauvé par le markgraf Heinrich, qui enfonça une porte de la ville. Une autre partie de sa suite fut coupée, à ce qu'il paraît, et se sauva dans le château royal. Les malheureux n'osèrent pas exécuter l'ordre d'évacuer le château; ils furent maltraités, dépouillés, blessés, et ils auraient été tués, si Bernhard, duc de Saxe, n'était intervenu et ne leur eût sauvé la vie. L'évêque Dithmar assure devant Dieu que cette scène atroce eut lieu à l'insu du roi et sans sa participation; mais il n'en indique ni le motif, ni l'auteur, ni le but. Il assure aussi que le duc Bolislav éprouva le plus grand chagrin de cette trahison et qu'il en accusa le roi Heinrich; et l'on ne doutera pas de cette assertion, lors même qu'il n'y aurait rien à reprocher au roi. Quoi qu'il en soit, il est certain que le duc Bolislav prit congé du markgraf Heinrich avec la promesse que si celui-ci avait jamais besoin de secours, il pouvait fermement compter sur lui; puis il retourna dans son pays avec les intentions les plus hostiles contre les Teutschs et contre leur roi. En chemin, il livra la ville de Strehla aux flammes, emmena avec lui une grande multitude d'habitans du pays, et envoya de tous côtés des émissaires pour exciter à la défection contre le roi des Teutschs, fermement résolu à tirer vengeance de l'injustice qu'il avait éprouvée.

Le roi ne méconnut pas le danger dont Bolislav menaçait l'empire; mais avant d'oser le détourner, il crut devoir continuer à faire reconnaître sa dignité royale par les peuples teutschs. Après avoir exhorté dans les termes les plus bienveillants ses amis à la vigilance, il se dirigea lui-même vers les contrées occidentales de l'empire. A Corvei, sa femme Kunigunde vint à lui, et elle l'accompagna à Paderborn. Là Willigis, l'archevêque, la couronna reine des Teutschs : là aussi fut accompli le vieux désir de l'orgueilleuse Sophie, fille d'Otto II; elle fut consacrée par le même archevêque abbesse de Gandersheim; car l'évêque Bernward renonça à son opposition, comme inutile dans l'état de l'empire. La joie de cette double solennité fut odieusement troublée par une scène sanglante. L'escorte bavaroise du roi enleva violemment aux paysans des environs les productions de leurs champs. Les dignes Westphaliens, race très-rude, indignés de cette insolence, défendirent leur propriété. Les Bavarois firent usage de leurs armes et massacrèrent ces infortunés. Irrités de ce crime, les habitants du pays se soulevèrent, et mirent les Bavarois en fuite, non sans effusion de sang. Dans leur colère, ils auraient assailli même la cour du roi, si Bernhard, duc de Saxe, n'était accouru avec des forces imposantes, et s'il n'avait dispersé ces troupes fortes, mais mal habiles. Une belle donation consola de cet événement l'évêque de Paderborn; mais on infligea aux malheureux paysans un châtiment sévère pour le crime énorme d'avoir osé lever leurs bras contre des vassaux afin de défendre leur pauvreté contre l'insulte et l'impudence.

Le roi continua jusqu'à Duisbourg son merveilleux voyage. Là devaient se rassembler les princes et les vassaux de la Lotharingie. Personne n'était encore arrivé. Quelques personnages arrivèrent sans doute successivement; d'abord les évêques de Liége et de Cambrai; mais l'archevêque Heribert de Cologne se fit longtemps attendre : il était irrité de la violence avec laquelle Heinrich lui avait arraché les joyaux de l'empire, et il excusait son absence par l'injustice que Heinrich avait commise envers lui, en recevant la couronne non de lui, mais de l'archevêque de Mayence. Enfin pourtant Heinrich obtint que les évêques présents le reconnussent pour roi et lui promissent fidélité. Ensuite,

accompagné par eux, il se rendit à Aix-la-Chapelle, où, comme ses prédécesseurs, il fut élevé le 8 septembre sur le trône royal et salué roi par les princes et seigneurs du pays.

Ainsi Heinrich II fut reconnu comme roi partout dans l'empire teutsch; sans doute ce ne fut qu'à force de prières, par indifférence plutôt que par respect, plutôt par calcul personnel, parce que les individus tendaient à leurs propres intérêts, que sous l'idée d'une patrie commune. Hermann seul, duc de Souabe, ne lui avait pas encore accordé le titre de roi, et ne lui avait pas juré fidélité comme à son suzerain. Hermann cependant avait renoncé, à ce qu'il paraît, à son ancien projet de se faire lui-même proclamer roi. Peut-être ce désir s'était-il éteint en lui, lorsqu'il avait vu comment Heinrich se voyait réduit à ramasser de côté et d'autre les morceaux de la couronne. Aussi le zèle du parti qui s'était d'abord déclaré pour lui pouvait-il bien s'être refroidi. D'ailleurs les ecclésiastiques ne pardonnaient pas le crime qui avait été commis à Strasbourg contre l'Église, sinon par ses ordres, du moins sous ses drapeaux. Enfin les ravages qu'Heinrich avait exercés impunément dans sa campagne en Allemannie avaient fait peser de grands maux sur les pauvres habitants, et occasionné un blâme sévère, aggravé encore par les ecclésiastiques. Lors donc que le roi, revenu d'Aix-la-Chapelle en Franconie, sembla prendre des mesures pour attaquer de nouveau le duc récalcitrant, Hermann crut que le parti le plus sûr et le meilleur était de s'arranger paisiblement avec le roi. Il lui envoya des députés qui avaient toute sa confiance. Il fut facile de persuader Heinrich. Alors Hermann parut avec l'humilité convenable devant le roi, le 1er octobre, à Bruchsal. Il promit de réparer à ses propres frais le mal que les siens avaient fait à Strasbourg : il se reconnut l'homme du roi, prêta dans la forme usitée le serment de fidélité comme dignitaire de l'empire, et fut confirmé par le roi dans son duché.

CHAPITRE VII.

EMPIÉTEMENTS DU DUC BOLISLAV DE POLOGNE. — LA BOHÊME SÉPARÉE DE L'EMPIRE TEUTSCH. — LUTTES DE HEINRICH II AVEC DES PRINCES TEUTSCHS. — SA PREMIÈRE EXPÉDITION EN ITALIE. — DESTRUCTION DE PAVIE.

De l'an 1002 à l'an 1004.

Sans doute tous les peuples de l'empire teutsch reconnaissaient désormais l'autorité de Heinrich II; mais il est difficile qu'avec cette reconnaissance ils aient cru s'imposer de grandes obligations envers son trône, construit pièce à pièce et à force de prières. Le nouveau roi, il est vrai, semble avoir ressenti une grande joie des succès qu'il avait obtenus jusqu'à ce moment. Il se rendit d'abord en Bavière, dans ce pays de sa jeunesse, qui lui était cher et précieux par-dessus tous, pour se montrer dans toute la majesté et dans tout l'éclat de la royauté aux vassaux et aux seigneurs, et même à tout le peuple, dans Ratisbonne: il voulait aussi donner des preuves de sa faveur royale à tous ceux qui l'avaient méritée et contre lesquels il n'avait pas de méfiance. Ensuite il revint dans les contrées occidentales de son empire : il célébra la fête de Noël à Francfort, et remonta le Rhin, qu'il passa pour entrer en Lotharingie, où il n'avait pas encore reçu de tous les vassaux et de tous les dignitaires le serment de fidélité, et où même les plus grands princes laïques, Hermann et Theodorich, auxquels on donnait le titre de ducs à cause de leur puissance, se montraient récalcitrants : il réussit, ici par des assemblées publiques, là par des conférences avec des individus, et même par la force des armes, sinon à se faire aimer et considérer, du moins à obtenir ou à conserver la reconnaissance extérieure de sa dignité. Mais bientôt il lui vint de divers côtés des nouvelles que sans doute il reçut avec une pieuse résignation, mais qui ne pouvaient lui faire plaisir.

A peine les Teutschs étaient-ils sortis d'Italie avec les restes mortels d'Otto III, que les princes, les évêques et d'autres seigneurs de ce pays s'assemblèrent à Pavie pour élire un roi national et se soustraire par cette élection à la domination des Teutschs. Et dans leur juste haine contre cette domination, comme le joug venait à peine de tomber de leur tête, ils furent bientôt d'accord, ou du moins ils obtinrent la majorité des voix pour un prince choisi dans leur sein. C'était Harduin ou Hardwig, marquis d'Ivrée, homme distingué par son génie, son énergie, sa prudence et sa bravoure, mais en

même temps sévère, dur et sans pitié pour tous ceux qui s'opposaient à ses projets. Peut-être Harduin aurait-il été le meilleur roi pour l'Italie dans l'état où se trouvait ce malheureux pays, si les vassaux en grand nombre avaient sérieusement voulu et cherché à former une patrie et une Italie indépendante. Mais peu d'entre eux (si même un seul) avaient un esprit élevé; la plupart, sinon tous, ne pensaient qu'à eux-mêmes; leur ressentiment contre les étrangers du Nord produisait tout au plus une action isolée, et point d'enthousiasme durable. Dès qu'ils avaient le temps de faire leurs propres calculs, ils oubliaient les maux du pays et ils s'attachaient avec une envie brutale à ne laisser s'élever aucun d'entre eux, bien plus qu'à fonder une Italie indépendante. Vingt-quatre jours après la mort d'Otto III, Harduin fut élu et couronné roi; et il s'était tout au plus écoulé vingt-quatre autres jours, que déjà l'ancienne discorde se relevait avec une force nouvelle, et formait des plans pour renverser le roi à peine élu. Les ecclésiastiques en première ligne et surtout paraissent avoir travaillé contre lui. Car Harduin n'était pas l'ami des prêtres; quelques années avant son avénement au trône il avait tué Pierre, évêque de Verceil; aussi est-il vraisemblable que les ecclésiastiques ne consentirent à son élection que parce qu'ils ne pouvaient résister à l'orage qui, dans ce moment, grondait sur l'Italie. Le nouveau monarque voulut profiter du temps où les Teutschs n'avaient pas encore de roi pour prendre des mesures qui rendissent possible la défense des Alpes contre des attaques à venir. Ces mesures déplurent probablement à beaucoup, parce qu'on ne pouvait les exécuter sans sacrifices. Les ecclésiastiques en particulier s'efforcèrent peut-être de déjouer les plans du roi par l'intrigue et par de mauvais artifices. Harduin alors entra dans une telle colère, qu'il ne s'abstint même pas de maltraiter les personnes, qu'il saisit par les cheveux l'évêque de Brescia, qui se montrait récalcitrant, et le lança à terre avec la plus grande brutalité. Mais par de tels emportements il ne gagna pas les cœurs; il ne fit que les exciter à des tentatives pour se débarrasser de lui le plus tôt possible. Et l'on savait à qui s'adresser. Un grand nombre d'évêques, les uns par lettres, les autres par des députés, engagèrent de la manière la plus pressante le roi Heinrich à venir en Italie et à les délivrer d'un fardeau insupportable; ils ajoutèrent que s'il lui était impossible d'entreprendre en personne cette expédition, il envoyât du moins l'un de ses princes au delà des Alpes avec des forces peu considérables, afin qu'ils eussent seulement une occasion de se soulever contre leur oppresseur. Quelques seigneurs laïques parlèrent dans le même sens. Heinrich ne pouvait quitter l'empire teutsch; il n'osait pas non plus envoyer l'un de ses princes en Italie tant qu'il n'avait pas établi son autorité chez tous les peuples du Teutschland. Mais lorsque Hermann, duc de Souabe, lui eût aussi prêté le serment de fidélité, il donna à Otto, duc de Carinthie, la mission de conduire un corps de troupes en Italie, pour former un noyau auquel pussent se réunir les princes et seigneurs mécontents. Otto se chargea de cette tâche avec une confiance non motivée, sans réfléchir que l'on peut rarement compter sur la parole des mécontents. Dans les derniers jours de l'an 1002, le duc Otto fut à la fois trompé et surpris dans les défilés de l'Adige par Harduin, roi d'Italie; et quoique ses guerriers vendissent chèrement leur vie, ils succombèrent sous la supériorité du nombre; beaucoup de braves périrent d'une mort inutile, et un petit nombre seulement trouvèrent leur salut dans la fuite.

Cet événement sans doute fut un malheur pour des individus plutôt qu'une perte pour l'empire; mais il ne pouvait donner aucun avantage à la cause du roi, ni chez les peuples soumis qui soupiraient après l'indépendance, ni chez les peuples libres qui désiraient la conquête ou la vengeance, ni même chez les Teutschs, s'ils en calculaient les suites. Et bientôt un autre danger, bien plus grand, menaça d'un autre côté.

Le duc de Bohême, Bolislav le Roux, avait, par jalousie et par crainte, chassé du pays son propre frère et leur mère commune, et puis il avait régné sur les Bohêmes avec dureté et cruauté. Les Bohêmes, lassés à la fin de cette honteuse oppression, avaient appelé de Pologne un parent de leur maison princière, nommé Wlodomej ou Blademar, et après l'expulsion de Bolislav, ils l'avaient placé sur le trône ducal. Blademar s'était présenté à Ratisbonne devant Heinrich II, s'était humblement incliné devant lui, comme devant son roi et seigneur, et avait été investi du duché de Bohême. Bolislav, de son côté, s'était réfugié à Schwein-

furt (1) auprès du markgraf Heinrich le Jeune, soit parce que ce markgraf était son voisin, soit parce qu'il lui supposait des intentions hostiles contre le roi, sans se rappeler les offenses qu'il lui avait faites autrefois. Lorsque le markgraf Heinrich vit le duc fugitif, il céda à sa vieille colère, le fit arrêter et mettre en prison. Mais bientôt la réflexion lui revint : il lui sembla peu noble de tenir prisonnier un suppliant. Il mit donc le duc en liberté, et Bolislav se rendit alors auprès de l'autre Bolislav, duc ou roi de Pologne, qui était son parent, fils de la sœur de son père. Le Polonais reçut le Bohême avec amitié, comme si celui-ci avait des droits à sa protection et à sa bienveillance, mais en réalité dans l'espérance que le prince expulsé serait entre ses mains un instrument pour l'exécution de plus grands projets. Il arriva que le nouveau duc de Bohême mourut dès la même époque de l'an 1003, où le roi des Teutchs visitait les contrées occidentales de ses États. Alors les Bohêmes crurent devoir réparer l'injustice que leur ancien duc Bolislav avait commise envers ses frères Jaromir et Othelrich. Ils les rappelèrent dans leur patrie. D'autre part, le prince des Polonais, accompagné de Bolislav, le duc chassé, entra en Bohême avec une bonne armée. Devant elle Jaromir et Othelrich prirent la fuite ; Bolislav fut rétabli dans sa dignité ducale, et le Polonais, prévoyant bien ce qui devait s'ensuivre, repassa les frontières de la Bohême. Le duc Bolislav, que le malheur n'avait pas corrigé, et qui se rappelait trop bien les humiliations qu'on lui avait fait souffrir, crut que le jour de la vengeance était arrivé pour lui. Entouré de soldats polonais, il exerça sa vengeance sur tous ceux qui lui avaient été hostiles, et il se montra si barbare et si insatiable, qu'il souleva contre lui tous les esprits, et que personne ne se crut plus en sûreté, tant que Bolislav aurait le pouvoir en Bohême. Dans leur douleur et dans leur colère, beaucoup de Bohêmes s'adressèrent à Bolislav le Polonais. Celui-ci fit aussitôt inviter son cousin à une conférence, avec son ancienne confiance. Le Bohême se rendit à cette invitation d'un parent auquel il devait son rétablissement. Le Polonais le reçut avec bienveillance dans un château fort. Mais la nuit suivante, il le fit surprendre, lui fit crever les yeux, et ordonna ensuite de le conduire en exil. Puis le Polonais Bolislav se dirigea à marches forcées sur Prague, et là les Bohêmes saluèrent avec des cris de joie l'étranger comme leur maître, parce qu'il les avait délivrés de la domination cruelle d'un prince national, et que par là il semblait avoir donné un gage de jours meilleurs.

La première nouvelle de la défaite d'Otto, duc de Carinthie, dans les cluses des Alpes, fut reçue par Heinrich II avec une pieuse résignation à la volonté de Dieu, résignation où il trouvait d'ordinaire sa consolation et sa tranquillité ; mais la nouvelle des événements de Bohême lui révélait un danger trop proche pour ne pas lui causer une grande inquiétude. Elle l'agita d'autant plus, qu'il apprit bientôt que le markgraf Heinrich, dont il connaissait le ressentiment, avait fait alliance avec le Polonais. Déjà la réunion d'une puissance slave comme celle dont Bolislav semblait maître depuis qu'il s'était emparé de la Bohême devait exciter de grandes inquiétudes et réclamer tous les efforts pour la rendre inoffensive en la divisant ; mais si le markgraf Heinrich attirait le Polonais au centre du Teutschland, non sans doute dans le dessein d'en faire le souverain de cette contrée, mais seulement afin d'atteindre avec le secours de l'étranger son but, le duché de Bavière, un tel événement pouvait avoir des suites incalculables. Il n'y avait donc pas de temps à perdre. Dans son premier trouble, le roi envoya une ambassade à Bolislav lui notifier que s'il désirait conserver la Bohême, il eût à venir chercher auprès du roi l'investiture, et à s'engager à le servir fidèlement ; que s'il s'y refusait, le roi lui ferait sentir par une guerre ouverte la puissance de l'empire teutsch. Mais Bolislav vit dans cette démarche moins une menace qu'une marque de crainte et un aveu de faiblesse. Il rejeta avec mépris la notification du roi des Teutschs.

Heinrich II avait célébré les fêtes de Pâques à Quedlinbourg ; il passa celles de la Pentecôte à Halberstadt. Là il fut instruit de l'indifférence dédaigneuse avec laquelle le Polonais avait reçu ses menaces. Sa première pensée fut peut-être d'entreprendre aussitôt une expédition contre l'insolent prince slave. Mais il se vit forcé d'y renoncer ; car deux autres princes teutschs avaient fait alliance avec le markgraf Heinrich, et avaient tellement accru sa force, qu'il semblait dangereux d'entrer sur le territoire slave avant d'avoir détruit cette puissance hostil

dans l'empire teutsch lui-même. C'étaient le markgraf Ernast d'Autriche, fils de Luipold, et Bruno, le propre frère du roi. Ernast avait assisté à l'expédition du duc Otto en Italie et à sa défaite dans la vallée de l'Adige. Les deux princes, Otto et Ernast, avaient paru devant le roi, le jour de Pâques, à Quedlinbourg, et avaient, dit-on, reçu de lui des consolations et des présents. Mais le markgraf s'était-il attendu à une réception meilleure encore, et s'était-il séparé mécontent du roi, ou bien fut-il entraîné dans le parti du markgraf Heinrich par sa parenté avec lui, c'est ce qu'on ne peut savoir. Ce qui est certain, c'est qu'il embrassa sa cause avec un grand zèle. Quant à Bruno, frère du roi, il s'était peut-être aperçu que le roi ne voulait pas garder la Bavière pour lui-même, mais qu'il la destinait au frère de la reine Kunigunde. C'est là ce qui l'irrita contre son frère, car il croyait que si le duché devait être remis à un autre, il pouvait y prétendre le premier, et à bon droit. Il se détacha donc de son frère, et se déclara pour le markgraf Heinrich, non sans doute parce que ce dernier avait comme lui désiré vainement le duché, mais parce qu'il lui donnait l'occasion la meilleure et la plus immédiate de faire connaître au roi ses dispositions hostiles et de lui faire sentir le prix de son amitié.

Ce fut seulement au commencement du mois d'août que le roi se vit à la tête de forces suffisantes pour croire qu'il pouvait entrer en campagne contre le markgraf Heinrich. Dans le principe, il ne fut pas heureux : son bagage fut enlevé près de Hersbruck par un vassal du markgraf, nommé Magnus, et porté, pour être partagé, dans le château d'Amerthal, non loin d'Amberg. Le roi assiégea ce château, et réduisit en peu de temps la garnison à de dures extrémités. Elle se vit forcée de lui livrer le château. Le roi se fit rendre le butin qu'on lui avait enlevé, et accorda aux soldats une libre retraite ; les Polonais toutefois, que Bolislav avait secrètement envoyés au secours, furent distribués comme serfs entre les soldats du roi. De là on arriva devant la forteresse de Creusen (2). Bucco, frère du markgraf, était chargé de la défendre. Gerberga, femme du markgraf, s'y trouvait avec ses enfants. Heinrich et Ernast, son ami, étaient hors de la forteresse, et cherchaient à braver, à menacer l'armée royale et à lui faire du mal. Le roi cependant les contraignit à la retraite, les surprit ensuite dans une étroite vallée, les mit en fuite, et fit prisonnier le margraf Ernast. Celui-ci fut condamné à mort comme traître ; toutefois il obtint sa grâce par l'intervention de l'archevêque Willigis. Alors Bucco désespéra de conserver la place. Il entra en négociation avec le roi. Heinrich lui accorda une libre retraite, et fit ensuite raser le fort.

Le roi n'aurait sans doute pas accédé si vite à cet accommodement, s'il n'avait été forcé de tourner son attention d'un autre coté. Bolislav, roi de Pologne et duc de Bohême, ne perdait pas de temps durant ces malheureuses luttes dans l'intérieur du Teutschland. Il s'approcha de l'Elbe avec une armée, dans l'espérance de réduire en son pouvoir Meissen, et ensuite sans doute tout le territoire habité par des peuples slaves. Comptant sur sa vieille amitié avec Guncelin, il somma ce markgraf de lui livrer Meissen ; mais Guncelin était peut-être déjà instruit du succès avec lequel le roi combattait le markgraf Heinrich ; il paraît aussi que le roi lui avait envoyé, pour le surveiller plutôt que pour le soutenir, quelques hommes dévoués : il repoussa donc la demande du Polonais. Puis Bolislav passa, il est vrai, l'Elbe près de Strehla, qui avait été donnée en douaire à sa fille Reginlind par son jeune époux Hermann, fils de l'infortuné markgraf Ekkihard ; il pénétra jusqu'à Mügeln (3), commit d'affreuses cruautés dans le canton de Zlomizi, admirablement cultivé, emmena avec lui plus de trois mille hommes et un immense butin ; mais la crainte que lui inspirait la garnison de Meissen lui fit repasser l'Elbe, et il essuya de grandes pertes en traversant ce fleuve. Grâce à cette issue d'une entreprise qui n'était pas seulement honteuse pour le Teutschland, mais qui semblait aussi pouvoir devenir dangereuse, le roi se vit en état de continuer efficacement son œuvre contre les princes teutschs rebelles. Le markgraf Heinrich sentait bien tout ce qu'il avait perdu, tout ce que le roi avait gagné sur lui. Il désespéra d'une heureuse issue. Il incendia donc lui-même sa ville de Kronach (4) ; puis, avec Bruno, frère du roi, et avec le reste de ses partisans qui lui prouvèrent même aux jours du malheur la fidélité qu'ils lui avaient promise, il se rendit en Bohême, pour chercher protection et sûreté auprès de son puissant ami le duc Bolislav. Le roi, non moins surpris que satisfait du départ de ses ennemis, envoya Heinrich, évêque de Wurtzbourg, et Erkanbold,

abbé de Fulda, incendier la dernière place forte qui était restée en la possession du markgraf, et à laquelle celui-ci semblait devoir tenir d'autant plus, que cette forteresse, Schweinfurt (5), était l'ancienne résidence de sa famille. Dans la place se trouvait Eila, la vénérable mère du markgraf. Lorsque les prélats ennemis parurent devant les portes, elle vint au devant d'eux pour les saluer et les recevoir. Les prélats lui firent part de la mission qu'ils avaient reçue du roi, et demandèrent qu'elle quittât Schweinfurt. Mais cette femme, pleine de résolution, courut à l'église et à l'autel. Là elle déclara solennellement qu'elle aimait mieux périr dans ce saint lieu, au milieu des flammes, que d'en sortir vivante et de le voir devenir la proie du feu. Émus de cette déclaration, et pénétrés de respect pour l'âge, les vertus et la fermeté de la noble veuve, les princes ennemis crurent pouvoir s'écarter des ordres du roi; ils renversèrent les murailles, démolirent les maisons, mais épargnèrent les églises et n'employèrent pas le feu. Ils promirent aussi, pour donner quelque consolation à cette mère éplorée, de se tenir prêts à tout rétablir dès que la colère du roi serait calmée.

Voilà comment passa ou fut détourné ce danger immédiat. Le roi se félicita de ce dénoûment, et ne cacha nullement sa joie. Il licencia à Bamberg l'armée qui l'avait suivi avec fidélité et dévoûment dans ses entreprises, et se livra ensuite aux plaisirs de la chasse dans le Spessart. Mais, dans sa piété, il voulut aussi témoigner dignement sa reconnaissance à celui qui lui avait donné la victoire. Le rétablissement de l'évêché de Mersebourg lui parut une œuvre méritoire. Otto III l'avait tentée sans succès; l'avide, opiniâtre et adroit Giseler, archevêque de Magdebourg, ne voulait pas, comme nous l'avons déjà dit, se laisser arracher la proie qu'il avait une fois saisie. Les négociations de Heinrich avec cet homme n'auraient peut-être pas eu de succès; mais lorsque après les événements que nous venons de raconter, le roi reprit ces négociations, et au moment où le vieil archevêque se mettait en mesure d'échapper encore une fois par ses artifices et ses intrigues aux insinuations qui lui étaient faites, la mort le surprit au commencement de l'an 1004. Aussitôt le roi Heinrich mit tout en œuvre pour élever sur le siége archiépiscopal de Magdebourg un homme dont il croyait être sûr : c'était Tagino, prêtre de Ratisbonne, qui depuis longtemps lui était aussi cher que dévoué. Sa première tentative trouva de l'opposition dans le clergé de Magdebourg : car ce clergé voulait se réserver le droit de libre élection, pour élever à cette haute dignité un homme tiré de son sein. Arnulf, évêque de Halberstadt, délégué du roi, reçut cette réponse : « Nous savons ce que veut ton maître; mais la liberté du peuple se perd par la liberté du souverain, et il n'en resterait plus que l'ombre, si elle voulait obéir à tous les ordres. » Heinrich toutefois fut infatigable dans sa brigue, et il réussit à sa grande joie, par des paroles bienveillantes et par de grandes promesses, à placer la crosse archiépiscopale dans les mains de son ami Tagino. Le nouvel archevêque, avec qui sans aucun doute tout avait été convenu d'avance, ne se refusa pas à rendre les domaines, les revenus et les droits que son prédécesseur Giseler avait attirés à lui lors du démembrement de l'évêché de Mersebourg. Les évêques Eido de Meissen et Hilliward de Zeitz restituèrent de leur côté la part qui était échue à leurs siéges. Ensuite Heinrich convoqua les princes de l'empire; il déclara avec leur assentiment que l'évêché de Mersebourg était rétabli, et il le donna à son chapelain Wigbert. Ce fut pour lui une grande joie d'avoir effacé ainsi la tache qu'Otto II avait imprimée au trône royal.

Pendant que le roi prouvait ainsi sa piété, Bolislav avait entrepris, de la Bohême, des incursions en Bavière, où il avait fait de grands ravages; et une expédition que Heinrich tenta, vers le mois de mars de cette année, de Mersebourg dans le pays des Milzieni, pour faire diversion en faveur des Bavarois, échoua complétement, parce que le dégel arriva tout à coup et empêcha d'aller plus avant : il réussit pourtant à jeter des renforts dans les forteresses et dans les châteaux situés sur l'Elbe; et un autre événement, qui arriva vers la même époque, le consola facilement de cet échec. Vers ce temps, son frère Bruno et le markgraf Heinrich reconnurent qu'ils s'étaient engagés dans une fausse voie, et qu'en s'attachant à l'étranger Bolislav, ennemi du peuple teutsch, ils n'acquerraient ni honneur ni gloire, et qu'ils arriveraient encore moins au but qu'ils se proposaient et en vue duquel ils s'étaient faits les ennemis de leur patrie et de

leur roi ; ils résolurent donc de solliciter leur pardon. Bruno se rendit auprès du roi de Hongrie, son beau-frère et celui du roi, pour demander sa médiation ; le nouvel archevêque Tagino et Bernhard, duc de Saxe, intercédèrent pour le markgraf. Le roi se rendit certainement avec plaisir aux prières de ces personnages ; mais pourtant il crut devoir à sa dignité de faire expier au markgraf le crime dont il s'était rendu coupable. Car il convint de rendre leurs biens à ce markgraf et à ses complices, mais il insista pour que celui-ci restât en prison aussi longtemps que cela lui paraîtrait nécessaire. Le markgraf Heinrich accepta ces conditions ; il se rendit à Mersebourg auprès du roi, avoua sa faute et en témoigna un amer repentir. Le roi le fit enfermer dans le château fort de Giebichenstein sous la garde et la surveillance de l'archevêque Tagino ; et là, pendant toute une année, le markgraf chercha à se faire pardonner sa faute par des pratiques religieuses de diverses natures.

Le roi Heinrich, délivré ainsi de ses ennemis les plus proches et les plus dangereux, et désormais moins inquiet du côté de Bolislav le Polonais, crut que le temps était venu de venger la honte que les armes teutsches avaient éprouvée en Italie. Il résolut de faire en personne une expédition au delà des Alpes. Il invita donc les fidèles de tous les peuples teutschs qui voulaient faire cette campagne à se rassembler à Augsbourg ; il se rendit lui-même auparavant à Ratisbonne. Là il tint une diète dans laquelle il remit solennellement, par l'investiture de l'étendard, le duché de Bavière au frère de sa femme, nommé Heinrich comme lui. Les auteurs du temps assurent que tous les assistants approuvèrent cette transmission ; mais il ne paraît pas que Heinrich, fidèle aux principes qu'il avait exprimés, ait laissé aux Bavarois l'élection de leur duc. Puis il vint à Augsbourg, où dans l'intervalle s'étaient réunis ceux des Allemanni, des Lotharingiens et des Franconiens qui avaient répondu à l'appel du roi. D'Augsbourg, Heinrich envoya sa femme Kunigunde en Saxe, pour la confier à la protection de l'archevêque Tagino. Dans un endroit appelé Tinga ou Tonga, Bruno, accompagné d'une ambassade du roi de Hongrie, se présenta à son frère, qui se réconcilia sans peine avec lui : il dut toutefois se résoudre à embrasser l'état ecclésiastique : dans la suite il devint évêque d'Augsbourg.

Dans cet intervalle, Harduin, roi d'Italie, avait cette fois encore convenablement garni de ses soldats les plus fidèles les cluses des Alpes, et il s'occupait en personne de rassembler une armée dans les plaines de Vérone. Lorsque Heinrich arriva à Trente, il reconnut bientôt l'impossibilité de pénétrer de ce côté en Italie, par suite des mesures prises par l'ennemi. Toutefois, les soldats carinthiens, excités par le roi, le tirèrent d'embarras. Ils s'emparèrent d'un défilé sur la Brenta, auquel Berngar avait fait peu d'attention, parce que, à ce qu'il paraît, il avait regardé une irruption des Teutschs comme impossible de ce côté. Le roi Heinrich laissa donc en arrière les bagages et les charrois, accourut, et franchit heureusement ces montagnes difficiles. L'armée teutsche célébra les fêtes de Pâques sur les bords de la Brenta.

Mais les fatigues et les difficultés des montagnes dans une saison si peu avancée avaient, à ce qu'il semble, refroidi la première ardeur de plus d'un guerrier. Plus d'un peut-être retourna dans sa patrie ; car Heinrich fit interdire par les comtes palatins à tous ses hommes de s'enfuir, sous peine d'être mis au ban du roi : bien plus, celui qui serait réellement surpris en fuite devait être puni de mort. A ceux, au contraire, qui persévéreraient dans l'œuvre commencée, on promit de riches récompenses. Ce fut avec ces menaces et ces promesses que le roi continua sa marche. On vit bientôt que si Harduin avait les montagnes pour défendre sa couronne, il n'avait pas les cœurs des Italiens. Car dès que dans son armée se répandit la nouvelle que le roi des Teutschs avait réussi à franchir les Alpes, la plus fâcheuse discorde s'y éleva, et les anciennes passions, la haine, la crainte, l'ambition, la cupidité, le désir de la vengeance, divisèrent les esprits. En peu de temps Harduin se vit abandonné et trahi, et chacun des grands seigneurs d'Italie, ecclésiastiques et laïques, ne songea qu'à mettre en sûreté sa personne et ses intérêts. Heinrich arriva sans obstacle jusqu'à Vérone. Là les princes et les seigneurs du pays commencèrent à se rassembler autour de lui, en se séparant perfidement du roi Harduin. Les plus considérables d'entre eux étaient le marquis Tietbold, auquel appartenait le rocher fortifié de Canossa, et son fils Boniface, auquel on donne également le titre de marquis, et qui commandait à

Mantoue. C'étaient l'aïeul et le père de cette Mathilde qui devint si célèbre au temps de Heinrich IV et de Grégoire VII. A Brescia, Heinrich fut reçu avec joie et salué comme roi et seigneur par l'évêque et les bourgeois de la ville. Là se trouva aussi Friedrich, archevêque de Ravenne : il prêta avec d'autant plus de confiance au roi le serment de fidélité, qu'il avait refusé le serment à Harduin, ainsi que tous les vassaux de l'exarchat de Ravenne. A Bergamo, Heinrich reçut le serment de fidélité d'Arnulf II, archevêque de Milan. A Pavie enfin, affluèrent tous ceux qui étaient grands et illustres en Italie, ainsi qu'une multitude d'hommes de moindre condition. Le 15 mai, Heinrich II fut élevé sur le trône dans l'église de Saint-Michel, et couronné roi d'Italie aux acclamations de toute l'Italie.

Mais l'orage de passions qui poussait les Italiens les uns vers les autres d'une manière si singulière se dissipa bientôt. Au milieu de cette joie enivrante, le cœur et la volonté manquaient partout. Le roi Harduin avait été un souverain insupportable pour les princes astucieux, dépravés et abrutis de ce pays; mais les vassaux teutschs étaient aussi, par leur arrogance et leurs exigences, des hôtes peu agréables pour le peuple italien. Le roi Harduin avait peut-être dans les habitants des villes et dans les masses des partisans d'autant plus zélés, qu'il était plus odieux aux princes; et certainement les moyens ne manquaient pas non plus à cet homme si habile, pour miner secrètement l'édifice que les étrangers cherchaient violemment et avec tant de succès à élever sur le sol de sa patrie. Tandis que le soir du même jour où Heinrich avait reçu la couronne au milieu des cris de joie, on se livrait dans le palais des rois aux fêtes et aux plaisirs, on entendit tout à coup des cris sauvages et un immense tumulte. Le roi ayant demandé ce que signifiait ce bruit, on lui répondit que le bas peuple de la ville, enflammé d'une fureur soudaine et animé d'une présomption d'esclave, avait commencé ce mouvement; que les autres s'étaient joints à lui; que tous se précipitaient en armes contre le roi et contre sa suite. Heribert, archevêque de Cologne, courut à la fenêtre, et essaya de calmer la multitude par des paroles de paix; mais on lui répondit par une grêle de pierres et de traits. Outre les princes et les seigneurs qui entouraient le roi, il ne se trouvait dans le palais qu'un petit corps de soldats; les autres Teutschs étaient dispersés; ils étaient en partie occupés à panser les chevaux, en partie placés dans la ville, en partie enfin envoyés dans les châteaux voisins. Les Lombards attaquèrent avec d'autant plus de confiance le palais du roi, qu'ils croyaient avoir dans le souvenir de la défaite du duc Otto le gage certain d'une nouvelle victoire. Le palais toutefois fut défendu avec succès, mais aussi avec la plus grande peine. L'horreur du combat fut encore augmentée par la profonde obscurité de la nuit. Dans leur désespoir, et pour voir du moins l'ennemi, les Teutschs livrèrent enfin aux flammes les maisons voisines, mais sans avantage; car bientôt le palais des rois fut aussi en feu, soit que l'incendie des maisons voisines l'eût gagné, soit que les assaillants l'eussent enflammé. Pendant ce temps, les flammes servirent de signal aux Teutschs qui se trouvaient hors de la ville : ils se doutèrent de ce qui se passait, se réunirent et accoururent pour soutenir et sauver leur roi. Mais ils n'arrivèrent devant les portes qu'au matin du jour suivant; et comme ils les trouvèrent fermées, ils escaladèrent les murs ou les renversèrent. Alors les Italiens prirent la fuite; mais ils se rendirent dans leurs maisons, et du haut des créneaux et des toits ils jetèrent sur les Teutschs des traits, des pierres, tout ce qui leur tombait sous la main. Les Teutschs, poussés à une fureur sauvage, nourrissant d'ailleurs, dans leur orgueil féodal, un profond mépris pour les habitants d'une ville, crurent pouvoir tout se permettre en de telles circonstances. Ils mirent donc le feu à tous les coins de la ville, profitèrent de cette confusion infinie pour tuer et piller, et détruisirent entièrement Pavie au milieu des scènes les plus atroces. Enfin le roi Heinrich parvint à échapper à la terreur et au danger. Il se retira dans le monastère de Saint-Pierre, qui, situé hors de la ville, présentait quelque défense; de là il fut spectateur de cette immense désastre.

Il est impossible de chercher si un fait particulier et quel fait fut la première occasion du soulèvement des habitants de Pavie, soulèvement qui aboutit à une si prodigieuse désolation; le motif en était dans la bizarrerie et la violence des relations, qui ne pouvaient produire que malheur et misère sous des formes

diverses. Il n'est pas non plus très-utile de rechercher combien de temps Heinrich et les Teutschs séjournèrent encore près de Pavie. Il peut être vrai que le roi ordonna et fit observer, autant que cela fut en son pouvoir, la pitié et l'humanité; il peut être vrai que les habitants de Pavie, qui par hasard ou par prévoyance avaient échappé à leur perte, s'humilièrent devant lui, implorèrent sa grâce, et jurèrent de lui être désormais fidèles. La même chose peut avoir été faite par d'autres Italiens qui vivaient dans le voisinage ou que les Teutschs purent atteindre. Mais, suivant la nature des choses humaines, la destruction de Pavie dut d'abord répandre dans toute l'Italie la crainte et la terreur, et ensuite remplir tout noble cœur de la plus violente colère. D'après la nature des choses humaines également, il était impossible que Heinrich continuât son expédition en Italie, ou qu'il continuât son séjour dans un pays souillé de semblables atrocités, pour faire valoir sa nouvelle royauté. Dans le fait, le roi repassa les Alpes avec son armée peu après ces malheureux événements, décoré sans doute d'une seconde couronne, mais accompagné aussi des imprécations de tout un peuple.

CHAPITRE VIII.

LA BOHÊME REDEVENUE FIEF DE L'EMPIRE TEUTSCH. — EXPÉDITION CONTRE LA FRANCE. — FONDATION DE L'ÉVÊCHÉ DE BAMBERG ET DÉPOSITION DE HEINRICH, DUC DE BAVIÈRE. — CONTINUATION DE LA GUERRE AVEC LES POLONAIS.

De l'an 1004 à l'an 1013.

Heinrich II revint d'Italie par la Souabe. Dans ce pays, son ancien ennemi, le duc Hermann, qui lui avait disputé la couronne teutsche, était mort, et son fils aussi nommé Hermann, troisième de ce nom dans ce duché, avait été, malgré sa jeunesse, revêtu de la dignité ducale par les Souabes. Mais le jeune duc, encore hors d'état de se gouverner lui-même, ne pouvait imposer un frein aux seigneurs et aux vassaux du pays, ni les maintenir dans l'ordre. Bien plus, comme il n'y avait pas de main qui pût les calmer, le désordre et la guerre privée, résultat des passions que produisait et alimentait le système féodal, régnaient partout. Aussi le roi s'arrêta dans sa marche, et assembla autour de lui les vassaux ecclésiastiques et laïques. Il confirma le jeune duc dans sa dignité, soit qu'il ne trouvât aucun homme qui fût également agréable à lui et aux Allemanni, soit qu'il n'osât pas s'opposer à l'élection faite par ceux-ci, quelque peu convenable qu'elle fût; il se fit pourtant prêter partout le serment solennel de respecter l'ordre, de s'abstenir de brigandages et de guerres privées, et de contribuer au maintien de la paix.

Puis il continua sa route sans interruption vers Mayence, et par la Franconie orientale vers la Saxe. Il était poussé, à ce qu'il paraît, par le sentiment qu'il fallait le plus tôt possible, par un avantage important, effacer la honte de Pavie, réparer ou faire oublier la perte de l'Italie. Il avait conçu un projet raisonnable en lui-même, et qui fut exécuté avec habileté : il voulut rentrer en possession de la Bohême, que Bolislav, l'audacieux prince des Polonais, avait arrachée à l'empire avec cruauté et par trahison. Mais il ne communiqua ce plan qu'à ses confidents les plus intimes, parce qu'il savait combien le Polonais était habile dans l'intrigue, et qu'il craignait que ses projets ne fussent dévoilés, sinon par trahison, du moins par imprudence.

Aussitôt après l'arrivée du roi, l'hériban fut prescrit pour le milieu du mois d'août en Saxe, en Thuringe et en Franconie, comme pour une expédition au delà de l'Elbe contre Bolislav, duc de Pologne; et en même temps le beau-frère du roi, Heinrich, duc de Bavière, reçut en secret des instructions particulières pour soutenir et protéger l'entreprise. Les Saxons et les Franconiens obligés à l'hériban se rassemblèrent au temps fixé près de Mersebourg. Pendant ce temps, le roi fit tenir des bateaux constamment prêts sur l'Elbe, et par ces mesures il confirma l'opinion qu'il avait le projet de passer ce fleuve. Des pluies abondantes retardèrent le départ et la marche de l'armée. Tout à coup, tandis que chacun avait les yeux sur l'autre rive de l'Elbe, le roi tourna à droite, et fit remonter l'armée à marches forcées vers la Bohême. Bolislav, il est vrai, ne fut pas complétement pris à l'improviste; dans la grande forêt des montagnes qui séparait la Bohême du pays des Daleminziens, et que l'on appelait Miriquidui, il avait fait construire une forteresse où il avait mis une nombreuse garnison d'archers, de sorte qu'il semblait impossible d'en approcher : mais comme la marche

des Teutschs traînait en longueur, il commença à considérer les armements de Heinrich comme une tentative sans portée et qui n'avait rien de sérieux; il la vit avec mépris, et, dans son orgueilleuse sécurité, il négligea ses dispositions. A l'arrivée inattendue du roi, les archers furent bientôt vaincus par des soldats d'élite couverts de cuirasses; la hauteur fut enlevée, et l'entrée de la Bohême fut ouverte. Dans l'armée teutsche se trouvait aussi Jarimir, fils de l'ancien Bolislav, qui avait été d'abord horriblement mutilé, puis chassé par son frère Bolislav : il avait avec lui une troupe de Bohêmes dévoués à sa personne. Le roi Heinrich lui remit aussitôt le pays conquis. Par là il gagna les cœurs des Bohêmes; ils s'attachèrent d'autant plus vite à ce prince national, que celui-ci avait éprouvé de plus grands malheurs; et Bolislav le Polonais parut à tous un étranger et un ennemi des Bohêmes, parce qu'il était ennemi de Jarimir. Un soulèvement éclata à Saatz, parce que Heinrich, pour attendre l'arrivée des Bavarois, continuait moins rapidement son entreprise. Les habitants se jetèrent sur les Polonais qui se trouvaient parmi eux, les tuèrent, les mutilèrent comme des tyrans et des oppresseurs, et n'en auraient épargné aucun, si Heinrich n'était accouru pour sauver la vie à ces infortunés. Le soulèvement alla plus loin, et fut encore augmenté par la fausse nouvelle que Bolislav avait été tué. La foi en cette nouvelle donna même à des hommes craintifs le courage de se déclarer contre le Polonais, et affaiblit les partisans de celui-ci, bien que leur nombre ne fût pas médiocre. Heinrich put donc hasarder d'envoyer en avant, sur Prague, le prince Jarimir, soutenu de quelques guerriers teutschs, à la tête des Bohêmes qui s'étaient déclarés pour sa cause : il voulut essayer si par la force du mouvement national on pouvait arriver à en finir sans effusion de sang. Cette tentative réussit complétement. Bolislav se trouvait à Prague, effrayé de ce qui se passait, et préparé d'avance à tout événement. Lorsqu'il entendit le tocsin retentir aux environs, et qu'il vit l'impression produite par ce bruit sur les habitants de Prague, il se mit à la tête des siens, et quitta Prague et la Bohême, parce qu'il n'y trouvait plus d'appui. Le prince Jarimir, de son côté, entra dans Prague, et de toutes parts le peuple accourut, déposant à ses pieds le butin enlevé aux Polonais, lui offrant des présents, le proclamant duc de Bohême, et le saluant avec des cris de joie comme son prince et seigneur. Le roi Heinrich suivit le prince, et lui confirma le duché sous la suzeraineté de l'empire.

A la fête de l'intronisation du nouveau duc, Goddescalk, évêque de Freisingen, dit la messe, et prêcha ensuite devant le roi sur la crainte de Dieu et sur les honneurs que l'on devait aux puissances suprêmes du monde. Dans le cours du sermon, le serviteur de Dieu s'adressa au roi lui-même et le somma de se reconnaître. Tout le bonheur qui lui était échu en partage depuis sa naissance jusqu'à cette heure, il le devait non pas à son mérite, mais seulement à la grâce de Dieu qui planait sur lui. Il ne pouvait se montrer reconnaissant de cette grâce que par la miséricorde et la douceur. Il était investi de la puissance d'exercer ces vertus : il ne s'agissait que de vouloir et d'exécuter. « Et voilà pourquoi, continua-t-il, je te conjure, seigneur bien aimé, au nom et par l'amour de Dieu, d'avoir pitié de l'ancien markgraf Heinrich, et de briser ses fers, et de lui accorder son pardon, afin qu'aujourd'hui tu puisses t'adresser à Dieu et le prier avec un cœur libre : pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » C'est à ces paroles que le markgraf Heinrich dut sa liberté. Le roi, profondément ému, promit aussitôt d'ouvrir au prince prisonnier la forteresse de Giebichenstein; et il tint loyalement sa parole dès que cela lui fut possible. Le markgraf, fatigué des barbares agitations du monde, vécut désormais tranquille à Schweinfurt, se vouant à des pratiques pieuses; et douze ans après sa délivrance, il y mourut comme il y avait vécu.

Le roi Heinrich, après avoir ramené la Bohême sous la suzeraineté de l'empire teutsch, et réparé jusqu'à un certain point par cet avantage la perte de l'Italie, ne voulut pas laisser passer inutilement le reste de l'automne. Grâce à l'impression que la fuite de Bolislav hors de la Bohême avait faite sur ce prince lui-même et sur son peuple, il crut qu'il lui serait facile de chasser aussi les Polonais des Marches saxonnes entre l'Elbe et l'Oder. Accompagné de Jarimir, le nouveau duc des Bohêmes, il s'avança donc, non sans de grandes difficultés, à travers les montagnes dans le pays des Miltzes, et dirigea son attaque contre la ville de Budis-

sin. Mais l'espérance d'une prompte conquête de cette ville ne fut pas accomplie : on prétend qu'elle fut déçue par l'équivoque Guncelin, markgraf de Meissen. Le siége traîna en longueur, et coûta des efforts et du sang ; enfin il fallut accorder une libre retraite à la garnison, et les choses restèrent dans l'incertitude où elles étaient.

Le roi ramena à Mersebourg l'armée fatiguée par tant de marches et par le manque de vivres; il la licencia au même lieu où il l'avait rassemblée. Mais les choses ne pouvaient pas rester telles qu'elles étaient ; il fallait attendre une armée polonaise sur la rive gauche de l'Elbe, ou faire passer une armée teutsche sur la rive droite de ce fleuve. Le roi se décida donc à une nouvelle expédition l'an 1005. Il resta en Saxe, régla et ordonna, et chercha dans un grand concile tenu à Dortmund à encourager les ecclésiastiques à l'union et à ranimer l'esprit de l'Église. Il indiqua une grande expédition pour le mois d'août; ses troupes et les hommes sujets au service dans les comtés saxons devaient se rassembler aux environs de Magdebourg ; les ducs Heinrich de Bavière et Jarimir de Bohême furent également appelés. L'armée réunie passa l'Elbe. Mal conduite par des guides vendus, elle eut à soutenir une marche difficile. L'ennemi se tenait sur la Sprée; l'armée teutsche campa vis-à-vis. Le vaillant comte Thiedbern, blâmant la circonspection du roi, espéra se couvrir de gloire par un coup de main et amener une solution. Mais avec les braves qui s'étaient joints à lui il tomba dans une embuscade des Polonais, et y trouva la mort : Bernhard, Isin et Benno, vaillants vassaux d'Arnulf, évêque de Halberstadt, périrent aussi sans utilité, avec beaucoup d'autres. Le roi et l'armée, vivement affligés, pénétrèrent plus avant pour venger cette perte; mais le Polonais se retira derrière l'Oder. Les Teutschs l'y suivirent renforcés par les Luisitzes qui, portant leurs dieux devant eux, se joignirent à l'armée chrétienne, soit par crainte des vainqueurs, soit par haine de la domination polonaise. Bolislav avait dressé son camp à Crossen, sur la rive droite de l'Oder, pour défendre ce fleuve. L'armée teutsche campa sur la Bober, afin de construire et de préparer des bateaux et des ponts pour le passage de l'Oder. Au bout de sept jours on découvrit un gué. Une partie de l'armée teutsche passa heureusement sur l'autre rive, et menaça de tourner l'armée polonaise. Bolislav quitta sa position et prit la fuite. Le roi le poursuivit avec toute l'armée jusqu'à deux milles de Posen. L'audacieux prince des Polonais reconnut enfin qu'il fallait céder pour le moment, s'il ne voulait s'exposer à un ruine complète. Il demanda la paix. Cette proposition vint à propos au roi Heinrich et à l'armée teutsche; car, non-seulement l'armée teutsche avait beaucoup souffert des difficultés de la marche et des convois, mais aussi les Polonais, incapables de soutenir une bataille rangée, se divisèrent par petites bandes, et commencèrent une guerre de partisans, qui devait devenir d'autant plus désastreuse pour les Teutschs, qu'ils avançaient davantage dans le pays ennemi. Heinrich envoya donc à Posen, selon le désir du duc, Tagino, archevêque de Magdebourg, et, dans cette ville, le prêtre conclut avec Bolislav, pour lui-même et pour l'empire, une paix en vertu de laquelle l'armée teutsche retourna dans sa patrie et dans ses foyers. Les conditions de la paix ne nous ont pas été transmises ; mais il semble résulter des événements qui suivirent qu'une grande partie des pays entre l'Oder et l'Elbe, qu'il avait précédemment possédés, fut arrachée au duc, mais qu'il garda pourtant une position solide de ce côté de l'Oder, sous la suzeraineté de l'empire teutsch et sous le serment de rester désormais fidèle.

Quant au roi Heinrich II lui-même, il était peu satisfait de cette paix, ou du moins il ne croyait pas à sa durée. Lorsqu'il eut repassé l'Elbe, il ordonna des poursuites judiciaires contre ceux qui, dans ces contrées, avaient embrassé la cause du prince polanais ou qui étaient accusés de l'avoir favorisée. Les chefs de ces partisans des Polonais, Teutschs comme Slaves, furent punis de mort. A Mersebourg, Bruniko, guerrier distingué de la garde du roi, fut pendu, et à Wallersleben, dans le voisinage de Magdebourg, deux vaillants Slaves, Borisen et Nezemniselen, eurent le même sort avec plusieurs autres. La suite des événements prouvera que le roi n'avait pas tort dans sa méfiance, bien qu'il ait pu se tromper en croyant gagner ou forcer la fidélité par le châtiment des félons. Pour la position du moment, la paix, quelles qu'en aient pu être les conditions, fut un bienfait, parce qu'elle donna quelque repos à la Saxe, à la Thuringe et aux Marches

qui restaient encore à l'empire, et parce que l'année suivante, 1006, elle permit au roi de tourner ses armes sur un autre point de ses Etats et d'arrêter un mouvement qui menaçait d'entraîner de grandes conséquences.

La partie nord-ouest de la Lotharingie était séparée de la France par l'Escaut, de sorte qu'en général ce fleuve formait la limite de l'empire teutsch. Sur cette limite, les comtes voisins, Balduin-le-Barbu de Flandre, qui reconnaissait la suzeraineté du roi de France, et Arnulf de Hainaut, qui était sous la suzeraineté de l'empire teutsch, s'engagèrent l'un contre l'autre dans une guerre privée, et Balduin s'empara de la forteresse de Valenciennes (1), qui appartenait à Arnulf. Vers ce même temps, Robert, roi de France, fils de Hugues-Capet, avait soutenu contre des comtes et des abbés une série de petites et misérables luttes dans lesquelles il avait eu pour but d'assurer quelque autorité au titre de roi; mais tous ses efforts avaient échoué, bien qu'il eût été soutenu par Richard, duc de Normandie. Lors de la guerre privée des comtes Balduin et Arnulf, le roi Robert rassembla aussi une armée aussi forte qu'il put l'avoir, et le duc Richard se montra encore une fois l'ami et l'allié du roi. Sans doute on ne sait pas quel but Robert se proposait; mais il devait être vraisemblable aux yeux des Teutschs qu'il voulait profiter des succès de Balduin pour chercher, à l'exemple de précédents rois de France, en Lotharingie une puissance qu'il ne pouvait trouver dans son pays. Aussi Heinrich II crut-il n'avoir pas de temps à perdre. Il accourut en Lotharingie, rassembla le plus de gens de guerre qu'il put, et parut sur la Meuse, limite de l'empire teutsch. Le roi Robert se tenait sur l'autre rive avec son armée. L'arrivée du roi des Teutschs l'effraya. Il ne pouvait trouver qu'en Lotharingie même les forces nécessaires pour une guerre contre ce prince, et ses espérances de succès furent déjouées par l'arrivée inattendue de Heinrich sur la frontière. Heinrich, de son côté, ne voulait pas non plus de guerre à l'ouest de ses Etats; il n'avait pas réuni de forces imposantes, et il ne pouvait pas oublier ses ennemis de Pologne et d'Italie. Lors donc que Robert lui proposa une conférence, il y consentit volontiers. Mais on hésitait dans l'armée française; on craignait que Robert ne s'abaissât. Accoutumé encore à l'ancien langage d'après lequel les Teutschs étaient appelés Franks orientaux et les Français Franks occidentaux, et sans connaissance de la position et de l'étendue des pays, on semble avoir cru en France que ce royaume et le Teutschland étaient à peu près de la même grandeur; il ne paraît pas que l'on ait même étudié la position des rois à l'égard de leurs vassaux, et en général la puissance et les moyens dont l'un et l'autre pouvaient disposer. On demanda donc que l'entrevue des deux rois eût lieu au milieu du fleuve, afin qu'ils fussent sur le pied d'une complète égalité. Heinrich, voyant ces difficultés, et sachant bien que le plus puissant ne perd rien contre le plus faible en montrant de plus grandes prévenances, ne voulut pas même laisser négocier cette affaire; il se jeta dans un bateau avec un petit nombre de fidèles, passa le fleuve, et, à l'étonnement et à la honte des Français, il parut dans leur camp. Les deux rois tombèrent aisément d'accord; ils résolurent d'intervenir à forces communes dans la guerre privée des deux comtes, de contraindre le comte Balduin à rendre la forteresse de Valenciennes, et de rétablir les anciennes relations et les anciennes limites. Le roi Robert fut si satisfait de cette heureuse issue, que, selon l'usage du temps, il offrit au roi des Teutschs, son nouvel ami, des présents d'une grande valeur : mais Heinrich, tenant compte de la position de celui qui donnait, n'accepta qu'un livre d'évangiles orné d'or et de pierres précieuses, et une châsse magnifique qui contenait des *reliques* précieuses (2), et sa femme prit deux vaisseaux d'or. Et lorsque le lendemain Robert rendit cette visite au roi Heinrich, il imita sa discrétion dans l'acceptation des présents offerts.

L'œuvre commune des deux rois n'eut pas de résultat. Balduin repoussa leurs propositions comme leurs attaques. Ils se virent forcés de lever le siége de Valenciennes et de retourner chacun dans son pays. Heinrich toutefois, comptant peu sur les Lotharingiens, fit aussitôt venir de la rive droite du Rhin le nombre nécessaire d'hommes obligés au service. A ceux-ci il réunit une armée lotharingienne, marcha de nouveau contre l'insolent comte Balduin, passa l'Escaut, s'empara de l'abbaye de Gand, et prit ainsi une position solide en Flandre. Alors Balduin se décida à céder. Mais il n'était

pas encore réduit au point de se voir forcé d'accepter toute sorte de conditions. Comme vassal et dignitaire du royaume de France, il pouvait d'ailleurs espérer en des vicissitudes de plus d'une espèce. C'est peut-être ce qui détermina Heinrich à faire avec lui un traité qui rétablit, il est vrai, la tranquillité pour le moment, mais qui au fond était peu propre à habituer les vassaux et les grands dignitaires à la tranquillité et à l'ordre. Balduin devint vassal du roi des Teutschs; car Heinrich ne lui laissa pas seulement la ville de Valenciennes, il lui donna encore l'île de Walchern, ville et territoire, en fief de l'empire teutsch. Le comte Arnulf de Hainaut fut peut-être contenté d'une autre manière. Robert, roi de France, laissa faire ce qu'il ne pouvait changer; mais Balduin, comte de Flandre, désormais vassal et dignitaire de deux royaumes, en confondit les limites, et ne put, dans cette position, qu'être excité à poursuivre de plus vastes projets et à commettre de nouvelles violences.

Il parait aussi que cette issue causa peu de satisfaction au roi Heinrich II. Il était impossible qu'elle lui fît plaisir, s'il portait ses regards sur sa vie militaire, telle qu'elle avait été jusqu'alors. Il s'était presque violemment arraché à ses goûts paisibles, et s'était élevé à une grande activité; mais qu'avait-il gagné par tous ses efforts? Dans l'empire, il est vrai, il avait dompté les ennemis qui s'étaient déclarés ouvertememt contre lui; mais il ne les avait domptés que grâce à la jalousie des princes teutschs entre eux, à l'avidité et à l'indiscipline desquels le faible roi Heinrich, qui n'avait pas d'enfants, ouvrait la plus belle perspective; mais il n'avait pas dû sa victoire à sa propre puissance et à l'autorité royale. Quant aux ennemis du dehors, il les avait combattus sans succès. En Italie, son entreprise avait complétement échoué; contre Bolislav de Pologne, il n'avait pas obtenu le moindre avantage durable; et maintenant une expédition même contre un seul comte français n'avait abouti qu'à des relations équivoques. Il devait donc être arrivé à la conviction que, bien que la position où il se trouvait alors ne pût lui assurer une vie tranquille, il ne se couvrirait jamais de gloire dans la carrière des armes et ne prendrait jamais place dans le cercle brillant des héros. Il consacra d'autant plus ardemment son âme à la foi, aux choses saintes et divines; mais aussi il désira d'autant plus vivement de faire vivre d'une autre manière son nom dans la mémoire des hommes, de travailler par des fondations pieuses pour les générations à venir, et de vivre parmi elles sinon comme un héros, du moins comme un saint. Les éloges donnés au rétablissement de l'évêché de Mersebourg lui firent espérer des éloges plus grands encore, s'il fondait un nouvel évêché. Cette espérance remplit son âme avec d'autant plus de force, qu'il n'avait pas d'enfant auquel il pût transmettre ses richesses et ses honneurs.

Babenberg ou Bamberg, placé dans une belle situation et dans une contrée fertile, était devenu un domaine royal depuis près d'un siècle, c'est-à-dire depuis la mort du comte Adalbert, au temps du roi Ludwig l'Enfant. L'empereur Otto II avait donné ce domaine en fief à Heinrich II, duc de Bavière, et le roi actuel. Henrich II en avait déjà été en possession comme duc de Bavière. Babenberg lui était devenu singulièrement cher à cause de sa charmante position sur la Rednitz et le Mein, et, pour cette raison, il l'avait assigné pour douaire à sa femme Kunigunde. Lorsqu'il fut arrivé à l'empire, il commença par faire construire à Babenberg une église magnifique, et il conçut la pensée d'y fonder un évêché et d'immortaliser ainsi son nom. Il n'est pas très-vraisemblable que Kunigunde ait partagé le désir de son mari; sans doute la réputation de piété qu'elle cherchait à conserver, empêcha la reine de s'opposer aux vœux de Henrich; mais ses frères, le duc de Bavière et Thiedrich, évêque de Metz, combattirent la volonté du roi dans les intérêts, dirent-ils, de leur sœur. Heinrich néanmoins ne s'arrêta pas en chemin. Mais il redoutait de plus grandes difficultés de la part de Heinrich, évêque de Wurtzbourg; car Babenberg appartenait au diocèse de ce prélat, et un nouvel évêché fondé à Babenberg ne pouvait en majeure partie être doté qu'aux dépens de celui de Wurtzbourg. Il croyait avoir levé déjà cette difficulté elle-même. L'évêque Heinrich en effet consentit à la création du nouvel évêché à condition que Wurtzbourg serait érigé en archevêché, et que le diocèse de Babenberg lui serait soumis. Le roi accepta cette proposition, et acheva la construction de l'église de Babenberg d'une manière qui semblait conforme à la dignité épiscopale. Bientôt

toutefois l'évêque refusa de tenir sa parole, parce qu'il arriva à la certitude qu'il lui serait à peine possible de devenir archevêque de Wurtzbourg; mais ce refus fit monter le pieux désir du roi jusqu'à la passion, jusqu'à un véritable fanatisme. Le roi regarda désormais la fondation de l'évêché de Babenberg comme une affaire d'honneur aux yeux du monde, et comme une affaire de salut aux yeux de Dieu; et il se crut d'autant plus forcé de la terminer, que ses entreprises temporelles avaient eu moins de succès.

Lors donc que les affaires avec le comte Balduin furent arrangées par le traité dont nous avons parlé, le roi Henrich convoqua tous les archevêques et évêques de son empire en un concile à Francfort. Les évêques se rendirent en grand nombre à l'invitation du roi; mais Heinrich, évêque de Wurtzbourg, ne parut pas. Cette absence inquiéta le roi, et la crainte que cette assemblée aussi n'eût lieu inutilement lui fit oublier tout ce qu'il se devait à lui-même, tout ce qu'il devait à la dignité royale et au pouvoir temporel en face du corps sacerdotal, et l'empêcha d'apprécier l'exemple qu'il donnait à son siècle et à la postérité. Lorsqu'il entra dans l'assemblée, il se jeta à genoux devant ces ecclésiastiques, devant les vassaux de l'empire dont il était roi, et il resta dans cette posture jusqu'à ce que Willigis, archevêque de Mayence, vînt le relever. Puis il parla dans les termes les plus humbles : son humilité invoqua la majestueuse douceur et la piété des évêques, les suppliant de lui permettre, puisqu'il n'avait plus d'espoir d'avoir postérité, de faire le Christ son héritier, et de fonder un évêché à Babenberg : il s'engageait à donner à l'évêque de Wurtzbourg toute indemnité qui paraîtrait convenable aux prélats assemblés. Beringer, chapelain de l'évêque Heinrich, s'éleva contre ce discours : la crainte que le roi lui inspirait avait seule, dit-il, éloigné son maître du concile; il était impossible qu'il consentît au morcellement de l'église que Dieu lui avait confiée : il pria l'assemblée, par le corps de Jésus-Christ, de ne pas prendre une telle résolution en l'absence de l'évêque. Enfin il lut les diplômes qui contenaient les droits de l'évêché de Wurtzbourg. Il paraît que ce discours du chapelain et les termes de ces diplômes émurent plus d'une fois les pères assemblés et les firent chanceler dans leur opinion; et chaque fois que le roi s'aperçut de cette hésitation, il se jeta à genoux et implora de nouveau la bienveillance des évêques. Enfin l'archevêque Willigis invita les prélats à exprimer clairement leur opinion. Tagino, archevêque de Magdebourg, ami et favori du roi, parla le premier, et déclara que la demande du roi pouvait lui être accordée selon les lois de l'Eglise. Les autres évêques se rangèrent à cet avis. Heinrich nomma aussitôt son chancelier Everhard évêque du nouveau siége, et l'archevêque Willigis le sacra. Mais sa joie ne fut pas encore complète : sans doute l'évêque de Wurtzbourg consentit enfin à recevoir une indemnité; sans doute le roi reçut aussi la confirmation du pape; mais l'évêque d'Eichstaedt, qui devait aussi perdre une partie de son diocèse, manifesta une vigoureuse opposition, et dans l'âme du duc de Bavière continua de vivre la colère que lui inspirait cette prodigalité du roi : il fut assurément d'autant plus irrité de cette prodigalité, que désormais Heinrich, pour prouver sa reconnaissance au clergé, ne connut plus de mesure ni de bornes dans ses donations.

Tandis que Heinrich s'occupait ainsi d'œuvres pieuses, Bolislav, duc des Polonais, s'occupait, suivant son ancien système, des choses de ce monde. On apprit de plusieurs peuples slaves que si Heinrich n'intervenait pas bientôt, Bolislav étendrait de nouveau sa domination contre l'empire. Jarimir, duc de Bohême, montra particulièrement une grande inquiétude. Le roi, irrité de la perfidie du Polonais, envoya aussitôt le markgraf Hermann, beau-fils de Bolislav, vers ce duc, pour le menacer de la guerre s'il ne renonçait pas à ses intrigues, bien que l'on ne fût pas en état de la faire. Bolislav, qui connaissait fort bien la situation et les dispositions de Heinrich, ne se laissa pas épouvanter. Il prit les menaces pour une déclaration de guerre, rejeta toute la faute sur le roi des Teutschs, et marcha avec de grandes forces contre le Teutschland au printemps de l'an 1007. Il ravagea le canton de Morezini jusque vers Magdebourg, enleva les habitants de la ville de Ziruist ou Zerbst, assiégea Budissin, et força la garnison, qui se défendit bravement, mais se vit complétement abandonnée, à lui rendre la ville pour obtenir une libre retraite. Et si personne ne s'était avancé contre l'audacieux Po-

lonais, personne n'osait non plus le poursuivre. Les sommations et les ordres ne manquèrent pas du côté du roi; mais partout on les reçut avec indifférence ou mépris. Et lui-même, fatigué d'ailleurs de cette affaire, trouva l'année suivante tant à faire pour ses forces, qu'il ne put ni venger sa honte ni reprendre pour l'empire le pays au delà de l'Elbe. Car il fut occupé d'une chose qui fit certainement sur son cœur une profonde impression, et dont les suites pouvaient être malheureuses.

Luidolf, archevêque de Trèves, mourut l'an 1008 ; et aussitôt on élut à sa place le chapelain Athelbero, qui n'était pas encore arrivé à l'âge d'homme. Cet Athelbero était frère de la reine Kunigunde, et il n'avait été l'objet de cette élection déraisonnable que parce que sa sœur l'avait voulu. Mais le roi s'irrita des tendances mondaines de sa pieuse épouse. Plus il sentait profondément que son pouvoir sur les princes laïques était perdu ou sans force, moins il voulait se laisser dépouiller d'une influence décisive sur la nomination aux siéges des princes ecclésiastiques. D'ailleurs une fois déjà il avait fait une fâcheuse expérience : car un frère aîné de sa femme, Thiedrich, était devenu de la même manière évêque de Metz, sans que l'on eût pris d'avance son consentement. De plus, il pouvait croire avoir satisfait aux justes exigences de sa chaste épouse par l'avancement de deux de ses frères. Il rejeta donc l'élection, donna sagement l'évêché à un homme d'une illustre famille, nommé Meingard, qui était camérier de l'archevêque Willigis de Mayence ; et, sans s'inquiéter des instances de sa femme et de ses beaux-frères, il marcha avec des troupes sur Trèves, pour installer celui qu'il avait nommé. De là une grande exaspération. Thiedrich, évêque de Metz, et son frère Athelbero réussirent d'autant plus aisément à réunir dans Trèves, pour la résistance, un nombre suffisant de Lotharingiens, que la reine elle-même les aidait sans doute : Heinrich, duc de Bavière, accompagna le roi contre Trèves, non pour combattre son frère, mais pour empêcher les dernières extrémités. Le roi assiégea pendant seize semaines le palais de Trèves. Enfin le fer et la famine réduisirent ses ennemis à une telle extrémité, qu'il ne sembla plus leur rester que le choix entre mourir et se rendre à discrétion. Mais dans cet état de choses, le duc de Bavière entra en scène : il circonvint le roi par l'astuce, et fit donner aux assiégés une libre retraite, qu'ils ne pouvaient plus ni demander ni espérer.

Cette perfidie du duc Heinrich blessa profondément le roi. Il crut devoir ne pas la laisser sans vengeance. Il déposséda le duc de son duché, et se rendit en Bavière pour mettre cette sentence à exécution. Le duc suivit le roi, et chercha à arriver avant lui à Ratisbonne ; mais le roi était sur ses gardes, et déjoua ce projet. D'autre part, il convoqua, l'an 1009, tous les vassaux bavarois à une diète à Ratisbonne, pour les décider à renoncer au duc Heinrich. Mais celui-ci avait été assez adroit pour prévoir un tel cas : il s'était fait prêter par les vassaux le serment de ne reconnaître aucun autre duc pendant trois ans. L'assemblée se rappela sans doute ce serment ; mais les grands seigneurs de cette époque savaient fort bien passer sur un serment. Le roi le rejeta et le blâma. En même temps il n'épargna pas les discours flatteurs et séduisants ; il employa la menace lorsqu'elle fut nécessaire. C'est ainsi qu'il réussit à détacher les Bavarois du duc et à les engager envers lui-même. Mais en même temps il alluma les plus terribles passions dans l'ambitieuse famille d'où sortait sa femme, et, pendant une série d'années, Heinrich, duc expulsé de Bavière, et son frère Thiedrich, évêque de Metz, ne respirèrent qu'intrigues et vengeance, et firent tout ce que la ruse et la rage leur inspirèrent pour le perdre ou du moins pour lui nuire. Et malgré le silence des monuments, il n'est pas invraisemblable que la reine Kunigunde elle-même prit part aux embûches que l'on ne se lassa pas de tendre à son mari.

Le roi échappa aux dangers qu'on lui préparait, par hasard et par bonheur, mais surtout par la jalousie des grands seigneurs de l'empire contre la famille de ses ennemis. Il entreprit aussi des expéditions dans les parties occidentales de son empire, pour maintenir, du moins officiellement, dans sa foi les princes qui y étaient restés. L'an 1010, on essaya, dans une diète tenue à Mayence, de terminer ces malheureuses discordes : cette tentative ne servit qu'à attiser les passions que l'on voulait étouffer. Une multitude de guerres privées, très-compliquées et naissant les unes des autres, furent la conséquence de cette situation ; et de semblables guerres privées

étaient presque toujours accompagnées de crimes et d'atrocités. Des scènes de cette nature devaient être d'autant plus funestes à l'empire, qu'à la même époque il fut menacé et frappé d'autres désastres. Une comète parut dans le ciel et effraya les âmes, auxquelles elle semblait annoncer des malheurs ; un vent d'orage épouvantable causa de grands ravages, et, sur divers points, des églises et d'autres édifices sacrés devinrent la proie des flammes. De tels phénomènes agirent avec d'autant plus de force sur les esprits, que la famine et la peste, causées surtout par l'incertitude des relations sociales, firent chanceler même des âmes énergiques. Les ecclésiastiques surent se servir de toutes ces choses pour augmenter leur pouvoir et leurs richesses; et Heinrich les aida volontiers dans leurs efforts, parce que dans ses ennuis il ne trouvait de consolation qu'auprès d'eux, et parce qu'il se croyait très-assuré d'eux-mêmes pour des choses temporelles. Si donc les princes laïques ne disparaissent pas devant les évêques, ils s'effacent du moins devant eux; on ne voit presque que des ecclésiastiques dans l'entourage du roi; des ecclésiastiques forment son conseil, et ce sont des ecclésiastiques qui commandent les armées contre les ennemis de l'empire.

Parmi ces ennemis, Bolislav, duc ou roi de Pologne, était le plus puissant comme le plus actif. Il ne se reposait pas seulement sur ses armes, mais il employait aussi l'or et tout moyen qui pouvait lui être utile pour atteindre son but. Entre les markgrafs et princes teutschs qui devaient les premiers défendre et étendre les frontières de l'empire contre le monde des peuples slaves et en particulier contre la puissance et l'astuce du Polonais, régnaient des discordes de natures diverses, et une colère barbare les poussait à des guerres privées et à des surprises sanglantes. Dans ce champ, Bolislav jeta de riches semences d'irritation et de séduction ; et il parvint sans peine à alimenter les guerres privées, à entretenir les mésintelligences, à faire chanceler plus d'une fois la fidélité des fidèles du roi. Un des princes les plus remuants de cette contrée, qui donnait beaucoup d'occupation à ses voisins et au roi lui-même, fut, il est vrai, tué dans une surprise par le markgraf Wirinhar, dans la Saxe septentrionale, près de Tangermünde : c'était ce Dedi qui vingt-six ans auparavant avait commis de singulières violences à la tête de bandes bohêmes, qui ensuite avait gagné la faveur et la confiance d'Otto III, et obtenu un comté entre la Saale, la Wipper et la Salza ; il est la souche de la noble maison de Wettin. Mais le plus fidèle partisan du prince des Polonais était ce Guncelin, markgraf de Messein, dont nous avons raconté l'origine et la position équivoque. Entre ce markgraf et le markgraf Hermann, fils de l'infortuné Ekkihard et gendre du duc Bolislav, éclata une guerre privée qui avait vraisemblablement son origine dans les relations des deux princes teutschs avec le prince polonais, et qui fut faite d'une manière inouïe, même dans ce siècle barbare. Guncelin voulut prendre Strehla, ville qui avait été assignée en douaire à la femme de Hermann. Cette tentative échoua. Dans sa colère, Guncelin incendia la ville de Rochlitz (3). Hermann et son frère Ekkihard, voulant se venger de cette cruauté, forcèrent un château fort de Guncelin, situé sur la Saale, cher par-dessus tout à ce prince, où il avait entassé ses trésors les plus précieux, parce qu'il se fiait à sa force et à sa nombreuse garnison. Les deux frères prirent le château, le pillèrent, et détruisirent tout par le fer et le feu. A côté de ces faits d'armes se plaçait une série de petites bravades et de petites méchancetés, dont l'une donnait sans cesse naissance à l'autre, et qui augmentaient de plus en plus l'exaspération. Et le Polonais se tenait derrière ces odieuses menées, riait avec mépris en les considérant, et attendait son heure.

Le roi Heinrich II crut devoir mettre des bornes à ces infamies dont les suites *étaient* incalculables. L'an 1010 il vint dans ces contrées. Il se rendit à Mersebourg. Cette ville lui était particulièrement chère, parce qu'il y avait rétabli le siége épiscopal, et parce que l'année précédente il avait réussi à placer sur ce siége un homme qu'il considérait et en qui il avait confiance, Dithmar, ou, comme il écrit lui-même son nom, Thietmar, qui a écrit l'histoire de ces événements. Il appela à Mersebourg les princes ennemis. Ils y vinrent : Guncelin remit la défense de Mersebourg à son frère Brun. Le roi écouta leurs plaintes réciproques, et les pesa. Le désavantage fut pour Guncelin, sur qui l'on rejeta toute la faute. Il ne fut pas seulement chargé par Hermann et par Ekkihard, mais beaucoup d'autres firent entendre contre lui toute sorte

de griefs : ses brigandages, dit-on, étaient grands; il avait vendu à des Juifs les serfs qu'il avait arrachés à ses ennemis; il avait méprisé les ordres du roi, et n'avait réparé aucun méfait. Quelques-uns l'accusèrent expressément de trahison envers le roi et l'empire, et offrirent de prouver par le jugement de Dieu, par le duel, la vérité de cette accusation. Le roi soumit donc l'affaire à la délibération des princes assemblés à Mersebourg, et, d'après leur sentence, il enleva le markgraviat à Guncelin, et plaça celui-ci sous la garde d'Arnulf, évêque de Halberstadt. Le markgraviat devait être quelque temps administré par le comte Friedrich d'Ilenbourg, frère de Dedi; mais il fut bientôt donné au markgraf Hermann, fils d'Ekkihard. Pendant ce temps Bolislav avait profité de tout. Le jour qui précéda l'arrivée de Hermann devant Meissen, une grande troupe de soldats polonais passa l'Elbe, et s'approcha de la ville, dans l'espoir de s'en emparer; le hasard seul sauva la place. On accusa de trahison deux gardes du château, appelés Kuckeburger, et ils payèrent de leur vie leur crime ou du moins l'accusation élevée contre eux.

Ces événements déterminèrent le roi à continuer vigoureusement la guerre contre Bolislav, non sans doute dans l'espoir d'en finir, mais du moins dans celui de le forcer à un armistice de plus longue durée. Il annonça donc, sous des peines sévères, une nouvelle campagne qui devait commencer après les fêtes de Pâques de l'an 1011. Les princes se rassemblèrent en grand nombre avec leurs hommes à l'époque fixée; mais l'entreprise n'eut ni succès ni résultat. Le roi tomba malade dès le commencement de la route, ainsi que Tagino, évêque de Magdebourg. Il fut donc résolu que les deux princes repasseraient l'Elbe avec une partie de l'armée, et que l'autre partie seulement continuerait l'œuvre commencée. Dans le fait, les Teutschs pénétrèrent jusqu'à Glogau et ravagèrent au loin le pays. Mais Bolislav les attendait derrière les murs de Glogau, et empêchait sagement ses guerriers exaspérés de livrer un combat en plaine campagne. Comme les Teutschs, de leur côté, n'osèrent pas attaquer la forteresse, il ne leur resta plus, après avoir ravagé la campagne, que de retourner chez eux en repassant l'Elbe. Aussitôt sans doute Bolislav passa à de nouvelles attaques, ou du moins menaça de le faire. Car pendant l'hiver Heinrich fit jeter les fondements d'une grande ville ou forteresse, nommée Liubusua, de l'autre côté de l'Elbe; et après avoir fait consacrer, l'année suivante, son église de Bamberg, et donné un nouvel archevêque à Magdebourg, après la mort de Tagino, il annonça une nouvelle campagne contre les Polonais; elle devait avoir lieu au mois d'août. L'armée appelée sous les armes se rassembla; mais cette campagne fut une œuvre vaine. Le roi ne put y assister; il se vit forcé de marcher encore une fois sur Metz, où ses beaux-frères mettaient de nouveau l'empire en danger par leurs intrigues et par leurs armes; il donna en conséquence le commandement de l'armée à Walthard, le nouvel archevêque de Magdebourg. Les princes, lorsqu'ils virent l'empereur s'éloigner, et peut-être parce qu'ils n'avaient pas de confiance dans le prêtre-général, se montrèrent peu disposés pour l'entreprise. Walthard, voyant leur répugnance, noua des négociations avec Bolislav, et se rendit en personne auprès de ce prince, pour arriver à la paix, si cela était possible. Bolislav reçut l'évêque avec la plus grande bienveillance; ils restèrent deux jours ensemble : mais les propositions de l'évêque furent repoussées par le Polonais, et Walthard revint comblé de riches présents, mais sans avoir rien terminé, auprès de l'armée teutsche. Comme alors même on ne put décider les princes teutschs à continuer l'entreprise; comme, s'ils commencèrent à se mettre en marche, ils firent bientôt halte et prirent la résolution de n'occuper vigoureusement que la Marche, l'archevêque conçut tant de chagrin et de souci, qu'il tomba dangereusement malade, se vit forcé de quitter l'armée, et mourut sans que rien pût le sauver. Après le départ de Walthard, l'armée se sépara, à ce qu'il semble; Bolislav, de son côté, s'avança avec des troupes vers l'Elbe, et tourna tout d'abord ses armes contre la nouvelle forteresse de Liubusua, que le roi avait fondée pour la défense de l'empire. La garnison était trop faible pour un si vaste établissement; il ne vint pas de secours; la garnison perdit confiance et courage. Le Polonais parvint donc à enfoncer les portes et à se rendre maître de la forteresse, où beaucoup de sang fut répandu. Le vainqueur emmena comme butin tout ce qu'il trouva, et détruisit la forteresse de fond en comble.

Dans cet état de choses, on revint aux négociations. Heinrich, roi des Teutschs, en fit, à

ce qu'il semble, la demande. Et il y était poussé par de graves motifs. Sa querelle avec ses beaux-frères s'étendait de plus en plus sans interruption, et aucun effort ne pouvait l'amener à une heureuse fin. Les désordres et les guerres privées continuaient dans presque toutes les parties de l'empire; et des pirates du Nord répandaient au loin la crainte, la terreur et les désastres (4). D'autres calamités aussi ne cessaient pas de peser sur des milliers d'hommes. Sur le Danube et sur le Rhin des inondations inouïes désolèrent le pays, et un tremblement de terre ébranla les âmes. Les princes et les vassaux étaient fatigués des expéditions continuelles contre les Polonais; quelques-uns même entrèrent dans des communications dangereuses avec Bolislav, et le roi était maladif et faible. D'autre part, Bolislav n'était pas éloigné de la paix. Ces luttes continuelles lui avaient également coûté cher à soutenir; peut-être lui-même sentait-il baisser ses forces. Quoi qu'il en soit, le moment était favorable pour obtenir une paix avantageuse; et si enfin le renouvellement de la lutte promettait des avantages plus grands encore, quelque temps de repos ne pouvait qu'être fort utile. Au commencement de l'an 1013 il envoya donc son fils Miseko ou Mjesko à Magdebourg vers le roi Heinrich. Mjesko vint et fut reçu en ami. Il revint chez lui vassal du roi des Teutschs : on ne sait pas à quelles conditions. Bientôt après, aux fêtes de la Pentecôte, Bolislav lui-même vint trouver le roi à Mersebourg; mais il s'était fait donner des otages pour sa sûreté. Il devint aussi l'homme féodal du roi; il lui prêta serment de fidélité, et l'accompagna à l'église comme son écuyer. On ignore également ce que Heinrich peut lui avoir concédé; on a seulement remarqué que Heinrich se montra très-libéral et lui donna un fief qu'il désirait depuis longtemps. Cette remarque rend vraisemblable qu'une grande partie du pays en deçà de l'Oder, pour lequel on avait combattu avec tant d'acharnement, lui fut abandonnée sous la suzeraineté de l'empire teutsch. Et ce qui semble appuyer cette conjecture, c'est cette circonstance que des hommes teutschs suivirent, sans doute avec l'assentiment légal du roi, le prince des Polonais, le plus opiniâtre des ennemis de l'empire teutsch, à une expédition qu'il crut nécessaire d'entreprendre contre les Russes.

CHAPITRE IX.

SECONDE EXPÉDITION DE HEINRICH II EN ITALIE. — SON COURONNEMENT COMME EMPEREUR. — NOUVELLE ET MALHEUREUSE GUERRE AVEC LES POLONAIS.

De l'an 1013 à l'an 1015.

Neuf ans s'étaient écoulés depuis la malheureuse expédition du roi en Italie. Durant cet intervalle, on peut presque dire qu'il n'y a pas d'histoire d'Italie, ni de tout le pays, ni de quelques-unes de ses parties, cantons ou villes. Le petit nombre d'indications que l'on peut trouver consignées chez les écrivains sont sans valeur, parce qu'il est impossible de les soumettre à un ordre rationnel, et parce qu'elles sont à peine intelligibles : les actes publics même que l'on a pu garder de cette époque portent un caractère d'équivoque qui leur ôte également tout leur poids pour l'histoire. Une seule chose toutefois résulte d'une manière évidente de ces ombres de monuments : c'est que la situation de l'Italie était singulièrement embrouillée et malheureuse; c'est que nulle part il n'y avait d'ordre ni de sûreté, si ce n'est peut-être dans les murs des monastères.

A l'arrivée de Heinrich en Italie, le roi Harduin s'était retiré dans les montagnes des Alpes, et de là il avait travaillé contre les Teutschs et par les armes et par les artifices de sa politique. Mais lorsque les Teutschs, effrayés par l'incendie de Pavie et par tant de passions sauvages, furent retournés dans leur patrie, Harduin descendit aussi des montagnes et chercha à ramener sous sa domination tout le royaume des Langobards. Pavie s'était soulevée en son nom contre les Teutschs; ou du moins les habitants, laissant en gémissant errer leurs regards sur les cendres de leurs habitations et de leurs biens, l'appelaient, dans leur infortune, du geste et de la voix. Harduin revint à Pavie, et de là il chercha à reprendre les autres villes. Et bien qu'il ne réussît à ramener sous son pouvoir qu'une partie de ces villes et avec elles les vassaux ecclésiastiques et laïques, il maintint du moins le titre de roi d'Italie, et poursuivit par tous les moyens ses prétentions ou ses droits sur tout le pays. Les villes et les cantons qu'il ne put gagner restèrent dans des positions diverses. Ceux des princes et des seigneurs qui espéraient pouvoir se maintenir

ne s'inquiétaient de personne, ou faisaient cause commune avec ceux qui visaient au même but : d'autres reconnaissaient secrètement ou ouvertement l'autorité du roi des Teutsche; les seigneurs ecclésiastiques particulièrement tenaient pour lui, les plus faibles pour le plus fort. Beaucoup aussi, qui avaient désespéré de trouver aucune protection en Italie, avaient suivi les Teutschs au delà des Alpes; et de même que d'un côté ces fugitifs ne cessaient pas d'exciter et de pousser le roi Heinrich à une nouvelle expédition en Italie, ils ne cessaient pas non plus de faire valoir leur influence en Italie, pour amener une révolution favorable à leurs intérêts. Tout cela produisit sans aucun doute le mouvement, le désordre, la confusion les plus divers, la guerre et les combats, les guerres privées et les luttes publiques, la trahison et l'intrigue, la cruauté et le crime, la désolation et la misère.

A tous ces maux, que les habitants de l'Italie, ou plutôt que les princes et les seigneurs d'Italie attirèrent sur cette contrée, se joignirent encore de grands dangers et de grandes souffrances que les ennemis du dehors causèrent aux malheureux habitants, et qui se combinèrent avec la famine et les maladies contagieuses. La situation misérable de l'Italie, où toutes les forces étaient brisées ou paralysées, n'échappa point aux Sarrasins, qui étaient établis en Italie et qui s'étaient rendus maîtres de la Sardaigne : ils surent en profiter. Dès l'an 1005 ils surprirent la ville de Pise, la pillèrent et en livrèrent une partie aux flammes. A partir de ce moment, ils se montrèrent tantôt sur un point, tantôt sur un autre, pillant et détruisant; et leur conduite envers les malheureux qu'ils pouvaient atteindre était d'autant plus cruelle, qu'en général, depuis le commencement du nouveau millénaire après Jésus-Christ, la haine des Musulmans contre les chrétiens se montra partout plus grande et plus dure qu'elle n'avait jamais été. En même temps, les Grecs se remuaient dans l'Italie inférieure plus qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors. Ils y furent peut-être décidés par un soulèvement des habitants contre eux; mais après que ce soulèvement eut été comprimé, ils cherchèrent aussi, et non sans succès, à étendre leur domination : du moins toute l'Italie inférieure fut exposée tantôt à leurs attaques, tantôt à leurs menaces, et Rome elle-même ne fut pas à l'abri de toute inquiétude et de tout danger.

Rome, la ville éternelle, éveille à cette époque, comme toujours, une attention et un intérêt particuliers, aussi bien à cause des souvenirs indestructibles que son nom évoque, qu'à cause de la position que le siége apostolique avait prise à l'égard de tout le monde chrétien. Et Rome présente le même aspect que le reste de l'Italie, bien qu'avec un caractère qui lui est propre. Les anciens partis, qui avaient à peine été contenus par la présence des Teutschs, éclatèrent aussitôt les uns contre les autres lorsque les Teutschs se furent éloignés. Le pouvoir que Crescentius avait exercé provoquait plus les âmes à aspirer à sa puissance, que son infortune ne faisait redouter sa grandeur. Son parti n'avait pas été écrasé avec lui; bien plus, Otto III avait favorisé, dans ses dernières années, ceux qui appartenaient à sa famille, soit par amour pour Stéphanie, soit par repentir de sa conduite envers l'orgueilleux duc, soit parce qu'il croyait pouvoir compter désormais sur la fidélité de ces hommes. La maison des comtes de Tusculum n'avait pas non plus oublié la puissance que jadis elle avait eue à Rome; elle s'opposait à tout parti, et cherchait à former elle-même un parti aussi fort que possible. Entre les deux factions se trouvait le siége apostolique, recherché par l'une et par l'autre, comme un instrument et un moyen, à la dérision en quelque sorte du monde chrétien et des besoins des peuples. Dans ces relations, le pape ne pouvait avoir que peu d'importance. En général, comme nous l'avons remarqué, il n'était fort que lorsqu'il s'appuyait sur l'empereur ou lorsqu'il luttait contre lui : si l'empereur manquait, le pape était aussi sans puissance. Sans doute le saint-siége ne perdait, même alors, rien de sa considération, surtout dans les pays hors de l'Italie : car on désirait si ardemment l'unité de l'Église et de la foi, on sentait avec tant de force le besoin d'une puissance spirituelle que l'on pût opposer à l'agitation barbare et désordonnée des hommes du glaive, que l'on conservait le plus grand respect pour le siége de l'apôtre, alors même que l'homme qui occupait ce siége et qui devait exercer cette puissance était le jouet de la fureur des partis ou de ses propres passions; mais le pouvoir du vicaire apostolique languissait pourtant

dans de telles circonstances, et une longue immobilité dans une société en mouvement est toujours dangereuse, parce qu'elle ressemble à un recul.

Avec la vie d'Otto III cessa également l'influence du pape Sylvestre II. Cet homme savant, doué d'un génie inventif (1), mourut dès l'an 1003, sans que le monde y fît presque attention. On lui donna pour successeur un pape nommé Jean, et désigné d'ordinaire comme le dix-septième de son nom. Il mourut quelques mois après, sans avoir rien fait, et Jean XVIII monta sur la chaire de saint Pierre (2). Il est difficile de dire de quelle manière ces hommes arrivèrent à cette haute dignité; il est difficile de dire à quelle faction ils durent leur élévation et quelle faction ils servirent. Il est même possible que les principes de l'Église aient été mieux observés dans leur élection que l'on n'ose le croire, parce que sans doute les partis n'avaient pas encore pris une force convenable, et peut-être aussi parce que l'impression laissée par la présence des Teutschs n'était pas encore effacée. Il est peut-être certain que les deux papes furent impuissants à Rome même contre le pouvoir temporel des partis en lutte. On peut en dire autant du troisième pape de cette époque, de Sergius IV (3), qui arriva au siége apostolique l'an 1009 et l'occupa environ trois ans. Mais à sa mort l'état des choses changea, et les partis, désormais formés de nouveau, agirent avec plus de force et d'opiniâtreté qu'auparavant les uns contre les autres. L'un de ces partis, qui était conduit et dirigé par les comtes de Tusculum, élut pape un prêtre de cette famille : il prit le nom de Benoît VIII. Le parti opposé, à la tête duquel était le patrice et sénateur Jean, non sans doute fils, mais peut-être frère de Crescentius, nomma un autre pape qui fut reconnu par une grande partie du peuple romain : il s'appelait Grégoire, ou du moins il s'attribua ce nom. Le patrice Jean avait jusqu'à ce moment reconnu l'autorité du roi Heinrich II, et il avait cherché de diverses manières à lui prouver son respect, afin de pouvoir affermir d'autant plus son propre crédit, sous les apparences de relations amicales. Les mêmes motifs l'avaient porté jusqu'alors non-seulement à tolérer les papes qui n'étaient pas ses créatures, mais encore à leur rendre des honneurs extérieurs, tout en cherchant à les faire chanceler sur leur siége, afin de détourner, si cela se pouvait, et le plus longtemps possible, le roi Heinrich d'une expédition à Rome. Mais enfin il avait tenté avec les siens de se rendre maître du siége apostolique en y élevant un homme qui leur appartenait sans réserve. Cette tentative avait échoué. Les choses en vinrent à une lutte ouverte entre les deux papes et leurs partisans; dans ce combat, Grégoire, le pape de la maison de Crescentius, fut vainqueur, et Benoît VIII se vit forcé de quitter Rome.

Depuis longtemps peut-être Heinrich, roi des Teutschs, était mécontent de la marche des choses en Italie en général et à Rome en particulier. Il était descendu de beaucoup de la haute position des Otto à l'égard du siége apostolique. Depuis la mort de Gerbert et depuis celle d'Otto III, on n'avait vu revêtir de la dignité pontificale ni un Teutsch ni un homme qui jouît de la confiance du roi. Et pourtant le plus beau privilége du roi des Teutschs, le droit de nommer les évêques, ne pouvait avoir sa plus haute importance, son complément, sa sûreté, que s'il était étendu au premier siége épiscopal du monde, et reconnu et consacré par ce siége, en qui se personnifiait l'unité de toutes les églises. Le roi Heinrich devait donc désirer sans aucun doute de faire une expédition à Rome pour y mettre un terme à l'état des choses ou le changer, et les relations du Teutschland l'avaient seules retenu. D'autre part, les papes de cette époque avaient aussi fort bien senti leur faiblesse, et les causes de cette faiblesse ne leur avaient pas échappé. Ils n'avaient pas cessé de prier le roi de venir à Rome pour recevoir la couronne impériale, ou, comme on le pensait réellement, pour les délivrer de la puissance des partis, et rétablir sous sa protection leur influence sur les églises du Teutschland et de l'Italie. Le roi pourtant n'avait pas pu accomplir leurs prières plus que ses propres désirs. Mais alors le pape chassé, Benoît VIII, se réfugia auprès de lui; il se montra devant lui, le jour de la naissance du Sauveur, dans tout l'éclat de ses ornements, à Poelden; il lui raconta son malheur, et lui dépeignit le déplorable état des choses à Rome. Il y avait urgence. Benoît, homme décidé, appartenait à une famille que les rois de la maison de Saxe avaient toujours favorisée; son adversaire, Gré-

goire, appartenait à ce parti qui avait suscité aux Otto de si grandes et de si dangereuses querelles. On ne pouvait calculer jusqu'où ce parti irait dans sa victoire. Si le roi n'intervenait promptement, s'il ne troublait ou ne détruisait les desseins de cette faction, il était à craindre même que le pape Grégoire ne plaçât sur une autre tête la couronne impériale et n'amenât par là des relations nouvelles et plus compliquées. Et comme bientôt après le roi réussit à conclure la paix avec Bolislav, duc des Polonais, il crut devoir entreprendre sans retard une expédition en Italie. Bien plus, quoique ce fût une grande erreur, il crut pouvoir consolider cette paix elle-même par une campagne en Italie. Car dans ses négociations avec Bolislav, il se fit promettre par ce prince qu'il l'accompagnerait dans une telle entreprise, et rien ne semblait plus propice au roi pour maintenir et affermir le Polonais dans la foi jurée, que cette communauté d'action. Enfin la position où le roi se trouvait à l'égard des Bohêmes influa peut-être sur l'expédition d'Italie. Heinrich avait confié au prince Jarimir le gouvernement de la Bohême. Ce prince n'avait pas non plus violé la fidélité jurée; mais il avait été dépouillé du pouvoir par son frère Othelrik, et chassé du pays l'an 1012. Il s'était réfugié auprès de Heinrich. Celui-ci toutefois, impliqué dans des querelles difficiles avec Bolislav de Pologne, ne put le secourir. Dans l'intervalle, il paraît qu'Othelrik se mit en relation avec Bolislav; de graves accusations furent élevées contre Jarimir; il avait fait attaquer et massacrer des Bavarois qui voulaient se rendre auprès du duc de Pologne, et qui par conséquent trahissaient leur roi, et maintenant on lui faisait un crime de ce zèle. Lors donc que l'on en vint à des négociations avec Bolislav, ce prince s'occupa peut-être du prince bohême: Heinrich devait désirer de finir aussi cette affaire; on abandonna donc Jarimir, et Othelrik fut investi de la Bohême, à condition toutefois de suivre le roi en Italie.

Bolislav, toujours égal à lui-même, ne tint nullement la parole qu'il avait donnée au roi; il chercha bien plus à lui aliéner les esprits et à entourer son entreprise de toutes les difficultés possibles; le nouveau duc des Bohêmes, Othelrik, suivit l'exemple de son ami et resta également chez lui. Heinrich, soit qu'il fût instruit trop tard de la perfidie des princes slaves, soit qu'il regardât le danger qui le menaçait à Rome comme plus pressant que celui qu'il pouvait craindre du côté de Bolislav, persista dans sa résolution. La campagne commença au mois de septembre de cette année 1030. Sans doute les monuments du temps sont singulièrement pauvres en ce qui concerne la marche des choses; il paraît cependant qu'un petit nombre seulement des grands princes laïques, mais un grand nombre d'évêques, accompagnèrent le roi avec leurs vassaux, et que cependant l'armée était forte pour le siècle; car Heinrich ne rencontra sur sa route d'autres obstacles qu'il fallût quelques efforts pour surmonter, que des chemins en mauvais état et des fleuves débordés. Harduin, son adversaire, fut tellement effrayé des forces des Teutschs, qu'il contint sa bouillante colère, et envoya des ambassadeurs à Heinrich afin d'obtenir un accommodement. Il se déclara prêt à remettre au roi sa couronne et ses fils, s'il voulait lui inféoder quelque comté. Heinrich n'était pas éloigné d'accéder à cette demande modérée; mais il y avait à sa suite des hommes qui, trompés par l'abandon des Italiens, ne voulaient pas entendre parler d'une transaction avec le perfide Harduin; et Heinrich, entraîné par leur impétuosité, rejeta ces offres, pour le malheur de bien des hommes. Alors Harduin se retira devant lui sans combattre, pour ménager ses forces, dans les montagnes et derrière les murs des forteresses, et pour attendre que les choses prissent une autre tournure. Le roi vint jusqu'à Pavie. Il y célébra la fête de Noël; mais ce ne fut certainement pas avec un cœur satisfait : car les habitants de Pavie se souvenaient du sang qui avait coulé et de l'incendie qui avait détruit leur ville; ils souffrirent, il est vrai, en silence ce qu'ils ne pouvaient détourner, mais dans leurs cœurs couvait la haine et contre les Teutschs et contre les adhérents des Teutschs, parmi lesquels la ville de Milan semblait tenir la première place. De là on se dirigea sur Ravenne. Là le roi éleva arbitrairement sur le siége archiépiscopal Arnulf, son frère, après l'expulsion du prélat qui l'avait occupé jusqu'alors; on prétendit peut-être que celui-ci était arrivé par des voies illégales à la haute dignité de l'archiépiscopat, par cela seul qu'il s'était déclaré pour les adversaires des Teutschs: il s'appelait Ethelbert. Puis le roi marcha

vers Rome. L'antipape Grégoire avait, à ce qu'il paraît, quitté le siége apostolique et la ville éternelle; le parti auquel il devait son élévation, voyant bien qu'il serait aisément écrasé par les forces réunies de ses adversaires et du roi des Teutschs, s'il n'abandonnait toute résistance, renonça à lui et à sa cause, et attendit le dénoûment en repos et avec les apparences du dévoûment au roi. Il paraît d'autre part que le pape Benoît VIII courut en avant, certainement avec une forte escorte, pour reprendre possession du siége apostolique et préparer au roi une digne réception; et il est facile de comprendre que, dans ces circonstances, on lui concéda un pouvoir tel que depuis longtemps pas un seul de ses prédécesseurs sur le saint-siége n'en avait exercé d'aussi étendu.

Heinrich, accompagné de sa femme Kunigunde, entra dans Rome au mois de février 1014, et fut reçu par le pape avec les plus grands honneurs. Le dimanche 15 de ce mois, douze sénateurs le conduisirent avec son épouse à l'église de Saint-Pierre. Le pape, entouré de tout le clergé, l'attendait sous le portail. Le pontife lui demanda s'il voulait être le fidèle avoué et défenseur de l'Église romaine, et l'assister fermement en toutes choses, lui et ses successeurs. Heinrich répondit avec piété, comme Benoît s'y était attendu. Alors le pape introduisit le couple royal dans l'église; il sacra d'abord le roi, lui plaça une couronne sur la tête et le salua empereur romain; puis il couronna aussi impératrice, Kunigunde, femme de Heinrich. Cet heureux événement inspira une telle joie au nouvel empereur, qu'il crut devoir donner aussitôt une preuve éclatante de sa reconnaissance envers le saint-père. Il fit don de sa couronne à l'église, et voulut qu'elle fût suspendue sur l'autel. Ce fut le commencement de ses libéralités.

Des fêtes et des solennités suivirent cet événement. Mais Heinrich eut bientôt occasion de voir qu'à Rome, comme autrefois à Pavie, il n'y avait rien de commun entre les Teutschs et les Italiens, et que les expéditions des Teutschs en Italie n'amenaient que des relations violentes. Le huitième jour après son couronnement, des querelles graves s'élevèrent sur le pont du Tibre entre les Teutschs et les Romains; querelles qui durèrent jusque dans la nuit, et coûtèrent la vie à beaucoup d'hommes. L'empereur, pour qui les sanglantes horreurs de Pavie n'étaient pas perdues, ordonna une enquête: il se trouva que trois frères de son armée, Hug, Hecil et Ecilin, étaient les auteurs de ce conflit; il ordonna que ces perturbateurs fussent arrêtés et emmenés prisonniers dans le Teutschland. Il semble que par cette juste sévérité envers les Teutschs et par l'emprisonnement des plus dangereux d'entre les Romains, il tranquillisa et intimida ceux-ci; et comme il ne négligea rien pour prendre en même temps des mesures efficaces, comme il siégea au tribunal et encouragea le pape à rétablir une meilleure discipline et un meilleur ordre dans l'Église, selon les anciens principes et les anciens droits, il paraît aussi qu'il les maintint et les confirma dans ce calme. Pourtant il ne jugea pas à propos de séjourner longtemps à Rome. Le séjour au milieu de ces hommes hostiles avait toujours quelque chose de désagréable; de plus, Harduin ne cessait certainement pas d'exciter, de séduire, de pousser, dans l'Italie supérieure, pour mettre le pays en mouvement contre les odieux étrangers, et peut-être aussi la présence du souverain était-elle nécessaire dans le Teutschland même. Le jour de Pâques, il se trouvait à Pavie, et il chercha à gagner à force de bienveillance et de douceur les âmes des Langobards; mais il soumit aussi à une justice sévère quelques grands seigneurs, comtes et marquis, lesquels avaient de nouveau pris le parti de Harduin pendant son séjour à Rome; il les déclara coupables de lèse-majesté, selon le droit des Langobards, et confisqua leurs biens. Il excita donc les passions tout en cherchant à les calmer. Puis il revint dans la patrie; et à peine eut-il franchi les Alpes, que les prisonniers brisèrent leurs fers, ne respirant que guerre et vengeance. Harduin reparut sur la scène, plus furieux que jamais, s'empara de Verceil, prit d'autres villes, répandit partout la terreur, et comme il trouva beaucoup de partisans, il ramena de bonne volonté ou de force l'ancien état de choses. Quant à l'empereur, il continua en toute hâte sa route, et il célébra déjà la Pentecôte à Bamberg.

Durant la courte absence de Heinrich, il ne s'était fait aucun changement important dans le Teutschland. Bien que probablement il y eût eu partout, comme en Saxe, des actes

de violence, des guerres privées et des querelles sanglantes, Heinrich, devenu empereur, retrouva en somme ses États tels qu'il les avait quittés n'étant que roi. Cependant des événements s'étaient préparés qui ne pouvaient manquer de s'accomplir et d'avoir de grandes conséquences.

L'an 1011, le duc de Saxe Bernhard, nommé habituellement Benno, et fils de Hermann, était mort, et son fils, nommé comme lui Bernhard, avait reçu la dignité ducale comme un héritage, mais probablement avec l'investiture royale. Ce jeune prince, qui ne suivit pas le roi en Italie, fit de la puissance qu'il avait entre les mains un usage cruel contre les peuples slaves, qui, demeurant au nord et à l'est de l'Elbe, le long des côtes de la mer Baltique, étaient soumis à son gouvernement. Ces peuples s'étaient convertis au christianisme depuis un demi-siècle, mais par nécessité plutôt que par conviction. Ils ployaient le genou au nom du Sauveur des chrétiens, mais leur cœur restait attaché aux superstitions de leurs pères, qui avaient été libres et indépendants. Le prêtre chrétien était à leurs yeux un seigneur paresseux qui, mangeant la dîme, vivait de leurs sueurs, plutôt qu'un ministre de la vérité. Ils n'avaient pas pris une part énergique à la tentative que leurs compatriotes des contrées du Havel avaient faite du temps d'Otto III pour reconquérir leur liberté; mais ils n'avaient pas non plus tenu ouvertement et honorablement pour les Teutschs. Ils se trouvaient donc à l'égard de ceux-ci dans une position doublement malheureuse, surtout depuis que, par une suite de faits et d'événements que l'histoire ne peut pas suivre en détail, ces Slaves eurent été ramenés successivement sous le joug du christianisme et de la domination teutsche. Des deux côtés on était rempli d'une égale méfiance, et à la juste haine des uns, les autres répondaient par le mépris et par le désir de la vengeance. Bernhard, le nouveau duc des Saxons, était-il un homme dur et arrogant, insensible à la douleur pardonnable et naturelle d'hommes opprimés? ou bien la résistance des Abodrites et d'autres nations slaves au christianisme lui paraissait-elle, dans son zèle religieux, assez criminelle pour mériter toute espèce de punition et de châtiment? ou bien encore les circonstances lui semblèrent-elles si difficiles, qu'il fallût recourir aux moyens les plus durs? C'est ce que l'insuffisance des documents nous force à laisser dans l'incertitude. Mais ce qui n'est pas douteux, c'est que Bernhard maltraita cruellement et réduisit au désespoir les peuples slaves placés sous sa puissance. Sans doute ils furent tenus quelque temps encore au repos; mais à la première occasion favorable, il fallait s'attendre à un éclat, et il ne pouvait se faire que d'une manière horrible.

Mais avant que cette occasion s'offrît aux Slaves septentrionaux, un autre événement amena une nouvelle guerre entre les Teutschs et les Polonais. Tandis que Heinrich était en Italie, Bolislav, duc des Polonais, poursuivant ses anciens projets, chercha à étendre et à consolider l'alliance qu'il avait faite précédemment déjà avec Othelrik, duc de Bohême. Il fit prier ce duc de se rappeler leur parenté; il leur convenait, disait-il, de tenir fermement l'un à l'autre, et de s'opposer par leurs forces communes à tous leurs ennemis, particulièrement à l'empereur Heinrich. Othelrik accueillit probablement avec faveur ses ouvertures; car Mjesko, fils de Bolislav, vint en personne avec un nombreux cortége en Bohême, pour mener plus vite à fin les négociations. Mais dans le même temps où Mjesko se trouvait en Bohême, Heinrich, que les Slaves n'attendaient pas, revint d'Italie. Othelrik en fut effrayé. C'était lui que menaçait le premier danger; et pour le détourner, il se jeta traîtreusement, dans sa crainte, sur le cortége du prince polonais, en tua les hommes les plus marquants, fit les autres prisonniers avec le prince Mjesko, et les enferma dans des cachots. Puis, en fidèle serviteur, il informa l'empereur de ce qui s'était passé, et lui présenta la chose comme si Bolislav avait cherché à le faire tomber dans ses filets pour l'entraîner au mal. Aussitôt l'empereur fit dire à Othelrik de mettre en liberté son vassal. Othelrik fit des représentations: « Il était prêt à exécuter partout les ordres de son seigneur; mais il voyait du danger à mettre en liberté le fils d'un ennemi si cruel; l'empereur devait encore une fois réfléchir à cette affaire; dans la personne de Mjesko on avait le gage d'une paix avantageuse et durable. » Ce langage plut à l'empereur. Tant d'humilité jointe

à tant de zèle lui parut une preuve de la fidélité du Bohême. Il répondit : « que Mjesko n'obtiendrait pas sa liberté; il voulait le garder aussi ; mais il demandait qu'il lui fût livré. » Et Othelrik le livra. Lorsque Bolislav apprit que son fils était auprès de l'empereur, il envoya aussitôt une ambassade, exprima sa reconnaissance pour la délivrance de son fils, et pria l'empereur de lui permettre sans retard de retourner en Pologne ; que ce serait une chose honorable pour lui, Bolislav, douloureuse pour ses ennemis, et avantageuse pour l'empereur. Heinrich répondit qu'il ne pouvait permettre à Mjesko de retourner de suite dans sa patrie; mais qu'il soumettrait cette affaire à la décision des princes de l'empire à Mersebourg. A partir de ce moment, Bolislav ne respira que la guerre et la vengeance.

Peu de temps avant Pâques de l'an 1015, Heinrich vint à Merseboarg. Là se trouvèrent beaucoup de princes, et parmi eux Othelrik, duc de Bohême. Mais Bolislav n'y parut pas. Heinrich s'étant plaint de sa félonie, il fut sommé de justifier ou de réparer son manque de parole. Il ne vint pas. Alors l'empereur soumit aux princes l'affaire de Mjesko, et demanda ce qu'il fallait en faire. Gero, archevêque de Magdebourg, répondit : « Auparavant il aurait pu être bon de donner la liberté au fils de Bolislav ; maintenant il est trop tard, le père est trop aigri de la longue captivité de son fils. Si celui-ci obtient la permission de s'en retourner, nous aurons deux ennemis furieux. Il faut donc que Mjesko serve lui-même d'otage de la fidélité de son père, ou que Bolislav donne d'autres otages pour répondre de sa propre fidélité et de celle de son fils. » La majorité des princes se rangea d'abord à ce sage avis. Mais il y en avait aussi que le Polonais avait su gagner, et qui élevèrent des doutes et des difficultés. Et ces princes, qui sont expressément signalés par l'historien comme corrompus, surent graduellement amener l'assemblée à résoudre la mise en liberté de Mjesko. L'empereur le tira donc de sa prison, et lui donna, pour lui et pour son père, le bienveillant conseil de ne plus inquiéter désormais l'empereur, et de ne plus tramer d'intrigues. Mjesko répliqua par des promesses hypocrites.

Mais à peine fut-il de retour dans sa patrie, que Bolislav pressa des armements si formidables, que les princes de l'empire durent reconnaître la folie avec laquelle ils avaient dédaigné le sage avis de l'archevêque Gero. On crut nécessaire d'entrer le plus tôt possible en campagne contre les Polonais, afin de prévenir une irruption de ceux-ci dans le Teutschland ; et le roi persista dans cette résolution, sans tenir compte d'avertissements mystérieux (4). Au commencement du mois de juillet, l'armée qui devait faire cette expédition avec l'empereur se rassembla sur l'Elbe. Elle passa ce fleuve, à ce qu'il paraît, dans le pays où est situé Wittenberg. Le duc Bernhard de Saxe avait l'ordre de passer le fleuve près de Magdebourg avec ses troupes, composées de Saxons et de Slaves, et d'opérer sa jonction avec le roi sur l'Oder près de Crossen. Othelrik, duc des Bohêmes, devait, à la tête des Bohêmes et des Bavarois levés pour cette entreprise, se joindre également au roi qui devait ensuite, avec toutes ces forces réunies, pénétrer en Pologne, et qui pensait et espérait contraindre par la terreur le prince de ce pays à une paix durable.

Mais l'empereur se trompait dans ses espérances. Il s'éleva un mouvement dans le monde des peuples slaves qui s'étendit depuis le Danube (car Heinrich, markgraf d'Autriche, fils de Leupold, avait à combattre des bandes de brigands slaves qui reconnaissaient l'autorité de Bolislav), jusque vers les côtes de la mer Baltique : partout on ne vit qu'armes et combats. L'empereur arriva sur l'Oder près de Crossen ; mais ni le duc Bernhard ni le duc Othelrik ne le rejoignirent. Le premier rencontra le duc Bolislav dans de si fortes positions sur l'Oder, qu'il n'osa pas continuer sa route ; le second se contenta de prendre, de piller et de détruire une ville nommée Busink, et revint ensuite en vainqueur dans son pays. L'empereur, informé de ces circonstances, vit bien qu'il ne pouvait attribuer à une trahison l'absence de ces deux princes; mais son embarras n'en était pas moins grand. En face de lui se trouvait Mjesko, fils de Bolislav. Il envoya vers lui les premiers hommes de son armée pour lui rappeler ses promesses, et le prier de ne point faire que l'empereur leur enlevât leurs biens pour avoir procuré sa mise en liberté. Les envoyés s'acquittèrent de leur mission. Mjesko répondit : « qu'il n'é-

tait pas libre dans ses mouvements; qu'il était sous l'autorité de son père; que les soldats qu'il commandait étaient les soldats de son père; qu'il défendrait donc sa patrie tant qu'il pourrait la défendre; mais qu'il tâcherait de décider son père à rechercher de nouveau les bonnes grâces de l'empereur. » Sur cette réponse évasive, l'empereur passa l'Oder, surprit les Polonais, leur tua six cents hommes, les mit en fuite et fit un grand butin. Les Teutschs, dit-on, ne perdirent que trois cents guerriers. Parmi eux était Hodo, jeune homme d'une illustre famille, à qui la garde de Mjesko avait été confiée pendant la captivité de ce prince, et qui était devenu son ami. Hodo avait excité les soupçons du roi à cause de son intimité avec Mjesko : en ce jour il se purgea avec éclat de ce soupçon, mais il paya de la vie son audacieuse bravoure, et son corps tomba au pouvoir des Polonais. Lorsque Mjesko reconnut en lui son ami, il répandit des larmes brûlantes sur son cadavre; il le fit ensuite laver et préparer avec soin, et le renvoya honorablement à l'armée teutsche. Voilà quels nobles sentiments quelques Polonais et quelques Teutschs se montrèrent les uns aux autres même au sein d'une si malheureuse confusion des peuples et de leur position.

Cependant une bataille avait été livrée entre Bernhard, duc de Saxe, et Bolislav, duc ou roi des Polonais. Celui-ci avait réussi à rendre vaines toutes les tentatives du premier pour passer l'Oder; mais après que son fils Mjesko eut pris la fuite devant l'armée impériale, il ne lui resta d'autre ressource que la retraite. Le duc Bernhard traversa le fleuve; mais son entreprise était désormais inutile : car dans le même temps où Bernhard touchait la rive droite de l'Oder, l'empereur revint sur la rive gauche, sans doute parce qu'il craignait d'être coupé par Bolislav, ou parce qu'il manquait des moyens nécessaires pour avancer plus loin ou pour prendre une position solide. Bernhard ne put pas non plus se maintenir : il ravagea le pays aussi loin qu'il le put; il repassa également l'Oder, et revint, à ce qu'il paraît, découragé en Saxe, sans s'inquiéter davantage de l'empereur et de l'armée impériale.

Heinrich fut rudement poursuivi par les Polonais. Il se vit serré contre un marais dans le canton de Diadesisi, et forcé de dresser son camp dans cette position. Les Polonais le cernèrent tellement, qu'il ne lui resta d'issue qu'à travers le marais. Il semblait perdu avec toute son armée. Bolislav, qui ne voyait pas de salut possible pour les Teutschs, envoya son abbé, nommé Tuni, pour le sommer, comme il est difficile d'en douter, de mettre bas les armes, ou tout au moins pour obtenir un accommodement, sans engager de combat. Heinrich toutefois, décidé à tenter tout ce qui était possible, retint l'abbé auprès de lui, et fit dans l'intervalle préparer des planches que l'on établit sur le marais. Lorsque, durant la nuit, ce travail fut terminé, il renvoya le député du prince polonais vers son armée, donna à l'archevêque Gero, au markgraf Gero et au comte palatin Burchard, la mission de tirer avec la plus grande prudence tous ses hommes du marais et du danger, et lui-même, avec une petite escorte, il franchit avant les autres ce pont improvisé par la nécessité, et courut vers l'Elbe. Il eut le bonheur d'échapper. Mais avant que le reste de l'armée pût se rassembler à l'autre bout du pont, les Polonais avaient tourné le marais; à la vue des Teutschs, dans l'obscurité d'une forêt, ils élevèrent trois fois un sauvage cri de joie, se portèrent en avant et se précipitèrent sur les ennemis effrayés et terrifiés. Beaucoup de Teutschs crurent tout perdu; d'autres combattirent vaillamment pour leur salut et pour leur vie. L'archevêque Gero et le comte Burchard furent blessés; cependant ils parvinrent à se sauver : ils rejoignirent l'empereur et lui apportèrent la nouvelle de ce désastre. Un petit nombre seulement subit le joug de la captivité; il paraît que la plupart trouvèrent la mort. On évalue à deux cents le nombre des nobles vassaux tués. Parmi eux étaient les markgrafs Gero et Folkmar. L'empereur Heinrich fut au désespoir. Il voulut revenir sur ses pas pour ensevelir du moins les morts; mais comme ses compagnons s'y montrèrent peu disposés, il envoya Ægidius, évêque de Meissen, vers Bolislav, avec la prière d'accorder cette sépulture et de renvoyer le corps du markgraf Gero. Bolislav, transporté de joie d'une telle victoire, accorda volontiers ce que demandait le prélat, et fit ensevelir les morts par ses propres soldats.

L'empereur repassa l'Elbe près de Strehla.

De là il envoya en toute hâte le markgraf Hermann à Meissen pour défendre cette ville contre les Polonais qui s'avançaient toujours; lui-même, incapable de toute résistance, se rendit à Mersebourg. A peine Hermann fut-il arrivé à Meissen, que Mjesko passa le fleuve, le 13 septembre, près de cette ville, dont les vassaux de Dithmar, évêque de Mersebourg, formaient la garnison. A l'aspect des forces polonaises, ces hommes, comptant leur petit nombre, se retirèrent aussitôt dans la forteresse, et abandonnèrent les faubourgs aux Polonais. Aussitôt en commença l'attaque de la forteresse elle-même. Pourtant Mjesko avait commis la faute de détacher une partie de son armée, moins sans doute pour ravager le pays environnant que pour le piller et subvenir aux besoins de ses soldats. Il avait donc diminué ses forces. Il réussit, il est vrai, à réduire au dernier danger la ville par le fer et par le feu; mais il ne put la prendre, car, dans son extrémité, le markgraf Hermann fit un appel aux femmes de Meissen, et elles vinrent au secours des hommes. Une partie se plaça sur les murailles à côté des soldats, et jeta des pierres sur la tête des assaillants; d'autres, comme on manquait d'eau, éteignirent avec du fumier l'incendie qui s'élevait. Ces efforts des femmes et des hommes fatiguèrent les Polonais. Mjesko s'aperçut que les eaux de l'Elbe s'élevaient soudain. Effrayé, il rassembla toutes ses troupes, renonça à l'attaque, et chercha à regagner l'autre rive du fleuve, tandis que cela était encore possible. C'est ainsi que fut sauvé Meissen, l'un des boulevards du Teutschland, d'après les idées et les relations de ce siècle. Mjesko battit en retraite sans être poursuivi; la saison avancée interrompit la guerre; l'épuisement des deux partis et divers événements qui ne furent pas sans influence maintinrent pour quelque temps la tranquillité dans ces contrées, sans donner aucune sécurité.

CHAPITRE X.

PREMIÈRE TENTATIVE DE HEINRICH II POUR DEVENIR ROI DE BOURGOGNE. — CAMPAGNE MALHEUREUSE CONTRE LES POLONAIS, ET PAIX DÉFINITIVE AVEC BOLISLAV.

De l'an 1015 à l'an 1018.

Il est difficile de se faire une idée bien précise de l'empereur Heinrich II d'après les récits douteux et sans couleur qui nous ont été transmis. Qu'il ait loyalement voulu le bien de l'empire teutsch, cela est à peine douteux; mais qui peut dire comment il concevait l'empire et en quoi il mettait son bonheur? Il mêla le sacré au profane; il confondit les limites de la société ecclésiastique et de la société civile; la vie religieuse était pour lui la vie civile; les hommes de la foi et de la parole devinrent par lui les hommes des affaires temporelles et des armes; aussi donna-t-il aux évêques le pas sur les princes laïques, tandis que lui-même pourtant, le premier prince laïque, il voulait disposer des siéges des ecclésiastiques et rester maître de tout. Dans la confusion que par une telle conduite il fit naître, entretint et augmenta, il montra sans doute, pour y remédier, une activité plus grande que ne semblaient le permettre sa faible santé et la débilité de son corps (1); mais son activité ressemble à une inquiète usurpation plutôt qu'au résultat d'une volonté énergique : on le voit jeté de côté et d'autre plus souvent qu'il ne s'y tourne lui-même et n'y entraîne les autres; il commence sans continuer, il continue sans finir. Aussi beaucoup de choses ne lui réussissent pas, et dans celles qui lui réussissent, on ne sait s'il doit le succès à l'intelligence de sa conduite ou au hasard. Car l'ancienne fortune de sa maison ne l'abandonna pas entièrement, à quelque distance qu'il pût être de son illustre aïeul Heinrich Ier, ou d'Otto le Grand.

Après que le Polonais Mjesko se fut retiré de Meissen, le premier soin de l'empereur fut d'effacer les traces de destruction laissées par l'ennemi, et, comme il apprit bientôt qu'en Pologne on songeait plus à se préparer pour la défense qu'à armer pour l'attaque, il résolut, l'an 1016, de visiter les parties occidentales de l'empire, et particulièrement les pays du Rhin, et de suspendre la guerre contre les Polonais, quoique des hommes prudents pensassent qu'une nouvelle expédition entreprise dans ce moment contre la Pologne aurait pour résultat l'entière soumission du duc Bolislav. Sa femme resta en Saxe pour veiller aux mesures de défense qui pourraient être nécessaires. Pendant que l'empereur entreprenait ces voyages pacifiques et bienveillants, il se noua entre le Teutschland et

le royaume de Bourgogne des relations obscures dans leur origine, équivoques dans leur développement, mais d'une haute importance dans leurs suites.

En Bourgogne, Rudolf III était roi. Avant lui, son père Konrad, frère de l'impératrice Adelheid, femme d'Otto le Grand, avait porté cinquante-sept ans le titre de roi, sans activité, sans force et sans volonté, livré aux plaisirs matériels dans une retraite que personne ne lui enviait. Dans ce long temps, l'autorité royale était complètement déchue; les dignitaires et les vassaux étaient devenus seigneurs indépendants, qui régnaient en leur propre nom sur les terres qu'ils devaient administrer au nom du roi, et il n'était résulté pour le trône aucun avantage des grandes villes commerçantes situées dans les parties occidentales et méridionales du royaume (2). Lorsque enfin Konrad fut mort, presque inaperçu comme il avait vécu, les seigneurs du pays reconnurent pourtant pour roi, vingt-trois ans avant l'époque où nous sommes arrivés, son fils Rudolf III: car le fils paraissant avoir le même caractère que le père, ils pouvaient espérer qu'à l'ombre d'un trône sans éclat, ils resteraient en paisible possession de ce qu'ils avaient usurpé et possédé. Dans le fait, le nouveau roi semble avoir été un homme sans génie et sans vigueur; mais il est presque impossible de porter un jugement sur lui: car les écrivains ne parlent de lui que rarement, et ne lui sont pas favorables, parce qu'il était le plus faible. Il paraît hors de doute qu'il connaissait sa position et sentait toute la négligence de son père. Il essaya de donner plus de revenus au trône et de reprendre les domaines qui lui avaient été enlevés. Mais il échoua dès la première tentative: les vassaux, qui sans doute avaient tous des possessions qu'ils étaient hors d'état de justifier, s'élevèrent aussitôt contre un roi si dangereux, battirent le petit nombre de fidèles qui lui étaient restés dans sa pauvreté, et l'auraient vraisemblablement tout à fait chassé, si l'impératrice Adelheid n'était intervenue comme médiatrice entre son neveu et les vassaux bourguignons. Elle conserva au malheureux prince le titre de roi, mais elle ne lui en donna pas l'autorité. Rudolf fut continuellement dans le besoin. Comme les domaines de sa famille et de sa couronne étaient tous perdus, il vécut en quelque sorte d'aumônes: en effet, les évêchés étaient conférés en son nom, mais seulement à des ecclésiastiques choisis par les grands seigneurs du pays; et ceux-ci ne choisissaient que des ecclésiastiques qui avaient promis de servir en toutes choses les seigneurs auxquels ils devaient leur élection, et d'abandonner au roi une partie de leurs revenus. Cette déplorable dépendance, qui réduisait le roi à la plus triste dépendance, fit de Rudolf le jouet de ses contemporains, et pour les hommes des temps suivants, l'objet d'un blâme sévère et peut-être injuste: on lui a reproché de l'ignorance, de la lâcheté, un caractère efféminé, sans songer qu'un homme enchaîné ne peut accomplir d'exploits héroïques ni montrer une grande intelligence dans ses actes.

L'an 1016, une entrevue fut convenue à Bamberg entre le roi Rudolf et son neveu, l'empereur Heinrich II, fils de sa sœur aînée Gisela. Rudolf toutefois fut hors d'état de se rendre à Bamberg, et invita l'empereur à venir à Strasbourg. C'est là qu'eut en effet lieu l'entrevue des deux souverains: Rudolf était accompagné de sa femme Irmengarde et de deux fils que cette princesse avait eus d'un premier lit. Dans cette conférence, le roi Rudolf transmit à l'empereur tout son royaume, le reconnut pour son suzerain, et promit entre ses mains de ne rien entreprendre ni faire d'important sans la volonté impériale. L'empereur de son côté donna ce qu'il avait obtenu du roi en fief aux hommes qui semblaient les plus fidèles. Il exerça aussitôt un autre droit de haute suzeraineté en nommant arbitrairement à un évêché; il chercha à faire rentrer dans les relations d'un vassal et d'un dignitaire du royaume le comte Wilhelm lui-même, l'homme le plus puissant entre le Rhône et les Alpes, où il régnait en seigneur indépendant, et qui, pour cette raison, ne pouvait assurément être dépouillé de ses honneurs et de ses dignités.

Tel fut en somme le traité convenu entre Heinrich II et Rudolf: mais on ne sait d'où vint la négociation, ni qui fit la première proposition. L'opinion de quelques écrivains modernes, que Rudolf, dans son impuissance, chercha un protecteur contre ses vassaux, n'a pour elle aucun témoignage valable de l'histoire; et il est difficile de croire qu'après avoir si longtemps porté le joug des vassaux,

il ne l'ait pas seulement trouvé trop lourd, mais qu'il se soit encore senti le courage de s'en affranchir. D'après la marche des événements et d'après le naturel inquiet de Heinrich II, il est plus vraisemblable que cet empereur engagea et poussa la négociation. Les royaumes de Bourgogne, qui depuis le temps de Hugues, roi d'Italie, étaient réunis en un seul royaume, avaient inspiré dès leur naissance le plus grand mécontentement aux rois du Teutschland et de France de la race de Karl le Grand. Mais ceux-ci n'avaient pas réussi dans les tentatives qu'ils firent pour les écraser. Lorsque Arnulf, roi des Teutschs, se crut assez fort pour conquérir l'Italie et la couronne impériale, il tourna d'abord ses armes, quoique sans succès, contre la Bourgogne, soit qu'il crût que du haut des montagnes il pourrait se précipiter avec plus de force sur l'Italie, soit qu'en tout cas il espérât mieux couvrir ses derrières. Otto le Grand gagna dans la suite une grande influence sur la Bourgogne. Le père de Rudolf III, Konrad, fut dans sa jeunesse sous la haute surveillance de ce puissant prince; il resta aussi dans la suite sous sa direction, et peut-être Konrad ne devint-il si pacifique, si inactif, si ami de la retraite, que parce que la main de son impérial beau-frère pesait lourdement sur le pays. Rudolf III n'avait pas d'enfants. Son plus proche parent était Heinrich II, fils aîné de sa sœur aînée. L'un comme l'autre, mais comme cela est naturel à l'homme, le dernier surtout, pensèrent peut-être de bonne heure que le temps était venu d'opérer la réunion de la Bourgogne à l'empire teutsch, et que Heinrich pouvait et devait, après la mort de son oncle, devenir aussi roi de Bourgogne. Dans le fait, on affirme que depuis longtemps il y avait eu entre les deux princes certains pourparlers pour le cas de la mort de Rudolf, et que maintenant ce fut Heinrich qui invita le roi Rudolf à l'entrevue.

On ne peut dire avec certitude pourquoi l'empereur empiéta à l'avance et chercha à réduire le royaume de Bourgogne sous son autorité du vivant même du roi. Sans doute l'empereur devait tenir à s'en mettre en possession, afin qu'un changement de circonstances ne fît pas avorter encore une fois ce vieux projet; mais une autre circonstance ne fut pas sans doute sans influence sur une conclusion hâtive de cette affaire: c'est que l'année précédente, 1015, Harduin, qui s'intitulait roi d'Italie, avait quitté d'abord la scène du monde, puis la vie elle-même. Après que l'empereur Heinrich fut sorti d'Italie, Harduin avait mis tout en œuvre pour faire rentrer sous sa puissance le royaume dont il prétendait être le souverain. Mais quelque inconstants que pussent être les Lombards, quelque petit que fût le nombre de ceux d'entre eux qui tenaient honorablement et loyalement aux Teutschs, Harduin avait contre lui les actes de son premier règne, et ne put gagner le cœur du peuple. Ses entreprises échouèrent, ses forces s'épuisèrent en efforts malheureux. Il tomba malade, et sentit les approches de la mort. Alors il renonça au trône et au monde, et pour se préparer à l'éternité, à laquelle il n'avait pas songé au milieu des orages et des passions de la vie, il se rendit dans le monastère de Fructuaria, déposa sur l'autel le sceptre et la couronne, et se fit humblement revêtir de l'habit monastique. Il mourut dans ce couvent dès le 30 octobre. Alors les Lombards, parmi lesquels ne se trouvait pas un homme qui eût osé relever la couronne déposée par Harduin, reconnurent tous l'autorité de Heinrich, empereur et roi des Teutschs. Aussi Heinrich put-il bien penser qu'ils persévéreraient d'autant plus dans l'obéissance, si le royaume qui touchait au leur, si la Bourgogne était aussi soumise à son autorité; et cette réunion pouvait lui paraître nécessaire, parce que l'un des grands seigneurs du pays, Otto-Guillaume, auquel appartenait le comté de Bourgogne, passait pour fils d'Adalbert, roi d'Italie, et, en qualité de parent d'Harduin, excitait soit l'espérance, soit la crainte des Italiens. En général, l'empereur, comme tout Teutsch, devait être singulièrement flatté de réunir à l'empire teutsch tout le pays qui s'étend des Vosges et de la Saône, en descendant le Rhône, jusqu'à la mer, et de mettre ainsi l'Italie et Rome en contact immédiat avec l'empire teutsch; l'exécution de ce projet devait lui paraître doublement désirable dans un moment où sur un autre point il avait livré des combats malheureux.

Quelle qu'ait été la marche des choses, les deux princes furent bientôt d'accord. Mais il était plus facile de faire un traité que d'en mettre les articles à exécution. Lorsque la nouvelle de ce qui s'était passé à Strasbourg arriva aux vassaux et seigneurs de Bourgogne, ils

entrèrent tous en mouvement et s'élevèrent contre une telle entreprise : car ils craignaient que sous un autre roi, qui pouvait disposer d'une puissance étrangère et imposante, de la puissance des Teutschs, on ne leur demandât compte de leur administration et de leurs prétentions, et ils voyaient en danger tout ce qu'ils avaient usurpé depuis trois générations, depuis un siècle, par la violence, par la ruse, par la fraude, par toute sorte d'artifices. Ils déclarèrent donc « que le roi Rudolf n'avait pas le droit de disposer du pays et de la couronne comme d'une propriété vulgaire ; que le pays leur appartenait ; que la couronne lui avait été donnée par eux ; qu'ils l'avaient élu comme, avant lui, ses prédécesseurs ; que si le sceptre était trop lourd pour la faible main de Rudolf, il n'avait qu'à le déposer ; qu'ensuite il dépendrait d'eux de le confier à un plus fort ; que Heinrich, roi des Teutschs, était étranger en Bourgogne ; qu'ils ne l'avaient ni élu ni reconnu ; qu'entre eux et ce roi il n'y avait ni droits ni devoirs. » Ils prirent les armes, et le comte Guillaume fut l'âme du mouvement : l'évêque que Heinrich avait nommé fut chassé du pays par des chiens que Guillaume lança contre lui.

A la nouvelle de ce mouvement en Bourgogne, l'empereur résolut de montrer aussitôt à ces vassaux rebelles les armes des Teutschs. Il espérait sans doute que des hommes qui depuis longtemps n'avaient pas eu l'occasion d'acquérir de la gloire dans la guerre reviendraient promptement de leur audace, s'ils voyaient la guerre les menacer si près d'eux. Mais il n'avait que des forces peu considérables. On ne sait s'il n'osa pas ou s'il ne put pas appeler les Souabes sous sa bannière ; mais ils ne paraissent pas être venus en grand nombre auprès de l'empereur ; car en Souabe aussi l'on était contraire, à ce qu'il semble, au traité conclu entre Heinrich et Rudolf. Cet Hermann, duc de Souabe, qui avait disputé la couronne teutsche au duc de Bavière Heinrich, maintenant empereur, avait été l'époux de Gerberga, sœur de Rudolf, roi de Bourgogne, et un fils que cette princesse lui avait donné lui avait succédé dans le duché sous le nom de Hermann III. Celui-ci était mineur en arrivant à la dignité ducale ; il n'en avait été revêtu que huit ans, et était mort sans avoir été marié, l'an 1012, en Italie. Sa sœur aînée, Gisela, avait épousé Ernast, ce fils de Luipold, markgraf d'Autriche, qui, dans les premiers temps de Heinrich II, avait combattu d'abord pour ce roi et ensuite contre lui ; et Heinrich II s'était laissé décider à donner le duché d'Allemannie à ce mari de sa cousine. Ernast, jeune homme habile, avait déjà trouvé une mort malheureuse deux ans après cette investiture. Il poursuivit sans permission une chasse sur le territoire du comte Adalbero, son vassal : celui-ci, sans le reconnaître, le blessa d'une flèche qu'il lui lança, et de cette blessure le duc mourut pieusement, à la grande édification de beaucoup d'hommes. Comme il n'y avait pas là de prêtre auquel il pût confesser ses péchés, il fit approcher tous les assistants, leur recommanda son âme ainsi qu'à tous les fidèles, les pria de dire à sa femme de ne pas oublier leur chasteté commune, et aimant mieux rougir dans ce monde devant beaucoup de personnes que de cacher la moindre chose au Dieu tout-puissant, il confessa tous les péchés qu'il put se rappeler. Ernast avait laissé deux fils en bas âge, Ernest et Hermann, et l'empereur avait transmis le duché à l'aîné, sous la tutelle de sa mère Gisela. Tout cela avait eu lieu peu de temps avant l'expédition de l'empereur contre les Polonais. Comme Heinrich II n'avait pas d'enfants, il se peut bien que Gisela ait conçu l'idée qu'elle parviendrait à assurer le royaume de Bourgogne à son fils, le jeune duc Ernest II, après la mort de son oncle, le roi Rudolf. Les vassaux d'Allemannie partagèrent peut-être cette idée, et y tinrent d'autant plus, que les hommes du royaume de Bourgogne qui parlaient la langue teutsche, avaient la même origine qu'eux, étaient leurs frères, et que de libres communications avec le pays qui alimentait les sources du fleuve national, du Rhin, qui ouvrait en même temps l'Italie et la mer du Midi, leur présentaient une belle perspective. Il se peut donc qu'ils n'aient pas été très-disposés à soutenir énergiquement l'empereur pour l'exécution du traité de Strasbourg.

C'est dans ces circonstances que l'empereur marcha sur la ville de Bâle avec les forces qu'il avait réunies. Là se présenta contre lui le comte Guillaume avec des troupes bien armées. Heinrich, se méfiant de l'infériorité numérique de son armée, chercha à la renforcer, et fit venir des soldats de tous côtés. Puis il pénétra dans le royaume et ravagea le terri-

toire dont il se rendit maître; puis il reconnut l'impossibilité de prendre les villes, qui étaient fortifiées de toute manière. Il jugea donc à propos, quelque pénible que lui fût cette marche des choses, de renoncer pour cette fois à l'entreprise, d'autant plus que l'empire teutsch présentait un aspect peu rassurant, et que l'ancien danger qui menaçait du côté de la Pologne ne s'était pas encore évanoui; car partout dans l'empire, de Metz à Magdebourg, on ne voyait que brigandages et violences, guerres privées et querelles sanglantes; partout les seigneurs ecclésiastiques et laïques levés les uns contre les autres, parce que chacun poussait ses usurpations aussi loin que son bras pouvait atteindre; parce que le droit était confondu et ne reposait que sur la domination de la force et de l'astuce; parce que si quelques hommes et quelques femmes s'occupaient de la culture de l'esprit, les ecclésiastiques et les laïques mettaient tous leurs efforts à étendre follement des propriétés territoriales que l'on se voyait hors d'état d'utiliser. Heinrich congédia donc le roi Rudolf, après avoir comblé de présents sa femme, les enfants de celle-ci et toute la suite de la famille royale, vraisemblablement après être convenu d'une nouvelle entrevue, et lui-même retourna, en descendant le Rhin, vers le Teutschland septentrional. Rudolf fut mieux reçu qu'on n'eût osé s'y attendre, par les seigneurs et les vassaux de son royaume. Ces seigneurs et ces vassaux en effet, quelque fiers qu'ils pussent être du succès de leur résistance, semblent avoir reconnu que l'affaire n'était pas terminée, que Heinrich reviendrait avec une plus grande armée, et qu'ensuite toute résistance serait vaine. Ils désiraient donc que Rudolf rompît lui-même ses liens avec l'empereur, afin qu'il n'y eût pas de prétexte au renouvellement des hostilités; quant au roi Rudolf seul, ils en auraient beau jeu, comme autrefois, dès qu'ils auraient attiré sur lui la colère de l'empereur. Lors donc que Rudolf revint dans son royaume, ceux qui avaient été jusqu'alors ses tyrans et ses adversaires vinrent à lui, et lui jurèrent un dévoûment hypocrite : « Il devait pardonner ce que l'on avait fait dans l'ignorance des relations. De toute antiquité, les Bourguignons avaient eu le droit d'élire leur roi, et ils avaient toujours élevé sur le trône un prince de leur nation; il ne devait pas permettre qu'un étranger s'insinuât et encore moins qu'il exerçât la souveraineté parmi les Bourguignons; que, s'il se détachait de l'empereur, et embrassait franchement la cause du peuple bourguignon, ils obéiraient à l'avenir à tous ses ordres. » Et le faible roi Rudolf, soit qu'il n'eût recouru que malgré lui au moyen extrême de reconnaître un plus puissant au dessus de lui, soit qu'il fût épouvanté de cette formidable humilité des vassaux, céda à ces insinuations, et reprit le royaume auquel il avait renoncé. Puis il envoya dire à Heinrich que : « puisque l'empereur n'avait pu donner suite au traité de Strasbourg, lui, Rudolf, regardait ce traité comme nul et de nul effet, et priait l'empereur de ne pas troubler davantage la bonne intelligence rétablie entre lui et les vassaux de Bourgogne. » Il était impossible que ce message fût agréable à l'empereur; mais il laissa faire ce qu'il ne pouvait changer aussitôt.

Pendant ce temps, l'empereur, en partie sur sa route en revenant de Bourgogne, en partie après son arrivée en Saxe, avait fait tout ce qu'il était possible de faire pour ramener à quelque ordre les vassaux ecclésiastiques et laïques en guerre entre eux; pour arranger leurs querelles, les réconcilier les uns avec les autres, et mettre un terme aux brigandages de grands chemins qui augmentaient partout au milieu des querelles et des guerres privées des grands seigneurs. Et ses efforts ne furent pas sans succès. Des comtes et des seigneurs firent satisfaction pour les injustices qu'ils avaient commises; des évêques et des archevêques levèrent l'excommunication dont ils s'étaient servis pour se défendre contre les laïques ou pour se venger d'eux; et bien des hommes furent arrêtés et cruellement et sans pitié punis de mort comme brigands et voleurs, bien qu'alors, comme précédemment, ces infortunés n'eussent peut-être été poussés, à leurs crimes que par la misère la plus poignante. On n'obtint pourtant que de bien faibles avantages : les tendances barbares restèrent, et avec elles le ressentiment, la discorde, l'inimitié, ainsi que le crime, et les paroles de réconciliation que le bon empereur arracha ne furent qu'un son parti des lèvres et où le cœur n'était pour rien.

L'empereur trouva les relations avec Bolislav, roi des Polonais, telles qu'il les avait laissées. La même méfiance, la même colère,

la même haine, les mêmes menées secrètes des deux côtés; mais dans le Teutschland on ne pensait pas à une attaque pendant l'absence de l'empereur, et Bolislav était d'autant moins disposé à une irruption dans le Teutschland, que les querelles entre les Polonais et les Russes continuaient, et que par là il était forcé d'employer ses forces de deux côtés. Aussi une paix avec les Teutschs lui eût assurément été fort agréable; mais il paraît avoir cru impossible une paix loyale. Le souvenir du passé vivait en lui, polonais, comme en tous les Slaves, et remplissait les âmes de douleur et d'inquiétude; l'arrogance méprisante des hommes du glaive repoussait quiconque portait en soi un sentiment de liberté et d'indépendance, et le zèle irascible des hommes de la parole et de la croix était accompagné de tant de vengeance, de cupidité et de choses mondaines, que personne ne pouvait avoir confiance en eux. Si l'on ne renonçait aux pays slaves situés à l'ouest de l'Oder, il ne fallait pas attendre de paix des Teutschs; et Bolislav, à ce qu'il semble, ne pouvait se faire à l'idée d'abandonner ces pays. Il désirait conserver chez les peuples slaves entre l'Oder et l'Elbe quelque esprit de nationalité slave, quelque amour des usages et des mœurs des ancêtres, d'action libre et de la vertu; il désirait aussi rester en communication immédiate avec les Bohêmes, qui avaient la même origine que son peuple. Dans toutes ces nations, qu'elles eussent reconnu la suzeraineté de l'empire teutsch, ou qu'elles vécussent encore indépendantes, il avait des amis, des fauteurs, des avant-gardes; il ne pouvait et ne devait donc pas les abandonner. Et s'il avait pu prendre cette résolution, quelle garantie lui restait-il pour la sûreté du pays de la rive droite de l'Oder? Il devait craindre que les Teutschs, une fois en possession de l'une des deux rives, ne visassent à se rendre maîtres de l'autre, sinon dans le premier moment, du moins sous un roi plus énergique que ne l'était Heinrich II; il devait même craindre que, comme jusqu'alors des Slaves avaient été combattus par des Slaves rangés sous les étendards de l'empire teutsch, le pays slave ne fût plus tard subjugué au loin vers l'est par des épées slaves. Ces considérations et d'autres semblables semblent avoir inquiété le prince polonais; et dans son inquiétude, comptant sur les vicissitudes qui changent si souvent les relations des peuples et des États aussi bien que celles des individus, il se tint en observation et dans une position équivoque, craignant la guerre, ne cherchant que la paix.

Déjà dans le cours de l'an 1016, tandis que l'empereur séjournait sur le Rhin et combattait en Bourgogne, il avait fait des ouvertures pacifiques à l'impératrice, sans négliger d'augmenter ses moyens de défense. Après le retour de l'empereur, les négociations furent continuées; un armistice fut conclu, et l'empereur nomma un certain nombre de princes, à la tête desquels étaient les archevêques Erkanbald de Mayence et Gero de Magdebourg, pour traiter de la paix avec Bolislav. Ces princes se rendirent sur la Mulde; l'empereur, quoique sa présence parût nécessaire sur le Rhin, surtout à cause de grands troubles élevés en Lotharingie, attendit le résultat à Merseburg. Mais Bolislav ne vint pas: il n'osait pas, fit-il dire aux princes, passer l'Elbe. Au bout de quinze jours, les députés revinrent vers l'empereur, exaspérés d'avoir été joués. Aussitôt il fut décidé qu'une nouvelle et grande expédition contre les Polonais était nécessaire pour le châtier: et l'on résolut cette expédition. Toute communication avec les Polonais fut rompue, tout commerce interdit, et tous les fidèles furent sommés de s'armer convenablement pour l'entreprise. Mais cette effervescence ne dura pas: l'empereur ne consentit qu'avec répugnance à la continuation de la guerre, et les vassaux ne virent pas avec plaisir une campagne qui causerait certainement des fatigues, des pertes, des blessures, mais d'où l'on n'était pas certain de revenir avec du butin, des possessions ou de la gloire. Pendant que l'on armait sur le Rhin, Heinrich se rendit à Mayence et ensuite à Aix-la-Chapelle, pour continuer son œuvre de pacification et de réconciliation. Là, entre autres résultats heureux, il réussit à faire rentrer dans la tranquillité les deux frères de sa femme, Thiedrich, évêque de Metz, qui n'avait pas cessé de le vexer, et qui l'avait même accusé auprès du pape, et Heinrich, l'ancien duc de Bavière. Vraisemblablement Poppo, archevêque de Trêves, fils du markgraf Liupold, que l'empereur avait investi du siége de Trêves après la mort de l'archevêque Meingaud, intervint comme médiateur; du moins Poppo, pour arriver à une tranquille possession de ce siége, avait promis au duc Heinrich de l'aider à re-

couvrer le duché de Bavière ; et cette réconciliation était le premier pas vers le rétablissement du duc Heinrich en Bavière, qui eut réellement lieu bientôt après. A peine cette réconciliation se fut-elle faite, que l'empereur, malgré sa précédente résolution, envoya le duc Heinrich, qui n'avait pris aucune part aux guerres contre les Polonais, vers Bolislav pour arriver à une paix, si cela était possible. Il accourut lui-même à Magdebourg, ville près de laquelle l'armée se rassemblait ; et pour donner du poids aux négociations avec Bolislav, il fit passer l'Elbe à l'armée le 8 juillet; mais il eut la douleur de voir dès ce moment que ses fidèles ne le suivaient qu'à regret et avec négligence, et d'apprendre bientôt que les négociations n'aboutissaient à aucun arrangement.

Elles duraient encore lorsque les hostilités commencèrent. Heinrich avait sommé les Luititzes soumis de se réunir à lui ; il avait aussi appelé le duc Othelrik de Bohême avec ses troupes. Othelrik s'était mis en route afin d'opérer sa jonction avec l'empereur. Mjesko, fils de Bolislav, profita de cette circonstance pour se jeter sur la Bohême avec un nombreux essaim de Polonais, non pour conserver le pays, mais pour punir le duc Othelrik de son attachement aux Teutschs, par le brigandage, le pillage et la dévastation. Il ne resta plus à l'empereur que de marcher en avant dans de telles circonstances, malgré des présages défavorables. Il arriva sans obstacle, mais plein d'inquiétude et de souci, jusque devant Glogau. Près de là se tenait Bolislav avec les siens : il raillait les Teutschs, et les provoquait à une attaque ; l'empereur n'eut pas de confiance, et défendit la bataille. Il paraît avoir conçu le plan de chasser désormais entièrement, si cela était possible, les Polonais du pays situé entre la montagne des Géants (*Riesengebirg*) et l'Oder ; cette entreprise, si elle réussissait, semblait devoir assurer d'autant plus la possession de la Bohême. Il renonça donc à prendre les forteresses sur l'Oder, et pénétra vers le sud au milieu du pays. Là se trouvait une ville appelée Nemzi ou Nimptsch, construite à une époque inconnue par des Teutschs, située dans le canton silensique, d'où le beau pays le long de l'Oder a pris le nom de Silésie. Heinrich désira prendre cette ville, pour avoir un point d'appui fortifié ; il se mit donc promptement en route, et envoya douze bandes en avant pour empêcher Bolislav de jeter des renforts dans la place. Mais ce projet encore échoua. Bolislav le prévint ; favorisé par la nuit et par la pluie, il fit entrer une partie de ses soldats dans Nemzi; et lorsque Heinrich arriva trois jours après avec toute son armée, il trouva la ville occupée par une garnison si forte, qu'il ne put l'enlever par un coup de main. Il la cerna de tous côtés. Mais l'esprit de ses fidèles était si mauvais et leur négligence si grande, qu'alors même de nouvelles troupes purent entrer de toutes parts dans la place. Il fallut donc construire des ouvrages et des machines pour un véritable siége ; ils furent achevés au bout de trois semaines de tourments et de travail. Mais les Polonais n'avaient pas négligé de préparer des moyens de défense ; et lorsque enfin on approcha les machines des murailles, les Polonais détruisirent en peu d'heures par le feu les ouvrages qui avaient coûté tant de peines aux Teutschs. Puis on voulut que les Slaves de l'armée teutsche prissent la forteresse d'assaut. Ce fut en vain. Othelrik avança avec ses Bohêmes, et fut repoussé ; il en fut de même des Luititzes. Ces revers pénétrèrent toute l'armée impériale de douleur, de colère et de rage. Ces hommes forts ne purent supporter la honte que pourtant ils s'étaient eux-mêmes attirée par leur désunion. Ils s'en accusèrent les uns les autres, de peuple à peuple, de prince à prince. Il en résulta des vexations mutuelles, et enfin la dissolution de tout ordre. L'empereur, qui semblait avoir perdu toute autorité, n'eut plus d'autre ressource que de lever le siége de Nemzi, et de chercher à ramener dans la patrie tout ce qu'il pourrait encore sauver d'hommes et de machines.

Mais il y avait loin jusqu'à la patrie. On ne pouvait, pour y retourner, suivre la route par laquelle on était venu. Déjà, tandis que l'empereur se tenait devant Nemzi, des essaims de Polonais s'étaient avancés jusqu'à l'Elbe; ils avaient passé le fleuve, et du pays situé entre l'Elbe et la Mulde, ils avaient enlevé une foule d'hommes et une multitude d'effets ; il n'y avait plus aucune sûreté sur toute la route, à cause des bandes qui parcouraient les campagnes en tous sens : le duc Bolislav lui-même était en observation près de la ville de Wortizlava, que nous appelons Breslau, de sorte que Heinrich n'osa point passer devant elle avec son armée. Il n'y avait de retraite libre que

vers la Bohême, à travers la montagne des Géants; et Heinrich se vit contraint d'entreprendre cette route difficile pour regagner ses États. Les pertes, les douleurs et la misère que l'on souffrit dans cette marche furent prodigieuses. L'entrée en Bohême par les montagnes présentait des difficultés insurmontables aux yeux de cette armée découragée qui n'était plus une armée; et pourtant on assure que la sortie de Bohême devint bien plus désastreuse encore. Des Polonais ou des amis des Polonais avaient déjà pénétré de la Moravie, dans la Bohême; Bolislav fit sans aucun doute poursuivre vigoureusement les ennemis fugitifs, et peut-être aussi trouva-t-on dans les montagnes situées entre la Bohême et le pays des Dalminziens, non-seulement les obstacles que présentait la nature du territoire, mais encore des guerriers armés prêts au combat et à la vengeance. L'empereur lui-même échappa néanmoins à sa perte: le 1er octobre, il se trouvait à Mersebourg; beaucoup de ses fidèles se sauvèrent également; quant à l'étendue des pertes en hommes et en matériaux, chacun peut se l'imaginer dans une expédition si malheureuse, mais le manque de documents nous empêche de l'indiquer exactement.

Le rusé Bolislav crut le moment favorable pour obtenir une paix avantageuse et qui promît quelque durée; sa position envers les Russes lui rendait alors encore une telle paix aussi désirable qu'au commencement de l'année. A peine donc l'empereur fut-il revenu en Saxe, qu'un envoyé du roi de Pologne vint vers lui et demanda un échange de prisonniers. Comme l'empereur ne se montra pas défavorable à cette proposition, l'ambassadeur alla plus loin dans ses négociations, et parla d'une paix qui pût être solide et durable. Heinrich, réfléchissant à sa position, aux maux soufferts et à l'esprit de ceux qui s'appelaient ses fidèles, ne pouvait et ne devait pas rejeter une telle proposition. Il continua les négociations; et le 13 janvier de l'an 1018, Gero, archevêque de Magdebourg, Arnulf, évêque de Halberstadt, le markgraf Hermann, le comte Thiedrich, et le camérier impérial Fritherich, conclurent et jurèrent dans la ville de Budissin la paix avec Bolislav, et, pour en assurer l'exécution, on se donna mutuellement des otages. Les conditions de cette paix sont inconnues. Dithmar de Mersebourg, le noble évêque, l'historien inhabile, confus, entraîné de côté et d'autre par la superstition, par de nobles idées et par un pur sentiment d'humanité, aimant toutefois la vérité par-dessus tout, à qui seul nous devons le récit de tous ces événements, a seulement remarqué que la paix ne fut pas telle qu'elle aurait dû être, mais telle qu'on pouvait l'attendre. Et, dans cette remarque, cet homme ami de sa patrie, qui vers ce temps était déjà au bord de la tombe (3), a résumé la douleur que lui inspirait la marche malheureuse des choses, sans faire connaître plus complétement la honte imprimée à l'empire teutsch. Bolislav resta en possession de tout le pays que nous nommons Silésie, cela n'est pas douteux; mais, comme le prouvent les événements postérieurs ainsi que ceux accomplis jusqu'à ce moment, il resta aussi en possession du pays situé au nord de la Silésie et de la Bohême. Jusqu'où? voilà ce qu'on ne peut préciser. Il est certain qu'il s'avança jusqu'à la Sprée; mais il est possible que ses frontières aient été plus rapprochées encore de l'Elbe.

CHAPITRE XI.

DÉPLORABLE CONFUSION DANS L'EMPIRE. — NOUVELLES NÉGOCIATIONS AVEC LA BOURGOGNE. — GRANDE RÉVOLTE DES PEUPLES SLAVES. — CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE DE BAMBERG PAR LE PAPE BENOIT VIII.

De l'an 1018 à l'an 1020.

La décadence et la faiblesse de l'empire s'étaient révélées de nouveau et à plusieurs reprises; les anciennes causes avaient encore une fois fait sentir leur action. La racine de tout le mal avait été dans la nature du système féodal; et cette racine avait pénétré si avant dans le sol de la société, que l'homme le plus noble ne pouvait lui-même se défendre de cette influence désastreuse. Un roi fort par son génie, par son activité et par sa fortune, était seul en état de dominer de temps en temps cet amour de soi, cet égoïsme, cette arrogance qui passait pour un haut sentiment d'honneur, et de réunir toutes les forces de l'audace pour les employer à de plus grands projets et dans un meilleur but. Mais Heinrich II n'avait pas la force de contenir la discorde qui, d'une extrémité de l'empire à l'autre, poussait les vassaux ecclésiastiques et laïques à de sanglantes guerres

privées. Et des querelles et des guerres privées des vassaux résultait la honte que des peuples étrangers imprimaient à l'empire; et le sentiment de cette honte, assez noble en lui-même, donna des aliments aux passions, produisit de nouvelles guerres privées se succédant à l'infini, et détruisit de plus en plus la puissance de la nation et l'autorité du trône.

Vers le même temps où l'empereur était encore en campagne contre les Polonais, et employait en vain dans Nemzi l'art et la force pour l'honneur et la sûreté de l'empire teutsch, partout en dedans des frontières de cet empire avaient lieu des scènes sanglantes, et partout on voyait si peu d'ordre, qu'il semblait ne plus y avoir aucune puissance publique. En Lotharingie, le duc Godefrid et le comte Gérard nourrissaient l'un contre l'autre une vieille inimitié. Pendant l'absence de l'empereur, ils entrèrent en campagne, accompagnés des vassaux de l'empire soumis à leur commandement, comme s'ils en étaient les seigneurs. Une bataille terrible fut livrée. Plus de trois cents hommes furent tués du côté du comte Gérard, que cette perte contraignit à prendre la fuite; Godefrid, vainqueur, ne perdit que trente vassaux, mais c'étaient d'intrépides guerriers (1). Parmi les blessés se trouva le comte Cuno ou Kunrad, qui, dans la suite, après la mort de Heinrich II, devint roi des Teutschs, et qui maintenant combattait pour le comte Gérard, son oncle. Sans doute dans ces nombreuses guerres privées, si acharnées et si malheureuses, dont celle-ci peut donner une idée, périt aussi plus d'un homme qui, abruti dans cette société sans ordre, fut la honte du genre humain et le fléau de ceux qui eurent le malheur de se trouver à sa portée. Dans cette bataille entre le duc Godefrid et le comte Gérard, fut tué un misérable qui servait ce comte, et qui, ecclésiastique par l'habit, avait le caractère d'un horrible scélérat. Il était né en Bourgogne, s'appelait Walter, et avait été surnommé *de la Cendre*, parce qu'il avait toujours le brandon à la main; et il se vantait de ne pas regarder une journée comme bien employée, s'il n'avait rougi son épée de sang humain ou incendié une église. Mais la joie que causait aux gens de bien la fin de semblables scélérats était un faible dédommagement pour les maux infinis qui résultaient de l'ordre social détruit et qui fondaient sur les classes inférieures, pour l'incendie des habitations, la dévastation des campagnes, la ruine du commerce et de l'industrie, les entraves mises au génie, aux sciences et aux arts. C'était aussi un faible avantage que l'éloignement des individus, parce qu'ils ne faisaient que donner de l'espace à d'autres. La féodalité était une mère féconde qui ne pouvait cesser de produire des fils indomptables, jusqu'à ce qu'elle fût affaiblie par la puissance de la foi et de la superstition, ou brisée par une liberté nouvelle et plus forte, et par le génie qui pénètre la vie des hommes et les pousse continuellement vers l'ordre et la civilisation.

Mais, à cette époque, la féodalité était encore dans toute sa force, et ni l'empereur ni l'Église n'avaient le moyen de l'arrêter dans son développement. Après le retour de Heinrich de sa malheureuse expédition, les querelles et les guerres privées ne continuèrent pas seulement, elles semblent encore s'être étendues sous diverses faces. Nulle part, de la mer aux Alpes, de l'Elbe et même de l'Oder à la Meuse, on n'ose supposer de sûreté ni de tranquillité, bien que l'on n'entendît pas partout le bruit des armes. Dithmar de Mersebourg lui-même, l'historien, n'y échappa point. Lui aussi, malgré le caractère noble et pieux dont il était doué, il partageait la grossière superstition et l'avidité de ses contemporains pour les possessions territoriales: il voulut avoir la joie et l'honneur de recouvrer pour l'évêché de Mersebourg tous les domaines et tous les éléments de puissance qui étaient tombés en d'autres mains lors du précédent démembrement de ce siége; et cet homme ne recula pas même devant des actes de violence. Par là il s'engagea avec Hermann et Ekkihard, fils du markgraf Ekkihard, dans de dangereuses querelles qui, par sa faute, empoisonnèrent les derniers jours de sa courte vie. Mais les événements les plus odieux et les plus sanglants eurent lieu encore une fois en Lotharingie, l'an 1018.

Thiedrich, fils d'Arnulf, comte de Gand, parent de l'impératrice Kunigunde, jeune homme hardi, téméraire, insolent, s'était mis au service d'Athelbold, évêque d'Utrecht, et comme serviteur de ce prélat, il s'était emparé par la violence d'une grande propriété dans une île entre la Meuse et le Wahl, et dans une forêt nommée Merewed. Là il avait construit une forteresse d'où s'éleva peut-être dans

la suite la ville de Dordrecht; et ensuite il semble avoir soumis toute l'île que les bois et les marais rendaient inhabitable, et qui n'était favorable qu'à la chasse et à la pêche. En même temps il avait rassemblé autour de lui une grande multitude de Frisons, composée en partie de brigands qui cherchaient un appui, et en partie de pauvres gens qui ne demandaient que quelque sécurité. A la tête d'une race si aventureuse, il avait commis de grandes violences : il n'avait pas seulement soumis à de fortes contributions les marchands et les industriels qui remontaient ou descendaient le Rhin; il avait encore attaqué des vassaux et des seigneurs, et il n'avait même pas épargné les hommes féodaux du duc Godefrid. Contre ces crimes furent portées, dans un concile de Nimègue dont nous parlerons ailleurs, et devant l'empereur, des plaintes énergiques, particulièrement par les archevêques de Trèves et de Cologne, et par quelques abbés qui avaient joui en commun des droits de chasse et de pêche dans cette ile. Le bon empereur ne put s'empêcher d'écouter les plaintes de si grands princes de l'Église et de l'empire. Avec l'assentiment de l'assemblée de Nimègue, il ordonna à l'évêque d'Utrecht de brûler les établissements et les constructions de cette île, et de rendre l'île elle-même à ses anciens propriétaires. Lorsque Thiedrich fut informé de cette résolution, il pria instamment l'évêque d'Utrecht de la rejeter; mais l'évêque Athelbold n'osa pas résister à la volonté de l'empereur, fondée sur la demande de tant de princes non-seulement laïques, mais encore ecclésiastiques. Le refus de l'évêque transporta le jeune homme de colère et de rage. Il éclata en violentes menaces, et déclara qu'il opposerait la force à la force. Puis il prit ses mesures et augmenta sa bande. Aussitôt une armée fut levée dans toute la basse Lotharingie, de sorte que les vassaux des évêques de Liége et de Cambrai furent aussi appelés. A la fin du mois de juillet, cette armée, commandée par l'évêque Athelbold et par le duc Godefrid, débarqua dans l'île et se prépara à l'attaque de la forteresse de Thiedrich. Mais tout à coup les Frisons, qui avaient fait leur cause de celle de Thiedrich, s'élancèrent avec une telle impétuosité de tous les points de la forêt sur les débarqués, et firent un tel massacre parmi ces malheureux, que toute l'armée, composée de plus de trois légions (2), fut anéantie : car celui qui ne périt point par le fer trouva la mort dans le fleuve, où, dans sa terreur, il cherchait son salut. L'évêque Athelbold se sauva dans un canot; le duc Godefrid fut sauvé par les Frisons eux-mêmes au moment où il se noyait, et retenu prisonnier. Les Frisons, ravis d'une victoire qui ne leur coûtait pas de sang, passèrent le fleuve, répandirent aux environs la crainte et la terreur, pillèrent et ravagèrent au loin le pays, ne trouvant personne qui pût ou osât leur résister; car la désolation était telle, que dans les trois provinces les plus voisines il ne se trouvait pas une famille où il ne manquât au moins un membre. Et quel moyen de salut contre un tel malheur? Il n'y en avait qu'un; c'était de calmer le redoutable Thiedrich. Le duc prisonnier, Godefrid, intervint comme médiateur entre le jeune homme et l'évêque Athelbold; car les autres évêques et princes prétendaient n'avoir fait que venir au secours de celui-ci. La condition de la réconciliation ou de la paix fut que Thiedrich resterait en possession de sa forteresse et de son île, et vraisemblablement qu'on lui laisserait tout ce que lui et les siens avaient amassé par le pillage. En même temps le duc Godefrid obtint sa liberté.

Pendant ce temps, l'empereur suivait une autre voie. Comme s'il importait plus d'étendre les frontières de l'empire que de veiller à la force intérieure, à l'ordre, à l'union, au développement et à l'autorité du trône, il avait continué à tourner ses regards vers la Bourgogne, pour remplacer au sud ce qui était perdu au nord. Entraîné par l'esprit bizarre de son siècle, il semble aussi avoir préféré la quantité à la valeur, et prisé l'inventaire des objets plus que l'héritage lui-même; pourtant il avait d'excellents motifs de désirer la possession de la Bourgogne; et maintenant que le royaume de Bourgogne lui avait une fois été concédé par le roi Rudolf, et que l'exécution du traité n'avait été empêchée que par des vassaux rebelles, il regardait peut-être comme une affaire d'honneur d'arriver à cette exécution, bien qu'il pût sentir qu'en augmentant le nombre d'insolents vassaux, il ne pouvait nullement augmenter sa puissance.

Après son retour de la malheureuse campagne contre les Polonais, désirant se fortifier par la religion, il se rendit d'abord dans sa fondation pieuse de Bamberg, qu'il affectionnait de toute

son âme. De Bamberg il alla par Wurtzbourg à Francfort. Au mois de février de l'an 1018, il était à Mayence. Là se rendit aussi, sans aucun doute après des négociations et dans des circonstances qui nous sont inconnues, le pauvre Rudolf, roi de Bourgogne, accompagné de sa femme, des enfants de celle-ci, et de quelques fidèles ; à Mayence, Rudolf renouvela la promesse qu'il avait faite précédemment à son neveu ; il la confirma par serment, et déposa sa couronne aux pieds de l'empereur. Mais par là on n'était pas sorti de la position où l'on s'était trouvé deux ans auparavant à Strasbourg. L'empereur ne pouvait se faire reconnaître que les armes à la main comme roi de Bourgogne par les vassaux de ce pays. Et il manquait des troupes nécessaires. Il convoqua donc peut-être ce concile de Nimègue, dont nous avons déjà parlé, pour réunir en Franconie et en Lotharingie quelques troupes qui fussent suffisantes pour décider les Souabes aussi à donner de l'efficacité au traité des princes. Mais les seigneurs assemblés à Nimègue s'occupèrent de leurs propres affaires et des pratiques de l'Église bien plus que des intérêts de l'empereur en Bourgogne ; en particulier, les droits de chasse et de pêche dans cette île dont le jeune Thiedrich s'était emparé leur tinrent bien plus à cœur que le désir de Heinrich de joindre une quatrième couronne aux trois qu'il avait déjà, et qu'il ne portait pas avec une grande dignité. Quoi qu'il en soit, il paraît que l'empereur manqua en majeure partie son but. Pourtant il résolut d'essayer encore une fois d'entrer en Bourgogne par la force des armes. Il se présenta de nouveau devant Bâle, sans aucun doute avec une armée allemannique. Mais il n'est pas question de ses exploits, et on ne dit rien de ses succès. Probablement on vit se répéter les événements qui avaient eu lieu deux ans auparavant. L'empereur se vit du moins forcé de battre cette fois encore en retraite sans avoir rien terminé ; et ce nouvel échec d'un projet qui lui était devenu cher et qui devait, à ses yeux, compenser bien des désagréments, dut l'affliger ainsi que tous ceux qui tenaient encore loyalement à l'empire et au roi, d'autant plus qu'il coïncida avec un autre événement qui témoignait d'une autre manière de la faiblesse de l'empereur Heinrich. Pendant que l'empereur était impliqué dans ces relations difficiles avec les Bourguignons, sa femme Kunigunde conduisit comme en triomphe à Ratisbonne son frère Heinrich, autrefois duc de Bavière, et le réintégra, sans autre formalité, dans sa dignité et dans sa puissance ducales. L'empereur n'osa pas même témoigner la moindre colère de cette entreprise à sa femme aussi pieuse qu'ambitieuse; du moins on ne trouve pas le moindre indice de trouble dans les chastes et amicales relations qui existaient entre le couple impérial.

Heinrich ne renonça pourtant pas à ses vues sur la Bourgogne. Il abandonna personnellement, il est vrai, une œuvre que deux fois il avait trouvée trop lourde pour ses épaules, mais il en remit la continuation à un ami de sa jeunesse, à Werinhar, évêque de Strasbourg. L'année suivante, et peut-être dans les deux années suivantes, l'évêque Werinhar entreprit une expédition en Bourgogne. On dit aussi qu'il entra victorieux dans le pays, bien qu'il ne fût accompagné que d'un petit nombre d'Allemanni, et qu'il força les Bourguignons à reconnaître le traité des princes. Mais on ne nous apprend rien de ses exploits, et tout est enveloppé de nuages et de ténèbres. Il paraît certain que d'un côté le triste roi Rudolf revint en Bourgogne pour passer dans la solitude, sans rien valoir et sans rien tenter, une vie inaperçue, et que de l'autre on data désormais des années du règne de l'empereur Heinrich, sans que celui-ci jouît de la moindre autorité. Il est difficile de ne pas supposer que le nouveau général, l'évêque Werinhar, amena moins la soumission des Bourguignons par les armes, qu'il ne les décida à un arrangement par l'adresse et l'habileté ordinaires aux prêtres. Depuis longtemps toute autorité royale était anéantie chez les Bourguignons; ils ne pouvaient sentir aucun enthousiasme pour l'esprit chancelant et pour la faiblesse de Rudolf; son nom devait leur être devenu, sinon odieux, du moins indifférent ; quant à l'empereur Heinrich, il n'était à craindre en rien; sa faiblesse était également manifeste aux yeux du monde; ses infirmités rendaient vraisemblable qu'il ne vivrait pas longtemps et qu'il précéderait même le roi Rudolf dans la tombe; puis il n'avait pas de fils auquel il pût désirer transmettre le royaume de Bourgogne. Les vassaux et les seigneurs de Bourgogne purent donc consentir sans peine à un accommodement. Chacun resta seigneur sur ses terres, qu'il les eût acquises

légitimement ou usurpées par la force; on ne changea que le nom d'un roi, et toute solution resta libre pour l'avenir.

Si l'histoire passe sans couleur et sans lumière sur ces relations, elle est en général obscure et confuse, pauvre et sans consistance pour les derniers temps de Heinrich II. Les auteurs de chroniques ne donnent que des indications isolées, des remarques détachées, et nulle connexité. Il paraît que la confusion des événements était trop épineuse pour qu'ils essayassent même d'arriver à un coup d'œil d'ensemble. Et comment ce coup d'œil eût-il été possible dans un empire où l'on cherchait en vain le foyer, la place solide du trône d'où l'on eût pu partir, à laquelle on eût pu revenir? dans un empire où il n'y avait nulle unité de volonté et d'action; où la passion régnait à la place de la loi; où une agitation sauvage paralysait toute tendance scientifique et empêchait toute tendance intellectuelle? Le petit nombre d'hommes qui, même au milieu de semblables relations, désiraient conserver le souvenir de cette époque, se fatiguaient à regarder les événements, et se contentaient de quelques notes, de misérables indications, de la simple consignation de ce que le hasard avait porté à leur connaissance, et renonçaient à l'essai de donner, même à grands traits, seulement une image du siècle. Il est une chose pourtant dont ils rendent complétement témoignage; c'est que les désordres étaient grands dans l'empire, d'une extrémité à l'autre, au point qu'il serait difficile de comprendre comment le roi trouvait encore une place et se faisait encore reconnaître, si la grande faveur des évêques, des abbés, de tout le clergé, n'expliquait beaucoup de choses; faveur qui avait sa source dans l'empressement avec lequel Heinrich chercha constamment à combler les désirs des seigneurs ecclésiastiques, sans se lasser d'accumuler sur eux les donations, les concessions, les investitures de droits, de domaines et d'honneurs. Cette préférence qu'il montra aux ecclésiastiques contribua sans doute à exciter et à aigrir les seigneurs laïques, et c'est elle peut-être qui entretint et augmenta le plus les troubles de l'empire. On trouve cette remarque que des piéges furent tendus à sa vie et qu'on chercha même à le renverser par les étrangers. Cette assertion se comprend peu, parce qu'elle est trop vague, mais elle est assez croyable, et on ne peut guère douter que ces projets hostiles n'aient été formés par des princes laïques.

Le récit d'un événement qui, s'il a eu lieu, appartient à cette époque, et peut-être au temps où Heinrich, découragé, inquiet et abattu, revint de la seconde expédition qu'il avait faite sans succès en Bourgogne, montre en tout cas quelles étaient les idées de cet homme malheureux et abandonné, et quelles étaient les dispositions du clergé pour le pieux et libéral empereur. Heinrich, dit ce récit, arriva à Verdun, et se rendit dans un nouveau couvent, accompagné de Richard, son ami, qui en était abbé, et de l'évêque Heymon. A son entrée dans l'enceinte sacrée, il s'écria, en se servant des paroles de David: « Ceci est mon repos éternel; ici je veux demeurer, car cela me plaît bien. » Puis il déclara à l'abbé qu'il voulait rester et devenir moine. L'abbé Richard se félicita de l'honneur que son couvent en retirerait; mais l'évêque dit en secret à l'abbé: « Si vous gardez cet homme, et si vous en faites un moine, comme il le désire, vous précipiterez l'empire à sa ruine. » Effrayé de ces paroles, l'abbé réfléchit aux moyens de se tirer d'embarras. Enfin l'esprit du conseil, de la sagesse et de la piété l'illumina. Il convoqua les religieux ses frères, invita l'empereur à l'assemblée, et lui demanda s'il persistait dans son intention? Heinrich répondit en versant des larmes: « Oui, c'est mon intention et mon désir de changer d'habit et de servir Dieu à cette place, au milieu de ces frères, sous toi et sous ta direction. » Puis le vénérable père lui fit cette question: « Voulez-vous donc aussi, selon les prescriptions de notre règle et à l'exemple du Christ Notre-Seigneur, être obéissant jusqu'à la mort? » Et lorsque l'empereur eut aussi fait vœu de cette inviolable obéissance, l'abbé lui dit: « Eh bien! je vous accepte comme moine et me soumets à ce jour au soin de votre âme! Mais je veux et j'ordonne que vous retourniez aussitôt au gouvernement de l'empire que Dieu vous a confié, et que, vous attachant fermement à la justice, vous fassiez avec crainte et en tremblant tout ce que vous pourrez pour le bien de tout l'empire. » Le pieux empereur, qui depuis longtemps était moine par ses mœurs et par son esprit, et qui maintenant se regardait comme véritablement moine, obéit sans murmurer à l'ordre de l'abbé, parce que dans sa sentence il

avait vu une consécration religieuse de sa pénible mission, et que pour cela il pouvait y trouver une puissante consolation aux nombreuses contrariétés qu'il avait à souffrir.

Et certes, il avait besoin d'une consolation puissante! Dans le même temps où, au sud-ouest du Rhin, Werinhar, évêque de Strasbourg, terminait les relations si compliquées avec la Bourgogne, de manière à sauver, du moins en apparence, l'honneur de l'empereur, il arriva à l'extrémité opposée de l'empire un malheur infini, non moins déplorable dans son origine que dans ses suites. Mais il n'est pas possible d'éclaircir ce terrible événement, car voici tout ce que l'on peut en dire en partie d'après la tradition historique, en partie d'après des conjectures très-naturelles : ces traditions sont contradictoires et si incertaines, même pour la chronologie, que toute conjecture est douteuse.

Nous avons remarqué plus haut que Bernhard II, duc de Saxe, avait écrasé et pressuré avec la dernière dureté, bien plus, avec une cruauté véritable, les peuples slaves soumis à sa surveillance et à son administration; que le poids de ces mauvais traitements avait encore été aggravé par les intrigues et les artifices des prêtres, qui, exaspérés par l'endurcissement des Slaves et par les crimes que ceux-ci avaient commis contre des ecclésiastiques et contre des choses saintes, paraissent avoir plus d'une fois oublié dans le tumulte des passions leur sublime vocation de réunir, de réconcilier et de gagner les âmes aux vérités de la foi chrétienne; que toutes ces choses avaient produit chez les Slaves un profond ressentiment qui s'était élevé au dernier degré de la rage, d'autant plus qu'ils étaient forcés de le renfermer en eux-mêmes, de le cacher sous une dévotion apparente et sous une fidélité hypocrite, et que par là même il devait nécessairement arriver à la première occasion un éclat d'autant plus terrible que cette cruelle situation pouvait durer plus longtemps. Nous avons remarqué tout cela, sinon dans les mêmes termes, du moins dans le même sens.

Mais nous avons remarqué aussi que depuis quelques années il s'était élevé entre l'empereur Heinrich et Bernhard, duc de Saxe, une certaine froideur, ou que du moins une certaine froideur, dont l'origine pouvait remonter plus loin, s'était manifestée pendant une expédition malheureuse contre les Polonais. La méfiance réciproque, une fois établie, amena de nouvelles mésintelligences, et, alimentée peut-être de diverses manières, elle produisit de désastreuses dissensions. La prédilection que l'empereur montrait pour le clergé paraît surtout avoir irrité le duc. Heinrich favorisait en tout l'archevêque de Brême, quelquefois peut-être au désavantage du duc : du moins Bernhard le croyait; et si même, dans ces faveurs, Heinrich ne montra peut-être aucune partialité positive, le duc attribuait pourtant tous ses actes à une disposition défavorable pour lui-même, parce qu'il les interprétait sous l'empire du soupçon. Il peut donc avoir fait de l'opposition, s'être montré équivoque et récalcitrant, et avoir par là blessé plus d'une fois le bon empereur. De cette manière, les deux princes prirent l'un envers l'autre une position très-hostile qu'on ne peut méconnaître, lors même que chaque chose qu'ils firent l'un contre l'autre ne peut être éclaircie.

Ce que l'on a remarqué enfin, c'est que les Luititzes païens avaient pris part à la dernière expédition de l'empereur contre les Polonais, et qu'ils y avaient souffert de grands revers et y avaient été cruellement blessés dans leurs sentiments les plus sacrés. Ils étaient revenus chez eux si mécontents et si mal disposés, qu'ils songèrent même à se détacher tout à fait de l'empereur. Au lieu d'exécuter cette pensée, ils entreprirent l'année suivante, 1018, une guerre contre les Abodrites, qui, par crainte du redoutable duc Hermann, reconnaissaient toujours ou avaient reconnu de nouveau le nom du Christ, et satisfaisaient en tremblant aux exigences de l'Église. La cause de cette guerre fut, dit-on, que le prince des Abodrites, Miecislav, auquel une partie des Luititzes était soumise, comme il l'était lui-même au duc Bernhard, n'avait pas plus que ce duc pris part à la dernière entreprise de Heinrich II contre les Polonais. Si cette assertion est exacte, il est difficile de douter que les Luititzes n'aient pris les armes contre Miecislav au su de l'empereur; il est vraisemblable qu'ils furent excités par des princes teutschs jaloux du duc Bernhard. Quoi qu'il en soit, le duc paraît avoir cru que l'attaque des Luititzes contre ses sujets était dirigée contre lui-même; que l'on voulait l'insulter, le vexer, l'affaiblir, et que, dans le cas où il entrerait dans le pays des Abodrites

pour secourir Miecislav, on se proposait d'exécuter des vues plus profondes à son détriment. Il abandonna donc à son sort le prince des Abodrites, et tint ses forces réunies en Saxe. La victoire fut facile aux Luititzes. Les Abodrites eux-mêmes, cédant à l'esprit de leur vieille liberté, pleins d'une juste haine pour la domination des Teutschs, et sinon contre le christianisme, du moins contre l'église chrétienne et contre les prêtres chrétiens; poussés enfin par un ardent désir de se venger des maux qu'ils avaient soufferts, abandonnèrent presque tous leur prince et se rangèrent du côté des Luititzes, leurs compatriotes, en qui ils voyaient non des ennemis, mais des libérateurs qui venaient les soustraire à un joug insupportable. La femme de Miecislav fut chassée; lui-même fut forcé de s'enfermer, avec quelques guerriers qui semblaient lui rester fidèles, dans sa place forte de Zuarin. Mais bientôt il reconnut qu'il ne pouvait compter sur personne; il se trouva aussi de faux amis qui, la trahison dans l'âme, cherchèrent, par leur compassion hypocrite, à inspirer au prince des inquiétudes pour sa santé. Pressé par de telles circonstances, Miecislav perdit toute confiance et tout espoir, toute résolution et tout courage. Il renonça à l'héritage de ses pères, chercha son salut dans la fuite, et abandonna sa place forte et son pays aux Luititzes et à son propre peuple révolté.

Dans le même temps où ces malheureux événements se passaient dans les pays slaves, Bernhard, duc de Saxe, se révolta contre l'empereur. Nous trouvons sans doute un indice de cette révolte dans les monuments qui nous sont restés de cette époque; mais cet indice est si faible et si obscur, qu'il est à peine possible de le démêler et de le suivre. Avant le duc Hermann, et de concert avec d'autres grands seigneurs, Thietmar, son frère, se révolta contre l'empereur. Thietmar fut fait prisonnier avec ses complices. Il s'échappa de prison, et revint volontairement dans sa patrie. On dit, il est vrai, que l'empereur lui pardonna son crime ainsi qu'à tous ses complices; mais on dit aussi expressément que Thietmar fut tué dans un duel en présence de Heinrich II. Il paraît donc que le pardon n'avait été donné que conditionnellement par l'empereur, et dépendait d'un jugement de Dieu par le duel, ou que Heinrich ne tint pas à l'égard de Thietmar la promesse de pardon que, dans un premier mouvement de générosité, il avait faite à tous les coupables. La mort de son frère, et une telle mort, décida peut-être définitivement le duc. Mais le véritable motif de toutes les hostilités entre l'empereur et les frères Bernhard et Thietmar ne se trouve peut-être pas moins dans les relations que nous avons essayé de développer ici.

Bernhard avait été évêque dans les pays slaves. Ce prélat, prévoyant les malheurs qui menaçaient les églises et les prêtres dans ces contrées, s'était rendu dans le Teutschland dès l'invasion des Luititzes, et avait adressé ses lamentations à l'empereur et aux princes de l'empire pour obtenir des secours contre l'orage qui allait éclater. D'autres ecclésiastiques avaient sans doute suivi l'exemple de l'évêque, et avaient cherché à soulever le Teutschland contre le danger que faisaient redouter des païens irrités. Et certainement les ecclésiastiques de Saxe agirent énergiquement pour la cause de la religion, de l'Église et de leurs confrères. Mais l'empereur, qui pouvait-il, dans sa faiblesse et dans les relations où il était impliqué, charger de veiller à la sûreté de l'empire et à la défense de l'Église, si ce n'est le duc Bernhard de Saxe, qu'il avait vivement blessé, et au gouvernement duquel appartenaient les Abodrites? Il est donc possible, il est vraisemblable que le duc Bernhard fut sommé de marcher au secours de Miecislav, prince des Abodrites, de le maintenir ou de le rétablir dans sa dignité; et il n'est pas moins vraisemblable que le duc, dominé par sa constante méfiance, par ses soupçons antérieurs, par sa vieille inimitié contre l'empereur, et par la douleur toute récente de la mort de son frère, méprisa cette sommation, et résolut de ne pas entrer sur le territoire slave avec des Saxons. Il prit peut-être les armes, non pour dompter les Slaves soulevés, mais seulement pour sa propre défense : en même temps il choisit sans doute une position où cette défense lui fût possible. En formant cette résolution et en ne reculant pas devant cette démarche, il avait vraisemblablement cherché à désarmer tout d'abord les seigneurs ecclésiastiques de la Saxe, auxquels une vieille jalousie et une discorde nouvelle l'empêchaient de se fier, afin que sa situation ne Saxe ne devînt pas doublement dangereuse. Voilà ce qui causa en Saxe la confusion dont les historiens se plaignent avec tant de force.

Cette malheureuse querelle entre l'empereur et le duc de Saxe vint fort à propos pour les peuples slaves, comme ceux-ci se l'imaginèrent. Connaissant bien la faiblesse de l'empereur, à l'abri de l'épée du duc, jusque alors leur cruel oppresseur, ils pouvaient bien croire que le jour de la vengeance et de la liberté était arrivé, et qu'il ne fallait pas laisser échapper le moment favorable après lequel ils avaient si longtemps soupiré. Un fils du malheureux prince Miecislav, nommé Mistewoi, et qui avait la taille et la force d'un géant, animé par l'esprit de patriotisme qui se répandait avec tant de puissance dans les cantons de son peuple, ou voulant sauver la dignité de prince, pour laquelle il ne semblait y avoir qu'un moyen de salut, saisit énergiquement l'occasion, et devint le héros de son peuple dans ces jours de grandeur et d'honneur. Il repoussa le christianisme, et se prononça pour la foi des ancêtres. Avec cette déclaration, il se rendit auprès des Luititzes, fut reçu à bras ouverts et salué comme chef et général. Puis il convoqua une assemblée de tous les peuples slaves des environs au Rhétra sacré, dans le pays des Luititzes, et dans le Rhétra l'on discuta et l'on résolut les projets que l'on voulait exécuter, parce que l'on se croyait assez fort pour cela. Un grand enthousiasme se répandit dans ces contrées; mais le souvenir des maux soufferts et la crainte de l'avenir mêlèrent à cet enthousiasme une amertume que le sentiment de la force fit monter jusqu'à la fureur, jusqu'à une vengeance sans pitié. Chaque Slave sentait qu'après de tels événements, il ne restait que le choix entre le saint combat pour la liberté, la patrie et la croyance, et une mort honteuse au milieu de châtiments cruels infligés par des tyrans étrangers; chaque Slave crut donc ne devoir regarder ni derrière lui ni de côté, jusqu'à ce qu'il eût effacé les dernières traces de la domination des Teutschs et de l'Église chrétienne. Maintenant ou jamais c'était le jour de la délivrance universelle, et les masses barbares se précipitèrent en avant, le glaive d'une main et la torche de l'autre. Le soulèvement devint de plus en plus grand. Dans la partie nord-ouest des pays slaves, en Wagrie, un autre prince, nommé Mizudrag, se souleva, rassembla autour de lui les hommes de son peuple, et non-seulement à leur tête il se montra digne du puissant Mistewoi et de ses bandes, mais encore il les surpassa bientôt en impitoyables cruautés, soit qu'il eût à venger des injures plus graves, soit qu'il voulût atteindre promptement le point que Mistewoi avait atteint avant lui. Et alors, sous la conduite des princes Mistewoi et Mizudrag, bien que ce ne fût pas toujours par leurs ordres et avec leur assentiment, ces multitudes barbares, ivres de victoire et d'espérance, commirent des cruautés sans mesure et sans nom, et dont le récit fait frémir l'humanité, au point qu'elle ne peut s'empêcher de croire à de grandes exagérations dans les récits; exagérations qui avaient peut-être leur cause dans les plaintes de ceux qui avaient souffert et qui ne s'étaient sauvés qu'au milieu de la crainte et de la terreur; dans la nature même de la renommée, qui ne respecte jamais la vérité; enfin dans le besoin que l'on éprouva plus tard de trouver au moins une excuse aux yeux des contemporains et de la postérité pour les châtiments que l'on voulait infliger aux Slaves. Toutes les terres possédées par des Teutschs furent ravagées; toutes les croix furent détruites, les églises rasées; les prêtres et les autres serviteurs des autels expirèrent dans les plus épouvantables tourments. Sur la rive droite de l'Elbe, en face de la Saxe proprement dite, il ne resta nulle trace du christianisme. De Hambourg, beaucoup d'hommes furent entraînés en captivité; à Aldenbourg furent accomplies les choses les plus infâmes. Après que les autres prêtres eurent été assommés comme du bétail, on fendit en croix le crâne de soixante prêtres avec leur prieur Oddar, et on leur mit la cervelle à nu; puis on noua à ces infortunés les mains derrière le dos, et on les promena au milieu des insultes et des mépris jusqu'à ce que la mort les délivrât de semblables souffrances.

La désolation infinie que ces atrocités répandirent dans tous les cantons de la Saxe, dans tous ceux du Teutschland, agit aussi sur Bernhard, duc de Saxe, qui pouvait difficilement se dissimuler qu'il était en grande partie cause de ces maux, et qu'en conséquence il devait s'efforcer de réparer, autant que cela lui serait possible, devant Dieu et devant les hommes, les fautes graves qu'il avait commises. Deux personnages puissants intervinrent comme médiateurs entre l'empereur et le duc, et ces désastres inouïs donnèrent du poids à leurs paroles. C'étaient l'impératrice Kunigunde et Unwan, nouvel archevêque de Brême, qui était arrivé à cette haute dignité après la mort

de l'archevêque Libentius; homme vénérable et sage qui se prêta volontiers à arranger de vieilles querelles entre son siége et le duc Bernhard. Le duc profita de ces dispositions favorables; il s'humilia devant l'empereur, obtint ce qu'il demandait, et employa ensuite de nouveau ses armes, qu'il avait tournées contre l'empire, pour la défense de l'empire et de la foi contre les Slaves révoltés. L'archevêque Unwan favorisa de toute manière son entreprise; et les autres évêques de Saxe ne manquèrent assurément pas non plus de soutenir par tous les moyens qui étaient à leur disposition une œuvre qui paraissait aussi sainte qu'utile au clergé et à l'empire. Aussitôt la marche des choses fut changée. Chez les malheureux Slaves s'éteignit bientôt l'esprit qui les avait poussés à des résolutions si soudaines et à des actions si audacieuses. Ils retombèrent dans leurs anciennes discordes lorsque la fortune les abandonna, et en perdant l'union ils perdirent aussi leurs forces. Ils furent de nouveau soumis au tribut et à la croix; ils durent reconstruire les églises qu'ils avaient détruites, et accepter encore une fois le joug qu'ils avaient secoué. Mais l'histoire ne répand pas de lumière sur chacun des événements; elle signale seulement l'issue, et nous laisse incertains sur la nature et la durée de la lutte. Et peut-être cette fois le silence est-il un véritable bienfait pour l'humanité. Il est difficile de croire que l'on ait épargné des hommes qui n'avaient rien épargné, et que la pitié l'ait emporté sur un calcul d'intérêt. La religion chrétienne enseigne l'amour et la miséricorde; mais trop souvent ceux qui confessent son maître ont sinon renié, du moins oublié sa doctrine; et trop souvent ceux qui croyaient avoir atteint le suprême degré de la piété ont montré la plus grande dureté, la cruauté la plus extrême.

L'empereur, que sans doute ces relations et ces événements affectaient vivement, ressentit, dans le même moment où les choses semblaient tourner à l'avantage de l'empire et du christianisme, une joie qui certainement lui fit oublier beaucoup de douleurs, au moins pour un instant. L'an 1020, le pape Benoît VIII vint dans le Teutschland, et consacra lui-même l'église épiscopale que Heinrich avait fondée à Bamberg et affectionnait de toute son âme. Heinrich, dit-on, pria le pape d'accomplir cette cérémonie pieuse, et ce fut sur sa prière que le saint-père fit ce voyage. Ce qui ne souffre aucun doute, c'est que Heinrich regarda comme le plus grand bonheur de sa vie qu'un tel honneur échût à la fondation qui devait transmettre son nom aux générations à venir. Cependant, si l'on étudie l'état de désordre où se trouvait l'empire dans les dernières années, on sait à peine où trouver le moment où l'empereur ait pu espérer faire en repos et avec recueillement un acte aussi solennel, et où il ait pu oser exprimer un tel désir au pape. Il n'est donc pas invraisemblable que l'empereur n'adressa sa prière au pape que lorsque celui-ci se trouvait déjà dans le Teutschland, et que, par des motifs pressants, les ecclésiastiques qui en font mention ont interverti l'ordre des circonstances. En tout cas, il est certain que Benoît VIII ne vint pas dans le Teutschland pour consacrer, à la prière de Heinrich, l'église épiscopale de Bamberg, mais qu'il fut déterminé à ce voyage par des motifs tout autres, dont nous allons parler. Du reste, la consécration, en l'honneur de saint Etienne, eut lieu le jeudi saint 24 avril, avec toute la solennité des cérémonies de l'Église et toute la magnificence impériale; puis les deux premiers princes du monde chrétien, l'empereur et le pape, commencèrent, en partie pour leur édification, en partie pour leur plaisir, les fêtes de Pâques, non sans délibérer ni sans prendre des résolutions sur les intérêts temporels.

On peut à peine douter qu'il y ait eu à Bamberg une affluence considérable. Déjà la curiosité de voir le chef de l'Église, cet homme qui de si loin exerçait sur les âmes une influence mystérieuse, et qui était plus redoutable aux puissants de la terre qu'aux faibles, attira sans doute une grande multitude; une multitude non moins grande fut certainement attirée par le besoin de méditation et d'inspiration religieuses. Il ne paraît pas cependant que le pape ait fait une vive impression sur les Teutschs, et ce n'est pas grand'chose que les éloges donnés à la magnificence de la fête. On le conçoit : celui qui veut se placer au dessus des hommes fait rarement bien de se montrer au dessous d'eux. L'autorité du pape reposait sur le siége apostolique, fondé lui-même sur les besoins de l'esprit dans ces temps difficiles et désordonnés. Ce ne pouvait donc être un avantage pour cette autorité que l'homme assis sur le siége apostolique se montrât, quelque part que ce fût, comme un

homme ordinaire. Dans le fait aussi les papes ont trouvé le plus de respect dans les pays où ils étaient le moins connus comme hommes ; et ils ont exercé une puissance plus grande chez les peuples les plus éloignés qu'en Italie et à Rome. Il est donc vraisemblable que le pape Benoît, que l'on avait déjà vu dans le Teutschland en suppliant et en fugitif, n'excita pas une attention particulière et n'acquit pour la chaire de saint Pierre d'autre avantage que celui que lui assura, dit-on, le pieux empereur en soumettant l'église de Bamberg à un tribut envers lui, en reconnaissance éternelle de l'honneur signalé qu'il lui avait fait. Mais, dans le Teutschland, les âmes n'étaient certainement pas disposées aux fêtes et aux solennités. Les déplorables désastres dont nous avons parlé n'étaient pas encore effacés; assurément la barbarie des vassaux excitait l'inquiétude et la crainte de tout homme qui ne trouvait pas sa sûreté dans son épée ; et à tous les maux qui étaient nés des relations sociales et de la folie, de la scélératesse, de la dépravation des individus, vinrent se joindre précisément vers ce temps des plaies dont une puissance supérieure à la puissance humaine frappa les peuples teutschs. L'hiver de cette année, 1020, fut si rude et si rigoureux, qu'une multitude d'hommes périrent de froid. Et lorsque vint enfin une température plus douce, il y eut une mortalité tellement inouïe, que la terreur fut générale et que l'on craignit une dépopulation complète de la terre.

La mesure des calamités n'était pas encore comblée. Le 12 mai, un violent tremblement de terre ébranla les cœurs depuis longtemps chancelants; le 18 juillet, des signes miraculeux ou extraordinaires au soleil annoncèrent de nouveaux malheurs. Et ces malheurs arrivèrent. Ils frappèrent encore une fois la pauvre Saxe, et surtout ces contrées septentrionales que, même de nos jours, on ne préserve pas constamment des vagues tumultueuses de la mer par des digues fortes et coûteuses. Une tempête terrible poussa les flots de l'Océan dans l'Elbe et dans le Wéser avec une telle furie, que les deux fleuves débordèrent leurs rives avec une force destructive, inondèrent au loin le pays plat, et couvrirent même les éminences que dans ces contrées on décore du nom de collines ou de montagnes. Hommes et animaux périrent tout ensemble. Çà et là seulement quelques localités échappèrent comme par miracle à ce prodigieux désastre. De grandes étendues de territoire, avec des villages entiers, furent minées, soulevées, entraînées par les eaux, et déposées dans une autre place et même sur la rive opposée des fleuves, de telle sorte que hommes et animaux, églises et habitations trouvèrent un sol ferme sans éprouver aucun dommage. Cette terrible inondation dura trois jours et trois nuits; la surface des fleuves semblait couverte de vapeurs enflammées. Enfin les eaux s'écoulèrent, et les fleuves, rentrés dans leur lit, roulèrent leurs flots vers la mer apaisée. Mais l'aspect du pays avait changé; des monceaux de cadavres s'étaient entassés ; une vase épaisse couvrait la campagne, et des insectes de toute espèce, horribles et malfaisants, se dégageaient du sol. Et pourtant, malgré tant de désastres désespérants, le désordre continua dans les relations sociales des hommes qui survivaient, et les passions ne furent pas apaisées !

CHAPITRE XII.

POSITION DE ROME A L'ÉGARD DES GRECS. — DERNIÈRE EXPÉDITION DE HEINRICH II EN ITALIE. — SA MORT.

De l'an 1020 à l'an 1024.

Pendant que ces événements se passaient dans le Teutschland, un grand désordre régnait aussi sous plus d'un rapport dans les relations de l'Italie. Nous avons parlé plus haut des faits accomplis dans l'Italie supérieure jusqu'à la mort du roi Harduin. Depuis ce temps, sans doute, l'empereur Heinrich avait été partout reconnu comme roi, mais il paraît que rarement on songea au roi, si ce n'est peut-être lorsqu'il fallait nommer des évêques. Là aussi chacun suivait sa propre voie, et usurpait tout ce qui se trouvait à sa portée.

Au loin, en descendant les côtes méridionales du pays, se joignirent alors encore, comme dans les temps antérieurs, aux maux qui naissaient du sein même de la société humaine, des maux non moins grands, que les audacieux et pillards Sarrasins faisaient tomber sur les populations qu'ils pouvaient atteindre. Le pape Benoît VIII avait plus d'une fois fait d'honorables efforts contre ces insolents brigands, tantôt pour les éloigner des côtes, tantôt pour leur arracher les positions dont ils s'étaient

rendus maîtres, sans doute aussi pour les chasser des îles voisines, d'où ils répandaient tant de calamités, et les efforts du saint-père n'avaient pas été sans succès.

Mais des événements accomplis dans l'Italie inférieure eurent une plus grande importance que ces scènes passagères et désastreuses, parce qu'ils ont eu des suites durables. Les empereurs romains d'Orient, en possession de la Calabre et de la Pouille, faisaient administrer ces contrées avec tous les artifices d'exaction et d'arbitraire dont ils étaient maîtres, depuis qu'ils n'étaient plus inquiétés par un roi des Teutschs; et les habitants, race mêlée, agités par une continuelle incertitude, et auxquels le changement incessant de domination et les plaisirs si variés que leur assurait une nature si riche avaient fait perdre toute haute pensée et tout noble sentiment, supportaient, à ce qu'il paraît, avec indifférence ou avec résignation la dure oppression qu'ils n'avaient pas le courage, sinon la force de repousser. L'an 1010 toutefois, un puissant citoyen de Bari, nommé Melus, et Langobard de naissance, à ce que l'on dit, soutenu par un de ses concitoyens et parents qui pensait comme lui, et se nommait Datus ou Dattus, avait formé le projet d'un soulèvement général des habitants de la Pouille et de la Calabre contre la destructive domination des empereurs d'Orient. A Bari même son appel ne fut pas sans effet; Bari se souleva pour la liberté, ou du moins contre la tyrannie qui était pernicieuse pour tous; mais hors de la ville, dans la Pouille, la voix de cet homme aux nobles sentiments se perdit dans le brouillard que la crainte, la lâcheté et l'égoïsme avaient étendu sur le pays. Il y eut peut-être quelques mouvements, mais il n'y eut ni ensemble, ni énergie, ni persévérance: aussi les lieutenants de l'empereur purent-ils rassembler bientôt une armée devant Bari. A la vue de ces troupes, le courage manqua aussi aux habitants de la ville. L'auteur du soulèvement, Melus, reconnut bientôt que l'on commençait à penser à la soumission, à en parler; que l'on ne tarderait pas à le représenter comme le séducteur, et à le livrer pour seule victime expiatoire aux mains des Grecs. Pour se soustraire à un tel sort, tandis qu'il en était temps encore, il sortit secrètement de la ville avec Dattus, s'enfuit d'un endroit à l'autre, mais n'oublia pas un instant son but, et ne cessa pas d'exciter les esprits contre la dure arrogance et la lâche cruauté des Grecs.

Cinq années s'écoulèrent ainsi. Ensuite il arriva qu'un petit nombre d'hommes habiles et belliqueux de Normandie, en France, poussés par une piété fanatique, vinrent en Italie pour faire leurs dévotions au mont Gargano, où l'archange Michel était particulièrement honoré. Rodulf, homme très-audacieux, qui se trouvait dans de mauvaises relations avec Richard, duc de Normandie, et qui voulait pour cette raison invoquer en même temps la médiation du pape Benoît VIII, paraît avoir eu la plus grande autorité parmi ces Normands. Melus rencontra les Normands sur le mont Gargano. Cette race forte et audacieuse lui plut, à lui, homme intelligent et enthousiaste. Melus montra aux Normands la beauté du pays, la désolation du peuple, le caractère misérable des Grecs. Par là il réveilla puissamment en eux l'ancien génie aventureux qui jadis avait poussé leurs ancêtres à des exploits si hardis et si admirés. Melus et les Normands tombèrent d'accord : les Normands devaient retourner dans leur pays, y lever des compagnons qui les égalassant en force et en courage, et revenir avec eux au printemps suivant. Pendant ce temps, Melus devait réunir des armes et des munitions de guerre, afin que ces hommes pussent commencer avec les moyens convenables la lutte que l'on devait engager pour le salut, la vengeance, la gloire et le gain.

De part et d'autre on tint loyalement parole. Au printemps de l'an 1017 commença, aux environs de Bénévent, la lutte d'une poignée d'hommes libres et amis de la liberté contre les troupes nombreuses du maître de l'empire d'Orient; et pendant plus de deux ans la victoire se déclara pour ceux qui semblaient la mériter par leur courage et par leur esprit héroïque. Mais, malgré ces premières victoires, le génie de Melus et l'épée des Normands ne purent triompher de la mollesse et de la peur des habitants de ces contrées, ni ramener dans ce corps l'âme qu'il avait perdue. Ils ne calculaient pas la force qui était entre leurs propres mains, mais seulement le nombre de ceux qui, dans leur pays, portaient les armes les uns contre les autres. Et l'exactitude de leur calcul sembla bientôt se démontrer, parce que le génie ne pouvait se passer de la masse. Vers le commencement du mois d'octobre de l'an 1019, un

combat fut livré dans les plaines de Cannes, si célèbres jadis par la victoire d'Annibal sur les Romains. Melus, avec les Normands, fut si complétement battu, qu'il dut renoncer à continuer son œuvre. Il ne pouvait en être autrement : car bien que Melus eût gagné et décidé plus d'un homme d'Italie à prendre les armes pour sa cause et pour celle de son pays, les Normands n'en formaient pas moins le noyau de la petite armée dont il était l'âme, et l'on dit que parmi les combattants de Cannes il n'y avait que deux cent cinquante Normands, et que deux cent quarante tombèrent sur le champ de bataille. Alors Melus, après avoir cru toutefois assurer le salut des dix derniers Normands et de Dattus, son ami et son compagnon, quitta la Pouille et l'Italie, et courut dans le Teutschland, où il voulait tâcher de trouver les secours nécessaires. Pourtant, quelque honorable que fût la réception qu'on lui fit, il n'atteignit pas son but : il ne revit pas non plus sa patrie; mais, usé par de si grands efforts et par le chagrin qui lui rongeait le cœur, il mourut dans le Teutschland, à Bamberg.

Sur ces entrefaites, les Grecs mirent à profit le bonheur qu'ils avaient eu sans le mériter; les possessions qu'ils avaient si facilement abandonnées, ils les reprirent plus facilement encore; ils s'étendirent même plus loin qu'auparavant. Le prince de Capoue lui-même, Pandolf II, envoya des clefs d'or à l'empereur de Constantinople, en signe de la reddition de sa ville, et soumit en même temps toute sa principauté à la suzeraineté de l'empire grec. Dès ce moment, les Grecs tournèrent leurs regards vers Rome, qu'ils convoitaient depuis si longtemps. La ville éternelle ne semblait point pouvoir leur échapper. Ce furent réellement ces relations qui, au printemps de l'année suivante, décidèrent le pape Benoît VIII, effrayé, à passer les Alpes, parce qu'il ne savait où trouver du secours, si ce n'est auprès de l'homme qui l'avait placé sur le saint-siége, et auquel à son tour il avait donné la couronne impériale, auprès de Heinrich II, roi des Teutschs. En conséquence, la dédicace de l'église de Bamberg ne fut certainement qu'un acte dont la présence du pape dans le Teutschland fut l'occasion fortuite, bien que le pape, une fois dans le Teutschland, ait pu être sollicité par l'empereur à ce sujet. Mais il était dans les intérêts de l'Église de représenter la chose comme si le pape n'était pas venu lui-même en suppliant auprès de l'empereur, mais comme s'il était venu pour lui rendre service et remplir un vœu de son cœur.

Les négociations entre le pape et l'empereur sont inconnues. Mais sans aucun doute Benoît représenta à Heinrich le danger dont étaient menacés Rome et le saint-siége, et par conséquent l'église catholique d'Occident et la dignité impériale des rois teutschs; sans aucun doute Heinrich promit à Benoît, selon son désir et ses prières, de faire une nouvelle campagne en Italie avec toutes les forces qu'il pouvait réunir.

En racontant les expéditions antérieures des rois teutschs en Italie, nous avons souvent regretté que ces rois, négligeant leur patrie, aient sacrifié de si grandes et si nobles forces, qui eussent si puissamment activé la civilisation nationale des Teutschs, à poursuivre un brillant fantôme qui devait nécessairement s'évanouir dès qu'un jour plus pur se lèverait pour le génie et la civilisation; mais il est difficile de dire si un semblable regret peut se justifier au sujet de la promesse de Heinrich II. De l'exposé que nous avons fait jusqu'ici des relations où se trouvait ce souverain, il semble résulter incontestablement qu'il était entré dans une position où il pouvait à peine faire encore quelque chose de favorable et d'utile aux progrès du peuple et de l'empire. Celui qui prend a position sans honneur peut la changer ou la quitter sans qu'une plainte honorable soit entendue. En cela un roi ressemble au simple citoyen. La présence de Heinrich II dans le Teutschland ou son absence était assez indifférente; mais, dans les circonstances présentes, il n'était pas indifférent de savoir qui Rome reconnaîtrait pour souverain. Si la ville éternelle tombait au pouvoir des Grecs, les suites de ce fait pour le développement de l'esprit humain et des relations sociales pouvaient être incalculables. Il y aurait de la présomption à vouloir déterminer ou même indiquer ces suites; mais l'on peut admettre avec confiance que les choses auraient pris une forme tout autre que celle qui leur fut donnée, et que cette forme eût difficilement été meilleure. Les rois des Teutschs (si du reste les princes teutschs n'avaient pas essayé de se tirer d'affaire sans roi, comme souverains du pays) auraient pu sans doute se passer de la dignité impériale; mais,

nous le répétons, le christianisme aurait-il vécu sans l'unité de l'Église, l'unité de l'Eglise sans un chef suprême, sans le pape; le pape hors de la ville éternelle, où, suivant la croyance de cette époque, son siége était établi sur les tombeaux des apôtres? ou bien quelque puissance que ce fût aurait-elle pu, sans l'unité de l'Eglise, décider les arrogants seigneurs de l'épée à donner du jour et de l'espace à la naissance et au progrès des villes, au perfectionnement propre de chaque peuple dans les sciences, dans les arts, et en tout enfin? Vraiment, ici comme précédemment, il est permis d'en douter. Lors même qu'il pourrait être vrai que la domination grecque ne se serait jamais maintenue en Italie, il peut ne l'être pas moins que, si les Grecs avaient repris la ville de Rome, on aurait vu recommencer une série de bouleversements qui, venant compliquer encore ceux qui s'accomplissaient déjà, auraient opposé de nouveaux et terribles obstacles à la formation et à la civilisation des nations européennes.

On ne sait pas sous quel jour Heinrich II envisagea ces choses : vraisemblablement il ne fut décidé à son entreprise que par sa piété, et peut-être par le sentiment de la dignité impériale qu'il avait reçue à Rome, dans l'église des Apôtres, de la main du pape Benoit. En tout cas, après le départ du pape, il s'occupa de faire l'expédition qu'il lui avait promis d'entreprendre; mais ce ne fut que bien avant dans l'automne de l'an 1021 qu'il put quitter la patrie. Jusqu'à cette époque, il voyagea de côté et d'autre dans l'empire, bien qu'il séjournât la plupart du temps en Saxe. Il s'efforça d'éteindre les discordes et de rétablir ou de maintenir quelque tranquillité. En même temps il travailla sans doute à s'assurer des hommes avec lesquels il pût se présenter en Italie comme empereur, roi et protecteur. Mais il semble qu'un petit nombre seulement de princes laïques se laissa décider à prendre part à cette entreprise, et que l'empereur ne fut presque accompagné que de quelques évêques avec leurs gens de guerre. Bien plus, peu de ces évêques sont nommés; le plus important d'entre eux était l'archevêque Piligrin, qu'après la mort d'Héribert, son ancien adversaire, l'empereur venait d'élever au siége archiépiscopal de Cologne : car on peut à peine compter parmi les prélats teutschs Poppo, archevêque d'Aquilée. Et pourtant les seigneurs ecclésiastiques du Teutschland devaient surtout tenir à ce que l'entreprise de l'empereur eût un heureux succès. Car Heinrich avait incontestablement les plus grands droits à leur gratitude; et même, dans les derniers temps, comme le prouve un grand nombre de diplômes, il n'avait pas cessé d'augmenter partout le domaine des églises par des donations et des inféodations, ou par la confirmation de ce que les églises possédaient sans titre légal : et, si l'on ne sauvait Rome et le saint-siége, la cupidité des seigneurs laïques les menaçait dans la possession de ces biens ecclésiastiques toujours croissants, et ils n'étaient pas plus sûrs de leur influence religieuse et intellectuelle sur le peuple. Il n'est pas douteux sans doute que Heinrich n'ait été accompagné d'un corps bien exercé de guerriers volontaires : pourtant il ne paraît pas qu'il ait conduit de grandes forces en Italie.

Heinrich resta dans le Teutschland septentrional jusqu'au mois d'octobre; d'après des diplômes qu'on lui attribue, il était encore le 12 novembre à Augsbourg; mais le 16 décembre il était à Vérone. On vit en Italie ce qui s'était vu dans le Teutschland. En Italie, les seigneurs laïques ne se joignirent pas non plus à l'armée impériale, soit que l'empereur ne jugeât pas à propos de les appeler aux armes, soit qu'ils trouvassent moyen de se soustraire à ses ordres. D'autre part, un grand nombre d'évêques de Langobardie se rangèrent sous ses drapeaux avec leurs vassaux, et le suivirent au commencement de l'an 1012 vers l'Italie inférieure. L'empereur ne prit pas sa route vers Rome, mais il marcha aussitôt contre les ennemis du pape et les siens. Une partie de l'armée, sous le commandement de l'archevêque Poppo, s'avança par la marche de Camerino; un autre corps, à la tête duquel était l'archevêque Piligrin, s'avança par la marche de Spolète et le duché Romain contre Capoue, pour châtier le prince Pandolf, qui non-seulement avait reconnu la suzeraineté de l'empereur grec, mais qui avait de plus prêté la main à ce que Dattus, le parent et l'ami de Melus, fût livré aux Grecs et mis à mort. Quant à l'empereur, il marcha contre la ville forte de Troia, qui, pourvue d'une nombreuse garnison grecque, se prépara à une vigoureuse résistance. On réussit assez. Les Grecs reculèrent; Pandolf se livra lui-même

à l'archevêque Piligrin, et fut conduit prisonnier et chargé de chaînes dans le Teutschland. La ville de Troia résista, il est vrai, durant trois mois aux armes impériales; mais enfin, domptée par la famine et par les maladies pestilentielles plus sans doute que par l'épée et les machines de guerre, elle se vit contrainte à implorer la grâce de l'empereur. Bénévent, Salerne, Naples et d'autres villes de ces contrées furent également forcées de se soumettre. Heinrich fut salué et fêté par les habitants de ces villes et par ceux de la campagne, comme leur roi et seigneur.

Ainsi fut détourné le danger qui avait menacé le saint-siége de Rome et peut-être même toute l'église d'Occident. Il se peut donc que Heinrich ait rendu par son entreprise plus de services que l'on n'a paru le croire; mais on n'obtint aucun résultat durable; et si le danger détourné par Heinrich ne se renouvela pas, la raison n'en fut pas dans les mesures de conservation et de sûreté prises par ce prince, mais dans la faiblesse des Grecs et dans des circonstances fortuites. S'il donna à Capoue un prince auquel il croyait pouvoir se fier (1), s'il donna des fiefs au petit nombre de Normands qui avaient pris part à la lutte, ces actes n'eurent d'importance que par suite de cette faiblesse et de ces circonstances fortuites. Lui-même se vit forcé de quitter ces contrées si rapidement qu'il lui resta à peine quelque temps pour satisfaire par des pratiques pieuses sur le mont Cassin et à Rome, à côté du pape, aux besoins de son cœur. Ces maladies pestilentielles qui avaient contraint Troia à la soumission envahirent son armée, enlevèrent beaucoup de vaillants hommes, et répandirent la terreur et l'effroi. Le roi crut donc devoir retourner dans la patrie pour sauver de la mort, sous un ciel plus sain, ceux qui avaient partagé avec lui les fatigues de la guerre. Il remonta l'Italie plus vite qu'il ne l'avait descendue, et se hâta tout autant de passer les Alpes. En automne il se vit de nouveau sur le sol de la patrie.

Il retrouva le Teutschland dans l'état où il l'avait laissé. On ne fit pas plus attention à son retour que l'on n'en avait fait à son départ. Rien du reste ne fut changé dans les relations publiques ni dans les anciennes habitudes du roi. Il paraît qu'il partagea son temps entre des exercices de dévotion et des plaisirs tranquilles. Voyageant d'un lieu à l'autre, il chercha à apaiser les querelles, à calmer ou à prévenir les inimitiés, et n'oublia jamais de faire du bien aux églises. Pendant ce temps, il vit encore descendre dans la tombe plusieurs évêques, auxquels il s'efforça de donner de dignes successeurs. Mais il souffrait de plus en plus des infirmités qui plus d'une fois déjà l'avaient étendu sur le lit de douleur. Il se rendit avec sa femme à Magdebourg, afin d'y célébrer les fêtes de Pâques de l'an 1024. Puis il alla par Halberstadt à Goslar, et de là on ne sait où. Il arriva à un endroit nommé Grona (2). Là, il fut saisi d'une maladie si dangereuse, qu'il ne put continuer sa route. Il mourut le 13 juillet, à l'âge de cinquante-deux ans : il avait été vingt-deux ans roi des Teutschs, et avait porté dix ans la couronne de l'empire appelé romain. Son corps fut transporté à Bamberg, vraisemblablement d'après sa volonté, afin qu'il reposât dans le lieu qu'il avait affectionné plus que tous les autres. Il avait eu peu de valeur et encore moins de pouvoir pendant sa vie; on s'aperçut peu de sa perte; après sa mort, il n'a été placé bien haut ni par ses contemporains ni par la postérité. Les ecclésiastiques seuls l'ont célébré pendant sa vie, et ne l'ont pas oublié après sa mort. L'Église a montré sa reconnaissance en ce que, cent vingt-deux ans plus tard, le pape Eugène III le mit au rang des saints, parmi lesquels il avait assurément bien mérité une place.

Avec Heinrich II finit la série des rois saxons, qui depuis un siècle avaient porté la couronne de l'empire teutsch. Celui qui, debout sur la tombe du dernier Heinrich saxon, reporte ses regards vers le temps où le premier Heinrich avait été salué des titres de roi et de père de la patrie, et qui parcourt d'un œil intelligent la chaîne de cette période, embrassant et l'empire et le trône, et le peuple teutsch et la maison royale; celui-là certes ne pourra se défendre d'un sentiment de douleur, et sera forcé de s'humilier devant l'éternelle Providence qui règne sur les peuples comme sur les familles, sur les empereurs comme sur les rois, et devant la mystérieuse action qu'exercent les unes sur les autres les sociétés humaines et leurs chefs. La noble race des rois saxons s'éleva par la sagesse, la vertu et les hauts faits; c'est par là qu'elle acquit une éclatante majesté et une gloire impérissable; l'empire fut sauvé des mains de l'étranger et devint grand

parmi les peuples ; et tous les Teutschs furent réunis par le sentiment de la patrie, dont le trône royal était le foyer. Le fils conserva fidèlement les vertus et l'activité de son père, mais non sa sagesse ; à côté de l'honneur de la nation et de la gloire de l'empire, il chercha sa propre grandeur et la suprématie de sa maison. Un bonheur merveilleux remplaça la sagesse, et donna au trône un éclat immense, et à la famille royale une puissance éblouissante. Mais les fondements du trône étaient ébranlés ; l'admiration prit la place du respect, et la crainte celle de l'amour ; le sentiment de la patrie se dissipa dans des pays lointains ; les regards des fils de la patrie errèrent çà et là ; des désirs sauvages et une insatiable avidité remplirent les âmes, et chacun s'empara de ce qu'il put saisir et tint ferme à ce qu'il avait pris : l'empire se tint là comme un grand et puissant édifice, excitant de loin l'étonnement, de près l'inquiétude, parce qu'il laissait voir des fentes et des crevasses. Les petits-fils n'eurent rien de l'énergie de leurs pères ; ils vivaient de la sagesse, de la vertu et de l'activité de leurs aïeux, et comptaient sur la fortune, comme si elle ne pouvait pas devenir infidèle ou rebelle. Aussitôt la décadence commença, et les passions furent plus fortes que tout noble sentiment, jusqu'à ce qu'enfin, dans les derniers temps, la faiblesse du roi, de l'empire, de la nation, se manifestât aux yeux du monde et de la postérité.

NOTES DU LIVRE XVI.

CHAPITRE Ier.

(1) Une anecdote racontée par DITHMAR fait voir comment en général les Slaves acceptèrent le christianisme. Boso, premier évêque de Mersebourg, prédécesseur de Siseler (mort en 970), écrivit *Slavorisca Verba*, afin de pouvoir mieux instruire ses ouailles slaves. Il voulut particulièrement leur apprendre à chanter *Kyrie eleison, exponens eis hujus utilitatem*. Lorsqu'il fallut chanter, ces ignorants chantèrent : *Y Kruiosla*, ce qui veut dire: « Il y a un aune dans le bois. » Et ils soutinrent que *sic locutus est Boso*.

(2) La maison de Saxe.

(3) Selon DITHMAR, *Thiedricus* était actuellement *Marchio*. Peut-être Liuthar, père de Dithmar, n'était pas encore revenu d'Italie.

(4) *Seusun*. Seosen, dans le pays d'Hildeshein.

(5) DITHMAR nomme le premier endroit *Ala*, *urbs comitis Ekberti*, et ne nomme pas le second. Le *Chron. Corbei* dit qu'ils se jetèrent sur la *urbs comitis Ekberti Alabeurg*, et détruisirent ensuite le *castrum Hebesheim, eodem in pago Derlingo situm*. Il est difficile de dire où était Alabourg. Quoi qu'il en soit, il est certain que tout le théâtre de ces événements est en Saxe, au nord du Hartz, dans le Derlingau.

(6) Heinrich *adiit Francorum terminos, et consedit in pascuis ad Binsinstidi pertinentibus*. l'ANNALISTE SAXON à *Bissintide*. WEDEKIND (*noten S.* 37) suppose que c'est « *Wiesentheid, ein Schloss und Dorf im Umfange der Grafschaft Castell, vier meilen ostlich von Würzburg.* » Mais cette conjecture n'a pour elle qu'une ressemblance de nom. Je serais assez porté à croire que c'est Bissenstalt, aux environs de Worms. Il n'est pas absolument nécessaire que cet endroit soit sur la frontière de Franconie, mais seulement dans le pays des Franconiens.

(7) *Juxta villam quæ Stiri dicitur* (DITHMAR).

(8) ANNAL. SAXO (ad a. 994). *Slavi omnes, exceptis Sorabis, a Saxonibus defecerunt.*

(9) Le mot *askomannem* vient du vieux mot *ask*, qui signifie vaisseau, ou barque. On a donné d'autres étymologies sans valeur.

(10) DITHMAR le nomme *Lieunizo*.

CHAPITRE II.

(1) *Juvenis, qui nihil fecit.* De là *fainéant* (*ignavus*).

CHAPITRE III.

(1) Il n'est pas question d'un couronnement d'Otto comme roi d'Italie; mais nous avons raconté que dans son enfance, l'an 983, il fut couronné par les archevêques Jean de Ravenne et Willigis de Mayence. Cependant jusque alors Otto avait à peine été regardé comme roi d'Italie, sans doute parce que les vassaux ne lui avaient pas encore prêté serment de fidélité.

(2) Selon PAGI, au commencement du mois de mai 996.

(3) ... *Loquax*. Peut-être Gerbert, comme on l'a pensé.

CHAPITRE IV.

(1) Le duc devait donner un poids d'argent égal au poids du cadavre; mais lorsqu'on pesa celui-ci, il se trouva aussi léger qu'une plume.

(2) Otto eut le bonheur d'obtenir un bras de saint Adalbert.

CHAPITRE V.

(1) Ce qui n'est pas indigne de remarque, c'est que l'on fit venir le droit de succession de Heinrich même de Karl le Grand.

(2) C'est ainsi qu'on l'appelle habituellement : *dux Alemanniæ et Alsatiæ*. On ne peut dire avec confiance d'où vient cette addition.

(3) Vraisemblablement l'an 997.

(4) C'est peut-être de là que vient l'addition *dux Allemanniæ et Alsatiæ*.

CHAPITRE VI.

(1) *Ad Frasam, curtem regiam.*

(2) Le soir il y avait *præfatis dominabus* (dominis) *in magna domo sedilia auleis ornata et mensa variis cibis referta*. Ekkihard entra avec le duc Bernhard, l'évêque Arnulf et d'autres encore, sans doute avant qu'il y eût personne, et ils mangèrent tout ce qu'il y avait à manger. Cela ne chagrina pas seulement les deux princesses, mais aussi *cæteros complures, qui interfuere*, parce qu'on leur avait gâté la plaisanterie.

(3) Elle était déjà nommée abbesse, mais non encore consacrée.

(4) ... *In urbe, quæ Geni dicitur*, dit DITHMAR.

(5) ... *Ad urbem Larsem*. Laurisheim.

(6) *Francorum et Muselenorum primatus.*

(7) DITHMAR : *promissum* BANNARII REGNI *ducatum dari rogavit.*

(8) On a souvent cherché *Thornburg* sur l'Elbe, dans le voisinage de Barbi; je crois plutôt que cette

petite ville était sur la Sale, à deux lieues au dessous d'Iéna.

CHAPITRE VII.

(1) DITHMAR appelle ces princes *solo nomine duces, sed non re.*

(2) Cet endroit n'est pas nommé, mais c'était la résidence habituelle de Heinrich.

(3) DITHMAR : *ad Crusni castellum* ; ANNALISTA SAXO : *ad Crunzi castellum* ; ADELBOLD : *Crusina.*

(4) *Mogilina.*

(5) DITHMAR : *Crana* ; ANN. SAX. *Grana* ; ADELBOLD : *Erana.*

(6) *Suinordi castellum.*

CHAPITRE VIII.

(1) Selon HERMANNUS CONTRACTUS, a. 1004.

(2) *Castrum Valentianense. Urbs Valentiana. Urbs Valentina. Valentia.*

(3) ... *Philaterium, continens dentem S. Vincentii, levitæ et martyris.*

(4) *Rocholenzi.*

(5) ANNAL. SAX. *Eadem tempestate a piratis magna vastatio facta est in partibus aquilonis...* SIGIBERT. GEMBLAC. (ad. a. 1010) : *Normanni.— Ultrajectum oppidum incendunt.*

CHAPITRE IX.

(1) Au nombre de ses machines est une horloge que l'on voyait à Magdebourg.

(2) DITHMAR l'appelle *Johannes Phasan, id est, Gallus.*

(3) DITHMAR donne à ce pape le surnom de *Bucca Porci.*

(4) DITHMAR. L'empereur se rendit à la Pentecôte de Cassel (*Cassalun*), à Immshausen (*Immedeshusun*). Là vint à lui de l'Occident *quidam rusticus tantæ longitudinis, ut omnes qui eum viderant, nimis admirarentur*, et il apporta un message qu'il ne voulut révéler qu'à l'empereur lui-même, *cum hoc ei cœlitus per columbam jussum fuit. Et quia hanc admonitionem et crebro aliam innumerabilem imperator sprevit, vindictam sensit.*

CHAPITRE X.

(1) Il était paralysé d'un pied ; de là on l'a surnommé *Claudus*, le boiteux.

(2) Les villes de Besançon, Genève, Lyon, Vienne, Grenoble, Avignon, Arles, Marseille, appartenaient au royaume de Bourgogne.

(3) DITHMAR est vraisemblablement mort cette même année 1018.

CHAPITRE XI.

(1) DITHMAR : *Nil nisi XXX milites perdidit, et hos elegantes.*

(2) Plusieurs indices font supposer que Dithmar donne le nom de légion à un corps d'armée de mille hommes.

CHAPITRE XII.

(1) Il s'appelait également Pandolf, et était comte de Trano.

(2) *Grona, Gronaha.* Sans contredit Grohnde près de Gœttingen.

LIVRE XVII.

L'EMPIRE TEUTSCH SOUS LES EMPEREURS SAXONS KUNRAD II ET HEINRICH III (II). — NOUVELLE ÉLÉVATION DE L'EMPIRE ET PLUS GRAND POUVOIR DU ROI. — COMMENCEMENT DES QUERELLES ENTRE LE POUVOIR SPIRITUEL ET LE POUVOIR TEMPOREL.

CHAPITRE Ier.

ÉLECTION ET SACRE DE KUNRAD II (LE SALIQUE).

L'an 1024.

Les princes de la race mérovigienne avaient, pendant trois siècles, obtenu sans contestation la dignité royale, parce que cette race était arrivée à cette dignité en des temps dont nul homme n'avait la mémoire, et parce que son histoire s'était élevée du sein de la même nuit que l'histoire de la nation franke. On saluait les descendants de Chlodwig, les fils comme les pères, du titre de roi, par une vieille habitude, sans que personne demandât ou rendît compte de son motif et de son origine.

Les Karolingiens avaient construit leur trône d'éléments tout différents sous les yeux de leurs contemporains : ces éléments étaient la vertu et l'activité, la force et la fortune. Ils l'avaient fondé sur une base nouvelle, sur la consécration religieuse de l'Église. La bénédiction du pape, comme sa malédiction, pouvait s'oublier dans la suite du temps; mais l'une et l'autre affermirent cette race sur le trône dont Pippin le Bref s'était mis en possession en se servant d'une sentence du pape comme d'un marchepied. Les Karolingiens, de même que les Mérovingiens, avaient regardé la dignité royale comme leur propriété héréditaire; et comme ceux-ci partageaient habituellement le pouvoir inhérent à la royauté aussi souvent qu'un prince qui l'avait exercé laissait plusieurs fils en descendant au tombeau, les Karolingiens n'hésitèrent pas à partager le territoire soumis aux armes des Franks.

Lorsque la race légitime des Karolingiens se fut éteinte ou eut été rejetée par le Teutschland, les idées changèrent, et tout devint de plus en plus incertain. Arnulf se rendit maître de l'empire contre tout droit et tout usage. Il peut être vrai qu'il avait attiré sur lui les regards du monde par son énergie et par ses talents; mais il n'est pas moins vrai que des relations singulièrement confuses, une agitation passionnée et pleine d'intrigues, des moyens qui n'avaient rien de régulier, lui ouvrirent

seuls l'accès du trône dont sans doute il se montra digne dans la suite aux yeux de ses contemporains. Son fils, le malheureux enfant Ludwig, ne dut pas le titre de roi à un droit reconnu, mais simplement aux efforts de son père et à l'avidité barbare des vassaux ecclésiastiques et laïques, qui espéraient trouver plus aisément les moyens de se satisfaire dans l'impuissance d'un roi enfant que sous les yeux d'un homme capable de se servir de l'épée. Ludwig vécut comme il était arrivé au trône, sans volonté et sans action, et il mourut comme il avait vécu, inaperçu et non regretté. Mais, sous ces rejetons illégitimes de la race karolingienne, un principe était entré dans la société, qui avait une grande importance, et qui, bien appliqué, pouvait, avec le temps, réparer beaucoup de choses et consoler de beaucoup: ce principe était que le Teutschland était un seul empire, et ne pouvait avoir plusieurs rois les uns à côté des autres.

Sur cette base le Franconien Kunrad essaya de fonder de grands projets, afin de maintenir dans l'unité de l'empire l'honneur menacé de son peuple et la gloire blessée de sa race. Il saisit vivement la couronne, qui semblait laissée là comme un bien sans maître, et il espéra l'affermir d'autant plus sûrement sur sa tête que personne n'y avait droit. Mais les moyens et la puissance lui manquaient. Avec toutes les vertus qui étaient en lui, il ne put ni effrayer ni gagner les princes et les seigneurs de l'empire; il sentit ses forces épuisées devant cette œuvre téméraire lorsqu'elle était à peine commencée. Dans ce sentiment, son esprit s'éleva à une grande idée. Non-seulement l'éclat de sa race, mais aussi le nom des Franks, s'évanouit à ses yeux, et l'image de la grande patrie commune de tous les peuples teutschs se présenta à son âme. Il désigna donc le seul homme qui parût en état de fonder pour tous les Teutschs une seule patrie, et de la mettre en sûreté et contre la puissance des ennemis du dehors et contre les passions et la perversité de ses propres fils: cet homme était Heinrich le Saxon.

Et Heinrich justifia d'une manière éclatante la confiance du roi mourant. Salué roi par deux nations, les Saxons et les Franconiens, il sut, par la sagesse de ses discours et de ses actes, les gagner toutes, et réconcilier avec lui-même les rebelles. Puis, avec vertu et activité, douceur et modération, résolution dans la paix et dans la guerre, fondant, favorisant et encourageant, il gouverna avec une autorité royale d'autant plus grande qu'il semblait moins savoir combien il était fort. Il resta dans son siècle, et ne put sortir du monde dont il se voyait entouré. Toute grandeur était dans le système vassalitique, la plus grande liberté dans le service. Les classes inférieures, peu remarquées et peu considérées, gémissaient sous la dure oppression de la féodalité; elles ne trouvaient, pour vivre comme il convient à des hommes, ni lumière ni espace, et jouissaient à peine des consolations de la religion de Jésus-Christ, dans l'espérance d'un autre monde où régnerait la justice. Mais dans les villes fut jetée la base d'une nouvelle liberté qui, sous la double protection du trône et de l'Église, pouvait se développer avec d'autant plus de puissance qu'elle devait gagner davantage toutes les forces que comporte l'esprit humain. En tout cas, le premier point, et le plus nécessaire, était obtenu: le Teutschland était un seul empire; tous les Teutschs étaient une seule nation. Les grands-ducs mêmes des nations teutsches furent amenés à un tel amour de la patrie, qu'ils se rangèrent avec joie autour du trône de leur roi commun, et parurent plus grands à leurs propres yeux dans sa grandeur, parce que l'éclat de la couronne royale rejaillissait sur eux, et montrait au monde leur majesté.

La magnificence du couronnement d'Otto Ier à Aix-la-Chapelle jette une vive lumière sur la voie que Heinrich avait suivie. Otto dut l'empire, comme cette solennité inouïe, à la vie et aux actes de son père. Cependant il dédaigna de suivre les traces de son père, ou il ne le sut pas. Le jeune et beau prince fut ébloui par tant de magnificence. La figure héroïque de Karl le Grand couronné de gloire s'éleva devant lui du tombeau sur lequel il reçut la couronne, et lui montra une autre carrière, celle de la vaine grandeur et des troubles infinis. Et plus le génie d'Otto fut puissant, plus fut énergique la force de sa volonté, plus la fortune qui le précédait et le suivait fut fidèle, plus aussi il avança dans cette carrière avec irréflexion, avec confiance, avec persévérance, avec opiniâtreté. Au lieu d'être roi des Teutschs dans toute l'extension de ce titre et de toute son âme, il chercha à saisir le fantôme d'une vaine dignité impériale

qui éveillait de malheureux souvenirs et était le produit de la décadence et de la confusion ; au lieu de fonder l'union des peuples teutschs sur un respect et une faveur réciproques, et d'alimenter le besoin d'une patrie commune, il abandonna les peuples à eux-mêmes, et, s'il ne déchira pas le lien dont Heinrich les avait enlacés, il le relâcha du moins ; au lieu de tendre vers le Nord et de conquérir pour le Teutschland toute la côte des deux mers et la communication entre elles, que la nature semble avoir destinées à la nation teutsche, il prodigua les forces du Teutschland pour la soumission de l'Italie, que la nature a invinciblement séparée du Teutschland par de hautes montagnes, et il impliqua pour des siècles les Teutschs dans des relations d'où il leur fut impossible de se retirer. On ne peut le nier, Otto s'est fait à lui-même un grand nom et a donné à l'empire teutsch une gloire séduisante ; il a servi également l'esprit humain en élevant l'Église à une puissance nouvelle et en sauvant le siége apostolique d'une ruine à laquelle il semblait à peine pouvoir échapper ; mais il a moins favorisé sa patrie ; il a peu fait pour sa patrie dans un temps où beaucoup de choses pouvaient être faites pour unir et fortifier à tout jamais. Et pourtant, qui ose réprouver ce qui est arrivé ? La volonté humaine et la puissance qui est dans les choses, qu'on l'appelle destin ou providence, agissent tantôt de concert et tantôt l'une contre l'autre, et souvent les actes que celui qui juge plus tard les événements regarde comme arbitraires, blâmables, ont peut-être semblé à leur auteur une inévitable nécessité. Et, si l'on doit nous pardonner la douleur que nous inspirent l'abandon de la patrie et les désastres qui ont frappé notre nation, il convient pourtant à l'homme qui réfléchit de reconnaître que devant celui par qui nous sommes, les peuples, comme les individus, ne sont et ne peuvent être que des parties du tout infini.

Le fils et le petit-fils d'Otto obtinrent l'empire après lui, et l'un après l'autre : mais ce ne fut ni par un droit reconnu d'hérédité, ni par une élection libre ; chacun d'eux le dut plutôt aux efforts de son père. Cependant les semences jetées par Otto sortirent de terre. L'empire perdit sa puissance, le trône sa dignité, la couronne son éclat ; la nation teutsche, qui avait montré tant de bonne volonté et même d'avidité à devenir une seule nation, s'était morcelée en duchés et comtés, en évêchés et abbayes, en cantons, en marches, en communautés, en localités, en métairies, et sur l'empire et sur la nation s'étaient étendues, comme un double réseau magique replié sur lui-même, la féodalité et l'Église, sans qu'il se trouvât une main qui tînt réunis les fils de l'un et de l'autre. Il faut attribuer beaucoup de choses à la jeunesse des rois ; beaucoup de choses à des accidents qu'il était impossible de détourner ; mais la source véritable, la source la plus féconde du mal vint de la singulière liaison du Teutschland avec l'Italie, liaison qui non-seulement rendit les rois étrangers à leur peuple, mais qui encore jeta dans beaucoup d'âmes une incertitude désorganisatrice, des désirs vagues, des contradictions et l'inconstance, et fit de plus d'un vaillant homme un étranger dans sa propre patrie.

Le dernier roi des Teutschs dont nous avons parlé dans cet ouvrage, Heinrich II, n'arriva à l'empire ni par ses exploits et ses vertus, ni par le désir et l'élection des princes et des seigneurs, mais seulement parce qu'il sut profiter sagement des circonstances, et négocier isolément avec chaque prince et chaque nation, de manière à faire reconnaître d'un côté ce qui avait été accordé de l'autre ; négociations favorisées par la décadence de l'autorité royale et par des passions nobles et ignobles, mais qui pourtant réussirent surtout tantôt par la jalousie réciproque des princes et des seigneurs, tantôt par l'indifférence pour le trône et l'empire, qui s'était emparée de tant d'hommes. A force de prières, il rassembla la couronne morceau par morceau ; les différentes parties n'en joignaient pas bien ; aussi ne fut-elle sur sa tête, pendant toute sa vie, qu'un joyau mal réparé. Sous lui fut achevé ce qui avait été commencé au temps d'Otto le Grand, et ce que le fils et le petit-fils de cet empereur avaient si rapidement et si malheureusement continué. Lorsque Heinrich II mourut, l'empire était tellement morcelé en une multitude de dominations particulières, qu'il semblait à peine possible de songer au trône laissé vacant et beaucoup moins encore à une réunion pour y élever un roi, d'autant que l'on n'était menacé d'aucun danger extraordinaire par d'autres peuples.

Dans le fait aussi, il semble que d'abord il ne fut nulle part question de trône ni d'empire ; il

paraît plutôt que chaque prince poursuivit son propre avantage plus par l'épée que par des travaux nationaux, comme s'il avait dessein de s'organiser à sa guise et de se tirer d'affaire sans roi (1). Et pourtant, chose à laquelle on pouvait le moins s'attendre dans le temps présent, il y eut bientôt, pour l'élection d'un nouveau roi, une diète telle que l'on n'en avait pas encore vu; et le Teutschland reçut pour roi un homme habile, mais qui n'était distingué ni par ses actes, ni par ses richesses ou par sa puissance.

Ce phénomène, surprenant de prime abord, résulta sans doute peut-être de circonstances fortuites et des menées secrètes de quelques hommes; mais il avait sa véritable cause dans l'état de la société, et cet état l'explique suffisamment.

Les princes de l'empire étaient en partie des seigneurs ecclésiastiques, en partie des seigneurs laïques. Bien que souvent unis entre eux par les liens du sang et égaux sous plusieurs rapports, les princes laïques visaient pourtant à un autre but que les princes ecclésiastiques. Les premiers cherchaient la richesse, la considération et la puissance pour fonder la grandeur de leur maison et une race éclatante; les derniers cherchaient la richesse, la considération et la puissance pour étendre la domination de l'Église. De plus, les ecclésiastiques étaient pénétrés de l'idée de l'unité de l'Église; et à l'unité de l'Église était étroitement liée l'unité de l'empire par la dignité impériale : bien plus, on pouvait croire à cette époque que l'unité de l'Église était subordonnée à l'unité de l'empire. Ils étaient dans une position dangereuse en face des princes laïques. Leurs possessions étaient grandes, leurs richesses immenses. Depuis longtemps ils avaient excité l'envie des princes laïques, et peut-être aussi, dans leur zèle pour les intérêts matériels de l'Église, l'avaient-ils souvent méritée. La grande faveur dont ils avaient été l'objet dans les derniers temps avait fait monter la jalousie des seigneurs laïques jusqu'à la colère, jusqu'à la haine. Quoique le nombre de leurs vassaux ne fût pas médiocre, et que plus d'un d'entre eux sût faire la guerre, la situation des domaines de l'Église, qui n'étaient pas compactes, les mettait hors d'état de résister aux hommes de l'épée. Il fallait peu songer à une assistance mutuelle; ils avaient plutôt besoin d'une protection laïque, et ils ne pouvaient trouver cette protection que dans le roi, auquel ils devaient leurs places, et dont l'intérêt propre exigeait leur conservation. Eux donc, et eux seuls, avaient tenu à ce que le Teutschland reçût un roi devant le trône duquel ils pussent porter leurs plaintes contre tout préjudice, et autour duquel ils pussent réunir leurs forces.

Mais ils avaient tenu aussi à empêcher que l'homme qui arriverait au trône fût un prince puissant, par exemple l'un des grands-ducs de l'empire. Après les expériences qu'avaient faites les successeurs d'Otto le Grand, on ne pouvait attendre qu'un duc qui obtiendrait la couronne renoncerait comme eux à son duché, afin d'être roi de l'empire. Et, s'il conservait son duché, non-seulement sa puissance était trop dangereuse, mais encore son intérêt comme duc différait trop de l'intérêt de l'Église, pour que les ecclésiastiques pussent justement espérer le voir être ou rester de leur côté comme roi. Ils devaient plutôt vouloir un roi qui n'eût pas moins besoin d'eux qu'ils n'avaient eux-mêmes besoin de lui; un roi qui ne trouvât pas les moyens de se maintenir dans la puissance qu'il possédait comme prince de l'empire, mais qui serait forcé de ne pas les chercher ailleurs que dans l'empire lui-même : car dans ce cas il semblait ne pouvoir les acquérir que par le concours des évêques et des abbés.

Les relations de cette époque étaient favorables aux ecclésiastiques; elles leur permettaient d'obtenir non-seulement un roi, mais encore un roi tel qu'ils semblaient en avoir besoin. Parmi les princes laïques il ne se trouvait pas un personnage qui par de glorieux exploits fût devenu l'homme de la nation et eût attiré sur lui les regards de tous les Teutschs, au nord comme au sud. En général les princes laïques avaient été peu en évidence sous Heinrich II, et la plupart n'étaient peut-être connus que dans le pays à la tête duquel ils étaient placés. Dans le Teutschland propre, abstraction faite de la Lotharingie, il n'y avait non plus que deux grands-ducs qui fussent peut-être capables de monter sur le trône : c'étaient Bernhard de Saxe et Heinrich de Bavière; car Ernest, duc de Souabe, était encore dans sa minorité. Mais le duc de Saxe ne pouvait pas être plus disposé à élever des prétentions à la couronne pour son propre compte qu'à l'a-

bandonner à un autre duc. L'histoire de sa maison devait lui rendre le duché de Saxe beaucoup plus cher que la couronne pour laquelle Otto le Grand avait renoncé au duché, et les relations difficiles où il se trouvait impliqué par sa propre faute avec les peuples slaves lui rendaient d'ailleurs impossibles d'autres projets que ceux qui tendaient à étendre et à consolider sa puissance ducale. Mais si, par ces motifs, il n'était pas dans son intérêt de viser à la couronne, ce devait être à ses yeux une question d'honneur d'empêcher qu'elle n'échût à un prince qui se crût égal à lui en puissance et en dignité, parce que le monde aurait pu s'imaginer que celui-ci lui avait été préféré. Le duc de Bavière de son côté, frère de la reine douairière Kunigunde, avançait déjà en âge et sentait bien que ses jours étaient comptés. Il ne pouvait s'élever plus haut, s'il ne voulait pas réveiller l'ancienne envie et tout mettre en danger. D'ailleurs il n'avait point de fils pour lequel il pût aspirer à une plus grande fortune; mais en présence d'un autre duc il ne pouvait pas non plus lui être indifférent d'être en apparence supplanté. Quant aux autres princes enfin, markgrafs et comtes, lequel eût risqué une possession assurée pour viser à un bien incertain devant lequel se plaçait le sort fécond en enseignements du markgraf Ekkihard?

Les joyaux de l'empire, les ornements royaux se trouvaient entre les mains de l'impératrice Kunigunde : ce n'était pas une chose de médiocre importance dans ces temps de signes et de miracles. Or l'impératrice était attachée de toute son âme à l'Église, et ne pouvait attendre que des ecclésiastiques l'accomplissement des vœux qui animaient son cœur pieux. Dans la position où elle s'était trouvée depuis une série d'années, elle n'avait pas acquis une médiocre influence sur plus d'un homme puissant, de l'ordre laïque comme de l'ordre ecclésiastique. Deux de ses frères appartenaient à l'Église, et la propension de l'impératrice à agir dans leur sens s'était toujours manifestée avec tant de force, qu'elle n'a pas échappé au blâme de ses contemporains et de la postérité. Le dernier descendant mâle de Heinrich Ier, issu d'un légitime mariage, qui existât encore, était aussi dans les ordres : c'était Bruno, évêque d'Augsbourg. Son autorité, que sans doute il ne faisait pas toujours valoir dans l'esprit et dans l'intérêt de l'Église, devait être d'autant plus grand après la mort de son frère Heinrich II, que l'on pouvait moins comprendre pourquoi, son frère n'ayant pas d'enfants, il avait embrassé l'état ecclésiastique, et renoncé par là aux prétentions que le droit de naissance lui permettait d'élever avant tous les autres à la dignité royale. Mais sur son cœur pesait encore un vieux ressentiment qu'il désirait satisfaire par le nouveau roi. Heinrich II, par la fondation de l'évêché de Bamberg, avait enlevé à leur maison des biens héréditaires considérables. Bien que Bruno, comme évêque, ne pût que peu jouir de ses biens, une mesquine passion lui faisait désirer ardemment de détruire l'œuvre entreprise par son frère à son détriment; et il semble avoir cru qu'un roi qui n'aurait pas de grandes possessions territoriales l'aiderait tout le premier à satisfaire ce désir, dès qu'il lui aurait montré en perspective l'acquisition des biens de Bamberg. Werinhar, évêque de Strasbourg, avait obtenu une grande considération, parce qu'il avait acquis le royaume d'Arles à l'empire teutsch et connaissait mieux que personne les relations de ce pays. Poppo, archevêque de Trèves, avait eu la tutelle de son neveu, le jeune Ernest, duc d'Allemannie, et il avait administré le duché en son nom. Partout, dans les provinces de l'empire teutsch, les évêques avaient, d'une manière analogue, trempé leurs mains sacrées dans les affaires temporelles. De plus, ils avaient la puissance ecclésiastique, l'avantage d'une culture supérieure, une plus grande facilité de communiquer et de s'entendre entre eux, et une masse d'artifices sacerdotaux dont ils savaient se servir avec adresse. Enfin, à cette époque, le Teutschland voyait un grand nombre d'hommes habiles parmi les princes de l'Église, dont on peut ne nommer que les archevêques Aribo de Mayence et Piligrin de Cologne, parce que, de même qu'ils étaient les premiers par leur position, ils n'étaient pas non plus les derniers par leurs vertus, leur sagesse et leur énergie.

Toutes ces remarques semblent mettre hors de doute que le Teutschland dut aux seuls ecclésiastiques de recevoir de nouveau un roi et de saluer de ce titre l'homme qui, comme nous allons le remarquer, arriva à l'empire; bien que du reste on ne puisse contester que les ecclésiastiques songèrent à l'Église chrétienne plus qu'au peuple teutsch, à leur propre intérêt plus qu'à la patrie commune.

Aussitôt après la mort de Heinrich II, des négociations furent nouées entre les princes ecclésiastiques et laïques pour donner un nouveau chef suprême à l'État. Il y eut des lettres, des messages, des conférences; peut-être même y eut-il des assemblées des princes et des seigneurs de chaque peuple (2). L'impératrice Kunigunde, continuellement appuyée des conseils de ses deux frères, Thiedrich et Heinrich, dirigeait ces communications. Bientôt on fut d'accord sur le temps et le lieu où une diète serait tenue. Dans les huit semaines après la mort de Heinrich, cette diète s'ouvrit à Kamba sur le Rhin, sur la limite des diocèses de Mayence et de Worms, vis-à-vis d'Oppenheim. Les princes et les seigneurs de toutes les nations teutsches, entourés de leurs vassaux, garde intrépide; non moins comme mesure de sûreté respective que comme marque d'honneur, campèrent sur les deux rives du fleuve royal : ceux de la Saxe et des pays slaves adjacents, ainsi que ceux de la Franconie, de la Bavière et de la Souabe, sur la rive droite du fleuve; ceux de la haute et de la basse Lotharingie sur la rive gauche. Les princes délibérèrent à Kamba.

On raconte, mais avec plus de jactance que de vérité, que l'on balança entre la crainte et l'espérance; que l'on s'attacha à pénétrer ses projets respectifs; que l'on discuta, en tenant compte de la vieillesse et de la jeunesse, de la bravoure et des mœurs, le mérite des candidats au trône; que beaucoup furent proposés, mais la plupart repoussés, jusqu'à ce qu'enfin deux hommes résistèrent également aux épreuves les plus sévères. Mais probablement la vérité de l'histoire est que tout était convenu entre les princes ecclésiastiques; que toutefois, conformément à ces conventions, les opinions se montrèrent divisées entre deux hommes afin de garder, à cause des princes laïques, les apparences de la liberté d'élection : en effet, Aribo, archevêque de Mayence, proposa l'un des prétendants, et Piligrin, archevêque de Cologne, proposa l'autre.

Ces hommes se nommaient tous deux Kunrad. On les distinguait, d'après leur âge, par les surnoms d'*Ancien* et de *Jeune*. Ils étaient cousins, fils de deux frères, petits-fils d'Otto, duc de Carinthie, dont nous avons parlé à plusieurs reprises, arrière-petits-fils de ce célèbre Kunrad, duc de Lotharingie, le héros du Lechfeld, qui avait épousé Luidgarde, fille d'Otto le Grand. Kunrad le Jeune avait pour père Kunrad, duc de Carinthie; Kunrad l'Ancien était fils du comte Heinrich ou Hezel. La vie du premier, que l'on appelle communément duc de Franconie, plutôt à cause de son origine et de ses possessions qu'à cause d'une véritable dignité d'empire, est très-peu connue avant la diète de Kamba; la vie de l'autre ne l'est pas beaucoup plus. Kunrad l'Ancien n'avait point de dignité d'empire, vraisemblablement parce qu'il avait encouru la disgrâce de l'empereur Heinrich II; mais il avait dédaigné d'entrer comme vassal au service d'un autre prince. Aussi n'était-il ni puissant ni riche. Il paraît avoir eu pour toute possession les domaines qui lui étaient échus par héritage. Il avait assurément donné des preuves de bravoure; mais elles n'étaient ni extraordinaires ni bien glorieuses. Il ne s'était montré que dans les querelles des princes Teutschs entre eux : c'est ainsi que, dans ce combat sanglant contre le duc Godefrid dont il a été fait mention, il avait secouru le frère de sa mère Adelheid, le comte Gerhard, duquel on a dit qu'il fut constamment en querelle avec les rois et les ducs; et il était sorti blessé de cette bataille. Le Teutschland avait sans aucun doute des milliers d'hommes qui pouvaient se vanter d'exploits pareils ou analogues. Peut-être, en épousant contre les lois de l'Église Gisela, veuve d'Ernest Ier, duc d'Allemannie (3), avait-il montré un jugement plus net que la plupart de ses contemporains; mais on peut croire que cette union ne le recommanda pas aux yeux de ses contemporains, et encore moins à ceux du clergé, qui pourtant le favorisa (4). Dans le fait, il paraît qu'il s'attira tout d'abord la colère de l'empereur Heinrich II; et bien que l'on ne pût nier que Gisela, comme épouse de Kunrad, ne montrât une âme forte, un esprit énergique et beaucoup des vertus de son sexe, et que Kunrad ne lui restât attaché avec fidélité et dévoûment, un blâme général frappa longtemps l'homme qui avait bravé les mœurs de son peuple. Du reste, Kunrad ne brillait nullement par ses connaissances et par sa culture. Il avait passé sa vie dans les armes et était resté étranger à toute science (5). Sans doute son esprit, sa pénétration, sa finesse et la netteté de son coup d'œil n'étaient pas moins vantés que son noble caractère, sa bienveillance et son activité; et certainement on ne les vantait pas à tort, ces dons et ces vertus;

mais avant la diète de Kamba l'on en cherche inutilement des preuves dans l'histoire. Dans les portraits bienveillants que l'on fait de lui, on a évidemment confondu les temps ; en certains points de justes doutes s'élèvent sur leur vérité, non-seulement à cause des couleurs chargées dont on s'est servi, mais aussi à cause de l'homme qui les a tracés : car cet homme est Wippo, un ecclésiastique qui a vécu à la cour du roi Kunrad et de son fils Heinrich III.

Avec les indices que nous avons sous les yeux, ils est donc difficile d'expliquer en quoi Kunrad l'Ancien attira réellement l'attention sur lui, et en particulier ce qui décida des hommes vénérables comme Aribo, archevêque de Mayence, et les évêques Eberhard de Bamberg et Heino de Constance, à mettre tout en œuvre pour l'élever à l'empire. Il faut qu'il y ait eu des motifs qui nous sont inconnus. Vraisemblablement ces motifs se trouvaient dans les relations de l'archevêque de Cologne et d'autres évêques de Lotharingie avec les princes laïques de ce pays, et de ces princes entre eux. La mère de Kunrad le Jeune, Mathilde, avait épousé en secondes noces Friedrich, duc de la haute Lotharingie, fils de Theoderich. Ce Kunrad, lorsqu'il rechercha la couronne, fut particulièrement favorisé par le duc Friedrich, son beau-père ; et Piligrin, archevêque de Cologne, et les autres évêques de Lotharingie se virent sans aucun doute forcés, par leur position à l'égard de ce duc, de favoriser, du moins en apparence, les prétentions de Kunrad, d'autant plus que Gozelo, duc de la basse Lotharingie, frère et successeur de Godefrid, prit aussi parti pour Kunrad le Jeune par haine pour Kunrad l'Ancien.

Que les évêques du Teutschland propre, l'archevêque Aribo à leur tête, rejetassent Kunrad le Jeune comme trop dangereux par sa propre puissance et par ses alliances, cela se conçoit ; mais ce que l'on comprendra toujours moins, c'est le motif qui les porta à lui opposer précisément Kunrad l'Ancien, que sa participation aux querelles perturbatrices de son oncle avait fait haïr en Lotharingie. Ou bien espéraient-ils peut-être que Kunrad le Jeune serait moins blessé d'être mis de côté, si son cousin et ami, Kunrad l'Ancien, obtenait la couronne ? et comptaient-ils sur cette circonstance favorable que Mathilde, mère de Kunrad le Jeune, était sœur de Gisela, femme de Kunrad l'Ancien ?

Cette espérance du moins ne les aurait pas trompés. Cette grande affaire fut menée à bonne fin, grâce à la parenté des deux concurrents au trône et à la prudente conduite de Kunrad l'Ancien. Celui-ci en effet, lorsque tout était encore incertain, et que l'on hésitait encore à décider qui serait roi des Teutschs, s'approcha de son cousin, et lui adressa des paroles sensées avec une apparente cordialité : « C'était un grand moment, comme il ne s'en présenterait plus ; il était donc nécessaire de ne pas le laisser passer sans en profiter : ce n'était pas à l'un d'eux seulement que la dignité suprême était destinée ; car ni l'un ni l'autre ne pouvait se vanter de services qui le rendissent plus digne que l'autre de cet honneur : c'était en faveur de leur maison commune, c'était en faveur de leur race commune que Dieu avait décidé les vœux, l'inclination, les suffrages des peuples teutschs. Tous deux, par leur concorde, pouvaient assurer pour toujours à cette maison, à cette race, de la grandeur et de l'éclat ; et en tout cas tous deux auraient eux-mêmes leur part de cette grandeur et de cet éclat. Par leur désunion, au contraire, par leur discorde, par leur inimitié, ils dégraderaient leur maison et attireraient sur eux-mêmes la honte d'une misérable envie et d'une mesquine jalousie. Il fallait éviter une telle folie. Un seul pouvait devenir roi, et non tous deux. Aussi, ajouta-t-il, ma résolution est prise. Si je vois que le peuple te demande pour roi et seigneur, je te reconnaîtrai avec d'autant plus de plaisir avant tous les autres, que j'espère que tu me seras favorable avant tous les autres. Si au contraire Dieu devait laisser tomber son regard sur moi, j'attends la même chose de toi, mon ami et mon plus cher parent. »

Ce discours, où du reste se laisse à peine entrevoir une idée d'empire, de nation et de patrie, plut au duc Kunrad le Jeune, soit qu'il sentît la vérité de ces paroles, soit que, comptant trop sur sa puissance et sur ses amis, il se crût assuré du succès. Il ne refusa nullement la promesse qui lui était demandée, mais il la donna amicalement. Aussitôt Kunrad l'Ancien donna à ses amis, qui l'observaient, le signal convenu : il se baissa et donna un baiser à son rival.

A l'instant, Aribo, archevêque de Mayence, éleva la voix ; il se prononça résolument et avec éloge pour Kunrad l'Ancien, et l'élut pour son

seigneur et roi, pour régulateur et défenseur de la patrie. La plupart des archevêques et des ecclésiastiques suivirent son exemple. Kunrad le Jeune, lié par sa parole et par l'honneur, le suivit également, ainsi que les princes, et la multitude assemblée, faisant entendre des cris de joie et des vœux de bonheur, approuva l'élection de Kunrad l'Ancien comme celle d'un homme digne. L'impératrice Kunigunde apporta les insignes de la dignité royale, qui étaient encore entre ses mains, et ne dissimula pas la satisfaction que lui causait cette heureuse issue. Les princes, il est vrai, n'avaient pas été unanimes; bien plus, Piligrin, archevêque de Cologne, et Friedrich, duc de Lotharingie, et leurs amis, quittèrent avec un ressentiment véritable ou simulé l'assemblée, par laquelle ils avaient été ou prétendaient avoir été ruinés dans leurs projets, trompés dans leurs espérances. Ils se repentirent pourtant bientôt, à ce qu'il paraît, de leur démarche précipitée; du moins ils revinrent à l'assemblée, reconnurent Kunrad l'Ancien comme leur roi et leur seigneur; et les ecclésiastiques, pour faire oublier leur opposition, se montrèrent désormais plus prévenants qu'ils ne l'avaient osé paraître jusque alors. L'archevêque Piligrin pria le nouveau roi de lui accorder la faveur de sacrer la reine Gisela dans l'église de Cologne.

Le quatrième jour après l'ouverture de l'assemblée, le 8 septembre de cette année 1024, le nouveau roi, accompagné des princes de l'empire et de tout le peuple, avec des cris de joie et au milieu d'hymnes d'actions de grâces, se rendit à Mayence. Et déjà avant ce voyage Kunrad donna les preuves les moins équivoques qu'il avait une haute opinion de la nouvelle dignité dont on l'avait revêtu; qu'il avait formé la résolution de remplir fidèlement et avec conscience les devoirs de sa charge royale, et qu'il regardait comme le premier devoir du roi d'être bon, doux et juste. Pourtant l'archevêque Aribo lui rappela dans le sanctuaire, et par un discours sévère, Dieu, la source première de toute puissance, de tout honneur et de toute dignité; il lui mit sous les yeux les péchés attachés à l'abus du pouvoir par l'orgueil, l'envie, la volupté, l'avarice, la colère, la dureté, la cruauté; et, au nom de toute l'Église, il supplia Dieu que la dignité qui avait été remise sans tache au roi Kunrad fût maintenue intacte par lui. « Tu es arrivé, dit-il, seigneur roi, à la plus haute dignité; tu es le vicaire du Christ. Celui-là seul est un véritable souverain, qui imite l'exemple du Christ. C'est un grand bonheur de régner sur la terre; mais c'est un plus grand bonheur de gagner le ciel. Dieu demande de grandes choses de toi; mais la plus grande, c'est que tu assures la paix à ta patrie, qui tourne constamment ses regards vers toi; que dans la patrie tu respectes le droit et assures la justice; que tu sois le défenseur des églises et le protecteur des veuves et des orphelins. Ensuite ton trône sera solide à jamais. » Enfin le vénérable prélat somma le roi de déposer tout ressentiment qui pouvait rester dans son âme, et de pardonner et d'oublier toutes les offenses qu'il avait pu recevoir. Et pendant qu'avec piété et enthousiasme il parlait ainsi devant la multitude assemblée, il versait l'huile sainte sur la tête de Kunrad l'Ancien et le sacrait roi des Teutschs.

Kunrad, profondément touché des paroles de l'archevêque, et ému jusqu'aux entrailles de ces majestueuses cérémonies, ne put retenir ses larmes. Il promit volontiers et volontairement ce qu'on lui demandait, et certainement son cœur était plein de grandes et nobles résolutions. Et de nouvelles espérances se répandirent parmi les peuples teutschs, et dans ces espérances, le nouveau roi fut partout reconnu. Tous les évêques de l'empire, tous les ducs et tous les princes, les vassaux les plus éminents et les vassaux du dernier rang, tous les hommes libres de quelque importance eux-mêmes, lui prêtèrent successivement le serment de fidélité (6).

Voilà comment Kunrad II arriva au trône des Teutschs. Les siècles suivants l'ont surnommé *le Salique*, et sa maison la maison Salique, plus par une savante erreur qu'avec vérité. Tout ce qui est certain, c'est que Kunrad était un Franconien; que par lui la couronne passa encore une fois d'hommes de race saxonne à des hommes de race francique; et que, comme la maison fondée par Heinrich I[er] est communément appelée maison de Saxe, de même la maison royale qui monta sur le trône avec Kunrad est à bon droit distinguée par le nom de maison de Franconie.

CHAPITRE II.

KUNRAD II RECONNU DANS TOUT L'EMPIRE.

— EMBARRAS DIVERS DU ROI. — RELATIONS AVEC L'ITALIE. — QUERELLES AVEC LA BOURGOGNE.

De l'an 1024 à l'an 1026.

Aussitôt que la fête occasionnée par l'élection et le sacre du nouveau roi eut été terminée, Kunrad organisa sa cour d'une manière convenable : les évêques d'Augsbourg et de Strasbourg l'assistèrent de leurs conseils ; quant à sa femme, elle fit aussitôt, comme reine, paraître dans cette occasion son intelligence et une grande connaissance des hommes (1).

Puis le roi voulut parcourir ses États. Il y fut sans doute décidé par des raisons diverses et importantes. Il voulait apprendre à connaître les pays et les habitants ; il voulait particulièrement visiter les palais des rois et les terres qui en dépendaient, et qui avaient pour lui une valeur d'autant plus grande que l'exiguïté de sa fortune personnelle lui rendait leurs revenus plus nécessaires. Mais il voulait aussi se concilier les peuples teutschs et briguer leur amour ; il voulait se faire reconnaître et rendre hommage par ceux qui n'avaient assisté ni à son élection à Kamba ni à son sacre à Mayence ; il voulait enfin se montrer en roi aux hommes de tout rang, et, par le profond sentiment de son mérite et de ses vertus, les amener tous à la conviction qu'un homme habile était monté sur le trône de la nation teutsche. Et il gagna beaucoup ; il eût tout gagné, si le manque d'une fortune royale ne l'avait pas mis souvent dans l'embarras : car le cœur de son peuple ne fait jamais faute à un roi chez lequel on ne peut méconnaître la réunion du talent, de la bonté et de la force.

Le roi descendit d'abord le Rhin. Il tenait à faire sacrer sa femme, cérémonie que l'archevêque Piligrin lui avait promis d'accomplir. Il s'éleva, il est vrai, des oppositions à cet acte sacré, à cause du mariage illégal de Gisela ; et cette opposition, qui occasionna un retard de plusieurs jours, ne causa pas un médiocre chagrin au couple royal. Toutefois la sage modération de Piligrin et l'intervention de quelques princes laïques éloignèrent tout obstacle : la reine fut sacrée dans l'église de Cologne par l'archevêque, et cette cérémonie effaça la dernière tache qui, dans les idées du temps, déparait la vie antérieure de Kunrad et de Gisela.

Puis Kunrad se dirigea vers Aix-la-Chapelle avec son cortége royal. Les deux ducs de Lotharingie étaient dans des dispositions hostiles : l'un, Gozelo, nourrissait dans son cœur le vieux ressentiment qu'il avait hérité de son père ; l'autre, Friedrich, était irrité du mauvais succès de ses desseins au sujet de son beau-fils Kunrad le Jeune. Le roi tint d'autant plus à se montrer aux Lotharingiens sur le trône de Karl le Grand, que l'on regardait comme le trône dominant de tout l'empire (2), et d'y paraître comme digne successeur de ce puissant empereur. Il s'y assit, il s'y montra à une grande assemblée, et déploya, dans ses réglements et ses décisions, une telle sagesse, qu'il sembla satisfaire le droit divin et le droit humain, les seigneurs ecclésiastiques et les seigneurs laïques. Par là il gagna beaucoup de cœurs ; et il en gagna plus encore en se montrant à tous bienveillant et doux, raisonnable et intelligent, et surtout en accordant à chacun, autant qu'il le put, l'objet de ses demandes. Il fit aux ecclésiastiques des concessions de toute nature, et il disposa particulièrement en sa faveur les vassaux laïques, en reconnaissant l'hérédité des fiefs, de ces fiefs du moins qui n'étaient pas nouvellement conférés, mais se trouvaient déjà en la possession des vassaux. Toutefois il ne gagna pas les ducs Gozelo et Friedrich.

Après les Lotharingiens, c'étaient les Saxons qui inquiétaient le plus le nouveau roi. Les Saxons étaient le peuple le plus jeune dans l'empire et dans l'Église. De toute antiquité leur position avait été hostile à celle des Franks : au temps de Karl le Grand, ce nom leur était devenu odieux jusqu'à l'exécration. Depuis cette époque deux siècles s'étaient écoulés. Le temps avait guéri bien des blessures et fait oublier bien des atrocités. Quoique chez eux la croix eût été élevée par le fer et le feu, elle avait, par ses douces doctrines et par la révélation d'une éternité qui compenserait tout, consolé de beaucoup de douleurs et de misères. Depuis cent ans, le génie des Saxons s'était élevé avec puissance, parce que la couronne de l'empire était venue des Franks à eux, et, dans le sentiment de la gloire acquise par Heinrich Ier, et de l'éclat répandu par Otto le Grand, les idées de haine et de vengeance s'étaient évanouies, d'autant plus que les Franks s'étaient déclarés avec empressement pour les premiers rois Sa-

xons. Mais maintenant que la couronne était échue de nouveau à un Frank ou Franconien, ce changement ne devait-il pas ranimer l'ancien ressentiment des Saxons, et blesser leur orgueil de cent années? Le nouveau roi crut devoir prévenir tout conflit, et s'entendre avec ce peuple énergique. Il se rendit en Saxe, et invita les princes et les seigneurs du pays à passer avec lui les fêtes de Noël à Minden. Ils s'y montrèrent. Ceux qui avaient été présents à Kamba et à Mayence ne vinrent pas assurément sans bienveillance, parce qu'ils avaient déjà apprécié l'homme qui avait été salué roi; les autres vinrent en partie par curiosité, en partie sans doute pour ne pas amener une division inopportune. Kunrad les gagna tous. Ceux qui ne l'avaient pas encore reconnu pour leur roi et seigneur lui prêtèrent le serment de fidélité, et une fête réunit Franks et Saxons. Mais Kunrad, en Saxe comme en Lotharingie, dut faire des concessions aux passions des vassaux et des seigneurs. En effet, les vassaux et les seigneurs de Saxe semblent avoir craint qu'un nouveau roi, pris dans le peuple des Franks, ne fût disposé à adoucir enfin et à rendre plus supportables les lois cruelles que les Franks avaient introduites en Saxe pour y étouffer l'antique esprit de liberté et les usages païens, et y fonder en même temps le système vassalitique, l'organisation seigneuriale et l'église chrétienne. Mais ils tenaient plus à leurs possessions, à leur domination, à leur puissance, qu'à la douceur et à l'humanité. Endurcis par leurs préjugés, ils demandèrent donc que le roi Kunrad confirmât ces lois cruelles. Il le fit sans doute par nécessité et non par inclination.

Malgré l'hiver, le roi continua son voyage à travers la Saxe. Il visita particulièrement les siéges épiscopaux et sans doute aussi les abbayes, en partie parce qu'il était certain d'y être mieux reçu que partout ailleurs, en partie sans doute aussi parce qu'il ne pouvait entretenir sa suite que par les prestations que les domaines ecclésiastiques devaient au roi. En même temps il fit percevoir le tribut des peuples slaves soumis, et vraisemblablement avec une sévérité d'autant plus grande que les besoins de la royauté le pressaient davantage. Au printemps de l'an 1025, le roi se rendit dans le Teutschland méridional, en Bavière et en Allemannie, pour y achever ce qu'il semblait avoir commencé avec tant de bonheur dans le Nord. Il réussit à affermir également dans ces pays son autorité royale, quoique dès lors, le jour de Pâques, à Augsbourg, son cousin, Kunrad le Jeune, fit brutalement éclater son brûlant ressentiment (3). Il crut donc pouvoir désormais jeter les yeux sur les relations où l'empire teutsch se trouvait à l'égard des pays étrangers, et dont maintenant aucun roi ne pouvait tenir peu de compte. L'Italie et la Bourgogne eurent ses premières pensées, et non sans raison.

En Italie l'ancienne discorde continuait à régner, et la vieille haine contre les Teutschs animait, comme toujours, les esprits. Cette fois la nouvelle de la mort de Heinrich II avait d'abord occasionné une nouvelle révolte à Pavie. Les habitants de cette ville n'avaient pas oublié les atrocités que vingt ans auparavant les guerriers teutschs de ce roi avaient commises sur eux. Sans doute, dans leur terreur et leur danger, ils avaient, pour résister à une arrogance intolérable, livré aux flammes le palais du roi; mais leurs biens et leurs propriétés étaient aussi devenus la proie de l'incendie, et l'épée avait été employée contre eux avec une rage barbare, et tout crime avait été commis sur leurs personnes. Ils avaient été forcés de se construire eux-mêmes de nouvelles maisons sur les cendres de leurs demeures et sur les cadavres de leurs parents, pour trouver un abri pour leur vie et pour le produit de leur travail, et les auteurs de leur malheur, retournés dans leur patrie avec le produit de leurs pillages, ne s'étaient pas inquiétés d'eux. D'autre part, neuf ans après l'incendie, et en expiation de ce qu'ils avaient fait, ils avaient été forcés de reconstruire au milieu de la ville le palais du roi plus beau qu'il n'était auparavant, et l'on ne peut croire que les charges aient été réparties équitablement entre les coupables et les innocents. Depuis ce temps, ce palais s'élevait à leurs yeux comme un monument qui leur rappelait constamment la honte qu'ils avaient soufferte et leur servitude. Mais autour de ce monument s'étaient solidement unis le ressentiment et la haine; deux passions qui plus d'une fois ont donné naissance à un esprit plus libre et à des pensées plus élevées. En général il s'était élevé, depuis deux générations, dans les villes d'Italie, un esprit de bourgeoisie qui commençait à faire des efforts pour se délivrer de l'oppression féodale. Les expéditions des rois teutschs en Italie, les que-

relles des vassaux entre eux, les discussions continuelles entre les évêques et les vassaux laïques, les vicissitudes diverses des choses, la tentative souvent répétée de donner à l'Italie un roi qui lui fût propre, la différence de langage et de manière de vivre, la perte de beaucoup d'hommes puissants et même de familles entières, et l'élévation d'autres hommes et d'autres familles; tout cela avait développé la perception des hommes, éveillé leur intelligence, tiré de leur long sommeil et rappelé au sentiment d'eux-mêmes les habitants des villes, que l'on appelait au moment du danger et que l'on maltraitait dans la prospérité. Pavie, qui avait souffert les traitements les plus atroces, sentait plus vivement aussi. Lors donc que retentit la nouvelle que l'empereur Heinrich II était mort, les habitants de cette ville se soulevèrent, et détruisirent de fond en comble le nouveau palais des rois, de sorte qu'il n'y resta pas pierre sur pierre : car ils voulaient ôter à tout roi à venir l'envie de reconstruire le palais dans l'intérieur de la ville.

Mais cet acte de destruction ne fut que le sauvage éclat d'une colère longtemps contenue, sans plan arrêté, sans calcul des conséquences. Il ne manquait pas d'hommes en Italie qui approuvassent l'action de ceux de Pavie et qui s'en réjouissent, mais il manquait, dans ce malheureux pays, d'union et de concorde. Beaucoup étaient d'accord sur ce point, qu'il fallait se soustraire à la domination violente des Teutschs et, puisque la maison royale du Teutschland était éteinte, profiter de ce moment pour briser les liens qui attachaient l'Italie au Teutschland ; les princes mêmes qui n'avaient pas été contraires à la domination teutsche sentaient trop d'humiliation à se voir forcés de reconnaître un roi étranger, élu par un autre peuple, sans qu'on le leur fît même savoir. Mais les longs malheurs qui avaient pesé sur l'Italie avaient tellement abaissé ou troublé les âmes, que personne n'avait plus confiance en son propre pays ou en son propre peuple. Personne ne croyait que l'Italie pût se passer des étrangers et trouver parmi ses propres fils un homme capable de réunir le pays et de rassembler tous les Italiens autour d'un trône national. Les villes n'étaient pas encore assez fortes pour entreprendre quelque chose d'efficace; elles craignaient encore trop la puissance brutale de l'épée pour oser faire l'essai de leurs forces réunies : les vassaux et dignitaires, ducs, marquis, comtes, n'avaient que le courage de l'arrogance envers leurs inférieurs, et tout au plus entre eux, pour se contester réciproquement des droits et des possessions; mais ils n'avaient pas le courage résolu et actif du dévoûment et des efforts pour la chose commune; aux rois des Teutschs ils ne montrèrent que la rébellion de l'envie; ils ne se retournèrent contre eux que comme des vers écrasés du pied. Ce n'était que par l'intrigue et la perfidie qu'ils cherchaient à se maintenir et à s'agrandir, et à remettre entre des mains étrangères la lutte qu'ils désiraient exciter. Ils négociaient et délibéraient entre eux, mais le résultat était une nouvelle division.

Une partie des princes d'Italie résolut de se jeter entre les bras du roi de France pour échapper à la domination des rois teutschs. Ils s'adressèrent à ce roi, à Robert, et lui offrirent la couronne d'Italie, s'il voulait la défendre contre le roi des Teutschs comme contre un ennemi; et dans le cas où ce roi hésiterait à accepter pour lui-même cette couronne, ils l'offrirent à son fils Hugues, jeune homme qui du reste semblait mériter beaucoup de confiance.

Les Teutschs aussi avaient un parti en Italie. Composé d'hommes qui étaient devenus grands sous la domination teutsche ou qui espéraient le devenir par elle, ce parti entra désormais en scène avec d'autant plus d'audace, qu'il était plus difficile de nier qu'en face du parti français il semblait être dans son droit. D'ailleurs il ne pouvait temporiser, s'il consultait ses intérêts : car ses adversaires étaient de beaucoup supérieurs en nombre, et leur victoire devenait d'autant plus probable que la chose traînerait davantage en longueur. De plus, la récompense d'une fidélité et d'une affection éprouvées devait être plus grande, si l'on ne s'exposait point, par des retards, au soupçon de trahison.

Parmi les partisans des Teutschs, Héribert, archevêque de Milan, s'élevait de beaucoup au dessus de tous les autres, non-seulement par la grande autorité qu'avait acquise son siége archiépiscopal, mais aussi par sa puissance, et par les qualités du prince, qui ne le distinguaient pas moins que les vertus du prêtre. Cet homme, lorsqu'il vit les efforts que l'on opposait aux siens en Italie, résolut d'aller tout droit dans le Teutschland, pour se mettre en

rapport avec le roi Kunrad, et le décider à faire une expédition au delà des Alpes, afin de mettre un terme à la discorde. L'influence de son exemple se fit sentir au loin. Beaucoup d'évêques et de seigneurs laïques s'attachèrent à lui ou l'imitèrent. Les malheureux habitants de Pavie furent frappés de terreur lorsqu'ils virent la tournure que prenaient les choses. On ne pouvait plus douter de la prochaine apparition d'une armée teutsche en Italie ; ils redoutèrent la vengeance des Teutschs, dont ils avaient si cruellement ressenti la dureté ; et, dans leur terreur, ils résolurent d'envoyer également des députés au roi Kunrad pour apaiser ou tout au moins calmer sa colère par leurs présents, leur repentir et leur soumission. En tout cas, on pouvait gagner beaucoup, et certainement ne perdre que peu de chose à une députation.

Le roi reçut à Constance, le jour de la Pentecôte de cette année, l'archevêque de Milan, Héribert, et ceux qui l'accompagnaient. L'archevêque se déclara, ainsi que les autres, vassal du roi, prêta le serment de fidélité, et donna des otages en garantie de cette promesse que, si le roi arrivait avec une armée pour soumettre l'Italie, il le recevrait, il le reconnaîtrait pour roi et le couronnerait aussitôt. Kunrad, assuré ainsi d'entrer sans obstacle en Italie, promit sans doute de faire bientôt une expédition au delà des Alpes; ce qui est certain, c'est qu'il congédia de la manière la plus gracieuse et la plus amicale, après leur avoir fait de riches présents, l'archevêque et ceux qui l'accompagnaient.

Les députés de Pavie furent reçus et congédiés bien différemment. Kunrad était un homme noble, juste et bon, non sous le rapport de l'humanité pure, mais seulement autant que pouvait l'être un homme d'armes, un vassal et un guerrier de cette époque. Parmi des hommes qui, accoutumés dès l'enfance au spectacle du commandement et de l'obéissance absolue, se trouvaient dépositaires de la puissance, le caractère le plus noble lui-même est soumis, comme le prouve l'histoire de tous les siècles, à un malheureux désordre : ce n'est qu'envers les égaux qu'il se manifeste sous la forme de la justice et de l'équité ; envers les inférieurs au contraire, il ne prend d'autre forme que celle de la faveur et de la condescendance. Aussi permet-il non l'action, mais la passivité; non la demande, mais la prière ; non l'essor, mais la soumission ; et il devient dur jusqu'à la rigueur, jusqu'à la cruauté, s'il se manifeste quelque force de vérité chez ceux qui ne doivent qu'obéir. Il est donc incertain de quel œil Kunrad vit la destruction du palais des rois à Pavie; mais ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il apostropha rudement les députés de cette ville, soit qu'il regardât réellement comme un crime le fait d'une passion qui n'était pas commune, soit qu'il crût ne pas devoir laisser impuni un événement qui paraissait dangereux au moins dans ses causes. Les députés cherchèrent à défendre leur ville. « Et qui donc, dirent-ils, avons-nous offensé? Nous avons été fidèles et dévoués jusqu'à la mort à notre empereur : on ne peut donc nous accuser d'avoir détruit la demeure du roi, puisque nous n'avions pas de roi. » Kunrad répondit : « Il peut être vrai que vous n'ayez pas détruit la demeure du roi parce que vous n'aviez pas de roi. Le roi était mort ; mais l'empire était resté, comme le vaisseau reste lorsque le pilote tombe. C'était un édifice public et non votre propriété. Celui qui attaque le bien d'autrui tombe sous le droit du roi : vous avez attaqué le bien d'autrui, donc vous êtes tombés sous le droit du roi. » Ce fut avec ces paroles sévères que Kunrad congédia les députés, et ils firent de vains efforts pour obtenir une autre réponse.

Mais le roi était hors d'état de les suivre en Italie aussi vite que les députés de Pavie pouvaient le craindre, et que Héribert, archevêque de Milan, l'avait sans doute espéré. Les relations de l'empire se montraient si compliquées, qu'il ne pouvait encore en quitter les frontières. Il était venu à Constance pour entreprendre une expédition en Bourgogne, et il crut devoir continuer avant tout cette expédition.

Nous avons raconté les négociations suivies à plusieurs reprises par l'empereur Heinrich II avec le roi Rudolf III au sujet de la couronne de Bourgogne ; nous avons dit comment, en partie par la force ouverte, mais plus encore par les artifices de l'habileté sacerdotale, le roi Rudolf et les vassaux du pays furent amenés à reconnaître l'empereur Heinrich II pour successeur, dans le royaume uni de Bourgogne, de Rudolf III, qui n'avait pas d'enfants. Or l'empereur Heinrich, neveu de Rudolf, et fils aîné de Gisela, sœur aînée de ce roi, était mort, et le roi Rudolf lui-même était encore assis dans

l'inaction, selon son habitude, sur son trône sans éclat. Heinrich n'avait pas laissé d'enfants, et sur le trône des Teutschs avait été élevé un homme d'une autre race et d'une autre famille. Il était donc naturel que, dans l'obscurité des relations, la question s'élevât maintenant de savoir si Rudolf, avec l'assentiment des vassaux du pays, avait promis de laisser la couronne, en qualité d'oncle, à son neveu Heinrich, qui était son plus proche héritier, ou, en qualité de roi, au roi des Teutschs? Dans le premier cas, le traité entre le roi Heinrich et le roi Rudolf était incontestablement détruit par la mort de Heinrich, et les droits de succession reconnus à celui-ci passaient d'abord au comte Odo de Champagne, puis au jeune duc Ernest II de Souabe, beau-fils de Kunrad, le nouveau roi des Teutschs : car Odo était aussi neveu du roi Rudolf, comme fils de la seconde sœur de celui-ci, Bertha, femme d'Odo, comte de Blois. Ernest était petit-neveu de Rudolf : en effet, la troisième sœur de celui-ci, Gerberga, avait épousé Hermann, duc de Souabe, et lui avait donné une fille, Gisela, maintenant femme de Kunrad et reine des Teutschs, mais qui, mariée en premières noces à Ernest, duc de Souabe, lui avait donné un fils, lequel, bien que mineur, avait été investi du duché de Souabe. Dans le second cas, Rudolf avait évidemment renoncé au droit de faire à son gré des changements au traité conclu avec Heinrich II, et Kunrad, de son côté, était autorisé à le forcer à le maintenir, et à contraindre les Bourguignons à l'exécuter après la mort de leur roi.

Rudolf prétendit qu'il n'avait accordé, réservé ou promis qu'en qualité d'oncle le royaume de Bourgogne à son neveu Heinrich ; et la marche des négociations pour cette affaire rend son assertion très-vraisemblable. Il rejeta donc le traité ; et les vassaux de Bourgogne, qui étaient devenus grands sous leurs rois particuliers, et qui ne pouvaient calculer d'avance leurs relations sous des rois étrangers, sous les rois des Teutschs, appuyèrent leur souverain. Ils voulaient tout aussi peu que les vassaux d'Italie permettre qu'un roi étranger, élu par les princes et les vassaux du Teutschland, sans qu'à eux on eût demandé le moindre avis ou montré la moindre déférence, prît possession de leur couronne comme d'un bien vulgaire laissé sans maître. Il était impossible que les princes qui tenaient de plus près à Rudolf par les liens du sang, Odo, comte de Champagne, et Ernest, le jeune duc de Souabe, beau-fils de Kunrad, restassent indifférents; il était impossible qu'ils renonçassent au droit de succession que le roi et les vassaux de Bourgogne leur reconnaissaient. Kunrad de son côté, pénétré de cette idée que si, nouvellement roi, il ne voulait pas voir son trône ébranlé dès le principe, il lui fallait agrandir et non restreindre l'empire, pensait que dans les relations des peuples et des rois les armes sont le moyen le plus prompt de régler les choses incertaines et équivoques, et que le temps transforme en possession légitime la possession acquise par la violence : il ne s'inquiéta pas de l'opposition du roi Rudolf et de ses vassaux, mais entreprit une expédition en Bourgogne. Il y appela sans doute les vassaux d'Allemannie. Il employa donc les forces d'un pays dont le duc devait perdre tout droit sur le même royaume qu'il songeait à soumettre à l'aide de ces forces. Ce fut là entre le roi Kunrad et son beau-fils le duc Ernest de Souabe le commencement d'une mésintelligence qui, avec le temps, prit un développement si déplorable.

Le roi se présenta devant Bâle, et soumit sans grande difficulté cette ville, le boulevard du royaume de Bourgogne sur cette frontière. Mais ce succès ne le rendait pas maitre de tout le royaume. Un double embarras l'empêcha de terminer rapidement ce qu'il avait rapidement commencé : il manquait d'argent, et en même temps l'empire était menacé sur un autre point d'un danger qu'il ne pouvait mépriser. Le manque d'argent le força à un acte dont il se repentit bientôt, il est vrai, et qu'il promit de ne jamais recommencer ; mais qu'il recommença pourtant de temps à autre dans la suite, lorsqu'il se trouva dans le même embarras : il eut recours à la simonie. Le siége épiscopal de Bâle était vacant depuis trois mois. Un ecclésiastique de noble lignage, nommé Udalrich, offrit au roi et à la reine une grande somme d'argent s'ils lui accordaient cet évêché. Kunrad et sa femme prirent l'argent, et Udalrich devint évêque de Bâle. C'est ainsi que Kunrad put se mettre, pour quelque temps, en état de subvenir à ses plus pressants besoins : mais il ne gagna pas en considération aux yeux des Bourguignons. Le danger qui s'éleva en même temps sur un autre point de l'empire ne lui permit pas non

plus d'étouffer par le bruit des armes la voix de ceux qui blâmaient hautement une telle conduite pour soulever les esprits contre lui.

Ce danger venait de Bolislav, prince des Polonais, contre lequel Heinrich II avait eu à soutenir des guerres si longues et si difficiles. Ce Bolislav, après avoir subjugué tous les pays slaves à l'est de l'Oder, peut-être aussi la Prusse, et planté partout la croix, en partie pendant ses guerres avec l'empereur Heinrich, en partie après qu'elles eussent été terminées, avait été occupé, dans ces dernières années, par des luttes contre Jaroslaw, grand prince de de Russie, et d'ordinaire, alors comme autrefois, il était resté vainqueur. Mais après la mort de Heinrich II et l'élévation de Kunrad sur le trône des Teutschs, il prit, dans le sentiment de sa puissance, une position telle à l'égard de l'empire, qu'évidemment il méditait le renouvellement de la guerre avec des projets plus vastes que précédemment. Car il paraît que non-seulement il se revêtit, comme par insulte, des insignes de la dignité royale usités dans le Teutschland, mais qu'il se déclara soustrait entièrement à l'autorité du roi des Teutschs quant aux pays qu'il possédait sous la suzeraineté de l'empire teutsch sur les deux rives de l'Oder.

Kunrad crut devoir réprimer aussitôt une telle insolence, pour éloigner de lui toute honte et de l'empire tout dommage. Il prit donc les mesures nécessaires pour s'assurer la possession de la ville de Bâle et des frontières du royaume de Bourgogne, et accourut ensuite, vers l'automne de cette année, en descendant le Rhin, en Saxe, sans doute pour faire les préparatifs d'une guerre contre les Polonais. Mais cette guerre n'eut pas lieu; car au milieu des armements sur lesquels Bolislav comptait pour exécuter ses ambitieux projets, ce prince fut subitement arraché à la vie, et avec lui s'écroulèrent tous ses plans. Mjesko II, son fils et successeur, était au dessous de lui sous tous les rapports, en raison, en force de volonté, en qualités intellectuelles, comme en vertus. Il ne pouvait ni achever ni maintenir l'œuvre de son père. En peu de temps l'autorité royale que Bolislav avait si énergiquement acquise, si puissamment exercée, était perdue. Mjesko, brutal, débauché, vit se dissoudre le monde que son père avait organisé. Les peuples opprimés se soulevèrent, et un frère du roi, nommé Otto, chercha à lui ôter le trône, et excita contre lui, dans l'intérieur de l'empire, une lutte affreuse par ses cruautés.

Ces relations délivrèrent pour le moment le Teutschland de toute inquiétude du côté de la Pologne. Si, dans ces circonstances, le roi Kunrad avait pu réunir toutes les forces des peuples teutschs pour une expédition contre les Polonais, la honte que Bolislav avait imprimée à l'empire teutsch eût certainement été effacée et réparée, et les limites de cet empire auraient été reculées loin au delà de l'Oder. Mais les pensées de Kunrad étaient aussi dirigées vers le sud : la Bourgogne occupait son esprit; l'Italie remplissait son âme; la couronne impériale agitait son cœur; et de nouvelles complications s'étaient présentées qui menaçaient de devenir inextricables si elles n'étaient bientôt débrouillées.

Robert, roi de France, dans la conscience de sa faiblesse, avait été assez sage pour refuser la couronne d'Italie, qui lui avait été offerte par les ennemis des Teutschs; mais il semblait disposé à permettre à son fils Hugues de tenter la fortune : car les rusés envoyés d'Italie lui firent remarquer que Kunrad, le roi des Teutschs, ne renoncerait certainement pas à l'Italie; que dans ses efforts pour conserver ce pays, il pouvait s'engager une lutte difficile; qu'alors le roi de France pourrait aisément, durant cette lutte, pénétrer en Lotharingie; qu'il verrait aussitôt passer de son côté les ducs de ce pays, Gozelo et Friedrich, ennemis de Kunrad; qu'ensuite Kunrad serait forcé de diviser ses forces pour soutenir cette double guerre contre l'Italie et contre la France et la Lotharingie; qu'il pouvait tomber dans un danger plus grand encore, si les Polonais, selon leur habitude, faisaient irruption dans le Teutschland; que les Bourguignons se lèveraient pour assurer leur indépendance menacée; qu'enfin l'on pouvait prévoir que Kunrad le Jeune, qui ne pouvait se consoler d'avoir perdu la couronne teutsche, se mêlerait à toutes ces guerres, ainsi qu'Odo de Champagne, et le propre beau-fils du roi des Teutschs, le duc Ernest de Souabe, et qu'au milieu de toutes ces relations Kunrad périrait; que l'Italie deviendrait indépendante du Teutschland, que la Bourgogne resterait indépendante, et que la Lotharingie, séparée du Teutschland, appartiendrait pour toujours à la France.

On ne peut le nier, cet enchaînement de

choses pouvait ébranler un esprit faible comme l'était celui du roi Robert. La perspective était séduisante, et le succès d'une entreprise hardie semblait assuré. Mais avant que Robert pût prendre une résolution, on remarqua les manières bienveillantes par lesquelles le nouveau roi gagna tous les peuples teutschs et rassemblait autour de son trône les hommes les plus habiles; on remarqua la rapidité avec laquelle il marcha contre la Bourgogne, et prouva au monde qu'il n'était pas fait pour renoncer à quelque chose qui appartînt à l'empire; on remarqua aussi que Héribert, archevêque de Milan, accourut à Constance et s'entendit et se lia avec le roi, tandis que les députés de Pavie étaient sèchement renvoyés. Toutes ces choses effrayèrent Robert, roi de France; il perdit confiance, et aima mieux ne pas se mêler des affaires d'Italie qui lui paraissaient trop embrouillées, qu'y précipiter son fils.

S'il avait été possible au roi Kunrad d'entreprendre aussitôt une expédition au delà des Alpes, le parti français, doutant du succès de ses efforts, se serait vraisemblablement soumis de suite; mais comme il se vit forcé de renoncer même à son entreprise contre la Bourgogne pour défendre les frontières orientales de l'empire contre les Polonais, ce parti reprit courage et tâcha d'atteindre son but par une autre voie. Ils offrirent le royaume d'Italie et la couronne impériale au fils du riche Guillaume, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine; et Guillaume, bien que vieux et peu enclin à la guerre, ne put rejeter une telle offre. Il accepta ces offres pour son fils, également nommé Guillaume, sous la condition que tous les marquis, évêques et seigneurs seraient unanimes dans le désir de l'avoir pour chef. Les députés assurèrent que cette unanimité existait. Alors Guillaume, par ses] richesses, noua une grande intrigue. Tout fut mis en mouvement. Il offrit beaucoup d'argent au roi Robert, et à sa femme, qui avait beaucoup d'influence, pour entretenir les ducs de Lotharingie dans leur inimitié contre Kunrad, et menacer même de faire irruption dans ce pays. Il promit à l'adroit et cupide Leo, évêque de Verceil, de grandes récompenses, s'il voulait favoriser sa cause et celle de son fils : Leo devait particulièrement, à ce qu'il paraît, chercher à détacher son archevêque, Héribert de Milan, de la cause des Teutschs. Il avait pour beau-frère l'actif Ode, comte de Champagne, qui avait assez d'intérêt à la réussite de son plan, pour qu'il ne fût pas nécessaire de le stimuler. On agit d'autant plus aisément sur les ducs Ernest de Souabe et Kunrad de Franconie, qu'ils étaient plus animés contre le roi Kunrad. Enfin on pouvait compter avec confiance sur les Bourguignons. Et réellement il se fit partout des armements pour l'exécution de l'entreprise ainsi engagée (1).

Mais ce projet échoua avant que l'on en vînt aux faits, par la réflexion de Guillaume, par la perfidie des Italiens, par la fortune et la résolution de Kunrad.

Le duc Guillaume, vraisemblablement inquiété par des nouvelles d'Italie, crut nécessaire de sonder à fond le terrain sur lequel il songeait à élever son édifice. Il se rendit en personne en Italie. Mais il n'y trouva que discorde et désunion, factions et querelles, haine et inimitié, égoïsme et cupidité, désirs sauvages qu'il devait satisfaire par la violence, sans autre but que de forcer l'un à quitter sa place pour que l'autre la pût prendre. Cet état de choses lui inspira une telle répugnance, qu'il quitta l'Italie avec la ferme résolution de ne pas s'occuper de cette affaire, et il vit sans regret s'évanouir l'éclat qui l'avait un moment ébloui.

Pendant ce temps le roi Kunrad était arrivé à la liberté de mouvement, grâce à la mort de Bolislav, roi de Pologne; et il mit le temps à profit. Dans les derniers mois encore de cette année, il accourut en Lotharingie, et se trouva avec des troupes fidèles au milieu du pays, avant que les ducs fussent informés de son arrivée. Aussitôt le roi Robert renonça à ses projets, d'autant plus aisément que Guillaume d'Aquitaine n'était plus le même, et que le vénérable Gérard, évêque de Cambrai, intervint comme médiateur. Les ducs de Lotharingie furent effrayés. Toutefois, l'évêque Gérard se plaça aussi entre eux et le roi. A Noël, il conduisit les ducs à Aix-la-Chapelle, où Kunrad célébrait cette fête; ils promirent de nouveau d'être fidèles et dévoués au roi, et Kunrad fut assez sage pour accepter cette promesse avec une bienveillance telle, qu'ils ne doutèrent nullement de sa sincérité.

C'est ainsi que la trame ourdie autour du roi ne fut pas détruite, mais du moins il s'y fit une assez grande ouverture pour que Kunrad pût croire n'avoir rien à craindre de ses ennemis dans le Teutschland.

CHAPITRE III.

EXPÉDITION ET COMBATS DE KUNRAD II EN ITALIE. — KUNRAD II, EMPEREUR ROMAIN.

De l'an 1026 à l'an 1027.

Si le roi Kunrad reportait ses regards sur les derniers dix-huit mois de sa vie, il lui était difficile de se défendre du plus grand étonnement. Avant cette époque il n'était rien, sans autorité et sans puissance, redouté peut-être comme audacieux guerrier dans un coin du Teutschland, à peine connu dans tout ce grand peuple, et non de la manière la plus glorieuse. Il n'y avait que quinze mois que, contre toute espérance, et sans qu'il l'eût mérité, on lui avait comme jeté l'empire, et il s'en était emparé comme d'un trésor qu'il aurait découvert. Depuis ce temps, bonheur sur bonheur, succès sur succès. L'homme se gâte aisément : la réussite en beaucoup de choses la fait croire en tout; les obstacles rendent le cœur impatient, et de l'impatience naît l'impétuosité contre toute résistance matérielle et une méprisante dureté contre toute force morale. Un homme tel que Kunrad, prompt dans la résolution, rapide dans l'action, pouvait aisément, d'après ce qu'il avait atteint, être amené à croire que rien de ce qu'il aurait la volonté d'atteindre n'était hors de sa portée.

Lorsque le Teutschland parut assuré contre les Polonais, et que la Lotharingie fut calmée et mise hors de danger, le roi résolut de faire le plus promptement possible une expédition en Italie. Le moment était favorable, et l'archevêque Héribert le pressait de ne pas le laisser échapper. Le parti français n'était ni détruit ni gagné, mais il était en déroute, et n'avait pas de chef depuis que Guillaume d'Aquitaine l'avait abandonné. Les habitants de Pavie n'avaient pas encore achevé leurs préparatifs de défense, et l'esprit public, dans les villes qui avaient les yeux fixés sur Pavie, n'avait pas encore de point d'appui. L'entreprise devait devenir d'autant plus difficile qu'on la retarderait davantage. Mais si elle réussissait elle devait, selon les apparences, décider du même coup le sort du royaume de Bourgogne. Dans le Teutschland même il y avait sans doute encore beaucoup d'éléments hostiles; les ducs de Lotharingie n'avaient pas encore prouvé la fidélité qu'ils avaient promise; l'envie prenait d'autant plus de force dans le cœur du duc Kunrad que son cousin et son adversaire, le roi Kunrad, semblait s'élever plus haut; et la jeune âme du duc Ernst de Souabe était dévorée d'un chagrin d'autant plus opiniâtre qu'il voyait sa mère attachée avec amour et abandon à l'homme qui cherchait à le dépouiller de ses droits légitimes. Mais Kunrad pouvait espérer qu'une grande partie de ces éléments hostiles trouverait un point d'écoulement en Italie, et qu'une autre partie s'éteindrait par d'heureux exploits dans la conquête du pays. A un tel homme il parut plus glorieux d'amener par une grande entreprise contre un peuple étranger les princes récalcitrants à la conviction que toute résistance serait vaine, que de faire petitement une malheureuse guerre civile, dans les limites de la patrie, contre des princes d'empire et des parents.

Dès le milieu du mois de février de l'an 1026, les princes de l'empire que Kunrad avait sommés de le suivre en Italie se rassemblèrent autour de lui à Augsbourg. Mais ce ne furent en majeure partie que des évêques des bords du Rhin, de la Lotharingie et de l'Allemannie qui se rangèrent autour de lui. On prétend que, de l'avis et même à la prière des princes de l'empire assemblés, le roi désigna pour son successeur son fils Heinrich, âgé de huit ans; il est plus certain qu'il remit l'éducation de cet enfant à Bruno, évêque d'Augsbourg, dont nous avons parlé à plusieurs reprises (1). Ernst, duc de Souabe, décidé sans doute par sa mère, s'était aussi trouvé à Augsbourg. Gisela intervint entre son mari et son fils pour opérer une réconciliation. Le roi y était peu disposé, ou feignait de l'être. Mais la noble femme, soutenue par le frère utérin du jeune duc, par le petit Heinrich, son fils et celui de Kunrad, et par quelques princes de l'empire, triompha de l'opiniâtreté du roi, et amena pour le moment une réconciliation. Le roi, contre le droit et l'usage, donna en fief au duc son beau-fils l'abbaye de Kempten, et en retour Ernst promit de s'opposer partout aux ennemis de Kunrad. Aussitôt celui-ci se mit en marche pour l'Italie; Ernst l'accompagna peu de temps jusqu'au delà des Alpes, et fut ensuite honorablement renvoyé pour la défense de la patrie.

Le roi en effet semble avoir craint de rencontrer des difficultés dans les Alpes, et c'était pour cette raison qu'il avait emmené le duc de Souabe. Comme cependant il ne trouva pas de

résistance, il paraît avoir regardé comme inutile une plus longue présence du duc Ernst à son armée. Mais la suite ne répondit pas à l'attente de Kunrad. Il arriva heureusement à Vérone; mais, soit qu'il fût poussé par la passion, soit qu'il craignit par-dessus tout l'esprit des villes, il continua sans s'arrêter sa marche vers Pavie. Vraisemblablement il espérait que les Pavesans, dans la première terreur que leur causerait son arrivée, se soumettraient sans conditions. Dans le fait, les habitants de Pavie étaient assez disposés à se soustraire à la colère du roi. Ils offrirent de construire un nouveau palais pour expier leur crime, mais hors des murs de la ville. Kunrad, au contraire, demanda qu'ils élevassent cet édifice à la place de l'ancien. Ils s'y refusèrent, et par là ils irritèrent de nouveau et au dernier point le roi contre eux. Il échoua toutefois dans sa tentative d'enlever Pavie comme par assaut. Il paraît même qu'il eut de notables désavantages sous les murs de cette grande ville; car le jour de Pâques il se trouvait à Verceil; et sans doute il ne s'y serait pas retiré s'il avait été entièrement maître de ses mouvements. De Verceil il se rendit vraisemblablement à Milan, car on assure qu'il fut couronné roi d'Italie par l'archevêque Héribert, bien que l'on ne donne pas la date de ce fait et que l'on ne parle pas de solennités particulières, de sorte qu'il paraît n'avoir reçu la couronne que comme en courant. Bientôt il tira une indigne vengeance de Pavie. Qu'il combattit les princes de ces contrées, considérés comme les défenseurs de Pavie, parce qu'eux aussi ne voulaient pas se soumettre au roi, comme les marquis Adelbert et Wilhelm; qu'il prît et détruisît leurs châteaux et leurs forteresses, cela était naturel : il était également dans les nécessités de la guerre qu'il cernât la ville, empêchât la navigation et arrêtât tout commerce; mais il détruisit aussi tout dans les environs par le fer et le feu; il dévasta les campagnes, les vignes, et brûla avec les forteresses les églises elles-mêmes. Il ne prit pourtant point Pavie; et pour tout fruit de sa conduite il attira sur lui, de près comme de loin, le ressentiment et la haine.

Le roi eut bientôt de fortes et désastreuses preuves de ce ressentiment et de cette haine. Au mois de mai, renonçant à Pavie, il entra dans Ravenne. Une partie de l'armée resta dans la ville autour du roi, une autre partie fut campée ou logée hors des murs. Le roi était mécontent, et l'armée partageait son mécontentement. De là, partout une conduite rigoureuse et dure; de là, résistance, querelles, contestations. Bientôt, durant le repos de la nuit, éclata un grand soulèvement, auquel prirent part tous les habitants de Ravenne. Le plan était combiné : d'abord ils coupèrent les communications entre la ville et le camp; puis ils attaquèrent les Teutschs sur tous les points, se faisant des armes de tout. Tandis que le combat s'étendait dans les rues, les propriétaires des maisons se jetèrent sur leurs hôtes, et du haut des murs, des toits et des tours, on lança sur les soldats teutschs des pierres, des traits, et tout ce que l'on trouva. Les Teutschs combattirent avec la rage du désespoir, et portèrent de tous côtés des coups terribles au milieu de cette multitude sans ordre pour s'ouvrir un passage et réunir leurs forces en une masse imposante. Beaucoup tombèrent sous le poids de leurs armes, mais la lutte ne fut décidée que le matin, après que le comte Eppo, le meilleur guerrier de Bavière, eut réussi, la bannière à la main, à s'emparer du pont sur le Montone, et à rétablir ainsi les communications avec l'armée campée devant la ville. Lorsque ces troupes fraîches se précipitèrent dans la cité, les habitants se regardèrent comme perdus, et s'enfuirent dans les églises pour se sauver. Le roi Kunrad, qui au bruit s'était levé de son lit et élancé sur son cheval, fut ému en voyant la fuite de ces malheureux et en entendant les cris de terreur des blessés : il eut pitié de ce pauvre peuple qui lui appartenait aussi : il rappela ses guerriers de la poursuite de ces malheureux sans armes. Mais ce noble mouvement ne dura pas. Le roi n'avait pas assez de la victoire, ce n'était pas assez pour lui d'avoir sauvé la vie à des infortunés au milieu de cadavres et de scènes atroces. Comme si ces hommes, qui, à force d'avoir perdu du sang et versé des larmes, ne pouvaient plus avoir d'autre sentiment que de l'indifférence pour la vie ou une stupide douleur, devaient être humiliés plus profondément encore, il ordonna qu'ils se présentassent devant lui sans armes, pieds nus, dans l'habit de pénitents. Ils obéirent à cet ordre : mais la crainte que le roi voulait leur inspirer n'entra point dans leurs âmes brisées; et le malheur des habitants de Ravenne fut tout au plus pour d'autres un avertissement de mieux choisir leur temps.

D'ailleurs la perte essuyée par l'armée de

Kunrad ne fut pas plus réparée par ces rigueurs que par les récompenses assurées par le roi à ses guerriers. Il se vit contraint de rétrograder, pour se reposer et se refaire, dans les vallées ombragées et fraiches de l'Adda, aux dépens de l'archevêque de Milan. Cette retraite, bien que les chaleurs de l'été servissent de prétexte, semble avoir rendu toute l'Italie supérieure, sinon hostile, du moins méfiante et douteuse. Le roi eut à négocier et à combattre toute l'année, et ne fit passer ou ne garda personne de son côté, si ce n'est par des assurances, des promesses et la crainte de ses armes. Il célébra les fêtes de Noël à Ivrée, et séjourna tout l'hiver dans ces contrées supérieures de l'Italie, de sorte qu'au mois de février de l'an 1027 il était à peine arrivé plus loin que dans le même mois de l'année précédente. Et le véritable motif de ce retard, qui ne pouvait manquer d'avoir des suites malheureuses, se trouvait sans doute dans la passion avec laquelle il agit contre Pavie, et dans la dureté qu'il avait déployée à Ravenne.

Le premier résultat de ces événements fut de changer la position du roi Kunrad à l'égard de la Bourgogne. Kunrad avait sans aucun doute espéré de contraindre, par la soumission de l'Italie, la Bourgogne à se soumettre aussi. Peut-être avait-il cru qu'en partant de Rome, orné de la couronne impériale, il pouvait revenir par la Bourgogne sans de grandes difficultés, puisqu'il était en possession de Bâle et de la frontière orientale du pays, et que par conséquent il pouvait toujours la menacer et l'attaquer du Teutschland. Mais comme maintenant l'Italie ne faisait qu'éveiller des espérances en Bourgogne sans y inspirer de terreur, Kunrad pouvait craindre que, s'il descendait dans l'Italie au milieu de combats continuels, les Bourguignons ne tombassent sur ses derrières, qu'ils ne coupassent ses communications avec le Teutschland, et ne le missent ainsi dans le plus grand danger; et ce danger devait lui paraître d'autant plus grand que dans le Teutschland aussi, comme nous le raconterons, il se passait des choses qui lui ôtèrent toute espérance de recevoir des secours de sa patrie. Ce fut pour cette raison peut-être qu'il se dirigea sur Ivrée, afin de menacer de ce côté les frontières de Bourgogne, et forcer le roi Rudolf à un traité qui lui garantit la sécurité dont il avait besoin. Cette tentative lui réussit complétement. Sans doute la marche des faits est incertaine; mais probablement il employa l'adresse des ecclésiastiques. Des négociations furent nouées avec Rudolf. Des ambassadeurs bourguignons vinrent trouver le roi des Teutschs. Rudolf fut amené à promettre d'accompagner le roi Kunrad à Rome et d'assister à son couronnement comme empereur romain. On ne sait pas ce que Kunrad lui promit en retour; mais il est certain que le roi de Bourgogne tint sa parole et vint en Italie; cet événement inspira à Kunrad une grande joie qu'il ne dissimula pas. Et ce n'était pas sans raison, car à partir de ce moment sa cause prit une autre tournure. Les Italiens, qui avaient eu un fort appui dans la Bourgogne, perdirent l'espérance de réussir à user ou à écraser l'armée teutsche, et avec cette espérance, le courage de continuer une résistance qui désormais leur semblait inutile et pernicieuse. Tous les princes reconnurent Kunrad pour roi, et lui prêtèrent le serment de fidélité. Pavie elle-même, désormais abandonnée, et fatiguée par de nouvelles dévastations, céda. La ville s'engagea à exécuter les ordres du roi, et Kunrad fut assez prudent pour écouter de sages conseils et de pieuses prières, et ne demander autre chose que l'exactitude à remplir cet engagement. Puis se soumit aussi le dernier qui restait, le marquis Reginher, qui tenait Lucques et s'était enfermé dans cette forteresse pour s'y défendre. Il n'y eut plus d'obstacle au voyage du roi vers Rome.

A cette époque, le siége apostolique était occupé par le pape Jean XIX, l'ami et le protégé de Heinrich II : Benoît VIII était mort l'an 1024, peu de temps avant l'empereur, et ce Jean, son frère, avait obtenu la dignité papale. Et ce n'avait pas été aux meilleurs titres, car il était laïque. Les degrés par lesquels il s'était élevé si haut étaient l'argent et de mauvais artifices, et les comtes de Tusculum avaient peut-être employé leur influence pour le pousser au souverain pontificat. En d'autres circonstances, il se peut que le roi Kunrad eût demandé compte de la manière dont ce pape était arrivé au saint-siége; mais comme lui-même n'avait pas sa conscience bien nette au sujet de la nomination aux évêchés et de ses relations antérieures, et comme il avait perdu toute une année en Italie, il feignit d'ignorer tout ce qu'il y avait eu d'irrégulier dans cette élection. Le pape fut d'autant plus prévenant.

Kunrad fut reçu de la manière la plus solennelle par lui et en général par les Romains. Le jour de Pâques, 26 mars, les Romains le saluèrent empereur, le pape le couronna en cette qualité, et en même temps la reine Gisela reçut, comme impératrice, la bénédiction pontificale.

Cette solennité reçut un nouveau lustre de la présence de deux rois étrangers, Rudolf de Bourgogne, qui avait accompagné Kunrad, et Kanut le Grand, qui s'intitulait roi de Danemark et d'Angleterre, et qui par hasard était venu dans ce moment à Rome dans des intentions pieuses. Il est propable qu'entre le nouvel empereur et ces deux rois il y eut diverses négociations, et qu'ils nouèrent et consolidèrent des relations amicales. Kunrad et Kanut s'inspirèrent une estime réciproque, et Rudolf, faible, indécis, sans volonté et sans résolution, ne pouvait résister à un homme tel que Kunrad. Il pouvait d'autant moins être contre lui que le pape prit sans aucun doute les intérêts de l'empereur, et que l'adroite impératrice Gisela, qui d'ailleurs avait gagné de l'autorité par sa nouvelle dignité, sut faire une profonde impression sur l'esprit de son oncle. Il est donc vraisemblable que, grâce à ces relations personnelles, plusieurs traités eurent lieu entre les rois. Rudolf arriva à voir que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de reconnaître l'empereur Kunrad pour son successeur en Bourgogne, afin d'arriver par là à finir tranquillement ses jours. L'empereur, de son côté, crut peut-être que l'acquisition du royaume de Bourgogne, donné par un homme de faible caractère, l'autorisait à céder quelque chose à un homme plus énergique, d'autant plus que les idées des Teutschs étaient dirigées vers le sud et non vers le nord : ici ils ne désiraient maintenir que la sûreté et le repos ; tandis que là ils visaient à la gloire, aux richesses, aux conquêtes. Il abandonna donc à l'amiable au roi de Danemark la Marche au delà de l'Eider avec la ville de Schleswig, Marche que l'on peut appeler saxonne avec une double vérité ; il accorda aux pèlerins et aux marchands danois le libre passage par le Teutschland et l'Italie ; pour affermir cette nouvelle amitié, il convint du mariage à venir de son fils Heinrich avec Kunihild, fille de Kanut (2). Ce dernier acte se fit à la manière habituelle ; le second, en général, était un acte d'humanité et de bonté ; mais le premier, la concession de la Marche de Schleswig, ne peut être ni justifié ni vanté. Sans doute, si la Bourgogne devait être acquise, l'Italie conservée et la couronne impériale assurée, cette Marche devait être un fardeau plutôt qu'un avantage aux yeux d'un roi des Teutschs. Les Danois n'étaient pas, il est vrai, bien dangereux ; mais c'étaient des amis fort onéreux ; les peuples slaves aussi trouvaient toujours en eux des alliés qui, s'ils ne les secouraient pas, les encourageaient du moins constamment. Une amitié durable avec les Danois, facilitée par le christianisme, auquel ce peuple était désormais également converti, devait donc nécessairement être salutaire pour l'empire teutsch ; et cette amitié ne fut certainement pas achetée trop cher par le sacrifice de la Marche de Schleswig, dans l'état où elle se trouvait alors. Mais si la remarque que nous avons faite précédemment sur la valeur et l'importance dont cette péninsule, située entre la mer orientale et la mer occidentale, était pour le Teutschland contient quelque vérité, on ne peut nier que le rétrécissement d'une frontière qu'il fallait reporter le plus avant possible ne fut une perte irréparable dont le Teutschland souffre encore aujourd'hui et souffrira peut-être toujours.

L'empereur Kunrad lui-même eut encore, durant ces fêtes de Pâques, une nouvelle preuve que les Teutschs s'étaient placés avec l'Italie dans une position défavorable, et qu'aucune communauté ne pouvait durer entre les Teutschs et les habitants de l'Italie. Un Teutsch et un Romain eurent une dispute pour une peau de bœuf. Des mots ils en vinrent aux coups. Aussitôt toute l'armée impériale se mit sous les armes, et les Romains se rangèrent en face d'elle, à pied et à cheval. De là une lutte sanglante. Les Romains succombèrent après une longue résistance. Le lendemain on ordonna aux vaincus de se présenter devant l'empereur, les hommes libres avec l'épée nue, et les hommes non libres la corde au cou, pour reconnaître, les premiers qu'ils avaient mérité d'être décapités, et les seconds d'être pendus. Le ressentiment était bien grand des deux côtés, puisqu'une telle occasion pouvait amener une scène si horrible ; et chez les Teutschs, le mépris ou l'aveuglement était tel, qu'ils croyaient toujours encore pouvoir forcer l'obéissance et la soumission par des humiliations aussi outrageuses.

Il était impossible que l'empereur se vît avec plaisir ainsi environné de sang et de désolation, de haine et de colère. Dans le fait, il se hâta de sortir de Rome; mais il ne voulut pas quitter ces contrées sans avoir forcé aussi les parties les plus méridionales de l'Italie, les principautés de Bénévent et de Capoue, qui avaient jadis été considérées comme appartenant au royaume des Langobards, à reconnaître sa souveraineté. Il fit une expédition dans ces principautés, et atteignit aisément son but. Comme il ne demanda que des assurances de fidélité, qui ne coûtaient rien, et la défense du pays contre les Grecs, à laquelle on était porté par l'intérêt personnel, il s'entendit sans peine avec les princes. Mais ce qu'il y eut de plus important dans cette entreprise, ce fut le renouvellement de l'alliance avec les Normands, qui, comme nous l'avons dit, avaient reçu des possessions de l'empereur Heinrich II, pour soutenir les princes du pays contre les Grecs. Kunrad leur confirma ces possessions; il les étendit vraisemblablement, et imposa de nouveau aux Normands l'obligation de défendre le pays. A partir de cette époque, les Normands se montrèrent sans doute toujours audacieux et téméraires comme autrefois; mais en même temps s'éleva en eux la pensée de ne plus faire la guerre pour des étrangers, mais pour leur propre compte, et de posséder par eux-mêmes comme souveraineté indépendante le pays qu'ils pourraient conquérir ou protéger par leurs armes; pensée qu'ils surent faire valoir dans la suite avec autant d'adresse que de bravoure.

A son retour de la Pouille par Rome, l'empereur s'efforça, comme partout, d'assurer le repos et l'ordre. Mais il ne put faire beaucoup. La précipitation avec laquelle Kunrad s'efforça de regagner les Alpes lui permit à peine d'employer d'autre moyen qu'une prompte rigueur pour empêcher les crimes par la terreur. Un barbare vassal, nommé Thasselgar, issu d'une illustre famille, avait longtemps profité des troubles du pays pour se livrer à sa méchanceté, et vivre dans toutes les débauches avec le produit de ses brigandages (3). S'élançant de ses repaires et de ses châteaux forts avec les complices de ses excès, il avait longtemps répandu au loin le malheur et les désastres, et n'avait pas même épargné les églises. Toutes les tentatives faites pour le dompter ou pour se rendre maître de sa personne avaient été vaines. Mais maintenant le hasard le fit tomber entre les mains des hommes de l'empereur. Kunrad accourut aussitôt. « Par la croix du Seigneur, s'écria-t-il, un tel lion ne mangera pas plus longtemps de mon pain, bien qu'il ait avalé les bêtes d'Italie. » Et sans autre formalité, avec l'assentiment des princes qui l'entouraient, il fit pendre à une potence cet homme indomptable. C'est au milieu de tels actes que l'empereur continua sa retraite. Dès le 1[er] mai il se trouvait à Ravenne, et le 25 du même mois il était à Vérone. Là il tint, il est vrai, une diète pour apaiser des discordes entre le patriarche d'Aquilée et le duc de Carinthie, et régler d'autres affaires; mais il n'y séjourna que par besoin, car les relations du Teutschland exigeaient impérieusement sa présence.

CHAPITRE IV.

RÉVOLTE MALHEUREUSE D'ERNST, DUC DE SOUABE. — GUERRES AVEC LES POLONAIS ET LES HONGROIS. — COURONNEMENT DE HEINRICH III; FIN DU DUC DE SOUABE.

De l'an 1026 à l'an 1030.

Pendant que Kunrad, empereur et roi, suivait en Italie, par des exploits et des actes de cruauté, une carrière sans fin, les germes de mécontentement et d'inimitié qu'il avait laissés derrière lui dans le Teutschland commençaient à se développer. Au nombre des adversaires et des ennemis de Kunrad, son beau-fils, Ernst, duc de Souabe, n'était nullement le plus considérable ou le plus dangereux; mais on le poussa en avant, et les mécontents, abusant de sa jeunesse, en firent leur chef. Précisément pour cette raison, c'est lui qui excite le plus grand intérêt. Une âme noble était en lui; mais il se sentait profondément blessé par le mari de sa propre mère, et son esprit n'avait pas encore assez de force pour qu'il pût se rendre maître de ses passions. Aussi vit-on se presser autour de lui ceux qui n'avaient pas ce qu'ils demandaient, et qui ne savaient comment satisfaire la fougue de leurs désirs et de leurs caprices, sans une révolution, sans lutte et sans désordre. Il leur fut facile d'allumer l'incendie dans le cœur du jeune prince; il leur fut facile de gagner la confiance d'un adolescent qui se croyait abandonné par ceux auxquels la nature

l'avait uni par les liens les plus étroits, et par sa mère elle-même.

Tant que le roi resta dans l'Italie septentrionale, près des frontières de la patrie, le duc Ernst se tint tranquille; il chercha secrètement à s'allier aux autres ennemis de Kunrad, et chercha en même temps à augmenter le nombre de ses partisans et à les affermir dans leur dévoûment, en leur inféodant les domaines que son beau-père lui avait donnés lors de leur réconciliation à Augsbourg. Mais vers la fin de l'an 1026, à ce qu'il parait, il fut déjà fait usage des armes, mais ni par le duc directement, ni indirectement, contre le roi. Un comte souabe, nommé Welf (1), dont on a cherché, dans les siècles suivants, à faire remonter l'origine aux temps les plus obscurs, qui, en tout cas, était riche en domaines et puissant par les armes, commença une guerre privée contre Bruno, évêque d'Augsbourg, auquel le roi Kunrad avait confié l'éducation de son fils. Le motif de cette fehde se trouvait sans doute dans les relations malheureuses que nous avons exposées; l'on n'en connait pas l'occasion immédiate ou le prétexte. Le duc Ernst n'y prit peut-être aucune part; mais probablement il ne fit aucune démarche pour l'empêcher; aussi est-il hors de doute qu'il n'ignora pas l'entreprise du comte Welf (2). La fortune balança entre les deux partis. Les ravages furent d'autant plus grands. Enfin, à ce qu'il parait, vers le printemps de l'année suivante, le comte réussit à prendre la ville d'Augsbourg elle-même et à contraindre l'évêque à la fuite. Bruno se sauva avec son royal élève au delà des Alpes, et arriva en Italie au moment où l'empereur s'occupait de son voyage de Rome. La nouvelle apportée par Bruno n'arrêta pas Kunrad; il emmena l'évêque à Rome, et hâta seulement autant qu'il le put ce qu'il avait à faire.

Dans le même temps, Kunrad s'était entendu avec Rudolf, roi de Bourgogne, qui suivit également l'armée teutsche à Rome. Tant que Rudolf avait été dans une position hostile envers Kunrad, le duc Ernst avait conservé l'espoir d'une révolution qui l'aiderait à jouir de ses droits. Maintenant l'issue était claire pour lui. L'indignation fut plus forte que lui. Il prit les armes, soit sans plan raisonnable, soit dans l'espérance de soulever les Bourguignons, de donner par là un nouveau courage aux Italiens, et d'impliquer ainsi le roi son beau-père dans de grandes difficultés qui le forçassent à renoncer à d'ambitieux projets: quoi qu'il en soit, il comptait, pour son entreprise, sur une participation active de Friedrich, duc de Haute-Lotharingie, et de Kunrad le Jeune. Il se jeta d'abord sur l'Alsace pour forcer les châteaux du comte Hugo, proche parent du roi; et lorsqu'il crut par cette expédition avoir dégagé ses derrières, il entra dans le royaume de Bourgogne, favorisé vraisemblablement par Werinher, évêque de Strasbourg.

Toutefois, le jeune prince fut promptement déçu dans toutes ses espérances. Le duc Friedrich mourut avant d'avoir pu rien entreprendre; et sa mort tint le duc Kunrad dans l'inaction. Le roi Kunrad s'avança jusqu'à Rome avec une rapidité que rien ne put arrêter, et reçut la couronne impériale. Il était impossible que les Bourguignons eussent désormais confiance dans un jeune prince qui d'ailleurs n'avait encore aucun droit sur la Bourgogne; aussi ne fut-il pas difficile au roi Rudolf, qui revenait de Rome, de le repousser. Il put, il est vrai, s'établir dans un château fort près de Zürich, et inquiéter de là les couvents de Reichenau et de Saint-Gall; mais il ne se fit pas d'amis par cette conduite; et elle pouvait d'autant moins réussir, que Kunrad, orné de la couronne impériale, parut bientôt dans les Alpes. Dès le dernier jour du mois de mai, l'empereur était à Brixen. Son arrivée troubla tous ses ennemis dans leurs efforts.

L'empereur se dirigea sur Ratisbonne (3). Il crut peut-être qu'il serait dangereux d'entrer dans la Souabe ennemie avec son armée, sans doute bien réduite et épuisée par les fatigues de deux campagnes en Italie. Les Bavarois seuls pouvaient lui donner les premiers renforts. Mais, pendant son absence, Heinrich, duc de Bavière, frère de l'impératrice Kunigunde, était mort. Tout cela rendait sa présence nécessaire parmi les Bavarois. Il assembla à Ratisbonne les princes et les seigneurs du pays; et même dans les circonstances où il se trouvait il les amena à saluer duc son fils Heinrich, un enfant de dix ans. L'empereur conféra à cet enfant la dignité ducale, et par là même le gouvernement du duché tomba entre ses propres mains. Il prouva aussitôt qu'il voulait diriger ce gouvernement avec vigueur, car il ordonna une enquête exacte sur les domaines et les propriétés du pays, pour

savoir quels de ces domaines avaient été soustraits au fisc royal par les évêques, les comtes et les markgrafs, ou, selon le langage des temps postérieurs, étaient devenus domaines médiats de l'empire, de domaines immédiats : il poussa cette enquête jusqu'à des procédures judiciaires selon la loi bavaroise. Depuis Karl le Grand, on n'avait pas exercé une telle surveillance sur les domaines du roi ou de l'empire; Kunrad y fut peut-être déterminé par son besoin d'argent : au fond, elle ne remédia pas non plus au mal ; mais du moins elle rappela une fois énergiquement qu'il y avait un domaine de l'empire, et peut-être aussi mit-elle quelque frein aux spoliations les plus impudentes de ce domaine.

De Ratisbonne, l'empereur se rendit à Augsbourg. Là il eut une conférence avec ses fidèles de Souabe, au sujet de ceux que l'on désignait comme traîtres à la patrie. Puis une diète fut annoncée à Ulm, et le duc Ernst et ses adhérents furent sommés d'y venir, afin que le procès du duc et des siens eût lieu dans les limites mêmes du duché de Souabe. Le duc s'y présenta non en suppliant, mais en guerrier, entouré des vassaux d'Allemannie, la main sur l'épée, pour conclure avec l'empereur un arrangement honorable, ou pour quitter la diète en ennemi, et tenter ensuite les chances de la guerre. Le malheureux jeune homme comptait sur le nombre et sur les talents de ces vassaux qui l'avaient suivi pour épier ce qui se passerait, et qui savaient bien pourquoi ; il se fiait à des hommes qui tenaient rarement la foi promise, et ne se tournaient d'habitude que du côté de la fortune. Il fut bientôt cruellement désillusionné. Avant d'entrer en négociation avec l'empereur, le duc assembla encore une fois les siens ; il leur rappela leurs serments et leur foi ; il les engagea à ne pas l'abandonner et à ne pas exposer son honneur ; il les conjura de se rappeler leurs aïeux, qui, selon le témoignage de l'histoire, avaient toujours conservé et prouvé une inviolable fidélité à leurs seigneurs ; il leur promit enfin, s'ils montraient aussi le vieil esprit des Allemanni, de grandes récompenses pour le présent, la gloire et les honneurs pour l'avenir. Lorsqu'il eut terminé ce discours, les comtes Friedrich et Anselm prirent la parole, et lui répondirent par des principes dignes de tout éloge, s'ils avaient été loyalement et honorablement appliqués dans la prospérité comme dans l'adversité, et s'ils n'avaient pas été avancés hypocritement pour cacher l'odieux du sacrifice que l'on voulait faire d'un jeune prince entraîné dans une fausse voie ; principes qui prouvent que l'on connaissait encore fort bien dans le Teutschland les relations des vassaux envers les ducs et envers le roi, mais qui par là même jettent un jour d'autant plus odieux sur la conduite habituelle des vassaux. « Nous ne voulons nullement nier, dirent les comtes, que nous vous avons juré fidélité contre tous, mais non contre celui par qui nous avons été soumis. Si nous étions serfs de notre roi et empereur, et si nous avions été donnés par lui en propriété comme serfs, nous ne pourrions nous séparer de vous ; mais nous sommes des hommes libres, et le protecteur suprême de notre liberté, c'est notre roi et empereur. Si donc nous abandonnons le roi, nous perdons notre liberté, ce bien qu'un homme noble ne consent à perdre qu'avec la vie. Tant que vous ne nous demanderez que ce qui est bon et juste, nous vous obéirons. Si vous nous demandez autre chose, nous retournerons librement d'où nous sommes venus sous condition auprès de vous. »

Cette déclaration ouvrit les yeux au duc Ernst. Tous sans doute n'étaient pas dans ces dispositions ; un plus grand nombre était résolu à tenter les moyens extrêmes, soit qu'ils tinssent à la parole donnée, soit qu'ils redoutassent trop la colère de l'empereur, parce qu'on les accusait d'être les auteurs de la révolte et les séducteurs du jeune prince. Parmi eux, Wernher, comte de Kybourg, était l'homme le plus hardi, et peut-être aussi le plus noble (4). Quant au duc Ernst, il savait bien que les armes d'un si petit nombre d'amis ne pouvaient pas le protéger. Il vit l'abîme au bord duquel il se trouvait. Il fit donc tout ce qui semblait lui rester à faire : il se remit sans condition à la merci de l'empereur. Kunrad accepta sa soumission ; toutefois il crut devoir envoyer le jeune rebelle prisonnier en Saxe, dans le château de Gibichenstein. Les partisans du duc suivirent presque tous son exemple. Ils se soumirent à l'empereur, et subirent les peines qui furent prononcées contre eux. Le comte Welf fut forcé d'indemniser l'évêque Bruno de tous les dommages qu'il lui avait causés lors de la prise d'Augsbourg, puis on l'exila. D'autres furent punis autrement. Tous les châteaux forts de

ceux qui firent leur soumission furent détruits. Le comte Wernher seul dédaigna de s'humilier. Il se jeta dans son château fort de Kybourg (5), et attendit l'empereur. Et bientôt celui-ci se montra devant le château. Wernher se défendit durant trois mois; et lorsque toutes ses ressources furent épuisées, il abandonna la forteresse à ses ennemis, et chercha son salut dans la fuite. C'est ainsi que Kunrad devint maître de toute l'Allemannie.

Les succès obtenus dans cette contrée réagirent au delà de ses frontières. Rudolf, roi de Bourgogne, se trouva à Bâle, et confirma le traité qu'il avait conclu ou du moins arrêté, vraisemblablement à Rome, avec l'empereur. Et lorsque l'empereur descendit le Rhin, son cousin et son concurrent pour la couronne teutsche, le duc Kunrad, se présenta aussi à lui pour lui prouver son dévoûment. Le duc n'avait fait aucune entreprise contre l'empereur; mais il avait entretenu chez ses adversaires l'espérance de la victoire; il les avait peut-être même excités et encouragés; l'empereur Kunrad crut donc ne devoir pas le laisser partir sans quelque châtiment. Il le retint quelque temps prisonnier sur parole, et fit détruire les châteaux qu'il avait élevés contre lui; puis il lui rendit la liberté et le rétablit dans tous ses honneurs. Il ne restait plus que deux hommes de quelque importance qui peut-être avaient pris quelque part à ces querelles; c'étaient Werinher, évêque de Strasbourg, et Geberhard, un très-jeune homme, le propre frère de l'empereur. Kunrad envoya le premier en ambassade à Constantinople, vraisemblablement pour le mettre hors d'état de nuire; il força l'autre, dans un grand concile de vingt-deux évêques, qu'il tint cette année encore à Francfort, à renoncer aux armes et à prendre l'habit ecclésiastique. Avec cet événement se termina cette tentative contre l'empereur, bien que l'esprit d'inimitié ne fût pas étouffé partout, et que plus d'un germe de nouvelles discordes fermentât dans un sol fécond.

L'empereur ne dissimula pas la joie que lui causait ce dénoûment, et il ne manqua pas de tirer un avantage durable de sa prompte victoire. Qui eût osé lui résister dans ce moment? Aux fêtes de Pâques de l'an 1028, il rassembla les princes de l'empire à Aix-la-Chapelle; et avec leur assentiment, le jour même de Pâques, jour anniversaire de son couronnement comme empereur, il fit sacrer et couronner par Piligrin, archevêque de Cologne, son fils Heinrich, alors âgé de onze ans, comme roi et son successeur à l'empire, avec une grande solennité et à la satisfaction générale. Puis suivirent des jours tranquilles. L'empereur voyagea dans l'empire, ainsi que le jeune roi Heinrich conduit par son gouverneur, l'évêque Bruno d'Augsbourg, et partout l'ordre et la paix furent établis ou consolidés. Mais ces jours s'écoulèrent rapidement. Bientôt arrivèrent de nouveaux malheurs. Il fallut faire une guerre pernicieuse contre les Polonais, et une guerre affligeante contre les Hongrois, et dans l'intérieur du Teutschland se passèrent des événements qui, s'ils ne causèrent aucun danger, furent pourtant déplorables de leur nature et sans doute très-douloureux pour l'empereur. Toutes ces choses exercèrent une action d'autant plus profonde qu'elles arrivèrent en même temps, et qu'elles acquirent ainsi une force d'ensemble qu'elles n'avaient nullement dans leur origine et dans leur but.

Nous avons dit que Bolislav l'Audacieux, roi de Pologne, avait repris avec arrogance et insulte, et sur un plan plus vaste, ses anciens projets contre le Teutschland; que la mort l'avait empêché de les exécuter, et que Mjesko, son fils et son successeur, s'était vu, par le mouvement de peuples soumis et par les prétentions de son frère Otto à la couronne, impliqué dans des difficultés qui paraissaient d'autant plus grandes que le nouveau roi avait moins l'esprit de son père. Nous avons en même temps remarqué que le roi Kunrad aurait sans doute réussi à venger la honte que les Polonais avaient imprimée au Teutschland, s'il avait pu, dans ces circonstances, entreprendre une expédition contre ce peuple. Toutefois les relations du roi et de l'empire rendaient une telle expédition impossible, et le moment favorable passa sans que l'on en profitât. Après que la Lotharingie eut été calmée, la France effrayée, l'Italie soumise, la couronne impériale obtenue, la Bourgogne assurée, les Danois rendus amis, et les querelles de Souabe arrangées, il paraît que l'empereur Kunrad songea à revenir sur ce qui avait été négligé, sans faire attention qu'en Pologne aussi beaucoup de choses avaient changé dans les quatre dernières années. L'an 1029, Kunrad célébra la Pentecôte à Mersebourg. Là, de concert avec les princes de Saxe

et de Thuringe, il résolut de conduire une armée contre les Polonais. Les levées se firent; le jour fut fixé; Liezeke ou Leizkau, près de Magdebourg, fut désigné pour rendez-vous. L'empereur laissa sa femme à Mersebourg, et se mit à la tête de l'armée. Mais l'expédition fut malheureuse. L'empereur fut trompé: la trahison l'égara dans des contrées impraticables, dans des déserts, dans des marais, dans des forêts, et il arriva enfin, fatigué lui-même et avec une armée harassée, devant la ville de Budissin ou Bautzen, où il ne voulait pas aller. Pour faire du moins quelque chose, il suivit le conseil de quelques-uns de ses fidèles, et assiégea cette ville qui jadis avait déjà appartenu à l'empire des Teutschs. Mais les Polonais qui formaient la garnison de Bautzen firent une si vigoureuse résistance, que l'empereur fut forcé de lever le siége après de grandes pertes, et de retourner en Saxe. Il remit à l'année suivante le renouvellement de l'entreprise.

Mais cette année, 1030, une autre guerre fut nécessaire contre Étienne, roi de Hongrie, le pieux fondateur du christianisme parmi son peuple, beau-frère de l'empereur Heinrich II. Les causes de cette guerre s'étaient amassées depuis longtemps. Il ne pouvait y avoir rien de commun entre les Bavarois et les Hongrois. Ils avaient trop souffert les uns des autres pour se sentir une affection mutuelle après un si court intervalle. Depuis quelque temps, il est vrai, des relations paisibles et amicales avaient existé entre les Bavarois et les Hongrois; mais elles n'avaient été que l'œuvre des princes, et n'avaient pas poussé de racines dans les deux peuples. Tant que le pieux empereur Heinrich II, qu'aimait et honorait le roi Étienne, et qu'il égalait en sentiments religieux, occupa le trône des Teutschs, la bonne intelligence se maintint; mais lorsque cet empereur eut quitté la vie, l'ancien esprit se réveilla chez les peuples du moins, si le roi Étienne resta semblable à lui-même. Il ne fallait qu'une occasion pour faire courir les deux partis aux armes. Werinher, évêque de Strasbourg, la fournit.

Werinher, comme nous l'avons dit, avait été envoyé par l'empereur Kunrad en ambassade à Constantinople. Il avait passé par la Hongrie, et connaissant bien la dévotion du roi Étienne, il avait cherché à en abuser dans son intérêt particulier. Il prétendit, sans aucun doute pour être exempt de tout péage, et même pour traverser le pays aux frais du roi, qu'il allait en pèlerinage à Jérusalem. Mais son train de voyage le convainquit de mensonge. Car il avait une suite nombreuse d'hommes; une suite plus nombreuse encore d'animaux, de chevaux, de bœufs, de moutons, de porcs; de plus, il était richement pourvu de tout ce qui sert aux commodités et aux plaisirs de la vie. Le roi Étienne lui refusa donc le passage dans ses États, soit qu'il fût indigné de son impudence, soit que son mensonge lui inspirât de la méfiance, soit qu'il ne crût pas sage de montrer de près à son peuple, qu'il voulait gagner à la religion chrétienne, la mollesse et le luxe d'un prêtre de cette religion. Quoi qu'il en soit, rien ne put le décider à revenir sur sa défense, pas même la déclaration que l'évêque était ambassadeur de l'empereur. Werinher fut forcé de revenir en Bavière, et ne put qu'avec de grandes difficultés continuer son voyage par Venise (6).

Cet événement réveilla chez les Bavarois leur ancien ressentiment; et comme probablement l'empereur en manifesta aussi son mécontentement, Albrecht, comte de la Marche bavaroise d'Autriche, n'hésita pas à commettre des hostilités contre les Hongrois. Étienne, qui croyait être dans son bon droit, qui vit peut-être dans ces hostilités un nouveau motif de méfiance contre l'empereur, qui pouvait d'autant moins exposer son peuple à des vexations sous le rapport temporel qu'il s'opposait plus à lui dans les choses spirituelles et religieuses, Étienne crut devoir tirer vengeance de cette conduite injuste ou légère. Aussitôt, par ses ordres, de grandes bandes de Hongrois passèrent la frontière, exercèrent à leur manière des ravages sur divers points, et mirent tout le duché de Bavière en danger.

Le duché de Bavière était soumis immédiatement à l'empereur, à cause de la minorité du duc Heinrich. Depuis que ce Heinrich, fils de l'empereur, avait été couronné roi et son successeur à l'empire, Kunrad avait espéré trouver dans le duché le moyen d'arranger dignement ses malheureuses querelles avec son beau-fils Ernst, duc de Souabe, qui était encore prisonnier à Gibichenstein. Il voulait donner ce duché à cet infortuné jeune homme, dont le sort inquiétait le cœur maternel de l'impératrice sa femme, au point que plus d'une fois peut-être sa vie domestique en fut troublée. Il espérait, à ce qu'il paraît, que cet arrange-

ment satisferait le fils aussi bien que la mère, tandis que lui-même n'aurait plus rien à craindre du duc Ernst, parce que celui-ci, lors même qu'il n'aurait pas profité des leçons de l'expérience, trouverait difficilement parmi les Bavarois un parti aussi considérable que celui qu'il avait trouvé en Souabe, dans sa patrie, dans le pays de son enfance. Dans le fait, pendant que l'empereur, avant la campagne contre les Polonais, séjourna en Saxe, un traité fut conclu entre lui et le jeune duc; la disposition principale en était que le duché de Bavière serait donné au duc Ernst. Ce traité toutefois n'avait pas été mis à exécution, vraisemblablement à cause de la malheureuse expédition contre les Polonais. Et les nouvelles relations dans lesquelles on se trouva, sur ces entrefaites, engagé avec les Hongrois, en rendaient maintenant l'exécution sinon impossible, du moins imprudente. Bien plus, l'empereur jugea nécessaire de marcher sans retard en personne avec une nombreuse armée contre les Hongrois, pour protéger la Bavière et l'empire, et pour ne pas laisser aux Hongrois le temps de sentir se réveiller en eux leur ancienne ardeur de pillage. Mais Kunrad crut en même temps devoir prendre de nouveaux arrangements avec son beau-fils le duc Ernst, afin que cette malheureuse affaire fût enfin mise de côté. Il résolut donc d'investir de nouveau Ernst du duché de Souabe; toutefois il crut nécessaire de séparer entièrement ce jeune prince des hommes sur lesquels précédemment il s'était le plus fermement appuyé. Il pouvait espérer que le duc, reconnaissant d'une telle générosité, ne ferait pas difficulté de renoncer à ces hommes qu'il était si facile de représenter comme les séducteurs de sa jeunesse, comme les véritables auteurs et fauteurs malintentionnés de tout le mal. Mais l'empereur ne connaissait pas son beau-fils; il le mettait sous la mesure commune des princes: aussi, comme nous le verrons, se vit-il trompé de la manière la plus douloureuse dans ses calculs.

Pendant l'hiver, l'empereur fit les préparatifs nécessaires pour la guerre contre les Hongrois. Mais, dès le mois de janvier 1030, les Polonais firent en grand nombre et avec impétuosité irruption dans le Teutschland. Le bonheur avec lequel l'attaque des Teutschs avait été détournée l'année précédente avait, à ce qu'il semble, augmenté de beaucoup l'autorité du roi Mjesko parmi son peuple; devant lui son frère Otto avait été forcé vraisemblablement alors de s'enfuir du pays: il pouvait disposer des forces des Polonais; et ceux-ci n'avaient pas besoin d'être particulièrement excités à une expédition de brigandage contre les odieux Teutschs. Et une circonstance fortuite rendit encore le moment plus favorable pour les Polonais. Le markgraf Thietmar mourut vers la fin de l'année précédente, et sa mort mit le désordre dans les mesures établies pour la défense de ces contrées. Il paraît en conséquence que les Polonais, lors de leur irruption, trouvèrent à peine quelque résistance; ils furent d'ailleurs conduits par des Teutschs, qui, entraînés par quelque passion sauvage, avaient renoncé à leur patrie et même au christianisme, ou qui, chassés de leur patrie et dominés par le ressentiment, les stimulaient à la vengeance et à la cruauté. Parmi eux on remarquait par-dessus tous Sigefried, fils du markgraf Odo, oncle du comte Esik (de Ballenstedt), qui avait été moine dans le couvent de Nienbourg sur la Saale, fondé par son père, mais qui, après la mort de son père, avait quitté le froc, et s'était réfugié en Pologne pour chercher dans le paganisme un dédommagement à la contrainte du cloître.

Mjesko passa l'Elbe, et ses bandes commirent les plus terribles cruautés. On dit qu'entre l'Elbe et la Saale, plus de cent localités furent anéanties par le fer et le feu; on raconte que plus de dix mille personnes, hommes et femmes, furent traînées en captivité. Mjesko fit saisir comme un esclave vulgaire le vénérable Liuzo, évêque de Brandebourg. L'ennemi ne respecta ni le sacré ni le profane: des femmes, religieuses et nobles, furent égorgées; des femmes enceintes périrent par l'épée ou furent percées à coups de lance; la vieillesse la plus avancée, la tendre enfance n'éveillèrent pas de pitié dans ces hommes barbares, et le lit de douleur même des malades ne les fit pas reculer. Enfin, lorsque toute atrocité fut épuisée, ils se retirèrent, soit parce que le pays était complétement dévasté et qu'ils étaient suffisamment chargés de butin, soit parce que le vaillant comte Theoderich allait arriver pour mettre un terme à ces infamies.

Kunrad fut sans doute profondément affligé de ces événements, qui du reste (tant il y avait peu de confiance) donnèrent occasion

à Hildeward, évêque de Zeitz, de transporter son siége à Naumbourg. Mais l'empereur ne pouvait remédier au mal ni en tirer aussitôt vengeance; les Polonais s'étaient retirés. S'il s'était décidé à les poursuivre, les Hongrois auraient ravagé le duché de Bavière tout aussi cruellement, peut-être plus cruellement encore. Il laissa donc aux Saxons et aux Thuringiens le soin de se tirer d'affaire comme ils pourraient, et persista dans l'intention d'entrer en campagne contre les Hongrois. Mais avant de commencer cette expédition, l'affaire de son beau-fils devait être réglée, afin qu'au milieu de ces désastres publics les douleurs domestiques fussent du moins réduites au silence.

L'empereur célébra les fêtes de Pâques à Ingelheim. Il y invita le duc Ernst, auquel il donna la liberté. Le duc y vint. Aussitôt l'empereur lui rendit le duché de Souabe, à la condition toutefois qu'il poursuivrait par tous les moyens, comme ennemi de l'empire, Wernher, comte de Kybourg, qui ne s'était pas encore soumis, et qu'il s'y engagerait par serment.

On ne peut le nier, l'empereur, après tant de condescendance pour sa femme et de bonté pour son beau-fils, pouvait bien croire que ces conditions étaient équitables et même très-douces, et qu'il était autorisé à les imposer; on ne peut nier non plus qu'après les malheurs de la Saxe et les dangers de la Bavière, Kunrad ne pouvait exposer la Souabe et la Bourgogne à de nouvelles secousses. Mais le duc Ernst, chez qui le sentiment de l'injustice de son beau-père s'était nourri et accru dans la prison de Gibichenstein, crut, en recevant de nouveau le duché de Souabe, ne faire autre chose que rentrer dans ce qui lui appartenait; il lui fallait renoncer en silence à son droit sur la Bourgogne, dont il n'était nullement question; et il devait non-seulement repousser, mais encore poursuivre un homme qui s'était intéressé à sa jeunesse; qui avait combattu pour lui; qui, pour lui, avait tout perdu; un homme qui, pour lui, s'était exilé et avait adopté la vie d'un vagabond; un homme resté fidèle dans toutes les circonstances, le comte Wernher en un mot! Voilà ce qui était, à ses yeux, une injonction dure, cruelle, honteuse. Il repoussa donc les exigences de l'empereur, quitta la cour, et prit la fuite, fermement résolu à partager fidèlement, s'il le fallait, le sort des fidèles, et à vaincre ou à mourir avec son ami, avec Wernher.

Cette fuite du jeune prince embarrassa l'empereur, et mit au désespoir l'impératrice, mère du duc. Il n'y avait pas de temps à perdre. Il fallait que l'empereur partît pour la guerre contre les Hongrois; mais il ne pouvait non plus quitter une épouse chérie sans lui laisser quelque consolation, et il était nécessaire d'ôter au duc Ernst et à ses amis la possibilité d'exciter des troubles dangereux.

Dans ces circonstances, l'empereur, avec l'assentiment de tous les princes de l'empire qui se trouvaient présents, déclara le duc Ernst ennemi de la chose publique, et lui retira pour toujours le duché de Souabe. Il le donna à un jeune frère d'Ernst, nommé Hermann; et comme celui-ci n'était pas encore en âge de diriger les affaires, il confia le gouvernement du pays à Warmann, évêque de Constance (2). Il demanda aux évêques d'excommunier Ernst, ennemi de l'empire, et tous ses adhérents, dont lui-même confisquait les biens, parce qu'ils étaient ennemis de la justice et de la paix. Les évêques hésitèrent. Ils connaissaient l'influence de l'impératrice Gisela sur son mari, et craignaient la puissance de l'amour d'une mère pour son premier-né. Mais Gisela appréciait la position. Elle reconnut que son malheureux fils Ernst ne pouvait être sauvé, et que le destin réserverait une fin déplorable à tous ses enfants, si elle ne tenait pas fermement à son mari. Elle fit donc la déclaration officielle et solennelle que, quelque chose qui arriverait à son fils mal conseillé, elle ne chercherait jamais à venger son malheur, et qu'elle n'aurait jamais de ressentiment contre ceux qui auraient été mêlés à cette triste affaire. Après cette déclaration, les évêques prononcèrent l'excommunication, comme l'empereur l'avait demandé. Puis Kunrad quitta cette contrée, et se rendit à l'armée qu'il avait résolu de mener contre les Hongrois.

Quant au duc Ernst, agité par la crainte et la douleur par la colère et l'amour, par des sentiments nobles et ignobles, il se réunit au comte Wernher, puis, accompagné d'un petit nombre de fidèles, il alla d'abord trouver son cousin Odo, comte de Champagne. Il lui demanda conseil et secours. Mais Odo ne reconnaissait pas plus que l'empereur les droits du duc sur le royaume de Bourgogne. Il ne put donc ni ne

voulut faire cause commune avec lui, et repoussa ses instances. Après cette tentative faite sans succès, il ne resta plus à ce jeune homme proscrit et abandonné, que sa mère elle-même avait délaissé, d'autre ressource que son épée et la fidélité de son ami Wernher et du petit nombre d'hommes qui avaient attaché leur sort au sien. Il repassa le Rhin avec eux, et revint dans le pays où il était né et dont il avait été duc dès son enfance. La petite troupe se cacha dans les retraites les plus inaccessibles de la forêt Noire, et soutint par le brigandage et la chasse une misérable vie. Comme on avait détaché des hommes armés pour prendre le duc et les siens, il se jeta sur le rocher fortifié de Falkenstein, et de là, pressé par la nécessité, il accabla le pays. La forteresse était sûre, et ses habitants pouvaient braver toute attaque; mais le manque de vivres pour eux-mêmes et de fourrage pour leurs chevaux les força d'étendre leurs courses toujours plus loin. Le comte Manegold, qui tenait un fief considérable de l'abbaye de Reichenau, reçut de l'évêque Warmann, gouverneur du duché de Souabe, la mission de surveiller le duc Ernst et ses compagnons sur le Falkenstein, d'empêcher leurs courses dans les environs, et de bloquer toujours plus étroitement le château de tous côtés. Bientôt ce comte parvint à enlever par adresse à ces malheureux, dans un pâturage, les beaux chevaux en qui ils se fiaient pour leurs courses aventureuses. Cette perte était irréparable. Ernst, Wernher, tous reconnurent qu'il ne leur restait plus qu'à mourir les armes à la main ou de faim, ou de se remettre lâchement à la merci de l'empereur, ce qui, après tout, ne pouvait non plus aboutir qu'à la mort, à la prison, au bannissement. Il ne leur fut pas difficile de choisir. Après s'être procuré d'autres chevaux, quoique mauvais, ils quittèrent le 17 août la forteresse et la forêt. Là même ils rencontrèrent le comte Manegold et ses hommes, peu contre beaucoup. Aussitôt l'attaque. La lutte fut horrible. Manegold et les siens combattirent en braves pour l'honneur, la gloire et les récompenses; Ernst et les siens combattirent comme des héros qui se sont voués à la mort, avec la rage du désespoir, pour la vie, le salut ou une prompte fin. Manegold tomba et beaucoup des siens tombèrent avec lui; le duc Ernst, qui n'épargnait personne et que personne n'épargnait, fut couvert de blessures, et trouva la mort qu'il cherchait; Wernher, son ami, fut tué à côté de lui; et le combat ne cessa que lorsque ses partisans eurent péri, tous jusqu'au dernier.

On ne peut le nier, Ernst, duc de Souabe, était dans son tort; du moins, dans sa patrie, il s'était mis en opposition si tranchée avec l'ordre social, qu'il devait succomber. Aussi ne blâma-t-on pas l'empereur d'avoir ordonné contre lui les mesures les plus dures, et l'on admire dans l'impératrice Gisela la force d'âme avec laquelle elle comprima le plus noble sentiment d'une femme, l'amour maternel, et abandonna son malheureux fils à son sort. Mais on ne niera pas non plus que le duc Ernst était fermement convaincu de la justice de sa cause, et même, dans son entêtement, se révéla un esprit élevé. Aussi la mort d'un jeune prince qui renonça à un duché, aux honneurs du monde, à tout ce que la vie offrait de brillant, pour ne pas être un traître envers un ami qui avait embrassé sa cause, et qui s'était montré prêt à mourir comme à vivre avec lui, cette mort d'une noble victime a excité l'intérêt général de ses contemporains et de la postérité. L'excommunication fulminée contre lui fut levée; son corps fut enseveli dans l'église de la Sainte-Vierge, à Constance. Son noble courage, son esprit héroïque, son malheur et l'inviolable fidélité entre lui et son ami le comte Wernher, ont fourni un digne sujet à la poésie jusqu'à nos jours, huit siècles après ces tristes événements.

CHAPITRE V.

GUERRE AVEC LES HONGROIS ET PAIX AVEC LES POLONAIS. — QUERELLES AVEC LES BOHÊMES ET LUTTES AVEC LES LIUTITZES. — RÉUNION DU ROYAUME DE BOURGOGNE A L'EMPIRE TEUTSCH.

De l'an 1030 à l'an 1035.

Pendant que ces événements aventureux et sanglants se passaient dans la forêt Noire, l'empereur avait commencé contre les Hongrois la guerre dont nous avons fait connaître les causes; mais il était difficile que, même par la guerre, il visât à autre chose qu'à une paix supportable, s'il reportait ses regards sur le Teutschland septentrional et sur les Polonais. Plus cette paix serait vite conclue, plus elle devait être agréable au roi. Aussi, pour ef-

frayer Étienne, roi de Hongrie, Kunrad pénétra avec vigueur dans ses États jusqu'au Raab, et parla, à l'égard des Hongrois, un langage ferme, menaçant, méprisant. En même temps, et sans doute à l'instigation de l'empereur, Brezislav, prince des Moraves, fils d'Othelrik, duc de Bohême (1), se jeta avec des bandes nombreuses et avec une grande audace dans la Hongrie, contre la volonté de son père, qui, s'il ne violait pas la foi jurée, n'était pourtant pas favorable aux Teutschs.

Le roi Étienne fut effrayé de cette double attaque, comme Kunrad s'y était attendu; mais la crainte ne l'amena pas, comme Kunrad s'y était également attendu, à ce point de faiblesse de solliciter la paix de l'orgueilleux empereur, qui avait élevé contre lui une guerre injuste. Il ordonna des jeûnes et des prières dans son royaume pour implorer du Seigneur, en qui son âme mettait sa confiance, secours contre l'ennemi et protection pour son peuple. Et sa foi ne le trompa point. Ses Hongrois, en se retirant, ne laissèrent derrière eux qu'un désert. L'armée teutsche ne trouva que des forêts, des fleuves et un pays désolé. Ce fut au tour de l'empereur à s'effrayer, et d'autant plus sans doute qu'Othelrik, duc de Bohême, ordonna aussi à son fils de ne pas combattre les Hongrois. Dans cet état de choses, il avait plus qu'Étienne besoin d'un accommodement tolérable avec ce roi. Il réussit à le conclure; mais il est difficile de croire ce que l'on nous dit, soit de la manière dont se fit cet arrangement, soit de ses conditions. Il paraît toutefois que l'empereur, voyant bien qu'un traité ne pouvait être conclu par lui, parce que Étienne n'en faisait pas la proposition, et qu'il ne croyait point pouvoir la faire lui-même, s'éloigna et chargea d'arranger cette affaire des prêtres adroits, particulièrement Égilbert, évêque de Freisingen, qui avait été chancelier sous Heinrich II, et qui, depuis la mort de Bruno, évêque d'Augsbourg (2), était gouverneur du jeune roi Heinrich, fils de Kunrad II. Voici ce que l'on raconte : « L'empereur, hors d'état de pénétrer dans le royaume de Hongrie, tira, en pillant et en incendiant la frontière, une vengeance suffisante des injures reçues, et rétrograda ensuite pour achever en temps opportun ce qu'il avait commencé. Mais son fils, le roi Heinrich, à peine sorti de l'enfance, et qui était confié à Égilbert, évêque de Freisingen, reçut une ambassade du roi Étienne, qui demandait la paix. Heinrich l'accorda à l'insu de son père, et seulement d'après le conseil des princes de l'empire. Et certes c'était chez lui un acte de justice et sagesse de faire amitié avec un roi injustement blessé, qui pourtant demandait grâce volontairement. » C'est par ces assertions que se terminent les récits de la guerre de l'empereur Kunrad contre Étienne, roi de Hongrie.

En tout cas, la paix avec les Hongrois permit à l'empereur de marcher enfin contre les Polonais pour défendre ou venger l'empire de leurs insultes. Cette entreprise fut couronnée d'un grand succès; mais Kunrad le dut vraisemblablement aux troubles qui désolaient la Pologne, et très-peu à sa propre puissance et à ses propres exploits. En effet, Otto, frère de Mjesko, s'était enfui chez les Russes, anciens ennemis des Polonais. De là il s'adressa à Kunrad, et promit de se soumettre à la suzeraineté de l'empire teutsch, si l'empereur voulait soutenir une entreprise qu'il méditait, et si, par cette attaque commune contre Mjesko, il arrivait au souverain pouvoir en Pologne. L'empereur accéda à cette proposition; mais avec la résolution évidente de ne rien faire lui-même de grand, mais d'enflammer seulement, d'alimenter la guerre civile entre les Polonais, et d'en tirer parti. Il se rendit donc en Saxe; et dans l'automne de l'an 1031 il s'avança avec une petite armée, composée de Saxons, dans le pays entre l'Elbe et l'Oder, que les Polonais occupaient. En même temps Otto se jeta de l'autre côté sur la Pologne, et son apparition parmi ses compatriotes causa, à ce qu'il paraît, un grand mouvement : car Mjesko s'était rendu généralement odieux comme prince par la violence de sa domination; et comme homme il s'était fait mépriser par l'immoralité de sa conduite. Dans le principe, l'empereur ne fit donc pas de progrès, et il ne pouvait en faire, parce que ses forces étaient trop peu considérables. Mais lorsque les conséquences de l'irruption du prince Otto en Pologne se développèrent avec un caractère de plus en plus dangereux, le roi Mjesko reconnut qu'il ne lui restait quelque espoir de se maintenir que s'il pouvait traiter avec l'un de ses ennemis, avec l'empereur. Il s'adressa donc à celui-ci; et Kunrad, sans s'inquiéter de son allié, n'hé-

sita pas à faire la paix. Mjesko rendit à l'empire le pays de Liusizi (peut-être la haute Lusace), que Bolislav avait conquis, ainsi que quelques villes hors de ce territoire ; il lui fallut aussi rendre ou compenser le butin, en hommes et en choses sans doute, que les Polonais avaient fait durant ces dernières années dans les limites de l'empire. Mais cette paix ne sauva pas le roi Mjesko. Un mois à peine après qu'elle eut été conclue, il se vit forcé de prendre la fuite devant son frère et devant les Polonais révoltés. Il se rendit en Bohême auprès du duc Othelrik, qui lui-même s'était montré infidèle envers l'empereur pendant la guerre contre les Hongrois. Le nouveau prince des Polonais, Otto, qui, du reste, n'était pas, à ce qu'il paraît, meilleur que Mjesko comme prince et comme homme, envoya aussitôt la couronne et les autres insignes de la royauté à Kunrad, bien que celui-ci ne se fût pas inquiété de lui, et lui promit humblement de lui rester soumis.

Ces événements inquiétèrent Othelrik, duc de Bohême. Il craignit que l'empereur ne tournât désormais ses armes contre lui pour le châtier de sa conduite douteuse ou de sa trahison. Il tenta donc aussi de rentrer dans les bonnes grâces de Kunrad. Il offrit de lui livrer le roi Mjesko, venu vers lui en suppliant. L'empereur rejeta cette offre faite sans pudeur et sans honneur. « Je ne veux point, dit-il, acheter un ennemi d'un ennemi. » Ce mot a été admiré ; cependant il est facile de voir ce que l'empereur eût pu gagner en devenant maître de la personne d'un homme qui n'avait plus ni soldats ni territoire, et dont pour cela même l'inimitié ne semblait plus être dangereuse. Mais les choses prirent tout à coup une tournure nouvelle et inattendue.

Otto, le nouveau prince des Polonais, fut assassiné, par un de ses affidés, selon les uns ; selon les autres, à cause de sa cruauté et de son inhumanité, à l'instigation de ces frères. Pourtant la première de ces assertions laisse tout dans l'incertitude ; et d'ailleurs Otto avait à peine eu le temps de donner carrière à son inhumanité et à sa cruauté. Mais peut-être s'était-il attiré la haine de son peuple, qui venait de se soulever pour lui et de contraindre son frère à s'enfuir du pays, parce qu'il s'était permis d'envoyer la couronne et le sceptre à l'empereur, au roi des Teutschs détestés, pour se soumettre avec sa nation à cet étranger. Cette conjecture, fondée sur l'incontestable sentiment national des Polonais, semble confirmée par cette circonstance que Mjesko osa non-seulement revenir parmi son peuple aussitôt après la mort d'Otto, mais put encore rentrer en possession du pouvoir suprême. Mais Mjesko n'était plus le même ; ses forces étaient brisées ; sa foi en la fortune était anéantie. Il se crut aussi hors d'état de soutenir encore contre l'empereur une guerre que celui-ci, séjournant en Saxe, semblait préparer. Il chercha donc de toute manière, et particulièrement par l'impératrice Gisela, à gagner les bonnes grâces de Kunrad. Et celui-ci, dont les pensées se reportaient constamment vers le midi, ne pouvait non plus désirer la continuation de ces luttes désastreuses dans ces contrées dévastées et malheureuses. Il n'était donc nullement éloigné d'un arrangement honorable, tel qu'on semblait pouvoir l'obtenir maintenant. On tomba d'accord. Au mois de juillet de l'an 1032, Mjesko vint à la cour de l'empereur, à Merseburg. Il fut reçu avec bienveillance, et le traité, désiré des deux côtés, fut conclu.

Mais il est difficile de dire quelles en furent réellement les conditions. On assure que Mjesko se soumit à l'empereur, et s'obligea à un tribut ; l'on assure aussi tantôt que l'empereur partagea la province des Polonais, tantôt qu'il partagea le royaume que Mjesko avait possédé seul en deux ou trois parties ; qu'il n'en laissa qu'une à Majesko et donna l'autre ou les deux autres à un ou à deux autres princes, pour affaiblir la puissance de ce peuple (3). Mais ces assertions sont conçues en termes si vagues qu'elles éveilleraient le doute, lors même que l'on n'y trouverait pas de contradictions. D'après l'état des choses, il n'est nullement vraisemblable que Mjesko se soit soumis en qualité de prince des Polonais au roi teutsch, et qu'il ait fait de la Pologne entière un fief de l'empire teutsch ; il est tout aussi peu vraisemblable que l'on ait donné à l'empereur, qui n'avait pas gagné la bataille sur les Polonais, qui n'avait pas occupé leur pays, qui, bien plus, n'était pas même venu en Pologne, le droit de partager toute la Pologne en deux ou trois parties, et de les inféoder arbitrairement ; on doit plutôt croire qu'il n'est question que des pays situés entre l'Elbe et l'Oder, et peut-être aussi au delà de l'Oder, lesquels, conquis autre-

fois par les Teutschs, avaient été soumis à la suzeraineté de leur empire, puis abandonnés, toujours sous cette suzeraineté, aux princes des Polonais, et enfin déclarés par Bolislav indépendants de l'empire teutsch : ces pays furent ramenés sous la suzeraineté de l'empire, divisés en deux ou trois parties, et les princes partiaires, dont Mjesko était l'un, se soumirent à l'empereur. Au surplus, c'est là une chose peu importante, parce que cette nouvelle institution ne dura que peu de temps, et que bientôt Mjesko redevint seul maître dans tous ces pays. Le résultat le plus important et le plus satisfaisant de tous ces conflits entre les Teutschs et les Polonais, fut qu'à partir de ce moment la tranquillité dura longtemps, et que le Teutschland jouit, de ce côté, de la sécurité dont il avait besoin pour que les pays depuis l'Oder jusqu'à l'Elbe et même jusqu'à la Mulde, jusqu'à la Saale, ne fussent pas complétement changés en solitude, et ne perdissent pas même les germes d'un avenir meilleur. Les Teutschs renoncèrent à l'idée de faire des conquêtes au delà de l'Oder, et, dans le pays des Polonais, il s'était répandu des semences si fécondes de discordes intérieures, que de leur côté ils ne pouvaient être tentés de chercher de la gloire ou du butin dans des guerres contre les Teutschs.

Après être arrivé à cette paix avec les Polonais, Kunrad semble s'être arrêté à la résolution de profiter de ces heureux événements pour terminer aussi les dissentiments qui existaient encore entre l'empire et d'autres peuples slaves. Il voulut châtier Othelrik, duc de Bohême, et forcer les Liutitzes à se soumettre.

Othelrik, en effet, avait encore une fois montré ses dispositions hostiles, et gravement provoqué la colère de l'empereur. Kunrad l'avait appelé à la même cour plénière de Mersebourg où Mjesko se déclara son sujet ; mais, au mépris de cet appel, il ne s'y était point présenté.

Quant à ce qui concerne les Liutitzes, il est difficile, peut-être impossible d'éclairer, même jusqu'à un certain point, l'histoire des peuples slaves des contrées septentrionales. Les monuments sont trop pauvres, les indications trop décousues. Précédemment on désignait sous le nom de Liutitzes un peuple particulier du Nord, qui habitait peut-être la Poméranie. Maintenant on peut à peine s'empêcher d'admettre que ce nom est très-souvent employé pour tous les peuples slaves qui se maintenaient indépendants de l'empire teutsch. Peut-être était-il devenu si célèbre depuis que les Liutitzes ou Luitizes avaient donné le signal du grand et horrible soulèvement des peuples slaves contre la domination teutsche et contre le clergé chrétien, soulèvement dont nous avons parlé plus haut; et peut-être cela explique-t-il pourquoi les Liutitzes sont toujours considérés comme des Slaves païens? Ce soulèvement fut, il est vrai, paralysé dans son cours; les Teutschs aussi s'étaient avancés de nouveau fort avant dans les pays slaves; mais probablement les Wagriens et les Abodrites seuls furent réellement vaincus et forcés à se soumettre. La guerre continua avec les autres peuples, que dès lors on nomme d'habitude Liutitzes, et elle se prolongea mollement et lentement pour le malheur des deux partis. Peut-être les incursions des Polonais dans les Marches teutsches avaient-elles aussi influé sur cette guerre, sans que les Teutschs eussent profité de cette influence. Dans les derniers temps, les Slaves, appelés Liutitzes, avaient regagné la rive de l'Elbe; ils passaient ce fleuve tantôt au dessus, tantôt au dessous de l'embouchure du Havel, et répandaient en Saxe le malheur et la ruine. Pour porter remède à cette désolation, l'empereur prit position près de Werben, et fit les préparatifs d'une expédition dans le pays des Liutitzes.

Sur ces entrefaites, on lui apporta la couronne du royaume de Bourgogne et les autres insignes de la dignité royale, avec la nouvelle que Rudolf, le dernier roi des Bourguignons, était mort le 6 septembre. Cette nouvelle, qui assurément n'était pas inattendue, mais qui pouvait surprendre, engagea l'empereur à ajourner ou à modifier ses projets : car il savait bien que, s'il tenait la couronne de Bourgogne, il ne possédait pas le royaume lui-même, et qu'il ne devait pas rester longtemps absent, s'il ne voulait pas livrer à une puissance étrangère, au moment de le saisir, le prix de beaucoup de maux publics et d'un grand malheur domestique. Dans le fait, il accourut vers le Teutschland méridional, prit sa résidence à Strasbourg, et y rassembla une armée avec laquelle il songeait à marcher sur la Bourgogne, malgré la saison avancée. Mais la nouvelle

année 1033 arriva avant qu'il lui fût possible de réunir cette armée; et cet intervalle fut assez long pour changer sous plus d'un rapport l'état des choses.

Odo ou Eudes, comte de Champagne, pénétra avec des troupes exercées dans le royaume de Bourgogne, qu'il s'était accoutumé à considérer comme son héritage. Il réduisit sous son pouvoir une partie considérable du pays. Il s'empara des forteresses de Neufchâtel et de Morat, y mit de fortes garnisons, et se rendit maître de plusieurs villes, tantôt par la force, tantôt par la ruse. Mais il ne trouva point le favorable accueil qu'il avait espéré recevoir de tous les Bourguignons : car la suite d'années qui séparait les premières négociations entre Heinrich II et le roi Rudolf et la mort de ce roi, n'avait pas manqué son effet sur les esprits, et la désunion et l'incertitude avaient pris la place de l'ancienne confiance. Aussi le comte Odo, bien que ce fût un homme résolu et audacieux, hésita-t-il à faire le dernier pas. Il ne prit point la dignité royale; et s'il est vrai qu'il dit à plusieurs reprises qu'il voulait être, non roi, mais lieutenant du roi, il est permis de croire qu'il ne prit position en Bourgogne que pour contraindre l'empereur à un accommodement en vertu duquel il obtiendrait du moins le gouvernement du pays, tandis que l'empereur en garderait la souveraineté. Il croyait peut-être que la marche des choses humaines lui fournirait tôt ou tard l'occasion de tirer un meilleur parti de relations ainsi réglées, pour faire enfin valoir dans toute leur étendue ses droits sur la Bourgogne. Mais ses projets, quels qu'ils aient été, échouèrent tous.

Au mois de janvier, l'empereur partit de Strasbourg, et entra en Bourgogne en se dirigeant par Bâle sur Soleure. Il ne rencontra nulle part de résistance. A Péterlingen se rassemblèrent autour de lui les grands et les petits vassaux du pays, aussi loin qu'il n'était pas occupé par Odo, et, le 2 février, ils le saluèrent et le couronnèrent roi. Cet heureux début inspira à l'empereur l'espérance de tout terminer promptement et d'un seul coup. Malgré le froid rigoureux de l'hiver, il mena son armée plus loin, et entreprit le siége des deux forteresses qui servaient de point d'appui à Odo, celles de Morat et de Neufchâtel. Mais c'était une entreprise d'une hardiesse trop folle; la gelée paralysa toute force : jeunes gens et vieillards se ressemblaient comme enveloppés de glace; hommes et bêtes s'abattaient roidis par le froid. Kunrad fut contraint de ramener son armée à Zurich, pour qu'elle ne fût pas entièrement détruite. Affligé de ce retard, quoique plusieurs vassaux de la partie du pays occupée par Odo se rendissent près de lui à Zurich, avec la veuve de Rudolf, et non sans danger, et lui prêtassent serment de fidélité, il résolut au commencement d'une saison plus douce, de porter la hache aux racines de l'arbre, et d'attaquer le comte Odo dans ses possessions héréditaires. Et afin de ne pas entrer, par cette attaque, dans de mauvaises relations avec le roi de France, il profita de l'hiver pour tranquilliser et gagner ce prince. A cette époque, la France avait pour roi Henri I[er], fils de Robert, petit-fils de Hugues Capet. C'était un jeune homme d'environ vingt ans, qui n'avait pour lui que sa jeunesse; il n'avait ni volonté, ni énergie, ni goût prononcé, ni activité. Mais il nourrissait une certaine haine contre le comte Odo, parce que celui-ci avait pris parti pour sa mère, qui avait cherché à l'éloigner du trône pour y placer Robert, son plus jeune frère. Poppo, abbé de Stablo, le détermina d'autant plus facilement à une alliance amicale avec l'empereur, que Kunrad promit de lui donner pour épouse, dès qu'elle aurait l'âge convenable, sa fille Mathilde, dont la beauté était remarquable (1). Alors l'empereur, sans que l'on s'y attendît et sans qu'on l'en empêchât, entra dans les plaines de la Champagne, tandis que le comte de ce pays préparait, dans les montagnes de Bourgogne, les moyens par lesquels il espérait pouvoir prévenir les attaques des Teutschs. Odo fut effrayé de cette invasion de l'empereur sur ses terres héréditaires. Les Teutschs y exerçaient de terribles ravages, et il n'était pas en état d'y porter remède. Pour mettre avant tout un terme à cette désolation et gagner le temps que demandaient de meilleurs préparatifs de défense, il se rendit auprès de l'empereur, parut devant lui avec humilité, et promit, ce qu'il n'avait nullement envie de tenir, d'évacuer la Bourgogne et de donner à l'empereur toute satisfaction. Kunrad se laissa-t-il jouer par le comte Odo? désira-t-il seulement donner aux Bourguignons l'occasion de manifester leurs passions, afin de les tranquilliser, et d'achever la formation de leurs factions, afin qu'il apprît à connaître ses

amis et ses ennemis? ou bien encore, inquiété par d'autres relations, désira-t-il terminer le plus promptement possible cette affaire? C'est ce que l'on ignore : mais il est certain que l'empereur accepta les offres d'Odo, reçut de lui le serment d'accomplir toutes ses promesses, se fit donner des otages, et repassa ensuite le Rhin avant que son adversaire eût évacué le royaume de Bourgogne.

Il courut de côté et d'autre pour protéger et ordonner autant qu'il le pourrait. Mais ce qui lui tenait surtout à cœur, c'était d'un côté la guerre désastreuse entre les Saxons et les Liutitzes, dont il avait à peine été témoin l'année précédente, et pour laquelle il n'avait rien pu faire, et d'un autre côté l'arrogance avec laquelle Othelrik, duc de Bohême, avait bravé son autorité impériale. Kunrad se rendit donc de nouveau en personne à Werben, en partie sans doute pour voir de ses propres yeux l'état des choses, en partie sans doute aussi pour faire mieux fortifier Werben, afin que ce château pût présenter quelque défense jusqu'à ce que, au printemps suivant, l'expédition projetée pût être entreprise; quant à Othelrik, il fit vraisemblablement armer contre lui, afin de l'attaquer encore cette année. Mais le duc de Bohême, ébranlé par le bonheur de l'empereur en Bourgogne, et frappé de ses armements, crut ne pas devoir pousser plus loin sa vieille insolence. Dans l'espoir d'apaiser par sa soumission la colère de l'empereur, il quitta son pays, vint dans le Teutschland, et se montra à Werben. Mais il se vit cruellement déçu dans ses espérances. L'empereur lui fit faire son procès; convaincu de trahison, il fut envoyé en exil. Voilà comment l'empereur atteignit en apparence l'un des buts auxquels il visait. Quant aux Liutitzes, il fallut encore une fois ajourner la guerre contre eux.

Le comte Odo de Champagne abusa de la confiance de Kunrad. Lorsque celui-ci se fut retiré de ses terres héréditaires, il n'abandonna nullement la partie du royaume de Bourgogne qui était déjà entre ses mains, mais il chercha à se fortifier mieux encore; il semble même avoir cherché à disposer par la ruse, par l'intrigue, par des artifices de toute espèce, l'autre partie, dont Kunrad avait déjà reçu l'hommage, à se détacher de l'empereur. L'empereur crut devoir prévenir cette perfidie avec autant de promptitude que d'énergie, pour terminer enfin l'affaire de la Bourgogne. C'est pour cela qu'il ajourna l'entreprise contre les Liutitzes; et pour le printemps de l'année suivante, 1034, il leva deux armées qui devaient pénétrer de deux côtés en Bourgogne. Avec l'une de ces armées, formée de Bavarois et d'Allemanni, il entra lui-même du Teutschland en Bourgogne; l'autre, formée dans l'Italie supérieure, et ayant à sa tête Héribert, archevêque de Milan, et le puissant Boniface, marquis de Toscane, élevé par l'empereur à cette dignité, remonta le val d'Aoste, franchit les neiges éternelles du Grand-Saint-Bernard, et enfin, sous la direction de Hubert, comte de Maurienne, atteignit heureusement les bords du Rhône. Partout où l'empereur se montra il fut salué comme seigneur et roi; les villes ouvrirent leurs portes; les forteresses tombèrent. Morat seul, où le comte Odo avait jeté ses plus vaillants guerriers, tint bon. A Genève, l'armée italienne opéra sa jonction avec l'armée teutsche. Alors les partisans d'Odo s'enfuirent de la partie occidentale du pays, comme il s'était enfui lui-même; et partout où la résistance fut essayée elle n'eut ni durée ni succès. D'autre part, les princes et les seigneurs accoururent se soumettre au plus puissant et au plus heureux. Kunrad s'avança au milieu d'eux, la couronne de Bourgogne sur la tête, et reçut leurs hommages et le serment de fidélité. Il ne jugea pourtant pas superflu de donner à la fidélité un lien plus fort que le serment, que ces seigneurs refusaient aussi rarement qu'ils se le rappelaient. Il se fit livrer un certain nombre des hommes les plus considérables comme otages de la loyauté de cette promesse. Et comme ensuite le marquis Boniface avait aussi forcé le château de Morat et fait la garnison prisonnière, toute la Bourgogne reconnut l'autorité de l'empereur et roi des Teutschs, de sorte que Kunrad put désormais regarder cette œuvre comme terminée, et sa quatrième couronne comme affermie sur sa tête.

Voilà comment fut ajouté à l'empire teutsch tout le pays des Hautes-Alpes, que la nature semble avoir jeté là comme éternelle limite de trois grands pays, autant pour favoriser le développement de la nationalité des peuples, sans laquelle une véritable civilisation est impossible, que pour faciliter les communications des hommes entre eux, grâce à de

grands fleuves. La frontière de l'empire teutsch à l'ouest s'étendit désormais de l'embouchure du Rhône, en remontant ce fleuve et la Saône, et en tournant au nord, à la Meuse; puis, en descendant la Meuse, vers l'Escaut, jusqu'à l'embouchure de ce dernier fleuve. Tout le royaume qu'avait jadis obtenu l'empereur Lothar, fils de Ludwig le Pieux, lorsque, deux cents ans auparavant, il avait partagé avec ses frères Ludwig le Teutsch et Karl le Chauve le puissant empire fondé par Karl le Grand, tout ce royaume appartint désormais à celui qui était alors échu à Ludwig le Teutsch, à l'empire teutsch, que de son temps on appelait France orientale; et le troisième royaume dont Karl le Chauve fut roi, la France occidentale, la France proprement dite, disparut presque devant la masse de territoire sur laquelle s'étendit maintenant le nom teutsch. Mais la majeure partie de cette conquête donna plus de gloire que de puissance. A l'exception de la Lotharingie et de la partie orientale de la Bourgogne, qu'habitaient des Allemanni, ces acquisitions étaient contraires à la nature. Combien de temps la Lotharingie elle-même avait-elle penché tantôt d'un côté, tantôt de l'autre! Et pouvait-on dire maintenant qu'elle s'était réellement identifiée avec le reste du Teutschland? Quant à l'Italie, elle luttait, elle se tournait en tout sens, elle rampait; elle ne tenait au Teutschland que par toutes les passions ignobles, tout en s'efforçant de rompre avec tout ce qu'il peut y avoir de bon, de noble et de louable dans un peuple: cela résulte incontestablement des observations que nous avons faites jusqu'ici sur les relations de l'Italie avec le Teutschland. Et la Bourgogne? Ce pays avait été attaché durant trois ou quatre siècles à l'empire teutsch sans avoir aucune affection pour lui, à l'exception de la contrée au delà du Jura, habitée par des Allemanni. Et pourquoi les vassaux auraient-ils dédaigné de se ranger sous le nom impérial, qui en tout cas était le plus brillant? D'ailleurs celui-là n'a point de maître, qui n'a pas besoin d'obéir. Les villes, là comme partout, attendant leur temps, suivaient leurs propres voies, et devaient approcher plus près du grand but de la liberté, à mesure que l'esprit humain se fortifiait et que la civilisation devenait plus grande. Du reste, la Bourgogne ne fut pas acquise par de grands et glorieux exploits; elle fut perdue sans gloire et sans activité pour le Teutschland, comme nous le raconterons en son lieu. Et pourtant sa séparation du Teutschland exerça sur l'esprit humain une action plus forte que n'en avait exercé sa réunion à cet empire.

Kunrad, tenant compte moins du revenu que la Bourgogne donnerait à lui et à l'empire, que de son honneur et de celui de ses couronnes, repassa le Rhin avec joie, et là une autre satisfaction l'attendait. Avant d'entreprendre son expédition de Bourgogne, il avait célébré les fêtes de Pâques à Ratisbonne. Là Othelrik, que l'année précédente il avait dépouillé du duché de Bohême et envoyé en exil, se présenta devant lui pour implorer sa grâce. Kunrad, qui ne pouvait prévoir quelle résistance il rencontrerait en Bourgogne, s'était réconcilié avec Othelrik. Il avait toutefois divisé la Bohême, n'en donnant que la moitié à Othelrik, et l'autre moitié à Jaromir, frère de ce prince. Mais à peine Othelrik était-il revenu en Bohême, qu'il s'était mis à faire la guerre à son frère, et, après l'avoir vaincu, il avait exercé sur lui les plus horribles cruautés. Aussi, pendant que l'empereur se trouvait en Bourgogne, le jeune roi Heinrich avait entrepris une expédition en Bohême, pour châtier le duc criminel et faire respecter les décisions de son père. Sous les ordres, ou du moins sous les yeux du jeune roi, les Teutschs avaient glorieusement combattu; Othelrik, dont au reste la fin est enveloppée de ténèbres impénétrables, fut vaincu, et le fils de Kunrad vint apporter victorieux à son père, qui revenait également victorieux, la nouvelle de son heureuse entreprise contre les Bohêmes. C'est là la nouvelle satisfaction qui attendait le roi.

Kunrad crut d'autant plus que le moment était venu d'en finir aussi avec les Liutitzes. Son désir toutefois parait avoir été de calmer par des voies pacifiques ces malheureuses querelles, et d'amener sans combat ces Slaves à reconnaître la suzeraineté de l'empire teutsch; du moins fit-il de Werben une tentative pour arranger cette affaire par des négociations. Les Liutitzes déclinèrent toute responsabilité de tous ces malheurs: ils prétendirent qu'une impérieuse nécessité et les mauvais traitements intolérables auxquels ils étaient exposés les avaient seuls décidés à se soulever et à faire usage des armes. Ils offrirent de confirmer cette assertion par un jugement de Dieu. Kunrad,

soit que, dominé par les superstitions chrétiennes, il ne crût pas que Dieu pût se déclarer pour des infidèles, pour des païens, soit que, ce qui assurément est moins vraisemblable, il espérât faire rougir les Saxons et les ramener à des sentiments plus humains dans le cas où le jugement de Dieu tournerait contre eux, Kunrad accepta cette proposition avec l'assentiment des princes de l'empire qui se trouvaient autour de lui (5). On choisit un champion de chaque côté. Le combat eut lieu; et Dieu montra qu'il est un Dieu de vérité : le Teutsch fut blessé et tomba. Aussitôt les Slaves poussèrent des cris de joie; et la présence de l'empereur les empêcha seule d'attaquer leurs ennemis, dont l'injustice était maintenant si claire à tous les yeux, et ne pouvait être mise en doute ni par les Teutschs ni par l'empereur lui-même. Aussi l'embarras de Kunrad fut sans doute très-grand. Il n'était pas moins dangereux d'élever des prétentions que de faire des concessions. Il ne lui restait guère d'autre moyen que de laisser les choses dans l'état où elles se trouvaient, jusqu'à ce que le temps eût affaibli l'impression produite sur les deux partis par l'issue du duel. Peut-être espérait-il arriver ensuite à un accommodement équitable. Il mit donc dans le château de Werben une forte garnison sous le commandement du comte Dedi, et obligea les princes saxons, par ses ordres et sous serment, à rester unis et à empêcher les Liutitzes de passer l'Elbe.

Mais, dans le cours de l'hiver (6), les Liutitzes réussirent non-seulement à forcer le passage de l'Elbe, mais aussi à se rendre maîtres par trahison, dit-on, du château de Werben, et à en emmener la garnison prisonnière. Cet événement contraignit l'empereur à lever, au printemps de l'année 1035, une armée en Saxe pour mettre ce pays en sûreté contre les courses et les brigandages de cette race téméraire, et pour imposer un frein à cette race elle-même, qui croyait avoir obtenu dans le jugement de Dieu un gage de victoire et la liberté de commettre tous les crimes. Il ne fut pas difficile à Kunrad de nettoyer la rive gauche de l'Elbe; mais ses ennemis lui disputèrent le passage du fleuve. Enfin à quelque distance de l'ennemi on trouva un gué, et une partie de l'armée passa le fleuve sans être remarquée. C'est ainsi que l'autre rive du fleuve devint libre, et toute l'armée impériale traversa l'Elbe. Alors s'engagea un combat terrible où Kunrad, général et soldat tout à la fois, fit de glorieux exploits. On le vit à plusieurs reprises, dans l'eau et dans les marais jusqu'aux genoux, combattre de sa personne et exhorter les siens au combat. Les Liutitzes furent vaincus partout où ils se présentèrent en plaine devant l'empereur; ils furent forcés à se soumettre et à s'engager à un tribut plus considérable que celui qu'ils payaient auparavant. Mais Kunrad souilla la gloire dont il se couvrit, aux yeux de ses contemporains, par des cruautés dont sans doute il faut accuser, plus que lui-même, les idées de son siècle et le zèle des ecclésiastiques, si cruellement blessés, et auxquels contribua peut-être aussi la confusion que lui causa le jugement de Dieu si inattendu en faveur des Liutitzes. On trouva une image en bois du Dieu crucifié, que les païens ou les chrétiens apostats avaient maltraitée et mutilée : en particulier, ils avaient crevé les yeux à cette image et lui avaient brisé les bras et les jambes. Pour venger ce crime, Kunrad fit mutiler de la même manière la plus grande partie des païens prisonniers, qui furent ensuite égorgés. Cette cruauté lui fit donner, dans un panégyrique en vers, le surnom de Vengeur de la foi, et le fit comparer aux anciens empereurs romains (7). Mais dans les cœurs des Slaves il laissa le plus amer ressentiment et le plus brûlant désir de vengeance : aussi les relations entre les peuples restèrent-elles aussi déplorables qu'elles l'avaient été jusque alors.

CHAPITRE VI.

ÉTAT DE L'EMPIRE TEUTSCH; ACTION DE KUNRAD SUR CET EMPIRE. — SOULÈVEMENT DES VAVASSEURS D'ITALIE CONTRE LES PRINCES DU PAYS.

De l'an 1035 à l'an 1036.

Dans les onze années durant lesquelles Kunrad II avait déjà porté la couronne de l'empire teutsch, il avait obtenu des résultats singulièrement étendus, bien que pendant deux ans il eût lutté et combattu dans un autre pays pour des choses qui étaient sinon tout à fait, du moins en majeure partie étrangères au peuple teutsch. Les frontières de l'empire avaient été partout assurées, et, sur divers points, elles avaient reçu une extension impor-

tante, tantôt par des traités de paix solides, tantôt par la force des armes, que l'on avait montrées plutôt qu'employées. Dans l'intérieur de l'empire toute pensée hostile n'était pas effacée, il est vrai, mais toute résistance avait cessé, et les ennemis du roi étaient tous anéantis ou intimidés et calmés. Parmi les princes et les seigneurs ecclésiastiques et laïques de l'empire, il y avait peut-être encore divers dissentiments, résultant de vieux ressentiments et de nouvelles passions, de la jalousie, de l'envie, de l'arrogance et de désirs effrénés; mais on en venait rarement ou jamais à des *fehdes* ouvertes et à la guerre civile, à la violence, à l'effusion de sang et à des scènes honteuses. Dans le fait, si l'on étudie l'état de l'empire sous Heinrich II, le décousu de toutes les relations, le désordre, la confusion, le mépris et le dédain se manifestant partout, et si avec cela l'on n'oublie pas les faibles moyens avec lesquels Kunrad, capricieusement tiré du milieu de ses égaux comme par une main invincible, et élevé au dessus de ses supérieurs, fut placé en face de cet état de choses, on ne peut lui refuser son admiration. Car il était sans argent, sans armes, sans puissance. Il n'avait réellement que lui-même, la prudence da sa femme, et l'adresse de quelques ecclésiastiques qui en définitive cherchaient bien plus à avancer leurs propres affaires que les siennes. Et si Kunrad, pressé par les nécessités de la vie, ne s'est pas toujours montré juste et noble, humain et doux, on ne niera pas du moins qu'il se soit toujours montré réfléchi, actif, prompt, résolu et plein d'énergie; et c'est par ces qualités et par ces vertus qu'en si peu de temps il avait obtenu tant et de si grands résultats.

Et en combien de choses aurait-il pu réussir désormais, si, s'appuyant fortement sur les résultats obtenus, il avait consacré ou pu consacrer à l'avenir toutes ses forces à son peuple et à sa patrie, et triompher de lui-même et des relations de la société. Assurément il connaissait bien les besoins du temps et du pays. On ne trouve pas, il est vrai, qu'il ait plongé ses regards jusqu'au sein des classes inférieures de la société humaine, sur lesquelles pesait le joug si dur de la servitude, ici vieux malheur héréditaire, là création nouvelle de l'insolence et de la violence; on ne trouve pas qu'il ait en général éprouvé de la pitié et de la compassion pour ces classes; mais il écoutait volontiers de justes plaintes, et il décidait promptement pour les opprimés; et peut-être est-il hors de doute que par les lois et le droit l'on ne pouvait rien faire pour toutes ces classes d'hommes, tant que la loi et le droit n'auraient pas introduit plus d'ordre parmi les classes supérieures, tant que l'ordre n'aurait pas produit des mœurs meilleures et des pensées plus douces. Les villes, au contraire, n'échappèrent point à son attention : et au sort des villes se rattachait le sort des serfs; d'elles seules pouvait venir la liberté, dont la compression était dans la nature du système féodal. Kunrad ne méconnut pas la valeur de l'industrie et du commerce, ces deux grands leviers de la civilisation d'un peuple, qui agissent avec une force égale en haut et en bas. Sans doute nous sommes mal informés de l'activité qu'il montra peut-être au sujet des villes; mais quelques concessions ou confirmations de juridictions de marchés prouvent qu'il chercha à affermir et à encourager.

Il était dévoué aux ecclésiastiques. Il les avait trouvés en possession d'une grande puissance, d'une grande autorité, de grandes espérances; il leur devait la couronne; chez eux il trouvait les secours les plus actifs pour le maintien et l'extension de son pouvoir royal; nulle part son autorité n'était plus grande que dans la collation des siéges ecclésiastiques; chez les ecclésiastiques aussi se rencontrait la plus haute culture, et c'était d'eux qu'il devait attendre l'action la plus énergique. Mais une soumission irréfléchie à la volonté des ecclésiastiques était loin de lui; il s'opposa plus d'une fois à eux. Sans doute il fit aussi des présents et des donations aux églises, particulièrement à la prière de sa femme, qui se laissait aisément gagner par les seigneurs ecclésiastiques, et de son fils chéri Heinrich, dont il était également facile de gagner la jeune âme; mais il accorda aux évêques, dans le lieu de leur résidence ou dans quelques cantons de leurs possessions, l'exercice de la puissance temporelle, exercée ailleurs par des comtes, comme Heinrich II l'avait déjà fait pour quelques évêques, plus volontiers qu'il n'augmenta leurs domaines. En tout cas, il n'imita pas la prodigalité dont s'étaient rendus coupables les empereurs de la maison de Saxe, et particulièrement le dernier d'entre eux, de sorte qu'il y eut une barrière aux progrès des

ecclésiastiques vers des possessions infinies.

Quant aux princes et aux vassaux laïques, Kunrad avait évidemment des principes clairs et exacts. Il ne toucha pas aux Marches de l'empire; il regarda la dignité des markgrafs comme héréditaire. Il savait bien qu'il était bon d'entourer les frontières d'une forte puissance, et qu'un changement dans la formation de cette puissance et dans la position des margrafs pouvait aisément entrainer des bouleversements désastreux; peut-être aussi reconnut-il que les markgrafs, qui visaient toujours à se rendre indépendants des ducs, pouvaient en cas de besoin devenir contre ces ducs d'importants alliés. Dans l'intérieur de l'empire il s'efforça de limiter le pouvoir des grands ducs, et de faire de ceux-ci, ce qu'ils étaient et devaient être réellement, des dignitaires de l'empire, établis par le roi pour l'administration des provinces; il tâcha d'autre part d'élever et d'encourager contre eux les officiers inférieurs et les vassaux, afin de rendre général le sentiment qu'ils appartenaient aussi à l'empire et non au duché. Soit qu'il eût étudié la conduite de Karl le Grand, ou qu'il eût été dirigé par son propre génie, soit encore qu'il eût été éclairé par les principes que les vassaux de Souabe exprimèrent contre son beau-fils, le malheureux duc Ernst, son but final semble avoir été la suppression complète des grands duchés, suppression qui paraissait assurément être la première condition de la véritable unité de l'empire et de la véritable autorité royale. Et il avait déjà obtenu un résultat important. Il n'établit point de duc chez son peuple, parmi les Franconiens; en Bavière, il avait conféré la dignité ducale à son propre fils, encore mineur, et par là il retenait le pouvoir entre ses propres mains; quant au duché de Souabe, il en avait investi son beau-fils Hermann, qui, se rappelant le sort de son frère, était soumis sans réserve à son roi et seigneur. Deux choses, il est vrai, paraissent en contradiction avec le projet que Kunrad semble avoir poursuivi, comme ces relations le font conjecturer. D'abord il laissa le duché de Saxe subsister comme il avait subsisté jusque alors, et en second lieu, en Lotharingie, il réunit entre les mains d'un seul la puissance ducale, qui, dans ce pays, était exercée par deux hommes. Mais la position déjà du duché de Saxe et ses relations avec les nations slaves ne permettaient guère d'y toucher; et de plus, il était dangereux pour Kunrad le Franconien de réveiller l'ancienne haine chez les Saxons, qui jusque alors avaient obéi en silence; et Bernhard, duc de Saxe, était un homme fier, facile à irriter, d'une grande autorité, qui commandait toute sorte de ménagements. En Lotharingie, au contraire, la mort de Friedrich, duc de la haute Lotharingie, arriva précisément dans le temps où l'empereur, pour acquérir la Bourgogne, se voyait forcé de combattre Odo, comte de Champagne, sur ses terres héréditaires. Aussi tint-il beaucoup à maintenir la tranquillité en Lotharingie, afin de pouvoir, en cas de besoin, disposer des forces de ce pays. Il jugea donc à propos de témoigner toute sorte de confiance à Gozelo, duc de la basse Lotharingie, pour s'assurer de lui. Il le fit en conséquence aussi duc de la haute Lotharingie (1). Et Kunrad ne s'était pas trompé au sujet de Gozelo; celui-ci lui resta fidèle toute sa vie.

Dans cet état de choses, Kunrad, à ce qu'il paraît, aurait obtenu des résultats grands et réels, s'il avait vécu tout entier pour la patrie. Il ne pouvait rester stationnaire. Mais s'il voulait aller plus avant, il lui fallait revenir à l'ancien usage des diètes générales, que Karl le Grand lui-même n'avait jamais méprisées. Ces diètes étaient tout à fait tombées en oubli. Les querelles sanglantes des fils de Ludwig le Pieux avaient déjà apporté un grand trouble dans l'ordre ancien; et les bouleversements qui suivirent avaient empêché, par la faiblesse des rois et l'arrogance des vassaux, le rétablissement de l'ancien ordre. Bien que les diètes n'eussent pas entièrement cessé, du moins, comme elles furent tenues arbitrairement et dans des occasions particulières, et par là même sans connexité, elles avaient perdu leur importance originaire. Les rois et les empereurs de la maison de Saxe, malgré toute leur gloire, tout leur éclat et toute leur grandeur, n'avaient également pas tenu les diètes à l'ancienne manière. Ils les avaient évitées, négligées, dédaignées. Heinrich Ier, qui, par modération et par une sage appréciation des circonstances, resta plutôt duc des Saxons qu'il ne fut roi des Teutchs, aurait dû croire dangereux, lors même qu'il n'en aurait pas été empêché par ses guerres pour la sûreté de l'empire, de rassembler les ducs, les comtes, les markgrafs, les évêques, les archevêques, les

abbés, et en général les vassaux ecclésiastiques et laïques de tous les peuples teutschs, autour d'un trône qu'il aimait mieux dérober aux regards que montrer, et sur lequel il ne pouvait pas même paraître avec une couronne. Otto le Grand, son fils, aurait pu sans doute se risquer à convoquer des diètes générales, s'il avait su nourrir et cultiver le sentiment national qui avait éclaté d'une manière si surprenante lors de son couronnement à Aix-la-Chapelle. Mais ses querelles difficiles dans l'empire, ses expéditions en Italie, sa longue absence de la patrie, lui auraient rendu plus tard l'exécution d'une telle pensée complétement impossible, même si son orgueil et son caractère ambitieux lui avaient permis de la concevoir. Sous son fils et sous son petit-fils, sous un adolescent et sous un enfant, ce que l'on avait dédaigné ou négligé de faire ne put être réparé. Aussi les choses s'étaient-elles tellement disposées, qu'au temps du dernier Saxon les princes des nations teutsches et les vassaux ne venaient plus auprès du roi lorsqu'il avait besoin de leurs conseils, de leur concours et de leur aide; mais que le roi devait se rendre chez les princes et chez les nations, et qu'en conséquence il y eut bien des diètes provinciales ou de pays en présence du roi, mais non des diètes d'empire.

Et les résultats de cette position s'étaient manifestés. Nous les avons exprimés ou indiqués sous diverses formes dans le récit des événements. Le Teutschland, la grande patrie commune, était sinon effacé, du moins obscurci. Les désirs des hommes avaient cherché à se satisfaire dans le canton, dans le diocèse épiscopal, dans la Marche, dans la peuplade. La législation pour tout l'empire était entravée; les fragments qui en restaient des anciens temps étaient dispersés parmi les peuples, où ils continuaient à se maintenir misérablement, et où ils avaient perdu la plus grande partie de leur importance et de leur sens. Cette interruption ne se faisait pas moins sentir dans le système ecclésiastique que dans la société civile; elle s'y faisait sentir peut-être plus fortement encore, parce que les malheureuses relations du saint-siége ne permettaient que rarement aussi de ce côté une action bienfaisante. Sans doute les églises teutsches ne manquaient ni d'hommes instruits ni d'évêques distingués par leur génie et par leurs vertus; mais l'action isolée de ces hommes ne pouvait ni assurer à l'ensemble un ordre et une discipline, ni faire régner parmi les hommes le véritable esprit de la doctrine de Jésus-Christ.

La diète de Kamba, où Kunrad II fut élu roi, rappela d'une manière inattendue les souvenirs de l'empire et de la patrie; mais jusqu'à ce moment il n'était résulté pour l'empire et pour la patrie aucun avantage de ces souvenirs. Sans doute le roi avait souvent rassemblé autour de lui les princes ecclésiastiques et laïques de l'empire; il avait conféré avec eux sur les relations; il avait reçu leurs conseils et avait cherché à les concilier à ses desseins. Mais, à l'exception du concile de Francfort, ces assemblées n'eurent lieu qu'aux grandes fêtes de l'Église chrétienne, où tous les princes de la province, où le souverain, célébraient ces fêtes et quelques princes de tout l'empire avaient coutume de se montrer à la cour plénière, en partie incontestablement pour lui témoigner leur dévoûment et leur fidélité, en partie sans doute aussi pour se faire donner des domaines et des fiefs et assurer des droits; ou bien le roi appelait auprès de lui ceux en qui il avait une confiance particulière; ou bien enfin il convoquait à sa cour les princes et les seigneurs d'un duché qui avaient l'habitude de tenir pour eux des diètes spéciales, ou tout au plus ceux des pays environnants du lieu où il se trouvait. Il paraît que jamais, dans les assemblées de cette nature, on ne traita d'autre chose que des relations du moment. Le jugement d'un dignitaire ou d'un vassal félon ou traître; l'utilité, la nécessité d'une expédition militaire; la question de savoir comment, quand et avec quels auxiliaires cette expédition devait être entreprise; peut-être aussi les besoins du pays auquel appartenaient les princes assemblés : tels étaient les objets des délibérations ou des résolutions. Peut-être était-il à peine quelquefois question des affaires générales de l'État, des lois qui, dans l'ordre civil ou ecclésiastique, devaient être obligatoires pour tous les Teutschs, des progrès de la société et de la civilisation de toutes les contrées teutsches.

Les circonstances où Kunrad II s'était vu placé jusque alors font tout comprendre et le mettent à l'abri de tout blâme. Mais désormais il aurait pu revenir aux anciens usages; bien plus, il aurait dû y revenir, en consacrant à la seule patrie toute la force de son génie. Et s'il

y était revenu, un sentiment élevé de nationalité aurait bientôt, à en juger d'après le caractère du siècle, pénétré les âmes de tous les Teutschs, au nord comme au midi, et la grande patrie commune leur aurait donné la satisfaction, but de tous leurs désirs. Mais ce moment aussi passa sans profit. L'empereur fut forcé, ou crut du moins nécessaire, de quitter encore une fois la patrie, et d'entreprendre une nouvelle expédition en Italie. Par là toutes choses restèrent, dans le Teutschland, dans l'état où elles se trouvaient; en Italie, il ne rencontra que désolation et misère; par les plus grands efforts, par les plus grands sacrifices, il ne put établir ni ordre ni confiance; et enfin, à son retour dans la patrie, il ne rapporta qu'irritation, chagrin et le germe d'une mort prématurée.

En Italie il y avait, à cette époque, une violente excitation. Tous les éléments de la vie semblaient mis en mouvement. Et comment l'esprit humain aurait-il pu rester en repos? comment n'aurait-il pas été excité à tendre toujours plus avant, par les contradictions criantes dont la société était remplie, et par les secousses continuelles qui ébranlaient toutes les relations? Cette belle contrée avec son soleil, avec son ciel, avec les riches productions qu'elle fournissait à l'activité et aux jouissances, et cette confusion de tous les rapports sociaux, ces bouleversements et ces inquiétudes, cet insolent corps seigneurial et cette déplorable servitude; cette nationalité du peuple, que la nature rejetait sur lui-même par la mer et par de hautes montagnes, et qu'elle destinait à la grandeur, à la force et à une civilisation sans entraves, et cette dépendance de l'étranger, ces invasions d'armées du dehors dans les plaines de la patrie; cette violence et ces mauvais traitements, ce mépris et cette arrogance qui forçaient à l'humilité, à la soumission et à l'abaissement; cette multitude de villes qui, par leur nom et même par les ruines de monuments antiques, éveillaient tant de grands souvenirs et rappelaient des jours de gloire et de magnificence, avec leur bourgeoisie mutilée, leur organisation municipale bouleversée, leur industrie paralysée; et ce système vassalitique si oppressif qui, s'appuyant sur de sombres rochers hérissés de châteaux organisés pour la tyrannie et le brigandage non moins que pour la sûreté et la défense, étranger, hostile bien plus à toute liberté, se formait et développait ses membres avec une force toujours croissante; où chacun cherchait à opprimer les autres, pour s'élever par leur servitude un degré plus haut sur l'échelle d'une domination basée sur la pointe de l'épée; la haute autorité que le saint-siége, fondé sur les besoins les plus sacrés du cœur humain, avait obtenue du pieux dévoûment de tout le monde chrétien d'Occident, et la vulgarité, l'ignominie, le déshonneur de tant d'hommes qui, élevés sur le saint-siége par la violence ou par des moyens réprouvés, abusaient honteusement de cette autorité; la sainteté du sacerdoce chrétien, les consolations du soin des âmes, la sublimité du culte, et le caractère mondain de tant d'évêques, leur avidité, leurs usurpations, leur goût des armes, leur ardeur guerrière, enfin leurs tendances terrestres de toute sorte, qui ébranlaient tout le système ecclésiastique, et détruisaient l'ordre et la discipline parmi les ecclésiastiques séculiers comme dans les monastères: tout cela formait un effrayant spectacle. Il ne pouvait en être autrement : des contrastes aussi tranchés devaient offenser et blesser les plus nobles sentiments du cœur humain, et soulever et séduire les sentiments les plus vulgaires. Mais, dans cette lutte des sentiments et des passions, l'homme noble et l'homme vulgaire, ébranlés dans leur foi, entravés dans leurs actes, avaient perdu tout appui et toute direction; aussi la pensée devait s'éveiller, et l'esprit devait être tenté de faire des doctrines de l'Église et des relations de la société l'objet de ses réflexions et de ses jugements. Des hérésies dans les choses ecclésiastiques et le mécontentement et l'opposition dans les choses temporelles, ne pouvaient manquer de se faire jour.

Depuis plus de quatre générations un sentiment national contre la domination teutsche s'était manifesté chez les habitants de l'Italie, d'une manière confuse, il est vrai, mais sans interruption et avec une force toujours croissante. Bientôt quelques villes avaient montré un esprit d'opposition inouï jusque alors, et ne s'étaient humiliées devant la force qu'avec une amère douleur. L'ancien état de choses s'était extérieurement maintenu; mais les âmes étaient hostiles à cet état de la société. La colère et la haine, l'irritation et le ressentiment, le mécontentement et la douleur les remplissaient, et nulle part il n'y avait d'amour ni de confiance (2). Dans les derniers temps, lorsque

déjà Kunrad II avait obtenu la couronne impériale, s'étaient montrées, dans l'Italie supérieure comme dans la France méridionale, des doctrines religieuses qui étaient en contradiction tranchée avec les doctrines de l'Église. Sans doute elles n'étaient pas encore dirigées immédiatement contre l'Église; mais elles étaient en dehors de l'Église, et elles devaient, en se répandant et en se développant, devenir dangereuses pour elle. Et ces hérésies s'étaient si profondément enracinées dans les âmes de ceux qui les professaient, que beaucoup d'entre eux ne purent être amenés à se rétracter ni par la persuasion ni par la contrainte. Héribert, archevêque de Milan, s'était emparé par la force des armes de Monteforte, siége principal des hérétiques, et toute la société réunie dans ce lieu fut emmenée prisonnière, sans en excepter la comtesse de la forteresse. Mais au lieu de chanceler, ils tentèrent, même dans la captivité, de propager leurs doctrines. Quelques-uns perdirent courage à la vue du bûcher, se prosternèrent devant la croix, et se convertirent aux doctrines de l'Église catholique; mais la plupart allèrent avec joie chercher la mort dans les flammes, et donnèrent par là même une nouvelle force à leur foi et à leur conviction. Ces cruautés, exercées du reste par de puissants laïques contre la volonté de l'archevêque Héribert, ont pu inspirer la crainte; elles ont pu empêcher la confession publique d'hérésies; mais l'esprit ne fut pas réduit au silence, et où l'on avait obtenu le silence par la force la pensée ne fut pas anéantie. Un nouveau scandale, qui rejaillit sur le saint-siége, fut sans doute bien propre à animer plus d'un esprit faible, à exaspérer plus d'un esprit ardent. L'an 1033 était mort le pape Jean XIX, qui était arrivé par des voies indignes au siége apostolique et l'avait indignement occupé et, après lui, l'église chrétienne avait reçu un pape à côté duquel ce Jean XIX est presque un modèle de justice et de vertu. C'était un neveu des deux derniers papes, un fils d'Alberich, qui n'était pas encore arrivé à l'âge d'homme, et il s'appela Benoît IX; il n'arriva à cette haute dignité que par l'or et les coupables intrigues de son père et de ses parents; et il ne rougit pas de souiller le pontificat par les actes les plus insolents, les plus impudents, les plus ignobles. Dans le fait, c'est pour l'homme qui pense un sujet de profonde affliction que de voir d'aussi affreux abus, et des insultes aussi impies aux sentiments les plus sacrés; mais aussitôt son âme se relève par cette observation que même de semblables ignominies ne peuvent détruire ni même affaiblir la foi aux choses réellement saintes. Voilà combien était profond le désir de sortir de ces agitations, et combien était vif le besoin d'un appui spirituel vers lequel pussent se tourner l'œil fatigué et le cœur torturé.

Aussi, dans cet éveil de la pensée, la tyrannie du système féodal agit immédiatement sur l'état des choses avec plus de force que de tels événements. L'esprit de liberté avait pénétré même dans le monde des vassaux. Ce monde renfermait trois ordres. Au plus haut degré étaient les princes du pays, sur deux rangs: les archevêques, les évêques, les abbés, comme princes ecclésiastiques; les ducs, les marquis, les comtes, comme princes laïques. Ils étaient vassaux de l'empire; l'empereur et roi était leur seigneur. Mais les services qu'ils rendaient à ce seigneur étaient des services mercenaires; leur fidélité envers lui était la fidélité de l'égoïsme. Ils tenaient à lui et agissaient en son nom pour assurer leur propre intérêt, pour se maintenir les uns à côté des autres et les uns contre les autres, pour s'élever, augmenter leurs possessions, étendre leur puissance. Était-il présent en Italie avec une armée, la crainte des armes teutsches leur arrachait le langage de la vérité et de l'humilité; mais dès que la crainte s'était évanouie, ou que l'empereur était retourné dans le Teutschland, ils se regardaient comme les maîtres du pays, et ne s'inquiétaient plus de l'empereur qu'autant que cela semblait nécessaire pour pouvoir résister, en cas de besoin, à l'envie et à la jalousie des autres. Les vassaux qui possédaient des fiefs sur le territoire soumis à leur administration étaient tous considérés par eux comme leurs propres vassaux, pour lesquels c'était un devoir de leur obéir et de les soutenir dans leurs guerres privées; et, à ce qu'il semble, ils pouvaient d'autant plus hardiment nourrir cette idée, qu'en l'absence de leur propre seigneur ils se hasardaient à punir et à récompenser, à donner et à retirer des fiefs, et à poser telles exigences qu'il leur plaisait. Mais le grand nombre de villes et de forteresses qui couvraient le pays rendait nécessaire d'y mettre des garnisons, en

partie pour les défendre pendant la guerre, en partie pour en tenir les habitants en bride et les faire rester dans l'obéissance et la soumission. Ces garnisons se composaient des hommes féodaux des princes. Anciennement peut-être ces hommes féodaux avaient alterné dans le service des villes, de manière qu'une partie restait dans ses terres, tandis que l'autre tenait garnison. Mais avec le temps, au milieu des orages continuels qui grondèrent sur l'Italie, et particulièrement depuis que l'esprit de liberté s'était éveillé chez les habitants des villes, on avait probablement renoncé à faire ainsi alterner les hommes. Les vassaux, qui ne devaient former réellement que la garnison des villes, en devinrent eux-mêmes habitants, et y vécurent avec leurs familles, tandis qu'ils faisaient cultiver et administrer leurs biens féodaux par des mains non libres. Il se peut même que sur plusieurs points, selon les relations et les circonstances, tous les vassaux des environs d'une ville aient fixé volontairement ou par nécessité leur domicile dans celle-ci. Depuis cette époque, ces hommes féodaux avaient sans doute conservé le nom de vassaux; ils portaient aussi le nom commun de gens de guerre; mais habituellement, peut-être parce qu'ils avaient à défendre les retranchements (*vallum*) et les murs des villes, ils furent appelés *walvassores*, et divisés en deux classes. Les chefs des *walvassores*, qui, en récompense de leurs services plus importants, obtenaient des fiefs plus considérables, furent considérés comme vassaux princiers immédiats, et reçurent le nom de *hauts walvassores* ou de capitaines; les hommes féodaux ordinaires furent traités par ces capitaines comme s'ils étaient leurs vassaux et seulement vassaux médiats des princes. Aussi, par opposition aux *hauts walvassores*, les appela-t-on *petits walvassores* ou *walvassini*. Parmi eux on comprenait aussi les fils des hommes féodaux qui faisaient, il est vrai, le service militaire pour acquérir des fiefs, mais qui n'en avaient pas encore. C'était sur tous les *walvassores*, bien qu'ils jetassent un regard de supériorité sur les autres habitants des villes ou sur le bas peuple, et qu'ils se tinssent fièrement isolés, que pesait réellement tout le fardeau du système féodal. Ils devaient combattre dans les batailles et soutenir les guerres privées des princes, et étaient exposés à leur arbitraire, et souvent même à leurs violences. Et si les hauts *walvassores* se dédommageaient souvent sur les inférieurs, c'était sur ceux-ci que retombait tout le mal.

Or l'esprit de liberté dont nous avons parlé se répandit parmi les simples hommes féodaux ou *walvassores*; et il est hors de doute que ce fut la vie commune dans les villes qui le fit naître. Ils ne voulaient nullement la destruction du système féodal pour transformer leurs fiefs en propriétés pures; une telle pensée était trop élevée pour ce siècle; mais ils voulaient se mettre à l'abri de tout arbitraire. Ils demandaient la possession assurée de leurs biens, et une détermination précise des droits de leurs seigneurs et de leurs propres obligations. Et bientôt les hauts *walvassores* partagèrent leurs désirs, et bientôt la division fut générale, de sorte que partout le plus petit lutta contre le plus grand.

L'espoir de la multitude reposait sur l'empereur. De même que les vassaux de Souabe avaient déclaré, avant la diète d'Augsbourg, qu'ils n'étaient pas tenus à suivre le duc sans condition, mais qu'ils appartenaient au roi qui avait chargé le duc de les commander; de même les *walvassores* d'Italie pensaient qu'ils étaient les hommes de l'empereur, et qu'ils ne devaient que conditionnellement obéir aux princes d'Italie et les servir. Ils demandèrent que l'empereur vînt parmi eux, et décidât le différend par les voies légales. Si notre empereur, dirent-ils, ne veut pas venir, nous serons forcés de faire nous-mêmes la loi. Kunrad répondit : Si l'Italie a soif de lois, j'apaiserai bien cette soif (3). Mais il ne vint pas assez tôt pour prévenir un éclat. Sa lutte contre les Liutitzes, qu'il soutint peut-être avec tant de cruauté, parce qu'il voulait la terminer promptement à cause de l'Italie, retarda son expédition. Celle-ci exigeait aussi des préparatifs qui ne pouvaient s'achever en peu de temps; il fallait prendre des mesures pour la tranquillité et l'ordre de l'empire teutsch. Du reste, toute cette affaire n'était peut-être pas encore claire pour l'empereur, et par conséquent il ne savait pas quel parti il devait prendre. Alors on en vint à des scènes sanglantes en Italie.

L'occasion de l'éclat fut donnée par Héribert, archevêque de Milan. Ce prélat, homme de génie et d'énergie, distingué par plus d'une bonne et glorieuse qualité, avait perdu toute modestie et toute modération par suite du grand

bonheur qui l'avait constamment accompagné; parce qu'il avait réussi dans tant de projets, il ne pouvait pas même croire à un échec, ni supporter la moindre contradiction. Prince de l'Église et prince du royaume tout ensemble, il avait un orgueil qui lui était propre, et qui se montrait tantôt dans le caractère du prêtre, tantôt dans le caractère du prince temporel, tantôt sous cette double forme. Par suite de la dégradation du siége apostolique, il pouvait sans peine regarder son siége archiépiscopal comme le premier du monde; et sous le rapport de la puissance militaire, il ne le cédait, dans l'Italie supérieure, à aucun prince ecclésiastique ou laïque. De plus, la faveur dont il jouissait auprès de l'empereur Kunrad l'avait rempli d'une audacieuse confiance. Il avait été le premier des princes de son pays à saluer le roi des Teutschs roi d'Italie; par lui la cause de Kunrad avait été maintenue en Italie et favorisée. Il avait aussi marché en Bourgogne pour l'empereur avec une armée, et il avait contribué à la soumission de ce royaume. Pour prix de tels services, Kunrad lui avait, sans aucun doute, fait des promesses sur lesquelles il comptait, et accordé des fiefs dont il cherchait avec énergie à conserver la possession. C'est ainsi que Kunrad lui avait accordé, vraisemblablement à Constance, la nomination au siége épiscopal de Lodi; et dès l'an 1027 il mit ce droit à profit; il éleva à ce siége vacant un ecclésiastique éminent de l'église de Milan, Ambrosius, en l'investissant par la crosse et l'anneau ; et les habitants de Lodi ayant refusé d'accepter pour évêque un homme qu'Héribert voulait leur imposer arbitrairement comme leur seigneur suzerain, contre les anciens principes de toute l'Église et contre toute coutume, il prit les armes, et les contraignit, par la force et au milieu de grandes destructions, à recevoir son évêque. Et de même que de cette manière il causa une grande exaspération parmi les habitants de Lodi, de même il donna peut-être partout, par sa conduite, lieu à des haines et à des discordes. Toutefois, ne remarquant pas ou méprisant les dispositions des esprits, il persista dans sa voie, comptant sur son bonheur et sur la faveur de l'empereur.

Mais, l'an 1035, ayant arbitrairement dépouillé de son fief, pour des raisons inconnues, un homme puissant parmi les *walvassores*, les walvassores se révoltèrent ouvertement contre lui à Milan même. L'archevêque réussit, il est vrai, à battre les rebelles avec le petit nombre d'hommes qui lui étaient restés fidèles, et avec l'aide des bourgeois de Milan. Mais cette facile victoire ne lui rendit pas son ancienne puissance : les vaincus se retirèrent de la ville, et bientôt le feu de la sédition s'étendit dans toute la contrée, et bientôt l'on entendit retentir en tous lieux les armes de ceux qui demandaient des lois et un droit. L'orgueilleux prêtre fut effrayé de cette révolte, d'autant que les *Walvassores*, d'autres évêques et d'autres princes entrèrent en mouvement, et que le peuple de Lodi, dans l'espoir que le jour de la vengeance était arrivé, courut précipitamment aux armes. Il céda donc. Il essaya de négocier, adressa çà et là des exhortations, et exprima dans un langage modéré de douces intentions. Mais en même temps il se ligua avec les autres princes d'Italie, ecclésiastiques et laïques, pour prendre en commun les mesures nécessaires, et ni lui ni ces princes ne négligèrent d'augmenter le nombre de leurs fidèles et d'agrandir leurs moyens. Les négociations avec les *Walvassores* n'eurent pas de succès, en partie parce que les Walvassores n'avaient pas confiance aux paroles des princes, en partie parce que dans les tentatives de ceux-ci pour arriver à une réconciliation ils ne voyaient qu'une preuve de leur extrême embarras. Enfin les deux partis marchèrent l'un contre l'autre, et une bataille fut livrée entre Milan et Lodi. Elle fut terrible et sanglante, également malheureuse pour les deux partis; et, loin d'être décisive, elle laissa toutes choses incertaines.

Cet état des choses en Italie n'était pas resté inconnu à l'empereur Kunrad; il n'avait pas non plus regardé ces événements comme insignifiants. Bien plus, depuis son retour de la guerre contre les Slaves ses pensées avaient eu constamment pour objet une expédition au delà des Alpes. L'an 1035 il déposa Adelbert, duc de Carinthie, qui sans doute ne paraît avoir rien fait pour lui jusque alors, mais qui peut-être ne fut accusé de trahison que parce que dans les relations d'Italie il n'avait pas gardé la position qu'il eût dû conserver. Kunrad donna bientôt après ce duché, avec la Marche de Vérone, au duc Kunrad, son cousin (4), qui jadis lui avait disputé la couronne, mais qui, instruit par l'expérience et dominé par la fortune de l'empereur, avait renoncé à ses anciens desseins,

et était resté fidèle et dévoué à l'homme qui lui avait été préféré et qui se montrait digne de cette préférence. Par là l'empereur s'était assuré l'entrée de l'Italie. Il fit plus encore. Son beau-fils, le jeune Hermann, duc de Souabe, qui, se rappelant le sort de son frère, restait sans réserve sous la direction de Kunrad, fut marié à une fille de Meginfried, marquis de Suse; et l'empereur, indépendamment du duché de Souabe, lui donna le marquisat de Suse. Le mariage de son fils, le jeune roi Heinrich, avec la fille de Kanut, roi de Danemark, semble aussi avoir été hâté, parce que le roi réfléchissait à l'incertitude des choses humaines, et voulait assurer sa maison avant d'entrer en Italie, dans ce monde soulevé par les tempêtes. Pendant ce temps on fit tout ce qui semblait convenable ou nécessaire pour entreprendre cette campagne dès qu'il le faudrait, et la pousser avec vigueur. Aussi, lorsque, après la bataille sanglante et douteuse livrée entre Milan et Lodi, l'archevêque Héribert pria l'empereur de venir en Italie et de rétablir l'ordre dans son royaume, il était tellement prêt, qu'il put se mettre en route dès la fin de l'automne de cette année. Il célébra les fêtes de Noël à Vérone.

CHAPITRE VII.

DERNIÈRES ANNÉES DE KUNRAD II. — SA SECONDE EXPÉDITION EN ITALIE ET SES QUERELLES AVEC L'ARCHEVÊQUE HÉRIBERT. — SA MORT.

De l'an 1037 à l'an 1039.

De Vérone, l'empereur se dirigea sur Milan avec son armée. Il y fut reçu avec la plus grande solennité dans l'église de saint Ambroise par l'archevêque Héribert, à qui son arrivée inspirait de grandes espérances. Mais les traits de l'empereur n'exprimaient pas pour le prélat la même bienveillance qu'autrefois; car un grand mécontentement s'était élevé dans son âme. Dans sa route il avait reçu des plaintes graves contre l'orgueil et la dureté d'Héribert, et contre les violences que non-seulement il commettait lui-même, mais qu'il protégeait encore lorsqu'elles étaient commises par ses partisans et ses parents. Il avait particulièrement acquis la conviction qu'il avait imprudemment agi en conférant à Héribert le droit de donner l'investiture de l'évêché de Lodi, et qu'il était nécessaire de lui retirer ce droit, qui faisait son orgueil et celui des Milanais. Et bientôt le mécontentement de Kunrad s'accrut. D'un côté on se pressa autour de lui avec des plaintes contre l'archevêque, et on lui demanda justice; de l'autre, Héribert reçut avec un grand mécontentement la déclaration de l'empereur qu'il eût à modérer ses prétentions et à renoncer avant tout à son droit sur l'évêché de Lodi. Le bruit de la brouille entre l'empereur et le prélat circula bientôt dans la ville; on sut que l'archevêque devait abandonner son droit sur Lodi, droit que les Milanais, dans leur singulier aveuglement, considéraient comme la marque de leur propre souveraineté sur les habitants de cette cité. Aussi dès le lendemain y eut-il à Milan une émeute qui inspira d'autant plus de dégoût, que des passions contradictoires semblent y avoir poussé. Cet événement affligea l'empereur. Il crut, à ce qu'il paraît, que l'archevêque en était, sinon l'auteur, du moins l'instigateur et le fauteur (1). Et, comme il se souvenait des événements désastreux arrivés jadis, il voulut ne pas s'exposer avec son armée aux attaques d'une multitude barbare, et faire sentir en même temps son mécontentement à l'archevêque : il quitta donc aussitôt Milan, et se rendit à Pavie.

Là il convoqua à une diète tous les princes et les vassaux d'Italie. Héribert fut aussi présent. Tout le monde connaissait les dispositions de l'empereur à l'égard de cet orgueilleux prélat. Aussi, comme il écouta avec douceur les plaintes et les accusations que l'on éleva devant lui, et comme les sentences furent justes et les châtiments qu'il infligea sévères, beaucoup de personnes, ayant à leur tête un comte Hugo, se présentèrent avec des accusations graves portant sur des spoliations et des actes de violence reprochés à l'archevêque Héribert, et elles donnèrent les preuves à l'appui. Aussitôt l'empereur ordonna à l'archevêque de rendre ce qui ne lui appartenait pas. Héribert, frappé de stupeur par ces accusations, plein de colère à cet ordre, ne put prononcer une seule parole. Enfin, il demanda le temps nécessaire pour démontrer la fausseté des griefs articulés contre lui. L'empereur lui refusa tout délai. Ce refus jeta l'archevêque dans les transports les plus passionnés. Ce que j'ai trouvé, s'écria-t-il, comme propriété de l'église de Saint-Am-

broise, ce que je lui ai acquis au même titre, je le maintiendrai tant que je vivrai, et je ne rendrai pas la moindre chose ni sur l'ordre ni sur la prière de qui que ce soit. Les princes présents l'exhortèrent à ajouter : à l'exception de l'empereur. Il répéta : de qui que ce soit. Indigné au dernier point d'une telle arrogance, en craignant peut-être aussi l'effet, si on la laissait impunie, l'empereur se leva de son trône, et ordonna que l'archevêque fût arrêté. Les vassaux italiens, auxquels cet ordre s'adressait, étaient interdits; la haute dignité dont cet homme était revêtu les arrêta; ils hésitèrent à porter leurs mains sur lui. Héribert profita de ce moment : il rappela à l'empereur leur ancienne amitié, et lui reprocha avec ironie et aigreur tout ce qu'il avait fait pour lui. Un tel langage était plus propre à augmenter qu'à calmer la colère de Kunrad. Des soldats teutschs se présentèrent, et exécutèrent sans hésiter l'ordre de leur souverain; ils saisirent l'archevêque et l'emmenèrent prisonnier.

Jusqu'au moment de son arrestation, Héribert avait eu plus d'ennemis que d'amis. Beaucoup d'hommes avaient été maltraités et vexés par lui et par les siens; la jalousie et l'envie s'étaient partout élevées contre sa grandeur sans cesse croissante et sa fortune non interrompue. Mais l'ordre donné par l'empereur de le mettre en prison saisit tous les esprits. Les amis du prélat furent pénétrés de douleur et de colère; ses ennemis ne devinrent sans doute pas ses amis, mais ils se virent attaqués eux-mêmes dans sa personne. Si un acte de violence aussi arbitraire pouvait être exercé contre l'archevêque de Milan, si longtemps redouté, qui, après le pape, était le premier prince de l'Église en Italie et même dans le monde, qui serait à l'abri des passions de l'étranger? Tous furent affectés de ce pénible sentiment qu'ils étaient sujets, exposés sans défense à la puissance tyrannique d'un oppresseur barbare. On agit sous l'empire de ce sentiment. L'assemblée se sépara; chacun se hâta de retourner chez lui, loin du criminel étranger, loin de ce théâtre de violence. L'empereur se trouva presque seul avec ses Teutschs dans un monde ennemi. Les amis de l'archevêque parcoururent toutes les parties de l'Italie, attisèrent et alimentèrent le feu chez les ecclésiastiques et les laïques, chez les vassaux et dans les villes, et poussèrent des cris de sang et de vengeance. La ville de Milan retentit de cris de douleur et se remplit d'une profonde tristesse, comme si le plus grand des malheurs s'était appesanti sur elle, et avait frappé d'un même coup tous les habitants. Hommes et femmes, ecclésiastiques et laïques, jeunes gens et vieillards, rejetèrent tout ornement et ne se montrèrent que vêtus d'un cilice et couverts de cendre. Les moines, sanglotant et versant des larmes, parcouraient nu-pieds les rues, et chantaient des hymnes plaintifs avec une ferveur exagérée. Le jeûne et la prière se succédaient sans interruption. Au milieu des cérémonies les plus saintes de la religion, on implorait incessamment le Seigneur, saint Ambroise et tous les saints pour la délivrance de l'archevêque Héribert, et on leur demandait une vengeance terrible contre Kunrad et les complices de son crime.

Sur ces entrefaites, l'empereur avait remis l'archevêque à Poppo, patriarche d'Aquilée, et à Kunrad, duc de Carinthie, les chargeant de le tenir dans une prison convenable et de l'éloigner d'un pays où régnait une telle irritation, pendant que lui-même continuait sa route de Pavie à Ravenne, avec une telle rapidité, qu'il put célébrer les fêtes de Pâques dans cette dernière ville. Les deux princes acceptèrent une mission si affligeante, et montrèrent d'autant plus volontiers toute sorte de ménagements à leur prisonnier, que sa dignité ecclésiastique et sa position dans la société commandaient le respect et la compassion, et que s'ils ne blâmaient pas comme injuste la conduite de l'empereur envers lui, ils la considéraient du moins probablement comme trop prompte et trop emportée. En même temps l'attention des habitants du pays, et particulièrement des ecclésiastiques, était partout en éveil, et partout l'archevêque reçut des preuves d'intérêt et du désir que l'on avait de soulager et d'améliorer son sort. Aussi cet homme prudent et adroit réussit sans peine, aux environs de Plaisance, à échapper à ses gardiens, dont la surveillance se relâchait, et il réussit plus aisément encore à trouver chez les moines et les religieuses toute protection contre les poursuites et tout moyen de se sauver. Il arriva sain et sauf à Milan, où jeunes et vieux, grands et petits, le reçurent avec la joie la plus vive et avec des cris d'allégresse.

On ne peut le nier : dans l'état des choses, et vu les idées des Italiens et leur position à l'é-

gard des Teutschs, la fuite de l'archevêque Héribert était un événement de la plus grande importance. L'empereur dut être d'autant plus affecté de cette nouvelle, qu'il s'en fallait de beaucoup que tous les Teutschs eux-mêmes approuvassent sa conduite envers le prélat, et la manière équivoque dont celui-ci s'était échappé devait lui donner à réfléchir. Il ne se trouvait pas seulement blessé au vif dans son orgueil impérial et dans ses sentiments passionnés, mais il pouvait prévoir encore que les conséquences de cet événement seraient grandes et persistantes. Milan, grande ville, bien fortifiée par d'antiques et formidables ouvrages, n'était pas facile à prendre; et dans ses murs se tenait l'archevêque Héribert avec son profond ressentiment, avec son orgueil sacerdotal si cruellement froissé, avec sa soif de vengeance, au milieu d'une multitude tumultueusement soulevée. De plus, il avait beaucoup de moyens à sa disposition. Il pouvait compter que tous les ecclésiastiques d'Italie partageaient sa colère; et, par suite des liens qui rattachaient l'un à l'autre le système ecclésiastique et la vie monastique, il y avait une force terrible dans leur unanimité. Il pouvait compter sur l'intérêt de beaucoup de princes laïques. Bien plus, tout Italien dans le cœur duquel vivait un sentiment national devait tourner ses regards vers Milan, où l'on avait planté le drapeau de la révolte, du danger et de la liberté. Et il était hors de doute que Héribert userait de tous les moyens pour se maintenir, pour nuire à l'empereur, pour détruire la souveraineté de celui-ci sur l'Italie, et l'anéantir avec son armée.

Kunrad toutefois ne perdit pas courage. Ses espérances étaient fondées sur trois choses : sur une prompte prise de Milan, qui pouvait, sinon terminer tout, du moins tout changer; et, dans le cas où cette tentative échouerait, sur une division entre les ecclésiastiques, et aussi sur une division entre les laïques, en troublant tous leurs efforts, en tirant parti de leurs passions.

L'empereur amena son armée devant Milan : il était sans doute accompagné de quelques princes italiens, qui, par leur position et leurs relations, ne pouvaient refuser de suivre la bannière impériale. On dit, il est vrai, que Kunrad déclara publiquement l'archevêque Héribert son ennemi et ennemi de l'empire; qu'il émit l'ordre que les hommes de tous les royaumes soumis à sa puissance vinssent se rassembler devant Milan, et que, sur cet ordre, toute l'Italie et tout le Teutschland se réunirent d'un bout à l'autre. Mais les seuls écrivains milanais s'expriment ainsi, et c'est évidemment dans le but de glorifier l'archevêque Héribert et la ville de Milan. Les relations ne rendent pas vraisemblable l'arrivée de grands renforts, et la brièveté du temps ne l'aurait pas permise. Il est certain que Kunrad trouva Milan si fortement préparée à la défense, que l'impossibilité de prendre la ville par la force des armes dut bientôt être manifeste pour lui. La ville était entourée d'un mur et de trois cent dix tours, et une foule d'ouvrages avancés, qui devaient rompre le premier choc des forces ennemies, couvraient ces fortifications. Kunrad dévasta donc cruellement les environs de Milan, et essaya ses forces contre quelques ouvrages avec de grandes pertes, mais avec quelque succès. Mais, en réalité, rien ne fut gagné, et après un petit nombre de semaines consumées en efforts inutiles, il se vit forcé de lever le siége.

Dans le sentiment de cette nécessité, l'empereur crut que le moment était venu de recourir aux deux autres moyens qui lui restaient, pour ne pas perdre entièrement sa cause : il s'agissait de faire naître la désunion entre les Italiens, et de donner à leurs passions des directions opposées. Avant donc de commencer sa retraite, le 28 mai de cette année 1037, il émit une ordonnance concernant les relations des vassaux; conforme aux principes qu'il avait suivis dans le Teutschland, elle était aussi satisfaisante pour les classes inférieures de vassaux que blessante pour les princes ecclésiastiques et laïques du pays. En vertu de cette ordonnance, il était défendu d'ôter jamais à un *walvassor*, haut ou inférieur, un fief, qu'il fût ecclésiastique ou laïque, autrement que, selon l'ancienne tradition, par une sentence judiciaire rendue par ses pairs sur une accusation précise et prouvée. Les deux parties pouvaient également interjeter appel de la sentence judiciaire, et pendant ce temps le vassal devait rester en possession du bien. Si la discussion avait lieu entre un *senior* ou prince du pays, et un *walvassor* du degré supérieur, l'appel devait être adressé à l'empereur, devant lequel devaient comparaître le *senior* et le *walvassor*, ainsi que ceux qui avaient prononcé la sentence. Mais si la discussion avait lieu entre

un haut *walvassor* et un *walvassor* inférieur, l'appel devait être adressé au prince dont tous deux dépendaient, ou à un envoyé de l'empereur. De plus, l'hérédité des fiefs fut prononcée en termes formels; et enfin les prestations exigées pour l'armée impériale furent soustraites à l'arbitraire, et les exactions que les princes s'étaient permises furent sévèrement interdites.

On ne peut le nier : si précisément maintenant cette ordonnance fut lancée dans le monde en vue de la ville de Milan, et comme sous les yeux de l'archevêque Héribert, ce fut l'œuvre de la passion et de l'embarras de l'empereur. On ne peut pas le nier davantage : elle n'avait pas de force légale, parce qu'elle n'avait pas été délibérée et résolue dans une diète avec les princes du pays. Mais comme principe formellement exprimé, comme déclaration positive de la volonté de l'empereur, prescrivant précisément ce que tous les *walvassores* avaient demandé, elle ne pouvait manquer son effet, pour le moment, ni sur les *walvassores*, qui savaient désormais à qui ils devaient tenir, ni sur les princes, qui maintenant pouvaient moins que jamais se fier à leurs hommes féodaux. Et comme elle était en tout conforme à la marche de la société et à la nature des choses humaines, elle devait conserver aussi une grande importance pour l'avenir. Dans le fait elle devint plus tard la base du droit féodal, et par là elle fut importante aussi pour le Teutschland et pour le peuple teutsch.

L'empereur partit immédiatement après. Mais dès le lendemain, jour de la Pentecôte, près du château fort de Corbetta, qui était encore assiégé, il fut frappé avec son armée d'un grand malheur que Héribert ne manqua pas de représenter comme un châtiment miraculeux du ciel. Il tomba sur le camp impérial un si terrible orage, avec des éclairs et des coups de tonnerre si affreux, qu'hommes et bêtes périrent, et que plusieurs perdirent la raison et ne la recouvrèrent qu'au bout de quelques mois. Mais Kunrad continua sa retraite sans s'arrêter, en partie pour donner à son armée épuisée quelque repos dans les vallées des Alpes aux approches des grandes chaleurs de l'été, en partie sans doute aussi pour l'augmenter par des renforts venus du Teutschland. Lui-même séjourna à Crémone. Pendant le siége de Milan, et pour répandre des semences de discorde parmi les ecclésiastiques ainsi que parmi les laïques, il avait fait alliance avec le pape Benoît IX, que sans doute, en d'autres circonstances, il eût repoussé, en ne lui montrant que de la répugnance et du dégoût. Le pape, sentant combien ses intérêts étaient compromis, saisit volontiers la main puissante que l'empereur lui tendait. Il se rendit à Crémone, et Kunrad le reçut solennellement et avec un respect joué, comme s'il eût été possible de ne voir dans cet indigne jeune homme que le chef sacré de l'Église chrétienne. Une telle abnégation méritait d'être payée de reconnaissance. Kunrad déclara l'archevêque Héribert déposé de son siége, et éleva à la dignité archiépiscopale un chanoine milanais, nommé Ambrosius, qui s'était attaché à lui. Sans doute le pape, servant la passion de l'empereur, approuva et cette déposition et cette nomination, et tous deux, le pape et l'empereur, attendirent peut-être un grand résultat de leur union. Mais ils virent bientôt qu'ils s'étaient trompés. Les ecclésiastiques rejetèrent et devaient rejeter les actes de l'empereur, et s'inquiétèrent peu de ce pape. Les bourgeois de Milan détruisirent tout ce qui appartenait à Ambrosius sur leur territoire, sans tenir aucun compte de son saint titre. Héribert jouit de plus de respect qu'auparavant, et Kunrad resta à son égard dans son ancienne position.

Les artifices sacerdotaux dont Héribert faisait usage pour nuire et se venger n'étaient pas encore épuisés. Son esprit, fécond en intrigues, aspirait à rendre la pareille à l'empereur, et d'une manière plus énergique. Mais ses plans échouèrent comme avaient échoué ceux de l'empereur. Il se lia avec plusieurs évêques, dont les plus considérables étaient ceux de Plaisance, de Verceil et de Crémone, bien que les derniers eussent été témoins de l'union du pape et de l'empereur : ils convinrent d'inviter Odo, comte de Champagne, à venir en Italie, et de l'aider à obtenir la couronne d'Italie et même la dignité impériale lorsque l'empereur aurait été chassé ou anéanti (2). Des messagers secrets se rendirent auprès du comte. Odo, qui ne pouvait oublier la couronne de Bourgogne, était engagé dans une guerre. Dans sa fureur, il avait profité de l'absence de Kunrad, et envahi la Lotharingie avec tant de succès, qu'il espérait célébrer la fête de Noël

à Aix-la-Chapelle (3). Mais l'appât que lui présentèrent les émissaires était trop grand. Peut-être conçut-il l'idée de réunir les couronnes d'Italie et de Bourgogne à la couronne impériale, et il ne put résister à cette idée. Il résolut donc de renoncer à la Lotharingie, et envoya des émissaires qui devaient s'entendre, dans un lieu des Alpes, avec les émissaires des évêques conjurés, pour l'exécution d'un projet sur les généralités duquel on était d'accord.

Mais, par habileté ou par trahison, la marquise de Suse, belle-mère de Hermann, duc de Souabe, avait eu connaissance de l'entrevue de ces émissaires. Elle avait fait part à l'empereur de ce qu'elle savait ou conjecturait. Puis elle envoya des hommes armés, et fit enlever toute l'assemblée. Dans l'intervalle, l'empereur avait appelé près de lui les princes de l'Italie supérieure. Les trois évêques de Crémone, de Verceil et de Plaisance avaient obéi aux ordres de l'empereur avec d'autant plus d'empressement qu'ils cherchaient davantage à cacher leur œuvre de trahison sous les dehors d'une fidélité inviolable. Tout à coup les émissaires prisonniers furent amenés devant l'empereur, en présence des trois évêques. Les malheureux avaient déjà tout avoué, et répétèrent leurs aveux devant l'empereur. Celui-ci entra dans une telle colère, que sans jugement, sans les traduire devant un tribunal, sans même les entendre, il fit arrêter les trois prélats, et ordonna qu'ils fussent conduits prisonniers dans le Teutschland.

Cet acte nouveau et inouï d'une violence arbitraire exaspéra davantage encore (si cela était possible) les Italiens, du moins les ecclésiastiques, et il fut improuvé même par des Teutschs ecclésiastiques et laïques. Mais il avait renversé les projets de l'archevêque Héribert, et Kunrad parut plus redoutable que jamais. Lui-même il regarda sans doute la découverte de ces menées et de ces trames secrètes comme un grand bonheur, et ce bonheur comme une preuve de la justice de sa cause. Un autre événement était bien propre à le confirmer dans cette croyance. A peine avait-il déchiré le réseau que les évêques s'étaient efforcés de jeter sur lui, qu'on lui apporta l'étendard d'Odo, comte de Champagne, comme preuve que cet ennemi irréconciliable avait été non-seulement vaincu, mais encore anéanti. C'était Gozelo, duc de Lotharingie, qui lui envoyait cet étendard. Après que les évêques et le comte Odo se furent entendus, celui-ci avait arrêté son entreprise contre la Lotharingie et commencé sa retraite, pour se préparer à de plus grands travaux en Italie. Mais il fut surpris par le duc Gozelo, et par le fils de celui-ci, le vaillant Godefrid, qui le forcèrent à accepter la bataille. L'armée du comte Odo avait été battue ; Odo lui-même était tombé, et, dans le tumulte, il avait été tellement foulé aux pieds des chevaux, que, nu et défiguré, il ne put être trouvé que le lendemain. Sa mort délivra Kunrad de son dernier compétiteur à la couronne de Bourgogne, et d'un ennemi dangereux.

Dans ces circonstances, Kunrad, laissant avec dédain l'archevêque Héribert derrière ses murailles et ses tours, crut pouvoir pénétrer dans l'intérieur de l'Italie. Plusieurs motifs pouvaient le déterminer à cette résolution. Une année s'était écoulée depuis son arrivée, et ses efforts n'avaient abouti à aucun résultat glorieux. S'il avait repassé les Alpes après avoir rencontré de la résistance et des bravades, et exercé des violences sur la lisière, pour ainsi dire, du pays, sa marche eût sans doute été accompagnée par le rire de mépris des Italiens. S'il voulait conserver sa souveraineté sur l'Italie, il était nécessaire de montrer sa puissance aux habitants. Même une course sans exploits à travers le pays pouvait amener de grandes et avantageuses conséquences ; elle pouvait effrayer et fortifier, adoucir et détruire l'impression faite par les événements de l'Italie supérieure. On devait particulièrement s'attendre à ce que l'ordonnance de l'empereur sur les fiefs obtiendrait de la force et de l'efficacité ; car les princes devaient s'inquiéter, et les *walvassores* devaient gagner en confiance pour transformer en droits et faire valoir comme tels leurs prétentions, que l'empereur favorisait. De plus, la désunion et la discorde exigeaient partout la présence de l'empereur. Car l'Italie inférieure était livrée aux plus grands bouleversements. Pandulf, prince de Capoue, que Heinrich II avait emmené prisonnier dans le Teutschland, et que Kunrad avait rétabli dans sa principauté, insultait à tout droit divin et humain, n'épargnait pas plus le sacré que le profane, torturait grands et petits à l'aide des Normands audacieux et pillards, était principalement le fléau des couvents, et surtout du grand monastère du Mont-Cassin, et rejetait

avec mépris et insolence les ordres de l'empereur. Enfin les Romains avaient forcé le pape Benoît IX à s'enfuir de Rome, soit que la honte dont ils s'étaient couverts par l'élection de ce jeune homme leur semblât à la fin trop pesante, soit que, ce qui est plus vraisemblable, les ecclésiastiques mêmes de Rome ne pardonnassent pas au pape d'avoir servi les passions de l'empereur et prêté les mains à la déposition arbitraire de Héribert, archevêque de Milan, acte suivi de l'emprisonnement tout aussi arbitraire de trois évêques. Kunrad ne pouvait laisser succomber le pape, son ami, tandis que Héribert, son ennemi, restait dans Milan sain et sauf, honoré, vanté, célébré, et ne tenait point compte des menaces, n'écoutait pas les remontrances, et n'acceptait aucune promesse.

Il se mit en route. Mais à Parme déjà il eut encore une fois contre lui l'esprit ennemi, qui s'élevait invincible et avec une force croissante entre les Teutschs et les Italiens. Kunrad célébra dans cette ville la fête de Noël. Ce jour même éclata une sanglante discorde. Des Teutschs furent égorgés; le soulèvement fut général. Le fer et le feu rétablirent, il est vrai, le calme, et Kunrad fit détruire une grande partie des murs de la ville, comme châtiment et comme leçon; mais ce qui, selon ses intentions, devait être un châtiment et une leçon fut pour les Italiens une cause nouvelle de ressentiment et de haine. Toutefois il continua sa marche par les Apennins, et plus loin, sans obstacle, à ce qu'il paraît. Il rencontra le pape dans le château de Spello, situé vraisemblablement à peu de distance de Pérouse. Il célébra avec lui les fêtes de Pâques, et au milieu de ces solennités, le saint jeune homme prononça, sans doute sur le désir de l'empereur, l'excommunication contre Héribert, archevêque de Milan. Mais cette excommunication, lancée par une telle main, ne fut qu'un froid coup de tonnerre qui ne blessa personne. Elle fut pourtant utile au pape, en ce qu'elle l'établit mieux dans la faveur de l'empereur. Kunrad ramena le pape à Rome, et le replaça sur le siége de saint Pierre, l'apôtre.

De Rome l'empereur alla plus avant dans le pays où Pandulf, prince de Capoue, avait exercé ses violences. Il consola et tranquillisa les opprimés. Pandulf lui-même, avec ses trésors, produit de ses exactions et de ses brigandages, se tenait enfermé dans son rocher fortifié d'Agatha. De là il avait encore bravé l'empereur lorsque celui-ci se trouvait déjà à Rome. Mais dès que l'armée impériale se montra, tout changea. Les vassaux inférieurs, tous les *walvassores*, se déclarèrent aussitôt pour l'empereur, qui était si favorable à leur cause, et abandonnèrent l'homme qu'ils n'avaient servi que par crainte. Bientôt Pandulf se trouva seul dans sa forteresse, avec un petit nombre des siens qui y étaient enfermés avec lui; et il ne pouvait se fier à personne, parce que personne n'avait tenu à lui, si ce n'est par crainte ou par cupidité. Lorsqu'il vit sa puissance ruinée, ses artifices échouèrent aussi. S'il avait réellement soldé les trois cents livres d'or qu'il offrit, Kunrad, qui avait toujours besoin d'argent, lui aurait sans doute pardonné beaucoup de choses, et l'aurait laissé en possession de ses domaines: mais il ne voulait, par ses offres, que gagner du temps et jouer l'empereur. Kunrad découvrit ses desseins, et avec l'assentiment des princes qui étaient avec lui, il lui retira la principauté de Capoue; il investit de la principauté Waimar, prince de Salerne, et, pour tranquilliser les Normands, il donna le comté d'Aversa en fief à l'un de leurs chefs, nommé Rainulf. De ce moment Pandulf fut perdu. Il se maintint encore quelque temps dans son fort; mais bientôt il se vit contraint à la fuite; il trouva une triste fin après des courses aventureuses, et laissa un déplorable sort à ses descendants.

Après que cette affaire eut été terminée, ou du moins décidée; après que, dans la ville et dans le pays, bien des choses eurent été rétablies, conciliées, ordonnées, Kunrad reprit aussitôt le chemin des Alpes. Mais on était arrivé au fort de l'été; les chaleurs étaient grandes. Ces chaleurs, les jouissances du Midi, cette manière de vivre inaccoutumée, tout enfin exerça une forte et désastreuse action sur l'armée teutsche. Des maladies mauvaises se répandirent parmi elle. On pressa la marche; mais on ne put échapper aux maladies. Elles étaient contagieuses, et firent descendre une grande partie de l'armée au tombeau, sans épargner l'âge ni le sexe, emportant le noble comme le vulgaire. Le beau-fils de l'empereur, Hermann, duc de Souabe et marquis de Suse, fut victime de cette peste, ainsi que la bru de Kunrad, la jeune reine Chunehild, qui avait déjà donné le jour à une fille, laquelle dans la suite prit le voile. La tristesse fut grande dans l'armée, la

douleur générale. L'empereur put d'autant moins séjourner dans l'Italie supérieure. Aussi se fit-il, il est vrai, promettre solennellement par ses partisans, et peut-être par tous les princes de cette partie de la Péninsule, qu'ils feraient la guerre à Milan, afin que l'archevêque Héribert, sur lequel pesait l'excommunication du pape, fût renversé, et qu'Ambrosius, considéré comme véritable archevêque par lui, empereur, et par le pape, pût s'asseoir sur le siége archiépiscopal de cette ville: mais lui-même repassa les Alpes, pour assurer du repos à l'armée, et arrêter les ravages qui la désolaient, par le climat plus sain de la patrie et par les soins de la famille. Au mois d'août, l'empereur et son armée saluèrent le sol de la patrie.

Kunrad trouva tout tranquille dans le Teutschland, même après une absence de deux années. Cette tranquillité renferme assurément un grand témoignage. S'il avait fait pour administrer la patrie, les mêmes frais de génie et d'énergie qu'il fit pendant deux ans en Italie pour adoucir des malheurs et en causer d'autres, il aurait pu certainement fonder ou développer des institutions grandes et durables. Désormais le temps d'agir était passé. La maladie à laquelle succombèrent son armée et des parents qui lui étaient chers, l'avait également attaqué. Il sentait bien qu'il avait en lui le germe d'une mort prochaine. Aussi ne perdit-il point de temps pour régler ce qui lui tenait le plus à cœur.

Dans l'automne encore de l'an 1038, il se rendit en Bourgogne, et convoqua les princes et les vassaux de ce royaume à une diète fixée à Soleure. Ils y vinrent. Les discussions durèrent trois jours. Les désirs de l'empereur se portaient sur l'ordre, la paix et la justice. Aussi rappela-t-il avec force les lois oubliées; et peut-être aussi chercha-t-il à cette époque à favoriser la Trêve de Dieu (*Treuga Dei*), que depuis quelques années de pieux ecclésiastiques s'étaient efforcés d'établir en France, et qu'ils avaient désiré et tâché de répandre en Bourgogne, en Lotharingie, en Italie, et même dans tout le monde chrétien. Aucun témoignage historique ne prouve, il est vrai, que Kunrad se soit occupé de la Trêve de Dieu, pour la mettre en exécution dans les royaumes soumis à son pouvoir; mais l'idée de cette Trêve avait trop profondément saisi les âmes; elle avait rempli de trop belles espérances les hommes les plus nobles comme les hommes les plus opprimés, pour que Kunrad, portant, après de grandes épreuves et aux dernières limites de la vie, ses regards sur l'avenir de son fils chéri, n'eût pas volontiers entretenu les bonnes dispositions qui avaient donné naissance à cette idée.

Après une disette inouïe, causée par des pluies et des inondations extraordinaires, et qui avait duré trois ans dans les contrées méridionales, où elle avait enfanté une misère terrible et d'atroces cruautés, la nature était enfin revenue, la quatrième année, à son ordre bienfaisant, et avait réjoui les hommes par une riche moisson et par les productions les plus belles. Aussitôt l'espérance se releva dans le cœur humain, et le remplit de foi et de confiance. Mais il tomba aussi dans ce cœur, comme un rayon du ciel, le désir que désormais la jouissance d'un temps meilleur ne fût troublée pour personne par les passions humaines, par la guerre, les *fehdes*, la persécution ou par toute autre violence; et de pieux ecclésiastiques transformèrent ce désir, né de la reconnaissance et du besoin de jouir, de la joie et de l'effroi, en une institution qui (ils l'espéraient du moins), étant conforme à l'esprit de la religion de Jésus-Christ, pourrait, sous la protection de l'Église, être introduite dans le monde chrétien. Une paix générale devait régner partout et sans interruption dans les pays chrétiens, et personne ne devait faire usage des armes ni pour se défendre ni pour se venger.

L'enthousiasme produit par cette pensée fut grand, et la paix fut résolue sous différentes formes dans des assemblées d'ecclésiastiques. Toutefois des hommes raisonnables, qui ne se laissèrent pas entraîner par le mouvement du moment, n'étaient pas, dans le principe, sans inquiétude; et l'on vit bientôt l'exactitude de leur jugement. Les princes et seigneurs laïques ne pouvaient être favorables à une institution qui leur enlevait tout, parce qu'elle leur arrachait l'épée du côté, et les soumettait entièrement au pouvoir de l'Eglise; et les hommes de toute classe oublièrent bientôt, au milieu des bienfaits de la nature, les années de désolation et de misère; ils cherchèrent comme à se dédommager de leurs longues privations, tombèrent dans la prodigalité et dans tous les excès, et se livrèrent de nouveau à leurs anciennes passions. Bientôt les auteurs eux-mêmes et les

partisans les plus zélés de la paix perpétuelle reconnurent qu'ils avaient visé à un but qu'il est impossible d'atteindre. Aussi cherchèrent-ils à sauver du moins de ce bel ensemble une partie qui semblait plus facile à sauver, et qui était pourtant assez importante pour fonder un meilleur avenir. Ils s'efforcèrent désormais d'établir la Trève de Dieu, la Trève du Seigneur (*Treuga Dei*, *Treuga Domini*); c'est-à-dire un armistice pendant les jours où le Sauveur avait souffert, était mort et ressuscité, depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin. Et cette Trève du Seigneur occupait diversement les esprits lorsque l'empereur Kunrad tint sa diète à Soleure. On peut donc supposer que cette affaire le toucha aussi vivement.

Ce qui toutefois est plus certain, c'est que le quatrième jour de cette diète, l'empereur, d'après le désir, ou du moins avec l'assentiment de l'assemblée, remit à son fils, au roi Heinrich, le royaume de Bourgogne, et lui fit prêter par tous les assistants le serment de fidélité. En même temps il investit son fils du duché de Souabe, de sorte que le royaume de Bourgogne et tout le Teutschland méridional furent gouvernés par ce jeune roi.

Après que l'empereur eut ainsi travaillé pour la puissance de son fils et successeur, il traversa Bâle et descendit le Rhin, et alla visiter les Franconiens, les Saxons et les Frisons. Et partout il s'appliqua à consolider la paix et à faire valoir les lois et le droit. Mais sa santé ne se rétablit pas et ne s'affermit pas. Il célébra la fête de Noël à Goslar, et à Nimègue celle de Pâques de l'an 1039. Il fut longtemps retenu dans cette dernière ville par la goutte (4). Le jour de la Pentecôte il était à Utrecht. La vie lui sourit encore une fois. Il se sentit bien portant, et se montra gai au milieu de ceux qui l'entouraient. Après le service divin, il se rendit au festin, la couronne sur la tête. Tout à coup il fut saisi d'une indisposition inquiétante. Il cacha cependant ce qu'il éprouvait, pour ne pas troubler la joie de la journée. Le lendemain matin il montra encore la même constance. Mais bientôt il reconnut qu'il était au terme de sa vie. Il reçut donc la sainte eucharistie, fit ses adieux à sa fidèle et chère épouse et à son fils bien-aimé, conserva sa raison jusqu'au dernier moment, et mourut avec une pieuse résignation. On était au 4 juin. Ses entrailles furent déposées au maître-autel de l'église d'Utrecht, et son corps fut porté à Spire.

CHAPITRE VIII.

HEINRICH III. — SA POSITION, SON BUT, SES MOYENS.

L'an 1039.

Heinrich, fils de Kunrad II et de Gisela, était déjà depuis onze ans décoré de la couronne teutsche et du titre de roi. Il n'avait donc besoin ni d'une nouvelle élection ni d'un nouveau couronnement. Aussi Heinrich III prit-il les rênes de l'empire aussitôt après la mort de son père; et personne ne songea à révoquer son droit en doute, personne ne songea à lui arracher de la tête la couronne qu'il avait déjà portée avec un grand mérite, et que l'on espérait lui voir porter avec plus de mérite encore. Son père lui avait puissamment préparé les voies, comme Heinrich Ier les avait préparées à son fils Otto le Grand; et il était sinon supérieur à Otto le Grand en génie et en force, du moins dégagé de cette fierté, de cette ambition et de cette vanité par lesquelles Otto avait gâté l'œuvre de son père et faussé son esprit.

Heinrich III, à son avénement au trône, était un jeune homme de vingt-deux ans. La nature l'avait doué de ses dons les plus riches, de toutes les grandes qualités, de toutes les belles vertus d'un prince, pour la guerre non moins que pour la paix. Son père lui avait transmis, à ce qu'il semble, son infatigable activité, et son penchant à la promptitude et à la sévérité; et sa mère, la finesse d'esprit qui démêle si facilement le vrai, et ce charme des manières qui gagne les cœurs; en lui-même il y avait une forte raison et une source féconde d'idées nettes. C'est un titre glorieux pour l'empereur Kunrad, son père, que le soin avec lequel il chercha de bonne heure à développer les qualités de son fils, afin de le mettre d'autant plus sûrement à même de devenir ce qu'il devait être un jour comme roi des Teutschs et comme empereur romain. Lorsque l'éducation maternelle n'avait plus suffi, il l'avait d'abord confié au savant et spirituel Bruno, évêque d'Augsbourg; puis il l'avait placé sous la direction d'Eigelbert, évêque de Freisingen, qui était habile et versé dans les affaires publiques. Il lui avait fait suivre

très-jeune encore une expédition contre les Bohêmes, afin que les fatigues de la guerre lui apprissent à apprécier l'éclat par lequel la couronne qu'il avait reçue enfant, aurait aisément pu l'éblouir ou l'égarer. Il lui avait laissé l'honneur d'avoir conclu un traité de paix avec le roi de Hongrie. Il l'avait investi d'un grand gouvernement, du duché de Bavière, et l'avait, dans les derniers temps, rendu témoin des événements d'Italie. Enfin il l'avait nommé roi de Bourgogne et duc de Souabe, et il paraît que le duché de Carinthie lui-même, avec la Marche de Vérone, lui était soumis. Par toutes ces relations, Heinrich avait eu l'occasion et les moyens de développer sous tous les rapports ses jeunes forces, et il n'avait perdu aucune occasion, ni négligé aucun moyen. Dans le fait, lorsqu'il prit les rênes de l'État, il se présenta au monde avec la vivacité de la jeunesse et la gravité de l'âge viril. Sa réputation de justice n'était pas moindre que sa réputation de bravoure et d'ardeur guerrière. Et comme il se montra en même temps bienveillant dans ses discours, agréable dans ses manières, libéral envers ses fidèles, aimable envers tous et plein d'humilité devant Dieu, le monde dut nécessairement ne tourner ses regards vers lui qu'avec de grandes espérances. Et certes il aurait fondé et développé de grandes et de belles choses, si la Providence lui avait réservé une aussi longue vie qu'à Karl le Grand ou à Otto le Grand, et s'il avait pu consacrer sa vie tout entière à la patrie.

Assurément il est hors de doute que Heinrich, tout en se réservant de choisir selon les circonstances la carrière où il entrait, avait cependant sous les yeux le but auquel il devait viser. L'histoire de Heinrich II, que personne n'avait pu mieux lui apprendre que les deux évêques chargés de son éducation, et celle de son propre père, qui ne pouvait lui être inconnue, puisqu'il avait été lui-même témoin oculaire de tant d'événements, et que certainement on ne manqua pas de l'instruire, cette histoire était très-riche en leçons. Elle prouvait de la manière la plus irrécusable qu'on ne savait ni dans le Teutschland ni en Italie ce qu'était le roi ou ce qu'il devait être. Il était le seigneur de tous, disait-on, le suzerain suprême; à lui appartenait la plus haute puissance dans l'État. Mais un seigneur qui se voyait forcé tantôt d'acheter, tantôt d'acquérir par toutes sortes de moyens la faveur de ceux qui étaient soumis à sa souveraineté, afin de les amener à l'élire ou à le reconnaître comme leur souverain, trouvait difficilement les moyens et le pouvoir d'exercer ses droits de souveraineté; et l'on n'avait aucune idée du pouvoir suprême, quelque sonores que fussent les mots dont on se servait pour le désigner. Il n'y avait point de lois qui assurassent et limitassent les droits du roi; et, s'il y avait eu des lois de cette nature, le roi n'aurait trouvé la force nécessaire pour les exécuter que dans ceux contre lesquels elles eussent été faites. Bien plus, il n'y avait pas même de tradition solide, ou une coutume qui eût passé dans les mœurs, parce que dans les grands troubles qui avaient toujours eu lieu presque sans interruption, on avait constamment été forcé à des expédients qui ne paraient qu'au besoin du moment. Le roi était donc abandonné, sans autorité et sans honneur, s'il se négligeait lui-même, si par faiblesse, par indolence ou par dévotion, il ne tenait pas compte du temps, ou s'il s'engageait dans des entreprises qui se terminaient malheureusement parce qu'il ne savait pas les diriger. Si au contraire il gagnait, entraînait ou intimidait les cœurs par son génie, par son énergie, par ses actes audacieux, et par sa promptitude à décider, il pouvait se risquer à exercer une grande, une excessive puissance. Tout reposait sur lui-même; rien n'était basé sur des institutions sociales vivaces. Aussi un roi qui ne voulait pas être le jouet de ceux qui le nommaient leur roi, ne pouvait-il viser à autre chose qu'à un pouvoir arbitraire, qu'à une autorité suprême illimitée sur des sujets; semblable à un général qui mène une armée au combat.

L'histoire, et surtout celle des derniers temps, que Heinrich savait aussi sans doute, donnait les indications nécessaires sur la voie par laquelle il semblait possible d'atteindre ce but. Les grands ducs des nations teutsches formaient, pour l'autorité royale, le plus grand obstable qu'il fallût, à ce qu'il semble, tout d'abord écarter. Karl le Grand déjà, bien que de son temps le système féodal fût encore à naître, tandis que maintenant il s'était tant développé et si solidement affermi; Karl le Grand avait senti que ces ducs empêcheraient constamment la formation d'un véritable empire; aussi les avait-il tous éloignés ou anéantis (1). Au milieu

des malheurs des temps qui suivirent, de nouveaux ducs s'étaient élevés, et d'une manière beaucoup plus dangereuse que précédemment. Ils avaient tenu la nation teutsche dans un état de morcellement; ils l'avaient divisée en cinq ou six peuples, qui, hors la langue et les mœurs, n'avaient presque rien de commun entre eux, et qui s'accoutumèrent à se considérer mutuellement comme ennemis. S'ils atteignaient le but de leurs efforts, qui était d'assurer à leurs familles l'hérédité de leur dignité, ils avaient entièrement dans leurs mains la puissance divisée de l'empire. Bien plus, il pouvait à peine encore être question d'un empire teutsch : car, le trône étant partout où se trouvait le roi, il n'y avait pour l'empire ni point d'appui ni foyer vers lequel les regrets pussent se diriger, et au dessus de ce trône le nom royal planait comme un vain fantôme. C'est ce qu'Otto le Grand avait bien senti; aussi avait-il essayé de faire entrer du moins en majeure partie les duchés dans sa famille, puisqu'il n'osait, ne pouvait ou ne voulait point, dans son orgueil, les réunir à la couronne. La tentative d'augmenter de cette manière la puissance de la couronne avait complétement échoué; mais elle avait du moins entravé la marche des choses, et la consolidation des familles ducales avait été partout impossible, excepté en Saxe. Les querelles et les luttes des membres de la maison royale entre eux rendirent souvent nécessaire la nomination aux duchés; et ce changement de familles dans le pouvoir ducal avait insensiblement fait naître l'idée que les ducs n'étaient autre chose que des officiers du roi et de l'État, établis pour le gouvernement des provinces; et les vassaux inférieurs subordonnés aux ducs étaient arrivés à penser qu'ils n'appartenaient pas à ceux-ci, mais à l'empire, et qu'ils n'avaient été placés sous leurs ordres que par le roi. Dans ces relations, Kunrad II avait pu se hasarder à investir son fils et successeur des duchés vacants, afin qu'après sa mort ils restassent plus aisément réunis à la couronne. Il n'y avait plus que deux grands ducs dans le Teutschland, celui de Saxe et celui de Lotharingie. Heinrich III monta probablement sur le trône avec la résolution de continuer à faire valoir les principes de son père à l'égard des ducs, afin de réunir immédiatement les duchés à la couronne selon le temps et l'occasion, ou, si les circonstances rendaient impossible l'exécution de ce projet, pour traiter du moins les ducs comme des officiers de l'empire que le roi avait le droit de nommer et de destituer.

Toutefois la seule suppression ou le seul abaissement des grands ducs n'assuraient pas de grands résultats pour l'autorité royale et pour l'unité de la nation et de l'empire. Sous eux s'étendait le véritable monde de la féodalité, avec ses merveilleuses relations si compliquées. Les comtes, les vassaux inférieurs en général, n'étaient pas plus disposés à l'obéissance que les ducs. Il était à craindre que le roi n'eût, au lieu de quelques grands ennemis, une multitude de petits ennemis dont le nombre serait incalculable. Mais ceux-ci ne semblaient pouvoir menacer de quelque danger ni la nationalité, ni l'empire, ni le pouvoir royal. Aucun d'eux individuellement n'était assez fort pour résister au roi avec les seules forces de sa maison ou avec ses corps francs : il ne fallait pas songer à une réunion de tous; ils vivaient entre eux dans des querelles de plus d'une nature et dans des guerres privées, et entre les vassaux supérieurs et les vassaux inférieurs il y avait plus de jalousie et de haine que d'attachement et de confiance. De plus, le roi semblait pouvoir compter sur deux puissants alliés dont l'un grandissait avec vigueur, et dont l'autre était déjà assez puissant, pourvu qu'il réunît ses forces : ces alliés étaient les villes et le clergé.

Sans doute le défaut de documents nous permet à peine d'établir avec une certaine probabilité quelques généralités sur l'état des villes à cette époque : mais il est certain que depuis le règne de Heinrich Ier le nombre des villes s'était accru dans l'intérieur du Teutschland, et que celles qui existaient avaient gagné en grandeur. L'incertitude générale, produite par des guerres, des *fehdes* et des querelles continuelles, donna lieu, même à plus d'un homme habitué aux armes, de chercher un asile dans une ville. Cette même nécessité poussait à fortifier avec toujours plus de soin les villes; et leurs seigneurs, qu'ils fussent ecclésiastiques ou laïques, devaient, pour leur propre sûreté, vouloir favoriser, exiger, ordonner ces fortifications. Mais plus les fossés s'élargirent, plus on donna de force aux retranchements ou aux murailles, plus aussi la ville fut vivement retranchée du monde qui formait le système

féodal, et nul burggraf, nul avoué, nul prévôt, ne fut en état de maintenir une multitude aussi mêlée sous le joug de l'obéissance, qui ne pouvait résister qu'à des forces isolées. Dans les villes elles-mêmes, dans la réunion des hommes, et dans les retranchements, les murailles et les fossés qui faisaient leur défense, se trouvait le germe d'une nouvelle liberté, qui, inconnu, étranger, hostile au système vassalitique, devait nécessairement se développer avec le temps. Mais à ces masses réunies, aux habitants des villes, que leur restait-il, sur l'étroit espace dont ils étaient en possession, pour se maintenir et faire des progrès, si ce n'est l'élaboration d'éléments bruts qu'ils ne pouvaient acquérir eux-mêmes, et l'échange de leurs travaux contre d'autres objets nécessaires ou utiles à leur entretien, à leurs plaisirs ou à leurs nouveaux travaux? Que leur restait-il, sinon l'industrie, les arts, et des communications actives avec les campagnes et avec d'autres villes voisines et éloignées? De telles relations, nées de la nécessité, demandaient des institutions sociales et des règlements à part, qui à leur tour ne pouvaient avoir rien de commun avec la nature du système féodal. Ces institutions et ces règlements devaient s'appliquer à la liberté, à la sécurité, au gain; la féodalité s'appuyait sur l'arbitraire, sur le service et la récompense.

Il serait difficile de déterminer jusqu'où quelques villes étaient arrivées dans leurs efforts; mais leur conservation et leur agrandissement même sont une preuve du succès constant des tendances nées avec leur fondation. Quelques diplômes, qui accordent des droits de marché et des franchises commerciales, témoignent aussi de la vie active qui animait les villes; et ce qu'elles devinrent au bout de quelques générations prouve de la manière la plus évidente qu'elles n'avaient pas cessé de combattre et de lutter pour obtenir ce qui leur était nécessaire. Elles n'étaient pas encore des communautés libres; mais beaucoup de villes avaient déjà posé les bases de telles communautés; et les commencements d'organisation communale et de droits communaux étaient gagnés. Les villes de la rive gauche du Rhin et de la rive droite du Danube servaient de modèles : car ces villes avaient encore conservé plus d'une ruine des institutions sociales des anciens temps. Les tempêtes des siècles avaient dépouillé l'arbre de ses fruits, et les feuilles étaient tombées; beaucoup de branches s'étaient desséchées, et la pourriture avait gagné le tronc : mais la racine était saine et poussait de nouveaux rejetons, et du tronc même s'élançaient de nouveaux rameaux et de nouvelles branches. Les villes situées sur les grands fleuves, sur le Rhin, la Meuse, l'Escaut et le Danube, avaient, bien qu'avec des interruptions, fait de nouveau et depuis longtemps un commerce important, parce qu'au milieu d'événements orageux, les fleuves eux-mêmes permettaient de profiter d'intervalles tranquilles; et ce commerce avait réveillé l'esprit humain, animé l'activité, et produit un certain bien-être qui fournissait les moyens nécessaires pour de nouvelles entreprises. L'industrie, le commerce et le bien-être avaient donné naissance à certains usages qui remplacèrent une organisation communale légalement fondée, l'annoncèrent d'avance, et l'amenèrent enfin.

Qui aurait pu ou désiré empêcher le développement des villes? Au degré où se trouvait encore le Teutschland, il n'excitait le soupçon de personne. Les progrès de l'industrie manuelle et des arts devaient être agréables à tous, aux princes comme aux vassaux, aux ecclésiastiques comme aux laïques. Le service militaire à cheval, qui seul était encore considéré, l'armement, l'équipement pour la marche et le combat, la vie domestique elle-même, rendaient ces progrès désirables et nécessaires; et ils n'étaient possibles que dans les villes. Personne non plus ne pouvait être contraire au commerce. Les progrès des arts supposaient le commerce et l'échange, et beaucoup de choses dont on avait appris, dans les expéditions d'Italie, à connaître l'usage et l'agrément, et dont on ne pouvait plus se passer, ne pouvaient s'acquérir que par ce moyen. Aussi la vie des villes fut-elle secondée et favorisée par beaucoup de princes et de seigneurs, sinon dans l'esprit des villes, du moins par intérêt personnel, tantôt par sentiment de l'utilité et de l'excellence des travaux et de l'activité des villes, tantôt par douceur et bienveillance, tantôt par cupidité et par amour de l'argent, tantôt par amour des plaisirs recherchés, et sans doute aussi par jalousie et par envie, parce qu'on ne voulait rester en arrière de personne.

Heinrich III vit peut-être en Italie, où les villes s'étaient beaucoup plus développées que

dans le Teutschland, que l'esprit qui se révélait en elle, l'esprit de liberté civile, n'avait rien de commun avec l'esprit qui animait le monde des vassaux. Il reconnut peut-être que entre la féodalité et les villes s'élèverait nécessairement une haine qui, si les deux parties étaient abandonnées à elles-mêmes et si leur inimitié n'était pas comprimée, ne pourrait s'effacer que par une victoire complète de l'une sur l'autre. Mais dans l'état actuel des choses, où les villes étaient encore le parti le plus faible, il ne pouvait voir en elles que des alliées, puisqu'ils avaient les mêmes ennemis; lui, des ennemis de sa puissance royale; elles, des ennemis de leur liberté naissante. Il devait donc favoriser la vie des villes partout où, par erreur ou par arrogance, elle ne se mettait pas en opposition même avec son autorité royale. Dans ce cas toutefois il ne pouvait manquer de puissance pour les contenir. Il en avait pour garant l'hostilité des vassaux contre les villes, contre lesquelles ils n'avaient après tout que les mêmes intérêts, quelque grande que fût leur jalousie, quelque vive que fût leur envie mutuelle.

Et là est l'origine de la noblesse, dans le sens moderne de ce mot. La noblesse, en effet, est en général une classe privilégiée et favorisée dans la société civile. Mais cette classe ne peut avoir ses priviléges et ses prérogatives en présence d'hommes non libres, de sujets, d'esclaves, de serfs; il faut qu'elle les ait en présence d'une autre classe d'hommes libres dans l'Etat. Avant donc qu'il pût y avoir une noblesse, il fallait qu'il existât une double liberté; et la liberté de la noblesse devait être fondée sur une autre base, et être d'une autre nature que la liberté de ce qui n'était pas la noblesse. Jusqu'alors, et depuis que la féodalité avait détruit l'ancienne et véritable liberté; il n'y avait eu qu'une seule liberté, et elle avait précisément consisté dans le système féodal. A vrai prendre, il n'y avait sans doute pas liberté dans le système féodal, mais seulement service; mais bien qu'ils fussent soumis à ce service, les hommes féodaux se considéraient comme hommes libres, et comme les seuls hommes libres. Il ne peut donc être question d'une noblesse tant qu'ils furent seuls libres, ou seuls comptés pour tels. Par opposition avec qui auraient-ils formé une noblesse, puisqu'à l'égard du clergé ils n'étaient que des laïques, puisqu'à l'égard des hommes non libres ils n'étaient que des maîtres? Sans doute on appliquait les termes de *nobles*, *plus nobles* et *les plus nobles* (2); mais anciennement ces dénominations ne désignaient que des hommes distingués de quelque manière que ce fût, par une dignité, par leurs exploits, par leurs richesses: dans les derniers temps au contraire, depuis surtout que les rois saxons, par leurs prétentions à la distinction, avaient éveillé partout ce même esprit de distinction prétentieuse, ces expressions désignèrent sans doute aussi des familles illustres ou des personnages dont, à la connaissance de tous, les ancêtres (et rarement on pouvait remonter au delà du bisaïeul) avaient déjà tenu un rang élevé dans l'échelle des relations, et avaient par exemple été ducs et comtes, ou alliés soit à la famille royale, soit à d'autres personnages illustres, ecclésiastiques et laïques. Aussi désormais, dans les temps anciens comme dans les temps modernes, le mot de *noble* fut-il employé indistinctement avec d'autres mots qui probablement ne désignent aucune relation civile précise, mais ont seulement le sens général d'illustre, distingué, considérable et puissant. Des preuves nombreuses s'en trouvent çà et là dans le présent ouvrage. Mais tout changea lorsque les villes acquirent la liberté. A partir de ce moment, il y eut une double liberté; la liberté fausse du monde des vassaux, et la liberté véritable du monde des villes. La barbarie était la mère de la première; la civilisation fut la mère de la seconde. La première était fondée sur la puissance de l'épée, la seconde sur les besoins de l'esprit humain; la première sur le service militaire, sur la récompense de ce service et sur la souveraineté; la seconde sur le fruit du travail, sur la propriété et sur le droit. Plus la première était violente, et la seconde conforme à la nature; plus la première était dure par son ancienneté, et la seconde fraîche par sa jeunesse, moins il était possible de les unir l'une à l'autre. Si la vieille liberté ne put ou n'osa point empêcher la naissance de la liberté nouvelle, comment aurait-elle pu ou osé l'étouffer ensuite? La vieille liberté avait tout à craindre de la nouvelle, vexations, restrictions, anéantissement; la nouvelle avait tout à espérer contre l'ancienne, conservation, progrès, victoire. Car l'ancienne portait en elle-même le germe de sa ruine; la nouvelle, au contraire, était susceptible d'un développement infini : les sciences et les arts devaient trouver

chez elle protection et encouragement, tandis qu'ils restaient étrangers au système vassalitique, qui n'aimait pas la pensée. Il était d'autant plus nécessaire, d'après la nature des choses humaines, que le monde des vassaux, quelque désuni qu'il fût, quelque divisé et déchiré qu'il pût être par les passions de toute espèce, cherchât à s'unir, à se fortifier et à s'organiser en lui-même, afin de sauver ce qui pouvait encore être sauvé en face du monde nouveau qui s'élevait dans les villes; il était nécessaire que les vassaux serrassent leurs rangs pour s'opposer aux villes qui demandaient, comme troisième ordre (*tiers-état*), une position libre dans la société civile; et, par leur réunion, ils formèrent la noblesse et l'ordre nobiliaire. L'hérédité des honneurs et des dignités, qui était en partie gagnée, et qui ne pouvait manquer de l'être tout à fait, leur fournit les moyens de consolidation; et de l'organisation, sans laquelle il n'y avait pas d'unité, résulta la distinction en haute et basse noblesse, avec toutes ses branches. Mais dans cette position, pendant que la bourgeoisie libre s'élevait dans les villes à la lumière et à la civilisation, et s'élançait dans toutes les voies de l'activité humaine, il ne resta presque à la noblesse d'autre ressource que d'être inébranlable comme ses châteaux-forts, de maintenir ce qui existait, de ne reculer que devant la nécessité, de donner une valeur à tout ce qu'elle possédait, en le couvrant d'un vernis d'antiquité ou en l'entourant d'ornements fantastiques; de montrer sous un jour aimable, grâce aux prestiges d'une vie plus distinguée, de défendre vivement et vaillamment avec la susceptibilité d'un profond sentiment d'honneur, d'embellir par le charme d'une domination nouvelle et par une sorte de poésie toutes ces choses d'une ancienne puissance et d'une ancienne majesté, qui étaient pour les libres habitants des villes tantôt un scandale, tantôt une folie, jusqu'à ce qu'enfin l'arrogant dédain pour une civilisation plus élevée arrêta l'esprit, au point que la nature animale de l'homme obtint la préférence sur sa nature divine.

Dans le temps où Heinrich III devint roi des Teutschs, les commencements de ces relations ne faisaient que de se révéler; le développement en appartient aux générations suivantes. Ce qu'on ne peut nier toutefois, c'est qu'un roi qui se plaçait entre la nouvelle liberté qui s'élevait dans les villes, et la vieille liberté dont les vassaux se vantaient dans leur sujétion au service, pour les contenir l'une par l'autre, les diriger et les faire tourner toutes deux à son propre avantage, se jetait dans un jeu de bascule qui pouvait l'user lui-même. Mais celui qui, dans les flots, ne trouve pas le fond, ne peut se tenir debout, et ne peut que s'efforcer de rester à la surface en nageant.

Quant au clergé, sur lequel, avons-nous dit, le roi semble aussi avoir compté comme sur un allié puissant dans sa lutte contre les vassaux et seigneurs laïques, nous avons peu de chose à ajouter. Nous ne pouvons que répéter ce que nous avons dit souvent : les ecclésiastiques inférieurs, séculiers comme réguliers, dépendaient des ecclésiastiques supérieurs. La nomination aux siéges épiscopaux et l'élévation des abbés et des abbesses étaient entre les mains du roi, ou du moins le roi, par l'investiture, par le droit de saisir le prince ecclésiastique des domaines de son église ou de son monastère, exerçait sur ces actes une influence décisive. Cette relation formait le premier lien entre le roi et les princes de l'Eglise, qui étaient en même temps princes de l'Empire. Elle rendait possible la bonne intelligence entre eux; et déjà la reconnaissance qu'en tout cas l'étude continuelle des doctrines de la religion et des principes de la morale rappelait bien plus souvent à l'ecclésiastique qu'au laïque, attacha toujours plus d'un prince de l'Eglise au trône. Celui-là même à qui ce noble sentiment était étranger, ou qui l'avait perdu dans l'agitation de la vie et dans le tumulte des passions, celui-là fut souvent forcé de tourner ses regards vers le trône et ses espérances vers le roi. Car, par suite de la jalousie des vassaux laïques contre les vassaux ecclésiastiques, ceux-ci ne pouvaient attendre que de la puissance et des secours du roi la conservation ou l'accroissement de leurs domaines, de leurs droits et de leurs immunités. Ils devaient donc désirer que la puissance du roi fût grande et forte, afin qu'il fût en état de leur assurer l'appui dont ils avaient besoin contre la cupidité, les violences et les brigandages des seigneurs laïques; et le roi, de son côté, ne pouvait se dispenser de favoriser et de protéger selon son pouvoir les ecclésiastiques, tant qu'il lui était permis de se croire sûr de leur dévoûment.

L'influence des ecclésiastiques sur les affaires publiques fut très-forte, comme l'ont prouvé de grands exemples. Elle était, par sa nature même, incalculable : car elle était fondée sur quelque chose de spirituel, sur la foi et la superstition, sur l'avantage d'une culture scientifique et de connaissances variées, enfin sur la finesse des artifices sacerdotaux, qui font sentir leur action dans toutes les circonstances, soit aussitôt, soit avec le temps. Mais le roi ne pouvait compter en toute sûreté sur cette influence. Elle était individuelle; elle était l'œuvre des ecclésiastiques plutôt que celle du clergé. Et les ecclésiastiques agissaient très-souvent les uns contre les autres, poussés en sens divers par les passions humaines, et dirigés par des opinions différentes soit sur la doctrine, soit sur la vie; ils se liguaient même souvent avec ceux qu'ils croyaient devoir considérer comme leurs ennemis, et abandonnaient la cause de l'empereur, quoiqu'elle parût être leur propre cause.

Les malheureuses relations de l'Italie, la terrible division et les passions qui régnaient à Rome et qui se rattachaient à ces relations, et ce trafic dont la dignité papale faisait l'objet, qui transformait le siége apostolique en comptoir de banquier, et souillait d'impuretés les ornements pontificaux, avaient agi d'une manière pernicieuse sur les relations ecclésiastiques de tous les pays d'Occident. Les anciennes idées étaient restées, mais la vie active était devenue tout autre. L'Eglise romaine était encore considérée partout comme l'Eglise-mère du monde chrétien; le siége apostolique était regardé comme placé au dessus de toutes les églises, et les réunissant en une Eglise, une et universelle; on parlait avec humilité de la puissance qui résidait dans ce siége, et l'on s'inquiétait peu de l'homme aux mains duquel l'exercice en était remis. Mais la réalité ne répondait pas à ces idées. C'étaient des traditions mortes que l'on conservait sans y rattacher de pensée, sans que l'action fût déterminée ou la passion bridée par elles. Celui-là seul craint la foudre qui a appris à en connaître les dangereux effets; et une force qui reste longtemps en repos finit par être peu respectée, et perd même de sa puissance. L'autorité papale ne se faisait toujours valoir qu'avec de longues interruptions; elle était tantôt négligée, tantôt exercée de la manière la plus perverse par des papes corrompus, mauvais ou abrutis, et enfin elle était devenue si faible entre les mains d'un indigne jeune homme, que la puissance même de l'empereur ne pouvait la faire reconnaître. Aussi l'Eglise une et universelle avait comme disparu de la terre, et ne vivait plus que dans les regrets et les désirs de quelques âmes pieuses; et avec elle les archevêchés, comme beaucoup d'évêchés, étaient tombés en décadence. Comme le saint-siége n'y mit et n'y put mettre de frein par l'application des anciens principes de l'Eglise, deux ou trois vices avaient commencé à se répandre avec une extrême rapidité d'Italie dans tous les pays et dans tous les degrés du corps ecclésiastique, et comme ils étaient riches en germes de malheurs et d'atrocités, ils menaçaient de dissoudre tout le système de l'Eglise. C'était la vie des évêques sous les armes, dans la guerre, et en général dans les affaires de ce monde; par là beaucoup perdirent le goût des choses saintes, visèrent au point le plus élevé des choses profanes, et, ne soupirant qu'après les biens de la terre, oublièrent leur sublime mission. C'était ensuite cette facilité (produite et entretenue par une telle vie) avec laquelle les dignités ecclésiastiques et même toute place de l'Eglise furent mises dans le commerce et livrées au plus offrant; par là des hommes indignes arrivèrent aux hautes fonctions ecclésiastiques, les transformèrent en bénéfices, et les exploitèrent pour remplacer par de riches avantages ce qu'elles leur avaient coûté. C'était enfin le goût des jouissances matérielles, qui devait devenir dominant dans de telles relations, et qui bientôt dégénéra en divers lieux en mollesse, en débauche, en dépravation hideuse et impudente. Les couvents ne restèrent pas en arrière sous ce triple rapport, ni dans les suites que devaient entraîner ces vices. Les abbés firent comme les évêques. Il était impossible que des hommes qui n'avaient eux-mêmes aucune des vertus du cloître maintinssent la discipline monastique. Et qui aurait pu exiger des femmes ce que l'on n'obtenait pas des hommes? Du reste il n'est pas douteux (et c'est pour le cœur un besoin de le croire) que de telles choses n'étaient encore, sinon en Italie, du moins dans le Teutschland, que de rares exceptions, et que le plus grand nombre des ecclésiastiques, et séculiers et réguliers, menaient une vie respectable, conforme à l'esprit de la religion, tel qu'il leur avait été donné de le saisir. Mais ces exceptions

se rencontraient partout, elles devenaient tous les jours plus nombreuses, et faisaient craindre une décadence générale.

Si donc Heinrich III, dont au reste l'âme pieuse était sans doute affectée d'un profond chagrin par tous ces désordres, voulait tirer du pouvoir de l'Eglise un véritable avantage pour l'autorité royale, il était avant tout nécessaire de rétablir et d'affermir partout l'unité de l'Eglise, l'ordre et la discipline. Mais, avec quelque ardeur que des hommes d'un noble caractère pussent prendre part à une telle œuvre, elle ne pouvait être accomplie que par le siége apostolique. Il était donc nécessaire de débarrasser Rome du vieux levain, de purifier le saint-siége des souillures dont il s'était couvert dans la lutte des factions, et d'élever de nouveau la papauté à la puissance vivante, par laquelle seule elle pouvait exercer une action bienfaisante sur les relations bouleversées de l'Eglise et de la société, et favoriser le génie et la civilisation. Mais l'autorité royale ne retirait toujours encore aucun avantage immédiat du rétablissement et de l'affermissement de l'ordre dans l'Eglise, sous son chef suprême, le pape; bien plus, il était à craindre que dans cette unité et cet ordre de l'Eglise il ne s'élevât une puissance indépendante, qui pouvait devenir plus dangereuse pour le roi que ne l'avait été le monde ennemi des vassaux. Si l'on voulait éviter aussi ce danger, il était nécessaire de plus de réduire l'évêque de Rome, en qui les églises se fondaient en une seule église, à la même dépendance de l'empereur où se trouvaient les évêques de l'empire. Il fallait placer le pape au dessous de l'empereur, l'autel au dessous du trône. Et il y avait à peine un autre moyen pour arriver à toutes ces choses, que de reprendre et d'étendre les idées d'Otto le Grand en les perfectionnant : il fallait que l'empereur disposât à son gré du saint-siége; il fallait qu'il y plaçât des hommes teutschs avec lesquels il pût s'entendre, et des hommes habiles qui non-seulement fussent résolus à agir dans le sens de l'empereur, mais qui fussent aussi en état d'exercer sur les églises du monde chrétien toute la puissance à laquelle le saint-siége avait ou pouvait acquérir des droits.

La tâche imposée au jeune roi était grande. S'il arrivait à la solution, si les trois grandes forces qui résidaient dans le système féodal, dans la nouvelle liberté des villes, qui cherchaient à se faire jour, et dans l'Eglise chrétienne, pouvaient être placées l'une envers l'autre dans une telle position qu'elles se craignissent, se respectassent, se soutinssent mutuellement, l'empire pouvait arriver à une tranquillité, à un honneur et à une gloire, et le trône impérial à un éclat et à une autorité qu'on avait à peine soupçonnés jusqu'alors. Assurément un tel but était fait pour séduire une jeune âme et pour entraîner un génie vigoureux. Mais pour y arriver il fallait longer des rochers menaçants et passer à côté ou par dessus des écueils cachés. Le navire pouvait aisément faire naufrage ou échouer sur le sable. Mais ce but offrait-il réellement d'assez grands avantages pour qu'il fût désirable de l'atteindre, non peut-être pour le trône et l'autorité royale, mais pour la raison de notre vie et de notre existence, par le génie et la civilisation? Il est bien permis d'en douter.

CHAPITRE IX.

PREMIÈRES ANNÉES DU RÈGNE DE HEINRICH III. — GUERRE AVEC LES BOHÊMES. — EXPÉDITIONS EN HONGRIE. — LA HONGRIE SOUS LA SUZERAINETÉ DU ROI DES TEUTSCHS.

De l'an 1039 à l'an 1046.

Dès son avénement au trône, Heinrich III fit l'expérience que les rois, comme le vulgaire des hommes, dépendent des circonstances et en reçoivent leur direction. Il fut contraint à des expéditions qui ne pouvaient lui plaire, et impliqué dans des guerres où il ne trouva pas de joie : d'abord avec Brecislav, duc de Bohême, ensuite avec les Hongrois.

L'an 1034, Mjesko II, duc de Pologne, était mort, après avoir cherché à expier par des actes de dévotion les péchés de sa vie intérieure (1). Ses querelles avec son frère Otto et sa domination molle et passionnée avaient jeté la Pologne dans de grands troubles, et par sa mort ces troubles furent sans bornes. Il laissait, il est vrai, un fils nommé Casimir, qui restait seul de la race princière des Piasts; mais celui-ci ne se trouvait pas en Pologne à la mort de son père, ou bien il quitta aussitôt le pays. Il était encore mineur; sa mère, Richsa ou Richenza, était une princesse teutsche (2), et c'est peut-être pour cette raison que les Polonais la détestaient. Richenza s'était précédemment déjà enfuie dans

le Teutschland avec son fils pour se soustraire aux violences et aux insultes de son mari; ou bien elle prit la fuite après la mort de Mjesko, pour échapper à la colère et à la vengeance des Polonais. Quoi qu'il en soit, la Pologne se trouvait sans chef, et nul ne savait où il devait tourner ses regards, non pour trouver une chose publique, mais pour rencontrer seulement quelque ordre social. Aussi, plus était et devait être grand le besoin que tous avaient du rétablissement de l'ordre, plus il s'éleva nécessairement partout la plus violente division, parce que toute réunion était impossible dans une telle confusion des relations, et de cette division résulta une agitation sauvage et pleine d'atrocités, qui semblait ne pouvoir aboutir qu'à une complète dissolution.

Dans le même temps où ces déplorables événements avaient lieu en Pologne, l'empereur Kunrad, père de Heinrich III, fut d'abord occupé par les affaires de Bourgogne, puis il se prépara à une seconde expédition en Italie; enfin il la fit. En Bohême, Brecislav était arrivé à la dignité ducale après Othelrik, son père, pendant que l'empereur se trouvait en Italie. Brecislav, jeune homme brave, hardi, téméraire, crut la coïncidence de ces circonstances favorable pour se faire un nom parmi son peuple. Eut-il l'ambitieux projet de fonder un grand empire slave, ou voulut-il seulement faire en Pologne une incursion dévastatrice pour piller et pour tirer vengeance d'anciens griefs? C'est ce qu'on peut laisser indécis. Ce qui est certain, c'est que Brecislav pénétra en Pologne avec une armée nombreuse et, à ce qu'il semble, indisciplinée. Sans rencontrer de résistance, il passa comme un vent d'orage sur ce pays privé d'un chef (3). Il exerça de grands ravages, rompit les forteresses, et livra des villages et des hameaux aux flammes. Cracovie fut prise, dépouillée de ses antiques trésors, et détruite avec barbarie; Posen fut occupée; Gnesen tomba sans effusion de sang au pouvoir du redoutable vainqueur; on enleva à cette ville de précieuses reliques, le corps de saint Adalbert, qu'on transporta avec une grande pompe en Bohême, afin que ce saint reposât à Prague, où il n'avait pas trouvé de repos pendant sa vie, et répandit sur sa patrie toute sorte de prospérités. Des hommes mêmes furent emmenés et réduits en esclavage. Les calamités de la Pologne furent si grandes, que le christianisme même fut en danger, et que beaucoup de personnes désespérèrent de son maintien (4).

Sur ces entrefaites, Heinrich III arriva au trône. Il ne paraît pas que Brecislav, dans son bonheur et dans son orgueil, se soit inquiété le moins du monde du nouveau roi des Teutschs, dont il était vassal, et qui se considérait comme son suzerain. Heinrich en fut blessé. D'ailleurs, dans le Teutschland, on comptait volontiers la Pologne parmi les pays placés sous la suzeraineté et par suite sous la protection de l'empire, et il était impossible au jeune roi de renier cette idée. Peut-être aussi la renommée exagéra-t-elle singulièrement la masse d'or, d'argent et d'autres choses précieuses que les Bohêmes avaient enlevée en Pologne; et par là sans doute on vint facilement à croire qu'il était dangereux de laisser de si grandes ressources entre les mains des Bohèmes, et l'on brûla de prendre part du moins au produit du pillage. Enfin beaucoup de Polonais s'étaient sauvés dans le Teutschland, où ils demandaient asile, salut et vengeance, et où ils excitaient la compassion et la colère; et il est possible que le jeune prince Casimir et sa mère, qui n'avaient nullement renoncé à la Pologne, aient sollicité les secours du roi Heinrich contre l'insolent dévastateur de leur patrie. En tout cas, le roi crut devoir d'autant moins rester spectateur inactif du malheur des Polonais et des crimes des Bohèmes, que son âge lui imposait plus l'obligation de montrer au monde qu'animé du génie de son père, il était digne du grand empire des Teutschs, et qu'il avait la force comme la volonté de protéger des suppliants, et de ramener à l'obéissance, par de sévères châtiments, des criminels qui osaient braver sa souveraineté.

Dès l'automne de l'an 1039, il s'occupa d'une expédition contre la Bohême. Mais elle fut prévenue par le duc Brecislav, dont les troupes étaient encore en Pologne, et qui n'était pas préparé à une guerre avec les Teutschs. Il fit annoncer au roi qu'il paraîtrait lui-même devant lui et se soumettrait à tous ses ordres; jusque là il le priait d'accepter pour otage de sa fidélité son fils, qui se trouvait avec les ambassadeurs. Heinrich, dont l'âme était livrée à de plus grands desseins, se félicita de cette humilité, et renonça à son entreprise. Il se rendit dans le Teutschland méridional, d'abord dans son duché de Bavière : il célébra la fête de la

naissance du Sauveur à Ratisbonne, avec les princes et les seigneurs du pays; puis dans son duché de Souabe; et il tint à Augsbourg, avec les princes et les seigneurs de ce duché, une diète pour affermir la paix et l'ordre. Ensuite il se dirigea vers le Rhin. Le jour de Pâques, les hommes les plus éminents de Bourgogne (5) parurent devant lui à Ingelheim, et lui offrirent des dons précieux en signe de dévoûment. Ils furent reçus avec aménité, et congédiés avec de riches présents. Après la fête vint aussi Héribert, archevêque de Milan. Depuis la mort de l'empereur Kunrad, il n'avait pas manqué de médiateurs pour éviter que la querelle dirigée par Kunrad contre ce puissant prince avec plus d'opiniâtreté que de sagesse, ne fût renouvelée par le jeune roi; et Heinrich se prêta volontiers à un arrangement, d'autant plus que précédemment déjà il n'avait pas vu sans une secrète improbation la conduite de son père. Il fut donc facile d'amener une réconciliation entre lui et l'archevêque. Héribert prêta au roi le serment de fidélité, et reçut en retour l'assurance de la bienveillance royale. Puis il accompagna le roi à Cologne, et retourna ensuite en paix en Italie, sans doute avec la résolution de réparer les ravages que Kunrad avait faits dans son diocèse, ou que les partisans de ce prince avaient commis après sa retraite de l'Italie.

Mais la joie qui, dans ce voyage à travers l'empire, attendait par toutle roi et l'accompagnait partout, fut troublée pour lui parce que Brecislav de Bohême ne tint point sa parole. Son absence semblait mystérieuse; elle trahissait un autre plan. La chose était d'autant plus dangereuse, que Pierre, roi de Hongrie, neveu de saint Étienne, avait rompu dans le cours de l'hiver la paix qui s'était maintenue entre les Teutschs et les Hongrois. Car Pierre n'était pas monté sur le trône en vertu d'un droit incontesté; mais il le devait à la faveur de son oncle, le pieux Étienne, qui respectait en lui la culture supérieure italienne et grecque, et qui en cette considération avait passé condamnation sur ses vices; et deux princes de la race d'Arpad, qui lui contestaient le trône, se trouvaient en pays étranger, où ils s'étaient fait estimer et honorer. Ces relations avaient décidé Pierre à s'attacher à Brecislav de Bohême; aussi Heinrich III avait-il des raisons de regarder une irruption des Hongrois comme un événement que le roi Pierre avait entrepris d'intelligence avec le duc Brecislav. Il envoya un message au duc de Bohême, et lui notifia ses rigoureuses exigences : Brecislav devait entièrement évacuer la Pologne, et rendre jusqu'à la dernière pièce de monnaie tout le butin qu'il avait levé dans ce pays. Brecislav offrit de payer au roi, comme vassal de l'empire teutsch, le même tribut qu'avaient payé ses prédécesseurs. Ces offres ayant été rejetées, il fit dans sa colère cette réponse : La Bohême est grande; des armées entières y ont déjà trouvé leur tombeau; et il y a encore de la place pour d'autres. Cette réponse décida tout. Il n'y avait plus de ressource que dans l'épée.

Le roi résolut de pénétrer en Bohême avec deux armées; de Bavière par Kamb à travers la forêt de Bohême; et du Nord par Dohna à travers l'Erzgebirge. Et comme Pierre, roi de Hongrie, n'avait pas seulement envoyé des secours au duc Brecislav, mais continuait encore à inquiéter les frontières de la Bavière, le roi nomma un neveu du dernier duc Heinrich de Bavière et de l'impératrice Kunigunde, qui s'appelait également Heinrich, général des Bavarois contre les Hongrois, et lui donna, à ce qu'il paraît, le titre de duc, sans toutefois lui confier le gouvernement du pays ou l'investir intégralement de la dignité ducale. Il n'est pas invraisemblable que dans ces circonstances le jeune prince Casimir de Pologne soit aussi retourné dans sa patrie, pour rétablir quelque ordre dans ces pays désormais délivrés, et réconcilier devant son trône les factions ennemies, soit que les Polonais l'eussent rappelé du Teutschland, soit que Heinrich III l'eût renvoyé en Pologne, ou que son retour eût eu lieu de toute autre manière.

Le roi se trouvait à l'armée rassemblée en Bavière près de Kamb. Les Bohêmes avaient cherché à barricader avec des arbres, avec des quartiers de rochers et toutes sortes de matériaux, pour rendre impossible l'entrée de leur pays, les défilés des montagnes par lesquelles l'armée teutsche devait passer. Pour défendre ces retranchements, un nombre convenable de soldats fut posté dans les forêts des deux côtés du défilé qui y conduisait. Le roi détacha donc une partie de son infanterie, sous les ordres du vaillant Otto, markgraf de Schweinfurt, pour tourner et rendre inutiles ces ouvrages des Bohêmes. Tandis que le markgraf s'avançait

à travers ces montagnes boisées et impraticables pour s'acquitter de sa mission, le roi envoya une bande en reconnaissance, afin qu'il pût de son côté marcher sur les retranchements, lorsque le markgraf, arrivé de l'autre côté, aurait jeté le trouble parmi les Bohêmes. Cette bande, composée de Hessois et d'hommes de l'abbé de Fulda, était commandée par le comte Wernher, porte-bannière du roi. Cet homme audacieux, soit qu'il ne vît pas le danger ou qu'il le méprisât, soit qu'il ne voulût pas laisser au markgraf Otto et aux Bavarois la gloire de prendre part à un fait d'armes aussi difficile, ou qu'il voulût se faire à lui-même un nom, engagea ses compagnons à prendre d'assaut les ouvrages des Bohêmes. Mais à peine en fut-il près, qu'il se vit assailli de tous côtés, cerné, et réduit à la dernière extrémité. Le comte Wernher tomba avec beaucoup des siens, ainsi que le comte Reinhard, qui commandait les hommes de l'abbé de Fulda; et il paraît qu'un petit nombre seulement échappa au désastre. Le lendemain, le markgraf Otto arriva de l'autre côté au retranchement des Bohêmes. Ignorant le malheur de la veille, et comptant par conséquent avec confiance sur une attaque du roi, il n'hésita pas à se précipiter aussitôt sur les Bohêmes. Mais le roi n'attaqua point, et il se trouva seul en face de l'ennemi enivré par la victoire. Sa troupe fut donc aussi perdue. Beaucoup de braves périrent inutilement, et quelques-uns ne se sauvèrent qu'en se dispersant et en fuyant à travers les forêts et les montagnes.

Pendant ce temps, l'autre armée, qui venait du Nord, avait aussi avancé. A sa tête étaient Bardo, archevêque de Mayence, et Ekkehard, markgraf de Meissen, le plus fidèle des fidèles du roi (6). Et cette armée s'ouvrit heureusement, par le fer ou par l'or, le pays, qu'elle ravagea, dit-on, pendant neuf jours. Mais ils avaient entrepris une expédition inutile, si, ce qui du reste est vraisemblable, ils n'empêchèrent pas le duc Brecislav de poursuivre sa victoire de la forêt de Bohême, de se jeter en avant, d'attaquer le roi lui-même, et de dévaster la Bavière. Du moins il semble que le duc se tourna lui-même contre la seconde armée teutsche, et cette armée paraît avoir été mise dans un tel embarras, qu'elle ne dut son salut qu'à un traité avec le duc Brecislav. Il paraît que ce traité fut ménagé par l'ermite Gunther, Thuringien de naissance, qui menait, dans ces pays sauvages, une vie retirée, pieuse selon lui, et agréable à Dieu, et qui, dans sa solitude, avait gagné la faveur et la vénération du duc Brecislav, qu'autrefois il avait tenu sur les fonts baptismaux (7). Peut-être ce pieux personnage obtint-il aussi la liberté des prisonniers de l'armée du roi; et cette liberté fut peut-être obtenue d'autant plus facilement, que le fils du duc se trouvait encore au pouvoir de Heinrich. Il fut échangé contre les malheureux compagnons du roi.

Telle fut la triste fin de la première entreprise du jeune roi. Plus son âme était forte, plus fut profonde la douleur dont il se sentit saisi. Il vit dans cet événement à la fois un malheur et une honte, et il pouvait en accuser non-seulement l'impétuosité de ses compagnons, mais aussi sa propre imprévoyance. Toutefois ce malheureux commencement de son règne ne le découragea pas. Il quitta le théâtre de ses revers avec la résolution de réparer ce désastre et d'effacer cette honte. La confiance des Teutschs en leur jeune roi ne fut pas affaiblie. Sa honte était leur honte, et ils ne désiraient pas moins vivement que lui-même la faire oublier.

Ce malheur était arrivé au mois d'août. Au mois d'août de l'année suivante 1041, deux nouvelles armées se tenaient sur la frontière de la Bohême; l'une dans le Nordgau, l'autre dans la Marche de Meissen. A la tête de la première était le roi; à la tête de la seconde étaient l'archevêque de Mayence et le markgraf Ekkehard, comme l'année précédente. Les deux armées étaient plus fortes en nombre que la première fois; mais elles étaient plus fortes encore par l'esprit qui les animait, par le sentiment que désormais la victoire était nécessaire, et par la prudence que l'on devait à l'expérience de l'année précédente. Les deux armées pénétrèrent en Bohême par d'autres routes, sinon sans obstacle, du moins sans être arrêtées. Et les villes tombèrent devant leurs armes, et les châteaux forts furent forcés. Ces succès les conduisirent en trois semaines environ devant Prague. Lorsque le markgraf parut devant cette ville sur la rive gauche de la Moldau, la bannière royale flottait déjà sur le camp de Heinrich, sur les hauteurs de l'autre rive, au-dessus de la cité.

Dans ces circonstances le duc Brecislav reconnut peut-être que sa victoire avait été un accident et sa grandeur un rêve. Il pouvait à peine espérer que les choses prendraient une

tournure nouvelle et favorable. Car dans le même temps où de si grands revers fondaient sur lui, son ami, Pierre, roi de Hongrie, qui jusqu'alors lui avait envoyé des secours, avait été contraint par son propre peuple à s'enfuir; et Pierre ne put trouver de refuge qu'auprès du prince dont il avait été l'ennemi jusqu'à ce moment, auprès du roi des Teutschs. Pourtant Brecislav tint bon, et sembla regarder avec fermeté et résolution la destruction que les armées teutsches répandaient autour de sa capitale. Et dans le fait, le danger qui le menaçait passa heureusement. Sévérus, évêque de Prague, était resté jusqu'alors fidèle au duc. Il l'avait accompagné dans ses expéditions en Pologne, et avait profité du produit de ces courses en trésors profanes non moins peut-être qu'en trésors sacrés. Mais maintenant il quitta tout-à-coup Prague en fugitif, et parut à l'improviste devant Heinrich, roi des Teutschs. Peut-être ce prudent personnage, prévoyant l'issue, craignait-il que le roi Heinrich ne le traitât en rebelle, s'il tombait prisonnier entre ses mains, et jugea-t-il à propos de se tourner à temps du côté de ceux pour qui étaient le bonheur et la puissance, pour ne point perdre son siége épiscopal; peut-être aussi le vénérable évêque agissait-il de concert avec le duc, pour étudier les intentions du roi et des princes de l'empire, et amener un accommodement. En tout cas, il est certain que, peu de temps après cet événement, des négociations furent entamées sous la médiation du markgraf Ekkehard, qui l'année précédente avait conclu un traité avec Brecislav par l'intervention du pieux vieillard Gunther. Le duc fit ses propositions; le roi se montra disposé à les accepter. Et ce fut avec raison. La position de l'armée teutsche n'était pas précisément satisfaisante. Elle avait devant elle la ville de Prague bien fortifiée, et les troupes du duc; autour d'elle des campagnes dévastées; derrière elle, et plus loin, un peuple hostile. Trois semaines s'étaient écoulées; on était à la fin du mois de septembre; si le duc faisait encore quelque résistance, l'armée, qui se glorifiait de ses succès, pouvait aisément périr par la disette de vivres et de fourrages pour les chevaux. De plus, un esprit inquiet se manifestait en Bourgogne, et les relations en Hongrie et avec les Hongrois étaient dangereuses. Ces motifs déterminèrent Heinrich à se relâcher de ses anciennes exigences. Le duc reconnut la suzeraineté de l'empire, jura fidélité, s'engagea à payer un tribut, promit de comparaître devant le roi comme les autres vassaux de l'empire, et donna des otages de la loyauté de ses promesses; et Heinrich s'en contenta. Ce fut sans doute avec joie que le roi revint de Bohême avant l'hiver : car une armée teutsche était invincible en pleine campagne; mais la guerre contre des murailles et contre des remparts était très-défavorable à des vassaux qui combattaient à cheval. Du reste le duc Brecislav tint désormais parole et resta tant qu'il vécut fidèle au roi.

Heinrich se rendit à Ratisbonne. Le duc de Bohême l'y suivit pour lui donner la première preuve de la fidélité qu'il lui avait promise. Pierre, le roi chassé de Hongrie, vint aussi l'y trouver. Pierre en effet avait profondément blessé le peuple hongrois. Étranger parmi les Hongrois, il ne s'était pas le moins du monde efforcé de les gagner; bien plus, il les avait exclus de tout, comme si lui, homme d'une culture plus raffinée, il n'avait pu supporter le voisinage de semblables barbares. D'autre part, il avait attiré dans le pays des étrangers, surtout des Teutschs et des Italiens; il leur confiait les hautes fonctions de l'État; c'était aussi d'étrangers qu'il composait les garnisons des forteresses. Il s'inclinait bien bas devant les ecclésiastiques chrétiens, et accomplissait avec une apparente humilité toutes les pratiques de l'Église chrétienne, qui, avec leurs accessoires de dîmes et d'exigences, étaient d'autant plus odieuses à la majorité des Hongrois, qu'ils ne sentaient encore nullement le besoin des vérités du christianisme. En même temps il s'abandonnait à de sauvages désirs et à de sauvages jouissances. Par ces imprudences et ces vices il aigrit tous les esprits, et il n'y eut de satisfaction que pour les ennemis du christianisme, parce qu'ils rejetaient les résultats de la folie et de l'immoralité sur la religion qu'ils tendaient à effacer. Pierre, remarquant bien le mécontentement des Hongrois, chercha à lui donner un autre cours; il fit alliance avec le duc de Bohême, envoya des secours à ce prince, et lança des bandes hongroises au delà des frontières du Teutschland, pour y commettre des actes de brigandage et de destruction. Mais les succès des troupes auxiliaires envoyées en Bohême ne furent pas assez éclatants, et le produit des courses dans le Teutschland ne fut pas

assez riche pour éblouir les Hongrois ou pour gagner leurs cœurs. Avant que la troisième année du règne de Pierre se fût écoulée, ils se soulevèrent. Le palatin Samuel Aba, que les écrivains teutschs appellent habituellement Ovo (8), et qui avait épousé une sœur de saint Étienne, fut salué roi; et il ne sembla rester d'autre ressource que la fuite au roi Pierre, pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis. Pendant que Heinrich III se trouvait encore en Bohême, Pierre vint chez Albrecht, markgraf d'Autriche, mari de sa sœur. Maintenant il se montra devant le roi à Ratisbonne, se jeta à ses pieds, et implora son pardon et son secours contre le peuple séditieux des Hongrois. Touché de son sort, ou inquiet des suites que les événements de Hongrie menaçaient d'avoir pour le christianisme et pour l'empire teutsch, et disposé en conséquence à s'assurer du prince expulsé, afin de pouvoir agir par lui sur les Hongrois, Heinrich lui pardonna, lui promit sa protection, et lui fit espérer des secours.

Puis, profitant de la saison, il se rendit en Bourgogne, accompagné sans doute d'un corps considérable levé dans son duché de Souabe (9); et il réussit aisément à rétablir l'ordre. Les fidèles furent affermis dans leur fidélité par la présence du roi; les rebelles, qui avaient troublé la paix, reçurent, en vertu d'une sentence judiciaire, le châtiment qu'ils avaient mérité. Mais pendant qu'il tranquillisait ainsi ses Etats occidentaux, la tranquillité fut encore une fois troublée à l'est. Samuel Aba, le nouveau roi de Hongrie, remonta avec deux ou trois armées les deux rives du Danube et de la Drau, et entra en Autriche et en Carinthie, plus sans doute pour occuper son peuple et flatter son esprit belliqueux que parce que Heinrich avait accueilli Pierre, le roi chassé, et lui avait assuré sa protection : car il ne fit que des courses passagères, n'ayant pour but que le pillage et la dévastation, et non de véritables expéditions par lesquelles il espérait arracher l'extradition de son ennemi. Toute l'entreprise aussi se borna aux dévastations et au pillage, et ces troupes légères furent repoussées sans peine et non sans de grandes pertes. Mais elles avaient pillé ou détruit les propriétés de bien des individus; il fallait châtier cette audace comme elle le méritait, afin d'empêcher qu'elle ne se renouvelât.

A l'époque habituelle, au mois d'août de l'an 1044, le roi s'avança par le Kahlenberg dans le pays des Hongrois, avec une armée formée vraisemblablement de Bavarois et de Souabes. Mais bientôt il reconnut que les marais et les fleuves lui rendraient très-difficile de continuer sa marche vers le sud, comme il l'avait commencée. Il tourna donc sur la gauche, prit possession de Heimenbourg, traversa le Danube et se rendit maître de Presbourg (10). Il soumit le pays jusqu'au Gran, après avoir battu deux fois les Hongrois en pleine campagne. Mais il obtint de médiocres résultats pour le véritable but de la guerre. La saison ne permettait pas de pousser plus loin l'entreprise, et le roi de Hongrie n'était pas encore réduit à l'extrémité de demander la paix. Heinrich tenta de contraindre les populations qu'il avait soumises à reconnaître Pierre, le roi chassé, sans doute dans l'espérance de laisser, en se retirant, la guerre civile aux Hongrois; mais cette tentative échoua entièrement. Pierre fut repoussé même par ceux qui avaient été domptés. Heinrich, pour faire du moins quelque chose, remit la défense et l'administration du territoire conquis à un autre prince hongrois chassé, qui s'était retiré en Bohême. Mais à peine lui-même eut-il quitté le pays, que ce prince se vit contraint à s'enfuir. On put d'autant moins éviter une nouvelle campagne. A la vérité, Aba, roi de Hongrie, envoya, dit-on, aux fêtes de Noël, des ambassadeurs vers Heinrich, roi des Teutschs, à Goslar, et lui proposa un traité de paix; mais cette offre n'eut pas de suite. Comme Aba était resté en possession de tout son territoire, on peut supposer qu'il ne montra pas une grande condescendance. Et Heinrich ne pouvait être disposé à abandonner la cause de Pierre, non sans doute parce que Pierre lui inspirait un intérêt particulier, mais parce qu'il pouvait espérer étendre par lui sur la Hongrie aussi la suzeraineté de l'empire teutsch; car si cette suzeraineté, comme le prouvait la position de la Pologne, n'aurait pas eu une grande importance, elle aurait du moins assuré à l'empire, dans la suite du temps, de ce côté, des voisins tranquilles et des limites à l'abri de tout danger.

La nouvelle campagne, l'an 1043, fut entreprise avec une grande vigueur. L'armée, commandée par le roi, était forte; une flotte construite sur le Danube facilita et favorisa l'œuvre. Le succès aussi fut plus grand que pré-

cédemment. On ne célèbre, il est vrai, aucun exploit remarquable, et Heinrich resta bien loin du but qu'il s'était proposé; mais le roi de Hongrie fut amené à consentir à un traité de paix par lequel le roi des Teutschs sembla sortir assez honorablement de cette mauvaise affaire. Car non-seulement Aba se soumit à une forte contribution, mais encore il renonça au territoire jusqu'à la Leitha, et s'engagea par serment à rendre les prisonniers teutschs et à ne plus franchir les limites de l'empire : il donna aussi des otages pour répondre de la sincérité de ses promesses.

Il est difficile que Heinrich III ait eu une grande foi dans la parole et le serment du roi de Hongrie; mais lui-même probablement ne fit pas cette paix avec des intentions loyales. Toutefois elle paraissait pouvoir donner quelque repos; et il en voulut profiter pour consolider la paix dans l'empire et fonder son bonheur domestique. Comme nous l'avons raconté, sa première femme était morte sans lui avoir donné de fils. Cette année, il avait enseveli sa mère, l'impératrice Gisela. Un second mariage était considéré comme également heureux pour lui et pour l'empire. On lui avait offert une princesse russe, peut-être parce que les Russes espéraient trouver dans les Teutschs des alliés utiles contre les Polonais : car le jeune roi Casimir avait commencé à fonder de nouveau en Pologne une puissance qui peut-être n'était pas agréable aux Russes. Mais Heinrich, dont l'âme était pleine d'autres et plus grandes pensées, s'inquiétait peu des Polonais, et ne désirait de ce côté qu'une paix solide; aussi avait-il repoussé l'offre d'une princesse russe. D'autre part, il avait jeté ses regards sur Agnès, fille de Guillaume, ce puissant comte de Poitiers, duc d'Aquitaine, auquel on avait offert pour son fils la couronne d'Italie, pour l'ôter à Kunrad II, père de Heinrich. On ne vante nullement la beauté de cette jeune princesse; mais elle se distinguait par de belles vertus propres à son sexe et par l'élégance de ses habitudes; c'était aussi une princesse riche, et la puissance de son frère Guillaume était assez grande pour que son amitié eût beaucoup de prix pour le roi Heinrich, à cause de l'inquiète Bourgogne. Ce fut sans doute pour ce motif que Heinrich se décida à faire lui-même un voyage en France; car en gagnant une jeune épouse il voulait en même temps gagner un ami.

Il fit ce voyage aussitôt après son retour de Hongrie; mais il le fit en roi. Il eut à Ulm une entrevue avec beaucoup de princes et de seigneurs (11), sans doute pour s'entendre avec eux au sujet de ses desseins, qu'il désirait faire adopter dans une grande assemblée d'ecclésiastiques et de laïques à Constance. Et il paraît qu'il les gagna à ses vues. A Constance, l'assemblée examina et discuta à la manière habituelle, durant trois jours, les affaires publiques. Le roi assista à toutes ces discussions, sans interruption et sans ennui, pour apprendre à connaître tout à fond; sans doute aussi pour prouver qu'il connaissait les matières mises en délibération. Le quatrième jour, accompagné d'un prêtre, il prit publiquement la parole, et exposa avec talent, clarté, force et efficacité, ce qui était le plus nécessaire à la patrie, à savoir une réconciliation générale, la tranquillité et la concorde. Ce fut un discours dans l'esprit de la *paix de Dieu*. Et ces paroles agirent avec d'autant plus de puissance sur les esprits, qu'elles sortaient de la bouche d'un roi, et d'un jeune roi plein de vie et de génie. Mais aussi Heinrich avait choisi un moment où les esprits étaient très-bien disposés pour un discours dans ce sens. Car cette année avait été semblable à la première année de ce siècle, où la plus effroyable famine avait rempli plusieurs pays de l'Europe de douleurs infinies, de terreurs, d'atrocités et de cadavres. Des pluies continuelles avaient succédé à un hiver rigoureux. Il en était résulté une grande épizootie et une récolte insuffisante. La misère du présent pouvait encore être supportable; mais on craignait qu'au lieu de se terminer avec cette année elle ne fît peser sur le Teutschland ces mêmes malheurs infinis qui douze ans auparavant avaient fait naître en France l'idée de la *paix de Dieu*. Aussi l'abattement régnait partout, et les âmes étaient en proie à la terreur. Lors donc que le roi, dans son discours à l'assemblée, déclara qu'il pardonnait à tous ceux qui l'avaient offensé, qu'il ne voulait se venger de personne et ne poursuivre personne; lorsqu'il demanda aux assistants la même déclaration, et lorsque, s'il rencontrait quelque répugnance, il n'épargna ni exhortations, ni présents, ni même, en certains cas, les menaces, il arriva à faire cesser toutes les *fehdes*, à ce que tous renonçassent à toute inimitié et s'obligeassent réciproquement à la paix et à la concorde. Et

il confirma par un diplôme authentique les conventions faites entre les assistants et les obligations qu'ils s'étaient imposées. Il continua sa route après ce succès. Partout où il alla après cette diète, il parla et agit dans le même sens; et ce ne fut jamais ou rarement en vain. Par là il établit au loin dans l'empire une paix inouïe jusqu'alors, et qui, si elle avait duré et avait été maintenue pendant une génération, aurait pu, bien plus, aurait dû produire d'heureux fruits. Mais c'était une *paix du roi* et non une *paix de Dieu.* Voilà la différence entre ce que Heinrich fit dans le Teutschland et ce qui eut lieu en d'autres pays. C'était le roi et non l'Eglise qui était l'auteur de la paix; le roi voulait s'en réserver l'exécution, et non abandonner à l'Eglise ce qui regarde le maintien du bon ordre dans les affaires temporelles, à quelque point qu'il pût compter sur le concours du clergé.

De Constance le roi se rendit à Besançon, où Guillaume, comte de Poitiers, duc d'Aquitaine, tenait sa cour. Un grand nombre d'illustres seigneurs, ecclésiastiques et laïques, se réunirent pour les fêtes des fiançailles du roi avec Agnès, sœur du duc. Heinrich se concilia aisément les cœurs de tous les assistants, mais plus aisément encore celui de la jeune princesse qu'il avait choisie pour épouse. Elle le suivit bientôt dans le Teutschland; et dès le 1er novembre, après qu'elle eut été couronnée reine à Mayence, il célébra son mariage avec elle à Ingelheim. A ces fêtes accourut, selon l'habitude, un essaim d'hommes qui, comptant sur la facile curiosité et sur la prodigalité des seigneurs, se proposaient d'exercer des talents légers et frivoles, de faire des jongleries et des jeux amusants. Mais Heinrich, réfléchissant aux temps difficiles qui pesaient sur le peuple, et fidèle aux principes qu'il avait publiquement exprimés à Constance, chassa de la cour tout cet essaim avec tous ses jeux, et employa l'argent qu'ils auraient coûté à donner des vivres et des vêtements aux pauvres. Par là il encourut un blâme injuste; mais les sentiments des meilleurs et des plus nobles furent pour lui et pour sa conduite.

Pendant ce temps il s'était fait en Hongrie et dans les relations du Teutschland avec ce pays des changements qui, s'ils ne forcèrent pas le roi à une expédition en Hongrie, l'y engagèrent du moins. Le roi Samuel Aba, vieillard sans force et sans fermeté, était monté sur le trône comme par assaut, soutenu par un parti qui ne tenait pas à lui, mais voulait seulement se débarrasser du roi Pierre, et n'avait mis Aba en avant que parce qu'il l'avait sous la main, parce qu'il était allié à la maison princière et possédait de grandes richesses. Mais cette faction exigea des récompenses et de la reconnaissance; elle voulait régner elle-même par sa créature et ne pas se laisser gouverner; et, dans le tumulte des passions, elle voulait fonder sa domination sur l'extirpation du christianisme, qui avait été imposé à leur peuple pour son malheur, sur l'anéantissement ou l'expulsion des étrangers qui se trouvaient dans le pays, et sur l'entier asservissement des anciens habitants, aussi bien que de tous ceux qui n'étaient pas avec elle. Tant que le roi Samuel avait craint le retour de Pierre, le roi chassé, il avait conçu et fait quelques actes dans le sens de cette faction; dernièrement encore il n'avait entrepris la guerre contre l'empire teutsch que pour occuper l'attention et donner un théâtre au tumulte des passions : mais après que la paix eut été rétablie avec Heinrich III sans que les passions soulevées eussent été calmées, il crut devoir affermir son trône par des actes d'énergie. Dans sa cause il avait raison : il empiéta des deux côtés, ne voulut ménager aucun des partis qui se trouvaient sur le chemin par lequel il voulait arriver à l'ordre. Mais ce n'était pas un homme capable de persévérer dans cette voie ou de la déblayer. Il s'éleva donc un cri sauvage, et Samuel Aba fut haï de tous les partis et repoussé par tous, bien qu'ils n'éclatassent pas encore.

Beaucoup de Hongrois s'enfuirent dans le Teutschland, et implorèrent le secours du roi pour leur malheureuse patrie. Pierre, le roi chassé, qui était un fardeau pour Heinrich, conçut de nouvelles espérances, et excita son protecteur à une nouvelle guerre. Heinrich ne pouvait voir avec indifférence un état de choses qui rendait tout incertain. D'ailleurs Samuel Aba n'avait pas encore mis en liberté les prisonniers teutschs, comme il s'y était engagé par le traité de paix; ce n'avait pas été par mauvaise foi, mais parce que ses ennemis avaient représenté le traité comme honteux pour la Hongrie, et que, dans son embarras, il n'osait pas l'exécuter. Heinrich se porta donc avec une armée composée de Bavarois sur la frontière de Hongrie, comme en observation. L'armée était peu considérable, soit que l'em-

pereur fût résolu à n'employer que des forces médiocres et à ne pas s'engager dans une guerre qui pouvait exiger de grands sacrifices, soit que la rareté des vivres eût rendu difficile l'entretien d'une grande armée. Il parait que des frontières, pour avoir un grief contre Samuel Aba, il le fit sommer de mettre sur-le-champ les prisonniers teutschs en liberté. Samuel, de son côté, demanda l'extradition des transfuges hongrois, qui étaient des traîtres et n'avaient d'autre but que d'impliquer les deux rois dans une guerre. Comme Heinrich, justifié, à ce qu'il semblait, par ces négociations, trouva la frontière hongroise sans défense, il n'hésita pas à la franchir et à pénétrer dans le pays. Il suivit le cours de la Leitha, ayant cette rivière à sa gauche. Nulle part il n'y eut de résistance. Vraisemblablement Samuel Aba espérait que les Hongrois, oubliant toutes leurs divisions, courraient aux armes avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils verraient leur propre territoire plus menacé, et que les ravages de la guerre s'étendraient plus sur leur propre sol. Dans le fait ils répondirent aussi en grand nombre à son appel pour la défense de la patrie; mais ils ne vinrent pas dans un même esprit, pénétrés d'un sentiment patriotique; ils vinrent dans l'esprit de faction, pour ne pas manquer l'occasion qui pourrait se présenter d'agir dans ce sens. Samuel Aba rassembla les troupes qui arrivaient près de la ville de Raab, sur le fleuve du même nom. Il les tint réunies avec une grande prudence; il regarda tranquillement l'armée teutsche s'approcher du fleuve; il ne fit rien pour empêcher le passage à l'ennemi : mais aucun mouvement ne lui échappa, et il aurait pu être sûr de son succès, s'il avait pu l'être de son armée.

Le 5 juillet de l'an 1044, Heinrich, roi des Teutschs, entreprit, après une marche forcée, de passer soudain le fleuve. Si l'on jugeait Heinrich comme général, ce passage devrait attirer sur lui le blâme le plus sévère, dans le cas où il n'eût pas désarmé la critique par le succès. Car c'eût été un acte de la plus folle audace, qui nécessairement l'eût précipité à sa perte et à celle de son armée. Mais Heinrich avait sans aucun doute, par les Hongrois fugitifs qui étaient près de lui, et par Pierre lui-même, le roi chassé, des intelligences dans le camp ennemi, et il savait d'avance ce qui arriverait. Il s'attendait à un vain jeu et non à un combat; et son attente fut remplie, bien qu'imparfaitement.

A peine s'était-il mis en mouvement avec la première partie de ses troupes, sur la rive gauche de la Raab, contre le camp ennemi, qu'il vit l'armée hongroise s'avancer contre lui. L'attaque eut aussitôt lieu, et les Hongrois montrèrent une telle confiance, qu'évidemment Samuel Aba ne doutait pas de l'anéantissement de ses ennemis. Heinrich, voyant l'impression que la multitude et l'assurance des Hongrois faisaient sur les siens, cria à ses compagnons de ne pas s'effrayer et de ne pas faiblir; qu'il n'y avait de salut et de victoire que dans la constance. Le premier choc fut rude; des deux côtés périrent de vaillants hommes, car le petit nombre des fidèles loyalement attachés au roi de Hongrie combattirent honorablement, et tombèrent en braves, ou firent mordre à des braves la poussière. Mais lorsque le combat fut plus animé, les ennemis de Samuel commencèrent leur œuvre, abaissèrent ses étendards, élevèrent des cris barbares, passèrent à l'ennemi, se sauvèrent, et mirent tout dans un désordre que rien ne put arrêter. Alors seulement le malheureux roi Samuel reconnut combien son ennemi était fort. Dans le trouble de son âme, à la vue du désordre de son armée, il chercha son salut dans la fuite, ou du moins il fut entraîné dans la fuite générale. Mais ce désastre même ne calma pas la rage de ses ennemis. Il fut poursuivi par ceux qui étaient venus combattre sous ses étendards, et massacré cruellement comme un ennemi dangereux, lorsqu'il ne cherchait plus qu'à se défendre. Quant à Heinrich, roi des Teutschs, il parut comme vainqueur et maître à la suite d'une bataille que sans doute il avait mérité de gagner par son héroïque bravoure, mais qu'en fait et en vérité il n'avait pas gagnée. Il prit aussitôt possession de Raab, et dans cette ville la femme, les fils et les trésors d'Aba tombèrent entre ses mains. Il ne resta d'autre ressource aux Hongrois que d'obéir aux ordres du roi. Heinrich voulut que Pierre, qu'ils avaient chassé, fût rétabli sur le trône et redevînt roi de Hongrie. Une partie des Hongrois, l'ancienne faction de Pierre, se conforma volontiers à cet ordre : c'était le but où elle avait tendu; ses adversaires, intimidés, dispersés, exposés à des persécutions, n'osèrent et ne purent pas résister. Tous s'humilièrent, non de-

vant la puissance dont le roi étranger pouvait disposer, mais sous le joug présent qu'ils s'étaient imposé eux-mêmes par leurs discordes. Ce qu'ils firent les uns contre les autres fut attribué au vainqueur comme un titre de gloire, et ce fut dans l'éclat de cette gloire que Heinrich satisfait revint dans sa patrie.

Mais à quelles conditions Heinrich avait-il remis à Pierre, son protégé, le royaume de Hongrie ? On le vit manifestement l'année suivante, 1045. Dans cette année, en effet, Heinrich, entouré d'une suite nombreuse, se rendit de nouveau, sur l'invitation du roi Pierre, dit-on, en Hongrie. Pierre avait réuni autour de lui des hommes éminents de ses États, soit que ceux-ci fussent ses adhérents, soit qu'il eût su se les gagner ou les rassembler par la force. Heinrich arriva le jour de la Pentecôte, et fut reçu de la manière la plus solennelle. Ensuite Pierre parut devant le roi Heinrich, déposa à ses pieds sa couronne, une lance dorée, d'autres insignes de la dignité royale, et avec ces symboles son royaume; il prêta au roi le serment de fidélité, ainsi que ses hommes. Puis Heinrich remit le royaume de Hongrie, comme un fief de l'empire teutsch, au roi Pierre, non toutefois à titre héréditaire, mais seulement pour la durée de sa vie. Mais cette concession ou cette investiture ne fut qu'un fait sans consistance, sans importance et sans poids. Pierre désirait sans doute trouver dans Heinrich un soutien de son trône chancelant, et effrayer par la puissance des Teutschs les ennemis qu'il avait en Hongrie; les vues de Heinrich étaient de conserver la haute main dans les affaires de Hongrie, d'occuper les Hongrois par des discordes intérieures, et de les mettre ainsi hors d'état d'inquiéter le Teutschland. Pierre ne voulut certainement pas établir une relation durable de suzerain à sujet, et il est difficile que Heinrich l'ait espéré. Mais ce dont on a fait un titre de gloire à Heinrich devint bientôt une cause de ruine pour Pierre; car un peuple barbare ou civilisé qui a la moindre valeur ne permet pas que l'on se joue de son honneur et de son indépendance; et qui sème le vent, ne peut récolter que la tempête.

Pendant que Heinrich III était ainsi occupé des affaires de Hongrie, il se passait à l'ouest de ses États des changements et des mouvements qui réagirent au loin, et qui probablement l'affectèrent d'autant plus qu'ils permirent aussi aux anciens ennemis des Teutschs, aux Slaves Liutitzes, de commencer de nouvelles hostilités, maintenant qu'ils avaient jusqu'à un certain point réparé leurs derniers revers. Le roi toutefois se maintint aussi devant ces entreprises, et bien qu'il ne rétablit qu'une tranquillité apparente, il sauva du moins son autorité royale par une conduite intelligente, par la rapidité de son action, et par le zèle d'amis fidèles.

L'an 1044 mourut le duc Gozelo Ier, auquel l'empereur Kunrad II avait confié toute la Lotharingie. Il laissait deux fils, Godefrid et Gozelo. On considérait le dernier comme faible et lâche; le premier, au contraire, dont nous avons déjà parlé au sujet de la mort d'Odo, comte de Champagne, se distinguait par son audace et son activité : on le surnommait le *Barbu*. Depuis quelques années son vieux père Gozelo lui avait remis, avec l'assentiment du roi, le duché sur la Meuse, ou de la basse Lotharingie; quant au duché Mosellan, ou de la haute Lotharingie, il se le réserva jusqu'à sa mort, le destinant à son second fils Gozelo. Le roi Heinrich lui promit que celui-ci lui succéderait; car il désirait maintenir la tranquillité en Lotharingie, tant à cause des forces que ce duché lui-même pouvait fournir, qu'à cause du peu de sûreté de la Bourgogne et du voisinage de la France; aussi approuva-t-il tout d'abord que la Lotharingie fût de nouveau divisée en deux duchés. Mais le vieux Gozelo étant mort, Godefrid sollicita le roi de l'investir aussi du duché destiné à son frère. Heinrich toutefois rejeta cette demande comme injuste et contraire à la parole qu'il avait donnée. Ce refus blessa l'orgueil de Godefrid; il prit les armes, se mit en révolte ouverte contre son roi et seigneur, chercha à se rendre maître du duché de haute Lotharingie, et s'en rendit effectivement maître, non sans exercer de grands ravages jusqu'au Rhin.

Cette révolte n'était pas à mépriser en elle-même. Elle devint encore plus grave en ce que d'autres princes des pays occidentaux de l'Empire prirent en même temps les armes, soit qu'ils fussent poussés par leur propre mécontentement, soit que Godefrid les eût gagnés ou excités. En Bourgogne, deux comtes, Rainold de haute Bourgogne, oncle de la reine Agnès et vieil ennemi de Heinrich, et Gérhard de Genève, commencèrent la guerre; Balduin, comte

de Flandre, fit sans doute aussi alliance avec Godefrid; et en Frise il y eut des fehdes et des luttes, parce que le markgraf Theoderich, comte de Hollande, fils de ce Theoderich qui du temps de l'empereur Heinrich II s'était emparé du pays de Merwede, cherchait à étendre ses possessions à la manière de son père. Le roi, reconnaissant le danger, ne perdit pas de temps; et tout fut bientôt terminé, et si vite, qu'on ne peut s'empêcher de penser que Heinrich fit plus par les négociations que par les armes, et que les négociations furent conduites avec plus de finesse que de loyauté. Le comte Rainold voulut attaquer Montbéliard; mais Ludwig, comte de Montbéliard, le surprit avec des forces bien inférieures, et le mit en fuite. Quant au roi lui-même, il força un château du duc Godefrid, que l'on appelle Beggelinheim. Il n'est pas question d'autres exploits. On nous apprend même, sans plus amples détails, qu'au mois de janvier 1045 les deux comtes bourguignons vinrent trouver le roi à Soleure, pour se soumettre à lui, et qu'ensuite le duc Godefrid, désespérant du succès de sa révolte, vint faire sa soumission au roi, on ne sait où ni quand. Il paraît que le roi se contenta de la soumission des deux comtes bourguignons; quant au duc Godefrid, il le fit arrêter et conduire prisonnier à Giebichenstein. Et l'on se borne là. Mais, on ne peut le nier, quelque faibles éclaircissements que l'on puisse attendre des auteurs de chroniques, l'obscurité que nous rencontrons ici doit nous surprendre, et il paraîtrait presque que le duc tomba dans un piége.

Cette année Heinrich célébra les fêtes de Pâques à Goslar. C'est alors qu'il donna le duché de Souabe à Otto, comte palatin du Rhin. Cette nomination était vraisemblablement contraire aux principes que le roi suivait en général. On ne sait ce qui le détermina à dévier de ses principes, et on ne peut que le supposer. Otto était fils du comte palatin Ezo et de Mathilde, sœur d'Otto III; son frère Hermann était archevêque de Cologne; son troisième frère, Heinrich, obtint le comté palatin du Rhin (12). Ces trois frères, puissants par leurs propres forces et par diverses alliances, avaient prouvé au roi leur fidélité et leur dévoûment dans les querelles de Lotharingie et de Bourgogne, et Heinrich prévoyait peut-être que plus tard il aurait encore besoin de leur fidélité et de leur dévoûment. Il chercha donc à les lier par la reconnaissance. D'autre part, les vues de Heinrich pouvaient inspirer des inquiétudes à plus d'un personnage. La Bavière avait, il est vrai, un duc, mais de nom plutôt que de puissance comme jadis. La Souabe, la Franconie, la Carinthie étaient sans ducs, comme tout le royaume de Bourgogne, sous l'autorité immédiate du roi. De plus, la basse Lotharingie n'avait pas non plus de duc, et l'homme qui, dans la haute Lotharingie, était revêtu du titre ducal, le lâche Gozelo, n'avait de cette dignité que le nom. La réunion à la couronne d'une masse de pays si grande et si compacte dut exciter les réflexions et amener cette question : Dans quel but? Il pouvait être bon, en face de ces réflexions, d'instituer un nouveau duc; et comme un duc venait d'être arbitrairement destitué et mis dans les fers, l'élévation arbitraire d'un nouveau duc ne pouvait assurément nuire à l'autorité royale. Enfin, vers ce temps, le roi avait acquis la conviction qu'il lui faudrait, aussitôt que cela serait possible, entreprendre une expédition en Italie, et il était décidé à la faire. Aussi désirait-il ordonner les relations dans tous ses États, de manière que la tranquillité pût être maintenue jusqu'à un certain point durant son absence. Il fut donc peut-être salutaire, moins à cause des Allemanni, qu'à cause des Bourguignons et des Lotharingiens, de rétablir un duc en Souabe.

Dans tout ce que le roi entreprit à cette époque, il avait évidemment en vue l'expédition d'Italie. Le traité même avec Pierre, roi de Hongrie, conclu à la Pentecôte, avait trait à ce dessein, ou plutôt il fut hâté à cause de ce dessein. De même la campagne contre les Liutitzes, qui eut lieu vers l'automne de cette année, n'eut vraisemblablement d'autre but immédiat que d'intimider de nouveau cette nation turbulente, afin de la contraindre à rester en repos; aussi le roi se contenta-t-il volontiers de les voir se soumettre à l'ancien tribut. Une diète à laquelle le roi convoqua à Tribur, vers la fin de l'année, les princes de l'Empire, eut sans aucun doute pour objet d'étendre et de confirmer les principes de paix qu'il avait exprimés et fait valoir à la diète de Constance : mais une maladie empêcha le roi de tenir cette assemblée. Il était ainsi partout actif et vigilant. La Saxe seule paraît lui avoir causé peu de soucis La tranquillité fut maintenue dans ce pays par

le vieux duc Bernhard ; il semblait comme perdu dans le sentiment de sa grandeur déchue; et Heinrich ne jugea pas à propos de réveiller la puissante énergie des Saxons, et de leur rappeler en quelque sorte la grandeur des empereurs sortis de leur sein. Toutefois il séjourna volontiers parmi les Saxons, pour se les concilier et maintenir les Billungs dans leur fidélité; c'est ainsi que cette année il célébra les fêtes de Noël à Goslar.

Vers le printemps de l'an 1046 il se rendit en Lotharingie. Vers Pâques il passa avec une flotte le bras de mer du côté de Phlatirtinga ou Vlaerdingen, pour arracher au markgraf Théoderich ce canton dont il s'était emparé, vraisemblablement comme allié de Godefrid. Cette entreprise réussit ; mais le markgraf était l'ennemi du roi, et il n'attendit qu'une occasion pour se venger.

Le jour de la Pentecôte le roi se trouvait à Aix-la-Chapelle. Comme Gozelo, duc de haute Lotharingie, frère de Godefrid, prisonnier, était mort depuis peu, il fit venir ce Godefrid de Giebichenstein à Aix-la-Chapelle, et il lui rendit par faveur royale le duché de basse Lotharingie, après qu'il se fut humilié devant lui : il espérait sans doute non-seulement réparer ainsi une injustice, mais encore s'assurer en Godefrid, après une telle épreuve, un fidèle prince de l'Empire. Quant au duché de haute Lotharingie, le roi en investit Friedrich, frère de Heinrich, duc de Bavière. Sans doute Godefrid avait donné son assentiment à cette investiture : probablement il se serait encore relâché davantage de ses anciennes prétentions, pour sortir de prison. Mais l'âme de cet orgueilleux prince resta la même; ses anciennes passions ne furent que refoulées et non éteintes. Heinrich se faisait illusion, et avait une grande confiance dans sa propre prudence.

Vers le même temps il se passa en Hongrie des événements qui menaçaient de détruire l'édifice élevé par Heinrich dans ce pays. Une nouvelle expédition eût été nécessaire, s'il avait été décidé à le maintenir. Mais il pensait qu'il ne pouvait ajourner l'expédition d'Italie, sentant bien qu'elle serait nécessairement retardée de longtemps, si maintenant il s'engageait encore une fois dans les affaires de Hongrie, et qu'il perdrait sans retour un temps précieux.

CHAPITRE X.

ÉTAT DE L'ITALIE EN GÉNÉRAL, ET RELATIONS DU SAINT-SIÉGE EN PARTICULIER. — RIVALITÉ ET LUTTE DES TROIS PAPES BENOÎT IX, GRÉGOIRE VI, SYLVESTRE II.

De l'an 1038 à l'an 1047.

L'empereur Kunrad II avait laissé l'Italie en proie à de grandes passions et dans une extrême excitation ; et dans les huit années qui suivirent son retour dans le Teutschland, le calme n'avait nullement été rétabli. Nulle part, depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile, le regard de l'investigateur ne tombe sur une société bien ordonnée, mais partout il rencontre des luttes, des dissensions et un état barbare. Sans doute il se trouve çà et là des faits satisfaisants; mais ils font naître tout au plus des espérances pour l'avenir ; ils sont accompagnés d'une désolation et d'une misère sans mesure et sans nom, et ne montrent en tout cas l'accomplissement de ces espérances que dans un lointain reculé. Et là précisément où l'on eût dû trouver plus qu'ailleurs les consolations et le calme, régnaient les passions les plus sauvages et la plus horrible dépravation.

On peut toutefois ne dire que peu de mots de l'Italie inférieure. Là duraient toujours les anciennes relations. Grecs, Sarrasins, Normands étaient entre eux dans une lutte sans fin, et dans cette lutte le désespoir saisit de temps à autre les habitants de la Pouille, presque toujours pour leur malheur. Les Normands devenaient toujours plus forts en nombre et en puissance. Ne le cédant à personne en astuce, supérieurs à tous en audace, également enclins à l'action et au brigandage, ils avaient toujours conservé l'avantage dans toutes les vicissitudes des choses, et acquis une position telle, que l'issue de cette lutte compliquée pouvait à peine encore être douteuse. Les Normands devaient, à ce qu'il semblait, devenir les maîtres de toute l'Italie inférieure, si des revers extraordinaires ne venaient les atteindre.

Dans l'Italie supérieure, au contraire, le génie qui naguère s'était éveillé, et qui marchait vers la liberté fondée sur des droits assurés, faisait chaque jour de nouveaux progrès. Il y avait partout une grande excitation; mais c'était à Milan, dans la ville la plus grande et la plus vivante de ces contrées, que ce génie se révélait

avec le plus de force. Aussi peut-on faire connaître par Milan l'esprit de ce siècle.

Nous avons raconté les querelles où Héribert, archevêque de Milan, s'était engagé avec ses *walvassores* hauts et inférieurs, et les scènes déplorables auxquelles ces querelles avaient conduit. La violence de Kunrad II contre ce puissant prêtre avait tout réuni, sinon réconcilié. Elle avait blessé les sentiments les plus sacrés du cœur humain. Ce que la religion avait de plus sublime, ce que la patrie avait de plus cher exerça son influence. Dans cette exaltation, la noblesse oublia d'autant plus aisément ses querelles précédentes avec l'archevêque, que celui-ci, dans son embarras, avait volontiers reconnu l'hérédité des fiefs accordée par Kunrad; et le peuple, les bourgeois de la ville de Milan, et sans doute aussi d'autres villes du diocèse, s'attachèrent d'autant plus fortement à l'archevêque maltraité, que précédemment déjà ils s'étaient plus fermement prononcés pour lui. Ainsi ecclésiastiques, *walvassores* et peuple se soutinrent comme un homme pour la défense de Milan, et firent une résistance si opiniâtre, que l'empereur se vit forcé à la retraite sans avoir pris la ville.

Après la mort de Kunrad, l'archevêque s'était rendu dans le Teutschland, et avait arrangé avec Heinrich III les anciens différends. Depuis lors Heinrich avait été partout en Italie considéré comme roi. On ne trouve pas que l'on ait songé quelque part que l'Italie pût avoir un roi propre à elle; on ne voit pas même que l'on ait songé quelque part qu'il fût nécessaire que Heinrich fût reconnu comme roi par les princes et les vassaux d'Italie avant de pouvoir être considéré comme souverain de cette contrée. Bien plus, il passa aussitôt pour roi, bien que l'on puisse à peine parler d'un gouvernement royal. Peut-être les Italiens étaient-ils trop fatigués pour pouvoir s'élever à l'idée de l'indépendance; peut-être l'exemple d'Héribert fut-il décisif; peut-être les vassaux royaux n'osèrent-ils rien entreprendre parce qu'ils ne pouvaient se fier aux arrière-vassaux, qui avaient obtenu ce qu'ils avaient tout d'abord demandé. Il serait possible encore, et il est même vraisemblable, d'après les actes et les tendances de Kunrad II, que Heinrich, durant le séjour de son père en Italie, peut-être à la diète de Pavie, fut reconnu et salué comme roi futur par les Italiens, à l'exemple des Teutschs. En tout cas, l'Italie, comme royaume, était sous le nom de Heinrich, et l'envoyé du roi n'était repoussé nulle part.

L'archevêque Héribert ne jouit pas longtemps de la tranquillité à laquelle il avait espéré arriver par sa réconciliation avec le roi. Bientôt il se trouva dans un embarras d'une autre nature, et qui ne fut pas moindre que celui d'où il était sorti. Tous ceux en effet qui avaient pris part à la défense de Milan crurent avoir acquis par leurs efforts et leurs sacrifices des droits à des avantages et à de la reconnaissance, et aucun ne voulut se résoudre à abandonner la position qui lui avait été faite dans le danger. Du frottement mutuel jaillirent, comme de brûlantes étincelles, d'anciens souvenirs qui partout enflammèrent des passions cachées. Les vassaux crurent pouvoir plus que jamais se passer de l'archevêque. Comme, l'hérédité des fiefs une fois obtenue, ils n'avaient à craindre de lui rien de grave, ils voulurent aussi assurer de l'autre côté ce qu'ils avaient gagné. Avant l'arrivée de Kunrad en Italie, l'archevêque avait trouvé dans le peuple les ressources qui lui avaient permis de leur refuser ce que l'empereur leur accorda plus tard. Par là le peuple, que du reste ils regardaient comme une tourbe méprisable, avait attiré sur lui leur colère. Pendant la lutte avec l'empereur ils avaient volontiers accordé au peuple la participation qu'ils ne pouvaient ni ne devaient lui refuser, s'ils voulaient réussir dans l'œuvre une fois commencée; mais la participation du peuple à la lutte avait augmenté au lieu de diminuer la haine des vassaux. Car le courage militaire des bourgeois de Milan, leur constance et leur aptitude, leur avaient révélé un ennemi qui leur semblait d'autant plus redoutable, que la multitude dans laquelle ce courage s'était manifesté était plus grande. Aussi, après que l'archevêque se fut réconcilié avec le roi, et que la tranquillité fut rétablie, crurent-ils ne pas devoir perdre de temps pour écraser cet ennemi et le mettre pour toujours hors d'état de nuire. Ils se mirent donc à insulter, à opprimer le peuple dans la ville et hors de la ville, à le maltraiter, à se livrer contre lui à tous les excès (1). Mais les bourgeois n'étaient plus ce qu'ils avaient été jadis. Pendant la lutte élevée d'abord entre l'archevêque et les *walvassores*, puis entre l'empereur et l'archevêque, lorsqu'on avait eu besoin de leurs forces et

obtenu leur assistance, ils étaient arrivés à un énergique sentiment d'eux-mêmes, et avaient acquis la conscience de la puissance qui reposait dans la réunion de leurs forces. Ils ne voulurent donc pas souffrir l'insolence que l'on montrait à leur égard ; ils voulurent jouir de ce qu'ils avaient fait, et être considérés et honorés, aux jours de prospérité, comme hommes libres, à côté de ceux avec lesquels ils avaient été considérés et honorés comme vaillants hommes aux jours de danger. Et ainsi, dans l'attaque et dans la défense, il se forma peu à peu une inimitié ouverte entre la noblesse et les bourgeois ou le peuple, entre lesquels, par la nature des relations où ils vivaient, il devait nécessairement exister une inimitié secrète.

Bientôt la fureur contenue éclata. Les mauvais traitements faits à un bourgeois par un *walvassor* en donnèrent l'occasion. Aussitôt les bourgeois coururent tous aux armes; la noblesse en fit autant. Mais un membre de la noblesse, nommé Lanzo, cédant soit à l'ambition, soit à la compassion et à l'humanité, prit la direction de la masse, et soumit à un plan cette entreprise d'abord sans ordre. De là grande joie d'un côté; embarras et ressentiment de l'autre. Enfin une lutte sanglante et sauvage s'engagea dans les rues de la ville, souvent au milieu des maisons en flammes. Si dans une rue, dans un coin, la noblesse avait le dessus, elle massacrait avec mépris, sans pitié, avec cruauté, les vaincus, comme un maître barbare jette à terre, dans sa colère et dans sa fureur, un esclave récalcitrant. Pour tirer vengeance de ces ignominies, les bourgeois, partout où ils eurent l'avantage, foulèrent aux pieds les vassaux vaincus comme des serpents et des vipères, et prirent plaisir à voir se débattre sous leurs coups ces oppresseurs naguère si insolents. Mais les bourgeois étaient les plus forts, et la victoire leur resta. Les vassaux quittèrent tous la ville pendant la nuit, emmenant avec eux leurs femmes et leurs enfants, afin de les soustraire à la vengeance d'un peuple exaspéré. Bientôt l'archevêque Héribert se retira aussi de Milan, non qu'il approuvât et voulût soutenir la cause des vassaux, dont l'avidité et la dureté lui étaient assez connues, mais parce qu'il redoutait une multitude enivrée par sa victoire, et qu'à peine sorti de prodigieuses tempêtes, il soupirait dans sa vieillesse après un repos qu'il ne pouvait trouver que dans la retraite.

La joie que les bourgeois de Milan ressentirent de leur victoire ne tarda pas à être troublée. Le génie de la noblesse ou de la féodalité s'éleva avec orgueil et mépris contre l'insolente populace des boutiques et des ateliers. De toutes parts les fugitifs de Milan reçurent appui et secours. Bientôt ils se virent en état d'assiéger la ville. Six forts furent élevés contre ses six portes, et de là ils enfermèrent les bourgeois dans leurs murs. Les bourgeois firent tous les jours des sorties contre ces forts, et avec la plus grande vigueur; car il s'agissait pour eux de ce qu'il y a de plus précieux, de la liberté, de l'air et de la vie; mais ils ne furent pas en état de détruire des ouvrages dont ils n'avaient pu empêcher la construction. D'autre part, toutes les tentatives des assiégeants pour forcer les remparts de la ville, devant lesquels avait reculé même l'armée impériale de Kunrad, et qui maintenant étaient défendus avec la plus grande bravoure, échouèrent également. Il s'éleva donc une lutte terrible, qui dura près de trois ans, causa la mort de milliers d'hommes, et fut soutenue avec une excessive cruauté, sans que d'un côté se manifestassent des dispositions plus douces, sans que de l'autre on montrât quelque intention de condescendance.

Tandis que de part et d'autre on combattait avec une égale bravoure, les bourgeois eurent à souffrir le plus grand des maux; les vivres manquèrent; on ne labourait que peu, tous les convois étaient interceptés, et quelques courses heureuses dans la campagne furent peu productives, parce que les environs de Milan avaient été changés en désert. Peu à peu la disette devint intolérable, et on ne prévoyait pas le terme de la lutte et de ses souffrances. Alors Lanzo résolut de tenter un autre moyen de salut. Cet homme, qui avait jusque alors justifié de la manière la plus éclatante la confiance des bourgeois de Milan, sûr de cette confiance, sortit secrètement et déguisé de la ville, échappa heureusement à tout danger, et se rendit dans le Teutschland auprès du roi Heinrich III. On était en l'an 1043. Heinrich penchait pour les bourgeois; l'acquisition facile d'une ville comme Milan, dont il connaissait fort bien la puissance et les ressources, devait être pour lui une chose de la plus haute importance; l'archevêque Héribert lui était suspect,

ainsi que la noblesse milanaise; d'ailleurs un commissaire royal, qu'il avait envoyé à Milan pour arranger ces querelles, avait été repoussé par les vassaux. Il s'entendit donc aisément avec Lanzo le Milanais. Le roi promit d'envoyer quatre mille cavaliers au secours de Milan; Lanzo promit que non-seulement Milan recevrait sans difficulté ces quatre mille hommes, mais encore qu'elle les garderait et les entretiendrait loyalement jusqu'à l'arrivée du roi; que de plus cette ville jurerait au roi une inviolable fidélité, et l'assisterait dans toutes les entreprises où il aurait besoin de son aide. Le roi donna honorablement et loyalement sa promesse, car elle était conforme à ses principes comme à ses intérêts; Lanzo donna la sienne prudemment, il est vrai, avec le plus grand empressement et en termes formels, mais avec réserve, et sans désirer qu'elle fût accomplie : il pensa à sa patrie, à la haine des Italiens contre les Teutschs, et peut-être à sa propre position à l'égard des hommes de son ordre. Son but était donc d'amener, au sujet de son traité avec le roi des Teutschs, un accommodement entre les bourgeois et la noblesse de Milan, et de rendre par là inutile le secours que Heinrich lui avait promis. Ce fut avec cette idée qu'il revint à Milan. Salué avec la joie la plus vive par les bourgeois de la ville, il ne fut pas non plus repoussé avec son plan de réconciliation pour les assiégeants : car ils étaient également fatigués, et personne ne pouvait calculer les suites que pourrait avoir pour tous les habitants de l'Italie l'installation de forces royales à Milan. Par ses conseils et par ses efforts, on conclut l'accommodement suivant : les bourgeois devaient ouvrir les portes, et la noblesse de la ville, hommes, femmes et enfants, devait y rentrer; les pertes que les deux partis s'étaient mutuellement causées devaient être compensées, et en général le silence devait couvrir le passé; les deux partis devaient demeurer tranquillement, paisiblement et amicalement l'un à côté l'autre, et ne plus songer qu'à la paix, à leur bien-être réciproque et au bonheur de toute l'Italie. Par suite de cet accommodement, la noblesse rentra dans la ville, non sans quelque honte; elle fut reçue sans démonstrations de joie comme sans insultes. Cette rentrée termina cet événement remarquable. Tant et de si grandes choses ne furent pas sans résultat. Les bourgeois de Milan avaient gagné une position plus forte à l'égard de la noblesse, et une certaine considération qui ne pouvait rester sans effet. Sans doute les anciennes passions purent subsister secrètement, l'arrogance d'un côté, la haine de l'autre; mais les hommes les plus raisonnables de la noblesse et du peuple avaient senti que, de même qu'ils étaient enfermés dans les mêmes remparts, ils devaient agir dans un même esprit, et se tenir unis contre l'étranger; la noblesse avait reconnu que les bourgeois n'étaient pas indignes de la liberté, puisqu'ils avaient le courage, la force et le talent de la défendre; et le sentiment des bourgeois fut plus profond que la pénétration de la noblesse; ils formèrent un ordre libre dans Milan à côté du clergé et de la noblesse.

Heinrich ne vit pas sans colère ce changement. Il se crut joué par Lanzo, et attribua à cet homme et à toute la noblesse, à laquelle Lanzo appartenait, le renversement des espérances auxquelles il avait pu se laisser aller. Lanzo et la noblesse en général sentaient bien aussi que Heinrich avait des motifs de mécontentement. Plus les derniers orages les avaient fatigués, plus ils désiraient calmer la colère du roi, afin de n'avoir point à soutenir un nouveau siége et à souffrir de nouveaux ravages : car on s'attendait à une prochaine expédition de Heinrich en Italie. Or voici ce qui se passa :

Au commencement de l'an 1045 mourut Héribert, archevêque de Milan qui, pour se soustraire dans ses derniers jours à l'agitation des partis, n'était pas revenu dans sa résidence. Aussitôt tous les Milanais, clergé, noblesse et peuple, s'assemblèrent pour élire un nouvel archevêque, dans l'espoir sans doute que cette élection commune leur rendrait à tous, et particulièrement à la noblesse, la bienveillance du roi Heinrich. Ils élurent quatre hommes de bonnes mœurs et de bonne réputation parmi le haut clergé de l'église milanaise : tous quatre appartenaient sans doute à d'illustres familles. Puis ils résolurent que ces quatre hommes iraient dans le Teutschland avec une nombreuse escorte choisie dans tous les ordres, pour prier le roi de choisir l'un d'eux et de l'investir par la crosse et l'anneau. Heinrich reçut cette ambassade solennellement, entouré d'un grand nombre de princes de l'Empire, ecclésiastiques et laïques. Il écouta l'offre des députés milanais tranquillement et avec une apparente satisfaction. Mais

tout à coup il cria à Guido ou Wido, qui se tenait derrière les autres, d'avancer. C'était un ecclésiastique d'obscure extraction, du village de Velate près de Milan; il avait gagné la faveur du roi, à ce qu'il paraît, plutôt par un fidèle et sincère attachement que par des services particuliers. Wido s'avança : alors le roi dit aux Milanais : « Vous voulez un archevêque habile et vertueux? Recevez cet homme; il sera votre archevêque. » Les Milanais furent effrayés; les seigneurs de la noblesse se sentirent profondément humiliés d'une telle décision, et ne manquèrent pas de faire remarquer combien il serait inouï et inconvenant de placer sur le sublime siége de Milan un homme de si vulgaire naissance. Mais le roi réitéra son ordre, non sans railler amèrement cette affectation de distinction même à l'occasion des dignités ecclésiastiques et des fonctions saintes. Et les Milanais s'inclinèrent devant la ferme volonté du roi, parce que sans doute le peuple de Milan ressentit une joie secrète de la préférence donnée au génie et à la vertu sur la naissance, et la noblesse n'était probablement pas disposée à rompre encore une fois avec le peuple dans un moment où l'on prévoyait l'arrivée du roi. Wido se rendit donc à Milan. Il ne fut pas, il est vrai, reçu aux acclamations universelles; mais du moins tous les partis l'acceptèrent sans contradiction, et il se plaça tranquillement sur le siége de saint Ambroise.

Plus Milan pouvait influer sur toute la Lombardie et exerçait d'habitude cette influence, plus sans doute le roi Heinrich devait tenir à se rendre en Italie dans des circonstances si favorables, pour faire valoir dans ce royaume son autorité souveraine, et rétablir par elle et partout ou affermir l'ordre. Toutefois les relations de Rome et la position du siége apostolique promettaient des résultats plus considérables encore et d'une plus grande portée. Ces relations et cette position étaient, à cette époque, devenues si misérables et si ignobles, que Heinrich pouvait être assuré que tous les hommes de noble caractère du monde chrétien le suivraient de leurs acclamations, s'il usait de l'autorité royale pour mettre un terme à ces infamies. Mais, dans les derniers temps, les choses avaient pris une telle tournure, qu'il ne pouvait ajourner son intervention, s'il voulait tirer quelque avantage des améliorations désirées dans l'Église pour son autorité royale ou impériale. Mais il est difficile, il est peut-être impossible, d'éclaircir ces choses. Non-seulement l'absence de documents est un obstacle à cette tentative, non-seulement l'ignorance et l'obscurité des écrivains cachent la vérité, mais encore la passion s'est mêlée à tout et a entouré d'une nuit plus profonde encore les œuvres des ténèbres. Trois hommes, qui se décoraient eux-mêmes du titre de papes, et qui donnaient à leur siége le nom de trône apostolique, étaient opposés entre eux à Rome, et se combattaient avec toutes les armes spirituelles et temporelles qu'ils pouvaient faire agir, excitaient d'affreuses divisions, faisaient de Rome l'orageux théâtre de passions sauvages, répandaient autour d'eux l'inquiétude et l'incertitude, et mettaient en pièces le lien sacré par lequel l'Église avait été réunie en une Église romaine universelle. Cet état de choses existait, sans aucun doute. Mais quelles circonstances particulières avaient amené cet état de choses? Quels moyens ces trois papes employèrent-ils pour arriver à leur position? Quelle fut en général la marche des événements? Voilà ce qui est incertain et que l'on ne peut que conjecturer, bien qu'avec une grande vraisemblance.

Évidemment trois factions existaient à Rome. La maison des comtes de Tusculum était en première ligne, et poursuivait son but particulier. Depuis longtemps elle tendait à réunir à Rome toute la puissance spirituelle et temporelle; et grâce à ses anciennes possessions et aux spoliations qu'elle exerçait sur l'Église, cette maison pouvait disposer de puissantes ressources pour se créer et se conserver, sinon un noble parti, du moins un parti nombreux (2). En opposition avec cette maison se trouvaient en général, quoique avec des exceptions, les hommes féodaux de Rome et du territoire romain, que, dans leur ensemble, on peut désormais appeler aussi la noblesse romaine. La noblesse craignait de disparaître devant les comtes de Tusculum, et d'être confondue avec les habitants de la ville qui n'étaient ni hommes féodaux ni descendants d'hommes féodaux, avec le bas peuple. Elle tendait donc à se maintenir dans son ancienne considération à l'égard du peuple, et à s'élever de nouveau à une plus grande puissance à l'égard du parti des comtes. Le peuple enfin n'était pas non plus resté hors de tout contact avec le nouvel esprit de liberté, et cet esprit, à ce qu'il paraît, ne pouvait nulle

part trouver plus d'aliments qu'à Rome, parce que partout il s'y appuyait sur de grands souvenirs. Les ecclésiastiques étaient en partie au dessus des factions; ils y étaient en partie mêlés; ils s'attachaient à l'une ou à l'autre, selon leur caractère et leurs relations, selon qu'ils y étaient poussés par le souvenir des anciens jours ou par leur manière d'envisager l'avenir. Ce qu'il y avait de pire, c'est que, depuis qu'à plusieurs reprises le saint-siége avait été souillé et déshonoré, une grande corruption avait pénétré dans toutes les classes de la société, et qu'il s'était répandu une cupidité si générale, que tout homme en état d'offrir de l'argent pouvait compter que partout, dans tous les ordres, chez les grands et chez les petits, il trouverait des mains ouvertes pour le recevoir.

Le pape Benoît IX avait été élevé sur le siége apostolique par la maison des comtes de Tusculum, à laquelle du reste il appartenait. Ce jeune homme, qui, dans le principe, fut l'instrument plutôt que l'auteur du scandale donné au monde chrétien par son élévation, s'était d'abord livré seulement, avec la légèreté de son âge, à ses caprices et à ses passions, et il s'était étourdiment joué de la papauté et des dignités ecclésiastiques, dont il est difficile qu'il ait senti la gravité et l'importance. Mais lorsqu'à l'époque où Kunrad II se trouvait en Italie, il eut été chassé par les Romains et ramené à Rome par cet empereur, sa conduite prit de plus un caractère décidé de violence et de cruauté; pourtant on ne peut nier que, selon les apparences, il fût encore une fois l'instrument plus que l'auteur de ces cruautés, comme de l'impudent trafic des dignités de l'Église. En tout cas, sa propre vie et ce qu'il fit ou laissa faire excitèrent le dégoût et la haine; et lui-même, à mesure que sa raison mûrit, sentit de la répugnance pour la position où on l'avait placé, soit par honte intérieure de la profanation des choses saintes, soit par crainte du scandale que cette profanation causait au monde.

Ces circonstances semblèrent favorables à la noblesse de Rome pour arracher aux comtes de Tusculum le pouvoir qu'ils exerçaient sur le saint-siége, et dont ils avaient si indignement abusé. Ce parti forma donc la résolution de chasser Benoît IX et d'élever un nouveau pape. Et pour que ce plan réussît plus sûrement et obtînt l'assentiment du peuple de Rome et du monde, on voulut placer sur le saint-siége l'homme le plus habile qu'il fût possible de trouver dans le clergé romain. C'était l'archiprêtre Jean, surnommé Gratien, qui se distinguait d'un entourage corrompu, par sa science, par son zèle pieux et par la pureté de ses mœurs. Jean entra en apparence dans les vues de la noblesse; mais il ne s'accorda qu'en deux choses avec elle : il reconnut qu'il fallait éloigner le pape Benoît du saint-siége, et que lui-même était plus digne que tout autre d'occuper ce siége; d'autre part il voulut devoir son élection, non à la noblesse, mais seulement au peuple romain (3). Car cet homme prudent, observant les signes du temps, avait reconnu où se trouvait la plus grande force, et la nomination de Guido, l'homme du peuple, au siége archiépiscopal de Milan, lui avait peut-être donné la conviction que le roi Heinrich se déclarerait pour lui s'il était élu par le peuple, plutôt que s'il était élu par la noblesse. Il travailla donc en silence avec l'argent que des hommes pieux avaient remis entre ses mains à cause de la pureté de sa vie, et il mit en œuvre tous les artifices sacerdotaux pour se concilier le peuple; et il dut y parvenir sans peine, parce que le peuple surtout avait apprécié ses vertus, et que la haine des factions n'était certainement pas moindre à Rome qu'à Milan. Aussitôt donc que la noblesse romaine, pour arriver à l'exécution de ses projets, eut contraint de nouveau le pape Benoît IX à s'enfuir de Rome, l'archiprêtre Jean fut salué pape par le peuple, sans que la noblesse y eût aucune part; et Jean accepta le vœu du peuple, et reçut sans doute la consécration des partisans qu'il avait dans le clergé. Il changea de nom et s'appela Grégoire VI.

Exaspérée de la tournure que les choses avaient prise, et irritée d'avoir été jouée par l'archiprêtre Jean, la noblesse rejeta le nouveau pape Grégoire VI, et forma la résolution d'opposer à ce pape du peuple un pape selon ses propres désirs, et d'essayer ensuite ses forces contre le peuple. Jean, évêque de Sabino, se prêta à jouer le rôle d'anti-pape. Il accepta la dignité papale, et se donna le nom de Sylvestre III.

A l'aspect de cette division dans Rome, et prévoyant qu'entre les deux papes, Grégoire et Sylvestre, et leurs partisans, il y aurait une lutte violente, la faction des comtes de Tuscu-

lum espéra se faire jour à travers ces discordes, se relever entre les deux papes ennemis, et faire valoir encore une fois l'ancienne puissance qu'elle avait si souvent exercée sur le siége apostolique. Elle ne laissa pas échapper un moment aussi favorable. Benoît IX, le pape chassé, fut ramené à Rome, et y rentra avec la prétention d'être le seul pape légitime. Cette prétention entraînait la nécessité de frapper les deux autres papes d'excommunication, comme ils devaient l'en frapper lui-même, tandis que de leur côté ils s'excommuniaient également l'un l'autre. Et le pape Benoît réussit à se maintenir à Rome, parce que les deux autres papes se paralysaient mutuellement, et sans doute aussi parce que plus d'un homme hardi de ces factions, dans son embarras, ou dans son désespoir, rentra dans l'inaction ou passa du côté de Benoît, qui semblait de nouveau favorisé par son ancienne fortune. Ainsi tantôt les trois papes se trouvaient à côté les uns des autres et les uns contre les autres à Rome même, où ils se fortifiaient de toute manière, se chassaient mutuellement, se poursuivaient par tous les moyens dont ils pouvaient disposer, et excitaient le scandale et la désolation dont nous avons parlé.

Tous ces événements eurent lieu l'an 1044, et durèrent toute l'année suivante, et dans la troisième année jusqu'à l'arrivée de Heinrich III en Italie.

CHAPITRE XI.

EXPÉDITION DE HEINRICH III EN ITALIE ; SON COURONNEMENT COMME EMPEREUR. — DÉPOSITION DES TROIS PAPES ET ÉLÉVATION DE CLÉMENT II. — COMMENCEMENT DE NOUVEAUX TROUBLES APRÈS LE RETOUR DE HEINRICH.

De l'an 1046 à l'an 1047.

Vers l'automne de l'an 1046, le roi Heinrich III passa les Alpes avec une grande armée. Avant de se mettre en route, il donna aux Italiens une nouvelle preuve de la manière dont il voulait se montrer parmi eux, pour renouveler l'impression faite par sa conduite à l'égard du siége archiépiscopal de Milan. Deux ans auparavant était mort Gebehard, archevêque de Ravenne. Dans le même temps eurent lieu à Rome les scandaleuses querelles au sujet du siége apostolique. Un homme du nom de Widgero avait réussi à s'emparer de l'archevêché de Ravenne, et là, sans avoir reçu la consécration, il avait exercé le pouvoir comme un droit, follement et avec cruauté. Le roi fit venir cet homme dans le Teutschland, et lorsqu'il eut paru devant lui, il lui ôta sans autre formalité la dignité archiépiscopale, qu'il avait mal acquise et honteusement profanée (1). Bientôt après il se mit en route.

Personne ne songea à la résistance. Chacun s'inclina humblement devant un jeune roi plein d'énergie, qui savait unir la plus grande sévérité à la plus grande douceur, qui ne laissait aucun doute sur la netteté de ses vues, et qui particulièrement, contre l'habitude de ce siècle, avait conservé des mains pures dans les affaires ecclésiastiques, et montré une piété sincère dans la croyance comme dans les actes. Au premier rang des princes d'Italie était Boniface, marquis de Toscane, qui régnait aussi sur Ferrare et sur Mantoue. Homme puissant et habile guerrier, il avait, en récompense de divers services, acquis la faveur de Kunrad II ; et cette faveur l'avait rendu si fort et si orgueilleux, qu'il avait agi arbitrairement dans les choses spirituelles et temporelles, s'était montré dur oppresseur de ses sujets, et avait acquis de grandes richesses. Boniface, dans l'espoir que le fils augmenterait encore la fortune créée par le père, fit au roi la réception la plus magnifique et la plus solennelle ; mais il ne gagna pas l'affection de Heinrich ; car le roi était moins disposé à admirer tant de richesses qu'à demander à quelle source elles avaient été puisées ; et à cette question il ne pouvait recevoir aucune réponse de nature à le rendre favorable à l'orgueilleux marquis. Ce fut là le principe de cette mésintelligence entre la famille du roi et celle du marquis, qui amena dans la suite tant de difficultés. Ce ne fut sans doute pas l'envie qui s'éleva dans l'âme de Heinrich et qui fut le germe de cette mésintelligence ; ce fut plutôt le sentiment d'une certaine indignation contre les droits iniques que Boniface exerçait d'une manière inique, et qui l'avaient mis dans une position qu'il n'aurait pas dû prendre, d'après les idées que Heinrich se faisait de l'empire et de l'autorité royale (2).

A Pavie, le roi assembla un grand nombre d'évêques, moins sans doute pour délibérer avec eux sur ce qu'il y avait à faire par rapport

au siége apostolique, que pour les préparer à ses vues, s'entendre avec eux, et les gagner à son but, qui était le rétablissement de l'unité et de l'ordre dans l'Église. De là il alla à Plaisance. Dans cette ville se rendit aussi le pape Grégoire VI sur l'invitation du roi : car à la nouvelle de l'arrivée du roi en Italie, comme peut-être un esprit menaçant s'était montré dans le peuple romain, les deux anti-papes avaient, à ce qu'il paraît, quitté Rome pour agir dans l'ombre et forger des intrigues contre le pape et contre l'empereur, également leurs ennemis. Le roi reçut le pape comme c'était l'usage de recevoir le chef suprême de l'Église, de sorte qu'il parut n'avoir aucun doute sur sa légitimité, et le reconnaître comme successeur de l'apôtre. Ce qui se passa entre le roi et le pape, ce qui put être discuté et promis, est sans doute complétement ignoré; toutefois les événements qui suivirent rendent presque vraisemblable que les deux princes s'entendirent amicalement, et que Grégoire, ému de la grande pensée conçue par Heinrich de purger l'Église de toute impureté qui gênait son action, et en particulier du pernicieux trafic dont les dignités ecclésiastiques étaient l'objet, prit la résolution de donner un grand exemple et de se sacrifier lui-même pour l'exécution de ce projet. Grégoire VI était un vieillard; dans toute sa vie on ne pouvait rien trouver qui pût être l'objet d'un reproche. Son avénement seul au saint-siége n'avait pas eu lieu dans l'ancien ordre. Mais il pouvait facilement trouver le pardon de cette faute devant Dieu et devant les hommes. L'éloignement de Benoît IX du siége pontifical semblait une nécessité, parce que sa présence y avait été une honte, un malheur, un désastre pour l'Église et pour le monde chrétien. Tous reconnaissaient que Grégoire était l'homme le plus digne d'occuper la chaire de St Pierre; on reconnaissait également qu'il n'y pouvait arriver par la voie de l'ancien ordre. Toutefois il avait cherché à se rapprocher de cette voie autant que les circonstances l'avaient permis; car il avait dédaigné de devoir son élévation à la faction de la noblesse, et il avait voulu s'appuyer sur le véritable peuple, sur la majorité des fidèles. Il est possible, il est même vraisemblable que ce ne fut ni par ambition, ni par aucune autre passion humaine, qu'il éleva ses regards jusqu'au saint-siége, mais qu'il ne fit que suivre, dans le sentiment d'un pénible devoir, l'appel qu'on lui fit, pour mettre un terme aux infamies qui souillaient les choses saintes. Du moins il est certain que depuis qu'il s'intitulait pape, ses actes avaient été dignes et louables, et conformes à l'esprit de l'Église. Pouvait-il tenir à conserver le souverain pontificat, si les bonnes et grandes choses après lesquelles son cœur soupirait se réalisaient, si, comme Heinrich le voulait et s'efforçait sérieusement de le faire, l'Église était ramenée à son unité et à sa pureté? Peut-être comprit-il bien que ce serait une chose dangereuse pour l'Eglise et pour son influence sur la société, si cette grande œuvre était entreprise et accomplie par le saint-siége sans doute, mais sous la surveillance et sous la direction de l'empereur, et si en particulier il était permis à l'empereur de disposer de la dignité apostolique aussi arbitrairement que Heinrich III avait disposé jusque alors des archevêchés et des évêchés du Teutschland et de l'Italie : mais l'œuvre elle-même était nécessaire, et Grégoire, tandis qu'il avait porté le titre de pape, avait pu sans peine acquérir la conviction que l'autorité du siége apostolique était tombée trop bas, et que le désordre était devenu trop grand dans l'Eglise pour que cette œuvre pût être mise à exécution sans une intervention énergique du pouvoir temporel. Une circonstance enfin semble appuyer l'opinion que nous venons d'émettre; c'est que, d'accord avec le roi ou sur sa demande, le pape Grégoire VI indiqua un concile qui devait se tenir à Sutri, près de Rome, dès que le roi serait arrivé aux environs de la ville éternelle, afin de délibérer sur les relations du saint-siége.

Le concile eut lieu. Les Pères assemblés crurent pouvoir passer sur l'affaire du pape Benoît IX, parce qu'il s'était déclaré lui-même digne de la déposition, et que par suite il devait se considérer comme déposé. Sylvestre III ne donna pas non plus lieu à des querelles ou à de grandes discussions; il fut décidé que l'intrus serait dépouillé de la dignité d'évêque et de prêtre, et finirait ses jours dans un couvent. Quant à Grégoire VI, qui sans doute avait avec le roi la présidence de l'assemblée, personne ne put ou n'osa rien dire. Il fut donc tenté de se faire son propre accusateur et de raconter l'histoire de son élection. Grégoire était prêt. Avec les dehors de la plus grande simplicité, il dit « que la pureté de sa vie sacerdotale lui

avait fait donner beaucoup d'argent; qu'il avait conservé cet argent pour l'employer au plus grand bien de l'Église; qu'il avait cru que le plus grand bien était de rendre au clergé et au peuple l'élection du pape. » Aussitôt on lui cria de tous côtés « que cette pensée lui avait été inspirée par l'astuce du démon, que nulle chose vénale n'était sainte. » Ces cris amenèrent aussitôt le pape à reconnaître qu'il avait commis un grand crime. « Je prends Dieu à témoin, dit-il, qu'en agissant ainsi j'ai cru mériter le pardon de mes péchés et la grâce de Dieu; mais comme je reconnais bien maintenant l'astuce du vieux serpent, conseillez-moi, très-chers frères, ce que je dois faire. » Les évêques répondirent qu'il eût à se conseiller et à se juger lui-même. « Je décide donc, répliqua Grégoire, que je dois être éloigné du siége apostolique pour hérésie de simonie. — Et nous, s'écrièrent les évêques, nous confirmons le jugement que tu as prononcé contre toi-même. » Alors Grégoire se leva de son siége, déposa les insignes du suprême pontificat, et renonça solennellement à la papauté (3).

On ne peut le nier: tout cet événement n'a nullement l'air de l'une de ces scènes qui se produisent naturellement dans la vie, et où les hommes expriment leurs opinions dans leur but propre, en s'opposant leurs forces naturelles; il n'a point l'air d'une discussion vive de laquelle des raisons contradictoires, l'attaque et la défense, doivent faire sortir un résultat qui réponde à la vérité des choses et des relations; mais il semble être une sorte de solennité de cour sans vie et sans caractère, la représentation bien apprise d'une comédie convenue, où l'on ne vise qu'à l'impression que l'on veut faire sur les spectateurs. Quel que soit le jugement auquel l'on s'arrête, il fallait, après la déposition des trois papes, en élire un nouveau. On était dans l'embarras. On pouvait bien élire; mais l'élu serait-il assuré des suffrages du peuple romain, et Heinrich pouvait-il le confirmer sans être empereur? On disait même que le peuple avait juré à Grégoire VI de ne pas reconnaître de nouveau pape tant qu'il vivrait. De plus, à ce que l'on croyait, d'anciens statuts décidaient que nul homme ne devait arriver au siége apostolique, s'il n'était prêtre ou diacre de l'Église romaine; et le roi ne pouvait reconnaître pour pape un ecclésiastique romain, s'il voulait faire quelque chose de bon, dans son sens, pour l'Église. Il se peut que Heinrich ait levé la première difficulté par sa puissance; les Pères assemblés levèrent la seconde. Ils reconnurent que dans l'Église romaine il ne se trouvait pas un seul homme digne d'une si haute position; qu'à Rome tous les ecclésiastiques manquaient d'instruction, ne devaient leurs places qu'à la simonie, ou vivaient dans le concubinage : aveu qui semble d'autant plus surprenant que sans doute il y avait aussi quelques ecclésiastiques romains dans l'assemblée. On crut que cette circonstance autorisait suffisamment une transgression aux principes de l'Église. Alors le roi Heinrich présenta aux Pères assemblés son ami, le vénérable Suidger, évêque de Bamberg, comme l'homme qu'il avait destiné à être pape, parce qu'il était digne du siége apostolique. Les Pères assemblés, respectant avec joie la dignité royale, reconnurent le mérite de Suidger, et le saluèrent comme chef suprême de l'Église. Le vénérable Suidger, Saxon de naissance, se montra surpris, et refusa avec confusion d'accepter cette haute dignité; mais sa résistance fut bientôt vaincue par les instances du roi et par la joie de l'assemblée.

Puis le roi fit son entrée dans Rome. Le jour de Noël il se rendit, avec tous les princes ecclésiastiques et laïques qui se trouvaient près de lui, à l'église de St-Pierre. Là on informa la multitude assemblée de ce qu'on avait fait à Sutri. On lui demanda même si elle connaissait dans le clergé romain un homme plus digne que Suidger, le nouvel élu. Et comme à cette demande le peuple, intimidé par la puissance et la sévérité du roi, garda le silence, Heinrich prit l'évêque par la main et le mena au trône papal. Aussitôt on reconnut le nouveau pape en le saluant par des acclamations; on entonna des hymnes et actions de grâces, et au milieu de ces solennités l'évêque Suidger fut sacré pape sous le nom de Clément II.

Le même jour Clément II plaça la couronne impériale sur la tête du roi Heinrich, et il couronna également la reine Agnès, qui avait suivi son mari dans cette expédition. A cette époque il n'y avait point à Rome de lieutenant impérial, qui d'habitude exerçait, sous le titre de patrice, la puissance du seigneur territorial, et qui était l'avoué de l'Église. Le dernier patrice, Grégoire, frère du pape chassé Benoît IX, s'était probablement enfui avec celui-ci à l'arrivée

de Heinrich ; on ne sait si cette dignité lui avait été remise ou s'il l'avait usurpée. Il paraît que l'empereur releva en ce jour la dignité de patrice, ou plutôt qu'il la prit pour lui-même, et devint personnellement patrice romain dans un tout autre sens que Karl le Grand l'avait été jadis. Et pour rendre sensible au peuple son acceptation de ce titre, il se fit, aux acclamations des Romains, revêtir d'un manteau vert et orner la tête d'un anneau d'or. Sans doute il avait un double but. Sans doute il voulut donner au nouveau pape une plus grande considération aux yeux des Romains, en se chargeant d'exercer lui-même l'avouerie de l'Eglise romaine, et en se réservant par là même le droit de laisser à Rome des soldats teutschs pour protéger le saint-siége. Dans le fait aussi il devait trouver dangereux de placer un évêque teutsch sur ce siége, et de ne le confier qu'à la protection d'armes italiennes; car était-ce autre chose que le laisser sans défense à ses ennemis secrets et avoués? Ensuite il voulait aussi empêcher pour l'avenir toute élection légale d'un pape dont il ne serait pas informé d'avance, et sur laquelle il ne pourrait par conséquent exercer une influence décisive. Car il était passé en principe que l'élection d'aucun pape n'était légale, si le lieutenant de l'empereur, le patrice, n'y avait assisté. Si donc l'empereur était lui-même patrice, ou si, en d'autres termes, il n'avait pas de lieutenant, personne ne pouvait être élevé sur la chaire de saint Pierre sans sa présence ou sans son consentement exprès.

Évidemment Heinrich avait atteint de cette manière un résultat grand et extraordinaire, et peut-être crut-il avoir surmonté maintenant les plus graves difficultés qui s'opposassent à la fondation ou au rétablissement d'une véritable église chrétienne et d'un empire teutsch réellement un. Il pouvait désormais être certain que le pape agirait avec lui dans un même esprit, et il semblait que nul homme ne pourrait, sans se perdre, résister à la double puissance du trône et de l'autel. Un concile, que Clément II tint dès le mois de janvier de l'an 1047, en présence de l'empereur, donna au monde un nouveau témoignage qu'à partir de ce moment commencerait un autre régime, que le désordre ne serait pas souffert davantage dans l'Eglise, et qu'avant tout la racine de tant de maux, la simonie, serait extirpée. L'excommunication devait irrévocablement frapper quiconque acquerrait à prix d'argent une dignité ecclésiastique, et quiconque, arrivé légalement à l'une de ces dignités, recevrait la consécration d'un tel criminel, devait être soumis à une dure pénitence (4). En même temps le pape et l'empereur veillèrent à ce que plusieurs siéges épiscopaux qui se trouvaient vacants fussent occupés par des hommes dignes, et ils ne craignirent pas de recourir à l'arbitraire partout où il fut nécessaire (5). Mais l'empereur ne pouvait séjourner plus longtemps en Italie; ce qu'il y avait gagné, il devait craindre de le perdre dans le Teutschland. Peu de temps après son couronnement il avait déjà renvoyé la plus grande partie de son armée au delà des Alpes; lui-même fit ensuite, il est vrai, une course rapide dans les pays au delà de Rome, mais plutôt sans doute pour examiner l'état des choses, la puissance des comtes de Tusculum, les relations des Normands, tout enfin, que pour faire quelque chose d'important. Il ne s'arrêta nulle part, et revint le plus tôt possible dans sa patrie. Dans ce retour à travers l'Italie, l'empereur déploya plus d'une fois encore sa sévérité et sa rigueur contre des princes laïques et ecclésiastiques, de manière que probablement il augmenta plutôt le nombre de ses ennemis que celui de ses amis. Le jour de la Pentecôte il fut saisi, à Mantoue, d'une maladie qui le retint quelques jours. Là, à ce qu'il semble, la brouille commença entre lui et le marquis Boniface; et peut-être la méfiance qui régnait de part et d'autre serait-elle arrivée à une inimitié déclarée, si les deux princes ne s'étaient craints mutuellement. Ce qui d'ailleurs avait une importance que personne ne soupçonnait, c'est que l'empereur emmenait avec lui l'ancien pape Grégoire VI. Sans doute il crut devoir l'éloigner de l'Italie, non sans doute qu'il craignît que la tranquillité fût troublée par cet homme qui avait renoncé à toute grandeur de ce monde pour donner la paix à l'Église et au monde, mais parce qu'il semblait nécessaire de le soustraire aux passions des ecclésiastiques, du peuple de Rome, de tous les Italiens : car comment ceux-ci auraient-ils du pardonner à Grégoire d'avoir rendu si facile au roi des Teutschs une œuvre si difficile, et d'avoir quitté le saint-siége pour y laisser asseoir un prêtre teutsch, instrument d'un roi étranger dont les prédécesseurs avaient depuis des siècles opprimé et

tyrannisé avec la plus grande dureté le peuple d'Italie? En elle-même, sans doute, l'arrivée du pape Grégoire dans le Teutschland était sans importance; car, abattu et brisé par le poids de relations difficiles, il mourut peu de temps après; mais une circonstance particulière donna dans la suite une haute valeur au voyage de ce pontife dans le Teutschland. A la suite de Grégoire se trouvait un ecclésiastique qui avait été d'abord son disciple, puis son chapelain (6), soit que par reconnaissance et par respect il n'eût pas voulu abandonner le pape dans son exil, soit qu'il eût pris aux événements racontés plus haut une part que l'histoire ignore, et que pour cette raison l'empereur regardât comme dangereux son séjour en Italie. C'était Hildebrand, jeune homme qui, à force de génie, de fermeté et de travail, s'était élevé des derniers rangs de la société; qui désormais, sur la scène de la vie, où il paraît maintenant pour la première fois, montra chaque jour davantage une prudence, une habileté, une énergie admirables, et qui exerça une influence d'autant plus puissante qu'il se distinguait plus par son zèle pieux, par son caractère digne de l'Église et par son humilité sacertodale, jusqu'à ce qu'enfin il parût comme le premier homme, comme le héros de son siècle, et se sentit assez fort pour se charger, au nom de l'Église et pour l'Église, de la lutte contre tout ce qui, grand et puissant, osait résister. Il n'est pas invraisemblable que Hildebrand ait été initié par Grégoire VI, son maître et son ami, aux vues et aux projets de l'empereur; il n'est pas invraisemblable non plus qu'un tel homme, dans toute la force de ses facultés, ait été séduit par la belle pensée de Heinrich de rétablir l'unité de l'Eglise, de purifier, d'améliorer tout le corps ecclésiastique de la tête aux extrémités, et qu'il l'ait jugée digne de toute sorte d'efforts et de sacrifices; mais il est également probable que, sentant dès lors le danger qu'il y aurait pour l'Eglise de laisser faire le bien qu'il fallait faire en elle et pour elle, non par elle-même, mais par le seul pouvoir temporel, il forma dès lors aussi la résolution de travailler de toutes ses forces et par tous les moyens à empêcher l'autel d'être placé au pied du trône, et à placer au contraire le trône au pied de l'autel. Après la mort du pape, il se rendit à l'abbaye des Bénédictins de Cluny. Peut-être fut-il jeté dans cette enceinte sacrée par la douleur de la mort de Grégoire, qu'il considérait comme la victime d'une bonne et grande cause; peut-être aussi, dans la solitude du cloître, médita-t-il sur les voies et sur les moyens par lesquels on pourrait arriver sans danger pour l'Église au bien que l'empereur Heinrich s'efforçait de réaliser, et réfléchit-il aux raisons qui pourraient justifier ces voies et ces moyens aux yeux du monde et de la postérité. Ce qui en tout cas ne souffre aucun doute, c'est que déjà dans le monastère de Cluny Hildebrand se pénétra de principes que, dans la suite de sa vie, il suivit sans déviation.

Heinrich III revint satisfait dans sa patrie, parce qu'il se sentait la conscience d'avoir voulu et atteint quelque chose de bon et de grand. Il trouva l'Empire dans une situation qui devait augmenter encore son contentement, parce qu'il pouvait se dire que cette situation était son œuvre. Le jour de la Pentecôte il se trouvait à Spire. Là les princes de l'Empire se réunirent en grand nombre autour de lui, soit sur son invitation, soit qu'ils voulussent saluer l'empereur et lui prouver leur fidélité et leur dévoûment. Ils l'instruisirent de toutes les relations de l'empire, et il en résulta que partout avait régné une paix sinon complète, mais telle du moins qu'il y en avait à peine eu jamais de semblable. En Lotharingie seulement, le duc Godefrid avait recommencé ses intrigues : car il ne pouvait oublier l'injustice de l'empereur à son égard, ni renoncer à une partie du pays que son père avait gouverné. Godefrid avait peut-être cru que Heinrich se trouverait en Italie engagé dans des querelles aussi difficiles que celles qui jadis avaient occupé son père, et que, pendant ce temps, il réussirait à se venger et à se rendre maître du territoire qu'il considérait comme sa propriété. Balduin, comte de Flandre, lui était resté fidèle, ou bien il se l'était concilié de nouveau. D'autres princes s'étaient déclarés pour lui, et l'impétueux Théoderich, markgraf de Frise, était prêt aux armes et au combat, moins pour soutenir la cause du duc que pour reprendre ce que Heinrich lui avait arraché l'année précédente. Mais le prompt retour de l'empereur après une heureuse expédition renversa tous les plans dont Godefrid était l'âme, et décida la plupart des princes mécontents, sinon à renoncer à l'exécution de leurs projets, du moins

à l'ajourner. Godefrid chercha, par des assurances mensongères, à convaincre l'empereur de sa fidélité ; et Heinrich, qui voulait avant tout maintenir la paix, sembla croire que puisque rien ne s'était fait, rien non plus n'avait dû se faire, sans doute dans l'espérance que le temps guérirait les blessures de Godefrid, et qu'ensuite ce vaillant duc se montrerait prince fidèle de l'Empire. Les autres princes suivirent l'exemple du duc. Le markgraf Théoderich seul ne prit point part à cette soumission hypocrite, soit qu'il ne pût dompter sa colère, soit qu'il se fût déjà trop avancé pour qu'il lui fût possible de revenir sur ses pas : il se jeta sur les évêchés voisins, sur ceux d'Utrecht et de Cambrai, et pilla ce qui put être pillé. Il paraît toutefois que l'empereur ne regarda pas ce soulèvement comme dangereux, quelque affligeant qu'il fût pour lui, parce que le markgraf était seul.

Il ne s'était pas non plus opéré de changement inquiétant dans les relations de l'Empire avec d'autres peuples. Bien qu'il puisse être vrai que les relations de la Lotharingie aient réveillé dans Henri Ier, roi de France, l'ancien désir des Français de se rendre maîtres de ce pays, celui-ci renonça bientôt à cette idée, non certainement parce que Wazo, évêque de Liége, lui fit sentir ce qu'une telle tentative avait de criminel et de contraire à l'esprit du christianisme, mais parce que les succès de Heinrich en Italie lui démontrèrent bientôt l'inutilité de cette entreprise. En Hongrie seulement il s'était passé des choses que l'empereur dut nécessairement apprendre et envisager avec dégoût et douleur, avec chagrin et inquiétude.

Les Hongrois, peuple barbare, mais énergique, ne pouvaient retrouver un point d'appui depuis qu'ils avaient perdu leur ancienne direction. Les événements qui avaient suivi la mort d'Etienne avaient développé jusqu'à la cruauté les passions que ce pieux roi avait mises en mouvement : car les sentiments les plus sacrés du cœur humain, la religion, la nationalité, l'orgueil inspiré par les exploits des aïeux, se mêlaient à des sentiments vulgaires qu'éveillait le souvenir des anciennes courses et des anciens brigandages couronnés de tant de succès, agitaient les âmes, et, par la force de la barbarie, amenèrent un désordre sauvage. Le roi Pierre était devenu doublement odieux à ses nouveaux ennemis depuis qu'il avait été imposé au pays par une armée teutsche; l'hommage qu'il avait rendu au roi des Teutschs, la soumission de la Hongrie à la suzeraineté de l'empire teutsch, furent considérés par eux comme l'avilissement de sa nation, comme une souillure pour le nom des Magyares, comme une insolente et ignominieuse trahison. Ceux qui peut-être étaient restés jusque alors indifférents ne virent qu'avec la plus amère douleur une telle humiliation ; les anciens amis du roi Pierre eux-mêmes ne purent excuser sa conduite. Les étrangers seuls peut-être qui l'entouraient, Teutschs et Italiens, auxquels il donnait en tout la préférence, tantôt par nécessité, tantôt par prédilection, lui restèrent fidèles. Ces étrangers mêmes irritèrent les ennemis du roi, jusqu'à ce qu'à la fin les plus opiniâtres ou les moins civilisés de ces derniers entrèrent dans une fureur affreuse, demandant non-seulement le renversement d'un roi traître à son pays, mais aussi la mort des étrangers, la destruction des églises chrétiennes, l'anéantissement du christianisme et l'adoration des anciens dieux, sous la protection desquels leurs aïeux avaient été des héros et des guerriers heureux. Dès l'an 1046, avant même que Heinrich ne commençât son expédition d'Italie, ils appelèrent de Russie André, prince de la race d'Arpad, pour le placer, contre Pierre, sur le trône des Magyares. André vint ; les plus furieux exigèrent de lui la promesse d'exécuter ce qu'ils jugeaient convenable et exigeaient en conséquence pour la vengeance et le salut de la patrie. André, effrayé d'une telle rage, promit ce qu'on voulut. Aussitôt on le proclama roi, et l'on se révolta ouvertement. Pierre, sans armée, sans conseil, sans confiance, chercha à se soustraire par la fuite à sa perte. Il était trop tard; il fut vaincu et fait prisonnier ; on lui creva les yeux, et il fut abandonné à Stuhlweissenbourg à ses regrets et à sa douleur, jusqu'au moment où la mort mit un terme à son infortune. Puis vinrent les scènes les plus horribles. Des bandes farouches parcoururent le pays, comme entraînées par un vertige, et exercèrent leur fureur par le feu et le fer contre tout ce qui était odieux, hommes et choses, sacré et profane, sans pitié pour l'âge ni le sexe. Mais ces atrocités inouïes excitèrent le dégoût et l'indignation de la majorité de la nation contre ces hordes meurtrières. Bientôt le sentiment fut universel que de tels excès ren-

daient impossible toute société humaine, païenne comme chrétienne. De tous côtés l'on s'éleva contre ces scélérats, et en peu de temps ces affreux vainqueurs furent à leur tour vaincus. Le roi André, qui n'avait passé qu'avec douleur, et passivement plutôt qu'activement, par les sanglantes dévastations que l'on avait étendues entre lui et le trône, put enfin punir les coupables : il put, pour recevoir la consécration des prêtres chrétiens, interdire toutes les pratiques païennes, rétablir le culte de Jésus-Christ, et assurer protection et sûreté aux malheureux qui, destinés à périr victimes de ces désordres, avaient pu jusque alors se soustraire au sort qu'on leur réservait.

Voilà dans quel état se trouvaient les affaires en Hongrie lorsque l'empereur revint d'Italie dans le Teutschland. Heinrich forma aussitôt la résolution de faire une nouvelle expédition en Hongrie, de se jeter au milieu de cette dissolution, de tirer vengeance des crimes commis contre Pierre son vassal et contre l'Église du Christ, et de consolider la dépendance où la Hongrie était de l'empire teutsch. Mais en Hongrie l'on sentit bien à quel danger l'on était exposé si l'empereur exécutait sa résolution. André, roi de Hongrie, ne perdit donc point de temps pour détourner l'orage qui menaçait d'éclater. Il envoya une ambassade à l'empereur : « Il n'avait accepté que par force la couronne de Hongrie ; il était innocent des crimes commis contre le roi Pierre ; il avait déjà lui-même puni de mort une partie des rebelles conjurés contre ce prince ; il était prêt à livrer le reste à l'empereur pour qu'il les châtiât ; il reconnaissait la suzeraineté de l'empire teutsch ; il était prêt à prêter le serment de vassal ; il était prêt aussi à payer un tribut annuel, pourvu que l'empereur lui confirmât la couronne de Hongrie. »

L'empereur n'accepta ni ne rejeta ces propositions ; mais il les crut assez importantes pour éviter dans ce moment une expédition à laquelle il se serait cru contraint par l'honneur, si les Hongrois avaient gardé le silence comme s'il n'avait pas été leur suzerain. Et cette campagne en Hongrie lui aurait maintenant été onéreuse. A peine revenus d'Italie, les vassaux du Teutschland méridional avaient besoin de quelque repos ; de plus, l'empereur désirait aussi rester dans l'Empire pour exploiter en paix et avec résultat l'impression morale faite par ses actes en Italie, et pour améliorer les relations ecclésiastiques, et pour affermir l'autorité royale dans l'Empire ; enfin il lui semblait nécessaire de châtier bientôt Théoderich, markgraf de Frise, afin que l'incendie entretenu par ce prince rebelle ne finit point par gagner toute la Lotharingie.

Et Heinrich employa le court intervalle de repos dont il jouit avec énergie et avec succès pour l'Église comme pour le pouvoir royal. Toutefois la sécheresse des historiens ne nous permet que de constater en général son activité.

Partout et chaque fois qu'il se réunit avec des évêques, soit qu'ils vinssent vers lui en grand nombre sur son invitation ou volontairement, soit qu'ils parussent devant lui individuellement, il leur parla de la purification et de la réunion de l'Église de manière à faire impression sur eux, employant toutefois les exhortations plus souvent que les menaces pour les gagner à ce grand but et ne pas causer d'aigreur. Il se bornait à une seule chose, à l'extirpation de la simonie : il ne dirigeait point son zèle contre les autres maux qui ébranlaient l'Église, contre la mollesse et la débauche dominantes alors, soit que sous ce rapport il ne se sentit pas lui-même très-pur, comme on l'en a accusé, soit que, ce qui est plus vraisemblable, il crût qu'il fallait laisser à l'Église elle-même le soin de combattre ce vice, pourvu qu'avant tout le mal fondamental fût détruit. Heinrich semble avoir attendu de deux choses surtout une grande impression sur les esprits, lorsque, d'accord avec le pape, il rappelait aux évêques ces paroles du Sauveur : « En vain vous avez reçu, en vain vous donnez aussi. » D'abord il leur montrait ses propres mains pures de toute spoliation de l'Église, et il pouvait ajouter avec confiance : « De même que Dieu m'a donné gratuitement et par sa seule miséricorde la couronne de l'Empire, de même je veux garantir gratuitement à l'Église ce que je dois faire pour elle comme roi. » Et cet engagement était suivi d'une sommation aux évêques d'agir de la même manière. Comment cette sommation eût-elle pu rester sans une réponse favorable, sans une résolution pieuse? En second lieu, l'empereur montrait la plus grande sollicitude pour le salut de l'âme de son père, par la seule raison que celui-ci avait reçu de l'argent pour la collation des charges et dignités ecclésiastiques. Il recommandait con-

stamment son père aux prières des évêques, et leur représentait l'effet de ces prières non-seulement comme salutaire pour le défunt, mais encore comme propre à effacer la tache que l'hérésie de simonie avait pu leur imprimer à eux-mêmes. Et si cette sollicitude de l'empereur donnait la preuve qu'il ne poursuivait pas la simonie en vue de quelque intérêt temporel, mais par conviction qu'elle était un mal moral, comment aurait-elle pu manquer son effet sur l'âme d'hommes qui prétendaient n'avoir consacré leur vie qu'à la religion et à la vertu, au service de Dieu et de son fils?

Tandis que, sous le rapport spirituel, l'empereur agissait de cette manière pour mieux organiser la société, il n'oubliait point de faire valoir son autorité royale dans l'Empire. Il nomma arbitrairement, comme autrefois, et sans doute avec l'assentiment du pape, aux siéges épiscopaux vacants. Probablement il n'éleva à l'épiscopat que des hommes qui en étaient dignes; pourtant il ne paraît pas qu'il ait toujours agi sans arrière-pensées temporelles. Il chercha à gagner ou à affermir dans leur fidélité envers lui des maisons puissantes, en élevant un de leurs membres; c'est ainsi qu'il nomma évêque de Metz Albero, duc de Lutzelbourg, dont la famille était devenue si puissante sous Heinrich II par Kunigunde, femme de ce prince (7). Il agit de même à l'égard des grandes dignités temporelles. Le comte souabe Welf, fils du comte Welf, neveu d'Albero, dont la famille était l'une des plus puissantes du Teutschland méridional, fut nommé par lui duc de Carinthie et marquis de Vérone, en partie certainement dans des vues relatives à l'Italie, en partie sans doute aussi pour la maison des Welfs elle-même, qu'il n'avait négligée jusque alors que pour lui faire sentir la valeur de ses bonnes grâces. Dans les deux grands-duchés de Souabe et de Bavière, les deux hommes que Heinrich avait simplement décorés du titre de ducs sans leur donner la puissance ducale, Otto et Heinrich, vinrent à mourir peu de temps l'un après l'autre; l'empereur retint ces deux contrées sous son administration immédiate, et vraisemblablement il n'aurait même pas rétabli le titre de duc, s'il n'était arrivé de nouveaux événements qui interrompirent la fortune de l'empereur, et le contraignirent à modifier la voie où il était entré.

Vers l'automne de cette année Heinrich III entreprit une expédition contre Théoderich, markgraf de Frise, qui persistait dans son opiniâtreté, enhardi par le sol impraticable de son pays, par les fleuves, les marais, les inondations qui le mettaient à l'abri des attaques d'une armée de terre, et par les bas-fonds qui rendaient difficile aussi l'approche d'une flotte. Heinrich ordonna aux princes voisins de tenter l'attaque par mer, en partant de Vlaerdingen. Mais il paraît que les princes, qui connaissaient mieux que lui la nature du pays, n'entreprirent pas avec un grand zèle une œuvre où ils désespéraient de réussir. Et dans le fait, non-seulement toute l'entreprise resta sans succès, mais encore la flotte impériale, poursuivie à son retour par les bâtiments légers de Théoderich, essuya de grandes pertes. Ces pertes furent peut-être supportables en elles-mêmes; mais l'empereur n'avait pas les moyens de les réparer aussitôt, et dans la position qu'il avait prise aux yeux du monde, la moindre interruption dans ses succès était grave. Aussi fut-il extrêmement affecté de cet échec, et dans sa colère il punit sévèrement même son fidèle partisan Wazo, évêque de Liége, parce qu'en cette occasion il avait montré de la lenteur ou de la négligence; car il prévoyait les suites qui en résulteraient.

Et en effet, à peine l'armée impériale se fut-elle dissoute, que le duc Godefrid éclata, pensant que le moment était arrivé de se venger des injustices qu'il avait éprouvées; et sur ses deux flancs il exerça de barbares hostilités. D'un côté, soit par lui-même, soit à l'aide de son ami, l'arrogant markgraf Théoderich, qu'enivrait sa victorieuse résistance, détruisit l'ancien palais impérial de Nimègue, œuvre admirée de Karl le Grand; de l'autre côté, réuni à Balduin, comte de Flandre, il se jeta sur le diocèse de Verdun, parce que l'évêque tenait fidèlement pour l'empereur. Et comme devant la ville de Verdun il trouva de la résistance, il y fit lancer des matières inflammables, tant il était furieux. Ces matières prirent feu et causèrent un incendie dont les ravages s'étendirent au delà des desseins et des vœux du duc. Il n'avait voulu qu'inspirer de la terreur pour se rendre maître de la ville; mais l'incendie dévora aussi toutes les églises et tous les couvents. La cathédrale même ne put être sauvée, et avec elle une belle bibliothèque devint la proie des flammes. Cette déplorable

destruction laissa dans l'âme du duc une douleur et des remords qu'il chercha bientôt après à étouffer de toute manière, par de grands sacrifices et par des souffrances volontaires.

Et au milieu de ces événements, qui remplissaient l'empereur d'indignation et de mille inquiétudes, arriva une nouvelle très-peu propre à le consoler. Son ami le pape Clément II était mort au mois d'octobre de l'an 1047, et il ne lui avait pas été donné de mourir sur la chaire de saint Pierre. On ne peut éclaircir les faits. Assurément il est hors de doute que Benoît IX, le pape chassé et déposé, revint à Rome et s'empara de nouveau du saint siége; mais on ne sait si ce fut parce que Clément avait quitté la ville, ou parce qu'il s'était retiré devant lui; et, si l'on admet cette dernière supposition, il est incertain si Clément se retira à la suite d'une lutte ou sans résistance. Toutefois ce qui, dans l'état des relations, est le plus vraisemblable, c'est que Clément fut contraint à s'enfuir, soit que les forces de son adversaire fussent trop considérables, soit qu'en sa qualité de Teutsch il se méfiât des Romains. Il est donc possible que le vénérable pontife soit mort d'inquiétude et de chagrin, et que sa fin ait été hâtée encore par le climat de ces contrées étrangères : mais il est un soupçon pardonnable et facile à comprendre; c'est que Benoît IX se délivra de son ennemi par le poison : car bien peu d'hommes sans doute hésitèrent à ajouter ce forfait à la longue liste des crimes attribués à cet homme. En tout cas il est vraisemblable que Clément II mourut dans un couvent de Saint-Thomas, non loin de Pesaro.

La nouvelle de la mort de Clément II et des évenements de Rome ne put que causer un grand trouble à Heinrich III, et elle dut faire sur lui une impression d'autant plus profonde, qu'il était déjà vivement affecté de ce qui s'était passé en Hongrie et en Lotharingie. Qui pouvait calculer d'avance l'influence que pouvaient avoir les uns sur les autres les malheurs de l'Église et les échecs de l'Empire, et les suites que les uns ou les autres pourraient entraîner?

CHAPITRE XII.

LE PAPE LÉON IX. — COMMENCEMENT DE LA LUTTE ENTRE LE POUVOIR SPIRITUEL ET LE POUVOIR TEMPOREL. — GRANDE EXCITATION RELIGIEUSE. — CONTINUATION DES TROUBLES DANS L'EMPIRE.

De l'an 1048 à l'an 1054.

L'empereur opposa la plus grande résolution aux troubles qui s'élevaient. Il porta un regard ferme sur chaque relation; mais évidemment son plus grand soin fut de maintenir dans l'intérieur de l'Empire la tranquillité et la paix.

Des ambassadeurs étaient arrivés de Rome pour remettre à l'empereur la nomination d'un nouveau pape. Heinrich les reçut durant les fêtes de Noël à Pœlden en Saxe. Comme Benoît IX était en possession de la ville de Rome, ces ambassadeurs n'avaient probablement été envoyés officiellement ni par le peuple, ni par le clergé : ils ne lui apportèrent sans doute que des vœux; probablement aussi des propositions furent faites par des évêques de l'Empire, dont Heinrich demanda l'avis; mais il destina au saint-siége Poppo, évêque de Brixen, s'inquiétant peu, à ce qu'il semble, de vœux et de propositions. C'était peu toutefois que d'avoir nommé cet homme, auquel du reste on reproche un grand orgueil (1), le plus difficile restait à faire; il fallait l'installer. L'empereur chargea le marquis Boniface de conduire le nouveau pape à Rome. Boniface s'acquitta de cette mission. Pourtant les discussions qui peuvent avoir eu lieu entre lui et l'empereur en retardèrent l'exécution. Ce ne fut que vers la fin du mois de juin, l'an 1048, que le marquis arriva devant Rome avec l'évêque Poppo, le pape nommé. A leur approche Benoît IX sortit encore une fois de la ville éternelle. Le nouveau pape fut honorablement reçu par les Romains, sinon avec une grande joie, du moins avec résignation. Il reçut la consécration, et porta le nom de Damase II; mais on ne sait si ce fut dès le moment de sa nomination, ou seulement à dater de sa consécration. Mais dès le 17 juillet il n'était plus qu'un cadavre.

Le monde fut frappé de cette fin soudaine de deux papes de race teutsche élus par l'empereur : le premier, Clément II, était mort au bout de neuf mois; l'autre, Damase II, au bout de trois semaines à peine. Cela parut contraire au cours de la nature. Les adhérents de l'empereur crurent devoir expliquer ce singulier événement en admettant que Damase, comme Clément, avait été empoisonné; mais beaucoup de per-

sonnes, et peu à peu sans doute la plupart non-seulement des adversaires de Heinrich, mais aussi des hommes impartiaux, bien intentionnés et pieux, considérèrent comme un jugement de Dieu cette mort si prompte de deux hommes qui avaient été élevés par l'empereur sur le saint-siége; ils y virent la preuve la plus manifeste que l'immixtion du pouvoir temporel dans les statuts de l'Église était un crime que devaient expier de leur vie ceux qui s'étaient décidés à y prendre part, et à servir deux maîtres à la fois, l'empereur et le chef suprême de l'Église, qui était le Christ. Ainsi commença une excitation des esprits, qui peut-être gagna de proche en proche les ecclésiastiques de tous les pays chrétiens, bien qu'elle fût plus forte en Italie et dans le Teutschland; et probablement les laïques de toutes les classes ne restèrent pas étrangers à ce mouvement. Cette agitation, conformément à la nature des choses humaines, donna de nouveau la plus grande importance au siége papal, auquel on pensait à peine peu d'années auparavant. La foi et la superstition l'élevèrent dans l'imagination des hommes à une hauteur où il ne s'était jamais trouvé, et d'où il jetait sa lumière sur tout le monde chrétien d'Occident, qu'il menaçait en même temps. Il enflamma enfin d'autant plus l'ardeur du cœur humain, qu'il resta inoccupé durant plus de six mois, en partie parce que l'empereur lui-même était peut-être effrayé, en partie certainement aussi parce qu'il ne se trouva point d'évêque qui osât s'asseoir sur un siége sur lequel régnait une influence si mystérieuse. Quant à ceux qui, comme le moine Hildebrand, avaient précédemment déjà pénétré les vues de l'empereur, et qui par conséquent étaient capables d'apprécier de sang-froid cet état de choses, ils ne virent certainement pas sans joie comment on labourait le champ où ils songeaient à jeter leurs semences, et probablement ils travaillèrent en silence et de toute manière à rendre plus prononcée encore la séparation commencée entre l'Église et le pouvoir temporel.

Dans ces entrefaites, Heinrich III, sans doute vivement affligé de voir son œuvre pieuse interrompue, déploya dans l'Empire une grande activité. Il déclara le duc Godefrid déchu de son duché de basse Lotharingie, et nomma à sa place le comte Adalbert, son parent. Celui-ci entreprit la guerre contre Godefrid, aussi brave qu'arrogant. L'empereur lui-même resta dans l'Empire et courut d'une contrée dans l'autre, de Saxe en Souabe, de Souabe en Bavière, de Bavière, par la Souabe, en Bourgogne, et de Bourgogne, par la Franconie, en Saxe; et partout il maintint par sa présence l'ordre et la paix (2). Dans une diète tenue à Ulm il donna un duc aux Souabes. On ne sait si ce fut d'après leur désir, ou s'il voulut récompenser un homme qui lui avait rendu de fidèles services, ou si, ce qui est plus vraisemblable, il fut déterminé par ces deux motifs; car il conféra le duché à Otto, markgraf de Schweinfurt, qui par sa mère était petit-fils de Hermann II, duc de Souabe, et qui s'était distingué dans les guerres contre la Bohême. Mais on ne trouve pas que le nouveau duc ait exercé le moindre pouvoir; il paraît plutôt que l'empereur se réserva le gouvernement du pays. En Bavière, qui précédemment déjà avait été son propre duché, il ne rencontra peut-être pas le désir d'avoir un duc particulier; il retint encore une fois ce pays sous son administration immédiate. Et il pouvait le faire avec d'autant plus d'assurance, que les Hongrois étaient encore dans une situation où ils ne pouvaient causer aucune inquiétude à l'Empire, et que Brecislav, duc de Bohême, parut aussi devant lui à Rastisbonne, et lui donna de nouvelles preuves de sa fidélité. C'est ainsi qu'il agit partout selon les circonstances, et ce ne fut nulle part sans succès. La guerre seule que le duc Adalbert faisait en Lotharingie contre Godefrid pour chasser ce prince et arriver lui-même au duché dont il avait été investi, tournait continuellement contre les espérances de l'empereur. Heinrich ne paraît pas avoir envisagé cette guerre sans inquiétude. Car elle ne troublait pas seulement la paix de l'Empire; elle faisait craindre aussi que le roi de France ne se mêlât enfin à la lutte, et ne cherchât à s'assurer la souveraineté de la Lotharingie en soutenant le duc Godefrid. Ce fut cette inquiétude sans doute qui, vers l'automne de cette année, décida l'empereur à une entrevue avec Henri I[er], roi de France. Elle eut lieu au mois d'octobre, sur les bords de la Meuse, dans l'évêché de Metz, et l'empereur y réussit à décider le roi non-seulement à la paix, mais encore à une alliance qui, jurée des deux côtés, ôta de grandes espérances à Godefrid. Adalbert, il est vrai, périt pres-

qu'à cette époque devant ce duc ; mais l'empereur, sans perdre de temps, nomma duc à sa place Gérhard, comte d'Alsace, et Godefrid ne retira aucun avantage de la mort de son adversaire ; en général d'ailleurs on pouvait regarder déjà sa cause comme chancelante, par cela seul qu'elle ne faisait pas de progrès. Ce ne fut pas une chose sans importance, et c'est un des signes de ce siècle, que, dans les besoins auxquels cette guerre donna lieu, on appela à plusieurs reprises aux armes les bourgeois des villes, et particulièrement ceux de Liége (3). C'était là une reconnaissance d'un droit qui élevait les sentiments de ces bourgeois. Elle leur rappelait qu'ils avaient des bras, et la force de porter et de manier l'épée.

Durant ces événements Heinrich III n'avait jamais perdu de vue les affaires du siége apostolique. Mais ce ne fut que dans le dernier mois de l'an 1048 qu'il trouva un homme qui parût sous tous les rapports digne d'occuper ce siége sublime en des temps si difficiles. Dans une grande assemblée d'évêques teutschs, et en présence des députés envoyés de Rome vers l'empereur pour demander un nouveau pontife, Bruno, évêque de Toul, parent de l'empereur, fut désigné unanimement comme le prêtre qui, par sa sagesse, par la pureté de ses mœurs, par son zèle pieux et son infatigable activité, était plus que tous en état de remplir la plus haute dignité de l'Église, et méritait plus que tous de l'obtenir. L'empereur nomma pape l'évêque Bruno, et toute l'assemblée lui donna avec joie son assentiment. L'évêque s'effraya à la pensée d'abandonner le troupeau qu'il avait dirigé avec amour et bonheur, d'entrer dans des relations qui se compliquaient à l'infini, et de se charger de travaux dont le poids pouvait bien effrayer l'esprit le plus vigoureux. La volonté de l'empereur toutefois, les représentations des évêques assemblés, les prières des députés romains, mais avant tout, le sentiment que l'Église ne pouvait plus longtemps se passer d'un chef, décidèrent le pieux personnage à céder. Il semble qu'il changea aussitôt de nom, et s'appela Léon IX ; du moins il paraît qu'il revêtit déjà à Worms les signes extérieurs de la papauté. Puis il revint à Toul, pour se mettre le plus tôt possible en route pour Rome.

Cet événement délivra sans doute le cœur de Heinrich d'un pesant fardeau, de sorte qu'il put commencer avec quelque sérénité la nouvelle année 1049. Les relations semblèrent aussi prendre une meilleure tournure pour l'Empire. Un changement arrivé en Hongrie parut, il est vrai, donner quelque inquiétude à l'empereur : car le faible roi André avait rappelé de Pologne son frère Bela, et celui-ci, à qui fut concédé un tiers du royaume de Hongrie, était un homme vaillant, sachant faire la guerre et l'aimant. Il n'était donc pas invraisemblable qu'il s'élèverait en Hongrie de nouveaux orages, qu'il s'y ferait de nouveaux changements, et que l'empire teutsch pourrait en souffrir ; mais les mesures que prit l'empereur parurent suffisantes pour détourner tout danger. Il se rendit au commencement de l'année en Bavière, et éleva Kunrad, comte de Zutphen, au rang de duc de ce pays, pour en réunir, en cas de besoin, les forces contre les Hongrois. Cette nomination ne fut pas non plus une déviation des principes de Heinrich. Kunrad ne devait pas être plus duc de Bavière, dans l'ancienne acception de ce titre, qu'Otto de Schweinfurt n'était en ce sens duc de Souabe. Heinrich se réserva également le gouvernement de la Bavière, et son but, comme le prouvent les événements qui suivirent, n'était autre que d'établir, dans la personne de Kunrad, un général pour défendre un pays à la défense duquel il pourrait n'être pas toujours préparé lui-même. D'autre part, ce fut un grand avantage pour l'empereur que dans le même temps où il prenait ces mesures en Bavière l'opiniâtre markgraf Théoderich périt. L'hiver fut rigoureux. Les fleuves, les lacs et les marais, dans lesquels le markgraf avait trouvé ses moyens de défense les plus efficaces, ne le protégèrent plus. Aussi plusieurs princes des environs, et les évêques de Liége, d'Utrecht et de Metz, se réunirent contre lui. Ils firent traverser les glaces à leurs vassaux, lui livrèrent une bataille où il fut tué, et soumirent le pays à l'empereur. Le duc Godefrid, sentant combien un tel allié avait de valeur pour lui, accourut, il est vrai, avec une armée, afin de sauver son ami et son territoire ; mais il arriva trop tard, et fut lui-même mis en fuite. Cependant cet audacieux génie resta égal à lui-même, et s'il fut ébranlé dans ses espérances, il ne perdit du moins pas courage.

Pendant que l'empereur agissait ainsi, la querelle qui s'était élevée entre lui et l'Église

d'une manière presque purement spirituelle continuait et prenait un caractère plus déterminé. L'Église se mit à lui arracher ce qu'il croyait avoir déjà gagné ; et cette discussion fut conduite avec tant d'adresse, que Heinrich se vit presque forcé de féliciter ses adversaires de leur victoire (4).

Le nouveau pape, l'évêque Bruno de Toul, se mit, au commencement de cette année, en route vers l'Italie, afin de prendre possession du saint-siége. Au devant de lui vint jusqu'à Besançon Hugues, abbé de Cluny, accompagné de Hildebrand, qu'il avait nommé prieur du monastère, à cause des grandes qualités de son esprit, de son savoir et de sa piété. Hildebrand gagna la confiance du pape tout aussi aisément qu'il avait gagné celle de l'abbé ; et, à la faveur de cette confiance, il se fit l'interprète des sentiments qui animaient beaucoup d'hommes, mais qu'il avait réduits en principes. « Le pouvoir temporel, dit-il, n'a pas le droit de disposer du sacerdoce, parce que l'Église n'est pas la servante du pouvoir temporel. C'est à l'Église elle-même qu'il appartient de conférer ses dignités les plus élevées comme les plus petites. Elle n'a personne au dessus d'elle, si ce n'est le Seigneur, qui l'a fondée sur un rocher sur lequel les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Elle ne doit servir que ce Seigneur, et ensuite elle est tout pour son service ; si elle veut servir un seigneur temporel, elle n'est rien. Aussi tout homme qui accepte le pontificat romain par l'ordre de l'empereur n'est pas l'évêque apostolique, mais un infidèle, un apostat (5). » Ces paroles, ou d'autres analogues, ébranlèrent l'homme vénérable à qui elles étaient adressées, d'autant plus profondément que le moine qui les prononçait se distinguait par la sévérité de ses mœurs et par la pureté de sa conduite. Il pria l'abbé Hugues de permettre à Hildebrand de l'accompagner : Hugues se rendit, bien qu'à regret, à cette prière. En quittant Besançon il déposa les insignes de la papauté, dont il était revêtu, et continua sa route comme un pieux pèlerin qui va prier sur le seuil des apôtres ; et par là il déclara devant le monde qu'il ne reconnaissait pas à l'empereur le droit de nommer au saint-siége, et que par conséquent tous les actes de Worms étaient nuls. En chemin, Hildebrand et Bruno tombèrent probablement d'accord sur ce qu'il y aurait à faire par la suite. Le projet de l'empereur de purifier l'Église et de la ramener à quelque unité devait être reconnu bon, noble et nécessaire, et l'on devait regarder comme un bonheur qu'un prince laïque si illustre travaillât sans relâche et avec un zèle si pieux au bien de l'Église ; aussi était-il nécessaire de favoriser l'œuvre de toute manière, et d'en amener l'accomplissement. Mais en même temps il fallait veiller à ce que tous les avantages acquis pour l'Église fussent réellement des avantages pour elle ; il fallait veiller à ce que l'Église, si elle était délivrée des abus qui avaient fait sa désolation et sa honte, ne laissât pas abuser d'elle-même pour un but temporel et mondain, à ce que l'on n'abusât pas du sacré en faveur du profane. Pour prévenir tout cela, il était absolument nécessaire, parce qu'après l'empereur actuel, si noble et si pieux, il pouvait en venir un d'un autre caractère, que la direction de toutes les affaires ecclésiastiques fût enlevée à l'empereur et remise aux mains du pape ; il était absolument nécessaire que la collation des siéges épiscopaux, et avant tout la nomination au saint-siége, fussent ôtées à l'empereur, parce que, tant que cette nomination dépendait de lui, il était à craindre que le pape ne fût, comme les évêques, un instrument entre ses mains : et pourtant le sacré ne devait pas servir le profane, mais le profane devait servir le sacré.

Ce fut dans la disposition d'esprit créée par de semblables manières de voir, que l'évêque Bruno, accompagné du prieur Hildebrand, arriva à Rome. Il courut aussitôt au seuil des apôtres. Dans l'église de St-Pierre, il adressa au clergé et au peuple, qui étaient assemblés dans une grande attente, les paroles suivantes : « Très-chers frères, je ne suis venu à Rome que d'après votre message, d'abord pour prier, ensuite pour faire votre volonté. » Les ecclésiastiques, qui sans doute étaient instruits d'avance et adhéraient volontiers aux principes de Hildebrand, répondirent : « Nous t'avons invité à venir pour t'élire pape. » Aussitôt, selon l'antique usage, l'archidiacre de l'Église romaine s'écria à haute voix : « Saint Pierre a élu pape le seigneur Léon. » Et le peuple poussa des cris de joie, lui souhaitant bonheur et prospérité ; et au milieu de ces cris de joie, Léon IX fut élevé par les ecclésiastiques sur la chaire du prince des apôtres.

C'est ainsi que ce qui s'était fait à Worms fut

annulé, et de la nomination impériale de ce pape il resta tout au plus une approbation donnée d'avance. Mais aussi il était entré dans la vie des principes qui, s'ils étaient sévèrement maintenus, et si on les faisait valoir dans la suite, devaient avoir des conséquences incalculables. En face de ces principes, l'empereur ne pouvait presque conserver encore quelque influence sur l'Église que par la simonie. Si au contraire la simonie était extirpée, et si en même temps un sentiment profond pour l'Église était éveillé dans les ecclésiastiques, si seulement les dispositions qui animaient déjà beaucoup de membres éminents du clergé se répandaient parmi tous les membres de l'Église; l'empereur, le pouvoir temporel, ne devait pas seulement perdre son autorité sur l'Église, mais tout pouvoir temporel était en danger d'être abaissé sous l'autorité de l'Église, et ce danger était d'autant plus menaçant, que les domaines, les immunités et les droits dont les empereurs et les rois, tantôt par pitié, tantôt dans des vues temporelles, avaient doté les églises, étaient plus considérables, et que les armes dont l'Église devait et savait faire usage frappaient d'une manière plus mystérieuse.

Il est incertain si l'empereur Heinrich III comprit entièrement dès lors la position dans laquelle il était tout au moins sur le point d'entrer; mais il lui était difficile de se dissimuler que, s'il avait espéré élever et consolider par le pouvoir de l'Église son autorité royale, ce levier avait perdu son point d'appui et menaçait de trébucher. Cependant il était hors d'état de revenir sur ses pas, ou d'abandonner la position qu'il avait prise. C'était lui-même qui avait éveillé les esprits et qui s'était placé au centre du mouvement : il lui était impossible de sortir du cercle qui désormais se resserrait de plus en plus autour de lui; bien plus, il s'était attaché avec un zèle trop saint à purifier l'Église, et il avait recommandé d'une voix trop forte l'ordre et la sévérité, pour oser même faire une tentative d'opposition contre le pape et le clergé, s'ils suivaient la direction signalée par lui-même comme la seule véritable. D'ailleurs les choses temporelles lui donnaient assez de travail. De quelque côté qu'il tournât ses regards, il rencontrait des relations dont il ne pouvait tenir peu de compte. Les événements de Hongrie exigeaient toute son attention, et il ne pouvait se fier aux nations slaves, qui n'attendaient qu'un moment favorable. La lutte malheureuse engagée en Lotharingie continuait, et un événement désastreux pouvait la rendre dangereuse. Heinrich avait su, il est vrai, maintenir la tranquillité dans l'intérieur de l'Empire: mais l'ancien goût des guerres privées, l'ancien esprit de brigandage ne s'étaient nullement éteints chez les princes laïques. La paix, qu'il avait su maintenir avec tant d'énergie, avait détruit bien des espérances d'honneurs et de fortune, et déjoué avant l'exécution bien des projets audacieux. Il y avait donc partout des passions; et ce qui même blessa peut-être plus d'un seigneur laïque, c'est que Heinrich, occupé des affaires de l'Église, semblait négliger les affaires temporelles, et laissait rouiller l'épée qu'ils étaient si accoutumés à tirer du fourreau. Les constantes allées et venues de l'empereur dans ses États prouvent de la manière la plus évidente quel était ou quel devint l'état des choses.

Ces allées et ces venues de Heinrich semblent avoir servi de modèle au nouveau pape Léon IX. Elles prouvent quelle force l'autorité impériale conservait dans toutes les parties de l'Empire, puisqu'il savait lui-même la maintenir et la faire valoir partout. Comme donc Léon accepta la papauté avec la ferme résolution d'appliquer les principes dont nous avons parlé, il ne voulut pas se borner à envoyer de Rome au monde chrétien des ordres dont on aurait peut-être tenu peu de compte comme de vaines paroles, ou auxquels on aurait donné une interprétation par laquelle ils n'auraient pas semblé valoir la peine d'être exécutés, mais il résolut de se rendre lui-même partout où son secours semblerait nécessaire, pour montrer avec vie et force par sa présence la puissance pontificale, et faire concorder les actes avec la parole. Hildebrand était constamment son conseil et son appui. Dès son avénement au saint-siége, il l'avait nommé tout à la fois sous-diacre et trésorier de l'Église romaine, et il paraît qu'il l'emmena toujours avec lui dans ses tournées pontificales. Pendant le petit nombre d'années de son pontificat il présida en personne un grand nombre de conciles, non-seulement à Rome et en Italie, mais aussi dans le Teutschland et en France. Et la manière dont Léon IX se conduisit dans la convocation et la tenue de ces assemblées donne un grand témoignage sur ce siècle comme sur le pape, qui comprit

ce siècle, ou sur l'homme qui le dirigeait.

Léon osa faire de son propre mouvement ces voyages dans les diverses contrées, sans avoir reçu l'invitation ou la permission des princes laïques; il osa convoquer en concile les évêques d'un pays sans s'être entendu avec le roi; il osa mépriser même l'opposition des rois, et opposer son invitation à leurs ordres; bien plus, il osa excommunier les évêques qui suivaient les ordres de leur souverain plutôt que son appel; car il savait que les sentiments des peuples étaient pour lui, et que l'on résisterait vainement à ses efforts. C'était là le résultat de cet éveil des esprits auquel l'empereur Heinrich avait si efficacement contribué; c'était le résultat de cet essor que le saint-siége avait pris dans les imaginations. Les hommes étaient comme dominés par un charme magique. Le pape, auquel personne ne pensait quelques années auparavant, dont le nom n'était prononcé qu'avec mépris, fut maintenant regardé comme un être d'une nature supérieure. On reconnut hautement que, comme chef de toutes les églises, il devait avoir droit de décider partout de toutes les affaires de l'Église; ce fut un être auquel on croyait devoir la plus profonde vénération. De la plus impudente insolence à la plus lâche bassesse il n'y a qu'un pas. Lorsque le pape se mit en avant pour une cause sacrée avec une conscience pure, les pécheurs tremblèrent partout, et bientôt rien ne sembla se maintenir solidement que le rocher sur lequel était fondée l'Église, qui ne semblait avoir qu'en lui son existence.

Dans les conciles se découvrirent et furent blâmés des abus et des vices de toute nature; ce fut toutefois la simonie que le pape poursuivit avant tout; puis la débauche, le concubinage et d'autres débordements du même genre. Depuis qu'une fois il avait été question de ces désordres, ils avaient aussi préoccupé l'attention générale, et le blâme réfléchi par lequel on commença se changea bientôt en un cri de terreur universelle. Lorsqu'on crut voir que le pape et l'empereur agissaient d'accord, il s'éleva de pieux zélateurs qui représentèrent l'état de choses comme si tout le clergé était tombé dans un abîme de vices et d'ignominie; et plus d'un probablement ne demanda secours avec tant de terreur que parce qu'il était tourmenté par le sentiment de ses propres souillures. Toutefois il y a une exagération évidente dans les tableaux de ce siècle; des contradictions flagrantes, qui se présentent partout et à l'honneur des ecclésiastiques, prouvent cette exagération d'une manière irrécusable. Mais ces clameurs ne restèrent pas sans effet.

Le pape put se permettre, comme s'il en avait le droit (et par là même il l'acquit), de faire tout ce qui lui sembla nécessaire ou utile pour écraser l'infâme fléau de la simonie. Il put se permettre, sans que l'on osât le repousser, de déclarer tous les évêques suspects de simonie, et d'exiger qu'ils se purgeassent de cette accusation; il put se permettre de menacer tous les évêques d'excommunication, afin que, s'ils avaient la conscience de leur culpabilité, ils s'accusassent eux-mêmes, confirmassent par serment leur innocence, et signalassent tout ce qui, dans leurs diocèses ou en dehors, s'était fait et était venu à leur connaissance contre les principes de l'Église, contre la vertu et la morale. Et quelques évêques prêtèrent le serment qu'on leur demandait; d'autres avouèrent leurs fautes; beaucoup signalèrent ce qui leur semblait digne de reproche ou pernicieux. Contre ceux qui se déclarèrent coupables de simonie, ou qui avaient reçu la consécration d'un homme souillé de ce crime, le pape appliqua, dans le cas où ils ne renonçaient pas volontairement à leurs places, les peines établies par Clément II.

L'effet de cette conduite fut prodigieux. Dans nos temps modernes, où règne tant de froideur, où se manifeste le doute en tout, dans les choses divines comme dans les choses humaines, où l'on s'efforce de raisonner même les croyances religieuses, il est sans doute difficile de se faire une idée de l'impression produite alors sur le monde. L'apparition du pape dans les pays en deçà des Alpes enflamma déjà les esprits et causa un grand mouvement parmi les peuples. On voulut voir le successeur de saint Pierre, l'homme qui était à peine encore un homme, et l'on vit en lui ce qu'il prétendait être. Et comment aurait-on pu comprendre la puissance mystérieuse qui se manifestait en lui avec tant de force? Il se présentait sans or et sans fer; et devant lui, devant sa parole, tombaient dans la poussière des princes qui naguère étaient encore grands et arrogants, et qui avaient bravé le monde dans leur éclat et leur majesté. Certainement un tel changement des choses devait ébranler les âmes des hommes de tout

rang. A tout cela se joignit une circonstance qui répandit la crainte et la désolation. Les princes déchus avaient été prêtres, pasteurs des peuples; par eux avaient été consacrés les ecclésiastiques inférieurs, ceux qui veillaient réellement au salut des communautés chrétiennes; leur bras s'était étendu loin. Et maintenant ils étaient déchus, parce qu'ils avaient été de faux prêtres, indignes du saint ministère auquel ils étaient arrivés par captation ou à prix d'argent. Ils avaient béni des enfants à leur naissance, des vieillards à leur passage dans l'éternité, et ç'avait été une bénédiction fausse, une bénédiction donnée par par des maudits. Nécessairement des milliers d'hommes durent être saisis de la plus vive inquiétude pour leur salut spirituel et éternel, et pour le salut de ceux qui leur étaient chers. Et pouvaient-ils être tranquilles, ceux mêmes qui avaient reçu les sacrements, toutes les consolations, tous les bienfaits de la religion de Jésus-Christ, des mains de prêtres qui n'avouèrent pas ou ne furent pas convaincus d'avoir été de faux prêtres, indignes de leur ministère? Pouvaient-ils savoir si le lendemain ne révélerait pas des choses encore cachées la veille? On déclara assez souvent et assez haut que le mal était général. Personne ne pouvait donc être tranquille, et celui-là moins que tout autre qui vivait avec le plus de piété dans la foi chrétienne.

Mais l'irritation universelle excitée par là fut encore augmentée, parce que le nouveau pape Léon IX mit en question l'autre sujet dont nous avons parlé, la débauche et le concubinage, et parce qu'en s'abandonnant à son zèle contre ces vices, il entama une affaire qui touchait immédiatement aux plus chers intérêts de milliers d'hommes dans tout le monde chrétien, et qui, si elle était réglée dans son sens, devait entraîner des suites d'une immense importance sous le rapport spirituel et moral, et même sous le rapport civil: cette affaire était la nécessité du célibat de tous les ecclésiastiques.

On ne peut le nier, de très-bonne heure dans tout le monde chrétien, et particulièrement dans l'Église romaine, on avait fait aux ecclésiastiques un mérite tout particulier de vivre dans le célibat; et de pieux zélateurs avaient constamment insisté sur cette nécessité, parce que celui qui se consacre au service de Dieu et de son fils doit lui donner sa vie tout entière; parce que celui qui s'unit à l'autel ne peut en même temps s'unir à une femme; parce que celui qui voue son âme au maintien de la foi ne doit pas s'embarrasser en même temps des soins de sa propre maison; parce qu'enfin celui qui a su dompter le plus violent ennemi que le bien ait eu nous-mêmes, le désir des sens, est seul capable de tout le bien, de toute la grandeur, de toute la perfection où peut atteindre la nature humaine. Mais, en dépit des vœux et des exhortations de ces pieux zélateurs; en dépit des règlements, des ordres, des injonctions qu'avaient pu donner des évêques, des papes, des conciles; en dépit de la conviction que les masses avaient de la plus grande sainteté d'un prêtre non marié, les passions humaines avaient été plus fortes que tous les statuts de l'Église et que tous les ordres, et jamais l'on n'avait obtenu le célibat de tous les ecclésiastiques. Bien plus, par suite de la grande décadence du système ecclésiastique dans les dernières générations, toute cette question était jusqu'à un certain point tombée en oubli. Partout les ecclésiastiques étaient en majeure partie mariés, et il n'y avait même pas d'exception pour l'Église romaine. Il est vrai que les ecclésiastiques du rang le plus élevé restèrent dans le célibat; mais on leur reprocha plus d'une fois que leur célibat ne venait pas de la chasteté, et qu'ils tachaient, souillaient, détruisaient par des vices grossiers et réels cette vertu apparente. Maintenant le merveilleux zèle religieux qui s'était élevé dans les derniers temps, qui agissait de tous côtés, et poussait même de nouveau des hommes pieux dans les pays des païens pour y planter la croix et y annoncer la parole du Sauveur, ce zèle ranima et répandit encore une fois dans le clergé et dans les peuples l'ancienne croyance aux avantages du célibat. Ce qui en donna peut-être la première occasion, ce fut la circonstance que plus d'un de ceux qui furent accusés ou convaincus de simonie avait aussi donné un grand scandale par une vie de débauches, et que de là vint la pensée que la simonie et l'impudicité se touchaient de près, et que l'impudicité déjà autorisait le soupçon de simonie. Alors s'élevèrent ces clameurs contre le concubinage et les débauches qui, disait-on, avaient lieu même dans les cloîtres, jusqu'à ce qu'enfin de pieux zélateurs ne se contentèrent plus de la chasteté conjugale chez les ecclésiastiques des classes inférieures, mais exigèrent avant tout

la chasteté de l'enfance, et représentèrent celle-ci comme une vertu nécessaire, parce qu'elle garantissait seule la pureté indispensable pour l'administration des choses saintes.

Le pape Léon IX et Hildebrand, son ami, son conseiller et son directeur, en s'attachant à cette idée, et en prenant la résolution de ramener tous les ecclésiastiques au célibat, ne partagèrent sans doute nullement l'opinion qu'un homme non marié est plus pur et plus saint qu'un père de famille; mais ils rattachèrent le célibat à tout leur plan, qui était de rendre l'Église indépendante du pouvoir temporel; bien plus, de l'élever au dessus de ce pouvoir. Si toute influence était ôtée à l'empereur sur la nomination au saint-siége de Rome; si la simonie était extirpée, et si l'unité de l'Église était rétablie dans le pape et par le pape, de telle sorte que l'on reconnût à celui-ci le droit de décision suprême dans toutes affaires ecclésiastiques de tous les pays, le célibat devait briser le dernier lien qui rattachait l'Église aux choses temporelles; les domaines de l'Église devaient être considérés comme domaines libres, et tous les ecclésiastiques, arrachés à toutes relations de famille, et voués exclusivement à l'Église, devaient former une masse compacte soumise à un chef commun, au pape. Hildebrand toutefois et le pape étaient trop prudents pour qu'ils aient pu avoir le projet de transformer aussitôt en loi le célibat des prêtres. Ils durent prévoir qu'un ordre d'une si immense importance, qui frappait non-seulement les prêtres et leurs femmes et leurs enfants, mais qui touchait aussi au fond des relations de mille autres familles, devait soulever, si on le lançait tout à coup dans l'état des choses, une tempête terrible qui éclaterait sur les pays chrétiens, et dont personne ne pouvait calculer d'avance l'action destructive. Bientôt aussi ils firent l'expérience que les ecclésiastiques ne consentiraient pas aisément à se séparer des femmes avec lesquelles ils s'étaient mariés de bonne foi, et des enfants dont ils étaient pères. Une telle mesure avait besoin d'être préparée longtemps d'avance. Il fallait que les esprits fussent travaillés, que le nombre des prêtres mariés fût moindre. Le coup pouvait être porté au bout d'une génération peut-être. Aussi Hildebrand et le pape n'avaient certainement en vue que de soulever et d'engager l'affaire, et de s'en remettre aux moines et à de pieux zélateurs pour la pousser plus avant, fermement convaincus que ceux-ci ne se reposeraient que lorsque le but aurait été atteint.

En présence de tous ces faits et de tous ces événements, l'empereur et le pape, Heinrich et Léon IX, étaient, à ce qu'il semble, tellement unis par leur ancienne amitié et leur ancienne confiance, qu'ils ne se contrecarrèrent pas, mais cherchèrent à s'aider selon leur pouvoir. Sans doute il est difficile à l'homme qui réfléchit de croire que l'empereur, cet homme si prudent et si pénétrant, n'ait conçu aucune méfiance sinon contre les intentions du pape, du moins contre ses actes; il est difficile de s'imaginer que l'empereur, quelque forte qu'ait été sa confiance dans la pureté et la piété du pape, quelque respect et quelque amour que lui inspirassent son noble caractère, sa douceur à juger les choses humaines, sa fermeté à faire ce qui semblait nécessaire, ce que semblaient exiger la religion de Jésus-Christ et l'état de la société humaine, n'ait jamais pesé les conséquences que la conduite du pontife pouvait, devait même avoir par rapport à son autorité impériale et royale, sur laquelle il se montrait du reste si jaloux de veiller. Mais rien n'annonce que l'empereur ait jamais travaillé contre le pape, ou qu'il ait même vu rien de dangereux dans sa conduite. Peut-être croyait-il lui-même loyalement les maux dont l'Église était affligée tellement forts, qu'il lui semblait nécessaire de les extirper le plus promptement possible, et pensait-il en conséquence qu'il ne fallait pas calculer avec trop d'hésitation les moyens d'arriver à ce résultat. Peut-être aussi comptait-il trop sur sa propre énergie, et espérait-il qu'avec le temps il trouverait l'occasion de remettre toutes choses en leur place, et d'obtenir ensuite d'autant plus que le pape aurait plus obtenu ou pourrait obtenir jusque-là. Est-il certain d'ailleurs que l'empereur ait connu tous les actes du pape depuis son départ de Worms? Et les faits dont il fut instruit ne lui furent-ils pas représentés peut-être sous un jour tel, que les actes de Léon lui semblèrent plutôt des preuves d'une humilité sans bornes devant Dieu qu'un soulèvement contre l'autorité de l'empereur? En tout cas, le pape ne fit aucun acte d'opposition contre lui, et alors encore il disposa des siéges épiscopaux avec le même arbitraire qu'il avait

montré à cet égard avant l'avénement de Léon au siége apostolique. Car le même homme qui savait conduire le pape comme d'une main invisible fut assez sage pour le diriger de telle sorte que dans sa carrière il ne heurtât pas l'empereur.

Dans l'été de l'an 1049, l'empereur se prépara à faire en personne une campagne contre le duc Godefrid et contre son allié, Balduin, comte de Flandre. Vers le même temps le pape passa les Alpes pour continuer en France et dans le Teutschland l'œuvre d'amélioration qu'il avait énergiquement commencée en Italie, et à son arrivée il fulmina aussitôt l'excommunication contre les deux princes rebelles. Alors le crime de Verdun retomba sur le cœur du duc Godefrid avec une telle force, qu'il renonça à son ancien orgueil, et s'adressa humblement au saint-père afin d'obtenir de lui sa rentrée dans la communauté des fidèles, et, par son intermédiaire, le pardon de l'empereur. Le pape, doux et sage en même temps, se rendit à ses instances. Il fut apaisé par les pénitences que le duc s'imposa lui-même, et par la construction d'une nouvelle église à Verdun, dont ce prince se chargea. Heinrich III le reçut aussi avec bienveillance à Aix-la-Chapelle; toutefois il ne lui rendit pas le duché de Lotharingie. Balduin, comte de Flandre, dans sa colère et dans sa témérité, comptant sur la position favorable de son pays, fit peut-être encore quelque tentative de résistance, mais elle ne put avoir d'importance. Bientôt aussi il se vit forcé de demander la paix et de donner des otages, bien que, vassal français, il conservât sa colère dans son cœur et attendît des temps meilleurs.

Le pape avait sans doute efficacement contribué à rétablir cette tranquillité momentanée en Lotharingie, et par là il avait rendu un important service à l'empereur. Car, vers ce temps, les relations avec les peuples voisins de la frontière orientale de l'Empire, avec les Polonais comme avec les Hongrois, devinrent très-dangereuses, et l'empereur désirait avoir la main libre à l'ouest, afin de rester maître de ses mouvements à l'est. Il paraît que les Hongrois et les Polonais s'étaient liés par une alliance secrète afin de se lever avec leurs forces réunies contre les Teutschs. Ces deux nations, en effet, regardaient comme une honte d'être forcées de reconnaître la suzeraineté l'empire teutsch; et bien que le tribut qu'ils avaient à payer ne fût peut-être pas un poids bien accablant, il leur était néanmoins intolérable, parce que son payement équivalait à une reconnaissance constamment renouvelée de leur dépendance. En Pologne, le duc Kasemir, que les Polonais appelaient leur roi, avait enfin apaisé jusqu'à un certain point les désordres; la société avait repris quelque régularité, et le christianisme s'était raffermi. Le bonheur fit-il oublier à Kasemir les bienfaits dont autrefois, dans l'adversité, on l'avait comblé dans le Teutschland; ou bien crut-il nécessaire de se rendre aux instances de son peuple, c'est ce qui reste incertain: mais il semble hors de doute qu'il retint le tribut habituel que Mjesko s'était engagé à payer. Vers le même temps les Teutschs, impatients, avaient exercé des hostilités en Hongrie, pays avec lequel Kasemir était allié parce que Bela, frère du roi André, était son beau-frère. Gebehard, évêque de Ratisbonne, se tenait avec ses vassaux sur l'extrême frontière du côté de la Hongrie, pour défendre l'Empire. Ce seigneur ecclésiastique, comptant peut-être sur l'extinction de la guerre en Lotharingie, franchit la frontière avec ses hommes au commencement de l'an 1050, pilla les localités voisines, et emmena comme butin bien acquis le produit de cette course. Les Hongrois crurent d'autant plus devoir tirer vengeance de cette injustice, qu'ils espéraient pouvoir compter sur l'intérêt des Polonais. Des troupes se réunirent donc sans retard, passèrent la frontière de l'Empire, exercèrent une vengeance terrible en ravageant par le fer et le feu le pays jusqu'au Kahlemberg. Puis les deux peuples, les Hongrois et les Polonais, se résolurent à faire la guerre en commun.

Mais cette ardeur tomba bientôt. Heinrich III était prêt. Il recommanda aux princes bavarois de se borner avant tout à la défense de la frontière; et le duc Kunrad, le markgraf Adalbert, que d'ailleurs le sort horrible dont ils avaient frappé son beau-frère, le roi Pierre, avait singulièrement exaspéré, Gebehard, évêque de Ratisbonne, et d'autres encore, acceptèrent cette mission et la remplirent avec bonheur: ils rétablirent la forteresse de Heimenbourg, l'un des boulevards de l'Empire, et battirent les Hongrois, qui voulaient les entraver dans cette entreprise. L'empereur lui-même se prépara à une campagne en Pologne. Kasemir, voyant ces armements, et ne recevant

pas de nouvelles satisfaisantes de Hongrie, plia et demanda la paix. Heinrich accepta sa soumission, en partie parce qu'il n'y avait pas encore d'hostilités à compenser, en partie parce qu'il fut attaqué d'une maladie dangereuse, en partie sans doute aussi parce qu'il jugeait nécessaire une expédition contre les Hongrois, ce peuple ayant osé violer les frontières de l'Empire.

Mais cette expédition ne put être entreprise que l'année suivante, 1050, peut-être parce qu'un beau-frère du duc déposé Godefrid, le comte Lampert de Louvain, avait excité en Lotharingie de nouveaux troubles qu'il fallait étouffer. Dès qu'on y fut parvenu, l'empereur alla en Hongrie avec une grande armée: Welf, duc de Carinthie, et Brecislav, duc de Bohème, durent aussi assister à l'expédition, et des Polonais durent aussi y prendre part. Les troupes descendirent les deux rives du Danube. Mais cette guerre n'eut pas le succès auquel l'empereur s'était attendu. D'abord de grandes inondations retardèrent la marche sur la rive droite du fleuve, nécessitèrent des détours et des mesures particulières, empêchèrent le transport des vivres, et rendirent impossible tout concert entre les diverses divisions de l'armée. D'autre part, les Hongrois furent dirigés avec talent par le prince Bela, de sorte qu'ils n'engagèrent aucun combat, mais se retirèrent toujours en bon ordre devant les Teutschs; dans leur retraite ils changèrent entièrement en désert le pays qu'ils étaient obligés d'abandonner aux ennemis, emmenant hommes et bétail, et livrant aux flammes ce qu'ils ne pouvaient emporter. L'armée teutsche se vit bientôt forcée de renoncer à combattre un tel ennemi, et à rétrograder, tourmentée par la disette et par la faim. Pendant ce temps une partie des Hongrois, tournant l'armée teutsche, s'était placée sur ses flancs et sur ses derrières, et se rendit bientôt si redoutable, qu'elle pouvait espérer que toute l'armée, épuisée de fatigues et de faim, serait forcée de se rendre, prise entre les fleuves et les marais, ou exterminée jusqu'au dernier homme. Mais les Teutschs déjouèrent ces espérances par leur fermeté. Ils traversèrent avec la plus grande audace les fleuves et les marais, et mirent constamment l'ennemi en fuite. Sur le Raab seulement ils furent menacés d'un grand danger. Ce fleuve était trop large et trop profond; l'armée ne pouvait le passer que sur un pont; et de l'autre côté les Hongrois avaient construit une forteresse qui empêchait entièrement le passage. Des volontaires bourguignons, saxons et polonais, tenant peu de compte de leur propre vie dans le danger où se trouvaient l'empereur et toute l'armée, osèrent s'élancer sur le pont et courir contre ce boulevard. Ce trait d'audace fut heureux. La forteresse fut prise et la route ouverte à l'armée, de sorte qu'elle échappa presque tout entière à sa ruine: les derniers seuls furent faits prisonniers, parce que, pour arrêter l'ennemi, par lequel on était serré de près, on avait mis le feu au pont, qui s'enflamma trop tôt. Puis l'armée revint dans la patrie sans autre obstacle.

Aussitôt après sa retraite, André, roi de Hongrie, s'adressa à Adalbert, markgraf d'Autriche, et fit des propositions de paix. Adalbert ne les rejeta point, parce qu'il désirait maintenir la tranquillité sur la frontière de l'Empire. L'empereur était également assez disposé à les écouter; mais il ne s'y fiait pas, et n'attendait rien des négociations, sachant bien qu'après les revers qui l'avaient frappé, les Hongrois élèveraient toujours plus leurs prétentions. Il crut donc nécessaire de continuer la guerre, pour effacer avant tout la honte imprimée à ses armes. En attendant qu'il pût exécuter cette résolution, il voyagea, selon l'ancienne habitude, dans l'Empire, afin, à ce qu'il paraît, d'y agir comme autrefois. Mais le succès ne fut probablement pas heureux partout, et l'empereur ne se montra pas partout aussi net, aussi réellement pur, aussi au dessus du blâme, qu'il s'était montré autrefois. Cette agitation générale des esprits l'avait saisi comme tant d'autres personnages, et sous son influence il n'était sans doute pas facile de reconnaître la véritable voie. A Spire, il entra en querelle avec l'évêque, et il quitta cette ville, où reposaient les restes de ses parents, sans que cette querelle eût été arrangée. Dans une conférence avec les vassaux de Bourgogne, à Soleure, plusieurs le quittèrent comme blessés par lui, et il n'en revint qu'un petit nombre pour rentrer dans ses bonnes grâces. Mais la scène la plus odieuse se passa à Goslar, où Heinrich célébra la fête de Noël. Nous avons déjà remarqué plus haut que les tentatives faites par l'empereur et le pape pour purifier et améliorer l'Eglise avaient en général fait naître un nouveau zèle religieux qui se manifesta de diverses

manières. Ce zèle entraîna des génies énergiques à d'audacieuses hérésies, comme Bérenger de Tours; d'autre part, des hommes moins fermes, mais pieux, ne pouvant satisfaire par les voies de l'Eglise les besoins religieux de leur cœur, se laissèrent aller à divers désordres, à des actes de fanatisme et de dévotion affectée. Dans ces malheureux, les orthodoxes crurent voir ressusciter d'anciennes sectes; aussi les persécutèrent-ils avec la dernière rigueur. C'est ainsi qu'en France et en Lotharingie il s'était répandu, entre autres opinions peu d'accord avec la foi, que c'est un péché de manger de la viande, ou de tuer quelque animal que ce fût; et cette croyance pénétra aussi dans le Teutschland. On donna le nom de Manichéens à ceux qui la partagèrent, et la rapide propagation de leurs doctrines fanatiques excita de grandes inquiétudes. De même qu'ils travaillèrent sans doute avec le zèle le plus ardent à cette propagation, de même leurs adversaires agirent contre eux avec un zèle non moins ardent. Il s'éleva une véritable persécution; il paraît même que l'on en vint au meurtre et à l'assassinat. Quelques-uns de ces hérétiques, vraisemblablement Saxons, furent accusés à Goslar devant l'empereur; et comme les accusés soutinrent opiniâtrément l'opinion qu'il n'était pas permis de tuer quelque animal que ce fût; comme, en conséquence, ils furent frappés d'excommunication, l'empereur donna l'ordre cruel de pendre ces infortunés au gibet; et cet ordre fut réellement exécuté.

On ne peut le nier, la naissance d'une nouvelle superstition au milieu des troubles ecclésiastiques et religieux de cette époque dut sembler dangereuse même à l'homme le plus réfléchi. De plus, il peut être vrai que Heinrich ait considéré, dans son orthodoxie, cette superstition comme un mal condamnable qu'il fallait nécessairement extirper; il n'est pas douteux non plus qu'il n'ait été assailli de plus d'un côté et excité à défendre la véritable doctrine du Christ contre des erreurs aussi dangereuses pour le salut de l'âme de tous les fidèles; enfin il arriva peut-être simultanément plusieurs choses que nous ignorons, mais qui ne peuvent être restées sans influence sur l'esprit de l'empereur. Mais il y eut aussi des hommes, même parmi les ecclésiastiques les plus sévères, qui conseillèrent l'indulgence et la douceur, sachant bien que les livres sacrés des chrétiens n'autorisent aucune cruauté, aucune violence. Aussi la dureté de Heinrich dut paraître d'autant plus singulière, et affliger d'autant plus profondément l'homme de bien, que les actes de cet empereur, pour l'Empire comme pour l'Église, étaient d'ordinaire plus honorables.

Pendant ce temps furent prises les mesures nécessaires pour la seconde expédition contre les Hongrois : car les négociations n'avaient pas abouti à la paix. L'empereur entra en campagne plus tôt que d'habitude, dans l'été de l'an 1052. Mais la fortune ne lui parut pas plus favorable que la première fois; car Presbourg seul fut assiégé et vigoureusement attaqué, et Presbourg ne fut pas pris. Tous les efforts échouèrent si complétement, qu'il ne resta plus guère à l'empereur qu'à désirer de se retirer avec quelque honneur; et ce désir fut accompli. Le pape Léon IX arriva dans le Teutschland, non pas certainement à l'improviste, mais du moins à propos, et il somma l'empereur de renoncer aussitôt au siége : car il voulait par sa médiation rétablir la paix. L'empereur, que cette sommation ne surprit nullement, obéit de suite au saint-père, et se retira; mais le roi André, qui assurément n'était pas sans méfiance contre ce médiateur, montra moins de docilité. Léon, irrité, le menaça de l'excommunication. André toutefois, connaissant bien la position du pape à l'égard de son peuple, à la majorité duquel le christianisme était encore indifférent et l'Église odieuse, s'inquiéta peu de cette menace; et le pape hésita à la mettre à exécution, parce qu'il craignit la défection de toute la nation. Il se retira, comme Heinrich, sans avoir rien terminé.

Tout resta donc indécis. Il s'établit même de mauvaises relations. D'un côté, Heinrich était très-affecté de ce que son entreprise avait encore une fois échoué; d'autre part, cet échec même avait excité de grandes passions chez les princes de l'Empire, particulièrement chez ceux qui avaient pris part à l'expédition. En général les dispositions n'étaient plus à l'égard de l'empepereur ce qu'elles avaient été précédemment. Sa fermeté, sa conduite décidée, ses nobles efforts et la pureté de ses mains avaient, dans le commencement, fait une profonde impression sur le monde, et l'on s'était partout conformé avec d'autant plus d'empressement à la volonté du jeune souverain, que partout l'on sentait

plus profondément le besoin d'une société régulière. Mais les événements des dernières années avaient autrement disposé les esprits. Plus la pensée était excitée, plus il s'était répandu dans le monde un malaise plus poignant. On se croyait à la veille de grands changements, de choses que l'on désirait en partie, qu'en partie l'on craignait, et dont on ne pouvait calculer les suites. Dans ce malaise et dans cette incertitude qui donnaient aux hommes tant d'irritabilité, les actes de l'empereur furent soumis aussi à un jugement d'autant plus sévère, que dans les derniers temps la fortune ne lui avait pas toujours été favorable, et que deux fois déjà il avait accepté et peut-être sollicité le secours du pape pour sortir d'embarras trop grands pour lui-même. Or il paraît que Heinrich attribua, peut-être avec raison, le mauvais succès de sa dernière entreprise contre les Hongrois à la désunion et à la mauvaise volonté de quelques princes qui se trouvaient avec lui, et particulièrement à une querelle qui s'était élevée entre Kunrad, duc de Bavière, et Gebehard, évêque de Ratisbonne. C'était l'évêque qui avait occasionné la guerre avec les Hongrois : il était oncle de l'empereur; peut-être à l'abri de cette parenté se permit-il des choses blessantes pour le duc, et dans son ressentiment celui-ci négligea peut-être ce que l'empereur lui demanda ou fit ce qu'il lui défendait. Tandis qu'en 1053 l'empereur célébrait les fêtes de Pâques à Mersebourg, quelques princes qui voulaient faire leur cour à Heinrich ou à son oncle accusèrent devant lui le duc Kunrad, et Heinrich n'hésita pas à lui ôter le duché de Bavière, sans autre formalité.

Cette conduite de Heinrich causa dans tous les rangs et dans tout l'Empire un grand mécontentement; on dit hautement partout qu'il n'était plus le même; que la justice, la piété, la vertu qu'il avait montrées dans ses premières années dégénéraient de jour en jour en insouciance et en passions vulgaires. Kunrad lui-même, duc de Bavière, comptant sans doute sur ces dispositions du peuple teutsch, ne s'inquiéta point de la sentence de l'empereur, mais resta tranquillement dans son duché. Cette arrogance ne resta sans doute pas cachée à Heinrich, comme aussi la rébellion du duc Kunrad ne put lui être indifférente. Pour prévenir les suites de l'une et de l'autre, il annonça qu'il était résolu à citer le duc devant une diète et à faire décider l'affaire par cette assemblée; et en même temps Gebehard, évêque de Ratisbonne, reçut la mission de négocier avec André, roi de Hongrie, pour le décider à la paix : car les relations avec lui étaient devenues doublement dangereuses par la position hostile du duc de Bavière. La déclaration de l'empereur tranquillisa, à ce qu'il paraît, les princes et les vassaux de l'Empire, et empêcha tout le monde de prendre le parti du duc déposé, de sorte que celui-ci se vit contraint de rassembler autour de lui des bandes de volontaires (6), afin de ne pas se montrer tout à fait sans armes en cas d'attaque; et d'autre part, les efforts de l'évêque Gebehard ne furent pas sans résultat. Vers le commencement de l'année 1054 Heinrich assembla à Tribur la diète annoncée, et il y appela aussi le duc Kunrad. On y vit paraître des ambassadeurs d'André, roi de Hongrie; mais le duc n'y vint pas. Il était entré en Carinthie avec ses bandes de volontaires; là il avait décidé à embrasser sa cause une partie de ses vassaux, et tenté de persuader au roi de Hongrie de ne consentir à la paix d'aucune manière, mais de se jeter sur le Teutschland, et de renverser l'empereur du trône. André fut enchanté de la perspective que Kunrad lui ouvrait : il était tout prêt à accéder à ses propositions. Mais ses ambassadeurs s'étaient déjà mis en route pour Tribur. Là ils conclurent un traité de paix avec l'empereur; ils promirent une grande somme d'argent; ils promirent aussi de rendre le pays jusqu'à la Leitha; ils promirent enfin de suivre l'empereur dans toutes ses guerres, à l'exception toutefois de celles d'Italie. L'empereur, de son côté, renonça soit expressément, soit tacitement, à la suzeraineté sur la Hongrie, et renonça par conséquent en réalité à toutes prétentions sur la Hongrie, parce que la promesse de le suivre dans ses guerres n'était qu'une parole vide de sens. Pourtant André rejeta la paix, comptant fermement sur le duc Kunrad, qui se tenait en Carinthie et s'inquiétait peu de voir l'empereur lui arracher quelques domaines et en prendre arbitrairement possession pour sa chambre : car ses pensées tendaient à des choses plus élevées. Mais, heureusement pour l'empereur et pour l'Empire, une mort subite l'enleva avant qu'il eût pu commencer l'exécution d'aucun de ses projets. On s'en tint alors à la

paix de Tribur. Heinrich III suivit une autre voie, et les Hongrois vécurent désormais en peuple indépendant à côté des Teutschs.

CHAPITRE XIII.

POSITION DES SAXONS ENTRE EUX A L'ÉGARD DE L'EMPIRE ET A L'ÉGARD DES WENDES. — GODESCHALK, PRINCE DES ABODRITES. — BERNHARD II, DUC DE SAXE, ET ADALBERT, ÉVÊQUE DE BRÊME.

L'an 1054.

L'empereur, en agréant les propositions d'André, roi de Hongrie, n'avait sans doute nullement en vue de renoncer à tout jamais à ses anciens projets sur ce pays; il est plutôt vraisemblable qu'il désirait seulement rétablir pour le moment la paix avec les Hongrois. Car depuis quelques annés il était occupé de l'idée d'une nouvelle expédition en Italie; et dans les derniers temps il était arrivé à la conviction qu'il devait chercher à faire cette expédition le plus tôt possible, à cause de diverses relations en Italie, dont nous parlerons. Une chose lui permettait d'espérer que désormais il pourrait exécuter avec tranquillité ce projet : car à l'égard des Saxons, qu'il avait vus et traités avec une grande méfiance, il avait pris une position telle, qu'en cas de malheur il n'avait rien à craindre pour sa famille. Mais comme les relations de la Saxe et celles de la maison impériale à l'égard de ce pays eurent avec le temps une immense influence sur le développement des choses dans l'Empire et dans le peuple teutsch, et comme il ne nous a pas été possible d'intercaler jusqu'ici le développement de ces relations dans notre récit sans y jeter de la confusion, bien que nous les ayons indiquées quelquefois, il n'est pas sans utilité de les exposer dans leur ensemble, autant que l'insuffisance des documents historiques nous le permet.

Heinrich n'avait pu s'occuper très-activement des Saxons, bien qu'ils eussent plus d'un titre à son attention. Il savait assez que les Saxons étaient et devaient être mal disposés à l'égard des Franconiens en général et de sa maison en particulier. Si la nature humaine fait comprendre cette antipathie, elle explique aussi comment Heinrich ne se sentait pas de bienveillance pour les Saxons. Ce qui d'ailleurs était contraire à ses principes, c'est que les Saxons avaient à leur tête des ducs de la maison de Billung, qui se considéraient comme les princes héréditaires du pays, et s'efforçaient de conserver à l'égard de l'empereur et de l'Empire une position où l'un et l'autre leur paraissaient entièrement étrangers. De plus, dans le temps où Heinrich III occupa le trône des Teutschs, il y avait eu parmi les Saxons des trames et une action secrète qui durent exciter des inquiétudes, le pays se maintenant dans un certain isolement de l'Empire.

Depuis vingt ou vingt-cinq ans la position des Saxons à l'égard des nations voisines était changée. Les peuples du Nord, qui jadis, sous le nom de Nordmans, avaient été la terreur et le fléau des Saxons, ne les mettaient plus en danger. L'alliance étroite de Kunrad II avec Kanut le Grand, roi de Danemark, avait fondé entre les Teutschs et les Danois une paix qui fut entretenue et cultivée des deux côtés. Le christianisme, qui pénétrait de plus en plus dans le Nord, et y poussait des racines de plus en plus fortes, ne resta pas non plus sans influence, et nécessita des communications qui ne pouvaient se développer que par une bienveillance réciproque. Les relations compliquées où les peuples du Nord entrèrent en partie les uns envers les autres, en partie dans leur intérieur, telles que la conquête de l'Angleterre, entreprise par les Danois, y contribuèrent également. Toutes ces choses ne laissèrent pas aux Nordmans le temps de songer à des courses aventureuses dans le Teutschland; et si de temps à autre des bandes de pirates purent faire des irruptions par les bouches de l'Elbe ou du Wéser, cela arriva par hasard plutôt que par un dessein prémédité; en tout cas, leur apparition fut sans importance (1).

Ce changement réagit nécessairement sur les relations des nations wendes établies sur les frontières des Danois, comme sur celles des Teutschs, et qui s'y étaient en quelque sorte intercalées. Le terrible soulèvement des peuples slaves dans les dernières années de Heinrich II, qui avait causé de si grands désastres, faisait sentir sans doute encore quelques effets; mais comme dans le principe ce soulèvement n'avait eu de grands succès que parce que Bernhard, duc de Saxe, était lui-même en révolte contre l'empereur, la fortune avait bientôt abandonné les Wendes, dès que le duc se fut réconcilié avec le

monarque. Il n'eût peut-être pas été difficile aux Teutschs de soumettre entièrement tous les Slaves jusqu'à l'Oder et à la mer Baltique, si la marche des événements n'avait décidé les rois à abondonner ces nations à leurs propres discordes, et à les empêcher seulement de recommencer leurs dévastations de ce côté de l'Elbe. Et dans le fait cette modération avait eu d'heureux résultats, sinon dans le commencement, du moins avec le temps. Les Abodrites et les Wagriens, qui n'avaient été qu'entraînés par ce terrible orage, s'étaient séparés de nouveau des Lintizes dès que Bernhard de Saxe avait tourné ses armes contre eux. Ces Lintitzes continuèrent encore avec un grand acharnement la lutte sur les rives de l'Elbe, tantôt en remontant ce fleuve, tantôt en le descendant, à partir de l'embouchure du Havel, et contraignirent, comme nous l'avons dit, le roi Kunrad II à une nouvelle campagne pour les repousser et les intimider; mais ils se désunirent de plus en plus, se combattirent entre eux, et oublièrent le puissant ennemi qui, à l'ouest, aspirait à les asservir et n'attendait que le moment favorable. Les Slaves septentrionaux au contraire, les Abodrites et les Wagriens, furent contraints de nouveau par Bernhard, duc de Saxe, à reconnaître la suzeraineté de l'empire teutsch, et ce duc les garda sous sa surveillance. Mais dans cette position à l'égard des Wendes il trouva aussi une occasion et un prétexte de se détacher en quelque sorte de l'Empire, ou du moins de relâcher autant qu'il le put le lien qui l'y rattachait, d'augmenter par là même sa puissance, et de vivre indépendant avec ses Saxons, formant peut-être de vastes projets.

L'expérience qu'il avait acquise et l'âge qui s'avançait pour lui détournèrent peut-être le duc Bernhard de son ancienne dureté, mais ils ne le détournèrent probablement pas de son ancien but. Il fallait obtenir par la prudence ce que jusque alors on n'avait pu obtenir par la force brutale. Le prince des Abodrites, Udo, fils de Mistewoi, abandonné des Danois, considéré comme un ennemi par les peuples de race slave de l'est et du sud, fut déterminé non-seulement à tolérer le rétablissement d'églises chrétiennes (2), mais aussi à envoyer à Lunebourg son fils Godeschalk, dont la mère était danoise, afin, dit-on, de le faire instruire dans les sciences dans le couvent des bénédictins; mais en réalité le jeune prince devait servir d'otage pour la fidélité de son père, et l'on voulait effacer en lui toute affection pour son peuple. Godeschalk ne tarda pas à déployer un esprit facile, et un zèle ardent pour le christianisme et pour toute culture, de sorte que le duc Bernhard se crut autorisé à fonder de grandes espérances sur son élève. Mais bientôt un crime confondit toutes ces espérances. Vers l'an 1032, Udo, prince des Abodrites et père de Godeschalk, fut assassiné par un Saxon. Aussitôt les Abodrites, craignant l'éloignement de Godeschalk pour son peuple, choisirent un homme dans leur sein pour l'élever à la dignité de prince à la place de celui qui avait été assassiné, sans s'inquiéter des droits que Godeschalk pouvait avoir au trône de son père. Le nouveau prince s'appelait Ratibor. Godeschalk désespéra. Privé de son père par le crime d'un Saxon chrétien, et en même temps exclu de la dignité héréditaire de prince de son peuple, il pensa peut-être que tout cela était l'œuvre de la perfidie du duc Bernhard et des ecclésiastiques chrétiens, pour anéantir sa maison et asservir ensuite son peuple. Dans cette pensée, et plein du plus amer ressentiment, il s'enfuit de Lunebourg, passa l'Elbe, renonça au christianisme, et jura par un serment terrible de poursuivre et d'anéantir sans pitié tout ce qui était teutsch ou chrétien. Bientôt il eut rassemblé autour de lui une bande de païens furieux qui firent cause commune avec lui. A la tête de cette bande, qui s'accroissait de jour en jour, il parcourut, le fer d'une main et le feu de l'autre, pillant et ravageant au loin, la Saxe nordalbingienne, les pays des Holsates, des Sturmariens, des Thetmarses, et répandit une terreur si générale, que tous ceux qui ne purent se sauver dans les deux forteresses d'Ezeho et de Bokeldebourg, avec ce qu'ils avaient de précieux, se regardèrent comme perdus, ainsi que les leurs et leurs biens.

Quelque inattendus que ces événements pussent être aux yeux de Bernhard, duc de Saxe, il ne négligea pas d'en profiter. Il se mit en rapport avec Ratibor, prince des Abodrites; et Ratibor, sous l'empire des inquiétudes que lui inspirait la barbarie de Godeschalk, ne se montra pas seulement docile aux désirs du duc; il encouragea encore, autant qu'il le put, le rétablissement des églises chrétiennes, et favorisa les ecclésiastiques, qui avaient eu tant à souffrir de

la colère féroce de Godeschalk. Quant à Bernhard, il se mit en route, avec des forces armées, contre Godeschalk, pour mettre un terme à ses crimes; et il parvint bientôt à se rendre maître de la personne de ce malheureux jeune homme, qu'un noble sentiment avait entraîné à de si affreux forfaits, soit qu'il le vainquît réellement, soit que Godeschalk, effrayé lui-même de la désolation qu'il avait répandue autour de lui, eût perdu jusqu'au désir de s'échapper. Et alors Godeschalk revint aux mœurs et à la piété chrétiennes avec un zèle d'autant plus ardent, qu'il sentait peser avec plus de force sur son cœur les outrages dont il s'était rendu coupable envers le Sauveur et ses serviteurs. Le duc Bernhard, de son côté, s'entendit avec son prisonnier, dont il était forcé de reconnaître l'énergie et l'habileté, et qu'il voyait désormais engagé dans une direction où il semblait ne pouvoir plus agir que pour lui-même, pour la cause des Teutschs et pour le christianisme. Portant ses regards des deux côtés à la fois, il engagea le jeune prince à se rendre auprès du roi Kanut le Grand, et à se faire un nom par ses exploits et par sa foi, jusqu'au moment où les chrétiens comme les païens auraient oublié ses crimes, et où un changement de circonstances permettrait de le placer à la tête de son peuple. Godeschalk suivit le conseil de son prudent ami; il trouva auprès du roi des Danois un accueil bienveillant, gagna bientôt les bonnes grâces du monarque, se distingua par de hardis faits d'armes en Angleterre et en Norwége, non moins que par sa piété chrétienne. En ce temps le duc Bernhard, sinon par les armes, du moins par des artifices sacerdotaux et mondains, ramena à une dépendance complète les Abodrites et d'autres peuples wendes voisins, et rétablit de nouveau les bases des usages teutschs et chrétiens. Sans doute il désirait désormais que Godeschalk, dans ses courses lointaines, perdît toute idée de retour. Mais Godeschalk n'oublia pas cette pensée. Kanut le Grand étant mort l'an 1036, et Magnus, roi de Norwége, ayant réuni à cette couronne celle de Danemark, une guerre s'engagea entre les peuples wendes et les Danois, et dans une bataille près de Schleswig périt Ratibor, prince des Abodrites, et avec lui ses huit fils trouvèrent tous la mort. Aussitôt parut Godeschalk, entouré de l'éclat d'exploits héroïques, et accompagné de la faveur et de la puissance des Danois; mais il parut tout autre que jadis. Désormais il portait d'une main cette épée dont on connaissait la force, et de l'autre la croix, à laquelle maintenant il était attaché de toute son âme. Aussi le duc Bernhard n'eut-il pas le choix : il dut chercher à favoriser l'œuvre du héros chrétien rempli d'enthousiasme. Et, à la stupéfaction du monde, cette œuvre réussit avec la plus grande rapidité. La Wagrie fut conquise au moment où à peine encore elle semblait attaquée. Les Abodrites, qui toujours encore hésitaient entre la croix et l'idolâtrie, se décidèrent soudain à l'aspect seul du fils victorieux de leurs princes. Des hommes de tous les peuples d'alentour accoururent par troupes au baptême et se convertirent au nom de Jésus, parce que c'était le seul moyen de calmer le zèle brûlant de Godeschalk. Il fut en *quelque* sorte roi de Slavonie, et les princes des peuples slaves semblèrent reconnaître sa suzeraineté, et lui payèrent volontairement ou sous l'empire de la menace un tribut, comme des sujets.

Mais deux choses empêchèrent la formation d'un seul empire slave dans les pays situés entre l'Elbe, la mer et l'Oder. D'abord Godeschalk lui-même s'arrêta dans la course rapide qui eût pu lui faire atteindre un tel but. C'était un héros du ciel et non de la terre. La croix lui fit oublier l'épée. Il ne songea point à assurer et à consolider la domination qui était tombée entre ses mains; tous ses soins n'eurent qu'un seul objet, de remplir aussi promptement que cela serait possible, d'églises et de couvents, de prêtres et de moines, l'espace dont il s'était rendu maître. Et dans le Teutschland on ne manqua pas de répondre à son appel et d'envoyer une multitude d'ecclésiastiques de tout ordre dans le pays qu'il avait ouvert au christianisme, et de s'emparer des fondations chrétiennes qu'il entreprit de rétablir ou de créer à Lubeck, à Aldenbourg, à Lenzen, à Ratzebourg, à Michilinbourg et en d'autres lieux. Mais chaque évêché, chaque couvent, chaque église, chaque croix même entre les mains d'un ecclésiastique teutsch fut un joug pour l'esprit national des Wendes. Dans son zèle pieux cependant, Godeschalk ne sentait pas qu'il forgeait des fers pour son peuple. Il s'absorbait tellement dans sa sainte œuvre, qu'il parcourait en personne le pays, comme l'aurait fait un prêtre, pour annoncer la parole du salut; et plus d'une fois il monta dans la chaire pour expliquer en

langue slave et faire comprendre les enseignements ou les prières exprimés par le prêtre dans une langue étrangère. En second lieu, tandis qu'il agissait ainsi dans le domaine de l'intelligence, contre son peuple, il souffrit et permit même que Bernhard, duc de Saxe, intervint par les armes dans les affaires des peuples slaves. En effet ceux des Liutizes qui, dans cette lutte de ces peuples les uns contre les autres dont nous avons parlé plus haut, craignaient de succomber, implorèrent le secours du prince Godeschalk. Or, si Godeschalk s'était mis seul en campagne pour leur donner ce secours, il eût, comme l'état des choses le rend vraisemblable, soumis tous ces peuples à son propre pouvoir et à l'Église chrétienne, fondé en même temps une puissance qui eût pu devenir sinon dangereuse, du moins embarrassante pour le Teutschland. Godeschalk, au contraire, remit complétement, ou en majeure partie, le soin de cette expédition au duc Bernhard et aux Danois; et par là il ne renonça pas seulement à tout profit, mais causa encore à son peuple le plus grand dommage. Les Danois en effet, que l'on n'avait peut-être admis que pour la forme à prendre part à cette entreprise, retournèrent chez eux, et leur coopération se borna tout au plus à enlever quelque butin; le duc Bernhard, au contraire, obtint pour l'empire teutsch, et avant tout pour lui-même, un triste avantage. D'abord les Liutizes, qui avaient eux-mêmes affaibli leurs forces, furent intimidés et forcés par la terreur à un repos de quelques années au moins. Puis le paganisme fut en quelque sorte protégé parmi eux, et par là resta ouverte une grande source de discordes parmi les peuples Slaves (3). Enfin Godeschalk fut forcé par la présence de l'armée saxonne à reconnaitre la suzeraineté de l'empereur et de l'empire teutsch, et, par suite, à se placer avec son peuple sous la main puissante de Bernhard, duc de Saxe.

Toutes ces choses : l'antipathie des Saxons en général, leur vie propre et contraire à celle de de l'empire, l'hérédité de la dignité ducale en Saxe, le caractère peu bienveillant, rude et ambitieux du duc Bernhard, et en particulier sa position équivoque à l'égard des peuples Wendes, envers lesquels il semblait agir en souverain indépendant plus qu'en prince de l'empire; toutes ces choses ne pouvaient être que douloureuses et inquiétantes pour un prince aussi rigide, aussi résolu, aussi pénétré de sa dignité royale et impériale que l'était Heinrich III. Les relations toutefois qui jusqu'alors l'avaient attiré tantôt au sud, tantôt à l'ouest, tantôt à l'est, lui avaient rendu impossible d'essayer sa force et son habileté contre les Saxons, d'étendre parmi eux son autorité royale, et d'agir envers le duc Bernhard, dont le grand âge du reste commandait des égards, conformément aux principes qu'il avait appliqués sans hésitation, ainsi que nous l'avons fait voir, contre les autres ducs de l'empire. Mais il n'avait rien négligé pour travailler contre lui, et préparer divers moyens afin d'introduire en Saxe, à la mort du duc Bernhard peut-être, les changements qu'il croyait nécessaires dans l'intérêt de l'empire et dans celui de sa famille. C'était dans ce but, sans doute, qu'il avait visité la Saxe et s'était montré à ses peuples aussi souvent que les circonstances le lui avaient permis; il avait cherché à s'y faire un parti, et en particulier à amener les ecclésiastiques dans son parti ou à les y maintenir. Il avait aussi commencé à bâtir des forts dans les domaines royaux de Saxe; du moins il avait jeté à Goslar les fondements de constructions aussi redoutables que magnifiques, qui devaient, comme avertissement et comme défense, annoncer la menace bien avant dans le pays, et être pour les ennemis un objet de terreur, et pour les amis un encouragement. Mais tous ces moyens ne firent qu'entretenir et augmenter l'irritation. Les visites de l'empereur furent vues d'un œil soupçonneux, et chaque pas qu'il fit accrut la méfiance du duc Bernhard et de ses fils, qui avaient toujours présent à l'esprit le sort du duc Godefrid de Lotharingie. Et la construction de la Hartzbourg était plus propre à soulever les passions et à aliéner beaucoup de cœurs à l'empereur, qu'à les calmer ou à les effrayer. La destination de cette forteresse devint bientôt évidente : elle devait être, disait-on, un frein pour la Saxe, un joug pesant placé sur la tête des Saxons pour les forcer à la soumission. Et l'activité que l'on mit à hâter l'achèvement de ces constructions accrut encore l'aigreur. L'empereur ne pouvait tout savoir; mais les hommes qui dirigeaient l'œuvre et montraient dans cette direction de la pénétration et de l'habileté, connaissant d'ailleurs la volonté ferme et inébranlable de l'empereur, ainsi que ses dispositions à l'égard des Saxons, et voulant le satisfaire, agirent sans ménagement envers les

Saxons, qui furent contraints à la corvée pour ces travaux, et ils ne rougirent pas d'employer même les châtiments corporels pour hâter l'achèvement d'une œuvre qui devenait de plus en plus odieuse aux Saxons (1).

Ce qui toutefois semble avoir donné le plus d'espoir à l'empereur, ce sont des dissensions de diverse nature qui s'élevèrent entre le siége archiépiscopal de Brême et le duc de Saxe. Ces dissensions étaient anciennes, et nous en avons déjà parlé précédemment. Elles avaient peut-être leur source dans la jalousie qui d'ordinaire régnait presque partout entre les seigneurs ecclésiastiques et les seigneurs laïques; et l'on ne peut nier que les ecclésiastiques abusaient très-souvent de leur position. Ils voulaient être tout à la fois princes ecclésiastiques et princes temporels; pour des motifs que nous avons signalés à plusieurs reprises, ils trouvaient auprès des rois toute espèce d'appui, toute espèce de faveur. Ils surent par degrés soustraire complétement leurs biens ecclésiastiques à l'influence des princes temporels, tout en agrandissant sans cesse ces biens mêmes; par là ils restreignirent assurément la considération et la puissance des princes laïques, et ils inspirèrent à ceux-ci des sentiments hostiles. Il en était ainsi partout; il en était ainsi en Saxe. Mais en Saxe les pays slaves causaient des relations particulières et mauvaises. Si les ducs et les markgrafs entraient en campagne pour combattre ces peuples, les évêques représentaient ces guerres comme entreprises seulement pour la propagation du christianisme et non pour l'agrandissement de l'empire. Ils voulaient n'employer les armes des seigneurs temporels que comme instruments de la religion, et demandaient que les pays conquis par ces armes leur fussent attribués à eux, et pour les organiser et les diriger, et pour les administrer et les exploiter. Mais les ducs, les markgrafs, les comtes et les vassaux voulaient tirer profit de leurs peines et de leurs fatigues, et prenaient, à ce qu'il semble, partout où il y avait à prendre. C'est peut-être par ces efforts en sens contraire que l'on peut en majeure partie expliquer le mauvais succès des entreprises tentées contre les peuples slaves. Les écrivains, comme nous l'avons remarqué plus d'une fois, rejettent toute la faute de ce mauvais succès sur les guerriers, et attribuent en particulier tous les malheurs qui arrivèrent dans les pays slaves, ou qui partirent de ces contrées, à l'avarice et à la dureté du duc Bernhard : mais ces écrivains appartiennent tous à l'ordre ecclésiastique; et les documents historiques s'exprimeraient autrement, s'ils nous venaient de l'autre parti.

Pendant l'affreux soulèvement des peuples slaves dans les derniers temps de Heinrich II, les ecclésiastiques et les laïques arrivèrent à comprendre tout ce qu'avaient de pernicieux leurs tendances hostiles dans les pays slaves. Le vénérable archevêque Uwan, dans sa sagesse et sa prudence, prêta les mains à une réconciliation, rendit par là un grand service à l'empire et au christianisme, et détourna de grands malheurs de beaucoup d'hommes. Après que le duc Bernhard eut sinon dompté, du moins repoussé les Wendes, l'archevêque rétablit quelques églises au-delà de l'Elbe, et sous sa bienfaisante direction Hambourg commença à se relever. Et tant qu'il vécut, il sut conduire les affaires avec tant de prudence, que les bonnes relations entre lui et le duc Bernhard, bien que troublées quelquefois, ne furent jamais détruites. Car Bernhard n'oubliait pas que ce pieux personnage l'avait réconcilié avec l'empereur, et ramené dans la voie qui seule pouvait le soustraire à une ruine complète. Peut-être aussi la confiance que le roi chrétien de Danemark, Kanut le Grand, témoignait à l'archevêque, exerça-t-elle une influence favorable sur le duc Bernhard. En conséquence l'archevêque, soutenu par la faveur des rois, devint d'autant plus puissant, qu'il sut avec plus d'adresse se renfermer dans des limites qu'il ne pouvait franchir sans se brouiller avec le duc. Après la mort d'Uwan, l'an 1029, l'archevêché fut gouverné trois ans par Libentius II; et les relations restèrent en apparence ce qu'elles avaient été; il parait néanmoins qu'elles se troublèrent de nouveau. Et dans les trois années suivantes, durant lesquelles Hermann fut archevêque, il semble que l'on en vint déjà à des contestations. Ensuite Bezelin, surnommé Alebrand, prêtre de l'église de Cologne, obtint la dignité archiépiscopale. Ce prélat fut favorisé de différentes manières par l'empereur Kunrad II contre les princes temporels de la Saxe, qui lui étaient contraires. Il obtint des droits de marché pour les localités où l'on avait fondé des couvents; il fut investi de la juridiction impériale, et reçut d'autres immunités. De plus,

les biens de son église furent augmentés, ce qui fortifia singulièrement son influence sur les pays septentrionaux, au point qu'il envoya à Schleswig, à Ripen et à Aldenbourg des évêques tirés du clergé de Brême. L'archevêque Bezelin arriva par là à une grande considération, et à Brême on remarqua un bien-être et un luxe bien propres assurément à éveiller la jalousie des princes laïques. Mais cette rapide élévation d'un archevêché qui avait été fondé deux siècles auparavant dans les circonstances les plus défavorables, et qui depuis cette époque avait eu à soutenir des orages terribles, excita aussi une grande jalousie au sein de l'église de Cologne. En effet, l'archevêché de Hambourg ou de Brême avait été, dès sa fondation, vu de mauvais œil par le siége de Cologne, parce que de bonne heure celui-ci avait fait valoir à un degré indéterminé sa puissance vers le nord, et que pour cette raison même il se croyait lésé soit dans ses droits, soit dans sa considération. Toutefois, tant que l'archevêque du nord avait eu à lutter contre les grandes difficultés suscitées d'abord par les Saxons eux-mêmes, et plus tard par les Danois, par les Normands, par les Wendes, on était, à Cologne, resté tranquille spectateur des événements; mais maintenant que l'archevêque Bezelin, qui était sorti de Cologne, semblait devenir si puissant et exercer si loin son influence sur les peuples septentrionaux, la mauvaise volonté éclata, et l'archevêque de Cologne, Hermann, renouvela de vieilles prétentions et de vieilles plaintes (5). Par là il amena ou favorisa dans la suite du temps des relations malheureuses : pour le moment néanmoins, bien que Hermann jouît auprès de Heinrich III d'une grande considération, il n'obtint pas le moindre succès; car cet empereur croyait, à cause des seigneurs de Saxe, et en particulier à cause du duc Bernhard et de sa maison, devoir favoriser de toute manière le siége archiépiscopal de Brême, et, par cette protection, le maintenir dans sa position hostile envers le duc et les seigneurs laïques.

Lors donc qu'en l'année 1043 l'archevêque Bezelin Alebrand vint à mourir, Heinrich III éleva sur le siége archiépiscopal un homme qui semblait singulièrement propre à occuper, à affaiblir, à dissoudre la puissance du duc de Saxe : cet homme était Adalbert, de l'illustre maison des comtes de Wettin, autrefois sous-diacre de l'église de Brême, en dernier lieu prieur de Halberstadt. Cet Adalbert était doué des plus belles facultés que la nature puisse départir à un mortel. Il ne lui manquait aucune des qualités d'un prince, ni la plus grande, ni la plus petite. Telle était la puissance de son génie, qu'il pouvait être tout ce qu'il voulait paraître, et que l'apparence fut nécessairement prise pour la vérité par ceux qui furent témoins de sa vie et de ses actes. Son caractère personnel était tout mondain; ses désirs le poussaient vers la grandeur et la magnificence d'un prince, vers les exploits guerriers, vers la gloire des héros, vers l'éclat et le luxe, vers les fondations durables et les plaisirs délicats. Mais dès qu'il fut revêtu de l'habit sacerdotal, et, prince de l'Église, investi de la dignité archiépiscopale, il s'attacha avec la plus grande rigueur à toutes les vertus du prêtre, mena, avec l'entière conscience de l'accomplissement de ses devoirs, une vie pure et sans reproche, montra la plus profonde humilité devant Dieu, la plus grande douceur dans les choses humaines, et mit de toute manière en pratique les lois de la religion chrétienne, qu'il savait exposer avec éloquence. D'autre part il s'éleva avec orgueil, avec arrogance, avec menace contre tout ce qui était grand et illustre dans le monde, contre tout ce qui ne cédait pas devant lui et devant l'Église, dont il était le serviteur. En vivant et en agissant ainsi, au milieu d'un luxe et d'une magnificence dignes d'un prince, il se fit un grand nom, et sut inspirer un tel enthousiasme à ceux qui l'entouraient, qu'ils finirent par croire que la petite ville de Brême le cédait à peine en gloire à Rome, la ville éternelle.

Avec ce caractère, Adalbert ne pouvait être voisin du duc Bernhard sans se heurter sur tous les points contre lui. « Il a été envoyé dans ces contrées, disait souvent le duc Bernhard, comme un espion, pour révéler aux étrangers et à l'empereur la faiblesse du pays. Mais tant que je vivrai, et tant que vivra un de mes fils, cet évêque n'aura pas à se féliciter de vivre dans cet évêché. » Adalbert disait de son côté : « Je me suis voué, avec les miens, aux intérêts de mon église; je ne ménagerai donc personne, ni moi-même, ni mes frères, ni aucun bien terrestre, ni l'Eglise elle-même, pour délivrer mon évêché du joug, et le rendre l'égal des siéges les plus élevés. » Ils étaient donc front contre front. Lors même qu'il eût été possible de maintenir la tranquillité entre ces deux

hommes, il ne fallait pas songer à un accommodement, et des hostilités secrètes devaient nécessairement avoir lieu. Mais l'archevêque savait bien qu'il n'était pas assez puissant pour soutenir une lutte ouverte. Il ne lui restait donc d'autre ressource que de s'attacher étroitement à celui qui l'avait poussé dans cette position, à Heinrich l'empereur. Et dans le fait il se montra dévoué avec la plus fidèle abnégation à la cause de l'empereur. Il l'accompagna dans toutes ses expéditions, en Italie, en Lotharingie, contre les Hongrois, et partout il agit d'après les principes que Heinrich considérait comme les principes véritables. De cette manière il conserva et accrut la faveur de l'empereur, et par l'empereur le pape Léon IX fut déterminé à se montrer également bienveillant pour lui. Mais Adalbert, comptant sur cette faveur et sur cette bienveillance, plaça toujours plus loin son but, et la pensée de faire de Brême une Rome septentrionale ne lui sembla pas trop grande. Dans les affaires religieuses du pays des Wendes, il avait la main partout, et il minait, autant qu'il le pouvait, l'influence du duc Bernhard. Son diocèse archiépiscopal devait embrasser douze évêchés, d'après le nombre des apôtres; et ce qui manquait à ce nombre, il voulait le compléter. Et comme le roi des Danois, Swein, crut nécessaire, pour les progrès du christianisme dans le nord, qu'un évêché fût aussi érigé dans son pays, Adalbert, au siége duquel ces pays avaient été dans l'origine assignés d'autant plus naturellement qu'il avait été moins facile de les surveiller, et que l'on avait moins pu calculer d'avance leurs besoins à venir, Adalbert ne fut nullement opposé à un tel projet; car il espérait parvenir à faire instituer un patriarcat pour les pays du nord, et élever par là son siége au-dessus des autres siéges archiépiscopaux du Teutschland.

Le duc Bernhard et la plupart des autres seigneurs laïques de Saxe voyaient ces menées avec un mécontentement toujours croissant, tandis que l'archevêque de Cologne les surveillait avec une jalousie de plus en plus grande. L'empereur Heinrich, il est vrai, sut, par ses fréquentes apparitions en Saxe, prévenir l'éclat des passions, et peut-être aussi émoussa-t-il la pointe de plus d'un javelot; mais évidemment il penchait chaque jour davantage du côté de l'évêque. Par là même aussi le ressentiment du duc se tournait de plus en plus contre l'empereur, et se changea en haine dévorante qui brûlait tout son cœur. Et un événement malheureux donna encore à cette haine une force et une amertume toutes particulières. L'empereur, se trouvant en Saxe vers l'an 1049, fut invité par Adalbert à honorer une fois du moins Brême de sa visite. Les motifs qui avaient, ainsi qu'il le prétendait, déterminé l'archevêque à cette prière, avaient une importance apparente; mais la véritable raison était, dit-on, qu'il voulait convaincre l'empereur de l'inimitié du duc et de la maison ducale, et par là se rendre à lui-même le monarque d'autant plus favorable (6). L'empereur vint à Brême, et, enchanté de l'accueil qu'il y reçut, il se montra singulièrement gracieux envers l'archevêque, et, entre autres faveurs, il inféoda à l'*église de* Brême trois comtés en Frise. Puis Adalbert conduisit l'empereur dans le comté de Lesmona, appelé aujourd'hui Lesum, et dont dépendaient des domaines très-considérables, qui s'étendaient jusqu'à l'Elbe inférieur. Depuis longtemps ce comté était possédé par la maison de Billung. Lueder, fils de Hermann Billung, frère du duc Bernhard Ier, avait été comte de Lesum; et, après la mort de ce prince, l'empereur Heinrich II avait investi de ce comté un frère de Bernhard II, duc actuel de Saxe. Ce frère s'appelait Thietmar. Or, l'empereur Heinrich III s'étant mis en route pour Lesum, fut attaqué en chemin par des hommes armés, et l'archevêque Adalbert se donna le mérite de le défendre et de le protéger avec ses gens. Aussitôt cet attentat fut rejeté sur Thietmar, comte de Lesmona. L'empereur était dominé par trop de préventions pour qu'il lui fût possible de rejeter cette accusation. Il voulut traduire le comte devant un tribunal. Mais, soit que, dans la conscience de sa faute, il redoutât une instruction judiciaire, soit qu'il fût animé par la colère qu'allumait en lui une si odieuse calomnie, et qu'il désirât confondre le plus tôt possible ses ennemis, le comte aima mieux se purger de cette accusation par un jugement de Dieu, c'est-à-dire par un duel. Son adversaire le tua, et alors la haine du duc Bernhard et de tous ses partisans contre l'archevêque Adalbert et contre tous ceux qui appartenaient à l'église de Brême monta au dernier degré : car Bernhard et les siens ne virent, à ce qu'il semble, dans cet événement, qu'une œuvre de

perfidie préméditée, dirigée par Adalbert, et exécutée par ses amis.

Cependant il se contint, et il y était bien forcé, soit parce que l'empereur était présent en Saxe, soit parce que, d'après les idées de ce siècle, l'issue du duel avait prouvé la culpabilité du comte Thietmar, et parce qu'il en était résulté pour la maison ducale une tache qui éloignait d'elle beaucoup d'esprits et causait une grande incertitude. Le duc, en butte peut-être à beaucoup de vexations, et peut-être même à l'ironie triomphante des partisans de l'archevêque, se trouvait, en face du monde, dans une position pénible. Il ne lui restait plus qu'à renfermer dans son cœur sa douleur comme sa haine, et à supporter son chagrin avec le calme qui convenait à un pieux chrétien et à un fidèle prince de l'empire. Comment Adalbert profita-t-il de cette position et de ces sentiments du duc? C'est ce qui est incertain; mais il est difficile de croire que le service qu'il prétendait avoir rendu à l'empereur soit resté sans profit pour lui. Quoi qu'il en soit, l'intimité entre lui et Heinrich devint plus étroite qu'elle ne l'avait jamais été; et l'empereur lui-même tira peut-être quelque avantage de l'état des choses.

En effet, cette année même, 1050, sa femme Agnès lui avait donné un fils. Ses premiers enfants avaient été des filles; aussi Heinrich avait-il attendu cette naissance avec des espérances mêlées de crainte. Et sa joie fut grande lorsqu'il se vit un fils (7) : car il ne prévoyait pas quelle cruelle destinée se préparait pour cet enfant dans les relations qu'il contribuait lui-même à compliquer. Il célébra cette année la fête de Noël à Goslar. Dans cette solennité beaucoup de princes et de seigneurs de l'empire se rassemblèrent autour de lui. La plupart venaient de la Saxe, et sans aucun doute le duc Bernhard était parmi eux. Et, dans sa joie et au milieu de ces fêtes, l'empereur réussit sans peine à amener tous ces princes et seigneurs à reconnaître son fils pour son successeur dans l'empire, et à lui jurer fidélité et obéissance. Comme Heinrich nourrissait une grande méfiance contre les Saxons, ce fut assurément pour lui un grand motif de tranquillité de voir ces Saxons reconnaître les premiers et sans aucune difficulté son fils pour leur roi futur, avant même qu'il eût reçu le baptême (8); mais peut-être ne se montrèrent-ils si faciles qu'à cause des événements dont nous avons parlé. Le baptême du royal enfant fut célébré le jour de Pâques de l'année suivante par Hermann, archevêque de Cologne, pour lequel Heinrich avait une considération toute particulière, et auquel sans doute aussi il croyait nécessaire de donner une preuve de bienveillance, afin qu'il ne vînt pas à penser qu'Adalbert de Brême lui avait entièrement enlevé le cœur de l'empereur. L'enfant reçut sur les fonts sacrés le nom de Heinrich son père. Mais à la diète de Tribur qui, comme nous l'avons déjà remarqué, fut assemblée vers la fin de l'an 1053, Heinrich, auquel était né dans l'intervalle un second fils nommé Kunrad, fit reconnaître Heinrich, l'aîné, en qualité de roi; et les princes assemblés promirent d'obéir à ce fils, après la mort de l'empereur, s'il se montrait envers eux équitable seigneur. De Tribur l'empereur se rendit en Bavière, et investit aussitôt de ce duché, qui avait été enlevé, comme nous l'avons raconté, au duc Kunrad, son fils Heinrich, de sorte qu'il le fit rentrer sous son administration immédiate. Quelques mois plus tard le roi enfant fut sacré à Aix-la-Chapelle par ce même Hermann, archevêque de Cologne, dont il avait reçu le baptême. Liupold, archevêque de Mayence, s'était opposé à cet acte. « A lui, disait-il, appartenait le droit de sacrer le roi et de le couronner, et de soigner les affaires de l'empire. » L'empereur Heinrich, toutefois, rarement disposé à reconnaître un droit qui contrariait sa volonté, repoussa les prétentions de l'archevêque de Mayence, et justifia sa décision en faisant observer qu'Aix-la-Chapelle appartenait au diocèse de Cologne.

L'empereur, comme nous l'avons déjà remarqué, avait cherché à hâter toutes ces choses, parce qu'il avait à cœur une nouvelle expédition en Italie, et parce qu'avant de l'entreprendre il désirait affermir sa maison. Et pourtant il fut forcé de séjourner et de combattre encore tout l'été de cette année 1054 en Lotharingie et sur les frontières occidentales de l'empire; car l'inquiet et insolent Balduin, comte de Flandre, avait envahi le Hainaut, s'était rendu maître du comté, et avait fait épouser à son fils la veuve du feu comte Hermann; bien plus, l'empereur ayant réclamé, il avait continué sa marche au delà des frontières du Hainaut, et entraîné dans son parti ou traité en ennemis les princes laïques et ecclé-

siastiques de ces contrées. L'empereur le repoussa et le poursuivit par delà les frontières de l'empire. Mais ce fut une œuvre vaine. L'empereur lui-même, ainsi que quelques hommes de ses bandes, purent montrer du génie et de la vigueur et se signaler par des exploits; mais, en résumé, ce fut une guerre misérable et malheureuse qui désola le pays, affaiblit pour un instant l'ennemi, mais n'aboutit à aucun résultat durable : bien plus, elle n'amena même pas un arrangement verbal (9).

CHAPITRE XIV.

LES DEUX DERNIÈRES ANNÉES DE HEINRICH III. — ÉTAT DE L'ITALIE. — EXPÉDITION DE HEINRICH DANS CE PAYS. — MORT DE L'EMPEREUR.

L'an 1056.

Parmi les motifs qui firent regarder comme nécessaire à l'empereur Heinrich III une nouvelle expédition en Italie, il faut peut-être placer en première ligne la position que les Normands avaient prise à l'égard du saint-siége, à l'égard de l'empire et à l'égard du monde. On ne saurait trouver une plus forte preuve du pitoyable état de trouble, de dissolution, de malheur, de misère et de désolation où se trouvaient les pays dont s'est formé plus tard le royaume de Naples, que la rapide élévation des Normands dans ces contrées. Leur histoire toutefois se complique de la manière la plus singulière avec celle de l'empire byzantin, avec celle des Sarrasins, avec celle de Rome et des princes d'Italie qui se considéraient comme appartenant au royaume des Lombards. Cette complication jette sur beaucoup de faits une grande obscurité et en rend l'explication difficile, parce que les fils des événements préparés ordinairement dans l'ombre par des passions humaines, se trouvent tantôt mêlés aux intrigues du palais impérial de Constantinople, se rattachent tantôt aux courses de quelques vaisseaux musulmans, ou bien à un château ou à une ville d'Italie, et s'entremêlent d'une merveilleuse façon; souvent même ils se perdent avant qu'on ait pu les bien apercevoir. Il n'est pas nécessaire, du reste, de développer ici ces choses, dont le résultat seul a pour nous de l'importance.

Il ne s'était pas encore écoulé quarante ans depuis que pour la première fois, ainsi que nous l'avons raconté plus haut, le nom des Normands s'était fait entendre en Italie, et déjà ils étaient les maîtres de la plus grande partie du pays. Un simple hasard avait jeté une poignée de Normands au milieu des déchirements sans remède de ce pays; et aussitôt ce petit nombre d'hommes avait commencé à se faire un nom. Avec moins de prudence que de force et de résolution, ils avaient saisi l'occasion d'exploits et de profits qui s'était offerte à eux, et, avec une admirable habileté, ils avaient su attirer de leur patrie, et toujours en plus grand nombre, de vaillants compagnons, et trouver en même temps la voie dans laquelle ils devaient arriver à un but, sinon déterminé, du moins désirable. Ne tremblant devant aucun danger, ne reculant devant aucune nécessité, ils avaient servi tout *parti* qui leur faisait les offres les plus avantageuses; et partout ils avaient montré la plus audacieuse confiance, et partout ils avaient constamment attiré sur eux les regards. Du côté qu'ils soutenaient se tenait d'habitude la victoire et toujours l'honneur du combat. Aussi s'étaient-ils rendus partout redoutables et partout nécessaires. Quant à eux, qu'avaient-ils à s'inquiéter des Grecs, des Langobards, des Italiens? En exposant leur vie pour une cause étrangère, ils demandaient à tirer pour eux-mêmes avantage de ce qu'ils risquaient. Aussi gardaient-ils leur foi à celui qui les soldait, tant que cette foi se trouvait assez récompensée, et aucun sacrifice n'était trop grand pour eux dès qu'il leur assurait un profit suffisant. Mais si la fortune refusait ses faveurs, ils ne reculaient pas non plus devant d'audacieux empiétements, et ne ménageaient pas plus leurs amis que leurs ennemis, pas plus les prêtres que les laïques. Ils fondaient donc des espérances de plus en plus grandes sur la gloire et sur le *pillage*, et à côté d'exploits réellement héroïques ils accomplirent aussi des crimes odieux.

L'empereur Kunrad II, ainsi que nous l'avons également raconté précédemment, avait investi du comté d'Aversa Rainulf, l'un des chefs normands. Admis ainsi parmi les vassaux de l'empire, leur œuvre farouche reçut une forme plus noble, et une base fut donnée à leurs tentatives aventureuses de vingt ans. Les résultats s'en firent bientôt sentir. Sur l'invitation et les promesses du comte Rainulf, de grandes bandes de jeunes gens et d'hommes bel-

liqueux et avides des fiefs accoururent de la Normandie, et peut-être aussi d'autres provinces de France, vers ce pays d'activité, de gloire et de plaisirs, dont on leur faisait des descriptions si ravissantes. A mesure que leurs forces augmentèrent, leurs entreprises prirent une direction déterminée. Bientôt Melfi fut en leur pouvoir, et de Melfi ils portèrent leurs armes avec la plus grande promptitude et la plus grande audace de côté et d'autre, et avec un tel succès que l'Apulie put être considérée comme conquise par eux. Et lorsque l'empereur Heinrich III, ainsi que nous l'avons dit, vint dans ces contrées, plus pour voir l'état des choses et pour calculer le danger qui de ce côté pouvait menacer la ville de Rome et son empire en général, que pour conquérir, soumettre ou ordonner, il n'hésita pas à investir, d'une manière assez vague, à ce qu'il semble, les Normands de leurs conquêtes : car les Normands lui payèrent de grandes sommes d'argent; le pays qu'ils plaçaient sous sa suzeraineté était un pays étranger, et sa position à l'égard de cette race hardie ne pouvait qu'être améliorée et non empirée, si les Normands se déclaraient ses vassaux et le reconnaissaient pour leur suzerain.

Mais, dès qu'ils eurent obtenu l'honneur de pouvoir s'appeler feudataires de l'empereur, et que par là même ils eurent en quelque sorte rendu l'empereur complice de leur usurpation, les Normands, semblables à des vautours affamés, se jetèrent aussitôt sur les pays dont ils se croyaient désormais légitimes possesseurs, et attaquèrent sans pitié le sacré et le profane, comme s'ils n'avaient eu à craindre ni Dieu ni les hommes. Cela se fit par arrogance, par nécessité, par colère. Le vieil esprit qui les animait les portait à la violence et au pillage; ils étaient devenus barbares dans leurs courses aventureuses, et la fortune, qui les accompagnait toujours, avait fait naître en eux un méprisant orgueil. Mais ils étaient tous venus pauvres en Italie; et de leur pauvreté le désir des richesses sortit d'autant plus brûlant, qu'ils jetaient un regard plus orgueilleux sur le théâtre de leurs victoires. Ils conservèrent le sentiment de leur origine étrangère; ils n'oublièrent pas qu'ils se trouvaient dans des relations violentes. Qui pouvait calculer d'avance les événements du lendemain? Et fallait-il que par un changement soudain des choses, après de si grands efforts et de si grands risques, ils retournassent dans leur patrie aussi pauvres qu'ils en étaient venus? C'est aux héros, pensaient-ils, et non aux lâches, qu'appartiennent les magnificences du monde. De plus, ils se virent bientôt entourés d'intrigues et d'astuce; et presque partout ils ne trouvaient que duplicité, perfidie et trahison. Précédemment, ils avaient constamment été l'espoir des faibles; maintenant, comme ils étaient redoutés de tous, tous aussi les haïssaient, et le meurtre même se glissa au milieu d'eux. Les Grecs, dépourvus d'unité, de consistance et de force, ne devaient qu'au hasard et à des moyens réprouvés le maintien de leur empire pourri; il ne fallait attendre d'eux qu'une inimitié basse et rampante : mais les Italiens aussi, les habitants du pays qui avait été subjugué par les Normands, se livrèrent à de secrètes menées, en elles-mêmes aussi naturelles et aussi pardonnables qu'affligeantes pour les Normands. Cette position fait comprendre sans peine comment s'éleva en ceux-ci le goût de prendre ce qu'il y avait à prendre, d'extorquer ce qu'il y avait à extorquer, et comment aussi ils en vinrent à penser que sur la force seule reposait le droit, sur l'épée la sûreté; mais que la pitié était une faiblesse, la douceur un mal pernicieux (1).

Ce fut dans des circonstances aussi déplorables que les hommes malheureux et maltraités de l'Apulie et de la Calabre implorèrent le secours du pape Léon IX contre leurs cruels oppresseurs; et le noble pape gémit sur le sort de ce peuple infortuné, et le pillage des biens de l'Église fut à ses yeux une chose horrible. Il recourut aux armes qu'il avait à sa disposition. Il fit adresser aux Normands des remontrances, pour les rappeler à la douceur et à l'humanité; il chercha à les épouvanter par l'excommunication. Tout fut inutile : ces fils, emportés par la passion, ne tinrent nul compte de ses paroles paternelles; la foudre de sa malédiction glissa sans effet sur les cœurs d'airain de ces audacieux guerriers. Il ne lui resta donc d'autre ressource que de réclamer l'appui de princes temporels, et pour procurer quelque soulagement aux opprimés qui avaient invoqué sa pitié, et pour donner du poids et de l'effet à l'excommunication lancée par lui. En conséquence, tout en faisant alliance avec l'empereur de Constantinople et en cherchant à intéresser à son œuvre pieuse les princes et les vassaux

d'Italie, il se rendit en personne, l'an 1052, dans le Teutschland, pour déterminer l'empereur Heinrich III à une nouvelle expédition en Italie; car les Normands ayant méprisé son excommunication, il pouvait assurément craindre avec raison qu'elle ne produisît un effet tout autre que celui qu'il en avait attendu, c'est-à-dire qu'elle n'excitât les Normands à tourner leurs armes contre lui et contre Rome. Mais dans ce temps même l'empereur était engagé contre les Hongrois dans une guerre dont nous avons parlé, et, en général, il était impliqué dans des relations qui rendaient nécessaire sa présence dans le Teutschland. Le pontife échoua dans sa tentative de terminer par sa défense la guerre entre Heinrich et André, roi de Hongrie; et Léon, le pape, dont l'excommunication venait de tomber impuissante sur les Normands, ne jugea pas à propos d'en frapper le roi André et les Hongrois : il s'en tint aux menaces. L'empereur toutefois ne méconnaissait pas le danger que les Normands pouvaient susciter à l'Église et à l'empire; aussi, pour le détourner, n'était-il pas éloigné d'accorder au pape une nombreuse armée teutsche. Mais son fidèle conseiller, le sage Gebehard, évêque d'Eichstædt, combattit l'envoi de cette armée dans les circonstances actuelles, et l'empereur se rendit aux raisons de cet homme prudent. Le pape néanmoins tenait beaucoup à ne pas retourner en Italie sans armes teutsches. On résolut donc qu'il serait accompagné tout au moins d'une troupe de quelques centaines d'hommes. Elle fut donc réunie, cette troupe, et elle se composa soit de guerriers qui reçurent de leurs suzerains l'ordre de suivre le saint-père, soit de volontaires séduits par l'espoir du butin, soit enfin d'hommes que leurs crimes avaient fait exiler, et qui ne négligèrent pas l'occasion d'acquérir, par de nouveaux exploits, des droits au pardon et à leur réhabilitation. Mais en même temps l'empereur somma les vassaux d'Italie de prêter leurs bras au chef suprême de l'Église contre les Normands, ces ennemis indociles et cruels.

De cette manière Léon IX se vit à la tête d'une armée considérable. Les Normands furent loin de la mépriser. Parmi leurs chefs était un homme doué de brillantes facultés, d'autant de génie que de force et d'audace, et particulièrement d'une grande finesse dans le calcul des relations. Cet homme était Robert, surnommé Guiscard, l'aîné des fils de Tancrède de Hauteville, né du second lit de celui-ci, et qui était arrivé depuis peu avec une troupe toute fraîche, pour suivre la carrière où déjà plusieurs de ses frères avaient acquis de la gloire et des richesses. Ce fut vraisemblablement par son conseil que les Normands proposèrent la paix au pape, offrant de tenir désormais de la grâce du souverain pontife et comme fief du saint-siége tout le territoire dont jusqu'alors ils s'étaient emparés injustement. Ils espéraient de cette manière changer la malédiction du pape en bénédiction, et sanctifier par la puissance de l'Église la possession de ce qu'ils avaient acquis par des moyens coupables. Mais le pape, dirigé sans aucun doute par Hildebrand, rejeta des offres dont l'acceptation aurait pu du reste l'entraîner dans des relations difficiles soit avec les Normands, soit avec l'empereur; il leur demanda au contraire de rendre tout ce qu'ils avaient enlevé à Saint-Pierre, et d'évacuer tout le pays qu'ils avaient par des voies injustes soumis à leur pouvoir. Les Normands repoussèrent ces exigences. Il devint donc nécessaire de décider la querelle par les armes; et cette décision eut lieu près de Civitella, le 18 juin, l'an 1053. Les Teutschs de l'armée pontificale combattirent avec un courage digne de leur nom et de leur patrie; et déjà ils croyaient avoir remporté la victoire : mais les Normands, malgré leur petit nombre, s'avancèrent avec un corps de réserve, et menacèrent de tomber sur les derrières de l'armée pontificale; alors les Italiens prirent la fuite, et il ne resta plus aux Teutschs qu'à mourir. Le pape, qui avait suivi de loin cette lutte malheureuse, chercha un asile dans la ville. Mais les habitants, redoutant la vengeance des Normands, refusèrent de le recevoir, et le saint-père se vit réduit à se remettre comme prisonnier aux mains des vainqueurs. Et les adroits vainqueurs usèrent, il est vrai, de la victoire, mais n'en abusèrent pas. Ils déterminèrent le pape à révoquer l'excommunication lancée contre eux; mais ils lui baisèrent aussi les pieds, et le supplièrent de leur pardonner leurs péchés. Et tout en lui prodiguant les marques de la plus grande vénération, ils le menèrent comme un prisonnier à Bénévent, où il désirait aller de préférence.

Il n'est pas besoin de remarquer que cette marche des choses parut à l'empereur aussi dangereuse qu'affligeante, et qu'il dut assu-

rément regarder comme nécessaire une expédition en Italie pour le rétablissement d'un ordre meilleur, pour le maintien de l'Église et de l'empire. Mais à tout cela se joignit unè autre circonstance qui fortifia en lui le désir d'exécuter cette entreprise le plus tôt possible. En effet, l'an 1052, l'arrogant et dur Boniface, marquis de Toscane, non moins puissant que fastueux, dont nous avons parlé à plusieurs reprises, avait été traîtreusement assassiné dans une forêt avec un javelot empoisonné par deux de ses vassaux; et comme ce prince, malgré son âge avancé, ne laissait que des enfants mineurs, Béatrix sa veuve prit comme tutrice les rênes du gouvernement. Un an et demi environ après cet événement, Godefrid, duc de Lotharingie, ayant échoué dans une nouvelle tentative pour rentrer en possession de ses terres et de ses hommes, ce vieil ennemi de l'empereur se rendit secrètement en Italie. Là il épousa la veuve de Boniface, la marquise Béatrix; puis il se conduisit comme si, par ce mariage et sans autre formalité, il était devenu seigneur de toutes les terres qui avaient été reconnues au marquis Boniface en qualité de vassal de l'empire, comme si ce prince n'avait pas laissé de fils, et comme s'il n'était pas nécessaire d'obtenir l'investiture de l'empereur. Il était donc à craindre que la haine invétérée et longtemps concentrée de l'énergique et vaillant prince Godefrid ne le poussât d'autant plus promptement à de nouveaux projets hostiles contre l'empereur, qu'il semblait manquer tout aussi peu de moyens pour l'exécution que de nombreuses occasions au milieu de la confusion où se trouvait l'Italie.

Enfin, dans l'état des choses, dans la situation de l'Église, dans la lutte secrète entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, dans l'état de l'Italie enfin, l'événement que nous allons raconter porta le coup décisif. Le pape Léon IX passa le reste de l'an 1053 et une partie de l'année suivante à Bénévent, sous la garde des armes normandes. Sans aucun doute il était prisonnier, mais il avait toutes les apparences de la liberté. Devant sa piété, devant son dévoûment à Dieu, devant la pureté de sa vie et la sainteté de sa conduite s'évanouit aussi l'arrogance des Normands exaspérés par les passions. Ils sentirent qu'ils étaient chrétiens, et le sentiment de leurs crimes pesa lourdement sur leurs cœurs. Ils entourèrent donc le saint-père de toute sorte d'égards, et lui témoignèrent le plus grand respect. Aussi le pape ne séjourna-t-il pas inutilement à Bénévent. Il agit selon sa sainte mission de près et au loin. Tout en travaillant à adoucir le malheureux sort des habitants de l'Italie et à ramener à la douceur et à l'humanité les cœurs de leurs oppresseurs, il ne perdit jamais de vue la grande idée de l'Église une et universelle, dont il était le chef: il envoya en France son ami Hildebrand, afin qu'en qualité de son légat, celui-ci pût arranger avec douceur et d'une manière raisonnable la discussion que Bérenger de Tours avait soulevée par des hérésies inintelligibles au sujet de l'Eucharistie, et il dirigea sur Constantinople d'autres hommes dévoués chargés de voir s'il ne serait pas possible de faire entrer aussi les églises d'Orient dans l'unité de l'église d'Occident. Mais le poids du désastre de Civitella l'avait trop vivement atteint pour que ce vieillard, qui, dans ces dernières années, avait été exposé aux plus grands efforts et aux plus grandes fatigues, eût assez de force pour se redresser. Longtemps, dans sa misère, il s'était consolé par l'espoir que l'empereur, à la nouvelle de la victoire des Normands et de son infortune, ne perdrait pas un moment pour venir en Italie avec une armée, pour rétablir l'ordre et exercer sa justice. Mais comme cet espoir ne se réalisa pas, et que la perspective de l'avenir devenait de jour en jour plus sombre, ses forces physiques s'épuisèrent aussi de plus en plus, et bientôt personne ne put douter de sa mort prochaine. Ce fut dans ces circonstances que Léon IX quitta Bénévent pour retourner à Rome. Eprouva-t-il lui-même un vif désir de revoir le tombeau des apôtres, et d'attendre la mort sur le siége de Saint-Pierre; ou les Normands, tourmentés par la pensée de voir le chef de l'Église devenir un cadavre dans la captivité, insistèrent-ils sur son éloignement? C'est ce qui est incertain; mais ce qui ne l'est pas, c'est qu'ils ne s'opposèrent point au départ du saint-père, mais qu'ils le facilitèrent au contraire, et ne cessèrent pas de lui témoigner la plus grande vénération. Le pape quitta Bénévent le douzième jour du mois de mars de l'an 1054; il séjourna quelques jours à Capoue; il arriva dans une litière à Rome; mais ses forces étaient entièrement épuisées, et dès le 16 avril il quitta la vie (2).

Cela ne peut être autrement : cette mort si

prompte du pieux pontife dans des circonstances aussi affligeantes dut faire une profonde impression non-seulement sur toutes les âmes pieuses, mais encore sur tous ceux qui tenaient un rang élevé dans les affaires de ce monde, et qui désiraient s'y maintenir ou s'efforçaient de s'élever plus haut encore. Cette ancienne faction de Rome qui avait abusé d'une façon si scandaleuse du saint-siége, avait été, il est vrai, depuis quelques années, réduite au silence; mais le sol d'où elle s'était élancée renfermait encore des germes féconds de discorde, et ces germes pouvaient aisément sortir de terre et produire de nouveaux fruits empoisonnés. Et la nouvelle puissance que les Normands avaient fondée dans l'Italie inférieure, et la grande puissance à laquelle le duc Godefrid aspirait dans l'Italie centrale, semblaient placer le saint-siége de Rome dans une position qui devait d'autant plus inquiéter tout homme pensant, que dans ces derniers temps la puissance de ce siége avait atteint un degré plus élevé, et que l'excitation des esprits s'était montrée plus grande dans tout le monde chrétien.

A Rome, sans aucun doute, l'on était dans le plus grand embarras. Toutefois les faits qui s'accomplirent dans la ville éternelle sont inconnus. Peu de temps avant sa mort, Léon IX avait nommé son ami Hildebrand, sous-diacre de l'église romaine, administrateur de cette église, et Hildebrand n'était pas encore revenu de France. Il s'éleva donc probablement à Rome une grande agitation entre le clergé, la noblesse et le peuple; beaucoup d'hommes qui étaient capables d'apprécier ce qui s'était passé sous le pape défunt, et qui se rappelaient en même temps les choses odieuses accomplies précédemment, crurent que ce serait un avantage pour le bien de l'Église que Hildebrand obtînt lui-même la dignité papale. Hildebrand toutefois résista à des désirs de cette nature. Préférant le certain à l'incertain, et songeant plus à la domination de l'Église qu'à sa propre grandeur, il aima mieux se tenir à côté du saint-siége que de s'y asseoir. Contre l'empereur Heinrich III beaucoup d'avantages avaient été gagnés; mais on ne les avait obtenus que parce qu'il avait lui-même nommé le pape Léon IX, et parce que ce pape avait su conserver constamment les dehors d'un homme qui n'agissait que dans l'esprit et le sens de l'empereur. Il fallait aller plus loin dans cette route. Ce n'était qu'en agissant de concert avec l'empereur que l'on pouvait obtenir de nouveaux avantages pour l'indépendance de l'Eglise contre l'empereur et contre toute puissance temporelle; et l'on ne pouvait espérer ce concert, si l'empereur ne nommait lui-même le pape. En conséquence il chercha à amener les Romains, en masse ou du moins en partie, à envoyer des députés à l'empereur, et à supplier celui-ci de nommer un pape; car l'exemple de Léon prouvait de la manière la plus évidente qu'une nomination de cette nature pouvait être aisément rendue inoffensive pour l'Église. Cela se fit, et Hildebrand lui-même se mit à la tête de la députation. Dans le Teutschland l'apparition de Hildebrand ne fut pas agréable à tous. On avait déjà reconnu la supériorité de son génie; aussi la crainte, la méfiance, le soupçon, ne manquèrent-ils nulle part. L'empereur ne paraît pas non plus avoir été à l'abri de ces sentiments; car il se refusa, à ce qu'il semble, à nommer un pape, et demanda aux députés romains de l'élire eux-mêmes : non qu'il eût l'intention d'approuver le choix, quel qu'il fût, mais parce qu'il désirait s'assurer des dispositions qui les animaient. Mais Hildebrand fut assez prudent pour éviter le piége où il devait tomber, comme on s'y attendait sans aucun doute. Il déclara à l'empereur que l'Église romaine n'avait pas un seul homme qui convînt à une mission si élevée, et que l'on ne pouvait y appeler qu'un ecclésiastique teutsch. Puis il désigna parmi les évêques teutschs celui-là précisément qu'il pouvait savoir être le plus selon le cœur de l'empereur, Gebehard, évêque d'Eichstædt, dont il a déjà été question précédemment, parent de l'empereur, et homme de sage conseil et d'une fidélité éprouvée. En agissant ainsi, Hildebrand pouvait bien nourrir l'espoir que, de même qu'il avait gagné à la cause de l'Église le pape défunt dévoué à l'empereur, de même il réussirait à gagner également à la cause de l'Église cet évêque, que jusqu'ici celui-ci eût ou non agi et vécu dans un esprit différent. Quoi qu'il en soit, il est extrêmement vraisemblable que Heinrich aurait lui-même établi pape l'évêque Gebehard, si le choix des députés romains était tombé sur un autre. Mais maintenant que ce choix répondait à ses désirs, il feignit d'y consentir à regret, prétextant qu'il ne pouvait se passer d'un homme de si grande expérience dans les affaires publiques. L'évêque

Gebehard de son côté ne se montra nullement disposé à accepter ce suprême honneur, soit qu'il craignit réellement de quitter le port assuré que lui offrait son évêché au sein de sa patrie, pour se lancer dans la mer orageuse et sans horizon qui mugissait autour du siége de l'apôtre, soit qu'il agît d'intelligence avec l'empereur et qu'il voulût fortifier par de nouvelles raisons les raisons de ce prince. Tous deux cependant cédèrent aux instances de Hildebrand et de ses collègues. Dans un concile tenu à Mayence, Gebehard, évêque d'Eichstœdt, fut déclaré pape. Et aussitôt il se mit avec Hildebrand et les autres députés romains en route pour l'Italie. Il arriva heureusement à Rome. Dans cette ville et dans l'église de Saint-Pierre, élu de nouveau, comme Léon IX, par le clergé, et salué par les joyeuses acclamations du peuple, il fut sacré par les cardinaux prêtres et placé sur le siége de l'apôtre sous le nom de Victor II. Ceci eut lieu le 13 avril 1055, de sorte qu'il s'était écoulé toute une année après la mort de Léon, avant que ces diverses négociations eussent abouti à un résultat.

Cependant l'empereur s'était préparé à l'expédition d'Italie, que depuis longtemps il jugeait nécessaire, et que maintenant il ne croyait point pouvoir ajourner davantage dans l'intérêt de la sûreté du nouveau pape. Dans le même temps où le pape commença son voyage, l'empereur se mit également en route avec son armée. Peut-être, comme en général il nourrissait la plus grande méfiance contre le duc Godefrid, craignait-il en cette occasion quelque obstacle de la part de ce prince; et il est bien possible que le pape n'ait dû qu'à la présence de l'empereur en Italie la tranquillité au milieu de laquelle il prit possession du saint-siége. Cependant les projets de Heinrich n'étaient pas dirigés seulement contre Godefrid, mais aussi contre les Normands. Et cette conjecture n'est pas seulement rendue vraisemblable par l'état des choses et par les événements accomplis dans l'Italie inférieure; elle s'appuie encore sur cette circonstance que l'empereur, avant son départ pour l'Italie, avait envoyé à Constantinople une ambassade qui, sans aucun doute, devait tâcher d'établir la bonne intelligence avec la cour impériale d'Orient, et peut-être même d'obtenir sa coopération pour contenir le peuple insolent des Normands. Mais les choses prirent une autre tournure, et Heinrich resta bien loin de son but.

Dès le 7 avril, l'empereur se trouvait à Vérone; le 3 mai, il avait dressé son camp dans les plaines de Roncaglia, qui dans la suite devinrent si célèbres. Les vassaux d'Italie, de l'ordre laïque et de l'ordre ecclésiastique, accoururent successivement pour présenter leurs hommages à l'empereur et lui montrer qu'ils persévéraient dans leur fidélité. Le duc Godefrid ne parut pas devant lui; mais il envoya au-devant de lui des députés : « Il ne songeait à rien moins qu'à une révolte; bien plus, il était prêt à tout faire pour l'empire et pour l'empereur; du reste, il devait lui être agréable que lui, chassé de sa patrie, dépouillé des biens de ses aïeux, trouvât du moins dans l'exil les moyens de subsister, grâce à la fortune de sa femme. » Ces paroles d'apparente fidélité et de mécontentement manifeste n'étaient nullement propres à tranquilliser l'empereur. Aussi Béatrix, l'épouse du duc, résolut-elle d'aller elle-même au-devant du monarque. Elle put assurément exécuter cette résolution avec quelque confiance, puisque Heinrich était son proche parent; car sa mère, Mathilde, et la mère de Heinrich, Gisela, avaient été sœurs. Mais elle fut douloureusement trompée dans ses espérances. Ce ne fut qu'avec peine qu'elle obtint accès auprès de l'empereur; et, après qu'elle eut obtenu audience, Heinrich l'apostropha durement pour s'être mariée avec Godefrid sans son consentement, bien plus, à son insu. Béatrix répliqua : « qu'elle avait fait ce qui était permis chez tous les peuples; qu'après la mort de son premier époux, elle avait cherché à assurer un protecteur à sa maison restée sans appui; que femme libre, elle avait, sans arrière-pensée, épousé un homme libre; que lui, Heinrich, n'agirait ni avec justice ni avec équité, s'il ne lui reconnaissait pas un droit qui, dans l'empire romain, avait toujours été reconnu aux femmes nobles. » Mais ces paroles n'apaisèrent pas non plus la colère de l'empereur. D'après le conseil de ses amis, il déclara, il est vrai, le duc Godefrid innocent des crimes dont il l'avait tenu pour coupable; nullement parce qu'il s'était réconcilié avec lui, mais tout simplement parce qu'il craignait que Godefrid, réduit au désespoir, ne s'attachât aux Normands, et que par là sa dernière trahison ne devînt plus funeste que n'avait été la première. D'autre part, il ne laissa point s'éloigner l'épouse de ce prince; et comme en ce temps le fils

du feu marquis Boniface et de Béatrix, appelé par les auteurs Boniface, et dans les diplômes Frédéric, vint à mourir (mort par laquelle sa sœur, Mathilde, enfant de huit ans, devint seule héritière de la marquise), Heinrich retint Béatrix en prison, parce qu'en s'étant mariée à son insu, elle avait traîtreusement livré l'Italie à un ennemi de l'empire. Elle fut contrainte de l'accompagner dans sa marche plus avant; et lorsqu'il retourna dans sa patrie, elle fut, avec sa fille Mathilde, emmenée par lui dans le Teutschland.

Au temps de la Pentecôte, l'empereur se trouvait à Florence. Là, en sa présence, le nouveau pape Victor II assembla un concile dirigé tout d'abord contre la simonie, mais de plus contre d'autres hérésies de cette époque. Car le pontife voulait prouver aussitôt à l'empereur qu'il ne négligerait pas l'œuvre à laquelle Léon IX avait travaillé avec tant de zèle. L'empereur ne s'était-il rendu à Florence qu'à cause de ce synode et pour prendre avec le pape des mesures plus complètes dans l'intérêt de leurs efforts communs; ou bien avait-il l'intention de se rendre par Rome dans l'Italie inférieure? C'est ce qui est incertain, quoiqu'il soit difficile de révoquer en doute ce dernier projet. Mais, au lieu de continuer sa marche, il commença de Florence son retour vers le Teutschland, et laissa l'Italie dans sa vieille confusion. Mais pour agir ainsi il avait de bonnes raisons.

En effet, dans le Teutschland méridional, la dureté de sa conduite envers le duc Kunrad avait excité une indignation générale; et en Bavière l'arbitraire avec lequel il avait établi duc son fils, un jeune enfant, avait rempli toute âme noble d'un amer ressentiment. Sans doute la tentative que Kunrad lui-même avait faite pour se défendre et se venger avait échoué par la mort de ce duc; mais la mort du duc était arrivée si soudainement et si à propos, qu'il semble s'être répandu sur ses causes des bruits qui n'étaient nullement propres à gagner de nouveau les âmes à l'empereur. Dans ces dispositions, l'expédition d'Italie causa sans peine une grande excitation parmi les Bavarois, et fit naître des projets de diverse nature. A l'expédition elle-même assistèrent aussi l'audacieux Gebehard, évêque de Ratisbonne, et Welf, duc de Carinthie. Lorsque ces deux hommes virent que personne ne résistait à l'empereur, et que le duc Godefrid, que l'on avait redouté plus que tout autre, n'osait ou ne pouvait rien entreprendre d'hostile, ils prièrent l'empereur, on ne sait par quel motif, mais vraisemblablement à cause de leurs relations avec les Hongrois, de leur permettre de retourner chez eux. Heinrich, ne soupçonnant rien de mauvais, leur accorda cette permission. Mais dans la retraite les vassaux des deux princes s'entendirent et formèrent contre l'empereur une conjuration qui resta difficilement inconnue aux deux princes, si d'ailleurs ils ne l'avaient ni attisée ni dirigée. L'empereur fut averti. Cette affaire pouvait lui être d'autant moins indifférente, que non-seulement les Hongrois gardaient toujours une position hostile à l'égard de l'empire, mais qu'il se passa encore d'autres choses qui en elles-mêmes n'étaient pas sans importance, et pouvaient sans peine être rattachées à cette conjuration. Le duc Brezislav de Bohême, depuis une suite d'années fidèle vassal de l'empereur, était mort, et son successeur avait commencé son règne par chasser de la Bohême tous les Teutschs et tous les protecteurs des Teutschs. Cet événement et l'absence de l'empereur du Teutschland avaient mis en mouvement les peuples slaves plus loin vers le nord, et les Liutizes inquiétaient la Saxe. Nous avons déjà parlé de l'état intérieur de ce pays; il y régnait une tranquillité apparente, mais de sauvages passions y couvaient dans l'ombre. En Lotharingie enfin il ne manquait pas non plus d'intrigues de diverse nature, et sur la frontière occidentale tout était incertain. A tout cela se joignit cette circonstance que le duc Godefrid disparut tout à coup de l'Italie. Le sort de sa femme et de la fille de celle-ci, le sort de son frère Friedrich, qui n'avait pu se soustraire à la prison que par la fuite, quoiqu'il eût été chancelier du feu pape Léon et que ce pontife lui eût confié des affaires importantes, lui inspirèrent peut-être des inquiétudes au sujet de sa propre sûreté. Mais il ne pouvait être douteux que le duc, dont le vieux ressentiment venait de se rallumer, ne se fût rendu auprès de son vieil ami, Balduin, comte de Flandre; et les entreprises de ces deux princes pouvaient devenir d'autant plus dangereuses, que par suite de quelques dissentiments entre l'empereur et le roi de France, il leur était permis plus que jamais de compter sur l'intérêt que ce dernier prendrait à leurs efforts. Toutes ces choses convainquirent l'em-

pereur de la nécessité d'abandonner l'Italie à elle-même, et de retourner dans le Teutschland avant que les germes de malheurs de diverses espèces qui s'y trouvaient répandus ne pussent se développer. Il se mit donc en route dès qu'il put le faire convenablement.

Et il vint assez à temps pour étouffer beaucoup de choses et pour en prévenir beaucoup, bien qu'il n'arrivât que vers la fin de l'année en deçà des Alpes. Vers ce temps mourut le duc Welf de Carinthie, et sa mort enleva un puissant appui aux mécontents de Bavière. Heinrich put d'autant moins hésiter à attaquer l'évêque Gebehard de Ratisbonne, qui était considéré comme fauteur secret de la conjuration. Cet évêque fut attiré par surprise, jeté dans les fers, et gardé comme prisonnier d'abord à Wülflingen, puis à Tofeln. Vraisemblablement cette arrestation eut lieu à Zürich, où l'empereur célébra la fête de Noël, et où beaucoup de princes et de seigneurs tant d'Italie que du Teutschland s'étaient rassemblés autour de lui. Du moins il s'occupa à Zürich des affaires publiques des deux pays, et surtout des affaires de l'Italie. Ce qui dans la suite ne resta pas sans importance pour le Teutschland, c'est qu'il fiança son fils, le petit roi Heinrich, qui était alors âgé de cinq ans, avec un autre enfant, avec Bertha, fille d'Otto, marquis de Suse. Dans cet acte prématuré il songea sans aucun doute à ses propres projets plus qu'au bonheur de son fils. Il voulait s'assurer un ferme appui en Italie et consolider pour une série d'années une maison puissante; mais il oubliait que l'homme agit arrogamment lors qu'il cherche à étendre son action sur les jours qui doivent venir.

Et il semble presque que, bientôt après cet événement, Heinrich fut pénétré du sentiment qu'il avait entrepris en général une œuvre trop audacieuse, pour la continuation et l'affermissement de laquelle son génie et son bras n'étaient pas assez forts. Il descendit le Rhin depuis Bâle, séjournant tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Dans ce voyage il reçut encore une nouvelle agréable. Le duc Godefrid s'était effectivement rendu auprès de Balduin, comte de Flandre, et ces deux ennemis de l'empire étaient entrés en campagne et avaient placé leurs troupes devant Anvers pour enlever cette ville par un coup de main. Mais ils avaient été battus et contraints à lever le siége. Cette nouvelle, la dernière satisfaisante que reçut l'empereur, le décida vraisemblablement à proposer au roi de France une entrevue pour concilier les différends qui s'étaient élevés entre les deux princes. Cette entrevue eut lieu à Ivoi sur le Cher (3). Mais cette fois l'empereur manqua complétement son but. Le roi de France, sur lequel Godefrid, Balduin et d'autres princes mécontents avaient si longtemps cherché à agir, se montra singulièrement irrité contre l'empereur. Il lui reprocha de la tromperie, de la fausseté et de la perfidie, et alla dans son emportement jusqu'à reproduire les anciennes plaintes des Français sur la perte de la Lotharingie, et jusqu'à demander la restitution soit totale soit partielle de ce pays, prétendant qu'il avait été arraché par trahison à la France. L'empereur repoussa tous ces reproches comme toutes ces prétentions; mais ayant reconnu que la passion du roi le rendait sourd à tout langage raisonnable, il offrit de prouver au roi par le jugement de Dieu, par le duel, le mensonge et le néant de toutes ses plaintes et de toutes ses réclamations. Cette offre fut décisive. Le roi n'aimait point les preuves de cette nature. Dans la nuit suivante il partit secrètement et retourna en France, et il ne resta plus à l'empereur qu'à se retirer également.

Mais il n'était plus le même. Cette assurance, cette confiance qu'il avait montrées et conservées durant les dix ou douze premières années de son règne l'avaient quitté depuis longtemps. Le bonheur de ses commencements avait porté sa confiance jusqu'à l'audace; ce bonheur une fois évanoui, sa confiance s'affaiblit aussi de plus en plus. Les événements des dernières années, le mauvais succès de plus d'une entreprise, la résistance manifestée sur divers points, la répugnance montrée sur plusieurs autres, la tournure singulière que prit la marche des choses, l'excitation générale des esprits, un certain obscurcissement qui s'étendit sur sa vie, enfin le sentiment d'une influence et d'une agitation secrètes qui l'entouraient et qui étaient inconcevables pour lui dans leur motif et dans leur but; tout cela le comprima graduellement et le rendit circonspect, incertain, découragé. D'abord il s'était résolument roidi contre ces influences : mais la puissance à laquelle il résistait avait passé à côté de lui; il s'était hardiment jeté au milieu

de cette confusion, mais il n'avait rien saisi. Il se voyait placé en face d'un monde où il ne pouvait plus se retrouver.

Et cette année apporta de nouveaux revers. En Bohême la haine contre les Teutschs s'était fait une libre carrière, et il ne s'était trouvé personne qui fût disposé à l'arrêter. Le fidèle gardien de la frontière teutsche, le markgraf Adalbert d'Autriche, mourut, et par sa mort l'inimitié des Hongrois sembla devenir d'autant plus dangereuse que les passions s'étaient plus développées parmi les Bavarois. Précisément pour cette raison Heinrich put juger nécessaire de faire à tout prix la paix avec les Hongrois; de telle sorte que non-seulement il laissa tout à fait dormir la suzeraineté de l'empire teutsch sur la Hongrie, mais qu'il promit même sa fille Sophie en mariage au fils du roi André, à un enfant, nommé Salomon. A cette même époque mourut Hermann, archevêque de Cologne, homme vénérable, habile et fidèle, qui était de toute son âme dévoué à l'empereur. Enfin Heinrich eut le malheur de perdre son propre enfant, Kunrad, son second fils, âgé de quatre ans.

Tant de désastres publics et domestiques fondirent coup sur coup sur l'empereur Heinrich III, dans un temps, il est vrai, où, à ne considérer que son âge, il était à peine arrivé à toute la force de l'homme, mais où, fatigué par de grands efforts, il avait depuis longtemps perdu le goût vivifiant de l'action et du travail; où, n'ayant plus désormais qu'un coup d'œil incertain, il se trouvait placé en face des troubles du monde avec le sentiment qu'il lui fallait arriver à une solution, et qu'il n'avait ni les voies ni les moyens par lesquels cette solution pouvait être atteinte. Et pourtant à tout cela se joignait une désolation universelle qui ébranla profondément l'empereur, car cette année il régna partout une grande disette dans le Teutschland, et plus d'une fois elle prit le caractère d'une véritable famine.

Dans le fait, on ne doit pas s'étonner que l'empereur Heinrich n'ait pu se tenir debout sous tant de coups du sort, si terribles et si soudains. Frappé de pressentiments sinistres, il avait invité son ami, le nouveau pape Victor II, à venir à Goslar. Le pape se rendit à cette invitation, et l'empereur lui fit la réception la plus solennelle; car il avait également réuni une grande multitude de princes ecclésiastiques et laïques, et ce fut entouré de ces princes qu'il attendit l'arrivée du saint-père. Il paraît qu'il avait l'intention de s'entendre avec l'Église et avec les princes de l'empire pour réconcilier tous les esprits, et rendre par là à sa position sa sécurité, sa stabilité, sa netteté; car il avait appelé près de lui ses ennemis eux-mêmes, tels que l'évêque de Ratisbonne, Gebehard, toujours prisonnier, et Godefrid, duc de Lotharingie, qui, dans les derniers temps, semble s'être rapproché de lui. Et son génie prit encore une fois son essor. Il se montra calme et serein, à ce qu'il semble, dans ces solennités; et, avec cette sérénité, il conduisit cette cour brillante non loin de là, à *Bothfeld*, pour goûter les plaisirs de la chasse dans les forêts du Harz. Mais là, au bout de quelques jours, vint le frapper l'annonce d'un nouveau malheur. Les Liutizes avaient fait irruption en Saxe. Il avait envoyé contre eux une armée saxonne, commandée par Wilhelm, comte de la Marche orientale, et par le comte Dioderich: et cette armée avait été battue par l'ennemi; Wilhelm et Dioderich avaient été tués, et une grande partie de l'armée avait péri.

Cette nouvelle agit d'autant plus vivement sur l'empereur qu'il avait employé plus de force pour se montrer serein, digne d'une si brillante réunion et maître des relations. Il tomba malade, et se sentit frappé du pressentiment d'une mort prochaine. Sous l'empire de ce pressentiment, il pardonna à tous ses ennemis, et demanda pardon à ceux qu'il avait pu blesser ou traiter trop durement; vraisemblablement aussi promit-il au duc Godefrid la liberté de Béatrix sa femme, et de Mathilde, fille de cette princesse. Quant au pape Victor II, il lui recommanda son fils, le roi enfant, Heinrich. Il mourut le 5 octobre, à l'âge de 33 ans, après avoir été dix-sept ans roi des Teutschs, et avoir porté près de dix ans la couronne impériale. Il trouva sa dernière demeure dans la cathédrale de Spire, où reposaient les ossements de ses ancêtres.

NOTES DU LIVRE XVII.

CHAPITRE Ier.

(1) C'est là probablement ce que veut dire Wippo (Pistor. *Scriptt.*, III, page 462), et non sans doute que chaque prince laïque aspira à devenir roi.

(2) *Vita Meinwerci cap.* 91 (Leibnit. *SS. rr. Brunsv.* I, pag. 557) : *Saxones soli convenerunt, et tam de regis electione quam de... tractare cæperunt.*—En relisant ce chapitre, je remarque que, trompé par l'*Annalista Saxo*, j'ai commis une faute dans le chapitre IX du livre XVI. L'*Annalista Saxo* dit *ad a.* 1020 : *Bernhardi frater Thietmarus interfectus est in duello coram Heinrico imperatore.* Pour donner un motif de plus à la révolte du duc Bernhard, et sans me rappeler les faits postérieurs, j'ai admis que Thietmar pouvait déjà être mort avant cette révolte. Mais Thietmar vécut longtemps encore. Sans doute il périt dans un duel devant l'empereur, mais ce fut vingt ans plus tard, devant l'empereur Heinrich III. *Adam. Bremens.* (lib. III, cap. 9). Ce motif n'existe donc pas, et tout ce passage doit être effacé.

(3) Dithmar (pag. 238) : *cui* (Cono, Kunrad) *jam* ILLICITE *nupsit neptis sua, Ernasti ducis vidua.*

(4) Il fut évidemment favorisé par le clergé; mais quelques ecclésiastiques, particulièrement en Lotharingie, étaient, en apparence du moins, contre lui, Piligrin de Cologne à leur tête.

(5) Wippo : *Conradus, quamquam litteras ignoraret....* Et pourtant Burchard, évêque de Worms, l'avait élevé; mais... *Dei timorem pariter et amorem docuit*, comme il est dit dans la *vita Burchardi Wormat. Episcopi*; on n'apprend rien autre chose. Baronius, *ad a.* 1024, n° XIII.

(6) Wippo (pag. 467) : *De fidelitate facta regi minus necessarium dicere puto, frequenti usu teste, quod omnes episcopi, duces et reliqui principes, milites primi, milites gregarii, quin ingenui omnes, si alicujus momenti sint, regibus fidem faciant.* On ne peut méconnaitre dans ces mots une division de la société; mais cette division est fondée non sur le droit, mais sur les relations et sur les mœurs; elle ne dépend nulle part de la naissance, mais des fonctions et de la position sociale. Or il n'est nullement douteux que cette classification des hommes, qui sortit graduellement de la nature du système féodal, ne soit devenue avec le temps la base des boucliers militaires; mais si l'on s'en tient à l'explication que donne la glose allemande *sub* V. au 3e article du Miroir des Saxons (ein Hœrschild ist ein Unterscheid der Stœnde und Ritterschaft), on ne peut encore songer ici à de véritables boucliers militaires.

CHAPITRE II.

(1) Wippo paraît avoir lu d'anciens écrivains franks. Il sait en effet (pag. 464) que les ancêtres d'Adelhait, mère du roi Kunrad, et ses frères, *ut fertur de antiquo genere Trojanorum regum venerunt, qui sub beato Remigio confessore, jugo fidei colla supponebant.* Ces expressions, comme cette idée, rappellent Grégoire de Tours. Peut-être a-t-il puisé à la même source l'expression *major domus* que le roi établit *in dispositione curiali.*

(2)... *Ubi publicus thronus — totius regni archisolium habetur.*

(3) Annal. sangall. maj., ad a. 1025 (Perz, I, pag. 83).—Selon un diplôme, *in Augusta civitate*, du 24 avril (V. Bœhmer, *Regesta*, p. 65), le roi se trouvait à Pâques de cette année à Augsbourg.

(4) Des ducs Ernst, Kunrad, Friedrich *et aliis plerisque*, Vippo dit (page 471) : *contra regem consenserunt, et multa molientes, multas munitiones præparantes*, rel.

CHAPITRE III.

(1)... *In tutelam.* D'après la manière dont les mots sont placés, il faut que Brun soit resté dans le Teutschland avec le petit Heinrich.

(2) Adam. Brem. (L. II, cap. 39); Annal. S. *ad a.* 1026; et en particulier *Epist. Canoti ad gentem Anglorum* dans Wilhelm. Malmesb. (*de gestis Anglor.*, L. II, cap. II.)

(3) Wippo (pag. 473) : *Erat nobilis genere, despicabilis in persona, turpis in moribus*, rel.

CHAPITRE IV.

(1) *Welff, Welph*, dans Wippo et Hermann, *Welfhard* dans les *Annal. sangall. maj.*

(2) Dans le *Chronicon Weingartense* il est même dit (cap. 6) : *Iste est Guelf, qui aliquando auxiliante sibi Ernesto duce, imperatori rebellabat et cum Brunone maximas prædas et incendia faciens*, rel. Et ces mots justifient tout au moins ce qui est dit ici.

(3) Wippo, Hermann. Contr., *Annal. sangall. maj.*, ne disent rien de cette marche sur Ratisbonne; mais les auteurs saxons en parlent, et les diplômes ne laissent pas de doute.

(4) Le comte Werner est applé *Werinherus* par les *Annal. sangall.* et par Hermann. Contr.; Wippo l'appelle *Wehelo.*

(5) Annal. sangal. maj. : *Castrum quod Chuige-*

burch dicitur. HERMANN. CONTR. *ad a.* 1027 : *Cingburg Castrum.*

(6) WIPPO (pag. 475). L'évêque mourut l'année suivante à Constantinople.

(7) Selon OTTO FRISINGENSIS (L. VI, cap. 28) Ernst et Hermann étaient jumeaux. Il est encore fait mention d'un troisième frère, *Luidolfus*; mais celui-ci mourut de bonne heure.

CHAPITRE V.

(1) DITHMAR appelle le duc de Bohême *Othelricus.* C'est pourquoi j'ai précédemment écrit son nom de cette manière. L'*Annal. S.* écrit *Odalricus;* WIPPO dit *Udalricus.* Le nom du fils se rencontre également sous diverses formes : *Brecislaus*, *Bracilaus*, *Brzetislaus.*

(2) Brun était mort en 1029 (HERMANN. CONTR. *adh. a.*)

(3) WIPPO (pag. 477)... *Divisa provincia Bolanorum in tres partes, Cæsar Misiconem fecit Tetrarcham : reliquas duas duobus aliis commendavit; sic imminuta potestate, minor facta est temeritas.* — ANNAL. HILDESHEM. ad a. 1032 : *Miseko... Mersburg venit, et semet Non. Jul. in imperatoriam potestatem, coronæ scilicet ac totius regalis ornamenti oblitus, humiliter dedit... Imperator ei et ejus patrueli cuidam Thiedrico regnum, quod ipse solus ante possederat, divisit*, rel.

(4) *Nimiæ formositatis puella, Heinrico regi Francorum desponsata*, dit WIPPO (pag. 479). Mais elle mourut bientôt après ses fiançailles.

(5) *Non satis caute*, dit WIPPO.

(6) ANNAL. HILDSHEM : *Tempore quadragesimali* (l'an 1035).

(7) Tout ceci est tiré de WIPPO.

CHAPITRE VI.

(1) SIGEBERT. GEMBLACENS. ad a. 1033 : *Frederico, Mosellanorum duce mortuo, quia mares filios non habuit, quibus ducatus competeret, Gothelo dux, impetrato ab imperatore etiam Mosllanorum ducatu, in Lotharingia potentius principatur.* On voit que le bon Sigebert considère le *ducatus* comme héréditaire. Les choses n'étaient pourtant pas aussi avancées, et Kunrad n'était pas homme à concéder cette hérédité.

(2) LANDULPH. SENIOR. (Lib. II, cap. 26) : *Theutonici; gens sine consilio, sine misericordia...*

(3) WIPPO : *Si imperator eorum nollet venire, ipsi per se legem sibimet facerent. Hoc cum nunciatum esset imperatori, fertur dixisse : Si Italia modo esurit legem*,

Concedente Deo bono legibus hanc satiabo.

(4) HERMANN. CONTRAT. ad aa. 1035 et 1036. — *Annal. sangall. maj.* ad eosd. aa.

CHAPITRE VII.

(1) Il agissait, selon les ANNALL. SANGALL. MAJ., *fictâ fide.*

(2) ANNALL. S... *Augusto, aut fugato, aut necato.*

(3) CHRONOGRAPH. S. et ANNALL. S.... *elato corde Aquisgrani palatium invadere decrevit, seque nativitatem Domini inibi sessurum præjectavit.*

(4) ANNAL. HILDESHEM. ad a. 1039. Le reste d'après WIPPO.

CHAPITRE VIII.

(1) Comme le duc Thassilo en Bavière.

(2) *Nobiles, nobiliores, nobilissimi.*

CHAPITRE IX.

(1) Il a fondé notamment les évêchés de Cujavie et de Masovie.

(2) Elle était fille d'Ezo, comte palatin du Rhin.

(3) COSMAS RAGUS. *Chron.* ad a. 1039 (MENKW, *Scriptt. rr. Germanico.*, t. I) : *Terra Poloniæ suo viduata principe.*

(4) *Annal. Hildeshem. ad a.* 1034. Comparez MARTINUS GALL. (Lib. I, cap. 18).

(5) ANNAL. S. *Primates Burgundiæ.*

(6) *Fidelissimus fidelis.* Diplôme de l'an 1041. MADERI *Antiq. Brunsv.* (p. 221).

(7) *Vita S. Guntheri Thuringi*, dans CANISIUS (de BASNAGE), t. III, part. 1 pag. 183. Brecislav avait découvert l'ermite dans une partie de chasse.

(8) LAMBERTUS SCHAFNABURGENSIS le nomme *Uba.*

(9) HERMANN. CONTR. a. 1042 : *Heinricus... Burgundiam invasit.*

(10) *Heimenburg et Brecesburg* dans HERMANN. CONTR.

(11) *Annal. sangall. maj.* ad a. 1043 : *Ulme generale colloquium habuit.*

(12) Richenza, mère de Casimir de Pologne, était sœur des trois frères.

CHAPITRE X.

(1) LANDULPH. MEDIOL., *Histor.* II, cap. 26.

(2) BONIZO (lib. V., pag. 801) : *Tusculani... Romanam vastabant ecclesiam, ita ut quodam hæreditario jure viderentur sibi possidere pontificatum.*

(3) *Clero et populo.*

CHAPITRE XI.

(1) HERMANN. CONTR. ad a. 1044 et 1046.

(2) DONIZO *in vita Mathildis* (LEIBNIT. *Scriptt. rr. Br.*, t. I, p. 650) raconte que le vicomte Albert, *servus prædicti ducis* (Bonifacii) avait, à Mantoue, offert, entre autres présents, au roi Heinrich, cent chevaux sellés et bridés. La reine, à la vue de ce présent, se serait écriée :

Quis vir hic esse sonat, qui vobis talia donat ?

Heinrich *quasi mirans* répliqua :

Qui vir habet servos quales Bonifacius, ergo
In toto regno similem sibi non ego specto.

Puis le roi invita à sa table le libéral Albert.

Hoc timuit verbum, Bonifacii quia servus.

Le vicomte de Mantoue n'osa manger avec le roi qu'après que Boniface le lui eut permis.

(3) Ce récit est tiré de BONIZO; la fin de VICTOR III *Dialog.* l. III.

(4) MANSI CONCILIOR. (t. XIX, pag. 672).

(5) HERMANN. CONTRACT. ad a. 1047.

(6) Cette dernière circonstance est donnée par Bonizo : *Nam antea fuerat suus capellanus.*

(7) Hermann. Contr. : *Adalberonem ducem... Metensis ecclesiæ episcopum constituit.*

CHAPITRE XII.

(1) Bonizo (pag. 803) : (*Imperator*) *patritiali tyrannide dedit eis ex latere suo quemdam episcopum virum omni superbia plenum.*

(2) Hermann. Contr., ad a.

(3) *Gesta episcop. Leod.* : (*Wazo*, l'évêque) *cives nonnunquam in armis esse præcepit.*

(4) Pour tout ce qui suit, je renvoie aux historiens de l'Église. Les sources sont assez connues.

(5) Bonizo : (*Hildebrandus*) *dicens eum non Apostolicum, sed apostaticum qui jussu imperatoris romanum conatur arripere pontificatum.*

(6) C'est ainsi, je pense, qu'il faut interpréter l'expression de Hermann. Contr., a. 1053 : (*Conradus*) *cum* EXPEDITIS MILITIBUS *regi rebellare moliens*, rel.

CHAPITRE XIII.

(1) Adam. Brem. (II, cap. 55 et 56). Les événements racontés ici tombent aux années 1041 et 1042. D'abord *Svein junior, dum in Angliam interageret*, est rejeté par une tempête sur la côte de *Hatheloe*. Aussitôt il se met à piller *more piratico*; les vassaux, *milites*, de l'archevêque Bezelin Alebrand le font prisonnier. En second lieu, des *Ascomanni et piratæ* suivent le cours du Wéser et viennent *usque ad Lismonam* (Lesem); mais ils sont bientôt repoussés et presque tous massacrés.

(2) Et pourtant Uto ou Udo (Adam. Brem., II, cap. 48) était *male christianus*. Ses frères *Ineus* et *Anatrog* étaient païens.

(3) Adam. Brem. (III, cap. 24.).

(4) Parmi les hommes qui dirigeaient ces édifices était Benno, disciple de cet Hermann le Contract, aussi noble et aussi savant que malheureux, plus tard évêque d'Osnabrück. C'est sous la direction de cet homme que furent élevés, sinon le château, du moins les églises. Et la manière dont cet homme agit, maintenant comme plus tard, est indiquée dans la *Vita Bennonis*, Nortbert. *auct.* (Eccard. *Corpus hist. medii ævi*, t. II, col. 2168).

(5) *Hist. archiep. Brem.* (pag. 87) : *Eo tempore Hermannus, nobilissimus Colon. archiepiscopus, veterem de Brema querimoniam renovavit.*

(6) Adam. Brem. (III, cap. 8)... *Quasi Lismonam visere deberet, vel regem Danorum ad colloquium invitare; sed revera ducum ut fidem exploraret.*

(7) Hermann. Contract, a. 1050 : *Agnes imperatrix* TANDEM *imperatori filium peperit.*

(8) Cette remarque est également faite par Lambert. Schafnab., ad a. 1052, qui du reste ne s'accorde pas avec Hermann. Contr.

(9) Balderici *Chronic. Canerac. et Atreb.* et Sigebert. Gemblac.

CHAPITRE XIV.

(1) En général, je me permets de renvoyer, pour les sources, à Muratori (*Annal. d'Italia*). Il est pourtant un passage qu'il faut reproduire ici : Hermann. Contr. ad a. 1053. *Ea* (*Nordmannorum*) *gens, a temporibus prioris, Henrici imperatoris in Calabriæ, Samniæ, Campaniæque partes, paulatim ex Gallici oris Oceani adventitia, confluebat, et quia bellicosior italicis gentibus videbatur, primo gratanter accepta, crebro indigenis contra Graecorum et Sarracenorum incursiones audacter praeliando, auxiliabatur. Postea vero pluribus eorum ad uberem terram accurrentibus, viribus adaucti, indigetes bello premere, injustum dominatum invadere, hæredibus legitimis castella, prædia, villas, domus, uxores etiam quibus libuit vi auferre, res ecclesiarum diripere, postremo divina et humana omnia* (*prout viribus plus poterant*) *jura confundere, nec jam apostolico pontifici, nec ipsi imperatori, nisi tantum verbo tenus cedere.*

(2) Hermann. Contr. 16 *calend. maias obiit.*

(3) Lambert. Schafnab. a. 1056 : *Ad villam Civois in confinio situm regni Francorum et Teutonicorum.*

LIVRE XVIII.

L'EMPIRE TEUTSCH SOUS LES EMPEREURS FRANCONIENS. — DÉCADENCE DE L'EMPIRE ET DU TRONE. — LUTTE OUVERTE ENTRE LA PUISSANCE SPIRITUELLE ET LA PUISSANCE TEMPORELLE.

CHAPITRE Ier.

HEINRICH IV. — RÉGENCE DE L'EMPIRE PAR L'IMPÉRATRICE AGNÈS. — PROJETS PASSIONNÉS DE BEAUCOUP DE PRINCES.

De l'an 1056 à l'an 1062.

La mort de l'empereur Heinrich III, cet homme de noble caractère, de puissante énergie, de grands projets et de pouvoir arbitraire, pouvait être désirée de beaucoup de gens, mais personne ne s'attendait probablement à la voir arriver aussi tôt. La commotion fut d'autant plus violente, d'autant plus générale. Cette mort fut-elle un bonheur ou un malheur? c'est ce qu'il est difficile de décider; mais de toute nécessité elle devait avoir de grandes conséquences. A l'empereur lui-même il pouvait difficilement arriver quelque chose de plus heureux qu'une mort prochaine, après une telle vie. Jeune, il était entré sur la scène avec une admirable sagesse et une admirable énergie; à peine arrivé à la maturité de l'homme, il fut retiré de ce monde. Il lui reste dans l'histoire la gloire bien méritée d'avoir voulu de grandes choses, et d'avoir en peu d'années atteint de grands résultats. Aussi, si l'on se laisse aller à penser combien de choses encore auraient pu lui réussir dans une existence plus longue, étendue jusqu'aux limites ordinaires de la vie humaine, l'âme sent s'élever en elle un certain regret de ne le voir pas agir plus longtemps, et l'espérance vague que les événements qui suivirent immédiatement auraient été tout autres et moins malheureux, si ce prince avait conservé la direction des affaires publiques. Mais il n'est pas vraisemblable que ce désir eût reçu sa satisfaction, ni cette espérance son accomplissement; Heinrich évidemment était arrivé aux dernières limites de son heureuse carrière. Sans doute il était encore debout, tenant d'une main ferme le gouvernail; mais son navire voguait sur une mer couverte des ombres de la nuit; tout autour de lui le menaçaient des abîmes et des écueils; de toutes parts s'élevaient des orages, et ses yeux, qui cherchaient une issue, une direction, ne rencontraient nulle part une étoile amie. On ne peut douter qu'en

vivant plus longtemps Heinrich ne fût tombé dans les dangers les plus grands et les plus divers ; et au milieu de ces dangers peut-être, entraîné par le souvenir des jours passés et par l'inflexibilité de sa volonté, se serait-il laissé aller à des actes qui eussent obscurci l'éclat de la gloire qu'il avait acquise, et terni même la pureté de ses vues. Sa mémoire peut-être ne fût pas restée en honneur parmi les générations suivantes.

Et qui oserait prétendre que les affaires publiques eussent gagné quelque chose, si Heinrich les eût plus longtemps dirigées? Si les intrigues et les mouvements secrets entrepris au nom de l'Église contre lui et contre tout pouvoir temporel avaient abouti à une lutte ouverte, qui ne pouvait manquer de s'engager, ce prince peut-être, sous l'influence d'un désillusionnement terrible, se serait énergiquement roidi ; des réclamations peut-être il en serait venu à la résistance, de la résistance à l'attaque : mais l'esprit humain et son développement y auraient-ils également gagné? les idées saintes et le respect pour ce qui est saint se seraient-ils étendus plus loin? la pensée aurait-elle pris un essor plus élevé, et l'intelligence aurait-elle répandu plus de clarté sur la vie? Dans quel cas tout cela se serait-il fait? s'il avait été vainqueur, ou s'il avait succombé? Et si en même temps les passions qui s'étaient de tous côtés élevées contre lui avaient formé en se réunissant une seule et grande puissance, et s'il en était résulté un violent éclat contre lui, il se serait sans aucun doute roidi énergiquement ; mais en serait-il résulté un ordre meilleur pour la société humaine, une liberté plus grande, une civilisation plus noble?

Par la mort soudaine de Heinrich, l'empire se trouvait comme orphelin. Le gouvernail que sa main avait laissé échapper ne fut saisi par personne. Plus cet événement était arrivé d'une manière inattendue, plus l'embarras fut grand. Partout les amis de l'empereur avaient perdu leur appui, ses ennemis leur direction, et aux hommes équivoques eux-mêmes il manquait un poste ferme d'où il leur fût possible de porter leurs regards des deux côtés. Ces hommes mêmes de l'Église, dont Hildebrand peut être considéré comme l'âme, se virent jetés hors de l'ornière, et ne surent pas retrouver aussitôt une route certaine. Jusque alors ils avaient réussi à avancer puissamment leurs affaires en faisant participer l'empereur à leur œuvre, parce qu'ils avaient su se donner l'apparence de travailler à son œuvre à lui ; maintenant ce puissant auxiliaire n'existait plus, et, au lieu d'avoir en face d'eux un seul adversaire, bienveillant pour eux, ils se virent en présence d'un monde en dissolution, qui semblait réunir en lui les éléments les plus hostiles, bizarrement mêlés. Il était impossible de saisir l'ensemble de ce monde ou de percer du regard ses profondeurs. Dans le calcul des jours passés il s'était fait une grande lacune, et personne ne pouvait reconnaître d'avance les forces qui se développeraient dans les jours qui allaient venir. A peine restait-il autre chose que la confiance dans le génie qui pénètre toute la vie des hommes, autre chose que cette assurance qui accompagne la folie aussi bien que la foi.

Toutes ces choses font comprendre pourquoi, après la mort de Heinrich III, malgré tant de haines et de discordes, malgré tant de projets et de tendances, l'empire resta beaucoup plus tranquille que l'on n'eût osé l'espérer. Les esprits ne s'étaient pas encore entendus, les forces ne s'étaient pas encore réunies en factions. Dans le premier moment de surprise, personne ne sut de quel côté se tourner ; aussi chacun attendait-il un événement dont il pût profiter, dont il pût se rendre maître, pour accomplir ses projets, combler ses espérances, satisfaire ses passions.

Il arriva donc que l'on conserva au fils du défunt empereur, à un enfant de six ans, sous le nom de Heinrich IV, le titre de roi qui lui avait été conféré déjà deux ans auparavant, et que l'impératrice veuve Agnès, mère du royal enfant, put prendre la tutelle de ce prince, comme autrefois l'impératrice Théophanie avait pris celle de son fils Otto III, et que, bien plus, elle put oser soumettre à son autorité le duché de Bavière sans qu'il se manifestât aucune opposition publique. La présence du pape Victor II facilita sans aucun doute l'établissement de cet ordre de choses : car cet homme vénérable n'oublia pas ce qu'il devait au père du jeune roi, et se souvint des promesses qu'il avait faites à ce prince mourant. L'impératrice était une tendre mère et une femme bien intentionnée ; elle tenait un grand compte des conseils d'hommes prudents ; seulement elle n'avait pas assez de pénétration pour distinguer la sagesse de l'astuce, et son âme était

trop faible pour ne pas céder aux impressions les plus fortes. Maintenant, dans sa première douleur de la mort de son époux, elle céda volontiers à l'impulsion du pape; et les paroles du pontife furent aussi bienveillantes que raisonnables. Par son interventionfurent accommodés d'anciens différends; en particulier on rendit au duc Godefrid sa femme et sa belle-fille, et le comte Balduin de Flandre fut ramené à la paix (1). En général, toutes choses furent disposées et faites sous sa direction. S'il avait pu séjourner plus longtemps dans le Teutschland, les relations auraient pris vraisemblablement une tournure moins malheureuse; mais sa haute mission le força bientôt à retourner en Italie, et la mort le frappa avant qu'il eût pu atteindre le siége de l'apôtre.

Et maintenant, au moment où, grâce à sa coopération, les choses avaient à peine reçu dans leur ensemble un caractère plus assuré, les passions éclatèrent aussitôt en détail, mais d'une manière affreuse, dans le cours de l'an 1057, tantôt sur un point, tantôt sur un autre.

Les Saxons entreprirent une expédition contre les Liutizes, pour les punir des incursions qu'ils avaient faites dans leur pays, et de la mort du markgraf Wilhelm, sur le cadavre duquel ils s'étaient même livrés à des excès atroces. Et ils furent heureux dans leur entreprise, et forcèrent les Liutizes à reconnaître de nouveau la suzeraineté de l'empire. Mais cette campagne leur donna peut-être l'occasion de s'occuper des affaires générales de l'empire. Beaucoup de leurs princes tinrent des assemblées pour délibérer sur les moyens d'obtenir aussi désormais satisfaction des injustices que le défunt empereur leur avait fait subir. Ils croyaient que le fils, lorsqu'il serait devenu grand, marcherait sur les traces de son père; qu'en conséquence, il n'y avait pas de temps à perdre; qu'il fallait profiter de la jeunesse de ce prince; mais qu'il serait bien plus sûr encore de lui arracher tout à fait l'empire. Ils n'étaient incertains que sur les moyens d'atteindre ce but. Tandis qu'ils réfléchissaient, voici ce qui arriva. Le markgraf Wilhelm, qui peu de temps avant la mort de l'empereur avait péri en combattant les Liutizes, avait un beau-frère, nommé Otto. Celui-ci était un homme habile, doué de génie et de force. Mais dès son enfance il avait été relégué en Bohême, vraisemblablement à cause de quelques dissensions de famille; car Wilhelm, son frère, le considérait comme son inférieur, parce qu'il avait eu pour mère une femme slave (2). Maintenant, lorsqu'il eut appris la mort de Wilhelm, Otto vint de Bohême en Saxe, pour voir s'il ne parviendrait pas à obtenir le margraviat vacant. Et en lui les princes saxons mécontents crurent avoir trouvé l'homme qui leur avait manqué, l'homme qu'ils pouvaient mettre en avant pour donner effet à leur haine contre la maison royale. Ils accueillirent donc cet homme audacieux avec une bienveillance prévenante, et l'encouragèrent à réclamer non-seulement le margraviat (car il lui appartenait par droit de succession), mais l'empire même. Otto, étranger dans sa patrie, et avide de grandes choses, se laissa éblouir par ce zèle et ces instances; il se mit à l'œuvre. Il se fit prêter par tous le serment de *fidélité et* donner la promesse de se tenir toujours prêts à le secourir partout avec leurs hommes. Puis on résolut de faire périr le roi Heinrich dès que l'occasion s'en présenterait.

L'impératrice se trouvait avec le roi son fils à Ratisbonne. A la nouvelle des trames ourdies en Saxe, elle-même et tous les hommes sincèrement dévoués à son fils et à sa maison furent saisis d'une vive anxiété : car on ne méconnaissait nullement le danger, et l'on jugea nécessaire de le prévenir le plus tôt possible. On résolut donc (et cela se passait au mois de juin) que le jeune roi s'approcherait des frontières saxonnes, et fixerait immédiatement sa résidence à Mersebourg, afin que de cette ville l'on pût prendre promptement, et selon les circonstances, des mesures ultérieures. On convoqua en même temps à Mersebourg, pour la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul, tous les princes saxons, afin de pouvoir délibérer avec eux sur les affaires publiques de leur pays. Les princes amis et ennemis se rendirent à cet appel, tous animés de violentes passions, tous accompagnés d'une forte escorte. Parmi ces princes se trouvaient deux cousins du roi Heinrich, les comtes Brun et Ekbert, fils du comte Liudolf de Brunswick. En chemin ils rencontrèrent cet Otto qui aspirait à la couronne, et qui, avec une troupe nombreuse d'hommes armés, se rendait également à la cour du roi, ou bien, ce qui est plus vraisemblable, cherchait à couper le passage aux princes qui arrivaient. Entre eux et Otto il existait, pour des raisons inconnues, une vieille inimitié personnelle; le nouveau dés-

ordre que maintenant, et pour la ruine de la maison royale, cet homme avait entrepris de porter dans les affaires publiques, avait allumé en eux une violente colère. Aussi à peine l'eurent-ils aperçu avec sa troupe guerrière, qu'ils donnèrent le signal du combat, et ce fut avec une sauvage fureur qu'ils s'élancèrent sur leur ennemi. La lutte fut terrible. Brun et Otto se virent réciproquement à la tête des leurs. Aussitôt, ne songeant qu'à leur haine, ils se jetèrent aveuglément l'un sur l'autre, et d'un seul coup, qu'ils se portèrent l'un à l'autre, ils se précipitèrent à terre, percés tous deux d'une blessure mortelle. Cette double chute épouvanta les guerriers. Privés de leurs chefs, ils continuèrent un combat douteux. Enfin Ekbert, oubliant, dans la douleur que lui causait la mort de son frère, une blessure dangereuse que lui-même avait reçue, se jeta avec impétuosité au milieu des ennemis; ses hommes le suivirent avec une impétuosité égale à la sienne. Et alors le fils du comte Bernhard, un vaillant jeune homme, à peine encore assez fort pour soutenir le poids des armes (3), étant tombé sous ses coups, les autres partisans d'Otto prirent tous la fuite, se dispersèrent, privés qu'ils étaient du dernier de leurs chefs, et retournèrent dans leurs demeures. Ce fut ainsi que triompha la cause du roi; la première tentative des Saxons contre la maison royale fut déjouée, et la tranquillité revint, quelle que pût être la fermentation des passions.

Mais on n'avait pas négligé de profiter de la confusion à laquelle cette tentative avait donné naissance; et elle avait amené dans le Teutschland méridional des relations qui contenaient le germe de nouveaux troubles. Et il paraît que l'impératrice ne fut pas innocente dans ces intrigues. Heinrich III avait promis jadis à un comte riche et puissant de Souabe, à Bertold de Zirængen, homme habile, qu'après la mort du duc Otto de Schweinfurt, il obtiendrait le duché de Souabe; et afin que Bertold pût être certain que l'empereur se rappellerait sa promesse, il lui avait mis au doigt son anneau en marque de souvenir. Bertold conserva soigneusement l'anneau; mais le duc Otto survécut à l'empereur, et la promesse restait encore sans exécution. Toutes ces choses, à ce qu'il paraît, n'étaient pas inconnues à l'impératrice Agnès. Celle-ci toutefois avait d'autres vues. Sa fille aînée, Mathilde, se trouvait sous la garde de l'évêque de Constance. Elle n'était âgée que de douze ans (4); pourtant, avec toute la prévoyance d'une mère, elle lui destina pour époux un jeune homme de Souabe, Rudolf, fils de Cuono, comte de Rheinfelden; en conséquence elle désirait assurer à ce Rudolf le duché de Souabe, comme dot digne de sa fille. Or, pour qu'un plan semblable, en regard de la promesse de l'empereur Heinrich III, pût être exécuté avec quelque convenance, l'évêque de Constance fut mis vraisemblablement dans le secret; et, tandis que l'impératrice se trouvait en Saxe, Rudolf de Rheinfelden, usant d'une feinte violence, enleva la jeune princesse Mathilde. Bientôt après, le 28 septembre de cette année, mourut Otto, duc de Souabe. Aussitôt l'impératrice domina la colère que d'abord elle avait affichée contre le ravisseur de sa fille : elle lui pardonna son crime; elle le fiança avec sa fille, et l'investit aussitôt du duché d'Allemanie ou de Souabe. Toutefois la jeune princesse Mathilde fut remise sous la garde de l'évêque de Constance, qui resta chargé de son éducation jusqu'à ce qu'elle eût atteint un âge convenable. Mais à peine tout cela s'était-il fait ou arrangé, que devant l'impératrice se présenta le comte Berthold, avec la prière de lui remettre désormais le duché de Souabe. Il prouva ses droits en représentant l'anneau impérial. L'impératrice reconnut l'anneau de son époux; mais elle ne pouvait remplir ses vœux. Au grand étonnement de Berthold, elle répondit qu'on avait déjà disposé du duché de Souabe; que Rudolf de Rheinfelden, auquel elle avait fiancé sa fille, avait été nommé duc de ce pays.

Il paraît que l'impression produite par cet événement fut très-défavorable, et qu'il excita l'attention de beaucoup d'esprits sur l'administration de l'empire par une femme, ou que même il les indisposa contre elle. Et on ne peut le nier, la conduite de l'impératrice dans cette circonstance avait un caractère équivoque qui devait frapper tout le monde, et que personne ne pouvait justifier. Quiconque admettait que Rudolf de Rheinfelden avait enlevé par la violence la fille de l'impératrice devait voir avec répugnance la facilité avec laquelle, non contente de lui pardonner si vite un si grand crime, elle le récompensa d'une manière si inouïe. Ceux au contraire qui, précisément à cause de ce pardon si prompt et de cette récompense, sentaient s'élever en eux le soupçon que l'enlèvement n'avait

été autre chose qu'un simulacre convenu, afin qu'il existât un prétexte de frustrer de ses plus belles espérances un homme honorable, le comte Berthold; ceux-là pouvaient difficilement conserver quelque confiance en une femme qui ne rougissait pas d'employer des artifices aussi indignes, même pour un but entièrement étranger au bien de l'État. La première interprétation de ce fait poussa sans doute plus d'un orgueilleux vassal, en présence d'une telle faiblesse, à l'insolence, au mépris et à la violence, car le bénéfice en était clair à ses yeux; l'autre interprétation ne pouvait manquer de donner de la finesse aux esprits, afin d'opposer des intrigues à cette femme intrigante. L'impératrice, il est vrai, fit tout son possible pour réparer ce qui pouvait être réparé; elle donna au comte Bertold, à titre héréditaire, pour le consoler de la perte de ses espérances, le duché de Carinthie, alors vacant, et la Marche de Vérone. Mais la blessure qu'elle lui avait faite était trop profonde pour qu'elle pût sitôt se fermer; et si, dans cette hérédité de la dignité ducale, prononcée d'une manière inouïe, le comte trouvait une entière satisfaction, celle-ci n'effaça toujours pas l'impression que l'injustice d'Agnès et l'élévation de Rudolf avaient faite sur le monde. Et pourtant il paraît que bientôt après déjà l'impératrice jugea nécessaire d'aller plus loin dans sa faveur pour Rudolf, son gendre futur, afin de ne point perdre par la jalousie de celui-ci l'avantage qu'elle avait attendu de ses premières faveurs. Car elle lui donna, à lui aussi, l'hérédité du duché d'Allemanie; bien plus, elle lui soumit en même temps tout le royaume de Bourgogne, dont l'empereur Heinrich s'était si soigneusement réservé à lui-même l'administration (5). Dans le fait il ne pouvait en être autrement: le monde devait être frappé de stupéfaction par cette accumulation de puissance dans les mains d'un seul homme, qui n'avait pas même acquis par ses exploits et par ses vertus un droit particulier à une confiance particulière, mais qui devait sa fortune à un acte qui ressemblait à un crime; le monde devait être égaré par une conduite qui était en contradiction tranchée avec les principes de Heinrich III. Il ne pouvait en être autrement: de vieilles passions durent trouver dans de tels faits de riches aliments, et par eux de nouvelles passions durent être éveillées.

Et l'on pouvait à peine songer à un changement de conduite. L'impératrice en effet s'abandonnait sans réserve à la direction d'un homme qui n'avait nullement pour lui les suffrages du monde, et qui ne laissait espérer à personne qu'il entrerait dans une autre voie: cet homme était Heinrich, évêque d'Augsbourg. L'impératrice Agnès n'était pas attirée vers lui parce qu'il avait acquis une grande considération par sa sagesse et par ses vertus; ce n'était pas non plus parce qu'on rendait justice à sa connaissance des relations de l'empire, ni parce qu'il jouissait d'une grande influence sur les princes de l'empire, ecclésiastiques ou laïques; mais elle le voyait avec plus de plaisir que tout autre à ses côtés dans l'administration de l'empire, parce qu'il se distinguait, à ce qu'il semble, par la finesse de sa conduite, par un *certain* charme dans ses manières, et ce qui plaît *surtout* aux femmes, lorsque cela se trouve joint à des qualités de cette nature, par une résolution prompte et une volonté décidée. Mais ces qualités mêmes, qui le rendaient agréable à l'impératrice, le rendaient odieux aux princes de l'empire. Sa résolution, sa fermeté prirent d'autant plus aisément à leurs yeux les apparences de la hauteur et d'un insupportable orgueil, qu'ils pouvaient moins apprécier les règles suivant lesquelles il agissait; et sa finesse et ses grâces donnèrent peut-être lieu aux mauvais bruits qui se répandirent au sujet de ses relations avec l'impératrice. Beaucoup de princes ecclésiastiques qui, par leur naissance, par leurs alliances, par leur âge, par leur position, par leur savoir et la sévérité de leurs mœurs, l'emportaient sur lui, tels que Hanno particulièrement, archevêque de Cologne, se sentirent profondément blessés; dans le cœur de beaucoup de princes laïques s'éleva un violent mécontentement, et la jalousie la plus *dévorante* se couvrit du voile d'une colère juste et morale.

Dans ces dispositions passionnées devait assurément ici, là, partout, s'élever la pensée qu'il était nécessaire d'arracher à l'impératrice Agnès l'administration de l'empire, qu'elle ne savait ni diriger par elle-même ni confier à de dignes mains. Et comme l'on ne pouvait attendre l'éloignement de l'évêque Heinrich d'une femme qui avait inspiré de si mauvais soupçons contre elle et contre son premier conseiller, tant qu'on lui laisserait la tutelle du roi enfant, son fils, cette pensée alla jusqu'à la nécessité de lui enlever cette tutelle, ou, ce qui était la même

chose, de soustraire le roi à sa puissance maternelle. Mais pour atteindre ce but il fallait employer de grands moyens, dont la préparation exigeait du temps. Il fallait s'entendre, il fallait s'unir, il fallait aigrir les esprits contre l'impératrice; il fallait être d'accord sur la nature et le mode de l'exécution; l'accord était encore nécessaire pour savoir ce que l'on ferait après que le roi aurait été arraché aux mains de sa mère, et à qui l'on remettrait l'administration de l'empire avec la tutelle du roi. Ces choses et d'autres encore demandaient diverses négociations entre les princes les plus importants de l'empire, entre les ecclésiastiques et les laïques, et donnaient lieu à mille menées compliquées et secrètes. Mais, précisément parce que ces princes désiraient amener leur plan à maturité et être sûrs du succès, ils tenaient à conserver dans l'empire une apparente tranquillité, afin qu'un éclat prématuré n'amenât pas des événements contre lesquels tous leurs projets viendraient échouer. Ils s'efforcèrent donc de maintenir l'ordre. Et à ce résultat contribuèrent sans doute les faits qui s'accomplirent dans l'Église au sujet du saint-siége de Rome, faits dont nous ne tarderons pas à parler, car ces faits étaient en rapport avec les événements qui se présentèrent dans l'empire; ils avaient leur source dans son sein et vinrent tous réagir sur lui. Il arriva donc que, malgré les passions les plus diverses et les plus furieuses, nobles et ignobles, quelques années s'écoulèrent dans un repos apparent qui ne fut troublé que par quelques crimes.

Certes il n'est pas vraisemblable que cette agitation sourde et ces secrètes menées soient restées tout à fait inconnues à l'impératrice Agnès et aux hommes qui l'assistaient. Mais de quels moyens l'impératrice et ses conseillers pouvaient-ils disposer pour faire éclater au grand jour ce qui était caché? S'ils avaient essayé de se jeter au milieu de ces trames pour les saisir, ils n'auraient certainement pu les saisir nulle part. Assurément aussi cette princesse n'en soupçonnait pas le lien et le but, et vraisemblablement encore les bruits par lesquels on cherchait à souiller sa vie pour la rendre odieuse n'arrivèrent pas à ses oreilles. Il ne lui resta donc guère d'autre ressource que de laisser les choses suivre leur cours. Toutefois elle chercha à lutter. Comme l'avait fait autrefois son mari, elle courut aussi du midi au nord de l'empire, de l'est à l'ouest pour montrer, autant que cela serait possible, son fils à tous les cantons, pour conserver partout vivant le souvenir du trône et de l'empire, pour gagner de côté et d'autre par des secours, des soins ou des faveurs, à sa cause et à celle de son fils, quelque homme habile qui semblait y être contraire. C'est ainsi que peut-être, durant son séjour en Saxe, elle reconnut dans Otto de Nordheim un homme actif et habile, capable de rendre de grands services à tout parti qui saurait se l'attacher; peut-être aussi remarqua-t-elle qu'on ne pouvait précisément se fier à lui à cause de son emportement, de son opiniâtreté et de son audace, et que, s'il se déclarait contre elle, il pouvait devenir très-dangereux, surtout en Saxe, à cause de ses relations de famille et de ses grandes possessions. Mais il est incertain si elle se douta que cet homme était déjà engagé dans les menées secrètes, et qu'il travaillait à tendre le filet que l'on projetait de jeter sur elle. Quoi qu'il en soit, elle résolut d'attirer le comte Otto hors de la Saxe, et non-seulement de le rendre inoffensif, mais encore de le décider à soutenir et à défendre sa cause et celle de son fils. Elle résolut, afin de gagner tout d'un coup tant d'avantages, de faire un grand sacrifice, et de remettre au comte Otto le duché de Bavière dès qu'il se présenterait une occasion convenable de justifier aux yeux du monde cette concession. Et cette occasion se trouva assez tôt, d'une manière déplorable et malheureuse.

André, roi de Hongrie, avait fait couronner comme son successeur sur le trône son fils Salomon, un enfant de sept ans, celui-là même à qui avait été fiancée la seconde fille de Heinrich III. Cette cérémonie s'était accomplie au milieu de grandes solennités, mais avec maladresse et de manière à blesser bien des esprits. Celui toutefois qui s'offensa le plus de ce fait fut Béla, frère d'André. André, reconnaissant bien que Béla lui était supérieur en génie et en vertu, avait, précisément pour cette raison, conçu le soupçon que son frère enviait la couronne au jeune enfant, et rêvait aux moyens de la placer sur sa propre tête. Sous l'empire de ce soupçon, il s'était laissé aller à des intrigues qui semblaient menacer la vie de Béla. En conséquence, Béla quitta la Hongrie, accompagné ou suivi d'un grand nombre d'hommes belliqueux; il se rendit en Pologne auprès de son beau-père, le roi Casimir, qu'il somma de le protéger et de

le venger. Casimir promit : la mort, il est vrai, l'empêcha d'accomplir ses promesses ; mais son fils Boleslav II s'en chargea, et les remplit si bien, que Béla put faire irruption en Hongrie, l'an 1060, avec une armée de Hongrois et de Polonais. Aussitôt il s'éleva en Hongrie une grande agitation. Le roi André perdit courage. Il envoya même son fils Salomon, pour le mettre en sûreté, à l'impératrice Agnès, qui devait un jour devenir sa belle-mère. En même temps il implora le secours de l'impératrice contre son frère et contre ses sujets, afin que la couronne de Hongrie restât assurée à son fils à lui, à son gendre à elle. Agnès, l'année suivante, ordonna la levée d'une armée qui devait se composer de Bavarois et de Bohêmes. Les Bohêmes devaient être commandés par leur duc Spitigneus ; à la tête des Bavarois elle plaça deux princes saxons ou thuringiens, Wilhelm, markgraf des Thuringiens, fils du comte Wilhelm de Weimar, et Eppo, évêque de Zeitz, sans aucun doute dans le but d'aliéner ces princes à leur peuple et de se les attacher à elle-même. Les Bohêmes n'arrivèrent pas à temps, parce que leur duc était mort subitement. Wilhelm et Eppo cependant entrèrent en Bohême avec l'armée bavaroise, opérèrent leur jonction avec le roi André, et renversèrent tout ce qui essaya de résister. Mais bientôt la fortune changea. Si les Hongrois avaient pardonné à l'énergique prince Béla d'avoir appelé les armes étrangères dans leur pays, ils le pardonnèrent d'autant moins au faible André, qu'ils étaient accoutumés à considérer les Polonais comme des amis, et les Teutschs comme des ennemis. Ils accoururent de tous côtés, relevèrent les étendards de Béla, et cernèrent bientôt l'armée teutsche et celle du roi André. La retraite fut tentée, mais elle n'était plus possible. Les plus rudes combats, les plus grands efforts ne produisirent que de faibles résultats ; le danger auquel on échappait aujourd'hui reparaissait le jour suivant. Les Bavarois combattirent avec un courage digne de leur ancienne gloire ; mais beaucoup de leurs plus vaillants hommes périrent d'une mort inutile. Enfin le roi André tomba aussi de cheval, et fut écrasé dans le tumulte du combat. Le markgraf Wilhelm crut que la mort de ce prince le dégageait de la mission dont l'impératrice l'avait chargé, et que la lutte, si elle était continuée, serait désormais sans but. Il se remit donc avec ceux qui avaient survécu entre les mains des Hongrois ; et Béla et son fils Géza honorèrent si bien la valeur de ce guerrier, que non-seulement il put bientôt retourner libre dans sa patrie, mais que de plus la fille de Béla lui fut fiancée. Béla lui-même resta désormais maître de la Hongrie, et personne ne lui disputa le trône.

Ces événements étaient sans aucun doute de nature à contribuer à rendre odieux le gouvernement de l'impératrice. Le mauvais succès de l'entreprise fut attribué à l'inhabileté dans le plan et dans l'exécution ; ce qui était un malheur fut représenté comme une faute ; et le gendre enfant, le roi Salomon, qui, après avoir perdu son royaume, resta avec sa fiancée, également enfant, sous la protection de l'impératrice avec une suite onéreuse de Hongrois fidèles, servit probablement aussi d'occasion à plus d'une amère plaisanterie. L'impératrice toutefois profita de l'issue de cette expédition contre les Hongrois pour remettre au comte Otto de Nordheim son duché de Bavière, afin que de ce côté l'empire ne manquât point d'un défenseur habile, et que les Bavarois ne se vissent point forcés à servir sous un chef étranger à leur pays et à leurs relations. Mais l'impératrice se trompa en espérant qu'elle réussirait par une si haute faveur à gagner sans réserve le comte Otto à son parti. Otto accepta le duché, et prêta le serment de fidélité ; mais la fidélité sur laquelle Agnès comptait, le fidèle attachement à elle-même, la fidèle défense de son gouvernement, n'était pas dans son cœur : son cœur resta aux Saxons, et son âme ne se détacha point de ceux qui demandaient que l'impératrice fût éloignée du gouvernement de l'empire, et avec lesquels il était vraisemblablement lié depuis longtemps.

Et dans le temps même où Otto de Nordheim reçut le duché de Bavière, cet éloignement était aussi nécessaire aux hommes qui s'efforçaient de rendre l'Église et le pape, son chef, indépendants de toute puissance temporelle ; il était nécessaire à Hildebrand et à tous ceux qui partageaient ses vues ou qu'il savait y gagner. Car ces hommes avaient volontiers suivi la même voie que Heinrich III, parce que cet empereur travaillait avec tant de zèle à la purification et à l'union de l'Église ; et probablement ils auraient tenu également à l'impératrice Agnès, si elle avait poursuivi l'œuvre de son époux. Mais dès que cette impératrice entra dans une voie

différente, ils devaient, conformément à leur principe, se déclarer ouvertement contre elle; et il serait même possible qu'ils eussent frappé le coup décisif. En conséquence il faut nous occuper maintenant des événements qui, dans cet intervalle, s'étaient accomplis à Rome et en Italie.

CHAPITRE II.

LE PAPE NICOLAS II ET LE CARDINAL HILDEBRAND. — LE DUC ROBERT GUISCARD, VASSAL DE L'ÉGLISE ROMAINE. — COMMENCEMENT DE LA LUTTE OUVERTE ENTRE LA PUISSANCE SPIRITUELLE ET LA PUISSANCE TEMPORELLE.

De l'an 1056 à l'an 1062.

Le pape Victor II, après avoir prouvé sa sagesse dans les affaires publiques dans le Teutschland, non moins que ses dispositions bienveillantes pour l'impératrice et pour le jeune roi, était revenu en Italie avec de pleins pouvoirs pour maintenir dans ce pays également l'autorité impériale, et faire tout ce qui serait nécessaire pour y assurer l'ordre et la tranquillité. Par suite de cette mission, il n'avança pas rapidement dans son voyage. Il séjourna particulièrement à Florence, où se trouvait déjà le duc Godefrid avec sa femme Béatrix et sa belle-fille Mathilde. Hildebrand était également à Florence, soit qu'il eût accompagné le pape dans le Teutschland, soit que le pape l'eût appelé près de lui. Là se trouvait également Friedrich, frère du duc Godefrid, qui autrefois, pour se soustraire à la colère de Heinrich III, s'était fait moine dans le couvent du Mont-Cassin, dont, après la mort de Heinrich, il avait été élu abbé, et qui maintenant rencontrait partout les hommages que méritaient ses vertus. On ne connaît rien des négociations de Victor avec Godefrid; quant à l'abbé Friedrich, le roi se montra très-bienveillant et très-gracieux à son égard. Avec les preuves de cette bienveillance, l'abbé se rendit à Rome. Bientôt après son arrivée dans cette ville se répandit la nouvelle que le 28 juillet, l'an 1057, le pape Victor II était mort à Florence.

A peine cette nouvelle fut-elle arrivée à Rome, qu'on vit se manifester le mécontentement avec lequel on avait supporté jusque alors l'immixtion de l'empereur dans les affaires du saint-siége. Comme si toute puissance impériale avait expiré avec Heinrich III, et comme si désormais l'on n'avait plus rien à craindre, on élut, pour couper court le plus tôt possible à toute influence étrangère, un nouveau pape dès le cinquième jour après la mort de Victor; et bien qu'il soit vraisemblable que cette élection précipitée ne fut faite que par un petit nombre des ecclésiastiques les plus importants, il semble pourtant que personne, ni dans le clergé, ni dans la noblesse, ni dans le peuple, n'éleva de réclamation. Et cette élection elle-même démontre avec la dernière évidence que, dans une irréflexion hostile, on croyait être arrivé déjà assez loin pour pouvoir braver ouvertement l'impératrice Agnès et son fils. Car l'homme qui fut élevé sur le saint-siége et sacré pape sous le nom d'Etienne IX était précisément le frère du duc Godefrid, l'abbé du Mont-Cassin; les deux frères, Friedrich et Godefrid, tinrent fidèlement l'un à l'autre, et montrèrent, comme on pouvait le prévoir, une haine commune contre la maison royale, de même qu'ils avaient été persécutés tous deux par Heinrich III. Et de deux hommes de cette nature placés dans de semblables relations, que ne pouvait-on pas attendre en face d'un roi enfant et d'un gouvernement remis aux mains d'une faible femme qu'il était facile d'égarer!

On ne sait de quel œil Hildebrand vit l'élévation du nouveau pape; mais il n'est pas vraisemblable qu'il l'ait approuvée. Sans doute il pouvait avoir en vue le même but que l'on avait voulu atteindre par l'élection d'Etienne IX, mais il est difficile qu'il ait donné son assentiment à la manière dont on avait cherché à y parvenir. Il ne voulait évidemment pas de rupture ouverte avec la maison royale, et il était presque impossible que cette rupture n'eût pas lieu après l'avénement d'Étienne au saint-siége; il voulait plutôt conserver la bonne harmonie, et diriger la puissance temporelle de telle façon qu'elle contribuât constamment à l'amélioration de l'état de l'Église, peut-être jusqu'à ce que celle-ci fût assez forte dans son unité pour maintenir, sans ébranler ses relations sociales, son indépendance et sa libre action contre la puissance temporelle elle-même. Dans cette voie, l'on ne pouvait assurément acquérir que lentement les avantages qu'il jugeait nécessaires; mais une rupture avec la cour impériale pouvait aisément mettre en danger les avantages mêmes que l'on avait déjà gagnés. Et lors même

que l'impératrice Agnès et ses conseillers eussent peut-être reconnu un pape élu tumultuairement en quelque sorte par les Romains, sans qu'elle en eût même reçu un indice, pouvait-on s'attendre à ce qu'Agnès et ses conseillers laissassent tranquille sur le siége de saint Pierre le frère du duc Godefrid, investi de toute la plénitude de la puissance pontificale, tandis que Godefrid semblait commander aux forces de toute l'Italie supérieure? Ne devait-on pas plutôt considérer dans le Teutschland l'élection d'Etienne comme une révolte des Romains contre la cour impériale? Dans le fait il paraît qu'à la cour impériale on se trouva vivement offensé à la nouvelle de ces événements; et l'on dut assurément ajouter foi au bruit qui se répandit bientôt que le pape avait le projet de donner la couronne impériale à son frère Godefrid, et ensuite, réuni à lui, de chasser les Normands d'Italie, de faire ainsi de l'Italie un seul corps, et de décider enfin l'empereur à fixer sa résidence à Rome.

Sans doute la passion ne l'égara pas jusqu'à un tel aveuglement; mais si même, ce qui était assurément vraisemblable, les deux frères, Etienne et Godefrid, formèrent de vastes projets de vengeance et de grandeur, le pape Etienne, à ce qu'il semble, fut bientôt ramené par Hildebrand à la prudence et à la modération. Il avait donné l'ordre de transporter à Rome tous les trésors du monastère du Mont-Cassin; mais lorsque cet ordre fut exécuté, il avait déjà changé de résolution, et il rendit tous ces trésors au couvent. Puis Hildebrand fut envoyé dans le Teutschland à la cour de l'impératrice Agnès, sans aucun doute pour la tranquilliser et rétablir des relations amicales entre le trône et le siége apostolique: aux fêtes de Noël de cette année, il se trouvait à la cour impériale, à Mersebourg. Le pape lui-même enfin, qui dans l'intervalle procéda avec une grande prudence et avec un esprit tout de conciliation, résolut de se rendre en personne auprès de son frère Godefrid; et sans doute il ne le fit dans aucun autre but que celui de s'entendre avec lui et de le convaincre que lui, comme pape, ne pouvait et ne devait, en face des intérêts de l'Église, laisser vivre dans son âme aucune idée de vengeance et de grandeur, et que, pour le bien de l'Église, il ne pouvait prêter la main à l'accomplissement de projets antérieurement formés. Mais avant d'entreprendre ce voyage, soit qu'il sentît que le terme de ses jours arrivait bientôt, soit seulement qu'il songeât en général à la fragilité de l'homme, soit enfin qu'il redoutât les orages de passions effrénées, il rassembla les évêques, le clergé et le peuple de Rome dans l'église, et promulgua dans cette assemblée la défense la plus solennelle d'élire aucun pape, en cas qu'il mourût, avant le retour de Hildebrand, enjoignant à tous de ne disposer du siége apostolique vacant que d'après le conseil de cet homme. Et dans cet ordre se trouve sans aucun doute la preuve que non-seulement lui-même n'avait fait que suivre les conseils d'Hildebrand, mais que de plus il avait reconnu comme la véritable route celle que ce personnage lui avait indiquée.

Les pressentiments du pape furent bientôt justifiés. Dès le 29 mai, l'an 1058, il mourut à Florence, pendant que Hildebrand était encore dans le Teutschland. Aussitôt Rome fut le théâtre de scènes repoussantes qui donnèrent un nouveau témoignage de la vieille anarchie. La noblesse romaine, ayant à sa tête Grégoire, comte de Tusculum, auquel douze ans auparavant Heinrich III avait arraché le patriciat de Rome, jugea le moment favorable pour rétablir son ancienne puissance. Les papes teutschs que ce même empereur avait successivement élevés sur le siége apostolique (et ils le savaient, et ils pouvaient le prévoir) avaient été pour les Romains, pour tous les Italiens, tantôt un objet d'horreur, tantôt un sujet de désolation, et il s'était écoulé trop peu d'années encore pour que l'habitude eût pu prendre le dessus sur la colère et sur la douleur. L'élection même du dernier pape, Etienne IX, avait donné une preuve de la jalousie avec laquelle les Romains, ecclésiastiques et laïques, portaient leurs regards vers la puissance que le défunt empereur avait exercée dans la nomination au saint-siége. Et maintenant ce n'était pas un homme fort qui était assis sur le trône impérial; c'était un enfant qui portait le titre de roi; une faible femme tenait le gouvernail de l'empire; tous deux, la mère et le fils, venaient à peine d'échapper, grâce au seul hasard, à un grand danger, et se trouvaient au milieu du choc de passions farouches. De plus, il s'était déjà élevé entre la cour impériale et les Romains des dissensions dont on ne pouvait prévoir la tournure ultérieure; car Hildebrand n'était pas encore revenu du Teutschland. Mais en tout cas

l'absence de cet homme ôtait leur âme aux personnages zélés de l'Église qui avaient si précipitamment placé Etienne IX sur le trône papal; et le mauvais succès même des projets que le duc Godefrid semblait avoir formés à l'avénement de son frère au saint-siége dut jeter une nouvelle perturbation dans les efforts de ces champions de l'Église. La noblesse romaine, dirigée par le comte de Tusculum, résolut donc d'accomplir comme d'assaut, par les armes, une œuvre d'égoïsme, à la préparation de laquelle on avait vraisemblablement consacré depuis longtemps beaucoup d'or et des artifices de toute nature. Ils se rendirent maitres de la ville, et placèrent sur le siége de l'apôtre un parent du comte de Tusculum, Jean, évêque de Velletri, qui reçut le nom de Benoît X. Mais les ecclésiastiques de Rome, qui ne voulurent ni se soumettre à la force brutale, ni devenir infidèles à la sainte cause à prix d'argent ou de promesses, prirent la fuite dès qu'ils virent que les malédictions et l'excommunication restaient sans effet.

Cet événement excita sans aucun doute une vive attention partout où la nouvelle s'en répandit. Il dut rappeler le souvenir des ignominies qui s'étaient accomplies jadis au sujet du saint-siége, et éveiller dans toute âme noble la crainte de voir détruire tout ce qui depuis douze ans avait été fait pour améliorer l'Église. Mais l'impératrice Agnès, Hildebrand et les partisans de ses projets, le duc Godefrid lui-même, avaient un ennemi commun dans l'homme du crime qui s'intitulait le pape Benoît X. Il leur fut d'autant plus facile de se concerter contre cet homme et contre ses fauteurs. Et vraisemblablement Hildebrand ne quitta la cour impériale qu'après s'être entendu avec l'impératrice tant au sujet de l'évêque que l'on devait investir de la dignité pontificale, que sur la conduite que l'on devait tenir; et à son arrivée en Italie il s'entendit aisément aussi avec Wibert, qu'Agnès avait nommé chancelier impérial dans ce pays, ainsi qu'avec le duc Godefrid, auprès duquel il séjourna quelque temps à Florence.

Dans cette ville se rassemblérent autour de lui les ecclésiastiques qui s'étaient enfuis de Rome; peut-être aussi y vit-on venir beaucoup de laïques bien intentionnés de la noblesse romaine non moins que du peuple. Ces hommes résolurent d'envoyer une députation à la cour impériale, comme cela s'était fait habituellement du temps de Heinrich III, afin d'obtenir de l'impératrice Agnès qu'elle nommât un évêque au siége apostolique vacant; car il ne devait pas être plus question de l'intrus Benoît X que s'il n'avait pas existé. La députation rencontra le jeune roi et sa mère sur la frontière de Hongrie. Elle fut accueillie avec bienveillance, et l'impératrice Agnès se rendit volontiers à ses désirs. Au nom du jeune roi, elle nomma pape l'évêque Gérard de Florence, que la députation avait proposé, et donna au duc Godefrid la mission de mener à Rome le nouvel élu et de protéger son exaltation sur le siége de l'apôtre.

Dans l'intervalle, Hildebrand assembla à Sienne les cardinaux-évêques et les autres membres de l'Église romaine qu'il fut possible de réunir; et là cette assemblée élut pape le même homme qui, dans ce moment même, recevait sa nomination à la cour impériale, et pour lequel sans doute le duc Godefrid s'était antérieurement déjà déclaré, Gérard, évêque de Florence. Il prit le nom de Nicolas II.

Ce nouveau pape était un homme droit et bien intentionné; il n'avait pas, il est vrai, une grande force de volonté ni une grande élévation d'esprit; mais pour cette raison même il était d'autant plus facile à Hildebrand de le diriger par ses conseils à la fois sages et fermes. Dès que la députation romaine fut revenue du Teutschland avec des nouvelles qui pouvaient être considérées comme la ratification impériale de son élection, il convoqua, sans aucun doute d'après les suggestions de Hildebrand, un grand concile à Sutri, et y appela tous les évêques de Toscane et de Lombardie, pour délibérer avec eux sur ce qu'il fallait faire contre le coupable qui avait pris possession du siége apostolique. En même temps il sollicita les deux princes, Wibert, chancelier impérial en Italie, et le duc Godefrid, de s'avancer avec des troupes, afin de faire respecter, en cas de besoin, les décisions du concile. Et les évêques, à l'appel du pape, accoururent en grande nombre; et Wibert et Godefrid se rendirent à son invitation d'autant plus volontiers qu'ils avaient reçu de l'impératrice la mission d'accompagner le nouveau pape à Rome. A la vue de tant d'évêques, à la vue surtout des forces militaires qui se déployèrent autour de Sutri, les auteurs des troubles de Rome perdirent courage; ils se retirèrent dans leurs châteaux, ou

cherchèrent d'autres asiles pour se sauver; et Benoît X, personnage insignifiant, victime innocente de passions qui lui étaient étrangères plutôt que complice actif de ces actes déplorables, se vit isolé, abandonné et trahi. Il prit la fuite. Alors, au commencement de l'an 1059, le nouveau pape, Nicolas II, fit son entrée dans Rome, et fut reçu et placé sur le trône papal avec d'autant plus de respect que parmi les Romains beaucoup devaient craindre plus vivement de voir, après une telle issue, retomber sur eux la faute du passé. Tout étant ainsi terminé, Wibert, Godefrid et les évêques étrangers quittèrent la ville éternelle.

Aussitôt le pape Nicolas marcha sur les traces de Léon IX, pour purger l'Eglise des plus grandes taches qui la souillaient et la troublaient, de la simonie et de l'incontinence des ecclésiastiques. Mais les nouveaux événements qui s'étaient accomplis après la mort de Victor II et d'Etienne IX semblent l'avoir occupé, ainsi que son conseiller Hildebrand, plus encore que ces maux anciens et désastreux. S'ils reportaient leurs regards sur l'histoire du passé jusqu'au temps de Karl le Grand, où la papauté et l'empire s'étaient, pour la première fois, placés l'un à côté de l'autre et l'un contre l'autre, ils étaient forcés de s'avouer que dans ces deux cent soixante année il avait été rare de voir un pape monter sur le saint-siége par des voies dignes de l'esprit de l'Eglise et de sa haute position. Les uns, en effet, étaient arrivés comme subrepticement à cette dignité; d'autres l'avaient achetée; d'autres l'avaient due à un pouvoir qui n'avait pas son origine dans l'Eglise; et parmi tous il en était bien peu auxquels ont n'eût à reprocher de coupables artifices. L'opinion que le pape devait être élu par le clergé et par le peuple de Rome, et que l'élu devait être confirmé par l'empereur, pouvait être assez souvent exprimée; elle pouvait être considérée comme un ancien principe de l'Eglise corroboré même par des traités; mais dans le fait c'était là plutôt une maxime d'hommes pieux et zélés qu'une vérité, et bien rarement elle s'était maintenue devant la réalité. Mais comment un pape pouvait-il insister sur la purification et l'union de l'Eglise, si le siége de l'apôtre était lui-même un jouet des partis, à la disposition tantôt du plus riche, tantôt du plus rusé, tantôt du plus puissant, et si les degrés de l'échelle qui y conduisait étaient formés non de la sagesse, de la vertu et de la piété, de manière à mériter le respect du monde, mais de matériaux terrestres et vulgaires? Et à quoi bon tout zèle, à quoi bon tous projets, tous efforts et tous sacrifices, si le lendemain la passion ou la folie pouvait anéantir ou troubler ce que la veille la vertu et la sagesse avaient construit ou ordonné? Dans le fait, Hildebrand et le pape purent bien de bonne foi considérer comme nécessaire une organisation solide qui pût soustraire le saint-siége aux intrigues des partis ainsi qu'à la puissance de l'or et à la force des armes. Et comme Hildebrand avait vu la cour impériale, et que sans aucun doute il avait appris à connaître à fond les relations du Teutschland, il pouvait, dans l'établissement d'un ordre de cette nature, pourvu que l'empereur conservât le droit que lui attribuait le principe, craindre d'autant moins une opposition de ce côté que les troubles qui avaient eu lieu jusqu'à ce temps avaient été plus à charge à l'empereur lui-même.

Dès le mois d'avril de cette année, le pape tint dans le palais de Latran une assemblée à laquelle assistèrent cent trente évêques. Pour mettre à jamais un terme au désordre, il fit approuver par cette assemblée un décret devenu célèbre par la manière dont il fut accepté et par les suites que pour cela même il a entraînées. Cela est vrai : ce décret, tel qu'il nous a été transmis, est, dans sa disposition la plus importante, l'influence de l'empereur sur l'élection du pape, conçu en termes équivoques; il est à peine intelligible, et on peut lui donner plusieurs interprétations : mais l'on ne peut se défendre de penser que ce décret ne nous a pas été transmis dans sa véritable forme, et que nous n'en avons qu'une copie mutilée, offrant de nombreuses lacunes et interpolations. Quoi qu'il en soit, la conduite tenue jusqu'à ce moment par Hildebrand, et tout l'état des choses, ainsi que les événements qui suivirent, rendent très-vraisemblable et même certain que le décret avait été conçu dans un esprit de paix et de conciliation. Au fond voici ce qui fut établi :

« Lorsqu'un pape est mort, il faut avant tout que les premiers ecclésiastiques de l'église romaine, les cardinaux, délibèrent avec prudence; ils doivent communiquer le résultat de cette délibération au roi Heinrich, futur empereur, ou à ses successeurs légitimes recon-

nus par le saint-siége; puis, après avoir obtenu l'assentiment du roi, ils doivent élire le pape, présenter l'élu aux autres ecclésiastiques et au peuple de Rome, pour qu'il soit reconnu par eux, et, après cette présentation, le placer sur le siége de l'apôtre : car c'était là le seul moyen de détourner la peste de la corruption. Ils doivent faire leur choix dans le sein de l'église romaine, et dans une autre dans le seul cas où l'église romaine n'offrirait pas un homme convenable. Si une élection pure et sincère, sans corruption, n'est pas possible dans Rome même, un petit nombre de cardinaux doit avoir le droit d'élire le pape dans tout autre lieu dont ils seront convenus avec le roi. Si le tumulte de la guerre ou la méchanceté des hommes rendaient impossible d'élever sur le siége apostolique un homme élu de cette manière, l'élu comme pape véritable n'en doit pas moins avoir le droit de gouverner l'église romaine et de disposer de toutes ses forces. Enfin un pape élu, consacré, exalté d'une autre manière doit être considéré non comme pape, mais comme Satan, non comme homme apostolique, mais comme apostat; il doit être, avec ses fauteurs et ses adhérents, maudit à jamais, comme l'Antechrist, comme un intrus, comme un perturbateur de la chrétienté, repoussé du sanctuaire de la sainte Église romaine, et dépouillé de toute dignité ecclésiastique. » Du reste, au décret se trouvaient jointes d'effroyables malédictions et des bénédictions bienveillantes : celles-là pour quiconque contreviendrait à ses prescriptions; celles-ci pour quiconque les suivrait et les appuierait.

On ne peut le nier, si cette ordonnance pouvait être maintenue et exécutée, une source féconde de honte et de misère se trouvait fermée, et l'on pouvait, à bon droit, espérer une meilleure marche des choses, surtout si l'on réussissait dans la réforme de l'Église, à laquelle on travaillait avec tant de zèle. Mais ce que l'on ne peut nier davantage, c'est que le maintien et l'exécution de ce décret devaient rencontrer de grandes difficultés. Le décret dut provoquer une violente colère et une sauvage fureur chez la noblesse romaine, et tout d'abord chez les comtes de Tusculum, ses chefs : car l'ancienne chaîne était brisée à laquelle ces comtes avaient su toujours rattacher les projets de l'ambition, de l'esprit de domination et de la cupidité, héréditaires dans leur maison comme une mauvaise maladie. Les ecclésiastiques romains qui n'étaient pas arrivés jusqu'au cardinalat durent aussi considérer comme un cruel outrage leur exclusion de l'élection du pape. Le peuple romain, quelque insignifiant qu'eût été jusque alors le rôle joué par lui dans les élections, ne vit probablement pas non plus avec indifférence la perte d'un droit dont il apprenait, par cette perte même, à connaître la valeur : car certainement plus d'un homme du clergé inférieur et du peuple avait fait en eau trouble une pêche plus abondante qu'il ne pouvait espérer en faire dans un courant limpide. Enfin, dans tout le monde chrétien, tous les ecclésiastiques qui s'étaient souillés des vices de cette époque durent être saisis de crainte : car ils se voyaient enlever leur dernière espérance, à savoir qu'à un pontife sévère succéderait bientôt un autre pape qui les laisserait volontiers vivre dans leur péché.

Il est difficile que le pape Nicolas et Hildebrand se soient fait illusion sur toutes ces choses; mais, comme nous l'avons déjà remarqué, ce que probablement ils ne craignirent point, c'est que leur décret excitât le mécontentement de la cour impériale. Car, bien que leurs projets pour l'avenir eussent un but plus élevé, ils croyaient avoir donné à l'empereur, dans ce décret, ce qui appartenait à l'empereur, et pour cette raison même peut-être s'attendaient-ils au concours décidé de la cour impériale pour l'exécution du décret, ou du moins sur son assentiment tacite. Mais ils s'étaient grandement trompés. A la cour impériale on était trop accoutumé à disposer arbitrairement des siéges épiscopaux, et en particulier, la nomination arbitraire au siége apostolique, que Heinrich III semblait avoir érigée en droit, avait un trop grand attrait pour que l'on pût être disposé à se laisser resserrer dans de moindres limites. Ou bien n'était-ce donc pas se voir singulièrement resserré que de donner à un petit nombre d'ecclésiastiques le droit d'élire le pape et de forcer l'empereur soit à confirmer l'élection, quelle qu'elle fût, soit à s'engager contre ces ecclésiastiques dans une lutte qui paraissait d'autant plus indigne qu'elle ne pouvait pas même être soutenue par les moyens convenables à un empereur, par les armes de la souveraineté et de la puissance temporelles? Et une telle mesure avait été prise par un pape que l'impératrice Agnès venait à peine de nommer, sans qu'auparavant

l'on eût essayé de s'entendre avec elle, sans qu'on lui eût adressé un seul mot. Dans le fait, à l'aspect de ces événements, et sous l'impression du souvenir de la conduite et du gouvernement de Heinrich III, des passions violentes et de nature diverse durent envelopper, troubler et aveugler la cour impériale. Et ces passions s'élevèrent; elles aveuglèrent la cour impériale au point qu'elle ne put même plus calculer sa position à l'égard des partis dans le Teutschland. Mais il n'est pas impossible non plus, il n'est pas même invraisemblable que les ennemis mêmes de la maison impériale aient attisé le feu pour l'entraîner dans un plus grand danger, et atteindre d'autant plus aisément leur but secret.

L'impression produite sur la cour impériale par le décret ne pouvait rester longtemps cachée au pape et à ses amis. La chose était d'autant plus grave, que, bien que peut-être l'on n'eût pas à craindre immédiatement de démonstrations violentes du côté du Teutschland, tous ceux auxquels le décret pontifical déplaisait ou nuisait devaient se sentir encouragés par le mécontentement manifesté à la cour impériale, quelles que fussent d'ailleurs leurs dispositions. Et ce que l'on pouvait prévoir arriva bientôt. Les comtes et les seigneurs des environs de Rome prirent une position menaçante, et en Lombardie s'accomplirent des faits qui durent nécessairement, dans l'état des choses, inspirer de grandes inquiétudes au pape et à son entourage. Car, dans ce pays, les événements qui avaient eu lieu sous les empereurs Kunrad et Heinrich, et dont il a été parlé plus haut, avaient éveillé de grandes forces, et les esprits étaient entrés dans un mouvement qui allait toujours plus avant. Les villes s'étaient emparées des abords de la liberté, et elles conservaient avec énergie ce qu'elles avaient en main. De plus, il s'éleva une vive émulation entre les villes pour se surpasser mutuellement en bien-être, en considération, en puissance; et cette émulation, grâce à la vigueur toute fraîche encore de la vie civile, se manifesta habituellement sous la forme d'une jalousie hostile : car au fond c'était comme la recherche en mariage de la liberté. Dans cette année 1059, après que depuis longtemps il y eut eu de part et d'autre des actes hostiles, des pillages, des dévastations, des incendies, les choses en vinrent à une guerre ouverte entre Milan et Pavie, dans laquelle la noblesse équestre prit le commandement du peuple, et sur le champ des Morts fut livrée une sanglante bataille où les Milanais remportèrent la victoire. Ces événements n'étaient pas sans importance; non-seulement ils paralysèrent le duc Godefrid, mais encore ils éveillèrent les esprits dans toute la Lombardie. Déjà Lodi avait pris part à la lutte pour Milan, et des deux côtés on travaillait à entraîner les villes dans la lutte pour l'une ou l'autre faction.

L'excitation et par là même le désordre furent encore augmentés dans la haute Italie par des dissensions qu'il était impossible de prévoir dans l'Église, qui s'agitèrent à côté de cette lutte, coïncidèrent avec elle; et probablement ces deux faits exercèrent l'un sur l'autre une influence réciproque. Dans ce pays, en *effet*, plus que partout ailleurs, c'était la coutume que tous les ecclésiastiques, à l'exception peut-être des évêques, fussent mariés. Les tentatives faites depuis quelques années pour la réforme de l'Église n'avaient pas encore eu d'influence sur cette coutume; bien plus, comme nous l'avons déjà remarqué plus haut, on avait résisté à ces tentatives, et sans doute aussi sur plusieurs points on les avait bravées. Un ecclésiastique qui n'était pas marié entretenait une concubine, et plus d'un évêque même ne s'était pas abstenu de relations criminelles avec les femmes. Mais le zèle pieux déployé par Heinrich III et par ses papes avait aussi provoqué dans la haute Italie des zélateurs pieux qui s'emportèrent sans ménagement et sans mesure contre les vieilles habitudes, qui traitèrent tout à la fois de honteuse débauche et le mariage des prêtres et leur concubinage, et qui déclamèrent avec une égale violence contre tous ceux qui ne vivaient pas à la manière des moines. Ces hommes, parmi lesquels se distinguait particulièrement un prêtre, Ariald, avaient dans les moines d'infatigables alliés, et dans la noblesse même il ne manquait pas de pieux fanatiques qui se déclaraient pour eux. Bientôt, en conséquence, cette grande affaire arriva au peuple, et le peuple y prit une part très-vive, et se livra à des manifestations inquiétantes. Le nouveau pape, Nicolas II, envoya à Milan, pour mettre un terme à ces malheureuses discordes, un légat sur lequel il pouvait compter pour défendre avec le zèle le plus ardent les intérêts de l'Église, et duquel il

pouvait espérer qu'à cause de l'apparence de sainteté qui l'entourait, et de l'espèce particulière d'éloquence qui lui était propre, il réussirait plus facilement que tout autre à remplir sa mission. Ce légat était Pierre Damiani, que le pape Etienne IX avait forcé à renoncer à la vie érémitique, à laquelle il s'était voué de toute son âme, pour accepter l'évêché d'Ostie; homme qui réunissait en lui la science et l'ignorance, la sagesse et la folie, le génie et la déraison avec un fanatisme opiniâtre pour sa propre sanctification et pour la mortification d'autrui, et qui jetait constamment dans le monde par d'énergiques discours cet inexplicable mélange; qui attaquait sans ménagement par des paroles pleines d'amertume, de dureté et de roideur, tout ce qui à ses yeux était vice ou péché, et qui précisément pour cette raison manquait rarement de produire une certaine impression sur les hommes éclairés, atteignait presque toujours son but auprès des hommes grossiers, et avait constamment de son côté les moines saisis d'admiration. Anselme, évêque de Lucques, qui bientôt après remonta lui-même sur le siége apostolique, l'accompagna à Milan en qualité de second légat du pape. Mais ces deux hommes trouvèrent porté à son dernier degré le mal qu'ils étaient chargés d'apaiser. L'archevêque Wido, que Heinrich III avait placé sur le siége de saint Ambroise, avait un caractère doux et humain, et il avait laissé faire aux ecclésiastiques de son diocèse ce qui maintenant était décrié comme un crime et une impiété; peut-être même n'avait-il pas cru faire une concession. En conséquence, les ecclésiastiques mariés trouvèrent en lui un appui, et les prêtres incontinents eux-mêmes un consolateur. Et la position particulière de l'église de Milan eut son influence et remplit les âmes d'espérance et de colère. Autrefois en effet, à l'époque où le siége apostolique, jouet des partis, était fréquemment souillé et déshonoré de la manière la plus honteuse, cette église s'était maintenue pure et sans tache en face de l'église romaine. Précisément pour cette raison, les papes, dans le sentiment de leurs péchés, avaient osé tout aussi peu prétendre soumettre cette église à leurs ordres, que l'église de Milan, sous les yeux de laquelle s'accomplissaient les horreurs dont Rome était le théâtre, que cette église elle-même se serait soumise à l'obéissance. A Milan donc il était passé en principe que l'on n'avait pas à s'inquiéter de la cour de Rome, et ce principe avait pris une nouvelle force dans les querelles de l'archevêque Héribert avec l'empereur et avec le pape. En conséquence, lorsque maintenant les légats romains se montrèrent et firent connaître leur mission, il s'éleva dans Milan une révolte si terrible, que la vie de ces légats ne fut pas en sûreté. Toutefois le légat Pierre Damiani réussit, il est vrai, grâce à son caractère personnel, à son éloquence et à une sage modération dont le danger lui fit une nécessité, non-seulement à apaiser la sédition, mais encore à déterminer l'archevêque et le clergé de Milan à reconnaître les principes que le concile tenu à Rome dans le palais de Latran avait proclamés contre la simonie et l'incontinence; bien plus, il parvint à les soumettre à une peine ecclésiastique. Mais les esprits ne furent pas tranquillisés, l'ordre ne fut pas rétabli : loin de là, les passions furent partout alimentées; elles couvèrent partout, et il n'y avait à compter sur personne.

En de telles circonstances et entourés de tant de dangers divers, le pape et Hildebrand devaient assurément chercher à s'assurer un secours temporel, parce que la parole papale pouvait aisément devenir trop impuissante pour conjurer des orages si menaçants. Ils avaient besoin d'un secours capable de détourner toute puissance voisine et d'imposer de la modération à toute puissance éloignée; et ce secours, dans l'état des choses et dans la position des peuples, personne autre ne pouvait le leur assurer que les Normands de l'Italie inférieure. Les Normands aussi étaient prêts à le leur assurer. En effet ces audacieux aventuriers étaient maîtres désormais de toute l'Italie inférieure, ou du moins ils avaient la conviction que tout ce pays devait tomber et tomberait entre leurs mains. A leur tête se trouvait, comme chef de leur domination, Robert Guiscard, dont nous avons déjà fait mention, guerrier audacieux, intrépide brigand, homme dur; mais aussi homme d'une grande intelligence, qui voyait clairement que les Normands, avec leur caractère farouche et grossier, auraient bien pu arriver à la possession du pays, mais que, s'ils ne changeaient pas ce caractère, ils devaient finir par trouver leur perte dans leur propre témérité; qui voyait clairement qu'il fallait cesser les pillages et les violences, ménager l'habitant, rétablir l'ordre et le droit; qui voyait claire-

ment qu'avant tout il était nécessaire d'asseoir ce qu'ils devaient à la force brutale sur quelque chose d'humain, d'intellectuel, de saint, si on voulait que ces acquisitions fussent justifiées aux yeux du monde, qu'elles fussent durables et prospères, et qu'elles n'eussent pas contre elles tout ce qu'il y a de bon et de noble dans le cœur de l'homme. Et où pouvait-il trouver ce qui était nécessaire à lui et à son peuple, si ce n'est auprès du pape, chef de l'Église et vicaire du saint des saints? En conséquence le pape Nicolas et Robert Guiscard furent poussés l'un vers l'autre par une nécessité réciproque; ce dont l'un avait besoin, l'autre pouvait le donner.

Avant déjà le concile de Latran, des relations avaient été nouées entre le pape et les Normands. Le pape avait lancé l'excommunication contre les Normands à cause de nouvelles attaques qu'ils avaient dirigées contre les biens de l'Église. Tourmentés de cette excommunication, les Normands avaient envoyé une ambassade au pape pour l'inviter à venir au milieu d'eux; ils s'engageaient à lui donner toute espèce de satisfaction. Nicolas, dans l'intérêt de l'Église et pour lui conserver ses biens, s'était rendu à leur invitation. A Melfi, où le pape avait aussi réuni une nombreuse assemblée d'ecclésiastiques de l'Apulie et de la Calabre, parurent devant lui les plus illustres des Normards, Robert Guiscard sans aucun doute, avec Richard, prince de Capoue. Les Normands restituèrent les biens enlevés à l'Église; le pape, de son côté, leva l'excommunication. Et dès lors, ainsi que dans la suite, des négociations plus suivies eurent peut-être lieu, et plusieurs résolutions peut-être furent prises pour le moment, et d'autres préparées pour des cas à venir. Mais lorsque se furent réalisées ces relations confuses que produisit le décret sur l'élection du pape, ces négociations amenèrent une conclusion remarquable, dont les conséquences ont été très-grandes et ont duré à travers les siècles suivants. Le pape donna au Normand Richard la principauté de Capoue, et au Normand Robert, surnommé Guiscard, l'investiture de l'Apulie et de la Calabre, et même, moyennant un tribut annuel, celle de la Sicile, qui n'était pas encore conquise. Et « Robert, par la grâce de Dieu et de St Pierre, duc d'Apulie, de Calabre, et bientôt aussi, par le secours de l'un et de l'autre, de Sicile, » reconnut le pape pour son suzerain, et lui prêta solennellement le serment de fidélité, avec la promesse d'être à jamais le protecteur et le soutien de l'Église romaine. Et lorsque les relations devinrent encore plus difficiles, lorsque le décret sur l'élection du pape sembla menacé, le nouveau duc soumis au pape prêta un nouveau serment, par lequel il s'obligeait à soutenir la force de ce décret, pourvu que les papes élus ne lui refusassent pas, à lui ou à ses successeurs, l'investiture des pays dénommés ci-dessus. Le duc Robert donna aussitôt à son suzerain et au monde une preuve frappante qu'ils ne s'étaient pas réunis pour de vaines paroles, mais en vérité et pour agir; car une armée normande se mit immédiatement en marche contre les comtes de Tusculum et les autres chefs, dont la brutale arrogance avait si souvent *jusque* alors fait peser sur Rome le malheur *et la honte*. Et les châteaux de ces hommes furent détruits et leur puissance brisée; et le pape fut délivré de ses inquiétudes les plus instantes, de celles que lui inspirait cette insolente noblesse.

Il est tout à fait inutile de se demander si le pape avait le droit de donner au Normand les pays de l'Italie inférieure selon la coutume féodale, et si le duc Robert avait le droit d'accepter du pape cette inféodation. Qui donc ici avait plus de droit que l'autre? Personne. Tout dépendait du fait et de l'importance du moment. Les empereurs de Constantinople s'étaient intitulés seigneurs de ce pays; mais depuis une suite de siècles, ils n'en avaient pas été les maîtres; loin de là, tantôt ils avaient laissé mal traiter les habitants de la manière la plus cruelle par leurs propres officiers, tantôt ils les avaient laissés en proie aux mauvais traitements de brigands étrangers. Les Normands étaient en partie en possession, en partie certains d'arriver à la possession. Qui les avait assistés? A qui devaient-ils quelque reconnaissance? De qui avaient-ils à s'inquiéter? Ce qu'ils étaient devenus, ils l'étaient devenus par eux-mêmes. Pourquoi donc eux, qui n'étaient qu'une faible poignée d'aventuriers, n'auraient-ils point couvert de la bénédiction de l'Église les crimes sur lesquels retombait la malédiction du monde? Pourquoi ne se seraient-ils pas assuré la possession du pays en recevant l'investiture du pape, lorsque le puissant roi d'un immense empire, Karl le Grand, n'avait pas hésité à recevoir de la main du pape la couronne im-

périale, et avec elle la suzeraineté sur Rome, attachée jusqu'alors au titre d'empereur d'Orient? Quant au pape, pourquoi aurait-il hésité à recevoir le serment de fidélité que le duc Robert n'hésitait pas à lui prêter? Sans doute les empereurs Kunrad III et Henrich III avaient noué des alliances avec les Normands; mais ces alliances étaient-elles obligatoires pour le siége apostolique? Et, dans la position difficile où il se trouvait, le pape devait-il repousser la main secourable que Robert Guiscard lui tendait, et renvoyer cet homme à la cour impériale, qui était elle-même l'auteur du danger? Non; cela est évident : il ne peut être question d'aucun droit. Le pape et les Normands agirent selon les circonstances sans qu'on puisse leur en faire un reproche, et le développement des choses pouvait seul décider de la valeur ou de l'inutilité de l'alliance conclue entre le pape et les Normands.

Mais il ne pouvait en être autrement : à la cour impériale, l'acte de suzeraineté féodale accompli par le pape fut considéré comme une insolente usurpation, et augmenta la violente colère excitée par le décret sur les élections pontificales. Car on ne pouvait méconnaître que le pape, ou Hildebrand, élevé désormais par Nicolas à la dignité de cardinal-archidiacre de l'Eglise romaine, ne fût décidé à défendre en cas de besoin par la force le décret sur l'élection du souverain pontife. Bien plus, l'investiture donnée au duc Robert fut regardée comme une véritable insulte à l'autorité souveraine, et produisit une impression d'autant plus profonde, que l'on était moins en état de châtier ce prêtre audacieux. Et l'embarras où se trouvait, comme nous l'avons fait voir, l'impératrice Agnès dans le Teutschland même, fut encore augmenté par une mauvaise récolte, par la famine, qui amena des maladies pestilentielles et une épizootie terrible; au point qu'il fut absolument impossible de tenir un concile convoqué à Worms par l'impératrice (1). Il ne resta donc plus d'autre ressource que de travailler contre les adversaires par les intrigues peut-être, par les excitations secrètes et par d'autres artifices; et sous ce rapport Hildebrand et le pape ne restèrent certainement pas en arrière. Mais avec ces menées le temps s'écoula sans événements graves jusqu'à la mort du pape Nicolas II, arrivée à Florence le 22 juillet 1060.

Cette mort était un fait important. Il ne changea point les dispositions des hommes, mais il changea l'aspect du monde chrétien. Il divisa ouvertement les deux partis qui jusqu'alors avaient travaillé dans l'ombre l'un contre l'autre; sans avouer leur inimitié mutuelle, elle les mit nettement face à face, et les força d'agir vivement.

Les cardinaux s'assemblèrent aussitôt à Rome, sans aucun doute à l'instigation d'Hildebrand, afin de se concerter d'après les prescriptions du pape défunt pour l'élection d'un nouveau pontife. Leur choix tomba sur Anselme, évêque de Lucques, digne prêtre qui par sa vie comme par ses connaissances semblait devoir se concilier nécessairement l'opinion du monde. Aussitôt, conformément aux mêmes prescriptions, ils résolurent d'envoyer le cardinal Étienne dans le Teutschland, pour s'entendre avec l'impératrice Agnès et la déterminer à confirmer ce choix. Ils espéraient sans doute que cette tentative réussirait, en partie parce que précédemment déjà l'évêque Anselme avait joui d'une grande confiance à la cour impériale, et n'avait été peut-être élu qu'à raison de cette confiance surtout; en partie parce que le cardinal Etienne était un homme adroit et de manières élégantes. Voilà ce qui se fit d'un côté.

Mais de l'autre côté l'on n'était pas non plus inactif. Le chancelier Wibert, auquel un cardinal Hugo s'était joint, par jalousie contre Hildebrand, à ce qu'il paraît, détermina les évêques de Lombardie à s'assembler, parce que le moment était favorable pour se soustraire à la sévérité déployée par le dernier pape. Ces évêques, coupables soit de simonie, soit d'incontinence, s'accordèrent sans peine sur ce point qu'il fallait obtenir un pape tiré du paradis de l'Italie, de la Lombardie, un homme qui ne fût point dur et rude, mais qui sût faire quelques concessions à la faiblesse humaine. Cet homme, ils crurent l'avoir trouvé dans Cadolus ou Cadolaus, évêque de Parme, qui était riche en argent et en terres, et sur l'indifférence duquel ils pensaient pouvoir compter d'autant plus sûrement qu'il avait lui-même succombé plus souvent à la faiblesse humaine. Ils espéraient aussi arriver sans peine au but de leurs vœux au moyen de l'impératrice Agnès. Ils s'appuyèrent sur ce principe, confirmé par le pape Nicolas lui-même, qu'aucun pape ne pouvait être élu sans l'assentiment de l'empe-

reur. Sans doute le jeune roi Heinrich n'était pas encore empereur, quoiqu'il eût été reconnu et salué en qualité de patrice romain; on devait donc attendre de sa mère qu'elle nommerait volontiers pour pape un homme pour lequel elle trouvait des défenseurs en Italie. Et la reconnaissance comme patrice romain semblait pouvoir se faire avec une apparence d'autant plus grande de droit et de convenance, que le patriciat, depuis que Heinrich III l'avait accepté, pouvait sans peine être regardé comme une dignité héréditaire et inséparable de la royauté, et que de plus, à Rome, dans la noblesse et dans le peuple, plusieurs mécontents s'étaient posés comme prêts à agir au nom des Romains. On résolut donc qu'une députation se rendrait dans le Teutschland pour y porter les insignes du patriciat.

Les députés des deux partis arrivèrent dans le Teutschland; toutefois, à ce qu'il semble (2), les envoyés de Wibert vinrent avant le cardinal Etienne, représentant d'Hildebrand. Et il arriva ce que l'on avait pu prévoir. Les premiers gagnèrent sans peine l'impératrice Agnès et ses conseillers; car ils apportaient de nouveaux honneurs, et flattaient les passions par une soumission en apparence sans réserve à la décision impériale. Le cardinal Etienne ne réussit pas même à obtenir une entrevue de l'impératrice. Il demanda, pendant cinq jours, à la voir, mais on ne l'écouta pas. Les conseillers de l'impératrice négocièrent peut-être avec lui pendant ce temps; peut-être, pour conserver les dehors d'une entière indépendance, déclarèrent-ils que l'on tiendrait à Bâle une assemblée des princes de l'empire, et que l'on y inviterait tous les évêques d'Italie; qu'Etienne lui-même pourrait exposer devant ce concile tout ce qu'il avait à exposer; et que la décision de cette réunion serait obligatoire pour tous. Ce qui du moins est certain, c'est que l'assemblée fut convoquée. Mais Etienne, l'envoyé des cardinaux, qui désormais ne pouvait plus douter des intentions de l'impératrice, et qui en conséquence considérait comme inutile un plus long séjour dans le Teutschland, se sentit profondément blessé, et se hâta de retourner en Italie et à Rome.

Le compte qu'il rendit de ce qu'il avait appris, vu ou entendu dans le Teutschland, dut faire une profonde impression sur le cardinal Hildebrand, sur tous les cardinaux, comme sur tous les partisans de l'unité et de l'indépendance de l'Eglise. Ce fut pour eux un grand moment, où il s'agissait d'être ou de ne pas être. Devaient-ils accepter sans rien faire la honte qui leur était infligée par le congé donné à leur député, le cardinal Etienne, et attendre tranquillement le résultat de l'assemblée de Bâle? Mais dans ce cas le décret du pape Nicolas, relatif aux élections pontificales, et sur lequel ils avaient fondé de si grandes espérances, était une œuvre vaine; tout ce qui dans les derniers temps s'était fait pour le bien de la religion par les améliorations introduites dans l'organisation de l'Eglise, était sans effet, et il fallait abandonner l'Eglise tout entière à des mains spoliatrices et impures: mais pour eux-mêmes, pour Hildebrand et ses amis, il n'y avait plus de sûreté; ils devaient s'attendre à toute sorte de mauvais traitements de la part de leurs ennemis, et de venir un objet de dérision pour ceux qui avaient eu confiance en eux. Ou bien devaient-ils soutenir plus vivement encore la cause de l'Eglise, et, sans s'inquiéter de l'impératrice, placer sur le trône apostolique l'homme auquel ils avaient résolu de donner leurs suffrages? Mais dans ce cas ils étaient forcés d'aller bien plus loin que le décret du pape Nicolas: car ils devaient, de toute nécessité, en parole ou en action, soutenir le principe que l'assentiment de l'empereur n'était nullement nécessaire pour l'élection du pape, mais que l'homme que les cardinaux auraient élu pouvait, de plein droit et sans autre formalité, prendre possession du siége de l'apôtre, et recevoir, comme pape légitime, les hommages du monde chrétien; et ce principe brisait aussi le dernier fil qui maintenait encore le lien entre le trône et la chaire pontificale. Il devait s'élever entre l'Eglise et la puissance temporelle, entre le trône et l'autel, une lutte qui était unique de sa nature, et incalculable dans ses suites, de quelque côté que se prononçât la victoire.

Dans le fait, si Hildebrand et les siens, avec tout leur courage et toute leur résolution, même avec la ferme conviction de la sainteté de leur cause, avaient reculé à l'idée d'une telle lutte à vie et à mort, qui eût osé les blâmer parmi leurs contemporains et dans la postérité? Mais ils ne regardèrent pas leur cause comme perdue, et résolurent de recourir aux moyens extrêmes. Et quelque faibles qu'ils parussent,

si l'on comptait les armes sur lesquelles ils pouvaient s'appuyer, et celles qui étaient à la disposition de leurs ennemis, ils avaient plus d'un motif d'énergique confiance, et le danger était moins grand qu'on ne serait disposé à le croire au premier coup d'œil. Pour eux-mêmes, en effet, s'ils acceptaient le combat et le perdaient, ils n'avaient pas plus à craindre que s'ils y renonçaient après l'avoir provoqué. S'ils y renonçaient, ils devaient perdre le respect du monde; s'ils le continuaient, ils s'assuraient l'intérêt de beaucoup d'hommes. Parmi les ecclésiastiques, ils pouvaient compter sur tous ceux qui se distinguaient par leur instruction et leur savoir; car, si ces hommes attendaient un avantage pour le progrès de la société humaine, pour l'intelligence et pour sa culture, ce n'était pas assurément de la force brutale du système féodal, mais seulement de l'Eglise: ils pouvaient compter sur toutes les nobles âmes; car celles-ci considéraient comme nécessaire une réforme entière de l'Eglise, et cette réforme semblait ne pouvoir venir que du siége apostolique: ils pouvaient compter sur toute l'armée des moines, qui, d'ordinaire, étaient d'autant plus zélés pour introduire la plus grande sévérité parmi les ecclésiastiques séculiers, qu'on les accusait plus aigrement de laisser dormir dans les couvents la discipline à laquelle ils s'étaient soumis. Dans la noblesse, également, il y avait beaucoup d'hommes influents qui tenaient à eux ou penchaient de leur côté, soit par conviction, par foi, ou par folie, soit par une passion noble ou vile, par sentiment national, par haine contre la maison royale, par envie et par jalousie. De ces hommes il y avait beaucoup à espérer ou peu à craindre. Et le bas peuple des villes et des villages, pour qui semblait-il devoir se déclarer, si ce n'est pour l'Eglise? Car c'était dans l'Eglise qu'il trouvait plus aisément protection; c'était de l'Eglise qu'il recevait le plus de secours: il n'était pas rare que l'on confondît l'Eglise et la religion; et les moines avaient une immense influence sur les grandes masses.

Les espérances d'Hildebrand et des siens pouvaient même aller plus loin. Lors même que la grande question soulevée entre eux et leurs ennemis devait se décider par le glaive, ils n'étaient pas absolument le parti le plus faible. En Italie, ils avaient peut-être la supériorité. Les redoutables Normands étaient gagnés par eux; et, depuis que les Normands étaient gagnés, le duc Godefrid et Béatrix, sa femme, avaient décidément embrassé leur cause. La seule chose à craindre encore était donc l'arrivée en Italie d'une forte armée teutsche, qu'il serait difficile d'arrêter entre les Alpes et Rome; mais il était difficile aussi d'accomplir une telle expédition sous le gouvernement d'une femme qui s'était attiré beaucoup de haines, et contre laquelle presque tous étaient irrités; et le mécontentement de tant de princes dans le Teutschland pouvait d'un jour à l'autre amener des événements qui mettraient l'Italie tout à fait en sûreté contre les armes des Teutschs.

Dans ces circonstances, les cardinaux résolurent de persévérer dans leurs voies, et de faire une opposition ouverte à l'impératrice Agnès et à la maison royale. Le 30 septembre de cette même année 1061, ils élurent solennellement pape l'évêque Anselme de Lucques, pour lequel ils s'étaient déjà décidés précédemment. Le jour suivant le nouveau pape fit son entrée dans Rome. Il fut protégé dans cette circonstance par le normand Richard, prince de Capoue, que l'on avait appelé par précaution. Le peuple de Rome salua l'élu suivant les anciens usages. Il fut élevé sur le siége apostolique, et prit le nom d'Alexandre II.

Vers ce temps eut lieu à Bâle l'assemblée des princes de l'empire, du Teutschland et d'Italie. Elle paraît n'avoir pas été nombreuse; toutefois il s'y était trouvé beaucoup d'évêques d'Italie, et aussi quelques membres de la noblesse romaine, comme Gérard, comte de Galera, qui avait été excommunié par le pape Nicolas. Les princes présents purent, comme l'impératrice, être sous l'influence d'une grande passion; mais ce qui mit le comble à leur colère, ce fut la nouvelle des événements de Rome, et celle de l'occupation du saint-siége par Alexandre II. Le jeune roi Heinrich, enfant de onze ans, était revêtu des insignes de patrice romain, parce que sa mère croyait maintenir par là le droit de nommer le pape en son nom. Là dessus le décret du pape Nicolas, au sujet de l'élection du souverain pontife, fut déclaré nul et non avenu; Alexandre II fut déposé: d'autre part les évêques de Plaisance et de Verceil proposèrent l'évêque Cadolaus de Parme; toute l'assemblée donna son assentiment le 28 octobre; le jeune roi et sa mère, l'impératrice Agnès, confirmè-

rent l'élu, et lui présentèrent quelques-uns des insignes de la dignité papale. Puis il fut salué pape. On l'appela Honorius II.

Mais il était plus facile de nommer un pape à Bâle que de conduire à Rome celui que l'on avait élu et de le placer sur le siége apostolique. Il ne paraît pas qu'il ait été même question de l'envoi d'une armée teutsche en Italie. On s'en remit aux Italiens, qui avaient poussé à l'élection d'Honorius, du soin d'achever désormais l'œuvre commencée sur leurs instances. Bucco, évêque de Halberstadt, reçut, il est vrai, la mission d'accompagner le nouveau pape à Rome en qualité de plénipotentiaire impérial; beaucoup de vassaux d'Italie reçurent, il est vrai, l'ordre de conduire le nouveau pape à Rome et de le placer sur le saint siége, mais l'une et l'autre de ces mesures amenèrent peu de résultats. On était effrayé des approches de l'hiver et de la puissance de Godefrid. Ce ne fut que vers le printemps de l'année suivante, 1062, que le pape Honorius réussit, on ne sait par quel moyen, à arriver à Parme, puis à Bologne. Là il sut ensuite réunir autour de lui ses amis en nombre si considérable, qu'au mépris de l'excommunication lancée contre lui par son adversaire, il lui fut possible de s'avancer vers Rome avec une force armée, et de contraindre le pape des cardinaux, Alexandre II, à s'avancer contre lui les armes à la main. De cette manière s'éleva une guerre déplorable.

CHAPITRE III.

GUERRE ENTRE LES PAPES ALEXANDRE II ET HONORIUS II. — ENLÈVEMENT ET INFORTUNE DU ROI HEINRICH II. — CONFUSION DANS LES ÉVÉNEMENTS ET DANS L'HISTOIRE.

L'an 1062.

L'an 1062 s'ouvrit au milieu d'événements singulièrement tristes. Le Teutschland était dans une attente mêlée de crainte; l'Italie dans une violente confusion; tous les peuples chrétiens, auxquels étaient connues les dissensions élevées au sujet du saint-siége, sentaient leur attention vivement excitée. Et, dans de telles relations, des phénomènes extraordinaires dans la nature frappèrent d'autant plus fortement les âmes, que les hommes avaient été rendus plus impressionnables par la famine et les maladies; car le 8 février il y eut un tremblement de terre, et la frayeur qu'il causa fut encore augmentée par des éclairs terribles et des coups de tonnerre. Dans ces phénomènes on crut reconnaître les précurseurs d'événements malheureux dans la vie des hommes. Et cette fois cette croyance fut confirmée.

Au mois de mars, l'antipape Honorius II marcha sur Rome. Des hommes de son parti, qui se proclamaient en même temps amis du roi, l'avaient précédé de diverses manières et sous diverses apparences, pour intriguer et agir en Italie et à Rome par l'argent, la ruse et toute sorte d'artifices; et Honorius lui-même s'avançait bien pourvu d'argent et d'objets précieux, se montrant libéral et prodigue envers quiconque semblait prêt à le soutenir de son bras ou de sa parole. Il ne fut pas non plus avare de grandes promesses faites en son propre nom et au nom de l'empereur. Il trouva donc partout, dans les murs de Rome comme au dehors, une multitude d'hommes qui se déclarèrent pour lui. Mais ce furent surtout les capitaines et la majeure partie de la noblesse romaine qui entrèrent en mouvement. Ceux-ci s'emparèrent, à ce qu'il semble, par la ruse ou par la violence, de quelques châteaux et positions fortes, et cherchèrent tantôt à paralyser, tantôt à exciter le plus qu'ils purent. Honorius lui-même se dirigea par Sutri sur Rome, et campa dans le voisinage de la ville, sur les prés de Néron. D'autre part, Alexandre II s'avança aussi avec les forces dont il pouvait disposer. Il ne paraît pas toutefois que ces forces aient été considérables; car les Romains lui étaient en partie contraires; le duc Godefrid était absent; et, du côté des Normands, Richard, prince de Capoue, était peut-être le seul qui fût venu avec les hommes de guerre engagés à son service (1). Il n'est donc pas étonnant que, dans la bataille livrée le 14 avril, les troupes de Nicolas aient été battues par celles de son adversaire, et qu'en poursuivant sa victoire Cadolaus se soit peut-être rendu maître de la ville de Rome elle-même. Mais le vainqueur ne jouit pas longtemps de cette possession; car enfin le duc Godefrid arriva aussi avec ses troupes. On ne sait pourquoi il avait tant tardé, s'il fut réellement retenu par des obstacles qui nous sont inconnus, ou si des vues particulières l'avaient décidé à s'abstenir. En tout cas, il poursuivait un but tout temporel; il était animé d'une

haine profonde contre la maison royale, et aspirait à la considération, à la puissance, à la grandeur, s'inquiétant bien moins du saint-siége et des affaires de l'Église. Aussi est-il vraisemblable qu'il ménagea ses forces jusqu'au moment où les partis eurent consumé les leurs, pour conserver la décision entre ses mains, pour faire sentir à tous l'importance de son appui, et pour attirer à lui-même tous les avantages que les relations semblaient offrir plus d'une occasion d'acquérir. Et maintenant son apparition devant Rome changea l'état des choses. A la vue de ses armes, le cœur faiblit aux partisans d'Honorius; et les Romains, qui précédemment avaient été paralysés par les artifices des amis de cet homme, ou par le nombre de ceux qui s'étaient déclarés pour lui, relevèrent la tête. En conséquence Honorius ouvrit des négociations avec Godefrid. Mais comme, par suite en partie de la merveilleuse complication des faits, en partie des documents équivoques, incomplets, contradictoires et mensongers qui nous ont été transmis sur cette époque, la marche des faits reste singulièrement incertaine et obscure, ces négociations aussi nous sont entièrement inconnues. La seule chose qui soit certaine, c'est qu'Honorius sortit de Rome sans obstacle, et se rendit à Parme, son ancien siége épiscopal; c'est que le duc Godefrid a été accusé par les partisans d'Alexandre d'avoir perfidement louvoyé entre les deux partis, d'avoir reçu d'Honorius de l'argent et des présents, et de lui avoir rendu le chemin libre; c'est enfin que le pape Alexandre II, à ce qu'il semble, à l'instigation de Godefrid, et sous prétexte qu'il n'y avait point de sûreté dans Rome, quitta bientôt la ville éternelle, et revint à Lucques, son ancien siége épiscopal. Il est donc assurément vraisemblable qu'il avait été fait entre Godefrid et Honorius une convention en vertu de laquelle le siége de l'apôtre ne devait être occupé par aucun des deux papes, jusqu'à ce que de nouvelles négociations eussent été nouées avec la cour impériale, et jusqu'à ce qu'au nom du jeune roi Heinrich des mesures eussent été prises pour le rétablissement de l'unité. Mais les motifs qui dirigèrent Godefrid dans ces actes sont incertains : désirait-il entretenir la confusion pour se poser en arbitre et acquérir des terres et des vassaux? ou bien encore s'efforçait-il désormais de rétablir l'unité de l'Église et la tranquillité de l'Italie? ou bien enfin avait-il fait alliance avec les princes teutschs contre l'impératrice Agnès, et prétendait-il, en maintenant la confusion en Italie, amener une prompte décision dans le Teutschland? C'est ce qu'on ne peut résoudre.

Quoi qu'il en soit, les princes teutschs, qui avaient formé une conjuration pour arracher à l'impératrice Agnès l'administration de l'empire, entreprirent vers cette époque l'exécution de leur projet; et l'on prétend que le duc Godefrid ne resta pas sans influence sur cette entreprise, soit qu'il se fût borné à rendre compte de l'état des choses en Italie, soit de toute autre manière. Quant à ce dont ils étaient convenus, cela résulte de ce qui arriva.

Le jeune roi se trouvait avec sa mère dans l'île de Saint-Suibert, non loin de Neuss, où s'éleva dans la suite Kaiserswerth. Avec eux se trouvaient plusieurs princes de l'empire, parmi lesquels Otto de Nordheim, qui l'année précédente seulement avait été investi du duché de Bavière, et cet Ekbert de Brunswick, qui cinq ans auparavant avait si vaillamment combattu contre les Saxons ennemis, pour défendre le roi et venger son frère. Là vinrent aussi d'autres princes, sans doute sous le prétexte de témoigner à l'impératrice Agnès et à son fils leur dévoûment et leur respect, et de l'accompagner dans le reste de son voyage. Parmi eux se trouvait Hanno, archevêque de Cologne. Un jour, après un festin d'apparat, le jeune roi se montrait singulièrement gai et disposé au plaisir et au jeu. L'archevêque Hanno lui proposa de visiter une fois du moins un de ses bateaux, que lui, Hanno, avait fait magnifiquement décorer, pour distraire le roi. L'enfant, sans soupçon, accepta l'offre, et, accompagné des princes qui étaient d'intelligence avec Hanno, il se rendit dans le bateau. Aussitôt les rameurs se mirent vigoureusement à l'œuvre, et poussèrent le bateau loin de terre, au milieu du fleuve. Le royal enfant, surpris par ce mouvement inattendu, remarquant peut-être aussi la physionomie de ceux qui l'observaient et qui ne pouvaient cacher la joie que leur causait le succès de leur stratagème, craignant en conséquence les dernières violences, se jeta, dans un désespoir irréfléchi, par-dessus le bord, dans le courant. Mais le comte Ekbert s'élança promptement après lui, et sauva la vie du roi, non sans danger de

perdre la sienne. Il le rapporta dans le bateau. Et maintenant celui-ci continua sans s'arrêter sa route vers Cologne, tandis que l'on cherchait à tranquilliser le jeune roi par des flatteries de toute espèce, par des mensonges et des illusions. La multitude d'hommes qui s'était trouvée à la cour de l'impératrice, ou qui peut-être avait été attirée par la curiosité, suivit longtemps le bateau le long de la rive; elle ne contint pas l'indignation que lui inspirait le criminel artifice par lequel on avait attiré le jeune roi, et qui même avait mis sa vie en danger; mais elle manifesta cette indignation par des jurements et des imprécations. Mais les jurements et les imprécations étaient impuissants : le bateau continua sans obstacle sa marche, et les princes conjurés arrivèrent, sans que rien les en empêchât, avec leur proie dans Cologne.

Il est difficile de se former, sur cet événement singulier, une opinion que l'on ose soi-même considérer comme exacte. Les renseignements fournis par l'histoire sont trop insignifiants; nous connaissons trop peu les relations de cette époque; nous ne voyons que quelques traits grossiers de la vie qui remplissait ces jours; nous ne voyons que ce qui se passait sur la scène publique, et non ce qui agissait et dominait dans l'ombre, et non la brûlante tempête des passions et l'agitation des désirs; nous ne voyons pas non plus la lutte et les efforts des nobles âmes qui songeaient à Dieu, à la patrie et aux générations à venir. Nous ne pouvons pas davantage calculer le danger où l'on se trouvait, et les moyens qui étaient à la disposition de ceux dont on demanda ou dont on attendait l'appui, ou qui se crurent obligés et appelés à donner leurs secours. En lui-même, l'acte commis par l'archevêque Hanno et ses complices contre le jeune roi Heinrich et contre sa mère, l'impératrice Agnès, était incontestablement un crime détestable. Conspiration, hypocrisie, dissimulation, mensonge, insolence et violence, voilà les éléments dont il se composa, et il ne s'y trouve pas la moindre circonstance qui puisse adoucir la forme odieuse sous laquelle il se présente à nous. Mais tout cela ne nous apprend rien de décisif sur les intentions des hommes qui avaient accompli cet acte. A cette époque, on mesurait les choses à une autre mesure que de nos jours; et par un regard jeté sur l'Église, par pensée à ce que on appelait la religion de Jésus-Christ, beaucoup de choses prenaient une forme tout autre que celle sous laquelle elles se présentent à notre tranquille examen. Ces hommes étaient au nombre des premiers princes de l'empire de cette époque, et jusqu'à ce jour ils avaient été mis au rang des meilleurs. L'archevêque Hanno en particulier s'était montré prêtre de grandes qualités et de grandes vertus. Il avait une réputation d'inflexible équité, qu'il avait déployée, même dans un tel siècle, dans les affaires de l'Église aussi bien que dans les affaires temprelles. Sans doute il était opiniâtre dans sa conduite, emporté dans ses actes, rude dans ses mœurs, irascible et orgueilleux; mais on croyait que ces défauts mêmes tenaient à ses vertus, et résultaient de la conscience de sa valeur, de sa supériorité, conscience qui sans doute touchait à la vanité. Le duc de Bavière de son côté, Otto de Nordheim, était placé très-haut dans l'opinion de ses contemporains, et avait nourri l'orgueil d'appartenir aux hommes les plus célèbres. Assurément il ne reculait pas devant un acte de violence lorsqu'il s'agissait d'écarter un obstacle ou d'atteindre un but; mais qu'il eût levé la main pour accomplir un acte qui, selon ses idées, était mauvais, bas, ou contraire à l'honneur d'un prince et d'un chevalier, c'est ce que personne ne pouvait croire. Enfin le comte Ekbert de Brunswick avait bien prouvé son attachement à la maison royale, à laquelle l'unissaient les liens du sang. Son frère Bruno était mort pour le jeune roi, et Ekbert lui-même avait continué jusqu'au bout la lutte où Bruno avait trouvé la mort. Dans cette circonstance même il risqua sa vie pour sauver la vie du roi. Il est donc bien possible que ceux qui commirent ce crime aient cru faire une action bonne et utile; et en effet ils furent félicités par des hommes pieux de cette époque, comme s'ils avaient sauvé le jeune roi, affermi l'empire, et conservé à Heinrich la souveraineté de son père.

Quelque jugement que l'on porte sur cet événement, ce qui ne souffre aucun doute, c'est que, s'il fut la suite d'événements malheureux, il fut aussi la cause de plus d'un malheur, non pas, il est vrai, en général pour l'esprit humain, pour la civilisation et la liberté, mais pour un grand nombre d'individus, pour tout le siècle qui le suivit immédiatement.

Le jeune roi Heinrich était un enfant qui

donnait de grandes espérances. La nature, comme cela se manifesta dans la suite de sa vie, ne l'avait maltraité sous aucun rapport. Elle lui avait donné, avec un corps sain et bien formé, de grandes dispositions qui, autant que les hommes pouvaient le prévoir, pouvaient se développer en grandes facultés. Il y avait en lui beaucoup du génie de son père. Mais un sort cruel le poursuivit depuis l'enfance jusqu'au tombeau. Né sous de malheureux auspices, il perdit, âgé de six ans à peine, son père dans un moment où ce puissant empereur lui-même ne portait pas sans crainte ses regards sur l'orage qui s'élevait de tous côtés, et que lui-même avait soulevé. La mort du père dissipa l'orage pour un instant; mais l'atmosphère resta chargée d'éléments désastreux, et bientôt s'élevèrent de nouvelles tempêtes. En face de ces tempêtes se trouvait l'enfant royal, et il n'avait à leur opposer que la couronne qui, sur sa tête, était sans éclat et ne commandait point de respect. L'inhabile direction des affaires publiques, confiées à des mains étrangères, fit naître de nouvelles passions, et fit tomber la dignité royale, sinon dans l'oubli, du moins dans le mépris. Le jeune roi lui-même grandissait cependant, sans préoccupation, dans une innocence sans soupçon, sous l'imprévoyante surveillance de l'amour maternel. Il ne se doutait certainement en rien du désordre et des maux du siècle; il était encore hors d'état d'en reconnaître les indices. Il est même vraisemblable, comme on l'a cru, que son éducation et son instruction furent négligées, qu'on fut trop indulgent pour ses caprices et ses volontés enfantines, qu'il fut gâté et traité trop mollement. L'impératrice dut probablement l'abandonner la plupart du temps à une surveillance et à des leçons étrangères; et, lorsqu'elle jouissait d'un instant de liberté, elle lui consacrait la douleur que lui inspirait la perte de son père et son amour comme mère. L'adresse des courtisans cherchait sans doute à se montrer également à l'impératrice qui commandait maintenant, et au roi qui devait commander un jour. Et alors creva tout à coup le nuage qui s'était amoncelé sur la tête du royal enfant, et le coup rejeta Heinrich jusqu'aux portes de la mort. Lorsque cet enfant de douze ans revint de son étourdissement, le ciel de son enfance s'était évanoui, et il se trouva dans un monde qui lui était étranger, et qui par là même lui parut hostile. Et moins il était en état de pénétrer la corrélation des choses, moins il pouvait deviner les motifs et le but final de la cruauté exercée envers lui, plus sa jeune âme dut être déchirée. L'innocence de son cœur était violemment étouffée; la confiance enfantine d'où naissent la religion et l'amour était arrachée de son cœur, et sa place fut prise par les répugnances et l'anxiété qui produisent la méfiance et le soupçon, l'opiniâtreté et la dissimulation, l'indifférence pour l'opinion du monde et le mépris des hommes. Les germes de moralité déposés dans l'essence de l'esprit humain étaient étouffés et broyés, et, faute de soin et de culture, ils ne pouvaient produire que des broussailles rabougries, auxquelles d'ordinaire se rattachent et se mêlent des vices de nature diverse. En même temps que son corps, pouvaient se développer énergiquement son esprit et son intelligence; mais l'amour et la fidélité auraient été aussitôt nécessaires pour lui rendre l'appui moral qui forme la base de la vertu et d'un caractère solide. Et Heinrich ne retrouva pas ces soins et cette culture, ni cet amour et cette fidélité. Placé d'abord sous la sévérité inquisitoriale de l'archevêque Hanno, et peut-être parce qu'on voulait corriger dans cet enfant tout ce qui jusqu'alors avait été gâté par une indulgence excessive, traité sinon sans ménagement, du moins et certainement avec dureté, il fut de plus en plus, comme la suite de notre récit le montrera, impliqué dans une nouvelle confusion, et lancé de plus en plus dans la carrière de la corruption morale. C'est ainsi qu'il devint victime de son siècle. Mais son plus grand malheur ne consista pas dans les maux qui fondirent sur lui; il consista dans son désordre, nous dirons plus, dans sa corruption morale, qui, aux yeux du monde et de la postérité, a fait croire qu'il méritait tous ces maux, au point que jusqu'à ce jour même des hommes de bien ont exprimé le jugement le plus dur sur ce prince digne de compassion. Ce furent là les suites de cet acte déplorable.

L'impératrice Agnès fut épouvantée, troublée, étourdie, livrée au désespoir. Jamais peut-être on n'avait vu d'une manière plus frappante combien était misérable, combien était peu de chose la royauté féodale, qui n'avait d'autre base que la fidélité jurée par les vassaux, et d'autre appui que le caractère per-

sonnel de celui qui portait la couronne. Tout à l'heure encore saluée et honorée comme impératrice, comme régente d'un grand empire, l'épouse de Heinrich III se vit tout à coup seule, sans appui, abandonnée. Et ce ne fut pas par un soulèvement, par une de ces grandes révoltes où des forces sauvages se heurtent sans frein et se combattent, que le pouvoir lui fut arraché; non : ce fut par un crime vulgaire, commis par un petit nombre d'hommes, en plein jour, sans honte, sans mystère, sans forces préparées pour assurer le succès. Et la société était à un tel point de dissolution, elle était tellement désorganisée et livrée sans lois efficaces en proie à l'arbitraire des vassaux, que les coupables ne crurent même pas qu'il valait la peine de s'inquiéter de l'impératrice, mais qu'ils laissèrent cette femme infortunée complétement libre d'aller ou de rester, d'agir ou de souffrir à son gré. Mais elle n'osa pas suivre son fils, soit qu'elle pensât en le faisant n'arriver à autre chose qu'à s'exposer avec lui à des dangers, soit que dans sa douleur il lui fût impossible de soutenir la présence des ravisseurs de son enfant. Elle renonça aussitôt, expressément ou tacitement, à toute prétention à la direction des affaires publiques, et se retira dans l'isolement. Bientôt s'éleva en elle la pensée de quitter le monde et de finir ses jours dans un monastère; mais elle repoussa aussi cette pensée, parce qu'elle espérait encore trouver l'occasion d'exercer une influence bienfaisante sur ses enfants et pour ses enfants, sinon comme impératrice et tutrice, du moins comme mère et femme expérimentée (2). Durant plusieurs années elle tint fermement aux principes de dignité et de prérogative royales suivant lesquels elle avait agi; mais lorsque le pape qu'elle avait élevé, Honorius II, eut perdu le siége apostolique, et que l'adversaire de celui-ci, Alexandre II, eut été reconnu comme pape légitime en Italie, dans le Teutschland, dans tout le monde chrétien d'Occident, elle renonça aussi à sa résistance. Elle se rendit au sanctuaire des apôtres, pour recevoir du pape Alexandre le pardon de ses péchés et la bénédiction apostolique, soit qu'elle reconnût dans la marche des choses un jugement de Dieu et qu'elle arrivât par là à la conviction qu'elle avait failli, soit qu'en présence des événements elle fût dominée par la faiblesse ordinaire aux femmes, soit enfin parce que des ecclésiastiques surent lui donner la conviction que l'élévation de Cadolaus à la papauté avait été un crime très-grave contre l'Église. Mais jamais, ni maintenant, ni lorsque son fils eut atteint sa majorité, elle ne resta étrangère aux affaires publiques. Mais sans doute elle obtint à peine de nouveau une grande influence sur le roi son fils, vers qui l'attirait son cœur maternel. Elle vécut treize années encore après l'événement que nous avons raconté, de sorte qu'elle dut souffrir des douleurs infinies. L'homme qui pendant sa régence l'avait approchée de plus près, l'évêque Heinrich d'Augsbourg, fut plus heureux : il quitta la vie deux ans après sa disgrâce.

Enfin, les princes eux-mêmes qui n'avaient pas craint d'exercer, contre l'impératrice Agnès, cette violence sur le jeune roi, ne jouirent pas longtemps de leur œuvre, et peut-être pesa-t-elle plus d'une fois sur leur cœur, lorsqu'ils se virent forcés d'en considérer les suites et de rendre compte de leur vie. Ce qui leur avait semblé facile, tant qu'ils y avaient visé, à savoir l'administration de l'empire, ils le reconnurent pour infiniment difficile, comme impossible même, dès qu'ils crurent y être arrivés. Aucun prince de l'empire, ecclésiastique ou laïque; aucun vassal, puissant ou faible, ne se montra envers eux disposé, nous ne disons pas à obéir à un ordre, à une loi, à une ordonnance, mais même à faire quelque chose en commun pour l'empire, pour la patrie, pour un intérêt social quel qu'il fût; mais tous se livrèrent à leurs passions, comme ils leur en avaient donné l'exemple. Ceux qui peut-être avaient été dans le secret, et qui avaient donné leur assentiment à l'entreprise avant qu'elle fût accomplie, crurent désormais, après qu'elle eut réussi, pouvoir exiger la récompense de leur adhésion et de leur discrétion. Ils empiétèrent, tirèrent à eux tout ce qu'ils purent atteindre, et agirent à leur gré pour satisfaire d'anciennes passions ou de nouveaux désirs. D'autre part ceux auxquels le plan était resté inconnu, et qui en conséquence furent surpris par la nouvelle de l'événement, se sentirent vexés et lésés; il était impossible qu'ils fussent disposés à reconnaître l'autorité à ceux qui s'en étaient violemment emparés. Par mécontentement, par jalousie et par envie, ils prirent donc une position qui, si elle n'était pas décidément hostile, était cependant contraire et équivoque; et dans cette position ils cherchèrent à se rendre

aussi forts que possible par leurs propres ressources et par leurs alliances, afin d'être, en cas de besoin, au niveau des circonstances. Ils se séparèrent donc de l'empire, se tinrent à part, et mirent tout en œuvre, la ruse, la violence, les artifices de toute nature, pour augmenter leurs forces. Dès lors il ne resta plus aux auteurs de la conjuration ou aux chefs de l'exécution que de songer également à eux-mêmes pour ne point perdre entièrement le fruit de ce qu'ils avaient fait, si du reste on ne veut pas admettre que dès le principe ils n'avaient agi que dans un but d'intérêt personnel.

Au milieu de circonstances semblables, il peut à peine être question d'un empire teutsch. C'était une idée vide de sens; cet empire n'existait que dans le souvenir, dans l'espérance peut-être aussi, mais certainement il n'existait pas avec sa vie, sa force et sa réalité. Le peuple teutsch existait, mais comme morcelé et dispersé. Sans doute l'ancien esprit n'avait pas disparu, qui avait inspiré à tous les Teutschs leur caractère propre; sans doute aussi cette force ne s'était pas retirée des Teutschs, par laquelle ils étaient devenus l'effroi et l'admiration du monde; pas plus que ces idées pieuses et cet amour de la liberté qui leur avaient assuré l'estime et la gloire, et qui avaient rendu leur nom grand parmi les peuples; sans doute agissait encore sur les Teutschs et les poussait cette ineffable tendance à l'union, à l'unité, à une patrie: mais cet esprit ne trouvait ni foyer ni but à ses efforts; cette force se dissipait en essais isolés; l'amour de la liberté devait, parce qu'il ne se présentait rien de commun, se changer en intérêt personnel et en égoïsme grossier; et quant à la tendance dont nous avons parlé, il ne se trouvait rien vers quoi elle pût se diriger, si ce n'est l'autorité royale, qui, tenant à peine à un enfant, glissait comme une ombre fugitive sur le sol de la patrie. De l'Eider et des deux mers aux Alpes, de l'Escaut et de la Meuse à l'Elbe et à l'Oder, le pays était rempli de discordes et de colères, de dissensions et de haines, de guerres privées et de crimes. Des passions diverses se pressaient dans un cruel désordre, et répandaient partout le malheur et les désastres. Le faible seul demandait de l'ordre et des lois; mais quiconque trouvait une occasion pour laquelle ses forces semblaient suffisantes, ne manquait pas d'en profiter pour acquérir de l'autorité et de la force, des richesses et de la puissance, s'inquiétant fort peu des voies et des moyens.

Selon la nature des choses, il ne peut exister d'histoire pour un tel siècle. Le plus grand homme même, doué de toutes les qualités d'un habile historien, pur et libre de passion et de partialité, aurait été hors d'état de trouver un point de vue assez élevé duquel il pût saisir l'ensemble des événements; et eût-il réussi à saisir cet ensemble, il n'eût jamais tenté de l'exposer. Car l'histoire ne trouve son terrain que là où il se montre de l'intelligence dans la vie des hommes, là où les actions sont dirigées vers un but déterminé, et peuvent par conséquent être jugées d'après le but et les moyens; là où il s'agit de quelque chose de bon ou de grand, dont la pensée pénètre les événements, et leur assure l'intérêt de l'esprit et du cœur: mais là où la scène n'est remplie que par le choc de mesquines passions, de sauvages désirs, et d'appétits dévorants, elle recule avec dégoût, parce qu'elle déploierait en vain son art. Et les hommes pour qui, dans ce siècle, ç'a été un besoin de consigner quelques faits pour ne pas laisser les générations à venir dans une complète ignorance, n'étaient nullement doués des qualités qui font l'habile historien. Pauvres en connaissances de toute nature, sans principes sur la vie sociale des peuples et sur son importance, obscurs dans leurs idées sur les rapports de la société civile avec la société ecclésiastique, dominés par la foi, la superstition, les erreurs et les préjugés de leur temps, ni excités ni éclairés par un actif commerce intellectuel, tantôt éloignés des faits par leur position, tantôt impliqués dans les événements, et par conséquent n'étant pas à l'abri de la partialité, étrangers enfin à la nature et au but de l'histoire, dépourvus d'une vive intelligence des choses, et des qualités qui permettent de les exposer clairement, voilà comment ils se trouvaient au milieu de l'agitation des choses. Ils ne voyaient que ce qui se passait près d'eux, ne recevaient sur les événements accomplis au loin que des indications partielles et incohérentes, choisissaient dans la masse ce qui, par une raison ou par une autre, leur semblait digne de mémoire, et plaçaient dans leurs livres, par simple conjecture, à la suite l'un de l'autre, et sous la première année venue, les faits qu'ils avaient ainsi choisis, sans s'inquiéter des antécédents ni des conséquences, de l'in-

fluence de tel événement ou de tel autre. Il est impossible, en conséquence, au critique moderne, non-seulement d'exposer la marche des choses et d'éclaircir ce qui est confus, mais même de placer les événements dont on nous a conservé quelque souvenir, dans l'ordre où ils se sont réellement passés. Il ne peut citer que des faits détachés, et ne rencontre que des probabilités.

CHAPITRE IV.

LES ARCHEVÊQUES ADALBERT ET HANNO, CHARGÉS DE L'ÉDUCATION DU ROI ET DE L'ADMINISTRATION DE L'EMPIRE. — ABUS DE LA FORCE ET TERRIBLES BOULEVERSEMENTS.

De l'an 1062 à l'an 1065.

Les princes qui s'étaient chargés d'arracher le jeune roi à sa mère paraissent avoir été résolus, sans doute d'après une convention faite avec leurs complices, à prendre eux-mêmes le gouvernement de l'empire; et, dans le fait, ils exécutèrent leur résolution. Hanno de Cologne et Otto de Nordheim se posèrent en régents. L'archevêque semblait représenter l'ordre ecclésiastique, et le duc l'ordre laïque; de sorte qu'ils pouvaient espérer tranquilliser, par cette mesure, le clergé aussi bien que le monde des vassaux. Mais bientôt on vit combien ils s'étaient trompés. Ils ne virent partout que discorde et inimitié, que résistance et colère. Il paraît que dans leur embarras ils prirent deux mesures qui devaient réconcilier les esprits ou leur donner le change : d'abord une cour fut rétablie pour le jeune prince, et par là fut répandue l'apparence que le roi n'était pas privé de sa liberté, et qu'en somme il ne s'était passé rien autre chose qu'un changement dans les personnes chargées de diriger les affaires publiques; en second lieu, il fut établi et proclamé comme principe que l'évêque dans le diocèse duquel le roi se trouvait serait chargé de veiller sur son éducation, de conduire les affaires publiques, et de pourvoir en somme à ce que l'intérêt public ne reçût aucun dommage.

Ces deux ordonnances n'avaient évidemment qu'un seul et même but. Elles devaient effacer ce qu'il y avait d'odieux dans la violence de Kaiserswerth, et donner du moins à cet acte un air de désintéressement et de patriotisme; elles devaient désarmer l'envie et ramener la confiance dans les âmes ébranlées. Mais ces ordonnances eurent toutes deux un effet qui déjoua les calculs de leurs auteurs.

La cour du jeune roi en effet, selon l'antique usage, fut transportée tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, et les grandes fêtes de l'Église en particulier furent célébrées en des localités différentes et considérables. Mais par là beaucoup d'hommes, ecclésiastiques et laïques, eurent occasion d'approcher du roi; et l'accès auprès de sa personne ne pouvait être refusé même à sa mère, l'impératrice Agnès, si l'on ne voulait empirer ce que l'on avait en vue de réparer. Sans doute on pouvait surveiller de près le jeune roi, l'entourer d'un espionnage sévère, et employer tous les moyens imaginables pour empêcher qu'il n'arrivât à ses oreilles quelque chose que l'on désirait tenir secret à son égard : mais l'enfant avait été poussé plus avant que ne le comportait son âge; il était devenu pénétrant par la méfiance que l'on avait jetée dans son cœur et par la crainte de nouvelles violences, qui dut assurément rester dans son âme. Il devait devenir très-difficile d'éloigner du roi toute conversation, toute insinuation; et, lors même que l'on y eût réussi, des allusions de toute espèce, des marques d'intérêt et de compassion, de consolation et de promesse, d'indignation et de colère, ne pouvaient être soustraites à ses regards. Et lors même qu'il eût été possible de l'isoler, au milieu du commerce matériel avec le monde, de tout commerce intellectuel avec son entourage, il était pourtant dans la nature des choses que parmi les hommes de vues et de tendances diverses réunis à sa cour, il existât des conférences et des réunions; qu'il se formât une agitation et des menées secrètes, auxquelles sans doute le jeune roi pouvait rester étranger, mais dont il était néanmoins toujours le point central.

Mais en même temps il se passa tout près du roi, et sous ses yeux mêmes, des choses d'une nature si odieuse, qu'elles auraient rendu évidente même à lui, à un enfant, la dissolution de tout droit, et qu'elles lui eussent montré sous le jour le plus lumineux les infamies des princes, lors même que l'on ne tiendrait pas compte des cris passionnés qui s'élevaient de tous côtés, des plaintes et des récriminations qui retentissaient à ses oreilles, et qui devaient

lui faire connaître les véritables causes de cette décadence.

Le jour de Noël de l'an 1062 la cour se trouvait à Goslar. Pour vêpres, où l'empereur voulut aussi assister, les siéges devaient être disposés dans l'église pour les évêques et les abbés présents. Il s'éleva une question de préséance entre le camérier de Hezelo, évêque de Hildesheim, et le camérier de Widerad, abbé de Fulda. Selon un ancien usage, en effet, l'abbé de Fulda, dans toute assemblée d'ecclésiastiques, siégeait d'ordinaire à côté de l'archevêque de Mayence. Dans l'opinion de l'abbé, une longue habitude avait fait un droit de cette coutume. L'évêque de Hildesheim lui contesta ce droit, non en principe, il est vrai, mais pour cette circonstance seulement. Car Goslar appartenait au diocèse de cet évêque ; et dans son diocèse, disait Hezelo, personne, si ce n'était l'archevêque, ne devait occuper une place supérieure à la sienne (1). De là une discussion entre les gens des deux prêtres sur la place de leurs siéges. On en vint à une altercation, puis aux coups, et l'on en aurait appelé aux armes, si le duc de Bavière, Otto de Nordheim, n'était intervenu comme administrateur de l'empire, et n'avait maintenu le droit de la coutume. Mais sa sentence ne fit qu'étouffer pour un instant cette affaire sans la terminer ni la faire oublier. L'évêque de Hildesheim ne respirait que vengeance, et l'occasion de se satisfaire ne tarda pas à s'offrir à lui. Le roi célébra encore à Goslar la Pentecôte suivante. Là le prélat, bien préparé d'avance, reprit la querelle. Ses camériers élevèrent, comme la première fois, leurs prétentions; les camériers de l'abbé de Fulda opposèrent la même résistance. De là une nouvelle altercation dans l'église. Tout à coup Ekbert, comte de Brunswick, vint avec des hommes armés se jeter à travers cette dispute, non pour séparer les partis, mais pour soutenir la cause de l'évêque de Hildesheim. Ekbert était un de ceux qui avaient pris part à l'action de Kaiserswerth. Avait-il eu à se plaindre de ses complices, et en particulier du duc Otto de Bavière, qui avait pris fait et cause pour l'abbé de Fulda ; ou bien avait-il cru, en sa qualité de Saxon, devoir se lever pour l'évêque saxon ; ou bien encore fut-il gagné par d'autres moyens? c'est ce qui est incertain. Il s'était tenu caché derrière l'autel avec ses hommes d'armes, et il s'élança de cette embuscade pour se jeter sur les gens de l'abbé de Fulda à coups de poing et de bâton. Il vint facilement à bout de ces hommes épouvantés; les uns furent étendus à terre, les autres chassés de l'église. Ceux qui purent se sauver crièrent aux armes et demandèrent vengeance. Aussitôt des hommes de la suite de l'abbé, qui avaient les armes à la main, se précipitèrent en troupe serrée dans l'église, et commencèrent, au milieu du chœur des frères qui chantaient des psaumes, une lutte cruelle contre Ekbert et les siens. Les chants sacrés furent réduits au silence par le tumulte des combattants, par le cliquetis des armes, par les cris de douleur des blessés et des combattants. Le sang versé d'une manière si impie rejaillit jusque sur les autels du Seigneur. Le farouche évêque Hezelo se tenait hors de la portée des armes, et de sa cachette il faisait retentir sa voix comme une trompette, pour exhorter ses amis à combattre vaillamment ; la sainteté du lieu, criait-il, ne devait pas les effrayer ; il leur donnait l'absolution de leurs péchés. Le roi Heinrich, témoin malheureux et désarmé de cette scène atroce, éleva dans sa douleur sa voix enfantine ; et, au nom de la majesté du trône royal, il rappela les combattants à l'ordre et à la tranquillité. Non-seulement ces furieux ne firent aucune attention à sa parole, mais il paraît même qu'elle redoubla leur rage et la tourna contre lui-même ; car il ne fut qu'avec peine arraché de ce tumulte. Enfin les hommes de Fulda, venus au combat sans s'y être préparés d'avance, furent chassés de l'église par leurs adversaires, qui avaient pris toutes leurs mesures, et les portes du temple furent fermées. Mais la nuit seule mit fin à l'attaque comme à la défense.

Le lendemain une enquête fut commencée sur cette scène affreuse ; et dans cette procédure se révéla de nouveau toute l'anarchie de l'époque. Le comte Ekbert avait commencé cette œuvre de sang ; c'était sur lui, comme sur l'auteur de cette infamie, que pesait la plus grave accusation. Mais l'archevêque Hanno et le duc Otto, se rappelant les services qu'Ekbert leur avait rendus, craignant peut-être aussi que, poussé aux extrémités, il ne révélât des choses qu'ils désiraient tenir cachées, crurent peut-être avoir trouvé une occasion favorable de le ramener à eux. On fit donc valoir sa parenté avec le roi ; on ajouta que précédemment il avait combattu

pour le roi et risqué sa vie pour sauver ce prince. Il fut en conséquence renvoyé absous de toute accusation. Par là même la faute fut rejetée sur l'abbé de Fulda : il fut choisi pour victime expiatoire d'un si grand crime. Tous tombèrent avec un égal acharnement sur lui comme sur l'auteur du désordre ; et l'on trouva la preuve qu'il avait prémédité cette querelle et ce combat, dans cette circonstance qu'il était venu à Goslar avec une suite plus nombreuse que d'habitude. Il paraît, il est vrai, que cet abbé était un homme dur, avide et avare, et que pour cette raison il s'était fait beaucoup d'ennemis ; mais ces défauts ou ces vices étaient si communs à cette époque, qu'ils n'expliquent pas la haine qu'on lui montra généralement. Il est donc vraisemblable qu'outre le désir de tirer d'embarras le comte Ekbert, ce déchaînement eut encore pour motif d'abord la haine générale que les grands seigneurs, ecclésiastiques comme laïques, nourrissaient contre les moines, en partie à cause de la grande autorité dont ceux-ci jouissaient parmi le petit peuple, en partie à cause des biens considérables que les monastères avaient su attirer à eux (2) ; ensuite la jalousie que l'on avait conçue particulièrement contre le couvent de Fulda, moins à cause de la grande renommée que s'étaient acquise les moines savants qu'il renfermait dans son sein, qu'à cause des grandes richesses que cette renommée avait values à ce monastère. L'évêque Hezelo de Hildesheim, à la vue de ces dispositions hostiles contre l'abbé, crut devoir jouer le premier rôle dans les persécutions qu'on lui préparait. Il demanda satisfaction pour la souillure imprimée à son église ; et, en attendant cette satisfaction, il brandit le glaive de l'esprit contre tous ceux de Fulda qui étaient tombés sous l'épée de ses amis, pour perdre aussi leurs âmes, et il les exclut par sa malédiction de la communauté des bienheureux, de même qu'il retrancha de la communauté de l'Eglise ceux qui avaient survécu. Il ne resta plus à l'abbé, attaqué et pressé de tous côtés, d'autre moyen d'échapper à sa ruine, que d'apaiser ses ennemis et ses persécuteurs en leur prodiguant les richesses du monastère de Fulda, puisque l'innocence et la loi ne le protégeaient pas. On ne sait pas à quelle somme se montèrent les extorsions qu'il dut subir, ni combien de personnes se partagèrent cette proie ; mais Fulda, qui jusqu'alors l'avait emporté en possessions et en puissance sur toutes les abbayes du Teutschland et de France, devint pauvre suivant les idées de ce temps ; et l'insolence des spoliateurs alla si loin, qu'ils jetèrent une part du butin au jeune roi lui-même, pour le rendre complice de leur crime. Et les suites de cette scène ne furent ni moins dégoûtantes, ni moins odieuses que la scène elle-même. Précipité du faîte de son ancienne grandeur, l'abbé ne trouva plus, à son retour à Fulda, que désobéissance, haine, esprit de résistance, et bien plus, révolte ouverte. Enfin, après plusieurs événements criminels, Hanno de Cologne et Otto de Nordheim s'intéressèrent à lui. Leur assistance lui donna la force nécessaire pour réduire ses ennemis à la soumission ; et lorsqu'enfin il eut remporté la victoire, il ne se rappela ni ses propres souffrances ni l'honneur de son couvent, et se conduisit envers ses moines et ses sujets avec la même dureté arrogante et la même cruauté qu'il avait éprouvées de plus forts que lui. Des choses de cette nature n'étaient pas propres à former le cœur du jeune roi, à lui inspirer de l'estime pour les hommes, l'amour du droit et de la justice, à le faire rentrer en général dans la carrière morale d'où on l'avait violemment arraché ; elles n'étaient pas plus propres à rapprocher du but que les administrateurs de l'empire avaient sans aucun doute espéré atteindre en rétablissant la cour du roi.

Les suites de leur seconde mesure tournèrent aussi contre leur attente. La disposition en vertu de laquelle l'évêque dans le diocèse de qui le roi se trouvait devait veiller à son éducation et prendre la direction des affaires publiques, exerça peut-être sur quelques-uns une influence favorable, parce qu'elle semblait témoigner du désintéressement de l'archevêque Hanno et de ses collègues ; mais chez d'autres aussi *elle* éveilla l'ambition, et les excita à tenter d'éprouver la vérité de cet engagement. Mais de tous les évêques de l'empire nul ne sentait plus vivement cette tentation qu'Adalbert, archevêque de Brême, homme dont Hanno ne pouvait tenir peu de compte, parce qu'il était aussi dangereux ennemi que douteux ami.

Adalbert, dont nous avons fait connaître ailleurs le caractère et les mœurs, s'était efforcé, du temps de Heinrich III, de mettre à exécution, par des moyens grandioses, de grands projets ; et, bien que peut-être dans ses actes et dans ses allures il eût montré et sou-

tenu le caractère d'un prince séculier plutôt que celui d'un pasteur de l'Église, il avait su pourtant conserver les dehors d'un prêtre pieux, vertueux et zélé, et il s'était fait un nom respecté et sans doute aussi redouté de près comme de loin. La faveur du puissant empereur et le bon accord qui avait existé entre Heinrich III et le pape Léon IX, l'avaient protégé et poussé fort avant dans la carrière qui devait le conduire à son but. Mais il avait été arrêté dans ses entreprises par la mort de l'empereur et du pape. Car l'inimitié des Billung s'était aussitôt élevée menaçante contre lui; et, bien que dans le principe le chef de cette maison, le duc Bernhard II de Saxe, s'abstînt de violences ouvertes, parce qu'enfin peut-être dans son âge avancé il tournait quelquefois ses regards vers l'éternité, il se fit toutefois vraisemblablement assez de choses pour entraver et paralyser le prélat. Il paraît aussi que l'archevêque, appréciant le faible gouvernement de l'empire et le grand désordre des relations, se rapprocha du vieux duc, et que non-seulement il rechercha, mais encore qu'il réalisa une réconciliation avec lui : car il accompagna le duc dans une expédition contre les Frisons, laquelle fut entreprise parce que les Frisons ne voulaient pas payer les lourdes contributions que ce prince avare exigeait d'eux. Adalbert espérait amener un accommodement par son intervention (3). Les Frisons aussi offrirent une somme considérable. Mais comme le duc, comptant avec orgueil sur ses troupes, ne tint compte ni des prières des Frisons ni des paroles conciliantes de l'archevêque, comme au contraire il persista dans ses prétentions exagérées, l'esprit de liberté inné chez les Frisons monta jusqu'à la colère et à la rage. Ils prirent les armes, se jetèrent avec fureur sur le camp où se tenaient les forces combinées de l'archevêque et du duc, s'en emparèrent, mirent en fuite les guerriers des deux princes et firent un riche butin. Mais la perte même qu'Adalbert avait essuyée en cette circonstance ne lui concilia point les Billung; bien plus, le mauvais succès de l'entreprise contre les Frisons paraît avoir éveillé de nouvelles passions, parce que l'on attribuait peut-être ce mauvais succès à la conduite de l'archevêque. Le vieux duc Bernhard, connaissant les dispositions de ses fils, les avertit, il est vrai, et les engagea à respecter l'église de Brême et son pasteur; mais ses avis et ses exhortations furent inutiles. Avant même sa mort, arrivée l'an 1059, ses fils, le duc Ordolf et le comte Hermann, commencèrent une guerre privée terrible de pillage et de vengeance contre l'archevêque, le premier par la force ouverte et par de sauvages dévastations, le second par des encouragements secrets; et cette guerre privée fut continuée après la mort du duc Bernhard. L'archevêque recourut à ses armes spirituelles et frappa d'excommunication le duc Ordolf; mais le succès démentit son attente. Il adressa ses doléances à la cour du roi; mais de ce côté encore il n'obtint aucun secours. Vraisemblablement l'impératrice Agnès ne voulut pas blesser le nouveau duc de Saxe, parce qu'elle connaissait bien l'antipathie du peuple saxon; peut-être aussi son conseiller, l'évêque Heinrich d'Augsbourg, nourrissait-il quelque jalousie contre le luxe et l'arrogance du prêtre de Brême : quoi qu'il en soit, on tint peu de compte de ses griefs, et on assure qu'il fut tourné en dérision à la cour. Alors il ne resta plus guère à l'archevêque d'autre moyen d'échapper à sa perte que de se réconcilier avec la maison des Billung. Pour préparer et amener cette réconciliation, il chercha à faire entrer à son service le comte Hermann; il chercha à le décider à devenir son vassal. Et comme il offrit vraisemblablement à ce prince des domaines considérables, Hermann se rendit. Par là sans doute le duc Ordolf ne fut ni gagné ni apaisé; mais son propre frère du moins se tint désormais contre lui pour la défense de l'église de Brême, et Adalbert fut mis dans une position où il avait bien moins besoin qu'auparavant de la cour du roi.

Ce changement arriva vers le même temps où Hanno de Cologne et Otto de Nordheim se saisirent du gouvernement de l'empire après l'enlèvement du jeune roi. L'archevêque Adalbert, dans sa nouvelle position, devait sembler singulièrement dangereux à ces deux princes. Ils ne pouvaient se fier aux Billung ni aux Saxons en général; car ceux-ci probablement n'étaient pas seulement indignés contre les hommes qui vivaient à la cour ou étaient investis de grands gouvernements, mais ils nourrissaient encore une haine amère contre la maison royale elle-même. Or, si maintenant il se faisait une réconciliation complète entre l'archevêque de Brême et la maison de Billung, et si précisément par là tous les Saxons se trouvaient unis, on devait redouter une révolte

dont personne ne pouvait calculer les suites. Il fallait donc, pour cette raison, prévenir cette réconciliation; et, pour la prévenir, il semble que Hanno, laissant de côté de vieilles querelles entre son église et celle de Brême, s'adressa à Adalbert pour l'associer à l'œuvre qu'il avait audacieusement entreprise, mais qui peut-être pesait lourdement sur ses épaules. Les négociations entre les deux prêtres, auxquelles probablement Otto de Nordheim participa aussi, sont inconnues; et l'on ne connaît pas davantage la marche des choses. Mais ce qui favorisa, à ce qu'il semble, ces négociations, c'est que Hanno abandonna au duc Ordolf la forteresse de Ratzebourg, pour éveiller dans l'esprit de l'archevêque Adalbert la crainte que, dans le cas où il refuserait de tendre amicalement la main, on ne se réconciliât avec la maison de Billung, et que par là on ne le mît, lui, l'archevêque, dans le plus grand danger. Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que malgré toute leur haine, et vraisemblablement avec l'assentiment du duc Otto de Bavière, Hanno et Adalbert tombèrent d'accord, qu'ils se firent des concessions réciproques, et qu'en partie ils se prêtèrent dès lors, et en partie se promirent pour l'avenir un appui mutuel pour leurs vœux les plus chers. C'est ce que prouve leur conduite l'un envers l'autre. Quant aux affaires, ils semblent se les être partagées de telle sorte, que Hanno conserva le gouvernement de l'empire avec le duc de Bavière, et qu'Adalbert fut chargé du soin de l'éducation du jeune roi. C'est du moins la position où on les voit l'un à côté de l'autre dans la suite des événements, et vraisemblablement le fin et adroit Adalbert avait fait en sorte qu'il en fût ainsi. Le rude et sévère Hanno eût difficilement laissé tomber de ses mains les rênes dont il s'était une fois saisi, et peut-être, dans les embarras de la vie, la surveillance sur le jeune roi n'était-elle pas pour lui un médiocre fardeau. Adalbert, au contraire, lui laissa sans doute, en paroles du moins, et pour le moment, d'autant plus volontiers un pouvoir envié, qu'il était plus facile de prévoir que ce pouvoir ne serait pas de longue durée. Car, bien qu'il ne réussît pas (ce qui arriva bientôt) à lui arracher ce pouvoir, il fallait bien qu'il respirât à la majorité du roi; et Adalbert pouvait bien espérer qu'il serait assez heureux pour produire sur la jeune âme du roi une impression telle, qu'il lui deviendrait de plus en plus indispensable. Il donna peu pour obtenir beaucoup, et conçut de vastes projets. Sans doute il est impossible de dire à quelle hauteur ses pensées s'élevèrent; il est également vraisemblable que son imagination le mena toujours plus loin à mesure qu'une tentative réussissait. Mais ce qui ne peut guère être révoqué en doute, c'est que ses conceptions s'étendirent dans l'infini; que ses désirs eurent à la fois pour but la domination dans l'empire sous le nom du roi et le siége pontifical.

Pour la première fois le roi joue un rôle, sous la surveillance de l'archevêque de Brême, dans une expédition en Hongrie, entreprise l'an 1063. En Hongrie, comme nous l'avons raconté plus haut, Béla était devenu roi après que son frère André eut péri devant lui dans le tumulte du combat; et Salomon, fils d'André, n'avait pu échapper à sa perte qu'en *s'enfuyant* dans le Teutschland. Mais, dans l'année indiquée, Béla périt sous les ruines d'un édifice qui s'écroula pendant qu'il s'y trouvait. Cette mort soudaine fut-elle considérée par les Hongrois comme une punition de Dieu, parce que Béla était arrivé au trône par une guerre civile, par une guerre contre son frère, et en passant sur le cadavre de celui-ci? ou bien les Hongrois, connaissant mal la situation du Teutschland, redoutèrent-ils une guerre qui serait entreprise par les Teutschs pour le jeune prince Salomon? c'est ce qu'on ne peut décider. Ce qui est certain, c'est que Geisa, fils de Béla, et ses frères, envoyèrent une ambassade à la cour du roi des Teutschs, avec la déclaration qu'ils étaient prêts à reconnaître le jeune prince Salomon pour leur roi et à lui être fidèlement soumis, s'il confirmait les honneurs auxquels ils avaient droit par leur naissance et par leurs services. Des envoyés des grands seigneurs de Hongrie parlèrent dans le même sens. Ces offres furent acceptées à la cour du roi. En conséquence, le jeune roi Salomon fut marié à la sœur de Heinrich IV, qui depuis longtemps lui était destinée pour épouse; et une armée composée de Bavarois, vraisemblablement sous les ordres du duc Otto, et de vassaux d'Adalbert, fut mise sous les armes pour accompagner le roi de Hongrie dans son royaume et le placer sur son trône. Cette expédition n'était pas une entreprise dangereuse; on la considéra comme d'autant plus convenable, que le roi des Teutschs lui-même ramenait le roi des Hongrois, son

beau-frère ; et cela se fit. L'archevêque Adalbert accompagna le roi, son élève, et tout se termina sans malheur et sans danger. Mais, dans cette campagne d'ostentation plutôt que de gloire, Adalbert se montra au jeune roi dans toute sa magnificence. Lui, cet homme si beau, parut avec tout l'éclat d'un prince, fin, tendre, adroit, plein d'intelligence et d'esprit, affable, digne d'être aimé, sensible aux plaisirs, inventif dans les jouissances ; en même temps rempli de sollicitude pour le jeune roi, prévenant, indulgent, dévoné de parole et de fait, et pénétré du plus fidèle respect pour la dignité royale. Il ne pouvait en être autrement ; une telle apparition dut faire sur le jeune roi une impression profonde et durable ; elle dut l'éblouir d'autant plus, qu'il avait éprouvé plus de répugnance pour les manières peu amicales et la froide vertu de l'archevêque Hanno. Ses pas incertains avaient besoin d'une direction ferme ; il fallait à son cœur déchiré de bienveillantes consolations. Adalbert semblait lui assurer ce qui lui manquait. Il se jeta donc avec la ténacité d'un enfant dans les bras d'un tel homme, et s'attacha à lui comme à une colonne inébranlable.

L'archevêque Adalbert revint de Hongrie avec la conviction qu'il avait gagné le roi, et qu'en les employant selon les progrès de son âge, il le tiendrait sans réserve entre ses mains, par les mêmes moyens qui lui avaient valu son affection. Maintenant le roi était empêché par sa jeunesse de s'inquiéter de l'empire et du trône. Mais les années de l'enfance s'écoulaient. Il fallait donc veiller à ce que le roi, lorsque ces années seraient passées, ne songeât pas non plus à l'empire, mais restât de plus en plus en la main qui désormais l'avait saisi. Il fallait que ses yeux restassent aveuglés, sa tête en désordre, son cœur étranger à tous les sentiments moraux. Et, pour arriver à ce but, que fallait-il de plus à un homme si jeune, et si ébranlé dans ses jeunes sensations, que l'oisiveté, la satisfaction de tous ses caprices et de toutes ses fantaisies, une agitation désordonnée, des jouissances toujours variées, et l'exagération dans les plaisirs des sens ? Que lui fallait-il de plus, qu'y ajouter le mépris de toutes les relations morales de la vie, la dérision de tout ce qu'il y a de respectable et de saint, la flatterie, la platitude, et des discours ampoulés sur la sublimité de la dignité royale et du trône royal ?

Sans doute, pour l'honneur de la nature humaine, on serait disposé à admettre volontiers que l'archevêque Adalbert ne voulut nullement la corruption morale du roi ; on accordera même volontiers que sa conduite envers le jeune roi résulta, dans le principe, d'un sentiment d'humanité et de bienveillance, d'une douce pitié pour un enfant malheureux, d'un souvenir reconnaissant pour son père auquel il devait beaucoup, et du désir honorable d'adoucir les douleurs d'une mère qui lui était bien connue. Mais ce qui, dans l'origine, avait pu être bon et honorable, devint bientôt mauvais et désastreux dans l'application ; et, d'après toutes les données qui nous ont été transmises, il est difficile que l'on calomnie l'archevêque en lui attribuant le dessein d'amener le roi à n'éprouver que du dégoût pour les affaires publiques et pour l'administration de l'empire, afin qu'il eût toujours besoin d'un homme qu'il dût suivre aveuglément, et afin que, pour vivre et jouir à son gré, il ne pût trouver cet homme que dans l'archevêque lui-même. Ce qui, d'après les documents de cette époque, ne souffre pas non plus de doute, c'est qu'Adalbert alla toujours plus avant, et s'éloigna de plus en plus de la carrière de la justice, de la vérité et de la loyauté, jusqu'à ce qu'il eut perdu lui-même tout appui moral et corrompu le roi. Et bien qu'on ne puisse nier qu'ici encore une grande partie de la faute retombe sur les circonstances, et que l'archevêque ne fut amené à beaucoup de choses qu'il fit ou souffrit que par embarras, par indignation et par colère, parce qu'il ne rencontrait partout que haine, envie et inimitié ; cependant on ne peut pas nier non plus qu'Adalbert ne fut plus désormais ce qu'il avait été aux jours passés. De toutes les respectables vertus d'un prêtre, il lui en restait à peine une encore, la compassion pour les malheureux ; et cette vertu elle-même ne se manifestait point chez lui par la commisération et la consolation, mais par la prodigalité d'un prince, au moyen de laquelle il ne cherchait qu'à éloigner de lui des impressions gênantes ; et de toutes les qualités par lesquelles il s'était acquis jadis la bienveillance de Heinrich III, il ne lui restait plus que l'écorce, l'extérieur, l'adresse et l'élégance des manières. Ses vues élevées, qui avaient fait autrefois son ornement et son honneur, s'étaient transformées en une vanité intolérable, de telle sorte qu'il semblait ne se complaire que dans la contemplation de sa propre grandeur. Qui-

conque était au-dessus de lui était l'objet de sa haine; quiconque se présentait son égal était persécuté. Tous ceux qui étaient éminents ou cherchaient à le devenir étaient frappés par sa mordante ironie, et cette ironie pouvait souvent faire une plaie d'autant plus profonde, qu'elle exprimait mieux la vérité. Une seule chose pouvait arrêter son dédain, adoucir sa dureté, calmer son orgueil, c'était un entier dévoûment, l'humilité, les génuflexions, la flatterie de l'animal domestique : et lui-même à son tour prodiguait au roi les témoignages qu'il recevait si volontiers de chacun, des petits et des grands, des ecclésiastiques et des laïques.

Parmi les jeunes gens dont il entourait le roi, ou que du moins il souffrait autour de lui, figurait au premier rang un comte Wernher. C'était un personnage arrogant et audacieux, pour qui la vie était une plaisanterie, et des jouissances brutales le bien suprême. Il était entièrement propre à exciter dans le cœur du roi de nouveaux besoins et à y éveiller de nouveaux désirs; et précisément pour cette raison Adalbert devenait de plus en plus nécessaire au roi, parce que de lui seul il pouvait attendre la satisfaction et l'assouvissement de ses passions. Dans les premiers temps, les plaisirs auxquels se livra le royal adolescent, et auxquels on le poussa, ne furent peut-être pas précisément d'une nature immorale; mais le mal fut que par un excès de prévenance on l'accoutuma à l'inconstance, à l'impatience, à un emportement sans frein, et que par là il perdit l'énergie nécessaire pour se rendre maître de ses désirs sensuels. De plus, les grandes dépenses exigées par cet empressement à les satisfaire, la variété dans les jouissances, l'éclat de la suite avec laquelle Adalbert se montrait à la cour, la magnificence dont il s'entourait, les édifices et les grandes constructions qu'il entreprenait contre la nature du terrain (3), comme actes nécessaires de la magnificence qui convient aux princes, eurent des suites désastreuses. Bientôt l'archevêque manqua d'argent, et il ne fallait pas en manquer s'il ne voulait pas renoncer au but qu'il se proposait, d'enchaîner le roi à sa volonté. Il dut mettre la plus grande attention à augmenter ses revenus. Les exactions qu'il put se permettre envers ses sujets ne suffirent pas. Il se commença un imprudent commerce d'évêchés et d'abbayes et de toutes les dignités ecclésiastiques et laïques, et l'on imposa silence aux lois à prix d'argent; mais cette source elle-même, bien qu'elle ne se tarit pas, ne coulait pas assez riche. Il ne lui resta plus d'autre ressource que d'acquérir de nouvelles possessions et d'étendre davantage son pouvoir. Ce moyen toutefois ne semblait pouvoir être employé que si les autres princes de l'empire, ecclésiastiques et laïques, qui étaient le plus à redouter, obtenaient également un accroissement de leurs domaines, et étaient amenés par là à tout permettre et à se taire, en particulier les archevêques de Cologne et de Mayence, et les ducs Otto de Bavière et Rûdolf de Souabe : car l'inimitié d'Adalbert contre les Billung durait toujours, et il croyait pouvoir se passer d'eux s'il était sûr des autres. Il ne manquait pas non plus, à ce qu'il semblait, de terres et de gens. Le sort de l'abbé Widerad de Fulda avait bien prouvé que les riches abbayes n'avaient point d'amis, et que les ecclésiastiques et les laïques étaient également avides de leurs possessions. En conséquence, il fut établi en principe que les biens des abbayes étaient des biens royaux dont l'administration était confiée aux abbés, et que pour cette raison le roi avait contre les abbés les mêmes droits qui lui étaient reconnus contre les administrateurs d'autres domaines royaux. La justesse de ce principe fut-elle reconnue ou non par les princes ecclésiastiques et laïques avec lesquels Adalbert s'entendit? cela est incertain; mais ce qui est hors de doute, c'est que les princes que nous venons de nommer, et d'autres avec eux, s'entendirent et avec Adalbert et entre eux, et que tous, comme ils l'avaient fait précédemment déjà pendant l'administration de l'impératrice Agnès, usurpèrent maintenant avec une égale avidité, et s'emparèrent de tout ce qu'ils purent prendre. Chacun obtint donc ce qui lui était le plus cher ou le plus commode, des abbayes, des villages, des domaines, des priviléges, comme toujours. Les deux ducs de Bavière et de Souabe reçurent chacun une abbaye; Otto, Altaich, Rudolf, Kempten. Les évêques de Saltzbourg, Freisingen, Bamberg, Magdbourg, Halberstadt, Minden, ne s'en tirèrent pas les mains vides. A l'archevêque de Mayence, nommé Sigefrid, homme d'une insatiable cupidité, on jeta l'abbaye de Seligenstadt. L'évêque de Spire obtint deux abbayes; l'évêque de Bamberg eut Forchheim avec de grands domaines. Le corrupteur du roi, le comte Wernher, ne fut pas non plus oublié : on lui donna une villa,

Kirchberg, appartenant à l'abbaye de Hersfeld, et il l'accepta avec une ironie amère. Mais les chefs, les deux archevêques Hanno et Adalbert, s'occupèrent par-dessus tout de leurs propres intérêts. Hanno savait très-bien unir à sa dévotion sévère le dessein d'enrichir son église et d'agrandir sa maison. Il usurpa de tous côtés avec d'autant plus de précipitation, qu'il était plus difficile de prévoir combien durerait ce temps d'expéditives acquisitions. Il reçut la neuvième partie du trésor royal, sans aucun doute comme juste dédommagement pour les dépenses qu'avait occasionnées l'enlèvement du roi. Il lui fut loisible de porter ses parents et ses amis à des évêchés et à des abbayes, à des charges ecclésiastiques et laïques; et en même temps on lui remit les abbayes de Malmédy, de Saint-Corneille et de Stablo. Adalbert blessait d'une mordante ironie la généralité de ceux qui, comme Hanno, profitaient des circonstances pour agrandir leur propre maison. Comme il se glorifiait lui-même d'une illustre origine, il se tenait libre de ces efforts, et détestait tous ceux qui cherchaient à fonder une race illustre. Son apophthegme était : Rien pour moi et rien pour les miens, mais tout pour mon église et pour mon roi; et en effet il prétendait assurer au roi une fidélité inviolable, et avait coutume de recommander aux autres cette fidélité : car il savait bien que tout ce qu'il gagnait pour son église tournait immédiatement à son propre avantage, et que la fidélité que l'on prouvait au roi dans son sens, devait l'affermir dans la position où il se plaisait tant. Il se fit successivement donner la très-riche abbaye de Lorsch, les abbayes de Corvei et de Goslar, ainsi que quelques domaines monastiques. En même temps ses efforts tendaient à attirer à lui tous les comtés de son diocèse; et, bien que dans ces efforts il rencontrât de grands obstacles, il réussit pourtant en beaucoup de circonstances, en Frise aussi bien que dans le pays entre l'Elbe et le Wéser. Il n'épargna nullement les trésors de l'église de Brême, pour déterminer les comtes de Stade, de l'Emsgau, d'Engern et de Westphalie à devenir ses vassaux : car, dans son opinion, des vases d'or et d'argent pouvaient se remplacer dans la suite par de plus beaux, mais l'occasion d'acquérir des comtés une fois passée ne revenait pas. Il sut même extorquer à l'impératrice Agnès le riche Lesum avec le pays de Hadeln, qui avait été assigné en douaire à cette malheureuse princesse.

L'insolence qui se révèle dans ces actes d'avidité, d'égoïsme, d'ambition et de violence, s'accrut encore par cette circonstance que les princes de l'empire cherchèrent à en rendre le roi mineur, qui était entre leurs mains, non-seulement le témoin, mais encore le complice; car ils se firent investir par lui des biens volés. Aussi l'indignation des gens de bien dut être d'autant plus grande et plus profonde. Le succès ne fut pas non plus général. Les moines se défendirent par leurs prières et leurs gémissements, et ne manquèrent certainement pas de faire retentir leur désolation dans le monde, dans les palais comme dans les chaumières. L'abbé de Lorsch s'enfuit secrètement à Mayence, pour éviter de remettre sa crosse aux envoyés d'Adalbert et de se soumettre à lui. Théodorich, abbé de Stablo, ne tint pas compte de la sombre colère de l'archevêque Hanno de Cologne; mais, se fondant sur son bon droit, il maintint son couvent contre les prétentions cupides de ce prélat. L'archevêque Adalbert, sur qui tombait la haine universelle, parce que peu à peu il supplanta aussi l'odieux Hanno et ne pouvait souffrir personne à côté de lui, rencontra de l'opposition même chez Otto, duc de Bavière, lorsqu'il chercha par des assertions mensongères à se mettre en possession de Corvei; et il se vit engagé avec la maison de Billung dans une nouvelle guerre privée, qui du moins était en rapport avec sa conduite, et qui lui causa un grand dommage.

En effet, le comte Hermann, qui, comme nous l'avons raconté précédemment, était devenu le vassal d'Adalbert, avait fait avec l'archevêque l'expédition de Hongrie, pour placer le roi Salomon sur le trône. Mais, lorsque Hermann vit les ruses et l'avidité de l'archevêque, il lui demanda aussi un fief convenable pour les services qu'il avait rendus; et vraisemblablement il demanda Lesum, possédé jadis par sa maison. Adalbert rejeta sa demande. Aussitôt Hermann, tandis que l'archevêque séjournait à la cour du roi, se présenta avec des bandes armées devant Brême, prit possession de la ville, la pilla, n'épargnant que les églises, parcourut ensuite tout l'évêché, emporta les forteresses et les châteaux bâtis par Adalbert, les détruisit de fond en comble, et répandit partout le malheur et la désolation parmi les gens de l'ar-

chevêque. Adalbert, il est vrai, fut consolé par plus d'un riche présent des pertes que l'église de Brême avait souffertes par suite de ces événements; mais la valeur de ces présents ne fut pas un dédommagement pour le pays ravagé, pour les hommes maltraités. Il eut aussi la joie de voir condamner le comte Hermann à l'exil pour les crimes qu'il avait commis, par un tribunal de princes, tenu sous son influence à la cour du roi: mais il ne paraît pas que ce jugement ait été mis à exécution; du moins il fut révoqué peu de temps après, lorsque la maison de Billung eut offert une misérable satisfaction à l'église de Brême, et les relations restèrent aussi hostiles qu'elles l'avaient été auparavant.

Au milieu de toutes ces menées arriva un événement dont il faut faire mention, parce qu'il était en rapport avec ces mouvements et influa probablement sur le développement ultérieur des faits, et parce qu'il ne paraît pas indigne d'attention comme signe caractéristique de l'époque et comme précurseur d'événements plus grands. Dans l'automne de l'an 1064, quatre princes ecclésiastiques de l'empire entreprirent en commun un pèlerinage à la Terre-Sainte, au tombeau du Sauveur. C'étaient l'archevêque Sigefrid de Mayence et les évêques Otto de Ratisbonne, Wilhelm d'Utrecht, et Gunther de Bamberg, homme d'une beauté si extraordinaire, que chez les individus grossiers comme chez les individus civilisés, il excitait l'admiration des hommes et les désirs des femmes. Ce pèlerinage était un phénomène nouveau. Sans doute dès les premiers temps du christianisme beaucoup de fidèles s'étaient rendus par une pieuse pénitence à Jérusalem, pour satisfaire le désir que leur âme éprouvait du salut éternel par des prières intérieures dans les saints lieux d'où était sorti ce salut, ou pour expier les péchés dont ils s'étaient chargés au milieu de la corruption du siècle. Dans la suite du temps, ces pèlerinages s'étaient multipliés; car l'amour de l'oisiveté, le désir de se faire considérer par les masses, l'envie même d'acquérir et de gagner étaient venus chez beaucoup d'individus en aide à la dévotion. Ces voyages étaient devenus particulièrement fréquents au commencement de ce siècle. Car, ainsi que nous l'avons déjà remarqué ailleurs, l'on s'attendait, au moment où se serait écoulée la millième année depuis la naissance de Jésus-Christ, à voir revenir le Seigneur; et beaucoup d'hommes ne purent résister au désir de le voir, lui, le Seigneur, dans sa magnificence, et de toucher en quelque sorte le seuil de l'éternité en partant de la Terre-Sainte. Et à quelque degré que l'on se vît bientôt trompé dans cette attente, il n'en était pas moins resté une certaine disposition à de pieuses aventures, qui poussait de plus en plus les hommes vers le saint sépulcre, tellement que des princes mêmes et des seigneurs laïques et ecclésiastiques, bien plus, des femmes nobles, ne purent résister à l'impulsion de leur cœur. Mais tous ceux qui jusqu'alors avaient pris l'habit et le bâton de pèlerin s'étaient rendus isolément dans le pays après lequel ils soupiraient, selon que l'esprit les avait pénétrés et que la dévotion les avait entraînés. Comment se fit-il que quatre évêques entreprirent en même temps et en commun le saint voyage? C'est ce qui doit rester dans l'incertitude; mais il n'est pas vraisemblable que tous aient pris cette résolution par une impulsion intérieure du cœur, et qu'ils se soient rencontrés par un simple hasard. Ils ne se montrèrent pas non plus en pèlerins qui entreprennent un pieux voyage; mais ils eurent une suite de sept mille hommes, et marchèrent avec orgueil, avec luxe et magnificence, comme pour se satisfaire eux-mêmes et pour étonner les autres. On peut donc supposer qu'ils furent décidés à leur entreprise par l'état des relations de l'Empire et de l'Église, et, après de longues négociations, qu'ils désiraient se soustraire à la désolation des moines, à la colère des princes laïques, à l'indignation du peuple, et montrer par là au monde qu'ils ne trempaient point dans ce qui se passait, et qu'ils n'étaient pas responsables de ce qui menaçait d'arriver (5).

Les masses ne virent peut-être dans l'expédition des quatre évêques qu'une œuvre frappante de foi et de piété; mais Adalbert et les autres chefs de l'empire s'informèrent sans aucun doute des motifs de l'entreprise. Et si jusqu'alors ils avaient pu se tromper encore sur l'état des choses et sur les dispositions des hommes, une vive lumière dut maintenant frapper leurs yeux. Aussi l'archevêque de Brême, qui avait attiré déjà sur lui la haine universelle, bien plus, le mépris de tous, dut-il sentir s'élever en lui le désir de se retirer de l'éducation du roi, comme si elle était terminée, de décla-

rer le roi majeur, comme si le monde avait pu oublier la jeunesse de ce prince, à peine âgé de quinze ans, et de détourner ainsi de lui le compte que l'on eût pu demander tôt ou tard de ce qui était arrivé et de ce qui arriva encore. Aux fêtes de Pâques de l'an 1065, que la cour célébra à Worms, il permit au jeune roi de se revêtir des armes, et de se montrer au monde comme capable de les porter. Mais Heinrich, aussitôt qu'il eut mis l'épée au côté, et obtenu par là la permission d'agir selon sa propre volonté, donna une preuve manifeste des dispositions de son âme. Il voulut faire le premier essai de son épée sur l'archevêque Hanno de Cologne. Et il l'aurait fait, et Hanno eût ressenti les coups de sa vengeance juvénile, si l'impératrice Agnès n'était intervenue et n'eût contenu la colère de son fils.

CHAPITRE V.

SUITE DES DISCUSSIONS ENTRE LES PAPES ALEXANDRE II ET HONORIUS II. — CHUTE DE L'ARCHEVÊQUE ADALBERT DE BRÊME. — FIN DU SCHISME PAR LE CONCILE DE MANTOUE.

De l'an 1062 à l'an 1067.

L'attentat de Kaiserswerth, comme cela résulte du récit que nous avons fait jusqu'ici, eut pour les relations publiques de l'empire teutsch des suites immédiates et malheureuses, bien qu'il soit difficile de dire avec assurance que ces relations eussent pris une meilleure tournure si cet attentat n'eût pas eu lieu, et si l'administration de l'empire et l'éducation du jeune roi fussent restées entre les mains de l'impératrice Agnès. Mais ce même fait eut aussi des suites de la plus haute importance pour les relations ecclésiastiques, non-seulement dans le Teutschland et en Italie, mais dans tout le monde chrétien d'Occident; et, en étudiant ces suites, un homme réfléchi admettra sans hésitation que cet acte fut un malheur et non un bonheur. Si en effet l'enfant royal n'eût pas été arraché à sa mère, et si l'administration de l'empire n'eût pas été retirée à cette femme, le décret du pape Nicolas II sur les élections pontificales n'eût jamais été mis à exécution, autant que l'esprit humain peut en juger; Alexandre II ne se serait pas maintenu sur le siége apostolique, et Hildebrand ne l'eût pas obtenu. L'unité de l'Église dont on parlait tant, et qui était si ardemment désirée, cette unité, qui pouvait seule inspirer du respect au système vassalitique, et qui seule pouvait donner la force de lutter contre la force brutale de la féodalité, n'eût jamais eu lieu; mais les siéges épiscopaux seraient tombés dans le domaine de l'usure, et l'on eût fait un odieux trafic des dignités ecclésiastiques; les partis se seraient disputé le siége apostolique, et le plus puissant en eût fait sa proie; l'Église tout entière, sans unité de doctrine et de pratiques, remplie de vices et de péchés, se serait affaissée sur elle-même sous le manteau hypocrite de la sainteté, et les efforts isolés d'hommes nobles et pieux n'eussent pu l'arracher à sa ruine. Celui qui peut apprécier ce que les siècles postérieurs ont conquis jusqu'à ce jour, et la base établie pour les jours à venir, celui qui n'oublie pas en même temps que tout cela est l'œuvre de l'unité de l'Église, celui-là doit être épouvanté par une telle pensée.

Nous avons raconté plus haut que les deux papes Alexandre II et Honorius II étaient retournés, vraisemblablement sous la médiation du duc Godefrid, dans les évêchés qu'ils avaient occupés, le premier avant son élection par les cardinaux, le second avant son élévation par l'impératrice Agnès. Leur lutte restée indécise devait être terminée par un accord avec la cour du roi. Honorius avait consenti à cet accord, vraisemblablement parce qu'il croyait pouvoir compter sur l'impératrice Agnès; Alexandre, avec tout autant de vraisemblance, parce qu'il n'ignorait pas les projets de l'archevêque Hanno et de ses associés. Mais l'un et l'autre se virent bientôt trompés dans leurs espérances; l'impératrice Agnès ne put rien faire pour Honorius, parce que tout pouvoir dans l'empire lui fut arraché; Hanno ne put rien faire pour Alexandre, parce qu'il tomba dans les embarras dont nous avons fait mention. Les deux papes ne manquèrent pas d'envoyer des ambassadeurs dans le Teutschland, en partie pour s'informer de l'état des choses, en partie pour avancer leur cause. Les ambassadeurs d'Honorius s'adressèrent naturellement à l'impératrice ou à tous ceux qui se considéraient comme les amis de cette princesse, parce qu'ils semblaient être ennemis des princes qui s'étaient emparés du

jeune roi; et Adalbert de Brême lui-même était regardé comme appartenant à ce parti, parce qu'il haïssait l'archevêque Hanno et se vantait de son fidèle attachement à la maison royale: les ambassadeurs d'Alexandre, au contraire, furent envoyés à l'archevêque Hanno de Cologne, et attendaient de lui un appui pour leur cause. Dans le Teutschland aussi aucun parti ne se montrait indifférent; mais l'un et l'autre ne donnaient que des paroles, des conseils, des encouragements, des consolations. Ce qui, de cette manière, arrivait du Teutschland à Honorius, était sinon donné, du moins reçu comme un ordre de l'impératrice Agnès, que l'impératrice eût part ou non à ces recommandations; ce qui au contraire parvenait à Alexandre lui venait d'Hanno et de ses associés, comme administrateurs de l'empire, au nom du roi. Mais probablement les instructions données aux deux papes étaient de tenir bon, d'attendre, et de se mettre en possession de Rome; et les princes d'Italie, ecclésiastiques et laïques, furent sans aucun doute exhortés aussi, ou reçurent la mission de soutenir et de protéger l'un ou l'autre des deux pontifes, selon leurs dispositions réelles ou apparentes. Hanno toutefois ne se contenta pas de prescriptions de cette nature, mais il déclara encore le chancelier Wibert, ami d'Honorius, déchu de son titre, et nomma Grégoire, évêque de Verceil, chancelier royal en Italie; mais, bien qu'il soit certain que cet évêque Grégoire ait cherché à faire valoir son autorité comme chancelier, il reste toutefois incertain jusqu'à quel point il réussit dans ses prétentions : car il était facile de faire des ordonnances, mais on ne voit pas comment on pouvait les mettre à exécution. Quoi qu'il en soit, l'Italie resta abandonnée à elle-même, et elle ne reçut du Teutschland que ce qui pouvait mettre les passions en mouvement. Ecclésiastiques et laïques n'avaient de sûreté que celle qu'ils trouvaient dans leur propre force, dans les armes, dans les châteaux, dans les forteresses.

Cependant les deux papes passèrent l'année 1062, Alexandre à Lucques, Honorius à Parme, et l'un et l'autre tournaient avec la même anxiété leurs regards vers le Teutschland et vers Rome. Rome était leur but; du Teutschland ils attendaient les moyens de l'atteindre. Mais, au commencement de l'année suivante, Alexandre, tenant les forces nécessaires du duc Godefrid, se vint à Rome, et se rendit heureusement maître de la ville. Les adhérents d'Honorius, toutefois, les capitaines, la noblesse romaine, s'emparèrent du château Saint-Ange et de l'église de Saint-Pierre, et il fut impossible de les chasser de cette position; et bientôt Honorius aussi arriva en secret, et toute la rive droite du Tibre tomba entre les mains des siens. Ainsi les deux papes se trouvaient en face l'un de l'autre, comme dans un camp ennemi; et tandis qu'ils employaient l'un contre l'autre toutes les ressources de l'intelligence et de l'astuce, de la colère et de la haine, du ressentiment et de la fureur, leurs adhérents se rencontrèrent maintes fois, et se livrèrent des combats sanglants. Ces atrocités furent d'autant plus odieuses que chacun des deux papes se donnait pour le successeur légitime de l'apôtre, prétendait être considéré comme tel, et observait en conséquence et accomplissait toutes les cérémonies saintes, tous les actes sacrés de la religion, avec une égale apparence de dévotion et de piété, et comme profondément pénétré de sa haute mission. Mais à tout cela se mêlèrent aussi les passions et les tendances des princes laïques. Si le duc Godefrid et les Normands avaient été d'accord entre eux et décidés tout à fait en faveur du pape Alexandre II, il eût été impossible à Honorius de tenir avec sa faction. Les Normands toutefois, qui d'ailleurs avaient pour plus d'une raison besoin de leurs forces, pour conserver ce qui était en leur possession, ou pour conquérir ce qu'ils désiraient posséder, étaient méfiants, parce qu'ils se sentaient non moins haïs qu'auparavant; et la cour de Constantinople employait tous les artifices pour augmenter la haine contre eux, afin de maintenir vivante la pensée que ces oppresseurs aventureux devaient être chassés de l'Italie. Les affaires aussi étaient dans une position si extraordinaire, que les Normands pouvaient bien douter s'il leur servirait de quelque chose d'être vassaux du siége apostolique, puisque le monde chrétien était en discorde sur la question de savoir si c'était Alexandre ou Honorius qui occupait le légitime siége apostolique. Le duc Godefrid, de son côté, n'était plus en général le même. Les destinées de sa vie l'avaient abattu. Il avait tant fait et tant souffert en vain pour faire prévaloir sa volonté, qu'il n'osait plus

former de résolution ou maintenir la résolution qu'il avait une fois formée; aussi se faisait-il soupçonner de sentiments équivoques; il excitait et ressentait de la méfiance. De plus, il était dégoûté de l'Italie, et le désir de revoir sa patrie s'était éveillé en lui; car il ne vivait pas en bonne intelligence avec sa femme Béatrix, et cette désunion domestique lui suscita probablement aussi plus d'un obstacle dans ses entreprises publiques. La mort enfin de Friedrich, duc de la haute Lotharingie, qui eut lieu vers ce temps, lui inspira l'espérance de pouvoir réussir à obtenir de nouveau une place honorable dans sa patrie, et à terminer sa carrière dans la même contrée où il l'avait commencée. Mais, si cette espérance devait être réalisée, il lui fallait nécessairement gagner les faveurs de ceux qui avaient en main la suprême puissance. Et, dans le Teutschland, c'était l'archevêque Adalbert qui avait la plus grande puissance; et Adalbert penchait du côté du pape Honorius, soit qu'il redoutât les principes rigoureux d'Alexandre ou d'Hildebrand, soit qu'il voulût maintenir l'honneur de l'impératrice Agnès, qui s'était déclarée pour Honorius au nom de son fils, élève du prélat. Au commencement de l'an 1065, Godefrid, sans aucun doute parce que les relations de ce pays lui étaient devenues insupportables, quitta l'Italie, d'intelligence avec Adalbert. Aux fêtes de Pâques, où Heinrich fut déclaré par Adalbert capable de porter les armes, il se trouva à la cour du roi, et, en preuve manifeste de son alliance avec Adalbert, il fut dans cette occasion nommé écuyer du roi, et investi du duché de Basse-Lotharingie.

L'éloignement de Godefrid d'Italie changea l'état des choses; car il en avait arrêté le développement pendant deux ans. Les partisans d'Honorius en ressentirent peut-être dans le principe la plus grande joie, parce que Godefrid avait été plus d'une fois un obstacle pour eux; mais ils virent bientôt qu'ils avaient eu en lui un auxiliaire aussi souvent qu'un adversaire. Le peuple romain prit confiance; les dispositions de la marquise Béatrix, femme de Godefrid, et celles de sa fille Mathilde, ne pouvaient être douteuses; et Richard, le prince de Capoue, qui avait été jusqu'alors l'appui chancelant d'Alexandre, se montra plus décidé. Bientôt Honorius fut assiégé dans le château Saint-Ange, et tout aussitôt les siens perdirent courage. Et comme ils ne s'étaient déclarés pour lui que par égoïsme et par intérêt personnel, ils prirent envers lui une position hostile, dès qu'ils eurent perdu l'espoir de le maintenir et de gagner par lui. Leur seul but pouvait être maintenant de le dépouiller encore et de lui enlever ce qui lui restait. Et Honorius, reconnaissant bien le danger où il flottait, aussi bien devant ceux qui l'assiégeaient que devant ceux qui devaient le défendre, crut que le meilleur parti était de sauver avant tout sa vie, et de recouvrer sa liberté. Il lui fallut sacrifier trois cents livres d'argent pour les déterminer à faciliter sa fuite : peut-être était-ce là tout ce qu'il possédait. Il échappa toutefois heureusement. Alexandre II se vit seul maître à Rome.

Ces événements semblent avoir influé sur les relations du Teutschland, autant qu'ils précipitèrent un changement auquel on tendait depuis longtemps. L'archevêque de Brême, précédemment déjà odieux à la plupart des princes de l'empire à cause de l'arrogance avec laquelle il abusait du pouvoir, et en particulier à ceux qui avaient commis l'attentat de Kaiserswerth, parce qu'il avait recueilli la récolte semée par eux, était vers ce temps devenu plus odieux encore qu'auparavant. Après avoir déclaré le jeune roi majeur, il s'était rendu complétement maître de lui, et, afin qu'on ne pût lui inspirer nulle autre vue, il avait cherché à empêcher toute communication entre lui et les princes de l'empire. Et pour atteindre d'autant plus complétement ce but, il s'était rendu à Goslar avec le roi dans l'automne de l'année 1065. Là, comme dans un camp permanent contre les Saxons, il le tint tellement séquestré, que les fêtes de Noël elles-mêmes ne furent pas célébrées à la cour avec la magnificence à laquelle les Teutschs s'étaient accoutumés depuis longtemps (1). Mais comme l'on savait assez qu'Adalbert aimait l'éclat et la magnificence habituelle aux princes, et que c'était surtout par là que d'abord il avait gagné le jeune roi, cette retraite et cette économie, où il vécut à Goslar, frappèrent d'autant plus vivement les esprits. On supposa des projets hostiles. Jusqu'où ces projets pouvaient-ils aller, c'est ce que personne ne savait; mais moins on les connaissait, plus l'inquiétude était grande. Qu'Adalbert, abusant de l'attachement du roi, altérant et corrompant son jeune esprit, visât à

un pouvoir arbitraire dans l'empire, cela ne semblait soumis à aucun doute; mais comment voulait-il mettre à exécution ce plan coupable? voilà où était le secret. Et ce secret inquiétait et aigrissait les princes. Aussi l'opinion devint-elle bientôt générale, que le roi, de même qu'on l'avait autrefois arraché au pouvoir de sa mère, devait maintenant être nécessairement délivré du pouvoir de l'archevêque Adalbert; et la défaite du pape Honorius, pour lequel Adalbert s'était déclaré, semble avoir amené ses adversaires à la résolution et à l'action. Hanno, l'archevêque de Mayence, se mit cette fois encore en avant, et ce ne fut certainement pas sans s'être entendu avec le pape Alexandre et le cardinal Hildebrand, l'âme d'une conjuration pour un tel but. Il fut assisté par l'archevêque Sigefrid de Mayence, qui avec ses compagnons (moins toutefois le beau Gunther de Bamberg, mort durant leur retour en Hongrie) était revenu du tombeau du Sauveur après des actes et des souffrances romanesques, et qui désormais augmentait encore l'influence de sa haute dignité par les dehors de sainteté que lui avait donnés son pieux pèlerinage. Lorsque ces hommes se furent entendus avec d'autres, qui savaient du moins se donner l'air d'avoir à cœur les intérêts de la chose publique, ils invitèrent tous les princes de l'empire à s'assembler à Tribur. Le but avait été d'attaquer par leurs efforts réunis l'ennemi commun, l'archevêque de Brême, et de déclarer au roi qu'il eût à congédier cet archevêque ou à renoncer au trône.

Lorsque tout fut convenablement préparé et que les princes conjurés furent assurés de leur victoire, ils firent au roi l'impérieuse déclaration que les princes de l'empire s'assembleraient à Tribur, et qu'il eût à s'y trouver au jour fixé. Cette déclaration terrible ou imprudente n'effraya pas moins le roi que son conseiller, l'archevêque Adalbert. Il était dangereux de rester à Goslar; il était honteux de se rendre à Tribur. Le séjour même de Goslar était devenu désagréable : car le palais du roi était devenu la proie des flammes. Tout alentour, il ne se manifestait au milieu des Saxons qu'un esprit de résistance et des sentiments hostiles, au point que même les services habituels, peut-être à cause de la conjuration, n'étaient pas convenablement rendus. Il était donc à craindre que le roi ne tombât dans les derniers embarras, s'il n'allait pas à Tribur, et si, par son absence, il poussait les princes exaspérés à une grave résolution, à une révolte ouverte. Si au contraire il se rendait à Tribur, il se mettait assurément dans une position malheureuse à l'égard des princes, et il s'exposait non-seulement peut-être à d'amères vexations, mais même à de mauvais traitements ouverts; mais il lui restait du moins l'espérance que les princes, à l'aspect du roi, de sa jeunesse, de son malheur, se rappelleraient son père et son aïeul, et qu'entraînés par les plus nobles sentiments du cœur humain, ils se montreraient à son égard amis et bienveillants. Le voyage du roi fut donc résolu et entrepris au commencement de l'an 1066. Mais c'était déjà un mal que non-seulement le jeune prince dût le faire en compagnie d'Adalbert, mais qu'il emmenât encore avec lui un cortége d'étourdis et d'imprudents, que précédait une mauvaise renommée, et où figurait au premier rang le comte Wernher, dont nous avons parlé plus haut. Et les choses qui arrivèrent en chemin n'étaient pas propres à calmer les passions, bien que par ces choses mêmes le roi fût délivré d'un ami si détesté. Heinrich se rendit sur les bords du Rhin, traversa le fleuve, et s'arrêta une nuit à Ingelheim. Là ses gens se mirent à piller les habitants. Ceux-ci, indignés de ce crime (et c'est peut-être là aussi un signe de l'esprit qui se réveillait dans le peuple), crièrent aux armes, se mirent en défense, et soutinrent un combat sanglant. Dans cette lutte le comte Wernher reçut d'un obscur valet ou d'une jongleuse un tel coup de massue sur la tête, qu'il tomba sans connaissance. Il fut porté à demi-mort auprès du roi, et vécut tout juste assez pour donner aux ecclésiastiques l'occasion de le décider par la crainte à la restitution du village de Kirchberg, qui avait été enlevé à son profit au couvent de Hersfeld.

Le bruit de ces sanglants événements devança le roi à Tribur. Il n'y trouva que des visages ennemis. Et au jour fixé les princes lui signifièrent la sèche déclaration dont ils étaient convenus d'avance, qu'il eût à renoncer au trône ou à éloigner l'archevêque de Brême de ses conseils et de toute participation aux affaires publiques. A cette sommation, frappé d'étonnement et de crainte, encore en enfant

plus qu'en jeune homme, le roi se trouva fort embarrassé. Il devait rejeter la première demande; il ne pouvait choisir la seconde; car il lui fallait abandonner l'homme qui certainement l'avait mal dirigé, ce que toutefois il ne savait pas, mais qui aussi, ce qu'il savait fort bien, était le seul de tous les princes de l'empire qui l'eût traité avec bonté et complaisance. Dans sa perplexité il reçut d'Adalbert le conseil de se sauver la nuit suivante par la fuite, et de se rendre de nouveau à Goslar ou dans quelque autre place forte, où peut-être il serait en sûreté, jusqu'à ce que cet orage fût passé. Ce conseil n'était évidemment que la prudence de l'abandon. Toutefois, dans son désespoir, le jeune prince résolut de le suivre. Mais déjà la trahison l'entourait. Au moment de l'exécution (2) le palais fut cerné par des hommes armés, et toute issue fermée. La nuit se passa dans la crainte et dans l'inquiétude. Mais le lendemain matin les princes se précipitèrent de tous côtés avec une telle impétuosité sur l'archevêque Adalbert, l'auteur, selon eux, de tout le mal, que le jeune roi fut à peine en état de le mettre à l'abri de mauvais traitements personnels. Mais il ne put le conserver, quelque grande que fût sa douleur, quelque pressantes que fussent ses craintives supplications. Le rêve de puissance et de grandeur dont Adalbert s'était bercé se dissipa de la manière la plus terrible; il fut renversé du faite brillant de son orgueil et de son arrogance; il fut chassé comme un réprouvé; tous les fauteurs de son œuvre furent contraints de quitter avec lui la cour du roi; et telle fut la colère contre lui et contre ses amis, que l'on crut nécessaire de lui donner une escorte royale pour le mettre à l'abri de tout mauvais traitement dans sa route vers son évêché.

C'est ainsi que le jeune roi tomba de nouveau entre les mains des mêmes hommes qui, quatre ans auparavant, l'avaient arraché à l'innocence de l'enfance, et l'avaient même précipité dans le danger de mort. Maintenant ils lui avaient encore une fois détruit le monde qu'Adalbert lui avait créé avec une active complaisance. Sans doute c'était un monde de corruption, de légèreté, de plaisir, de vices et sans vertus; mais lui, qui était non le créateur, mais l'instrument, et qui, dans son jeune âge, connaissait aussi peu la mission de l'homme que les devoirs d'un prince, d'un roi des Teutschs, il n'avait vu que le beau côté de la vie qu'Adalbert lui préparait; et il avait difficilement pressenti que les chemins où il marchait se trouvaient au-dessus d'un abîme, et n'aboutissaient qu'au malheur. Son âme dut être d'autant plus troublée, d'autant plus amers durent être les sentiments de son jeune cœur. Sans doute il avait été déclaré majeur, et il pouvait, en apparence, prendre des résolutions selon sa propre volonté; mais l'histoire des temps passés a suffisamment prouvé que même un homme énergique placé sur le trône des Teutschs ne pouvait accomplir que les projets pour lesquels il savait gagner les princes de l'empire. Comment donc cet adolescent, qui ne savait pas même ce qu'il devait vouloir, aurait-il pu mettre à exécution quoi que ce fût contre le désir et la volonté des princes qui l'entouraient? Il n'était et ne pouvait être qu'un jouet entre des mains étrangères; et toutefois il était assez développé pour voir ou pour sentir qu'il n'était pas ce qu'il devait être. Mais plus il reconnaissait sa dépendance, plus le ressentiment de son âme était profond. Il se montra docile en apparence, mais avec une résistance d'autant plus forte à l'intérieur. Les princes avaient donc beau lui donner de bons conseils; il avait perdu la foi, et ne voyait partout que perfidie. Ils avaient beau le diriger d'un côté sur de bonnes intentions; il suffisait qu'ils l'eussent ainsi dirigé pour qu'il tendît à se jeter de l'autre côté. Il est donc possible qu'ils aient cru veiller honorablement au salut du jeune prince, en l'amenant par la persuasion ou par la contrainte à épouser la princessse Bertha, fille d'Otto, markgraf de Suse. Son père, comme nous l'avons raconté, était déjà convenu de ce mariage avec le markgraf onze ans auparavant, et maintenant encore on pouvait acquérir l'avantage que Heinrich III avait eu en vue; le jeune roi enfin (on pouvait du moins l'espérer) serait peut-être détourné par une jeune épouse des déportements auxquels il était enclin, auxquels on l'avait entraîné, et ramené dans le chemin de l'ordre et de la vertu. Mais ils ne firent que jeter de nouvelles semences de malheur. Heinrich leur céda encore en cette circonstance, comme en toutes les autres. Après avoir célébré les fêtes de Pâques à Utrecht, et s'être tiré avec peine, à Fritzlar, d'une grave maladie causée

par la colère et l'indignation, il se maria peu de temps après la Pentecôte de cette année, à Tribur, avec Bertha, et ce mariage fut accompagné de fêtes brillantes; mais il l'avait contracté sans inclination et sans amour, bien plus, avec répugnance, et peut-être avec un froid mépris. Le jeune roi ne tint pas compte de la jeunesse, de l'innocence, de la beauté de son épouse; il n'avait pour elle ni cœur ni sentiment, si ce n'est peut-être un sentiment de répugnance; il ne voyait en elle qu'une femme qui lui avait été imposée par ses ennemis, et plus il reconnaissait qu'on l'avait unie à lui afin qu'elle le bridât, plus il se sentait entraîné à vivre sans frein. Comment eût-il pu montrer de la fidélité, lui, qui ne croyait à aucune fidélité et qui ne se croyait entouré que de perfidie et de trahison? La reine Bertha semblait devoir devenir une victime des malheureuses relations de ce siècle; mais au sort cruel auquel elle fut exposée sans défense, elle opposa la seule chose qu'une femme puisse opposer, la patience, la vertu, et une pieuse résignation; par sa modestie, par la pureté de ses mœurs, par son intelligence, par la persévérance de son dévoûment, elle brisa même le caractère intraitable de son mari, et fit entrer de plus nobles sentiments dans son cœur. Elle lui donna des enfants et jouit des joies de l'amour maternel; elle lui donna dans les plus grands maux la plus belle consolation, et si elle ne gagna pas son amour, elle gagna du moins son respect.

Mais par le mariage du roi le parti de l'archevêque Hanno et de ses amis fut singulièrement renforcé en Italie, car la maison du markgraf Otto était grande et avait une puissante influence. Aussi crut-on devoir profiter de ce moment pour mettre un terme au déplorable schisme de l'Église. Cadolaus, il est vrai, s'était vu forcé de sortir de Rome en fugitif, et Alexandre II n'avait pas perdu de temps, mais il avait mis tout en œuvre pour se faire valoir comme véritable pape, et continuer par tous les moyens dont il était maître la lutte contre la simonie, et pour le bon ordre dans l'Église. Mais Cadolaus ne cessa point de s'intituler le pape Honorius II, et de prétendre que le monde chrétien devait le reconnaître en cette qualité; et partout, dans le Teutschland comme en Italie, il se trouvait des hommes, ecclésiastiques et laïques, qui reconnaissaient réellement son droit, soit par conviction, soit par égoïsme, soit par quelque mauvaise conscience. En tout cas, il prolongeait la désunion dans l'Église chrétienne, et donnait lieu à des désordres, à des inimitiés, à de la désolation, à des malheurs. Toute passion trouvait dans la division de l'Église une ouverture par laquelle elle pouvait se faire jour et s'affermir. Même ce qu'il y avait de plus profane prenait les dehors d'une cause ecclésiastique, et était ensuite sûr de quelque intérêt. Les partis s'excitèrent plus d'une fois mutuellement jusqu'au fanatisme et jusqu'aux derniers excès. Sur certains points, comme à Milan, on en vint à des scènes barbares, à des actes sanglants et cruels; et presque nulle part on ne voyait cette union qui était un besoin pour le sentiment religieux. De telles relations devaient, si cela était possible, recevoir un terme. Mais à tout cela se joignit une circonstance particulière qui, bien qu'elle ne se montre que sur l'arrière-plan de l'histoire, semble avoir causé des inquiétudes particulières aussi bien au pape Alexandre II et à son ami le cardinal Hildebrand, qu'aux hommes qui dirigeaient ou prétendaient diriger dans le Teutschland les affaires publiques. Le prince normand, Richard de Capoue, voyant l'embarras où se trouvait manifestement le pape Alexandre en face de son ennemi Cadolaus, et de la lutte des factions dans le Teutschland, crut qu'il lui serait possible, tandis que le duc Robert Guiscard cherchait à achever la conquête des pays dont il avait été investi, de gagner pour lui-même un autre et plus grand avantage. Lui, vassal de l'Église romaine, en vint à penser qu'il pourrait arriver au patriciat de Rome. Assurément on ne sait pas quels projets ultérieurs Richard rattachait à cette pensée; mais si l'on réfléchit combien avait été singulière depuis le temps de Karl le Grand la position relative de l'empereur et du pape, et dans quelle dépendance réciproque ils s'étaient trouvés l'un de l'autre; si l'on réfléchit aussi qu'autrefois, dans l'élection du pape, le patrice avait représenté l'empereur, et que dans les derniers temps on avait élevé la prétention que, lorsqu'il n'y avait pas d'empereur, le patrice avait le droit de confirmer le pape; si de plus on n'oublie pas que le duc Godefrid, le seul qui en Italie eût été en état de s'opposer aux Normands, avait quitté ce pays et était retourné dans le Teutschland, il devient assurément très-vraisemblable

que Richard avait le dessein de se rendre lui-même souverain de la ville de Rome, et peut-être la couronne impériale se montrait-elle dans le lointain à ses regards. Comme en ces temps d'infinie confusion tant d'audacieuses tentatives avaient réussi, comment Richard aurait-il douté d'avance du succès d'un grand projet, dès que par le patriciat il aurait eu un pied ferme dans Rome? Et du côté du pape, son suzerain, qui avait besoin d'appui, et du côté des Romains désunis, il n'avait peut-être pas non plus à craindre de résistance opiniâtre. Comme néanmoins ils refusèrent de le recevoir en qualité de patrice, il n'hésita pas à se mettre en campagne avec une armée, et à se rendre maître des domaines de Saint-Pierre jusque devant les portes de la ville éternelle, et à comprimer et à punir toute résistance. Et s'il avait réussi à forcer l'entrée de Rome, une nouvelle source de dissensions et de bouleversements se serait incontestablement ouverte. On se sentit d'autant plus embarrassé autour du siége apostolique; on jugea d'autant plus nécessaire à la cour du roi, dans le Teutschland, de montrer encore une fois les armes teutsches en Italie, afin de raffermir les relations, et de décider et de terminer les querelles de l'Église.

Au printemps de l'an 1066 l'archevêque Hanno de Cologne se rendit en personne en Italie. Avec lui vinrent le duc Otto de Bavière et le duc Godefrid, mari de la marquise Béatrix, accompagnés d'un petit nombre de cavaliers. A l'apparition de ces princes et de ces forces en Italie, l'état des choses changea aussitôt. Les adhérents du pape Alexandre prirent confiance; ceux de Cadolaus perdirent courage; dans tous les Italiens se réveilla le souvenir des anciens jours de la puissance des armes teutsches; personne ne songea à résister, d'autant que le duc Godefrid, cette fois sans aucun doute d'intelligence avec son épouse, se montrait en Italie à côté de Hanno. Mais Hanno, après avoir eu à Plaisance une conférence avec quelques évêques de Langobardie, se rendit à Rome avec Godefrid, et ce dernier fut suivi d'une partie des vassaux toscans. Devant les forces et la parole de Godefrid, le prince Richard renonça aussitôt à ses prétentions sur le patriciat, et se retira du voisinage de Rome; mais il ne fut point châtié de ses crimes; et, par suite des passions qui agitaient les esprits, le duc Godefrid fut soupçonné d'avoir reçu de l'argent de Richard, quoiqu'il soit vraisemblable que le duc ait cru plus convenable de rétablir l'ordre par la douceur que de s'engager dans une nouvelle lutte dont il était impossible de prévoir l'issue. Hanno de son côté entra en négociation avec le pape Alexandre. Comme il se présentait au nom du roi, il se donna l'air de songer à défendre les intérêts du roi. Il attaqua la dignité du pape Alexandre, parce qu'il s'en était revêtu sans l'ordre et sans l'agrément du roi; mais il trouva un contradicteur dans le cardinal Hildebrand, qui défendit le pape. Jamais, dit-il, les résolutions des Saints Pères n'avaient reconnu aux rois une influence sur l'élection des évêques de Rome. Hanno soutint que le roi avait la dignité de patrice, et qu'à cette dignité appartenait son droit d'approuver l'élection. Hildebrand répliqua que les résolutions dont il parlait ne reconnaissaient pas non plus un semblable droit au patrice. Alors Hanno invoqua le décret promulgué par Nicolas II sur l'élection du pape, signé par cent treize évêques assemblés en concile, et qui avaient décidé la participation du roi Heinrich à l'élévation du pape. Mais, en invoquant cet appui, Hanno sacrifiait entièrement l'histoire des temps antérieurs; bien plus, il sacrifiait aussi toutes les ordonnances impériales relatives au Saint-Siége, et même les traités conclus précédemment entre les empereurs et les papes; au contraire, il concédait que le pape avait eu le droit de décider avec l'assentiment d'un concile, et sans obtenir l'approbation de l'empereur, des relations du Saint-Siége avec l'empereur. Par là la cause du roi fut évidemment perdue, et, après un simulacre de lutte, une grande victoire fut reconnue au pape: car la dernière tentative de Hanno, de battre le cardinal Hildebrand avec ses propres armes, c'est-à-dire avec le décret du pape Nicolas II sur l'élection, œuvre de Hildebrand, n'était évidemment qu'un semblant de combat. Hildebrand aussi répondit avec la plus grande adresse aux arguties de l'archevêque, en évitant toute réponse. Il pria le pape d'assembler un nouveau concile, afin que les vénérables Pères de l'Église décidassent si lui, le pape, était arrivé d'une manière illégale au Saint-Siége, ou s'il devait être considéré et honoré à bon droit comme le chef suprême de l'Église une et universelle. Alexandre crut cependant, ou prétendit croire que ce serait porter atteinte

à sa dignité, si par la convocation d'un concile il semblait mettre en doute la légalité de son élection; mais il déclara que, dans la conscience de la justice de sa cause, il était prêt à céder à la nécessité des circonstances. Le concile fut donc assigné à Mantoue, et tous les évêques d'Italie, sans en excepter Cadolaus, furent invités à s'y rendre.

Le concile eut lieu. Tous les évêques de Langobardie s'y montrèrent; Cadolaus seul, prévoyant l'humiliation à laquelle il serait exposé, s'abstint. Les ducs Otto de Bavière et Godefrid le Barbu furent présents; la marquise Béatrix et sa fille Mathilde ne manquèrent pas non plus d'y venir. Mais malheureusement les actes de ce concile ne sont pas venus jusqu'à nous. Les discours d'Alexandre, d'Hildebrand, d'Hanno, et des autres assistants qui ont pu prendre la parole, seraient sans aucun doute fort instructifs pour la position des partis et l'esprit de ce siècle. Mais l'assemblée fut-elle convaincue simplement par ces discours et par le serment qu'Alexandre prêta pour affirmer la droiture de sa conduite et la loyauté de ses intentions, ou bien la présence des princes laïques avec leurs bandes de belliqueux cavaliers influa-t-elle aussi sur les esprits des vénérables Pères? c'est ce qu'il faut laisser dans l'incertitude. Ce qui est certain, c'est que tous les évêques saluèrent Alexandre II comme le véritable pape et comme le chef suprême et légitime de l'Église. Ils se prosternèrent devant lui, confessèrent leurs péchés, promirent de se corriger, et implorèrent son pardon. Et Alexandre accorda à leur humilité ce qu'ils lui avaient demandé. De cette manière l'union fut rétablie entre l'Église et l'empire, et Alexandre revint se placer sur le siége de l'apôtre en vainqueur définitif après une lutte opiniâtre.

Cadolaus, il est vrai, ne renonça pas à ses prétentions. Il continua à s'intituler le pape Honorius II; il déclara Alexandre une honte de l'Église, un faux pape; il ne cessa point, tant qu'il vécut encore, d'accomplir tous les actes de la dignité papale, et de lancer, tant qu'il le put, des lettres et des décrets dans le monde chrétien. Mais tous ses efforts échouèrent contre la puissance et l'adresse de ses adversaires, et deux ans après il sortit presque oublié de ce monde.

CHAPITRE VI.

EMBARRAS D'ADALBERT. — SOULÈVEMENT DES ABODRITES. — QUERELLE AU SUJET DES DIMES EN THURINGE. — AFFAIRE DU DIVORCE DE HEINRICH IV.

De l'an 1066 à l'an 1069.

Tandis que le schisme de l'Église, si fécond en maux, se terminait comme nous l'avons raconté, et que par là s'ouvrait la perspective d'un avenir meilleur, le Teutschland offrait à peine quelque chose de satisfaisant ou de consolant. La chute de l'archevêque Adalbert de Brême n'eut point de conséquences favorables à la tranquillité et à l'ordre. Ses successeurs dans l'administration de l'empire abusèrent de leur position dans leur intérêt et dans celui des leurs, de même qu'Adalbert avait abusé de son pouvoir dans son intérêt et pour la fortune de ses partisans et de ses flatteurs. Le jeune roi resta ce qu'il avait été, un instrument entre des mains étrangères. Il avait fait ce qu'Adalbert avait désiré; il faisait maintenant ce que désiraient les nouveaux maîtres: il n'y avait qu'une seule différence, c'est qu'il avait obéi à l'archevêque de Brême avec un dévoûment amical, et qu'il n'obéissait à ses maîtres actuels que par peur et par crainte, avec impatience et colère. Adalbert avait pourvu à ses plaisirs avec prévenance et complaisance, et c'est pour cela sans doute que les convenances extérieures avaient été observées. Sous la nouvelle administration, personne ne semble s'être inquiété du malheureux jeune homme; abandonné à lui-même, il pourvoyait lui-même à son entretien, et il se jetait d'autant plus aisément sur des plaisirs grossiers et fugitifs, qu'il était moins en état de se procurer des plaisirs plus délicats et plus nobles. Et comme par son mariage on l'avait déclaré capable de se livrer aux relations avec les femmes, et comme dans son ressentiment il avait peut-être formé le projet de braver l'épouse qu'on lui avait imposée, il est permis de croire, comme on l'affirme du reste, qu'il se livra à de honteux excès, tandis que sa jeune et vertueuse épouse restait dans une tristesse solitaire. Durant ce temps il est sans doute question de l'empire; mais les ecclésiastiques seuls paraissent en avoir maintenu le souvenir; car ils songeaient à l'incertitude des temps à venir, et ils jugeaient à propos de se faire confirmer

par des chartes du roi ce qu'ils avaient acquis à quelque titre que ce fût, afin qu'en cas de besoin ils pussent défendre leurs possessions par leur droit; les princes laïques au contraire, qui croyaient pouvoir s'en remettre à leur épée, ne s'inquiétaient ni du roi ni du trône, et tiraient à eux tout ce qu'ils avaient la confiance de conserver. Dans le fait, si l'on voulait juger ce siècle seulement par les événements isolés qui nous ont été transmis par l'histoire, on ne pourrait comprendre comment en général les relations humaines et sociales ont pu subsister, il serait impossible de concevoir quelque espérance pour l'avenir. Mais ce ne sont précisément que des événements isolés sur lesquels on nous a conservé quelques indications; ce sont les déviations du droit et de la vérité, qui précisément pour cela ont excité la plus grande attention. Derrière ces agitations confuses, se rencontraient sans aucun doute dans le silence de la famille l'amour et la fidélité, la vertu et les bonnes mœurs, et le cœur de l'homme noble trouvait même dans ces jours la satisfaction de ses besoins les plus sacrés. Et si dans les relations publiques de l'empire il ne se découvre rien qui puisse rasséréner l'âme ou la contenter, l'Église préparait d'autant plus activement l'avenir; il se faisait probablement dans les cantons et dans les communautés, dans les comtés et dans les évêchés, bien des choses progressives pour la vie et pour son but, et dans les villes grandissait le génie de la liberté civile, qui favorise tous les efforts de l'humanité. Les temps postérieurs témoignent pour les temps actuels.

Les suites les plus immédiates de la chute d'Adalbert frappèrent tristement l'archevêché de Brême. L'archevêque en effet vint de Tribur à Brême. Mais à peine la nouvelle de sa disgrâce fut-elle connue en Saxe, que les princes de la maison de Billung commencèrent contre le pasteur et contre le troupeau une lutte qui fut conduite avec d'autant moins de ménagement, que dans ces derniers temps, durant l'administration d'Adalbert, l'ancien ressentiment s'était plus envenimé; elle fut d'autant plus méprisante, que l'ennemi semblait désormais plus désarmé. Magnus, fils du duc Ordulf, se distingua particulièrement par sa haine sauvage contre l'archevêque. Il annonça hautement qu'il ne prendrait de repos que lorsque la vieille querelle serait terminée par la mutilation ou par l'anéantissement du prêtre détesté. Adalbert fut comme assiégé dans Brême elle-même; et comme les vassaux de l'archevêché ne pouvaient lui donner aucun secours, ou se retiraient de son service, il se vit bientôt menacé d'un si grand danger, qu'il crut nécessaire de se sauver par la fuite. Il se rendit à Goslar, et vécut quelque temps aux environs de cette ville, sur un domaine où il se tint caché. Mais il reconnut bientôt que sa fuite n'avait sauvé ni son église ni les biens de celle-ci. Il crut donc nécessaire de s'arranger avec le redoutable Magnus, pour ne pas tout perdre. Il lui donna plus de mille manses en fief. Magnus devint son homme, et s'engagea à défendre avec honneur et loyauté certains droits et certains domaines de l'église de Brême. Mais ce traité n'assura pas encore la tranquillité d'Adalbert; bien plus, il ne servit que d'ouverture à un arrangement avec les autres princes, avec Udo de Strade, comte de la Marche du Nord, et avec Ordulf, duc des Saxons, auxquels il fut forcé d'accorder ce qu'ils exigeaient ou désiraient, de sorte qu'il conserva à peine un tiers des possessions qui avaient appartenu à l'église de Brême. Et de si grands sacrifices ne lui rapportèrent que le vain titre de suzerain des princes auxquels il avait livré en proie les domaines de son église; et il se mit lui-même dans la dure nécessité de fouler de la manière la plus oppressive et de pressurer avec la dernière rigueur les hommes qui restaient encore immédiatement soumis sur les restes des possessions ecclésiastiques, afin de s'assurer seulement jusqu'à un certain point les moyens nécessaires pour maintenir selon son sens la dignité archiépiscopale.

Mais ces relations eurent une influence encore plus étendue dans les pays slaves septentrionaux, et occasionnèrent des maux infinis. Nous avons raconté ailleurs comment Godeschalk, prince des Abodrites, était devenu soudainement, d'ennemi acharné du christianisme et de toute idée chrétienne, un défenseur zélé de la doctrine de Jésus-Christ, et s'était même transformé en véritable apôtre de l'Évangile; nous avons dit par quels moyens et dans quelles circonstances il avait réussi à rétablir dans le pays de son peuple le christianisme détruit et à relever partout la croix; nous avons raconté encore comment il se fit que Godeschalk n'accomplit pas son œuvre avec pureté, mais permit ou souffrit qu'il s'y

joignit des éléments pernicieux. Dans la suite du temps, ces éléments s'étaient de plus en plus développés. L'immixtion des Danois et des Saxons, occasionnée sans doute par l'inimitié des peuples slaves entre eux, entretint continuellement un esprit de résistance parmi les hommes qui étaient forcés de s'incliner devant la croix. L'influence de l'archevêque Adalbert fut également défavorable. Sans doute il seconda de toutes ses forces la pieuse entreprise du prince Godeschalk; mais il le fit à sa manière, ayant en vue la puissance de l'Église et la magnificence du service divin plus que les vérités simples de la religion et l'épuration des mœurs selon la doctrine du Sauveur; et plus il portait loin ses regards vers les pays du nord, vers le Danemark, vers la Norwége, vers la Suède, plus il avait été dominé par le désir de créer un patriarcat dans tous ces pays, plus aussi il s'était efforcé avec zèle non pas de rendre la vie plus légère aux nouveaux baptisés et d'affermir par là dans leurs âmes la consolation, l'espérance et la foi, mais de couvrir le pays d'évêchés, de couvents et d'églises, afin que sa propre grandeur fût célébrée (1). Toutes ces choses firent que les semences de la religion de Jésus-Christ, qui avaient été répandues de nouveau parmi les Wendes, furent encore une fois empoisonnées ou gâtées. Comme nous l'avons déjà remarqué, la religion chrétienne n'était pas un besoin pour ces hommes; elle n'aurait pu devenir pour eux un besoin que si elle avait apporté une plus grande liberté, et avec elle plus de civilisation, de soulagement et de sérénité dans la vie. Mais, au lieu de ces bienfaits, elle n'apporta qu'une nouvelle oppression et une nouvelle servitude, des hordes de pillards, une armée de pieux fainéants, des prêtres remplis de vanité, des gibets et la terreur de l'éternité. L'antique paganisme se releva encore une fois avec des forces nouvelles dans les âmes des hommes, et le prince Godeschalk devint un objet d'exécration pour son peuple.

Cet état violent fut cependant contenu par les armes des chevaliers et par les artifices des prêtres; la tranquillité intérieure ne fut pas troublée au milieu des orages extérieurs, et le superbe édifice de l'Église chrétienne fut continuellement étendu et élevé à une hauteur de plus en plus grande. La mort même de Heinrich III ne changea rien à l'état des choses, parce qu'elle arriva trop soudainement, parce que rien n'était préparé parmi les peuples wendes, et les désordres auxquels était livré l'empire teutsch semblaient d'autant moins pouvoir être mis à profit, que l'archevêque Adalbert semblait s'élever plus haut à la faveur de ces troubles. Mais lorsque cet homme eut été précipité de la hauteur où il avait occupé une position si menaçante tout à la fois et si brillante, et lorsque les princes saxons se mirent à combattre et à piller l'archevêché, les Wendes maltraités crurent que le moment était venu de briser le joug, de se débarrasser de leurs oppresseurs, de détruire l'odieuse organisation ecclésiastique, et de retourner pour la troisième fois à leurs anciens dieux et à la liberté de leurs pères. Ils se soulevèrent et prirent les armes. Prusso, qui avait épousé la sœur de Godeschalk, se mit à leur tête, et soumit à un ordre et à une direction ces masses qui se précipitaient pêle-mêle en avant. Et tout ce qui était teutsch ou chrétien fut attaqué avec la plus grande fureur. Point de pitié, point d'humanité; non! rien que cruauté, barbarie et crime. Le pieux zélateur Godeschalk fut saisi, et égorgé à Lenzen avec beaucoup d'autres, ecclésiastiques et laïques: un prêtre nommé Ippo fut assommé à l'autel. Ansver, un moine, devait d'abord être lapidé jusqu'à la mort, à Ratzebourg; mais il supplia les païens de le réserver pour la fin, parce qu'il voulait empêcher qu'aucun des martyrs, par crainte de la mort, ne renonçât au Dieu crucifié; et sa prière fut exaucée; et il reçut le dernier, comme jadis saint Étienne, la couronne sanglante des confesseurs. Le grand âge de l'évêque Jean ne le mit pas à l'abri des mauvais traitements; il fut épargné dans la ville de Michilinbourg, pour servir de spectacle au peuple. On le conduisit, au milieu d'insultes de toute espèce, de ville en ville; et comme on ne put le décider à renier le Christ, on finit à Rethra par lui couper les mains, les pieds, et enfin la tête: le cadavre fut jeté de côté comme une vile ordure, mais on plaça la tête au bout d'une lance en signe de la victoire que le dieu Radigast avait remportée sur le Dieu crucifié. L'épouse de Godeschalk, fille de Svein, roi des Danois, fut avec d'autres femmes frappée de verges à Michilinbourg, puis chassée nue. Tout le pays autour de Hambourg fut ravagé par le fer et par le feu; la forte-

resse de Hambourg fut entièrement détruite; presque tous les Stormarer furent mis à mort ou traînés en captivité. Ces furieux se précipitèrent même jusqu'à Schleswig, s'emparèrent de cette ville par surprise et la renversèrent de fond en comble. Enfin Prusso, l'âme de tant d'atrocités, de retour dans son pays, fut aussi égorgé par son propre peuple. Mais les Abodrites et les Wagriens s'étaient affranchis de la domination de l'empire teutsch et du christianisme. En vain Ordulf, duc de Saxe, qui du reste n'égalait pas son père Bernhard en habileté et en talents militaires (2), fit des tentatives réitérées pour les ramener sous le joug : les malheureux bouleversements de l'empire teutsch garantirent pour longtemps leur sûreté.

Tandis que la Saxe était remplie de désolation et de tristesse par ces événements, les autres pays de l'empire ne donnaient pas non plus de grands sujets de satisfaction, quoique leur situation fût moins violente que celle des pays du Nord. En Bavière et en Souabe les ducs Otto et Rudolf semblent avoir maintenu en somme la tranquillité ; toutefois les guerres privées et les brigandages ne manquaient point dans ces contrées. La Thuringe était dans une grande surexcitation, parce que l'archevêque, comme nous le raconterons bientôt, prétendait lever dans cette province une dîme que les Thuringiens prétendaient ne pas devoir. Mais ce qui donne une preuve significative de l'abrutissement des hommes à cette époque, c'est un événement qui eut lieu à Trèves. Là mourut, l'an 1067, l'archevêque Bernhard, au milieu des fonctions de son saint ministère. Aussitôt l'archevêque Hanno de Cologne chercha à assurer cet archevêché à l'un des siens. Il le donna à son neveu, Cuno ou Kunrad, jusqu'alors prieur à Cologne, sans s'inquiéter le moins du monde du clergé et du peuple de Trèves. Irrités de ce dédain, le clergé et le peuple résolurent de ne point recevoir le nouvel archevêque, mais de faire, sur cet instrument de l'arrogance, un exemple qui pût servir d'avertissement. L'Église de Trèves avait pour avoué un comte Dietrich, jeune homme très-disposé aux actes de violence. Le nouvel archevêque Kunrad, cependant, ne se doutait pas, à ce qu'il semble, des projets que l'on avait formés contre lui. Entouré d'une suite conforme à son rang, et accompagné de l'évêque de Spire, il s'approcha sans soupçon de la ville, passa la nuit aux environs, et comptait y faire le lendemain son entrée solennelle. Mais ce jour même, au crépuscule du matin, le comte Dietrich, avec un grand nombre d'hommes armés, se précipita dans l'appartement où le prélat reposait. Le petit nombre d'hommes de la suite de Kunrad qui se disposèrent à la résistance furent massacrés; les autres surpris, sans armes, et sans résolution, prirent la fuite. Dietrich s'empara, comme d'un légitime butin, de tout ce qu'il trouva, et fit prisonnier l'archevêque abandonné. L'évêque de Spire se sauva dans l'église et se cacha derrière l'autel. Il y fut bientôt trouvé, tiré de son asile, battu, jeté hors de l'église, dépouillé de ses ornements sacerdotaux, enfin placé nu-pieds sur un misérable cheval, et renvoyé à l'endroit d'où il était venu. Kunrad au contraire, l'archevêque nommé, fut entraîné comme un criminel, promené de côté et d'autre au milieu du mépris et de l'insulte, et enfin, après de longs et mauvais traitements, abandonné par le comte Dietrich à quatre de ses vassaux pour être mis à mort. Ces quatre nobles chevaliers, dépourvus de tout sentiment et abrutis comme leur seigneur, entraînèrent l'infortuné dans une forêt, et le précipitèrent à trois reprises du haut d'un rocher pour le mettre en pièces. Mais tant d'atrocité fut inutile : Kunrad resta vivant. Enfin ses bourreaux, soit par un sentiment d'humanité, soit qu'ils fussent fatigués de leur cruauté, terminèrent ses souffrances par l'épée. Et un tel crime resta effectivement impuni. Hanno, qui vers ce temps se trouvait vraisemblablement en Italie, dut accorder que le clergé et le peuple de Trèves éliraient eux-mêmes un archevêque; et ils élurent Uto, comte de Nellenbourg. Dietrich alla en pèlerinage à la Terre-Sainte, mais plutôt pour se soustraire à la colère des gens de bien que parce qu'il redoutait la puissance publique dans l'empire; et ce ne fut qu'après son départ que, pour sauver les apparences de la justice, le roi le condamna à l'exil. Quant à ses complices, à ces quatre chevaliers qui avaient exécuté le meurtre, il ne paraît pas même que l'on se soit occupé d'eux. Le peuple seul, dans sa pieuse croyance, exerça la justice aussi bien envers l'infortuné martyr qu'envers les grands seigneurs de l'empire, qui par leur mésintelligence et par leurs passions rendaient l'ordre et

la justice impossibles. Le cadavre de la victime fut enseveli par des hommes de bien dans le monastère de Tholei; le peuple honora ses restes comme les reliques d'un saint des premiers siècles du christianisme, et longtemps il se fit de nombreux miracles sur son tombeau.

Cependant le jeune roi vivait abandonné à lui-même, et se livrait peut-être à des excès de plus d'une nature. Il est à peine question de lui dans l'histoire; son nom ne figure que dans des diplômes destinés à confirmer ou à concéder des donations et des droits. Il semble avoir fréquemment séjourné à Goslar, sans doute pour se rapprocher autant que cela était possible de son cher Adalbert, et pour recevoir ses conseils et ses consolations. Mais travailla-t-on à cette époque à des châteaux et à des forteresses sur les rochers les plus avancés du Hartz, et en particulier au grand et magnifique Hartzbourg et au mur qui entoura Goslar? c'est ce dont on peut douter avec raison. On ne conçoit pas comment ce jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans, dans les relations où il se trouvait, aurait pu arriver à l'idée de si grands établissements et de si grandes constructions. Et, bien que la voie ait pu être ouverte, bien que même le plus habile maître dans l'art de bâtir, Benno, dont il a déjà été fait mention, mais qui dès l'an 1067 devint évêque d'Osnabrück, l'eût assisté de ses conseils et de ses exhortations, on ne comprend pas où il aurait pris les moyens exigés pour de si grands et de si forts ouvrages. Si l'on veut de plus accorder la moindre créance aux assertions sur la légèreté, l'incohérence et la brutalité de sa manière de vivre, il est impossible que l'on tienne pour vrai qu'il ait entrepris ou accompli des choses qui réclamaient des sommes d'argent si considérables, et aussi une si grande attention et tant de persévérance, d'autant plus que tous les princes de l'empire lui eussent suscité des obstacles. Il est donc plus que vraisemblable que les traditions relatives à ces nombreux châteaux et à ces nombreuses forteresses élevés sur les montagnes escarpées du Hartz inférieur, et aux ouvrages de la Hartzbourg et de Goslar, sont fort exagérées, parce que les écrivains s'efforçaient d'expliquer la colère des Saxons, qui s'explique du reste assez facilement; il est vraisemblable que les constructions qui furent réellement faites furent entreprises et achevées en partie déjà par Heinrich III, en partie par Adalbert, lorsque celui-ci avait entre les mains l'administration de l'empire. Mais précédemment les Saxons purent faire moins attention à ces ouvrages, parce qu'ils s'étaient fiés aux assurances de Heinrich III, qu'elles étaient simplement destinées à la défense de l'empire en général et de la Saxe en particulier; et ce ne fut peut-être qu'à partir de l'époque qui nous occupe qu'ils commencèrent à craindre que ces châteaux et ces forteresses ne pussent être employés contre eux-mêmes. La fuite d'Adalbert à Goslar, leur spoliation injuste de l'archevêché de Brême, le soulèvement des Abodrites, la remarque que le jeune roi se présentait maintenant en vigoureux jeune homme qui ne manquait pas de génie et qui portait dans son cœur un ressentiment aussi juste que profond, toutes ces circonstances purent attirer les regards des Saxons sur Goslar et sur les châteaux du Hartz, et ils peuvent avoir commencé à éprouver à l'aspect de ces ouvrages des inquiétudes d'autant plus grandes, qu'ils s'avouaient peut-être davantage qu'ils avaient bien mérité l'inimitié du jeune roi. Il paraît aussi que Heinrich, avec la coopération d'Adalbert, avait rassemblé autour de lui à Goslar des bandes de guerriers volontaires, qui se rangerent volontiers sous les ordres du jeune roi, dont l'avenir pouvait devenir d'autant plus brillant que son présent était plus obscur; et il n'est pas invraisemblable que les traités entre Adalbert et les princes saxons furent hâtés par cet armement de Heinrich.

Mais le roi Heinrich lui-même paraît à cette époque s'être surtout occupé d'une idée qui ne se rattacherait nullement ou seulement de fort loin à ces choses. Sa position à l'égard de sa femme devenait trop pesante, et il désirait rompre les liens qui l'enchaînaient à elle. Il voyait ses souffrances; il savait qu'il était dans son tort; il ne pouvait lui faire aucun reproche; il n'avait rien à blâmer en elle, ni dans sa personne, ou dans ses mœurs, ou dans sa culture; mais il ne pouvait se rendre maître de l'indignation qui naissait du sentiment qu'elle lui avait été imposée par ses ennemis. Sous l'empire de cette indignation, elle était pour lui un souvenir continuel de son malheur et des vexations qu'il avait subies; aussi ne pouvait-il cesser de maltraiter cette innocente princesse. Cette position de la jeune et belle reine lui était insupportable; il désirait se séparer d'elle par le divorce. Et il réussit à gagner à cette idée

l'archevêque Sigefrid de Mayence, le premier des ecclésiastiques du Teutschland.

La Thuringe en effet, sous le rapport ecclésiastique, était en grande partie soumise immédiatement à l'archevêché de Mayence. Cette partie du pays n'avait point à payer de dîmes à l'Église, tandis que les abbés de Fulda et de Hersfeld avaient toujours tiré les dîmes d'autres parties de la province (3). On ne sait quelle avait été l'origine de cette immunité pour la Thuringe. Peut-être dès le temps de saint Boniface les églises avaient-elles été si richement pourvues de domaines, que plus tard, à l'époque de Karl le Grand, on ne crut pas nécessaire d'y ajouter encore la dîme sur le bétail et sur les moissons. Ce qui est certain, c'est qu'en Thuringe on jouissait des avantages de cette franchise, mais que personne ne savait de quelle manière on l'avait acquise. Mais l'an 1059, tandis que l'impératrice Agnès administrait l'empire au nom de son fils, et que tous les grands seigneurs, ecclésiastiques et laïques, usurpaient de tous côtés et vendaient à l'envi leur fidélité, Luitbald, archevêque de Mayence, essaya le premier d'obtenir la dîme des domaines royaux en Thuringe. Et cet essai réussit. Il soutint que déjà Heinrich III avait reconnu la légitimité de ses prétentions sur les dîmes de Thuringe; et ce personnage était trop important pour que l'on eût osé révoquer en doute ses assertions ou repousser ses prétentions. Cependant on jugea à propos de s'accommoder tout à coup avec l'archevêque, pour éviter le payement des dîmes sur les domaines royaux. En conséquence on céda et l'on abandonna à l'archevêque, par un diplôme formulé au nom du roi, cent vingt manses pour les dîmes qui lui étaient dues. Un si heureux début encouragea sans doute l'archevêque à pousser plus loin ses tentatives, pour amener les vassaux de Thuringe à s'entendre aussi avec lui pour le payement de la dîme. Ces vassaux néanmoins n'eurent pas autant de condescendance qu'en avait eu le roi, leur seigneur dominant. Or, en l'année 1062 mourut le markgraf Wilhelm de Meissen, lequel, comme nous l'avons raconté, avait conduit, l'année précédente, avec Eppo, évêque de Zeitz, une armée teutsche au secours d'André, roi de Hongrie, et que l'on appelle markgraf des Thuringiens, parce que l'hériban sur les Thuringiens lui appartenait. Après la mort de ce Wilhelm, son frère, le comte Otto d'Orlamunde, obtint la Marche, et, entre autres domaines en Thuringe, quelques-uns dont l'archevêque de Mayence avait le droit de conférer les fiefs. L'archevêque Sigefrid, qui sur ces entrefaites était monté sur le siége archiépiscopal de Mayence, refusa en conséquence au nouveau markgraf l'investiture de ces domaines, dans le cas où il ne voudrait pas s'engager à payer la dîme de toutes ses possessions en Thuringe. Otto, homme ami de la paix, promit, pour arriver à une possession tranquille, de satisfaire aux exigences de l'archevêque, il s'engagea, bien plus, à faire en sorte que les autres Thuringiens se soumissent aussi au payement de la dîme. Mais, en essayant de remplir cette obligation, il excita une grande haine contre lui, et causa un grand mécontentement parmi tous les princes et vassaux de Thuringe. Aussi, lorsqu'il mourut, l'an 1067, la joie fut générale et d'autant plus grande, qu'une scission s'était élevée; car quelques-uns s'étaient soumis au payement de la dîme, d'autres s'y étaient refusés de la manière la plus formelle. La Marche reçut à sa place ce comte Ekbert de Brunswick, cousin du roi, lequel, ainsi que nous l'avons dit, avait prouvé son audacieuse résolution dans les circonstances les plus diverses. Il devait sans aucun doute y voir une digne récompense du salut du jeune roi, comme de sa participation au fait de Kaiserswerth. Comme Ekbert était lié avec Hanno de Cologne, avec Otto de Nordheim et Rudolf de Souabe, et comme l'amitié de l'archevêque de Mayence n'était pas indifférente à ces princes, on peut conjecturer qu'il aurait aussi favorisé les prétentions de cet archevêque sur les dîmes de Thuringe, s'il eût vécu plus longtemps. Mais il mourut dès la fin de cette même année, et la Marche reçut pour souverain, comme il en avait reçu l'assurance, son fils mineur, également nommé Ekbert, et qui était né d'Immula, jadis épouse d'Otto de Schweinfurt, et sœur de la mère de l'impératrice Bertha. Dans ces circonstances, l'archevêque de Mayence pouvait trouver peu ou point d'avantages, et ses prétentions sur les dîmes de Thuringe ne se changèrent point en droit et n'arrivèrent pas à leur satisfaction.

Mais le roi considéra ces circonstances précisément comme favorables à l'affaire qui lui tenait à cœur. Il s'adressa à l'archevêque Sigefrid de Mayence, et lui promit non-seulement de lui

être dévoué et obéissant en général, mais encore de contraindre au besoin par la force les Thuringiens au payement de la dîme, si l'archevêque voulait l'aider à rompre son malheureux mariage. L'avide prélat accepta aussitôt cette proposition : Heinrich n'avait qu'à donner un prétexte déterminé. Alors, après la Pentecôte de l'an 1069, le roi convoqua les princes de l'empire à Worms pour délibérer sur les affaires publiques. Beaucoup y parurent. Ce fut dans l'assemblée de ces princes que le roi, après s'être plus amplement entendu avec Sigefrid, exposa ses chagrins. « Son union avec son épouse était malheureuse. Il n'avait à reprocher aucune faute à sa femme; elle n'avait pas mérité d'être répudiée. Mais ils n'étaient point faits l'un pour l'autre. Que ce fût un effet du destin ou un jugement de Dieu, il n'y avait point entre eux les rapports qui doivent exister entre époux. Il suppliait donc devant Dieu qu'on le délivrât de ces tristes chaînes, et que l'on ouvrît à tous deux les voies d'un mariage plus heureux. Du reste il affirmait avec serment qu'il n'avait jamais touché sa femme, et qu'il la rendrait telle qu'il l'avait reçue. » Cette proposition affligea vivement les princes assemblés : elle leur sembla une chose odieuse, indigne de la majesté royale. Quelques-uns, peut-être par des motifs particuliers, la reçurent avec une aigreur toute particulière; en effet, le duc de Souabe, Rudolf de Rheinfelden, après la mort de la sœur du roi, sa première femme, avait épousé en secondes noces Adelheid, sœur de la reine Bertha. L'archevêque Sigefrid de Mayence se prononça seul pour le roi. Par là il excita l'étonnement et l'indignation; mais il fit aussi que l'on ajourna la décision, et qu'on la remit à un concile qui devait se tenir à Mayence en automne, dans la première semaine après la fête de Saint-Michel. La reine Bertha dut se retirer dans le monastère de Lorsch, pour attendre dans la solitude la décision du concile: le roi trouva dans l'intervalle une occupation où il montra pour la première fois son esprit belliqueux.

Le markgraf Otto de Meissen, dont il a été question plus haut, avait laissé une veuve, nommée Adela, femme aussi passionnée et ambitieuse que belle. Le successeur d'Otto, le markgraf Ekbert, eût donné sa main à cette princesse, après la répudiation de sa propre femme, si la mort ne l'en eût empêché; elle épousa donc Dedi, markgraf de Lusace, homme déjà sur le retour de l'âge, et d'un caractère tranquille. Adela poussa son mari à rechercher tous les fiefs que son premier époux avait possédés en Thuringe et tenus de divers suzerains. Dedi, pour plaire à sa femme, sollicita ces domaines; mais il ne put déterminer aucun des suzerains à lui en accorder l'investiture : car ils ne pouvaient concevoir pourquoi le second mari d'Adela devait obtenir précisément toutes les terres que son premier mari avait possédées. Adela, en apprenant le refus des suzerains, s'imagina que le roi lui-même lui avait suscité des obstacles, parce qu'elle ne pouvait s'expliquer autrement l'unanimité des seigneurs. Elle irrita donc son mari de toutes les manières, mais surtout en le comparant à Otto, son premier époux. En puissance et en richesses, dit-elle, tu es au-dessus d'Otto; mais si tu l'égalais en virilité et en énergie, tu ne souffrirais pas de tels mépris. Ces paroles, sorties de la bouche d'une femme belle et plus jeune que lui, déterminèrent le bon markgraf à s'emparer des biens qu'il réclamait en Thuringe, et à entrer en guerre ouverte avec le roi. Il comptait pour cela sur les Thuringiens, qui, dans sa pensée, devaient être irrités contre le roi, parce qu'il favorisait les prétentions de l'archevêque de Mayence au sujet de la dîme, et les excita à prendre les armes pour défendre leur antique liberté.

A la nouvelle de ces événements, le roi rassembla une forte armée: car l'esprit de guerre était général partout. Les amis du roi ou de la maison royale se rangèrent sous les drapeaux de l'impétueux jeune homme; les suzerains de la Thuringe voulurent défendre leur droit contre les insolentes exigences du markgraf Dedi; plus que tous, néanmoins, l'archevêque Sigefrid de Mayence déploya son activité, parce qu'il regardait ce moment comme décisif pour s'assurer à tout jamais les dîmes de Thuringe : il mit sur pied tous ses vassaux, et fit tous ses efforts pour augmenter et renforcer l'armée royale. En face de cette armée les Thuringiens coururent aussi aux armes, non pour assurer au markgraf de Thuringe les possessions sur lesquelles il n'avait aucun droit, mais pour ne pas être surpris sans défense par l'archevêque Sigefrid, et pour ne pas être contraints à l'obligation de la dîme. Pour cette raison ils envoyèrent des députés au roi :

« Ils n'avaient à son égard aucune vue hostile; ce n'était aussi ni par leurs conseils ni à leur instigation que le markgraf Dedi s'était soulevé contre la chose publique; bien plus, ils étaient prêts à combattre l'ennemi public au péril de leur vie. Mais assurément ils le feraient avec plus de satisfaction et de dévoûment, si leur franchise de la dîme leur était assurée. Si au contraire l'archevêque voulait décider les affaires ecclésiastiques non par les armes saintes, mais par les armes vulgaires, s'il voulait leur extorquer par le droit de la guerre la dîme qu'il ne pouvait exiger d'eux ni en vertu du droit ecclésiastique ni en vertu du droit temporel, ils s'étaient conjurés entre eux par serment pour se défendre et se venger mutuellement des brigands et des pillards, et ils aimaient mieux périr en combattant que de vivre en parjures après avoir perdu les libertés de leurs pères. » La fermeté de ce langage eut son effet. Il était impossible que le roi fût disposé à s'engager dans une lutte avec de tels hommes pour assurer les dîmes à l'archevêque de Mayence, avant même d'être assuré que celui-ci l'aidât à atteindre le but en vue duquel il lui avait promis les dîmes. En tout cas, il était bon de laisser indécise l'affaire de l'archevêque au sujet des dîmes, tant que n'était pas décidée l'affaire du roi lui-même au sujet de son mariage. Heinrich donna en conséquence aux Thuringiens l'assurance amicale qu'ils pouvaient compter sur lui tant qu'ils resteraient dans sa foi, et cette assurance décida les Thuringiens à ne pas s'engager dans une alliance avec le markgraf Dedi, mais à rester étrangers à cette lutte.

En de telles circonstances il ne fut pas difficile au roi de remporter la victoire sur le markgraf révolté. Dès qu'il fut entré en Thuringe, deux châteaux-forts, Beichlingen et Scheidungen (4), tombèrent en son pouvoir le premier lui fut livré; le second fut emporté. Et dès lors il ne fut pas nécessaire d'agir davantage. Le markgraf, trompé dans les espérances qu'il avait fondées sur les Thuringiens, renonça sans peine à une entreprise à laquelle il avait été poussé non par le sentiment du droit et du devoir, mais seulement par la passion de sa femme. Il soumit au roi sa personne et tout ce qu'il possédait. Mais cette soumission ne mit pas un terme au malheur qu'il avait attiré sur lui. Le roi lui fit passer quelque temps en prison pour le punir de son crime. Sa dignité, il est vrai, lui fut rendue avec la liberté; mais il fut forcé de renoncer à une partie considérable de ses possessions et de ses revenus, et de reconnaître que cette spoliation était juste, pour conserver la vie et la paix. Et pourtant on lui laissa bien la vie, mais non la paix. Son propre fils, né de son premier mariage, et comme lui nommé Dedi, jeune homme doué de brillantes qualités, conçut une vive inimitié contre son père, soit qu'il fût poussé par l'ambition et l'esprit de domination, soit qu'il fût irrité du second mariage de son père et de la perte que la passion de sa belle-mère avait causée à sa maison. Par sa conduite, le jeune Dedi gagna la bienveillance du roi Heinrich; mais, dans son ressentiment, il devint la terreur de son père et de sa belle-mère. Il tomba sous les coups d'un assassin, et parmi le peuple se répandit le soupçon que la main du meurtrier avait servi la marâtre.

C'est ainsi que se termina la révolte du markgraf Dedi. Mais pendant la guerre, s'il n'y avait pas eu de lutte ouverte entre les vassaux de l'archevêque de Mayence et les Thuringiens, ils s'étaient du moins livrés les uns et les autres à des actes d'hostilité. Les premiers, connaissant fort bien les dispositions de leur seigneur, volèrent et pillèrent de leur mieux les Thuringiens; les derniers, de leur côté, dirent en face de violentes injures au prélat, se réunirent contre ses gens, leur enlevèrent le butin qu'ils avaient fait, et les forcèrent à une fuite honteuse; ils n'hésitèrent même pas à pendre sans autre formalité quelques hommes de l'archevêque, nobles et non nobles, qui tombèrent entre leurs mains. Le roi mit un terme à ces cruautés, lorsqu'il eut dompté le markgraf. Pour se donner l'apparence d'être encore fidèle à son traité avec l'archevêque Sigefrid, et pour ne pas blesser au dernier point cet homme cupide, il prononça contre les Thuringiens la déclaration que sans doute ils étaient obligés de payer la dîme au siége archiépiscopal de Mayence; mais il fit cette déclaration d'une manière si légère et si méprisante, que les Thuringiens reconnurent sans peine que lui, le roi, n'avait nullement la volonté d'essayer ses armes contre eux. Ils tinrent donc peu de compte de cette déclaration; et Heinrich, sans rien entreprendre contre eux, fit sortir son armée de Thuringe, et permit à chacun de retourner dans ses foyers.

Le roi lui-même se mit en route pour Mayence, afin de s'y trouver le jour fixé. Il apprit en chemin qu'à Mayence était arrivé un légat du siége apostolique, qui attendait l'arrivée du roi, et avait pour mission d'empêcher son divorce et de menacer l'archevêque de Mayence d'une condamnation par le saint-siége, parce que ce prélat avait promis d'opérer une séparation si ignominieuse. Heinrich fut effrayé. Il voulut, dans sa douleur et dans son impatience, retourner aussitôt à Goslar, et ses amis ne le firent renoncer qu'avec beaucoup de peine à cette résolution, dont on devait redouter, si elle était mise à exécution, des suites incalculables et dangereuses; car les princes de l'empire, qu'il avait convoqués à une assemblée à Mayence, l'auraient difficilement vu avec indifférence s'abstenir, et n'auraient pas manqué de prendre des résolutions sévères. Il se rendit à Francfort, et engagea les princes qui se trouvaient à Mayence à se rendre dans la première de ces villes. Ils y vinrent, et avec eux arriva le plénipotentiaire du pape. C'était Pierre Damiani. Tout d'abord, au nom du pape, il exhorta le roi à renoncer à une si mauvaise affaire : si les lois humaines, si les principes de l'Église ne l'effrayaient pas, il devait du moins respecter son propre honneur comme roi; il ne devait pas jeter dans le monde chrétien le poison d'un si honteux exemple; lui, le roi, chargé de punir les crimes des hommes, ne devait pas s'abaisser à devenir l'auteur et le porte-étendard du vice. Après ces exhortations, Pierre ajouta : « Heinrich, si vous n'écoutez pas de bons conseils, il sera nécessaire que l'Église use de son pouvoir pour prévenir le crime; et jamais le pape ne vous sacrera empereur, si vous trahissez la foi chrétienne par un exemple si contagieux. » Aussitôt tous les princes présents s'écrièrent que le pape avait raison. Ils supplièrent le roi de ne pas souiller sa grandeur d'une tache semblable, et de ne pas ternir la majesté du nom de roi par un acte aussi déshonorant; de ne point donner aux parents de la reine de justes motifs de défection et de révolte; car plus ces hommes étaient puissants par leurs richesses et par leurs armes, plus sans aucun doute serait terrible la vengeance qu'ils tireraient de l'outrage fait à la reine.

Abattu plus qu'humilié par ces paroles, Heinrich répondit : « Si c'est là votre inébranlable désir, je me rendrai maître de moi-même, et je supporterai du mieux que je pourrai le fardeau dont il ne m'est pas permis de me débarrasser. » Et alors il consentit, plutôt avec un farouche mécontentement que par amour pour la concorde, à ce que sa femme sortît du couvent et se montrât de nouveau en reine aux yeux du monde; mais, pour éviter l'humiliation de se trouver avec elle en présence des princes assemblés, il quitta Francfort le plus promptement qu'il lui fut possible, et revint à Goslar avec une escorte de quarante hommes d'armes à peine. La malheureuse Bertha suivit lentement son mari, non sans déployer une magnificence royale. A son arrivée Heinrich alla au-devant d'elle et la reçut avec une froide politesse : car il avait résolu d'observer les convenances extérieures, et de vivre du reste comme s'il n'était pas marié. Mais cette résolution d'une sauvage passion ne se soutint pas longtemps. Tous les malheurs qui avaient frappé le jeune roi, tous les mauvais conseils, les mauvais traitements et les trahisons auxquels il avait été exposé, n'avaient pu étouffer entièrement dans son cœur les nobles sentiments naturels à l'homme. La vertu de Bertha, silencieuse dans ses souffrances, brisa son opiniâtre volonté. Dans la deuxième année après l'événement de Francfort, la reine donna un fils à son époux; et dans la suite elle en eut encore trois enfants. Et si elle ne réussit pas à s'assurer son fidèle amour, elle le força du moins à lui prouver son estime et son respect.

CHAPITRE VII.

NOUVELLE ÉLÉVATION ET MORT D'ADALBERT DE BRÊME. — CHUTE DU DUC OTTO ET ÉLÉVATION DU DUC WELF. — COMPLICATION INCALCULABLE DES AFFAIRES PUBLIQUES DANS L'EMPIRE.

De l'an 1070 à l'an 1073.

L'expédition en Thuringe contre le comte Dedi avait satisfait le roi; et le rapide succès de cette entreprise, ainsi que la considération qu'il avait acquise à la tête ou au milieu d'une armée, avait fortifié et relevé son âme. La honte, l'humiliation qu'il avait subies à Francfort dans sa discussion avec les princes de l'empire, l'avaient blessé d'autant plus profondément. A Francfort, il s'était vivement arraché des mains de

ceux à la discrétion desquels il s'était jusqu'alors trouvé contre sa volonté, et il était revenu à Goslar, accompagné seulement d'un petit nombre d'amis fidèles et dévoués (1). Arrivé dans cette ville où il avait sous les yeux ses châteaux forts, il se sentit pour la première fois peut-être homme libre, à l'âge de vingt ans; et, sous l'empire de ce sentiment nouveau de liberté, son âme se pénétra sans aucun doute de plus d'un projet qui jusqu'alors avait été probablement d'autant plus confus, qu'en présence des événements d'un semblable passé il voyait moins clairement l'avenir. Il tint ferme à une seule pensée, le jeune roi : c'est que les princes de l'empire, qui avaient si cruellement troublé le rêve de son enfance, qui avaient avec tant d'égoïsme abusé de la faiblesse de son adolescence, qui avaient cherché à lui imposer de lourdes chaînes pour sa vie tout entière, qui enfin, à sa grande humiliation, l'avaient placé en face du siége papal en coupable pécheur; c'est que ces hommes devaient recevoir le prix de leurs œuvres, et, s'il le fallait, sentir le tranchant de son glaive désormais éprouvé. Et certainement il n'est pas contraire à la nature humaine d'admettre que, dans cette pensée, sa répugnance pour sa femme s'adoucit du moins, si elle ne disparut pas complétement, et qu'il se rapprocha de cette princesse à mesure qu'il espérait davantage tenir loin de lui les hommes qui la lui avaient imposée.

Mais, pour mûrir ses projets et les mettre à exécution, il lui fallait un conseiller et un appui auquel il pût et osât se confier. Et ce conseiller, cet appui, il le trouva dans l'homme auquel son cœur tenait toujours, parce qu'il s'était montré ami fidèle de sa maison et avait flatté les penchants et les désirs de ses jeunes années. On ne peut décider si Heinrich l'appela près de lui, ou si cet homme se présenta de lui-même à propos : ce qui est certain, c'est que, l'an 1070, l'archevêque Adalbert se trouvait de nouveau à la cour du roi, et avait encore une fois une grande influence sur ce prince; toutefois il se mit moins en évidence qu'autrefois, soit parce que le roi était moins jeune, et sinon moins indépendant, du moins plus décidé, soit parce qu'en général Adalbert n'était plus le même.

En effet, après qu'il eut abandonné aux princes saxons la majeure partie des domaines de son église, pour se sauver du moins, lui et son église, l'archevêque avait vécu tristement durant trois années à Brême, en proie à sa colère et à son ressentiment. Il conservait le souvenir de son ancienne grandeur; le fantôme d'un patriarche du Nord, qui avait si longtemps flatté son imagination, s'agitait toujours devant son âme : mais autour de lui il ne voyait que les ruines d'une magnificence détruite; et il ne pouvait marcher qu'avec douleur au milieu de ces ruines, parce qu'elles lui rappelaient incessamment l'idée de la grandeur que jadis il avait réellement possédée ou rêvée. Dans sa passion, il ne soupirait qu'après les moyens de regagner pour lui-même et pour son église ce qu'il avait perdu, et de se venger de ses ennemis, tant de ceux qui l'avaient renversé que de ceux qui l'avaient dépouillé. Pour atteindre ce but, il lui fallait avant tout de l'argent. Il était du reste accoutumé à une vie luxueuse, qui exigeait de grandes dépenses. Mais les sources où il était accoutumé à puiser ne coulaient pas avec abondance. Après la spoliation de l'archevêché, il lui fallut tirer ses revenus d'un cercle très-restreint. Précisément par là il se vit forcé de fouler au dernier point les hommes qui vivaient dans ce cercle, et qui étaient regardés comme sujets de l'église de Brême. Des plaintes diverses s'élevèrent contre cette oppression inouïe; il s'éleva ce cri de désolation, que le pasteur s'était changé en loup et étranglait le troupeau. Adalbert, aveuglé par la passion, pressé par le besoin, ne tint aucun compte de ces plaintes et ferma l'oreille à ces gémissements. Il devint de plus en plus dur, de plus en plus cruel, et il ne cherchait que des motifs de se justifier à ses propres yeux. Il se rappelait toutes les vexations que jadis on lui avait fait subir, et il prétendait que ces intraitables Saxons ne criaient contre lui que parce qu'ils le haïssaient, lui qui n'était pas Saxon, et parce qu'ils tenaient fidèlement aux princes de la maison de Billung, qui étaient Saxons. Il fallait les châtier pour cela. Ses serviteurs et ses officiers, qui voulaient plaire à leur seigneur et s'enrichir en même temps eux-mêmes, outre-passaient sans doute aussi ses ordres, et lui présentaient sous un faux jour l'état des choses. Ils commirent de véritables atrocités; ils persécutaient les couvents, chaque fois qu'ils le pouvaient; ils augmentaient les péages et les droits de marché; ils enlevaient aux individus leurs biens et en faisaient trafic; ils excitaient aux contraventions, afin d'avoir

des motifs de confiscation; ils ne rougissaient pas d'employer les chaînes et le fouet envers ceux qui élevaient la voix contre de telles indignités; ils poussèrent le crime si loin, que des hommes devinrent fous de chagrin et de misère. La ville de Brême tomba en décadence; le commerce, qui avait pris un bel essor, fut détruit, toute communication fut interrompue; le pays s'appauvrit, et Adalbert ne s'enrichit pas : car les instruments dont il se servait pour ces exactions en consommaient le produit ou le gardaient pour eux (2). Et Adalbert l'archevêque serait probablement mort à Brême de la manière la plus triste, chargé des malédictions de ceux qui jadis l'avaient honoré, si le roi Heinrich, après avoir rompu avec les princes de l'empire à la suite de la scène de Francfort, ne lui avait ouvert une carrière nouvelle, qui lui inspira encore une fois de grandes espérances.

Mais si Adalbert entra dans cette carrière, ce ne fut certainement pas avec de meilleures intentions, mais du moins avec une plus grande circonspection, qui venait de son découragement et de ses chagrins; ce ne fut certainement pas avec de moins vastes projets, mais du moins avec moins de confiance et moins d'énergie. Dans ce même temps, diverses négociations avaient déjà lieu entre les princes, des mains desquels Heinrich s'était arraché. Il n'était pas échappé à l'archevêque Sigefrid de Mayence, que Heinrich avait tenu à son égard une conduite équivoque dans l'affaire des dîmes; que, bien plus, il avait affermi les Thuringiens dans leur refus; et il ne pardonnait pas au roi de l'avoir mis dans une mauvaise position envers le siége apostolique à l'occasion de l'affaire de son divorce, sans lui avoir donné la récompense promise. Aussi chercha-t-il à former une ligue entre plusieurs évêques qui étaient ses parents et ses amis, dans le but de l'aider à partager peut-être avec l'archevêque Hanno de Cologne l'administration de l'empire. Et les princes laïques ne se remuaient pas moins. Le duc Otto de Bavière, qui, en sa qualité de Saxon, avait un grand parti en Saxe, chercha à s'entendre avec les princes de la maison de Billung afin de se préparer en commun à une action commune contre les événements possibles; et il réussit à faire entrer complétement dans son parti le comte Magnus, fils du duc Ordulf, lequel, comme nous l'avons raconté, avait combattu avec le plus de passion l'archevêque Adalbert. L'archevêque Adalbert fut-il réellement instruit de ces menées, ou bien cet homme si expérimenté ne fit-il que les soupçonner, comme fondées sur les relations? c'est ce qu'on ne sait pas; mais sa conduite fut conforme aux circonstances, comme s'il avait tout pénétré. Il agit à l'égard de l'archevêque Hanno avec une confiante amitié, pour gagner cet homme dont l'influence s'étendait si loin, ou pour le tromper et le détacher des princes que lui, Adalbert, regardait comme ses ennemis et comme les ennemis du roi; et il chercha à se concilier de la même manière d'autres personnages même moins considérables, pour exciter des dissensions et des méfiances. Contre les princes seuls de la maison de Billung il manifesta son irréconciliable inimitié. Aussi, tandis que vraisemblablement il travaillait à réunir le roi à sa femme, et à le ramener aux sentiments de tous les hommes de bien, il animait de toute manière son élève contre les princes, et lui représentait comme nécessaire une guerre contre eux. Mais, pour cette raison même, il devait assurément avoir fort à cœur d'empêcher ces princes de recevoir des secours du Teutschland méridional; car, s'ils se trouvaient seuls, ces princes, il semblait qu'en prenant pour points d'appui les châteaux et les forteresses du Hartz, on devait les vaincre avec un succès non douteux.

Tandis qu'Adalbert agissait dans ce but, et nourrissait dans le cœur du roi la passion qui dominait l'infortuné jeune homme, arriva un incident qui excita l'attention générale, produisit une impression non moins forte sur les âmes nobles que sur les âmes vulgaires, et ne fut pas sans conséquences importantes. Devant le roi se présenta un homme de noble naissance, nommé Egeno, qui lui révéla que le duc de Bavière, Otto de Nordheim, l'avait sollicité par ses prières et par ses promesses de l'assassiner, lui, le roi; et en preuve il remit le poignard qui lui avait été confié pour l'exécution de ce crime; il s'offrit à rester en prison, et dans le cas où ses assertions seraient niées par Otto, à en confirmer la vérité par le jugement de Dieu, par un duel.

On ne sait rien de la vie antérieure d'Egeno; c'est par son accusation contre le duc Otto qu'il entre en scène. Les historiens qui ont vécu à cette époque ou dans celle qui la suivit, parlent de lui, en mentionnant son accusation,

avec la plus grande indignation, et dans les termes les plus violents, comme d'un homme méchant, sans honneur, chargé de crimes et d'opprobres. Et certainement c'était un être méprisable. Si son accusation était juste, à quel autre, sinon à un misérable, eût-on osé proposer un assassinat? Si au contraire elle était fausse, la perversité de cet homme ne peut pas davantage être révoquée en doute. Mais les actions infâmes elles-mêmes dont Egeno, dit-on, s'était précédemment rendu coupable, ne sont spécifiées par personne, et il n'est pas facile de décider de la vérité ou de la fausseté de l'accusation. Les écrivains, il est vrai, la repoussent, comme une odieuse et infâme calomnie; mais plutôt, à ce qu'il semble, parce qu'ils se sentaient eux-mêmes révoltés à l'idée d'un tel attentat, que parce qu'ils se fondaient sur des motifs solides. Ils ne croyaient pas le duc Otto capable d'une telle pensée. Bien plus, ils le vantent comme un héros, également distingué dans les combats et dans les conseils, et à qui ses hautes vertus donnaient une grande autorité sur le peuple. Ce qui ne souffre pas non plus de doute, c'est que, le duc Otto possédait beaucoup de qualités qui attiraient les regards sur lui, lui assuraient une influence redoutable, et entretenaient l'idée que, s'il n'était pas un ami sur lequel on pût compter, il était du moins un ennemi dangereux. Mais on ne peut nier aussi que l'on cherche en vain dans l'histoire les motifs des grandes louanges dont Otto est comblé. Aux jours antérieurs il avait été sans doute, selon l'esprit de la féodalité, habile et bon; il avait accompli des faits glorieux, puisque l'impératrice Agnès chercha par de si grands sacrifices à acheter son bras et sa fidélité; mais depuis l'événement de Kaiserswerth, auquel sa participation ne peut être défendue qu'avec un succès douteux, il n'augmenta pas précisément cette gloire, et les huit années écoulées depuis ce jour avaient été des années de sauvages passions et de désirs effrénés, qui exercèrent sur les hommes de la vie publique une influence de démoralisation plutôt que d'amélioration. Chacun de ces hommes visait toujours plus haut, et Adalbert de Brême n'était pas le seul qui eût placé son but à une grande élévation. Le duc Otto avait atteint ce que sous Heinrich III il eût difficilement espéré atteindre; ce ne serait pas une chose contraire au caractère de ce siècle que le degré le plus élevé n'eût pas encore paru trop haut à ses yeux. En tout cas le duché de Bavière ne paraît pas l'avoir contenté; car il n'a rien fait pour lui, et ne s'est pas occupé le moins du monde même de se naturaliser dans le pays ou de gagner et mériter l'attachement des Bavarois. Dans les inquiètes agitations de ce siècle, au contraire, on le retrouve partout, et il a trempé dans toutes les ligues ou conjurations formées contre le roi ou contre la maison royale. Aussi son nom, plus que celui de tous les princes, était-il dans la bouche des mécontents ou de ceux qui feignaient de l'être; partout il passait pour le premier prince temporel de l'empire; et le sombre Hanno de Cologne, et l'avide Sigefrid de Mayence, et toute la troupe de leurs parents, de leurs partisans et de leurs créatures dans l'ordre ecclésiastique, tournaient leurs regards vers lui comme vers leur appui. Enfin Otto n'avait pas non plus encore tiré des bouleversements de l'empire tous les avantages auxquels semblait lui donner droit sa participation au fait de Kaiserswerth; aussi est-il singulièrement vraisemblable que, si dans ce moment le trône des Teutschs s'était trouvé vacant, aucun autre n'y eût été élevé que le duc Otto de Bavière. Il est assurément certain que toutes ces observations (et ce n'est pas dans ce but qu'elles ont été faites) ne suffisent point pour accuser le duc Otto de Bavière d'avoir soldé un assassin; mais elles font comprendre (et c'est pour cela qu'elles ont été exprimées) comment le roi fut conduit à soupçonner qu'Otto cherchait à s'élever au trône en passant sur son cadavre, et comment plus tard des hommes raisonnables ont pu croire à la vérité de l'accusation portée par Egeno. Au surplus les écrivains qui représentent cet Egeno comme un misérable, et son accusation comme une odieuse calomnie, ne peuvent donner aucune indication précise sur les causes qui l'auraient poussé à une action si criminelle. Ils disent seulement que quelques fidèles du roi l'auraient protégé, et ils nomment en particulier un comte Giso, Albert et ses quatre fils, comme les véritables instigateurs, sans nous apprendre pourquoi ces hommes précisément étaient animés d'une si grande envie contre Otto et d'une si grande jalousie contre sa gloire, puisqu'après tout, cette envie et cette jalousie sont considérées comme la source de la calomnie. Personne n'a

jeté de soupçons sur l'archevêque Adalbert, mais on les a reportés directement sur le roi lui-même.

Toutefois, quelle qu'ait été la connexité des choses, le roi, qui en tout cas avait de justes motifs de haine et de méfiance contre Otto, et dont les ennemis d'Otto excitaient d'ailleurs de plus en plus la colère, appela aussitôt le duc Otto avec d'autres princes de l'empire à Mayence. Otto repoussa l'accusation, et nia qu'il connût Egeno. Là dessus le roi lui fixa un délai de six semaines, au bout desquelles il devait prouver son innocence dans un combat avec son adversaire. Ainsi le voulait le droit de ce siècle. Cependant la rigueur de cette sentence fit murmurer les grands seigneurs amis d'Otto. Même dans le jugement de Dieu, ils apportaient follement cette manie de fausse distinction, qui avait déjà fait de si grands progrès; et comme ils ne pouvaient nier qu'Egeno ne fût d'extraction noble, ils firent ressortir le côté moral de la vie des deux ennemis, et déclarèrent le duel impossible, précisément pour le motif qui eût dû leur inspirer le plus de confiance dans son issue. Il n'était ni équitable ni bon, disaient-ils, qu'un homme d'une si haute noblesse, du meilleur renom et sans tache, acceptât pour adversaire un homme méprisable, qui avait souillé depuis longtemps, par le vol, par le brigandage sur les grandes routes et par d'autres méfaits, ce qu'il pouvait y avoir de noble dans son origine. Le roi cependant connaissait son droit, et persista dans sa décision. Au jour fixé, le duc vint donc avec une suite nombreuse d'hommes armés. Lorsqu'il fut arrivé aux environs de Goslar, il envoya au roi un message : il était prêt à paraître devant lui, si on lui donnait toute sûreté, et si on lui garantissait qu'il pourrait se purger du crime dont on l'accusait, de la manière que les princes de l'empire auraient jugée la plus équitable. Le roi, surpris de ce message, répondit sèchement et avec sévérité qu'il ne promettait nulle sécurité au duc; qu'il attendait bien plus que le duc se présentât au combat, et s'en remît à Dieu pour ce qui devait en résulter pour son innocence; que s'il ne le faisait pas, il devait nécessairement être regardé comme convaincu. A cette réponse, le duc revint sur ses pas. Il aimait mieux, dit-il, défendre son existence par les armes, que d'assouvir la haine de ses ennemis par une mort ignominieuse. Ainsi de deux choses l'une : ou sa conscience n'était pas pure, ou sa foi dans le jugement de Dieu par le duel n'était pas grande.

Le jour qui suivit le départ du duc, le roi assembla les princes de Saxe, qui s'étaient rendus à Goslar à cette occasion, afin qu'ils jugeassent cette affaire selon le droit saxon. Les princes déclarèrent que le duc était convaincu du crime dont on l'accusait, et qu'il devait être puni de mort dès qu'on aurait pu le saisir. Cette sentence fut le signal des scènes les plus pernicieuses; elle lâcha la bride à toutes les passions. Les amis du roi, les ennemis du duc, tous les hommes avides de pillage et de butin ou qui se plaisaient aux actes aventureux et hardis, se déchaînèrent pour piller et détruire les possessions du duc en Saxe et en Thuringe; et ils accomplirent cette œuvre aussi cruelle que rapide par le fer et par le feu, ne respectant et n'épargnant rien, ni les hommes ni les choses, ni le sacré ni le profane. Enfin, lorsque ces dévastations eurent répandu au loin la crainte et la terreur, le roi se montra lui-même aussi avec une armée, et contraignit les princes qui étaient unis à Otto par les liens du sang ou de l'amitié à se détacher de lui par serment, ou à donner des otages de leur fidélité. Puis il détruisit de fond en comble le château de Hanenstein abandonné par le duc, et trouva la garnison du château de Desenberg, qui passait pour imprenable, frappée d'une telle terreur, qu'il en prit possession sans coup férir. Enfin il conduisit aussi ses troupes contre les possessions de la femme du duc en Westphalie, et leur permit les excès les plus coupables sur les personnes et sur les choses, en ennemi farouche et étranger.

Cependant Otto avait rassemblé autour de lui environ trois mille hommes d'élite, formés de longue main à toute la tactique militaire. A leur tête, il se jeta sur la Thuringe, et usa dans toute sa rigueur du droit de représailles contre les personnes et les choses sur les domaines du fisc royal : car les hommes de sa troupe ne s'étaient en majeure partie joints à lui que dans l'espoir du butin, et il ne pouvait les garder sous sa bannière qu'en leur permettant d'assouvir leurs sauvages désirs par le pillage et l'incendie, le vol et le meurtre. En détruisant ainsi tout sur sa route, il arriva jusque devant Eschwege. Là il vit accourir une multitude d'hommes qui avaient vécu sur ses

terres, et auxquels il n'était exactement resté que la vie. Ils le supplièrent de les secourir et de les venger. Otto abandonna à ces infortunés une partie du butin qu'il avait fait, les exhorta à supporter avec patience les châtiments que Dieu leur infligeait, et comme ils ne pouvaient eux-mêmes porter les armes, il recommanda ses armes à leurs prières. Mais bientôt cet homme, qui jusqu'alors n'avait pas rencontré de résistance, eut à l'improviste un combat à soutenir près d'Eschwege. Des vassaux thuringiens, soit pour conserver l'appui du roi dans l'affaire des dîmes, soit pour défendre leurs possessions contre les hordes pillardes d'Otto, et rappelés énergiquement par un comte Rutger à la déclaration faite par eux qu'ils ne souffriraient dans leur pays ni brigands ni pillards, et à la nécessité de donner à cette parole de la vérité et de l'effet, avaient crié aux armes, s'étaient rassemblés, avaient couru sur les traces du duc Otto, et l'atteignirent non loin d'Eschwege. Aussitôt l'attaque. On était au 2 septembre, et la lutte ne dura pas longtemps. La troupe audacieuse se précipita comme un vent d'orage sur les Thuringiens, pour défendre le fruit de ses pillages. Les Thuringiens, moins habitués à la guerre, surpris à l'aspect de ces bandits, se dispersèrent aussitôt devant une telle furie, et s'enfuirent de côté et d'autre, dans les montagnes et dans les forêts, pour regagner leur chère patrie; mais, le premier de tous, le comte Rutger s'enfuit bride abattue par monts et par vaux. Du côté des Thuringiens, trois cents hommes environ avaient perdu la vie; l'armée d'Otto ne compta qu'un seul mort et deux blessés. Et ce honteux événement termina ce malheureux tumulte. Otto resta quelque temps encore à Eschwege, comme dans un camp; mais, ne voyant plus paraître d'ennemis, il congédia la majeure partie des siens, afin qu'ils pussent mettre leur butin en sûreté. Avec le reste il pénétra plus avant dans la Saxe, et il nourrit cette troupe, qu'il tenait prête à tout événement, en partie du produit des courses de brigandage qu'il autorisait ou occasionnait, en partie aux dépens des possessions du duc Magnus, son fidèle ami, qui prétendait être fermement convaincu de son innocence, et qui cherchait en conséquence de toute manière à soutenir sa cause. Quant au roi, à la nouvelle de la victoire remportée près d'Eschwege par Otto, il s'était en toute hâte rendu à Goslar, pour ne pas se voir surpris; et il n'osa pas quitter cette ville, tant était faible sa confiance en ses fidèles : car il craignait qu'Otto et Magnus ne se montrassent dans cette ville, ne s'en rendissent maîtres et ne la détruisissent en son absence (3).

Dans de telles circonstances, le roi avait fortement à cœur de gagner contre Otto un prince puissant de l'empire, qui, sinon par dévoûment sincère envers sa personne, du moins par haine contre Otto, entreprît contre celui-ci une lutte loyale, parce qu'il verrait en lui un ennemi irréconciliable. Or le duc avait été déclaré déchu du duché de Bavière par les princes saxons. Tous les Bavarois avaient reçu cette sentence avec la plus grande indifférence, et il ne s'était pas tiré une seule épée pour le duc du pays. Sans doute cette indifférence pouvait résulter en partie du mécontentement causé par l'homme lui-même, qui, étranger dans le pays, semblait être chez lui partout, excepté en Bavière ; en partie elle pouvait naître aussi de cette circonstance, que depuis plusieurs années les Bavarois s'étaient rarement trouvés réunis avec leur duc dans de grandes assemblées. Le duc leur avait été arbitrairement imposé; ils avaient vu des enfants et des femmes revêtus de la dignité ducale, jusqu'à ce qu'Otto eût fait tomber parmi eux cette dignité dans le mépris. Il était donc à espérer que les Bavarois se laisseraient arbitrairement et sans leur adhésion imposer un roi ; et si cela se faisait, le nouveau duc, s'il était un homme juste, pouvait assurément, avec la puissance de la Bavière, exercer une influence décisive pour le roi contre le duc Otto. Et le choix de Heinrich tomba incontestablement sur un homme qui paraissait être convenable, parce qu'il briguait la dignité ducale, ne reculait pas devant de grandes dépenses, et accédait en général aux conditions qui lui étaient faites; on dit que le duc Rudolf de Souabe, beau-frère du roi, ménagea cette affaire, et il serait fort possible qu'à cette époque Rudolf voulût franchement le bonheur du roi, Heinrich s'étant précisément alors réconcilié avec sa femme. Le prince auquel Heinrich, aux fêtes de Noël, donna le duché de Bavière, était le comte Welf, Italien, fils du marquis Azzo d'Este. Il avait pour mère Kuniza ou Kunigunde, fille du comte Welf de Ravensbourg, sœur de ce Welf que Hein-

rich III avait élevé, comme nous l'avons raconté, au duché de Carinthie. Ce duc Welf de Carinthie étant mort sans enfants, les biens considérables dont il avait hérité ou qu'il avait acquis en Souabe et en Bavière, échurent à sa sœur Kunigunde, et passèrent par elle à son fils, qui maintenant devenait duc de Bavière; et de même que, par son élévation, ce Welf est devenu le fondateur d'une maison qui, dans la suite du temps, arriva au plus brillant éclat et au faîte de la grandeur, de même on pourrait faire remonter sa généalogie, du côté maternel, fort avant dans les siècles anciens, non-seulement jusqu'à l'époque de Ludwig le Pieux, mais même jusqu'à celle des Scires et plus loin encore, si l'on pouvait croire que tous les personnages qui, dans quelque siècle que ce fût, ont porté le nom de Welf, ont appartenu à la même race. Le nouveau duc de Bavière lui-même était gendre du duc Otto, de l'homme qu'il devait désormais traiter en ennemi. Jusqu'à présent, tant qu'Otto avait été heureux et tant qu'il avait joui d'une grande considération parmi les princes teutschs, Welf, à ce qu'il semble, lui avait été attaché avec respect et dévoûment, et s'était efforcé de favoriser sa cause par tous les moyens; mais, maintenant que son beau-père avait été condamné par le jugement des princes saxons et déclaré déchu du duché de Bavière, il n'hésita pas, pour entrer en possession de ce duché, à rompre sans honte et sans réserve les anciennes relations, à se déclarer ennemi d'Otto (ce que vraisemblablement on avait exigé de lui), à répudier avec insolence et sans sentiment sa femme Ethelinde, et à renvoyer cette malheureuse princesse à son père, le duc Otto. Une semblable conduite excita, il est vrai, le dégoût et l'indignation de tous les hommes de bien; mais ce qui est plus vrai encore, c'est que Welf n'est pas le seul prince qui, par des actes blâmables, ait établi une base sur laquelle des descendants meilleurs ont construit un vaste édifice de grandeur et de puissance; et quiconque étudie l'histoire de cette époque trouvera peu de princes dont il puisse affirmer que pour obtenir la même récompense ils eussent reculé devant la même conduite. Le jugement porté sur le roi Heinrich IV devrait être d'autant plus équitable.

Le duc Otto avait reçu dans le cœur un nouveau coup de poignard. Désormais il regardait un accommodement avec le roi comme entièrement impossible. Il résolut donc de tout risquer et d'attaquer le roi lui-même à force ouverte. Soutenu et encouragé par son ami le comte Magnus, et pour avoir une retraite assurée en cas de malheur, il prit possession de la montagne inaccessible de Hasengun, l'entoura des fortifications les plus formidables, rassembla le plus grand nombre d'hommes d'armes qu'il lui fut possible, fit piller par eux le pays tout alentour, et enferma le butin dans la forteresse. Le roi avait eu le dessein d'entreprendre une expédition en Bavière, afin d'installer en personne et par la force des armes le nouveau duc Welf, dans le cas où les Bavarois songeraient à s'opposer à celui qu'il avait nommé. Mais, à la nouvelle des armements d'Otto, il n'osa pas s'éloigner, parce qu'il craignait que Goslar ne fût surprise, emportée ou livrée. Bien plus, il résolut d'attaquer le plus tôt possible le duc Otto, pour l'écraser avant qu'il eût pu terminer ses préparatifs. Il rassembla donc une armée de Saxons, de Thuringiens et de Hessois, et ordonna aux princes plus éloignés de venir le rejoindre le plus promptement possible avec leurs forces. Mais ce ne fut pas avec un sentiment de plaisir que l'armée qui accompagnait le roi se mit en campagne. La forteresse d'Otto était en bon état et pourvue de toutes les munitions nécessaires; lui-même avait l'attitude du désespoir; ses partisans, enflammés par tous les moyens imaginables, étaient animés du plus vif ressentiment. La victoire ne pouvait donc s'obtenir que par les plus grands efforts et par des sacrifices prodigieux; une défaite devait entraîner des conséquences incalculables. Cette position ne pouvait être ignorée de personne; mais celui qui la voyait le plus clairement était le comte Eberhard de Nellenbourg, et Eberhard jouissait de la confiance du roi. Ce fut précisément pour cette raison que cet homme prudent quitta l'armée du roi, et se rendit auprès du duc Otto. Sans aucun doute il agissait de concert avec le roi; mais il feignit d'être venu sans mission et de son propre mouvement; et, dans cette position, il parla au duc d'une manière pressante. Il le conjura de ne pas s'exposer avec les siens à un tel danger; il lui dit que tout espoir n'était pas perdu pour lui, si Otto voulait évacuer la forteresse et se rendre au roi; en même temps il lui promit avec un ser-

ment solennel de faire auprès du roi tous ses efforts pour lui obtenir le pardon de l'accusation élevée contre lui, et la restitution de tous les biens héréditaires de sa maison, que la guerre lui avait fait perdre. Otto reconnaissait fort bien que, s'il voulait pousser plus loin la guerre contre le roi, il jouerait tout son avenir d'un seul coup. Cette considération lui fit accepter l'offre d'Eberhard. Eberhard revint auprès du roi, et Heinrich approuva avec d'autant moins de peine ces conditions, qu'il avait fort bien vu que cette guerre n'était nullement du goût des princes qui le suivaient, mais qu'ils la faisaient mollement, et que peut-être même ils songeaient à le trahir. Un traité fut donc conclu et juré : Otto devait licencier ses troupes; la paix devait être observée jusqu'aux fêtes de Pâques; mais ensuite Otto, avec Magnus et les autres princes qui avaient tenu pour lui, devait se rendre à Cologne et se soumettre au roi sous les conditions que les princes de l'empire auraient déclarées équitables. Otto exécuta effectivement ce traité. Par là le roi eut la tranquillité dont il avait besoin pour se rendre en Bavière et faire reconnaître le duc Welf par les vassaux de ce pays. Il rencontra moins de difficultés qu'il ne l'avait craint. Cependant il paraît qu'il s'y arrêta trop longtemps pour pouvoir faire les préparatifs de l'assemblée indiquée à Cologne pour les fêtes de Pâques. Heinrich, il est vrai, accourut sur le Rhin, et se trouva à Cologne le jour de Pâques; mais il se vit contraint ou jugea convenable d'accorder au duc Otto et à ses partisans un nouvel ajournement jusqu'à la Pentecôte. Otto, Magnus et leurs compagnons parurent le jour de la Pentecôte, à Halberstadt, devant le roi. Heinrich reçut leur soumission; il ordonna toutefois que les princes Otto et Magnus fussent placés sous une surveillance sévère.

Ces événements ne pouvaient manquer de produire une profonde impression. La fortune inespérée du roi excita partout de grandes passions; les ennemis furent consternés; les amis s'enhardirent; les premiers songèrent à de nouveaux projets de vengeance, les derniers, à profiter du moment. Heinrich lui-même, plein de la vanité ordinaire à la jeunesse, portait avec une audacieuse confiance ses regards dans l'avenir, et son ami et conseiller l'archevêque Adalbert, bien qu'il fût affaibli et malade, se réjouissait de ce qu'enfin était venu le jour qu'il avait si longtemps espéré avec tant d'impatience. Mais ces événements firent sur les Saxons une impression beaucoup plus profonde que sur tous les autres peuples teutschs. Trois mois, en effet, avant la décision rendue à Halberstadt, le duc Ordolf était mort. Or, depuis près d'un siècle et demi, des princes de la maison de Billung avaient été revêtus de la dignité ducale parmi ce peuple : le fils avait succédé au père sans contradiction, sans le moindre doute sur son droit. Aussi ces princes s'étaient-ils accoutumés à considérer la dignité ducale comme héréditaire, et tous les Saxons s'étaient habitués à regarder ces princes comme leurs ducs héréditaires. En conséquence, après la mort d'Ordulf, ils virent en Magnus leur duc légitime, tandis que Hermann, son oncle, prit possession d'autres domaines de cette maison comme de son légitime héritage. Or Magnus était retenu prisonnier; comme tel il avait été transféré dans la Hartzbourg, et nul Saxon ne savait où se trouvait le duc, ni ce qu'il était devenu. D'une part, cette circonstance causa en Saxe de l'indignation, de la douleur, du désordre; de l'autre, Magnus s'éleva très-haut dans l'opinion des hommes : ils firent de lui un héros, et lui attribuèrent toutes les vertus et toutes les belles qualités qui, d'après leurs idées, devaient caractériser un prince accompli. Mais le roi Heinrich et l'archevêque Adalbert crurent que le temps était venu de réduire à l'obéissance les odieux Saxons, d'affaiblir et de briser la maison de Billung. Et assurément l'un et l'autre de ces desseins eussent réussi, s'ils avaient eu entre les mains des forces assez considérables. Mais cette force leur manquait, et ils ne pouvaient nullement s'attendre à voir les princes de l'empire les seconder pour atteindre un but semblable. Aussi, pour s'assurer l'appui nécessaire, une entrevue secrète fut ménagée à Bardewik, dans l'été de cette année 1071, entre le roi Heinrich et Svein, roi de Danemark. Personne n'y assista, si ce n'est l'archevêque Adalbert et un conseiller du roi des Danois. Et Heinrich, le roi des Teutschs, et Adalbert, l'un des premiers princes de l'empire teutsch, n'hésitèrent pas, dans leur passion, à conclure avec le roi des Danois un traité par lequel Svein promettait par serment au roi des Teutschs de le secourir sur terre et sur mer contre tous ses ennemis, et notamment contre les Saxons, tandis que Heinrich promettait,

également par serment, au roi des Danois de lui abandonner en toute propriété tous les pays limitrophes du royaume de Danemark.

Et à peine cet ignominieux traité fut-il conclu; à peine le roi étranger fut-il retourné dans ses États, que Heinrich et Adalbert commencèrent des hostilités ouvertes contre la maison de Billung, comme si désormais cette race était déjà vaincue, comme si les Saxons n'étaient plus à craindre. Le roi ne s'était rendu à Bardewik qu'avec une faible escorte d'hommes d'armes, de sorte qu'un fait d'armes important ne semblait pas possible. Toutefois, lorsqu'il apprit que la forteresse de Lunebourg, cette ancienne résidence héréditaire des princes de la maison de Billung, était sans garnison, il détacha de son escorte soixante-dix hommes intrépides, en majeure partie chevaliers souabes, qui, sous le commandement de son fidèle Eberhard, comte de Nellenbourg, devaient prendre possession de cette forteresse. Car il prétendait que celle-ci et tous les domaines de la maison de Billung lui avaient fait retour par la soumission de Magnus; et comme il avait le dessein de se saisir de tous ces domaines, Lunebourg devait servir de point d'appui et faciliter la conquête. Eberhard ne rencontra pas de résistance; il s'établit solidement dans le château. Adalbert empiéta de son côté, et, sans aucun doute avec l'autorisation royale, il reprit tous les biens et toutes les possessions que jadis, ainsi que nous l'avons raconté, il s'était vu contraint d'abandonner au duc Magnus (4).

Le succès de ces entreprises prouve de la manière la plus évidente que les circonstances étaient singulièrement favorables pour le roi et pour l'archevêque. Mais la suite ne répondit nullement aux rapides commencements de cette œuvre. Bien que peut-être Svein, le roi des Danois, eût formé la ferme résolution de tenir la parole qu'il avait donnée à Bardewik; bien que les cantons teutschs de la rive septentrionale de l'Elbe qui lui avaient été promis eussent pour lui un attrait irrésistible, il ne devait pourtant, en vertu du traité, que secourir le roi des Teutschs, et c'était à celui-ci à commencer la lutte contre les Saxons. Mais il n'en vint pas à une telle entreprise. Heinrich jugea plutôt nécessaire de quitter la Saxe pour assister à un concile qui devait se tenir à Mayence, et dont il devait craindre pour lui des résultats nuisibles et honteux. En effet, Rumold, évêque de Constance, était mort. Aussitôt le clergé et le peuple de Constance avaient élu évêque un prêtre de cette église, le chanoine Sigefrid, et envoyé au roi l'anneau et la crosse, afin que l'élu fût régulièrement investi et mis en possession. Mais un certain Karl, chanoine de Magdebourg et prévôt de Goslar, sut gagner l'entourage du roi par des artifices fins et grossiers, par de l'argent, par des présents d'une autre nature, et particulièrement par de grandes promesses; et Heinrich se laissa décider par les hommes ainsi gagnés à rejeter l'élection de Sigefrid, à investir le prévôt Karl par la crosse et l'anneau, et à l'envoyer comme évêque à Constance. Quelque extraordinaire et affligeante que fût cette conduite, Karl ne fut pas mal reçu à Constance. Mais bientôt les prêtres de ce diocèse découvrirent que le nouvel évêque, avant même sa consécration, détournait d'une manière honteuse les trésors de l'église afin de se procurer l'argent qu'il avait donné ou promis pour obtenir l'évêché. Dans leur indignation, ils s'opposèrent à la consécration du prélat; et, pour la prévenir, ils l'accusèrent de simonie auprès du pape Alexandre II. Aussitôt le pape défendit la consécration, et interdit aux ecclésiastiques de Constance tout rapport avec l'évêque nommé; d'autre part il donna à l'archevêque de Mayence la mission de convoquer un concile et de faire une enquête sévère sur cette affaire. Le concile fut fixé au mois d'août; et le roi, pour y assister, accourut de la Saxe à Mayence. Là les évêques et les ecclésiastiques de Constance tinrent un langage ferme et énergique, mais sans aigreur et sans dureté; ils lui rappelèrent l'éternité, la vérité et la justice, qui seules rendent l'ordre possible, et qui sont les seules bases solides des empires et des trônes. Heinrich, soit que sa conscience fût réellement bonne, soit qu'il désirât éviter d'ajouter aux anciens embarras de ses relations de nouvelles scènes de violence, s'exprima, sinon sans tournures adroites, du moins sans termes blessants. Lui aussi ne voulait que ce qui était bon et juste; il ne s'était rendu coupable d'aucun acte de vénalité; s'il avait nommé le prévôt Karl évêque, c'était parce qu'il le considérait et le tenait pour un homme digne; que si Karl avait employé de mauvais moyens pour le surprendre,

lui, le roi, on pouvait agir contre lui conformément au droit. Et comme il fut impossible à Karl de réfuter les graves accusations élevées contre lui, le roi, à la grande satisfaction des Pères assemblés, se fit rendre les insignes de la dignité épiscopale, la crosse et l'anneau; mais il chercha néanmoins à consoler et à tranquilliser l'homme soumis à cette humiliation. A sa place il nomma évêque de Constance, avec l'assentiment du clergé, le chanoine Otto de Goslar, avec la demande, il est vrai, à laquelle personne ne s'opposa, que, pour éviter de nouveaux troubles, il reçût aussitôt la consécration.

Pendant ce temps, ses affaires en Saxe n'avaient pas fait de progrès, bien que la construction de ses châteaux et de ses forteresses eût été avancée. A peine en effet avait-il quitté ce pays, que le comte Hermann, oncle du duc Magnus, parut devant Lunebourg avec un nombreux corps de troupes, et bloqua la forteresse. Le château était fort; il était difficile de le prendre. Mais les vivres manquaient complétement aux assiégés. Au bout de quelques jours la famine fut insupportable, et cette petite troupe de soixante-dix hommes ne pouvait songer à s'ouvrir un passage les armes à la main. Aussi le comte Eberhard offrit-il aux assiégeants de leur remettre volontairement le château. Hermann accepta cette offre, mais seulement sous la condition qu'Eberhard et les siens resteraient prisonniers jusqu'à ce que le roi eût mis en liberté son neveu le duc Magnus; et Eberhard ne pouvait faire autrement que de se soumettre à cette clause. Hermann tint les prisonniers très-durement; il fit déclarer au roi que s'il voulait revoir les siens sains et saufs, il eût à mettre le duc Magnus en liberté; que s'il ne le faisait pas, lui, Hermann, punirait de mort, selon les lois de son peuple, les prisonniers, comme des ennemis qui avaient pénétré sur un territoire étranger. Ce message mit le roi dans un grand embarras. Il vit alors combien il avait agi follement d'exposer à un tel danger une troupe si petite, et si importante toutefois, de soixante-dix hommes, sans avoir la certitude de pouvoir la secourir. C'était pour lui une accablante pensée, de mettre le duc Magnus en liberté, et de le laisser se placer, avec tout son assentiment, à la tête des siens exaspérés; c'était pour lui une pensée tout aussi accablante, d'abandonner dans leur captivité le fidèle Eberhard et ses compagnons: car il ne regrettait pas seulement la perte de tant de vaillants hommes; il craignait encore que désormais personne ne se sentît plus disposé à se déclarer pour lui, à le soutenir, et à combattre pour lui.

L'occupation de la forteresse de Lunebourg semble avoir exercé une malheureuse influence sous un autre rapport encore. L'entrevue du roi avec le roi de Danemark fut connue. Plus les négociations avaient été conduites avec mystère, plus on mit de chaleur à en rechercher la cause et le but. Heinrich chercha à répandre la croyance que ces négociations avaient eu pour objet la guerre avec les Polonais, qu'il croyait nécessaire d'entreprendre. Une querelle violente entre le duc de Bohême et le duc des Polonais eût pu sans doute donner une apparence de vérité à cette assertion; mais l'acte de violence par lequel il s'était si inutilement emparé du château de Lunebourg détruisit cette apparence, et donna à tout le Teutschland la conviction qu'il n'avait pas eu d'autre vue que celle d'anéantir la maison de Billung, et de soumettre immédiatement à son pouvoir la Saxe entière, ou, comme on avait l'habitude de le dire avec passion et avec colère, d'enlever aux Saxons la liberté de leurs pères et de les transformer en serfs royaux. Toutes les nations teutsches se crurent intéressées dans cette cause. Car, si le roi réussissait une fois à soumettre les Saxons au joug, ménagerait-il les autres peuples? et où s'arrêterait-il? Il est en conséquence vraisemblable que, vers le commencement de l'an 1072, il y eut entre les princes et les seigneurs des peuples teutschs de nouvelles conventions, occasionnées par les Saxons, afin de ne pas se trouver sans secours en cas de besoin. Ce que les Saxons avaient le plus à cœur, c'était de gagner les Souabes à leur cause. Si les Souabes tenaient pour le roi, ils avaient également tout à craindre du duc Welf de Bavière; si au contraire les Souabes se détachaient du roi, il était à espérer que Welf et les Bavarois ne feraient également rien pour lui. Or jusqu'alors le duc de Souabe avait, en général, entretenu des relations amicales avec le roi, et, dans ces derniers temps, lors de l'élévation du duc Welf, il s'était montré très-dévoué au roi, son beau-frère; le roi, de son côté, avait la plus grande confiance dans les Souabes, parce que les vassaux et les seigneurs de ce pays, à cause des relations amicales qui existaient entre lui et le

duc Rudolf, lui avaient montré la meilleure volonté et le plus grand dévoûment. En conséquence aussi son entourage se composait en majeure partie de Souabes; les garnisons qu'il plaçait dans ses châteaux-forts étaient formées de Souabes; des Souabes encore composaient l'escorte qui le protégeait dans ses voyages à travers l'empire. Il est donc vraisemblable que vers ce temps le Billung Hermann essaya de gagner le duc Rudolf de Souabe, et de l'amener à un traité entre les Souabes et les Saxons, par lequel ils promettraient de ne donner au roi aucun appui pour l'oppression d'un peuple ou de l'autre. Ces négociations toutefois n'eurent pas de succès; mais elles ne restèrent pas cachées au roi, et éveillèrent en lui de tels soupçons, qu'il résolut de renverser le duc Rudolf, comme il avait renversé le duc Otto de Bavière.

Cette marche des choses fut néanmoins interrompue par un événement dont il est difficile de dire s'il fut un bonheur ou un malheur pour le roi, mais qui en tout cas dut agir fortement sur les relations. L'archevêque Adalbert de Brême n'avait pu dominer l'impression que sa chute avait produite sur son esprit comme sur son corps. La douleur et l'inquiétude, la colère et le ressentiment, des désirs effrénés et des projets barbares l'avaient poussé à une vie désordonnée, et avaient si complétement ébranlé sa santé, que les derniers événements eux-mêmes, si heureux pour lui, n'avaient pu exercer sur lui une influence bienfaisante. Toujours, même aux temps antérieurs, entouré de médecins, et dominé par une confiance sans réserve dans leur art, il chercha à suppléer à ses forces chancelantes par un excès de remèdes, et précipita peut-être sa mort par ce qu'il considérait comme un moyen de salut. Il mourut le 16 mars à Goslar, pauvre, abandonné de tous, repoussant tout le monde, aimé seulement de son roi, et fidèle à son tour dans son affection pour lui. Sa dernière pensée fut pour son église et pour les biens de son église, que, malgré toutes les spoliations, il avait accrus de plus de mille manses de sa propriété ou par ses efforts.

La mort d'Adalbert était un événement grave pour Heinrirh. Comme son fidèle Eberhard se trouvait encore dans les prisons de Hermann le Billung, il se voyait tout à fait seul, car il n'avait à ses côtés aucun homme qui jouît de quelque considération auprès des princes de l'empire; et lui-même, jeune homme de vingt-deux ans, il ne savait pas se tirer d'affaire, et n'osait compter sur aucun des princes de l'empire. Les anciens ennemis de l'archevêque Adalbert crurent donc devoir profiter de ce moment pour ramener à la tête des affaires publiques l'archevêque Hanno, dont le caractère sombre et la sauvage vertu avaient, dans les derniers temps, trouvé de nouveaux partisans. Le roi, embarrassé et abandonné, se trouva, aux fêtes de Pâques, à Utrecht. Là s'était rassemblée une grande foule de princes et de vassaux, comme pour orner la cour du roi dans une fête aussi solennelle. Mais au lieu de consoler et de tranquilliser le jeune prince, au lieu de ramener dans son âme la sérénité et de l'encourager, ils l'assaillirent de paroles amères et d'instances fatigantes : « Tout l'empire était rempli de guerres privées, de violences et de malheurs; nulle part il n'y avait de sûreté pour l'innocence; les veuves et les orphelins étaient dépouillés, les couvents et les églises dévastés; la méchanceté se déchaînait partout avec fureur, poussait à toute sorte de crimes, et était certaine de l'impunité. » Le roi, effrayé de ces obsessions, se déclara prêt à tout. Les princes et les seigneurs assemblés insistèrent sur la nécessité de remettre à l'archevêque Hanno la direction des affaires publiques; car c'était, disaient-ils, le seul homme qui fût à la hauteur d'une si grande tâche. Et Heinrich se vit réduit à l'humiliation de supplier lui-même l'homme pour lequel il se sentait une répugnance insurmontable, de reprendre la direction des affaires publiques; et il subit la nouvelle humiliation de recevoir un refus de ce prêtre au caractère sombre : « Les épreuves qu'il avait faites, dit Hanno, l'effrayaient et le déterminaient à décliner ce fardeau; l'ingratitude seule et des vexations avaient payé ses sacrifices; du reste, son âme n'était plus vouée désormais qu'aux choses divines. » Et il ne céda pas aux prières du roi, cet homme dur, mais seulement aux vœux des princes, avec lesquels peut-être il avait concerté d'avance toute cette scène.

Le roi reçut encore une fois une vexation des plus vives. Il semble que, dans son trouble, il renonça dans le principe à toute participation aux affaires publiques, et qu'il laissa à l'archevêque Hanno une entière liberté, pour satisfaire ses passions à sa manière, et sauver du moins quelque chose, Goslar, par exemple, et ses châteaux forts. Hanno, à ce que l'on assure,

se jeta alors avec une extrême sévérité au milieu du désordre universel, afin de ramener l'Etat à son ancienne dignité. Cependant ce n'est qu'en termes généraux que l'on vante son influence, et les documents historiques ne nous donnent point d'indications précises. « Ni faveur ni haine, dit-on, ne purent lui faire abandonner la justice pour l'iniquité. Il prononçait sur toutes choses sans acception de personnes. On ne méprisait pas devant son tribunal l'humilité du pauvre, et l'on n'y honorait pas l'arrogance du puissant. Si les riches se rendaient coupables d'oppression envers les pauvres, il les punissait avec les menaces les plus sévères; il fit détruire de fond en comble les châteaux de ceux qui les faisaient servir de repaire aux criminels, et jeter en prison bien des hommes qui s'élevaient au-dessus des autres par leur naissance et par leurs richesses. » Mais il paraît que la sévérité de Hanno ne porta point ses coups plus haut que les petits coupables qui s'étaient livrés au brigandage sur les grandes routes et avaient commis d'autres méfaits, par suite peut-être du manque d'ordre et d'une puissance publique. S'il avait osé réellement se mettre en opposition avec de grands et puissants seigneurs, on aurait probablement signalé leurs noms, sinon pour leur honte, du moins pour la gloire de Hanno. On trouve aussi un fort témoignage sur sa conduite dans cette circonstance, que, de tous ces hommes qui s'élevaient au-dessus des autres par leur naissance ou par leurs richesses, on ne nomme que le comte Egeno, qui s'était présenté comme accusateur contre le duc Otto de Bavière. Hanno anéantit cet homme. Celui-ci fut accusé par beaucoup de personnes d'un grand nombre de vexations et de brigandages. On ne trouve pas que, pour ces accusations, Egeno ait été traduit devant un tribunal, et que sa défense ait été entendue; mais Hanno le fit arrêter, jeter dans les fers, et promener en spectacle, afin qu'il servit d'exemple. On a vanté cet acte de ce prêtre inflexible; mais il est difficile de décider s'il fut dicté par la justice plutôt que par la colère. Du reste ce châtiment ou cette punition d'Egeno se rattacha peut-être à la mise en liberté du duc Otto; celle-ci eut lieu à la Pentecôte, un an après l'arrestation du duc, et elle fut achetée, dit-on, par la cession d'une partie de ses domaines. Le duc Magnus, au contraire, resta encore dans sa prison; peut-être Hanno ne savait-il pas même où il se trouvait.

Tandis que l'archevêque agissait et administrait de cette manière, le roi prenait insensiblement le dessus sur la nouvelle humiliation qu'on lui avait fait subir. Il forma la résolution de suivre l'exemple de son père, de mener une vie pure, et de diriger par lui-même les affaires publiques. Mais cette résolution était bien plus facile à prendre qu'à suivre. La vie de Heinrich n'était pas pure, et les passions ne pouvaient s'effacer de son cœur. Comment eût-il pu oublier ce qu'il avait souffert et ce qu'il avait fait? La première ardeur de son zèle lui inspira peut-être quelques bonnes actions, telles que l'élévation de Liemar, jeune homme doué de grandes connaissances, de bonnes mœurs et d'une grande piété, qu'il plaça sur le siége archiépiscopal de Brême. Mais bientôt se réveilla en lui sa vieille méfiance, bien fondée du reste, contre les princes de l'empire, et il sentit naître en lui le désir de se délivrer de l'odieux Hanno, de cet homme qui avait détruit toute la joie de son enfance. En particulier il conservait ses soupçons contre le duc Rudolf de Souabe, et il insista sur ce que celui-ci eût à paraître à la cour pour se justifier des accusations élevées contre lui. Rudolf reçut à diverses reprises cette sommation; mais il refusa de s'y conformer. Il donnait pour prétexte, sinon devant le roi, du moins devant d'autres, qu'il était effrayé du sort d'Otto, duc de Bavière. Heinrich réitéra son ordre, pour prouver qu'il avait osé se mettre en opposition avec l'archevêque Hanno. Rudolf devint inquiet. Dans le même temps, l'impératrice Agnès, mère du roi, se trouvait dans un couvent d'Italie, où, depuis quelques années, elle avait vécu dans les pratiques de la piété la plus austère. Rudolf lui écrivit, comptant sur la vieille bienveillance que jadis Agnès lui avait témoignée, à lui, son gendre, comme sur l'amour maternel qu'elle nourrissait pour le roi son fils. « Il la suppliait de revenir dans la patrie et de conjurer le menaçant orage d'une guerre civile; car il était fermement résolu à chercher son salut les armes à la main plutôt que de se couvrir de honte et de déshonneur en se livrant à la discrétion de la puissance royale. » L'impératrice, effrayée d'une telle discorde et d'une telle menace, crut qu'il n'y avait point d'œuvre plus religieuse que d'assurer la paix entre son fils et le duc Rudolf. Elle quitta son couvent et l'Italie, et parut à

Worms, accompagnée d'un grand nombre d'abbés et de moines. Le roi accourut au-devant d'elle; le duc Rudolf s'y présenta, les archevêques de Cologne et de Mayence s'étant portés garants de sa sûreté. Et le roi déclara aussitôt qu'il ne nourrissait plus aucun soupçon contre Rudolf, non assurément qu'il fût convaincu de l'innocence de ce duc, mais parce qu'il céda aux vœux et aux prières de sa mère. Celle-ci, ravie de la réconciliation des deux princes, qu'elle croyait avoir opérée, retourna aussitôt à sa vie monastique; car son œuvre, elle le pensait du moins, était accomplie. Le roi et le duc aussi se séparèrent en paix et amicalement, de telle sorte toutefois que Rudolf emporta la conviction que le roi restait dans ses dispositions hostiles à son égard.

Par suite de cette conviction, Rudolf, dès son arrivée dans son duché, semble aussi de son côté avoir agi dans un sens hostile. Vraisemblablement, tandis qu'il continuait les négociations avec les princes saxons, il avait cherché à amener à une alliance les deux ducs du Teutschland méridional, Welf de Bavière et Berthold de Carinthie, afin de trouver chez eux du secours en cas de besoin, ou de n'être pas du moins attaqué par eux; et comme il était plus sûr du duc Welf, qui désormais n'avait plus rien à espérer du roi, que du duc Berthold, qui ne pouvait oublier la perte du duché de Souabe, il se peut que ses efforts eussent surtout eu pour but de gagner l'amitié de ces deux princes. Bien plus, il paraît que dans ses négociations et dans ses armements, Rudolf était arrivé si loin, qu'il était résolu à se déclarer en révolte ouverte contre le roi; et s'il en fut empêché, ce ne fut que par la condescendance ou par les efforts d'autres princes; peu importe que ceux-ci aient été dirigés par leur égoïsme ou par le souvenir de la patrie. Ces menées ne restèrent pas cachées au roi; lui aussi ne fut empêché qu'avec peine de se livrer à des actes de violence, sans tenir compte du vif intérêt avec lequel sa mère s'était employée pour le duc Rudolf. Mais d'autant plus vif devint son désir de détruire l'alliance que Rudolf avait déjà conclue avec les ducs voisins, ou que du moins il s'efforçait de mener à terme. Il célébra les fêtes de Noël de cette année, 1072, à Bamberg, évidemment à dessein, dans le voisinage des princes suspects, pour les surveiller. Mais dans ces solennités l'on ne vit se montrer à la cour du roi ni Rudolf ni Berthold. Cette négligence frappante d'un antique et bon usage affecta le roi; il crut y trouver une preuve de résistance et de félonie, et, dans sa colère, il n'hésita pas à retirer au duc Berthold le duché de Carinthie pour le donner à l'un de ses parents nommé Markwart. Il fit tomber sa colère sur Berthold, soit qu'il songeât à sa mère, soit qu'il craignît de ne point pouvoir mettre à exécution une semblable sentence contre Rudolf; il espérait néanmoins l'exécuter contre Berthold, parce que Welf de Bavière semblait tenir fidèlement encore à lui. Mais, cette sentence une fois exécutée, il pouvait également s'attendre à ce que Rudolf fût paralysé dans ses projets par les deux ducs Welf et Markwart, jusqu'à ce qu'enfin il fût possible de lui infliger aussi le châtiment qu'il avait mérité.

On ne peut le nier, la conduite de *Heinrich* était arbitraire; mais il avait pour lui la conduite de son père. Qu'il ait agi injustement, cela est certain; mais cela peut s'excuser peut-être, en partie parce que nous connaissons trop peu la connexité des choses, et que nous pénétrons trop peu les intrigues secrètes des princes, en partie parce qu'en général l'équité avait disparu des relations publiques, et que chacun ne faisait que ce qui pouvait lui procurer quelque avantage. Bien plus, il est difficile de décider s'il était imprudent de déposer Berthold; car il est incertain si, dans la position où il se trouvait, il eût gagné davantage en se soumettant avec patience aux manières grondeuses de Hanno, et en attendant dans l'inaction le développement des choses que les princes de l'empire préparaient ou s'efforçaient d'amener, que par une conduite brusque et une décision sans ménagement. Quoi qu'il en soit, par sa façon arbitraire d'agir, il poussa l'homme qu'il considérait comme son pédagogue dans une position insupportable à ce dernier. L'archevêque Hanno put reconnaître assurément que le roi s'était élevé au-dessus de lui et était devenu trop fort pour qu'il fût possible de l'intimider plus longtemps. Peut-être aussi voyait-il avec répugnance les menées des princes, en face desquels le roi ne pouvait agir autrement qu'il ne le faisait; et pourtant il ne pouvait pas non plus se rattacher au roi pour résister aux princes de concert avec lui : car d'un côté il ne pouvait se fier au roi; de l'autre ses engagements avec les princes de l'empire étaient

peut-être trop compliqués pour qu'il osât rompre avec eux. Il résolut donc de renoncer au gouvernement que jusqu'alors il avait eu entre les mains. A Bamberg encore, au commencement de l'an 1073, il se présenta devant le roi : il devenait trop vieux, dit-il ; ses forces s'évanouissaient de jour en jour ; il ne pouvait plus dominer des affaires si difficiles ; aussi croyait-il nécessaire de se retirer. Et le roi, enchanté de cette déclaration, lui accorda volontiers le congé qu'il sollicitait.

CHAPITRE VIII.

ISSUE DE LA QUERELLE AU SUJET DES DÎMES EN THURINGE. — POUVOIR CROISSANT DE HEINRICH IV. — LE PAPE GRÉGOIRE VII.

L'an 1073.

Heinrich est accusé de s'être abandonné à des désirs effrénés et à des folies d'enfant, dès qu'il se vit débarrassé de son pédagogue. Quelque humainement concevable, quelque pardonnable même qu'il puisse être qu'il ait joui, même avec quelque excès, de sa liberté nouvelle, on peut cependant avec raison révoquer en doute cette accusation par cela seul qu'il fallait du temps au roi pour se livrer à de folles dissipations. Son esprit était suffisamment occupé de choses graves, sinon louables ; et les grandes épreuves qu'il avait faites, les dures vicissitudes qu'il avait essuyées, pesaient trop lourdement sur lui pour qu'il pût se perdre en des choses vulgaires. Certes il n'était pas en état de comprendre sa position et de pénétrer ses relations, mais il n'était pas davantage en état de méconnaître cette position et d'oublier ces relations.

Sa première pensée se reporta sur ses châteaux et sur ses forteresses du Hartz, et, en général, en Saxe et en Thuringe. Jusqu'alors Hanno avait agi contre lui en l'arrêtant et en le paralysant, de sorte que ces fortifications avaient été négligées, que de nouveaux travaux avaient été empêchés, et les ouvrages commencés interrompus. Maintenant il se peut que Heinrich se soit efforcé avec l'impétuosité naturelle à la jeunesse, ici de fonder une œuvre nouvelle, là, d'achever une œuvre anciennement commencée ; et ses efforts tendirent peut-être particulièrement à mettre en état de défense les boulevards de son autorité royale, et à les munir dans ce but de garnisons convenables et de vivres suffisants. Mais plus le temps était précieux pour le roi, comme le prouvèrent les vicissitudes infinies qui remplirent sa courte vie, plus il devait ménager le moment de liberté dont il jouissait, plus il devait se hâter de terminer ce qu'il jugeait convenable ou nécessaire de terminer. Mais cette hâte fut un nouveau malheur pour le roi. Elle n'était pas possible sans une certaine violence, et les hommes aux mains desquels il fallait remettre l'exécution des ordres du roi allèrent sans doute souvent au-delà de la nécessité, de sorte qu'il ne manqua ni de mauvais traitements ni même de cruautés. Les hommes qui avaient le malheur d'habiter aux alentours des châteaux furent contraints de mettre la main à l'œuvre afin d'avancer les fortifications, et cette corvée pesa sans aucun doute sur les individus des classes inférieures, qui par là furent d'autant plus opprimés que leurs seigneurs ne leur faisaient nullement grâce des travaux qu'ils leur devaient. Les provisions qui devaient être amassées dans les forteresses furent enlevées partout où on les trouva, sans égard et sans ménagement. Et comme partout les hommes dissimulaient, cachaient, défendaient leurs propriétés, il dut nécessairement se commettre des actes de violence, de brutalité, et même des crimes. Du reste le roi se trouvait dans la nécessité de passer beaucoup de choses à ceux qui se décidaient à suivre sa bannière et à lier leur destinée à la sienne. Car il en était bien peu assurément qui fussent enthousiasmés pour sa cause, bien peu qui fussent gagnés par le caractère personnel de ce jeune prince corrompu et exigeant ; sans aucun doute la plupart étaient entraînés par l'attrait d'une vie aventureuse, et séduits par la perspective d'une satisfaction momentanée pour leurs passions et leurs désirs, ou par l'espoir d'une récompense à venir, fondée sur la pointe de leur épée. Aussi peut-on sans peine ajouter foi aux documents qui affirment que des hommes de cette trempe commirent en plus d'un endroit des actes de brutalité contre les hommes, et des crimes odieux contre les femmes et les filles. Mais c'est un besoin pour le cœur de l'homme de croire également que les récits de ces scènes sont basés sur des bruits qui ont tout exagéré, et que les ennemis de Heinrich mirent tout en œuvre pour répandre des bruits de cette nature, afin d'aigrir contre

lui et de mettre en mouvement les hommes de toutes les classes. Et ces efforts furent couronnés de succès.

Heinrich probablement le reconnut. Mais il savait aussi qu'à l'exception de quelques évêques qui lui étaient dévoués depuis son enfance, ou qui lui avaient de grandes obligations, il n'avait pour lui aucun des princes les plus puissants de l'empire, et il devait supposer que Hanno, puisqu'il s'était retiré du gouvernement, augmenterait le nombre de ses ennemis avoués. De plus, il lui était d'autant plus nécessaire d'accroître ses revenus, que sa position était plus difficile. Il désirait donc, pour diminuer et adoucir jusqu'à un certain point les actes arbitraires exercés en son nom, occuper ses bandes dans l'intérêt de l'Église ; il désirait en même temps gagner un prince puissant, et, avec une ardeur non moins grande, étendre ses moyens. Et, pour atteindre ce triple but, il entra dans une voie qui prouve qu'il avait bien pénétré les passions des hommes de cette époque.

Heinrich en effet s'adressa à l'archevêque Sigefrid de Mayence : « Il ne devait pas renoncer aux dîmes de Thuringe ; s'il voulait lui en abandonner une partie convenable, il était prêt à contraindre les Thuringiens, par son autorité royale et ses forces militaires, à payer la dîme. » Quelques années auparavant, dans cette même affaire, l'archevêque avait conçu de la méfiance contre Heinrich ; depuis lors il était entré dans de mauvaises relations avec le saint-siége, parce qu'il s'était attiré le soupçon de simonie ; l'année précédente il avait étalé aux yeux du monde une grande humilité, et annoncé la résolution de renoncer à toute magnificence et à toute possession pour finir ses jours dans une pauvreté volontaire et ne plus s'occuper que du salut de son âme ; ce n'avait été qu'avec peine qu'on l'avait décidé à reprendre sa haute dignité (1) : pourtant il se jeta avidement sur l'appât que le roi lui présentait ; et le roi et le prêtre tombèrent aussitôt d'accord. L'archevêque convoqua un concile qui devait s'ouvrir le 10 mars à Erfurt ; mais il ne négligea pas non plus d'envoyer des députés à Rome, pour s'assurer l'assentiment ou le silence du pape. Ces députés durent remettre entre les mains du cardinal Hildebrand un écrit rempli de formules de dévoûment et d'offres de service ; et il paraît que cet écrit ne fut pas sans influence, non que Hildebrand approuvât la cause de l'archevêque ; non qu'il eût pour lui une considération particulière, ou qu'animé d'une égale cupidité, il tînt compte des offres qui lui étaient faites, mais parce que la mauvaise santé du pape Alexandre II lui faisait prévoir qu'il trouverait un avantage à rester sûr des chefs du clergé du Teutschland. Le pape n'envoya point de légat ; mais il laissa pleine liberté à l'archevêque Sigebert, et garda le silence sur ce fait qui lui répugnait.

Au temps fixé, le roi parut à Erfurt ; l'archevêque y parut aussi ; tous deux entourés d'une multitude d'hommes aussi disposés que propres à expliquer et à interpréter dans leur sens les principes de l'Église. Les plus importants de ces hommes étaient les évêques Hermann de Bamberg, Hezel de Hildesheim, Eppo de Zeitz, et Benno d'Osnabrück. Ils prononcèrent pour l'archevêque contre les Thuringiens, moins, à ce que l'on crut, par conviction, que par considération pour l'archevêque et par crainte du roi : car Heinrich avait près d'Erfurt des troupes nombreuses, qui se montraient menaçantes à ses côtés. Les Thuringiens remirent le soin de leurs intérêts aux abbés de Hersfeld et de Fulda, qui devaient éprouver le plus grand dommage, si les prétentions de l'archevêque étaient soutenues. Dans le fait aussi ces abbés défendirent la coutume durant deux années et avec la dernière vigueur. Ils invoquèrent l'autorité du siége de Rome, les priviléges de Karl le Grand et d'autres empereurs, la conduite de tous les archevêques de Mayence jusqu'à Luipold, le prédécesseur de Sigefrid ; mais en vain. L'archevêque, s'appuyant sur la déclaration du concile, ne leur donna que des réponses sèches, grossières, méprisantes, et déclara en termes très-âpres qu'ils eussent à se détacher de l'Église chrétienne ou à se soumettre aux décisions du droit ecclésiastique. Les Thuringiens, irrités au dernier point par ces événements, résolurent de rejeter le concile et de soumettre l'affaire au siége apostolique. Mais le roi donna, avec un serment solennel, l'assurance qu'il punirait de mort quiconque oserait s'adresser au pape, qu'il détruirait tout ce qui lui appartiendrait, et ferait de sa personne un terrible exemple. Alors enfin l'abbé Hartwig de Hersfeld céda. Il noua des négociations avec l'archevêque, et, sous la médiation du roi, il conclut avec lui un traité par lequel il lui

abandonna la plus grande partie de la dîme, et conserva pour lui-même tout ce qu'il lui fut possible de conserver. Là-dessus les Thuringiens déclarèrent tous qu'ils payeraient la dîme. Widerad, abbé de Fulda, fut celui qui persévéra le plus longtemps dans la résistance. Mais comme on ne lui permit pas même de quitter Erfurt, tandis qu'il s'y voyait menacé par la colère du roi, il se rappela les expériences faites précédemment, et se soumit également à un traité. Il abandonna à l'église de Mayence la moitié des dîmes; et ses biens propres, ainsi que les biens propres de Sigefrid, furent déclarés libres de toute dîme. On ne sait pas le taux de la somme que le roi reçut de l'archevêque; mais il paraît que le prêtre le contenta : car en congédiant les abbés de Fulda et de Hersfeld, il les menaça de sa disgrâce, s'ils osaient, de quelque manière que ce fût, rendre suspect au pape le concile d'Erfurt. Et peut-être l'amitié de Sigefrid lui valut-elle encore aussitôt un avantage d'une autre sorte. En effet il n'hésita pas à se rendre d'Erfurt dans le Teutschland méridional. Le dimanche des Rameaux il se trouvait à Augsbourg. Là Rudolf, duc de Souabe, parut devant lui, accompagné d'autres princes qui, comme lui, étaient devenus auprès du roi suspects d'intentions hostiles. Entre le roi et Rudolf avec ses compagnons (2) fut faite une réconciliation qui ne fut pas, il est vrai, durable, mais qui pourtant ne fut certes pas sans importance, et qui, sans aucun doute, fut amenée par la médiation de Sigefrid, archevêque de Mayence, lequel vraisemblablement se trouvait à la suite du roi. Puis Heinrich se rendit en Bavière pour affermir le duc Welf dans sa fidélité, et il célébra les fêtes de Pâques à Ratisbonne; ensuite il revint en Souabe pour passer la Pentecôte à Augsbourg, et affermir le duc Rudolf dans sa fidélité.

Si le roi, jeune homme de vingt-deux ans, considérait, dans ces jours, les relations telles qu'elles se présentaient à lui, et s'il réfléchissait sur ce qui lui avait réussi dans les derniers temps, il pouvait assurément se considérer comme certain d'une victoire définitive sur tous ses ennemis, et d'un pouvoir égal à celui que son père avait exercé. Il se trouvait lui-même indépendant, délivré de ses pédagogues. Avec ses hommes d'armes il avait rendu service à l'Église, et un prince de l'Église, le premier des ecclésiastiques du Teutschland, avait eu à se féliciter de son appui : il était à espérer que cet homme couvrirait de l'égide de la religion bien des choses qui s'étaient faites, et les déroberait aux yeux du monde. Un certain nombre d'autres évêques avaient pris le parti de l'archevêque de Mayence, et ne pouvaient se mettre en opposition avec le roi. La vieille opiniâtreté des Saxons paraissait brisée. C'était leur union qui les avait rendus redoutables, et cette union avait reposé sur la maison princière de Billung. Maintenant leur duc Magnus était en prison; Hermann, son oncle, était réduit au désespoir; tout était en confusion, et au milieu de cette confusion s'élevaient menaçants les châteaux forts, construits sur les montagnes et sur les collines, et dont les belliqueuses garnisons répandaient au loin la terreur et l'effroi. Les Thuringiens avaient renoncé à une vieille immunité qui leur était chère, et pas un bras n'avait osé se lever pour la défendre. Ils avaient combattu par la parole, mais ils s'étaient soumis avec humilité. Les Bavarois s'étaient vu arracher leur duc, et ils l'avaient regardé tranquillement partir : on leur avait imposé un autre duc, et ils l'avaient tranquillement accepté. Le premier, Otto, avait subi une grande humiliation, ne devait sa liberté qu'à la grâce du roi, et vivait sans autorité et sans puissance, et sous la honte même de l'accusation d'un crime vulgaire : l'autre, sans mérite et sans honneur, arrivé à sa position par des moyens méprisables, semblait ne pouvoir se maintenir que par l'appui du roi qui l'avait élevé. Berthold, duc de Carinthie, avait été déposé, et personne ne s'était intéressé à lui. Rudolf, duc de Souabe, n'avait trouvé un rempart contre la colère du roi que dans la bienveillance de la mère du roi; il avait une seconde fois médité des projets hostiles par inquiétude plutôt que par esprit de révolte, et maintenant il s'était présenté devant le roi pour prouver sa fidélité et rechercher la bienveillance royale. Enfin la Lotharingie ne donnait aussi nul sujet d'inquiétude. Les deux ducs de ce pays étaient morts trois ans auparavant. Le duc Gérard de haute Lotharingie avait eu pour successeur son fils Thiederich; le duc Godefrid le Barbu, dont il a été si souvent question, avait été remplacé par son fils Godefrid, surnommé le Bossu. Ce dernier avait sans doute beaucoup du caractère de son père; mais aussi le sort de ce dernier s'offrait sans cesse

à lui comme un avertissement. Sans doute il était entré dans des relations semblables à celles où s'était trouvé son père; car il avait épousé Mathilde de Toscane, fille de cette marquise Béatrix qui avait été femme de Godefrid : mais il était trop prudent pour ne pas voir les filets dans lesquels on eût voulu le prendre; et son âme était animée de trop de patriotisme, pour qu'il eût été capable de servir les passions des Italiens. En conséquence, quoiqu'il ne s'abstînt pas de toute querelle et de toute guerre privée avec les princes voisins (3), l'on n'avait guère à craindre qu'il osât de nouveau élever contre le roi les prétentions que son père n'avait pu réaliser; cela était d'autant moins à craindre, que les relations de la Lotharingie avec la France avaient éprouvé un changement notable depuis que le duc Guillaume de Normandie avait conquis l'Angleterre, depuis que le vieil ami de Godefrid, Balduin de Flandre, était mort, et que diverses discussions s'étaient élevées au sujet de son comté. Dans le fait, si Heinrich embrassait d'un coup d'œil ces relations, il pouvait assurément, dans ses illusions de jeune homme, arriver à croire que les obstacles les plus graves étaient surmontés, et que bientôt il atteindrait ce point d'élévation d'où il pourrait faire valoir partout son autorité royale.

Mais dans cet état de choses arriva un événement que le roi, dans sa position et dans ses espérances actuelles, ignorant l'esprit qui dominait son siècle, ignorant aussi les menées et les intrigues secrètes des hommes qui vivaient en ce siècle, ne considéra peut-être point comme aussi important qu'il l'était en effet, mais qui entraîna des suites immenses pour le roi lui-même, pour l'empire teutsch et le peuple teutsch, et même pour tout le monde chrétien d'Occident. Le pape Alexandre II mourut, et Hildebrand, sous le nom de Grégoire VII, lui succéda sur le siége apostolique.

Depuis l'assemblée de Mantoue, dans laquelle Alexandre II fut reconnu pour pape légitime, le cardinal Hildebrand, désormais chancelier de l'église romaine, l'avait toujours assisté comme précédemment, et il avait dicté ou dirigé tous ses actes. A cette époque toutefois le pouvoir apostolique se montre beaucoup moins prompt et moins décidé qu'on ne se croit fondé à s'y attendre après les faits accomplis sous Léon IX et sous Nicolas II. Sans doute la lutte contre la simonie et contre l'incontinence des ecclésiastiques ne fut pas suspendue; mais elle fut conduite avec beaucoup plus de modération qu'auparavant, et cette hérésie et ce vice ne furent point poursuivis avec un zèle aussi ardent qu'autrefois. Le pouvoir pontifical se faisait plus que partout ailleurs valoir en Italie, pays privé de toute autorité royale, alors, comme jadis, rempli de discordes et de désordres, et continuellement aussi dans une grande excitation au sujet des affaires de l'Église : à Rome sans doute on ne voyait pas avec indifférence ce qui se passait dans le Teutschland, mais on semblait néanmoins y prendre peu de part, et on laissait en général les choses se développer d'elles-mêmes. Si cette conduite paraît singulière au premier coup d'œil, on aurait tort de l'attribuer à un certain sommeil de la force qui précédemment avait agi si puissamment : la marche suivie par Hildebrand dans les douze dernières années de sa vie prouve de la manière la plus claire qu'il était toujours le même, et toujours animé d'une seule pensée. On aurait tort également de supposer que Hildebrand, redoutant la douceur et la faiblesse d'Alexandre, ait détourné ce pape de toute démarche décisive parce qu'il ne lui reconnaissait pas assez de force pour accepter résolûment, avec la responsabilité de ses actes, toutes les conséquences de ceux-ci. Les papes précédents, Léon, Victor, Nicolas, n'avaient pas non plus été précisément des hommes de fer ou d'acier, et par eux cependant s'étaient accomplies des choses grandes et fortes, et Hildebrand avait peut-être agi avec d'autant plus de succès, quoique son autorité dans le monde fût moindre. Enfin, l'on aurait peut-être bien plus tort encore de croire que Hildebrand, poussé par une certaine envie, tînt le pape Alexandre dans l'inaction, pour entourer après lui son propre nom d'une gloire d'autant plus éclatante : car la vie tout entière de cet homme extraordinaire témoigne que la pensée de l'Église remplissait toute son âme, et n'y laissait pas de place pour une semblable vanité. Et, dans le fait aussi, les choses, quand on les étudie de plus près, semblent s'expliquer d'une autre façon, de telle sorte que l'interruption de l'action pontificale prend le caractère d'une sage modération et d'une admirable prudence.

Le siége papal, comme nous l'avons remarqué et expliqué précédemment, avait acquis un

éclat qui dépassait de beaucoup tout ce qui était grand et élevé dans le monde : il avait déployé une puissance qui pénétrait d'autant plus avant, que son influence et son action étaient plus mystérieuses. Les événements arrivés sous les papes Léon, Victor et Nicolas, et après la mort de ce dernier, avaient causé un mouvement général des esprits, qui se tournait exclusivement vers le siége apostolique, et que des actes de violence dans la vie pouvaient seuls éloigner de cette direction. Désormais, et le siége apostolique une fois assuré à Alexandre II, le monde chrétien pouvait être laissé à lui-même. Les terribles tempêtes qui ébranlaient la société civile et paralysaient ou confondaient tout pouvoir temporel, poussaient nécessairement vers cette puissance mystérieuse, qui semblait indestructible parce que personne ne pouvait la comprendre. Plus devenaient graves les bouleversements des empires, plus devenaient insolents et téméraires les hommes de l'épée, appelés la noblesse; plus les chefs de quelques églises, les évêques et les archevêques, devenaient corrompus et égoïstes, plus par là même la misère croissait partout; plus l'oppression qui pesait sur la vie devenait lourde, plus les passions devenaient sauvages; plus d'autre part devait nécessairement s'accroître l'attachement de tous les gens de bien pour le saint-siége, plus devait devenir ardent le désir de voir le pape user de la puissance qu'il tenait de Dieu, et se jeter avec la terreur de l'éternité au milieu de ce désordre qui paralysait, neutralisait, détruisait tous les éléments. Car, dans le fait, quelle autre perspective avait-on de sortir d'un si déplorable chaos? quelle autre voie pour rentrer dans l'ordre et dans la justice, dont le cœur de l'homme éprouve un éternel désir? Où trouver un prince ecclésiastique ou laïque qui pût raisonnablement faire espérer qu'il fût assez bien disposé pour se roidir contre l'agitation de ce siècle, et assez fort pour atteindre ce qui était nécessaire pour l'esprit humain et la civilisation, ce qui était un besoin pour les grands et pour les petits? Du côté du saint-siége un empiétement continuel n'était donc pas nécessaire; il eût peut-être exercé une influence destructive. Il fallait seulement veiller à ce que le monde ne pût concevoir aucun doute au sujet de la puissance du siége apostolique, à ce que les hommes les plus considérés de l'époque fussent amenés à s'entendre avec elle et à la soutenir. Et Hildebrand et le pape ne se départirent pas de ce soin. Le scandale de la simonie étant devenu si fort à Constance, que l'on en traitait à haute voix, le pape envoya ses ordres; et le roi Heinrich IV lui-même courba sa jeune tête sous ces ordres, et laissa tomber l'homme qu'il avait élevé, et qu'il aurait volontiers maintenu. Comme ce même roi, poussé par de mauvaises passions et par de folles pensées, projetait de répudier sa femme, et qu'il avait déjà gagné à ses désirs le plus éminent des ecclésiastiques du Teutschland, un légat du pape s'opposa à lui, lui rappela la puissance pontificale, et Heinrich contint ses passions, et recula au moment où il croyait déjà toucher au but. Les archevêques de Mayence et de Cologne, tous deux éminents, l'un par sa position, l'autre par la considération dont il jouissait auprès des princes teutschs, devinrent suspects de simonie, et l'évêque de Bamberg fut accusé de cette hérésie. Le pape assigna ces trois hommes à Rome, moins pour les punir que pour montrer au monde que même des princes aussi élevés étaient soumis à ses lois, et que même contre eux il avait le droit de châtier. Et les évêques obéirent à cet ordre, comparurent au pied du saint-siége, et reconnurent le pape pour leur maître et leur juge. Et ce qui se faisait dans le Teutschland se faisait aussi dans d'autres pays. L'homme même qui par sa science et sa sagesse, comme par sa piété et sa vertu, était le plus illustre, que l'on appelait avec raison la lumière de ce siècle, le noble Lanfrank, parut au pied du siége apostolique lorsqu'il fut élu archevêque de Cantorbéry pour recevoir des mains du saint-père les insignes de sa dignité, et prendre par là comme la confirmation de son élection.

Ces faits et d'autres semblables ne restèrent pas sans influence. Ils témoignaient de la sublimité du siége apostolique; ils maintenaient le souvenir de sa puissance et nourrissaient le zèle dans les cœurs. Mais les actes d'Erfurt, au sujet de la dîme, prouvent d'une part que la pensée de ceux qui avaient une injustice à souffrir se tournaient d'habitude vers Rome, et, d'autre part, que les rois ne pouvaient se défendre d'une certaine crainte du côté de Rome. En présence des embarras et du ballottement auxquels étaient soumises les relations sociales de ce siècle, il ne fallait donc au saint-siége qu'une attitude tranquille, une conduite sûre

et efficace pour accroître constamment ses forces et le rendre de plus en plus certain de la victoire, dans le cas où enfin le renouvellement de la lutte deviendrait inévitable.

Pendant ce temps Hildebrand étendait et affermissait sans cesse ses idées sur les relations de la vie humaine et de la forme que celle-ci devait nécessairement recevoir; et plus il mit de temps à s'occuper de ces idées au milieu des malheureux événements de son siècle, plus il se convainquit fermement d'abord de leur justesse, puis de la nécessité de les mettre en pratique par des moyens de douceur, si la douceur suffisait, par des moyens de sévérité, si la sévérité était indispensable.

Ce qui, selon les idées d'Hildebrand, devait être introduit dans la vie et obtenu, peut se résumer en trois principes qui se supposent réciproquement et découlent les uns des autres : pureté et unité de l'Église par le pape et sous le pape; liberté et indépendance de l'Église et de tous ses intérêts de toute influence exercée par quelque puissance temporelle que ce fût; subordination de tout pouvoir temporel et de tous intérêts temporels à l'Église et au pape son chef.

Sa conviction de la vérité et de la justesse de cette idée se basait sur les croyances de cette époque, qu'il partageait; sur des passages de l'Écriture sainte, qu'il expliquait; sur les phénomènes de la nature, qu'il interprétait, et qu'il considérait comme le modèle de la vie humaine.

Les hommes, à ce qu'il croyait, doivent vivre en paix et en concorde selon la volonté de Dieu. La volonté de Dieu nous a été annoncée par le fils de Dieu, par Jésus-Christ; nous avons sa parole pure, vraie, sainte. Tout pouvoir parmi les hommes doit procéder de cette parole de Dieu; la parole de Dieu doit être sa voie et son but. L'Église est la gardienne et la conservatrice de la parole de Dieu; elle est la manifestation de la religion de Jésus-Christ même. Elle est en elle-même quelque chose de purement spirituel; toutefois, comme le spirituel ne peut se manifester que dans le matériel, comme l'âme ne peut exister sans le corps, l'Église a aussi une partie matérielle, et elle a besoin, pour subsister, de moyens matériels, et, pour se maintenir, d'une puissance temporelle. Mais le corps n'existe que pour l'âme, tandis que l'âme n'existe pas pour le corps; le corps doit obéir à l'esprit, et non l'esprit au corps; de même la matière existe pour l'Église, et non l'Église pour la matière; de même la puissance temporelle doit obéir à l'Église, et non l'Église à la puissance temporelle. Si la parole de Dieu doit être accomplie, si la paix du monde, source de tout ce qu'il y a de noble et de bon, doit être obtenue, il ne faut pas que l'Église et la puissance temporelle, les prêtres et les rois soient divisés et ennemis; il faut au contraire qu'ils agissent dans un seul et même sens, qu'ils forment un seul et même ensemble. Or cette union suppose que l'une des parties obéit à l'autre; mais l'Église ne peut obéir à la puissance temporelle, ni le sacerdoce à la royauté : loin de là; la royauté doit obéir au sacerdoce, la puissance temporelle qui est la matière, à l'Église qui est l'esprit. Or toutes les *églises* chrétiennes ne sont qu'une seule et même *Église* par l'Eglise romaine, à laquelle elles appartiennent comme les membres au corps, comme les filles à la mère. Car le Seigneur lui-même a nommé l'apôtre Pierre son vicaire; c'est sur ce rocher que le Sauveur a fondé sa communauté; c'est à lui qu'il a donné les clefs du céleste royaume, de sorte que tout ce qu'il aura lié sur la terre sera aussi lié dans le ciel, et tout ce qu'il aura délié sur la terre sera aussi délié dans le ciel. Et l'Église romaine existe par Pierre, et l'évêque de l'Église romaine est le successeur de cet apôtre, par conséquent le véritable vicaire du Christ. De même donc que tout ce qui est temporel est subordonné à l'Église; de même que l'Église n'existe que par l'Église romaine; de même que l'Église romaine est soumise au pape; de même le pape est au-dessus de toutes les choses ecclésiastiques et temporelles. Il tient son pouvoir de Dieu par Pierre; tout autre pouvoir ne peut procéder que de lui. Et cette relation est conforme à la nature. Deux grands luminaires, le soleil et la lune, règlent le monde. Le soleil a sa lumière en lui-même, c'est-à-dire qu'il la tient immédiatement de Dieu; la lune tire sa lumière du soleil. Le pape est le soleil; l'empereur, comme le contenu, comme le représentant de la puissance temporelle, est la lune. L'éclat du trône impérial n'est qu'un reflet de la splendeur du trône apostolique.

Voilà sur quelles bases reposait la conviction qu'Hildebrand avait de la vérité et de la justesse de son système. Quant à sa conviction de la

nécessité de disposer les relations de la vie conformément à ce système, il la fondait sur l'histoire et sur l'état des choses, que tous avaient sous les yeux et que personne ne pouvait nier. D'où est donc venue, disait-il, la puissance royale, la puissance première? Elle a été fondée par des hommes qui, ne connaissant pas Dieu, et poussés par le prince de ce monde, par le démon, se sont attribué, dans une aveugle cupidité, par l'orgueil, par le vol, par la perfidie, par le meurtre et par des crimes de toute espèce, la domination sur des égaux, à savoir sur des hommes. Et quel en a été le résultat? La guerre et le malheur, la désolation et la misère; la vertu persécutée, le droit foulé aux pieds, l'esprit entravé. Et le présent est un véritable âge de fer. L'Église elle-même est corrompue jusque dans ses fondements. Ses serviteurs, qui doivent être les prêtres de Dieu, sont souillés de péchés et de vices, et sont dirigés par la haine et la discorde, par l'avarice et la cupidité, par l'envie, l'orgueil, la vanité et toute sorte de passions. Mais d'où vient cet affreux état? De ce que l'Église n'est pas libre. Les prêtres, établis par des hommes du monde, servent deux maîtres, se mêlent des choses temporelles en même temps que des choses saintes, et cherchent à plaire à ceux dont ils dépendent. De véritables prêtres ne sont possibles que dans une Église libre. On ne peut attendre un secours durable de nulle autre part que du siége apostolique. Le pape seul, le chef de l'Église, le vicaire de Jésus-Christ, peut amener l'accomplissement de la parole de Dieu par l'Église libre, pure et une, en ce qu'il use de la puissance des clefs, en ce que, libre lui-même de toute puissance humaine, il enseigne et exhorte, avertit et effraie, dirige et décide, punit et châtie, élève et renverse (4).

Ainsi pensait Hildebrand : son âme était dans cette pensée. Et pourtant personne ne le niera : dans ces pensées il y a de grandes erreurs; dans ces espérances il y a de graves illusions; dans tout ce plan il y a quelque chose de monstrueux. Mais ce qui, de nos jours, après une expérience postérieure de sept cents ans, est facile à pénétrer, pouvait sans peine, du temps d'Hildebrand, rester caché même aux esprits les plus subtils. Bien plus, il est concevable que dans la nuit de ce temps un esprit noble se laissât aisément aveugler par le seul rayon de lumière qui se faisait voir à lui dans les ténèbres, et qu'il s'efforçât de toute sa puissance à arriver au point d'où ce rayon s'échappait, pour entretenir et étendre la flamme. Quoi qu'il en soit, le plan d'Hildebrand semble avoir jailli des plus nobles sentiments du cœur humain. La pitié pour le malheur des hommes, et le désir le plus sincère d'en éloigner les causes, semblent l'avoir produit, et une forte intelligence semble l'avoir complété. C'était une tentative d'amélioration et d'ennoblissement de la vie sous l'enveloppe religieuse de la foi vivante du christianisme. On est injuste envers lui, lorsqu'on lui refuse l'amour de l'humanité, ou lorsque l'on va jusqu'à révoquer en doute sa piété; il est bien plus vraisemblable que tout son plan consistait en amour et en religion. Quelle passion en effet, quelles tendances terrestres auraient donc pu le conduire à de si grandes pensées? Serait-ce par hasard le désir de jouissances matérielles? Mais cet homme déjà vieux avait passé le temps des appétits sensuels, et l'œuvre à laquelle son âme était vouée, qu'il désirait accomplir, ne promettait ni plaisirs ni voluptés; loin de là, elle n'annonçait pour lui que travail, soucis sans terme, haine et persécution. Serait-ce l'ambition ou une vaine gloire? Mais il ne pouvait jamais être assuré de prendre lui-même possession du siége apostolique; il était seul dans le monde, semblable à un tronc desséché, et il ne pouvait jeter les bases d'une maison souveraine; ses jours étaient comptés, et il était déjà monté assez haut, il avait fait assez déjà pour être certain de remplir une page dans les annales de l'humanité. Sans doute il avait réclamé pour lui cette puissance qu'un esprit énergique exercera toujours sur des hommes faibles ou lâches, mais dans toutes les circonstances il s'est abstenu d'un arbitraire impitoyable. Ou bien enfin serait-ce une joie méchante de ce que, né dans une condition obscure, il pouvait humilier les grands de la terre et jeter dans la poussière ceux qui s'élevaient au-dessus des autres? Mais il serait indigne de répondre à un tel soupçon, parce qu'il eût regardé comme au-dessous de lui de le repousser. Il a soulevé de grandes passions et vu en face de lui des ennemis irrités; c'est précisément pour cette raison que de graves accusations ont été formulées contre lui : devant l'histoire toutefois se dissipe le poison préparé par la haine et par le ressentiment.

Toutefois, quel que soit le jugement auquel

on s'arrête, on peut admettre comme certain qu'Hildebrand avait rigoureusement combiné le système que nous venons de résumer, et que son âme en avait une intelligence claire lorsque le pape Alexandre II quitta la vie. Cet événement eut lieu le 21 avril de l'an 1073. Aussitôt Hildebrand, en sa qualité de chancelier et d'archidiacre de l'Église romaine, ordonna un jeûne et des prières de trois jours, et il prit en même temps les mesures pour que les funérailles du saint-père fussent convenables. Mais il n'y eut dans Rome entière qu'une seule voix : Hildebrand devait être pape, cet homme qui avait déjà pu être pape, qui avait sauvé le saint-siége et rendu la liberté à la ville, cet homme dont la sagesse était admirable, dont la vie était sans tache, et qui était riche de toutes les vertus que comporte la nature humaine. Et dès le jour suivant de grandes masses du peuple et du clergé se rassemblèrent, et, contre sa volonté, sans tenir compte de ses exhortations et de ses prières, elles arrachèrent l'homme de leur affection et de leur confiance au cadavre d'Alexandre, et l'entraînèrent dans une église de Saint-Pierre, pour le saluer en qualité de successeur de cet apôtre. Mais comme un tumulte de cette nature, quelque satisfaisant qu'il pût être en lui-même, renversait tout l'ordre établi par Nicolas II, les cardinaux accoururent, accompagnés des autres ecclésiastiques de l'Eglise romaine ; ils témoignèrent et déclarèrent qu'ils eussent élu l'archidiacre Hildebrand pour évêque de l'Eglise romaine. Et alors Hildebrand crut devoir céder à tant d'influences. Il prit le nom de Grégoire VII, pour honorer, en disciple reconnaissant, la mémoire de Grégoire VI, et pour assurer à jamais à cet infortuné, qui avait fait de grands sacrifices pour le bien de l'Eglise, la place qu'il avait bien méritée parmi les papes légitimes. Puis la multitude assemblée le salua par ses acclamations et avec enthousiasme pape sous le nom de Grégoire VII. Quant au nouveau pape lui-même, il accepta cette haute dignité avec la ferme résolution d'employer tout ce qu'il pouvait avoir d'intelligence et de force à fonder solidement l'œuvre à laquelle il avait jusqu'alors travaillé sans relâche, et à l'achever autant que cela lui serait possible ; et il tint cette résolution durant toute sa vie. Il ne recula devant aucun travail, devant aucune fatigue, devant aucune extrémité. Il avait en lui cette persévérance fanatique avec laquelle les âmes vertueuses poursuivent d'ordinaire une grande pensée qui les a saisies, qu'elle soit une erreur ou une vérité. Et ses ennemis eux-mêmes n'ont pu s'empêcher de reconnaître la force et l'habileté d'esprit avec lesquelles il tendit à son but, et tantôt d'admirer, tantôt d'incriminer l'adresse avec laquelle il sut se servir de tous les moyens qui étaient à sa disposition. Il s'éleva avec une égale résolution de la douceur d'un père à la sévérité d'un souverain ; mais rarement il s'entêta et agit avec trop de précipitation. Et même lorsqu'il semblait s'entêter ou se trop hâter, il avait bien calculé le moment ; et dans un petit nombre de cas seulement il fit des fautes, à en juger de son point de vue.

Dans le premier moment toutefois la pensée d'être pape désormais pesa lourdement sur lui : il tomba malade. Les lettres qu'à cette époque il a écrites à des hommes influents de l'ordre ecclésiastique et de l'ordre laïque, et aussi à des femmes qui pouvaient lui être utiles, telles que la marquise Béatrix et sa fille Mathilde, pour gagner leur bienveillance, prouvent qu'il ne portait pas sans de pénibles inquiétudes ses regards dans l'avenir, et qu'il avait bien senti toute la grandeur de la lutte qu'il n'avait fait que diriger jusqu'alors à l'ombre du saint-siége, mais qu'il était appelé désormais à soutenir dans toute la lumière du saint-siége lui-même. Ce qui toutefois pesait le plus lourdement sur son cœur, c'était sa position envers Heinrich, roi des Teutschs. D'un côté il désirait se conformer au décret du pape Nicolas II relativement à l'élection de l'évêque apostolique ; car ce décret était son propre ouvrage, et une violation volontaire de cet acte aurait pu donner lieu à ses ennemis de le rejeter comme étant arrivé illégalement au siége apostolique. Aussi résista-t-il aux instances des Romains qui le pressaient de se faire consacrer pape ; et il ne prit pas, comme les papes avaient coutume de le faire, les titres d'évêque de Rome et de serviteur des serviteurs de Dieu, mais il s'appela Grégoire, évêque élu de Rome. Mais d'un autre côté il était contraire à ses principes de reconnaître au roi le droit de confirmer ou de rejeter l'élection, ou de lui accorder en général quelque influence que ce fût sur l'occupation du siége apostolique. Il ne s'agissait pas ici de la personne du roi ; il n'avait en vue que le représentant de la puissance temporelle. Sans doute cet homme d'une vie si sévère ne pouvait

avoir une considération particulière pour Heinrich IV; mais il connaissait aussi trop bien le cœur humain et les relations humaines pour faire peser sur le jeune prince plus qu'il ne fallait en effet faire peser sur lui. Dans le fait, il s'exprime avec bienveillance à son égard; il se rappelle avec reconnaissance que le père de Heinrich, Heinrich III, l'avait distingué à sa cour; il n'oublie pas que Heinrich enfant avait été recommandé par son père au pape Victor II. Il n'avait pas non plus le projet, ni alors ni jamais, d'affaiblir le moins du monde ou de détruire la puissance royale sur les princes ou seigneurs temporels de l'empire ou dans aucune affaire temporelle; bien plus, il désirait rendre cette puissance grande et forte, qu'elle appartînt à Heinrich IV ou à tout autre; mais il s'agissait, conformément à ses principes, d'amener un accord parfait entre l'Eglise et l'Empire en soumettant le roi à la décision du pape. Et peut-être en réfléchissant à la vie que Heinrich avait menée jusqu'alors, en vint-il à douter que ce roi, s'il accomplissait la confirmation de son élection, et si par là il pensait qu'il aurait tout aussi bien pu la refuser, et que par conséquent il avait eu en son pouvoir la nomination au saint-siége, lui promettrait obéissance, et que, malgré sa promesse, il lui resterait fidèle. Dans ce doute, il conserva dans son âme contre Heinrich une certaine méfiance, qui de son côté aussi rendit difficile une loyale intelligence.

Ces observations font comprendre d'un côté que Grégoire ait cru nécessaire de notifier son élection au roi pour en obtenir la confirmation, et, de l'autre côté, elles rendent vraisemblable qu'il ait désiré que Heinrich ne lui accordât pas cette confirmation; car dans ce dernier cas sa position était beaucoup plus libre qu'elle ne pouvait l'être dans le cas contraire. Dans le fait, il envoya aussitôt au roi une lettre par laquelle il l'informait de la mort du pape Alexandre II, et en même temps de sa propre élection. A cette nouvelle il ajouta la prière que le roi voulût bien réfléchir s'il donnerait ou non son approbation à cette élection; car il devait être bien convaincu que par son approbation il n'obtiendrait nullement l'impunité pour ses désordres graves et publics.

Une telle nouvelle et une telle déclaration ne causèrent pas au roi un médiocre embarras. Le caractère d'Hildebrand n'était pas inconnu. Tous les évêques devinrent inquiets, et ceux qui n'avaient pas la conscience nette ou qui sentaient leur faiblesse furent effrayés. Ils représentèrent donc à Heinrich que Hildebrand avait été élu sans son ordre, bien plus, à son insu; qu'il ne devait pas souffrir un tel mépris de la dignité royale; que s'il le tolérait, les suites désastreuses qu'il entraînerait ne frapperaient personne avec plus de force que lui-même. Heinrich toutefois fut plus raisonnable que ces évêques pusillanimes et passionnés, ou du moins il écouta des conseils sensés. Les événements qui avaient suivi l'élection d'Alexandre II avaient donné une grande leçon. Rejeter Grégoire eût été un acte de folie qui pouvait tout au plus causer de nouvelles et malheureuses querelles, si on ne l'appuyait par une expédition en Italie et à Rome. Et cette expédition, Heinrich était-il en état de l'entreprendre? Et s'il pouvait la faire, devait-il renoncer à tout ce qu'il croyait avoir enfin gagné dans le Teutschland, pour s'engager au-delà des Alpes en y sacrifiant ses meilleures forces, dans des choses dont le danger était certain, dont l'issue était incertaine? Si au contraire il approuvait l'élection de Grégoire, il ne pouvait dans aucun cas rien arriver de pire. Peut-être le pape serait-il gagné si on le reconnaissait sans contradiction; peut-être même cette reconnaissance le mettrait-elle dans l'embarras : mais probablement une rupture avec le pape était indéfiniment ajournée, tandis que nécessairement elle éclaterait aussitôt si le roi ne confirmait pas l'élection. Heinrich résolut donc de l'approuver, quelque répugnance qu'il pût y avoir.

Mais il fallait garder les dehors et conserver la dignité. En même temps le roi désirait peut-être aussi être mieux instruit de l'état des choses à Rome, et du caractère de l'homme qui venait d'être élevé sur le siége de l'apôtre. Pour cela il lui fallait un homme intelligent, adroit et sincèrement dévoué. Il l'avait dans la personne du comte Eberhard de Nellenbourg. Mais celui-ci se trouvait encore prisonnier du comte Hermann le Billung, et on ne pouvait le délivrer qu'en brisant les fers du duc Magnus. Jusqu'alors, ainsi que nous le raconterons bientôt, aucune considération n'avait pu déterminer le roi à rendre la liberté au duc; maintenant il se décida, et pour son malheur assurément, à l'échanger contre le comte Eberhard et ses soixante-dix compagnons. L'échange eut lieu; Eberhard partit en toute hâte pour l'Ita-

lie : avec lui et par l'ordre du roi l'évêque Grégoire de Verceil, chancelier de Heinrich pour le royaume d'Italie, se rendit à Rome.

L'envoyé du roi, Eberhard, fut accueilli par le pape Grégoire avec amitié et bienveillance. Lorsqu'il demanda comment on en était venu à consacrer un pape à l'insu du roi, contre la coutume des Pères, Grégoire répondit : Dieu m'est témoin que je n'ai point recherché la dignité pontificale; j'ai été choisi par les Romains, et c'est de force que l'on m'a imposé le fardeau du gouvernement de l'Église : j'ai résisté toutefois à la consécration jusqu'à l'arrivée de l'approbation du roi et des princes de l'empire teutsch. L'envoyé tint cette réponse pour satisfaisante, et prononça la confirmation de l'élection au nom du roi. Puis, en présence de l'évêque Grégoire de Verceil, la consécration eut lieu le 29 juin, jour de la fête des apôtres Pierre et Paul. A cette cérémonie avait également assisté l'impératrice Agnès, mère du roi, qui à cette époque habitait le monastère du Mont-Cassin, ainsi que la marquise Béatrix avec Mathilde sa fille.

CHAPITRE IX.

MISE EN LIBERTÉ DU DUC MAGNUS. — SOULÈVEMENT DES SAXONS. — FUITE DE HEINRICH IV.

L'an 1073.

Dans le même temps où le roi Heinrich IV cherchait à éviter par des concessions raisonnables une dangereuse complication de ses relations avec le siége apostolique, ses relations se compliquèrent dans sa patrie d'une manière dangereuse par une conduite passionnée de tout côté. Le roi tomba dans un gouffre terrible au moment où il croyait avoir échappé à la tourmente.

Parmi les Saxons en effet l'agitation devenait de jour en jour plus grande. Des bruits de toute sorte sur les intentions et les desseins de Heinrich circulaient parmi le peuple, inquiétaient les âmes, et alimentaient les passions. Quelques paroles, quelques menaces qui avaient pu être exprimées soit par Heinrich, dans son indignation contre des impudents, soit par ses jeunes amis dans leur emportement contre des récalcitrants, soit par ses conseillers, en majeure partie Souabes (1), dans leur colère contre des intrus, furent défigurées par la déraison, envenimées par la méchanceté, colportées de canton en canton, de maison en maison. Heinrich avait aussi des amis en Saxe; mais qui eût osé se mettre en opposition avec les masses? A celui qui ne voulait rien croire ou qui était indécis, on énumérait les forteresses menaçantes et les crimes que les garnisons en avaient déjà commis ou commettraient encore. D'ailleurs l'absence de toute sécurité qui se faisait généralement sentir rendait les hommes accessibles à la crainte, à la méfiance et au soupçon. Et la vie antérieure de Heinrich, et sa conduite récente en Thuringe, et envers les ducs Otto, Berthold et Rudolf, ainsi que sa mystérieuse entrevue avec le roi des Danois, étaient considérées comme des preuves décisives. De là des négociations, des entrevues, des conférences; de là en général des menées hostiles, qui soulevaient de plus en plus les esprits et les aigrissaient chaque jour davantage.

La captivité du duc Magnus paraît avoir été la seule raison qui ait arrêté les actes de violence. Hermann, oncle du duc, était inquiet du sort de ce dernier, et précisément pour cette raison il cherchait à prévenir tout éclat. Mais tous les efforts pour assurer la liberté de ce prince furent inutiles. Le roi insistait sur ce que Magnus eût non-seulement à renoncer au duché de Saxe, mais encore à lui abandonner tous les biens et toutes les possessions que par droit d'hérédité il avait reçus de ses ancêtres. Mais Magnus déclara qu'il aimerait mieux rester toute sa vie dans les fers et expirer dans les plus horribles tourments. Enfin l'on vit intervenir Otto de Nordheim, l'ancien duc de Bavière, l'auteur de l'infortune où était tombé Magnus. Il s'offrit lui-même; il voulait rester en prison aussi longtemps que cela plairait au roi, et remettre à l'entière discrétion du roi tout ce qu'il appelait son bien. Mais Heinrich rejeta cette offre, et répondit, dit-on, sèchement au duc, que lui, le duc, et tout ce qu'il possédait, étaient échus au roi par sa soumission; et que de plus il ne s'était pas tellement purgé du crime dont il avait été accusé, qu'en vertu du droit généralement en vigueur, il pût librement disposer de sa personne et de ses domaines. Ces amères paroles (2), qu'elles aient été prononcées ou non, furent répandues et jetées en toute âme comme un brandon. On

crut désormais ne pas devoir attendre davantage, parce que aussi bien le salut du duc Magnus était impossible, puisque les forces du roi augmentaient de jour en jour, et que d'ailleurs il pouvait réussir à gagner de plus en plus les peuples du Teutschland méridional. Une grande ligue fut donc conclue pour la liberté et le droit de la patrie, et chacun de ceux qui y prirent part s'engagea par un serment à être prêt de corps et d'âme à périr les armes à la main ou à sauver et à assurer la liberté de son peuple. Les chefs de cette ligue étaient l'archevêque Wezel de Magdebourg, et les évêques Bucco de Halberstadt, Hezel de Hildesheim, Wernher de Mersebourg, Eckbert de Minden, Immet de Paderborn, Fridrich de Münster, Benno de Meissen; puis Otto de Nordheim, jadis duc de Bavière, et les markgrafs Udo, Dedi, dont la femme, Adela, avait concentré ses anciennes passions en une haine irréconciliable contre le roi Heinrich, et Ekbert, qui était encore presque un enfant; enfin le comte palatin Fridrich et les comtes Diederich, Adelbert, Otto, Kunrad et Heinrich. Tous ces seigneurs employèrent toute leur influence pour gagner, soulever, enthousiasmer et séduire les individus de tout âge, de tout état, de tout sexe, et ils réussirent si complétement dans leurs efforts, qu'à la fin on crut que plus de soixante mille personnes avaient promis de sacrifier leurs biens et leur vie pour la liberté et le droit de la patrie. On ne trouve point cité le comte Hermann le Billung au nombre des conjurés, dont Otto de Nordheim était l'âme : vraisemblablement il n'osa point s'y joindre, parce qu'il craignait d'empirer le sort de son neveu Magnus, et qu'il ne voulait pas donner au roi, personnellement du moins, un nouveau motif d'agir plus rigoureusement envers son prisonnier. L'archevêque Liemar de Brême, ainsi que les évêques Eppo de Zeitz et Benno d'Osnabrück, s'abstinrent également d'y prendre part, soit expressément, soit parce que la méfiance qu'inspiraient leurs intentions empêcha de les solliciter.

Tandis qu'en Saxe chacun de ceux qui étaient entrés dans la conjuration déployait toute son activité pour disposer, préparer, armer et régulariser, tandis que le roi séjournait dans le Teutschland méridional, il arriva que le duc Magnus, au moment où personne ne s'y attendait, obtint sa liberté contre la liberté du comte Eberhard et celle de ses compagnons. Personne ne nous apprend si le roi imposa encore ou non au duc des conditions que le duc aurait promis d'exécuter. Mais si l'on réfléchit combien précédemment le roi avait exagéré ses prétentions, et combien, précisément pour cette raison, Magnus, fatigué de sa prison, devait être disposé à accepter des conditions raisonnables, on ne peut assurément repousser la supposition que le duc promit au roi de n'entrer dans aucune conjuration contre lui, son souverain, mais de lui rester constamment fidèle, et de lui rendre en loyal vassal le service militaire. Et la marche des événements qui suivirent semble appuyer cette conjecture.

L'apparition du duc Magnus parmi les Saxons causa une joie d'autant plus grande, qu'elle était plus surprenante. Il sembla aux Saxons que leur duc était revenu des régions de la mort. Une joie fanatique se répandit dans tout le pays, comme si désormais l'on avait tout gagné. Car, dans la surexcitation des esprits et par suite de l'intérêt que l'on avait pris au sort du duc, chacun avait en quelque sorte confondu ses souffrances avec le malheur du duc, et, par conséquent, chacun crut aussi dans le premier moment être délivré de ses souffrances, puisque les fers de Magnus étaient brisés, et chacun remercia Dieu avec la plus grande ferveur.

Mais l'apparition du duc causa aussi une interruption dans l'œuvre des princes conjurés. Ils ne connaissaient pas les motifs qui avaient décidé le roi à mettre le duc en liberté, et ils lui attribuèrent un changement de disposition par la grâce de Dieu. Cette pensée les troubla et les désunit. Le duc Magnus agit peut-être pour arrêter et diviser. Sa longue captivité l'avait sans aucun doute rendu mûr et circonspect, et peut-être aussi se sentait-il, en cette circonstance, d'autant plus rigoureusement lié par une promesse faite au roi. Mais dans les vieux ennemis du roi, dont Otto de Nordheim resta l'âme, l'ancienne passion ne s'éteignit pas; peut-être, par les obstacles apportés à leurs menées, devint-elle encore plus amère qu'elle ne l'avait été précédemment. Et un nouvel événement donna une nouvelle activité à leurs malheureuses manœuvres.

Le roi ordonna une expédition contre les Polonais, à laquelle tous les princes de l'empire devaient prendre part, et il fixa la réu-

nion de l'armée au septième jour après l'Assomption. D'après la position où Heinrich croyait se trouver vers cette époque, au mois de juin de l'an 1073, il est difficile de douter qu'il ait véritablement et sérieusement pensé à cette expédition. Il s'était arrangé avec le pape, au moins pour le moment, comme il pouvait bien l'espérer; il s'était entendu avec les ducs Welf et Rudolf; il n'avait rien à craindre des Lotharingiens; l'archevêque de Mayence avait reçu de lui un service effectif; les Thuringiens avaient montré tant de soumission, qu'il ne pouvait s'attendre à aucune résistance; il venait de rendre la liberté au duc Magnus, et vraisemblablement ce n'avait pas été sans lui imposer des conditions dont il attendait l'accomplissement. Dans ces circonstances dut s'élever en lui la pensée qu'il était arrivé à la même plénitude d'autorité et de puissance dont son père avait joui, qu'il parviendrait à être véritablement roi, s'il pouvait une fois se mettre à la tête d'une armée de l'empire et conduire cette armée contre un ennemi étranger. Il pouvait sans doute être convenu précédemment avec le roi des Danois d'une attaque contre les Saxons; mais pendant ce temps ses relations, d'après sa propre idée, avaient réellement changé. Il était devenu plus âgé et indépendant; ses conseillers étaient choisis par lui-même; il avait rejeté de côté une partie de ses ennemis; l'odieuse maison des Billung était humiliée; les Saxons s'étaient accoutumés à supporter son pouvoir et ne regardaient pas sans terreur ses forteresses; dans tout l'empire son autorité royale était crainte ou respectée. Quel plaisir eût-il pu trouver maintenant à une guerre contre les Saxons? Sur quel secours pouvait-il compter du côté des Danois? ou quel secours pouvait-il attendre du côté des Danois qui méritât d'être acheté par la cession de pays teutschs?

Toutefois les ennemis de Heinrich en Saxe se servirent de cet appel à une expédition contre les Polonais, pour satisfaire leur vieux ressentiment contre lui, et tirer vengeance de ce qu'à tort ou à raison ils prétendaient avoir souffert. Ils représentèrent la chose aux Saxons comme si, dans cette levée générale, le roi avait eu l'intention de mettre sous les armes les peuples du Teutschland méridional pour imposer aux Saxons le joug de l'esclavage; et en Saxe on crut à cette assertion, et l'on ne tint pas compte du démenti donné par cette circonstance que les Saxons eux-mêmes étaient aussi appelés aux armes. Les princes saxons conjurés résolurent donc d'exposer leurs griefs au roi, qui dans l'intervalle était revenu à Goslar, par l'organe de députés de l'ordre ecclésiastique et de l'ordre laïque, et d'en demander le redressement. Avec la permission du roi, cette députation parut devant Heinrich à Goslar, le jour de la fête des apôtres Pierre et Paul, le même jour où Grégoire VII recevait la consécration comme pape. Voici quels étaient les prières et les griefs présentés au roi, par écrit sans aucun doute, après l'accomplissement des solennités de l'Eglise :

« Le roi ne devait point exiger d'eux la campagne contre les Polonais; ils avaient besoin de leurs forces contre des ennemis redoutables, les Liutizes, et elles suffisaient à peine pour repousser ces ennemis; ce serait une folie de leur faire commencer une guerre contre des peuples plus éloignés, lorsqu'ils étaient pressés par des guerres continuelles dans leur propre pays. De plus, le roi devait ordonner la destruction des châteaux forts qu'il avait fait bâtir sur les montagnes et sur les hauteurs pour l'oppression des Saxons. Il devait aussi donner satisfaction, d'après le jugement de leurs princes, aux princes saxons qu'il avait dépouillés de leurs biens sans formalité légale (3). Il devait encore quitter enfin la Saxe, pays qu'il avait habité dès l'enfance et presque épuisé dans l'oisiveté et dans l'inaction, et résider dans une autre partie de l'empire à son tour. Il devait éloigner du palais les êtres méprisables qui poussaient vers l'abîme et lui-même et la chose publique, et confier l'administration des affaires de l'Etat aux princes auxquels elle appartenait. Il devait chasser le troupeau de ses concubines, vivre conjugalement avec la reine son épouse, et l'aimer; en général, renoncer, maintenant qu'il était arrivé à un âge plus mûr, aux vices par lesquels, dans sa jeunesse, il avait souillé la dignité royale. Enfin ils priaient le roi, au nom de Dieu, de faire droit volontairement à leurs justes réclamations, et de ne point les réduire à la nécessité d'accomplir un fait grand et inouï. S'il le faisait, ils le serviraient avec la même bonne volonté qu'ils lui avaient témoignée jusqu'alors, de la manière que des hommes nés libres doivent servir leur roi dans un Etat libre; mais s'il ne le faisait pas, ils étaient

chrétiens et ne voulaient pas se déshonorer par le contact avec un homme qui avait trahi la foi chrétienne par des actes ignominieux. S'il avait résolu de les contraindre par les armes, eux ne manquaient pas non plus d'armes et de connaissances militaires. Sans doute ils lui avaient prêté serment de fidélité, mais seulement à condition qu'il serait roi pour l'édification et non pour la destruction de l'Eglise de Dieu, et qu'il administrerait les affaires publiques avec justice, conformément aux lois et aux usages de leurs pères; mais comme il aurait le premier violé cette condition, ils ne seraient plus de leur côté liés par ce serment, et ils lui feraient la guerre comme à un barbare, à un ennemi, à un persécuteur du nom chrétien, et, tant qu'il leur resterait un souffle de vie, ils combattraient contre lui pour l'Eglise de Dieu, pour la foi chrétienne, pour leur propre liberté. »

De telles réclamations, exprimées dans un langage si arrogant, si méprisant, si impudent, n'avaient évidemment pas été rédigées dans l'intention d'y obtenir droit. Elles contenaient une déclaration de guerre ouverte, et nullement une tentative de réconciliation et de concorde. Le roi fut ébranlé de la manière la plus terrible, et dans un instant s'évanouit l'illusion qu'il se faisait sur son autorité royale, et sous l'empire de laquelle il avait vécu depuis quelque temps. Il ne sut quelle résolution prendre. Ses conseillers pensèrent qu'il était impossible de faire droit à de telles prétentions : le roi, selon eux, devait montrer de la fermeté; la crainte d'une guerre dissiperait bientôt cet esprit de colère chez les Saxons. Heinrich leur donna son assentiment. Il fit donc transmettre aux délégués saxons une réponse évasive, qui peut-être ne leur fut pas communiquée sans brutalité. Le roi lui-même ne revit pas ces délégués, mais il quitta secrètement Goslar et se rendit dans la Hartzbourg. Et alors peut-être, après l'éloignement du roi, ils furent insultés et vexés en paroles piquantes et en gestes méprisants par des courtisans et des parasites. Ils quittèrent donc la résidence royale avec la plus grande irritation, remplis de venin et de fiel par ces circonstances, qui leur semblèrent une intolérable servitude. Un tel homme, dirent-ils, endurci à ce point dans le mal, ne pouvait être ramené à la sagesse que par la force : il ne pouvait sentir la douleur que si l'épée le frappait jusque dans les sources de la vie.

Et dans le fait, désormais il ne restait guère aux princes saxons conjurés d'autres ressources que de risquer les armes à la main les moyens extrêmes. Les peuples du Teutschland méridional et occidental étaient en mouvement afin de se rassembler, à l'appel du roi, pour l'expédition contre les Polonais. Le roi s'était, à ce qu'il semblait, entendu avec plusieurs des princes. On ne pouvait donc s'attendre à ce que ces princes et ces peuples approuvassent la manière dont eux, les princes saxons, s'étaient élevés contre le roi. Si donc arrivait le jour où l'armée devait être réunie, et si le roi pouvait se mettre à la tête des peuples du Teutschland méridional, il était difficile d'éviter une guerre civile, et la Saxe courait le plus grand danger. Or ce jour n'était pas éloigné; il n'y avait donc pas de temps à perdre pour forcer auparavant le roi à des concessions, pour le faire prisonnier, pour l'anéantir : car il semblait que ce fût là le seul moyen de détourner le danger dont la Saxe était menacée. Aussi miton tout en œuvre pour faire prendre les armes aux Saxons. Les princes s'assemblèrent dans une église, délibérèrent sur ce qu'il y avait à faire, et élevèrent mutuellement par la discussion leurs passions au plus haut degré. Le bruit fut répandu dans le pays que le roi n'avait tenu aucun compte des prières des Saxons; qu'il n'avait pas admis en sa présence les princes de Saxe, bien qu'il les eût appelés auprès de lui; tandis que ces princes, écrasés par le malheur de leur peuple, attendaient devant ses appartements une audience avec patience et humilité pour défendre la cause de leur peuple, il s'était amusé dans l'intérieur au jeu de dés et à d'autres futilités; qu'enfin il avait quitté Goslar, et qu'on les avait mis à la porte, eux, les princes délégués. En même temps que ce bruit, qui remplissait toutes les âmes de ressentiment et de fureur, retentit le cri : aux armes! et il trouva dans chaque cœur un écho. Enfin on indiqua une assemblée de tout le peuple en armes, et les partisans de Heinrich IV, dont il a été question plus haut, furent chassés du pays et contraints à chercher un refuge auprès du roi.

L'assemblée eut lieu vers la fin du mois de juillet, près d'un petit endroit nommé Haldensleben (4). Là vint aussi Hermann le Billung,

qui désormais n'avait plus de ménagement à prendre; Magnus au contraire, son neveu, duc de Saxe, fut absent, sans aucun doute parce qu'il était lié par son serment et par sa parole, et en même temps parce que ses souffrances antérieures l'avaient intimidé. Mais Otto de Nordheim, qui était toujours encore appelé duc, et qui jusqu'alors avait été le véritable instigateur, le véritable artisan du mal, se présenta dans cette circonstance aussi comme chef, ordonnateur et orateur. Cet homme monta sur une éminence d'où sa voix pouvait s'entendre au loin, et adressa un discours à la multitude assemblée pour enflammer davantage encore des esprits déjà si ardents, réchauffer ceux qui se refroidissaient, aiguillonner ceux qui hésitaient, étouffer dans ceux qui réfléchissaient jusqu'à la dernière étincelle de la fidélité envers le roi, et en un mot, pénétrer toute cette masse de l'esprit de révolte. Mais il comptait plus sur la crainte de l'avenir, qu'il chercha à faire naître, que sur le souvenir des maux soufferts: car il ne pouvait reprocher au roi que les châteaux forts qu'il avait bâtis, et les excès commis aux environs par les garnisons de ces châteaux. « Mais, dit-il, lorsque le roi aura couvert tout notre pays de forteresses de ce genre, alors seulement ce qui nous paraît supportable aujourd'hui nous semblera intolérable; alors tout ce que vous possédez vous sera arraché d'un seul coup; il prodiguera vos biens à des étrangers, et vous, nés hommes libres et nobles, il vous donnera en servitude à des inconnus. Et souffrirez-vous, hommes vaillants, que tout cela soit fait contre vous? N'aimerez-vous pas mieux chercher la mort dans un prompt combat que de livrer une vie malheureuse et sans honneur à l'insolence étrangère, et de la perdre ignominieusement? Des esclaves achetés ne supportent pas les ordres injustes de leurs maîtres, et vous, nés au sein de la liberté, vous souffririez avec indifférence la servitude? Ou bien craindriez-vous, comme chrétiens, de violer le serment que vous avez prêté au roi? Assurément vous l'avez prêté, mais seulement au roi. Tant qu'il a été roi pour moi et qu'il a rempli le devoir d'un roi, je lui ai gardé inviolable et sans tache la foi que je lui avais jurée; mais depuis qu'il a cessé d'être roi, je n'ai plus trouvé celui auquel je devais ma foi. Ce n'est donc point contre le roi, mais contre l'injuste ravisseur de ma liberté; ce n'est point contre la patrie, mais pour la patrie et pour ma liberté que je prends les armes et que je vous engage à les prendre avec moi. Or sus; conservez l'héritage que vous avez reçu d'aïeux libres; conservez-le pour des enfants libres, et ne permettez point que par votre négligence et votre lâcheté vos enfants deviennent les serfs de gens sans aveu. »

Ces paroles, où respiraient la vengeance et le sentiment de l'honneur, ne manquèrent pas leur impression; et ce qui donna encore une nouvelle force à cette impression, c'est que maintenant, à la sommation d'Otto, quelques princes et seigneurs, ecclésiastiques et laïques, consignèrent par écrit leurs plaintes contre les injustices qu'ils prétendaient avoir essuyées de la part du roi. Otto ne manqua point de rappeler constamment que ce qui avait été fait à *quelques-uns* était réservé à tous; et par *là le* but fut atteint. Tous ceux qui faisaient partie de l'assemblée jurèrent individuellement: les évêques, de défendre de toutes leurs forces contre qui que ce fût, et autant que leur ministère le leur permettrait, la liberté de leurs églises et celle de la Saxe entière; les laïques, de ne pas renoncer, tant qu'ils vivraient, à leur liberté, et de ne permettre à aucun homme de dépouiller violemment leur pays.

Aussitôt l'éclat suivit. On marcha tout droit à la Hartzbourg, où se trouvait le roi. Les rebelles établirent un camp à une certaine distance de la forteresse. Dans ce même temps, Berthold, auquel Heinrich avait ôté le duché de Carinthie, était avec le roi. Vraisemblablement les ducs Welf et Rudolf avaient défendu sa cause auprès de Heinrich, tandis que ce dernier se trouvait dans le Teutschland méridional, et il était venu à Goslar pour achever l'œuvre commencée par ces deux princes. L'état des choses en Saxe fut favorable à ses désirs; Heinrich lui déclara qu'il reconnaissait combien il avait été trompé, et promit de lui conserver le duché de Carinthie. Ainsi les deux princes se réconcilièrent, quoique Berthold sentît bien que si le roi lui rendait le duché, ce n'était ni par bienveillance ni par confiance, mais surtout parce qu'il se voyait pressé par les circonstances. Lorsque Heinrich fut instruit de l'arrivée de l'armée saxonne dans les environs de Goslar, il envoya Berthold, qui savait parler d'une manière persuasive, avec deux autres hommes dans le camp saxon, avec le message suivant :

« Le roi est étonné de la réunion de tant de peuple; il croit n'avoir rien fait contre eux qui puisse leur donner un moyen de justifier un commencement de guerre civile; ils doivent donc mettre bas les armes; s'ils ont quelques griefs à faire valoir, il est prêt à les écouter avec bonté, et si quelques changements doivent être introduits, les princes de l'emprire en décideront, et leur résolution commune sera mise à exécution. » A ce message royal le duc Berthold ajouta d'énergiques exhortations en son propre nom. C'était, dit-il, un très-mauvais exemple, que celui qu'ils donnaient; les autres princes de l'empire n'approuveront pas une entreprise que ni dans ce siècle, ni au temps des ancêtres, aucun peuple teutsch n'a osé risquer; ils doivent consulter le sentiment de leur honneur plutôt que leur colère; ils doivent respecter la majesté royale, qui est en sûreté et inviolable même chez des peuples barbares; ce n'est point dans le tumulte des armes, mais en des temps tranquilles, dans le calme et la réflexion, qu'ils doivent soumettre leur cause à la décision d'une diète générale.

A ce message du roi, Otto de Nordheim répondit au nom de tous les Saxons : « Ce n'est point dans des intentions hostiles, ce n'est point pour commencer une guerre civile qu'ils se sont rassemblés; loin de là, ils serviront avec toute fidélité le roi, s'il veut être roi; ils le prient seulement de détruire les forteresses qu'il a élevées non pour la défense, mais pour la ruine de l'empire; s'il ne veut point le faire, le but dans lequel il les a bâties est évident; et dans ce cas ils sauront, avec l'assistance de Dieu, défendre contre le monde entier leur liberté et leurs biens. » Quant aux exhortations et aux propositions de Berthold, Otto répliqua : « Les autres princes de l'empire ne sont point poussés à la révolte par la même nécessité que les princes saxons. Le roi a rarement séjourné dans les autres pays de l'empire, mais il a résidé presque continuellement en Saxe; il a de toute manière foulé, maltraité, menacé cette contrée. Si la cause des princes saxons était la même que celle des autres princes de l'empire, ils se soumettraient volontiers à la décision d'une diète générale; mais comme les Saxons ont à supporter un malheur qui leur est tout particulier, ils ne peuvent reconnaître un jugement étranger : il ne leur reste plus qu'à briser par leurs propres forces le joug qui pèse sur leurs têtes, ou à périr pour la liberté. »

C'est ainsi que Heinrich échoua dans la tentative qu'il fit pour s'entendre avec les Saxons. Aussitôt l'armée saxonne se rapprocha de la Hartzbourg pour empêcher le roi de s'échapper et de se sauver dans les pays méridionaux ou occidentaux de l'empire, où il pouvait trouver des secours dangereux. La Hartzbourg était située à un mille de Goslar, sur la rive gauche de la Rodau et sur la pointe d'une montagne, d'où s'ouvre une vue libre et fort belle, le long de la vallée de l'Ocker, jusqu'à Brunswick, et bien avant dans la contrée. Ce château était entouré de montagnes couvertes d'épaisses forêts qui s'étendaient sur une grande largeur jusqu'aux frontières de la Thuringe, et d'un seul côté l'on pouvait arriver à ses murs épais et à ses portes formidables. Les Saxons occupèrent les abords. Le roi se trouva dans un grand embarras. Il fit de nouvelles tentatives d'accommodement; mais plus sa position devenait fausse, plus les Saxons se montrèrent intraitables dans leurs exigences. Il n'y avait dans le château qu'une garnison d'environ trois cents hommes; cette petite troupe suffisait bien pour défendre le château, parce qu'il était bien approvisionné; mais elle ne suffisait pas pour une attaque contre les Saxons. Et la défense du château assurait peu d'avantages à la cause du roi. Tandis qu'il sauvait cette forteresse, où il semblait prisonnier, il pouvait perdre l'empire. Le soulèvement des Saxons avait de nouveau détruit la confiance qui s'était ranimée dans le cœur de Heinrich. Dans le Teutschland méridional et occidental il avait reçu, dans les derniers temps, de la part des princes, des assurances de fidélité et de dévoûment, mais il était impossible qu'il conservât maintenant sa foi en eux, si, loin de là il consumait sa vie, comme cachée dans un château assiégé : et de fait non-seulement le duc Rudolf de Souabe, mais encore l'archevêque Hanno de Cologne et même l'archevêque Sigefrid ont été soupçonnés de n'avoir pas été dès le principe étrangers à la conspiration des princes saxons, et de s'être tenus prêts au contraire à y prendre part dès qu'il se présenterait une occasion favorable. Mais l'issue de la défense de la Hartzbourg, quelque temps qu'on la retardât, ne pouvait être douteuse. En conséquence le roi résolut de laisser à ses fidèles la défense du château, et de

recouvrer lui-même la liberté par le seul moyen qui fût encore possible. Pour exécuter cette résolution, il continua les négociations avec les Saxons, en témoignant tant de crainte, et il se montra si facile pour toutes leurs exigences, qu'ils crurent avoir atteint déjà leur but, et que, dans la joie de leur succès, ils surveillèrent le château avec plus de négligence qu'auparavant. Remarquant cette négligence, Heinrich fit porter hors de la forteresse, par des affidés, les joyaux de l'empire; puis il ordonna à la garnison de faire son service comme s'il se trouvait encore avec elle, afin de décevoir l'ennemi durant un jour encore; puis, dans la nuit du 9 août, il quitta la Hartzbourg, accompagné du duc Berthold de Carinthie et des évêques Eppo de Zeitz et Benno d'Osnabrück, et se sauva heureusement dans la forêt. Ces malheureux princes, aiguillonnés par la crainte et tourmentés par la faim et la soif, prirent leur route, sous la conduite d'un chasseur, à travers des montagnes et des vallées où jamais, rarement du moins, un homme n'avait mis le pied. A travers de grands dangers et de grandes fatigues ils arrivèrent le quatrième jour, 12 août, à Eschwège, et ce fut dans cette ville seulement qu'ils se permirent quelque repos et quelque nourriture.

D'Eschwège le roi se rendit à Hersfeld. Vers ce temps, les princes et les vassaux de l'empire étaient déjà partout en mouvement; car le jour approchait où l'armée devait se rassembler pour l'expédition contre les Polonais. Aussi Heinrich trouva-t-il déjà une plus grande escorte sur la route de Hersfeld. A Hersfeld, les évêques de Würtzbourg et de Bamberg vinrent aussitôt se joindre à lui, ainsi que d'autres princes en grand nombre. Quant au duc Rudolf de Souabe, il se tenait immobile dans un camp près de Mayence; il avait attiré à lui les évêques du Rhin, de Souabe et de Bavière, sous prétexte d'attendre avec lui le message par lequel le roi leur indiquerait le lieu où ils devaient se rendre. Mais dans le fait, comme on l'en soupçonnait, il voulait surveiller la marche des événements, et choisir sa route en conséquence. Or le roi fit dire au duc que lui-même et tous les princes qui étaient avec lui eussent à le rejoindre à marche forcée à Cappel, près de Hersfeld. Ils vinrent : aussitôt on tint conseil sur ce qu'il fallait faire désormais. Le roi, au désespoir de son malheur, et l'âme remplie de la crainte de la mort à laquelle il avait à peine échappé, tourmenté de nouvelles inquiétudes au sujet de l'hésitation équivoque qui avait dicté la conduite du duc, implora en suppliant l'assistance des princes assemblés. La désolation du jeune monarque était si grande, qu'il se prosterna devant ces princes, pour obtenir du moins leur pitié et par là leur intérêt, s'ils avaient oublié leur fidélité. Il leur rappela leur fidélité, au nom de la crainte de Dieu, devant lequel ils lui avaient prêté serment, et chercha à les remplir de colère au sujet de ces malheureux événements. Les biens, dit-il, qu'on lui arrachait appartenaient à tous les vassaux de l'empire. La faute de tous retombait sur la méchanceté de quelques-uns ; et ce petit nombre, qui avaient oublié leur serment comme les bienfaits qu'il leur avait plus d'une *fois accordés*, lui auraient arraché la vie avec *le trône*, s'il ne s'était soustrait par la fuite au danger. Mais un attentat contre la majesté royale n'était pas seulement un attentat contre sa personne, c'était un attentat public, dont la honte retombait sur tous ceux qui l'avaient reconnu comme roi, et dont le secours aurait dû le mettre à l'abri des atteintes des méchants. Ils devaient donc recourir à des mesures viriles, afin que la dignité royale, qu'ils avaient reçue de leurs pères entourée d'honneur et d'éclat, ne fût point souillée et ternie; ils ne devaient point transmettre sans vengeance à la postérité un si déplorable exemple donné de leur temps. De telles paroles, prononcées du ton le plus animé, émurent avec une égale force ceux des princes qui n'étaient pas fidèles et ceux qui l'étaient encore. Toute l'assemblée versa des larmes sur le malheur du jeune roi, devant le père duquel ils s'étaient tous inclinés avec humilité. Mais cette impression ne fut pas durable. Quelques zélés ouvrirent, il est vrai, l'avis de marcher aussitôt contre les Saxons avec toute l'armée destinée contre les Polonais, et de tirer d'une honte toute récente une vengeance immédiate; mais les hommes douteux furent d'un sentiment contraire. Selon eux, une telle entreprise ne devait pas être entamée avec précipitation ; les Saxons, peuple fort en lui-même, vaillant et habitué à la guerre, étaient, maintenant que tous les liens de la loi et du droit se trouvaient brisés, dans un violent tumulte; il fallait contre eux des armements plus considérables pour être assuré du succès. Les hommes circonspects se

rangèrent à cette opinion. Et les plus nobles et les plus sages devaient aussi s'effrayer à l'idée d'une guerre civile aussi grande que menaçait de l'être la lutte avec les Saxons; guerre qui en tout cas devait faire peser des maux immenses sur la patrie, sans que personne fût en état d'en prévoir la fin. On résolut donc que chacun retournerait dans ses foyers pour s'armer en proportion de la gravité de cette affaire; toutefois les archevêques de Cologne et de Mayence, dont le premier nourrissait, sans aucun doute, une haine ardente contre le roi, et dont l'autre était toujours prêt à tout, pourvu qu'il y trouvât un avantage personnel, devaient entrer en négociation avec les Saxons pour essayer d'éteindre ces malheureuses discordes. Dans le cas où cette tentative échouerait, l'armée devait se réunir de nouveau près de Bredingen, sur la Werra, le septième jour après la fête de saint Michel, pour une expédition contre les Saxons (3). De cette manière la guerre civile fut sinon évitée, du moins ajournée. Quant au roi, il perdit contre les Saxons un temps irréparable. Il parcourut, il est vrai, les contrées du Rhin, cherchant à gagner ou à affermir les princes, et ne se montrant avare ni de dons ni de promesses; il envoya encore, il est vrai, de tous côtés des députés qui devaient agir pour lui parmi les petits vassaux et même dans les villes, démentir les calomnies répandues contre lui, et lui concilier les cœurs. Mais un roi réduit à défendre et son administration et lui-même, tombe encore plus bas dans l'opinion des hommes, et, s'il cherche par des concessions ou des offres à augmenter le nombre de ses partisans, il ne provoque que l'hypocrisie, et éloigne de lui ceux qu'il veut attirer: ils prennent ce qu'il leur donne, et restent ce qu'ils étaient, et jettent autour d'eux des regards pénétrants pour voir si d'un autre côté ils ne peuvent obtenir de plus grands avantages. Dans les villes seulement, où ne régnaient ni l'arrogance, ni la cupidité, ni une ambition effrénée, où plutôt se rencontraient un jugement sain et le désir naturel à l'homme d'une liberté nécessaire à la vie et au commerce, où d'ailleurs le monde des vassaux, et l'esprit de crime, de violence et de perfidie qui dominait ce monde, avait excité déjà une grande haine et un grand dégoût; dans les villes seulement sa parole trouva de l'écho, et son infortune des cœurs compatissants.

Cependant les Saxons ne négligeaient rien non plus. Ils étaient vivement affectés d'avoir vu le roi se sauver. Ce qu'ils avaient espéré obtenir promptement par la rapidité et par la crainte, il leur fallait maintenant tâcher de l'atteindre par la persévérance et l'adresse. Aussi la plus faible partie de leur armée garda seule sa position pour continuer le siége de la Hartzbourg; mais la plus grande partie se retira pour attaquer d'autres châteaux moins forts avant que la terreur se fût dissipée et que de meilleures mesures de défense eussent pu être prises. En même temps ils envoyèrent des députés, d'abord aux Thuringiens, pour exciter à la révolte ce peuple qui était encore dans une grande exaspération par suite des querelles au sujet de la dîme; puis aussi dans tous les pays teutschs, pour travailler contre le roi, pour peindre leurs souffrances et représenter leur soulèvement comme l'œuvre de la nécessité, et de cette manière troubler les princes et les peuples, et les décider en leur faveur ou du moins contre le roi. Et leurs efforts n'échouèrent presque nulle part.

CHAPITRE X.

GRANDE CONJURATION DES PRINCES TEUTSCHS CONTRE HEINRICH IV. — MISÈRE INOUÏE DU ROI. — PREMIER ESSOR DE L'ESPRIT DE LIBERTÉ CIVILE DANS LES VILLES.

De l'an 1073 à l'an 1074.

Tandis que des deux côtés, comme nous l'avons dit, l'on agissait avec les plus grands efforts et aussi avec des moyens divers, la conférence convenue entre les archevêques de Cologne et de Mayence et les princes saxons devait avoir lieu dans l'abbaye de Corvey le 24 août. Les députés saxons s'y présentèrent; l'archevêque Sigefrid de Mayence y vint aussi; mais le vieux et rusé Hanno resta chez lui. Il se fit excuser sous un prétexte quelconque, et envoya la déclaration prudente qu'il approuverait avec le plus grand plaisir toutes les résolutions raisonnables qu'ils prendraient dans l'intérêt de l'État, et qu'il agirait selon ses forces pour le bien public. On ne peut que supposer, d'après la suite des événements, les conventions que l'archevêque de Mayence fit ensuite avec les princes saxons. On prétendit que l'archevêque s'était donné beaucoup de peine pour calmer

les Saxons et rétablir la paix entre le roi et ce peuple; que les Saxons, de leur côté, avaient cherché à fonder sur des faits l'assertion que Heinrich ne pouvait rester roi sans le plus grand préjudice pour la religion chrétienne; que, bien plus, il avait commis des crimes si considérables, que, si on les jugeait conformément aux principes de l'Église, il serait contraint à renoncer non-seulement au trône, mais encore à sa femme, comme à la ceinture militaire, et même à la vie libre dans le monde. Tout ce qui est certain, c'est que la conférence n'aboutit qu'à la résolution suivante: « Il devra y avoir une entrevue entre les princes saxons et d'autres princes de l'empire; dans cette réunion, les Saxons exposeront leurs griefs et leurs plaintes; le roi pourra, s'il le juge utile, y assister et se justifier des crimes dont il était accusé; les autres princes prononceront ensuite sur cette affaire, et la termineront par leur sentence. Et, afin que cette assemblée puisse se tenir en toute sûreté et sans danger, des otages seront livrés par les deux partis, douze par le roi, et douze par les princes saxons. Ces otages devront être remis de part et d'autre le 13 septembre à Hohenbourg en Thuringe; et l'assemblée elle-même s'ouvrira le 20 octobre à Gerstungen, sur la frontière de Thuringe et de Hesse. »

Voilà comment la cause du roi fut sinon trahie, du moins livrée par son délégué, l'archevêque de Mayence. Car chaque jour, grâce aux intrigues des Saxons et à l'esprit d'égoïsme des vassaux, le nombre de ses adversaires s'accroissait, et celui de ses amis diminuait. Maintenant il leur était accordé de nouveau huit semaines pour agir librement et avancer leur entreprise; car l'archevêque avait oublié de convenir que dans l'intervalle on déposerait les armes. Et dans cet intervalle ils obtinrent des résultats nombreux et considérables. Le siége de la Hartzbourg fut continué, non toutefois sans de grandes pertes : car la garnison faisait des sorties pour combattre et pour piller; elle remportait de temps à autre un riche butin, ruinait ainsi le commerce de Goslar, et frappait de honte les assiégeants. Ceux-ci, pour remédier à ce mal, imaginèrent de construire une forteresse contre la forteresse. La montagne sur laquelle la Hartzbourg était bâtie avait deux pointes à peu de distance l'une de l'autre, et réunies par un petit plateau. La Hartzbourg était assise sur la pointe la moins élevée; maintenant les Saxons construisirent sur la plus haute des ouvrages de fortification, d'où, à mesure que ces ouvrages devenaient plus redoutables, ils espéraient neutraliser de plus en plus et contenir dans l'intérieur de ses murailles la garnison de la Hartzbourg. En même temps d'autres châteaux moins forts furent pris d'assaut, ou bien ouverts par la corruption et par d'autres artifices. Puis les Thuringiens furent gagnés. Dans une assemblée des vassaux de cette nation, à Tritebourg (1), les envoyés des Saxons, chargés d'exciter à la révolte, furent salués avec des acclamations unanimes; et les Thuringiens jurèrent aux Saxons et se jurèrent mutuellement de ne jamais faire défaut, bien plus, de soutenir avec les Saxons tous les dangers, puisque la même nécessité les poussait à se soulever, et de remporter, avec l'aide de Dieu, la victoire, ou de combattre jusqu'au dernier soupir pour le bien public. Ils notifièrent aux abbés de Fulda et de Hersfeld, ainsi qu'à tous les princes qui possédaient des domaines en Thuringe, qu'en un jour fixé ils eussent à promettre sous serment de venir au secours du peuple; que, s'ils refusaient ce serment, on leur arracherait tous ces domaines. Au nombre de ces princes était l'archevêque de Mayence. Ce prélat, toujours attentif à se mettre de toutes parts à couvert et en sûreté, s'était rendu de Corvei à Erfurt. Dans cette ville il se fit sommer en tumulte par les Thuringiens de prendre aussi part au soulèvement. L'archevêque toutefois, qui sans aucun doute fit valoir sa mission de médiateur entre le roi et les Saxons, évita, il est vrai, d'adhérer au mouvement; mais il donna la promesse exigée, et livra des otages pour garantir qu'il n'entreprendrait rien par les armes contre les Saxons. D'autre part, des envoyés du roi, qui cherchaient par de grandes promesses à détourner les Thuringiens d'une alliance avec les Saxons et à les maintenir dans la fidélité envers le roi et l'empire, furent contraints à fuir du pays de la manière la plus ignominieuse, et n'échappèrent qu'avec peine à de mauvais traitements personnels. Partout enfin, auprès de tous les princes teutschs et de tous les peuples teutschs, ici en secret, ailleurs au grand jour, les émissaires des Saxons continuaient à agir pour rendre le roi odieux. Et comme ils semblaient mieux que personne connaître le roi, leur

témoignage unanime rencontrait rarement de l'incrédulité. Car la plupart des hommes sont disposés à tenir pour vrai ce qui les autorise à montrer de l'indignation plutôt que ce qui les force à rougir, et, en retour des priviléges dont jouissent les grands de la terre, ils se vengent volontiers en rejetant tous les torts sur eux, s'ils ne se sont pas tenus à l'abri de tout reproches.

Et, si du reste on peut ajouter foi aux documents de cette époque, Heinrich IV ne fut pas alors même sans reproche; du moins on le chargea de nouveaux torts. Lorsqu'il vit la tournure malheureuse que prenaient ses affaires dans le Teutschland, et qu'il s'aperçut de l'astuce par laquelle les Saxons réussissaient à lui aliéner le cœur des princes et des peuples, il n'hésita pas, dit-on, à s'adresser à des étrangers, et à chercher auprès d'eux des secours contre son propre peuple. Les passions qui agitaient son cœur dans des relations si déplorables, et, avant tout, le sentiment accablant que lui, le roi des Teutschs, était abandonné et comme perdu dans sa patrie, et ne trouvait pas un homme qui lui fût dévoué de tout cœur et eût vécu pour lui sans arrière-pensée, rendent sans doute concevables les résolutions les plus extrêmes; et peut-être la tentative d'attirer des étrangers dans l'empire eût-elle pu lui être pardonnée plus tard, s'il avait réussi par leur secours à remporter la victoire sur ses ennemis, et à réunir de nouveau autour de son trône les peuples teutschs qui maintenant vivaient morcelés: mais la nécessité qui le contraignit à une tentative de cette nature fut et resta un immense malheur, et la tentative elle-même, s'il la fit toutefois, échoua tout à fait; car les chefs saxons portaient de tous côtés des yeux pénétrants, et surent aussi faire tourner à sa confusion ses efforts auprès des étrangers.

Heinrich, en effet, disent les documents, envoya des émissaires aux vieux ennemis des Saxons, aux Liutizes: le jour de la victoire et de la vengeance était arrivé. Les Saxons, leurs cruels oppresseurs, étaient impliqués dans une guerre intestine; ils ne pourraient se défendre contre une invasion; ils ne pourraient se soustraire à leur ruine. Il leur fit offrir en même temps de grandes sommes d'argent pour soutenir la guerre. Mais les Saxons envoyèrent aussi de leur côté des députés aux Liutizes: ils ne devaient pas se faire illusion; jamais la puissance des Saxons n'avait été plus grande que maintenant; eux, les Liutizes, n'arriveraient donc à aucun résultat, et ne feraient que s'exposer à la vengeance la plus cruelle; si, au contraire, au moment où les Saxons étaient en hostilité avec le roi, ils s'abstenaient de toute attaque, les Saxons offraient de les indemniser richement des sommes que le roi s'engageait à leur donner pour faire la guerre. Les Liutizes délibérèrent sur cette double proposition. Quelques-uns soutinrent qu'il ne fallait pas négliger un moment si favorable pour se venger sur les Saxons des anciennes souffrances, et se mettre à l'abri de mauvais traitements à venir; d'autres prétendirent qu'il valait mieux accepter les offres des Saxons, de l'argent sans danger. Cette différence d'avis fut soutenue avec tant d'acharnement, que les Liutizes engagèrent les uns contre les autres une lutte sanglante qui coûta la vie à des milliers d'hommes, et empêcha ce peuple de se mêler aux querelles des Teutschs. En même temps le roi s'adressa aussi à Svein, roi des Danois, et lui rappela l'alliance qu'ils avaient conclue. A cet appel, Svein, à ce que l'on assure, se montra avec une flotte sur les côtes de Saxe. Mais, lorsqu'il voulut débarquer avec son armée, ses guerriers refusèrent de se livrer à des hostilités contre les Saxons. Ils s'étaient, dirent-ils, rencontrés à côté des Saxons dans des actions bien chaudes, mais ils n'avaient trouvé aucun motif de guerre contre eux. Et cette émeute de son armée força Svein à retourner chez lui sans avoir rien fait (2).

La première de ces assertions ne contient rien, il est vrai, que l'on puisse précisément rejeter; mais il serait possible pourtant que la guerre où les Liutizes s'engagèrent les uns contre les autres ait donné lieu à la supposition qui nous a été transmise comme une vérité, à savoir que le roi Heinrich avait gagné une partie de ce peuple, et les Saxons l'autre partie. Quoi qu'il en soit, ce siècle est si plein de mensonges et de faux bruits, que l'on peut à peine en croire quelque chose. Quant à la seconde assertion, de graves difficultés s'élèvent contre elle. Le temps ne semble pas suffire à l'entreprise à laquelle Heinrich aurait engagé le roi des Danois, et la manière dont Svein l'exécuta était en contradiction avec la position des pays. Elle est d'ailleurs conçue en termes tout à fait vagues, sans indication de temps, d'un lieu ou d'un fleuve; et pour cela même elle n'éveille aucune confiance.

Toutefois, quelque jugement que l'on porte à cet égard, il est certain que ni les Danois ni les Wendes n'influèrent sur les événements du Teutschland, et que les Teutschs purent sans obstacle pousser leurs affaires. Mais ils les poussèrent de la manière la plus malheureuse.

Le jour arriva qui avait été fixé à Corvei pour une assemblée des princes à Gerstungen. Heinrich avait approuvé le traité, quelque répugnance que son âme y eût ressentie ; mais il avait rejeté comme une chose indigne la condition que lui, le roi des Teutschs, livrât des otages à un peuple teutsch révolté, aux Saxons. Pour lever cette difficulté, les archevêques de Cologne et de Mayence s'étaient portés garants de la sûreté des deux partis, et, sur cette garantie, on était convenu que l'assemblée aurait lieu à Gerstungen, sans qu'il fût donné d'otages de part ni d'autre. A cette assemblée parurent les princes des Saxons avec une escorte de quatorze mille hommes armés; du côté du roi vinrent les archevêques de Mayence et de Cologne, les évêques de Metz et de Bamberg, les ducs Gozelo ou Godefrid de Lotharingie, Rudolf de Souabe et Berthold de Carinthie. Le roi se rendit à Würtzbourg, parce qu'avec raison assurément il ne se croyait pas en sûreté à Gerstungen. Dans l'assemblée les princes et seigneurs saxons se montrèrent comme livrés au désespoir, comme des hommes qui auraient souffert les traitements les plus affreux, et qui, à peine échappés au danger, auraient encore les traitements les plus affreux à redouter. Ils se prosternèrent devant les princes, et les supplièrent, en invoquant le nom de Dieu, de se montrer juges équitables, de ne pas considérer leur entreprise extraordinaire, mais plutôt les souffrances par lesquelles ils avaient été forcés à cette entreprise. Et comme on les engagea à parler librement, ils firent le tableau des excès honteux que le roi avait commis contre des particuliers et contre le peuple, et des crimes grossiers par lesquels, selon eux, Heinrich avait souillé la dignité royale; et les couleurs qu'ils donnèrent à ce tableau furent si odieuses, que les princes envoyés par le roi frissonnèrent tous, et qu'aussitôt, sans admettre aucun doute, sans vérifier ces accusations, sans songer à une défense du roi, ils prononcèrent ce jugement : qu'il ne fallait pas en vouloir aux Saxons d'avoir enfin pris les armes pour leur liberté, pour leurs femmes et pour leurs enfants ; qu'il fallait plutôt s'indigner de ce qu'ils avaient si longtemps supporté avec une patience de femmes de telles atrocités. Mais après un semblable jugement devait s'élever la question de savoir ce qu'il y aurait désormais à faire. Et après que pendant trois jours on eut parlé dans un sens et dans un autre avec une préoccupation hypocrite, on prit à l'unanimité la résolution de rejeter ce roi, et d'élire à sa place un autre homme capable de gouverner l'empire.

Les princes et les seigneurs qui avaient trahi voulurent en effet mettre à exécution cette résolution insolente et inouïe : ils voulurent faire roi le duc Rudolf de Souabe, devenu pour la seconde fois beau-frère de Heinrich. Mais Rudolf déclara avec serment que jamais il ne consentirait à accepter le trône, s'il n'était *élu* par tous les princes réunis en diète *publique*. Il est difficile toutefois que ce refus lui ait été dicté par la honte intérieure que lui inspirait cette usurpation perfide du suprême pouvoir; il le fut plutôt par la crainte que l'entreprise ne vînt à échouer, ou, comme il le déclara lui-même, par la crainte de se déshonorer en se rendant parjure; car il savait bien qu'en sa qualité de Souabe il eût attiré sur lui toute la haine des Saxons, que l'élévation d'Otto de Nordheim pouvait seule satisfaire ; que les Souabes et les Bourguignons n'avaient pas le moindre motif de mécontentement contre le roi Heinrich, et qu'en dehors de la Saxe et de la Thuringe, on n'avait point de reproche à faire au jeune roi légitime des Teutschs. Son refus jeta les princes assemblés dans un nouvel embarras. Ils n'osèrent point faire connaître leur résolution ; ce n'était pas non plus par suite de la honte intérieure que leur causait leur crime, mais par la crainte que leur œuvre de mensonge ne s'écroulât devant le bon sens des meilleurs de la nation. Car, après tout, il était impossible d'effacer les souvenirs de la génération actuelle ; et le monde savait bien que ceux qui maintenant décidaient que le roi devait être renversé de son trône l'avaient jadis, encore enfant, arraché violemment des bras de sa mère par le mensonge et la trahison, et qu'ils l'avaient jeté dans les malheureuses relations où il avait perdu tout appui et toute direction; il savait bien que Heinrich avait toujours été soumis à la puissance des grands de l'empire, qui de mille manières avaient abusé de sa jeu-

nesse dans leur intérêt personnel; il savait que jusque dans ces derniers temps on l'avait contraint à tout ce qui était arrivé; que depuis un an à peine il était maître de ses volontés, et que, grâce à sa jeunesse, il avait été, même durant cette année, séduit et égaré. Il était donc certainement à craindre que le monde ne pût comprendre comment Heinrich aurait pu se livrer contre les Saxons à des excès aussi affreux que ceux dont ce peuple prétendait avoir été victime. Aussi les députés du roi convinrent-ils avec les princes saxons que la résolution prise serait tenue secrète, et que l'on notifierait au contraire ce qui suit au roi et au vulgaire des vassaux : « On est tombé d'accord que les Saxons auront à rendre au roi une satisfaction convenable pour leur entreprise audacieuse contre lui et contre l'empire; que le roi, de son côté, assurera l'impunité aux Saxons, et leur promettra par serment toute sûreté contre des vexations pareilles à celles qui les avaient forcés à se détacher de lui. L'une et l'autre de ces choses se feront aux fêtes de Noël, que le roi célébrera à Cologne. Dans l'intervalle chacun des princes assemblés s'efforcera de préparer d'avance, autant que cela sera possible, d'autres princes de l'empire, et de les faire concourir au but que l'on reconnaissait si nécessaire d'atteindre. »

Après cette convention, les Saxons retournèrent dans leurs foyers pour continuer la conquête et la destruction des châteaux royaux; quant aux autres princes qui s'étaient trouvés à Gerstungen en qualité d'envoyés du roi, ils se rendirent à Würtzbourg, où, la fidélité sur le front et la trahison dans le cœur, ils apportèrent à leur roi et seigneur le mensonge au lieu de la vérité. Le roi, quelque grande que pût être l'expérience qu'il avait acquise dans sa vie si courte encore, était pourtant incapable de soupçonner une perfidie aussi impudente que celle qui régnait ici. Prenant le mensonge pour la vérité, il déclara aussitôt avec joie et sans détour qu'il n'avait à cœur que la paix de l'empire, et que, dans ce but, il était prêt à accéder à toute condition. Mais cette satisfaction et cette franchise du roi ne furent peut-être pas tout à fait sans action sur la conscience des conjurés. S'ils ne chancelèrent pas dans leur rôle menteur, ils sentirent pourtant peut-être naître en eux la crainte que l'amour de la paix exprimé par le roi, et sa bonne volonté à tout faire pour la rétablir, joints à sa jeunesse et au malheur qui avait frappé son enfance, ne fissent une impression profonde sur toute âme noble, et ne fissent oublier sans peine les actes irréfléchis auxquels sa jeunesse l'avait entraîné. Cette inquiétude fut encore augmentée par une résolution affligeante du roi. Les conjurés désiraient attirer Heinrich dans les pays du Rhin, soit qu'il leur fût plus facile dans ces contrées, et grâce à l'influence des archevêques de Mayence et de Cologne, qui étaient également dans la conjuration, de le bercer d'illusions et de le mettre hors d'état de découvrir la trahison, soit qu'ils voulussent conserver toute liberté d'avancer leur œuvre, surtout auprès des Bavarois et du duc Welf, sur lesquels on ne pouvait compter. Mais le roi résolut de ne point aller sur le Rhin, et de se rendre au contraire à Ratisbonne, sans aucun doute pour affermir le duc Welf et les Bavarois dans leur fidélité. Ces circonstances et d'autres semblables menaçaient de rompre le projet convenu. Précisément pour cela il fallait aux conjurés quelque chose de nouveau, quelque chose de frappant, pour les affermir eux-mêmes dans leurs menées impies, et pour rendre le roi odieux aux yeux du peuple entier. Et ce qu'il leur fallait arriva si à propos, que les plus cruels soupçons contre ces hommes de la trahison et du mensonge sont assurément pardonnables.

Autrefois un individu nommé Ragenger avait vécu dans l'entourage du roi, et avait joui de son intimité; mais dans les derniers temps il avait été éloigné pour des motifs qui nous sont inconnus. Or, comme dans son voyage à Ratisbonne Heinrich séjourna quelques jours à Nürnberg, Regenger se mit tout à coup en avant, et s'adressa en ces termes aux ducs Rudolf et Berthold, sans rougir de la honte que ses propres paroles faisaient rejaillir sur lui : « Moi et plusieurs autres, en qui le roi espérait trouver les instruments convenables d'un plan méprisable, avons été pressés par lui, avec prières et grandes promesses, de nous jeter en armes sur vous et sur les autres princes qui étaient assemblés à Würtzbourg, pour vous égorger, vous et eux, les auteurs de la révolte, et à délivrer ainsi le roi lui-même de tout danger, et l'État de tout bouleversement. Les autres avaient accepté cette mission; moi seul j'ai repoussé un crime aussi noir, et osé dé-

tourner le roi de son dessein. Pour cette raison le roi entra contre moi dans une si violente colère, qu'il me chassa de sa présence ; et j'aurais été assassiné, si je ne m'étais soustrait, en m'éloignant aussitôt, au danger qui me menaçait. » En même temps il nomma les autres individus auxquels le roi aurait fait la même proposition, et déclara qu'il était prêt à confirmer son assertion par le jugement de Dieu, par le duel, soit avec le roi lui-même, soit, si les lois s'y opposaient, avec toute autre personne.

A cette accusation si bien venue, les deux ducs firent le geste d'hommes fortement effrayés et fermement convaincus de la vérité. Car Regenger, disait-on, était assurément un homme bien connu et considéré dans le palais du roi ; et ce n'était pas la première fois que le bruit courait que le roi avait attenté à la vie des princes, et que, bien plus, il avait égorgé plusieurs de ses affidés. Comptant sur le secret de leur trahison, ils n'hésitèrent pas à envoyer aussitôt au roi des députés pour lui notifier qu'il avait le premier violé la foi et attenté à la vie d'hommes qui ne travaillaient que pour son bien ; que par conséquent ils étaient de leur côté déliés du serment par lequel ils lui avaient juré fidélité et soumission ; que, s'il ne se purgeait pas de cette accusation, il n'aurait plus désormais à attendre d'eux ni fidélité en des temps tranquilles, ni appui dans les temps orageux.

Le roi fut stupéfait; mais, étouffant sa douleur, il se tourna aussitôt vers ses gens : « Le duc Rudolf est impatient ; il veut être roi ; et comme il ne peut faire peser sur moi aucun crime véritable, il combine habilement des calomnies et des bavardages pour me transformer en criminel. Mais, ajouta-t-il, laissons là ce combat de paroles ! laissons là ce tissu de preuves astucieuses ! je veux avec mon bras renverser cet échafaudage de mensonges. Je ne veux point faire valoir la majesté du nom de roi ; c'est par un duel avec le duc Rudolf que je dévoilerai les chemins tortueux du mensonge où sa méchanceté a espéré se cacher. Si je dois perdre l'empire, il faut du moins que le monde reconnaisse que je ne le perds point par ma faute, mais par les piéges et le parjure de cet homme. »

Après cet éclat de colère et de douleur, Udalrich de Cosheim, un de ceux qui, selon l'assertion de Regenger, avaient été destinés à égorger les princes et avaient accepté cette mission, s'approcha du roi, et chercha à le calmer par ces paroles : « Il ne devait point, dans son premier emportement, consentir à une chose au dessous de la sublimité de la dignité royale; c'était plutôt à lui-même qu'il convenait de se battre avec Regenger ou avec tout autre pour prouver sa propre innocence et celle du roi. » Et aussitôt il se rendit auprès du duc Rudolf, et lui déclara qu'il était prêt, de telle manière que lui, le duc, regarderait comme décisive, à prouver que l'assertion de Regenger était un mensonge. Surpris par cette déclaration, le duc répondit qu'il attendrait la réponse des autres princes.

Ainsi cette affaire resta indécise, et un mauvais soupçon plana sur le roi. Heinrich continua sa route vers Ratisbonne, mais le cœur gros. Lui-même voyait tout homme avec méfiance, et c'était avec méfiance que tous les regards se portaient sur lui. Le duc Welf, il est vrai, était venu au-devant de lui avec les évêques de Ratisbonne et de Saltzbourg, Otto et Gebehard, et ce fut en leur compagnie qu'il continua son voyage. Ces princes ne manquèrent pas sans doute de lui parler de leur fidélité et de leur dévoûment. Mais pouvaient-ils se sentir de la fidélité et du dévoûment pour un roi dont le trône était placé sur un abîme, qui ne pouvait offrir aucune garantie, et sur lequel pesait le soupçon d'un attentat infâme? Et lui, le roi, pouvait-il, après tant et de si douloureuses épreuves, ajouter foi à la fidélité et au dévoûment de qui que ce fût, et en particulier d'un prince de l'empire? Non, lui, le roi des Teutschs, il se voyait seul au milieu d'un monde ennemi, et il portait tantôt avec abattement, tantôt avec un méprisant orgueil, ses regards dans l'avenir. Et pourtant il devait bientôt faire une autre épreuve plus satisfaisante, propre assurément à lui donner quelque consolation, et de nature à montrer à lui-même et à tous les rois après lui où ils devaient chercher la fidélité, où ils devaient chercher leurs amis.

Les Saxons, de leur côté, n'étaient pas non plus satisfaits de la marche des choses. Ils avaient commencé leur soulèvement non sans succès ; mais, ce succès, ils le devaient plutôt à une prompte surprise qu'à des actes de bravoure. Aussitôt que les garnisons des forteresses royales furent revenues de la première frayeur que leur avaient inspirée cette grande masse

d'hommes et ce tumulte universel, elles défendirent ces forteresses avec la plus grande opiniâtreté; et de même qu'elles résistèrent vaillamment par les armes aux attaques, de même elles résistèrent aussi à toutes les séductions et à tous les moyens de corruption. Devant la Hartzbourg même, les Saxons ne tirèrent pas grand avantage de la contre-forteresse qu'ils avaient commencé à bâtir sur l'autre sommet de la montagne : car il était d'autant plus difficile de mener à fin cet ouvrage, que l'entreprise semblait plus audacieuse en elle-même; et, avant que les Saxons pussent tirer de leurs travaux l'avantage qu'ils en attendaient, la bravoure aussi téméraire qu'habile de la garnison royale leur fit essuyer tantôt une perte considérable, tantôt du danger et de la honte. Impatients de cette lenteur, craignant peut-être aussi qu'avec une plus grande perte de temps quelque événement ne donnât une autre tournure aux choses, ils pressèrent par de fréquents messages les princes du Rhin de mettre un terme à l'affaire : ils devaient ou leur reconnaître le pouvoir d'élire eux-mêmes un roi, ou bien élire eux-mêmes un roi, s'ils le voulaient; eux, les Saxons, acquiesceraient à toute élection, pourvu que la chose publique fût sauvée. A la réception de ce message, l'archevêque Sigefrid de Mayence convoqua tous les princes de l'empire à une assemblée fixée à Mayence, pour faire élire roi le duc Rudolf. Mais le roi Heinrich, à la nouvelle de cette convocation, se mit aussitôt en route vers le Rhin, suivi de tous ceux que par ses présents et par ses promesses il avait pu déterminer à ce voyage. A Ladenbourg, dans le voisinage de Worms, il tomba dangereusement malade. L'inquiétude qui pesait sur son cœur l'abattit tellement, après une longue résistance, que ses ennemis concevaient déjà l'espérance qu'il mourrait et leur donnerait ainsi le plaisir de recueillir sur son tombeau les fruits de leurs intrigues et de leur trahison. Mais leurs calculs tombèrent à faux; la constitution robuste du roi triompha de la maladie. Lorsqu'à peine rétabli, il voulut se rendre à Worms, les bourgeois de cette noble ville, bien armés et en bon ordre, vinrent au-devant de lui, et lui formèrent un beau cortége. Ils avaient mis en fuite les vassaux de leur évêque, qui avaient entrepris de fermer le passage à leur roi, et ils auraient saisi leur évêque lui-même pour le livrer chargé de fers au roi, si, lui aussi, il ne s'était sauvé par la fuite. Ils reçurent leur roi avec des cris de joie et avec enthousiasme. Ils déployèrent devant lui l'habileté de leur armement et la multitude de leur jeunesse adroite aux exercices, afin de lui montrer quelle espérance il pouvait fonder sur eux dans son danger. Ils lui fournirent, pour continuer la guerre, de l'argent, produit de leurs dons personnels, versé par chacun selon sa fortune, et ils lui prêtèrent avec joie le serment de combattre pour son honneur jusqu'à la mort avec un fidèle dévoûment.

C'étaitlà un phénomène nouveau. Il renferme un témoignage accablant contre les princes de l'empire et contre leurs vassaux; il renferme un grand témoignage pour l'esprit et la vie des villes; il inspire de grandes espérances pour l'avenir. Le roi fut frappé de surprise; ce qu'il n'avait jamais trouvé ni chez les chefs de l'Église, ni chez les hommes de l'épée, il le trouvait dans la multitude méprisée des habitants d'une ville, chez des hommes livrés à l'industrie : la vérité, la fidélité et un dévoûment désintéressé. Il entra dans Worms le cœur rempli de joie, et pour la première fois peut-être dans sa vie il éprouvait le sentiment d'une entière sécurité. De ce moment il considéra la ville de Worms comme la citadelle de l'empire, du sein de laquelle il devait diriger la lutte, au sein de laquelle il devait se réfugier en cas de malheur. Il ne se montra pas non plus ingrat envers les bourgeois de Worms. Dans un diplôme solennel, donné peu de temps après cet événement (3), il reconnut publiquement et avec éloges leur fidélité, manifestée par le mépris de la mort au milieu d'une trahison universelle; il les déclara les plus dignes de tous, et, en témoignage de sa reconnaissance, il leur accorda à tout jamais l'exemption de tout péage dans six villes royales, à Francfort, Boppart, Hammerstein, Dortmund, Goslar et Angern.

Quelque consolation toutefois et quelque satisfaction que les dispositions des bourgeois de Worms eussent données à Heinrich, il ne considéra cette manifestation que comme un fait isolé, et il ne pressentit pas le jour dont il aurait dû la saluer comme l'aurore. S'il avait osé se détacher des vassaux, exciter dans les villes le génie tout nouveau de la bourgeoisie, et s'unir avec elle librement et résolûment, et même, par une conséquence naturelle de ce premier

acte, descendre jusque dans la hutte des paysans asservis, on eût peut-être réussi dès lors à porter un coup vigoureux au système féodal, et à donner à la vie une organisation plus noble. Mais comment, à la suite de malheurs si infinis, avec sa méfiance et ses craintes, ce jeune roi eût-il osé s'élever à une telle audace, lorsque, même dans des siècles postérieurs, des hommes puissants placés sur le trône ont été incapables de se défaire de vieux préjugés nourris avec soin, et de déchirer le bandeau que dès leur enfance on avait pris tant de peine à placer sur leurs yeux? Dans le fait aussi il manquait des voies et des moyens nécessaires, quoique les événements de Worms eussent produit un effet immédiat. Car ces événements firent manquer complétement l'assemblée des princes, convoquée à Mayence par l'archevêque. Plusieurs de ceux qui étaient en chemin sentirent s'abattre leur ancienne croyance, lorsqu'ils apprirent comment le roi avait été reçu à Worms; ils retournèrent chez eux intimidés; d'autres, qui étaient déjà arrivés à Mayence, perdirent la confiance qu'ils avaient eue jusque alors, et quittèrent en secret la ville. Dans un petit nombre seulement l'archevêque put entretenir le courage de quelque persévérance, quoiqu'ils déclarassent que sans la présence des autres princes ils ne consentiraient point à décider des intérêts d'une telle gravité. Si donc seulement Heinrich s'était tenu tranquillement à Worms, et s'il eût activé en silence de plus forts armements, la ligue formée contre lui par les princes se serait dissoute d'elle-même, et bientôt ils auraient comparu l'un après l'autre devant lui pour solliciter son pardon, et lui jurer de nouveau fidélité, bien qu'avec des intentions perfides. Mais ses destins antérieurs pesaient sur son cœur comme un poids insupportable; il désirait, par une réconciliation avec ses ennemis, rétablir la tranquillité dans l'empire ; peut-être aussi les évêques qui, chassés de Saxe, se trouvaient auprès de lui, Liémar, Eppo, Benno, désiraient-ils retourner dans leurs résidences et vers leurs ouailles, et l'exhortèrent-ils à ne reculer devant aucune tentative. Ce qui est certain, c'est qu'il envoya vers les princes qui se trouvaient à Mayence, et leur demanda avec instance une entrevue confidentielle à Oppenheim. Après beaucoup d'efforts, cette proposition fut acceptée par les princes soupçonneux ou découragés, mais seulement lorsque le roi eut consenti à leur donner des otages pour leur sûreté, et qu'à leur tour ils en eurent également livré par égard pour les convenances.

Mais lorsqu'à Oppenheim il se présenta dans l'assemblée des princes, et qu'il vit ces hommes sombres, sa terreur dès son enfance, les hommes de la violence, de la conspiration et de la trahison, ses anciennes craintes revinrent dans son âme, et il perdit toute fermeté et toute contenance. Dans son trouble, ou plutôt dans son désespoir, il se prosterna à terre, et, le cœur brisé, « il supplia ces princes de se rappeler du moins Dieu, le juge équitable; de se rappeler le serment de fidélité qu'ils lui avaient juré devant Dieu. Si précédemment il avait commis quelque faute, ils devaient la pardonner à son jeune âge; à l'avenir, comme le malheur l'avait rendu meilleur, comme il était arrivé à plus de maturité d'âge et de raison, il mettra de côté tout ce qui sent l'adolescent; il ne pensera et ne fera que des actions vertueuses, honorables, convenables à un roi et à un homme. » Mais un tel discours même, rendu dans une telle forme, ne put émouvoir ces princes : il ne fit que leur donner la preuve la plus manifeste que l'on n'avait rien à craindre d'un roi qui, même après des événements de la nature de ceux qui s'étaient accomplis à *Worms*, avait été incapable de surmonter son abattement. Soit donc qu'ils fussent endurcis par l'égoïsme et par le parjure, soit qu'ils eussent rougi les uns devant les autres, et voulu ne pas avoir l'air de n'être pas dévoués à la conjuration, ils rejetèrent la prière du roi froidement, avec grossièreté, brutalité et insolence. « C'était en vain qu'il réclamait d'eux fidélité, puisque lui-même n'avait jamais conservé de fidélité ni envers Dieu, ni envers aucun homme. Dans la paix et dans la guerre il était également haineux et traître envers ses amis et envers ses ennemis. Naguère encore, tandis qu'à Wurtzbourg ils s'occupaient de ses intérêts, il avait préparé contre eux le bourreau et la mort. S'il se croyait faussement accusé de ce crime, Udalrich de Cosheim n'avait qu'à soutenir le duel contre Regenger. Si Udalrich avait le dessus, ils reviendraient dans sa foi, et n'élèveraient jamais un reproche contre lui. » Le roi s'empara de ces dernières paroles, que sans doute l'on n'avait laissées échapper que dans le désordre : c'était là précisément, dit-il,

ce que Rudolf de Souabe avait empêché. Il fixa donc aussitôt le 14 janvier de l'année suivante comme le jour où le duel devait avoir lieu dans une île du Rhin près de Mayence (4); et les princes, enchaînés par leur parole, ne s'y opposèrent point.

Mais le duel n'eut pas lieu. Avant le jour indiqué Regenger fut tourmenté d'une manière si terrible par l'esprit de mensonge dont il s'était fait l'instrument, que dans sa folie il se donna une mort affreuse. Cet horrible événement convainquit le monde de l'innocence du roi, mais il ne changea point les dispositions des princes. Ils virent disparaître le malheureux instrument de leurs intrigues, et, dominés par la dureté de leur cœur, ils continuèrent en commun la carrière d'égoïsme et d'ambition, d'où chacun se serait sans aucun doute retiré isolément, si la crainte, la honte et le crime ne l'avaient attaché à la chaîne de la conspiration et de la trahison, et ne l'avaient affermi dans son inimitié contre le roi.

Vers le même temps où Regenger périt, cet Egeno qui jadis avait accusé d'un projet de meurtre Otto, duc de Bavière, et qui d'abord avait été dépouillé de ses domaines par l'archevêque Hanno, fut arrêté comme brigand de grand chemin, et on lui creva les yeux. Depuis lors il se vit réduit à mendier son pain de porte en porte, en pauvre aveugle. Ce fut ainsi que, comme Regenger, il remplit sa destinée. Mais il y avait entre eux une différence : Egeno fut successivement dégradé par les passions et la violence des hommes jusqu'aux dernières limites de la misère humaine; Regenger, au contraire, trouva une mort aussi soudaine qu'affreuse dans la terreur que lui inspirait son propre crime par la force de sa conscience.

CHAPITRE XI.

HEINRICH IV CONTINUE A SE VOIR RÉDUIT A UNE EXTRÉMITÉ INOUÏE. — PAIX DE GERSTUNGEN. — DESTRUCTION DE LA HARTZBOURG.

L'an 1074.

Le séjour de Worms pouvait être agréable au roi; il pouvait se tranquilliser en voyant que le sort effroyable de Regenger avait ruiné une atroce accusation élevée contre lui; mais ses relations n'étaient pas devenues meilleures, et les plus cruelles inquiétudes vinrent l'assaillir. Il se trouvait dans la gêne la plus grande. Rien ne rentrait des revenus royaux; aucun évêque, aucun abbé, personne ne s'acquittait des prestations dont il lui était redevable. Ce n'était qu'avec peine qu'il se procurait les choses de première nécessité (1). Aux fêtes de Noël, il est vrai, quelques princes ecclésiastiques et laïques vinrent, selon l'usage, le saluer; mais leur visite fut bien différente de l'ancienne coutume. Tous vinrent les mains vides; tous vinrent sans escorte militaire, tous avec des intentions douteuses. Ils se montrèrent au roi dans le but d'éviter auprès de lui les apparences de la félonie; ils vinrent sans armes et sans appareil, pour prouver aux ennemis du roi qu'ils n'avaient nulle envie de faire quelque chose pour lui. Toutefois Heinrich retint ces princes à Worms, non qu'il eût confiance en eux, ou qu'il attendît d'eux quelque service; mais parce qu'il espérait que ce ne serait pas une chose sans influence, si l'on apprenait que tel ou tel homme éminent se trouvait auprès de lui, auprès du roi. Pendant ce temps, de mauvais bruits et des nouvelles inquiétantes circulaient de tous côtés; les premiers concernaient les princes, de la fidélité desquels Heinrich ne désespérait pas encore tout à fait : on disait combien ils étaient peu sûrs, combien ils hésitaient, comment ils chancelaient ou faisaient défection; les dernières concernaient l'état des choses en Saxe et en Thuringe. L'on était au milieu d'un hiver extraordinairement dur; une glace épaisse couvrait toutes les rivières et tous les fleuves; la neige, qui s'étendait sur les plaines et sur les campagnes, s'était changée par le froid en une masse solide et glacée. Cependant les Saxons et les Thuringiens ne renonçaient point à leurs attaques contre les forteresses royales. La vaillante garnison de l'Asenbourg envoya à plusieurs reprises vers le roi, avec la prière la plus instante de chercher à la sauver de quelque manière que ce fût : les vivres manquaient, la faim consumait ces braves; bientôt il ne leur resterait plus qu'à mourir ou à se rendre à l'ennemi. Le roi, hors d'état de les secourir, était contraint d'abandonner à leur sort ces hommes fidèles, et au commencement de l'an 1074 la forteresse fut remise aux Thuringiens. Ceux-ci accordèrent à la garnison une libre retraite; mais ils détruisirent le château de fond en comble. La femme du roi, alors

enceinte, se trouvait dans le château de Volkerode; le moment de sa délivrance avançait, et alors même Heinrich reçut la nouvelle que ce château, qui jusque alors n'avait pas été attaqué, était assiégé par ses ennemis. Ces choses et beaucoup d'autres semblables le tourmentaient et remplissaient son cœur de douleur et d'inquiétude.

Pour arracher avant tout sa femme au danger qui la menaçait, il envoya l'abbé de Hersfeld vers les Thuringiens, qui avaient entrepris le siége de la forteresse. Les Thuringiens consentirent à laisser sortir du château cette femme si malheureuse tout ensemble et si sublime. Elle se rendit avec l'abbé à Hersfeld. Là elle resta dans le couvent, le roi son mari étant hors d'état de lui assurer une résidence où elle se trouvât à l'abri. Ce fut dans ce couvent que, le 12 février, elle mit au monde un fils. Comme cet enfant semblait être d'une faible constitution, il fut baptisé dès le troisième jour après sa naissance par l'évêque Ezzo d'Aldenbourg, qui se trouvait par hasard à Hersfeld, et il reçut le nom de Kunrad. Aucun prince n'était présent; aussi le nouveau-né fut-il tenu sur les fonts par l'abbé et par plusieurs moines de Hersfeld.

Quelque douloureux que fût pour le roi cet événement, ou plutôt quelque douloureuses que fussent les circonstances au milieu desquelles il arriva, les relations publiques inspiraient à ce prince des inquiétudes plus grandes encore que ses relations domestiques. Il se voyait de jour en jour impliqué davantage dans de grands embarras, et s'il ne se sentait pas la force d'en rompre le réseau, il ne trouvait non plus nulle part un moyen de s'en démêler. Sa seule espérance était fondée sur une réconciliation avec les Saxons; mais comment se rapprocher de ces ennemis exaspérés et furieux? Dans l'extrémité inouïe où il se trouvait, il s'adressa de nouveau aux archevêques de Mayence et de Cologne, à Sigefrid et à Hanno, avec la plus instante prière de faire encore une fois une tentative pour déterminer les Saxons à déposer les armes et à entamer des négociations paisibles. Probablement ce n'était pas un secret pour lui que ces hommes, avec quelque finesse et quelque adresse sacerdotales ils dissimulassent leurs sentiments, s'étaient conduits envers lui en félons et en traitres, et vraisemblablement sa confiance en eux était très-faible. Mais avait-il autour de lui un homme non pas même d'intentions bienveillantes, mais du moins d'un cœur pur et patriotique, entre les mains duquel il pût remettre sa cause? et lors même qu'il eût eu un tel homme, les Saxons, dans leur passion, l'auraient-ils admis près d'eux et écouté? Toutefois, il pouvait sans doute conserver quelque espoir que ces deux princes de l'Église et de l'Empire travailleraient, du moins pour le moment, à rétablir la tranquillité. Les événements de Worms en effet, la scène d'Oppenheim, la fin terrible de Regenger, avaient produit l'impression qu'ils devaient produire, et peut-être avaient-ils eu pour résultat l'incertitude, le désordre et la désunion. Les ennemis de Heinrich semblaient n'avoir pas moins besoin de la paix que lui-même : eux, pour effacer cette impression; lui, pour avoir le temps de réunir ses amis et ses fidèles. Ce qui d'ailleurs affligeait singulièrement l'archevêque de Mayence, c'est qu'au milieu des mouvements de l'année précédente les Thuringiens n'avaient nullement songé à payer la dîme; et il semblait désirer vivement une occasion favorable pour opérer la levée de cet impôt, en partie pour jouir du produit qu'il devait donner, en partie pour faire valoir le droit qu'il venait à peine d'obtenir. Quoi qu'il en soit, les deux archevêques acceptèrent la mission du roi, bien qu'avec une répugnance apparente, afin de pouvoir présenter au roi ce qu'ils entreprenaient comme un grand sacrifice.

Les deux archevêques arrangèrent sans peine une entrevue avec quelques princes saxons. Comme la précédente, elle eut lieu à Corvei dans la semaine qui suivit l'Épiphanie. Mais les Saxons refusèrent d'abandonner le siége des forteresses; ils firent, loin de là, aux deux prêtres de vifs reproches au sujet de leur indécision. Ces négociations, ces pourparlers leur faisaient perdre un temps précieux que le roi gagnait. Leurs affaires, disaient-ils, en étaient venues au point qu'elles pourraient se terminer non par des caquetages de femmes, mais seulement par les armes. Alors les deux envoyés du roi, soit qu'ils fussent intimidés par les reproches des Saxons, soit que dès le principe ils eussent agi à leur ancienne manière, n'hésitèrent pas à faire avec les Saxons la convention suivante : « Au commencement du mois de février sera tenue à Fritzlar une diète so-

lennelle où l'on délibérera avec tous les princes de l'empire, pour donner à l'empire un chef qui fût agréable à tous. » Cette résolution fut communiquée au roi avec la déclaration que, s'il le jugeait convenable, il pouvait aussi assister à cette diète, mais qu'il aurait à défendre son droit non par des écrits ni par des messagers, mais par sa propre personne et par ses propres paroles. Car ils savaient bien que leur cause était mauvaise, et que, n'ayant ni base ni fondement, elle s'écroulerait nécessairement devant celle du roi, si cette dernière était défendue à fond; mais ils savaient aussi que ce jeune homme si maltraité perdrait toute fermeté et toute contenance dès qu'il paraîtrait devant eux, seul et semblable à un criminel; ils savaient que, si devant eux il n'était pas vaincu, il serait du moins facilement étourdi par leurs clameurs, et réduit au silence; qu'ensuite ce silence pourrait être interprété comme un aveu de ses torts. Ils en avaient fait une belle épreuve lors de la scène d'Oppenheim.

Le roi, lorsqu'il eut reçu cette déclaration, et reconnu par elle que sa condescendance ne faisait qu'accroître l'insolence de ses ennemis, forma, pénétré qu'il était du sentiment de sa honte et de sa misère, la résolution de recourir aux voies extrêmes, de tenter la fortune les armes à la main, et de périr dans une lutte honorable plutôt que de perdre honteusement l'empire; et cette résolution fut d'autant plus ferme, que ceux qui combattaient et succombaient pour lui se plaignaient depuis longtemps avec aigreur de son inaction dans les murs de Worms. Il adressa donc à tous les princes de l'empire la sommation la plus pressante de venir le joindre avec toutes leurs troupes, et de ne point manquer au jour décisif où il devait venger son honneur. Aussitôt un grand nombre d'évêques se conformèrent à cette sommation, mais nul ne vint dans l'intention de combattre pour lui; on voulait seulement lui donner de bons conseils dont il n'avait aucun besoin : nul ne vint entouré des hommes qui lui devaient le service militaire, mais seulement avec une faible escorte pour soutenir sa propre dignité; car tous voulaient se mettre à couvert des deux côtés : devant le roi ils voulaient conserver les dehors de la fidélité, tout en donnant aux ennemis du roi la certitude qu'ils n'avaient rien à craindre d'eux. Les traîtres de Gerstungen toutefois, et quelques autres qui dans l'intervalle avaient été gagnés par eux, qui étaient poussés par quelque ressentiment particulier, ou qui calculaient l'issue de la guerre d'après les forces que comptaient les deux partis, jugèrent une telle circonspection désormais inutile. Les archevêques de Mayence et de Cologne, les évêques de Strasbourg et de Worms, les ducs de Bavière, de Souabe, de haute Lotharingie et de Carinthie, ainsi que les abbés de Fulda et de Hersfeld, déclarèrent au roi avec une froide insouciance qu'ils ne porteraient jamais les armes contre les Saxons; que sans doute les Saxons avaient fait bien des choses qui en elles-mêmes méritaient d'être vengées par le glaive, mais qu'ils y avaient été réduits par une dure nécessité qui excusait tout.

Cependant le roi, poussé par le désespoir plutôt que par l'espérance de quelque succès, partit de Worms au mois de janvier par le froid le plus rigoureux. Il se dirigea par Hersfeld, où il arriva vers la fin de ce mois, sur les frontières de Thuringe, formées alors par la Werra. Son armée était petite; elle comptait vingt mille hommes selon les uns, et seulement six mille selon les autres. L'esprit de ces bandes était équivoque, et personne ne le suivait avec plaisir ou avec confiance. La misère et la colère poussèrent ces hommes au vol et au pillage; et le roi était hors d'état de mettre un frein au désordre, car il avait à craindre d'être abandonné de tous. De leur côté les Saxons et les Thuringiens avaient rassemblé une armée aux environs de Berga sur la Werra, pour fermer au roi l'entrée de la Thuringe. Cette armée était fort supérieure en nombre à celle du roi; elle était forte de quarante mille hommes selon les uns, de soixante mille selon les autres; et le roi certainement avait des motifs de craindre qu'elle ne fût animée pour la cause des Saxons d'un esprit tout autre que celui dont était animée pour sa propre cause l'armée à la tête de laquelle il se trouvait.

Dans de semblables relations, le roi crut bon de faire encore une tentative pour arranger par les voies pacifiques ces déplorables différends; et il fit cette tentative moins peut-être dans l'espoir du succès que dans celui de gagner du moins un peu de temps, dont il profiterait pour rassembler autour de lui un nombre plus grand encore d'hommes belliqueux. En conséquence

il envoya l'abbé de Hersfeld vers l'armée saxonne demander si celle-ci recevrait de lui une ambassade à laquelle on garantirait un libre retour. Et l'abbé revint avec une réponse à laquelle le roi ne s'était certainement pas attendu. « D'après le droit des gens, dirent les Saxons, que respectent les barbares eux-mêmes, les ambassadeurs sont inviolables. La nécessité seule les avait fait entrer en campagne, non pour attaquer, mais pour se défendre. Le danger une fois éloigné, ils préféreront maintenant encore la paix à la guerre, et ils remettront volontiers l'épée dans le fourreau. »

Le langage était changé, sinon l'intention. Sans doute on ne peut dire avec certitude les motifs qui déterminèrent les Saxons à cette douceur dans les mots; mais il est hors de doute que ces princes aussi ne reportaient pas sans méfiance leurs regards sur leur armée, et que pour cette raison ils cherchaient également de leur côté à gagner du temps. Tout le soulèvement des Saxons était évidemment l'œuvre de quelques princes, et surtout celle d'Otto de Nordheim. La grande masse n'avait été mise en mouvement que par des intrigues fort compliquées, et par des menées dictées par le mensonge; elle avait été poussée à prendre les armes par la crainte de dangers qu'on lui montrait dans l'avenir, et déterminée à l'action par l'appât d'une prompte victoire. Mais aucune espérance ne s'était accomplie, aucune promesse n'avait été tenue. Le but que l'on avait pensé atteindre en peu de jours par la capture du roi se trouvait encore fort éloigné après six ou sept mois de grands sacrifices et de frais de toute nature. Pendant ce temps l'hiver était survenu, et avait répandu avec une épouvantable prodigalité des maux de toute espèce sur les hommes et sur le bétail. Tandis que les affaires domestiques étaient négligées, tandis que les frontières, toujours menacées, restaient ouvertes aux peuples wendes, tandis que tous les biens des Saxons, et la vie même et la liberté de leurs parents les plus chers, de leurs femmes et de leurs enfants, étaient exposés à un danger continuel, ils campaient dans leur propre pays devant les châteaux de leur roi, et ils ne se voyaient pas seulement exposés à des attaques journalières et à des combats de chaque instant; mais il leur fallait encore souffrir le froid, la faim, la maladie, les blessures, sans savoir après tout pourquoi, sans pouvoir prévoir la fin de ces maux. Toutes ces choses étaient sans aucun doute de nature à causer dans l'armée saxonne du mécontentement et de la désunion; et alors même le roi était arrivé avec une armée, au milieu de l'hiver, tout à fait à l'improviste. Plus ce mouvement était audacieux, plus on faisait courir de bruits sur la force de l'armée et sur les intentions du roi; plus aussi fut grand l'embarras où tombèrent les princes saxons. Pour empêcher le roi de pénétrer en Thuringe, ils cherchèrent à réunir sur la frontière une masse considérable d'hommes armés. Cela leur réussit, mais non sans précipitation et sans désordre. Dans le même temps où Heinrich arriva près des Saxons, les princes se virent dans la nécessité de renvoyer dans leurs foyers onze mille simples soldats, parce que ceux-ci, il est vrai, avaient pris les armes au simple tumulte, mais n'avaient pas apporté de vivres, et que maintenant il était impossible de les nourrir. Et la retraite d'une multitude si considérable n'était pas propre à diminuer la confusion qui régnait parmi les guerriers. De là la réponse si douce que les princes firent au roi.

Le roi probablement savait fort bien de quelle source elle découlait, cette réponse. Mais comme le manque de moyens et de forces le mettait hors d'état de profiter de l'embarras des princes saxons, il reçut leur déclaration comme une preuve de dispositions pacifiques, et il envoya vers les Saxons quatre évêques chargés de continuer les négociations. Or, soit que dans l'intervalle les princes se fussent un peu remis de leur première surprise, soit qu'ils eussent été instruits de l'état de l'armée royale par les évêques envoyés par le roi, ils élevèrent encore une fois les mêmes prétentions qu'ils avaient précédemment formulées à diverses reprises, et ils les réitérèrent avec la même insolence de langage. Une chose seulement était exprimée d'une manière plus positive qu'auparavant : ils demandaient expressément que le duché de Bavière fût rendu au duc Otto de Nordheim, auquel le roi l'avait enlevé, abusant honteusement, pour le perdre, d'une calomnie habilement menée. De plus, ils demandèrent de même que tous ceux qui, à cette époque, s'étaient détachés du roi, fussent mis à l'abri de toute recherche et de toute punition. Ils demandèrent en particulier cette sûreté pour les archevêques de Cologne et de Mayence et

pour le duc Rudolf de Souabe. Enfin ils exigèrent que, dans le cas où le roi accepterait leurs conditions de paix, les princes qui maintenant remplissaient le rôle de médiateurs servissent d'otages pour l'exécution des conventions faites. Si le roi, ajoutèrent-ils, n'acceptait point leurs demandes, ils resteraient fidèles à leur serment, et continueraient sans relâche, tant qu'il leur resterait une étincelle de vie, la lutte engagée pour la liberté, pour la loi, pour la patrie.

Le roi fut frappé d'étonnement. Ses ennemis, qui s'étaient déclarés disposés à la paix, n'insistaient pas seulement avec énergie sur leurs anciennes prétentions rejetées par lui à diverses reprises, mais, ces prétentions, ils les exagéraient encore. Il les rejeta encore une fois, et somma de nouveau avec instance les princes qui l'entouraient de ne pas souffrir qu'on lui fit subir et qu'on leur fit subir à eux-mêmes une honte semblable. Les princes feignirent de partager les sentiments de leur roi. Alors Heinrich résolut de passer le lendemain son armée en revue, de former l'ordre de bataille, et d'attaquer sans retard l'ennemi dont il était assez près pour voir son camp. Il ordonna donc aux princes de faire sortir leurs hommes de leurs quartiers et de les ranger en bataille. Les princes firent répondre au roi qu'ils lui obéiraient avec la dernière exactitude. Mais quand Heinrich se montra à l'endroit désigné pour passer l'armée en revue, il se vit seul avec une très-faible escorte, et attendit vainement l'arrivée des princes et de leurs troupes. La douleur et la colère le mirent hors de lui; il prit le ciel et la terre à témoin de cette infamie; il se tourna de côté et d'autre; il mit tout en œuvre: mais il se tourmenta vainement; les choses restèrent dans le même état, et il ne reçut des princes et des vassaux que cette sèche réponse : ils feraient mal de combattre des hommes dont ils tenaient la cause pour juste. Enfin le petit nombre de fidèles dont il avait coutume de prendre confidentiellement les avis lui conseillèrent « de se conformer à la nécessité; selon eux, il ne restait nulle autre ressource; plus tard peut-être serait-il possible de recouvrer ce que l'on perdait maintenant. S'il persistait à appeler au combat des hommes qui ne s'étaient pas même prêtés à une revue, qu'arrivera-t-il? Ou bien ils s'éloigneront, ou bien ils passeront du côté de l'ennemi : car ses ennemis les plus dangereux n'étaient pas ceux qui se trouvaient en face de lui, mais bien ceux qui l'entouraient. » Le roi céda à ces représentations, mais ce ne fut pas sans une longue et rude résistance. Il appela les évêques et les seigneurs à une assemblée, et leur proposa de se rendre auprès des Saxons pour faire avec eux la paix aux conditions les plus favorables qu'ils pourraient obtenir. Mais les princes refusèrent de se charger de cette mission. Si ses intentions étaient sérieuses, dirent-ils au roi, il lui fallait reconnaître sans réserve les réclamations des Saxons; car au milieu d'épées nues il ne pouvait plus être question de négociations, mais seulement d'acceptation ou de refus. Enfin Heinrich donna la parole qu'on lui arrachait; il déclara qu'il acceptait sans réserve les conditions des Saxons, et confirma sous serment, mais certainement avec une restriction mentale, cette déclaration extorquée. Puis tous les princes qui se trouvaient auprès de lui, ecclésiastiques et laïques, se rendirent dans le camp des Saxons.

Voilà comment fut irréparablement perdu un grand moment qui était d'une importance immense non-seulement pour le roi Heinrich IV, mais aussi pour l'autorité du trône royal, et peut-être pour l'unité et la puissance du peuple teutsch et de l'empire teutsch. Si, après des événements de la nature de ceux que nous avons racontés, après une dissolution aussi générale que celle où se trouvait l'empire, le roi avait triomphé des Saxons, et s'il les avait ramenés à l'obéissance, il aurait, selon toutes les probabilités humaines, donné au trône une puissance devant laquelle se seraient évanouies les passions même les plus effrénées; il eût assuré pour longtemps la tranquillité de l'empire, qui était un besoin général après de si violents orages, et il aurait pris personnellement une position qui alors encore eût inspiré du respect au pape Grégoire VII lui-même. Et la victoire du roi, quelque faible que pût être le nombre des guerriers qui le soutenaient sur les bords de la Werra, pouvait à peine être douteuse, si ces guerriers avaient marché au combat avec fidélité, dévoûment et résolution. Car, dans le temps même où le camp royal était souillé par la lâcheté ou par la trahison, le camp des Saxons et des Thuringiens était livré au plus sauvage désordre. Toute la masse des hommes soumis au service était soulevée contre les princes, auxquels elle reprochait de l'avoir entraînée pour rien dans les tempêtes d'une

telle guerre. On raconte, il est vrai, que ces hommes, c'est-à-dire le bas peuple, ne se sentaient irrités que parce que les princes, négligeant, maintenant qu'elle s'offrait sous les apparences les plus favorables, l'occasion de la victoire que dans le principe ils avaient recherchée avec la plus grande ardeur, imploraient la paix à mains jointes, et se livraient encore une fois avec cette légèreté honteuse qui ne convient qu'aux femmes et aux enfants, à un homme qui les avait tant de fois trompés et qui se préparait à les tromper de nouveau. Mais ce récit semble mériter d'autant moins de foi, qu'il est plus évidemment en contradiction tranchée avec les monuments qui nous font connaître la marche des choses, telle que nous la racontons ici; et tout ce qui en ressort comme vérité historique, c'est que la masse des simples soldats était mécontente de ses princes, parce que ceux-ci l'avaient déçue; que pour cette raison précisément elle se soulevait contre eux et leur refusait obéissance, et que par là le camp saxon se remplit de discorde, de désordre et de trouble. Et cette circonstance même, dont il est fait mention, que les simples soldats assaillirent le duc Otto de Nordheim, en le conjurant de se faire roi et de les conduire au combat, semble prouver qu'ils étaient fatigués du pouvoir oligarchique des princes, et qu'ils sentaient le besoin de l'unité. Il est donc peut-être hors de doute que le roi eût facilement obtenu la victoire, s'il avait été en état de faire une attaque énergique, même avec un petit nombre d'hommes. Quoi qu'il en soit, il est certain que Heinrich ne négligea pas l'empire, mais que les princes et les vassaux l'arrachèrent à cet infortuné jeune homme pour le déchirer et le consumer.

Toutefois les jugements peuvent différer à cet égard. Mais les évêques et les princes qui s'étaient rendus dans le camp saxon conclurent la paix au nom du roi, et accédèrent sans réserve à toutes les conditions imposées par les Saxons. Les Saxons, de leur côté, moins parce qu'ils craignaient le roi que parce qu'ils désiraient conserver ce qu'ils avaient en main, et pouvoir mettre en mouvement le vieil instrument dès qu'il en serait besoin et que cela leur conviendrait, insistèrent pour faire admettre une autre disposition encore dans le traité de paix, si l'on voulait qu'ils y accédassent. Voici quelle était cette disposition : Si jamais le roi, se rappelant les désagréments qu'il avait essuyés jusque alors, changeait de manière de voir, ou n'accomplissait pas l'une des conditions acceptées par lui, tous les Saxons, liés par le même serment, comme ils l'étaient actuellement, seraient autorisés à prendre les armes, à s'opposer à l'injustice, et à expulser du trône, avec l'assentiment de tous les princes de l'empire, le roi comme coupable de parjure manifeste. Et cette condition même fut également agréée. Alors toute l'armée des Saxons et des Thuringiens marcha en ordre, le 2 février, sur Gerstungen, où se trouvait le roi. En première ligne venaient les évêques et les princes qui se considéraient comme médiateurs de la paix, puis les princes saxons et thuringiens; enfin les simples particuliers obligés au service militaire. Tous voulaient saluer le roi, avec lequel ils étaient désormais réconciliés officiellement (2).

Il paraît que dans l'intervalle un éclair traversa l'âme du roi; il paraît que la pensée s'éleva en lui qu'il serait possible de tourner les choses de manière à empêcher l'exécution du traité de paix, ou du moins à le rendre moins dur qu'il ne l'était au fond. Les princes saxons en effet avaient conclu ce traité sans s'être entendus avec les complices que leur conjuration comptait dans le Teutschland méridional et occidental. Assurément il leur était permis de croire que l'embarras où ils se trouvaient serait une excuse suffisante, d'autant plus qu'ils avaient pris leurs précautions pour que la révolte pût être renouvelée à chaque moment; mais après tout ils avaient certainement empêché certains projets, et en tout cas ils avaient indéfiniment ajourné l'accomplissement de grandes espérances pour le duc Rudolf de Souabe, peut-être même l'avaient-ils rendu impossible. Ils avaient, il est vrai, fait mention expresse de trois de leurs complices, des archevêques de Mayence et de Cologne, et du duc Rudolf; mais il n'avait pas été question de tous les autres : et ils s'étaient intéressés à ces trois princes d'une façon qui ne pouvait plaire à aucun d'entre eux; car ils étaient signalés comme ayant fait défection au roi, et on était convenu que cette défection serait impunie. Et l'impunité d'une conduite déloyale pouvait difficilement compenser pour Rudolf la perte de la couronne royale, à laquelle il avait aspiré; et l'ambitieux archevêque Hanno et l'avide archevêque Sigefrid ne devaient guère être

contents d'une telle satisfaction. Le roi pouvait donc bien concevoir l'espérance que la colère, l'envie et la jalousie empêcheraient ces princes et d'autres encore de consentir à ce que les Saxons obtinssent tout ce qu'ils avaient espéré obtenir, tandis qu'eux-mêmes se retireraient les mains vides, comme de simples spectateurs. Mais, pour arriver à cette division entre les conjurés, et dissoudre par elle la conjuration, il était nécessaire qu'il eût l'air d'accepter loyalement la paix, et de vouloir l'exécuter dans toutes ses conditions avec une entière confiance dans les Saxons. Et cette idée semble avoir dicté ses actes immédiats.

Il reçut solennellement les Saxons; il embrassa les princes, et confirma à haute voix devant eux la paix conclue. Puis il récompensa, comme s'ils avaient honorablement et dans son intérêt mené à fin une affaire difficile, les hommes qui s'imaginaient avoir fait des frais pour soutenir sa cause; il congédia tous ceux qui l'avaient assisté, s'attacha aux Saxons, et se rendit, accompagé par eux, à Goslar. En chemin les princes saxons donnèrent aux troupes qui assiégeaient les châteaux forts l'ordre de lever le siége et de se retirer; Heinrich, de son côté, dans le but d'amener quelque retard, ordonna aux garnisons de consommer avant tout les munitions dont les châteaux étaient encore fournis, et de livrer ensuite les forts aux Saxons ou aux Thuringiens, qui devaient les détruire de fond en comble. Cet ordre, plus adroit que prudent, excita aussitôt les soupçons des Saxons, et les détermina à rester sous les armes sans montrer de mécontentement, et à tenir leurs troupes réunies.

A Goslar, le roi témoigna à la vaillante garnison de la Hartzbourg sa satisfaction, sa considération et sa reconnaissance. Mais eux, ces hommes si fidèles et si persévérants, se montrèrent fort mécontents du traité, et blâmèrent le roi de sa condescendance, comme si dans la Hartzbourg l'empire eût pu être sauvé. Ils lui montrèrent les tombeaux des ennemis tués; et, en vantant les hauts faits accomplis par eux, ils exprimèrent avec orgueil leur ferme résolution de se signaler par des exploits plus grands encore. L'aspect de tels monuments ébranla le jeune roi. Un pareil langage fit sur son âme une forte impression. Heinrich se sentit humilié, et il se repentit d'avoir fait la paix. Mais les Saxons, remplis de méfiance, exigèrent que la Hartzbourg, témoin de si brillants exploits et d'une si belle gloire, fût aussitôt détruite. Il était impossible au roi de se rendre à cette exigence sous les yeux de ses guerriers fidèles et irrités. L'honneur le lui défendait; et peut-être même ne l'eût-il pas osé. Il représenta donc aux Saxons qu'ils ne devaient pas le presser avec tant d'impatience, mais prendre une fois du moins sur une affaire aussi grande l'opinion des autres princes de l'empire. Les princes saxons acceptèrent cette proposition, non qu'ils fussent disposés à remettre en question les avantages qu'ils avaient obtenus, mais sans aucun doute en partie parce qu'ils ne voulaient pas avoir l'air de redouter le jugement des autres princes, en partie parce que l'on pouvait prévoir qu'une diète générale tenue au sujet de l'état des choses ne pouvait avoir lieu à cause de l'hiver et du peu de temps qui restait encore; car Heinrich décida, vraisemblablement sur les instances des Saxons, que l'assemblée s'ouvrirait dès le 10 mars à Goslar. A cette assemblée, en effet, on ne vit venir aucun des autres princes de l'empire; quant aux princes saxons, ils s'y montrèrent non comme dans une diète solennelle où devaient se traiter les affaires de l'État, mais comme à une œuvre de contrainte et de violence, dont l'exécution ne souffre aucun ajournement, avec une incalculable multitude d'hommes armés tirés de toute la Saxe et de la Thuringe. Ils campèrent dans le voisinage de Goslar. Ce fut les armes à la main qu'ils demandèrent tantôt avec prière, tantôt avec menace, l'accomplissement des conditions de la paix. Quelques Saxons, qui voulaient paraître avoir à l'égard du roi des intentions loyales, lui donnèrent le conseil de remettre la Hartzbourg en fief à un prince saxon, de la mettre par là à l'abri de sa ruine, et d'en reprendre possession dès que la tranquillité serait rétablie dans les esprits (3). Mais Heinrich ne se fia point à eux. Il ne vit dans ce conseil qu'un piége qu'on lui tendait pour lui arracher son plus bel ouvrage, et le perdre d'autant plus aisément. Il représenta au contraire aux impatients : « que toutes les conditions devaient recevoir l'exécution la plus rigoureuse; qu'au sujet des châteaux forts seulement, ils devaient attendre la discussion entre les princes de l'empire, parce que c'était là une affaire d'empire : car la construction de ces châteaux forts avait coûté des sommes énormes; ils pouvaient et devaient

être des boulevards pour l'empire; ce serait une faute de les détruire; d'ailleurs ils renferment des choses singulièrement sacrées, auxquelles ce serait un crime de porter atteinte. » Mais les Saxons n'écoutèrent pas ces représentations : car, dirent-ils, sans tenir compte de l'expérience qu'ils venaient précisément de faire, ces châteaux avaient été construits pour les asservir eux-mêmes, et non pour défendre l'empire; du sein de ces forteresses il était facile de se venger et de répandre au loin le malheur et les désastres; tant qu'elles subsisteraient menaçantes, il ne pourrait y avoir ni liberté ni sécurité. Pendant trois jours Heinrich tint bon; le quatrième jour encore il tenait bon, lorsqu'il reçut la nouvelle que les Saxons, en armes et en bon ordre, étaient entrés dans Goslar, et marchaient sur le palais du roi, non dans l'intention d'exiger l'exécution du traité, mais dans celle d'établir un autre roi. A cette nouvelle, l'archevêque de Brême et les évêques de Zeitz et d'Osnabrück pressèrent le roi de céder à la nécessité. Ils lui rappelèrent ses souffrances et les leurs, et déclarèrent que, s'il ne cédait pas, ils se joindraient à leur peuple, pour n'être pas de nouveau chassés du pays. Heinrich sentait bien la force des choses; d'ailleurs il ne pouvait songer à s'échapper encore une fois. Bien que son âme fût brisée, il s'accommoda donc aux circonstances. Il promit que satisfaction serait donnée, dans l'année après la décision des princes, au duc Otto de Nordheim, qui exigeait la restitution du duché de Bavière; il réitéra la promesse de remplir tous les articles de la paix, et donna aussitôt les ordres nécessaires pour la démolition des châteaux forts. Il fit toutefois deux conditions : les Saxons et les Thuringiens devaient, de leur côté, démolir les forts qu'ils avaient élevés durant son règne; en second lieu, on ne devait détruire de la Hartzbourg que les véritables ouvrages de fortification; mais les édifices intérieurs, l'église et le couvent, devaient rester intacts. Et les Saxons accédèrent non-seulement à la première de ces conditions, mais encore à la seconde, par vénération feinte ou réelle pour les choses saintes. Dans le fait, la démolition des murs commença aussitôt, de telle sorte que la pointe de montagne sur laquelle le château s'était élevé perdit son aspect menaçant, et que les édifices sacrés devinrent accessibles à tous. Cette conduite sembla tranquilliser les Saxons. Le roi quitta donc la Hartzbourg, ce lieu où l'avaient bercé les rêves de sa jeunesse et tourmenté de cruels souvenirs, pour se rendre à Worms, la ville de la fidélité et de la confiance.

Mais le troisième jour après le départ du roi, tandis que sans aucun doute l'armée des Saxons et des Thuringiens était encore dans le voisinage de Goslar, une grande bande de vile populace, comme l'on dit, se précipita des cantons voisins contre la Hartzbourg, arracha les dernières fondations des murailles qui existaient encore, renversa d'autres bâtiments, vola les trésors du roi et ceux de l'église, détruisit les autels, livra aux flammes l'église elle-même, qui était magnifiquement construite en bois, brisa les cloches, ne respecta pas même le sommeil des morts, mais enleva à *leurs* tombeaux les ossements du fils et du *frère du* roi, et les dispersa au loin comme de viles ordures; enfin on fit tout ce qu'il était possible de faire non-seulement pour rendre cette pointe de montagne à tout jamais impropre à recevoir un château fort, mais encore pour effacer la dernière trace des ouvrages qui y avaient été construits. Ceux qui essayèrent de s'opposer à ces ravages par la parole ou par l'action furent punis de mort, et il n'y eut de repos que lorsqu'on eut atteint le but auquel on visait.

CHAPITRE XII.

POSITION DE GRÉGOIRE VII A L'ÉGARD DE HEINRICH IV ET DES PRINCES TEUTSCHS. — SOULÈVEMENT A COLOGNE. — PERSPECTIVE PLUS FAVORABLE OUVERTE AU ROI.

L'an 1074.

La destruction criminelle de la Hartzbourg et des édifices sacrés qu'elle renfermait fit une profonde et puissante impression. Dans la bouche de la renommée la nouvelle de ces scènes coupables s'accrut encore d'affreuses cruautés, et elle ébranla d'autant plus fortement les âmes des hommes. Les princes saxons eux-mêmes furent effrayés de voir s'accomplir ainsi leurs anciens désirs; il est incertain toutefois s'ils ressentirent plus de dégoût pour le crime, ou d'inquiétude au sujet de l'influence que ce crime pouvait exercer sur la marche des choses dans l'empire teutsch. On assure, il est vrai, que le bas peuple entreprit cette œuvre à l'insu et sans

l'assentiment des princes, et par le seul désir de se venger des mauvais traitements qu'il avait essuyés, et par la crainte de souffrances à venir (1); mais il est difficile de croire que cette pauvre multitude d'hommes asservis eût osé sans excitation entreprendre une telle œuvre, et que sans être encouragée elle eût pu se réunir et exécuter son projet; et précisément pour cela il est difficile de croire que les princes et les seigneurs de la Saxe soient restés sans participation directe ou indirecte à cet événement, bien qu'il soit vraisemblable que les mains qu'ils avaient mises en mouvement dépassèrent le cercle qui leur avait été tracé. En tout cas, l'innocence de ces princes et de ces seigneurs est moins certaine que leur empressement à détourner d'eux-mêmes toute accusation à cet égard; car ils accumulèrent contre les malheureux instruments de cet acte des peines dures et cruelles, espérant que non-seulement ce sacrifice serait considéré comme une expiation, mais qu'il servirait de plus à prouver la pureté de leurs intentions. Après avoir de cette manière exercé la justice, ils envoyèrent une députation au roi pour faire valoir cette considération, et pour le prier de ne pas leur imputer ce crime; ils n'en avaient été ni les auteurs ni les complices; qu'ils n'avaient pas moins d'horreur que lui-même pour ce qui s'était passé; que d'ailleurs ils étaient prêts à prouver de toutes les manières que cette assertion était véritable, et à éloigner d'eux tout soupçon d'une violation de la foi jurée.

Heinrich, comme il est facile de le concevoir, tint les princes pour les auteurs du crime. Et comme il crut avoir trouvé une excellente occasion de représenter comme juste et bonne sa cause contre les Saxons, et de gagner l'opinion et l'intérêt du monde, il répondit aux envoyés brièvement et avec froideur : « Nulles lois temporelles ne me protégent contre les violences des Saxons; d'ailleurs, abandonné de mon armée, je suis hors d'état de venger par les armes les dommages que j'ai soufferts. Aussi, comme la nécessité m'y contraint, je m'en tiendrai aux lois de l'Église, et, puisque les hommes me refusent leur secours, j'invoquerai celui de Dieu. » Et aussitôt il envoya des ambassadeurs à Rome pour s'assurer la puissance du pape contre des hommes qui avaient incendié une église, brisé des autels, violé des sépultures, et, par haine contre les vivants, dispersé avec une cruauté barbare la cendre des morts.

Le pape Grégoire VII, auquel Heinrich adressa son message, n'avait pas seulement, dans cette première année de son pontificat, travaillé avec un zèle infatigable pour le but élevé auquel il visait; il avait encore obtenu de grands résultats, et il en avait préparé de plus grands encore. Il avait étendu avec force et adresse son influence sur le monde chrétien tout entier, non-seulement en Occident, mais encore en Orient, non-seulement en Europe, mais aussi en Asie et en Afrique, et tantôt par des lettres, tantôt par des ambassades, il avait su se concilier partout les hommes les plus habiles et les femmes les plus distinguées. Ses prétentions n'étaient point partout les mêmes; les relations des peuples, la position des rois, la force des empires et l'état de l'organisation ecclésiastique réglaient ses exigences aussi bien que ses actes; et si sur plusieurs points il n'hésitait pas à soutenir sur de grands et de petits pays la suzeraineté du saint-siége, de telle sorte que les princes temporels qui régnaient dans ces pays ne dussent plus être considérés que comme des vassaux du trône apostolique, il se montrait en d'autres pays satisfait d'un tribut peu considérable, ou bien il combattait l'insolent trafic des dignités ecclésiastiques non moins dans la personne des vendeurs que dans celle des acheteurs, comme aussi l'incontinence des ecclésiastiques; ou bien encore il se contentait de blâmer quelques désordres et certaines fautes; bien plus, il gardait même le silence, lorsqu'il prévoyait que, dans les circonstances actuelles, l'on ne tiendrait nul compte de ses discours. Mais tout ce qu'il faisait ou exigeait, il ne le représentait pas comme une chose nouvelle, mais comme un droit ancien, transmis par l'histoire, et basé sur des concessions ou sur des résolutions expresses, ou bien fondé sur la nature des choses, et par là même au-dessus de tout doute (2). C'était toutefois sur l'Italie et sur le Teutschland que se reportait surtout son attention. Car s'il voulait établir le bon accord entre le sacerdoce et la royauté, et atteindre ce but en subordonnant toute puissance temporelle à la puissance de l'Église, il devait nécessairement s'efforcer d'assurer avant tout ce bon accord en Italie et dans le Teutschland, en partie parce qu'en tant qu'empereur le roi du Teutschland et d'Italie était son suzerain, en partie parce que

l'empereur était considéré comme le premier prince du monde, bien plus, comme le chef de tous les princes. Ce qu'il pouvait en conséquence gagner contre l'empereur et sur l'empereur, il le gagnait contre et sur tous les princes temporels. Et en Italie beaucoup de choses s'étaient déjà faites. Dans les troubles déplorables de l'église de Milan, où la puissance du siége apostolique avait été le plus audacieusement bravée, il avait, sous l'intervention du roi, fait si vivement sentir son action, qu'un danger ne semblait plus être à craindre; et si d'abord il réussissait à soumettre cette église, il pouvait bien considérer comme soumises toutes les églises d'Italie. L'alliance des Normands avec le siége apostolique fut en partie renouvelée, en partie raffermie. Grégoire, il est vrai, ne pouvait nullement être sûr du duc Robert Guiscard, mais il avait gagné sans réserve à sa cause le prince Richard de Capoue. Le point le plus important néanmoins, c'est qu'il avait su pénétrer de son esprit Mathilde, marquise de Toscane, qui, unie tendrement à sa mère Béatrix, sans être contente et sans avoir besoin de son mari, le duc Gozelo de Lotharingie, possédait la plus grande puissance en Italie, et gouvernait elle-même les plus belles provinces de cette contrée : il avait si bien rempli cette princesse de sa pensée, qu'elle était résolue à soutenir par tous les moyens dont elle pouvait disposer l'œuvre du pontife, la plus belle à ses yeux, la plus noble, et la plus agréable à Dieu. Car Mathilde était une femme telle que l'histoire, dans tout son cours, en offre bien peu que l'on puisse lui comparer. Aux belles vertus de son sexe elle joignait de grandes qualités que d'ordinaire on rencontre seulement chez les hommes distingués; à une piété véritable et à une humilité profonde devant Dieu, elle joignait une intelligence vive, une bienveillance réfléchie, et une volonté ferme et décidée. Riche en connaissances diverses comme en biens de ce monde, elle montrait le plus grand respect pour le génie, encourageait tout effort humain, et plaçait la science au-dessus de tout. Familiarisée avec l'organisation militaire de son siècle, elle ne craignait pas non plus le bruit des armes, ni le tumulte du combat; connaissant bien les besoins de la société humaine, elle cherchait à exercer la justice et à introduire un meilleur droit dans la vie; pénétrant d'un œil clair toutes les relations de son peuple, elle se consacrait aux affaires du gouvernement et les conduisait avec adresse et bonheur. Et nulle carrière qu'elle avait une fois reconnue pour juste, et où elle était une fois entrée pour cette raison, n'était quittée par elle; elle pouvait être entravée ou rejetée de côté, mais elle ne croyait rien perdu, et sa persévérance ne se fatiguait pas. Grégoire VII, s'il eût pu chanceler dans sa grande pensée, eût été ramené à la fermeté par l'intérêt actif d'une telle femme; et le monde l'eût-il abandonné, nul doute ne pouvait s'élever en lui contre cette princesse.

Quant aux relations du Teutschland, le pape ne s'en était pas officiellement mêlé jusque alors. Plus elles étaient importantes pour lui, plus il devait sentir la nécessité d'attendre le moment favorable. Dans ses efforts pour arriver à une véritable concorde, les désordres du Teutschland devaient assurément être à ses yeux une chose odieuse. D'un côté, la conduite brutale et perfide des princes teutschs envers leur roi ne pouvait lui inspirer que de l'indignation et du dégoût; elle devait certainement le confirmer dans l'idée qu'il s'était faite de la perversité de toute puissance temporelle non dirigée par l'Église. Si pourtant, d'autre part, il ne lutta pas contre ce tumulte, si plutôt il en resta spectateur avec une apparente tranquillité, il avait assurément d'excellents motifs d'en agir ainsi; il ne pouvait prendre de confiance en un jeune roi si violent et si passionné. Heinrich n'avait pas encore montré qu'il fût capable d'une grande résolution et qu'il pût déployer une volonté ferme, et ses actes prouvaient tout aussi peu qu'il fût disposé à se conformer à la volonté du pape. Aussi Grégoire dut-il juger nécessaire de le laisser tomber dans une position où il ne lui restât plus ni conseil ni appui, si ce n'est auprès du siége de l'apôtre, et où il fût contraint par conséquent de se jeter volontairement et de son propre mouvement entre les bras du pape. Cependant il avait laissé voir que son cœur penchait du côté du roi. Certainement, depuis le soulèvement des Saxons, on l'avait circonvenu de tous côtés pour lui faire embrasser le parti des ennemis du roi; mais vraisemblablement il avait répondu à tous d'une manière aussi évasive qu'au duc Rudolf de Souabe, lequel, sans faire pourtant de propositions formelles, avait du moins cherché à

connaitre les intentions du pape : Grégoire tint à distance par des paroles vagues ce prince vaniteux, sans lui cacher néanmoins ses dispositions bienveillantes envers le roi. Il en fut tout autrement à l'encontre du roi Heinrich. Celui-ci aussi, dans son embarras, s'était adressé à lui. Dans sa lettre, écrite au moment de la défection des Saxons, lors de l'alliance entre les Thuringiens et les Saxons, dans l'incertitude de toutes choses et au milieu de la trahison ouverte ou redoutée de tous les princes de l'empire, le roi avait sans doute témoigné une grande humilité et un grand dévoûment; il avait, il est vrai, cherché à excuser ses torts envers l'Eglise par sa jeunesse et par la séduction à laquelle il était exposé; mais après tout il avait reconnu ses torts, il avait promis de se corriger, il avait fait des concessions au pape et sollicité sa bienveillance en enfant soumis. Le pape, de son côté, avait ressenti une grande joie de ce rapprochement; et comme il n'avait pas dissimulé cette joie devant d'autres personnes, il avait certainement aussi instruit le roi de sa satisfaction. Si donc il avait encore regardé comme dangereux de se déclarer pour la cause du roi après un commencement de cette nature, Heinrich pouvait du moins espérer qu'une plainte contre les Saxons ne resterait pas sans succès devant le siége apostolique; aussi, comme nous l'avons raconté, ne perdit-il point de temps pour envoyer une ambassade à Rome aussitôt après la destruction de la Hartzbourg.

Tandis qu'il attendait ce qui se ferait à Rome, et qu'en même temps il agissait silencieusement dans le Teutschland pour gagner les esprits et organiser les choses, il arriva un événement dont il n'eût peut-être pas profité dans toute autre circonstance, mais dont maintenant, à cause de son ambassade à Rome et de ses négociations avec quelques princes teutschs, il ne pouvait nullement profiter; qui, précisément pour cette raison, perd son importance pour la marche des choses à cette époque, mais qui pourtant n'est pas sans gravité comme indice de ce siècle, et comme nouveau présage d'événements à venir (3).

L'évêque Friedrich de Munster avait célébré les fêtes de Pâques de cette année, 1074, à Cologne auprès de l'archevêque Hanno, et, ces fêtes terminées, il voulut retourner chez lui. En conséquence Hanno donna à ses hommes l'ordre de disposer un bateau convenable pour que son hôte pût descendre le Rhin. Aussitôt les hommes de l'archevêque passèrent tous les bateaux en revue, choisirent celui d'un riche marchand, en firent sans autre formalité jeter dehors les marchandises, et ordonnèrent de le mettre en état pour le service de l'archevêque. A la nouvelle de ce qui se passait, le fils du propriétaire accourut : c'était un jeune homme hardi, plein de force, considéré et aimé des habitants les plus éminents de la ville, non moins à cause de son habileté qu'à cause de sa parenté. Entouré de ses serviteurs et de quelques enfants de la ville qu'il avait promptement appelés à lui, il se rendit dans le bateau, somma les hommes de l'archevêque d'en sortir, et, sur leur refus, il les jeta dehors. Alors arriva le bailli de la ville avec une escorte; mais plusieurs jeunes marchands s'étaient réunis autour de leur confrère, et le bailli fut mis en fuite avec ses hommes. L'archevêque étouffa le bruit. Mais, tout en ordonnant de laisser intact le bateau du marchand, le fier Hanno donna un libre cours à sa langue, dont en général il n'était pas maître dans sa colère. Il tint contre les bourgeois de la ville des propos durs, blessants, offensants, et dit avec menace qu'à la prochaine session du tribunal il ne manquerait certainement pas d'infliger un châtiment mérité à cette canaille indocile. Ces expressions de dédain, ces menaces du prêtre soulevèrent d'une manière terrible la jeunesse de Cologne, déjà irritée. Les actes et la conduite de l'archevêque furent soumis à une critique sévère; la dureté de ses ordres, l'injustice avec laquelle il avait souvent dépouillé de leurs biens des innocents, ses airs de rudesse et d'orgueil, ses paroles outrageantes contre les bourgeois les plus distingués, furent l'objet d'un blâme amer. En même temps le nom de Worms courait de bouche en bouche, et l'on élevait aux nues la noble conduite de cette ville. Tout homme, disait-on, devait s'armer; il ne convenait pas à la ville de Cologne, si populeuse et si riche, de se laisser dépasser par Worms, plus petite et plus pauvre, et de supporter la tyrannie d'un prêtre, tyrannie que cette autre ville avait abattue; il lui convenait mieux de faire un pas de plus : si Worms s'était contentée de mettre son oppresseur en fuite, la ville de Cologne devait anéantir le sien. Et de cette manière il se forma,

non sans doute en paroles, mais dans l'esprit des habitants de Cologne, et en deux ou trois jours, une conjuration dont l'âme était ce jeune marchand qui avait défendu avec autant de bonheur que de courage la propriété de son père.

Le mercredi après Pâques était la fête de Grégoire martyr. Ce jour-là Hanno l'archevêque fit un sermon, et déclara en termes fort durs à sa communauté que la ville de Cologne s'était mise au pouvoir du démon, et qu'elle serait détruite sous peu de temps, si elle ne cherchait pas à détourner la colère de Dieu par le plus vif repentir. Ces mots furent l'étincelle qui enflamma les matériaux amoncelés. Au moment où, vers le soir, de cette journée l'archevêque, tranquille et ne se doutant de rien, était à table avec l'évêque de Munster, l'orage éclata soudain. Une grande multitude d'hommes, ayant à leur tête ce jeune marchand couvert du casque et de la cuirasse, ayant à la main une épée brillante, semblable seulement à lui-même, se précipita sur le palais archiépiscopal, et lança des pierres et des flèches contre les fenêtres. Mais dans le moment où la multitude cherchait à pénétrer dans la demeure de l'archevêque, son chef disparut tout à coup, soit qu'il eût été forcé à la retraite par une blessure, soit que, reconnaissant l'impossibilité de gouverner une telle masse, et désespérant par conséquent de son entreprise, il eût espéré se sauver de ce dangereux tumulte. Cependant la multitude pénétra dans le palais, et l'archevêque, tandis que quelques-uns de ses hommes étaient tués ou blessés, ne se sauva qu'avec peine dans l'église de Saint-Pierre. Le palais fut pillé, dévasté, souillé; la multitude barbare s'enivra des vins amassés dans les caves de l'archevêque; ivre et poussant des cris sauvages, elle se jeta dans la chapelle où elle ne ménagea pas plus le sacré qu'ailleurs elle n'avait épargné le profane. Puis elle se porta sur l'église de Saint-Pierre, que l'on avait soigneusement fermée; et cette église aussi tomba, après de longs efforts, entre les mains de ces furieux. Mais, à travers de grands dangers, l'archevêque était parvenu à s'esquiver à la faveur d'un déguisement et de l'obscurité de la nuit; il arriva heureusement à Neuss avec son compagnon, l'évêque de Munster.

La fuite de l'archevêque donna aussitôt une nouvelle tournure aux choses: car ses vassaux se levèrent partout, et les ecclésiastiques, qui vantaient les hautes vertus de ce vénérable prêtre, firent tout pour exciter les gens à prendre les armes. Dès le quatrième jour une masse considérable d'hommes armés marcha sur Cologne, pour y ramener l'évêque et tirer vengeance de ces audacieux bourgeois. D'autre part, les habitants de Cologne n'étaient pas non plus inactifs dans l'intervalle, et ils savaient bien ce qu'il leur fallait; car ils comprirent qu'ils devaient fortifier leur ville contre une attaque, et solliciter l'appui du roi. Mais il était impossible de fortifier assez vite la ville, et le roi était loin. Ce ne fut point l'ardeur qui manqua, mais l'ordre et la discipline. La masse soulevée avait perdu son âme, c'est-à-dire ce jeune homme qui avait donné lieu à la révolte, et il ne se trouvait personne qui sût commander, ni personne qui voulût obéir. Aussi l'ardeur de la population dégénéra en agitation sauvage, et la passion se déchaîna en quelques actes de cruauté contre des individus qui avaient le malheur de passer pour partisans de l'archevêque, ou qui s'étaient attiré pour quelque autre raison la haine de la foule. D'autre part, ils envoyèrent vers le roi quelques jeunes hommes pour l'instruire de ce qui s'était passé, et le prier de prendre possession de la ville de Cologne; car de là dépendait le salut de la ville, et lui, le roi, pouvait oser maintenant tirer vengeance de l'archevêque, qui si souvent lui avait fait tant de mal.

Heinrich s'était rendu de Worms à Bamberg pour célébrer dans cette dernière ville les fêtes de Pâques. Il le fit avec un brillant éclat; car on vit se rassembler autour de lui, selon la coutume des anciens jours, beaucoup de princes de l'empire, et parmi eux plusieurs de ceux qui l'avaient traîtreusement abandonné dans la guerre de Saxe, tels que Sigefrid, archevêque de Mayence, et Berthold, duc de Carinthie. Alors, comme précédemment, ces princes suivirent la voie qui semblait être la plus sûre. Comme les Saxons avaient fait la paix sans s'inquiéter d'eux, comme ils avaient criminellement violé la paix, comme d'ailleurs la décision du pape n'était pas connue, il était dans la nature de leurs tendances et de leurs menées qu'ils se rapprochassent désormais du trône royal, sinon avec un repentir et une fidélité véritables, du moins avec un repentir et une fidélité apparentes; et Heinrich ne pouvait les

repousser, soit parce que par la paix de Gerstungen il avait promis de pardonner le passé, soit parce qu'il cherchait à réunir des forces contre les Saxons pour les vaincre et se venger d'eux. Après la fête il se rendit à Nurnberg. C'est là peut-être que les jeunes envoyés de Cologne se présentèrent devant lui; mais leur apparition fut inutile. Lors même que le roi se fût trouvé dans le voisinage de Cologne avec des forces toutes prêtes, il eût nécessairement regardé comme dangereux dans ce moment de prendre, sans un motif plus grave, les intérêts des bourgeois de Cologne contre le redoutable Hanno, cet homme d'une si puissante autorité. Mais la marche des choses à Cologne, dont il fut sans doute aussitôt informé, rendit d'ailleurs impossible toute intervention de sa part, et mit un terme à l'incertitude où il avait dû se trouver.

En effet, aussitôt que, quatre jours après son expulsion, l'archevêque Hanno se montra devant les portes de la ville avec ses bandes armées, les habitants de Cologne sentirent faiblir leur courage, parce que l'union ne régnait point parmi eux, ou parce qu'on sut les désunir. Ils envoyèrent des députés, implorèrent la paix, reconnurent leur faute, et se déclarèrent prêts à subir le châtiment qu'ils avaient mérité. Hanno répondit qu'il ne refuserait pas son pardon aux hommes repentants. Sur cette promesse, les bourgeois de Cologne mirent bas les armes. Alors fut publié un ordre en vertu duquel les coupables devaient, sous peine d'excommunication, paraître devant l'archevêque pour entendre sa sentence. Ils se présentèrent sans armes, nu-pieds et revêtus d'une chemise de laine. Mais dans l'armée du prêtre la fureur ou l'avidité et l'ardeur du pillage étaient telles, qu'il n'osa pas prononcer d'arrêt. Il permit donc à ces infortunés de retourner dans la ville, et décida qu'ils auraient à se présenter de nouveau, trois jours après, dans l'église de Saint-Pierre, pour entendre la pénitence qu'il jugerait à propos de leur imposer. Dans l'intervalle il s'efforça tout d'abord de déterminer cette multitude farouche à retourner chez elle, soit qu'il craignît de se trouver dans l'impossibilité de la contenir, soit, ce qui est plus vraisemblable, qu'il voulût réserver à ses seuls vassaux le butin qu'il y avait à faire. Et lorsqu'il eut atteint ce but, il fit prendre possession de la ville par ses vassaux; lui-même, pour sa sûreté, ne les suivit que le lendemain. Dans la nuit qui précéda son entrée, plus de six cents des plus riches marchands, effrayés du silence équivoque de cet homme dur et sombre, avaient pris la fuite pour implorer la protection du roi; et la fuite de tant de bourgeois les plus considérés inspira au reste des habitants qui avaient pris part à ces malheureux événements, et qui maintenant n'étaient pas en état de s'échapper, une telle crainte de la mort, qu'aucun d'eux n'osa se présenter au jour fixé dans l'église de St-Pierre. Cette absence de ces hommes malheureux et sans armes donna aux arrogants vassaux de l'archevêque un prétexte et une occasion de lâcher la bride à leur méprisante fureur contre le peuple des villes, qui avait eu l'insolence de songer à la liberté et aux armes. Ils se précipitèrent l'épée à la main dans les maisons, pillèrent ce qui était à piller, massacrèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, ou traînèrent en captivité ceux qui avaient échappé à la mort, sans respect pour l'âge ni pour le sexe. Quant à ceux qui avaient eu le malheur d'échapper à cette boucherie, les uns, et parmi eux ce jeune marchand qui avait donné le signal de la révolte, eurent les yeux crevés; d'autres furent frappés de verges après qu'on leur eut coupé les cheveux: à tous on enleva la plus grande partie de leur fortune; et, après un traitement si cruel, ils furent contraints à jurer tous de défendre à l'avenir la ville pour l'archevêque contre ses ennemis, et en particulier de regarder comme leurs ennemis les plus odieux tous ceux qui par la fuite s'étaient sauvés de Cologne, jusqu'à ce qu'ils eussent donné à l'archevêque une satisfaction convenable. Par ce double abus de la force on croyait pouvoir effacer l'ineffaçable besoin de droit, de liberté et de justice: d'abord, en maltraitant ainsi le corps, on voulait briser l'esprit; puis, comme l'on sentait que l'on n'avait fait peut-être qu'attiser le feu au lieu de l'éteindre, on prétendit enchaîner l'esprit par l'esprit, et l'on s'éloignait également de la religion et de l'humanité.

A la même époque où ces choses se passaient et venaient à la connaissance du roi, arriva auprès de lui une grande ambassade du pape Grégoire VII. Il la reçut à Nürnberg; et peut-être le consola-t-elle jusqu'à un certain point, parce qu'elle lui donna quelque espérance. Au moment en effet où le message de Heinrich au

sujet de la coupable violation de la paix par les Saxons arriva à Rome, Grégoire venait de tenir un grand concile dans la ville éternelle, et peut-être même cette assemblée n'était-elle pas encore dissoute. Dans ce concile, considéré par le pape comme général, auquel assistèrent beaucoup d'évêques de Langobardie, et qui fut honoré de la présence de la marquise Mathilde et de plusieurs princes d'Italie, Grégoire fit adopter des résolutions qui, renouvelant d'anciens décrets du saint-siége, les étendant ou leur donnant de la force, si du reste elles étaient mises rigoureusement à exécution, devaient presque assurer l'accomplissement de la grande pensée qu'il avait conçue d'élever l'Église au dessus de toute puissance temporelle. Ces statuts étaient dirigés contre la simonie et contre le mariage des ecclésiastiques. On traita de la simonie avec assez de légèreté, sans doute parce que le pape était encore dans l'incertitude au sujet des relations du Teutschland, et qu'il espérait toujours encore s'entendre avec le roi. On défendit, il est vrai, sous peine d'excommunication, à qui que ce fût d'acquérir une église à prix d'argent ou au prix d'une valeur qui pût se représenter en argent, ou de conserver une église acquise de cette manière; mais cette défense avait été déjà si souvent promulguée, que personne, à ce qu'il semble, n'y fit attention; et si maintenant non-seulement l'acheteur, mais encore le vendeur et même l'entremetteur, furent soumis à la même peine, personne du moins ne trouva la chose périlleuse; car les ecclésiastiques pouvaient compter sur l'indulgence des anciens jours, bien instruits qu'ils étaient des moyens par lesquels on arrivait à éluder cette interdiction, et les laïques ne croyaient pas avoir à s'inquiéter d'une défense qu'il dépendait encore d'eux de reconnaître, et dans la transgression de laquelle ils étaient en tout cas en arrière sur les ecclésiastiques. Il en fut tout autrement, au contraire, relativement à l'interdiction du mariage des prêtres. L'entrée de l'église fut interdite à tout prêtre, à tout diacre ou sous-diacre qui avait commerce avec une femme; nul homme qui ne s'était pas engagé au célibat ne pouvait obtenir désormais de fonctions ecclésiastiques; quant aux ecclésiastiques déjà mariés, ils devaient éloigner d'eux leurs femmes; il fut défendu à tous les laïques de demander aucun secours religieux à tout ecclésiastique qui contreviendrait à cette prescription : car, disait-on, la bénédiction d'un tel prêtre était une malédiction.

Cette disposition contre le mariage des ecclésiastiques, le pape chercha à la répandre dans tout le monde chrétien d'Occident, et à la mettre à exécution, en sommant de la manière la plus instante par des lettres et des envoyés les archevêques et les évêques des pays chrétiens de la suivre rigoureusement, et en s'efforçant de les convaincre de sa nécessité. Quant à l'affaire de la simonie, il la poussa sans ardeur, soit qu'il n'en eût fait mention que pour ne pas la laisser tomber en oubli, et pour fixer l'attention du monde sur un grand but qu'il avait en vue, soit que le message qu'il avait reçu du roi Heinrich IV eût fait naître en lui de nouvelles espérances d'une parfaite intelligence. Ce qui est certain, c'est qu'en poursuivant avec force et sévérité la simonie jusqu'au terme où Grégoire VII était poussé par sa manière de voir les choses, il pouvait facilement maintenir sa bonne harmonie avec le roi, tandis que ses attaques contre le mariage des prêtres semblaient plutôt favoriser ses intérêts que leur nuire. Ce qui est certain encore, c'est que la députation que le pape envoya au roi, en conséquence de son message, était de telle nature, que l'on ne pouvait s'empêcher de penser qu'il désirait gagner le roi à ses projets, et par là s'unir à lui ou le soumettre à sa direction : car à la tête de cette ambassade se trouvait l'impératrice Agnès; et certes il était difficile au pape de donner au roi une plus grande preuve d'amitié que de déterminer la mère de ce prince à se rendre auprès de lui, et à devenir la médiatrice entre le pape, auquel elle était entièrement dévouée, et le roi, qu'elle aimait. La noble femme fut accompagnée des évêques d'Ostie, de Préneste, de Côme et de Coire.

Heinrich reçut l'ambassade peu de temps après les fêtes de Pâques, et il lui fit l'accueil le plus amical et le plus honorable. Mais ses négociations avec elle, et en général les événements de Nürnberg, nous sont inconnus. Les écrivains se bornent à des indications vagues, et n'ont pas de contradicteurs; comment aussi auraient-ils pu avoir connaissance de ce qui se faisait en secret, dans l'intimité, entre la mère et le fils? Toutefois, en comparant les diverses données fournies par les divers écrivains avec

la conduite du pape, et avec les expressions que l'on trouve dans ses lettres, on arrive à la certitude que l'ambassade tenta de gagner le roi au but du pape, de la même manière peut-être que la marquise Mathilde y avait été gagnée; que par conséquent le pape avait à l'égard du roi des intentions bienveillantes; bien plus, qu'il désirait le rendre grand et fort contre les princes teutschs; qu'enfin bien des résultats furent obtenus, quoique l'on ne fût pas arrivé à tous ceux que Grégoire pouvait avoir espérés. Les auteurs remarquent en effet que dans le principe les ambassadeurs refusèrent de traiter avec le roi, prétendant qu'il devait montrer son repentir conformément aux canons de l'Église, et se mettre par là à l'abri de l'excommunication qu'il aurait encourue, parce qu'on l'avait accusé devant le siége apostolique du trafic des dignités ecclésiastiques. Cette accusation avait peut-être irrité le roi; peut-être même lui avait-elle paru inconcevable : car, depuis que l'empire était soumis à son autorité, l'hérésie de la simonie s'était sans doute révélée de diverses manières; mais lui-même, du jour où il était devenu majeur, du jour où il avait été maître d'agir par lui-même, il s'en était une fois à peine rendu coupable; bien plus, il avait avec la meilleure volonté porté remède à des griefs de simonie, et exprimé des principes que le pape lui-même était forcé de respecter. Cependant il céda, sans aucun doute sur les représentations de sa mère, et il fit ce qu'on lui demandait, parce qu'il avait eu des simoniaques dans son conseil, et que par là il avait attiré sur lui une grande responsabilité. Car on trouve ailleurs cette observation, que Heinrich avait éloigné de lui cinq conseillers que le pape Alexandre II avait déjà exclus de la communion de l'Église comme atteints de simonie, mais dont la condamnation semble avoir été entièrement oubliée depuis, ce pape étant mort bientôt après. On rencontre aussi cette remarque, que les ambassadeurs exigèrent du roi l'assemblée d'un concile dans l'empire teutsch; que le roi céda à cette exigence avec une bonne volonté apparente du moins; mais que tous les évêques teutschs s'y opposèrent avec opiniâtreté, et que Liemar en particulier, archevêque de Brême, prétendit hautement qu'en vertu d'anciens priviléges l'archevêque de Mayence avait seul le droit de tenir des conciles dans l'empire teutsch, et au-dessus de lui le pape, dont cet archevêque était le légat perpétuel, mais nul autre légat du pape. Cette prétention empêcha tout à fait la tenue du concile, dont le but immédiat n'est pas connu; car on ne dit pas s'il devait être dirigé seulement contre la simonie, ou en même temps contre le mariage des prêtres. Mais l'homme qui s'y était opposé avec le plus de hardiesse, l'archevêque Liemar, s'était montré jusque alors fidèle partisan du roi; et par conséquent sa conduite, si on la comparait avec la facilité de Heinrich, devait sans aucun doute paraître surprenante, et elle devait sans peine rendre cette facilité suspecte. Enfin, on rencontre cette remarque : que le roi congédia les envoyés du pape avec de riches présents, et avec l'assurance qu'il ferait avec le plus grand plaisir tout ce qu'ils avaient demandé; que de plus il leur remit pour le pape une lettre où il promettait au saint-père de lui être soumis en toutes choses comme il le devait, et où il lui avouait aussi que l'évêque Hermann de Bamberg était arrivé à sa dignité par la simonie, mais que dans cette circonstance lui-même, le roi, avait été circonvenu et trompé.

Et les actions et les paroles du pape ne sont pas en contradiction avec ces données vagues que fournissent les écrivains. Grégoire confirma l'arrêt qui suspendait Liemar de l'exercice de ses fonctions archiépiscopales, arrêt prononcé contre lui par ses légats; il l'assigna devant le prochain concile, et lui fit les reproches les plus amers pour son ingratitude envers l'Église et pour son oubli de ses devoirs, qui l'avaient fait s'opposer à la grande pensée du rétablissement de l'Eglise déchue. Quant à l'évêque Hermann de Bamberg, il ne cessa de le poursuivre jusqu'au moment où, comme nous le dirons, il put le déclarer déposé pour être arrivé à son siége par la simonie. D'autre part, il adressa au roi et à la mère de celui-ci, à l'impératrice Agnès, des lettres qui témoignent de ses intentions et de ses espérances pour l'avenir. Dans deux lettres adressées à Heinrich vers la fin de cette année, il le salue comme son fils bien-aimé et lui donne sa bénédiction apostolique. Il lui exprime sa satisfaction de ce que non-seulement sa mère l'impératrice Agnès, mais encore les légats pontificaux avaient assuré d'un commun accord que le roi les avait reçus avec bienveillance, qu'il avait amélioré d'une

manière digne d'éloges diverses affaires ecclésiastiques; qu'il avait promis d'extirper entièrement la simonie et le concubinage des ecclésiastiques; que la marquise Béatrix, et Mathilde, fille de cette princesse, avaient elles-mêmes rendu témoignage de son fidèle attachement. Il assurait que dans la célébration de la messe il pensait à lui sur les reliques des apôtres, et qu'il priait avec effusion le Dieu tout-puissant de le fortifier dans ces résolutions et de le conduire de plus en plus à étendre les progrès de l'Eglise. Il l'exhorte à être prudent dans le choix de ses conseillers, et à ne donner sa confiance qu'à des hommes dévoués non à leur intérêt personnel, mais à son propre intérêt; il le met en garde contre ceux qui chaque jour s'efforcent de jeter des semences de discorde entre eux, entre le pape et le roi, afin d'employer des filets fabriqués dans l'enfer tantôt pour pêcher leur propre avantage, tantôt pour voiler leurs vices, qui attirent sur eux la colère de Dieu et le glaive de saint Pierre; il le prie aussi de ne point ouvrir l'oreille à des hommes de cette nature, mais seulement à ceux qui cherchent la volonté du Sauveur, et qui sacrifient leur grandeur et leur fortune à la justice. Il désire que Dieu permette au roi de lire dans son âme à lui, dans celle du pape, parce qu'il est convaincu qu'ensuite personne ne sera en état de rompre les liens d'amitié entre le roi et le pape; et il a dans la miséricorde divine assez de confiance pour croire qu'un jour ce sera chose évidente que l'affection intime que lui, le pape, portait au roi. A cette affection, dit-il, me pousse la volonté de tous les chrétiens; à cette affection me poussent la majesté de la dignité impériale et la puissance du siége apostolique; et j'ai la conviction que, si je ne t'aimais point comme je le dois, je me reposerais en vain sur la miséricorde de Dieu et sur les mérites de saint Pierre. Enfin il va jusqu'à lui révéler la pensée que lui, le pape, se mettrait peut-être à la tête d'une grande armée pour délivrer les chrétiens opprimés en Orient, pour ramener à l'Eglise catholique les chrétiens de l'empire grec, pour conquérir à la chrétienté le sépulcre du Seigneur, et que, dans ce cas, son intention était de lui confier, à lui roi, l'Eglise romaine, afin qu'il veillât sur elle comme sur une mère sacrée, et défendît son honneur. Voilà en quels termes il écrivit à Heinrich. Quant à l'impératrice Agnès, Grégoire lui témoigne la joie et la reconnaissance que lui inspire son dévoûment. Sans doute, dit-il, elle n'était pas elle-même satisfaite de ce qu'elle avait obtenu; mais la seule chose qui a du prix aux yeux de Dieu, c'est la volonté pure, l'action, et non leur résultat. Et elle a travaillé avec une inexprimable énergie pour la paix et l'union de l'Eglise universelle; elle s'est efforcée, avec un courage infatigable, de réunir par les liens les plus étroits de l'affection l'autel et le trône, le sacerdoce et la royauté. D'ailleurs ses efforts n'ont pas été vains; et il avait la ferme confiance qu'elle verrait elle-même encore avec satisfaction et avec joie la bonté que Dieu, dans sa miséricorde, avait pour son fils.

Assurément tout cela semble démontrer que les dispositions de Grégoire envers le roi étaient bienveillantes, et qu'il eût été porté à soutenir la cause du monarque contre les princes de l'empire, pourvu que Heinrich eût voulu entrer dans ses grandes pensées et se soumettre à sa direction. En tout cas, Heinrich, quelles que fussent ses intentions et sa manière de voir les choses, devait avoir la certitude qu'il n'avait rien à craindre de la part du pape à l'occasion des plaintes portées contre lui par ses ennemis. Ce qui de plus n'était pas sans avantage pour lui, c'est que graduellement, à mesure que l'interdiction du mariage des prêtres était connue, et à mesure qu'on travaillait à la mettre en vigueur, il s'élevait parmi les ecclésiastiques de tous les pays chrétiens, et en particulier parmi ceux du Teutschland, une excitation dont il était impossible de calculer la portée, qui gagnait de jour en jour, et devenait prodigieuse, de telle sorte que les ecclésiastiques semblaient ne pouvoir prendre part à aucune autre affaire qu'à la leur propre. Heinrich, tandis que les siens travaillaient pour lui et contre les Saxons, crut pouvoir d'autant mieux s'occuper d'une expédition en Hongrie, que du reste il ne pouvait l'éviter; car dans cette contrée aussi de grands troubles avaient eu lieu. Comme nous l'avons raconté, les fils de Béla avaient abandonné la couronne de Hongrie au jeune Salomon, fils d'André et beau-frère de Heinrich; mais un accommodement fait au moment du danger n'avait pas gagné les âmes de ceux qui l'avaient conclu. Entre le jeune roi et ses cousins, Geisa, Ladislav et Lambert, il était resté une grande méfiance, entretenue chez le premier par la crainte et par le sentiment de sa

faiblesse, et chez les autres par la perte de la fortune à laquelle ils avaient dû renoncer; il ne manquait pas d'hommes qui des deux côtés allumaient et attisaient le feu, et qui cherchaient à impliquer les princes dans les intrigues qu'ils nouaient chaque jour. Après une longue série d'actes odieux, on en était venu enfin à une lutte ouverte; et Salomon, jouet des partis, comme Heinrich IV, avait été forcé de s'enfuir du territoire, et de chercher son salut dans la protection du roi des Teutschs. Heinrich crut donc devoir à son beau-frère et se devoir à lui-même de faire une expédition en Hongrie, afin de conserver le trône au roi Salomon et de ne point laisser aux Teutschs le spectacle d'un roi expulsé. Ce fut dans cette intention qu'il se rendit à Ratisbonne. Arrivé dans cette ville, il reçut de ses amis la nouvelle que le roi d'Angleterre, Guillaume le Bâtard, avait été appelé par l'archevêque Hanno de Cologne, et qu'il songeait à débarquer avec une grande armée et à prendre possession du siége de l'empire à Aix-la-Chapelle. Cette nouvelle, en supposant qu'elle fût vraie, était assurément de nature à autoriser le roi à sévir contre son vieil ennemi, et à venger sur lui les cruautés qui avaient été exercées contre les bourgeois de Cologne. Dans le fait Heinrich renonça aussitôt à son projet de se rendre en Hongrie, et il accourut vers le Rhin. Le jour de la Pentecôte il était à Mayence, où l'archevêque Sigefrid, qui voyait bien que le vent avait changé, lui fit la réception la plus brillante. Puis il descendit le Rhin. En chemin il reçut une ambassade de Hanno : « Le roi avait été trompé par les assertions mensongères de ses ennemis; lui, l'archevêque, n'était ni assez insensé ni assez indifférent au bien public pour livrer, à cause d'une injure privée, la patrie aux barbares; et, à partir de sa jeunesse, il n'avait pas montré assez de légèreté pour qu'un homme de bon sens pût croire à une semblable absurdité. » A Andernach, l'archevêque vint lui-même auprès du roi, et il confirma par serment qu'il avait été calomnié. De cette manière tomba le motif qui eût autorisé le roi à sévir ouvertement contre l'archevêque, et ce fut vraisemblablement à son grand regret. Heinrich déclara au prêtre, et non sans amertume, que, puisqu'il en était ainsi, il laissait de côté, par égard pour leur ancienne amitié et par respect pour la dignité archiépiscopale, les autres accusations élevées contre lui. Pourtant il se rendit à Cologne, et y tint sa cour de justice. Mais les habitants de la ville, privés de leurs bourgeois les plus considérables, intimidés par le sang répandu et par les cruautés qu'ils avaient souffertes, étaient encore sous l'impression d'une trop grande terreur pour oser faire entendre la moindre plainte en face de l'impitoyable archevêque, d'autant plus que celui-ci, sans embarras et sans hésitation, osa, par des assertions vagues, se décharger de toute la faute pour la rejeter sur les bourgeois de la ville. Tout cela affligea le roi. Toutefois, pour faire la seule chose qui lui semblât rester à faire, il demanda que l'archevêque assurât aux habitants de Cologne son pardon pour le soulèvement qu'ils avaient tenté contre lui, et levât l'excommunication qu'il avait fulminée. Et, dans son chagrin, ce ne fut pas une prière, mais un ordre qu'il adressa au prélat; il exigea de plus que l'archevêque lui livrât six otages en garantie de sa fidélité. Mais Hanno, voyant bien que le silence des habitants de Cologne lui avait donné gain de cause, refusa hardiment et opiniâtrément de se rendre à la demande et à la volonté du roi, qu'il regardait comme inouïes, indignes, intolérables. Heinrich menaça, Hanno tint bon. Les vassaux présents étaient dans la plus grande anxiété. Enfin le roi renonça à une cause qu'il ne pouvait espérer gagner; l'orgueilleux prêtre profita arrogamment de sa victoire, et le sort des malheureux habitants de Cologne resta entre ses mains.

Le roi quitta Cologne, et ce ne fut pas assurément sans un sentiment pénible. Il se rendit à Aix-la-Chapelle, non certainement, comme il le prétendait, afin de prendre des mesures pour la sûreté de l'empire contre une invasion du roi Guillaume d'Angleterre, mais afin de pouvoir se retirer avec quelque convenance. Mais bientôt il revint à Worms. Là il reçut du roi chassé de Salomon, de nouveaux ambassadeurs, qui le prièrent de la manière la plus instante de venir du moins au secours de son beau-frère, et de le rétablir sur le trône de Hongrie. Salomon offrit de le reconnaître comme suzerain, de lui payer un tribut annuel, et de lui livrer six villes fortes de son royaume. Mais, quelque séduisantes que fussent ces propositions, il était impossible que, dans les relations où se trouvaient ses propres États, Heinrich fût disposé à se mêler des affaires d'un État étranger. Il feignit, il est vrai, de vouloir entreprendre une expédition, mais

ce fut probablement pour faire plaisir à son malheureux parent plutôt que dans une intention sérieuse. Il envoya des messages à plusieurs princes de l'empire, et les somma de le suivre en Hongrie avec leurs hommes; mais aucun ne répondit à son appel, et Heinrich se contenta des excuses que chacun fit et justifia à sa manière. Mais, pour prouver à son beau-frère et à sa sœur qu'il était prêt à faire tout ce qu'il était en son pouvoir de faire, il rassembla un corps franc, à la tête duquel, sans espoir de réussir, il entra en Hongrie. Il trouva un pays entièrement dévasté : car les Hongrois avaient tout emmené ou tout détruit. Dans ces contrées, l'on était menacé de la faim et des maladies, et chacun dut reconnaître l'impossibilité de pénétrer plus avant sans désastre. En conséquence Heinrich revint dans sa patrie sans gloire, il est vrai, mais aussi sans honte. Geisa, fils de Béla, resta roi de Hongrie, et Salomon, beau-frère de Heinrich, trouva avec sa femme un asile en Autriche.

CHAPITRE XIII.

EFFETS PRODUITS PAR LA DÉFENSE DU MARIAGE DES PRÊTRES. — DÉCRET CONTRE LES INVESTITURES. — LA GUERRE DE SAXE RECOMMENCE. — BATAILLE DE HOHENBOURG.

De l'an 1074 à l'an 1075.

Cependant se développaient de plus en plus les effets que la défense du mariage des prêtres, promulguée par le pape, devait produire et produisit en effet. Grégoire employait tous les moyens qu'il pouvait employer pour mettre le décret à exécution. Par ses lettres, par ses légats, de toute manière, il faisait aux archevêques, aux évêques, à tous les ecclésiastiques, à tous les laïques, un devoir de veiller à l'accomplissement de ses ordres. Exhortations, louanges, séductions, menaces, force de la parole, puissance de l'Église, langage de la Bible et langage du monde, tout fut mis en œuvre pour assurer le succès. Mais plus il poussa, plus il pressa, plus fut grande la résistance dans tous les pays chrétiens. Au zèle ardent du pape s'opposa partout une passion brûlante qui plus d'une fois causa des scènes barbares. Et ce ne furent pas seulement les ecclésiastiques mariés du rang inférieur qui, enchaînés par leurs femmes et par leurs enfants, tombèrent dans le désespoir, parce qu'il leur fallait repousser loin d'eux ce qu'ils avaient de plus cher dans la vie, ce qui faisait leur joie et leur consolation, ces femmes et ces enfants, dont les cris de douleur leur déchiraient le cœur; ce ne furent pas seulement ces ecclésiastiques qui se soulevèrent contre l'ordre du pape, mais aussi les hommes les plus vénérables du haut clergé, qui vivaient dans un célibat volontaire, dont la vertu était pure, dont les mœurs étaient sans tache, qui envisageaient loyalement les choses saintes, et qui cherchaient véritablement les progrès de la religion de Jésus-Christ; ces hommes eux-mêmes s'en détournèrent, et virent avec douleur la grande excitation des esprits. Car, conformément à la nature des choses humaines, cette douleur mêlée de colère n'agita pas seulement la maison des prêtres mariés, mais elle fut aussi partagée par les pères et les mères des femmes qui maintenant devaient être répudiées; elle fut partagée par les jeunes filles qui étaient fiancées à des ecclésiastiques, et par des milliers d'autres jeunes filles, qui reconnaissaient ou pressentaient que, si le décret du pape était mis à exécution, il leur fallait renoncer à l'amour et au bonheur domestique. Voilà pourquoi tant d'évêques hésitèrent et gagnèrent du temps; voilà pourquoi d'autres ne tinrent nul compte de ce décret; voilà pourquoi il fut réfuté et rejeté par des ecclésiastiques qu'il n'intéressait point. On rejeta le décret comme contraire à Dieu et à la nature, comme contraire à la destination de l'homme et aux sentiments les plus nobles du cœur humain; on le combattit par les sentences d'écrivains sacrés, par les raisonnements d'hommes sages, par la foi des pères et par les relations existantes; on le considéra et on le dénonça comme la source de mille maux qui devaient fondre sur l'Église : car, si le célibat volontaire de quelques hommes pouvait les mener aux plus hautes vertus, le célibat forcé de tous les ecclésiastiques devait donner naissance à d'énormes péchés et au scandale d'une débauche effrénée. Le pape fut accusé d'hérésie, et sa doctrine déclarée pour folie.

Il en était partout ainsi; il en était ainsi dans le Teutschland. Bien plus, dans ce pays des vertus domestiques, l'on en vint à des scènes qui surpassèrent en violence tout ce qui se fit en d'autres pays. L'archevêque Sigefrid de

Mayence en effet, le premier prince ecclésiastique de l'empire, cherchant alors, comme toujours, à ménager les deux partis, accorda, dès les premières sommations du pape, aux ecclésiastiques de son diocèse archiépiscopal, un délai de six mois dans lequel ils devaient faire volontairement ce qui était inévitable. Mais les ecclésiastiques gardèrent leurs femmes, et les ordres du pape devinrent plus pressants. Alors, au mois d'octobre, Sigefrid assembla un concile à Erfurt. Là il déclara énergiquement aux ecclésiastiques présents que désormais ils eussent à se dégager des liens du mariage, ou à renoncer au service des autels. On le combattit; on chercha à anéantir l'arrêt. Mais l'archevêque soutint que l'on devait se soumettre à l'ordre du siége apostolique. Les ecclésiastiques sortirent comme pour s'entendre entre eux. Aussitôt diverses propositions furent faites : quelques-uns voulaient que personne ne rentrât en séance, mais que tous retournassent aussitôt chez eux; d'autres proposèrent de renverser l'archevêque de son siége et de le punir de mort pour sa conduite ignominieuse. L'archevêque, instruit de ces discussions orageuses, fut effrayé. Il fit instamment prier ces hommes irrités de rentrer tranquillement et d'entendre ses paroles consolantes. Ils vinrent. Et alors Sigefrid calma les esprits par la promesse que pour le moment ils pourraient garder leurs femmes; qu'il enverrait à Rome et tâcherait d'obtenir du pape un adoucissement à un ordre si dur. Et il réussit. Mais à peine ce succès fut-il obtenu, que cet homme cupide, auquel le sacré ne faisait jamais oublier le profane, voulut exploiter à son profit les bonnes dispositions qu'il croyait avoir fait naître. Il convoqua pour le jour suivant une nouvelle assemblée d'ecclésiastiques et de laïques, devant laquelle il éleva ses prétentions sur la dîme qui ne lui aurait pas été payée. Les Thuringiens répondirent que cette malheureuse affaire, source de tant de maux, avait été arrachée par la paix de Gerstungen; car ils n'avaient accédé à cette paix que sous la condition que leurs antiques libertés leur seraient à jamais assurées. Sigefrid repoussa cette réponse. Alors les Thuringiens qui se trouvaient dans l'assemblée se précipitèrent dans les rues de la ville, et crièrent aux armes. Aussitôt il s'amassa une multitude immense; et l'archevêque eût été assommé sur son siége, si ses vassaux, qui sentaient leur faiblesse, n'avaient fait entendre à la foule des paroles satisfaisantes. Mais le concile était fini; l'archevêque quitta aussitôt Erfurt, se rendit à Halberstadt, et chercha de là à se venger par l'excommunication des outrages qu'il s'était lui-même attirés (1). Assurément le pape ne vit pas sans douleur sa grande cause entre des mains si vulgaires.

Mais lui, Grégoire VII, tint bon. Peut-être la violence de la tempête qui éclatait de toutes parts l'ébranla-t-elle plus d'une fois, mais rien ne put le faire hésiter. Le célibat des prêtres était pour lui une affaire de cœur et de raison tout ensemble : une affaire de cœur, parce qu'il croyait fermement que l'Église de Jésus-Christ, selon la volonté de Dieu, devait être libre et dominer sur le monde; une affaire de raison, parce qu'il était convaincu que l'Église ne pourrait devenir libre et arriver à la domination tant que ses serviteurs, les ecclésiastiques, resteraient, par les liens du mariage, dans la dépendance des affaires du monde et de la faveur des grands de cette terre. Il croyait cette mesure juste, parce qu'il la croyait nécessaire; il tenait peu de compte du présent, parce que ses regards se fixaient sur l'avenir; il ne doutait point de la victoire, parce qu'une défaite lui semblait impossible. Et, quelque longue qu'ait pu être la lutte, quelque longtemps qu'elle ait pu rester indécise, l'issue a témoigné pour Grégoire; elle a prouvé que ses exigences étaient conformes à l'état de son siècle, dont les besoins sont devenus évidents par sa parole, dont, par sa parole, l'esprit a été porté dans le monde. Précisément pour cette raison, cette affaire ne doit pas être jugée d'après les opinions, les mœurs et les relations de temps plus modernes. Certainement, à l'époque où il fut demandé et imposé par la force, le célibat des ecclésiastiques a fait peser des malheurs infinis sur bien des milliers d'hommes; peut-être aussi, lorsqu'on eut réussi à l'établir, entraîna-t-il quelques ecclésiastiques à des fautes graves et à de grands crimes; mais les générations qui souffrirent ce malheur ont disparu de la terre, et avec elles leurs souffrances; aux péchés se sont opposées des vertus, aux crimes des sacrifices, les uns dignes de tout éloge, comme les autres méritent tout blâme; et en somme le célibat des prêtres a été avantageux à ce pour quoi nous vivons et nous sommes, à l'intelligence, à la culture de

l'esprit, à la civilisation du genre humain. Il a contribué effectivement à donner à l'Église l'unité, et, par l'unité, la puissance dont elle avait besoin pour s'opposer à la force brutale du glaive, et pour adoucir l'oppression étouffante que la féodalité avait fait peser sur la vie. C'est peut-être aussi seulement par le célibat des prêtres que le monde germanique a été préservé d'un corps sacerdotal héréditaire. Comme, dans ce monde, tout ce qui dans l'origine avait été concédé à titre temporaire ou à titre viager, est devenu héréditaire, honneurs et propriétés, dignités et droits, trônes et puissance, de même on peut admettre presque avec certitude que, par la conservation des investitures et par la simonie, les dignités et les domaines ecclésiastiques seraient, avec le temps, devenus aussi héréditaires, si les ecclésiastiques avaient été pères d'enfants capables de leur succéder. Sur divers points cette transformation avait déjà commencé. On trouve des exemples de places ecclésiastiques transmises du père au fils, du fils au petit-fils; bien plus, on trouve des exemples d'églises données en dot aux filles des ecclésiastiques qui les avaient administrées. Or, comme dans les relations temporelles les fiefs des vassaux ordinaires devinrent les premiers héréditaires, puis seulement les fiefs, les honneurs, les dignités des vassaux plus élevés, et enfin ceux des vassaux les plus élevés, il n'est pas impossible que les évêchés, les archevêchés, et enfin le siége apostolique lui-même, ne fussent devenus héréditaires (2). Or un sacerdoce héréditaire à côté d'une noblesse héréditaire, c'est là un système de caste qui pèse aussi lourdement sur l'intelligence humaine qu'il est difficile à renverser. Quant enfin à ce qui regarde les jeunes filles, qui furent réduites à renoncer à l'accomplissement de leurs plus belles espérances, non-seulement les portes des couvents leur étaient ouvertes, où elles étaient à l'abri des séductions comme des railleries du monde, mais encore elles pouvaient, elles et leur sexe tout entier, trouver quelque dédommagement en ce que les hommes commencèrent, à partir de cette époque, à perfectionner avec la plus grande délicatesse, et même, en quelques lieux, à réduire en principes, comme pour les consoler, ce respect dont les femmes et les jeunes filles avaient été entourées dans le Teutschland dès les temps les plus anciens, et qui fut encore pour ainsi dire élevé à l'enthousiasme par le culte de la sainte Vierge, mère de Dieu; ces principes devaient assurer aux femmes une grande influence sur la vie, au point qu'elles semblèrent être les souveraines des hommes qui se vouaient à leur service.

Il est difficile toutefois que Grégoire VII se soit proposé ces résultats et d'autres encore, et qu'il les ait prévus; il a servi l'esprit humain dans un autre sens, et peut-être dans un sens plus élevé qu'il ne le pressentait lui-même. Tout entier à son idée de la liberté et de la supériorité de l'Église, il travailla toujours plus avant, comme avec un endurcissement de cœur; et, dans l'intérêt de la paix du monde, qu'il attendait de cette suprématie, il ne recula pas devant la guerre la plus sanglante. Avant même qu'il fût possible de prévoir si l'incendie qu'il avait allumé par son décret contre le mariage des prêtres pourrait s'éteindre, il lança dans le monde un nouveau brandon qui, selon toute vraisemblance, ne devait pas soulever des flammes moins hautes. Il recommença, mais d'une tout autre manière, la lutte contre la simonie. Précédemment déjà, comme nous l'avons raconté, il avait conçu cette affaire avec plus de profondeur qu'on ne l'avait fait avant lui; car il avait menacé d'une égale damnation les acheteurs aussi bien que les vendeurs des charges et des dignités ecclésiastiques. On ne peut le nier, la simonie qui n'avait lieu qu'entre les ecclésiastiques des rangs inférieurs et des rangs supérieurs, par l'achat et la vente des emplois de l'Église, pouvait assurément être extirpée par l'exécution des ordonnances rendues jusqu'à ce jour contre cette hérésie; mais la simonie qui avait lieu entre des laïques et des ecclésiastiques ne pouvait être effacée tant qu'il serait nécessaire que l'investiture des biens de l'Église fût donnée aux ecclésiastiques par les laïques. Aussi le zèle contre la simonie fournit-il un excellent prétexte pour rejeter l'investiture comme la véritable source de la simonie. Mais Grégoire VII, en prenant la résolution d'attaquer l'investiture, voulait obtenir beaucoup plus encore que l'extinction de la simonie. S'il réussissait en effet à enlever aux seigneurs laïques le droit d'investiture, il détruisait toute l'influence que les puissants de la terre pouvaient exercer sur l'Église. Désormais l'Église était libre, comme unité dans la doctrine, dans toutes les choses

spirituelles; elle était libre aussi sous le rapport temporel sur des domaines libres, tandis que chaque ecclésiastique en particulier devait, par le célibat, être libre de toutes relations placées en dehors de l'Église. Et comme il est certain que l'esprit est plus que le corps, la foi plus forte que le glaive, la religion plus puissante que la loi civile, de même l'Église, devenue spirituellement et temporellement libre, ne pouvait nullement douter de sa suprématie sur le monde. Mais en ce sens encore, si le but était atteint, les efforts de Grégoire devaient frapper bien au delà : car, s'il réussissait à détruire l'investiture, le sol sur lequel étaient établis les États du monde germanique subissait une première fissure que rien ne pourrait combler; le réseau de la féodalité, que depuis cinq siècles la violence avait étendu sur les pays, était déchiré, et par cette ouverture la vie des villes nouvellement éveillées pouvait se faire jour pour le détruire par degrés; la glèbe devait cesser d'être considérée comme l'élément essentiel; l'homme devait cesser d'être considéré seulement comme une adhérence de la glèbe; et si jamais, dans la suite du temps, le développement de l'esprit humain arrivait au point de n'avoir plus besoin de la tutelle de l'Église, et de repousser loin de lui cette tutelle elle-même comme une violence intolérable, on enlevait aux hommes du glaive dans les domaines libres de l'Église un sol et un terrain où un tiers ordre libre pourrait se maintenir et progresser.

Et Grégoire VII pouvait bien espérer que cette grande œuvre lui réussirait; bien plus, il pouvait espérer qu'en l'entreprenant il activerait le succès de son autre projet, qui était de déterminer les ecclésiastiques au célibat. Il n'y avait qu'une voix sur le caractère pernicieux de la simonie. La longue lutte soutenue contre elle en avait fait une affaire générale, et toute âme noble désirait avec d'autant plus d'ardeur l'extirpation d'un tel mal, que souvent le trafic des dignités ecclésiastiques s'était fait avec plus d'impudence, surtout de la part de Philippe Ier, roi de France. Quant à Heinrich IV, sa conscience était nette du côté de la simonie. Durant le court espace de temps où il avait gouverné par lui-même, il avait eu rarement l'occasion de tomber dans cette faute, ou bien la conviction ou la nécessité la lui avait fait éviter. Bien plus, il avait montré tant de bonne volonté et de facilité à soutenir les efforts du pape, et en général il s'était placé dans des relations si amicales à l'égard du siége apostolique, que l'on n'avait à redouter aucune opposition de sa part, c'est-à-dire du premier roi du monde chrétien d'Occident. Or l'investiture et la simonie étaient sans doute des choses bien différentes; mais, eu égard au jeune âge de Heinrich, à la position dangereuse où il se trouvait vis-à-vis des princes teutschs, et à la passion avec laquelle il désirait se venger des mauvais traitements qu'il avait subis, on devait s'attendre à ce qu'il ne comprît pas le véritable but de Grégoire, ou qu'il n'osât pas du moins se mettre en opposition avec le pape, dont l'appui lui était nécessaire. Puis nul autre prince n'était capable de retenir ce que lui, le roi, auquel était due la dignité impériale, avait cédé. Quant aux ecclésiastiques, il semblait qu'ils dussent tous être séduits par l'idée de voir les biens de l'Église entièrement délivrés de l'influence de tout pouvoir temporel; il semblait que cette pensée dût leur faire oublier beaucoup de choses. Ils pouvaient mettre le sacré au-dessus du terrestre, ou le terrestre au-dessus du sacré; ils pouvaient, âmes nobles ou âmes vulgaires, appartenir au ciel ou à la terre; ils semblaient devoir nécessairement travailler sincèrement à cette œuvre, tant à raison de leur propre intérêt que par suite d'une vieille jalousie contre le pouvoir temporel, et parce que le sentiment de l'indépendance n'est pas moins séduisant pour les corporations que pour les individus.

Quoi qu'il en soit, le pape Grégoire VII n'hésita pas à entreprendre cette grande tâche. Au mois de février de l'an 1075 il assembla un nouveau concile général à Rome. A ce concile on vit assister un grand nombre d'ecclésiastiques et de laïques. Le pape y avait invité un grand nombre d'archevêques et d'évêques des divers pays chrétiens qui s'étaient opposés à son décret contre le mariage des prêtres, ou qui en avaient tenu peu de compte, qui étaient arrivés à leur dignité par la simonie, ou qui, disait-on, s'étaient rendus coupables d'autres méfaits. Du Teutschland furent assignés les archevêques de Brême et de Mayence, et les évêques de Bamberg, de Constance, de Strasbourg, de Spire, de Wurtzbourg et d'Augsbourg. Et comme ces princes ne se rendirent pas à cette assignation, il interdit à plusieurs

l'accomplissement des fonctions ecclésiastiques, et il fixa pour tous un délai dans lequel ils devaient comparaître et se justifier. Il frappa de la malédiction de l'Église le duc Robert Guiscard, qui s'était montré récalcitrant, et qui n'avait pas respecté le patrimoine de saint Pierre. Philippe, le roi de France, fut menacé de la même malédiction. Les précédentes résolutions contre la simonie et contre le mariage des prêtres furent réitérées, et les actes sacrés accomplis par tous ceux qui avaient persévéré dans leur péché furent déclarés non valables. Les cinq conseillers du roi des Teutschs, qui avaient déjà été excommuniés par Alexandre II, furent frappés une seconde fois de la malédiction de l'Église, moins, à ce qu'il semble, pour les punir que pour les rendre au roi Heinrich IV : car cette malédiction ne devait avoir son effet que s'ils ne comparaissaient pas à Rome avant le 1er juin pour se justifier. Enfin on prit la résolution suivante, qui sans aucun doute était le véritable but de la convocation de ce concile : « Quiconque désormais recevra un évêché ou une abbaye de la main d'un laïque ne sera pas considéré comme évêque ou comme abbé, et ne sera nulle part obéi comme évêque ou comme abbé ; de plus, la grâce de saint Pierre et l'entrée de l'église lui seront interdites jusqu'à ce qu'il ait renoncé à une place acquise par le péché : ces dispositions seront appliquées même aux dignités inférieures. Tout empereur, tout roi, marquis, comte, toute puissance temporelle enfin, et toute personne laïque qui osera donner l'investiture d'un évêché ou d'une autre dignité ecclésiastique, doit savoir qu'elle sera frappée de la même peine de l'excommunication. »

Cela ne souffre aucun doute : Grégoire a cherché à répandre dans le monde chrétien cette résolution féconde en résultats, avec la même activité qu'il avait mise à répandre la défense du mariage des prêtres ; mais probablement il ne la communiqua qu'aux ecclésiastiques, et il attendit l'occasion de l'appliquer pour la notifier aux grands de ce monde. De plus, il ne la fit connaître que par ses légats, et non par ses lettres, où il en est à peine question ; car ce décret avait besoin d'une explication qu'il était dangereux de donner par lettres. Aussi ne doit-on pas s'étonner qu'une démarche si grave semble n'avoir pas excité une attention de beaucoup aussi grande qu'on serait autorisé et disposé à s'y attendre. Sans doute le sombre silence des princes laïques pouvait venir d'un certain mépris que ces hommes, se fiant tout à la fois sur le droit antique et sur leur épée, pouvaient ressentir pour ce prêtre audacieux ; mais il semble aussi que la chose ne vint pas à leur connaissance dans son véritable esprit et avec sa véritable importance. Toutefois il serait encore possible que la seule raison qui nous empêche de remarquer la colère de ces princes soit que l'histoire a été écrite non par des laïques, mais par des ecclésiastiques.

Tout roi des Teutschs, et Heinrich IV particulièrement, aurait en tout cas gardé le silence ; car vers ce temps il poursuivait des projets pour l'exécution desquels il devait désirer l'amitié du pape, ou du moins redouter son inimitié. En effet, depuis son retour de l'expédition de Hongrie, dont il a été question plus haut, il était resté dans le Teutschland méridional, et avait cherché à déterminer les princes de cette contrée à se déclarer contre les Saxons ; et cette tentative avait eu un succès sans cesse croissant. Rudolf de Souabe était irrité au dernier point de la paix de Gerstungen. Les Saxons, après avoir si longtemps, et d'une manière si séduisante et avec tant d'insistance, fait briller à ses yeux la couronne de l'empire teutsch, ne s'étaient pas contentés de l'abandonner dans ce traité, ils l'avaient encore trahi ; car ils l'avaient mis à l'égard du roi dans la position d'un traître. Il désirait se venger de cette humiliation sur les Saxons, et, pour que la vengeance lui fût possible, il ne lui restait d'autre moyen que de s'unir à l'homme dont la haine contre les Saxons était ineffaçable, au roi Heinrich, son beau-frère. Et il se lia avec lui étroitement et franchement dans la passion du moment, non qu'il eût désormais renoncé à la couronne, mais parce que dans les circonstances présentes il lui était impossible de l'atteindre. Ne perdant point de vue son but, c'est-à-dire le trône, il désirait une nouvelle guerre, parce que dans la paix il ne pouvait arriver plus près de ce but. Quant au duc Welf de Bavière, il n'avait pas moins à cœur la rupture de la paix de Gerstungen. Si cette paix était maintenue, il se voyait contraint de rendre le duché de Bavière à Otto de Nordheim ; et, s'il voulait conserver ce duché, il lui fallait chercher à détruire le traité de Gerstungen. Le roi pouvait donc compter sur lui avec confiance ; et

avec ces deux grands princes Heinrich pouvait être assuré de tout le Teutschland méridional. Dans l'état des choses, il pouvait assurément espérer aussi rattacher à sa cause tous les princes du Teutschland occidental, quand même tous ne viendraient pas loyalement à lui. Et il ne négligea rien, et il atteignit son but. Beaucoup étaient furieux de la criminelle destruction de la Hartzbourg par les Saxons, et croyaient devoir à Dieu et à leur conscience d'en tirer vengeance; d'autres, partageant les sentiments du duc Rudolf, étaient irrités de la conduite tout à fait indépendante des Saxons; beaucoup étaient mécontents, parce qu'après de grandes espérances, ils se voyaient les mains vides; beaucoup d'autres pensaient que le parti le plus sûr était de planter leur drapeau du côté où se trouvait la plus grande puissance, et Heinrich semblait être désormais le plus fort; celui-ci fut porté vers le roi par des relations particulières, comme le duc Gozelo de Lotharingie; celui-là ne pouvait rester indécis, parce que son voisin était décidé; la plupart voyaient avec répugnance l'état des choses; tous furent sensibles aux promesses dont le roi ne se fit pas faute; un petit nombre peut-être songèrent à la patrie commune, ou sentirent de la compassion pour ce jeune roi, si longtemps maltraité. Sur les princes ecclésiastiques agirent fortement, sans aucun doute bien plus fortement que sur les princes laïques, les relations amicales où Heinrich se trouvait avec le pape, ainsi que les relations intérieures de l'Église en général. A la vue de l'union qui existait entre le pape et le roi, et dont l'un et l'autre continuaient à se donner mutuellement des preuves, nul homme, à moins qu'il ne fût aveuglé par de grandes passions, ne pouvait croire qu'il fût prudent de se montrer l'ennemi du roi. Tout homme qui se sentait coupable de simonie, tout homme qui avait agi mollement au sujet de la défense du mariage des prêtres, tout homme qui, par quelque raison que ce fût, avait à redouter la colère du pape, devait craindre de s'attirer la colère du roi, et par conséquent s'empresser de lui promettre son appui. Peut-être aussi plus d'un personnage fut-il porté vers le roi parce qu'il ne pouvait atteindre que par le roi un but déterminé; comme Sigefrid, l'archevêque de Mayence, qui ne pouvait se résoudre à renoncer aux dîmes de Thuringe, et qui ne voyait aucun moyen de se les assurer, si la paix de Gerstungen était maintenue. Ainsi le roi pouvait bien espérer qu'enfin il aurait à sa disposition une force assez imposante pour venger la honte que les princes saxons lui avaient fait subir.

Cependant Heinrich est accusé d'avoir encore demandé des secours à des princes étrangers; mais cette accusation, élevée par les seuls Saxons, ne mérite aucune foi. A moins que l'on ne veuille compter parmi les étrangers le duc Wratislav de Bohême, quoiqu'il fût sous la suzeraineté de l'empire teutsch, il est difficile qu'il ait cherché à gagner des étrangers, ni le roi des Danois, ni le roi d'Angleterre, ni le roi de France, ni son oncle le duc Guillaume d'Aquitaine, qui sont tous nommés dans cette accusation. Son alliance précédente avec un seul de ces princes, avec le roi des Danois, avait été honteuse; mais elle se comprenait : une si grande extension du cercle ne peut être que l'œuvre romanesque de la calomnie. La déclaration de l'archevêque Hanno, lorsqu'il fut accusé d'avoir appelé le roi Guillaume le Conquérant, prouve de la manière la plus claire que, même à cette époque de désordre, les Teutschs sentaient la honte que fait tomber sur lui-même celui qui attire des étrangers dans la patrie, et, malgré tout l'entraînement de la passion, les princes voulaient du moins conserver l'honneur d'arranger eux-mêmes leurs discordes intestines. Il n'est donc pas vraisemblable que Heinrich ait cherché au dehors une force, une puissance que désormais il pouvait être certain de trouver dans sa patrie. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il ne reçut pas de secours étrangers, et qu'il n'en avait pas besoin.

D'autre part, il peut n'être pas douteux que Heinrich ait cherché à entretenir, à étendre, à exploiter la discorde qui s'éleva entre les Saxons eux-mêmes. Des Saxons l'accusent d'avoir été l'auteur de cette désunion, et d'avoir eu recours à tout mauvais artifice, à toute séduction, à toute promesse, à toute corruption : on l'a même accusé d'avoir excité des serviteurs contre leurs maîtres, les petits contre les grands, et de n'avoir pas même rougi de tenter le poison contre quelques chefs. Cette dernière assertion, qu'une rage barbare a jetée dans l'histoire, ne mérite pas un mot de réfutation; quant au premier point, celui d'avoir excité la désunion et la discorde, il ne faut peut-être pas en faire un grand crime au roi, si cela lui

avait été nécessaire en face de tels ennemis, et en face des artifices mis en œuvre contre lui par les princes saxons. Mais il n'avait pas besoin de s'en mêler. Avant même la paix de Gerstungen, la première ivresse, comme nous l'avons raconté, avait perdu sa force, et les fumées par lesquelles quelques princes avaient su étourdir la multitude avaient perdu de leur action; la paix elle-même avait, pour un moment, réjoui les mécontents, parce qu'elle promettait de ramener le repos après lequel on soupirait; mais l'impudence artificieuse avec laquelle la paix avait été rompue ne manqua pas non plus de faire une profonde impression sur ceux qui, parmi les Saxons, n'avaient point pris part au crime. D'ailleurs, entre les vassaux et la grande multitude, il n'y avait de commun que la malheureuse relation de maîtres à serviteurs; la désunion continuait entre les vassaux inférieurs et les princes; et, parmi les hommes les plus éminents, beaucoup commençaient à songer à leur propre salut, et à séparer leurs intérêts de la cause de ceux qui, tout en prétendant défendre la cause du pays, ne songeaint également qu'à eux-mêmes. Beaucoup se rendirent à la cour du roi, furent accueillis avec bienveillance, reçurent des promesses amicales, et se dévouèrent au roi; beaucoup d'autres avaient des possessions en Saxe et hors de Saxe; ils désiraient conserver les unes et ne pas perdre les autres : aussi voyait-on fréquemment les pères remettre leurs domaines de Saxe à leurs fils, et se rendre eux-mêmes dans les pays où la cause du roi avait le dessus, pour sauver les biens qu'ils y possédaient; ou bien ils restaient eux-mêmes en Saxe, et envoyaient leurs fils au dehors. De cette manière, il arriva que l'ancienne conjuration saxonne se maintint, mais seulement peut-être entre les vassaux laïques des pays situés entre le Wéser et la Wera, la Sarle et l'Elbe, et que, parmi les princes ecclésiastiques, les évêques de Halberstadt, de Magdebourg, de Mersebourg et de Paderborn, restèrent seuls fidèles à la cause saxonne, tandis que tous les autres prirent le parti du roi.

Tandis qu'en Saxe les choses tournaient ainsi, le roi célébra la fête de la naissance de Jésus-Christ à Strasbourg, et à l'occasion de cette solennité il se vit entouré d'une telle multitude de princes et de seigneurs, venus pour le saluer et lui témoigner leur dévoûment, que l'attention des chefs saxons s'éveilla et qu'ils furent effrayés. Dans leur anxiété, ils mirent tout en œuvre pour maintenir dans leur ancienne résistance au roi ou détacher de sa cause les princes ecclésiastiques et laïques du Teutschland méridional et occidental. Ils écrivirent d'homme à homme lettres sur lettres, où ils renouvelaient les anciennes plaintes, dépeignaient les dangers qui les menaçaient tous, parlaient des injustices et des projets pernicieux du roi, et prouvaient ou se déclaraient prêts à prouver leur innocence dans le crime de la Hartzbourg. Mais le cœur de leurs anciens alliés avait changé. Ils ne gagnèrent personne; leurs menées ne restèrent pas cachées au roi, et quelques princes, comme Rudolf de Souabe, l'excitèrent à se venger désormais, promettant de le soutenir de toutes leurs forces. Lorsque les princes saxons virent qu'ils n'arrivaient à rien par ce moyen, et qu'en même temps dans leur propre pays les dispositions devenaient de plus en plus incertaines, équivoques, défavorables 3, ils commencèrent à tenter le roi lui-même. Ils lui envoyèrent des députés, protestèrent encore une fois de leur innocence, déclarèrent qu'ils étaient prêts à la prouver devant un tribunal de princes, et à donner toute satisfaction à laquelle ce tribunal pourrait les condamner. Mais le roi ne fit nulle attention à ces ouvertures, en partie sans doute parce qu'il ne pouvait vaincre son ressentiment contre les princes saxons, en partie sans doute aussi parce qu'il les regardait comme perfides, et faites seulement dans le but de continuer les intrigues contre lui, et de détacher de lui les princes dont les forces étaient maintenant encore à ses ordres. Ces princes, il est vrai, et surtout les ducs Welf, Rudolf, Gozelo, n'avaient pas cessé de le pousser à la guerre contre les Saxons; eux, comme d'autres, lui prêtaient, il est vrai, le serment solennel de ne pas même recevoir une députation sans son assentiment, et de ne jamais faire auprès de lui la moindre démarche en faveur des Saxons : mais, après toutes les expériences qu'il avait faites, pouvait-il espérer qu'un serment les engagerait longtemps, qu'ils respecteraient longtemps une promesse? Assurément il lui fallait profiter du moment, et ne pas laisser refroidir le zèle que les princes lui montraient maintenant. Aussi, lorsqu'il célébra à Worms les fêtes de Pâques de cette année 1075, et qu'il apprit que même des princes saxons étaient en

route pour se joindre à l'assemblée réunie autour de lui, il leur fit annoncer qu'il ne les recevrait pas, et qu'ils eussent à retourner dans leur pays. Ce message décida de tout.

Aussitôt des deux côtés on se prépara à la lutte. Le roi publia dans tout l'empire l'ordre solennel d'une expédition en Saxe : le 8 juin l'armée devait se tenir, à Breitenbach, en avant de Berka, sur la Werra, en état de se mettre en route. Les princes saxons tinrent une assemblée à Goslar. Le roi y envoya le message suivant : « Bien qu'il n'oubliât pas les graves atteintes portées à la majesté royale violée, ni la fuite honteuse par laquelle il s'était vu réduit à sauver sa vie dans le plus grand danger, il n'accusait pourtant en aucune façon tous les Saxons de ce crime ; bien plus, ce n'étaient que quelques princes qui avaient enflammé d'une si grande fureur les esprits de la multitude inexpérimentée. Comme il n'avait pu punir conformément aux lois ces princes de la révolte qu'ils avaient excitée, il voulait désormais les punir par la force des armes. Il demandait donc et ordonnait qu'ils ne protégeassent point et ne soutinssent point par les armes les ennemis de la chose publique ; qu'au contraire ils eussent à lui livrer l'évêque Burchard de Halberstadt, le duc Otto de Nordheim et le comte palatin Friedrich. S'ils obéissaient à cet ordre, il leur pardonnera tout ce dont ils s'étaient rendus coupables; sinon, prévenus et avertis qu'ils étaient, ils seraient traités en complices du crime. » Les Saxons, dominés par leur vieil esprit, répondirent à ce message : « Si les princes refusent de faire au roi la satisfaction qui lui est due, il les jetteront dans les fers, ou bien ils détruiront toutes leurs propriétés par le feu, et les chasseront eux-mêmes du pays. Si, au contraire, ils se déclarent prêts à se justifier ou à expier leur faute, le roi doit faire discuter leur affaire devant une assemblée de princes, et leur donner un sauf-conduit. Mais si, dans l'excès de sa colère, le roi ne voulait pas accepter une telle réparation, et si cette colère ne pouvait s'assouvir que par le sang des princes, il leur serait impossible d'abandonner ces princes : ils avaient combattu en commun pour la liberté. Le roi devait donc leur pardonner à tous, ou agir contre tous de la même manière. » Toutefois, lorsque l'assemblée de Goslar, sans aucun doute après maintes discussions, eut pris cette résolution, plusieurs princes quittèrent dans la nuit la réunion et le pays, pour se ranger du côté du roi ; et parmi eux il s'en trouvait deux qui précédemment avaient montré les dispositions les plus hostiles contre le Roi, et qui avaient effectivement contribué à exciter le soulèvement en Saxe : c'étaient Wilhelm, que son goût pour le luxe avait fait surnommer le Roi, et Friedrich de Berg. Des faits de cette nature épouvantèrent les Saxons qui tenaient encore à l'ancienne révolte. Aussi, pour réveiller l'esprit de sédition qui s'assoupissait, les princes dont le roi avait demandé l'extradition se mirent en avant, et déclarèrent dans un langage équivoque, comme toujours : « Qu'ils n'avaient pas violé la paix de Gerstungen ; que, si le roi les tenait pour coupables, ils étaient prêts à prouver leur innocence sous toutes les conditions que fixeraient les autres princes de l'empire ; que de plus ils reconstruiraient l'église de la Hartzbourg, et la rendraient plus magnifique qu'elle ne l'avait été auparavant ; qu'ils donneraient aussi des indemnités pour ce qui avait été pillé ; que le roi pourrait leur ôter en argent et en terres tout ce que l'honneur et la dignité lui permettraient de leur ôter, pourvu qu'il épargnât à la Saxe les horreurs de la guerre, et remît dans le fourreau l'épée qu'il en avait tirée. Bien plus, lors même que, dans sa passion, il rejetterait ces offres, ils ne prendront pas les armes contre lui ; au contraire, ils iront nu-pieds au-devant de lui, ils lui présenteront leur poitrine découverte, et souffriront tout ce qu'il voudra leur faire souffrir. » Les envoyés du roi partirent avec cette déclaration, et, de leur côté, les Saxons chargèrent des députés nommés par eux de recevoir la réponse du monarque. Mais Heinrich, auquel ce langage déplaisait, et qui remarquait en même temps que les princes saxons continuaient à mettre tout en œuvre pour faire retomber les autres princes de l'empire dans leur ancien aveuglement, n'écouta point ces paroles, et renvoya sèchement et froidement les députés des Saxons. De nouvelles tentatives eurent le même résultat. Le roi tint bon, et les princes qui s'étaient déclarés pour lui ne chancelèrent pas.

Dans cet état de choses, les princes saxons cherchèrent à enflammer les esprits de leur peuple et du peuple des Thuringiens par toutes les pratiques religieuses que l'Église catholique a imaginées pour les moments critiques et pour

les jours de danger. Ils poussèrent les choses au point, que les hommes erraient couverts d'un cilice et de cendres, qu'ils jeûnaient, répandaient des aumônes, remplissaient jour et nuit les églises, et cherchaient par d'ardentes prières, par des pénitences et par des vœux, à apaiser la colère de Dieu, à s'assurer son assistance. En même temps furent partout organisées de petites réunions pour exciter encore plus les âmes, et l'on répandit le bruit que les Liutizes eux-mêmes et les Polonais avaient offert leur secours aux Saxons, soit immédiatement contre le roi, soit du moins pour repousser une invasion des Danois. Enfin il fut ordonné que l'armée des Saxons et des Thuringiens se trouverait rassemblée à Lupezen, endroit dont la position est inconnue, le même jour que l'armée royale serait réunie à Breitenbach.

Au temps fixé, les deux armées se trouvèrent aux lieux désignés. L'armée royale était si forte et si belle, que, selon l'opinion commune, il n'en avait jamais encore été réuni de semblable dans l'empire teutsch. Tous les évêques, tous les ducs, tous les comtes, tous les personnages revêtus d'une dignité temporelle ou spirituelle, avaient employé les dernières ressources. Un petit nombre seulement avaient été retenus par une gêne extrême, et ce petit nombre même envoyèrent leurs vassaux en grand nombre. C'est ainsi que le roi permit au vieux Hanno de Cologne de rester dans ses foyers, plutôt assurément parce qu'il n'avait pas de confiance en lui, que parce que l'archevêque avait de la répugnance à porter les armes contre son frère l'évêque de Magdebourg, et contre son parent l'évêque de Halberstadt. L'évêque de Liége fut dispensé du service militaire, en partie parce qu'il se sentait épuisé par une longue maladie, en partie parce que, durant la guerre, la reine Bertha était mise sous sa protection. Quant à l'abbé Widerad de Fulda, il boitait dès sa jeunesse; depuis deux ans il était paralytique, au point qu'il ne pouvait changer de place qu'appuyé sur une canne ou porté sur les épaules de ses serviteurs. Pourtant il se vit forcé d'assister à l'expédition. La fatigue, dans les chaleurs de l'été, et quoiqu'il allât en voiture, anéantit aussitôt ses dernières forces et le fit mourir. D'autre part l'armée des Saxons et des Thuringiens était aussi très-forte. Les éclaireurs du roi lui annoncèrent qu'en nombre et en armes cette armée égalait la sienne, et que pour le reste elle était supérieure; que, peu soucieuse de la multitude de ses ennemis, bien pourvue de toutes les munitions nécessaires, elle était tranquillement campée et assurait sa santé à l'ombre de ses tentes. Toutefois l'entourage du roi méprisa cet avis. Dans l'opinion de ces hommes, un front de fer et de diamant ne pouvait résister à leur multitude et à leur bravoure; ils étaient des guerriers consommés qui, choisis avec soin par chaque prince, avaient passé toute leur vie sous les armes; quant à leurs adversaires, les Saxons et les Thuringiens, ce n'étaient que des hordes grossières, accoutumées à la charrue plus qu'à l'épée; et, s'ils étaient entrés en campagne, ce n'était pas qu'ils fussent animés d'un esprit belliqueux, mais parce qu'ils tremblaient devant leurs princes. Avant même que la lutte serait engagé, le bruit seul et les cris des bandes qui s'avanceraient contre eux devaient les mettre en fuite.

Dans cette confiance, le roi se précipita plus avant, afin de décider l'affaire aussi promptement que cela serait possible, avant que les Saxons ne pussent amener dans son armée un changement de dispositions. Il la mena le premier jour à Elen; le second jour, le 9 juin, en doublant l'étape, de grand matin, jusqu'à Beringen. Là on dressa un camp pour se refaire. Le roi lui-même se coucha pour se reposer. Tout à coup Rudolf, duc de Souabe, vint vers lui: les Saxons étaient tout près; soit par négligence, soit qu'ils n'eussent pas été informés de l'arrivée de leurs ennemis, ils s'étaient livrés aux plaisirs de la table et du jeu; si on laissait passer ce moment sans en profiter, jamais il ne serait possible d'effacer la honte; qu'il lui plût donc, puisqu'il lui restait la plus grande partie de la journée, attaquer aussitôt les Saxons en pleine campagne, ou, s'ils ne se rangeaient pas en bataille, emporter leur camp d'assaut. A ces mots, le roi s'élança de son lit, remercia le duc avec un vif contentement, et lui déclara devant Dieu qu'il se rappellerait à tout jamais cette preuve de sa fidélité. Puis tous deux, sans perdre un instant, donnèrent le signal du combat, et la multitude se répandit au loin dans les campagnes. Les chefs coururent de côté et d'autre, et disposèrent leurs guerriers. Mais, comme la nature du sol ne permettait pas une attaque générale, l'armée fut échelonnée en

divers corps peu éloignés les uns des autres. Les Souabes, le duc Rudolf à leur tête, prirent la première place pour engager l'action. Même dans les anciens temps, disaient-ils, les Souabes avaient précédé tous les autres Teutschs; aussi réclamaient-ils comme un privilége l'honneur de soutenir le premier choc, le choc le plus rude. Le roi se trouvait, avec le cinquième corps, entouré d'une troupe de jeunes hommes les plus vaillants et les plus magnifiquement armés, et dont la fidélité était sans tache. On se porta ainsi en avant.

Les Saxons, formant plusieurs divisions, étaient campés sur l'Unstrut, dans le voisinage de Langensalza, de telle sorte que leurs positions s'étendaient du couvent de Hohenbourg sur la rive gauche du fleuve, jusqu'à Nægelstadt sur la rive droite : car une partie de l'armée se trouvait encore assez loin en arrière sur l'autre rive. Comme ils savaient que le roi était arrivé le jour précédent à Elen, et comme ils ne pouvaient s'imaginer qu'une armée eût pu faire en un seul jour le chemin depuis Elen jusque dans leur voisinage, ils étaient parfaitement tranquilles et sans inquiétude, ne pensant à rien moins en ce jour qu'aux armes et au combat. Mais tout à coup ils remarquèrent d'immenses nuages de poussière, puis ils découvrirent l'armée royale tout entière s'avançant rapidement sur eux. Le trouble fut grand, l'empressement tumultueux, le cri aux armes universel, et ce désordre infini s'accrut encore, parce qu'avec d'amers reproches ces hommes se rejetaient la faute l'un sur l'autre. Il ne fallait pas songer à l'ordre et à la discipline. Un petit nombre seulement se montrèrent complétement armés ou étaient en état de s'armer complétement; la plupart étaient mal armés; plusieurs, dans leur terreur, oublièrent même de se couvrir de leurs vêtements. Chercher ses compagnons, la bannière sous laquelle il fallait se ranger, c'est ce qui ne fut possible à personne; chacun se joignit à ceux à côté desquels le hasard le plaçait. Beaucoup perdirent aussi tout courage et tout sang-froid, et prirent aussitôt la fuite pour échapper à leur perte. Sous les murs de Hohenbourg toutefois s'était posté un corps nombreux de cavaliers saxons. Ceux-ci, ne regardant ni à droite ni à gauche, mais enflammés de colère et de rage, se précipitèrent en avant dans un farouche désespoir au milieu des bandes souabes, qui étaient conduites par le duc Rudolf.

Et alors commença une lutte qui fut cruelle jusqu'à l'impiété : car ce n'étaient pas seulement des Teutschs qui combattaient contre des Teutschs, mais le frère levait ses armes contre le frère, et le fils contre le père, et de côté et d'autre ils se donnaient en aveugles des blessures et la mort. Les Souabes n'auraient pu résister à l'impétueux assaut des Saxons, si le duc Welf n'était arrivé à temps avec les Bavarois. Mais ce renfort même fut impuissant à rompre la force du ressentiment qui animait les Saxons. Du javelot et de la lance on en vint aussitôt à l'épée; et, plus que tous les autres Teutschs, les Saxons savaient manier l'épée avec la plus grande dextérité. De plus, chacun d'eux était armé de deux ou trois épées. Beaucoup de vaillants hommes trouvèrent la mort dans la mêlée. Le markgraf Ernest d'Autriche, célèbre par plus d'une victoire sur les Hongrois, tomba grièvement blessé, et rendit le lendemain le dernier soupir. Le comte Engilbert, deux fils d'Eberhard, comte de Nellenbourg, beaucoup de nobles de Souabe et de Bavière, périrent misérablement par l'épée des Saxons. Le duc Rudolf fut, il est vrai, garanti par sa cuirasse de coups si dangereux, mais de nombreuses contusions témoignèrent du danger qu'il avait couru; et le markgraf Udo eût eu le crâne enlevé, si le coup n'eût été amorti par la force de son casque. Dans l'armée des Saxons, se signala par-dessus tous Otto de Nordheim, autrefois duc de Bavière. Général et soldat tout ensemble, entouré de jeunes hommes les plus vaillants, il se portait de tout côté, il était partout où la lutte était le plus animée, se faisait jour à travers les rangs ennemis les plus serrés, et n'oubliait même pas au milieu d'une si affreuse boucherie d'exciter les braves et d'encourager les faibles par le souvenir de la liberté de la patrie et de la grande cause pour laquelle ils avaient pris les armes. La lutte était si douteuse, que déjà on s'attendait à voir fuir les Souabes et les Bavarois, et qu'à plusieurs reprises l'on annonça au roi que tout était dans le plus grand danger. Mais au moment de cet extrême danger, d'un côté le comte Hermann de Glizberg, et de l'autre les vassaux de l'évêché de Bamberg, tombèrent sur les flancs des Saxons, et maintinrent ainsi le combat. Enfin arrivèrent les corps de l'armée royale, qui étaient restés en arrière sous la conduite des ducs Wratislav de Bohême et Go-

zelo de basse Lotharingie; et le roi en personne arriva avec sa troupe d'élite. Alors il ne resta aux Saxons d'autre ressource que la fuite. Ils firent volte-face, et se sauvèrent à bride abattue. Les vainqueurs les poursuivirent. On ne pouvait rien distinguer dans cette affreuse mêlée, et beaucoup d'amis furent massacrés comme ennemis. Les fuyards furent poursuivis jusqu'à l'Unstrut. Beaucoup de Saxons trouvèrent la mort dans ce fleuve. Le camp, qui offrait un riche butin, fut emporté d'assaut, et l'infanterie saxonne, qui s'y était établie, et qu'on y avait oubliée, fut égorgée avec la plus grande cruauté, surtout par les Bohêmes. Les ténèbres de la nuit mirent seules un terme aux massacres, mais non au pillage.

Bientôt après le coucher du soleil, le roi quitta ce sanglant champ de bataille pour rentrer dans son camp. Il ressentit une grande joie de cette déplorable victoire, et ceux auxquels il la devait le reçurent avec de grandes acclamations.

FIN DU TOME TROISIÈME.

NOTES DU LIVRE XVIII.

CHAPITRE Ier.

(1) Selon Sigebert. Gemblac., a. 1057, ceci se fit *mediante papa Victore, Coloniæ generali conventu habito.* Mais on ne sait rien de cette assemblée de Cologne. Pourtant il existe un diplôme donné à Cologne le 5 décembre 1056, où sont confirmés les priviléges et les domaines du monastère de Prum (Bœhmer, p. 85).

(2) Lambert. Schafn., a. 1057 : *Otto, frater Guillelmi marchionis, sed matrimonio impari, matre scilicet slavica natus.*

(3) Id. : .... *egregius adolescens, sed vix dum militiæ maturus.*

(4) Selon Hermann. Contract., elle était née en 1045.

(5) Comparez Schœpflin (*Histor. Zaer. Bad.* I, p. 172). Rudolf fixa sa résidence à Zürich.

CHAPITRE II.

(1) Lambertus Schafn., a. 1060 : *Rex natalem Domini Wormatiæ celebravit, ubi et synodus indicta fuerat. Sed excusantibus se episcopis per infirmitatem et pestilentiam, quæ tunc temporis vehementer grassabatur in Gallia, ad effectum non pervenit.* Mais ce n'était pas seulement *in Gallia*, c'était aussi, selon Bertold. Constant., *ad aa.* 1059–1060, dans le Teutschland, que des maladies, etc., régnèrent.

(2) C'est ce que ne dit aucun écrivain; mais cette supposition fait mieux comprendre la marche des choses.

CHAPITRE III.

(1) Ceci n'est encore qu'une supposition, parce qu'autrement il serait difficile de comprendre quels auraient été les partisans d'Alexandre.

(2) Lambert. S., *ad a.* 1062, vers la fin : *Imperatrix nec filium sequi, nec injurias suas jure gentium expostulare voluit, sed in propria recedens, privata deinceps ætatem agere proposuit. Nec multo post — cogitavit seculo renunciare; statimque — præceps abiisset, nisi in ea impetum spiritus amici maturioribus consiliis inhibuissent.*

CHAPITRE IV.

(1) Lambert. Sch., a. 1063 : *Neminem sibi intra diœcesim suam, post archiepiscopum, debere præferri.*

(2) C'est l'opinion de Lambert d'Aschaffenbourg.

(3) Adam. Bremens. (cap. 44).

(4) Il voulait même planter des vignes aux environs de Brême. *Ita* (dit Adam) *mens alta viri pugnans contra naturam patriæ, quicquid usquam magnificum didicit, hoc et ipse habere voluit.*

(5) La plupart des chroniques font mention de ce pèlerinage. Ceux qui en parlent avec le plus d'étendue sont Lambert. Schafn. et Marianus Scotus, aa. 1064 et 1065.

CHAPITRE V.

(1) Lambert. Schafnab., a. 1066. C'est de lui que j'ai tiré tout le récit qui suit.

(2) .... *Thesauros regios per satellites et socios fraudis suæ jam exportare cœperat* (Adalbert).

CHAPITRE VI.

(1) Adam. Brem. (IV, cap. 2), et Helmold. (cap. 22 et 23).

(2) Helmold. l. c. *Ordulfus ducatum suscepit gubernandum, licet fortitudine et militiæ usu longæ felicitate paterna divertit.*

(3) Ceci résulte des actes du concile d'Erfurt de l'an 1073.

(4) Lambert. Sch., a. 1069 : .... *Duo castella, Bichelingun et Schidingen.*

CHAPITRE VII.

(1) Lambert. a. 1069 : *Adhibitis sibi vix 40 militibus.*

(2) Adam. Brem. (IV, cap. 17-23).

(3) Tout cela est tiré de Lambert d'Aschaffenbourg, a. 1070.

(4) Adam. Brem. (IV, cap. 25) : *Archiepiscopus noster bona ecclesiæ recepit, quæ ante Magnus habuerat.*

CHAPITRE VIII.

(1) Lambert, ad. aa. 1070 et 1072.

(2) Lambert appelle cela : *Rex Rudolphum et alios quodam — in gratiam recepit.*

(3) Sigebert. Gemblac., a. 1071.

(4) Les passages des lettres de Grégoire qui témoignent de ce plan du pape et de ces motifs sont cités dans Voigt (*Hildebrand*, p. 198 et suiv.).

CHAPITRE IX.

(1) Lambert. a. 1073 : *Solos circa se Suevos assiduo habebat.*

(2) Lambert donne lui-même ceci comme incertain : *fertur.*

(3) Cette prétention concerne sans aucun doute immédiatement l'homme qui l'élevait, Otto de Nordheim.

(4) Selon WIDEKIND, BRUNO écrit *Nockmeslovo*; l'annaliste saxon, *Holeinesleve*.

(5) ... *In villa Herveldensis monasterii, quæ dicitur Bredingen.*

CHAPITRE X.

(1) Ne parait plus exister.

(2) Ceci d'après LAMBERT.

(3) Le 18 juin 1074. Voyez la citation donnée par BŒHMER (*Regesta*, p. 93).

(4) ... *Quæ dicitur Marowa*, ajoute LAMBERT.

CHAPITRE XI.

(1) LAMBERT. a. 1074 : ... *In sumptus quotidianos necessaria civili pretio coemebantur*

(2) L'expression de LAMBERT : *Ad videndam faciem regis*, veut peut-être dire davantage : ils étaient désireux de voir le roi.

(3) Ceci d'après BRUNO.

CHAPITRE XII.

(1) Selon LAMBERT, a. 1074, le château fut détruit par le *vulgus Saxoniæ*; *id* POTISSIMUM, *quod contiguas castello Hartesburg villulas incolebat, insciis inconsultisque principibus.*

(2) Les preuves se trouvent dans le *Hildebrand* de VOIGT.

(3) Le récit qui suit est tiré de LAMBERT, a. 1074.

CHAPITRE XIII.

(1) LAMBERT. SCHAFN.

(2) Cette observation a déjà été faite, et, si je ne me trompe, par Mœser pour la première fois.

(3) Selon BRUNO, il se fit aussi une multitude de miracles, *ex quibus mala, quæ post venerunt, præscire potuimus.*

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME III.

LIVRE XIII.

Le royaume teutsch sous les Karolingiens. — Décadence de la maison royale et extension du royaume. — Fin des Karolingiens légitimes.

NOTES DU LIVRE XIII.

LIVRE XIV.

Abaissement et réveil du Teutschland. — Les Hongrois et le droit du plus fort. — Fin des Karolingiens (illégitimes) et premiers Saxons.

NOTES DU LIVRE XIV.

LIVRE XV.

Les deux Saxons Otto Ier et Otto II. — Vaine grandeur et magnificence de l'empire teutsch. — Réunion durable de la dignité impériale à la couronne de l'empire teutsch.

NOTES DU LIVRE XV.

LIVRE XVI.

Derniers empereurs saxons, Otto III et Heinrich II. — Faiblesse de l'empire teutsch et maux du peuple teutsch

sous le poids et l'éclat de la dignité d'empereurs romains portée par les rois teutschs. — Démêlés avec les peuples slaves, avec la Bourgogne, avec l'Italie et le saint-siége.

NOTES DU LIVRE XVI.

LIVRE XVII.

L'empire teutsch sous les empereurs saxons Kunrad II et Heinrich III (II). — Nouvelle élévation de l'empire et plus grand pouvoir du roi. — Commencement des querelles entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel.

NOTES DU LIVRE XVII.

LIVRE XVIII.

L'empire teutsch sous les empereurs franconiens. — Décadence de l'empire et du trône. — Lutte ouverte entre la puissance spirituelle et la puissance temporelle.

NOTES DU LIVRE XVIII.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Poitiers, Impr. de F.-A. Saurin.









